





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE J. DE LA FONTAINE.

NOTICE SUR LA VIE

DE

JEAN DE LA FONTAINE,

NÉ A CHATEAU-THIERRY, EN 1621; MORT A PARIS, EN 1695.

« Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit Vauvenargues. — Non; mais les pensées touchantes. Les grandes pensées viennent de l'ame; les pensées brillantes de l'imagination; les pensées justes et profondes de la raison. — Vaine et subtile distinction! L'homme peut-il ainsi se décomposer? Ame, cœur, imagination, raison! tout cela ne désigne-t-il pas, par d'incohérentes paroles, une même cause qui se manifeste diversement? Comment séparer en nous le sentiment et les idées? la volonté et la réflexion? N'est-ce pas toujours ce même principe de la vie et de l'intelligence différemment modifié? Devons-nous assigner à sa spirituelle essence des places matérielles dans les diverses parties de notre corps? L'attacherons-nous à tel ou tel viscère? L'emprisonnerons-nous dans tel ou tel organe? — Oui. Puisque nous sommes condamnés à ignorer toujours sa nature, pouvons-nous en parler autrement que par ses effets? Pouvons-nous faire que nos expressions ne se ressentent de l'obscurité des notions qui nous les suggèrent, et n'y a-t-il pas nécessité d'assortir notre langage à la grossièreté de nos conceptions?

Admettons ces distinctions, puisque sans elles nous ne pourrions nous faire comprendre. Séparons les penchants des talents, le caractère des facultés. Faisons deux parts : celle de l'homme, et celle de l'écrivain.

Presque toujours elles existent séparées chez les plus grands génies. Leurs puissances intellectuelles ne connoissent point d'entraves; elles agissent en eux, abstraction faite de l'individu. Mais il est aussi des génies d'un autre ordre. Ceux-ci sont tellement dominés par leurs penchants, que d'eux seuls ils peuvent recevoir des inspirations. Leur cerveau n'obéit qu'aux agitations du cœur, et aux impressions de l'ame; leurs productions n'en sont que les expressions fidèles et obligées. Veulent-ils se soustraire à ce qu'elles leur imposent, leur talent disparoît; ils ne sont rien, quand ils ne sont pas eux tout entiers.

Pour que le naturel domine à ce point l'intelligence, il faut qu'il soit fortement modelé, et qu'il ne puisse s'arrêter sur aucune idée sans la marquer aussitôt de son empreinte originale.

Les grands écrivains de cette trempe sont rares, et ils ont un charme particulier; un attrait puissant nous attache à la lecture de leurs écrits. Nous les y cherchons toujours; nous les y retrouvons sans cesse. Ce n'est plus une lecture, c'est un entretien animé, où ce qu'on devine frappe plus que ce qu'on exprime; c'est un commerce intime auquel on se plaît d'autant plus qu'il est ancien et habituel. Cette investigation de l'homme par ses ouvrages nous plaît, parce-qu'elle nous initie à cette mystérieuse étude du cœur humain, la plus intéressante de toutes pour notre bonheur et celui de nos semblables, la plus féconde en résultats utiles.

Aussi tout nous ramène vers ces auteurs, jusqu'aux imperfections et aux défauts de leur nature; car c'est souvent à ces imperfections, et à ces défauts même, qu'ils doivent une partie de

leur renommée, et les vives sympathies qu'ils excitent.

Tant de pages en prose éloquente, tant de beaux vers qui nous retracent si énergiquement les vices de nos sociétés, tant de pensées morales exprimées d'une manière si sublime! de si belles peintures de la vertu, de l'amour et de l'amitié, témoignent dans Rousseau et dans Byron une forte conviction, une sensibilité profonde, et un esprit fait pour planer dans les régions élevées. Mais si le farouche orgueil et la sauvage misanthropie de ces deux hommes, si leurs actions et leurs inclinations, si peu d'accord avec leurs écrits, nous font éprouver un sentiment pénible, pourtant ce sont ces contrastes mêmes qui nous attachent à la lecture de leurs ouvrages, parceque ce sont eux qui nous font assister à ces tempêtes intérieures auxquelles ont été en proie ceux qui les ont tracés; parce que ce sont eux qui nous révèlent ainsi les causes de leur génie et de leurs malheurs.

La Fontaine n'appartient pas à la même classe que ces deux écrivains, quoique avec plus d'abandon encore il ait épanché son ame dans ses ouvrages; mais cette ame étoit d'une nature moins forte, moins exceptionnelle; plus propre à sympathiser avec celle des autres. Ame douce, naïve, sincère, qui se manifeste à nous de la manière la plus aimable, parcequ'on s'aperçoit toujours qu'elle est aimante. Jamais La Fontaine ne s'occupe de lui que pour nous-mêmes; son imagination nous frappe sans effort, sa raison nous persuade sans contrainte; il nous attendrit quelquefois, nous réjouit souvent, nous console toujours. Comme moraliste,

Il cherche nos besoins au fond de notre cœur,

et se présente à nous comme un ami qui nous conseille, et non comme un maître qui nous régente.

Aussi, tout naturellement, nous excusons ses foiblesses, et nous chérissons ses vertus. Quand on l'attaque, nous nous surprenons à le défendre comme s'il nous appartenoit, comme s'il étoit de notre famille. Andrieux, ce charmant conteur, cet appréciateur si plein de goût des productions littéraires, étoit connu par le vif attachement qu'il avoit pour tous les siens, par sa tendre vénérati pour la mémoire de son père; cependant ujour, quelqu'un, en sa présence, se mit à ìmer (peut-être justement), certaines actio de La Fontaine, et quelques uns de ses ver: Andrieux, dans son impatience, laissa échaper ces paroles, qui réduisirent l'interlocuteuu silence : « Ah! si vous le voulez, dites du male mon père, mais, de grace, ne dénigrez pasa Fontaine. »

Quand il faut juger les oductions souvent négligées de ce poëte, les itiques les plus inflexibles semblent avoir pdu l'habitude du blâme, et ne pouvoir plus trover d'expressions que pour l'éloge. Voltaire sd fait exception; mais s'il a cherché à rabaiss un talent dont il apprécioit mieux qu'un autr tout le mérite, c'est que la réputation si pculaire du fabuliste importunoit cet homme aloux de toutes les gloires littéraires, parceqil se sentoit les moyens de pouvoir les ambitioner toutes. La preuve de cette assertion se trcve dans un jugement peu connu, et en quelqe sorte confidentiel, contenu dans une de seletres à Vauvenargues. Celui-ci avoit cru etrer dans sa pensée, et le flatter peut-être, n disant que La Fontaine n'étoit poëte que par instinct. « Comme poëte, répond Voltaire son instinct étoit divin, et si l'on s'est servi de e mot à son sujet, il signifioit génie [1]. »

Nous n'aurons donc rien à dire sur les ouvrages de La Fontaine. Ceux auxuels il doit la plus pure portion de sa renommée sont si souvent relus, qu'il est inutile de s'en occuper; mais il n'en est pas de même des faits qui concernent sa personne, ou qui peignent son caractère. Malgré le soin que nous avons pris de les établir avec exactitude, ils sont plus ou moins altérés ou défigurés dans les notices qu'on a publiées sur cet homme célèbre; et il convient de les resserrer dans un petit nombre de pages, et de les exposer dans leur vrai jour.

La Fontaine naquit dans une famille bourgeoise, mais ancienne, de Château-Thierry. La maison qu'il occupoit dans cette ville existe, telle qu'elle se trouvoit de son temps, et c'est

[1] Voltaire, *Lettres inédites*, t. LXIII, p. 88 des *Œuvres*, édit. de Renouard. — Lettre à Vauvenargues, en date du 17 janvier 1745.

encore une des plus élégantes. En face est une colline où l'herbe croit, et la chèvre broute, au milieu de quelques débris d'édifices épars. Là étoit aussi intact, il y a peu d'années, le magnifique château des ducs de Bouillon. Nos révolutions ont passé; elles ont laissé debout la maison du poëte, et ont fait disparoître le château.

Après des études assez négligées, faites dans sa province, La Fontaine entra au séminaire, chez les Oratoriens. A cette époque de mœurs assez relachées, peu de jeunes gens s'adonnoient à la dévotion, mais peu aussi étoient incrédules. Un sentiment qui sembloit inné, résultat de l'éducation et des premières impressions reçues dans l'enfance, faisoit considérer la religion comme un lien sacré, contre lequel on pouvoit bien se débattre, mais qu'il falloit se garder de rompre. Faire son salut étoit considéré par tout le monde comme l'affaire sérieuse et principale de la vie; mais par cette raison là même, beaucoup différoient le moment de s'en occuper, et arrivoient ainsi au terme de leur existence.

On sait que les deux dernières années de La Fontaine se sont écoulées dans les exercices de la piété la plus exaltée; mais dans les faits que nous connoissons de sa jeunesse, rien ne nous donne lieu de croire qu'il ait pu alors avoir de telles pensées. Tout au rebours, nous savons qu'il aimoit les plaisirs, et surtout les femmes, et que ses scrupules ne le gênoient pas pour arriver à la satisfaction de ses desirs.

Sa retraite au séminaire, où il resta un an et demi, est donc dans sa vie un fait singulier que ses biographes n'ont su comment expliquer : cette explication se trouve dans les usages de cette époque. Cette retraite prouve que dès-lors La Fontaine vouloit s'adonner à la culture des lettres. Pour que le parti qu'il embrassoit pût lui procurer un état, pour qu'il y pût faire sa fortune, il falloit, comme beaucoup de gens de lettres de ce temps, qu'il se fit tonsurer et qu'il devînt abbé, ce qui le rendoit apte à posséder des bénéfices, sans que pour cela il fût obligé d'entrer dans les ordres, ou de faire le sacrifice de ses goûts mondains; mais pour devenir abbé il falloit savoir un peu de théologie, et cette étude ennuyoit La Fontaine; il n'y pouvoit réussir, c'est lui-même qui nous l'apprend. Dans une lettre à sa femme, au sujet d'une Madelaine du Titien, grosse et grasse, dont il se reproche (et bien à juste titre) d'avoir parlé peu dévotement, il dit : « Aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles, j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie. »

La Fontaine quitta donc le séminaire; mais son frère, qu'il y avoit attiré, y resta, devint un excellent prêtre, et par la suite lui céda tout son bien pour une modique rente viagère.

Dès que La Fontaine fut rentré dans le monde, il ne s'occupa plus que d'intrigues amoureuses, de littérature, de spectacle; en vain son père voulut l'employer dans la poursuite d'un procès important qu'il avoit alors, rien ne put vaincre son indolence, ses distractions, son vif penchant pour les plaisirs. Pourtant son caractère doux et docile, la bonté de son cœur, son humeur joviale, son imagination riante, son esprit fin, naïf, original, le faisoient chérir et rechercher. Son père, homme instruit, vit sans répugnance qu'il se passionnoit pour la culture des lettres, et il encouragea les premiers essais de sa muse.

On a dit que La Fontaine n'avoit pris du goût pour les vers qu'à l'âge de vingt-six ans, et que le secret de son génie lui fut tout-à-coup révélé par la lecture d'une ode de Malherbe. Rien n'est plus faux que cette assertion. Il est probable, d'après ce qui a été raconté à ce sujet par les premiers biographes de notre poëte, qu'en effet la lecture de cette ode de Malherbe, qu'il ne connoissoit pas, fit naître son vif enthousiasme pour le même genre de composition, et que c'est à cela que nous devons deux ou trois pièces où l'on trouve quelques strophes qui ne sont pas indignes du modèle qu'il avoit choisi; mais il est certain que, bien avant cette époque, il avoit déja composé de petits vers dans le genre de ceux de Marot et de Voiture. Le conte de *Sœur Jeanne* fut imprimé, sans nom d'auteur, dans un de ces recueils de *poésies galantes* qui pulluloient alors, et dont la publication est antérieure à l'époque assignée à la lecture de l'ode de Malherbe en présence de La Fontaine. Nous avons d'ailleurs, de ce que nous avançons ici, une preuve certaine qui nous est fournie par La Fontaine lui-même. Il avoit eu le malheur de prendre dans quelques actes notariés le titre

d'écuyer, qui supposoit un premier degré de noblesse. Des poursuites dirigées contre lui, en son abscence, le firent condamner, par défaut, à une forte amende. Pour en obtenir la remise il écrivit au duc de Bouillon, son protecteur, une épître en vers, dans laquelle il dit :

> Que me sert-il de vivre innocemment,
> D'être sans faste et cultiver les Muses ?
> Hélas ! qu'un jour elles seront confuses
> Quand on viendra leur dire en soupirant :
> « Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
> « Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
> « Qui préféroit à la pompe des villes
> « Vos antres cois, vos chants simples et doux,
> « *Qui dès l'enfance a vécu parmi vous*,
> « Est succombé sous une injuste peine. »

Ainsi La Fontaine a aimé à faire des vers dès sa plus tendre jeunesse, et ce goût, il l'a conservé jusque dans la vieillesse la plus avancée. C'est en vers que, dans le printemps de sa vie, il adressoit des épîtres et des déclarations d'amour à ses maîtresses ; c'est en vers que, dans ses derniers jours, il demandoit pardon à Dieu de sa vie passée.

Pour assurer son sort, et réformer sa conduite, le père de La Fontaine lui transmit sa charge de maître des eaux-et-forêts, et lui fit épouser une très jeune femme qui n'étoit ni sans agrément ni sans esprit, et choisie dans une des familles les plus honorables de la province.

L'incorrigible nature de notre poëte trompa encore, cette fois, les calculs de la tendresse paternelle. La charge dont La Fontaine étoit pourvu lui imposoit des devoirs peu nombreux ; il ne put s'y assujettir, et il la vendit : sa femme ne sut pas s'accommoder à son humeur, ou le contraignoit dans ses goûts ; il cessa de vivre avec elle.

Pour bien faire connoître La Fontaine, ses torts, sa conduite, son caractère, nous avons besoin de parler de sa femme. Son portrait, peint par Mignard, est sous nos yeux. Elle avoit un visage alongé, de grands yeux, un grand nez, de grands traits assez réguliers, mais peu agréables. L'expression de sa physionomie favoriseroit assez l'opinion de ceux qui ont voulu la reconnoître dans la peinture que La Fontaine a tracée de la sévère madame Honesta ; mais il n'en est rien. Nous savons au contraire, par les reproches que lui adresse son mari, qu'elle aimoit à lire des romans, à jaser longtemps avec ses connoissances, et qu'elle ne s'occupoit pas des soins du ménage. Ses goûts frivoles et sa coquetterie ont donné occasion à Furetière de faire suspecter la pureté de ses mœurs, et de dépeindre La Fontaine fort indifférent sur ce point. Mais alors Furetière avoit pris en haine le fabuliste, autrefois son ami, parcequ'il s'étoit rangé du côté des académiciens, ses confrères, dans la fameuse affaire du Dictionnaire. Tallemant des Réaux, cet anecdotier du scandale, parle aussi des deux époux dans le même sens que Furetière ; mais tous ceux qui ont été à portée de recueillir les bruits publics, et les traditions de Château-Thierry, où madame La Fontaine, qui a survécu long-temps à son mari, a toujours demeuré, rendent justice à sa vertu, quoique tous ne lui soient pas favorables sous d'autres rapports. Tallemant des Réaux ne nomme personne qu'on lui ait donné pour amant, tandis qu'il nous fait connoître les belles auxquelles on attribuoit les infidélités de La Fontaine, et de quelle manière il fut surpris, par sa femme, en tête-à-tête avec une abbesse ; celle-là même à laquelle il adressa depuis cette jolie épître dont madame de Sévigné fut si charmée. D'ailleurs La Fontaine avoue sans détour ses torts à ce sujet, et ne laisse nulle part soupçonner que sa femme en ait eu aucun. Dans le conte des *Aveux indiscrets*, il dit, avec ce ton sévère du moraliste qu'on est un peu surpris de trouver là :

> Le nœud d'hymen doit être respecté,
> Veut de la foi, veut de l'honnêteté.

Puis il prévoit cependant le cas où l'on ne seroit pas assez honnête pour cela. Alors il conseille de tenir, du moins, la chose bien secrète,

> De ne point faire aux égards banqueroute ;

Et il ajoute :

> Je donne ici de beaux conseils, sans doute ;
> Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.

Cet aveu prouve-t-il que cet homme si bon, si doux, et si facile, dont la servante disoit : « que Dieu n'auroit jamais le courage de le dam-

ner, » étoit incapable, pour la compagne de sa vie, d'un attachement vrai et durable, et que tous les torts qui le forcèrent à s'en séparer vinssent de lui? — Nous ne le pensons pas; et nos présomptions à cet égard sont fondées sur sa constance en amitié, sur sa vive reconnoissance pour les soins et les attentions dont il fut l'objet, et enfin, sur le vers remarquable par lequel il termine la peinture du bonheur de l'état conjugal, dans Philémon et Baucis :

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans;
Ah! si ..... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Il y a un sentiment profond de regret dans ce dernier vers de La Fontaine.—Est-il un acte d'accusation contre sa femme ou contre lui-même ? Ni l'un, ni l'autre. — Marie Héricart n'avoit que seize ans lorsqu'elle épousa La Fontaine : lui en avoit vingt-six ; mais il étoit bien incapable d'avoir assez d'empire sur lui-même pour pouvoir conduire une femme qui, par son âge, et plus encore peut-être par son caractère, avoit besoin d'un guide. Tous deux subirent donc les inconvénients qui accompagnent les unions prématurées et mal assorties; mais s'ils prirent enfin la résolution de se séparer, ce fut sans rupture ouverte, sans bruit et sans scandale, sans mauvais procédés. Ils se voyoient sans aversion, lorsque la nécessité de leurs affaires l'exigeoit, et la confiance qu'ils avoient l'un envers l'autre, sous ce rapport, ne fut point altérée par leur séparation [1].

Avant cette séparation, et dans les premiers temps de leur mariage, ils avoient eu un fils, de qui est provenue cette postérité dont nous avons vu s'éteindre les deux derniers rejetons en 1824 et en 1827. Pendant le règne sanglant de la terreur, le nom seul de La Fontaine sauva de l'échafaud son arrière-petite-fille, la comtesse de Marson; et, dans ces derniers temps, il a suffi à l'historien du fabuliste de dresser la généalogie de sa famille, pour obtenir en faveur de son arrière-petit-fils, sur le trésor de l'État, des bienfaits supérieurs à ceux dont ses deux sœurs jouissoient depuis long-temps : ainsi le peuple et les rois se montrèrent toujours favorables envers les descendants du seul poëte, peut-être, dont les productions sont également goûtées et des rois et du peuple.

Après sa sortie du séminaire, La Fontaine se mit à lire avec délice les auteurs profanes, Marot, Rabelais, Boccace, l'Arioste, la reine de Navarre, et les vieux romans. Mais ses plus fortes inclinations étoient pour les anciens. Il les admiroit avec excès, et ne croyoit pas qu'en aucun genre on pût aller au-delà. Pintrel, son parent, qui depuis traduisit les épîtres de Sénèque, et de Maucroix, traducteur de Platon et de Cicéron, partageoient ses goûts, et, plus avancés que lui dans l'étude de l'antiquité, l'encourageoient et le guidoient. Nous retrouvons le nom de La Fontaine, à l'époque de sa plus grande célébrité, réuni à celui de ses deux amis, sur les titres de quelques volumes publiés par eux, parceque, pour en faciliter le débit, il y a inséré quelques unes de ses productions.

Un des auteurs anciens qui charmoient le plus La Fontaine étoit Térence. Sa lecture accrut le goût qu'il avoit pour le théâtre. Il entreprit d'imiter la pièce du poëte latin qu'il admiroit le plus, *l'Eunuque*. Voulant s'attacher à son auteur, et pourtant s'en écarter, il écrivit une comédie ancienne sous des formes modernes : traduction trop peu conforme au texte; imitation trop servile. Pourtant, il la fit imprimer, et ce médiocre ouvrage fut son début littéraire. Il ne faut pas s'étonner si on n'y trouve pas une étincelle de ce talent poétique qui brilloit déja dans les petits contes et les vers de circonstance qu'il avoit composés, et qui furent imprimés depuis. La Fontaine faisoit peu de cas de ceux-ci, car les anciens n'en offroient point de modèle. *L'Eunuque*, au contraire, étoit calqué sur l'antique : c'étoit son ouvrage le plus considérable, le plus régulier, le seul qui lui parût digne d'être offert au public.

A cette époque, d'ailleurs, Molière parcouroit les provinces, où il faisoit représenter deux de ses pièces; mais il n'étoit point encore connu. Rien de lui n'avoit été imprimé. Quand peu de temps après La Fontaine vit quelques unes des comédies de Molière, il s'aperçut qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit. Molière fut *son homme*,

[1] Nous avons vu une procuration générale en brevet, donnée par La Fontaine à sa femme Marie Héricart, par-devant Grégoire, notaire à La Ferté-Milon, datée du 19 août 1686, portant les signatures des deux époux.

comme il le dit dans une de ses lettres, et il étoit ravi de voir,

> Qu'il alloit ramener en France
> Le bon goût, et l'air de Térence.

La Fontaine se lia avec cet auteur-acteur, qui l'amusoit de toutes les façons; leur âge étoit pareil, leurs réputations grandirent en même temps. Tous deux s'apprécioient mutuellement. Ce fut Molière qui, lors de la gloire naissante des Boileau et des Racine, dit confidentiellement à l'oreille d'un ami, en lui montrant La Fontaine, « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

Racine et Boileau, plus jeunes que La Fontaine et Molière, se lièrent avec eux. Tous quatre se réunissoient à des jours fixes pour dîner ensemble, et se communiquer leurs ouvrages. Ces réunions, que La Fontaine, au commencement de son roman de Psyché, a dépeintes de manière à nous prouver combien le souvenir lui en étoit cher, ont eu une influence qui n'a pas été assez remarquée. Alors ceux qui les composoient formoient le parti du mouvement en littérature : à eux la mission de chasser l'ampoulé, le burlesque, le guindé, le précieux; de ramener le vrai, le beau, le naturel dans les ouvrages d'esprit. Ils s'en acquittèrent bien; mais sans déprécier Corneille, mais sans s'écarter de l'admiration qui étoit due aux anciens.

La Fontaine conserva toujours du goût pour les compositions scéniques, quoique ce ne fût pas le genre de son talent. Il a fait des opéras, des comédies, des scènes pastorales, mythologiques, et même il commença une tragédie; enfin il a versifié les paroles d'un ballet qui fut joué, chanté et dansé par la plus brillante société de Château-Thierry. Les magnifiques ballets représentés à cette époque, à Paris et à Saint-Germain, où figuroient le roi et toutes les personnes de sa suite, avoient introduit ce goût en province. Chaque petite ville vouloit imiter la cour. Le ballet que La Fontaine composa pour Château-Thierry ne ressembloit guère aux ballets royaux; mais s'il étoit moins somptueux, il étoit beaucoup plus gai. Le sujet étoit cette aventure du savetier et de sa femme, dont il a fait depuis un conte. Ce ballet étoit intitulé *Les Rieurs de Beau-Richard* : Beau-Richard est le nom d'un petit carrefour de Château-Thierry, où se réunissoient alors les oisifs de la ville, pour débiter les nouvelles et gloser sur les passants [1].

Mais, à cette époque, Jannart, que La Fontaine appeloit son oncle parcequ'il avoit épousé une tante de sa femme, avoit présenté notre poëte au surintendant Fouquet, alors parvenu au plus haut point de sa fortune et de sa puissance. La Fontaine, qui ne s'accommodoit ni du faste ni des tracas qu'il traîne après lui, trouvoit que c'étoit *une grande misère d'être riche;* mais pourtant il aimoit à jouir de tous les avantages de la richesse, et tant que dura la faveur du surintendant, il lui fut redevable de ce bonheur. Aussi, c'est à ces premiers temps de sa belle jeunesse que La Fontaine fait allusion quand il dit :

> Pour moi le monde entier étoit plein de délices,
> J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours,
> Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours.

La nouvelle de la disgrace de Fouquet, et son arrestation, vinrent frapper La Fontaine comme d'un coup de foudre. En vain son ami de Maucroix l'invita à se rendre à Château-Thierry, où sa présence étoit nécessaire pour l'arrangement de ses affaires; il suivit Jannart, condamné à l'exil comme ami de Fouquet et comme son substitut dans sa charge de procureur-général au parlement.

Quand le procès fait à Fouquet donna lieu de craindre qu'on ne lui fît porter sa tête sur l'échafaud, et qu'on sut que telle étoit l'intention de ses ennemis, un cri douloureux s'échappa de l'ame de notre poëte, et s'exhala dans cette belle élégie adressée *aux nymphes de Vaux*, qui est restée comme le morceau le plus touchant et le plus parfait en ce genre, que nous ayons dans notre langue.

La Fontaine ne fit rien paroître que cette élégie, tant qu'on put redouter pour le surintendant une condamnation à mort. Cependant il avoit composé pour lui, ou pour sa société, un assez grand nombre de pièces de vers qui depuis ont

[1] Cette petite pièce de La Fontaine, que nous avons fait connoître le premier, a été imprimée, pour la première fois, dans l'édition que nous avons donnée de ses œuvres en 1827.

été imprimées, mais qui pour la plupart sont éloignées du genre auquel il étoit appelé par la nature.

Au retour de son voyage, La Fontaine trouva, en résidence dans ce château ducal si voisin de sa maison, la duchesse de Bouillon. C'étoit une petite brune, âgée de dix-huit ans, jolie, à nez retroussé, à pied mignon, vive, spirituelle, agaçante, et coquette comme toutes ces nièces de Mazarin, filles de Mancini. Notre poëte sut lui plaire, et elle remplaça bientôt le vide que la chute du surintendant avoit fait dans son existence. Quand la duchesse étoit à Château-Thierry, aucune des jouissances dont La Fontaine étoit avide ne lui manquoit. Quand elle quittoit ce séjour, et qu'il y restoit, elle recommandoit aux officiers de sa maison de faire en sorte qu'il ne s'ennuyât pas.

Les contes que La Fontaine avoit écrits la charmoient; et La Fontaine, pour son amusement, composa de nouveaux contes. Il en publia d'abord un recueil très mince, puis après un second, et enfin un troisième, et ce fut ainsi, et uniquement par ses contes, qu'il commença à prendre place sur le Parnasse françois; car son imitation de *l'Eunuque* de Térence n'avoit produit aucune sensation. Tous ces recueils de contes parurent successivement avec privilége du roi. Les personnes les plus réglées dans leurs mœurs ne se faisoient alors aucun scrupule d'avouer le plaisir qu'elles goûtoient à la lecture de ces historiettes graveleuses, si spirituellement racontées.

Madame de Montespan, qui régnoit alors sans partage sur le cœur de Louis XIV, et madame de Thianges sa sœur, attirèrent aussi chez elles l'auteur des contes, et il fut sensible à leurs bontés; mais il ne chercha point à se faire des protecteurs parmi les grands seigneurs et les courtisans du monarque, ni à s'introduire près de lui, comme avoient fait ses amis Racine et Boileau. Ses inclinations l'entraînoient de préférence dans la société des femmes. Là seulement il trouvoit tout ce qui pouvoit le satisfaire et le rendre heureux; les délices des sens, la volupté du cœur, les charmes de l'esprit, et parfois, chez quelques unes, de profonds entretiens sur les plus hautes questions de la philosophie et des sciences.

La duchesse douairière d'Orléans, Marguerite de Lorraine, avoit su apprécier La Fontaine. Avant que la publication de son premier recueil de contes n'eût commencé sa réputation, elle l'avoit attaché à sa personne, en le nommant son gentilhomme servant. Diverses pièces de vers, que l'on trouve dans ses œuvres, démontrent assez l'intimité qui existoit entre lui et les jeunes femmes de la petite cour du palais du Luxembourg[1].

Mais, quelque répandu qu'il fût parmi les femmes les plus aimables et les plus spirituelles de cette époque, la duchesse de Bouillon maintint long-temps encore l'ascendant qu'elle avoit acquis sur lui. C'est à elle qu'il dédia son poëme d'*Adonis*, son roman de *Psyché*; et lorsque s'éleva parmi les médecins et les gens du monde de vives discussions sur les effets nuisibles ou utiles du quinquina, la duchesse de Bouillon, qui avoit épousé avec chaleur la cause de ce spécifique dont l'emploi étoit nouveau, imagina, pour en assurer le succès, de faire préconiser ses vertus par la muse populaire de La Fontaine. Le poëte ne sut pas résister, mais son génie étoit habitué à lui commander et non à lui obéir; aussi l'abandonna-t-il presque entièrement dans cette entreprise, et il ne lui prêta quelque secours qu'à la fin de son poëme, pour raconter une fable, qu'on auroit dû joindre à celles de son recueil.

Ce recueil de fables, lorsque le poëme sur le quinquina fut composé, avoit paru en entier, sauf le douzième et dernier livre, en deux fois, et à dix ans d'intervalle. Ces publications, jointes à celles des contes, avoient successivement accru la célébrité de leur auteur, et fait connoître à la France une langue poétique toute nouvelle, fusion heureuse du langage naïf et énergique du siècle de François Ier, et de la noble et brillante élégance du siècle de Louis XIV.

[1] C'est une singulière et grossière méprise des plus anciens biographes de La Fontaine, comme des plus modernes (qui, au reste, n'ont fait que les copier), d'avoir confondu la femme de l'oncle de Louis XIV avec la femme de son frère, Marguerite de Lorraine avec Henriette d'Angleterre. Depuis que nous avons signalé cette erreur, l'original des provisions de la charge de gentilhomme servant de Marguerite, duchesse d'Orléans, conférée à Jean de La Fontaine, signées de Marguerite elle-même, nous a été remis avec les actes d'enregistrement au tribunal de Château-Thierry. Cela n'empêchera pas les faiseurs de notices de répéter cette erreur.

L'absence de la duchesse de Bouillon, nécessitée par ses aventures galantes, et d'autres affaires d'une nature grave, et la mort de la duchesse d'Orléans, avoient privé à la fois La Fontaine de ses deux protectrices : ce qui étoit d'autant plus fâcheux pour lui, que son insouciance pour ses affaires avoit considérablement réduit sa fortune, et que cependant il lui falloit pourvoir à l'éducation de son fils, alors âgé de quatorze ans.

Madame de La Sablière tira La Fontaine de cette position embarrassante. A sa prière, de Harlay, premier président au parlement de Paris, qui goûtoit singulièrement les ouvrages de notre poëte, se chargea de son fils; et madame de La Sablière retira chez elle le fabuliste, qui y resta tant qu'elle vécut; et, tant qu'elle vécut, elle pourvut à tous ses besoins, sans qu'il eût la peine d'y songer. Les seigneurs les plus aimables et les plus spirituels de la cour, les étrangers illustres, les gens de lettres, les artistes, se réunissoient chez madame de La Sablière. Elle s'étoit rendue célèbre non seulement en France, mais dans toute l'Europe, par ses progrès dans la philosophie et les sciences, par son esprit et les graces de sa personne. Son mari, homme léger, aimable, faisoit des vers agréables, étoit fort adonné aux plaisirs, très inconstant dans ses goûts, et, comme presque tous ceux qui alors, avec de tels penchants, étoient possesseurs d'une grande fortune, il entretenoit des maîtresses. Du reste, il ne se montroit nullement jaloux de sa femme, qui, de son côté, ne se croyoit pas astreinte à lui garder une fidélité dont il sembloit faire peu de cas. La liaison de madame de La Sablière avec le marquis de La Fare étoit publique; mais elle duroit depuis si long-temps, qu'elle avoit presque donné une réputation de vertu aux deux amants. Tout-à-coup les assiduités de La Fare auprès de madame de La Sablière devinrent plus rares, et l'on sut bientôt qu'ayant pris goût à la société licencieuse qui se rassembloit chez la Champmeslé, il y passoit toutes ses soirées, et qu'il n'avoit pu résister aux séductions de cette actrice, qui pourtant n'étoit pas belle.

Madame de La Sablière, sacrifiée au goût du jeu et de la débauche, blessée dans son orgueil et dans les sentiments les plus vifs et les plus chers de son cœur, sans bruit, sans éclat, se jeta aussitôt dans les bras de la religion, mais avec une résolution, une ferveur, un abandon, qui lui acquirent l'estime et excitèrent l'admiration de toute la partie sérieuse et sévère de la société de cette époque. Peu après, son mari mourut, et n'ayant plus rien qui la retînt dans le monde, elle se retira aux Incurables, pour y soigner les malades et se consacrer entièrement aux bonnes œuvres.

Plus de société, plus de conversations, plus de plaisirs, plus d'épanchements de cœur, dans cet hôtel de madame de La Sablière où La Fontaine restoit isolé. Tout ce qui faisoit le charme de sa vie avoit disparu d'autour de lui, avec sa bienfaitrice.

Pendant qu'il se trouvoit dans cette situation pénible, Colbert mourut : il étoit de l'Académie françoise. Les amis de La Fontaine, et on en comptoit un grand nombre, voulurent lui faire obtenir la place que le ministre laissoit vacante à l'Académie. La Fontaine, qui, dans l'isolement où il se trouvoit, vit dans ce projet un moyen de se réunir fréquemment avec des hommes qu'il chérissoit, de causer de vers et de littérature, adopta ce projet avec un empressement dont on ne l'auroit pas cru capable.

La réussite n'en étoit pas facile. Louis XIV étoit pour son concurrent, et ce concurrent étoit Boileau.

Les choses étoient bien changées pour La Fontaine depuis le temps de sa jeunesse. Louis XIV, marié en secret à la veuve de Scarron, n'avoit plus de maîtresse. Molière n'étoit plus, les ballets et les fêtes splendides avoient cessé. Tous les courtisans de l'âge du roi s'étoient réformés à son exemple. La cour étoit devenue sérieuse et dévote. Mais cependant une nouvelle génération, qui aussi en faisoit partie, s'abandonnoit sans contrainte à ce goût effréné pour les plaisirs, dont l'exemple du monarque avoit fait une sorte de mode dans la nation. Ceux qui, d'un âge plus mûr ou d'un caractère plus sérieux, vouloient conserver leur indépendance sans participer au scandale de cette jeunesse inconsidérée, encourageoient son indocilité, et applaudissoient à son audace.

La Fontaine étoit fort répandu dans cette

classe de la société, qui avoit aussi un parti dans l'Académie. Turenne chérissoit notre poëte, le grand Condé le combloit de ses bontés, il étoit accueilli avec faveur par cette princesse de Conti, la plus belle des filles de Louis XIV, par son mari et son beau-frère, les deux princes de Conti. Vendôme, et son frère le grand-prieur, non seulement aimoient La Fontaine, mais le pensionnoient. Il étoit admis dans leur société intime et dans leurs joyeux banquets. C'est pour cette société, et à son instigation, qu'il composa ses derniers contes, malheureusement plus licencieux que les premiers : ils ne purent, comme ceux-ci, paroître avec privilége du roi. La Champmeslé les débitoit en secret, et il est probable, ainsi que le dit Furetière, que La Fontaine lui en abandonnoit le profit, et payoit ainsi ses faveurs.

Ce recueil de contes étoit une arme redoutable entre les mains de ceux qui vouloient fermer à La Fontaine les portes de l'Académie. Le président Rose, secrétaire intime du roi, et très avant dans sa faveur, jeta ce livre sur la table le jour de l'élection, et demanda, avec colère, si l'Académie oseroit proposer à l'approbation du roi l'auteur d'un livre flétri par une sentence de police. Cette manière violente ne réussit point. Des voix s'élevèrent pour défendre La Fontaine, et il fut élu. Ce fut là peut-être le premier acte d'indépendance de l'Académie françoise. Le roi reçut très mal ses députés, et n'approuva pas. Mais l'Académie ne rétracta point son choix. La Fontaine fit une jolie ballade pour supplier le roi de consentir à sa nomination, et il fit agir madame de Thianges, qui, malgré la retraite de sa sœur, avoit conservé tout son crédit à la cour. Une nouvelle place vint à vaquer à l'Académie. Boileau, ainsi que le roi le desiroit, y fut nommé, et Louis XIV donna alors, en même temps, son approbation à l'élection de La Fontaine et à celle de Boileau, et l'auteur des contes et celui des satires furent enfin, tous deux et en même temps, académiciens.

Dans l'épître à madame de La Sablière, que La Fontaine lut dans la séance publique le jour de sa réception, il fit en beaux vers une sorte d'amende honorable de sa vie passée, et il manifesta l'intention de suivre les conseils de son amie et de sa bienfaitrice; mais il craignoit de ne pouvoir y parvenir, et disoit :

Ne point errer est chose au-dessus de mes forces....
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proie.

En effet, il continua son même genre de vie, et fit encore des contes; mais cependant sa plume fut plus réservée, et ses nouvelles productions n'en eurent que plus de charme.

Tout sembloit conspirer contre la résolution qu'il avoit voulu prendre. Sa verte vieillesse se trouvoit assiégée par tous les genres de séductions. Un jeune conseiller au parlement de Paris, nommé Hervart, et sa femme, aimable et jolie, l'avoient pris en amitié, et tous deux se plaisoient à l'attirer chez eux et à leur campagne. Là ils passoient la belle saison en compagnie avec plusieurs jeunes femmes, leurs parentes, et avec Vergier, le plus heureux des imitateurs de La Fontaine. Cette société si gaie, si séduisante, de Bois-le-Vicomte et de l'hôtel d'Hervart, éveilloit l'imagination de notre poëte, et prolongeoit en lui, au-delà du terme ordinairement prescrit par la nature, le règne des illusions et des desirs.

Toutefois, les exemples et les exhortations de madame de La Sablière, et de Racine et de Maucroix ses meilleurs amis, autrefois compagnons des écarts de sa jeunesse, et désormais livrés à la plus austère piété, faisoient impression sur lui, et, aidés des bienfaits de l'âge, ils auroient plus tôt triomphé de ses déplorables habitudes, sans une influence qui vint encore en prolonger le cours.

Une certaine madame Ulrich lisoit avec délice les Contes de La Fontaine, et éprouvoit le plus vif regret qu'il eût renoncé à en composer. Femme d'un maître d'hôtel du comte d'Auvergne, frère du duc de Bouillon, chez lequel La Fontaine alloit souvent dîner, elle avoit eu occasion de voir ce poëte et de le connoître. Elle prit la résolution d'employer tous les moyens qui étoient en son pouvoir, pour obtenir de lui de nouveaux écrits dans le genre de ceux qui avoient tant charmé son imagination licencieuse. Déja sur le retour de l'âge, puisqu'elle avoit une fille de quinze ans, elle étoit cependant encore fraiche et b[illegible]mplaisante compagne de la

duchesse de Praslin, dont elle servoit les intrigues, et qui la protégeoit contre un mari jaloux et quinteux, beaucoup plus âgé qu'elle, elle avoit su, pour ceux qui aimoient le jeu, la bonne chère, et les plaisirs sans contrainte, rendre sa maison une des plus agréables de Paris : il ne lui fut pas difficile d'y attirer La Fontaine. Le bon sens du bon homme résista d'abord aux séductions d'un attachement si disproportionné ; mais, pour vaincre sa résistance, madame Ulrich n'eut qu'à le vouloir ; et comme elle lui accorda tout, il ne sut rien lui refuser. C'est pour lui complaire qu'il composa le joli conte du *Quiproquo*, qu'elle publia après la mort de notre poëte, avec une portion de la correspondance qu'elle avoit eue avec lui, où se trouvent dévoilés les moyens qu'elle employa pour enchaîner le vieillard. Dans l'avant-propos de ces *Œuvres posthumes de La Fontaine*, madame Ulrich a pris avec chaleur la défense de celui qu'elle appelle emphatiquement son ami ; et elle soutient que le contraste que La Bruyère a voulu établir entre sa personne et ses écrits, n'existoit pas. Elle affirme qu'il n'étoit distrait, lourd, rêveur et silencieux, que dans les sociétés où il s'ennuyoit, ou avec ceux qu'il ne connoissoit pas ; mais qu'à table, dans le tête-à-tête, et partout où il se plaisoit, c'étoit l'homme le plus enjoué et le plus aimable. L'attachement vrai et désintéressé que tant de femmes spirituelles de ce temps eurent pour La Fontaine, le desir qu'elles éprouvoient de jouir de sa société, démontrent l'exactitude du portrait que madame Ulrich en a tracé. De tous les défauts que les femmes supportent le moins dans un homme, c'est d'être nul ou ennuyeux.

Tandis que madame Ulrich obtenoit de notre poëte qu'il caressât encore, par instants, la Muse badine qui avoit fait la réputation de sa jeunesse, une influence d'une nature bien différente le portoit à s'adonner de nouveau avec ardeur aux productions morales auxquelles il devoit la gloire de son âge mûr. Cette influence étoit celle d'un enfant de dix ans ; mais cet enfant étoit le petit-fils de Louis XIV, l'espoir de la France ; et il étoit guidé par un homme qui unissoit en lui le génie et la vertu. Fénelon admiroit ce fabuliste « à qui il a été donné, dit-il, de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant ; » et Fénelon ne se contenta pas d'une admiration stérile pour le poëte qui en étoit l'objet ; il fit verser sur lui les bienfaits du jeune prince son élève. La Fontaine, en qui le sentiment de la reconnoissance étoit encore plus efficace que les suggestions de la volupté, écrivit, pour l'instruction du duc de Bourgogne, des fables égales en beauté à celles qu'il avoit composées, et il ajouta un douzième et dernier livre aux onze que contenoient les recueils déja publiés.

Lorsque son dernier recueil de Fables vit le jour, notre poëte donnoit au monde un exemple qui devoit être encore plus cher que ses écrits, au pieux précepteur du duc de Bourgogne.

Une maladie avoit conduit La Fontaine aux portes du tombeau. Il guérit ; mais depuis cette époque toutes ses pensées se tournèrent vers la religion : il se confessa, communia, et eut de longs et fréquents entretiens avec le savant théologien Pouget. Une grande affliction vint encore ajouter dans La Fontaine à l'effet de ces conférences, madame de La Sablière mourut. Notre poëte quitta aussitôt cet hôtel où il avoit habité si long-temps avec elle. Dans la rue, il rencontra Hervart qui, venant d'apprendre la nouvelle de cette mort, lui dit : « Je venois vous prier de venir demeurer chez moi. — J'y allois, » répondit La Fontaine.

La Fontaine, depuis sa conversion, s'étoit interdit tout ouvrage profane ; mais il écrivoit alors à de Maucroix : « Je mourrois d'ennui si je ne composois plus. » Et il fait part à son ami du projet qu'il a conçu de traduire les hymnes sacrées en vers. Il se flattoit de vivre encore assez long-temps pour terminer cette œuvre. Sa piété, aussi ardente qu'elle étoit sincère, le portoit à s'assujettir à des privations que personne ne lui avoit prescrites, à des rigueurs auxquelles on se seroit opposé si on les avoit connues. Il portoit sur lui un cilice, ce qu'on ne sut qu'après sa mort. Il avoit une grande confiance dans l'efficacité de la prière, et, dans sa paraphrase du *Dies iræ*, il dit, en s'adressant à Dieu :

Le larron te priant fut écouté de toi,
La prière et l'amour ont un charme suprême.

Pour se distraire, il alloit très assidûment aux

séances de l'Académie, travailloit sans cesse pour terminer la tâche qu'il s'étoit imposée, et formoit même encore le dessein d'un autre ouvrage, pour lequel il espéroit être aidé par son ami de Maucroix. Tout-à-coup ses forces diminuèrent rapidement, et il expira âgé de près de soixante et quatorze ans, entre les bras de Racine, de Hervart et de sa femme, qui avoient comblé ses derniers jours des soins les plus tendres et les plus attentifs.

Quand Fénelon apprit cette mort, il chercha à soulager ses regrets et sa douleur en écrivant, en latin, un éloge du poëte que l'on venoit de perdre, et il le donna à traduire à son royal élève. Cet éloge se termine ainsi : « Lisez-le, et « dites si Anacréon a su badiner avec plus de « grace, si Horace a paré la philosophie d'orne- « ments poétiques plus variés et plus attrayants, « si Térence a peint les mœurs des hommes avec « plus de naturel et de vérité, si Virgile, enfin, « a été plus touchant et plus harmonieux ! »

WALCKENAER.

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR J. DE LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1].

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[2] a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, *vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge[3] où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.*

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, *que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables: car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre: la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui[4] sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage: ce sont,* MONSEIGNEUR, *les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe[1] et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province[2] où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre[3] en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste: avouez le vrai,* MONSEIGNEUR, *vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEUR, *vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.*

Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux

[1] Louis, dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, et mourut à Meudon le 14 avril 1711.

[2] Socrate.

[3] Le dauphin n'avoit que six ans et cinq mois lorsque La Fontaine fit paroître le recueil de fables où se trouve cette épître dédicatoire.

[4] Monseigneur le dauphin a eu deux précepteurs: le premier, M. le président de Perigni, et le second M. Bossuet, évêque de Meaux. La Fontaine entend parler ici de M. le président de Perigni.

[1] Il désigne la triple alliance que l'Angleterre, l'Espagne, et la Hollande, firent ensemble, il y a environ vingt ans, pour arrêter les conquêtes du roi. (*Note de Richelet.*)

[2] Il parle de la Flandre, où le roi fit la guerre en 1667, et prit Douai, Tournai, Oudenarde, Ath, Alost, et Lille. (*Note de Richelet.*)

[3] C'est la Franche-Comté, qu'il conquit en 1668.

fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, *que je suis, avec un zèle respectueux,*

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

De La Fontaine.

PRÉFACE.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques unes de mes fables[1] me donne lieu d'espérer la même grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient[3] en beaucoup d'endroits, et banniroient de la plupart de ces récits la brèveté[4], qu'on peut fort bien appeler l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les graces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate[5] trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher[1]? Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament : c'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à

[1] Ces mots prouvent qu'antérieurement à l'année 1668, époque de la publication de ce premier recueil, La Fontaine avoit déja fait paroître quelques unes de ses fables, ou qu'elles avoient circulé en manuscrit.

[2] Notre poëte désigne ici Patru, célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie françoise, son ami et celui de Boileau.

[3] Var. *M'embarrasseroit* et *banniroit* dans les éditions modernes. Les quatre éditions du temps de La Fontaine ont le pluriel.

[4] Var. *Briéveté* dans les éditions modernes. Voyez ci-après la note page 3.

[5] Ces fables étoient connues depuis long-temps lorsque Socrate vint au monde. Bayle (article *Ésope*, page 1112, édit. de 1720) critique, à ce sujet, avec raison notre fabuliste, qui termine son récit par une phrase qui est en contradiction avec celle-ci, puisqu'il nous apprend, d'après Platon, que ce fut seulement dans les derniers moments de sa vie que Socrate s'occupa de mettre les fables d'Ésope en vers; ce qui ne montre pas l'empressement que La Fontaine annonce ici.

[1] Bayle (*Dictionnaire*, article *Ésope*, page 1113) accuse avec raison La Fontaine d'avoir dénaturé le récit de Platon. Il se trouve dans le *Phédon*, ou le *Dialogue sur l'ame*. On peut consulter la traduction qu'en a donnée M. Thurot dans son *Apologie de Socrate d'après Platon et Xénophon*, 1806, in-8°, p. 227, et sur-tout la note qui est à la p. 128, dans laquelle le savant traducteur prouve que le mot *musique* en grec, indépendamment de sa signification ordinaire, s'appliquoit aussi à tous les genres de doctrine et d'études, et au système général des sciences et des beaux-arts.

celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein: quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté[1] qui rendent Phèdre recommandable: ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue latine n'en demandoit pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes: moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs: c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations[2]. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison: c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui: on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matière: car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables[3], et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles: et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse: il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de

[1] VAR. Dans les éditions modernes il y a *briéveté*; mais dans toutes celles que l'auteur a publiées on trouve *brèveté*: l'un et l'autre pouvoient se dire de son temps; cependant le dernier étoit déjà le moins usité.

[2] Voici, je crois, le passage de Quintilien auquel notre poëte fait allusion: *Ego vero narrationem, ut si ullam partem orationis, omni qua potest gratia et venere exornandam.* Quint., *Inst. orat.*, lib. IV, cap. II.

[3] C'est au contraire ce qu'ils paroissent avoir fait; car Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius* (liv. V, chap. XV), raconte qu'Ésope, étant berger, prioit souvent Mercure de lui accorder la sagesse; mais d'autres personnes demandoient à ce dieu la même grace. Mercure donna à l'un la philosophie, à l'autre l'éloquence, à un troisième la science de l'astronomie, à un quatrième l'art de faire des vers; puis, s'apercevant qu'il avoit oublié Ésope, il lui fit présent de la faculté de composer des fables, la seule chose qui restât à distribuer. Bayle (*Dictionnaire*, p. 1113) remarque à ce sujet qu'on ne sauroit, même en ayant égard à ce récit de Philostrate, blâmer La Fontaine de s'exprimer comme il l'a fait, attendu qu'il n'y a pas eu dans la bonne antiquité de doctrine bien établie touchant l'origine de l'apologue. J'ajouterai que notre poëte semble s'être ressouvenu de ce passage de Philostrate, et avoir fait la même réflexion que Bayle, lorsque, dans sa dédicace à madame de Montespan, il a laissé ce point incertain, et s'est exprimé ainsi:

L'apologue est un don qui vient des immortels;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus[1] dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants; ils ne se connoissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable; l'ame, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes[2], ne l'a gardée; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coûtumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable étoit contée simplement; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon :

> Et quæ
> Desperat tractata nitescere posse relinquit[1].

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je

[1] VAR. *Nouveaux venus*, dans les éditions modernes; mais La Fontaine n'en fait qu'un seul mot.

[2] Le mot *fabuliste* est de l'invention de La Fontaine. C'est La Motte qui nous l'apprend. Lorsque cet auteur ingénieux fit paroître ses fables en 1709, c'est-à-dire plus de quarante ans après la publication de cette préface, il remarquoit (page xij de l'édition in-4°) que le mot *fabuliste* étoit encore nouveau, et il n'osoit s'en servir qu'en s'appuyant de l'autorité de notre poëte. En effet, on ne trouve ce mot ni dans les auteurs de notre ancien langage, ni dans le dictionnaire de Nicot; et l'Académie françoise ne l'avoit point admis encore dans la première édition de son dictionnaire, qui fut publiée après la mort de notre poëte.

[1] HORAT., *Ars poet.*, v. 150.

le rende, on ne s'y assurera pas; et, fable pour fable, le lecteur préfèrera toujours celle de Planude à la mienne [1].

LA VIE D'ÉSOPE
LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé [2]. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope [1] étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium* [2]. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade [3], quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme [4], jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître [5] étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope

[1] Il existoit, lorsque La Fontaine publia son recueil, une excellente vie d'Ésope : c'étoit celle de Meziriac; mais elle étoit peu connue, et Bayle eut de son temps de la peine à se la procurer. M. de Sallengre l'a réimprimée dans ses *Mémoires de littérature*, 1715, in-8°, t. I, p. 90. La Vie d'Ésope, attribuée peut-être faussement à Planude, étoit au contraire devenue, en quelque sorte, populaire avant La Fontaine, et on en avoit inséré des traductions au-devant de tous les recueils de fables publiés soit en vers, soit en prose. Je la trouve en tête du recueil des fables d'Ésope en prose, de Jean Baudoin, 1649, in-8°; et dans une traduction plus ancienne encore, imprimée à Troyes, intitulée *les Fables d'Ésope et la Vie d'Ésope Phrigien, traduites de nouveau en françois selon la vérité grecque*, in-12; et enfin dans l'édition des fables de Corrozet, donnée par maître Antoine du Moulin, Rouen, 1578 ou 1587. Il est donc évident que notre poëte, en mettant cette Vie d'Ésope par Planude en tête de son recueil de fables, n'a fait que céder à un usage en quelque sorte consacré depuis long-temps. Au reste, La Motte excuse La Fontaine d'une manière bien ingénieuse. « La vie d'Ésope, dit-il, passe pour fabuleuse; mais en tout cas c'est une bonne fable, et qui peint à merveille la position de tous les fabulistes à l'égard de leurs lecteurs. Nous sommes des esclaves qui voulons les instruire sans les fâcher; ils sont des maîtres intelligents qui nous savent gré de nos ménagements, et qui reçoivent volontiers la vérité, parceque nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie. »

[2] La science chronologique du bon La Fontaine est ici en défaut; car entre Ésope et Planude il y a un intervalle de plus de dix-huit siècles.

[1] Il y a eu dans l'antiquité plusieurs personnages qui ont porté le nom d'Ésope. C'est sans motif probable que d'après une ancienne inscription quelques savants ont cru qu'Ésope le fabuliste étoit statuaire. Voyez Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, tom. I, p. 105.

[2] Le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.*) fait naître Ésope à Mesembrie en Thrace; Suidas (au mot Αἴσωπος) dit que quelques uns assuroient qu'il étoit de Samos; d'autres prétendoient qu'il étoit originaire de Sardes en Lydie : l'opinion la plus commune cependant est qu'il étoit Phrygien; mais les uns, tels que Constantin Porphyrogénète, placent le lieu de sa naissance à *Amorium*, tandis que d'autres le mettent à *Cotiaium*, qui est également une ville de Phrygie.

[3] Il falloit dire qu'il florissoit vers la cinquante-deuxième olympiade, ou vers l'an 572 avant Jésus-Christ; car on ignore l'époque de la naissance d'Ésope, et cette époque ne pourroit s'accorder avec ce qui est dit de ses entretiens avec Crésus. Voyez Bayle, *Dictionnaire*, p. 1112.

[4] Aucun auteur ancien avant Planude ne fait mention de cette difformité d'Ésope. Le savant Visconti, dans son *Iconologie grecque* (t. I, p. 49, pl. XII), a cherché à appuyer cette tradition par des preuves qui ne paroissent pas décisives. La figure antique qu'il a publiée comme étant le portrait d'Ésope, et qui se trouvoit à Rome dans la villa Albani, représente, suivant nous, un monstre, ou jeu de nature, mais n'est point le portrait du fabuliste grec. On ne peut conclure qu'Ésope fût difforme, de ce que Lucien donne à ce fabuliste, dans un de ses écrits, le rôle d'un plaisant, ou d'un bouffon d'Épicure. Cependant le sophiste Himerius (Orat. XIII, 5, p. 592, édit. 1790), qui est plus ancien que Planude, affirme qu'Ésope étoit laid; et Plutarque, dans le *Banquet des sept Sages*, nous assure qu'il étoit bègue. Dans ce dialogue, Solon lui dit : « Tu es habile à entendre les corbeaux et les geais; mais tu n'entends pas bien ta propre voix. » Ce sont peut-être ces désavantages naturels, qu'on a encore exagérés, qui ont donné naissance aux traditions qui représentent Ésope bossu, difforme, et semblable à un Thersite. Bentley, Meziriac, La Croze, et Jablonsky, ont aussi combattu les assertions de Planude à ce sujet.

[5] Le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.*) donne pour premier maître à Ésope Xantus, philosophe lydien; ensuite Jadmon, citoyen de Samos, qui l'affranchit. Aphton prétend qu'il servit aussi à Athènes un nommé Démarque, surnommé Charaslas, frère de la célèbre Sapho.

eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bègue et paroissoit idiot! Les châtiments dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues et encore toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut; et en s'éveillant : Qu'est ceci? dit-il : ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en avoit battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas; je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau-venu, et devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grâce : on en feroit un épouvantail; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit : A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du

monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage: c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parceque la question n'étoit pas digne de lui: il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope: Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son present, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément: Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison: par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien! dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde: c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et, voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même: C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisoit: ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et

mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savois-je qu'on me feroit aller où je vas? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noce. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais, quant à la liberté, il ne pouvoit se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀπόβας βήματα, etc.; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent[1] de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau

[1] VAR. *Qu'il fut*, dans les éditions modernes de Didot et de Barbou; mais toutes les éditions originales portent le pluriel

public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps [1], et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parceque, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le prevôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir [2].

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération [1].

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus [2], roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes a soudre [3] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il

[1] VAR. *Il demanda temps*, dans les premières éditions; et cette leçon a été adoptée par les éditeurs modernes. Nous avons préféré celle de la réimpression de 1692, sous la date de 1678, parcequ'il est évident que c'est ici une correction qui marque un changement dans la langue. L'usage s'opposoit déja, vers la fin du dix-septième siècle, à la suppression de l'article qu'il autorisoit précédemment.

[2] Dans les divers voyages que Planude, ou l'auteur de cette vie, quel qu'il soit, fait faire à Ésope, il n'est pas fait mention du voyage du fabuliste à Corinthe, où, selon Plutarque, il assista au banquet des sept Sages.

[1] C'est à la cour de Crésus que, selon Hérodote et Plutarque, Ésope se lia avec Solon. Alexis le Comique (*apud Athen.*, p. 431) avoit composé une comédie intitulée *Ésope*, dans laquelle il y avoit une scène entre Ésope et Solon. Plutarque, dans la vie de Solon, rapporte que ce sage ayant dit des vérités à Crésus qui l'offensèrent : « Æsopus, celui qui a composé des fables, estant pour lors en la ville de Sardes, où il avoit été mandé par le roy, qui lui faisoit faire bonne chère, fut marry de veoir que le roy eût fait un si mauvais accueil à Solon, si lui dit par manière d'admonestement : « Oh! Solon, ou il ne fault point du « tout approcher des princes, ou il leur fault complaire et « agréer. » « Mais au contraire, répondit Solon, ou il ne fault « point s'en approcher, ou il leur fault dire la vérité. » *Œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, t. I, p. 381 de l'édit. 1801, in-8°.

[2] Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycérus, et c'est une des preuves (mais une des moins décisives suivant nous) qu'on a données que cette vie d'Ésope étoit une fiction. Voyez Meziriac, dans les *Mémoires de littérature*, t. I, p. 99, in-8°, 1715.

[3] C'est-à-dire à résoudre. *Souldre* se trouve encore dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 605), qui cite ces phrases : *souldre une question; qu'ai-je affaire ne que souldre avec toi?*

sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres, bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope: J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement[1] des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi: comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir[1], et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria: Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé; celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art[2].

[1] VAR. Dans toutes les éditions données par La Fontaine, on trouve *hannissement*, conformément à la prononciation de ce mot, mais non pas conformément à la manière de l'écrire en usage de son temps, qui étoit et fut toujours la même qu'aujourd'hui.

[1] VAR. *Hannir*, dans les éditions données par La Fontaine. Voyez la note précédente.

[2] Hérodote (II, 134) nie que Rhodopé ait fait construire cette pyramide; mais il confirme le fait de son esclavage avec Ésope. Voici comment s'exprime cet historien: « Rhodopé étoit originaire de Thrace, esclave d'Iamon, fils d'Hephestopolis, de

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé [1]. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à venir la voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parceque ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent [1].

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse [2].

« l'île de Samos, compagne d'esclavage d'Ésope le fabuliste; car « Ésope fut aussi esclave d'Iamon. On en a des preuves; et une « des principales c'est que les Delphiens ayant fait demander « plusieurs fois, par un héraut, suivant les ordres de l'oracle, si « quelqu'un vouloit venger la mort d'Ésope, il ne se présenta « qu'un petit-fils d'Iamon, qui portoit le même nom que son « aïeul. » Traduct. de Larcher, seconde édition, t. II, p. 110.

[1] Visconti remarque que plusieurs faits racontés par Planude sont confirmés par les anciens. Ainsi, dit ce savant antiquaire, l'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste auroit pu paroître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Ésope. Cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon. (*De Politiis*, c. XXII.)

[1] De la roche Phædriades, selon Suidas, mais plutôt de celle de Hyampée, dans le voisinage de Delphes, d'où l'on précipitoit les sacriléges. M. Larcher a cherché à déterminer la date de cet événement : il le place en l'an 560 avant notre ère. Voyez *Essai de chronologie d'Hérodote*, ch. XIX, t. VII, p. 539 de la traduct. d'Hérodote, seconde édition, 1802, in-8°.

[2] Les Athéniens élevèrent une statue à Ésope, qui étoit l'ouvrage du célèbre Lysippe, et qu'on avoit placée en face de celles des sept Sages. (*Phædr.*, lib. II, epilog., et l'*Analecta veter. poetar. Græc.*, tom. III, pag. 45, n. XXXV.) Tatien, auteur du deuxième siècle, nous apprend (*Adv. Græc.*, p. 5?) qu'un portrait d'Ésope modelé par Aristodème avoit acquis presque autant de célébrité que les fables de ce moraliste.

FABLES.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Ésope est le père;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût [1], foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à-peu-près ce langage :
Hé! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore? —
Nenni.—M'y voici donc?—Point du tout.—M'y voilà?—
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau

[1] Avant la moisson, qui se fait au mois d'*août*, qu'on prononce *oût*; et ce dernier mot, sous cette forme, dans notre ancien langage, se prend pour la moisson. On disoit autrefois un *ousteron* (ousteron) pour un moissonneur. Voyez le *Thrésor de la langue françoyse*, de Nicot, in-folio, 1606, p. 33. Voyez encore la note sur la fable IX du livre V.

Gras, poli [1], qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il falloit livrer bataille;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lipée!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants [2] bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [3] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déja se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il.—Rien.—Quoi! rien!—Peu de chose.—
Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.—
Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez?--Pas toujours; mais qu'importe?--
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

FABLE VI.

La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

[1] Le mot *poli* se prend ici au simple, et signifie luisant de graisse.
[2] VAR. *Portant*, dans les éditions modernes.
[3] Restes de repas.

FABLE VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? Moi, dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers [1] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

[1] Porteurs de besaces.

FABLE VIII.

L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre [1] se sème,
Elle vit un manant [2] en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins [3] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on.
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes [4] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sû
C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassand
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les n
Et ne croyons le mal que quand il est venu. [tre

[1] *Chanvre* s'employoit autrefois au féminin comme au masculin ; et dans certaines provinces on fait encore ce mot féminin, mais à tort : il étoit passé en usage de ne l'employer qu'au masculin lors de la publication de la première édition du dictionnaire de l'Académie.

[2] Un habitant de la campagne, selon la signification primitive de ce mot, qui actuellement ne se prend plus qu'en mauvaise part.

[3] Instruments, machines.

[4] Piége à prendre les oiseaux, qu'on nomme aussi *ginglette*, *repenelle*.

FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs [1] d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.

[1] Restes de repas

Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD [1].

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde:
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
Mais quoi! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes [1].

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.

Un envoyé du grand-seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire:
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le chiaoux [2], homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.

[1] François, duc de La Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il étoit l'ami et le protecteur de La Fontaine, qui lui a encore dédié la fable XVI du livre X.

[1] Le *Livre des Maximes* parut pour la première fois en 1665, et avoit eu deux éditions lorsque La Fontaine publia cette fable en 1668. Ce livre, intitulé *Réflexions et Maximes morales*, a un frontispice gravé qui a pu donner à La Fontaine l'idée de cette fable. Ce frontispice représente un Amour nu, qui vient d'arracher au buste de Sénèque le masque qui couvroit sa face, et la couronne de laurier qui s'y trouvoit attachée. Une inscription mise au bas de l'enfant ailé nous apprend que c'est *l'Amour de la vérité*. Il montre du doigt, avec un rire sardonique, la tête du philosophe, hideuse et défigurée par le remords. Sur le socle du buste on lit cette inscription : *Quid vetat?*

[2] Corruption du mot *tchaouch*. Les tchaouchs sont des espèces de messagers d'état, ou des envoyés du tchaouch-bacha, qui portent les ordres du grand-seigneur, ou introduisent en sa présence les ambassadeurs.

Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Ane.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître aliboron [1].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart [2] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disoit : j'y souscris, quant à moi ;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étoient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux ;
Élève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étoient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avoit promis d'en payer un talent :
Mais, quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie :
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace ; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque ; et le plafonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria, Miracle ! On doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;

[1] Expression fréquemment employée par La Fontaine et nos anciens auteurs pour désigner un âne. Rabelais appelle ainsi un ignorant qui faisoit le savant. On peut consulter, sur les diverses significations de ce mot, la note de Le Duchat, dans Rabelais, liv. III, ch. xx.

[2] Pour *un quatrième voleur*. Ne pourroit plus se dire aujourd'hui.

Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès-lors qu'ils nous font
Jadis l'Olympe et le Parnasse [grace :
Étoient frères et bons amis.

FABLE XV.

La Mort et le Malheureux.

Un malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort! lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je? cria-t-il : ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part [1] : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

[1] MÆCENAS apud *Ann. Senec.*, Epistol. CI. *Opera*, t. XI, p. 301, in-8o, édit. VAR.

FABLE XVI.

La Mort et le Bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois têtonnant [1],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,

[1] Il ne faut pas écrire *testonnant* selon l'orthographe surannée des éditions originales : on prononçoit *têtonnant*. Ainsi on écrivoit *teste* autrefois, et on écrit *tête* actuellement. Tous les commentateurs de La Fontaine me paroissent s'être mépris sur le véritable sens du vers qui suit immédiatement ce mot. On a cru que notre poëte avoit eu pour but, en l'écrivant, d'expliquer un mot suranné : mais le mot *têtonner* n'étoit pas suranné de son temps; il se trouvoit dans tous les dictionnaires, et notamment dans celui de l'Académie françoise. Madame de Sévigné, en parlant d'une fameuse coiffeuse nommée Martin, dit : « Toutes les femmes de Saint-Germain, et cette La Mothe surtout, se font *têtonner* par la Martin. » Lettre du 18 mars 1671, t. I, p. 293, édit. de Montmerqué, 1820, in-8o. Le mot *têtonner*, indépendamment de sa signification simple de peigner, de coiffer, en avoit une autre, au figuré, beaucoup plus populaire, et aujourd'hui inconnue; il signifioit battre, ou donner des coups sur la tête; il en est de même aujourd'hui du mot *peigner*. C'est pour faire une allusion plaisante à cette autre signification que La Fontaine donne son explication.

Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

FABLE XVIII.

Le Renard et la Cicogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit sur-tout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'École.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger;
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frelons et les Mouches à miel.

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit malaisé de décider la chose :
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi! dans les frelons
Ces enseignes étoient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours [1]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code :
Il ne faudroit point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs [2].

FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

[1] Expression proverbiale, fondée sur une erreur populaire, et qui veut dire ici : N'a-t-il pas assez sucé les parties en prolongeant le procès?

[2] Voyez ci-après livre IX, fable IX.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance et la peine...
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix:
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu:
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte...
Maudit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux:
Rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

Un chat, nommé Rodilardus [1],
Faisoit de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son soûl;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiroient sous terre;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen:

[1] Rabelais (IV, ch. VI et VII) fait mention, dans *Pantagruel*, du célèbre chat *Rodilard*, ou *rongeur de lard*.

Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
L'autre: Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire [1] chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne:
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

Un loup disoit que l'on l'avoit volé:
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connois de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous paîrez l'amende:
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoient une chose à censurer: mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

Deux taureaux combattoient à qui posséderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant [2].

[1] Même.
[2] Il y a, dans les éditions publiées par La Fontaine, *croassant*; mais cette faute doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur.

Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens:
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauve-Souris et les deux Belettes.

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes:
Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage:
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.

Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. Un des derniers commentateurs de notre poëte prétend que cette distinction n'étoit pas connue au siècle de Louis XIV. C'est une erreur: on n'a qu'à consulter le dictionnaire de l'Académie françoise, publié en 1694, et le Dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, et l'on se convaincra que cette distinction est très ancienne dans notre langue, et que le verbe *coasser* a toujours été le seul que l'on ait employé pour exprimer le cri des grenouilles.

Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue [1].
Le sage dit, selon les gens:
Vive le roi! vive la ligue!

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déploroit sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII.

La Lice et sa Compagne.

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous
Ils en auront bientôt pris quatre.

[1] S'en sont moqués. Expression fort ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard, au commencement du treizième siècle.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'aigle donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais[1]; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte, du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

[1] *Mais* vient du mot latin *magis*, et signifie *davantage*; c'est un idiotisme bien ancien, et qu'on trouve dans la langue romane. (Voyez Raynouard, *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an* 1000, p. 338.) Ménage, dans la première édition de ses *Observations sur la langue françoise*, publiées en 1672 (ch. LXI, p. 109), considère cette façon de parler comme très naturelle et très françoise. Vaugelas remarque que de son temps elle étoit commune à la cour, mais que cependant elle étoit du style familier. (Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise*, 1697, t. I, p. 218.) On trouve de fréquents exemples de cette locution dans Malherbe, dans Molière, et dans les auteurs du siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de nos jours même l'ont employée.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.

Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un cour-
Et l'autre, se faisant prier, [rier;
Portoit, comme on dit, les bouteilles[1]:
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car, au bout de quelques nagées[2],
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier[3] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant: l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

[1] Marchoit lentement. Expression proverbiale.

[2] Ce mot appartient au vocabulaire des mariniers et des nageurs: quoiqu'il n'ait point encore été admis dans les dictionnaires de la langue, il mérite d'y trouver place; car il n'y en a point d'autre pour exprimer la même idée: il est si clair et si heureusement employé par notre poëte, qu'on n'a pas même besoin de l'expliquer.

[3] Mot créé par notre poëte.

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde:
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi;
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps[1]
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis[2] y tombe;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité:
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus:
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête:
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole.

[1] Expression toute latine: *Nihil est quod* longinquitas temporis *efficere non possit*. CICERO, *de Divinatione*.

[2] Autrefois on écrivoit fourmis avec un *s*, même au singulier: du temps de La Fontaine, ce mot, comme aujourd'hui, ne prenoit d'*s* qu'au pluriel; et notre auteur, dans la même fable, écrit ce mot au singulier avec ou sans *s*, selon le besoin de son vers. Exemple remarquable d'un genre de licence qui se reproduit assez fréquemment chez les poëtes du siècle de Louis XIV.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens[1] ont chanté,
Qu'est-ce, que le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs[2] tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent[1] aux chimères,
Cependant[2] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

[1] C'est-à-dire les poëtes anciens, que La Fontaine considère comme appartenant à Homère, parcequ'ils ont écrit sous l'inspiration de ce grand poëte.

[2] C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui cherchent la pierre philosophale. Le mot *souffleur* étoit très usité dans cette acception, du temps de La Fontaine.

FABLE XIV.

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

[1] La Fontaine, dans toutes les éditions qu'il a publiées, a écrit *baaillent*, selon l'orthographe de son temps; depuis, on a remplacé les deux *a* par l'accent circonflexe, ce qu'il ne faut pas oublier pour distinguer ce verbe d'avec celui de *bailler*, sans accent sur l'*a*, qui veut dire, donner. Dans l'édition des *Fables de La Fontaine* donnée par M. Didot aîné en 1813, on a substitué, à tort, au mot *bâillent* celui de *bayent*.

[2] *Cependant* est mis ici pour *pendant*.

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse :
Ne me retarde point, de grace;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux [1] dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues [2], gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière [1] créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux [2] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage;
La corneille avertit des malheurs à venir;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

[1] Faites des feux de joie, réjouissez-vous.
[2] *Ses chausses.* Quand on veut courir, on commence par relever le vêtement d'en-bas.

[1] Adjectif de la création de notre poëte.
[2] *Petits voleurs*, diminutif dont notre poëte paroît avoir enrichi la langue; du moins il ne se trouvoit pas dans le dictionnaire de l'Académie de son temps, et il s'y trouve aujourd'hui.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chérissoit éperdument sa chatte;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte:
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par-tout:
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture:
Pour cette fois elle accourut à point;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce:
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout: certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer:
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourche [1] ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et fussiez-vous embâtonnés [2],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

[1] VAR. *Fourches*, dans les éditions de Didot et de Barbou; mais c'est à tort: la première, comme la dernière édition donnée par La Fontaine, met ce mot au singulier.
[2] Armés de bâtons.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Ane chassants.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer: il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers [1], daims et cerfs bons et beaux
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié:
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce :
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse; une coquette;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.

[1] Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de ce temps.

Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père?
L'affaire est consultée; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve [1] :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots:
En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie [2],
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix: Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent;
Paieroient leur mère tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur père :
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

[1] *Trouve*. Marot et Corrozet, et la plupart des poëtes du seizième siècle, écrivent presque toujours *treuve*. Cet usage subsistoit encore lorsque La Fontaine publia cette première partie de ses fables.

[2] C'est-à-dire de vin doux. La Malvoisie est un vin grec qui croît dans les environs de *Napoli di Malvasia*, en Morée, ou dans le Péloponèse des anciens. Notre poëte n'a donc point commis ici l'anachronisme dont un commentateur l'accuse.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meunier, son Fils, et l'Ane.

A M. D. M. [1].

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté [2].

[1] Ces initiales signifient A MONSIEUR DE MAUCROIX. François de Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de La Fontaine, naquit le 7 janvier 1619, et mourut le 9 avril 1708. On trouvera sa vie en tête de ses poésies inédites dans le recueil intitulé *Nouvelles Œuvres diverses de Jean de La Fontaine et de François de Maucroix*, 1820, in-8°, p. 169-222.

[2] François de Malherbe naquit en 1556, et mourut à Paris en

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure;
Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant[1] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous[2], suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[3] en est l'image;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

1628. Honorat de Beuil, marquis de Racan, étoit né à La Roche-Racan, en Touraine, en 1589. A son retour de Calais, où il étoit allé porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit suivre. Malherbe, au lieu de lui répondre, lui raconta l'apologue que La Fontaine a mis ici en vers.

[1] S'étendre avec gravité, affecter les airs et la démarche d'un prélat.

[2] Vous, Racan; car ceci est la réponse que Malherbe fait à son ami, après lui avoir conté l'apologue qui précède.

[3] L'estomac. (*Note de La Fontaine.*) L'expression de *messer Gaster* est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII).

Les bras d'agir, les jambes de marcher:
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius[1] le sut bien dire.
La commune s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté,
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau:
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[2] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette:
La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâta son affaire:
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique:
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant:
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue:
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de se plaindre,

[1] Ménénius Agrippa. Ce fait est raconté avec beaucoup d'intérêt dans Denys d'Halicarnasse, l. VI, 86, t. I, p. 392 de l'édition d'Oxford, 1704, in-folio; — dans Tite-Live, l. II, ch. XXXII, tome I, p. 381, édit. de Drakenborch; — dans Florus, l. I, ch. XXIII, édit. de Ducker. 1722, in-8°, p. 213.

[2] Trompeur. (*Note de La Fontaine.*)

Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez ;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin[1].

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie, et la Chatte.

L'aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine[1].
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire ;
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine ;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

[1] Voyez la préface de La Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes.

[1] C'est-à-dire venoit de mettre bas ses petits. *Gésine* est un vieux mot qui signifie en couche.

Altéroit sa santé, son esprit, et sa bourse:
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve[1]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau[2] propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellerière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étraites[3],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne[4], aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant: Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer: voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion[1] tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer: goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter:
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane:
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte[2],
Et fit très sagement de changer de logis.

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte.

[1] *Trouve.* Nous avons déja remarqué l'emploi du mot *treuve* par La Fontaine. Voyez liv. II, fable xx.
[2] Bouillon chaud.
[3] *Étraites* pour *étroites*, dans l'édition de 1668, par licence poétique et pour la rime. Par cette raison, il ne faut pas changer cette orthographe. Dans l'édition de 1678, l'imprimeur a mis *étrètes*. Peut-être aussi ce mot étoit-il alors ainsi prononcé; mais on l'écrivoit comme aujourd'hui. Les poëtes seuls pouvoient altérer à ce point l'orthographe des mots.
[4] Ancien mot, pour *araignée*.

[1] *Petite bête.* Mot que notre poëte paroît avoir forgé de l'italien; mais d'un augmentatif il a fait un diminutif. Voyez la note sur la fable VII du liv. X, dans laquelle La Fontaine désigne encore l'araignée par ce mot de *bestion*.
[2] La Fontaine a écrit *conte*, non seulement pour la rime, mais parcequ'alors on écrivoit souvent ce mot ainsi, même en prose, comme je l'ai remarqué ailleurs.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposoit une peinture
Où l'artisan[1] avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé[2].
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment[3],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie
De volatiles[4] remplie
Vivoient le cygne et l'oison:
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût: l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[1],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à[2] mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main [coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[3] les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car, si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

[1] Un des commentateurs de notre poëte le blâme de n'avoir pas employé ici le mot *artiste*. Un autre remarque avec raison qu'*artisan* étoit le mot propre du temps de La Fontaine; il ajoute à tort que cette expression étoit usitée pour indiquer en général ceux qui cultivoient les arts du dessin. *Artisan* signifioit l'auteur d'un ouvrage quelconque, soit des beaux-arts, soit des arts mécaniques, soit même d'une entreprise, de quelque nature qu'elle fût. Le même commentateur ajoute que le mot *artiste* est très moderne: il se trompe; ce mot étoit en usage du temps de La Fontaine; mais on l'employoit presque exclusivement pour désigner ceux qui étoient habiles à exécuter des opérations chimiques ou docimastiques. Voyez le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696.

[2] La Fontaine, dans l'édition de 1668, a écrit *terracé*, pour rimer aux yeux.

[3] C'est-à-dire en apparence. Ce mot a actuellement une autre signification.

[4] VAR. On lit volatilles, dans les éditions de Didot pour le dauphin; mais à tort.

[1] Un des derniers commentateurs de La Fontaine prétend que dans cette expression *faire ses galeries*, pour dire se promener souvent ou long-temps dans un lieu quelconque, le mot *galerie* n'est pas employé par allusion à ces longues pièces des grands édifices où l'on se promène, mais que c'est l'ancien mot *galerie*, réjouissance, dans son sens propre, qui n'est resté que dans cette phrase. Nous croyons que ce commentateur se trompe. Dès le temps de Nicot, le mot *galerie*, dans le sens de *réjouissance*, n'étoit déja plus dans la langue. Le verbe *galer*, se réjouir, et son dérivé *galerie*, ont disparu; mais leurs composés *régaler* et *régal* sont restés.

[2] C'est ainsi que portent toutes les éditions publiées par La Fontaine, ainsi que l'édition de 1729, et celles qu'a publiées M. Didot père en 1787 et 1788; mais dans la belle édition de M. Didot, fils aîné, in-folio, 1802, comme dans toutes celles qu'il a fait paroître, et même dans l'édition de Barbou, donnée par Adry en 1806, ordinairement si fidèle au texte primitif, on a mis:

L'oiseau, *près de* mourir, se plaint en son ramage.

Cela peut être mieux aujourd'hui; mais ce n'est pas le texte de La Fontaine, et ce n'étoit pas mieux de son temps. Il n'étoit pas le seul auteur célèbre qui alors s'exprimât comme il l'a fait ici. Voyez les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, Amsterdam, 1693, in-12, par le P. Bouhours, qui emploie deux pages à disserter sur ces expressions *prêt à mourir* et *près de mourir*. Consultez encore ci-après la note sur la fable XIX du livre IV.

[3] Du temps de La Fontaine, on pouvoit écrire *avecque* ou *avec*, et faire ce mot de deux ou trois syllabes à volonté.

Ni d'autre part pour les carnages [1] :
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires [2],
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats [3]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut si tôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes [4].

[1] *Carnage* ne s'emploie ordinairement qu'au singulier; mais, malgré l'assertion d'un habile grammairien, nous pensons qu'on peut aussi fort bien se servir de ce mot au pluriel, et ce vers en fourniroit un heureux exemple.

[2] Dans les formes. *Aux formes* est pour *ès formes*, style de pratique.

[3] On disoit dans notre ancien langage *louvat*, *lovel*, *loviau*, pour un louveteau ou un petit loup.

[4] Il semble que La Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres; il n'a fait qu'indiquer le tableau qui dans Phèdre termine cette fable : *Calcibus frontem exterit*. Ainsi c'est de l'auteur ancien que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si fréquente, *le coup de pied de l'âne*.

FABLE XV.

Philomèle et Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace [1], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit : Eh quoi! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée [2] autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords

[1] Depuis le temps que vous étiez en Thrace. Ellipse qui n'est que la traduction élégante de l'expression *μετὰ Θράκην* de l'auteur grec. Il est remarquable que notre poëte a mieux saisi le sens de son original que le savant Tyrwhit, dont l'erreur a été rectifiée par son éditeur dans une excellente note. Voyez *Æsopicæ fabulæ*, édition in-8°. Lipsiæ, 1810, page CXC. — Rochefort, *Notices des Manuscrits*, tome II, page 699.

[2] Térée, roi de Thrace, ayant, dans un bois écarté, outragé et cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné, sa femme, les deux sœurs s'en vengèrent en tuant le fils de ce prince et en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. OVID., *Metamorph.*, lib. VI, 13.

Du fleuve auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient ignorants l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit: Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière:
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

Damoiselle belette, au corps long et fluet [1],
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie [2],
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafflue [3] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit: me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

[1] VAR. La Fontaine a écrit *flouet*, selon l'orthographe usitée de son temps. M. Auger, dans son édition de Molière, *Avare*, acte I, scène VI, tome VII, page 37, à ces mots: « Voilà de mes damoiseaux *flouets*, » a retenu l'ancienne orthographe, et a fait à ce sujet la remarque suivante : « Ce mot vient de *flou*, qui dans notre ancien langage signifie tendre, délicat, suave, mot que les peintres ont retenu et emploient encore. » — Quant au mot qui rime avec *fluet*, voyez livre III, fable VIII.

[2] Chère joyeuse, fit bonne chère. Cette expression de *chère lie* se rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

[3] Le visage bouffi.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard [1], l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables:
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde:
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas: la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête:
Le pendu ressuscite; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis [2],
Pour la seconde fois, les trompe et les affine [3],
Blanchit sa robe et s'enfarine;

[1] La Fontaine n'oublie rien. Il a parlé, dans la seconde fable du deuxième livre, du célèbre chat *Rodilard*. Celui-ci est donc Rodilard second du nom, Rodilard II.

[2] *Mitis*, qui en latin signifie doux, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat.

[3] Les joue. Le mot *affiner* n'est plus usité dans ce sens; mais on l'employoit encore, avec cette signification, du temps de La Fontaine, puisqu'on le trouve dans Nicot, qui cite cet exemple: « Affiner un trompeur. » *circumventorem circumvenire.*

Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé:
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats:
Je soupçonne dessous encor quelque machine:
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ [1].

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla:

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré:
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur:
La refuser n'étoit pas sûr;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin:
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit: Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps:
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens:
Il fit fort peu de résistance.
Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence!

FABLE II.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite:
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis,

[1] Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avoit à-peu-près vingt ans lorsqu'en 1668 La Fontaine fit paroître cette fable qu'il lui avoit dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan.

Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage:
Celui qui s'étoit vu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

La mouche et la fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal!
Je hante les palais, je m'assieds à ta table:
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux;
Je me joue entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustèment des mouches emprunté[1].
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers! — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens: il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche: est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain:
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards sont pendus: et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux:
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie:
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps: laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

[1] L'usage que les dames avoient de coller sur leurs visages de petits morceaux de taffetas noir découpés en rond, pour rehausser la blancheur de leur teint, ou pour déguiser les inégalités de la peau, étoit commun du temps de La Fontaine, et s'est prolongé jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit[1] à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier! je l'en défie,
Repartit le seigneur: fût-il diable, Miraut[2],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.

[1] VAR. *Croissoient* dans quelques éditions modernes, mais à tort. Toutes les éditions originales portent le singulier, en usage dans ces sortes de phrases du temps de La Fontaine.

[2] Nom de chien, dérivé du verbe *mirer*, terme de chasse, qui signifie viser, examiner avec attention.

Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —
Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie; approchez:
Quand la marirons-nous, quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect:
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine[1]. —
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine. —
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très bien; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare:
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, carreaux;
Adieu chicorée et porreaux;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête; on le lance: il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit: Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissoit dire: et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous:
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'Ane et le petit Chien.

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grace:
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disoit-il en son ame,
Ce chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton[1]!
Martin-bâton accourt: l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

FABLE VI.

Le Combat des Rats et des Belettes.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et sans les portes étrètes[2]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,

[1] Expression empruntée à Rabelais, liv. I, ch. XI, et liv. IV, chap. X. Il dit de Gargantua: « Il se ruoit en cuisine. »

[1] Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Cette burlesque dénomination est prise de Rabelais, l. III, ch. IV.

[2] VAR. *Étrètes* pour *étroites*, à cause de la rime et par licence poétique; d'ailleurs on n'écrivoit pas, mais on prononçoit ainsi ce mot, dont les éditeurs modernes ont changé à tort l'orthographe. Voyez ci-dessus la note sur la fable VIII du livre III, qui offre un exemple semblable.

La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax[1],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail ;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail[2],
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux ;
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

[1] Ces noms sont tirés de la *Batrachomyomachie*, ou du poëme intitulé le *Combat des Grenouilles et des Rats*, attribué à Homère, et qui se trouve souvent placé à la suite des fables d'Ésope, dans d'anciennes éditions, comme dans celle de Bâle, 1538, in-8o, page 263.

[2] Une touffe de plumes. Le mot *plumail* n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie françoise, et paroît mal défini dans les autres dictionnaires, qui le font synonyme de houssoir. Dans nos anciens auteurs, *plumail* ou *plumats* sont presque toujours employés pour désigner des plumets servant d'ornement.

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit[1] ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[2].
Le dauphin l'alloit mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande :
Êtes-vous d'Athènes la grande ?
Oui, dit l'autre ; on m'y connoît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.
Le dauphin dit : Bien grand merci ;
Et le Pirée[3] a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ? —
Tous les jours : il est mon ami ;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,
Et, le magot considéré,

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. IX, cap. VIII.

[2] Arion, qui, menacé par les matelots, fut sauvé par un da phin qui l'avoit entendu chanter. (Voyez Plin., *Hist. na* lib. IX, cap. VIII; Aul. Gell., *Noctes atticæ*, VII, VIII, et X\ XIX, etc.) L'amitié du dauphin pour l'homme étoit chez l anciens un préjugé fondé sur ce que ce cétacé se rencont dans toutes les mers, qu'il aime à suivre les vaisseaux, et q peut-être il est jusqu'à un certain point susceptible d'être app voisé.

[3] Port d'Athènes.

Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE VIII.

L'Homme et l'Idole de bois.

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayants[1] des oreilles :
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois :
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il[2] fût,
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit :
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides :
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un paon muoit : un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,

[1] La Fontaine met encore ici au pluriel le participe présent.

[2] La Fontaine fait ici *idole* masculin, et Corneille fournit aussi un exemple semblable; cependant Ménage, dans ses *Remarques sur Malherbe*, nous apprend que, même du temps de notre poëte, l'usage avoit fixé ce mot au féminin, malgré la raison d'étymologie qui auroit dû le rendre masculin.

Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

FABLE X.

Le Chameau, et les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

FABLE XI.

La Grenouille et le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide[1] engeigner[2] autrui,
Qui souvent s'engeigne[3] soi-même[4].
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,

[1] Croit, pense, s'imagine.

[2] Tromper, séduire. On disoit aussi *enganner*, et plus anciennement *engignier*.

[3] VAR. Dans la réimpression de 1692, sous la date de 1678, l'imprimeur, ne comprenant pas ce mot, a mis à ce vers et au vers précédent *enseigner*, au lieu d'*engeigner*.

[4] Cette phrase se trouve dans le *Premier volume de Merlin, qui est le premier de la Table ronde*, etc., petit in-4o gothique sans date, imprimé à Paris, dans la grande rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Rose blanche, feuillet XLII, réclame I. ij. Dans la table, le sommaire du chapitre auquel cette phrase appartient est rédigé de la manière suivante : « Comme Merlin prit congé du roy, et s'en vint à son maistre Blaise, et lui compta la manière de cette table. » La phrase en question y est ainsi conçue : « Ainsi advient-il de plusieurs, car tels cuident engigner ung autre, qui s'engignent eulx mesmes. »

Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude[1] et curée[2];
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déja dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque :
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une fable avoit cours parmi l'antiquité[3];
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige[1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,

[1] *Gorge-chaude*, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.

[2] *Curée*, en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

[3] Nullement. On ne la trouve dans aucun auteur ancien; mais La Fontaine aura lu cette assertion dans quelque recueil qui contenoit cette fable, et il l'aura crue exacte.

[1] Esclave de son seul appétit. *Lige*, qui doit un certain dr au seigneur, et est tenu à des obligations plus étroites que simple vassal. Salluste a dit : *Pecora quæ natura prona atq ventri obedientia finxit*. Catilina, cap. I.

Où maint mouton cherchoit sa vie;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ses gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez : la plupart sont déja
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît [1] m'en appartient. Il prit tout là-dessus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers [2] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit: Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vitesse;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous;
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage [3].

[1] L'accroissement, le produit.

[2] Les bêtes de somme chargées de transporter les marchandises.

[3] L'usage dont vous pouvez être. La phrase est amphibologique.

Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps; déjà son écurie
Étoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien:
Sage s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau.

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet:
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet:
Foin du loup et de sa race!
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune [1], passe;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde [2],

[1] Par hasard.

[2] Mignarde, hypocrite. *Papelard* n'est usité que comme substantif. La Fontaine en a fait un adjectif.

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avoit entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mère, et l'Enfant.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chute[1] à la porte ;
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende[2].
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que, quelque jour, ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux[3] et fourches-fières[4]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein

[1] Expression proverbiale, pour dire, attendoit l'occasion de profiter de la négligence ou du malheur d'autrui.
[2] Provision de bouche.
[3] L'épieu est une arme à fer plat et pointu, dont on se sert pour la chasse au sanglier.
[4] Ce mot signifie, selon Le Duchat, des fourches de fer attachées à de longues perches, pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade.

Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard alentour fut écrit :

« Biaux chires leups[1], n'écoutez mie[2]
« Mère tenchent chen fieux[3] qui crie. »

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage :
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seroient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je les donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :

[1] Beaux sires loups.
[2] Pas.
[3] Mère tançant son fils.

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort:
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints; l'intérêt les sépare:
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux:
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoit quelque peu le fagot[1],
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
    Par bénéfice d'inventaire[2],
    Alla consulter Apollon.
    Dès qu'il fut en son sanctuaire:
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
    Il tenoit un moineau, dit-on,

[1] Expression proverbiale, pour dire, qui méritoit d'être brûlé vif.

[2] C'est-à-dire qu'à condition, et qu'autant que cela ne le gêneroit en rien, et ne lui coûteroit aucun sacrifice. Le *bénéfice d'inventaire* est le droit conféré par la loi de n'accepter un héritage qu'à condition de n'en payer les dettes et les charges que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés.

    Prêt[1] d'étouffer la pauvre bête,
    Ou de la lâcher aussitôt,
    Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête:
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
    Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
    Je vois de loin; j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
    Servira d'exemple à la chose.

    Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
  Son cœur avec, n'ayant autre déduit[2]
    Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance[3] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs: il gémit, il soupire,
    Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
    C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre. —
    Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet
    Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure, bons dieux! ne tient-il qu'à cela?
    L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
    Mettez une pierre à la place;
    Elle vous vaudra tout autant.

[1] C'est ainsi qu'a écrit La Fontaine.
[2] Autre plaisir.
[3] Son bien.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien;
Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
Dont maint voisin s'éjouit [1] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

[1] Se réjouit. *S'éjouir* est encore dans le dictionnaire de Nicot, 1606, in-folio; mais on ne trouve plus ce mot dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie françoise.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée [1]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque [2] son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [3], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose [4]
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

[1] La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques [...] vinces.

[2] *Avecque* est ici de trois syllabes, licence fréquente dans [...] Fontaine, et que tous les poëtes de ce temps se permettoien[t] [...]

[3] « Ainsi dit-on un oiseau *être allé à l'essor*, quand il a p[...] l'amont suivant le vent. » Nicot, *Thrésor de la langue fr[an]çoyse*, in-folio, 1606, p. 260. Cette définition de Nicot expli[que] parfaitement l'expression de La Fontaine; et ces mots *l'alou[ette] à l'essor* veulent dire que l'alouette s'éleva en l'air, et vola [...] vant le vent.

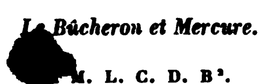
[4] C'est-à-dire il a tort aussi celui qui se repose etc. Les ex[em]ples de ces sortes d'ellipses sont fréquents dans La Fonta[ine] [...]

Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
— Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
—Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils; et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette:
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants[1],
Délogèrent tous sans trompette.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Bûcheron et Mercure.



A M. L. C. D. B[2].

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle:
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre :
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée :
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée;

[1] La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, usant d'une licence accordée aux poëtes de son temps, avoit donné une syllabe de plus au mot *culbutants*, et avoit écrit *culebutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe; mais La Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de sa troisième édition, et remit *culebutants*, afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire. Dans Nicot et dans les deux premières éditions du dictionnaire de l'Académie françoise, on trouve *culbuter*. Il semble qu'on ne devroit écrire *culebuter* ou *culebutant* que par licence poétique.

[2] Nous croyons que ces initiales signifient : *A M. le chevalier de Bouillon*. Nous nous sommes trompés lorsque, dans la première édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, nous avons interprété ces initiales : *A monseigneur le cardinal de Bouillon*; elles ne peuvent avoir cette signification, puisqu'elles se trouvent dans la première édition des fables de notre auteur, publiée en 1668, et que l'abbé de Bouillon, duc d'Albret, ne reçut le chapeau de cardinal que le 4 août 1669. Le savant Adry a commis la même erreur. Voyez les *Fables de La Fontaine*, édit. de Barbou, 1806, in-12, p. 414.

Et boquillons[1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà!
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage[2]
De garder le coin du feu :
Car il lui falloit si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[3] qu'ils treuvent[4].
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

[1] On disoit autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets.

[2] Qu'il feroit fort sagement. Ancienne locution. « *Tu fais que sage* de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne « pour te la faire dire. » Amyot, traduct. de Plutarque, *Vie de Marc-Antoine*, chap. XII.

[3] Achoppement, secousse, par métonymie. On disoit autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.

[4] Trouvent.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux;
On bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

FABLE III.

Le petit Poisson et le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille [vaill
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qu
Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera fri[illegible]

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'aura
L'un est sûr; l'autre ne l'est pas.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche

Je craindrois même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons [1].

FABLE V.

Le Renard ayant la queue coupée.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur [2] de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grace ; et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

Il étoit une vieille ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien que les sœurs filandières
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys chassoit Phébus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés ;
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit ;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit

[1] Hôpital des fous à Paris, qui a reçu depuis une autre destination et est devenu l'Hospice des Ménages.

[2] Mot inventé par La Fontaine, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui cependant est si clair et si heureusement trouvé qu'il n'a nul besoin d'explication.

Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux, très mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par-là
De Charybde en Scylla.

FABLE VII.

Le Satyre et le Passant.

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre [1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne : —
Notre hôte, à quoi bon ceci ? —

L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !

[1] De l'inviter.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serois hoc[1] ;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guériroit ;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules[2] et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste[3],
Et ne fus jamais que boucher.

[1] Dans Molière (*Femmes savantes*, acte V, scène III, t. IX, p. 200 de l'édit. d'Auger), Martine dit :

. . . . . Mon congé cent fois en fût-il *hoc*,
La poule ne doit pas chanter devant le coq.

Sur quoi M. Auger fait la remarque suivante : « Cette expression vient du *hoc*, jeu de cartes qu'on appelle ainsi parcequ'il y a six cartes, savoir, les quatre rois, la dame de pique, et le valet de carreau, qui sont *hoc*, c'est-à-dire assurées à celui qui les joue, et qui coupent toutes les autres cartes. »

[2] Les mâchoires.

[3] VAR. *L'herboriste* dans les éditions modernes ; mais c'est à tort. La Fontaine a mis *l'arboriste* dans toutes les éditions d nées par lui. Il suivoit en cela l'usage vulgaire, ainsi que prouve le passage suivant de Richelet, dans son dictionnaire primé à Genève, en 1680, in-4°, t. I, p. 398 : « Le peuple « *arboriste* ; quelques savants hommes, *herboriste*. »

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courag
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[1] :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, par-tout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

[1] L'*oût*, vieux mot dont on se sert dans quelques provin pour dire la moisson, parcequ'elle se fait dans le mois d'a Voyez livre I, fable I.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souve
Du vent.

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très profond
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort ; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor ;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches !

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit :
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

Le Cerf et la Vigne.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute ;
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant! et[1] que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle:
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables:
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile:
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut[2].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse; et Rustaut[3], qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit:
Tu te vantois d'être si vite!
Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

[1] *Eh!* dans les éditions modernes.

[2] Bon surnom de chien, puisqu'il signifie *le glouton*. Nous avons encore le verbe *briffer*, qui veut dire manger avec voracité.

[3] VAR. Il y a *Tayaut* dans les deux premières éditions. Depuis, La Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique. Le mot *rustaut* ne se prenoit pas toujours en mauvaise part. Voyez Nicot, p. 576.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou[1].
Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau:
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit: Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait:
En avoient-ils le moindre trait?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le lion dans sa tête avoit une entreprise:
Il tint conseil de guerre, envoya ses prevôts;
Fit avertir les animaux.

[1] Ni beaucoup.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt; du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le roi des ours au compte de ces gens [1].
Le marchand à sa peau devoit faire fortune;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut [2] prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours:
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre. —
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

[1] VAR. Dans les éditions de MM. Didot, et dans toutes les éditions modernes que nous avons consultées, on lit :

C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune.

Cette ponctuation n'est point celle des quatre éditions données par La Fontaine, auxquelles nous nous sommes conformés. L'édition publiée par la compagnie des libraires, en 1729, ne s'en est point écartée, quoiqu'un commentateur de notre fabuliste assure le contraire. Montenault, dans son édition de 1755, in-folio, n'a rien changé non plus à la ponctuation des éditions originales.

[2] Marchand de moutons, dans Rabelais, *Pantagruel*, l. IV, chap. VIII.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint par-tout à la ronde;
Et, bien qu'animal sans vertu [1],
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin [2] fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :

[1] Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus*.

[2] Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable V du livre IV.

Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte[1] il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct qu'aucuns[2] l'en ont blâmé[3] ;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec[4] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à-peu-près, Ésope le raconte :

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande !
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort ;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

[1] VAR. Il y a *feintes* dans les deux premières éditions ; ainsi le vouloit la grammaire ; mais le vers avoit une syllabe de trop. Dans la troisième édition, de 1678, La Fontaine a corrigé ce mot, et a mis *feinte* ; mais dans la quatrième édition, et sous la même date, l'imprimeur a mis *feintes*.

[2] Que quelques uns. Voyez ci-après la fable VI de ce livre, et la fable XIX du livre XII, où le mot *aucuns* au pluriel est employé dans le même sens.

[3] C'est ce que Phèdre nous apprend lui-même dans ces vers, liv. III, fable X, v. 60 :

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate quoniam nimia quosdam offendimus.

[4] Gabrias. (*Note de La Fontaine.*) — Ce nom de Gabrias n'est que celui de Babrias corrompu : et les fables en quatrains que nous avons sous le nom de Gabrias sont celles de Babrias abrégées par Ignatius Magister au neuvième siècle.

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît ; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver ;
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phébus et Borée.

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage

Maint toit qui n'en peut mais[1], fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras[2] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

Jupiter et le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant[3] et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé[4].
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat, et le Souriceau.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avois franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grace aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,

[1] Davantage, du mot latin *magis*. Sur cette locution, encore en usage du temps de La Fontaine, voyez ci-après, liv. XI, fable IX.

[2] Le *balandras* ou *balandran* étoit une sorte de manteau. Boileau a dit, dans son *Discours sur la satire* : « Le sieur de « Provins avoit changé son *balandran* en manteau court. »

[3] Occasionoit beaucoup de frais ou de dépense.

[4] A commandement, et aussitôt qu'il auroit ouvert la bouche. Si j'explique le sens de cette phrase, c'est que, bien qu'elle ne paroisse pas présenter de doute, les commentateurs de notre poëte, et sur-tout Chamfort, s'y sont tous trompés : ils ont donné au mot *bâiller* le sens de *passer bail*, confondant ainsi le verbe *bâiller* avec celui de *bailler*. La Fontaine a, dans les quatre éditions publiées de son vivant, mis *baailler*, ce qui ne laisse aucun doute sur la véritable leçon : elle présente d'ailleurs un sens plus clair, plus françois, et sur-tout plus plaisant.

Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe, et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[1] un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns[2] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries[3],
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille[4] après la finance ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment[5]
De sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Ane.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard[1] ;
Me fera-t-on porter double bât, double char[ge]
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le [large].
Et[2] que m'importe donc, dit l'âne, à qui je [sois ?]
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet[3] se perdre dans les eau[x].
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint l[e faîte] ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.

[1] Un lieu de réserve, une prison.
[2] Quelques uns. Voyez ci-dessus la fable I de ce livre, et ci-après la fable XIX du livre XII.
[3] Ce mot ne se trouve que dans notre poëte, et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime.
[4] Aspire après la finance. Voyez sur cette expression la note sur le vers 46 de la fable XIII du livre II.
[5] Sans cesse. Ce mot se trouve encore employé en ce sens dans la fable VI du livre III.

[1] L'homme qui couche sur la paille, le paysan. Ce [...] plus cette signification.
[2] VAR. *Eh!* dans les éditions modernes.
[3] L'image projetée devant lui : *objectus*. C'est un lat[inisme].

Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé:
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile:
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici-bas:
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage [1].
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier [2] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde:
Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci [3]? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

prononciation ou l'orthographe de certains mots pour les assujettir à la rime. Les éditeurs de 1729 se sont avec raison conformés au texte de La Fontaine; mais tous les éditeurs modernes, à commencer par Montenault, s'en sont écartés. Chamfort et les autres commentateurs de La Fontaine, qui n'ont pas connu les éditions originales, ont accusé notre poëte d'avoir fait une rime fausse ou insuffisante. Il n'a pas eu ce tort; mais il en a eu un plus grave, c'est d'avoir fait féminin le mot *ongle*, qui est masculin et qui l'étoit aussi de son temps, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant la première édition du Dictionnaire de l'Académie françoise. Mais notre poëte est excusable; car ce dictionnaire n'avoit pas été publié lorsqu'il écrivit sa fable. Ce mot vient d'*ungula* qui est féminin en latin; et Nicot dans son dictionnaire ne détermine pas de quel genre il est en françois, et ne donne d'exemple que du pluriel. Dans le patois lorrain *ongle* est du genre féminin. On dit *eune ingle* ou *enne ingue*, ce que le savant Oberlin traduit par *une ongle*, faisant ainsi le mot *ongle* féminin sans s'apercevoir, comme notre poëte, qu'il commettoit une faute. Il est probable que La Fontaine aura été induit en erreur par l'usage de Château-Thierry, sa ville natale; les patois champenois et lorrain devant avoir entre eux de grands rapports, attendu la proximité de ces deux provinces. Voyez Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, 1775, in-12, p. 225.

[1] Il est probable que du temps de La Fontaine cette partie de la Bretagne étoit célèbre par le mauvais état des chemins.

[2] On a dit à tort que La Fontaine avoit écrit *chartier* au lieu de *charretier*, par licence poétique. C'étoit l'usage de son temps de l'écrire de la première manière, et on ne le trouve pas écrit autrement dans le dictionnaire de Nicot, en 1606. Le dictionnaire de l'Académie françoise, en 1696, dit qu'on peut l'écrire des deux manières indifféremment. Aujourd'hui on n'a plus le choix, et l'on doit toujours écrire de la dernière manière.

[3] VAR. Éditions modernes : *Qu'est-ce ci?*

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science de tout temps
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrois faire un orateur
Sire vous pouvez tout reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs;
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart au col étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance :
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

FABLE XX.

La Discorde.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non son frère,
Avecque Tien-et-mien son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir et 'autre, diligente,
Couroit vite aux débats et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine :
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne;
L'une fait fuir les gens et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit : Attends-moi je te suis; et mon ame,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avoit un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

LIVRE SEPTIÈME.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public [1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties [2] convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions [3] ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

A MADAME DE MONTESPAN [4].

L'apologue est un don qui vient des immortels ;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous tant que nous sommes
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.

[1] Ce recueil formoit la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenoit cinq livres.

[2] C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenoient les six premiers livres : ils avoient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4o, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

[3] Ce n'étoit pas là le seul motif qui avoit décidé La Fontaine à mettre moins de concision dans ses récits. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*

[4] Françoise-Athénaïs de Rochechouard de Mortemart, marquise de MONTESPAN, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avoit commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse!
Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits [ces.
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres tra-
Eh ! qui connoît que vous les beautés et les graces !
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage [1].
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie;
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie;

[1] Ce grand maître étoit Louis XIV.

Les tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc [1], prouva par sa haran-
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal, [gue
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable

[1] Un peu instruit. Pasquier dit : « Le mot de *clerc* appartient « aux ecclésiastiques; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui « fissent profession de bonnes lettres, aussi par métaphore nous « appellâmes *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc* celui « qu'on tenoit pour bête, et la science *clergie*. »

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me ten-
Cependant des humains presque les quatre parts [tent:
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut:
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure[1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

[1] C'est-à-dire sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis[1] étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis:
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:
Il côtoyoit une rivière.

[1] Mot composé, qui signifie *ville des Rats*.

L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux
Ma commère la carpe y faisoit mille tours [jours;
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchoient du bord; l'oiseau n'avoit qu'à
Mais il crut mieux faire d'attendre [prendre.
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint: l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace[1].
Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle: écoutez, humains, un autre conte:
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié:
Quoi! moi! quoi! ces gens-là! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié:
Voyez un peu la belle espèce!
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne:
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude:
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité[1] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit: Prenez vite un mari.
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,

[1] Allusion à ces vers d'Horace:

Cupiens varia fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo.
Lib. II, sat. VI, v. 86.

[1] Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie françoise: mais, avant notre poëte, Ménage l'avoit déja employé plusieurs fois dans la *seconde partie des Observations sur la langue françoise*, 1676, in-12, p. 210 et 448.

Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lappon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes :
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs leur empruntèrent;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

[1] Ces biens.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

Sa majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[1].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère[2]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula[3].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand[4].

[1] Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours.

[2] Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite; double négligence qui ne se trouve corrigée dans aucune des éditions originales.

[3] Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissoit également contre ceux qui pleuroient sa mort et contre ceux qui ne la pleuroient point; les premiers parcequ'ils insultoient, suivant lui, à son apothéose; les seconds parcequ'ils étoient insensibles à sa perte. DION. CASS., *Hist.*, lib. LIX, cap. II, p. 914, édit. Reimar, in-folio; SUETON., *Caligula*, 24, t. I, p. 356, édit. Wolfii.

[4] Ce qui signifie, de ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu cet autre proverbe : *Un Normand a son dit et son dédit.*

FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émute [1].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang: je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine [2].
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle:
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trève; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants:
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant: je me tais.

[1] *Émute* pour *émeute*, par licence poétique et pour la rime, et non pas, comme le dit un commentateur de notre poëte, parceque *émute* est un vieux mot qui a été remplacé par *émeute*. On ne pourroit fournir un seul exemple de l'emploi du mot *émute* dans notre ancien langage.

[2] Tout le monde sait que, selon la fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur un rocher du Caucase, où un vautour lui déchiroit les entrailles sans cesse renaissantes.

FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malais
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descend
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'appro
Prétend les animer par son bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout mon
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire;
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce
Un sergent de bataille allant en chaque endroi
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affai
Le moine disoit son bréviaire:
Il prenoit bien son temps! une femme chantoi
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut
Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la p
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font par-tout les nécessaires,
Et, partout importuns, devroient être chassés.

FABLE X.

La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre [1] à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée

[1] Sans obstacle, sans accident fâcheux.

Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs; faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est [1], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri [2]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne [3]?
Picrochole [4], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean [5] comme devant.

[1] Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé. Un des commentateurs de notre poëte n'a pas bien compris cet hémistiche, et, le rapportant à la vache dont il est fait mention dans ce même vers, il y a vu une faute de langue inexcusable. Il se trompe: cet hémistiche est une incise ou une sorte de parenthèse; et le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière.

[2] Triste, fâché.

[3] Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé vers le milieu du treizième siècle. (Vers 2467, t. I. p. 83 de l'édit. 1735, in-12.)

[4] Var. *Pichrocole*, dans l'édition de 1678, dans celle de 1729, et dans celle de Montenault. Mais quoique La Fontaine ait ainsi écrit ce nom, on a eu raison de le corriger d'après Rabelais, dans lequel il l'a pris, et aussi d'après l'étymologie grecque. Voyez Rabelais, *Gargantua*, I, 33, t. I, p. 120, édit. in-4o.

[5] Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour désigner un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poëte se nommoit Jean. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, second prologue du liv. IV, t. II, p. 28 de l'édit. in-4o.

FABLE XI.

Le Curé et le Mort.

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons:
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart [1] couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;
Et des regards sembloit lui dire:
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs:
Certaine nièce assez propette [2]
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt [3] survient: adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée:
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;
Notre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

[1] Ce nom se retrouve plusieurs fois dans Rabelais pour un batteur d'or. Il est singulier qu'il se soit présenté à La Fontaine pour celui d'un curé.

[2] La Fontaine a écrit *propette* et non *proprette*.

[3] Un choc. Ce mot peu usité se trouve dans la fable 1 du liv. X.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour:
Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous; suivez votre humeur inquiète:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci? se dit-il: cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu:
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abyme défier!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort: avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été:
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit: Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi!
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

Deux coqs vivoient en paix: une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même[1] on vit le Xanthe teint!
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage:

[1] Le singulier pour le pluriel: licence poétique dont on trouve de fréquents exemples dans Corneille, que Voltaire excuse, et que les grammairiens condamnent.

La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut:
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage;
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix:
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

FABLE XIV.

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage:
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor:
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, et carrosses:
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: Et d'où vient donc un si bon ordinaire? —
Et d'où me viendroit-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause:
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit: le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie[1],
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune:
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait son cours:
Cela fut, et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse:
On l'alloit consulter sur chaque événement;
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
Chez la devineuse[2] on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.

[1] Chère succulente et joyeuse. Cette expression de *chère lie* est familière à nos vieux conteurs. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, IV, 44.

[2] Pour *devineresse*. On trouve dans Marot le mot *devineur*, il est de la langue; mais *devineuse* est de l'invention de notre poëte.

Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats[1],
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas:
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine[2]! on se moque: eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raisons: fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose:
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée
Au galetas; il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise[3].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros: les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara: c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage:
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis[1].
C'étoit un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite[2],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud[3] leur dit: Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants[4] aux rois.

[1] Expression proverbiale, pour dire presque entièrement, presque complètement, de même que l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

[2] Pour *devineresse*. On dit *devin*; mais *devine* ne se dit pas plus que *devineuse*, si ce n'est parmi le peuple, dont notre poëte emprunte ici le langage pour ajouter à l'illusion. Remarquons qu'il met ce mot dans la bouche d'une femme qui ne sait pas même lire.

[3] Habitude d'acheter chez un marchand.

[1] Nom comique tiré de Rabelais. « Nous avons ici, près la « Villaumère, un vieux poëte; c'est *Raminagrobis*, lequel en « seconde nopce épousa la grande gourre dont naquit la belle « Basoche. » *Pantagruel*, liv. III, ch. XXI. Ce nom pourroit bien être plus ancien que Rabelais. Dans Bidpaï il y a un chat qui se nomme *Roumi*. *Kalila and Dimna, or the Fables of Bidpaï, translated from the arabic; by* W. Knatchbull, 1819, in-8°, p. 275.

[2] Voyez ci-après, liv. IX, fable XIV; et dans Rabelais, liv. IV, ancien prologue, t. II.

[3] Autre nom burlesque emprunté de Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. II, intitulé: « Comment nous passasmes le guis- « chet habité par *Grippeminaud*, archiduc des chats fourrez. »

[4] VAR. *Se rapportant*. Cette leçon est celle de toutes les éditions modernes; la nôtre est celle de toutes les éditions originales. Si elle forme aujourd'hui une faute grammaticale, il n'en

FABLE XVII.

La Tête et la Queue du Serpent.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles:
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci:
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[1].
Enfin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors[2]; et la guide[3] nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre:
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur!

étoit pas de même du temps de notre poëte; Molière, Boileau, et Racine, offrent de fréquents exemples de la déclinaison de ce participe. Ce ne fut que vers 1680 que l'Académie se détermina à ne plus le décliner. Voyez Raynouard, *Journal des savants*, mars 1824, p. 149.

[1] Erreur d'histoire naturelle : malgré le proverbe *in cauda venenum*, il n'y a point de poison dans la queue des serpents.

[2] *Lors* pour *alors* est d'un usage fréquent dans nos premiers poëtes; Marot, Malherbe, et Racan, en fournissent de nombreux exemples.

[3] Le mot *guide* étoit autrefois féminin, ainsi que plusieurs mots dérivés de l'espagnol ou de l'italien, appartenant à l'art militaire; mais du temps de La Fontaine ce mot n'étoit plus employé au féminin que pour rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des pécheurs*, etc. Cependant ce changement d'usage étoit, à cet égard, assez récent; car le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, fait encore guide féminin.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune[1].

Pendant qu'un philosophe[2] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[3] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement:
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil: quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour;
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat; j'épaissis sa rondeur:
Je le rends immobile; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine:
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille[4], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse:
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

[1] Le chevalier Paul Neal, un des membres de la Société royale de Londres, crut avoir aperçu au travers de son télescope un éléphant dans la lune; mais on découvrit bientôt que cet éléphant n'étoit qu'une souris qui s'étoit glissée entre les deux verres du télescope. Ce fait suggéra à La Fontaine, sur les erreurs de nos sens, des réflexions philosophiques auxquelles il lui a plu de donner le titre de fable.

[2] Démocrite.

[3] Épicure.

[4] Ni avec mon oreille. Ellipse.

La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois ! [1]
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles [2] en sait jouir : il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens ! est-il rien de plus digne de lui [3] ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

[1] L'Angleterre étoit en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisoit alors à-la-fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne, et à l'Empire.

[2] Charles II, roi d'Angleterre.

[3] On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvoient épuisées par la guerre, et desiroient la paix. L'Angleterre, qui seule étoit restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivoient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquoient sa médiation : mais Charles II se trouvoit fort embarrassé, parceque ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisoient desirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignoit l'opinion du peuple anglois, si, trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisoit pas les nations alliées et coalisées contre la France.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage [1] :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

[1] Non deterret sapientem mors. Cic., *Tusc.*

Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades:
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison: je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte; et qu'on fît son paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes[1] mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret:
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveilles[2] de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor:
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire[3].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes:
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à-la-fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis:
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus:
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup, et le Renard.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins: il en est de tous arts[1].
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire:
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur

[1] *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse.

[2] Dans les éditions modernes de Didot et de Barbou on lit *merveille* au singulier. La Fontaine a mis *merveilles* au pluriel, et le verbe qui précède au singulier. Bossuet et les auteurs de cette époque offrent de nombreux exemples semblables.

[3] Infinitifs changés en substantifs par licence poétique très heureuse.

[1] C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps de La Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baumes et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étoient encore plus nombreux qu'aujourd'hui; et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenoient plus de crédit.

Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante:
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire:
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[1] ont leur tour d'une ou d'autre manière:
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON[2].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les; ne les lisez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose[3].
N'est-il point encor temps que Louis se repose[4]?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?

[1] Mot heureusement créé par notre poëte, et admis seulement depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie françoise.

[2] Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poëte, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulanges.

[3] Le parlement d'Angleterre s'opposoit à ce que Charles favorisât la France.

[4] On négocioit alors à Nimègue pour la paix.

Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[1],
Je vous sacrifierai cent moutons: c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens:
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus:
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur[2], voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes:
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles,
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle:
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarr[a]
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et [m]
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'âne m'étoit conté[3],

[1] Le parlement d'Angleterre vouloit qu'en cas que Lou[is] ne consentît pas à faire la paix avec les alliés, Charle[s] joignît à eux pour faire la guerre à la France.

[2] Cet orateur se nommoit Demades.

[3] C'est bien au conte de *Peau-d'âne*, écrit pour l'amus[ement] des enfants, que La Fontaine fait ici allusion, et non p

J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

FABLE V.

L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire! [voilà
Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire;
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,

cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Periers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poëte. Perrault a mis en vers le conte de *Peau-d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne. Voyez les *Lettres sur l'origine de la féerie et sur les contes de fées attribués à Perrault*, 1826, in-12.

Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. [guère
La femme du pondeur [1] s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire;
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.

[1] Mot de la création de notre poëte, si bien adapté à cette historiette qu'on ne pourroit peut-être l'employer ailleurs.

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prevôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre.
C'est bientôt le premier à prendre.

FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite:
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris:
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin, il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

FABLE IX.

Le Rat et l'Huître.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avoit laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point [1].
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant point de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
Qu'aperçois-je ! dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

[1] Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. XXXIII, t. I, p. 125. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha! pauvres gens, que boirons-nous par ces déserts? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne busmes poinct frais. »

FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon [1], vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein [2],
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire [3];
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver :
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

[1] Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

[2] VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes; mais c'est une mauvaise leçon qu'aucune édition originale n'autorise.

[3] L'ours commun est frugivore.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort, vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:
Le charton[1] n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin[2].
Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses:
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire:
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon: s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine:
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage:
Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

[1] Charton ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

[2] Tabarin étoit le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avoit établi son théâtre à Paris, sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé: *Recueil général et fantaisies de Tabarin, divisé en deux parties*, etc. Paris, 1623. Cette fable de La Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'auroit pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

FABLE XIII.

Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[1].

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace[2];
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les divinités,
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs: les beaux-esprits
N'entendent pas toute chose[3].
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose:
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante:

[1] Gabrielle-Françoise Brulart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut mariée le 23 mai 1675 à Louis de Tibergeau, marquis de La Mothe au Maine, et mourut à Paris, le 27 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. (Voyez notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 289.) Ces faits prouvent que notre auteur a composé cette fable avant le mois de mai 1675.

[2] Un grand nombre de fables de notre poëte sont tirées d'Ésope, et il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avoit publié un recueil en 1675, dont la vente avoit été interdite par sentence de police; ce qui ne l'empêchoit pas d'avouer qu'il s'occupoit encore à composer de nouveaux contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685.

[3] Une demoiselle qui ne craignoit pas d'avouer qu'elle avoit lu les contes de notre poëte devoit desirer faire croire qu'elle ne les comprenoit pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Chamfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme.

h! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur;
'oudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
les plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?
Amarante aussitôt réplique:
'omment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom?—
'amour. — Ce mot est beau! dites-moi quelques mar-
à quoi je le pourrai connoître: que sent-on? — [ques
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade: on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux:
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:
On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant:
Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant!
Il ne m'est pas nouveau: je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta: Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne.

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu; ses prevôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna:
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître[1].
Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On diroit qu'un esprit anime mille corps:
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit: la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et sur-tout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit: Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles! Venez, loups,
Vengez la reine; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors: Sire, le temps de pleurs[2]
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: Miracle! Apothéose!
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât; vous serez leur ami.

FABLE XV.

Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France:
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois:

[1] VAR. *Édition de* 1678: parêtre. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poëtes de son temps.
[2] VAR. Les éditions, excepté celle de Coste, 1743, et celle de Didot pour le Dauphin, mettent à tort le *temps des pleurs*.

La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais,
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut [1].
Même précaution nuisit au poëte Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue, [cieux.
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

[1] M. Solvet dit, dans ses *Études sur La Fontaine* (t. II, p. 77), qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poëte Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Élisabeth Thomas, avec laquelle Dryden étoit fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Voyez *The critical and Miscellaneous prose works* of John Dryden, in-8°, [illegible] t. I, p. 404-421.

Jupiter[1] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?
Un atôme la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?
L'état où nous voyons l'Europe[2]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.

[1] Il est ici planète.
[2] Lorsque La Fontaine composoit cette fable, presque toute l'Europe étoit en guerre contre la France.

Point de réponse ; mot[1] : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux m'en croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa[2] l'appuyoit ;
De quoi le grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puis-
Lui vont offrir leur support en commun. [sance,
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder ; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre[3] ; et, plein de confiance,

[1] Pas un mot. Ellipse.
[2] Un bacha ou pacha.
[3] Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venoit de recevoir une lettre qui lui annonçoit que celui-ci vouloit l'empoisonner. (ARRIAN., l. II, c. XIV ; JUSTIN., l. XI, c. VIII ; PLUTARCH., in *Alexandr.*, p. 28.)

Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XIX.

L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut[1] jadis un différent :
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable;
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[1]?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[2]
Vêtus au mois de juin comme au mois de décemb
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bie
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occup
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut par-tout des mépris :
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

[1] Survint, s'éleva.

FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers :
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

[1] Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.
Art poétique, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairemen
délai.

[2] C'est-à-dire au troisième étage.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité:
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain [1] entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux [2]:
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie:
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

[1] VAR. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduiroit dans ce vers une désagréable cacophonie.

[2] Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, étoit une flèche fort grosse, dont le fer avoit la pointe triangulaire.

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement:
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle [1].

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il; votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manseau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend: es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon: mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

[1] Allusion au proverbe qui dit: *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* La Fontaine paroît avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante: Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, et de venir servir le roi: aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de *chiens*, et les déshérita.

FABLE XXII.

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit[1];
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière[2],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot!
Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

[1] C'est-à-dire à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière.

[2] Le mot *amour* étoit des deux genres, surtout en vers; et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, acte II, sc. 1.)

FABLE XXIII.

Le Torrent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui; l'horreur suivoit ses pa
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante;
Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible, et tranqui
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noi
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXIV.

L'Éducation.

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits, et ha
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture[1]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton

[1] Ce mot étoit autrefois, dans le style noble, synonym ducation.

Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier[1] abattu,
Fut le premier César que la gent[2] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance:
Tourne-broches[3] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père:
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères:
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens:
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bientôt à sec: et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant[1] pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient:
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

FABLE XXVI.

Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits! Mais quoi!
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite, le sage[2].
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit: la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats:
Maintenant il parle à lui-même.

[1] Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarets, dans la préface de son poëme de *Clovis*, se plaignoit que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulussent faire les mots *sanglier*, *ouvrier*, *bouclier*, et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutoit-il, que depuis qu'on parle fran- « çois on a toujours fait ces mots de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarets se plaignoit.

[2] La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poëtes.

[3] On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

[1] S'excédant, se ruinant.

[2] Démocrite étoit le sage. Ellipse.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage [1].
Encor, si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le desir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.

[1] Phrase elliptique, pour dire : Affoiblissent votre courage au point de vous faire changer de résolution.

Le vautour s'en alloit le lier [1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal [2], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

FABLE III.

Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient [3] chacun à part.
L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire

[1] Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse. « *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses « serres, ou lorsque l'ayant assommée il la *lie* de ses serres, et « la tient à terre. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 117.

[2] Pour *tant bien que mal*. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

[3] Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.

Grace aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs;
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs:
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit:
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait:

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour. —
Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant:
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie:
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment:
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure:
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture[1].

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise:
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur:
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

[1] Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut;
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants:
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.*

FABLE VI.

Le Statuaire, et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains! faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artisan[1] exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte[1] antrefois n'en dut guère[2],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère:
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes:
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.

[1] Le mot *artisan* et même le mot *ouvrier* étoient alors mieux appropriés au style noble que le mot *artiste*, qu'on n'employoit guère que pour désigner les hommes habiles en opérations docimastiques. Voyez à ce sujet les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94; et la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1694, in-folio.

[1] Poëte est ici de deux syllabes.
[2] C'est-à-dire ne le céda pas.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant:
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un bramin le fit: je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bram
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort: c'est là l'un des points de lei
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien fai
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté

[3] C'est-à-dire plus encore que Pâris ne fit pour Hélène.

Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
Hé bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le bramin fâché s'écria :
O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle!
Il accouroit; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf[1] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la damoiselle[2]
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des souris et les ames des belles
Sont très différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

[1] La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.

[2] VAR. Dans les éditions de Didot aîné on lit *demoiselle*, mais à tort. La Fontaine se sert encore du mot *damoiselle* dans la fable XVII du livre III; et ce mot, qui est le féminin de damoiseau, n'est pas le synonyme de demoiselle.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir[1]; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il ?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse.

[1] La Fontaine fait ici allusion à L'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

FABLE IX.

L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux pélerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser [1] la proie;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin [2] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles [3].

FABLE X.

Le Loup, et le Chien maigre.

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire [4].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie

[1] *Ramasser*, dans un grand nombre d'éditions : mais aucune des éditions originales ne porte cette leçon. L'Académie françoise, dans la première édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *amasser* : « Relever de terre ce qui « est tombé. *Amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre, dans ces phrases, seroit *ramasser*. La langue a varié.

[2] Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, III, 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par ses fables, ont rendu ce nom populaire.

[3] Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.

[4] Voyez la fable III du livre V.

Ce que j'avançai lors [1], de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà [2] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engrai
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à pren
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile;
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullem
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait pl
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques uns : ils les croquèrent t
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pen
A se porter dedans l'excès.

[1] Lors, pour alors.

[2] Déja, à présent. Vieux langage.

Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [1], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle [2] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

Jupiter et le Passager.

Oh! combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage:
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà:
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit: Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

FABLE XIV.

Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais tartufs [1], deux archipatelins [2],
Deux francs patte-pelus [3], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours:
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin:
Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre: je n'ai qu'un tour dans mon bissac;

[1] Hymette étoit une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel. (*Note de La Fontaine.*)

[2] Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)

[1] Au lieu de tartufes. L'*e* est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

[2] Un des commentateurs de notre poëte remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *câlin*, parceque la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

[3] Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de *Pantagruel* (t. II, p. xj), dit : « Adjugez quoi? et qui? tous « les vieux quartiers de lune aux caphards, cagots, matagots, « botineurs, papelards, burgotz, *patespelues*, porteurs de « rogatons, chattemittes. » Le Duchat croit que la dénomination de *patespelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Esaü.

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut[1].
Par-tout il tenta des asiles[2];
Et ce fut par-tout sans succès;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout [faire.
N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon.

[1] Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brifaut*, qui autrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

[2] Partout il tenta de se mettre à l'abri dans des asiles. Ellipse hardie, mais heureuse.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme, et le Voleur.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois; c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte[1];
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle[2].

FABLE XVI.

Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse[3],
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire:
Genre de mort qui ne duit[4] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure:
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,

[1] C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

[2] La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais : puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevoient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le desir qu'il avoit d'embrasser celle qu'il aimoit, et de l'enlever dans ses bras. Voyez le *Voyage d'Espagne*, par Aarsen de Sommerdick, Cologne, 1666, in-18, p. 49, ou p. 51 de la première édition, même année, mais sans indication de ville.

[3] L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avoit promis de faire voir le diable : pressé de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entouroit, une bourse vide.

Et c'est, dit-il, le diable, voyez-vous bien,
Qu'ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Voyez le *Recueil des poëtes françois depuis Villon jusqu'à Benserade*, édit. 1752, t. I, p. 146.

[4] Qui ne convient pas.

S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt; il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très bonne affaire :
Nos galants y voyoient double profit à faire;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque :
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII.

Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans? —
Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle [1].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles [2].

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau.

Quoi! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter! Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin [3]!
Robin mouton, qui par la ville

[1] Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI, 13, et la note 2 de la fable XV du livre III.

[2] Ce proverbe existoit du temps des Romains, où peut-être il est né d'un bon mot de Caton le censeur. Voyez Plutarque, *Vie de Caton le censeur*, t. III, p. 308 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, 63, t. II, p. 160, édit. 1741, in-4°.

[3] Dans Rabelais, le Marchand dit à Panurge : « Vous avez « nom *Robin-Mouton*. Voyez ce mouton là, il ha nom *Robin* « comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI, t. II, p. 13.

Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendoit le son;
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot[1] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre:
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats;
Ils promettront de faire rage:
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

[1] Dans la fable III du livre III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les deux Rats, le Renard, et l'Œuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerois; il n'est que trop aisé:
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur:
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon: je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non
Ouï parler[1]? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
Nul sentiment, point d'ame; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit: elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait: mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté:
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela: ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose:
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur:
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,

[1] Madame de La Sablière craignoit sur-tout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante; et La Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savoit plus sur ces matières que notre poëte. Elle mourut le 8 janvier 1693, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, p. 220-223.

J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand aux bois[1]
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman:
C'est le roi polonois[1]. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure[2],
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit: qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement:
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.

[1] Tous les éditeurs modernes ont mis sans aucune raison *quand au bois* au singulier, au lieu du pluriel, que contiennent les éditions données par La Fontaine et l'édition de 1729.

[1] Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673: il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.
[2] Descartes.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux:
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point:
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchoient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espèce:
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut: c'étoit maître renard;
Rencontre incommode et fâcheuse:
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter;
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner:
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur[1] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts[2] et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserois un morceau de matière,

[1] Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.
[2] Quelques chocs.

Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais, quoique ayant commencé:
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière:
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite et grossière[1].

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers!
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue:
Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,

[1] Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'ame des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggéroit des difficultés insolubles.

upçonnant à bon droit le compère, il va vite
ui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
uelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
: compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
out reprendre à-la-fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
t le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte [1],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans [2] publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [3].
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeants un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissants [4] eux et leurs chiens;

[1] Edgard, roi d'Angleterre, qui régnoit vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son prédécesseur Athelstan avoit imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. Voyez Hume's *Hist. of England*, ch. II, t. I, 127.

[2] Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

[3] Allusion à la fable XVI du livre IV, intitulée *le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

[4] VAR. *S'en repaissant*, dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales.

Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux! non; je serois ridicule :
Thibaut l'agnelet [1] passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau [2],
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie [3]!
Progné [4] me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion [5] happoit mouches dans l'air,

[1] C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Aignelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de maistre Pierre Pathelin, p. 16 de l'édit. de Coustelier, 1723, in-12.

[2] Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

[3] Ovid., liv. VI.

[4] L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenoit de Progné, sœur de Philomèle.

[5] Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage; il est dérivé de l'italien : mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poëte en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la première édition du dictionnaire de l'Académie françoise, on trouve cependant le mot *bestions*, mais au pluriel seulement; il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions*. Ce mot, aujourd'hui même, au pluriel, est hors d'u-

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne[1] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec[2],
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

sage : le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole*, qui a remplacé *bestelette*, qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édit. 1606, in-folio.

[1] Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

[2] VAR. *Respect*, dans toutes les éditions modernes; mais dans les éditions originales, et même dans celle de 1729, le *t* se trouve retranché; et on écrit *respec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poëtes de ce temps.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paroître[1]?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles!
Ainsi crioit Mouflar[2], jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin[3];
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

FABLE X.

Le Berger et le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour, et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.

[1] VAR. *Édit.* 1679 *et* 1729 : Parêtre. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.

[2] Corps à grosse tête, du mot mufle. Ce nom est encore emprunté de Rabelais, l. II, ch. XII.

[3] D'un collier de fer à mailles. « *Gorgerin*, dit Nicot dans « son dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met au- « tour de sa gorge : ce qu'on dit en fait de haubert ou *maille-* « *gorgerin*, on l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens[1] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens ; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déja la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ! ô dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux, [dis-je.
Ce serpent !—C'est un fouet.—C'est un serpent ! vous
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ?—Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé ; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.—
Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges[2] du désert et de la pauvreté :
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

[1] Expression empruntée d'Homère.

[2] VAR. Dans plusieurs éditions modernes, on met à tort *louange* au singulier.

Tous les machineurs[1] d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortiroit d'un songe !
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

FABLE XI.

Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit ;
Mais nul poisson ne s'approchoit :
La bergère perdoit ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,

[1] *Machineur*, vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, et qui a été remplacé par *machinateur*.

Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout!
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimoient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet;
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec [1],
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en; tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

[1] VAR. *Circonspect* dans toutes les éditions; mais La Fontaihe a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édition de 1679, *circonspec*, pour la rime, et par licence poétique. Voyez la fable VIII de ce même livre.

FABLE XIII.

La Lionne et l'Ourse.

Mère lionne avoit perdu son faon [1] :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,

[1] VAR. *Édit. de* 1679 : Fan. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions; non pas que ce mot s'écrivît différemment du temps de La Fontaine qu'il ne s'écrit aujourd'hui, mais parcequ'il se prononce *fan*, et que les poëtes pouvoient alors altérer l'orthographe des mots pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Le mot *faon* est ici impropre; car, bien avant La Fontaine, il ne s'employoit que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. « On ne peut dire *faon* d'une beste mordante, comme laye, ourse, lionne, éléphante, ains ont autres noms particuliers. » Nicot, *Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, au mot *faon*. Cependant plus anciennement ce mot paroît avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux; du moins nous avons un exemple qui prouve que le mot *faoner* s'employoit pour engendrer en général, quand il s'agissoit des animaux.

Les oisiaux, ausi les poissons,
Qui moult sont biaux à regarder,
Savent bien mes regles garder;
Tous *faonent* à lor usages,
Et font honneur à lor lignages.
Roman de la Rose.

Un mot sans plus; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère? —
Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi? —
Moi, me taire! moi malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? —
Hélas! c'est le Destin qui me hait.—Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous!
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube [1], il rendra grace aux dieux.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux:
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau:
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez [2]. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise [3]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:

[1] Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

[2] Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez étoit en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisoit craindre la mort à ceux qui l'éprouvoient. Voyez Boccace, dans l'introduction du Décaméron.

[3] Et de manière.

Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton,
Auquel cas, où l'honneur [1] d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté:
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui: celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père:
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD [2].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux:
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits:
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,

[1] C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

[2] Sur M. le duc de La Rochefoucauld, voyez liv. I, fab. XI.

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité:
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage:
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit[1],
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens[2], de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère:
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides[3]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[1],
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine:
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on

[1] Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* désignoit, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

[2] VAR. Dans les éditions modernes il y a *bien* au singulier; c'est à tort.

[3] Dans les éditions modernes il y a *guide* au singulier. La Fontaine a mis le pluriel, parceque ainsi l'exige la correction de la phrase; la rime demanderoit le singulier. C'est une de ces négligences qui étonnent dans notre poëte.

[1] Bélisaire étoit un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins*. (*Note de La Fontaine.*)

* Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône: il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé long-temps après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les historiens les plus voisins de son temps y sont contraires: le poëte Tzetzès, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention, et lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poëme. Consultez à ce sujet Gibbon's *Hist. of the decl. and fall of the rom. empire*, ch. XLIII, t. VII, p. 408, édit. 1797, in-8°, London.

el n'ait donné qu'aux têtes couronnées
'esprit et de la raison;
: tout berger, comme de tout mouton,
onnoissances soient bornées?
'ui-ci fut d'abord trouvé bon
ois échoués aux bords de l'Amérique.
toit le marchand, savoit l'arithmétique:
r mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
seignerai la politique,
fils de roi. Le noble poursuivit:
ais le blason; j'en veux tenir école:
i, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
vanité de ce jargon frivole!
dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi!
i trente jours: jusqu'à cette échéance
erons-nous, par votre foi?
s me donnez une espérance
is éloignée; et cependant j'ai faim.
voira de nous au dîner de demain?
plutôt sur quelle assurance
ous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
nt tout autre, c'est celui
t il s'agit. Votre science
e là-dessus: ma main y suppléera.
s mots le pâtre s'en va
bois: il y fit des fagots, dont la vente,
cette journée et pendant la suivante,
i qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
assent là-bas exercer leur talent.

onclus de cette aventure
faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
grace aux dons de la nature,
est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion.

an léopard autrefois
, ce dit-on, par mainte aubaine [1],
ufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
e moutons parmi la plaine.
un lion dans la forêt prochaine.
compliments et d'une et d'autre part,
me entre grands il se pratique,
i fit venir son visir le renard,
Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin;
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête:
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crûe, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope: il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre:
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens: tant qu'enfin
Le lionceau devient vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts; et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir:
Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide:
Plus ils sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion: seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage:
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force états
Voisins du sultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître [2].

[1] successions des étrangers, confisquées à son profit
droit d'aubaine dont il jouissoit comme sultan.

[2] VAR. *Croître*, dans toutes les éditions modernes. Mais La Fontaine a écrit *craître* pour la rime, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déja vu dans notre auteur plusieurs exemples. D'ailleurs on prononce encore *craître* dans plusieurs provinces, et peut-être étoit-ce la prononciation de ce mot la plus usitée à l'époque où notre poëte écrivoit. Nous avons entendu, dans notre jeunesse, plusieurs vieillards prononcer ainsi ce mot.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE [1].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang; tout est plein déja de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants [2] sans cesse dans les cœurs :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout.

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire!

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi!
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille [1]; il en a même au croc;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride [2]

[1] Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670; et il n'avoit que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736.

[2] VAR. *Renaissant*, dans toutes les éditions modernes, excepté celle de Montenault, in-folio (t. IV, p. 48), qui a conservé avec raison la leçon des éditions originales. Voyez à ce sujet la note sur la fable XVI du livre VII.

[1] On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille; mais je ne connois pas d'autorité plus ancienne que La Fontaine relativement à l'emploi du mot *poulaille*. J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.

[2] Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Chryséis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le

Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
L'ost[1] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax[2] aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage ? —
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.)

[1] L'armée. Vieux mot. *Ost* pour armée est encore en usage en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers :

L'*ost* des Anglais de nuit ils traversèrent.

[2] Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avoient prononcé contre lui.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe, et les deux Anes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là, votre personne auguste

N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir,
Se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens:
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art:
Vous surpassez Lambert [1]. L'autre baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés [2],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner: chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour: il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître-ès-arts, qui n'étoit pas un fat [1],
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

[1] Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lulli, maître de musique de la chapelle du roi, né en 1610, et mort en 1696 à quatre-vingt-six ans, plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau et par cet hémistiche de La Fontaine, que par ses œuvres in-folio gravées en 1686 et en 1689.

[2] Ce Huet et Sagon se jouent;
Par écrit l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
Deux vieux ânes qui s'entre-*grattent*.
MAROT, *Epîtres*, LVI, t. II, p. 195, édit. 1731, in-12.

[1] Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément:
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine:
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puit
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deu[x nuits]
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là. L'autre dit: Camarade,
Je vous veux régaler: voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait:

La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire:
Il descend; et son poids emportant l'autre part,
Reguinde[1] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle[2]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché:
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon[3] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue:
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice:
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les: ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

[1] Terme de fauconnerie. « *Reguinder* se dit de l'oiseau qui « fait une nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui « s'élève en haut par un nouvel effort. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 165.

[2] Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle: c'est une fiction de Guevara, qui a cru devoir attribuer ce récit à cet empereur.

[3] Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les Romains remplaçoit la toge en temps de guerre. La *saye* ou le *sayon* des Gaulois avoit des manches. On trouve encore le mot *sayon* dans le dictionnaire de Nicot, et dans la traduction de cet apologue par R. B. de Grise. L'emploi du mot *saye* ou *sayon* pour manteau subsista long-temps. Éginhard nous dit que Charlemagne étoit vêtu d'un *sayon* de Venise, *sago Veneto amictus*.

N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice[1]; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il[2] ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:

[1] C'est-à-dire on le fit noble ou patricien; car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle, et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suétone le mot *patriciatus*.

[2] Selon un très habile grammairien et savant helléniste, cet emploi du *il* n'est pas régulier, et *il* ne se construit qu'en rapport avec un nom de personne. (Voyez l'édition 1825, in-8º, du *Télémaque*, publiée par Lefèvre, t. I, p. 99.) Je doute de l'exactitude de cette remarque. Le vieux Nicot, dans son dictionnaire, p. 346, dit: « *Il* est non seulement pronom démonstratif, mais aussi une partie explétive du discours, et l'on dit « *il est ainsi*, pour *cela est ainsi*. » L'annotateur du Télémaque cite lui-même plusieurs exemples semblables à celui de La Fontaine, dans Corneille, Fénelon, Huet et Marmontel.

Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard[1], il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

FABLE IX.

Les Souris et le Chat-Huant.

Il ne faut jamais dire aux gens:
Écoutez un bon mot, oyez[2] une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté:
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos[3] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit: il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa:
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à-la-fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre:
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine

[1] Tournure elliptique, pour dire: *Ils furent pleurés du vieillard, et il grava*, etc.

[2] Écoutez.

[3] Atropos étoit considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette et d'un hibou étoit d'un augure sinistre.

ce hibou de montre et de machine!
l ressort lui pouvoit donner
il de tronquer un peuple mis en mue[1] ?
e n'est pas là raisonner,
aison m'est chose inconnue.
ez que d'arguments il fit:
nd ce peuple est pris, il s'enfuit;
aut le croquer aussitôt qu'on le happe.
est impossible. Et puis pour le besoin
s-je point garder? Donc il faut avoir soin
e nourrir sans qu'il échappe.
ment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
r les humains à sa fin mieux conduite!
re art de penser Aristote et sa suite[2]
eignent-ils, par votre foi?

st point une fable; et la chose, quoique mer-
t presque incroyable, est véritablement arrivée[3].
ètre porté trop loin la prévoyance de ce hibou;
prétends pas établir dans les bêtes un progrès
ement tel que celui-ci : mais ces exagérations
ises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire
s vers.

ÉPILOGUE[4].

i que ma muse, aux bords d'une onde pure,
luisoit en langue des dieux
t ce que disent sous les cieux
res empruntants[5] la voix de la nature.
chement de peuples divers,
ois servir d'acteurs en mon ouvrage:
tout parle dans l'univers;
est rien qui n'ait son langage.
uents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
ue j'introduis me trouvent peu fidèle,
euvre n'est pas un assez bon modèle,
du moins ouvert le chemin[6]:

D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neufs sœurs, achevez l'entreprise:
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper:
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque[1].

---

itre renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* ser-
ner une grande cage pour engraisser les volailles. La
ession se retrouve dans le conte ayant pour titre
Ymutolo.

aine fait ici allusion à *l'Art de penser* composé par
rt-Royal Nicole et Arnauld.

u de présumer que ce fait a été ou mal observé, ou
yez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages
La Fontaine*, in-8°, 3e édit., p. 279.

ogue termina pendant long-temps le recueil entier
le notre poëte. Ce ne fut que quinze ans après sa
ublication, et en 1694, qu'il donna sa dernière et
partie, dont depuis on a formé le douzième livre de

ns les éditions modernes *empruntant*; mais cette
ndéclinabilité du participe, aujourd'hui invariable,
s lorsque La Fontaine écrivoit ses fables, ou plutôt
traire prévaloit.

sera tenté de contester la louange que se donne ici
ste : personne n'avoit gardé la mémoire de Marie de
France, de Philibert Hégemont, d'Étienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, de Jean Baudouin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Millot, de Guillaume Haudent, de Julien, qui chez les modernes avoient composé des fables, ou traduit celles d'Ésope avant La Fontaine.

[1] Après des campagnes brillantes, Louis XIV avoit dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poëte, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de Grand.

LIVRE DOUZIÈME.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE[1].

Monseigneur,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat[3]; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage[4] dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les

[1] Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles, le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avoit douze ans lorsque La Fontaine, dont il goûtoit les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 3e édit., p. 325 et 568.

[3] Ceci n'étoit point une exagération ni une flatterie : à onze ans le duc de Bourgogne avoit lu Tite-Live tout entier en latin; il avoit traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite.

[4] On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin[1]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres[2]. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

[1] La Fontaine étoit alors âgé de soixante-treize ans.

[2] Luxembourg avoit été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke; Catinat à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avoit pris Mons, Namur, et Charleroy. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées.

FABLE PREMIÈRE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[1] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin[2].
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire[3].
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :
Il s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA.
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse

[1] Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

[2] Dans la campagne de 1688, l'armée commandée par le dauphin et le maréchal de Duras s'empara, du 25 octobre au 19 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankendal, et de Trèves.

[3] Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandoit alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se reployer sur la France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvoit alors. Voyez le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 335, 349 et 353.

Prit un autre poison peu différent du sien[1].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ses[2] Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déja la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte[3] aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien[4],
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce ;
Chacun d'eux fit même réponse[1],
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit[2] leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au lôs[3] des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivants leurs passions,
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

FABLE II.

Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec ; l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec[4],

[1] L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usoit Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

[2] VAR. Dans l'édition originale on lit *à ces* ; mais je crois qu'on doit considérer cette variante comme une faute d'impression.

[3] *Je me rapporte* ; locution du temps. C'est ainsi dans les éditions originales.

[4] Pour redeviens. L'*s* est retranché par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, acte II, sc. IV.

[1] VAR. La Fontaine a écrit *réponce* pour rimer aux yeux comme aux oreilles, et par licence poétique.

[2] VAR. *C'étoient*, dans beaucoup d'éditions modernes, mais non pas dans les éditions de Didot et de Montenault, in-folio, ni dans celle de Barbou, in-12. Un des commentateurs de notre poëte a cru qu'ici le verbe au singulier étoit une faute d'impression. La règle, qui veut que le verbe précédé de plusieurs sujets qui s'y rapportent soit mis au pluriel, n'étoit pas clairement établie du temps de La Fontaine.

[3] Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettoit que ce mot eût vieilli, et desiroit qu'on le remît en honneur. Il n'a pas tenu à notre poëte qu'il n'en fût ainsi ; car il s'en est servi plusieurs fois.

[4] VAR. *Circonspect*, dans les éditions modernes, et même dans les exemplaires réimprimés de l'édition de 1694 ; mais La Fontaine, par licence poétique et pour la rime, a eu soin de retrancher le *t* dans l'édition originale.

Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux. [âge,
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont fri-
Pour sûreté de son trésor, [voles.
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche;
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetoit quelque doublon[1] toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait :
La chambre, bien cadenassée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

[1] VAR. *Quelques doublons* au pluriel dans les éditions modernes, contraires en cela à celle de 1694.

Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels[1] donner le prix :
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose[2];
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure;
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

FABLE IV.

Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes

[1] VAR. Toutes les éditions modernes ont substitué à tort le mot *auquel* à *auxquels*, que porte l'édition originale.

[2] Le *ducaton* étoit une monnoie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étoient deux monnoies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existoit encore beaucoup de ces monnoies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative étoit réglée par une ordonnance du roi. Voyez l'*Évaluation et tarif des espèces d'or et d'argent*, fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8º de quatorze pages.

Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[1].
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune:
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée *le Chat et la Souris.*

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux: et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits:
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
Laissez-moi vivre: une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps:
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée:
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières:
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir:

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir:
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins: multitude importune.
Eh! messieurs, laissez-moi mourir:
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie; et finissez vos pleurs.
Point du tout: les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent:
Ce ne fut pas sans boire un coup,

[1] C'est l'*île des Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'*île de la Conférence*. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avoit fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. Voyez le *Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence*, 1722, in-12, p. 79.

C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[1]:
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame!
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point:
Le plus petit marchand est savant sur ce point:
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte
Ne put se réparer: le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert[2].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure:
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur[1], qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

[1] Phrase proverbiale, pour dire: Il n'eut plus rien à manger.

[2] C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit:

> Ou que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
> Satire I, v. 15.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque: « Du temps « que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir « de prison en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui « mît en pleine rue un bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiment par la honte, nous étoit venue d'Italie dans le seizième siècle. Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x.

FABLE VIII[2].

La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris[3].

La discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers:
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments:
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire[4].

[1] On disoit autrefois *debteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*. Un commentateur de notre poëte a eu tort d'avancer que ce mot étoit de l'invention de Rabelais: jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connoissoit pas d'autre pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 178), on trouve *debteur*, et on ne trouve pas *débiteur*: mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue françoise*, t. I, p. 939, édit. 1687, in-8°, au mot *detteur*.) Ce changement a été une perte pour la langue, puisqu'on n'a plus eu qu'un seul et même mot pour exprimer deux choses différentes, et qui n'ont point de rapport entre elles. On dit *dettier* en Normandie.

[2] Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 225.

[3] Guill. Haudent, *trois cent soixante et six Apologues d'Ésope, etc., traduits nouvellement en rithme françoyse*, 1547, in-16, fable LXI; réimprimées dans Robert, *Fables inédites*, p. CLXXXIX de l'introduction, *de la Guerre des Chiens, des Chats, et des Souris*. Cette fable n'est pas dans Ésope, et paroît être de l'invention de Guill. Haudent.

[4] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi:

> La Discorde, aux yeux de travers,
> Reine du monde sublunaire,
> Rit de voir que notre univers
> Est devenu son tributaire.
> Commençons par les éléments:
> Vous trouverez qu'à tous moments
> Ils sont appointés contraire.

Outre ces quatre potentats[1],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine[2].
Quoi qu'il en soit, cet altercas[3]
Mit en combustion la salle et la cuisine:
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un réglement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent:
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit: maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé: c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[4].

[1] L'eau, l'air, la terre, et le feu.

[2] Vieux mot, encore usité au palais: il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquoit aussi aux animaux. Rabelais a dit: « Les truies, en *leur gésine*, ne sont nourries que de « fleurs d'orangers. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VII.

[3] Vieux mot, pour altercation.

[4] Coste explique ce mot de la manière suivante: « Terme plai- « sant et burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé « pour désigner un maître d'école, qui, pour se rendre plus « vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam* « *colit*. » Cette explication a été répétée par tous les commentateurs de notre poëte. On peut douter qu'elle soit exacte. Le mot *barbacole*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti. On trouve dans un opéra intitulé *Carnaval Mascarade*, seconde entrée, un maître d'école italienne, nommé Barbacole. Le *Carnaval Mascarade* parut pour la première fois en 1675; c'est un ballet à neuf entrées. Voyez Anecdotes dramatiques, 1775, tome I, p. 176.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince[1] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés:
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères:
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup: Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets:
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard:
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras:
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup: il m'est mort un mien frère;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit: Voici comme il faut faire,

[1] Le duc de Bourgogne.

Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville:
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost[1] au peuple bêlant crut voir cinquante loups:
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion:
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet:
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

FABLE X.

L'Écrevisse et sa Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots: c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand:
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher:
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

[1] L'armée.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit:
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille:
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison: la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot[1] la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace[2] eut peur; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit: Allons de compagnie;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec[3] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère:
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie[4]: adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour:
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux:

[1] Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire: notre poëte l'a-t-il emprunté du peuple, ou l'a-t-il introduit parmi lui? C'est ce que nous ne pouvons décider.

[2] Vieux mot, pour désigner la *pie*. On le trouve dans Nicot. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*. La Fontaine écrit *agasse* dans son édition.

[3] Cette expression vraiment comique est de la création de notre poëte. Elle a réussi.

[4] VAR. Dans les éditions modernes, *m'amie*; mais *mie* est un mot fréquemment employé par nos vieux auteurs, et qui signifie bonne, maîtresse, amie.

Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:
Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses[1].

FABLE XII.

Le Milan, le Roi, et le Chasseur.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[2].

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi: c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance:
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes:
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous[3].
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne:
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer:
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi! sur le nez du roi?—Du roi même en personne.—
Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne? —
Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un:
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point: les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste: on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre[1], et le poing[2], mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit: Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois:
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis:
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle;
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître:
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois: étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?

[1] La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.

[2] François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de CONTI, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poëte. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*.

[3] Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*.

[1] Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.

[2] Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts:
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[1]
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière:
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[2] des présents
Il croyoit sa fortune faite:
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un roi
Bien malheureux, s'il n'osoit rire:
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci[3],
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats[4], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil, et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun!
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité:
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Sur-tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

FABLE XIV.

L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici:
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

[1] *Volatille* se dit seulement des oiseaux bons à manger. La nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poëte, ces deux mots, quoique presque semblables, avoient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étoient nullement synonymes.

[2] Modèle parfait. On disoit autrefois plus communément *paragon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi: « C'est une chose si excellemment parfaite, qu'elle est comme « une idée, un sep, un estelon à toutes les autres de son es- « pèce, et lesquelles on rapporte et compare à luy pour savoir « à quel degré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on *para-* « *gon* de chevalerie, de prudhomie, de sçavoir. » *Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *paragon* est à regretter, et encore plus le verbe *paragonner*, qui s'employoit fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

[3] *Sourci* au lieu de *sourcil*, pour la rime et par licence poétique. Les éditions modernes ont à tort mis souci.

[4] Des éclats de rire. Ellipse.

t l'Amour jouoient un jour ensemble:
étoit pas encor privé des yeux.
te vint : l'Amour veut qu'on assemble
ssus le conseil des dieux;
re n'eut pas la patience;
donne un coup si furieux,
en perd la clarté des cieux.
s en demande vengeance.
mère, il suffit pour juger de ses cris:
ieux en furent étourdis,
piter, et Némésis,
s d'enfer, enfin toute la bande.
senta l'énormité du cas;
ans un bâton, ne pouvoit faire un pas:
e n'étoit pour ce crime assez grande:
ge devoit être aussi réparé.
d on eut bien considéré
lu public, celui de la partie,
t enfin de la suprême cour
le condamner la Folie
vir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

beau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIÈRE[1].

gardois un temple dans mes vers:
fini qu'avecque l'univers.
a main en fondoit la durée
bel art qu'ont les dieux inventé,
le nom de la divinité
ns ce temple on auroit adorée.
portail j'aurois ces mots écrits:
SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS;
lle-là qu'a Junon à ses gages;
non même et le maître des dieux
ient l'autre, et seroient glorieux
l honneur de porter ses messages.
éose à la voûte eût paru:
t l'Olympe en pompe eût été vu
Iris sous un dais de lumière.
rs auroient amplement contenu
a vie; agréable matière,
u féconde en ces événements
s états font les renversements.
d du temple eût été son image,
s traits, son souris, ses appas,
de plaire et de n'y penser pas,
éments à qui tout rend hommage.
s fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoique imparfaitement:
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer:
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis: douce société!
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants: D'où vient que nous ne som- [mes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déja nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit: Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée

[1] qui concerne madame de La Sablière, voyez la note ière fable du livre X.

[1] Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne, et qui fit une cour assidue à madame de La Sablière.

Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile:
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[1],
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis:
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir:
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit: Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle:
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit: si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun dans son endroit
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en cr
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jo
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers
Mon maître étoit l'Amour: j'en vais servir un a
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

FABLE XVI.

La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche:
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les char
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer:
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments:
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs:
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombra
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommod
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

[1] Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, et le Cheval.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[1].
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre;
Mal en point[2], sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard, et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire,

[1] *Venelle* signifie sentier, passage étroit; et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir*.

[2] C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est l'inverse de *bien en point*, employé par nos anciens auteurs, comme synonyme d'*accompli*, de *triomphant*.

Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris[1],
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte;
Il a déja d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe scythe.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[2],

[1] C'est-à-dire *de certains* ou *de plusieurs* maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de *quelques uns*, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot liv. VI, fab. I et fab. VI. Voltaire l'a aussi employé plusieurs fois.

[2] C'est le vieillard des bords du Galèse.

. . . . Cui pauca relicti
Jugera ruris erant. . . . .



Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage [1]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du Temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort [2].

FABLE XXI.

L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas,
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh! parmi nous que venez-vous donc faire?—
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis:
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux:
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.

Un Fou et un Sage.

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer [1]:
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.

Regum æquabat opes animis; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

[1] Étoit-ce l'action d'un homme sage? Ellipse.

[2] Sic isti apathiæ, qui videri esse tranquillos, et intrepidos, et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignavæ et quasi enervatæ vitæ consenescunt. *Aul. Gell.*

[1] De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé dans ce sens par les poëtes modernes.

…rimer leur babil, irez-vous
…traiter? Vous n'êtes pas peut-être
…issant. Il faut les engager
…sser à qui peut se venger[1].

FABLE XXIII.

Le Renard anglois.

A MADAME HARVEY[2].

…ur est chez vous compagnon du bon sens;
…qualités trop longues à déduire,
…sse d'ame, un talent pour conduire
affaires et les gens,
…ur franche et libre, et le don d'être amie
…piter même et les temps orageux,
…méritoit un éloge pompeux:
…té moins selon votre génie;
…vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
…it celui-ci court et simple. Je veux
…dre encore un mot ou deux
…veur de votre patrie:
…ez. Les Anglois pensent profondément;
…, en cela, suit leur tempérament;
…ans les sujets, et forts d'expériences,
…t par-tout l'empire des sciences.
…oint ceci pour vous faire ma cour:
…à pénétrer, l'emportent sur les autres;
les chiens de leur séjour
…eilleur nez que n'ont les nôtres.
…ls sont plus fins; je m'en vais le prouver
…d'eux, qui, pour se sauver,
usage un stratagème
…pratiqué, des mieux imaginés.

…, réduit en un péril extrême,
mis à bout par ces chiens au bon nez,
…près d'un patibulaire[3].

Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute[1], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant;
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes[2]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux[3].
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges[4].
Votre prince[5] vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour

…xemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie* …ucroix *et de La Fontaine*, je trouve à la suite de … 44) une note manuscrite, en écriture du temps. « Cette fable fut faite contre le sieur abbé Du … espèce de fou sérieux, qui s'étoit mis sur le pied … à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, …rchevêque de Reims fit bien châtier. »

…Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à …e au service de Charles II. Madame Harvey eut … part aux divers changements de ministère qui …us le règne de ce roi, et elle contribua fortement …gleterre la duchesse de Mazarin, dont elle étoit …e. En 1683 madame Harvey vint à Paris, et La …souvent occasion de la voir chez mylord Mon…re, ambassadeur auprès de la cour de France. …ey mourut en 1702. La Fontaine a toujours écrit …*rvay*; mais il paroît, d'après l'éditeur de Saint-…ne c'est à tort.

…e près d'une potence.

[1] Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

[2] Des fourches patibulaires où les animaux étoient pendus.

[3] Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *houseaux* étoient des espèces de bottines ou des brodequins qui se fermoient avec des boucles et des courroies. Il paroît que c'étoit une chaussure particulière aux Parisiens dans le treizième siècle; car Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit:

> N'est pas de *hosiaus* estrenée,
> Car el n'est pas de Paris née.
> *Roman de la Rose*, v. 2151, édit. 1814.

[4] Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrange* étoit en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étranges* par *gentes exteræ*. Corneille a aussi employé cette expression; mais elle étoit déjà vieille du temps de La Fontaine.

[5] Charles II.

Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin [1], des Amours déesse tutélaire.

FABLE XXIV.

Le Soleil et les Grenouilles.

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection:
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes
Alloient dans tous les états:
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marets [2].
Cette plainte téméraire
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant:
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

FABLE XXV.

La Ligue des Rats.

Une souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin: c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace:
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit: Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates [1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet:
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déja la souris par la tête.

[1] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, étoit la nièce du cardinal de Mazarin: elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de La Porte, duc de la Meilleraie, à condition qu'il prendroit le nom et les armes de Mazarin. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1610, in-8o, p. 372-379.

[2] VAR. Dans les trois éditions du recueil du P. Bouhours, que j'ai sous les yeux, celle de Paris, 1693, p. 14, celle de Hollande, même année, p. 18, celle de Paris, 1701, p. 13, on trouve *marets*; et il est évident que ce mot a été écrit ainsi par l'auteur pour rimer avec *intérêts*; car cette orthographe n'étoit plus en usage de son temps. Dans le Dictionnaire de Furetière, 1690, on trouve *marest* et *marais*, mais nulle part *marets*.

[1] Ce mot est forgé, et n'est point françois.

Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
ronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
ont, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou ;
t si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FABLE XXVI.

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE [1].

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE [2].

Aimable fille d'une mère
qui seule [3] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
ns ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
t quelques uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en [4] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
n peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
t que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
ui bientôt vont manquer de force et de loisir.
louerai seulement un cœur plein de tendresse,
s nobles sentiments, ces graces, cet esprit :
ous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
ns celle dont sur vous l'éloge rejaillit [5].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais ;
ussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appeloit Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs [1] !
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité [2],
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument :
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi; la douleur le prévint.

[1] Théocrite, idylle XXIII.

[2] Madame de La Mésangère étoit la fille de madame de La blière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la arquise* dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mon-s*. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La ntaine*, 3e édit., p. 372.

[3] Un commentateur demande : Pourquoi le poëte dit-il *à qui ule?* Je réponds : Parcequ'alors madame de La Sablière, en-re dans l'âge de plaire, s'étoit retirée du monde, et étoit li-ée à la dévotion. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages Jean de La Fontaine*, in-8o, 3e édit., p. 338 à 346.

[4] Latinisme : *Non possum quin*. Madame de Sévigné com-nce ainsi une de ses lettres (12 février 1672, t. II, p. 324) : le ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous. »

[5] C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnoissant La Fontaine ce toujours madame de La Sablière au-dessus de toutes les res femmes.

[1] C'est-à-dire, si on la trouvoit aimable, même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle auroit comblés de ses faveurs !

[2] Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie; mais il n'en étoit pas ainsi du temps de La Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi :

Pour faire la solemnité
De sa vieille *nativité*.

Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thrésor de la langue françoyse*, p. 425, au mot *Naistre*.

Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant:
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids:
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus:
« Que tout aime à présent: l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse [1], et Didon son perfide [2].

FABLE XXVII.

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses:
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie:
La moitié! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse:
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats:
Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit:
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale:
De semblables discours rebutoient l'appointeur:
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui, mieux que vous, sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient ma-
Il faut des médecins, il faut des avocats; [lade,
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas:
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages:
Par où saurois-je mieux finir?

[1] Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.
[2] Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 450.

TABLE DES AUTEURS

DANS LESQUELS

LA FONTAINE A PUISÉ LE SUJET DE SES FABLES.

N. B. Les chiffres romains indiquent le livre, et les chiffres arabes les numéros des fables de La Fontaine où chaque auteur se trouve cité.

FIN DES FABLES.

CONTES

ET

NOUVELLES EN VERS.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DU PREMIER LIVRE DES CONTES.

1665.

Les Nouvelles en vers dont ce livre fait part au public, et dont l'une est tirée de l'Arioste, et l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont toutefois d'une même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes : il a cru qué les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pourroit sembler la plus naturelle, et par conséquent la meilleure. D'autre part aussi le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des graces que celui de notre siècle n'a pas. Les cent Nouvelles, les vieilles traductions de Boccace et des Amadis, Rabelais, nos anciens poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies sans être certain laquelle est la bonne. C'est au lecteur à se déterminer là-dessus; car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déja jeté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer. Mais auparavant il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci, et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Térence lui doit servir de modèle. Ce poëte n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis; il avoit pour but *populo ut placerent quas fecisset fabulas.*

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION DU PREMIER LIVRE DES CONTES.

1665.

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccace qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux, les métamorphoses, les bouts-rimés, régner tour-à-tour; maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, où je n'ai ajouté de nouveaux contes que parcequ'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil aussi peu considérable par sa grosseur que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des Arrêts d'Amour, avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcain fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre[1]; mais, à mon sens, elles n'en sont pas entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront : je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortissement si exact.

[1] Il s'agit ici de deux fragments du *Songe de Vaux*, et de l'*Imitation des arrêts d'Amour*, et d'une ballade que La Fontaine joignit à la première partie de ses Contes.

Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; et l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le conte, et lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne feroit assurément rien qui vaille, et pècheroit contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne pèche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces contes; elle passe légèrement : je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, ce qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois sérieusement : mais qui ne voit que ceci est un jeu, et par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leur garde. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds, en peu de mots, que j'ai mes garants; et puis ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grace de ces choses-ci; c'est seulement la manière de les conter.

Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

LIVRE PREMIER.

I. JOCONDE.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Jadis régnoit en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes états;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si votre majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère :
Aux plus charmants il n'en doit guère;
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos dames.
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce roi de Lombardie) :
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frère : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très bien vous avez dit.

Le gentilhomme part, et va quérir Joconde
(C'est le nom que ce frère avoit) :
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce et du monde;
Marié depuis peu; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse :
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frère arrive et lui fait l'ambassade;
Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi! tu me quittes! disoit-elle:
As-tu bien l'ame assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la cour?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour et nuit;
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi, qui devrois me nommer la première:
Mais ce n'est plus le temps; tu ris de mon amour:
Va, cruel, va montrer ta beauté singulière;
Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point ni de quelle manière
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant: Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même:
Et voilà de plus mon portrait
Que j'attache à ce bracelet.
Vous autres, bonnes gens, eussiez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient:
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame
Un lourdaud de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas;
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin:
Encor si c'étoit un blondin,
Je me consolerois d'un si sensible outrage;
Mais un gros lourdaud de valet!
C'est à quoi j'ai plus de regret:
Plus j'y pense, et plus j'en enrage.
Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas! ses divertissements;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde:
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord: Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoi! le pauvre homme a la jaunisse!
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.

Astolphe étoit ravi; le frère étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus;
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.

Amour en eut pitié: d'ailleurs cette tristesse
Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux

'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
'onsumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
e Romain se vit donc à la fin soulagé
'ar le même pouvoir qui l'avoit affligé.
'ar un jour, étant seul en une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet,
)ont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
« Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent conquérants voudroient avoir ta place;
Et tu sembles la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
ue me venir trouver seule en ce cabinet.
orimène tantôt t'en a fait le message;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
t n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
ans te mettre en souci de ce que je souhaite! »

ui fut bien étonné? ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.
Ce bel Adon étoit le nain du roi,
Et son amante étoit la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
)es fentes que le bois laissoit en divers lieux.
'es amants se fioient au soin de Dorimène;
eule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là :
Iais la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite;
Car voici comme il raisonna :
e ne suis pas le seul; et puisque même on quitte
Jn prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

'e penser le console; il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
'est à qui l'aimera; la plus prude s'en pique :
Astolphe y perd mainte pratique.
'ela n'en fut que mieux; il en avoit assez.
letournons aux amants que nous avons laissés.

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les rois il faut plus de mystère
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être maladroit;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du monde
Fît un dénombrement des rois et des césars
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colère,
Et sans en faire pire chère.

Moi qui vous parle, sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé, par mon destin,
De reconnoître cocuage
Pour un des dieux du mariage,
Et, comme tel, de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue;
Puis vint à celle du roi.

Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue :
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait; et de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de cour.

Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, et courons le pays;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms; je laisserai mon train;

Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.

Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux; nous avons de l'esprit:
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sèmeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.

Leur bagage étant prêt, et le livre sur-tout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plupart des lieux,
Femme d'échevin, ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bo
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plus tôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable.
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'est assez d'un.

J'y consens, dit Joconde; et je sais une dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est fem
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le roi; laissons la qualité :
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs il n'y faut point faire tant de façon.
Être en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou vola
Chez les dames de haut parage
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres enc
Une grisette est un trésor;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du t
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle :
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.

Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle :
Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songeois, dit le roi; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder :
Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas :
Tirons au sort; c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office.

De la chape à l'évêque [1], hélas! ils se battoient
Les bonnes gens qu'ils étoient!
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance :
Le marché fut conclu; et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et sur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse.
Car il n'est si sotte, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, et maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
Dit la fille fort affligée:
De les aller trouver je me suis engagée;
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau.

[1] Disputer de la chape à l'évêque, se dit proverbialement pour contester une chose qui ne peut appartenir à aucun de ceux qui se la disputent.

Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout-à-l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle, mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siége soit vacant;
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant:
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit: Ah! gardez-vous-en bien;
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.

La porte ouverte elle laissa:
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa;
Et Dieu sait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le roi lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le roi lombard dit à part soi:
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; et, sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine:
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le roi dit au Romain:
Frère, dormez jusqu'à demain;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment! dit le Romain: mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi? dit le roi, j'ai toujours attendu;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,

J'aurois couru volontiers quelque poste;
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matière.
Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entière:
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trève de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent: Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux;
Leur confessa tout le mystère.
Loin de lui faire pire chère,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par-là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures;
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers et du bruit des alarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi lombard dit au Romain:
Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes sont infidèles,
Consolons-nous : bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour;
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes:
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,
(Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis, soit de l'un soit de l'autre,)
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre;
Et si par quelque étrange cas
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra [1] dans cette prophétie.

Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé;
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé,
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas [2], en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

II. RICHARD MINUTOLO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour et la galanterie.
De beaux objets cet état est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont qui font venir l'envie
D'être amoureux quand on ne voudroit pas.

Une sur-tout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune gentilhomme
Qu'on appeloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui sût si bien le numéro [3].
Force lui fut; d'autant que cette belle
(Dont sous le nom de madame Catelle
Il est parlé dans le Décaméron)
Fut un long temps si dure et si rebelle,
Que Minutol n'en sut tirer raison.
Que fait-il donc? Comme il voit que son zèle
Ne produit rien, il feint d'être guéri;
Il ne va plus chez madame Catelle;
Il se déclare amant d'une autre belle;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit; pas grain de jalousie:
Sa concurrente étoit sa bonne amie.

[1] Rencontra juste. Il y a ici ellipse.
[2] Soulagement, plaisir.
[3] Phrase de comptoir. C'est connoître les numéros des marchandises, les signes qui en indiquent l'origine, la qualité, le prix. (M. BOISSONADE.)

Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant, mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer;
Et fit si bien que madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler,
Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit, pour vous dissimuler.
Votre mari voit madame Simonne;
Vous connoissez la galante que c'est:
Je ne le dis pour offenser personne;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux;
Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous:
Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle
Que votre époux, chez Janot le baigneur,
Doit se trouver avecque sa donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La dame a stipulé
Qu'en une chambre où tout sera fermé
L'on les mettra, soit craignant qu'on n'ait vue
Sur le baigneur; soit que, sentant son cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez sa place, et ne marchandez pas:
Gagnez Janot; donnez-lui cent ducats:
Il vous mettra dedans la chambre noire,
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire;
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point; vous gâteriez l'histoire;
Et vous verrez comme tout en ira.

L'expédient plut très fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt.
Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle,
Laissez-moi faire; et le drôle et sa belle
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buse?

Lors pour sortir elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout: si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle
En ce pays le dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot qui fit le réservé;
Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.

Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande;
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guère n'attend: il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua; l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher,
Point de mari, point de dame Simonne,
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus je le laisse à penser:
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire, et ne voulut mot dire.
Il en profite, et se garde de rire;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le sire,
Il me faudroit un esprit bien plus fort:
Premièrement il jouit de sa belle,
En second lieu il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela.

Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'est trop souffrir, traître! ce lui dit-elle:
Je ne suis pas celle que tu prétends.

Laisse-moi là, sinon à belles dents
Je te déchire et te saute à la vue.
C'est donc cela que tu te tiens en mue[1],
Fais le malade et te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours?
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas, ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté, que ta dame Simonne?
Le rare oiseau! ô la belle friponne!
T'aimois-je moins! Je te hais à présent;
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre!

Pendant cela Richard pour l'apaiser
La caressoit, tâchoit de la baiser;
Mais il ne put, elle s'en sut défendre.
Laisse-moi là! se mit-elle à crier;
Comme un enfant penses-tu me traiter?
N'approche point, je ne suis plus ta femme;
Rends-moi mon bien: va-t'en trouver ta dame;
Va, déloyal, va-t'en, je te le dis!
Je suis bien sotte et bien de mon pays
De te garder la foi du mariage!
A quoi tient-il que, pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie?
Je le devrois afin de te punir;
Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.

A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle: ô dieux! quelle insolence!
Rougira-t-il? Voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, et fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.
Elle tomba plus d'à-demi pâmée.
Ah! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant!
Que dira-t-on? me voilà diffamée!
Qui le saura? dit Richard à l'instant:
Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour:
Adresse, force, et ruse, et tromperie,
Tout est permis en matière d'amour.
J'étois réduit, avant ce stratagème,
A vous servir, sans plus, pour vos beaux yeux;
Ai-je failli de me payer moi-même?
L'eussiez-vous fait? Non, sans doute; et les dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content: vous n'êtes point coupable:
Est-ce de quoi paroître inconsolable?
Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.

Tout ce discours n'apaisa point Catelle;
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle,
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle;
Contente-toi: veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot?
Ne faites point, dit-il, cette folie;
Votre plus court est de ne dire mot:
Pour de l'argent, et non par tromperie,
(Comme le monde est à présent bâti,)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir! songez-y, je vous prie:
En des combats n'engagez point sa vie;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.

A ces raisons enfin Catelle cède.
La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais bannissons bien loin toute espérance:
Jamais mon zèle et ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement...
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait:
Que reste-t-il? le plus fort en est fait.

Tant bien sut dire et prêcher, que la dame,
Séchant ses yeux, rassérénant son ame,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, et le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été:
Car quand l'amour d'un et d'autre côté
Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savants en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content, et fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre[2].

[1] C'est-à-dire que tu gardes le lit, ou que tu te tiens en retraite. Le mot *mue*, en ancien françois, signifioit et signifie encore une grande cage où l'on mettoit les volailles destinées à être engraissées, et où elles *muoient* ou changeoient de plumage.

[2] A la revue, à l'occasion, et soutenir la comparaison les autres.

Pas ne voudrois en faire un plus rusé :
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé !

III. LE COCU BATTU ET CONTENT.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

N'a pas long-temps de Rome revenoit
Certain cadet, qui n'y profita guère,
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante, et d'un page suivie;
En la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou [1] de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu : chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, et belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors [2] que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit :
Et s'informant comment on l'appeloit :
C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais, comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien et beau
(Non toutefois sans l'avis de sa femme).
Le fauconnier plut très fort à la dame;
Et n'étant homme en tel pourchas [3] nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place;
La jeune dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.

Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage et fidèle;
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu; je n'en fus retenue
Que pour n'oser un tel cas publier;
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme :
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voici l'état où j'ai laissé l'affaire.

Messire Bon se mit fort en colère.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux;
Dans le jardin attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aisément;
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagème :
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur!
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.

Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent

[1] Beaucoup.
[2] Hors, excepté de.
[3] Poursuite, sollicitation.

Dans le jardin, où ne trouva personne:
Garde n'avoit; car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.

Quand le galant, un assez bon espace[1],
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place;
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu[2].
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tout moment sa paresse maudit.
Le pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame,
Et lui cria: Quoi donc! méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte!
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi.
Et ne t'attends de m'induire à luxure:
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A monseigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toi, tu viens avec un front de page!
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera;
Et monseigneur puis après le saura.

Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, disoit entre ses dents:
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et valet si chastes, si prudents!
Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froisse une épaule:
De horions laidement l'accoutra;
Jusqu'au logis ainsi le convoya.

Messire Bon eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque-là;
Mais, le voyant si sage et si fidèle,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva;
Lui conta tout, en lui disant: M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femm
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.

[1] Pour *espace de temps*. Ellipse.

[2] Quand on se sépare après avoir bu ensemble, on boit un dernier coup, qui est le vin de l'adieu.

IV. LE MARI CONFESSEUR.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELL

Messire Artus, sous le grand roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploit
Fait chevalier en grand'cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon;
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si[1] s'en revint tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.

Messire Artus ne prit goût à l'affaire;
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire:
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie?
C'est moitié trop: sachons la vérité.

Pour ce s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus;
Puis, à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Père, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'étoit, pour sûr, la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus,
Dont bien lui prit. Ah! dit-il, infidèle!
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fausse femelle,

[1] *Si* signifie ici *il* ou *ainsi*, comme dans ce passage du de Tristan, en ancien langage: « Quant Tristan se sentit *si* eut paour de mort. »

Qui d'un tel pas se sut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller!
On vous a fait, dites-vous, chevalier;
Auparavant vous étiez gentilhomme;
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni soit Dieu! dit alors le bon homme;
Je suis un sot [1] de l'avoir si mal pris.

V. LE SAVETIER.

Un savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très avisé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu sait pourquoi: le galant, en effet,
Crut que par-là baiseroit la commère.
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
Ce lui dit-il, et sans débourser rien:
Accordez-moi ce que vous savez bien.
Je songerai, répond-elle, à la chose:
Puis vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit: Parbieu! femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper notre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule;
De la donner je ne crois qu'il recule;
Puis tousserez, afin de m'avertir,
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.

Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta;
Dont le mari puis après se vanta;
Si [2] que chacun glosoit sur ce mystère.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois;
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous?
Elle répond: Ah! monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos dames?

[1] Le mot *sot* avoit, du temps de La Fontaine, une double signification, et étoit quelquefois le synonyme de *cocu*. Voyez la remarque de M. Boissonade dans notre édition des poésies de Rambouillet et de Maucroix, in-8o, 1825, p. 361.

[2] Tellement.

Notez qu'illec [1], avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi.
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas madame en use ainsi:
Mais quoi! chacun n'est pas si sage qu'elle.

VI. LA VÉNUS CALLIPYGE.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE.

Du temps des Grecs deux sœurs disoient avoir
Aussi beau cul que fille de leur sorte;
La question ne fut que de savoir
Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.
Pour en juger un expert étant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,
Puis l'épousant lui fait don de son ame;
A son exemple un sien frère est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme.
Tant fut entre eux à la fin procédé,
Que par les sœurs un temple fut fondé
Dessous le nom de Vénus belle fesse.
Je ne sais pas à quelle intention,
Mais c'eût été le temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

VII. LES DEUX AMIS.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE.

Axiochus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants, et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compère:
Je prends sur moi le hasard du péché [2].

[1] Que là.

[2] La Fontaine a un peu changé cette historiette pour en adoucir l'immoralité. Voyez Athénée, trad. de Schweighaeuser, t. V, XIII, c. XXXIV.

VIII. LE GLOUTON.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE.

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe; il crève, on y court;
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu:
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson.

IX. SOEUR JEANNE.

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison;
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit:
Vivez comme sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde et sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant:
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

X. LE JUGE DE MESLE [1].

Deux avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplexe un juge de province:
Si [2] ne put onc [3] découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur;
Du doigt les serre: il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint, et le juge repart:
Ne me blâmez, messieurs, pour cet égard:
De nouveauté dans mon fait il n'est maille;
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

[1] C'est Mêle ou Mesle sur Sarthe, dont il est ici question. Cette petite ville est à quatre lieues d'Alençon, dans le département de l'Orne. C'étoit une baronnie dans la sergenterie ou châtellenie d'Essay, où l'on comptoit quatre-vingt-neuf feux. Ce lieu est fort ancien, et il en est fait mention au neuvième siècle. Cette désignation particulière du poëte prouve qu'il a mis en vers un fait connu.

[2] *Il* ou *ainsi*.

[3] Jamais, aucunement.

XI. LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un paysan son seigneur offensa:
L'histoire dit que c'étoit bagatelle;
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hart:
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon; et de trois peines l'une
Tu peux choisir: ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le paysan consultant là-dessus:
Trente aulx sans boire! ah! dit-il en soi-mêm
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria: Pour Dieu, miséricorde!
Son seigneur dit: Qu'on apporte une corde:
Quoi! le galant m'ose répondre encor!

Le paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail; et le seigneur commande
Que l'on en cueille, et sur-tout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le conte [1]:
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son seigneur rit, et sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe; ainsi fait le deuxième:
Au tiers il dit: Que le diable y ait part!
Bref, il en fut à grand'peine au douzième,
Que s'écriant, Haro! la gorge m'ard!
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire!
Son seigneur dit: Ah! ah! sire Grégoire,
Vous avez soif! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas [2].

[1] *Conte* pour *compte*. Dans toutes les éditions donné temps de La Fontaine, même dans celle de 1685, il est *conte*. On écrivoit ainsi alors.

[2] Terme emprunté à l'art vétérinaire. Le *lampas* e gonflement presque toujours inflammatoire de la meml

Or buvez donc, et buvez à votre aise;
Bon prou[1] vous fasse! Holà, du vin, holà!
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aulx soient sur les coups précomptés;
Car, pour l'argent, par trop grosse est la somme:
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le seigneur; mais laissons les oignons.

Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance:
Au deux, il dit: Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents.
Le tiers est rude; il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace,
Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout:
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc[2] si cruelle aventure.
Deux forts paillards[3] ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson:
Grace! dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.

Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu, cessez: hélas! je n'en puis plus.
Son seigneur dit: Payez donc cent écus,
Net et comptant: je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur: j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux, n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit: C'est tout mon fait.

muqueuse, qui, dans la bouche des chevaux, recouvre la voûte du palais, et qui garnit la face interne des dents. Ce mot, par extension, servoit à désigner le palais de la bouche du cheval; et c'est ainsi qu'il est défini dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie françoise (1696, in-folio, t. I, p. 379, édition de Hollande).

[1] Profit.

[2] Jamais.

[3] Ce mot est employé ici selon son ancienne signification, et désigne des habitants de la campagne, des rustres qui couchent sur la paille.

On examine; on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face:
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui sert? il convient tout payer.

C'est grand'pitié quand on fâche son maître.
Ce paysan eut beau s'humilier;
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vider la bourse, émoucher les épaules;
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un carolus[1].

LIVRE SECOND.

PRÉFACE

DU SECOND LIVRE DES CONTES. 1667.

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur[2], et par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, et ne pas faire un poëme épique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin: car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité; il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux! Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte: cependant, que l'on considère quelques unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins

[1] Ancienne monnoie.

[2] La Fontaine a tenu si peu cette promesse, que depuis il a plus que doublé le nombre de ses contes, et que les derniers qu'il composa furent encore plus licencieux.

de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais; quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, et que c'en sont de très grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, et disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroient en effet dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu M. de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot; car notre auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément quand il a suivi la manière de nos vieux poëtes, QUORUM IN HAC RE IMITARI NEGLIGENTIAM EXOPTAT POTIUS QUAM ISTORUM DILIGENTIAM.[1]

Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents et les circonstances, quelquefois le principal évènement et la suite; enfin, ce n'est plus la même chose, c'est proprement une nouvelle nouvelle; et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. NON SIC DECET CONTAMINARI FABULAS[2], diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire ni fable où il s'agissoit de la bienséance et des règles du dramatique. Ce privilége cessera-t-il à l'égard des contes faits à plaisir? et faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect et plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement.

D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'enchérir? Nous en demeurons d'accord; et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matières, le dernier surtout: car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du temps, est la suite et la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très malaisées[1], il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut; par ce moyen vous vous soulagez vous-même, et vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce qui préparoit cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de contes chacun devoit être content à la fin: cela plait toujours au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point venir là, si l'on peut, ni faire rire et pleurer dans une même nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques, et que nous fassions un ouvrage moitié femme, moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'auteur a eues. On en pourroit encore alléguer de particulières, et défendre chaque endroit, mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valoir davantage, si l'étendue des préfaces l'avoit permis.

[1] TÉRENCE, prologue de l'Andrienne.
[2] *Idem*, *ibid*.

I. LE FAISEUR D'OREILLES
ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES ET D'UN CONTE DE BOCCACE.

Sire Guillaume, allant en marchandise,
Laissa sa femme enceinte de six mois,
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise[2],
Nommée Alix, du pays champenois.
Compère André l'alloit voir quelquefois:
A quel dessein? Besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait. C'étoit un maître sire;
Il ne tendoit guère en vain ses filets;
Ce n'étoit pas autrement sa coutume:
Sage eût été l'oiseau qui de ses rets
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point;
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point,
De ce défaut on n'accusoit la belle;
Elle ignoroit les malices d'amour;
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui, sans long compliment
La considère, et lui dit froidement:

[1] On voit par ce passage que La Fontaine n'a pas écrit si facilement tant de vers faciles, et que c'est en connaissance de cause qu'il a su triompher des difficultés du genre qu'il avoit adopté.
[2] D'assez bonne façon, de manières agréables.

his comme au bout du royaume
allé le compère Guillaume
ever l'enfant que vous portez;
is bien qu'il lui manque une oreille;
uleur me le démontre assez,
t vu mainte épreuve pareille.

Dieu! reprit-elle aussitôt,
s-vous? quoi! d'un enfant monaut[1]
herois! N'y savez-vous remède?
lt-il[3], je vous puis donner aide
soin, et vous jurerai bien
que vous ne m'en feroit tant faire;
l'autrui ne me tourmente en rien,
epté ce qui touche au compère;
ce point je m'y ferois mourir.
ons, sans plus en discourir,
maître à forger des oreilles.

z-vous de les rendre pareilles,
femme. Allez, n'ayez souci,
-t-il; je prends sur moi ceci.
alant montre ce qu'il sait faire.
fut nice[4] (encor que nice fût)
Alix, que le jeu ne lui plût.
her ne faut[5] pour cette affaire.
aquoit de grande affection
avail; faisant ore[6] un tendon,
repli, puis quelque cartilage,
laignant l'étoffe et la façon.
, dit-il, nous polirons l'ouvrage,
nettrons en sa perfection,
si bien qu'en ayez bonne issue.
en suis, dit-elle, bien tenue:
avoir ici-bas un ami.

main, pareille heure venue,
André ne fut pas endormi:
lla chez la pauvre innocente.
, dit-il, toute affaire cessante,
ever l'oreille que savez.
dit-elle, allois par un message
ertir de hâter cet ouvrage:
en haut. Dès qu'ils furent montés,
suivit la chose encommencée[7].
t ouvré, qu'Alix dans la pensée
e affaire un scrupule se mit;
ocente au bon apôtre dit:

Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
Rien, rien, dit-il; à cela j'ai soigné:
Jamais ne faux en rencontres pareilles.

Sur le métier l'oreille étoit encor
Quand le mari revient de son voyage;
Caresse Alix, qui du premier abord:
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage!
Nous en tenions sans le compère André,
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente;
Sire André donc, toute affaire cessante,
En a fait une: il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier;
De tels amis on a toujours affaire.

Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas; puis, outré de colère,
Il prit une arme à côté de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte apaisèrent la noise.

Hélas! monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent,
Le compte y est; et quant au demeurant
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage:
Vous pouvez voir; si je mens, tuez-moi;
Je m'en rapporte à votre bonne foi.

L'époux, sortant quelque peu de colère,
Lui répondit: Or bien, n'en parlons plus;
On vous l'a dit; vous avez cru bien faire;
J'en suis d'accord: contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ai qu'un mot: faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant:
Ne parlez point de notre différent;
Soyez secrète, ou bien vous êtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement;
Me feindre absent, en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra; puis de quelque propos
L'amuserez, sans toucher à l'oreille;
Car elle est faite, il n'y manque plus rien.

u'une oreille.

imple, ignorante.
ne.
naintenant, présentement.
cée, mise en train.

Notre innocente exécuta très bien
L'ordre donné. Ce ne fut pas merveille ;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guère ne tarde,
Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit
Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.
Le mari frappe : Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume étoit armé de sorte
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il sort pourtant, et va querir main-forte,
Ne le voulant sans doute assassiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper,
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas ;
Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire ;
Ferma très bien la porte sur le sire.

André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas,
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André ; contez-lui votre cas
De bout en bout ; courez, n'y manquez pas ;
Pour l'amener, vous direz à la dame
Que son mari court un péril très grand ;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir en rencontres pareilles ;
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête ;
Que son époux est tout près d'y passer ;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête ;
Que toutefois, comme elle n'en peut mais[1],
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez ; je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
Chez sire André, dont la femme accourut
En diligence, et quasi hors d'haleine ;
Puis monta seule, et, ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,

[1] Plus, davantage, jamais, de *magis*.

La fait asseoir, et puis commence ainsi :
L'ingratitude est mère de tout vice :
André m'a fait un notable service ;
Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix ; je veux d'un si bon tour
Me revancher, et je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court ;
Le moule en est assurément la cause :
Or je les sais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commère,
Et près d'André la jeta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue[1], en jouit.

La dame prit le tout en patience ;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, et non sur sire André,
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace[2].

Qu'on dit bien vrai que se venger est doux !
Très sage fut d'en user de la sorte :
Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront, à mon sens, se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer ;
Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé ;
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles.
Je dis à moins ; car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

II. LES CORDELIERS DE CATALOG[NE]

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES
NOUVELLES.

Je veux vous conter la besogne
Des cordeliers de Catalogne :
Besogne où ces pères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,

[1] C'est-à-dire en partie de gré, en partie de force.
[2] C'est-à-dire qu'il rendoit plus qu'il n'avoit reçu. La fou[ace] est un pain cuit sous la cendre, ou une sorte de galette grossi[ère]

Et crut y gagner paradis.
Telles gens par leurs bons avis
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à soi filles et femmes,
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne savoit
Gloser encor sur l'évangile
(Temps à coter fort difficile),
Un essaim de frères mineurs,
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une confrérie
Par les bons pères fut bâtie.
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée:
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frère André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche:

Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage:
Nous l'avouons; et, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses
C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit:
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; et de vos restes
Rendez grace aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle!
Qui vous témoigne notre zèle;
Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné;
Droit enfin, et non pas aumône:
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les enfants de saint François.
Cela fondé sur l'Écriture:
Car il n'est bien dans la nature
(Je le répète, écoutez-moi)
Qui ne subisse cette loi
De reconnoissance et d'hommage.
Or, les œuvres de mariage
Étant un bien, comme savez,
Ou savoir chacune devez,
Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir:
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience:
N'en faites point de conscience;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait:
Tout ceci doit être secret
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apôtre
Qui font à notre intention:
Foi, charité, discrétion.

Frère André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon:
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda très bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du prédicateur.

Ce n'est pas tout, il s'exécute:
Chacune accourt; grande dispute
A qui la première paiera:
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
Et notre mère sainte église,
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire:
De par Dieu, souffrez qu'on respire!
C'en est assez pour le présent;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre;
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre:
Tout avec ordre; et, croyez-nous,
On en va mieux quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence:

Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la commère.
Je laisse à penser quelle chère
Faisoit alors frère Frapart.
Tel d'entre eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes:
Tel aux douze et quinze passoit;
Frère Roc, à vingt se chaussoit[1].
Tant et si bien que les donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent:
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers:
Mais les donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées.
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux pères n'expédioient
Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car dans ces dîmes de rebut
Les lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit: Mon Dieu! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frère;
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement:
Quoi? quelle affaire? êtes-vous folle?
Il est minuit, sur ma parole:
Demain vous direz vos péchés:
Tous les bons pères sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Et, par Dieu, si! dit-il, madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup;
Vous ne bougerez pour ce coup.

[1] C'est-à-dire, s'arrangeoit de vingt, en employoit vingt.

Qu'avez-vous fait? et quelle offense
Presse ainsi votre conscience?
Demain matin, j'en suis d'accord.
Ah! monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle; ce qui me presse
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer; car, si j'attends,
Je ne le pourrai de long-temps;
Le frère aura d'autres affaires. —
Quoi payer? — La dîme aux bons pères. —
Quelle dîme? — Savez-vous pas? —
Moi, je le sais! — C'est un grand cas,
Que toujours femme aux moines donne... —
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres? reprit l'époux. —
Eh! la! monsieur, c'est ce que nous....
Mais j'aurois payé depuis l'heure;
Vous êtes cause qu'en demeure[1]
Je me trouve présentement,
Et cela, je ne sais comment,
Car toujours je suis coutumière
De payer toute la première.

L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment;
Il ne sut que dire et que croire.
Enfin pour apprendre l'histoire
Il se tut, il se contraignit;
Du secret, sans plus, se plaignit,
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre dame
Payoit la même pension:
Ce lui fut consolation.

Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte:
Votre sœur paie à frère Aubry;
La baillie au père Fabry;
Son altesse à frère Guillaume,
Un des beaux moines du royaume.
Moi, qui paie à frère Girard,
Je voulois lui porter ma part.

Que de maux la langue nous cause!
Quand ce mari sut toute chose,
Il résolut premièrement
D'en avertir secrètement
Monseigneur, puis les gens de ville.

[1] En retard. Ce mot, en ce sens, n'est plus usité que comm terme de palais.

Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain devant la dame
Il fait venir frère Girard,
Lui porte à la gorge un poignard,
Lui fait conter tout le mystère.
Puis, ayant enfermé ce frère
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va par-tout conter sa chance.
Au logis du prince il commence;
Puis il descend chez l'échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.

Toute la ville en est troublée,
On court en foule à l'assemblée,
Et le sujet de la rumeur
N'est point su du peuple dîmeur.

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastère;
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés,
Afin que la gent cordelière,
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort;
L'avis du feu fut le plus fort.

On court au couvent tout-à-l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta;
Un bourgeois sa grange prêta.
La penaille [1], ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautant alentour,
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère,
Ni moinillon, ni béat père:
Robes, manteaux, et capuchons,
Tout fut brûlé comme cochons;
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre frère Girard,
Il avoit eu son fait à part.

[1] *Penaillon* signifie une guenille, un haillon, et, par terme de [mépris], un moine. La *penaille* désigne donc la troupe vêtue [de] penaillons, ou une troupe de moines. Ce mot est, je crois, [de] l'invention de La Fontaine.

III. LE BERCEAU.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Non loin de Rome un hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence;
Homme sans bruit, et qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense:
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfants;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.

Comme il arrive en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse et gentille,
D'esprit si doux et d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua: très bien le lui sut dire;
Muet n'étoit, elle sourde non plus;
Dont il avint qu'il sauta par-dessus
Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un; car la difficulté
Ne gisoit pas à plaire à cette belle:
Pinuce étoit gentilhomme bien fait;
Et jusque-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle:
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appeloit),
En mariage à l'envi demandée,
Rejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants, ô vous pères et mères;
Tant vos moitiés, vous époux et maris:
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.

Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie

D'un sien ami, dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'hôte,
Vous savez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit:
Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'amant, quelque coin de réserve?
L'hôte repart: Il ne nous reste plus
Que notre chambre, où deux lits sont tendus;
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenants; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous et monsieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit: Volontiers; je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plus tôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite:
Chacun couché, pour la belle on mettoit
Un lit de camp; celui de l'hôte étoit
Contre le mur, attenant de la porte;
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du survenant;
Entre les deux un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'hôte apparemment[1]
Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les moments de la nuit,
Son temps venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie,
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Trève se fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne veulent longue pause.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis[2]
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche, et quand il plut à Dieu

[1] En apparence.
[2] La porte.

Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne sais quoi tomba.
Le bruit fut grand; l'hôtesse s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en soi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue:
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue:
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari!
Disant ces mots, auprès de cet ami,
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi[1],
Le compagnon, dedans un tel rencontre;
La mit en œuvre, et sans témoigner rien
Il fit l'époux, mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux: et c'est tout le contraire,
Il le fit mal; car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'hôtesse eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari? dit-elle; et quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents,
Que le galant recommence la fête.
La dame étoit de bonne emplette encor;
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord:
Chemin faisant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette, appréhendant
D'être surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causoit le berceau;
Et pour son lit il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaissant sa voix
(Gens trop heureux font toujours quelque fau
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi! Colette est un morceau de roi.
Si tu savois ce que vaut cette fille!
J'en ai bien vu, mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout

[1] Ni étourdi. Élision qu'on ne pourroit se permettre au
d'hui.

lement six postes se sont faites;
ıon compté, et ce ne sont sornettes.

l propos l'hôte tout étourdi
n confus gronda quelques paroles.
se dit tout bas à cet ami,
prenoit toujours pour son mari:
is plus chez toi ces têtes folles;
ıds-tu point comme ils sont en débat?
séant l'hôte sur son grabat
levé, commence à faire éclat.
nt! dit-il d'un ton plein de colère,
enicz donc ici pour cette affaire!
entendez! et je vous sais bon gré
ı moquer encor comme vous faites!
ez-vous, beau monsieur que vous êtes,
ıeurer quitte à si bon marché?
ıe tient-il qu'à honnir des familles?
ıs ébats nous nourrirons nos filles!
s d'avis! Sortez de ma maison:
Dieu que j'en aurai raison.
coquine, il faut que je te tue.

ɜcours proféré brusquément,
, plus froid qu'une statue,
ıns pouls, sans voix, sans mouvement.
ı se tut l'espace d'un moment.
entra dans des pleurs nonpareilles.
se, ayant reconnu son erreur,
ıelque temps le loup par les oreilles [1].
ami se souvint par bonheur
ıerceau, principe de la chose.
ınt donc à Pinuce sa voix:
endras-tu, dit-il, une autre fois?
averti que le vin seroit cause
malheur? Tu sais que, quand tu bois,
a nuit tu cours, tu te démènes,
contant mille chimères vaines
te mets dans l'esprit en dormant.
ı au lit. Pinuce, au même instant,
dormeur, poursuit le stratagème,
mari prit pour argent comptant.
ıt pas jusqu'à l'hôtesse même
' voulût aussi contribuer.
: sa fille elle alla se placer;
ı ce poste elle se sentit forte.
ɜl moyen, comment, de quelle sorte,
-t-elle, auroit-il pu coucher
ʼolette, et la déshonorer?
bougé toute nuit d'auprès d'elle:

[1] loup par les oreilles est une expression proverbiale
ıe style vulgaire, s'emploie lorsque, surpris dans
ıire fâcheuse, on envisage du péril de tous côtés, et
ıt quel parti prendre.

Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinucio nous l'alloit donner belle!
L'hôte reprit: C'est assez; je vous croi.

On se leva, ce ne fut pas sans rire:
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret; et quiconque eut du bon
Par-devers soi le garda sans rien dire.

IV. LE MULETIER.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Un roi lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire):
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier mort sans enfants,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci, prince sage et prudent.

Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; et la couche royale
De part et d'autre étoit assurément
Aussi complète, autant bien assortie
Qu'elle fut onq [1], quand messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car, s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.

Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour,
Qu'un maître-ès-arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.

Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord à jouir de sa mie [2].

[1] Jamais.
[2] Amie, maîtresse chérie.

Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si[1] se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Éprouver tout, et tenter le hasard.

L'usage étoit chez le peuple lombard,
Que quand le roi, qui faisoit lit à part
(Comme tous font), vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, et sur son dos n'avoit
Qu'une simarre: à la porte il frappoit
Tout doucement; aussitôt une dame
Ouvroit sans bruit; et le roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la dame éteignoit en sortant
Cette clarté: c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors[2] que le roi ne vînt pareillement.
Mais ce jour-là, s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.

Le muletier, frais, gaillard, et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite,
(Un muletier à ce jeu vaut trois rois)
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement[3], et crut que la colère
Rendoit le prince, outre son ordinaire,
Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le ciel est toujours juste;
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander;

[1] Pourtant.
[2] Hormis.
[3] En pensée.

Un magistrat sait les points décider:
Au jeu d'amour le muletier fait rage,
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine,
Lorsqu'Agiluf alla trouver la reine,
Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort.
Certes, monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir: même outre l'ordinaire
En avez pris et beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop; votre santé m'est chère.

Le roi fut sage et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors[1] le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Point ne faillit dedans sa conjecture;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystère, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le roi, pendant qu'il treml
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire;
Et cela fait, le prince se retire.

Il oublia de serrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le prince en son ame

[1] Excepté.

e ci donc ! qui croiroit que ma femme
té si vaillante au déduit [1] ?
eudelingue a-t-elle cette nuit
l'ébats à plus de quinze ou seize ?
:n vit vers le front de tondus.
, dit-il, qui l'a fait si [2] se taise :
eurant, qu'il n'y retourne plus.

ORAISON DE SAINT JULIEN.

OUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

p de gens ont une ferme foi
brevets, oraisons et paroles :
s d'eux ; et je tiens, quant à moi,
s tels sorts sont recettes frivoles,
sont ; c'est sans difficulté.
-il vrai qu'auprès d'une beauté
ont des vertus nonpareilles ;
font en amour des merveilles :
ur se laisse à ce charme amollir.
brevets je veux bien me servir ;
es, non. Voici pourtant un conte
ison de monsieur saint Julien [3]
ıd d'Ast produisit un grand bien.
eût dite, il eût trouvé mécompte
gent, et mal passé la nuit.

lloit devers Château-Guillaume,
rois quidams (bonnes gens, et sans bruit,
mbloit, tels qu'en tout un royaume
it cru trois aussi gens de bien) ;
'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
quidams, tout pleins de courtoisie,
abord, et l'ayant salué
nblement : Si notre compagnie,
nt-ils, vous pouvoit être à gré,
vous plût achever cette traite
nous, ce nous seroit honneur.
geant, plus la troupe est complète,
le vaut : c'est toujours le meilleur.
brigands infestent la province,
ne sait à quoi songe le prince
uffrir. Mais quoi ! les mal-vivants
oujours. Renaud dit à ces gens
ntiers. Une lieue étant faite,
ourant, pour tromper le chemin,
et d'autre, ils tombèrent enfin

Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très bons effets ;
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre,
Ainsi du reste ; où sans pact [1] ni demi [2]
(De quoi l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit ; l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
Ne sauroit faire avec tout son latin.

Ces survenants de mainte expérience
Se vantoient tous ; et Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison ?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple et qui vis à l'antique.
Bien vous dirai qu'en allant par chemin
J'ai certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter ; et j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous, et que je crains autant.
Et ce matin, monsieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oui, dit Renaud. Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,
Pour cejourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.

Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;
La nuit de plus étoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi
Vous servez-vous de ces mots en voyage ?
Point, lui dit l'autre ; et vous jure ma foi
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage :
Mais si je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-là volontiers gagerai,
Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie ;
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,

mour.

les nous apprennent que saint Julien, pour expier
olontaire, s'étoit dévoué à recevoir chez lui tous
Il étoit, par cette raison, devenu le patron des
t nos vieux poëtes désignent ordinairement une
ge et un bon gîte par le nom d'hôtel de saint

[1] Au lieu de *pacte*. Le poëte a retranché une lettre pour que ce mot n'eût qu'une syllabe. Ces licences étoient permises aux poëtes du siècle de Louis XIV.

[2] Leroux, dans son *Dictionnaire comique, satirique*, t. I, p. 362, nous apprend que c'est un usage commun chez le petit peuple de dire *sans respect ni demi*, pour dire *sans aucun respect*. *Sans pacte ni demi*, ou *sans pacte ni demi-pacte*, signifie *sans aucun pacte*. C'est ainsi que dans un sens opposé, pour exprimer un fourbe trompé par un plus grand fourbe, on a dit : *A fourbe fourbe et demi*, ou *à menteur menteur et demi*.

Poursuivit-il, si l'avez agréable:
C'est la raison. L'autre lui répondit:
J'en suis d'accord; et gage votre habit,
Votre cheval, la bourse au préalable;
Sûr de gagner, comme vous allez voir.

Renaud dès-lors put bien s'apercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable.
Mais quel remède? En côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix:
Çà, descendez, dit-il, mon gentilhomme;
Votre oraison vous fera bon besoin;
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval,
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitôt
Perdus de vue; et le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,
Va tout dolent, et craint avec raison
Qu'il n'ait, ce coup, malgré son oraison,
Très mauvais gîte; hormis qu'en sa valise
Il espéroit: car il est à noter
Qu'un sien valet, contraint de s'arrêter
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,
Et ce fut là le pis de l'aventure:
Le drôle, ayant vu de loin tout le cas
(Comme valets souvent ne valent guères),
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, et dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues;
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se désespérer
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, et le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon; c'est tout mal ou tout bien:
Dans ses faveurs il n'a point de mesures;
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater: témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha;
Dire comment, je n'en sais pas la sorte.
Son bon destin, par un très grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; et ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.
Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,
Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de pai
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu soit loué! dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'assaille
De toutes parts: il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile et perclus,
Au désespoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble, et frisson
Si hautement, que quelqu'un l'entendit.

Ce quelqu'un-là, c'étoit une servante;
Et sa maîtresse, une veuve galante
Qui demeuroit au logis que j'ai dit;
Pleine d'appas, jeune, et de bonne grace.
Certain marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit: et, de peur d'être vu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissante aux champs;
Alloit, venoit, sans que ceux de la ville
En sussent rien; non pas même ses gens.
Je m'en étonne; et tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis:
Plus il est su, plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée
Où notre Job, sur la paille étendu,
Tenoit déjà sa fin tout assurée,
Monsieur étoit de madame attendu;
Le souper prêt, la chambre bien parée;
Bons restaurants, champignons, et ragoûts;
Bains et parfums; matelas blancs et mous;
Vins du coucher; toute l'artillerie
De Cupidon; non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissants. Étant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir. Elle en reçut l'avis
Par un sien page; et de cela la belle
Se consola: tel étoit leur marché.
Renaud y gagne; il ne fut écouté
Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette servante et confite en tendresse,
Par aventure, autant que sa maîtresse,

veuve : Un pauvre souffreteux
là-bas; le froid est rigoureux;
ourir : vous plaît-il pas, madame,
elque coin l'on le mette à couvert?
e veux, répondit cette femme.
s qui de rien ne nous sert
ira bien : dessus quelque couchette
mettrez un peu de paille nette;
lans il faudra l'enfermer :
eliefs vous le ferez souper
nt, puis l'envoierez coucher.

arrêt, c'étoit fait de la vie
Renaud. On ouvre; il remercie,
l'avoit retiré du tombeau,
n cas, reprend force et courage :
rand, bien fait, beau personnage,
loit même homme en amour nouveau,
l fût jeune. Au reste, il avoit honte
isère et de sa nudité :
est nu, mais il n'est pas crotté.
ledans, la chambrière monte,
nter le tout de point en point.
dit : Regardez si j'ai point
habit d'homme encor dans mon armoire :
nonsieur en doit avoir laissé.
avez, j'en ai bonne mémoire,
rvante. Elle eut bientôt trouvé
allot. Pour plus d'honnêteté,
ayant appris la qualité
ud d'Ast, car il s'étoit nommé,
le mit au bain chauffé pour elle.
fait; il ne se fit prier.
rfume avant que l'habiller.
en haut, et fait à la donzelle
pliment, comme homme bien appris.
nfin le souper du marquis.

mangea tout ainsi qu'un autre homme;
peu mieux, la chronique le dit :
à moins gagner de l'appétit.
la veuve, elle ne fit en somme
rder, témoignant son desir;
déja l'attente du plaisir
posée, ou soit par sympathie,
a mine ou bien le procédé
ud d'Ast eussent son cœur touché.
côtés se trouvant assaillie,
nd aux semonces d'Amour.
ferai, disoit-elle, ce tour,
dire? il n'y va rien du nôtre :
quis est quelque peu trompé,
ite, et doit l'avoir gagné,
era ; car c'est un bon apôtre.
Homme pour homme, et péché pour péché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
Que l'oraison de monsieur saint Julien
Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte.
Lui hors de table, on dessert au plus vite.
Les voilà seuls, et, pour le faire court,
En beau début. La dame s'étoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence, à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atour.
Point de clinquant, jupe simple et modeste,
Ajustement moins superbe que leste;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court;
Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour :
Par-là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai; mais je n'omettrai point
Qu'elle étoit jeune, agréable, et touchante,
Blanche sur-tout, et de taille avenante,
Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'ame émue?
Qui n'eût aimé? qui n'eût eu des desirs?
Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.

Elle commence à parler la première,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matière;
Mais pour l'aider la marchande lui dit :
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci;
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air et le port, les yeux, la remembrance [1]
De mon époux : que Dieu lui fasse paix!
Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits.
Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet; et je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre :
Je transissois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux? La belle l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite :
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit, louant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit ne se montroit cruelle.

Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, et marquer les beautés

[1] La ressemblance, le souvenir.

Dont j'ai la vue avec le cœur frappée
(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit),
Il faut un siècle, et je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle sourit; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus :
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle, ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;
Menu détail, baisers donnés et pris;
La petite oie [1]; enfin ce qu'on appelle
En bon françois les préludes d'amour;
Car l'un et l'autre y savoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,
On lui faisoit toujours quelque faveur.
Voilà, disoit la veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigands,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps;
Tant que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi?
Conclusion, que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci [2].

Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, et puis la noix confite.
On se coucha. La dame, ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante,
Le mit au sien; ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait; mais, comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte [3],
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là plus à plein il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir;
Mais en secret, car il falloit pourvoir
Au gouverneur. La belle, non contente
De ses faveurs, étala son argent.

[1] La Fontaine explique lui-même le sens de cette locution dans l'argot des libertins. C'est une métaphore tirée du langage des marchands de volailles, qui nomment *petite oie* le cou, les bouts d'ailes, et en quelque sorte tous les accessoires d'une volaille.

[2] Grace, faveur, miséricorde.

[3] Dans Hérodote (I, 8), « oubliez-vous qu'une femme dépose sa pudeur avec ses vêtements? » (Note de M. Boissonade.)

Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette hôtellerie
Où son valet étoit encore au lit.
Renaud le rosse, et puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas; car le greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses :
C'est proprement la caverne au lion [1];
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes
Pour recevoir; mais pour rendre, trop bien :
Fin celui-là qui n'y laisse du sien.

Le procès fait, une belle potence
A trois côtés fut mise en plein marché :
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous; et le trio branché
Mourut contrit, et fort bien confessé.

Après cela, doutez de la puissance
Des oraisons. Ces gens gais et joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance [2],
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr selon toute apparence,
Quand sous la main lui tombe une beauté
Dont un prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, et tout son équipage;
Et, grace à Dieu, et monsieur saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

VI. LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REI[NE]
DE NAVARRE.

Boccaçe n'est le seul qui me fournit :
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique :
Mais, comme il faut manger de plus d'un p[ain]
Je puise encore en un vieux magasin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvel[les]
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très bonne main.
Pour cette fois la reine de Navarre

[1] Allusion à la fable IV du livre VI.

[2] Bien, butin.

C'ÉTOIT MOI, naïf autant que rare,
iendra dans ces vers le lecteur.
le fait, quiconque en soit l'auteur:
its du mien selon les occurrences;
ma coutume; et, sans telles licences,
tterois la charge de conteur.

mme donc avoit belle servante:
endit au jeu d'amour savante.
toit fille à bien armer un lit,
de suc, et donnant appétit;
'on appelle en françois bonne robe [1].
ı beau jour, cet homme se dérobe
: sa femme, et d'un très grand matin
a trouver sa servante au jardin.
iisoit un bouquet pour madame:
: sa fête. Or, voyant de sa femme
ıquet fait, il commence à louer
rtiment, tâche à s'insinuer.
ıuer en fait de chambrière
oroprement couler sa main au sein:
i fut fait. La servante soudain
endit; mais de quelle manière?
ien gâter: c'étoit une façon
marché; bien savoit sa leçon.
le prend les fleurs qu'elle avoit mises
ı monceau, les jette au compagnon.
aisa pour en avoir raison,
ıt si bien qu'ils en vinrent aux prises.
: étrif [2] la servante tomba:
en tirer aussitôt avantage.

lheur fut que tout ce beau ménage
couvert d'un logis près de là.
ens n'avoient pris garde à cette affaire.
oisine aperçut le mystère.
ıx la vit, je ne sais pas comment.
voilà pris, dit-il à sa servante:
voisine est languarde [3] et méchante;
ıe soyez en crainte aucunement.
rouver sa femme en ce moment;
iit si bien que, s'étant éveillée,
: lève; et, sur l'heure habillée,
inue à jouer son rôlet;

Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.
Comment! elle est aussi brave [1] que nous!
Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piaffe: apportez-y remède
Tout au plus tôt; car je vous avertis
Que ce matin, étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galande [2]; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
Je vous entends, dit-elle; c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire [3] écoutez le reste de la fête:
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils sont passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non? c'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il donc pas les mêmes droits sur vous?

[1] dire jolie, gaillarde, et complaisante. Le mot *robe* sa signification ordinaire : c'est le mot italien *roba* ı des biens de toute nature; c'est l'ancien mot *robe* ıe romane, qui désigne toute sorte de butin. Cette de *bonne robe* est empruntée aux Italiens, qui di- ı *roba*, ou *bella roba*, pour exprimer, selon Alberti, *a bella, anzichè no, ma dishonesta, e di partito.* *obbeur*, et *roberie*, étoient autrefois synonymes de érobeur, et de volerie. Voyez Nicot, *Thrésor de la nçoyse*, p. 572.
[2] ombat, contestation.
[3] :, indiscrète.

[1] Bien parée, bien arrangée, gentille. C'est la seule significa- tion de ce mot dans notre ancien langage : c'est le *brâvé* du dialecte languedocien qui ne répond nullement au mot *brave* selon sa signification moderne.
[2] Il y a *galante* dans toutes les éditions modernes; mais *ga- lante* et *galande* n'étoient pas alors synonymes. Voyez la note page 166.
[3] Mais.

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée; et, comme je le croi,
Sans se blesser... Vous riez?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit de la fille ou de vous?
C'est là le point; car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? c'étoit moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus:
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble:
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez; et ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? j'en suis très bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous! c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère m'amie.

VII. LA GAGEURE

DES TROIS COMMÈRES,

OÙ SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE.

Après bon vin, trois commères un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses.
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit: J'ai le roi des maris;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre:
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment! dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut[1],
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le meine[2];
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme[3]:
Le passe-temps en est d'autant plus doux;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.

Sur ce débat, la troisième commère
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit: Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles:
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.

Nous le voulons, c'est ce que l'on demande
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai; puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amour
Encor joui, sinon par échappées:
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntée
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux le regardoit,
Et dans son cœur déja se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.

[1] Ne me soucie, du verbe *chaloir*.

[2] La Fontaine a écrit *meine*, au lieu de *mène*, pour

[3] *Chomme* est ainsi écrit dans toutes les éditions du La Fontaine.

retient, avec peine pourtant.
ervante, et mari vert-galant,
matière à feindre du scrupule.
emiers jours, le mari dissimule,
ne l'œil, et ne fait pas semblant
arder sa servante nouvelle;
ôt après il tourna tant la belle,
ui donna, tant encor lui promit,
feignit à la fin de se rendre;
jeu fait, à dessein de le prendre,
tain soir la galande [1] lui dit:
ne est mal, et seule elle veut être
ette nuit. Incontinent le maître
servante, ayant fait leur marché,
ont au lit; et le drôle couché,
cornette et dégrafant sa jupe,
ne vient. Qui fut bien empêché?
l'époux cette fois pris pour dupe.
h! lui dit la commère en riant,
ordinaire est donc trop peu friand
e goût? eh! par saint Jean! beau sire,
u plus tôt vous me le deviez dire;
s chez moi toujours eu des tendrons.
ui-ci, pour certaines raisons,
aut passer; cherchez autre aventure.
s, la belle au dessein si gaillard,
de moi, chambrière d'un liard,
s rendrai plus noire qu'une mûre.
faut donc du même pain qu'à moi!
is d'avis! non pourtant qu'il m'en chaille [2],
on ne puisse en trouver qui le vaille:
à Dieu, je crois avoir de quoi
r encore à quelqu'un dans la vue;
suis pas à jeter dans la rue.
ns ce point; je sais un bon moyen:
n'aurez plus d'autre lit que le mien.
un peu! diroit-on qu'elle y touche?
marchons; que du lit où je couche
marchander on prenne le chemin:
chercherez vos besognes demain.
n'étoit le scandale et la honte,
s mettrois dehors en cet état.
e suis bonne, et ne veux point d'éclat:
rendrai de vous un très bon compte
enir; et vous jure ma foi
uit et jour vous serez près de moi.
je besoin de me mettre en alarmes,
ne je puis empêcher tous vos tours?

mbrière, écoutant ce discours,
honteuse, et jette une ou deux larmes;

Prend son paquet, et sort sans consulter;
Ne se le fait par deux fois répéter;
S'en va jouer un autre personnage;
Fait au logis deux métiers tour-à-tour;
Galand de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite:
Rien ne s'en perd; et des moindres moments
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très bien que l'on n'y revient guères.
Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La dame dit: Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là: Guillot, monte, et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme: aussitôt le valet,
Frottant ses yeux comme étonné du fait,
Vraiment, monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point? attendez à tantôt;
Ces privautés en seront plus friandes:
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles!

La dame dit: Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve: où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

[1] le dans toutes les éditions modernes; mais à tort.
ote page 166.
[2] 'en soucie, du verbe *chaloir*.

LE MARI.

Pour le présent?

GUILLOT.

Oui, monsieur; je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur qui dans ce même endroit
Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette:
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire [1], charmé! tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte:
Vous en saurez bientôt la vérité.

Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire,
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment! dit-il, quoi! même à mon aspect!
Devant mon nez! à mes yeux! — Sainte dame,
Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie?

[1] Vraiment.

LA FEMME.

Ah! c'en est trop; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi! ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moi! vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes
C'est ce poirier; il est ensorcelé.

Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé:
Cours au logis; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La dame dit: Abattez seulement;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commère
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puit
Là tous les jours étoient nouveaux déduits [1]:
Notre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle; et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire.

[1] Plaisirs d'amour.

n mari je saurai me défaire
ıt ce temps. Aussitôt fait que dit.
soin eut d'être femme d'esprit,
ur époux elle avoit pris un homme
faisoit en voyages grands frais;
oit pas querir pardons à Rome,
. il pouvoit en rencontrer plus près;
u rebours de la bonne donzelle,
our montrer sa ferveur et son zèle,
ırs alloit au plus loin s'en pourvoir.
ıage avoit fait son devoir
'une fois; mais c'étoit le vieux style:
alloit, pour se faire valoir,
qui fût plus rare et moins facile.
attache à l'orteil dès ce soir
in de fil qui rendoit à la porte
maison; et puis se va coucher
ıu côté d'Henriet Berlinguier.
ppeloit son mari de la sorte.)
t tant qu'Henriet se tournant
le fil. Aussitôt il soupçonne
ıe dessein, et, sans faire semblant
éveillé, sur ce fait il raisonne;
enfin, et sort tout doucement,
ıne foi son épouse dormant,
sembloit; suit le fil dans la rue;
ıt de là que l'on le trahissoit;
ıelque amant que la donzelle avoit,
e fil par le pied la tiroit,
tissant ainsi de sa venue;
galande aussitôt descendoit,
que lui pauvre mari dormoit.
trement, pourquoi ce badinage?
it bien que messer cocuage
tât; honneur dont, à son sens,
roit passé le mieux du monde.
e penser il s'arme jusqu'aux dents;
ı maison fait le guet et la ronde,
ttraper quiconque tirera
ı de fil. Or le lecteur saura
logis avoit sur le derrière
i pouvoir introduire l'ami:
ıt donc par une chambrière.
lomestique, en trompant un mari,
gagner indulgence plénière.
qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
ıne dame et le jeune muguet
ıt aux mains, et Dieu sait la manière.
ınd soulas[1] cette nuit se passa.
eurs plaisirs rien ne les traversa:
ut des mieux, graces à la servante,
si bien devoir de surveillante,

[1] ou *solas*, divertissement, contentement, de *sola-*

Que le galand tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la commère ne faut
De mettre un fil; Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie: on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement;
Trois actes eut sans plus la comédie.

Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambrière;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi
Pour faire ouvrir; et que depuis naguère
Tous deux s'étoient entre-donné la foi.

C'est donc cela, poursuivit la commère
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil: je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galand. Or bien, c'est votre époux!
A la bonne heure! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.

On les dota l'un et l'autre amplement;
L'époux, la fille; et le valet, l'amant[1]:
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte[2].
Macée, ayant pouvoir de décider,

[1] Ellipse. C'est-à-dire l'époux dota la fille, et l'amant dota le valet.
[2] Ellipse. Je m'en rapporte au lecteur, aux plus habiles que moi.

Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

VIII. LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père et mère ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés:
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris; car ce seroit merveille
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour fériable[1],
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très lourdement il erroit en cela.

Cettui Richard étoit juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante, et la plus jeune d'ans
De la cité; fille bien alliée,
Belle sur-tout: c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on disoit communément de lui
Que ses enfants ne manqueroient de pères.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commo
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu:
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit:
Et quand venoit aux fêtes solennelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toujours il s'abstenoit;
Long-temps après il en usoit de même;
Aux quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu; jamais ne s'en lassoit.
De patrons même il avoit une liste:
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur:
Vierge n'étoit, martyr, et confesseur,
Qu'il ne chommât[1]; tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre docteur régaloit sa moitié,
Petitement; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien sa femme:
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée:
Droit au solide alloit Bartholomée.

Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison

[1] Qui doit être fêté.

[1] Ainsi écrit dans toutes les éditions du temps de La Fonta

Que son mari possédoit sur la côte:
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée et messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard: soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir: car il aimoit la joie
Plus que l'argent; et toujours avoit fait
Avec honneur son métier de corsaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons:
On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.

La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre:
Et Pagamin de la réconforter;
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna: bien savoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête:
Très bien lui prit d'avoir de quoi payer;
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par-tout [1] et sans nul jour ouvrable:
De la ceinture on le lui fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidèle,
Entière, et chaste; et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.

De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit: Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine!
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre desir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre:
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espèce de blâme.
Ces jours passés je pris certaine dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune, et fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu:
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.

Richard reprit: Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive:
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire:
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? non sera, sur mon ame:
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.

On fait venir l'épouse tout-à-l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.

Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens; et sa joie amoureuse
N'ose éclater: soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois seul, elle seroit sautée.

Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait; et, la chambre fermée,
Richard commence: Eh! là, Bartholomée,

[1] Dans les anciens calendriers manuscrits, les jours de fêtes sont toujours écrits en encre rouge; et autrefois on les imprimoit aussi toujours ainsi.

Crie, en voyant je ne sais quels appas :
O dieux ! que vois-je ! et que ne vois-je pas !
Sans dire quoi : car c'étoit lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi :
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi.

XII. L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS.

Hans Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute manière :
Il prit aussi soucis cuisants ;
Car l'un sans l'autre ne va guère.
Babeau (c'est la jeune femelle,
Fille du bailli Concordat,)
Fut du bon poil, ardente, et belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs,
Alléguoit à la créature
Et la légende et l'écriture,
Et tous les livres les meilleurs ;
Blâmoit les visites secrètes ;
Frondoit l'attirail des coquettes,
Et contre un monde de recettes
Et de moyens de plaire aux yeux
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande[1]
Ne s'arrêtoit aucunement,
Et de sermons n'étoit friande,
A moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisoit que le bon sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire,
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques moments de réconfort :
L'histoire en est très véritable.
Une nuit qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau ;
Qu'il lui disoit : Je sais la peine
Qui te tourmente et qui te gêne,
Carvel, j'ai pitié de ton cas :
Tiens cette bague, et ne la lâches ;
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel ; la faveur est grande :
Monsieur Satan, Dieu vous le rende !
Grand merci, monsieur l'aumônier !
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggravés[1],
Il se trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous savez.

[1] Dans Nicot, dans les premières éditions de Richelet, et enfin dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, on ne trouve que *galant* avec un *t*, et galante pour le féminin. Cependant autrefois on l'écrivoit indifféremment avec un *d* ou un *t*. Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue françoise*, 1687, in-12, t. II, page 812, établit une différence, et veut qu'on écrive toujours *galant* avec un *t* quand il est adjectif, et qu'on ne se permette le *d* à la place du *t* que quand ce mot est substantif. Ce mot avoit autrefois, comme adjectif, une signification un peu différente de celle qu'il a de nos jours ; ainsi l'on disoit un homme galant, ou une femme galante, pour un homme ou une femme qui avoit de la grace ou de la gaieté, du bon ton ou des manières distinguées.

Cependant, selon Vaugelas, p. 221, et le *Génie de la langue françoise*, par le sieur D* (d'Aisy), 1685, in-12, t. II, p. 209, un galand ou une *galande* ou *galante* signifioit un homme ou une femme qui avoit une amante ou un amant. Dès-lors, selon l'auteur du *Génie de la langue françoise*, il se prenoit d'ordinaire en mauvaise part, mais il étoit moins injurieux que *coquette*, mot aujourd'hui beaucoup plus doux.

[1] Appesantis.

XIII. LE GASCON PUNI.

NOUVELLE.

Un gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien.
Mais quoi ! tout médisant est prophète en ce mond
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien
Il faut que la vue en réponde.

La dame cependant du Gascon se moquoit :
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable et de divine,
La belle aussitôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis ; son voisin, Eurilas ;
La voisine, Chloris ; le Gascon, Dorilas ;
Un sien ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire

Ce Damon, de Chloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit amant aimé, galand, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie et sincère,
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret, et sans passion.

n ignoroit le prix de sa possession :
eulement à l'user chacun la croyoit bonne.
lle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
n mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
ieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
a belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux,
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
ebelle toutefois de la bonne façon :
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.

Je laisse à penser si le sire
nportuna la veuve, et s'il fit des serments.
Ceux des Gascons et des Normands
Passent peu pour mots d'évangile.
C'étoit pourtant chose facile
e croire Dorilas de Philis amoureux;
ais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.

hilis, dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome;
'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
a chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Chloris qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
leur faut une nuit entière, et par-delà,
our démêler entre eux tout ce différent-là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
ous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
t, soit par jalousie, ou bien par impuissance,
retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
ous vous ajusterons : enfin ne craignez rien;
Je vous récompenserai bien.

our se rendre Philis un peu plus favorable,
e Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
a nuit vient : on le coiffe; on le met au grand lit;
n éteint les flambeaux; Eurilas prend sa place.
Du Gascon la peur se saisit;
Il devient aussi froid que glace;
N'oseroit tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;
e fait petit, se serre, au bord se va nicher,
t ne tient que moitié de la rive occupée;
e crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois;
Et jusque sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme :
L'on approchoit un pied, l'on étendoit un bras,
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,
Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa dame,
Et songe au salut de son ame.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit;
Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, après ces travaux,
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

Je le veux, dit une personne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre,
Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Chloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême;
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
Et lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laissoit son sein à demi nu.

XIV. LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE[1].

NOUVELLE.

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons;
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :

[1] Le mot *Garb* en arabe signifie *Occident;* et le roi de Garbe doit être quelque roi maure d'Espagne ou de Portugal, de l'*Algarve* moderne, ou de la partie la plus occidentale de la péninsule hispanique; ou bien un souverain de Maroc, contrée la plus occidentale de la partie de l'Afrique conquise par les Arabes. Ils la désignoient, par cette raison, sous le nom d'*el Garb*, ou l'Occident. Tout me porte à croire que cette nouvelle n'est pas de l'invention de Boccace, mais qu'elle appartient originairement à la littérature trop peu connue des Maures d'Espagne.

Je le souffre aux récits qui passent pour chansons;
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte:
Mais aux événements de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser; on pourra me mécroire[1];
Tout cela n'est pas un grand mal;
Alaciel et sa mémoire
Ne sauroient guère perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,
Points qui font véritablement
Le plus important de l'histoire:
L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne;
L'autre, que son fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse:
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire;
Mais après huit, c'est une étrange affaire!
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par-là.

Zaïr, soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
De bon, de beau, de charmant, et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant estimable:
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin, roi de Garbe, en devint amoureux.
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aimoit déja; mais on n'en savoit rien:
Filles de sang royal ne se déclarent guères;
Tout se passe en leur cœur: cela les fâche bien;
Car elles sont de chair ainsi que les bergères.
Hispal, jeune seigneur de la cour du soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la dame; et d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire;
Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua: le combat fut sanglant;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer;
Joignoient l'adresse au nombre: Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné:
Maint corsaire sentit son bras déterminé:
De ses yeux il sortoit des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savoit que l'infante étoit dans ce vaisseau;
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau:
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante:
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros d'un revers coupe en deux l'animal:
Part[1] du tronc tombe en l'eau disant sa patenôtre,
Et reniant Mahom[2], Jupin[3], et Tarvagant[4],

[1] Ne pas croire.

[1] Partie, portion.
[2] Mahomet.
[3] Jupiter.
[4] Corruption de *tarvos trigoranus*, ou taureau à trois grues, divinité des Gaulois.

Avec maint autre dieu non moins extravagant;
Part[1] demeure sur pied en la même posture.
On auroit ri de l'aventure
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après: l'un et l'autre vaisseau,
Malmené du combat, et privé de pilote,
Au gré d'Éole et de Neptune flotte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.
L'infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;
Ils étoient presque à demi-mille:
Ce qu'il jugea de plus facile
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira:
Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève; il se passe une nuit:
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit;
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premières approches;
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler:
Hispal, dit la princesse, il se faut consoler;
Les pleurs ne peuvent rien près de la parque dure;
Nous n'en mourrons pas moins: mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler! dit-il; le peut-on quand on aime?
Ah! si... Mais non, madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard et la faim et les flots:
Mais jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.

La princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre:
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit:
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissants,
Le héros dit: Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?
J'ai de la force encor; la côte est peu distante;
Le vent y pousse; essayons d'approcher;
Passons de rocher en rocher;
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle:
Façon de naviger[1] nouvelle.
Avec l'aide du ciel et de ces reposoirs,
Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail, et d'inquiétude
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixième traite,
Lui, la princesse, et la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette? est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance?
Oui, selon mon avis; on va voir si j'ai tort.
Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent et sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amants ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un château le long de ces rivages:
Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand;
Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;
Sous ces ombrages nos amants
Passoient d'agréables moments.

[1] Une partie.

[1] *Naviger*, pour *naviguer*, dans les éditions du temps.

Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire;
Sombre sur-tout: la nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystère.
Nos deux amants se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente:
La princesse écoutoit incertaine et tremblante.

Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes;
Profitons-en; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.
Qui vous retient? on ne sait seulement
Si nous vivons; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mène.
Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heu-
Celui dont vous avez éprouvé la constance. [reux
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?
N'est-il point assez amoureux?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caractères sur l'écorce.
Son amant et le lieu l'assuroient du secret:
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret:
Le printemps par malheur étoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs desirs cachés,
Étant pris par tant de manières.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premières!
Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants:
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans. La belle s'excusa,
Mais malgré soi déja presque vaincue.
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue;
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant:
Que lui demandoit son amant?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue:
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever: madame, songez-y;
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.
Il fallut se mettre à l'abri:
Je laisse à penser où. Le reste du mystère
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir:
Rien ne coûte en amour que la première peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
Ceux de ce bois; car la forêt n'est pleine
Que des monuments amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit: « Ici pâma de joie
Des mortels le plus heureux:
Là mourut un amant sur le sein de sa dame:
En cet endroit, mille baisers de flamme
Furent donnés, et mille autres rendus. »
Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amants à la fin regrettèrent la cour.
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue:

Vous m'êtes cher, Hispal; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans de-
Je vous le demande à vous-même. [sir?
Ce sont des feux bientôt passés
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traver-
Il y faut un peu de contrainte. [sés:
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument.
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour:
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.

Croyez-moi, vous n'y perdrez rien:
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage[1], ou d'hyménée;
Et tenez pour chose assurée
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile; il vogue, il a bon vent.
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande;
En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'infante.
Le chef de cette escorte étoit jeune et bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage;
Va droit avec l'autre au château.
La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue:
Il en devint épris à la première vue;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tel cas un peu de désespoir
Est quelquefois une bonne recette.
C'est ce que fait notre homme: il forme le dessein
De se laisser mourir de faim;
Car de se poignarder la chose est trop tôt faite:
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure:
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher!
C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontés du capitaine,
Et cet office lui rendit
Gaiement, de bonne grace, et sans montrer de peine:
Autrement le remède eût été sans effet.

Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires,
Tantôt qu'il faut radouber ses galères
Pour être en état de partir;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires:
Un corsaire en effet arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au château l'escalade:
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle;
Et, la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tel cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis corsaire et demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut: nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, madame, et croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire,
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là;
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême:
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même?
Elle se force donc, et prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eût été sage,
Il eût mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour? hélas! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

[1] Célibat.

Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maître:
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit assembler deux mille hommes.
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement et sans donner d'alarmes:
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame:
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un desir en l'ame
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces brigands ont empli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux créneaux, haut et court, le corsaire.
Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu:
L'on mange peu, l'on boit en récompense:
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras,
Point de tambours, force bons coutelas;
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'orient venoit de s'ouvrir:
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple corsaire,
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on amène l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa prière sauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, consola les mourants,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarm[es]
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants:
Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte et nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre:
Grande chère sur-tout, et des vins fort exquis:
Les dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui, de sa vie,
Selon sa loi, n'avoit bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce;
Insensiblement fit carrousse[1]:
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pa[s]
Quoi trouver? dira-t-on; d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en fa[ire]
Disoit l'autre jour un certain:
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la bell[e]
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix:
Elle ne put crier, et de crainte saisie
Permit tout à son hôte, et pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent,
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à di[re]
Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
Pour d'autres conquêtes soupire.

[1] C'est-à-dire but jusqu'à ce qu'on eût vidé les bouteille[s] jusqu'à perdre la raison. *Carrousse* est dérivé du mot alle[mand] *garaus* (garaous), qui signifie *fin, issue, ruine*, ou [...] *totale*.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aisé;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé
L'infante assurément agréeroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office:
Le moyen qu'un ami puisse être refusé!
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet:
Comment l'entend monsieur mon hôte?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis.
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses;
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant:
Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi; l'on poussa les affaires,
L'on se vengea; l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta guères.

Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixième incident des travaux de l'infante
Par quelques uns est rapporté
D'une manière différente.
Force gens concluront de là
Que d'un galand au moins je fais grace à la belle.
C'est médisance que cela;
Je ne voudrois mentir pour elle:
Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.

Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel, lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales.
La clémence sied bien aux personnes royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit;
Et le conteur étoit un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait et galant homme,
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer, près de la plus sévère,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
Cette fillette;
Et, dans un pavillon fit tant, qu'il l'attira
Toute seulette.
L'infante étoit fort près de là:
Mais il ne la vit point, et crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
Avoit de ce galand souvent grêlé[1] l'espoir.
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit selon toute apparence
Favorisé,
Si la belle eût osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion:
Puis le galant ferme la porte;
Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient; elle crie, elle appelle:
L'infante vient, et vient comme il falloit,
Quand sur ses fins la demoiselle étoit.
Le galant, indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect, et jure par les dieux
Qu'avant que sortir de ces lieux
L'une ou l'autre paiera sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander;
Je ne saurois vous accorder
Que cette grace:
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait madame? dit la belle;
Pâtira-t-elle pour autrui?
Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant; prenez-vous-en à lui.
Non, non, reprit alors l'infante;
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire:
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, et l'on jura
De ne rien dire de cela.

[1] Détruit.

Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine;
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi l'amour se jouoit d'elle.
Un jour, entre autres, que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hasard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivoient autrefois,
Et passoient pour chastes et pures.

Celui-ci, qui donnoit à ses desirs l'essor,
Comme faisoient jadis Roger et Galaor,
N'eut vu la princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein:
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des lois de la chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'amour
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la dame.

L'infante s'éveilla, surprise au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne suis géant ni sauvage,
Mais chevalier errant, qui rend graces aux dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit:
C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblable cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire;
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les six galands. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un m

Dans Garbe? non, reprit-elle, et pour cause
Si les dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et consentir que mon amour s'apaise:
Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise!),
Vous demeureriez seule; et, pour vous parler fra
Je tiens ce service assez grand
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.

Elle en tomba d'accord, promit quelques douceu
Convint du nombre de faveurs
Qu'afin que la chose fût sûre
Cette princesse lui paieroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit;
Tant chaque jour, sans nulle faute.

Le marché s'étant ainsi fait,
La princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu, qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur
Notre héroïne prend en descendant de croupe
Un palefroi. Cependant le seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute:
Pas la moindre ombre de dispute:
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marcha
De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent,
Et s'embarquèrent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été; certain calme, au contra
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains et gaillards ils débarquèrent tous
Au port de Joppe, et là se rafraîchirent;
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux brigands une amorce:
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,

Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur-le-champ; devant sa mort
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la dernière
Échut justement sur le bord
De la frontière.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.
Au soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
Phébus, qui, sur la fin du jour,
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts et merveilles de la dame,
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme en parlant au soudan,
Hispal étant parti, madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer nuit et jour au service
D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcoves et ruelles.
Là les gens pour idole ont un certain oiseau
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menoit madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont et viennent;
Point d'eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;
Et je puis dire, à son honneur,
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présents; et d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa cour écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent guères.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous : l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près,
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez-lui toutes ses mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter : C'est le droit des garçons.
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remède sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

XV. L'ERMITE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Dame Vénus et dame Hypocrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups;
Tout homme est homme, et les moines sur tous :
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille, ou femme jolie?

Gardez le froc[1], c'est un maître gonin[2];
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune ermite étoit tenu pour saint,
On lui gardoit place dans la légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,
Pleine de nœuds; mais sous sa houppelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Long d'une brasse, et gros outre mesure;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard;
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle:
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard[3].

Un bourg étoit dedans son voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable, et gentille;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot point, d'amants pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne falloit matelas ni linceul:
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus; hymen, qui marchoit seul,
Mène à présent à sa suite un notaire.

L'anachorète, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, et dit sous son capuce:
Voici de quoi; si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce.
Pas n'y manqua: voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déja dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette
Dont la cloison par notre anachorète
Étant percée aisément et sans bruit,

[1] Gardez-vous du froc, prenez garde au froc.

[2] C'est-à-dire il est fin et rusé. Brantôme parle d'un *maître Gonin*, fameux magicien sous François Ier, et d'un autre maître Gonin, fils du précédent, et beaucoup plus habile, qui vivoit sous Charles IX. Le mot *gone*, en ancienne langue romane, signifioit toute sorte d'habillement, et sur-tout une robe de moine. Je crois que le mot *gonin* en est dérivé.

[3] Expression proverbiale qui signifie vous l'eussiez cru innocent; vous n'eussiez jamais pu croire qu'il eût mangé du lard en carême, qu'il eût touché au fruit défendu.

Le compagnon par une belle nuit
(Belle, non pas, le vent et la tempête
Favorisoient le dessein du galant);
Une nuit donc, dans le pertuis[1] mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria: « Femmes, écoutez-moi. »
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
Il continue, et corne à toute outrance:
« Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi, femme veuve, et toi, fille pucelle,
Allez trouver mon serviteur fidèle
L'ermite Luce; et partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne;
Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas;
Luce est bénin. Toi, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien. »

La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.

La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant sa mère par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence:
Mon Dieu! maman, y faudra-t-il aller?
Ma compagnie! hélas! qu'en veut-il faire?
Je ne sais pas comment il faut parler;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire.
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons.

Sotte, tais-toi, lui repartit la mère,
C'est bien cela! va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde:
Dès la première, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
Oui! dit la fille; eh! mon Dieu! menez-moi
Partons bientôt, nous reviendrons au gîte.

Tout doux, reprit la mère en souriant,
Il ne faut pas que nous allions si vite;
Car que sait-on? le diable est bien méchant
Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des lacs?
As-tu pris garde? il parloit d'un ton cas[2],
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que sans courir, ni précipiter rien,

[1] Ouverture.

[2] C'est-à-dire d'un ton cassé ou rauque. *Cas* est ici u jectif dont le féminin est *casse*.

Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre....
Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien, reprit la mère,
Puisque ainsi va, mettons-nous en prière.

Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par-ci, et par-là,
Sur cette voix, et sur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur;
Il leur cria d'un ton à faire peur:
« Femme incrédule, et qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu ton créateur,
Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,
Ou tu mourras. » La fillette reprit:
Eh bien, maman! l'avois-je pas bien dit?
Mon Dieu! partons; allons rendre visite
A l'homme saint; je crains tant votre mort
Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,
S'il le falloit. Allons donc, dit la mère.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint [1], ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire:
Jeune fillette a toujours soin de plaire.

Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pussent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, et de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits;
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crût ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pélerines
Du premier coup; et pendant un moment
Chacune put l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon MISERERE [2].
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre ermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.

Je crains, dit-il, les ruses du malin:
Dispensez-moi; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi saint-père ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée:
Jamais de vous! et pourquoi ne fera?
Elle ne put en tirer autre chose.
En s'en allant la fillette disoit:
Hélas! maman, nos péchés en sont cause.

La nuit revient, et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toujours du même ton:
Retournez voir Luce le saint ermite;
Je l'ai changé; retournez dès demain.
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les reçut. La mère s'en alla,
Seule s'entend; la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoisa;
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire;
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue.
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptiser.

O papelards, qu'on se trompe à vos mines!
Tant lui donna du retour de matines,
Que maux de cœur vinrent premièrement,
Et maux de cœur chassés Dieu sait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'alonger sa ceinture,
Mais en cachette, et sans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mère;
Elle craignoit qu'on ne la fît partir:
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz: D'où lui vint tant d'esprit?
D'où? de ce jeu: c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit;
Elle allégua son peu d'expérience.

Dès que la mère eut indice certain
De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trousser bagage, et remercia l'hôte.
Lui de sa part rendit grace au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature;
Car tout bonheur vous en arrivera:
Vous régnerez, serez la signora;
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,

[1] *Demi-ceint* étoit une chaîne d'argent avec des pendants que l'on mettoit en ceinture, selon l'explication qu'en donne le Dictionnaire de Richelet en 1680.

[2] Le temps qu'il faut pour dire le psaume *Miserere*, ou le 7e psaume de la pénitence, ou le premier verset de ce psaume. (BOISSONADE.)

Évêques les uns, et grands seigneurs les autres.
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :
Palais, châteaux, tant pour vous que pour eux.
Ne manqueront en aucune manière.
Non plus que l'eau qui coule en la rivière.
Leur ayant fait cette prédiction.
Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mère,
S'entretenoit jour et nuit du saint-père,
Préparoit tout, lui faisoit des béguins :
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs : attendoit en liesse[1]
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
Fit avorter les mitres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille :
La signora mit au monde une fille.

XVI. MAZET DE LAMPORECHIO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus! je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain
(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni dà, non ; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur :
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, ERGO c'est une sainte :
Mal raisonner. Des quatre parts les trois
En ont regret et se mordent les doigts;
Font souvent pis; au moins l'ai-je ouï dire.
Car pour ce point je parle sans savoir.

[1] En joie.

Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin
Qu'à soi montrer ès[1] parloirs aguimpées[2],
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prêtes chacune à tenir coup aux gens;
Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans[3]
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf[4].

Huit sœurs étoient, et l'abbesse sont neuf;
Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.
De la beauté, la plupart en avoient;
De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettui[5] lieu beaux pères fréquentoient,
Comme on peut croire; et tant bien supposoient
Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes

Le bon vieillard, jardinier dessus dit,
Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;
A leur caprice il ne pouvoit suffire,
Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.

Force lui fut de quitter la maison :
Il en sortit de la même façon
Qu'étoit entre là-dedans le pauvre homme,
Sans croix ne[6] pile[7], et n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard un beau jour après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains
Sans demander récompenses ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :

[1] Dans : encore usité dans ce mot composé de maître ès arts.

[2] Revêtues de guimpes.

[3] Là-dedans, en ce lieu.

[4] L'*éteuf* est la balle du jeu de longue paume. *Se renvoyer l'éteuf* est une expression proverbiale, pour dire répliquer, rendre la pareille avec vigueur et vivacité.

[5] Ce.

[6] Ni.

[7] *Être sans croix ni pile*, expression proverbiale qui signifie être sans argent : elle tire son étymologie des monnoies de saint Louis, qui ont d'un côté une croix, et de l'autre des piles ou colonnes.

Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer[1] une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.

Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard):
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail:
Les nonnes sont un étrange bétail:
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse là ce couvent;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus: l'une voudra du mou,
L'autre du dur; par quoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes:
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes.

Mazet reprit: Ce n'est pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande en somme
Que d'être admis. Dit alors le bon homme,
Au factoton tu n'as qu'à t'adresser;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre.... Il me vient une chose
Dedans l'esprit; je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause
Que le pater avec le factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.

La chose alla comme il l'avoit prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bienvenue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.

Par un midi le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe
(Boccace dit qu'il en faisoit semblant),
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car sur le haut du jour
Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis; le tout crainte du hâle;
De ces deux donc l'une approchant Mazet

[1] L'emploi du mot *croquer*, dans le sens métaphorique de séduire, etc., étoit commun dans le siècle de Louis XIV.

Dit à sa sœur: Dedans ce cabinet
Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,
Et la galande à le considérer
Avoit pris goût; pourquoi sans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit: Là-dedans? et quoi faire?
Quoi? dit la sœur; je ne sais, l'on verra;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là:
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose?

Jésus! reprit l'autre sœur se signant,
Que dis-tu là? notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant!
Si l'on nous voit! Tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la première; et, quant à l'autre point,
C'est s'alarmer avant que le coup vienne:
Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici; nous avons tout à point,
L'heure, et le lieu, si touffu que la vue
N'y peut passer; et puis sur l'avenue
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre étant avec Mazet
A son bel aise aura lieu de s'instruire:
Il est muet, et n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir
Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la première
Pour t'obliger: au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après de manière
Qu'il ne sera besoin d'y retourner.
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.

Je le vois bien, dit l'autre plus sincère:
Tu ne voudrois sans cela commencer
Assurément, et tu serois honteuse.
Disant ces mots, elle éveilla Mazet
Qui se laissa mener au cabinet.
Tant y resta cette sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie:
Il s'en tira non si gaillardement;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse[1].

Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet non plus que du jardin;

[1] Métaphore tirée du jeu de paume: « qui fait trois chasses rend tout son coup faux. » Voyez l'Encyclopédie de Diderot au mot *paume*. *Il fit chasse* signifie ici, il s'arrêta.

Il ne falloit leur montrer le chemin :
Mazet pourtant se ménagea de sorte
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique et sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier;
Tant qu'à la fin la cave et le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double et triple pitance;
De quoi les sœurs jeûnèrent très long-temps.
Mazet n'avoit faute de restaurants;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère,
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept; au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle! dit l'abbesse;
Venez, mes sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. A l'entour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé
Pour le plus sûr; car qu'il fût renvoyé,
Çela rendroit la chose manifeste.

Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put; d'autres firent le reste.
Il les engea [1] de petits Mazillons [2],
Desquels on fit de petits moinillons :
Ces moinillons devinrent bientôt pères,
Comme les sœurs devinrent bientôt mères,
A leur regret, pleines d'humilité :
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LIVRE TROISIÈME.

I. LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? c'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre;
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmilières.

Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné? très peu de chose;
Rien. Je m'aviserois sur le tard [1] d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons, mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes :
Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire!
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grace par avance [2].
Que puis-je faire en récompense?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux, et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups,
Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous;
Il laissa les palais : enfin votre personne

[1] *Enger* signifie emplir, produire, créer, former.
[2] De petits Mazet.

[1] La Fontaine avoit près de cinquante ans lorsqu'il publia ce troisième livre de ses contes.
[2] C'est-à-dire je voudrois par avance m'être acquitté de la grace que me fera le beau sexe de souffrir mon livre et de le lire.

Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage;
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mère;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes:
L'une, la haine des personnes;
L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux;
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et par-tout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.

Il voulut être ermite, et destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras:
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire.)
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très grand soin
Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns desirs, aucun amour;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son ame.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux;
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis: un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déja plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre: et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils? comment venir à bout
De subsister sans connoître personne?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton:
C'étoit un étrange partage.

Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche[1].
Frère Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête,
Ils crioient: APPRÊTEZ LA QUÊTE!
VOILA FRÈRE PHILIPPE. Enfin dans la cité
Frère Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,
Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos ermites partis;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie:
Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit: Qu'est-ce là? — Ce sont des gens de cour.... —
Et là?... — Ce sont palais... — Ici!... — Ce sont statues.. —
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès-lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer.
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant,

[1] Expression proverbiale, pour dire qu'il y avoit très peu personnes qui ne lui fissent l'*aumône*. Une *miche* est un d'une ou deux livres.

Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit:
C'est un oiseau qui s'appelle oie.
O l'agréable oiseau! dit le fils plein de joie.
Oie! hélas! chante un peu, que j'entende ta voix!
Ne pourroit-on point te connoître?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois,
J'aurai soin de la faire paître.

II. LA MANDRAGORE.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL [1].

Au présent conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête et sage, autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle:
Et n'eût-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux: car, quant à celui-ci,
Qu'on appeloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très insigne.
Bien le montra lorsque bon gré, mal gré,
Il résolut d'être père appelé;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvoit orner de Calfuccis:
Sainte ni saint n'étoit en paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie;
Tous ne savoient où mettre ses présents.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire:
Le tout en vain; car il ne put tant faire
Que d'être père. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,
Aussi leurré [2] qu'aucun de par-delà;
Propre, galant, cherchant par-tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.
Il sut dans peu la carte du pays;
Connut les bons et les méchants maris,
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles [3],
Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
Les si, les car, enfin tous les détours;
Comment gagner les confidents d'amours,

[1] C'est-à-dire d'une comédie en cinq actes de Machiavel, intitulée *la Mandragola*. Voyez *Opere di Nicholo Machiavelli*, 1813, in-8°, t. V, p. 69-130.

[2] Terme de fauconnerie, qui veut dire bien dressé: il signifie ici rusé.

[3] Expression proverbiale, pour dire quelle étoit leur conduite, ou ce qu'elles étoient capables de faire.

Et la nourrice, et le confesseur même,
Jusques au chien: tout y fait quand on aime;
Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb [1] sur messer Nicia
Pour lui donner l'ordre de cocuage.
Hardi dessein! L'épouse de léans [2],
A dire vrai, recevoit bien les gens;
Mais c'étoit tout; aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut fut très fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrèce
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer.

Il ne savoit à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit canon:
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute? il étoit vert galant,
Lucrèce jeune et drue, et bien taillée.

Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir: il m'apprit cents secrets,
Entre autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès
Depuis deux ans éprouvé sur sa femme:
Mainte princesse et mainte et mainte dame
En avoient fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai: j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom mandragore; et ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc [3] nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes frères plein:
Dans dix mois d'hui [4] je vous fais père enfin

[1] Expression proverbiale, pour dire forme un dessein.

[2] De ce logis, de ce lieu-là.

[3] Jamais.

[4] D'aujourd'hui.

Sans demander un plus long intervalle;
Et touchez là : dans dix mois, et devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.

Dites-vous vrai ? repartit messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office. —
Vrai ; je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi, le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle somme
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.

Nice reprit : Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrèce agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal, vous serez le parrain ;
C'est la raison ; dès hui [1] je vous en prie.

Tout doux, reprit alors notre galant ;
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie.
Vous allez vite ; il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;
Mais ici-bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal ?
Ce jus doué de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité très maligne,
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente ; et souvent on en meurt.

Nice reprit aussitôt : Serviteur ;
Plus de votre herbe ; et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est : bien grand merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis père ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère :
C'est trop de peine : il n'en est pas besoin.

L'amant lui dit : Quel esprit est le vôtre !
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguère d'alégresse ;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez [2] le reste ; et sachez que nature
A mis remède à tout, fors [3] à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'aventure
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voie, attire et prenne en somme
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage ;
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire IN ANIMA VILI
Ce premier pas, et prendre un personnage
Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrèce,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause ;
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute ;
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.

Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; allégua le danger,
Et l'infamie : il en seroit en peine :
Le magistrat pourroit le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
Empoisonner un de ses citadins !
Lucrèce étoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère !
Sottise et peur contiendront ce pitaud :
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison.
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel, que la mandragore
Consume en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste, messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon ;
C'est là son fait, laissez-lui cet office..
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même ; il est sage et discret.
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard ;

[1] Dès ce jour.
[2] Écoutez.
[3] Excepté.

Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en[1] quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.
De prime face elle crut qu'on rioit;
Puis se fâcha; puis jura sur son ame
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit?
Outre l'offense et péché trop énorme,
Calfuce et Dieu savoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents!
Suis-je de taille à souffrir toutes gens?
Quoi! recevoir un pitaud dans ma couche!
Puis-je y songer qu'avecque du dédain!
Et, par saint Jean, ni pitaud, ni blondin,
Ni Roi, ni Roc[2], ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc[3] à ma peau.

Lucrèce étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frère Timothée:
Il la prêcha, mais si bien et si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, et qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier;
Un faux menton, barbe d'étrange guise;
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio, qui de la faciende
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à messer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence: en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement, et ce soir atournée.
Voire[4] ce soir! atournée! et pour qui?
Pour qui? j'entends: n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci?
Vous vous trompez; le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute ame.
C'est double honneur, ce semble, en une fem
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier; la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas:
Qu'est-ce-ci donc? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru; le drôle a la peau fine:
C'est grand dommage; il ne mérite, hélas!
Un tel destin; j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage; et, pour le décoron[1],
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon la perle des Lucrèces
Prendroit du goût! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse; et de baisers de flamme
La parcourant: Pardon, dit-il, madame;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;
C'est Callimaque; approuvez son martyre:
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire:
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content: vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achèvera; tout le reste est folie.

Lucrèce avoit jusque-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer:
A son amant peut-elle se montrer
Après cela? qu'en pourra-t-il penser?
Dit-elle en soi; et qu'est-ce qu'il lui semble
J'ai bien manqué de courage et d'esprit.
Incontinent un excès de dépit

[1] *N'en* pour *ni en*, licence que nous avons déjà remarquée.
[2] *Ni Roi, ni Roc*, métaphore tirée du jeu des échecs; le *Roc*, que nous nommons aujourd'hui *la tour*, est une pièce très puissante, et avec laquelle on fait échec et mat.
[3] Jamais.
[4] Vraiment, même.

[1] Pour *décorum*.

son cœur, et fait que la pauvrette
ne la tête, et vers le coin du lit
cacher, pour dernière retraite.
' voulut tenir bon, mais en vain;
i restant que ce peu de terrain,
ace fut incontinent rendue.
inqueur l'eut à sa discrétion;
usa selon sa passion:
is ne fut de larme répandue.
: cessa; scrupule autant en fit.
eux sont ceux qu'on trompe à leur profit!
ore vint trop tôt pour Callimaque;
tôt encor pour l'objet de ses vœux.
t, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
e un venin tenu si dangereux.
ours suivants notre couple amoureux
pourvoir: l'époux ne tarda guères
n'eût atteint tous ses autres confrères.
ce coup-là fallut se séparer.
ant courut chez soi se recoucher.

ne au lit il s'étoit mis encore,
otre époux, joyeux et triomphant,
trouver, et lui conte comment
: passé le jus de mandragore.
rd, dit-il, j'allai tout doucement
s du lit écouter si le sire
ocheroit, et s'il en voudroit dire:
e priai notre épouse tout bas
e lui fit quelque peu de caresse,
craignît de gâter ses appas;
t au plus une nuit d'embarras.
pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
n ni l'autre en ceci me tromper;
rai tout: Nice se peut vanter
: homme à qui l'on n'en donne à garder;
savez bien qu'il y va de ma vie.
z donc point faire la renchérie:
ez par-là que vous savez aimer
mari plus qu'on ne croit encore:
un beau champ. Que si cette pécore
: honteux, envoyez sans tarder
avertir; car je vais me coucher:
' manquez: nous y mettrons bon ordre.
ı n'en eus: tout fut bien jusqu'au bout.
-vous bien que ce rustre y prit goût?
elle avoit tantôt peine à démordre:
i pitié; je le plains, après tout.
ongeons plus; qu'il meure, et qu'on l'enterre;
ant à vous, venez nous voir souvent.
e de ceux qui me faisoient la guerre;
neuf mois d'hui [1] je leur livre un enfant.

[1] ...ter de ce jour.

III. LES RÉMOIS.

Il n'est cité que je préfère à Reims [1]:
C'est l'ornement et l'honneur de la France;
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galoises [2],
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.

Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession;
Il en vivoit: que faut-il davantage?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse:
Le drôle étoit, grace à certain talent,
Très bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver; et le tout à deux fins:
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire:
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre et gai de la dame;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer;
Sage sur-tout, mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois;
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissements gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire:
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit

[1] La Fontaine, dans sa jeunesse, fit à Reims de longs et fréquents séjours chez son ami de Maucroix, qui y demeuroit, et étoit chanoine de cette ville.

[2] Femmes gaillardes, réjouissantes, et faciles.

De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite;
Amour est mort: le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon[1];
Nous n'en avons ici ni vent ni voie[2].
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets, scélérats:
C'est bien raison qu'au double on le leur rende:
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc pour tromper ses voisins
Leur dit un jour: Vous boirez de nos vins
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs; et le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.
Or, les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils vont au rendez-vous.
Eux introduits croyant ville gagnée,
Un bruit survint; la fête fut troublée;
On frappe à l'huis[3]. Le logis aux verrous
Étoit fermé: la femme à la fenêtre
Court en disant: Celui-là frappe en maître!
Seroit-ce point par malheur mon époux?
Oui; cachez-vous, dit-elle; c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux galands, dans ce péril extrême,
Se jettent vite en certain cabinet:
Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, et voit au feu le membre
Accompagné de maint et maint pigeon;
L'un au hâtier[4], les autres au chaudron.
Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!
Qui traitez-vous? Alis, notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici!
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir:
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or, c'étoient les moitiés
De nos galands et chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement;
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose:
Mais passe encor pour ce commencement.

Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des dames.
Et de trinquer: passe encor pour cela.
On fit raison: le vin ne dura guère.
L'hôtesse étant alors sans chambrière
Court à la cave, et, de peur des esprits,
Mène avec soi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin;
Puis, tout-à-coup levant la collerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe: époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages,
Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, dame! ne vous déplaise,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours;
Tenez-vous coi; le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris: ne vous montrez donc pas,

[1] Petite rivière du Forez, où d'Urfé a placé les principales aventures de son roman de l'Astrée.

[2] Nous n'en avons point de nouvelles. Métaphore tirée de la vénerie.

[3] A la porte.

[4] Le hâtier est un grand chenet de cuisine qui sert à faire rôtir la viande.

moyen d'étouffer cette affaire.
rit qu'à nul il ne faut faire
n ne veut à soi-même être fait.
: devons quitter ce cabinet
n à point, et tantôt, quand cet homme
n lit prendra son premier somme.
on sens, c'est le meilleur parti.
viendroit aussi bien la querelle.
ous pas cocu plus d'à demi?
: Alis au fait a consenti :
ffit; le reste est bagatelle.
: goûta quelque peu ces raisons.
ne fit quelque peu de façons,
: le temps d'en faire davantage.
?... Et puis, comme personne sage,
nit sa coiffure en état.
it jamais soupçonné ce ménage,
'il restoit un certain incarnat
son teint: mais c'étoit peu de chose;
eurette en pouvoit être cause.

ourtant des tireuses de vin
ourire au retour ne fit faute :
a peintre [1]. On se remit en train;
va grillades et festin :
encore à la santé de l'hôte,
hôtesse, et de celle des trois
remière auroit quelque aventure.

nanqua pour la seconde fois.
e, adroite et fine créature,
t toujours qu'il revient des esprits
s voisins. Ainsi madame Alis
l'escorte. Entendez que la dame
utre emploi inclinoit en son ame :
. l'emmène; et, par ce moyen-là,
on Simonette changea.
fait d'abord plus la sévère,
uivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
e sentant par le peintre tirer,
neure, étant trop ménagère
laisser son habit déchirer.
c, voyant quel train prenoit l'affaire,
sortir. L'autre lui dit : Tout doux!
: voulons sur vous nul avantage.
en raison que messer cocuage
état vous couche ainsi que nous :
s-nous pas compagnons de fortune?
: le peintre en a caressé l'une,
doit suivre. Il faut, bon gré, mal gré,
entre en danse; et, s'il est nécessaire,
frirai de lui tenir le pied :

[1] ...femme du peintre.

Vouliez ou non, elle aura son affaire.
Elle l'eut donc; notre peintre y pourvut
Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut;
On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard; et le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle satisfait
Se met au lit : nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef [1]
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

IV. LA COUPE ENCHANTÉE.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu;
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir :
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux;
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots [2].
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens! dites-moi, qu'est-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il, quel dommage?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.

[1] Venir à bout; achever ce qu'il avoit projeté de faire.
[2] Le mot *sot* étoit autrefois synonyme de *cocu*.

Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence?
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous apercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.

Oui, mais l'honneur est une étrange affaire!
Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire?
Eh bien! l'honneur! l'honneur! je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome:
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien: la chose est fort facile.
Tout vous rit; votre femme est souple comme un gant;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable;
On vous met le premier à table;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur:
Heureux qui vous le sert! la blondine chiorme[1]
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen:
Vous êtes le patron: dont je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche[2],
Mille bourses vous sont ouvertes à-la-fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine:
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.

[1] La troupe de blondes. *Chiorme* ou *chiourme* signifie proprement les forçats ou l'équipage d'une galère; mais, d'après son étymologie italienne et latine *ciurma* et *turma*, il sert aussi à désigner une foule, une presse, un grand nombre de personnes.

[2] Allusion à la pièce du *Festin de Pierre* (acte IV, scène III); le nom de *Dimanche*, que Molière a donné au marchand qui dans cette pièce vient demander ce qui lui est dû, est devenu en quelque sorte proverbial.

Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse: on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse,
Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long, la matière en est cause:
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état, et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe, si vous voulez, bergère, et cætera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, et son ame.
La fille crût, se fit: on pouvoit déja voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule: on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne: on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait; et puis le serviteur.
Le père, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit:
Le langage d'amour étoit jargon pour elle:
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté:
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.

Si l'une des nonnains la louoit de beauté,
Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma sœur, soyez sage;
Ne considérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre mer-
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés, [veille.
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier[1] sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, long-temps devant,
Cette fille légitimée.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
Et pour gendre aussitôt le père l'agréa.
La dot fut simple, ample fut le douaire:
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui sans lui se seroit morfondu;
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.

Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.

[1] C'est-à-dire qui vont se marier. *Moutier* ou *moustier* signifie église.

Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.
L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le destin lié:
Les Zéphyrs étoient ses pages:
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes fois[1],
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour:
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit;
Non plus que la lance enchantée;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit:
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres:
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour: Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange;

[1] Nombre de fois.

Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de votre république!
Non, non; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidûment.
Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Éraste nous visite?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie, honteuse et dépite[1]:
Caliste a des appas, Éraste a du mérite;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne:
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux?
Car d'amis.... moquez-vous; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire: Il y fait bon, l'heure du berger sonne[2];
Êtes-vous sourd? Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent;
Et, pour tourner en certitude

[1] Pour dépitée, piquée, fâchée.
[2] L'*heure du berger*, expression proverbiale, pour dire l'occasion et le moment favorable à l'amour.

Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose
Une chose;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix; et Damon, sous ce feint personnage,
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage:
Il se frotte; il devient l'Éraste le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent[1]; et cachant son ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui!
Lui dit-il; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps?
Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent; et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison;
Sa chasteté plia: car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point;
Un financier viendra qui sous votre moustache
Enlèvera la belle; et dès le premier jour
Il fera présent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut: un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,

[1] C'est-à-dire prodigue les propos galants.

Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié:
Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait:
Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle:
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise; elle dit peu de chose;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point?
L'étoit-il? ne l'étoit-il point?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là:
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvre au vase: il ne se répand rien.
C'est, dit-il, réconfort; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains! si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galands sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrace.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée;
Lui va, soir et matin, reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi! suis-je la seule? hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable?
Eh bien! reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler.

Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre,
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle? il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen: buvez dans cette tasse:
Si votre femme de sa grace
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement;
Mais si du dieu nommé Vulcan
Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai: presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.

La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace:
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte cocuage
Règlent le pas et les emplois:
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage[1];
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua:
Plus d'un intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château: l'on l'y traite à souhait;
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon: Grand merci de la coupe:
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, graces aux dieux.
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? par hasard si le vin s'épandoit;
Si je ne tenois pas votre vase assez droit;
Je suis quelquefois maladroit:
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre:
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.

Damon dit: Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été: consolons-nous pourtant;
Nous avons des pareils; c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant et tant,

[1] Expression proverbiale, pour dire simplement, en tout, pour tout.

Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant[1];
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre:
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost[2]:
Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renau
Du danger de répandre exempt ne se peut croire
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

V. LE FAUCON.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis:
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer! c'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent:
Sachant très bien qu'en amour, comme en guerre
On ne doit plaindre un métal qui fait tout;
Renverse murs, jette portes par terre;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si[3] laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés[4], beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue; enfin, grace à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire: C'est dommage.

[1] Le traité, la convention, la promesse.
[2] De l'armée.
[3] Pourtant.
[4] Comté étoit autrefois féminin, et est resté ainsi dans le no d'une de nos anciennes provinces, la Franche-Comté.

Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le protestant[1] de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé :
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère en Florence;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche, un faucon
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais[1]
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant :
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon[2], qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;
S'il mangeroit volontiers de cela;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric; pleure, et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.

Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles :

[1] Celui qui faisoit continuellement des protestations d'amour.

[1] N'y pouvoit rien. *Mais* signifie ici plus, davantage, et vient de *magis*.

[2] Du petit enfant.

On en comptoit des choses nonpareilles;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude;
Point de faveurs; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon; il se tourmente, il crie:
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve[1]
Le rend confus. Il dit donc à la veuve:
Quoi! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable!
C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart:
Non, non, seigneur; c'est pour vous la visite;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite:
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant;
Fouille au bahut; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête;

[1] Le trouve.

Met le couvert; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi: Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur;
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement:
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée:
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée:
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie:
A cet amour j'ai très mal répondu;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander.... et quoi? c'est temps perdu
Votre faucon. Mais non: plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand!
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer; vous le savez, seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il: plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'étoit resté:
Depuis deux jours la bête[1] a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau; je l'ai tué sans peine:
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher

[1] C'est-à-dire le loup, le renard, le putois, le furet, et les autres bêtes sauvages qui s'introduisent dans les basses-cours et détruisent la volaille.

Un bon faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.

Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.

On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général :
Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

VI. LA COURTISANE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, et témoin Polyphême,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe et se miroit dans l'eau :
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent, Boccace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, et tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fière, et bizarre sur-tout :
On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce :
Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse
C'étoit trop peu ; les simples monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient ;
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut ; et, pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille ;
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses desirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde ;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux :
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux[1] :

[1] Des repas et des fêtes qui lui étoient donnés. Voyez la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Cadeau*.

Sa beauté même y perdit quelque chose;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens; il eut aussi des femmes:
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement; car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le desire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis!
Il la fit seoir. Et puis s'étant remis,
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus:
Le vermillon leur vient d'autre manière.

Camille avoit déja quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi:
Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser sans rougir;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse! Hélas! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé!
Du moins, Camille, excusez ma franchise:
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore:
Méprisez-la, chassez-la, battez-la;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore;
Elle est à vous. Alors le jouvenceau:
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau;
Ce n'est mon fait; et toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.

Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant:
J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit:
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage?
Ils sont éteints ces dons si précieux:
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux:
Si je l'étois, je serois assez sage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant: il est tard, et voilà
Minuit qui sonne; il faut que je me couche.

Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyoit: mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut long-temps; puis dit: Comment ferai-je
Je ne me puis tout seul déshabiller.
Eh bien! monsieur, dit-elle, appellerai-je?
Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tous mes gens.
Cela suffit, monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle:
Mais faisons mieux, et ne laissons venir

Personne ici ; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
Elle s'approche ; elle le déboutonne ;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.
Quoi ! de sa main ? quoi ! Constance elle-même ?
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement ;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace ;
Où me coucher ?

CAMILLE.

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi ! sur ce siége ?

CAMILLE.

Eh bien non ; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grace.

CAMILLE.

Je ne saurois ; il fait froid : je suis nu :
Délacez-vous.

Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustement de princesse et de reine :
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé périt en un moment ;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?
Je crois que non ; j'en suis sûr ; et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit : C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés ;
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle ; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'étoit jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté :
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise,
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté !... Je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entière :
On ne pouvoit reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant,
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie
Pose ses pieds, et, sans cérémonie,
Il s'accommode et se fait un coussin ;
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
Je suis content, dit-il, de votre amour :
Venez, venez, Constance ; c'est mon tour.
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle :
M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?
Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or, bien je sais le fond de votre cœur ;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie ;
Elle le peut ; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux ; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire :
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.

Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble:
On est époux et galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta:
Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.
A tout cela Constance ne dit rien:
C'étoit tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans son académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit:
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures:
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que possible on ne croira pas vra
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai? je faux [1]: Constance en étoit-elle
Aux éléments? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris et donné de plaisirs en sa vie
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

VII. NICAISE.

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise on nommoit,
Garçon très neuf hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois du temps de nos pères
S'avisoient tard d'être bons frères;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants

[1] J'altère, je trompe; de faulser ou fauser, altérer, falsifier, corrompre.

Aussitôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là:
C'est par l'esprit que je veux dire.

Une belle pourtant l'aima;
C'étoit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot [1],
Soit par humeur franche et sincère,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer; et moi, non:
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là:
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche; heureux seroit
Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-dessus dit:
Certain dieu parfois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai, car il faut tout dire,
Qu'il étoit très bien fait de corps,
Beau, jeune, et frais, ce sont trésors
Que ne méprise aucune dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interprètes de ses desirs.

[1] C'est-à-dire n'hésitant pas, n'étant pas embarrassée; exp sion proverbiale.

Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part et d'autre soupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure ; [1]
Le tout sans compte et sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment ;
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus.

Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets ;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point :
Je suis franche : n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen seroit bien mon compte,
N'en doutez point ; mais le moyen ?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte.
Tels et tels m'ont fait demander ;
Mon père est prêt de m'accorder :
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas [2].

[1] Ou avec accumulation de forts intérêts, c'est-à-dire en grande quantité.

[2] A n'y pas prendre garde, à le passer sous silence ; expression proverbiale. Le *sas* est un tamis pour faire passer le plâtre, la farine, etc.

La belle en étant sur ce cas,
On la promet ; on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce,
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier [1] cependant
Notre galande encor pucelle :
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine ;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, joyaux, et diamants :
Son épousé la faisoit dame.
Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin :
Ils devoient aller au jardin
Dans un bois propre à telle affaire ;
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystère.
La belle s'y rend la première,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ses gens.

Nicaise, après quelques moments,
La va trouver ; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
Qu'il fait ici d'humidité !
Foin ! votre habit sera gâté ;
Il est beau, ce seroit dommage :
Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aille querir un tapis.

Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,
Dit la belle toute piquée ;
Je dirai que je suis tombée.

[1] Église.

Pour la perte, n'y songez point:
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user; et périssent
Tous les vêtements du pays;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure! un quart d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guère;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête homme, si je peux.
En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours: c'est fait; je suis à vous:
Deux minutes feront l'affaire.
Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.

Sa sottise guérit la dame;
Un tel dédain lui vint en l'ame,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé. Quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi:
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse:
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari: j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaise en son lieu seroit.

A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis:
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour
Qu'un galand près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut:
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage:
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi! la dame au bel habit,
Mordant ses lèvres de dépit,
Retournoit vers la compagnie,
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi! je n'ose:
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne pèche pas.

Grace à Nicaise, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaise, la rencontrant,
A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'ayez attendu?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heures femme.
Retournons donc sans consulter;
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gâter,
Vous témoigner quel est mon zèle.

Non pas cela, reprit la belle;
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé, Nicaise,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent:
Or, respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand,
Faites-vous apprenti galand:
Vous n'y serez pas sitôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais ce que vaut l'occasion,
Vous l'ignorez, allez l'apprendre.

VIII. LE BAT.

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet

Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, et l'âne efface net,
Dieu sait comment; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point:
Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâté.

IX. LE BAISER RENDU.

Guillot passoit avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
Que je la baise, à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant:
Elle est, monsieur, fort à votre service.
Le monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour: à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle,
Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

X. ALIS MALADE[1].

Alis malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit: Il faut se confesser;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame?
Oui, je le veux, lui répondit la dame:
Qu'à père André on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence;
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander? lui dit-on.
C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession.
Vous demandez, reprit alors un frère,
Le père André, le confesseur d'Alis?
Il est bien loin: hélas! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

[1] La Fontaine a écrit *Alis* et non Alix, et la rime de la fin exige que ce nom ne soit point changé.

XI. PORTRAIT D'IRIS.

IMITATION D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu: tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys et des roses;
Après cela des Amours et des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère:
Traits si pareils jamais ne se sont vus.
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

XII. L'AMOUR MOUILLÉ.

IMITATION D'ANACRÉON.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il: car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis: Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant:
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure

Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon!
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit: Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

XIII. LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs:
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison; car qui hait les présents?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme; on la nommoit Argie:
Lui, déja vieux barbon; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi: d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long: suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois,
Quand l'état mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme
L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle:

On nous sépare, Argie: adieu; soyez fidèle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi:
Je le crois; cependant, pour plus grande assurance
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants,
Et leurs présents;
L'invention en est damnable;
Des machines d'amour c'est la plus redoutable:
De tout temps le monde a vu Don
Être le père d'Abandon.
Déclarez-lui la guerre; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera, je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse:
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun compte:
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.

C'en étoit trop pour le bon homme;
Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,

Sans nul vestige de galant[1].

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme;
Ils déplaisoient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait et beau par excellence,
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom étoit Atis; son métier, paladin.
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté:
Encor si des soupirs il se fût contenté;
La source en est inépuisable;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il? il s'éclipse; il part; il va chercher
Quelque désert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes?
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile et toute son espèce.
Dans ses armes il en portoit;
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.

Force fut au manant de quitter son dessein;
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire:
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur et la misère
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.

[1] Ici La Fontaine a écrit *galant* par un *t*, pour *homme galant*; il est adjectif.

Atis n'y rencontra nulle tranquillité;
Son amour l'y suivit; et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort:
Atis, il t'est plus doux encore
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits:
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens;
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas! trop chéris.

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux:
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,
Votre amie et votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux;
Mantoue en tient le sien: jadis en cette terre
J'ai posé la première pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La parque est inconnue à toutes mes pareilles:
Nous opérons mille merveilles:
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer;
Vous me donnâtes assistance:
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir: je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde;
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point: c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.

Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette;
Et, vous, en pélerin jouant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.

Aussitôt fait que dit; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant:
Le voilà pélerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.

Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours:
Madame en fera ses amours;
Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui
S'il n'aime mieux le lui donner. [vende,
La nourrice en fait la demande.
Le pélerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;
Et voici ce qu'il lui propose:
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor
Il fournit à tous mes besoins: [moins:
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant:
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.
Quoi! madame l'ambassadrice!
Un simple pélerin! madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le savoit!
Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître!
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage et de traits:
On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit: A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien?
Puis celui-ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout son or.
Une nuit de madame aussi, c'est un trésor.

J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas:
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encore un diamant:
Atis en riant le ramasse.
C'est, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grac
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à son excellence
Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le pélerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battit sa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon[1] je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice!

Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dis que ce pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.—
Mais mon mari m'a fait jurer....—
Et quoi? de lui garder la foi du mariage!
Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il fa
Bien habile pour reconnoître [êt
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.

[1] D'un pélerin.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour ?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère ;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.

La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du sire.
Pour cela l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pélerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant [1] et des plus fins :
Il surprit et charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle.
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit : et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis. La dame en fut ravie :
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter monsieur l'ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre.
Chacun s'en aperçut; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérant il apprend tous les soins :

[1] Ici, dans les éditions originales, le mot *galant* est écrit par un *d* ; mais à tort, selon la règle de Vaugelas. Voyez la note, page 166.

Bons certificats des voisins.
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissements sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrètes ;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire :
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.

D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.
Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants.
La perfide a couvert mon front d'ignominie :
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la : mais prends ton temps,
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite ;
Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire ;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez, pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traîtresse.

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage ;

Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle; et son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige! ô merveille!
Il y trouve un palais de beauté sans pareille:
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux;
Appartements dorés, meubles très précieux,
Jardins et bois délicieux:
On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes;
Les chambres sans hôte et désertes;
Pas une ame en ce louvre; excepté qu'à la fin
Un More très lippu, très hideux, très vilain,
S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office:
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice;
Car de dire un roi c'est trop peu.
Il est à moi, reprit le More.
Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance[1]
Que je rencontre ici. Le More lui répond:
Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
.... Entends-tu ce langage?
Et sais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME.

Ganymède?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin le monarque suprême,
Et que tu sois un jouvenceau:
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre:
Regardez la vieillesse et la magistrature.

[1] Les richesses, les biens.

LE MORE.

Moi railler! point du tout.

ANSELME.

Seigneur...

LE MORE.

Ne veux-tu poi

ANSELME.

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point
Consent à la fin au mystère.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire
En page incontinent son habit est changé:
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses trou
La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage
Suit le More par-tout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce louvre en un moment; par son art fait un pa
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup: Est-ce Anselme, dit-
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme! il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barb
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade!
Homme de.... la pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affai
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère!
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant:
Tout me rend excusable, Atis et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore. —
Favori! que l'on danse! — A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari. —
Qu'on fasse tomber des pistoles! —
Pistoles tombent à foison.
Eh bien! qu'en dites-vous? sont-ce choses frivol
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au monde une excellenc
Une altesse, une majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,

Sur-tout quand le donneur est bien fait et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé!
En échange du chien, l'on me vouloit moi-même:
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, monsieur; suis-je chose si chère?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?
Le louvre pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir:
Je le donne à Lucrèce, et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari; la paix: car aussi bien
Je vous défie, ayant ce chien:
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre;
Il m'avertit de tout; il confond les jaloux,
Ne le soyez donc point; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous.

Anselme accorda tout: qu'eût fait le pauvre sire?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grace; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le palais? dira quelque critique.
Le palais? que m'importe? il devint ce qu'il put.
A moi ces questions! suis-je homme qui se pique
D'être si régulier? Le palais disparut.
Et le chien? le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant? Censeur, tu m'importunes:
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquète est-on jamais content?
Favori se perdoit souvent:
Mais chez sa première maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assidûment:
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de son côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit page.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle;
Il divertit et la laide et la belle;
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux:
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle:
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point; jamais on n'y querelle:
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage:
Il fait venir l'esprit et la raison;
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un misérable oison;
Coudre et filer c'étoit son exercice,
Non pas le sien, mais celui de ses doigts.
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez: il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'ame occupée;
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disoit,
Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse.
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit; à la fin on lui dit:
Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision.

Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion:
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudroit-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans?
Vaux-je cela? disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas.
Amour n'avoit à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.

Mon révérend, dit-elle au béat homme,

Je viens vous voir; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en pusse avoir? non pas pour grosse somme,
A gros achat mon trésor ne suffit;
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage:
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit: Tout beau!
Nous pourvoirons à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous:
Il est marchande et marchande, entre nous;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici, suivez-moi hardiment;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend;
Tous sont au chœur; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion.

Elle le suit; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrette recule
Un peu la tête; et l'innocente dit:
Quoi! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?
Et vraiment oui, repart sa révérence;
Puis il lui met la main sur le teton.
Encore ainsi? — Vraiment oui: comment donc?
La belle prend le tout en patience.
Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bonaventure à six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.
Ce ne fut tout, une autre succéda;
La charité du beau père étoit grande.

Eh bien! dit-il, que vous semble du jeu?
A nous venir l'esprit tarde bien peu,
Reprit la belle. Et puis elle demande:
Mais s'il s'en va? — S'il s'en va, nous verrons;
D'autres secrets se mettent en usage.
N'en cherchez point, dit Lise, davantage;
De celui-ci nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il; nous recommencerons,
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le PATER: il aimoit cette danse.
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en songeant à cela.

Lise songer! Quoi! déja Lise songe!
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nanette
S'en vient la voir: pendant leur entretien
Lise rêvoit. Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout:
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les encore, enfin tout le phœbé[1].

Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grace
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit: Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frère Alain! Alain! s'écria Lise,
Alain mon frère! ah! je suis bien surprise;
Il n'en a point, comme en donneroit-il?
Sotte, dit l'autre, hélas! tu n'en sais guère:
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu? sache-le de ta mère;
Elle est experte au fait dont il s'agit:
Sur ce point là l'on t'aura bientôt dit,
Vivent les sots pour donner de l'esprit!

II. L'ABBESSE MALADE.

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici?
Ce n'est mon fait: l'un dira que l'abbesse
En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens: bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Que brebis sont la plupart des personnes:
Qu'il en passe une, il en passera cent;
Tant sur les gens est l'exemple puissant!
Agnès passa, puis autre sœur, puis une;
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi: c'est en gros tout le conte
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles

[1] Ce qui étoit obscur ou caché.

Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême;
Bonne d'ailleurs, et gente[1], à cela près.
La faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de.... (l'à moins est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.

Jésus! reprit toute scandalisée
Madame abbesse: Eh! que dites-vous là?
Fi! Nous disons, repartit à cela
La faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant:
Bon le faut-il, c'est un point important;
Autre que bon n'est ici suffisant;
Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame.
Ce fut bien pis: non pas que dans son ame
Ce bon ne fût par elle souhaité;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vînt sans peine approuver telle chose!
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit: Madame, croyez-les;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets;
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaise?
Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'abbesse: or çà, par votre Dieu,
Le feriez-vous? mettez-vous en mon lieu.
Oui-dà, madame; et dis bien davantage:
Votre santé m'est chère jusque-là
Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devançât. Mille remercîments
A sœur Agnès donnés par son abbesse.
La faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame[2],
Dit à ses sœurs: Tout ce qui tient madame
Est seulement belle honte de Dieu:
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin?
Cet avis fut approuvé de chacune;
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne, ou discrète.
Le billet trotte; on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le desir de faire que madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son ame
Tel récipé, possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur;
Une troisième entre dans la carrière;
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met pour n'être la dernière.
Que dirai plus? Enfin l'impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Œillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.

O doux remède! ô remède à donner!
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout! point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie:
Dans ses écrits madame faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!

III. LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme:
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi:
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,
Ainsi soit-il! Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds; car nos gens
Sont grands troqueurs: Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de sapience[1],

[1] Jolie, aimable.
[2] Fine, adroite. Métaphore tirée de l'art de l'escrime, bonne à employer.

[1] De prudence et de sagesse. Le *pays de sapience* est une phrase proverbiale usitée pour désigner en style enjoué la province de Normandie.

Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guère,
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit: Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture?
Notre pasteur a bien changé de cure:
La femme est-elle un cas si différent?
Et pargué non; car messire Grégoire
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire:
Mes brebis sont ma femme. Cependant
Il a changé: changeons aussi, compère.
Très volontiers, reprit l'autre manant;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle: or çà, sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour? Mon mulet? eh! parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix;
La mienne ira but à but pour la tienne:
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne.
Mon mulet, c'est.... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement: troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit: Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens:
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit: femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes;
Femmes aussi trompent assez souvent;
Jà[1] ne les faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche[2] donner
Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites.
L'expédient ne fut goûté de tous.
Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre:
Tiennette n'a ni suros ni malandre[3],

[1] Pas.

[2] Expression proverbiale, pour dire donner ou vendre une chose sans la connoître.

[3] Expression proverbiale tirée de l'art vétérinaire. Le *suros* est une tumeur qui vient à la jambe du cheval, et la *malandre* une crevasse qui se manifeste au genou du même animal, et qui est accompagnée d'écoulement d'humeur. Ce vers veut donc dire:

Tiennette n'a ni tumeur ni humeur.

Dit le second. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier[1];
Ma foi, c'est bâme[2]. Et Tiennette est ambroise[3],
Dit son époux; telle je la maintien.
L'autre reprit: Compère, tiens-toi bien;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise;
Je t'avertis qu'à ce jeu.... m'entends-tu?
L'autre manant jura: Par la vertu[4],
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
A toi, compère. Et de prendre la tasse,
Et de trinquer. Allons, sire Oudinet,
A Jeanne; top[5]. Puis à Tiennette; mâsse[6].
Somme qu'enfin la soute[7] du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennette:
Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fût secrète;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit: je n'en assure,
Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise:
Rien ne se perd entre les gens d'église.
Les permuteurs[8] ne pouvoient bonnement

[1] Expression proverbiale, pour dire très propre.

[2] C'est du baume, c'est de l'excellent. Les gens de campagne, sur-tout en Normandie, disent *bâme*. On disoit autrefois basme pour baume, et embasme pour embaume.

[3] Est ambrosie, est divine. On trouve *ambroise* pour ambrosie dans nos vieux auteurs. Voyez Roquefort, *Dictionnaire de la langue romane*, t. I, p. 57.

[4] *Par la vertugoy*, ou *vertubleu*, ou *vertudieu*; jurons populaires.

[5] Dans la première édition in-8o, on lit *tope*. Mais alors le vers a une syllabe de trop: c'est pourquoi dans le recueil de 1675 ou de 1676 La Fontaine a, par licence poétique, retranché l'*e*. *Tope* et *mâsse* sont des mots empruntés au vocabulaire des joueurs: *mâsse* est la somme d'argent qu'on offre comme enjeu: pour l'accepter, on dit *tope*.

[6] Comme le mari de Tiennette demande du retour, il ne dit pas *tope* quand on trinque à son sujet; mais il prononce le mot *mâsse*, indiquant par-là qu'il attend l'offre d'un enjeu qui égale le sien.

[7] *Soute* est la somme payée pour rendre les lots égaux.

[8] Les troqueurs.

Exécuter un pareil changement
Dans ce village à moins que de scandale:
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis:
Bon fait troquer, commère; à ton avis?
Si nous troquions de valet? que t'en semble?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.

L'autre d'abord eut un très bon effet;
Le premier mois très bien ils s'en trouvèrent:
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette: il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa soute,
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Etienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette[1].
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
Dont le galand, sans plus longue demeure,
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi?
Belle demande! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achète:
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four:
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère; il ne s'y servit plat
Où maître Amour, cuisinier délicat,
Et plus friand que n'est maître Hyménée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi: Gille a quelque secret;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc[2] en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand;
Dédisons-nous; usons du privilége.

Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.

[1] La coudraie, ou les noisetiers.
[2] Jamais.

Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siége
Épiscopal, et vendique le cas.
Grand bruit par-tout, ainsi que d'ordinaire;
Le parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
Est amené; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compère Étienne!
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui: le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson:
L'y rencontrer étoit chose facile;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants: ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient,
Sans le dédit; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

IV. LE CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement;
Cela ne leur coûte guère:
Tout leur est nymphe ou bergère,
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisoit faute:
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie;
C'étoit la nymphe Égérie;
C'étoit tout ce qu'on vouloit[1].
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant: Te voilà; nomme.

[1] Allusion aux vers suivants d'Horace, dont La Fontaine rend fidèlement la pensée:

Hæc ubi supposuit dextrum corpus mihi lævo,
Ilia et Egeria est: do nomen quod libet mihi.
Lib. I, sat. II, v. 125-126.

Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du roi.
De ce privilége insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi
Dans les contes que voici;
Et s'il me plaisoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire,
Et, pour messire Thomas,
Le grand druïde Adamas,
Me mettroit-on à l'amende?
Non; mais, tout considéré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon [1].
Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu : la fillette étoit drue,
Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés;
Puis, dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés;
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient
Comme eût fait une jalousie;
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie;
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète [2],
Digne enfin des regards d'Annète.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer;
L'amour, huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avoit bonne conscience;
Mais comment s'abstenir? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le desir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir?
La belle à celui-ci fit quelque résistance;
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe, et, très fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature?

[1] Le modèle.

[2] Pour droite. Dans les éditions de 1675 et 1676, La Fontaine a mis *drète*, et il a retranché un *t* à *Annette*, que partout ailleurs il écrit par un double *t*; le tout pour la rime. Les éditeurs ont à tort écrit *droite* : dans notre ancien langage on disoit *dret*, *drète*, et *drèture*, pour droit, droite, et droiture. Voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 412.

On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu;
Puis force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré là :
Il comptoit pour siennes déja
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas :
Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait; et, comme l'on peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
Être dans ses regards à tel point sensuelle!
C'est, dit-il, un très grand péché;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée;
Je n'en parlerai point : seulement on saura
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire; et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : Voilà
Mon fait, joignant à cela

D'autres petites affaires.
C'étoit jour de calende[1], et nombre de confrères
Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent:
Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court; et voilà les prêtres arrivés.
Grand bruit, grande cohue: en cave on se transporte:
Aucuns des vins sont approuvés;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien! chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil: nul scandale. On servit
Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné? qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela,
A madame Anne, le jour même,
L'appela cent fois sotte; et, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin!
Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs, sont-ce canailles?
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au prêtre outragé,
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

V. LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE.

Maître François[2] dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux:
Nous n'en avons ici que la copie.
Et, par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose:
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu:

[1] C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent, pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement; et cela se fait tous les mois. (*Note de La Fontaine.*)

[2] François Rabelais.

On les connoît à leur visage mince;
Le long dormir est exclus de ce lieu.
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet[1],
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Cettui[2] me semble, à le voir, Papimane.
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue[3] au portrait du saint-père.
Punis en sont, rien chez eux ne prospère:
Ainsi nous l'a conté maître François.

L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens;
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser[4] un champ, dans l'île dessus dite.
Bien paroissoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit, et faisoit son labeur.

Survient un diable à titre de seigneur;
Ce diable étoit des gens de l'évangile,
Simple, ignorant, à tromper très facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux,
Plus ne savoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent; je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres;
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police:
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an

[1] Dans toutes les éditions du temps, 1675, 1676 et 1685, on lit *mingrelet*; c'est donc une faute d'avoir mis *maigrelet* dans les éditions modernes.

[2] Celui-ci.

[3] C'est-à-dire firent la grimace au portrait du saint-père, dans le dessein de s'en moquer.

[4] *Verser* est ici employé dans le sens latin de *versare*, retourner, labourer.

Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux?

Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle[1],
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touzelle?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or, emplis-en ce lieu :
Touzelle soit, touzelle, de par Dieu!
J'en suis content. Fais donc vite, et travaille;
Manant, travaille; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin[2],
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi;
L'autre dans terre est réservé pour moi.

L'août[3] arrivé, la touzelle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avoit la touzelle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.

Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin : mon lot sera hors terre;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.

Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles et bonnes;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
Monsieur le diable, où croît cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?
Plein de courroux, et vide de pécune,
Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit[1].

Ah! par la mort! par la sang! par la tête!
Dit le démon, il le paiera, parbieu!
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!
Çà, çà, galons-le[2] en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie;
J'ai sur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas :
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai[3]
Que ne joûrez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Touzelle et grain, champ et rave, enfin tout;
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui[4] je suis à vous, Phlipot;
Et touchez là, ceci sera mon arme.

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit : c'étoit sa ménagère;
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : Phlipot, ne pleure point;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu; je t'en tirerai hors :

[1] Sorte de froment. [2] D'aucune manière.
[3] VAR. Les éditions de 1675 et de 1676 ont *oust*, selon l'ancienne orthographe. L'août signifie ici la moisson.

[1] Se divertissoit, se consoloit.
[2] Étrillons-le, rossons-le. *Galons-le* est ici au figuré et p[ar] ironie; au simple, il signifieroit au contraire réjouissons-l[e], amusons-le.
[3] Et vous rosserai. Voyez la note précédente.
[4] A compter de ce jour.

Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps.

Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil; car d'étole, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour, à voix haute,
VADE RETRO [1]. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient: Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant:
Ah! le bourreau! le traître! le méchant!
Il m'a perdue, il m'a tout affolée [2]!
Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous;
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre votre excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet
Elle fait voir... Et quoi? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber:
Onc [3] n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chômèrent [4] la défaite
De ce démon: le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

VI. FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE.

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne [5]
Se rendit craint par un moyen nouveau:
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.

[1] Retire-toi, va-t'en.
[2] Blessée, meurtrie. Ce mot est resté, mais non avec cette signification.
[3] Jamais. [4] Célébrèrent.
[5] Le Vieux de la Montagne étoit le chef d'une secte d'Ismaélites, redouté en tous lieux par les meurtres qu'il faisoit commettre. Les prestiges qu'il employoit pour fanatiser ses sectateurs sont décrits par le voyageur Marc-Paul, et par les historiens des croisades, de la même manière que notre poëte le fait ici.

Il choisissoit entre eux les plus hardis,
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du paradis de son législateur:
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.
En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés [1], et beaux par excellence:
Chaque réduit en avoit à couper [2].
Si [3] se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom [4]. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols: il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolixe sur ce cas
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes et cens, revenus et ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage

[1] C'est-à-dire que, quoique ce fussent des tendrons, ils étoient suffisamment forts pour pouvoir en jouir; expression métaphorique empruntée au vocabulaire des chasseurs.
[2] En masse, en foule épaisse, en grande quantité.
[3] Ainsi. [4] Le faux prophète.

Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.
Féronde avoit un joli chaperon[1]
Dans son logis, femme sienne: et dit-on
Que parentelle étoit entre la dame
Et notre abbé; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'ame,
En étoit père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse[2].
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées et venues
Des soins divers de cet économat.
Elle alléguoit mille affaires menues;
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine;
Bref il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens[3], ne manquant au retour
D'imposer mains sur madame Féronde :
Onc[4] il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles[5],
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme

[1] Une jolie femme. Le chaperon étoit un ornement de la coiffure des femmes.

[2] Expression proverbiale. *Bon chien chasse de race*, c'est-à-dire ressemble à ses auteurs.

[3] C'est-à-dire troubloit, interrompoit cette intrigue; expression métaphorique tirée du vocabulaire des chasseurs. Au propre, rompre les chiens, c'est passer à travers pendant qu'ils courent, et interrompre leur course, ou les appeler, pour les empêcher de continuer la chasse.

[4] Jamais.

[5] Expression proverbiale, pour dire qu'ils sont difficiles à accommoder, à satisfaire.

Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;
En amour dà, non en guerre: il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir; et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très long sommeil.
On le croit mort; on l'enterre; l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange manière;
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?
Seroit-ce point quelque espèce de sort ?
Puis il demande aux gens comme on les nom
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient; et qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit: Console-toi, Féronde;
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui[1], complets et bien comp
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire :
Ton ame un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant: C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisante à Dieu,
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir: Mille ans ! c'est bien du tem
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean, novice de léans[2].
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit:
Las! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grace ?
On la lui fait espérer, non sitôt;
Force est qu'un an dans ce séjour se passe;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage,

[1] A compter d'aujourd'hui.

[2] De ce lieu.

Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire [1] moitié, voire la plus grand'part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon:
A tort, dit-il, tu conçus du soupçon;
Les gens d'église ont-ils de ces pensées?
Un abbé blanc! c'est trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eût-il fait? Cependant
Sire prélat et madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit: Que fait ma femme au monde? —
Ce qu'elle y fait? Tout bien. Notre prélat
L'a consolée; et ton économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire. —
Dans le couvent toujours a-t-elle affaire? —
Où donc? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme
Bon gré, mal gré, léans [2] aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux:
Pas ne semoit en une terre ingrate.
PATER ABBAS avec juste sujet
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'ame sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta TE DEUM à renfort.
Stérilité régnoit en mariage

[1] Même. [2] Dans ce lieu, au couvent.

Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans [1]
On se vouât pour obtenir enfants.
A tant laissons l'économe et sa femme;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

VII. LE PSAUTIER.

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids;
Leur aventure a ne sais quelle grace
Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois! je faux [2] d'un; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien: Mazet le compagnon;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre;
Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous: quatre, c'est compte rond.
Vous me direz: C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci!
Que voulez-vous? je n'y saurois que faire;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici;
Mais ce n'est pas votre plus grand souci.
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, et des yeux le couvoit,
Lui sourioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa très humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que léans [3] il n'étoit
Vieille ni jeune à qui le personnage
Ne fît songer quelque chose à part soi;
Soupirs trottoient: bien voyoit le pourquoi.
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant: elle le méritoit,
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons: son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit:

[1] Dans ce lieu. [2] Je me trompe.
[3] Dans ce lieu.

Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs,
Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
C'est le galant, ce dit-on; il est pris.
Et de courir; l'alarme est aux esprits;
L'essaim frémit; sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mère abbesse; et heurtant à grands coups
On lui cria : Madame, levez-vous;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
Vous noterez que madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme;
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève en hâte, étourdiment,
Cherche son voile; et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
A certain voile aux nonnes familier,
Nommé pour lors entre elles leur psautier.
La voilà donc de grègues[1] affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus[2], elle dit, irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent! Si Dieu plaît, ne fera;
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mère abbesse, entourée
De son sénat, fit venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.
Quoi! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu!
Un tel scandale en la maison de Dieu!
N'êtes-vous point morte de honte encore?
Qui vous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie[3]? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas),
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre institut condamne une méchante?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez, parlez. Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là, confuse et repentante,
N'osoit branler, et la vue abaissoit,
Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçut. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement :
Votre psautier a ne sais quoi qui pend;
Raccommodez-le. Or c'étoit l'aiguillette :
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse; et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux,
Mais à-peu-près; cela devoit suffire.
L'abbesse dit : Elle ose encore rire!
Quelle insolence! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise!
Veut-elle point que l'on la canonise?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer;
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre ame.
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup :
Raccommodez votre psautier, madame.
Tout le troupeau se met à regarder :
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :
Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard; que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose.

Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre; et le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau
Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.

[1] Culottes.
[2] Le cas, le fait. Ce mot *catus* appartient à notre ancienne langue romane.
[3] C'est-à-dire cet être immonde, et digne d'être jeté à la voirie.

Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput [1] à notre belle on laisse
Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse :
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

VIII. LE ROI CANDAULE

ET LE MAITRE EN DROIT.

Force gens ont été l'instrument de leur mal;
Candaule en est un témoignage.
Ce roi fut en sottise un très grand personnage;
Il fit pour Gygès son vassal
Une galanterie imprudente et peu sage.
Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant
Et les traits délicats dont la reine est pourvue;
Je vous jure ma foi que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix, et passe infiniment;
Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,
Car j'en sais un très bon moyen;
Mais à condition... vous m'entendez fort bien
Sans que j'en dise davantage :
Gygès, il vous faut être sage;
Point de ridicule desir :
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinents qu'une amour sotte et vaine
Vous feroit faire pour la reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée :
Vous êtes connoisseur; venez être témoin
De ma félicité suprême.
Ils vont : Gygès admire. Admirer c'est trop peu :
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti;
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti;
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.
Dieux ! disoit-il au roi, quelle félicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! ô ciel ! et tout le reste !
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car en ce siècle ignorant
Le beau sexe étoit sauvage.
Il ne l'est plus maintenant,
Et des louanges pareilles
De nos dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupiroit dans sa peau;
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le prince, s'en doutant, l'emmena : mais son ame
Emporta cent traits de flamme :
Chaque endroit lança le sien.
Hélas ! fuir n'y sert de rien;
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du prince, Gygès eut assez de conduite :
Mais de sa passion la reine s'aperçut.
Elle sut
L'origine du mal : le roi, prétendant rire,
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant ! savoit-il point
Qu'une reine sur ce point
N'ose entendre raillerie?
Et supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut, pour son honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le desir très véhément.
Je voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme;
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes [1] !
Tels dons étoient pour des dieux;
Pour des rois, voulois-je dire;
L'un et l'autre y vient de cire [2],
Je ne sais quel est le mieux.
Ces pensers incitoient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout;
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout?
Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il étoit mari, c'est son mal;
Et les gens de ce caractère
Ne sauroient en aucune affaire

[1] Par droit acquis avant le partage de la communauté.

[1] Tenues secrètes.

[2] Expression proverbiale, pour dire y viennent fort à propos.

Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé;
Voilà tout fait et tout formé
Un époux du grand catalogue,
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince étoit d'un tel mérite
Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien, mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,
Le pauvre roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte;
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage;
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire,
On la savoit assez. Mais je me sais bon gré,
Car l'exemple a très bien cadré;
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le docteur en lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants :
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du Tien et du Mien tire son origine;
Homme qui hors de là faisoit le guoguenard :
Tout passoit par son étamine [1];
Aux dépens du tiers et du quart
Il se divertissoit. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François, moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste,
Lui dit : Notre féal, vous voilà de relais,

[1] Expression proverbiale, pour dire par son examen.

Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous poussez-vous? Un François être ai
Sans intrigue et sans amourettes!
Vous avez des talents; nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'étudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux ge
Pour la somme [1],
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastère;
Double porte, verrous, une matrone austère,
Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis?
Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.
Ha! ha! la lune aux dents! repartit le docteur;
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventure
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus
Sur la moustache des Argus :
La chose est chez nous très commune.
Témoignez seulement que vous cherchez fortune;
Placez-vous dans l'église auprès du bénitier;
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée;
C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque dame agrée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous enverra faire un message.
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu :
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous saura ménager un secret entretien :
Ne vous embarrassez de rien.
De rien; c'est un peu trop, j'excepte quelque chos
Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on caus
Ici tous les moments sont chers et précieux :
Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieu
Sans être Gascon je puis dire
Que je suis un merveilleux sire.
Peut-être ne l'étoit-il point :
Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme
Se campe en une église où venoit tous les jours

[1] C'est-à-dire hors les courtisanes, que l'on obtient à prix d'a
gent.

leur et l'élite de Rome,
ces, des Vénus, avec un grand concours
D'amours,
ire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles :
voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
, le lieu saint n'étoit pas sans cela : [là;
mme en choisit un chanceux pour ce point-
: objet qui passe adoucit ses prunelles;
es, le drôle en faisoit des plus belles,
plus dévotes : cependant
l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,
e bonne grace. Alors l'étudiant
n son cœur : Elle est des nôtres.
ie au logis : vieille vient; rendez-vous :
ter le détail, vous vous en doutez tous.
y fit nombre de folies.
lame étoit des plus jolies;
asse-temps fut des plus doux.
e au docteur. Discrétion françoise
: outre nature et d'un trop grand effort.
imuler un tel transport,
sent son humeur bourgeoise.
de ses conseils le docteur s'applaudit,
risconsulte, et des maris se raille.
vres gens qui n'ont pas l'esprit
arder du loup leur ouaille!
r en a cent; des hommes ne sauront
ler la seule qu'ils auront !
sembloit ce soin chose un peu malaisée,
pas impossible; et, sans qu'il eût cent yeux,
fioit, graces aux cieux,
mme, encor que très rusée.
discours, ami lecteur,
croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
l'héroïne de ce conte
propre femme du docteur :
it pourtant. Le pis fut que mon homme,
rmant de tout, et des si, et des cas,
e elle étoit faite, et quels secrets appas,
que c'étoit sa femme en somme.
point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
en sa moitié trouvé l'étudiant,
our le mari n'avoit pas la donzelle.
signe, ce n'est pas elle,
it en soi le pauvre époux :
les autres points y sont tous;
. Mais ma femme au logis est rêveuse;
elle-ci paroît causeuse
'un agréable entretien;
rément c'en est une autre :
du reste il n'y manque rien;
sage, traits, même poil; c'est la nôtre.
s avoir bien dit tout bas,
est, et puis, ce ne l'est pas,

Force fut qu'au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire.
Vous vous êtes donné un second rendez-vous?
Poursuivit-il. Oui, reprit notre apôtre;
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier
Pour n'en pas ménager un autre,
Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.
La résolution, dit le docteur, est belle.
Je saurois volontiers quelle est cette donzelle.
L'écolier repartit : Je ne l'ai pu savoir;
Mais qu'importe? il suffit que je sois content d'elle.
Dès à présent je vous réponds
Que l'époux de la dame a toutes ses façons :
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute :
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré;
Mais aussitôt après, la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'amour a de délices :
On peut s'en rapporter à moi.
A ce discours jugez quels étoient les supplices
Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage[1]
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'étoit pas bien conseillé;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire;
Mais, quand il est déja reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage;
Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller

[1] Correction, réprimande

Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
En ces lieux si fortunés.
Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde; et, plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en lois,
Elle reconnut l'homme, et sans être surprise,
Elle lui dit: Attendez là;
Je vais trouver madame Élise.
Il la faut avertir; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre; et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir,
C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots notre maître,
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome,
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le cardinal préfet.
Le docteur se dépouille; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire:
C'étoit en l'école de droit.
En l'école de droit! Là même. Le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur régent:
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée et grand chuchillement[1],
Universel étonnement.
Est-il fou? qu'est-ce là! vient-il de voir quelqu'une?
Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, et dit
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme étoit fou; que sa femme étoit sage.
On fit casser le mariage;
Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse;
Un prélat lui donna l'habit.

[1] Chuchotement.

IX. LE DIABLE EN ENFER.

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissants;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux:
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire;
On meurt d'amour, on languit, on soupire:
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fit mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic:
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute;
Car pour ce point, je l'excepte, et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là
Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit: Que n'est-ce un péché que cela!
Je la condamne, et veux prouver en somme
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit sain
Rien n'est plus vrai: si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas:
Mon Dieu! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va sans dire adieu;
Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu;
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombr
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombr
Père, dit-elle, un mouvement m'a pris,
C'est d'être sainte, et mériter pour prix
Qu'on me révère, et qu'on chôme ma fête.
Oh! quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présents!
Votre métier est-il si difficile?
Je sais déja jeûner plus d'à demi.
Abandonnez ce penser inutile,

Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard[1] de mal fille et femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir !
Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus, qui me sont lettres closes[2],
Et qu'un ermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage ;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.
Très sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'ame en Dieu tout occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée[3].
C'étoit Rustic, jeune saint très fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué ;
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence :
Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous sera partagé ;
Nous vous rendrons la chose familière.
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit ; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire.
Qu'est-ce cela ? moins que rien, tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;
Triomphes grands chez les anges en sont :
Méritons-les ; retenons cette fille :
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair.
Il la retint, et fut si téméraire,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.

Or sont nos saints logés sous même toit :
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la novice ;
Car, de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence ? elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna ; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit ;
L'ermite non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grace, et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et sur-tout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant ; sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech
Qui tâche en vain de lui clore le bec :
Car toujours parle ; il va, vient, et respire :
C'est son patois ; Dieu sait ce qu'il veut dire.
Le pauvre ermite, ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion !
Voilà mes saints ! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :
Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,
Dit le frater ; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin ;
Créé ne fut pour aucune autre fin :
Procédons-y. Tout-à-l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystère-là ;
Et, ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce desir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grace au frater ;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit.
Frère Rustic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée,
Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit : Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise ;

[1] *Gard* pour *garde* : vieux mot.
[2] C'est-à-dire qui me sont inconnues.
[3] C'est-à-dire plein de confiance en lui-même : phrase proverbiale.

Il brise tout ; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise ;
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai,
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle ;
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle ;
Ce grand desir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle ;
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parents ; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif, non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon ;
Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand'pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes ;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère :
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.
Et Néherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère :
Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme,
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint[1] pareille joie !

[1] Donne. *Doint* vient du verbe doigner.

X. LA JUMENT DU COMPÈRE PIE

Messire Jean, c'étoit certain curé
Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange ;
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit, vous eussiez dit un ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le messire ;
En ce point-là les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.
Messire Jean, tel que je le décris,
Faisoit si bien que femmes et maris
Le recherchoient, estimoient sa science ;
Au demeurant, il n'étoit conscience
Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean auroit voulu tout faire,
S'entremettoit en zélé directeur,
Alloit par-tout, disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Dont par lui-même instruit en vouloit être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compère Pierre,
Bon villageois, à qui pour toute terre,
Pour tout domaine, et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet, dont, pour tout ustensille[1],
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme et jeune et belle encor,
Ferme surtout ; le hâle avoit fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat : ce rustic ne m'eût plu :
Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs.
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs ;
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,

[1] Les éditions de 1675, 1676 et 1685, portent *ustensill*
Fontaine a ajouté une *l* au mot *ustensile*, pour mieux r
avec famille ; exemple singulier de licence poétique.

Et n'entendoit aux façons du pasteur
Mystère aucun : ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchoient Magdeleine ;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins,
C'étoit parler bas-breton tout au moins [1].
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même ;
Mais par-delà de lui demander rien
C'étoit abus et très grande sottise.
L'autre lui dit : Compère mon ami,
Te voilà pauvre, et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes?
Pierre répond : Parbleu ! messire Jean,
Je suis à vous, disposez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra [2] pourtant ;
Il a mangé plus de son, par mon ame !
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau ;
Et d'abondant [3], la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur ; obliger mon compère
Ce m'est assez. Je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme, étant jument forte et membrue,
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi
Elle sera du marché revenue,
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue
Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi !
Messire Jean, vous êtes un sage homme.
Voyez que c'est d'avoir étudié !
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,
Je vous l'aurois parbleu bientôt payé.
Jean poursuivit : Or çà, je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par où jument, bien faite et poulinière,
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.

[1] C'étoit parler un langage inintelligible.
[2] Ne nous manquera pas. [3] Outre cela.

Tais-toi sur-tout ; car un mot seulement
Nous gâteroit tout notre enchantement ;
Nous ne pourrions revenir au mystère,
De notre vie : encore un coup, motus,
Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus :
Toi-même après pratiqueras la chose.
Pierre promet de se taire, et Jean dit :
Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit.
Dégrafez-moi cet atour des dimanches :
Fort bien. Otez ce corset et ces manches :
Encore mieux. Défaites ce jupon :
Très bien cela. Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, et juroit ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : Voilà grande besogne !
Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite : est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre ? Et là, là, Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? Eh quoi ! qu'il ne vous mange ?
Ça dépêchons : c'est par trop marchandé
Depuis le temps, monsieur notre curé
Auroit déja parfait son entreprise.
Disant ces mots il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main, en disant :
Que ceci soit beau poitrail de jument.
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats des gens nomment tétons ;
Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours, pour la cérémonie,
Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin :
Et, ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain ; car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier,

L'attache donc. Lors Pierre de crier
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
Messire Jean, je n'y veux point de queue !
Vous l'attachez trop bas, messire Jean !
Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déja par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été,
Si, non content d'avoir déja parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : Foin de toi !
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi ?
Tout est gâté ; ne t'en prends qu'à toi-même.
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.
Magdeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, et lui dit : Malheureux !
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie ! Et puis viens-t'en me braire,
Viens me conter ta faim et ta douleur !
Voyez un peu ; monsieur notre pasteur
Veut de sa grace à ce traîne-malheur[1]
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Messire Jean, laissons-là cet oison :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison ;
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : Plus de jument, ma mie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grison[2].

XI. PATÉ D'ANGUILLE.

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet[3] bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; et celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non.
D'où vient ? en voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon ;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle :
L'hymen et la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec[1] assez mignon :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette[2],
L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;
Dieu nous gard de plus grand'fortune[3] !
Il fit à son maître un sermon.
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous : Je suis sans chrétienne ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc pas tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace
Qu'ainsi que vous je disposasse
De madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas près du sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême

[1] Cet homme constamment malheureux : expression énergique, et qui est, je crois, de l'invention de notre poëte.
[2] Qu'un âne.
[3] Un peu.

[1] C'est-à-dire une petite femme. Bec se prend pour bouche
[2] Pour dire la gronda ; expression proverbiale.
[3] *Gard* pour *garde*, vieux mot ; *grand'fortune* pour *gra fortune*.

Une et deux fois il en mangea :
Mais, quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha.
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez : qu'avez-vous à dire?
M'en voilà soûl, reprit le sire.
Eh quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre,
Pain de par Dieu, ou de par l'autre;
Au diable ces pâtés maudits!
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne!

Le maître accourt soudain au bruit;
Et, prenant sa part du déduit[1] :
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant!
Mon doux ami, je vous apprends
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appetits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise.

Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus?
J'aime le change. A la bonne heure!
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés;
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un ange,

[1] Divertissement.

De mots dorés usant toujours.
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits :
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés[1] en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader : il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence; et, dame!
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits[2].
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer[3]
Il en croqua[4]; femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

XII. LES LUNETTES.

J'avois juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis;
Et puis quoi? guimpe, et puis guimpe sans cesse;
Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen? c'est un fait
Par trop fréquent; je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner,
Tant sur ce point mes vers font de rechutes.

[1] C'est-à-dire de l'argent. [2] Ses plaisirs.
[3] En put séduire. [4] Il en séduisit.

Toujours souvient à Robin de ses flûtes [1].
Or apportons à cela quelque fin ;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ;
Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit : le sire
L'employa bien : Agnès en profita.
Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye ;
D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
La prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré, comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis
N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille ;
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit.... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier.... eh quoi ? Foin ! je suis court moi-même :
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes sur-tout ;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mère,
Dame nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours ; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains :
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints ;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges ;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir ; chiches [1] et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde,
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tétons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout-à-l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière [2].
Elle ne prit cet accident en jeu.

[1] Expression proverbiale, pour dire on revient toujours à ses premières inclinations.

[1] C'est-à-dire appas qui sont *chiches* ou avares d'eux-mêmes et qui ne se montrent pas.

[2] La porteuse de lunettes. Ce mot est ici détourné de son véritable sens.

L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné long-temps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné[1],
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables[2];
Bref, que le sort, ami du marjolet[3],
Écarte ainsi toutes les détestables;
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles.
Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
Le plaisant saint! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là? sont-ce ces sœurs? dis-moi:
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaisoit-elle? étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi
(Plus je regarde et mire ta personne),
Tout le minois d'un vrai croqueur[4] de nonne.
L'autre répond: Hélas! c'est le rebours;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours:
Voilà mon mal. Dieu me doint[5] patience!
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le meunier rit; et sans autre mystère
Vous le délie, et lui dit: Idiot,
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre hère!
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Notre curé ne seroit pas si sot.
Vite fuis-t'en, m'ayant mis en ta place;
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi:
Je n'y veux point de quartier ni de grace.
Viennent ces sœurs; toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt[6].
L'autre deux fois ne se le fait redire;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.

Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.

[1] Récompensé.
[2] C'est-à-dire enclines à la pitié.
[3] Jeune homme sans expérience.
[4] Séducteur.
[5] Me donne.
[6] Phrase proverbiale, par allusion aux danseurs de corde, qui promettent toujours de faire des choses extraordinaires.

L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau! dit-il, mesdames,
Vous vous trompez; considérez-moi bien:
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi: vous verrez des merveilles:
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout:
Mais quant au fouet je n'y vaux rien du tout.
Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire?
S'écria lors une de nos sans-dents:
Quoi! tu n'es pas notre faiseur d'enfants!
Tant pis pour toi, tu paieras pour le sire;
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on desire.
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu:
Mesdames, je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine:
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

XIII. LE CUVIER.

Soyez amant, vous serez inventif;
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront[1]: le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime:
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on a certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)

[1] Ne vous manqueront pas.

Un tonnelier et sa femme Nannon
Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis,
C'est Cocuage; il fut de la partie:
Dieux familiers et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie:
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit madame Anne:
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant:
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit: J'ai vendu
Notre cuvier. Combien? dit madame Anne.
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros âne,
Repartit-elle, et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'ame,
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie:
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu: le galant a bon foie[1];
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié! Doucement, notre épouse,
Dit le bon homme. Or sus, monsieur, sortez;
Çà, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse[2]:
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau:
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant sort; l'époux entre en sa place,
Racle par-tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse:
Rien n'en put voir; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser:
Suffit que j'ai très bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

XIV. LA CHOSE IMPOSSIBLE.

Un démon, plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact[1] de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable:
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable
Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même; et puis sur la même heure
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement;
Toujours ainsi, sans nul retardement:
Sinon ni ton corps ni ton ame
N'appartiendront plus à ta dame;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le galant s'accorde à cela.
Commander, étoit-ce un mystère?
Obéir est bien autre affaire.
Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement;
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles;
Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment
Le diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête:
En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit
Mainte pistole se glissoit

[1] C'est-à-dire est tranquille et confiant. « *Vous avez bon foie,* « *Dieu vous sauve la rate*, se dit quand un homme est paisible et va trop à la bonne foi, ou quand on parle de lui avec « ironie. » LEROUX, *Dictionnaire comique, satirique et critique*, p. 528.

[2] Pour je l'arrose, et selon la prononciation de certains paysans qui ont conservé l'ancien usage; car, dans notre vieux langage, on disoit *arrouser* pour *arroser*, et *rousée* pour *rosée*.

[1] Au lieu de pacte, par licence poétique.

Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoÿoit le diable à Rome;
Le diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune chose malaisée.
L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
Quoi! ce n'est que cela? lui repartit la dame:
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'ame.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz:
Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Je ne sais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie;
Illustre et noble confrérie [1],
Moins pleine d'hommes que de dieux [2].
L'amant dit au démon: C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nuls retours:
Va-t'en y travailler, et cours.
L'esprit s'en va, n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse;
Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau;
Fait séjourner au fond de l'eau,
Sans que la ligne fût d'un seul point étendue.
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
C'étoit temps et peine perdue:
Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
La neige, le brouillard: plus Satan y touchoit,
Moins l'annelure se lâchoit.
Qu'est-ce ci? disoit-il; je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe: il n'est point de lutin
Qui n'y perdît tout son latin.
Messire diable un beau matin
S'en va trouver son homme, et lui dit: Je te laisse.

[1] L'ordre de la Toison d'or, institué en 1430 par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en l'honneur d'une dame de Bruges, dont il étoit amoureux. Cette dame étoit plus que blonde; et les courtisans ayant laissé échapper quelques plaisanteries à ce sujet, le duc conçut le dessein de changer en marque de distinction le sujet de leurs railleries, et il institua, dans ce but, l'ordre de la Toison d'or.

[2] Plus de souverains et de princes que de nobles ordinaires. En effet, lors de l'institution, le nombre des membres de la Toison d'or fut fixé à trente et un, y compris le grand-maître.

Apprends-moi seulement ce que c'est que cela:
Je te le rends: tiens, le voilà.
Je suis VICTUS [1], je le confesse.
Notre ami monsieur le luiton [2],
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage;
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

XV. LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il: rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique:
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons sur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle:
Elle excitoit doublement le desir;
Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame
Mari jaloux; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés:
Amour le rend, quand il veut, inutile;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc [3]; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.
Son concurrent n'avoit encor su dire

[1] Vaincu.

[2] Le lutin, le démon. Autrefois on disoit *luiter* pour *lutter*, et *luitte* pour *lutte*.

[3] Du tout, en aucun point.

Le moindre mot à l'objet de ses vœux:
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre.
(Car c'est toujours une même chanson.)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tournente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc [1] semblable forteresse.
Si [2] faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déja dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas:
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue:
Ce fut assez; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit: Eh bien! faisons mieux: ne troquez;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne madame:
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus:
J'en suis d'avis! je livrerai ma femme!
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval....
Quoi! vous présent?... Moi présent... Et quel mal
Encor un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver;
Et raisonnant en soi: Quelle apparence
Qu'il en mévienne, en effet, moi présent?
C'est marché sûr; il est fol à son dam [3].
Que prétend-il? pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il; puis je tiens inutile
De tant tourner; il n'est que d'aller droit.
Partant, madame, en un mot comme en mille
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, madame
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent desir
Tout le menu [1]; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure,
Et plus encor; car ce n'est pas là tout:
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux: il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché; mais j'y sais un secret;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence:
J'y lis ceci: Ne croyez pas, monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joutes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci?.... —
Ce qu'il nous sert? je m'en vais vous le dire:
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire,

[1] Jamais. [2] Néanmoins.
[3] Détriment. On prononce *dan*.

[1] Le détail.

Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée ;
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné ; la rue est trop publique.
Ne craignez rien... — Ah ! mon cher Magnifique,
Que je vous aime, et que je vous sais gré
De ce dessein ! Venez, je descendrai....
C'est vous qui parle [1]... Eh ! plût au Ciel, madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux !.... —
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux ;
Puis, tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ! je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart-d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.

Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long ; lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :

[1] Pour *c'est vous qui parlez*. Incorrection et licence.

La dame étoit jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas [1], et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la haquenée !
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

XVI. LE TABLEAU.

On m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels on met des rideaux ;
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants, et délicats,
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes.
Ce n'est pas coucher gros [2] ; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
Toute matrone sage, à ce que dit Catulle,
Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon [3] :
A ce plaisant objet si quelqu'une recule,
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux :
Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement et s'exprime avec grace
Fait tout passer : car tout passe ;

[1] Duègne.

[2] Ce n'est pas mettre un fort enjeu, ce n'est pas hasarder beaucoup.

[3] Allusion aux deux vers suivants qui sont dans l'épigramme VIII des *Priapées* ; ils ne sont pas de Catulle, comme le dit La Fontaine, mais d'un anonyme.

Nimirum sapient videntque magnam
Matrona quoque mentulam libenter.

(*Note de M. Boissonade*.)

Je l'ai cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant;
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi? me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.
Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles,
Encor que les yeux soient fripons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé.
Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc; seulement par bonté
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts [1].
C'est assez raisonner; venons à la peinture :
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avoit en l'un de ses faubourgs
Un monastère;
Vénus en fit un séminaire :
Il étoit de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il étoit de galants aussi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs,
Et docteurs,
Et bacheliers sur-tout. Un de ce dernier ordre
Passoit dans la maison pour être des amis.
Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils,
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'est que deux des nonnains alternativement
En tiroient maint et maint service.
L'une n'avoit quitté les atours de novice
Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-dessus seize :
Age propre à soutenir thèse,
Thèse d'Amour : le bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette science,
Et le tout par expérience.
Une assignation pleine d'impatience

[1] Corriger, châtier.

Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant;
Et, pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent,
Devoient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal;
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grace :
Tout passa par ses mains, et le vin et la glace,
Et les carafes de cristal;
On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants
Augmentoient l'ardeur des amants.
Leur taille étoit presque semblable;
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté : tout charmoit, tout étoit fait au tour;
En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.
A ces sœurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, et les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles disoient du mal, puis du bien; puis les belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.
Qui peut le retenir? disoit l'une; est-ce amour?
Est-ce affaire? est-ce maladie?
Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre; il aura son tour.
Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet portant à la dépositaire [1]
Certain fardeau peu nécessaire :
Ce n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit,
Cette dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.
Le coquin, lourd d'ailleurs, et très court en esprit,
A la cellule se méprit :
Il alla chez les attendantes
Frapper avec ses mains pesantes.

[1] Celle qui dans le couvent a la garde de l'argent.

On ouvre; on est surpris. On le maudit d'abord,
Puis on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot:
Servons-nous de ce maître sot;
Il vaut bien l'autre; que t'en semble?
La professe[1] ajouta : C'est très bien avisé.
Qu'attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité
De beaux discours? Non, non, ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaud[2] doit valoir, pour le point souhaité,
Bachelier et docteur ensemble.
Elle en jugeoit très bien : la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il semble prendre,
Faisoit de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Esope; il ne songeoit à rien;
Mais il buvoit et mangeoit bien;
Et, si Xanthus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire.
Ainsi, bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence:
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers, ne me quitte point;
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De sœur Claude et de sœur Thérèse.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise?
Il me semble déja que je vois Apollon
Qui me dit : Tout beau! ces matières
A fond ne s'examinent guères.
J'entends; et l'Amour est un étrange garçon;
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître de cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Règles et lois en sont bannies;
Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout : c'est assez sa coutume :
Ses jeux sont violents. A terre on vit bientôt
Le galant cathédral[3]. Ou soit par le défaut
De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
Son discours véhément et plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuse tribune:
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuse conclusion.
Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Thérèse en ce malheur perdit la tramontane[1] :
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérèse, pire qu'un démon,
Tâche à la retirer, et se remettre au trône;
Mais celle-ci n'est pas personne
A céder un poste si doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous;
Thérèse en veut venir aux coups;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait! C'est bien répondre :
Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien :
Thérèse est mal contente, et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoins les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuirasse :
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace.
Cette armure a beaucoup de grace.
Belles, vous m'entendez; je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus
Est plein de choses admirables :
Les cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables;
Celui du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.
Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action;
Et comme celle-ci déchoit dans la peinture,
La peinture déchoit dans ma description.
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles;

[1] La religieuse professe, c'est-à-dire celle qui avoit fait des vœux.

[2] Ce rustre, ce lourd paysan.

[3] Le galant *siégeur*, reposant sur le siége. *Cathédral*, comme adjectif masculin, est, je crois, de l'invention de La Fontaine : il vient du mot grec καθέδρα, siége. Il y a ainsi dans les deux éditions de 1675 et 1676; peut-être est-ce une faute d'imprimeur, et doit-on lire *cathédrant* : car on appelle *cathédrant*, dans les universités, celui qui préside une thèse.

[1] Ne sut plus où elle en étoit, perdit sa présence d'esprit.

Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé long-temps au filet
Sœur Thérèse la détrônée :
Elle eut son tour; notre Mazet
Partagea si bien sa journée
Que chacun fut content. L'histoire finit là :
Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea;
Ce fut l'intermède et la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi?
Si l'amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler :
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise;
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

LIVRE CINQUIÈME.

I. LA CLOCHETTE.

Oh ! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole !
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole :
Et quand juré ? c'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point;
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme, en tout cas?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier....
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise [1];
Ores [2] ce sont suppôts de sainte église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette

[1] Qui sont jeunes, et dont l'éducation n'est pas formée.
[2] Maintenant.

Aux blanches dents, aux pieds nus, au co
Pendant qu'Io [2] portant une clochette [gen
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile;
Même les lois ont avancé ce temps [3] :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant ? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le coi [4] de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant, non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis),
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.
Dieu sait la vie ! elle tance Isabeau,
Vous la renvoie; et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette :
Puis il la prit; puis, la faisant sonner,
Il se fit suivre; et tant, que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille tout en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles ! évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.

II. LE FLEUVE SCAMANDRE.

Me voilà prêt à conter de plus belle;
Amour le veut, et rit de mon tourment :

[1] Propre et gentil. [2] Qu'une vache.
[3] Il y a dans mon exemplaire de Maucroix une note ma crite du temps, ainsi conçue : « Permettant le mariage des f à douze ans. »
[4] C'est-à-dire pendant le calme et la tranquillité de la nuit Fontaine emploie ici substantivement le mot *coi*, qui est adjectif.

Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle,
Tout obéit, tout cède à cet enfant.
J'ai désormais besoin, en le chantant,
De traits moins forts et déguisant la chose;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus; que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix!
Si, dans ces vers, j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
A se garder de ces piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troie;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs : là Priam et sa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs;
Sa parure est sans art; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin,
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache; il contemple, il admire;
Il ne sait quels charmes élire;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces divinités
Que la fable a dans son empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps;
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,
Puis invoque Mercure et le dieu des amants.
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée;
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle; elle court se cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde;
Soyez-en la déesse, et régnez avec moi :
Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon cristal est très pur; mon cœur l'est davantage:
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage:
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer!
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu;
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache:
Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.

La nouvelle déesse à ces mots se retire;
Contente? Amour le sait. Un mois se passe, et deux,
Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.
O mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le soyez plus? Le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet antre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.
La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment:
Ah! voilà le fleuve Scamandre!
On s'étonne, on la presse; elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au firmament.
On en rit; car que faire? Aucuns à coups de pierre
Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'[1] erre;
D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on feroit au Scamandre un très méchant parti.
En ce temps-là semblables crimes
S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes.
L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin

[1] Grand train, promptement.

Pour quelques traits de raillerie :
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie.
C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main.
Les dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient [cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.

III. LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR,

OU

LE STRATAGÈME.

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour; il excelle en bien dire :
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire :
Tantôt il met aux champs ses étendards;
Tantôt couvrant sa marche et ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses;
Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars :
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien;
Devant son fort je veux qu'il se morfonde :
Amour tout nu fera rendre le sien;
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris :
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée :
Elle avoit pris en cet homme un époux
Mal gracieux, incommode, et jaloux.
Il étoit vieux; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune, et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux sentiment;
Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment,
Devoir, et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvrette
Versât ses soins en une ame discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus !
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère;
Il en provient maint et maint accident;
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver? Géronte est homme à craindre
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon;
Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment;
Je ne saurois faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu : je le tais, pour raison.
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite :
Elle n'aura qu'une mauvaise suite :
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie
Avec serment qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable.
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteroient qu'on vous fît votre sauce.
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :
Renoncez-y. Je le puis aisément,
Reprit Cléon. Puis, au même moment,

Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle.
Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant;
De plus en plus sa poursuite s'augmente.
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
Quel malheureux! Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
Il me faudroit une langue de fer;
Et, quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
Allez, Satan; allez, vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi :
Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte!
Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : O Cléon! aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte;
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir; et, plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis!...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.

Trois autres jours n'étoient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;
Votre parent a résolu ma perte;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents, c'est bien choisir sa femme.
Tenez, voilà rubis et diamants;
Voilà bien pis; c'est mon portrait, madame :
Assurément de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et, s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez[1] le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il? pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous! est-il fol en effet?
Sans que je crains de commettre Géronte,
Je poserois tantôt un si bon guet,
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.
Ces mots finis, madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint; et d'abord
On lui jeta les joyaux et la boîte :
On l'auroit pris à la gorge au besoin.
Eh bien! cela vous semble-t-il honnête?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti.
J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
Vous ferez bien; c'est celui qu'il faut prendre,
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand'peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué.
Le rendez-vous étoit bien expliqué;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond somme occupoit tous les yeux;
Même ceux-là qui brillent dans les cieux
Étoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue,
Il entre vite, et sans autre discours
Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté; la bonté vint après;
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais, dites-moi de grace, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en amour :
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, et n'en fut que plus belle.

[1] Écoutez.

Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua. Ne fit-il que louer?

IV. LE REMÈDE.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même!
J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser:
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire;
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience[1],
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand[2],
Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune sur-tout; à peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
La fille étoit un parti d'importance;
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit;
Tant et si bien, que chacun s'appliquoit
A la gagner: tout le Mans y couroit.
Ce fut en vain; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau:
Les seuls parents, par un esprit manceau[3],
La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse,
Les fit changer: que sais-je quoi? tout duit[4]
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'amant le fut: les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle.
C'étoit là tout. Eh! que faut-il encor?
Force comptant; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.
O temps heureux! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine!
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur

[1] Expression proverbiale, pour dire pays dont les habitants sont rusés. On désigne ordinairement ainsi la Normandie.

[2] Deux phrases proverbiales et métaphoriques, pour dire des gens très fins et très subtils.

[3] Par cet esprit de contradiction et de chicane dont on accuse les habitants du Maine.

[4] Convient, profite.

Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us[1] de l'Ile de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela PAROLES DE PRÉSENT.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen;
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consomma l'affaire:
L'esprit manceau[2] n'eut point part à ce fait
Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousée.
Dire comment, ce seroit chose aisée;
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante:
Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir?
L'autre reprit: Il vous faut un remède;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'époux mal-à-propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement;
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre:
Par grand bonheur il s'en rencontra deux;
Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle;
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage; il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra[3].
La gouvernante, ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva;

[1] Les usages et coutumes.

[2] L'esprit chicaneur et difficultueux.

[3] Allusion au poëme de l'Arioste, dans lequel Brunel le dos à Marphise. (Voyez *Orlando furioso*, cant. XVIII

Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes!
Si tout ceci passoit pour des sornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère;
Ils me diront: Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit:
Vous lui donnez un autre caractère;
Cela nous rend suspecte cette affaire:
Nous avons lieu d'en douter; auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai... Mais que sert de répondre?
C'est un procès qui n'auroit point de fin:
Par cent raisons j'aurois beau les confondre;
Cicéron même y perdroit son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi:
J'ai mes garants: que veut-on davantage?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

V. LES AVEUX INDISCRETS.

Paris sans pair n'avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle, aimable, et jeune Aminte,
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenoit sous son aile;
Son père avoit du comptant et du bien;
Faites état[1] qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de son cœur:
Il fit si bien l'esclave de la belle,
Qu'il en devint le maître et le vainqueur,
Bien entendu sous le nom d'hyménée;
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant
(Vous eussiez dit la première journée),
Se promettoit la vigne de l'abbé[2],
Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme: Un point trouble mon ame;
Je suis épris d'une si douce flamme,
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,

[1] Tenez pour certain.

[2] Expression proverbiale, pour dire se promettoient un contentement mutuel de leur mariage. Dans le *Dictionnaire comique, satirique et critique* de Leroux, édition de 1786, t. II, p. 586, « on dit d'un mari et d'une femme qui passent la première année de leur mariage sans s'en repentir, qu'*ils auront* « *la vigne de l'évêque*. »

Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre seule image,
Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J'ai cependant éprouvé d'autres feux:
J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient; la nymphe étoit gentille,
Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous;
Il fit si bien (si mal, me direz-vous),
Que de ce fait il me reste une fille. —
Voilà mon sort, dit Aminte à Damon:
J'étois un jour seulette à la maison;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon:
J'en eus pitié; mon naturel est bon,
Et, pour conter tout de fil en aiguille[1],
Il m'est resté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'ame jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt;
Il sort plein d'ire[2], il descend tout d'un saut,
Rencontre un bât, se le met, et puis crie:
Je suis bâté! Chacun au bruit accourt,
Les père et mère, et toute la mégnie[3],
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, et tout son domestique
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte; il s'approche;
Bref, il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille, en ces mots:
Vous avez tort: j'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottes, en ma vie;
Mais qu'on pût voir telle indiscrétion,
Qui l'auroit cru? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit? quelle obligation
De révéler une chose semblable?
Plus d'une fille a forligné[4]: le diable
Est bien subtil; bien malins sont les gens:
Non pour cela que l'on soit excusable;
Il nous faudroit toutes dans des couvents
Claquemurer jusqu'à notre hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée;

[1] Expression proverbiale, pour dire avec ordre et sans rien omettre.

[2] De colère.

[3] La famille, y compris les domestiques.

[4] Forfait à son honneur.

J'en garde au cœur un sensible regret :
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre père ai-je dit ce secret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ?

Ce discours fut à peine proféré,
Que l'écoutant s'en court[1], et, tout outré,
Trouve du bât la sangle, et se l'attache,
Puis va criant par-tout : Je suis sanglé !
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour
Criant, courant, chacun à sa manière,
Bâté le gendre, et sanglé le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci ;
Mais il ne faut telle chose mécroire.
Et, par exemple, écoutez bien ceci :
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avoit eus son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos ;
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
Je suis bâté, sanglé ! car il n'importe,
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'est assez : cela ne doit suffire,
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit ; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari,
Quelle folie ! Imprudence est un terme
Foible à mon sens pour exprimer ceci.

Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté :
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte
Que ce secret ne soit point éventé :
Gardez de faire aux égards banqueroute ;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.

[1] C'est-à-dire se met à courir.

VI. LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté ;
On l'alloit voir par rareté ;
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison[1].
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut ; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte ;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée[2].
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié !

[1] Cette antique maison est de la création de Molière, dans *Georges Dandin*, qui fut joué en 1668, long-temps avant que La Fontaine eût écrit ce conte.
[2] De nouveau aggravée, plus forte.

nent aussi va jusqu'à la folie,)
en ce lieu la suivit par pitié,
mourir de compagnie;
'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
miné qu'à demi ce complot,
à l'effet, courageuse et hardie.
rec la dame avoit été nourrie;
s'entr'aimoient, et cette passion
ivec l'âge au cœur des deux femelles:
ntier à peine eût fourni deux modèles
telle inclination.
clave avoit plus de sens que la dame,
asser les premiers mouvements;
mais en vain, de remettre cette ame
naire train des communs sentiments.
ations la veuve inaccessible
seulement à tout moyen possible
défunt aux noirs et tristes lieux.
it été le plus court et le mieux;
ne vouloit paître encore ses yeux
sor qu'enfermoit la bière,
dépouille, et pourtant chère:
là le seul aliment
prit en ce monument.
n donc fut celle des portes
re d'autres de tant de sortes
e choisit pour sortir d'ici-bas.
passe, et deux, sans autre nourriture
fonds soupirs, que ses fréquents hélas,
inutile et long murmure
dieux, le sort, et toute la nature.
sa douleur n'omit rien,
leur doit s'exprimer si bien.

autre mort faisoit sa résidence
e ce tombeau, mais bien différemment,
n'avoit pour monument
dessous d'une potence:
ple aux voleurs on l'avoit là laissé.
ldat bien récompensé
doit avec vigilance.
t dit par ordonnance
itres voleurs, un parent, un ami,
it, le soldat, nonchalant, endormi,
iroit aussitôt sa place.
t trop de sévérité:
a publique utilité
que l'on fit au garde aucune grace.
nuit il vit aux fentes du tombeau
lque clarté, spectacle assez nouveau.
l y court, entend de loin la dame
lissant l'air de ses clameurs.
st étonné, demande à cette femme
uoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
La mort pour elle y répondit:
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé:
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt; qui nous presse? attendons
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;

La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis au soin du garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette matrone.
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire [1]
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

VII. BELPHÉGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A Mlle DE CHAMPMESLÉ [2].

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis!
Aller si loin que notre lôs [1] franchisse
La nuit des temps! nous la saurons dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon ame tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus qu'à demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et n
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
L'une disoit : Hélas! c'est mon mari;
L'autre aussitôt répondoit : C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.

[1] Au gibet. Patibulaire est un adjectif pris ici substantivement.

[2] Actrice célèbre, amie intime de notre poëte. Marie Desmares, femme de Chevillet, sieur de Champmeslé ou Cl mêlé, naquit à Rouen en 1641, et mourut le 15 mars 1698

[1] Réputation, renommée, louange, du mot latin *laus*.

Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère; un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc [1] tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,

[1] Jamais.

Si peu rempli que le diable en eut honte :
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors [1],
Belle et bien faite : et peu d'autres trésors [2];
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux [3], festins, fort bien apetissoient [4],
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa,
Dont Belphégor se moquant en son ame :
Hé quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers;
Les si, les cas, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait :
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,

[1] Alors.
[2] C'est-à-dire excepté la taille et la beauté, elle avoit peu d'autres trésors. Ellipse très forte, puisque le verbe de la phrase est supprimé.
[3] Repas, réjouissances données à des femmes.
[4] Diminuoient.

J'appelle un bon, voire [1] un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon;
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême :
Le bruit fut tel que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret; et si je faisois bien.
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps [2]: bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand' sœur avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand' sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont par raison, bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal :
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau [3],
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite;
Gagnant les champs où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.

A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme

[1] Même.

[2] Entre deux saisons.

[3] Expression proverbiale, pour dire au courant de l'eau.

(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court : n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart ;
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie ;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais, comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle [1] :
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque saint y durer :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

VIII. LES QUIPROQUO.

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause ;
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour,
Chloris et moi nous nous aimions d'amour :
Au bout d'un an la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible et léger, à parler franchement ;
C'étoit son but, mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant :
L'époux étoit aux champs heureusement ;
Mais il revint la nuit à peine close.
Point de Chloris [2]. Le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette à mon commandement :
Elle paya cette fois pour la dame.

Disons un troc où réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante :
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là du berceau

[1] De s'enfuir. Expression proverbiale. *Venelle* signifie un sentier, une rue étroite, un passage. Ce mot est en usage en languedocien ; et en bas-breton on dit *vanelle*.

[2] La Fontaine, dans ses élégies, raconte une aventure à-peu-près semblable.

Lève la paille [1] à l'égard du Boccace;
Car, quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquo de Fortune et d'Amour.
On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé:
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
Là Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piége aussi facile
Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventure.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix; c'étoit cette soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoyoit l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
D'une suivante étoit, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse?
Peut-être moins, car le hasard y fait.
Mais je me trompe; et la dame étoit telle,
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle:
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi?
Las! ce n'est plus le siècle de nos pères:
Amour vend tout, et nymphes, et bergères;
Il met le taux à maint objet charmant:
C'étoit un dieu, ce n'est plus qu'un marchand.
O temps! ô mœurs! ô coutume perverse!
Alix d'abord rejette un tel commerce;
Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin,
Change de ton; dit que le lendemain,
Comme madame avoit dessein de prendre
Certain remède, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté;
Et la soubrette ayant le tout conté
A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame:
Puis, supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme [1].

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.
Quelle faveur! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu;
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit: Eh bien! soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun.
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons:
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence! y consentiroit-elle?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons,
Se tairoient-ils d'une telle fortune?
Et devoit-on la leur rendre commune?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix seroit fort aisément trompée.
Une plus fine y seroit attrapée:
Il suffiroit que tous deux tour-à-tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix, sans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte et de prudence:
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence?

Les deux galants ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils vont se rendre.
Là dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,

[1] Est décisif, l'emporte sur les autres. Expression proverbiale.

[1] Le gronder, le quereller. Expression proverbiale.

Bref, en état de ne lui point manquer.
Même un clin d'œil qu'il put bien remarquer
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, et long-temps contestèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglèrent.
Le précurseur, ainsi que de raison,
Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :
Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre, et sans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté;
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement;
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court[1] en haut en certain vestibule :
Mais quand l'époux vit sa femme monter
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens;
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris; la plus sotte à mentir
Est très habile, et sait cette science.
Aucuns[2] ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte;

[1] S'en va promptement en haut.
[2] Quelques uns.

Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion;
Et l'on demande en cette occasion
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
A cette dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.

Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler!
J'en connois bien qui n'en feroient que rire :
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDÔME[1].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet[2].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple:
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour,, par des desirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.

[1] Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1er juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand-prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de notre poëte.

[2] C'est-à-dire : Ces soucis dévorants sont des vautours qui sont semblables à ceux que la fable représente déchirant les entrailles sans cesse renaissantes de Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le sommet du mont Caucase.

Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence[1];
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe: on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons:
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile:
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point: faites tiédir cette onde:
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent:
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs:
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois;
Mais sur ce que les champs, les vergers, et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,

[1] Mercure.

Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand dieu! dit Philémon, excusez notre faute:
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préfèreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain:
La volatille échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercède. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs!
Il dit: et les autans troublent déja la plaine.
Nos deux époux suivoient ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes:
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[1].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,

[1] Enceinte. *Pourpris* a vieilli pour la prose, mais les poètes l'ont avec raison conservé.

Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins !
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office ;
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille ;
Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle[1] d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties[2].
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles ;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt[3] plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe ainsi qu'eux perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
Baucis devint tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents[4].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.

[1] Habitation. [2] Les victimes.
[3] *Tantôt* est, dans ce vers, synonyme de *bientôt*, et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.
[4] La pensée de La Fontaine se reporte ici vers sa femme, avec laquelle il ne vivoit pas bien ; il regrette d'une manière touchante de ne pouvoir goûter les douceurs d'une union conjugale bien assortie. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 3e édit. in-8o, p. 389.)

Vendôme, consentez au lôs[1] que j'en attends ;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie ;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[2] tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Beaucis !

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :

[1] Louange.
[2] *Anet*, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avoient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château étoit situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Avre, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure-et-Loir. Il est aujourd'hui détruit : et quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris, au Musée des monuments françois. (Voyez Le Noir, *Musée des monuments françois*, t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque La Fontaine écrivoit, ce château appartenoit au duc de Vendôme, et avoit le titre de principauté. Le duc y reçut le dauphin en 1688, et y fit alors représenter *Acis et Galatée*, le dernier des opéras de Lulli.

Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc! toujours des dieux nouveaux!
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chômer la peste des humains!
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne, qui voudra, ce jour-ci du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :
Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix :

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs desirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels;
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et sur-tout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons;
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
Là souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour;
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir;
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?
Ordonnez : j'y consens; tout me semblera doux :
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante :
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai par-tout; notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi;
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore.
Tenez-vous aux degrés du terme de Cérès;
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur desir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux! que devient-il? Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!

Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi? Tout lui manque à-la-fois,
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler; sa langue est retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein:
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements:
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente:
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante:
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit;
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie:
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite:
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence:
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.
Céphale aimoit Procris; il étoit aimé d'elle:
Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop! leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le Ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau: l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment:
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale:
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous:
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle:
Elle le fit; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne:
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens:
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle?
Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents: il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine:
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;
Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent;
Aure[1], fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent:

[1] *Aura*, en latin, signifie l'air soufflant avec douceur. Les

Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ? —
Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle:
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne:
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —
Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance :
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours !)
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour ; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue :
Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours ;
Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie ! ô passion amère !
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas !
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse !
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible, et grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers ;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers[1].
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit[2] :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avoit l'ame embrasée :
Chloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un desir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit ; l'autre état ne le peut :
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers :
Un pays contesté par des peuples divers

Auræ étoient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes : ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées de jeux ; et, satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels.

[1] *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé. Il est resté en usage en parlant de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poëtes.

[2] L'histoire de Télamon et de Chloris est versifiée d'après une inscription tirée de Boissard, reproduite par Gruter, que La Fontaine a cru vraie, mais qui est supposée. (Voyez Boissardi *Antiquit. Romanar.*, 4ª *pars*, t. II, p. 49 ; Gruter, *Inscript.*, t. II, p. XV, nº 8. *Spuria ac supposititia.*)

Télamon dans un dur exercice;
our un temps l'amoureuse milice.
consentit, mais non pas sans douleur.
nériter son estime et son cœur.
ue ses exploits terminent la querelle,
de Chloris meurt, et laisse à la belle
possessions et d'immenses trésors.
les lieux où Mars régnoit alors.
y transporte; et par-tout révérée,
les deux partis Chloris considérée
s propres yeux les champs où Télamon
consacrer un trophée à son nom.
part accourt; et, tout couvert de gloire,
es amours les fruits de sa victoire.
ontre se fit non loin de l'élément
tre évité de tout heureux amant.
ır l'âge d'or les eût joints sans mystère;
er en tout a coutume d'en faire.
voulut donc couronner tous ces biens
de sa patrie, et de l'aveu des siens.
in, hors la mer, allongeant leur souffrance,
ttent aux flots cette douce espérance.
s suivoit, quand, presque en arrivant,
survient, prend le dessus du vent,
e, les bat. En vain, par sa vaillance,
jusqu'au bout, porte la résistance :
long combat, son parti fut défait,
et ses efforts n'eurent pour tout effet
avage indigne. Odieux! qui l'eût pu croire?
ans respecter ni son sang, ni sa gloire,
heur prochain, ni les vœux de Chloris,
forçat aussitôt qu'il fut pris.

ne fut pas à Chloris si contraire.
e marchand l'achète du corsaire :
ıe; et bientôt la belle malgré soi,
de ses fers range tout sous sa loi.
lu marchand la voit avec tendresse :
leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
eut cet hymen : Chloris à leurs desirs
t seulement par de profonds soupirs.
'étoit ce fils, lui tint ce doux langage :
irez toujours; toujours votre visage
pleurs nous marque un déplaisir secret :
ous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
uvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
ous force ici : découvrez-nous votre ame :
'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
ous sommes prêts à changer de demeure :
its m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
-vous les biens que vous avez perdus?
ôtre est à vous; ne le dédaignez plus.
ui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons et nous même à vos pieds.
Ainsi parle Damon; et Chloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités et cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour;
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis; et voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis;
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déja plus aimable ni charmante;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
Fuyons, dit-il en soi; j'oublierai cette belle :
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront;
Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
A ces mots il s'embarque; et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin;
Puis le plaint, puis l'emmène et puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame :
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;
Un œil indifférent à le voir eût erré :
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré!
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Chloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.

Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Chloris la cause de sa peine :
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face :
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et par un sentiment à qui rien n'est égal
Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots, il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts :
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose :
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux :
On les alloit unir, tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre :
Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains :
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au Ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits :
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez :
    Son peu d'esprit, son humeur sombre,
    Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
    Qu'insensible aux plus doux appas
    Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis:
Je veux des passions; et si l'état le pire
    Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé :
    Voilà son cœur développé.
    Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au dieu qui troubloit son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
    A la fin Iole s'éveille.
    Surprise et dans l'étonnement,
    Elle veut fuir; mais son amant
    L'arrête, et lui tient ce langage :
Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux!
Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.
    Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
    Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
    Le propre jour de cette fête,
    Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage;
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
    En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
    En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :

Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous tou-
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain [che !
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire[1], un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple. [ple
Chômons : c'est faire assez qu'aller de temple en tem-
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

[1] Son courroux. Ce mot, dont l'emploi est fréquent dans Marot et les poëtes de ce temps, se conserve encore en poésie dans le style badin.

FIN DES CONTES ET NOUVELLES.

L'EUNUQUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1654.

AVERTISSEMENT.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agréments est rempli l'Eunuque latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres; il n'est point embarrassé d'incidents confus; il n'est point chargé d'ornements inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité, que Plaute ignoroit, s'y rencontrent par-tout. Le parasite n'y est point goulu par-delà la vraisemblance; le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie; les expressions y sont pures, les pensées délicates; et pour comble de louange, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurois jamais fait d'examiner toutes les beautés de l'Eunuque : les moins clairvoyants s'en sont aperçus aussi bien que moi; chacun sait que l'ancienne Rome faisoit souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevoit les applaudissements des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passoit alors pour une des plus belles productions de cette Vénus africaine dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés : il avoue être redevable à Ménandre de son sujet, et des caractères du Parasite et du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable; au contraire, je n'oserois nommer deux si grands personnages sans crainte de passer pour profane et pour téméraire d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrètement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité, c'est une faute que j'ai commencée; mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux elle auroit été secrète, et le public n'en auroit rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée : d'ailleurs l'état des belles-lettres est entièrement populaire, chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnoît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnoissance. Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornements et les plus beaux traits de cette comédie. Pour les vers et pour la conduite, on y trouveroit beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence. Quant au reste, peut-être le lecteur en jugera-t-il favorablement : quoi qu'il en soit, j'espèrerai toujours davantage de sa bonté que de celle de mes ouvrages.

PERSONNAGES.

CHÉRÉE, amant de Pamphile.
PARMENON, esclave et confident de Phédrie.
PAMPHILE, maîtresse de Chérée.
PHÉDRIE, amant de Thaïs.
THAÏS, maîtresse de Phédrie.
THRASON, capitan, et rival de Phédrie.
GNATON, parasite, et confident de Thrason.
DAMIS, père de Phédrie et de Chérée.
CHRÉMÈS, frère de Pamphile.
PYTHIE, femme de chambre de Thaïs.
DORIS, servante de Thaïs.
DORUS, eunuque.
SIMALION, DONAX, SYRISCE, SANGA, soldats de Thrason.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Hé bien ! on vous a dit qu'elle étoit empêchée ;
Est-ce là le sujet dont votre ame est touchée ?
Peu de chose en amour alarme nos esprits :

Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris;
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE.

Quoi! je pourrois encor brûler pour cette ingrate
Qui, pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis et l'ouvre à mes rivaux!
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure.
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre non-seulement son logis, mais son cœur,
J'aimerois mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie:
De ce pas à Thaïs va le faire savoir,
Et lui dis de ma part....

PARMENON.

Adieu jusqu'au revoir.

PHÉDRIE.

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées;
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments:
Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON.

Pour s'éteindre sitôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience:
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience;
L'amour l'emportera sur cet affront reçu;
Et ce puissant dépit, que vous avez conçu,
S'effacera d'abord par la moindre des larmes
Que d'un œil quasi sec, mais d'un œil plein de charmes,
En pressant sa paupière, elle fera sortir;
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accusez que vous si Thaïs en abuse,
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,
Lui direz bonnement l'état de votre cœur;
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur;
Que vous en seriez mort s'il avoit fallu feindre.
Quoi! deux jours sans vous voir? Ah! c'est trop se contraindre.
Je n'en puis plus, Thaïs: vous êtes mon désir,
Mon seul objet, mon tout: loin de vous, quel plaisir?
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.
Cette femme aussitôt, fine, adroite, et hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abattu.
Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,
Point de soulagement ni de fin dans vos peines,
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants.
C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps:
Car, étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse
Plus selon la raison que selon son caprice,
C'est fort mal reconnoître et son sexe et l'amour,
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,
Que trèves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,
Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré.
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHÉDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON.

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines?
Et si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver?

PHÉDRIE.

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,
J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense;
Et, bornant mes desirs dans sa possession,
J'aurois jusqu'à l'hymen porté ma passion.

PARMENON.

Vous, épouser Thaïs! Une femme inconnue,
Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue,
Veuve, et contre le gré de ceux de qui la voix,
Dans cette occasion, doit régler votre choix!
Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.
Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne:
Elle est sage; et l'accueil qu'en ont tous ses amants
N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.
Mais....

PHÉDRIE.

Il suffit, le reste est de peu d'importance.
Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.
Qu'importe qu'un époux ait régné sur son cœur?
Sa beauté, toujours même, est encor dans sa fleur.
Quant aux biens, ce souci n'entre point en[1] mon ame;
Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme
Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi,
Se croiroit en pouvoir de disposer de moi.
En l'état où les dieux ont mis notre famille,
Je dois estimer l'or bien moins qu'un œil qui brille.
Aussi le seul devoir a contraint mon desir,
Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.
Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon ame:
Ne cachons point ici la moitié de sa flamme:
C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,
Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON.

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère;
Ce courroux implacable en soupirs dégénère;
Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.
Votre cœur, sans mentir, est de bonne amitié;
Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre:

[1] VAR. Dans.

Il adoroit ses fers, il les respecte encore;
Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer;
Qui n'en sort qu'à regret est tout près d'y rentrer.

PHÉDRIE.

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez [elle.

PARMENON.

Que vous faites bon guet!

PHÉDRIE.

Si c'étoit ma cruelle....

PARMENON.

Déja vôtre, bons dieux!

PHÉDRIE.

Ah!

PARMENON.

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE.

Je sais qu'elle est perfide; et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrois d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON.

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHÉDRIE.

Tu vois en peu de mots mes sentiments à nu.

PARMENON.

Si je les voyois seul, encor seriez-vous sage;
Mais cette femme en voit autant ou davantage,
Et connoît votre mal; non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE.

Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir;
Mais, si tu ressentois une semblable peine,
Peut-être verrois-tu ta prudence être vaine.

PARMENON.

Au moins, s'il faut souffrir, endurez doucement;
L'amour est de soi-même assez plein de tourment,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre.
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre:
Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PHÉDRIE.

Le conseil en est bon, mais....

PARMENON.

Quoi, mais!

PHÉDRIE.

La voici.

PARMENON.

Sa présence met donc vos projets en fumée?

PHÉDRIE.

Pour ne te point mentir, mon ame en est charmée.

SCÈNE II.

PHÉDRIE, THAÏS, PARMENON.

THAÏS.

Ah, Phédrie! Eh bons dieux! Quoi, vous voir en ce lieu!
Vraiment vous avez tort: que n'entrez-vous?

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Adieu! le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHÉDRIE.

Quoi! Thaïs! à l'affront joindre la raillerie!
C'est trop.

THAÏS.

De quel affront entendez-vous parler?

PHÉDRIE.

Voyez, qu'il lui sied bien de le dissimuler!

THAÏS.

Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère!

PHÉDRIE.

Me gardiez-vous, ingrate, un refus pour salaire?
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,
M'exclure, et recevoir je ne sais quels rivaux!

THAÏS.

Je ne puis autrement, et j'étois empêchée.

PHÉDRIE.

Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,
Ou bien si, comme vous, je pouvois m'en moquer!

THAÏS.

Vous êtes délicat, et facile à piquer.
Écoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille:
Pour quelque autre dessein l'excuse étoit utile,
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON.

Elle aura par amour renvoyé notre amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS.

Parmenon pourroit-il me faire assez de grace
Pour n'interrompre point un discours commencé?

PARMENON.

Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS.

Pour vous mieux débrouiller le nœud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,
Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs:
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON.

Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure:
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS.

Là, tandis que leurs soins étoient de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue
Qui dans Rhodes étoit pour esclave tenue.
Bien qu'elle fût fort jeune, et n'eût lors que quinze ans,
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,
Qu'on l'appeloit Pamphile, et qu'elle étoit d'Attique;
Que ses parents avoient encore un fils unique,
Qu'il se nommoit Chromer, que c'étoit leur espoir:
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.

Chacun jugeoit assez qu'elle étoit de naissance.
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
Me la firent chérir à l'égal d'une sœur.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étois d'un âge à me conduire,
A peine on eut appris qu'on me vouloit pourvoir,
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyois notre hymen plus tranquille,
Il mourut; et, laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon cœur se voit chargé.
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée;
Et, comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,
Causa presque aussitôt la mort de mes parents:
Un mal contagieux les eut privés de vie
Avant que de ce mal je pusse être avertie.
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avois ne fut point négligé;
Avec nos créanciers il en fait le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.
Je l'appris sans dessein de l'aller contester:
L'ordre que dans ces lieux je devois apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)
Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.
J'en observai le deuil qu'exigeoit mon devoir:
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir.
Enfin, notre soldat vint m'offrir son service:
Loin de me consoler, ce m'étoit un supplice.
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui;
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON.

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS.

Je l'avoue, et voudrois qu'une autre récompense
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON.

Hélas! le pauvre amant commence à se troubler.

PHÉDRIE.

Te tairas-tu? Thaïs, achevez, je vous prie.

THAÏS.

Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie;
Et vous savez qu'à peine il etoit délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune:
J'en estimai dès-lors la faveur peu commune;
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHÉDRIE.

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON.

En pourriez-vous douter? Mais où tend ce mystère?

PHÉDRIE.

Tu le sauras trop tôt pour ton contentement.

THAÏS.

Écoutez-moi, de grace, encore un seul moment.
Thrason notre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,
Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,
Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
Prête d'être vendue, et traitée en captive.
Il l'achète aussitôt pour me la redonner,
Puis fait voile en Carie, et, sans y séjourner,
Revient en ce pays, où quelque parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendoit visite;
Que, s'il avoit dessein de me donner ma sœur,
Le présent méritoit quelque insigne faveur.

PHÉDRIE.

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile?

THAÏS.

Je me résous à suivre un conseil plus utile.
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents;
Qu'il me peut chaque jour naître cent différents;
Et, bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance:
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens.
Je n'en saurois trouver qu'en la rendant aux siens.
Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance:
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence;
La peine en est légère, et, ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.
Gagne cela sur toi, de grace, je t'en prie.
Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrie?

PHÉDRIE.

Que pourrois-je répondre, ingrate, à ces propos?
Voyez, voyez Thrason; je vous laisse en repos;
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée:
C'est où tend cette histoire assez bien inventée.
Une fille inconnue est prise en certains lieux;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux;
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite;
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite:
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens;
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées;
Puis enfin, de me voir privez-vous deux journées.
C'étoit donc là le but où devoit aboutir
La fable que chez vous vous venez de bâtir?
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous: J'aime le capitaine?
N'opposez point vos feux à cet ardent desir.
Vous aurez plus tôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux:

Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure.

THAÏS.

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE.

Vous m'aimez! c'est en quoi mon esprit est confus.
L'amour peut-il souffrir de semblables refus?

THAÏS.

Je ne vous réponds point, de peur de vous déplaire;
Il faut que ma raison cède à votre colère.
Je ne veux point de temps, non pas même un seul jour:
Je renonce à ma sœur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE.

Plutôt qu'à mon amour! Ah! si du fond de l'ame
Ce mot étoit sorti...

THAÏS.

Doutez-vous de ma flamme?

PHÉDRIE.

J'aurai lieu d'en douter, si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS.

Quel terme?

PHÉDRIE.

De deux jours.

THAÏS.

Ou trois.

PHÉDRIE.

Cet ou me tue.

THAÏS.

Otez-le donc.

PARMENON.

Enfin sa constance abattue
Cède aux charmes d'un mot: je l'avois bien prévu.

PHÉDRIE.

A ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre sœur peut avoir un eunuque auprès d'elle;
J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir;
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte:
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.
Pendant vos compliments, songez à votre foi;
De corps auprès de lui, de cœur auprès de moi,
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS.

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente;
Et ce point ne sauroit vous être refusé.

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Comment! sitôt?

PARMENON.

Que son esprit rusé,
Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse!

THAÏS.

Vous voyez mon amour en voyant ma foiblesse;
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux:
Soyez toujours, Phédrie, en la garde des dieux.

SCÈNE III.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Est-il dans l'univers innocence pareille!
Qui la condamneroit en lui prêtant l'oreille?
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi!
C'est un chef-d'œuvre exquis de constance et de foi.

PHÉDRIE.

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes?
Pour guérir mon soupçon qu'ils employoient de charmes!

PARMENON.

En matière de femme, on ne croit point aux pleurs:
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE.

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte:
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte;
Peut-être le voit-elle afin de l'épouser;
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée!
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée;
Elle auroit bientôt su m'assurer de sa foi,
Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.
Les deux jours expirés, je propose l'affaire:
Il faut ouvrir son cœur, et ne point tant gauchir.

PARMENON.

Que diront vos parents?

PHÉDRIE.

On pourra les fléchir:
Du moins nous attendrons que la Parque cruelle
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.
Éloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,
Et fassent que d'ailleurs dépende mon espoir!
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,
Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.
Censure mon projet, ravale sa beauté,
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.
Montre-lui cependant l'eunuque sans remise;
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante et sait jouer de divers instruments.
Accompagne le don de quelques compliments:
Jure que pour maîtresse il mérite une reine;
Que Thaïs l'est aussi, régnant en souveraine
Sur tous mes sentiments; et mille autres propos.

PARMENON.

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHÉDRIE.

S'il se peut; mais aux champs aussi bien qu'à la ville
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille:
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON.

A votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE.

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.
Seulement prends le soin....

PARMENON.

Allez, je vous entends.

SCÈNE IV.

PARMENON.

Ah! combien l'amour change un homme en peu de temps!
Devant que le hasard eût offert à sa vue
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
Cet amant n'avoit rien qui ne fût accompli;
De louables desirs son cœur étoit rempli;
Il ne prenoit de soin que pour la république;
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'étoit point négligé.
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,
Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que foiblesse:
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés, pour un jour parvenir
Au rang que ses aïeux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux, dont cette ame abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue;
Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne sauroit quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage?

SCÈNE V.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi! déja de retour! Vous savez vous hâter.

PHÉDRIE.

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON.

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose:
Les champs auroient-ils fait une métamorphose?
Et depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent desir s'est-il point amorti?

PHÉDRIE.

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile?
Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,
Thaïs ayant sa sœur peut lui manquer de foi.

PARMENON.

Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,
Connoissant de Thaïs les faveurs incertaines?

PHÉDRIE.

Ne puis-je pas toujours attendre dans Athènes?

PARMENON.

Deux jours sans vous montrer?

PHÉDRIE.

Quatre, s'il est besoin.

PARMENON.

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin?

PHÉDRIE.

A te dire le vrai, ce seul penser me tue.
Je vois bien qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue.
Adieu.

PARMENON.

Combien de fois voulez-vous revenir?

PHÉDRIE, *revenant.*

J'omettois, en effet, qu'il te faut souvenir
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle;
Mais que le messager soit discret et fidèle,
Et sur-tout diligent, c'est le principal point:
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON.

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chôme.

PHÉDRIE, *revenant.*

A propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON.

Quel homme?

PHÉDRIE.

Notre eunuque.

PARMENON.

A servir d'espion?

PHÉDRIE.

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON, *voyant Phédrie s'en aller.*

Que de desseins en l'air son ardeur se propose!

PHÉDRIE, *revenant, et donnant une bourse à Parmenon.*

Je savois bien qu'encor j'oubliois quelque chose:
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent;
C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON.

Est-ce là le dépit conçu pour cette injure?
N'avez-vous fait serment que pour être parjure!

PHÉDRIE.

Voudrois-tu que jamais on ne pût m'apaiser?

PARMENON.

Votre bon naturel ne se peut trop priser:
Qui pardonne aisément mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE.

Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON.

Quoi ! vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu ?

PHÉDRIE.

Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

PARMENON.

Vous serez obéi, monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE.

Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON.

Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE.

Adieu, que du soldat sur-tout il te souvienne.

PARMENON.

Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON.

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse !
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'es-
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu [pace !
Des dons de la fortune abondamment pourvu,
Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves,
Vouloit être servi par un monde d'esclaves ;
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimeroit heureux d'être mon estafier.
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître :
Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnoître :
Autant qu'il étoit propre, aujourd'hui négligé,
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
Est-ce vous ? ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causoient son chagrin et sa honte ;
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
Ses dents avoient duré plus long-temps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendoit ainsi blême.
Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-
Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu [même ?
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?
Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
[illegible]ins que d'en avoir pour gagner un repas,
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite,
Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;
Tu ne saurois choisir un plus noble métier.
Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :
Je ne saurois souffrir ni de coups, ni d'injure ;
Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
Je n'en suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
Couler dans une main le présent et la lettre,
Préparer les logis, faire le compliment ;
Quand monsieur est entré, sortir adroitement,
Avoir soin que toujours la porte soit fermée,
Et manger, comme on dit, son pain à la fumée :
C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer.
Adieu. Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige,
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit parmi le monde un tas de sottes gens
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
Ceux-là me duisent[1] fort ; je fuis ceux qui sont chiches,
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire,
Être de tous avis, en rien ne les dédire ;
Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.
Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe.
Je commente cet art, et j'y suis philosophe :
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit.
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute.
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute.
De la part d'un soldat, que je sers à présent,
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;
Il est tel que mon ame en est presque tentée :
C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus ;
La taille en marque vingt. Et pour moi je conclus
Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
Aux desirs d'un époux bientôt abandonnée,
Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.
Ce grand abord de gens au logis de sa sœur,
Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
De ces cœurs innocents la pitié criminelle,
Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
Mais entre eux le débat : n'étant point ma parente,
La suite m'en doit être au moins indifférente :
L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
Je m'en vais la querir dans un lieu près d'ici ;
Et plût à quelque dieu qu'en passant par la rue
Du rival de mon maître elle fût aperçue !
Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;
Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots.

[1] Conviennent.

SCÈNE II.

PARMENON.

Notre amant, ayant dit mille fois en une heure:
Quoi! s'éloigner des lieux où mon ame demeure!
N'irai-je pas? irai-je? enfin s'est hasardé;
Et mille fois encor m'a tout recommandé
Que je prenne bien garde au nombre des visites,
Qu'on peut rendre en personne, ou bien par parasites;
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour;
Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,
Je tienne des clins d'œil un registre fidèle,
Écrive leur propos de l'un à l'autre bout,
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout:
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre;
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
Je ne vis qu'à demi de semblables discours,
Et je souhaiterois, du fond de ma pensée,
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée:
Cela feroit grand bien aux pieds de cent valets.
J'approche de Thaïs, et voici son palais.
Quoi! j'aperçois aussi notre flatteur à gage!

SCÈNE III.

PARMENON; GNATON, *conduisant Pamphile.*

PARMENON.
Avance, homme de bien!

GNATON.
Contemple ce visage.

PARMENON.
Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON.
Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON.
Des fous, cela s'entend.

GNATON.
Quoi! des fous? Il n'est sage
Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON.
En quel art?

GNATON.
De goinfrer.

PARMENON.
Je le trouve très beau.
Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,
Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON.
Va, tu mérites bien que je t'en entretienne;
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON.
Volontiers: mais dis-moi, sans me mettre en suspens,
Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes?

GNATON.
Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON.
Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON.
Ni nuit à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON.
Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus;
Veux-tu bien m'obliger?

GNATON.
Comment?

PARMENON.
De grace, achève.

GNATON.
Avec toi pour un mois les courses ont fait trève.

PARMENON.
Je le crois; mais encor, dis-m'en quelque raison.

GNATON.
Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON.
Je veux qu'il soit ainsi: quelle en sera la suite?

GNATON.
Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
Tu devrois pénétrer et voir un peu plus loin:
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée;
Ton maître comme un autre; et tu n'entendras plus
Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
Ni Quel est ton avis? ni Fais-lui tel message.

PARMENON.
Ah! combien voit de loin l'homme prudent et sage!
J'avois peine à comprendre où tendoit ce propos;
Mais, grace aux immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON.
Dis, graces à Gnaton.

PARMENON.
Et rien pour cette belle?

GNATON.
A propos, que t'en semble?

PARMENON, *voulant toucher Pamphile.*
O dieux! qu'elle est rebelle!
Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON.
Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON.
Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE.
Dieux! quelle patience il faut pour les entendre!
Gnaton, conduis-moi vite, et ne te raille point.

PARMENON.
De grace, écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON.
Dis ce que tu voudras.

PARMENON.
Quel est son nom?

GNATON.
Pamphile.

PARMENON.
Point d'autre?

GNATON.
Que t'importe?

PARMENON.
Est-elle en cette ville
Depuis un fort long temps?

GNATON.
Ton caquet m'étourdit.

PARMENON.
Saurai-je son pays, son âge?

GNATON.
Est-ce tout dit?

PARMENON.
Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON.
Te confondent les dieux, et toute ta séquelle!
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci.

PARMENON.
Ton bon vouloir mérite un ample grand merci:
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON.
Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire?

PARMENON.
Pour toi, quand j'en aurois, je voudrois tout quitter.

GNATON.
De ce pas à Thaïs viens donc me présenter;
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON.
Tu ris, mais il n'importe.
Entre seul, tu le peux.

GNATON.
Tiens-toi donc à la porte,
Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison
Quelque autre messager que celui de Thrason;
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître:
Et peut-être qu'un jour il saura reconnoître
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON.
Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON.
Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON.
Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,
Dans deux jours au plus tard.

GNATON.
Nous le verrons. Adieu.

PARMENON.
Mon galant est parti: qu'ai-je à faire en ce lieu?
J'avois dessein de voir cette sœur prétendue;
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue
De s'en aller offrir, après un tel présent,
Notre vieillard flétri, chagrin et mal plaisant;
Mais il faut obéir.

SCÈNE IV.

CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.
Où courez-vous, Chérée?

CHÉRÉE.
C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON.
Comment?

CHÉRÉE.
L'as-tu point vue en passant par ces lieux?

PARMENON.
Qui?

CHÉRÉE.
Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paroître, et s'est évanouie.

PARMENON.
Vous en avez encor la vue tout éblouie.

CHÉRÉE.
O dieux! Mais où chercher? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès!

PARMENON.
Comment? quoi? quel procès?

CHÉRÉE.
Ah! si tu l'avois vue!

PARMENON.
Et qui?

CHÉRÉE.
Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON.
Hé bien?

CHÉRÉE.
Tu l'aimerois, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un cœur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes;
Leurs caresses me sont à présent importunes,
Rien que de celle-ci mon cœur ne s'entretient.

PARMENON.
Vraiment! c'est à ce coup que le bon homme en tient.
L'un de ses fils aimoit; l'autre, plein de furie,
Passera les transports de son frère Phédrie.
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'aîné.

CHÉRÉE.

Aussi ne sauroit-il avoir l'ame charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON.

Peut-être.

CHÉRÉE.

En doutes-tu?

PARMENON.

C'est un trop long discours.
Vous aimez?

CHÉRÉE.

A tel point, que si d'un prompt secours...

PARMENON.

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vite:
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte?

CHÉRÉE.

Hélas! s'il se pouvoit, chez l'aimable beauté.

PARMENON.

Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHÉRÉE.

Tu ris, et je me meurs.

PARMENON.

Mais encor, quel remède
Faudroit-il apporter au mal qui vous possède?

CHÉRÉE.

De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'as dit tant de fois : Essayez mon adresse;
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse.
J'aime, j'en ai fait une : achève, et montre-moi
Que mon cœur se pouvoit engager sur ta foi.

PARMENON.

Je l'ai dit en riant, et sans croire votre ame,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHÉRÉE.

Qu'il ait été promis ou de bon, ou par jeu,
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu
Cette même beauté qui captive mon ame,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON.

Dépeignez-la-moi donc.

CHÉRÉE.

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON.

Celui qui la menoit?

CHÉRÉE.

Je ne le connois point.

PARMENON.

Le nom d'elle?

CHÉRÉE.

Aussi peu.

PARMENON.

Son logis?

CHÉRÉE.

Tout de même.

PARMENON.

Vous ne savez donc rien?

CHÉRÉE.

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON.

Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris?

CHÉRÉE.

Tandis qu'elle arrêtoit mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidémide, avec son front sévère,
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillît pas demain d'être son défenseur
Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur;
Et, comme les vieillards sont longs en toute chose,
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant, qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce desir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON.

C'est être malheureux.

CHÉRÉE.

Autant qu'homme du monde.

PARMENON.

Vous l'avez bien maudit?

CHÉRÉE.

Que le Ciel le confonde!
Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON.

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.
Celui qui la menoit est quelque homme de mine?

CHÉRÉE.

Rien moins. Tu le croirois un pilier de cuisine;
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON.

Son habit?

CHÉRÉE.

Fort usé.

PARMENON.

Leur train?

CHÉRÉE.

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON.

C'est elle assurément.

CHÉRÉE.

Qui?

PARMENON.

Rassurez votre ame;
Je connois maintenant l'objet de votre flamme.

CHÉRÉE.

L'as-tu vue?

PARMENON.

Elle-même.

CHÉRÉE.

Et tu sais son logis?

PARMENON.

Je le sais.

CHÉRÉE.

Parmenon, dis-le-moi.

PARMENON.

Chez Thaïs.
Comme ils venoient d'entrer, je vous ai vu paroître;
C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHÉRÉE.

Il doit être puissant.

PARMENON.

Plus en bruit qu'en effet.

CHÉRÉE.

Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serai satisfait.

PARMENON.

On vous croit sans jurer.

CHÉRÉE.

Mais qu'en pense Phédrie?
Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

PARMENON.

Qui sauroit son présent, le plaindroit beaucoup plus.

CHÉRÉE.

Quel présent?

PARMENON.

Un vieillard impuissant et perclus,
Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,
Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque,
Dont encore il prétend, contre toute raison,
Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHÉRÉE.

S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie!

PARMENON.

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien!
Ce seroit pour Pamphile un mauvais entretien.

CHÉRÉE.

Quoi! garder une fille et si jeune et si belle!
Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
Tu ne voudrois pas être heureux de la façon?

PARMENON.

Vous pouvez aisément avoir cette fortune:
La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
D'un voyage lointain depuis peu revenu,
Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu:
Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte;
Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHÉRÉE.

Et l'on me donnera cette belle à garder?

PARMENON.

Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
Mais après?

CHÉRÉE.

Innocent! je puis lors auprès d'elle
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON.

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHÉRÉE.

Tu ris?

PARMENON.

Des vains projets où l'amour vous emporte
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte;
Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
D'un espoir amoureux votre cœur est flatté:
Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHÉRÉE.

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON.

Oui, s'il se pouvoit faire.

CHÉRÉE.

A d'autres, Parmenon!

PARMENON.

Quoi! vous avez donc cru que c'étoit tout de bon?

CHÉRÉE.

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe;
Et si je ne l'obtiens ou d'une ou d'autre sorte,
Je suis mort.

PARMENON.

Mais avant que de vous engager,
Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.

CHÉRÉE.

Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire:
L'occasion se perd tandis qu'on délibère;
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON.

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret?

CHÉRÉE.

Ne crains rien.

PARMENON.

Priez donc Amour qu'il favorise
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHÉRÉE.

Amour! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
Tu ne manqueras plus ni d'autels ni d'encens.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THRASON.

Il faut dire le vrai, j'en voulois à Pamphile;
Et, bien que pour Thaïs un amour plus facile
Étouffât celle-ci presque encore au berceau,
Sans mentir, j'ai regret de perdre un tel morceau
Je ne sais quel remords tient mon ame occupée;

Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant
Me préservent les dieux d'une beauté naissante!
Il n'est point de méthode en amour si puissante
Qui ne fût inutile à qui s'en piqueroit : [croit.
Souvent ces jeunes cœurs sont plus durs qu'on ne
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie;
C'est un fort à tenir aussi long-temps que Troie.
J'aurois, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
Réduit à la raison quatre filles de roi.
J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte;
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte :
Et je ne voudrois pas que mon cœur fût touché
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.
On se pousse par-tout, on risque sans souci,
Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame:
Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son ame
Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
Phédrie en pourroit bien avoir quelque leçon;
Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
Voyons si notre agent aura perdu sa peine :
Le voici qui s'approche.

SCÈNE II.

THRASON, GNATON.

THRASON.

Eh bien, qu'as-tu gagné?

GNATON.

Que de peines, seigneur, vous m'avez épargné!
Je vous allois chercher au port et dans la place.

THRASON.

Tu me rapportes donc des actions de grace?

GNATON.

Le faut-il demander? J'en suis tout en chaleur.

THRASON.

Enfin le don lui plaît?

GNATON.

Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous momens elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais
Vous ririez de l'ouïr triompher là-dessus. [reçus.

THRASON.

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
Qu'un autre n'en auroit de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON.

Vivent les bons esprits!
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON.

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
A la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON.

Mais s'il l'apprend aussi?

THRASON.

Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON.

(*tout bas, se tournant.*)
C'est faire en homme sage. Il l'a dit à cent autres.
(*haut.*)
Le roi n'agréoit donc autres soins que les vôtres?

THRASON.

Que les miens; et parfois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu.... tu comprends ma pensée?

GNATON.

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON.

Cela même. Aussitôt il m'envoyoit querir :
Seuls ainsi nous passions les jours à discourir
De cent contes plaisants que je lui savois faire;
Et s'il se présentoit quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avoit qu'un reste déguisé;
Et souvent, malgré tous, ma voix étoit suivie.

GNATON.

Lors chacun d'enrager, mourir, crever d'envie?

THRASON.

Et Thrason de s'en rire.

GNATON.

A l'oreille du roi?

THRASON.

Qui peut te l'avoir dit?

GNATON.

C'est qu'ainsi je le croi.

THRASON.

Sur ce propos, un jour qu'il remarquoit leur peine,
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchoit de dépit quelque mot dans sa bouche,
Et me tournant les yeux : Qui vous rend si farouche?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez?

GNATON.

Et le roi, qu'en dit-il?

THRASON.

Nous étant regardés,
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.

Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON.

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :
Sur-tout il s'entend bien à placer son estime.

GNATON.

Celle qu'il fait de vous me semble légitime.

THRASON.

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité....

GNATON.

(bas, se tournant.)

Non. Plus de mille fois il me l'a raconté.

THRASON.

Nous étions régalés du satrape Orosmède,
Chacun avoit sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seroient pour Adonis.

GNATON.

Le jeune homme rougit?

THRASON.

Belle demande à faire?
Il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :
Depuis chacun m'a craint.

GNATON.

Avec juste raison.
N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason?

THRASON.

Je t'en conterois cent; mais changeons de matière.
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :
Dois-je, en quittant sa sœur, lui confirmer ma foi?

GNATON.

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main quelque [1] amitié nouvelle :
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit;
C'est par-là qu'on maintient les cœurs en appétit,
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
Mais je fais des leçons à qui devroit m'instruire.

THRASON.

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper?

GNATON.

Des soins plus importants pouvoient vous occuper;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON.

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes,
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

GNATON.

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos desirs?

THRASON.

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.
Laissons là leur débat : quel traité m'as-tu fait?

GNATON.

Tel qu'un plus amoureux en seroit satisfait.
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON.

Je t'aime.

GNATON.

Et du dîner sur moi reposez-vous;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON.

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON.

Qu'y faire? il faut bien vivre ici comme autre part.

THRASON.

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE III.

THAIS, THRASON, GNATON.

THAÏS.

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON.

Sais-je faire un présent?

THAÏS.

Certes la chose est belle;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON.

Notre dîner est prêt, s'il ne vous en souvient.

THRASON, *à Thaïs.*

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurois donnée.

GNATON.

Toujours en compliments il se passe une année;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS.

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON.

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS.

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON.

Puissent mes ennemis de femmes se charger!
Elles n'ont jamais fait, toujours nouvelle excuse.

THAÏS.

De vains retardemens à tort on nous accuse;
Votre sexe se laisse encore moins gouverner.

GNATON.

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner?

THAÏS.

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON.

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

[1] VAR. Une.

THAÏS.

Allons, si tu le veux.

SCÈNE IV.

THAÏS, THRASON, GNATON; PARMENON, *amenant Chérée.*

PARMENON.

Un mot auparavant.

GNATON.

Nous voici, grace aux dieux, aussi prêts que devant :
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.
Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON.

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,
Avecque ce présent vous offre le bonjour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :
De vous-même à son mal vous pouvez compatir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie;
Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON.

Le présent peut passer.

THAÏS.

Il me charme en effet.
Je ne l'aurois pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON.

On l'appelle Doris; et quant à son adresse,
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.
A quoi que de tout temps il se soit adonné,
Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits :
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles;
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous :
Vous ne le trouverez importun ni jaloux;
Il ne vous contera ni bons mots ni faits d'armes;
Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,
Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.
Faites entrer chez vous soldats et parasites,
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites
(J'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),
Il se tiendra content par-delà son desir.

THRASON.

Si ton maître avoit dit ce que tu viens de dire....

PARMENON.

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire.

THRASON.

Dois-je contre un valet employer mon courroux?
Que t'en semble, Gnaton?

GNATON.

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON.

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON.

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode;
Allons.

THAÏS.

Quand on voudra.

THRASON.

Qu'un long discours déplaît!

GNATON.

Sur-tout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS.

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON.

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée;
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON.

Remettons à tantôt ces discours superflus;
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS.

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON.

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, PARMENON.

PARMENON.

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :
Ce n'est point là de gré que tu pouvois prétendre;
Et si j'avois reçu tel présent par Gnaton,
Il se verroit à table assis jusqu'au menton.
On ne devroit ici rendre aucune visite
Sans avoir un billet signé de Parasite;
Il lui faut cependant mettre tout son espoir
A courir tout le jour pour déjeûner au soir.
Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape,
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,
Ou que, las de courir et battre le pavé,
Plus haut que son mérite il se trouve élevé.
Que dis-tu de ces mots? Ai-je su té le rendre?

THRASON.

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre;
Je vais prendre [illegible]

GNATON.

Laissez-moi cet emploi,
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON.

Adieu donc, Parmenon [illegible] diras à Phédrie
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie;

Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON.

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

SCÈNE VI.

PARMENON, *demeurant seul.*

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasion, et ne perde un moment
A pousser des soupirs, et languir vainement.
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite :
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite :
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute :
C'est le propre du sexe, il veut être flatté
Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère :
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire ;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très-fort.
Je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure,
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure ;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté ;
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
O dieux ! c'est fait de nous, le voici qui s'avance ;
Je ne sais quel frisson m'annonçoit sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter : ce sera ton plus court ;
Tu pourrois toutefois choisir une autre voie.
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,
Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

SCÈNE VII.

DAMIS, PARMENON.

PARMENON.

Je me plaignois, monsieur, de votre longue absence.

DAMIS.

En ma maison des champs je [illegible] un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors qu[illegible] l'acquis.

PARMENON.

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS.

[illegible]s voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère ;
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,
Ma femme aime à causer ; mon aîné fait l'amour.

PARMENON.

Cette façon d'agir plairoit à peu de pères ;
Quand il s'agit d'amours, presque tous sont sévères :
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS.

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé.
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense ;
Aux uns il faut présent, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir ;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent ;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent ;
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée ;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément ;
Thaïs veut qu'on l'estime, à parler franchement :
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille ;
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille :
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants ? Je les voudrois bien voir.

PARMENON.

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS.

D'où pourroit provenir un si soudain voyage ?
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage ?

PARMENON.

Je ne sais.

DAMIS.

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fît prendre bientôt un autre sentiment !
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
Allons-leur de ce pas recommander l'affaire.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHÉRÉE, *déguisé en eunuque;* PAMPHILE.

CHÉRÉE.

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne sauroit plus souffrir cet entretien secret.

Dans quelque doux penser qu'une ame soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée :
Et lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc....

PAMPHILE.

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE.

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister?
Vous êtes jeune et belle, et, si j'ose le dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE.

Je suis jeune, il est vrai; pour belle, on me le dit;
Ce discours près du sexe est toujours en crédit;
Mais quand de pareils dons le ciel m'auroit comblée,
A peine en verrois-tu mon ame moins troublée;
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.
Les dieux nous vendent cher ces présents superflus;
Souvent, par mille maux, nous en payons l'usure.

CHÉRÉE.

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure;
Injuste en son estime autant qu'en ses desirs,
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE.

Ne me crois pas, Doris, d'une ame si légère :
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHÉRÉE.

Chacun pense de même, et moi comme tout autre;
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups;
Je sais tel qui pourroit en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle est un autre moi-même;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi,
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE.

Si j'étois cet ami, j'affranchirois mon ame
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHÉRÉE.

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus?

PAMPHILE.

Peut-être qu'à la fin ses vœux seroient reçus.

CHÉRÉE.

Qui vous diroit ceci pour préparer vôtre ame?
Tout de bon, si quelqu'un vous découvroit sa flamme,
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver
(J'entends à quelque fin que l'on doive approuver),
Agréeriez-vous son offre? et votre ame, touchée,
Prendroit-elle plaisir à s'en voir recherchée?

PAMPHILE.

Selon ce qu'il auroit d'aimable et de parfait.

CHÉRÉE.

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable, enfin tel, à tout prendre,
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE.

J'aime ces qualités dont il seroit pourvu;
Mais, pour en bien parler, il faudroit l'avoir vu.

CHÉRÉE.

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connoître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paroître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre sœur;
Né libre cependant. On m'appelle Chérée;
La noblesse des miens ne peut être ignorée :
Peu de partis ici voudroient me refuser;
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser;
Ne le dédaignez point. Quoi! vous fuyez, Pamphile?

PAMPHILE.

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie!

CHÉRÉE.

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE.

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme :
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon ame;
Le ciel m'a faite esclave, il est vrai; mais crois-tu
Que cette qualité répugne à la vertu?

CHÉRÉE.

Qui le croiroit, Pamphile, après vous avoir vue?
Les sévères appas dont vous êtes pourvue
Désespèrent les cœurs qu'ils viennent d'enflammer;
Mais, sous le nom d'hymen il est permis d'aimer.
Loin de votre pays esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée?
Par-là je n'entends point mépriser vos appas.
Le mérite en est grand; mais l'heur n'y répond pas.
Tant que l'effort des ans en détruise l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre :
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,
Vous offriront un cœur toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs vœux exposée,
Prévenez le dépit de vous voir abusée;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE.

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHÉRÉE.

Pamphile, croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE.

Ah! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
Ote-moi ta présence, engage ailleurs ta foi;
Veux-tu rendre mon cœur plus esclave que moi?

Va, ne réplique point, étouffe ton envie;
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie;
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHÉRÉE.

Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE.

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile;
Et si je cède, hélas! achève pour Pamphile.
Que sert de m'expliquer? Tu lis dedans mon sein.

CHÉRÉE.

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein?

PAMPHILE.

Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue:
Va briguer quelque voix sur mon cœur absolue.

CHÉRÉE.

Que je tienne de vous l'espoir d'un si grand bien.

PAMPHILE.

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien;
Elle a sur mes desirs une entière puissance:
Ce que j'aurois aux miens rendu d'obéissance,
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHÉRÉE.

Pamphile, songez-y, la chose est importante;
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,
Ne le rejetez pas; il est en votre main.

PAMPHILE.

Qui me peut garantir ce discours incertain?

CHÉRÉE.

Moi-même.

PAMPHILE.

Un tel garant n'assure point mon ame;
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,
Font que de tels projets il ne sort que du vent;
Quelquefois, pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHÉRÉE.

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,
Je n'oppose qu'un mot: dans trois jours au plus tard,
Si l'effet ne s'en voit ou d'une ou d'autre part,
Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte;
Mais aussi jusque-là suspendez votre crainte,
Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE.

Le terme n'est pas long, j'y consens aisément:
Mais je vous interdis cependant ma présence,
Comme un juste moyen d'expier votre offense.

CHÉRÉE.

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger:
J'obéirai pourtant; mais, pour m'encourager,
Adoucissez la peine à ma ruse imposée:
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE.

Que me demandez-vous?

CHÉRÉE.

Pour m'élever aux cieux,
Il ne faut qu'un aveu de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE.

Eh bien, je vous l'accorde; est-ce assez vous complaire?

CHÉRÉE.

Je partirai content après un tel salaire;
Cependant joindrez-vous vos vœux à mon transport?

PAMPHILE.

Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port!

CHÉRÉE, *baisant la main de Pamphile.*

Que je jure en vos mains une amour éternelle!

PAMPHILE.

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHÉRÉE.

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE.

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHÉRÉE.

Ah dieux! quelle douceur où mon ame se noie!
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie;
Au prix de vos baisers tout me semble commun:
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE.

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHÉRÉE.

L'hymen saura bientôt en combler mon envie,
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE.

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHÉRÉE.

Si jamais envers vous je change de pensée,
Me punissent les dieux d'une mort avancée!

PAMPHILE.

Vous promettez beaucoup.

CHÉRÉE.

Je ferai beaucoup plus.
Sans employer le temps en discours superflus,
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père:
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère;
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêt,
Il auroit contre nous prononcé quelque arrêt,
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage:
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE.

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHÉRÉE.

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

SCÈNE II.

PAMPHILE.

Je ne puis trop priser son ardeur généreuse;
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse:

Je dis loin, quoiqu'ici l'on m'ait donné le jour,
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.
O dieux! si mon soupçon se trouvoit véritable,
Si j'étois pour Chérée un parti plus sortable,
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,
Seroit-il une fille au monde plus heureuse?
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse;
J'entends du bruit, sortons; on peut nous écouter.

SCÈNE III.

THAÏS, PYTHIE.

PYTHIE.

Ah! que j'ai de secrets, madame, à vous conter!
Mais ne le dites-pas, vous me feriez querelle.
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS.

Qui?

PYTHIE.

Faut-il demander? Ce beau présent de foin
Fût-il en Éthopie, ou bien encor plus loin!

THAÏS.

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE.

Chacun n'a pas été comme vous à l'école;
Je m'entends.

THAÏS.

C'est assez.

PYTHIE.

Ceci nous doit ravir.
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,
Il falloit un eunuque; et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savoit faire.

THAÏS.

Que peut-il avoir fait?

PYTHIE.

Me le demandez-vous?

THAÏS.

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE.

Je n'en sais rien au vrai; toutefois je m'en doute.

THAÏS.

Ce sont là des discours si clairs qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE.

Votre sœur a tantôt, pour ne rien déguiser,
Laissé prendre à Doris sur sa main un baiser.
Savez-vous quel baiser?

THAÏS.

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE.

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendroit racine:
Ce n'étoit point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'étoit donné,
Je n'en fais point la fine, il me rendroit honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS.

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect;
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect.
Les baisers de Doris sont baisers sans malice:
Il en faudroit beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE.

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connois rien.
Ah! que n'ai-je entendu leur premier entretien!
Mais, au cri de Pamphile étant vite accourue,
Comme en quelques endroits la porte étoit fendue,
Il m'est venu d'abord un desir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage;
Que votre sœur ne peut prétendre davantage;
Que Doris est pour elle un assez bon parti;
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS.

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE.

Aussi ne pouvoit-on qu'à moitié les entendre.
Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon:
Je ne sais quoi de grand paroît sur son visage:
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.
A force d'y rêver, mon esprit s'est usé.
Madame, si c'étoit quelque amant déguisé!
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS.

Ma sœur se seroit-elle à ce point oubliée?
J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE.

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer:
Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS.

Qu'est devenu Doris?

PYTHIE.

Il a troussé bagage.

THAÏS.

Il falloit tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE.

J'étois hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS.

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE.

C'est ce que j'oubliois, tant j'ai bonne mémoire:
A peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS.

Je le croyois aux champs.

PYTHIE.

Il en vient d'arriver.
De long-temps, m'a-t-il dit, je connois ton adresse:
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse;

De m'en priver deux jours hier au soir je promis,
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,
Ils pourroient de ce temps adoucir l'amertume;
Mais à nul autre objet mon œil ne s'accoutume,
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.
Je pourrois vivre un siècle avec elle enfermé;
Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice,
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse,
Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,
Je ne donnerois pas un denier de ma vie.
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie:
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour;
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode.
Je t'abrége ceci, pour l'étendre à ta mode.
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,
J'aimerois cent fois mieux que l'autre m'eût battue.
Le soldat est trop vain, sa présence me tue:
Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit;
Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit;
Puis, qu'on soit toute à lui: ma foi l'on s'y dispose.

THAÏS.

Que veux-tu? jusqu'ici ma sœur en est la cause.

PYTHIE.

Ne dissimulez plus, vous avez votre sœur.
Mais devrois-je parler avecque tant d'ardeur
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle?

THAÏS.

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle.

PYTHIE.

Envoyez-le querir, vous l'entendrez parler.

THAÏS.

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer?

PYTHIE.

Quand Thrason le saura, vous avez votre compte.

THAÏS.

Je ne saurois tromper sans scrupule et sans honte.
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE.

Vos gens le trouveront au logis à présent;
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

SCÈNE IV.

THAÏS.

A l'entendre parler, elle en doit être crue;
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,
A moins que l'avoir vu j'ai sujet d'en douter.
Ma sœur fit toujours cas d'une vertu sévère:
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère;
Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour.
Mais quoi! la tromperie est permise en amour:
Je ne dois seulement accuser que Pamphile.
Aux desirs d'un amant se rendre si facile,
Ni graces ni faveurs ne savoir ménager,
Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager:
Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.
Ah! que si j'eusse été fille encore comme elle!
Mais ne nous plaignons point, et laissons tous ces vœux.
Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,
D'un seul de ses desirs, d'un moment de sa vie,
N'est pas une fortune à donner de l'envie.
Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.
Tel qui ne nous voyoit, disoit-il, qu'à moitié,
Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune.
Une femme en deux jours leur devient importune:
Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi;
Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.
Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise,
Pour la seconde fois on m'y verra soumise;
Et je crains que ma sœur n'en dise autant aussi.
La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci:
Ce qui convient à l'une est à l'autre incommode;
Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,
Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

SCÈNE V.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE; DORUS, *véritable eunuque;* DORIE.

PYTHIE.

Dorie est de retour, vos gens s'en vont venir;
Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie?
Est-ce pour se moquer, ou pour nous faire envie?
O l'agréable objet, et digne d'être vu!

PHÉDRIE.

Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu;
Vous ne m'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE.

Toujours de la façon tromper nos espérances,
La surprise nous plaît, pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHÉDRIE.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS.

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave
Que pour servir ma sœur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté?

PHÉDRIE.

Le voilà.

THAÏS.

Quoi! cet homme à la peau si flétrie?
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

PYTHIE.

Qui n'auroit point eu d'yeux, seroit bien attrapé.

PHÉDRIE.
Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé.
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée?

PYTHIE.
L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée;
Il ne sauroit avoir que vingt ans tout au plus,
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE.
Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS, *regardant Dorus.*
Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE, *à Dorus.*
Es-tu double? Viens çà, réponds sans hésiter.

DORUS.
Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE.
Quoi prêter?

DORUS.
Mon habit.

PHÉDRIE.
A quel homme?

DORUS.
A Chérée.

THAÏS.
N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE.
D'où saurois-tu son nom?

DORUS.
Parmenon me l'a dit.

PHÉDRIE.
Mais je te trouve encor couvert du même habit.

DORUS.
Incontinent après il me l'est venu rendre.

PHÉDRIE.
A moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre.

THAÏS.
Lui hors, on vous dira le tout de point en point.

PHÉDRIE, *à Dorus.*
Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

SCÈNE VI.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE.

PHÉDRIE.
Que direz-vous enfin de ma foi violée?
Si l'aise de vous voir, pour un peu reculée,
A rendu mon esprit toujours inquiété;
Si le jour, loin de vous, me paroît sans clarté;
Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,
Jugez ce que feroit une plus longue absence;
Et si mon amour craint le seul éloignement,
Jugez ce que feroit un triste changement.

THAÏS.
Il faudra toutefois y résoudre votre ame;
Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme:
Mon cœur accorde mal ce différent souci;
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE.
Cette vertu me charme en redoublant ma peine,
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine;
Dans une autre saison je saurois y pourvoir;
Mon cœur, comme le vôtre, a soin de son devoir.
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne:
L'aveu de mes parents, ou leur mort, ou la mienne,
Feront voir que ce cœur, prêt à se déclarer,
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS.
De quoi me peut servir cette ardeur généreuse?
Pour plaire à vos parents, je suis trop malheureuse;
Se fonder sur leur mort est un but incertain:
On se trompe souvent aux ordres du destin.
Le reste me fait peur, et jusque-là mon ame
Voyoit avec plaisir l'effort de votre flamme;
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,
Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE.
N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable;
D'un si lâche dessein je me trouve incapable,
Puisqu'un autre devoir se joint à mon desir,
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

SCÈNE VII.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.
Un monsieur tout chargé de clinquant vous demande.

THAÏS.
C'est Chrémès, car voici deux jours que je le mande.
Qu'il monte; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.
Nous, allons voir ma sœur sur cet événement.

PYTHIE.
Comment? seule avec lui?

PHÉDRIE.
Que tu fais la sucrée!

PYTHIE.
Quoi! vous semblé-je donc une chose sacrée
Qu'on n'oseroit toucher?

THAÏS.
J'approuve ton souci;
Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,
Défends-toi, si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE.
Je l'entends, sortez vite.

SCÈNE VIII.

CHRÉMÈS, PYTHIE.

CHRÉMÈS.
Eh quoi! voilà Pythie?

J'ai cru que pour sa noce on venoit me prier.

PYTHIE.

Je n'ai garde, monsieur, de me tant oublier.

CHRÉMÈS.

Que me veut donc Thaïs?

PYTHIE.

Elle s'en va descendre.

CHRÉMÈS.

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :
Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi.

PYTHIE.

Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,
Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie;
Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHRÉMÈS, *lui voulant mettre la main au sein.*

Souffriras-tu ceci?

PYTHIE.

Monsieur, arrêtez-vous.
Que ces hommes, voyez, sont fins au prix de nous?
Ils songent dès l'abord toujours à la malice;
Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :
Une autre fois, monsieur, vous ne m'y tiendrez pas.

CHRÉMÈS.

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas?

PYTHIE.

Assez de votre sexe on se meurt de parole;
Je crois que vous allez chacun en même école,
Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.
Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,
Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent.
En avons-nous pitié, les galants nous méprisent.

CHRÉMÈS.

Et puis passer pour simple envers moi tu prétends?

PYTHIE.

Quand madame le dit, quelquefois je l'entends;
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHRÉMÈS.

A propos de madame, a-t-elle encor Thrason?
Je suis, comme tu sais, ami de la maison;
Pourquoi ne veux-tu pas renouer connoissance?

PYTHIE.

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisoit?

CHRÉMÈS.

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisoit.

PYTHIE.

Peut-être.

CHRÉMÈS.

Je l'ai cru; n'en voit-elle point d'autre?

PYTHIE.

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre?

CHRÉMÈS.

Un des fils de Damis est encor sur les rangs?

PYTHIE.

L'aîné.

CHRÉMÈS.

J'en suis ravi, car nous sommes parents :
Sur-tout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE.

Qui, lui? c'est petit gain, je n'y perds que mes peines.

CHRÉMÈS.

Que fera-t-il du bien par les siens amassé?

PYTHIE.

Chacun serre son fait, le bon temps est passé.

CHRÉMÈS.

Tu ne te plaindrois pas, si j'étois en sa place;
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE.

Faites, vous n'oseriez.

CHRÉMÈS.

Aussi, pour m'en payer...

PYTHIE.

Vers Thaïs, n'est-ce pas, il se faut employer?

CHRÉMÈS.

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte!

PYTHIE.

J'ai cru qu'il le falloit entendre de la sorte.

CHRÉMÈS, *tirant de son doigt un diamant, et le présentant à Pythie.*

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau?

PYTHIE, *le recevant, et l'ayant regardé.*

Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHRÉMÈS, *lui voulant mettre la main au sein.*

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE, *se retirant, et repoussant sa main.*

Il vous faut des tétons! vraiment on vous en garde!

CHRÉMÈS.

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE.

Arrêtez-vous, monsieur; j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE IX.

CHRÉMÈS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

Madame est un peu mal, et je viens pour vous dire...

CHRÉMÈS.

Que je monte?

DORIE.

Oui, monsieur.

CHRÉMÈS.

J'étois en train de rire.
Foin de la messagère, et de son compliment!
Un beau coup m'est rompu par elle assurément.
De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie
Car je veux à demain remettre la partie.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON, *sortant de chez Thaïs.*

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi !
Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi?
Quoi ! respecter si peu ce sacré caractère !
Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,
Est ici méprisé par ce sexe inhumain,
Qui même sur l'autel iroit porter sa main!
Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme?
Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son ame:
Elle viole tout sans honte et sans souci.
A moins que d'apporter, je n'ai que faire ici:
A peine a-t-on reçu le présent de mon maître,
Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connoître.
Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,
On l'y verra tantôt, et bien accompagné.
Mais j'aperçois Damis; auroit-il pu m'entendre?
Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre!

SCÈNE II.

DAMIS, PARMENON.

DAMIS.

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté;
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire:
Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,
Pour prix de tes travaux, je te veux affranchir.
Peut-être que l'aîné ne se pourra fléchir;
Son amour pour Thaïs est encore un peu forte;
Entreprends mon cadet: qui des deux il n'importe.
Dès-lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON.

Je ne refuse point un si digne salaire;
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire:
Vous m'y voyez, monsieur, déjà tout préparé.
Non que je m'en promette un succès assuré;
Il est des plus douteux du côté de Phédrie:
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie;
Tout autre m'entendroit, lui seul me semble sourd.

DAMIS.

Je m'en promettois mieux, lorsque son prompt retour
A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON.

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage;
Tous ces fréquents dépits font peu pour ce regard.
Riotes entre amants sont jeux pour la plupart;
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle:
Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle;
Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici,
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS.

Qu'il s'assure de moi, quelque objet qu'il propose.
Un autre auroit voulu s'en réserver le choix;
Mais n'étant point d'humeur à prendre tous mes droits,
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente,
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.
Il me peut satisfaire et suivre son desir,
Pourvu que de naissance il sache la choisir.
Ceci les réduiroit, s'ils étoient tous deux sages.
J'ai du bien, grace aux dieux, assez pour trois ménages;
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux
Que de me voir bientôt renaître en mes neveux,
Et qu'un petit Chérée entre mes bras se joue.

PARMENON.

Votre desir est juste, et, pour moi, je le loue.

DAMIS.

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu,
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON.

Vous le verrez aussi, dormez en assurance;
Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.
Qui vous en parleroit, monsieur, dès aujourd'hui?

DAMIS.

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON.

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS.

Je remets en tes mains mon espérance entière.

PARMENON.

Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS.

Agis, parle, dispose ainsi qu'il te plaira;
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée:
Si l'aîné pour Thaïs tient son ame obstinée,
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.
D'abord il te faudra combattre son amour,
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.
Tu me vois, grace aux dieux, assez sain pour mon âge;
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.
Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.
De leurs plus grands secrets ils te font confidence:
Ménage ton crédit, et m'avertis de tout;
Il n'y faut plus penser, si tu n'en viens à bout.
Je m'en vais cependant trouver Archidémide:
Par des tours de chicane un voisin l'intimide;
Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.
A les mettre d'accord on devroit s'employer:
Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.

Cette lettre contient un récit de la cause,
Mais si long, si confus, que je veux, sans tarder,
M'en instruire aujourd'hui, pour demain la plaider.

PARMENON.

Dites-lui qu'il abrége, et que votre présence
Ne nous manque au besoin par trop de complaisance.

DAMIS.

Il est long, en effet.

PARMENON.

Gardez de l'être aussi.

DAMIS.

Son logis, en tout cas, n'est qu'à trois pas d'ici.

PARMENON, *seul.*

Les voilà bien ensemble, et je tiens que le nôtre
A rebattre un discours l'emporte dessus l'autre.
Pour moi, j'ai de la peine à souffrir cet excès :
Quand un plaideur s'en vient m'enfiler son procès,
Quelque excuse aussitôt m'épargne un mal de tête,
De peur d'être surpris la tenant toujours prête :
D'un, Mon maître m'attend j'interromps leur caquet.
Qu'Archidémide vienne, il aura son paquet,
Fût-il plus révérend cent fois qu'il ne nous semble.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.

Tous deux fort à propos je vous rencontre ensemble;
Mais ce lieu m'est suspect, tirons-nous à l'écart.

CHRÉMÈS.

Adieu, dans vos secrets je ne veux point de part.

PHÉDRIE.

Vous pouvez demeurer, je sais votre prudence;
On se peut devant vous ouvrir en confidence.
Ne crains point, Parmenon.

PARMENON.

Le voulez-vous ainsi ?
Damis notre vieillard vient de partir d'ici.

PHÉDRIE.

Je savois son retour.

PARMENON.

Il sait aussi le vôtre;
Et comme on peut tomber d'un discours en un autre,
M'ayant de vos amours long-temps entretenu,
A des propos d'hymen il est enfin venu :
Qu'il se voyoit déjà presque un pied dans la tombe;
Qu'au faix de tant de biens chargé d'ans il succombe;
Que pour courir à tout n'étant plus assez vert,
Il se veut désormais tenir clos et couvert,
Caresser, les pieds chauds, quelque bru qui lui plaise;
Conter son jeune temps, banqueter à son aise :
C'est là, ce m'a-t-il dit, le seul but où je tends.
S'ils veulent voir mes jours plus longs et plus contents,
Il faut qu'un prompt hymen me délivre de crainte :
Non que je leur impose une aveugle contrainte;
Pour plus tôt les réduire à suivre mon desir,
Je leur laisse à tous deux le pouvoir de choisir
(Citoyenne j'entends), du reste il ne m'importe :
Ennuyé des chagrins que l'âge nous apporte,
Je ne demande plus qu'un entretien flatteur
Qui dessus mes vieux jours me mette en belle humeur;
Que l'un ou l'autre enfin choisisse une maîtresse.
L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis
Que cause un sacré nœud dont deux cœurs sont unis.
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent;
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,
Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir :
On verra mon aîné trop tard s'en repentir :
J'en ai su le retour aussitôt que l'absence;
Ce changement soudain, cette molle impuissance,
M'empêchent d'espérer qu'il s'accorde à mes vœux;
Mais, le cadet encor n'étant pas amoureux,
C'est là qu'il faut tourner l'effort de la machine;
Et de peur que Thaïs, ou quelque autre voisine,
Par son civil accueil ne l'aille retenir,
Sans perdre un seul moment il le faut prévenir.
S'il se pouvoit, ô dieux! que j'aurois d'alégresse!
Tu sais qu'il a long-temps voyagé par la Grèce :
A peine en revient-il, et depuis son retour
Je ne vois point qu'encore il ait conçu d'amour.
Ses plaisirs ont été les chevaux et la chasse :
Avant qu'une maîtresse en son cœur ait pris place,
Peut-être son devoir ailleurs l'aura porté.
A ces mots le vieillard, en pleurant, m'a quitté.
C'est un père, après tout; il faut qu'on lui complaise.

PHÉDRIE.

Vraiment vous en parlez tous deux bien à votre aise :
Si l'amour en vos cœurs régnoit pour un moment,
Je vous verrois bientôt d'un autre sentiment.

PARMENON.

Contre moi sans raison vous entrez en colère :
D'interprète, sans plus, je sers à votre père;
Quoique vous m'entendiez parler en précepteur,
De tout ce long discours je ne suis point l'auteur;
Vous voyez que ceci tient beaucoup de son style.

PHÉDRIE.

Tu ne l'es pas non plus de la fourbe subtile
Dont mon frère, en eunuque aujourd'hui déguisé;
A chacun du logis par sa feinte abusé?
Qui t'a rendu muet? cherches-tu quelque excuse?

CHÉRÉE.

C'est à moi qu'il vous faut imputer cette ruse;
Assez pour m'en distraire il s'est inquiété.
Enfin n'en parlons plus, c'est un point arrêté :
Gardez votre Thaïs, laissez-moi ma Pamphile;
Et pendant que mon père est d'humeur si facile,
Allons lui proposer le choix que j'en ai fait.

PARMENON.

Croyez-vous que d'abord il en soit satisfait?
N'étant que ce qu'elle est, j'en aurois quelque crainte.

CHÉRÉE.

Quoi! tu ne sais donc pas le succès de ma feinte?

PARMENON.

Non, car toujours depuis j'ai demeuré chez nous.

CHÉRÉE.

Pamphile est citoyenne.

PARMENON.

O dieux! que dites-vous?
Pamphile est citoyenne!

CHÉRÉE.

Et Chrémès est son frère.
Te conter en détail comment il s'est pu faire,
Demanderoit peut-être un peu plus de loisir:
C'est assez que la chose, au gré de mon desir,
S'est naguère entre nous pleinement avérée.
Outre que de sa sœur la foi m'est assurée,
Chrémès ne me tient pas un homme à dédaigner;
Il ne nous reste plus que mon père à gagner.

PARMENON.

Je vous le veux livrer au plus tard dans une heure.
Du vieillard au procès savez-vous la demeure?
C'est-là qu'il nous attend.

PHÉDRIE.

Que mon frère est heureux
De se voir possesseur aussitôt qu'amoureux!
Chacun s'oppose au bien que mérite ma peine.
Thaïs n'a plus en moi qu'une espérance vaine:
Ne pouvant de discours plus long-temps l'amuser,
J'ai promis de mourir, ou bien de l'épouser.
Mourons, puisque l'on n'ose en parler à mon père;
Ce n'est que pour moi seul qu'il se montre sévère.
Adieu, je vais mourir.

PARMENON.

Attendez un moment.
J'ai par son ordre seul harangué vainement,
Et par son ordre enfin je vous rends l'espérance.
Vous feriez beaucoup mieux d'user de déférence;
Mais puisque tant d'amour loge dans votre sein,
Que cet amour d'ailleurs s'obstine en son dessein,
Vous irez jusqu'au bout, j'ose vous le promettre.
Obtenez de Chrémès qu'il se veuille entremettre,
Et, parlant pour tous deux, vous sauve un compliment
Qui vous feroit rougir dans son commencement.

CHRÉMÈS.

Je me tiens tout prié.

CHÉRÉE.

Nous vous en rendons grace.

PHÉDRIE.

Ah! mon cher Parmenon, viens-çà que je t'embrasse!

PARMENON.

Il n'est pas encor temps.

SCÈNE IV.

DAMIS, CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON.

DAMIS.

Je reviens faire un tour:
Mon homme étoit absent, et j'attends son retour.
Mais j'aperçois nos gens qui consultent ensemble.

CHRÉMÈS.

Voilà, si ce n'est lui, quelqu'un qui lui ressemble.

DAMIS.

Qu'a de commun Chrémès avec leur entretien?
Ce n'étoit qu'un, jadis, de son père et du mien;
Peut-être mes enfants lui content leur affaire.

CHÉRÉE, *bas à Chrémès.*

Vite, car il s'approche.

CHRÉMÈS.

Allez, laissez-moi faire.

PARMENON, *à Chérée.*

Ne sauriez-vous sans hâte attendre l'avenir?
Votre tête à l'évent ne se peut contenir;
D'un ton plus sérieux tâchez de lui répondre;
Ne l'interrompez point, parlez sans vous confondre.
(*à Chrémès.*)
Vous, commencez le choc, et puis à notre tour
Vous nous verrez tous deux appuyer son amour.

DAMIS.

Comment vous va Chrémès?

CHRÉMÈS.

Mieux qu'en jour de ma vie.
Et vous?

DAMIS.

De mille maux la vieillesse est suivie.

CHRÉMÈS.

Il se faut consoler, c'est un commun malheur.

DAMIS.

Damis a fait son temps, d'autres fassent le leur.
Mais à propos, Chrémès, quand serai-je de fête?
Pour rire à votre hymen dès long-temps je m'apprête:
C'est une honte à vous d'être si vieux garçon,
Et je veux que mes fils vous fassent la leçon.
Quand voulez-vous quitter cette humeur solitaire?

CHRÉMÈS.

Si je vous proposois une semblable affaire?

DAMIS.

Pour qui? pour mon cadet?

CHRÉMÈS.

C'est de lui qu'il s'agit.

DAMIS.

Je m'en suis bien douté, car même il en rougit.

CHRÉMÈS.

Je ne veux point priser un parti qui me touche;
Ses louanges, Damis, siéroient mal en ma bouche:
Mais enfin l'alliance est assez à souffrir;

En un mot, c'est ma sœur que je vous viens offrir.

DAMIS.

Votre sœur! vous rêvez : où l'auriez-vous trouvée?

CHRÉMÈS.

A l'age de quatre ans elle fut enlevée;
On vient de me la rendre, et Thaïs l'a chez soi.
Afin que l'on ajoute a ceci plus de foi,
Dès-lors que vous aurez achevé l'hyménée,
La moitié de mes biens à ma sœur est donnée;
Avec espoir du tout, mais après mon trépas.
Quant à vous étaler tous ses autres appas,
Je ne m'en mêle point; c'est à ceux qui l'ont vue.

PHÉDRIE.

Chacun sait la beauté dont Pamphile est pourvue.

CHÉRÉE.

Qui la possédera doit s'estimer heureux.

PARMENON, *à Damis.*

Vous-même en deviendrez, je le gage, amoureux;
On ne s'en peut sauver, et fût-on tout de glace.
J'estime sa beauté, mais j'admire sa grace.
Ne cherchez pas plus loin, monsieur, et m'en croyez [1].

CHRÉMÈS, *à Damis.*

Vous n'en sauriez juger si vous ne la voyez;
Aussi bien faudra-t-il prouver cette aventure,
Quoique mon bien promis assez vous en assure.
Si ce n'étoit ma sœur, voudrois-je la doter?
Beaucoup d'autres raisons m'empêchent d'en douter :
L'âge et le temps du rapt peuvent servir d'indice;
Ce qu'en dit mon valet, ce qu'en sait sa nourrice,
Une marque en son bras, une autre sur son sein.

DAMIS.

J'entre donc chez Thaïs, non pas pour ce dessein :
Il suffit de savoir la beauté de Pamphile.

CHRÉMÈS.

Vous éclaircir de tout ne peut être inutile.

DAMIS.

Touchez là, je ne veux autre éclaircissement.

CHRÉMÈS.

Thaïs vous apprendra tout cet événement.
Sans l'ardeur de son zèle envers notre famille,
Je n'aurois point de sœur, vous n'auriez point de fille.
Pamphile doit aux soins que les siens en ont eu
Tout ce qu'elle a d'esprit, de grace, et de vertu.
Enfin, chacun de nous étant son redevable,
Pour moi de ce côté je me tiens insolvable :
Ma sœur ne l'est pas moins, son amant l'est aussi;
Jugez qui de nous tous doit prendre ce soin.

DAMIS.

Mon aîné volontiers se charge de la dette.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous qu'il donne, ou du moins qu'il promette?
Car donner maintenant n'est pas en son pouvoir.

[1] Ce vers manque dans plusieurs éditions.

DAMIS.

Ce sera, je m'en doute, à Damis d'y pourvoir :
J'en suis content, Chrémès, et veux, sans répugnance,
Marquer cet heureux jour d'une double alliance.
Ma joie et vos conseils, tout parle pour Thaïs;
Nous n'avons à gagner que le cœur de mon fils :
N'appréhendez-vous point l'effort qu'il faudra faire?

CHRÉMÈS.

S'il s'est laissé gagner, il a su vous le taire;
Que pouvoit-il de plus que garder le respect?
Il se tait même encore, et tremble à votre aspect.

DAMIS.

Ses yeux parlent assez, si sa [1] langue est muette,
Et j'en tiens le silence une marque secrète.
Que cet excès de joie avoit peine à sortir!
Je vais prier Thaïs d'y vouloir consentir.
Pour épargner sa honte, attendez que j'en sorte.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON, SYRISCE, DONAX, SANGA, SIMALION, ET AUTRES PERSONNAGES MUETS.

THRASON.

Courage, compagnons! commençons par la porte.

CHÉRÉE, *bas à sa troupe.*

Voici le capitan tout prêt de nous braver.

PHÉDRIE.

Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver?

CHRÉMÈS.

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHÉRÉE.

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON.

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi :
Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,
Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phédrie.
Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON.

Le reste suit de près; les ferai-je avancer?

THRASON.

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON.

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON.

Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON.

Très-bien.

THRASON.

Et puis après, lui donner mille coups.

GNATON.

Ce sera fait, seigneur, fort vaillamment à vous.

[1] VAR. La.

THRASON.

Pour Thaïs, tu peux dire, autant vaut, qu'elle est morte.

GNATON.

Dieux! quel nombre d'exploits?

THRASON.

Rangeons cette cohorte.
Holà, Simalion! voici votre quartier.

GNATON.

C'est là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON.

Et toi, Syrisce...

SYRISCE.

Au gros?

THRASON.

Non, conduis l'aile droite.

GNATON.

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON.

Donax, prends ce belier, et marche avec le gros.
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.
Sanga!

SANGA.

Que vous plaît-il?

THRASON.

Tu manques de courage!

SANGA.

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage?

THRASON.

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.
Pourquoi tiens-tu ceci?

SANGA.

Pour étancher le sang.

THRASON.

Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre?

SANGA.

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre
M'ont fait croire, seigneur, qu'on en auroit besoin;
Il faut pourvoir à tout.

THRASON.

N'a-t-on pas eu le soin
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée?

GNATON.

Oui, seigneur; et sachant qu'une troupe affamée
N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON.

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence;
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance:
Je donnerai d'ici les ordres du combat.
Jamais qu'en un besoin le bon chef ne se bat;
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose.

GNATON.

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose:
Encore une leçon, je saurois le métier.

THRASON.

Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHÉRÉE, *sortant d'où il étoit avec sa troupe.*

Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON.

N'entends-tu rien, Gnaton? Dieux! c'est une embuscade.
Enfants, sauve qui peut! car nous sommes trahis.
D'où peut être venu ce secours à Thaïs?

DONAX.

Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON.

Il faut tout éprouver avant que de combattre:
Le sage n'en vient point à cette extrémité,
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité:
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON.

Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,
Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout.

THRASON.

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout,
Seroit mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHÉRÉE.

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte?

THRASON.

Mon bien.

CHÉRÉE.

Quoi! votre bien?

THRASON.

Pamphile.

CHÉRÉE.

Est-elle à vous?
Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux:
Trève de différents, ou vous verrez folie.

THRASON.

De grace, contestons sans fougue et sans saillie;
C'est belle chose en tout d'écouter la raison.
Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHRÉMÈS.

Par quel droit?

THRASON.

Par l'achat que l'on m'en a vu faire.
Enfin je suis son maître.

CHRÉMÈS.

Et moi, je suis son frère,
Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON.

On m'a toujours tenu pour un homme obligeant,
Je le veux être encore: allez, je vous la donne;
Mais j'entends pour Thaïs que l'on me l'abandonne.

PHÉDRIE.

Encor moins celle-ci.

THRASON.

Que sert donc notre accord?

PHÉDRIE.

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,

LES RIEURS DU BEAU-RICHARD,

BALLET. — 1659.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La traduction en vers de l'Eunuque de Térence, le premier des ouvrages que La Fontaine ait livré à l'impression, prouve qu'il songeoit à diriger vers le théâtre le talent qu'il se sentoit pour la poésie : la vie joyeuse et dissipée de sa jeunesse contribuoit encore à fortifier cette résolution; et la petite pièce que nous publions pour la première fois, et dont l'existence même étoit inconnue, démontre que notre poëte essaya d'abord de composer des comédies sur les aventures joyeuses qui ont depuis fourni matière à ses contes, comme vers la fin de sa carrière il se complut à arranger pour la scène, conjointement avec Champmeslé, ceux de ses contes qui avoient eu le plus de succès.

Un pauvre savetier de la ville de Château-Thierry, dont la femme étoit jolie, avoit acheté à crédit un demi-muid de blé, et avoit donné en paiement un billet à terme. L'échéance arrivée, le vendeur du blé pressa le savetier de le payer, et en même temps il chercha à cajoler la femme de son débiteur : celle-ci en avertit son mari, qui lui dit de donner rendez-vous au galant, et de tout lui promettre, à condition que le billet lui seroit rendu; puis de tousser, mais de tousser fort, au moment critique. Tout fut exécuté ponctuellement comme le savetier l'avoit prescrit. Au signal convenu il sortit de la cachette où il se trouvoit; le vendeur du blé, troublé dans l'exécution de son projet, fut forcé de dissimuler, et n'osa plus réclamer le paiement d'une créance dont il avoit fait la remise, et dont il avoit livré le titre, par des motifs qu'il ne vouloit pas divulguer. Ce fut le savetier qui se vanta du stratagème qui lui avoit si bien réussi.

La chose parut si plaisante à La Fontaine, qu'il composa sur ce sujet une espèce de ballet en vers, accompagné de chant, de danses et de lazzi, et qu'il la joua avec ses jeunes amis pour réjouir la société de Château-Thierry. Il ne s'en tint pas là, et depuis il inséra, dans le premier recueil de contes qu'il publia quelques années après, la narration de cette aventure[1]. Quant à la pièce, il la rangea parmi les compositions de sa jeunesse qu'il avoit condamnées à l'oubli; elle s'est retrouvée dans les papiers de ce Tallemant des Réaux, frère de l'abbé Tallemant, académicien, beau-frère de Rambouillet de la Sablière, que j'ai suffisamment fait connoître dans la notice sur la vie de ce dernier, mise en tête de l'édition in-8° de ses madrigaux.

Nous devons la découverte de ces nouveaux manuscrits de Tallemant à M. de Monmerqué, auquel ils appartiennent, et qui nous les a communiqués, comme pouvant être utiles à notre édition.

Une note qui est de la main de Tallemant des Réaux nous apprend que la petite pièce des Rieurs du Beau-Richard, qui se trouve dans ces manuscrits, est de La Fontaine. Cette preuve seule suffiroit pour nous assurer qu'elle est l'ouvrage de notre poëte, puisque Tallemant des Réaux étoit intimement lié avec lui, et qu'il est même le seul qui dans son journal manuscrit, intitulé *Historiette*, nous ait transmis des anecdotes sur sa jeunesse : mais d'autres preuves confirment encore celle-là. En effet, parmi les acteurs qui sont désignés comme s'étant prêtés à jouer cette petite farce, sont des parents ou des amis de La Fontaine, qui ont été mentionnés dans ses lettres déja publiées. C'est un M. de Bressay, dont le nom de famille étoit Josse, et qui étoit cousin de La Fontaine par les femmes, ainsi que nous l'apprend une note généalogique sur les Bressay, dressée par mademoiselle de La Fontaine, arrière petite-fille du fabuliste, pour établir les droits de La Fontaine à la succession des Bressay, note que nous avons sous les yeux, en ayant pris copie dans les papiers que M. Héricart de Thury nous a communiqués. C'est encore un M. de La Haye, désigné plusieurs fois par La Fontaine comme un des plus aimables habitants de Château-Thierry, et comme honoré de la confiance particulière de la duchesse de Bouillon. C'est enfin un M. de La Barre qui porte le même nom que le curé qui baptisa La Fontaine : or il est bien présumable qu'il étoit neveu ou parent de cet ecclésiastique. La distribution des rôles prouve aussi jusqu'à quel point La Fontaine et ses jeunes compagnons aimoient les caricatures, puisque Bressay représentoit la femme du savetier, et qu'un M. Formier étoit chargé du rôle d'un âne.

Tallemant des Réaux a encore mis de sa main au titre de la pièce des *Rieurs du Beau-Richard* l'explication suivante : « *Beau-Richard* est un carrefour de Château-Thierry où l'on se rassemble pour causer. »

En effet, le carrefour de la ville de Château-Thierry, formé par la réunion de la Grande-Rue ou rue d'Angoulême, de la rue du Pont, et de la rue du Marché, se nomme encore actuellement la place ou le carrefour du

[1] Voyez p. 141 de cette édition.

Richard. Dans l'emplacement actuel d'une maison er, qui fait face à la Grande-Rue, existoit une cha-ommée *la Chapelle de Notre-Dame-du-Bourg*, qui struite en 1484 par un Richard-Fier-d'Épée, lequel ıré par son testament la volonté d'y être inhumé. :hapelle n'a été détruite que pendant la révolution, 10; et tous les vieillards de Château-Thierry at-que dans leur jeunesse les principaux habitants de ille avoient l'habitude de se réunir à diverses heures :, mais particulièrement dans les soirées d'été, dans efour du Beau-Richard, et qu'on s'asseyoit sur les es de la chapelle de Notre-Dame-du-Bourg, pour er les aventures de la ville et les nouvelles du , ou pour gloser sur les passants. Cet usage a été par la révolution, mais il a laissé des traces dans age; car lorsqu'on veut faire entendre qu'on doute lque fait, ou qu'une anecdote est hasardée, on dit aujourd'hui à Château-Thierry : *C'est une nouvelle iu-Richard*.

e dois pas non plus oublier de faire remarquer rue du Marché, qu'on nomme aussi rue du Beau-d, est si courte qu'elle est comme la continuation refour de ce nom, parcequ'elle se termine à un arrefour qui débouche sur une très grande place ent le marché, et où par conséquent se rassemble peuple de la ville et des environs.

derniers renseignements, qui éclaircissent d'une e si satisfaisante le titre de la petite pièce qu'on , nous ont été fournis par M. Vol, maire de Châ-hierry, et par M. Tribert, président du tribunal mière instance de la même ville. Tous deux ont empressement que je ne saurois trop reconnoitre épondre aux questions que j'ai eu l'honneur de lresser. Je dois même au dernier un calque très n plan de la ville de Château-Thierry, dressé en our l'alignement des rues, où la maison de La ie, celle de la chapelle de Notre-Dame-du-Bourg, ace du *Beau-Richard* et du Marché, ainsi que tous res détails topographiques, sont dessinés avec pré-de sorte que, grace à tant de soins obligeants, au-ıcunement ne m'a manqué pour l'intelligence de ule de La Fontaine, que, comme éditeur de ce je me trouvois chargé de publier.

PROLOGUE.

théâtre représente le carrefour du Beau-Richard, à Château-Thierry.)

UN DES RIEURS PARLE[1].

e BEAU-RICHARD tient ses grands jours[2],
t va rétablir son empire.
L'année est fertile en bons tours;
Jeunes gens, apprenez à rire.

Tout devient risible ici-bas,
Ce n'est que farce et comédie;
On ne peut quasi faire un pas,
Ni tourner le pied qu'on en rie.

Qui ne riroit des précieux?
Qui ne riroit de ces coquettes
En qui tout est mystérieux,
Et qui font tant les guillemettes[1]?

Elles parlent d'un certain ton,
Elles ont un certain langage
Dont auroit ri l'aîné Caton,
Lui qui passoit pour homme sage.

D'elles pourtant il ne s'agit
En la présente comédie :
Un bon bourgeois s'y radoucit
Pour une femme assez jolie.

« Faites-moi votre favori,
Lui dit-il, et laissez-moi faire. »
La femme en parle à son mari,
Qui répond, songeant à l'affaire :

« Ma femme, il vous faut l'abuser,
Car c'est un homme un peu crédule.
Sous l'espérance d'un baiser,
Faites-lui rendre ma cédule.

Déchirez-la de bout en bout,
Car la somme en est assez grande.
Toussez après : ce n'est pas tout;
Toussez si haut qu'on vous entende.

Il ne faut pas tarder beaucoup,
De crainte de quelque infortune;
Toussez, toussez encore un coup,
Et toussez plutôt deux fois qu'une. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
En certain coin l'époux demeure,
Le galant vient frisque[2] et de hait[3],
La dame tousse à temps et heure.

Le mari sort diligemment,
Le galant songe à s'aller pendre;
Mais il y songe seulement,
Cela n'est pas trop à reprendre.

Tout les galants craignent la toux,
Elle a souvent troublé la fête.
Nous parlons aussi comme époux,
Autant nous en pend à la tête.

[1] nous indique que le reste de la pièce étoit chanté, et prologue fut parlé. Il est probable qu'il fut récité par

[2] ion aux cours de justice, qui tenoient leurs grands squ'elles jugeoient extraordinairement.

[1] Les impertinentes, les innocentes.
[2] Joli, mignon, délibéré.
[3] C'est-à-dire il vient actif, empressé. *De hait*, pour *de bon hait*, signifie de bon gré, tout joyeux. Ce vieux mot se trouve encore dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio), mais on ne le trouve plus dans le dictionnaire de Richelet, imprimé en 1680); il est probablement resté dans le patois champenois. M. Roquefort, dans son dictionnaire, fait venir ce mot de *hilaritas*, en basse latinité *haïta*, et il écrit *hait* et *de hait*.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE SAVETIER.	DE LA HAYE.
LA FEMME DU SAVETIER.	DE BRESSAY, déguisé en femme.
UN MARCHAND DE BLÉ.	LE BRETON.
UN NOTAIRE.	DE LA BARRE.
UN MEUNIER ET SON ANE.	CORBRON, pour le Meunier. LE FORNIER, déguisé en âne.
DEUX CRIBLEURS.	DE LA BARRE et LE TELLIER.

Le théâtre représente la place du marché de Château-Thierry. On y distingue, sur le devant, la boutique d'un savetier, peu éloignée du comptoir d'un marchand de blé.

PREMIÈRE ENTRÉE.

UN MARCHAND, *ayant devant lui, sur son comptoir, des sacs de blé.*

J'ai de l'argent, j'ai du bonheur,
Aux mieux fournis je fais la nique;
Et si j'avois un petit cœur,
J'aurois de tout dans ma boutique.

DEUXIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, DEUX CRIBLEURS.

LES DEUX CRIBLEURS.
Monsieur, si vous avez du blé,
Où quelque ordure se rencontre,
Nous vous l'aurons bientôt criblé.

LE MARCHAND.
Tenez, en voici de la montre.

LES CRIBLEURS.
Six coups de crible, assurez-vous
Que la moindre ordure s'emporte;
Rien ne reste à faire après nous,
Tant nous criblons de bonne sorte.

(*Les Cribleurs s'en vont.*)

TROISIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, UN SAVETIER.

LE SAVETIER, *sortant de sa boutique, et s'adressant au Marchand.*

Bonjour, monsieur.

LE MARCHAND.
Comment vous va?
Le ménage est-il à son aise?

LE SAVETIER.
Las! nous vivons cahin-caha,
Étant sans blé, ne vous déplaise.
A présent on ne gagne rien;
Cependant il faut que l'on vive.

LE MARCHAND.
Je fais crédit aux gens de bien,
Mais je veux qu'un notaire écrive.
Voyez ce blé.

LE SAVETIER.
Il est bien gris.

LE MARCHAND.
Cette montre est beaucoup plus nette.

LE SAVETIER.
Voici mon fait : dites le prix.

LE MARCHAND.
Quarante écus.

LE SAVETIER.
C'est chose faite,
Mine dans muid [1].

LE MARCHAND.
C'est un peu fort.

LE SAVETIER.
Faut six setiers.

LE MARCHAND.
J'en suis d'accord.
Le notaire est ici tout proche.

(*Le Savetier sort pour aller querir un notaire.*)

QUATRIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, UN NOTAIRE; LE SAVETIER *vers la fin.*

LE NOTAIRE.
Avec moi l'on ne craint jamais
Les *et cætera* de notaire;
Tous mes contrats sont fort bien faits,
Quand l'avocat me les fait faire.

Il ne faut point recommencer;
C'est un grand cas quand on m'affine [2].
Et Sarrasin m'a fait passer
Un bail d'amour à Socratine.

Mieux que pas un, sans contredit,
Je règle une affaire importante.
Je signerai, ce m'a-t-on dit,
Le mariage de l'infante [3].

[1] Anciennement *mine* ou *maine dans muid* signifioit à Château-Thierry, deux bichets en sus du muid : le muid étoit composé de quarante-huit bichets, et quand le vendeur consentait à donner *maine dans muid*, il livroit cinquante bichets, et ne recevoit le prix que de quarante-huit. (*Lettre de M. Vol, maire de Château-Thierry, à l'éditeur, en date du 14 février 1826.*)

[2] Quand on me trompe.

[3] Ceci fixe la date de ce ballet. Il est évident qu'il fut composé dans le moment des négociations pour le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, en 1659.

(Tandis que le Notaire danse encore[1], le Savetier entre sur la fin, et dit au Notaire en montrant le Marchand:)

LE SAVETIER.

Je dois à monsieur que voilà,
Et c'est un mot qu'il en faut faire.

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Par-devant les.... *et cætera....*
C'est notre style de notaire.

LE MARCHAND, *au Notaire.*

Mettez pour six setiers de blé,
Mine dans muid[2].

LE NOTAIRE.

Quelle est la somme?

LE MARCHAND.

Quarante écus.

LE NOTAIRE.

C'est bon marché.

LE SAVETIER.

C'est que monsieur est honnête homme.

LE NOTAIRE.

Payable quand?

LE MARCHAND.

A la Saint-Jean.

LE SAVETIER.

Jean ne me plaît[3].

LE MARCHAND.

Que vous importe?
Craignez-vous de voir un sergent
Le lendemain à votre porte?

LE SAVETIER.

A la Saint-Nicolas est bon.

LE MARCHAND.

Jean... Nicolas... rien ne m'arrête.

LE NOTAIRE.

C'est d'hiver[4]?

LE SAVETIER.

Oui.

LE NOTAIRE.

Signez-vous?

LE SAVETIER.

Non.

LE NOTAIRE.

A déclaré[5]... La chose est faite.

[1] Ainsi les personnages de ce ballet chantoient, et dansoient en chantant.

[2] Voyez la note ci-dessus, p. 288.

[3] Notre poëte se nommoit Jean : est-ce un lazzi qu'il a dirigé contre lui-même?

[4] C'est-à-dire la Saint-Nicolas est un terme d'hiver, puisqu'il est le 6 décembre; et la Saint-Jean au contraire étant dans le mois de juin est un terme d'été.

[5] A déclaré ne savoir signer. Le notaire ne prononce que le commencement de la phrase pendant qu'il est occupé à l'écrire.

(Le Notaire présente l'obligation étiquetée au Marchand, et dit :)

Tenez.

LE MARCHAND, *donnant une pièce de quinze sous au Notaire.*

Tenez.

LE NOTAIRE.

Il ne faut rien.

LE MARCHAND.

Cela n'est pas juste, beau sire.

LE SAVETIER.

Monsieur, je le paierai fort bien
En retirant[1]...

LE NOTAIRE.

C'est assez dire.

(Le Notaire et le Savetier sortent. Le Marchand reste dans sa boutique.)

CINQUIÈME ENTRÉE.

UN MEUNIER, ET SON ANE.

LE MEUNIER.

Celui-là ment bien par ses dents,
Qui nous fait larrons comme diables:
Diables sont noirs, meuniers sont blancs,
Mais tous les deux sont misérables.

Le meunier semble un jodelet
Fariné d'étrange manière;
Le diable garde le mulet,
Tandis qu'on baise la meunière.

Ai-je un mulet, il est quinteux,
Et je ne suis pas mieux en mule;
Si j'ai quelque âne, il est boiteux,
Au lieu d'avancer il recule.

Celui-ci marche à pas comptés;
On le prendroit pour un chanoine.
Allons donc, mon âne.

L'ANE.

Attendez,
Je n'ai pas mangé mon avoine.

LE MEUNIER.

Vous mangerez tout votre soûl.

L'ANE, *sentant une ânesse.*

Hin-han, hin-han.

LE MEUNIER.

Que veut-il dire?
Hé quoi! mon âne, êtes-vous fou,
Vous brayez quand vous voulez rire?

(Le Marchand fait délivrer du blé au Meunier : celui-ci le paie, et tous deux sortent avec l'âne porteur des sacs de blé.)

[1] Probablement en retirant l'obligation.

SIXIÈME ENTRÉE.

LA FEMME DU SAVETIER *entre d'abord seule, et ensuite le* MARCHAND DE BLÉ.

LA FEMME.

Que mon mari fait l'assoté!
Il ne m'appelle que son ame;
Si j'étois homme, en vérité,
Je n'aimerois pas tant ma femme.

(*Sur la fin du couplet de la femme, le Marchand de blé entre, et dit à part en regardant la boutique du Savetier :*)

LE MARCHAND.

Ce logis m'est hypothéqué;
L'homme me doit, la femme est belle.
Nous ferions bien quelque marché,
Non avec lui, mais avec elle.

(*Il s'adresse à sa femme.*)

Vous me devez; mais, entre nous,
Si vous vouliez... bien à votre aise...

LA FEMME.

Monsieur, pour qui me prenez-vous?...
Voyez un peu frère Nicaise!

LE MARCHAND.

Accordez-moi quelque faveur.

LA FEMME.

Pourquoi cela?

LE MARCHAND.

Comme ressource;
Songez que votre serviteur
A beaucoup d'argent dans sa bourse.

LA FEMME.

Je n'ai souci de votre argent.

LE MARCHAND.

Pour faire court en trois paroles,
La courtoisie ou le sergent,
Ou bien payez-moi six pistoles.

LA FEMME.

Je suis pauvre, mais j'ai du cœur;
Plutôt que mes meubles l'on crie,
Comme j'ai soin de notre honneur,
Je ferai tout.

(*Le Marchand entre dans la boutique du Savetier.*)

LE MARCHAND.

Ma douce amie,
On doit apporter du vin frais;
Quelque régal il nous faut faire.

SEPTIÈME ENTRÉE.

LA FEMME ET LE MARCHAND, *tous d dans la boutique;* ET UN PATISSIER, *apporte la collation.*

LE PATISSIER.

Un bon bourgeois se met en frais...

(*Il aperçoit le Marchand qui caresse la femme Savetier, et dit à part :*)

Oh! oh! voici bien autre affaire;
Mais ne faisons semblant de rien...

(*Il s'adresse au Marchand et à la femme*

Bonjour, monsieur; bonjour, madame.

LE MARCHAND.

Tous tes dauphins[1] ne valent rien.

LE PATISSIER.

En voici de bons, sur mon ame.

LE MARCHAND.

Mets sur ton livre, patissier;
Je n'ai pas un sou de monnoie.

(*Le Pâtissier sort, et le Marchand, buvant à la s de la femme, dit :*)

A vous!

LA FEMME.

A vous!... Mais le papier.

LE MARCHAND, *montrant le papier qui cont l'obligation que le Savetier a souscrite à profit.*)

Le voilà.

LA FEMME.

Donnez, que je voie;
Donnez, donnez, mon cher monsieur.

LE MARCHAND.

Avant, donnez-moi la victoire.

LA FEMME.

Je suis vraiment femme d'honneur;
Quand j'ai juré, l'on me peut croire:
Déchirez.

LE MARCHAND, *déchirant à plusieurs reprises coin de l'obligation.*

Crac....

LA FEMME.

Déchirez donc;
Vous n'en déchirez que partie.

LE MARCHAND, *déchirant le papier en entie*

Il est déchiré tout du long.

LA FEMME, *toussant.*

Hem!

LE MARCHAND.

Qu'avez-vous, ma douce amie?

[1] Espèce de petits pâtés ainsi nommés.

LA FEMME, *toussant encore plus fort.*
C'est le rhume.

LE MARCHAND.
Foin de la toux !
Assurément ce sont défaites.

HUITIÈME ENTRÉE.

LE SAVETIER, *accourant en diligence au signal, et disant d'un air railleur et courroucé.*
Ah ! monsieur, quoi ! vous voir chez nous ?
C'est trop d'honneur que vous nous faites.

LE MARCHAND, *se levant.*
Argent ! argent !

LE SAVETIER, *d'un air menaçant, et cherchant à prendre l'obligation que le Marchand tient à la main.*
Papier ! papier !

LE MARCHAND, *effrayé.*
Si je m'oblige à vous le rendre.

LE SAVETIER, *s'avançant furieux sur le Marchand.*
Ce n'est mon fait : point de quartier ;
Je ne me laisse point surprendre.

(*Le Marchand remet le papier au Savetier, et sort de sa boutique et du théâtre. Le Savetier et sa Femme éclatent de rire. L'on danse.*

FIN DES RIEURS DU BEAU-RICHARD.

CLYMÈNE,

COMÉDIE. — 1671.

AVERTISSEMENT.

Il semblera d'abord au lecteur que la comédie que j'ajoute ici[1] n'est pas en son lieu; mais, s'il la veut lire jusqu'à la fin, il y trouvera un récit, non tout-à-fait tel que ceux de mes Contes, et aussi qui ne s'en éloigne pas tout-à-fait. Il n'y a aucune distribution de scènes, la chose n'étant pas faite pour être représentée.

PERSONNAGES.

APOLLON, LES NEUF MUSES, ACANTHE[2].

La scène est au Parnasse.

Apollon se plaignoit aux neuf Sœurs, l'autre jour,
De ne voir presque plus de bons vers sur l'amour.
Le siècle, disoit-il, a gâté cette affaire:
Lui nous parler d'amour! Il ne la[3] sait pas faire.
Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits?
J'ai beau communiquer de l'ardeur aux esprits;
Les belles n'ayant pas disposé la matière,
Amours et vers, tout est fort à la cavalière.
Adieu donc, ô beautés! je garde mon emploi
Pour les surintendants sans plus, et pour le roi[4].

[1] Ces lignes sont imprimées, non sous la forme d'avertissement, mais immédiatement après le conte du *petit Chien qui secoue des pierreries*, p. 147 du recueil des *Contes et Nouvelles en vers*, 1671 in-12.

[2] Sur l'orthographe de ce mot, et d'autres tirés des Grecs, voyez Boissonade, édition de *Télémaque*, *Paris*, *Lefèvre*, 1824, in-8°, t. I, p. 252. Marmontel et d'autres auteurs ont souvent écrit *Acante*, et Pellisson, encore plus mal, *Achante*.

Acanthe est La Fontaine lui-même, et cette petite pièce retrace sans doute un incident des amours de sa jeunesse. Voyez l'*Histoire de sa vie et de ses écrits*, t. I, p. 7 et 190 de l'édit. in-18, et p. 112 de l'édit. in-8°.

[3] On pouvoit alors faire *amour* féminin, même au singulier, et les éditeurs ont à tort corrigé le texte de La Fontaine en mettant *il ne le sait pas faire.*

[4] Ces vers font présumer que cette comédie a été faite du temps que M. Fouquet étoit surintendant. Elle fut par conséquent composée avant 1661.

Je viens pourtant de voir, au bord de l'Hippocrène,
Acanthe fort touché de certaine Clymène.
J'en sais qui sous ce nom font valoir leurs appas;
Mais, quant à celle-ci, je ne la connois pas:
Sans doute qu'en province elle a passé sa vie.

ÉRATO.

Sire, j'en puis parler; c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour,
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

URANIE.

Je la connois aussi.

APOLLON.

Comment, vous, Uranie!
En ce cas, Terpsichore, Euterpe, et Polymnie,
Qui n'ont pas des emplois du tout si relevés,
M'en apprendront encor plus que vous n'en savez.

POLYMNIE.

Oui, sire, nous pouvons vous en parler chacune.

APOLLON.

Si ma prière n'est aux Muses importune,
Devant moi tour-à-tour chantez cette beauté;
Mais sur de nouveaux tons, car je suis dégoûté.
Que chacune pourtant suive son caractère.

EUTERPE.

Sire, nous nous savons toutes neuf contrefaire:
Pour si peu laissez-nous libres sur ce point-là.

APOLLON.

Commencez donc, Euterpe, ainsi qu'il vous plaira.

EUTERPE.

Que ma compagne m'aide, et puis en dialogue
Nous vous ferons entendre une espèce d'églogue.

APOLLON.

Terpsichore, aidez-la: mais sur-tout évitez
Les traits que tant de fois l'églogue a répétés;
Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde[1].

TERPSICHORE.

Je m'en vais commencer; qu'Euterpe me réponde.
Quand le soleil a fait le tour de l'univers,
Ce n'est point d'avoir vu cent chefs-d'œuvre divers,
Ni d'en avoir produit, qu'à Téthys il se vante;

[1] Ce vers se retrouve dans une des fables de La Fontaine.

Il dit : J'ai vu Clymène, et mon ame est contente.

EUTERPE.

L'aurore vous veut voir ; Clymène, montrez-vous :
Non, ne bougez du lit ; le repos est trop doux :
Tantôt vous paroîtrez vous-même une autre aurore ;
Mais ne vous pressez point, dormez, dormez encore.

TERPSICHORE.

Au gré de tous les yeux Clymène a des appas :
Un peu de passion est ce qu'on lui souhaite :
Pour de l'amitié seule, elle n'en manque pas :
Cinq ou six grains d'amour, et Clymène est parfaite.

EUTERPE.

L'amour, à ce qu'on dit, empêche de dormir :
S'il a quelque plaisir, il ne l'a pas sans peine.
Voyez la tourterelle, entendez-la gémir :
Vous vous garderez bien de condamner Clymène.

TERPSICHORE.

Vénus depuis long-temps est de mauvaise humeur :
Clymène lui fait ombre ; et Vénus, ayant peur
D'être mise au-dessous d'une beauté mortelle,
Disoit hier à son fils : Mais la croit-on si belle ?
Hé oui, oui, dit l'Amour, je vous la veux montrer.

APOLLON.

Vous sortez de l'églogue.

EUTERPE.

Il nous y faut rentrer.
Amour en quatre parts divise son empire :
Acanthe en fait moitié, ses rivaux plus d'un quart ;
Ainsi plus des trois quarts pour Clymène soupire :
Les autres belles ont le reste pour leur part.

TERPSICHORE.

Tout ce que peut avoir un cœur d'indifférence,
Clymène le témoigne : elle en a destiné [france
Les trois quarts pour Acanthe ; heureux dans sa souf-
S'il voit qu'à ses rivaux le reste soit donné !

EUTERPE.

Ne vous semble-t-il pas que nos bois reverdissent,
Depuis que nous chantons un si charmant objet ?

TERPSICHORE.

Oiseaux, hommes et dieux, que tous chantres choisis-
Désormais, en leurs sons, Clymène pour sujet ! [sent

EUTERPE.

Pour elle le printemps s'est habillé de roses.

TERPSICHORE.

Pour elle les zéphyrs en parfument les airs.

EUTERPE.

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Régnez, belle, régnez sur tant d'aimables choses.

TERPSICHORE.

Aimez, Clymène, aimez ; rendez quelqu'un heureux :
Votre règne en aura plus d'appas pour vous-même.

EUTERPE.

En ce nombre d'amans qui voulez-vous qu'elle aime ?

TERPSICHORE.

Acanthe.

EUTERPE.

Et pourquoi lui ?

TERPSICHORE.

C'est le plus amoureux.
Sire, êtes-vous content ?

APOLLON.

Assez. Que Melpomène
Sur un ton qui nous touche introduise Clymène.
Vous, Thalie, il vous faut contrefaire un amant
Qui ne veut point borner son amoureux tourment.

MELPOMÈNE.

Mes sœurs, je suis Clymène.

THALIE.

Et moi, je suis Acanthe.

APOLLON.

Fort bien ; nous écoutons : remplissez notre attente.

CLYMÈNE.

Acanthe, vous perdez votre temps et vos soins.
Voulez-vous qu'on vous aime, aimez-nous un peu moins.
Otez ce mot d'amour, c'est ce qu'on vous conseille.

ACANTHE.

Que je l'ôte ! Est-il rien de si doux à l'oreille ?
Quoi ! de vous adorer Acanthe cesseroit !
Contre sa passion il vous obéiroit !
Ah ! laissez-lui du moins son tourment pour salaire.
Suis-je si dangereux ? Hélas ! non ; si j'espère,
Ce n'est plus d'être aimé ; tant d'heur ne m'est point
Je l'avois jusqu'ici follement prétendu. [dû :
Mourir en vous aimant est toute mon envie :
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie.
Laissez-moi mon amour, madame, au nom des dieux.

CLYMÈNE.

Toujours ce mot ! toujours !

ACANTHE.

Vous est-il odieux ?
Que de belles voudroient n'en entendre point d'au-
Il charme également votre sexe et le nôtre : [tre !
Seule vous le fuyez ; mais ne s'est-il point vu
Quelque temps où peut-être il vous a moins déplu ?

CLYMÈNE.

L'amour, je le confesse, a traversé ma vie :
C'est ce qui, malgré moi, me rend son ennemie.
Après un tel aveu, je ne vous dirai pas
Que votre passion est pour moi sans appas,
Et que d'aucun plaisir je ne me sens touchée
Lorsqu'à tant de respect je la vois attachée.
Aussi peu vous dirai-je, Acanthe, écoutez bien,
Que par vos qualités vous ne méritez rien ;
Je les sais, je les vois, j'y trouve de quoi plaire :
Que sert-il d'affecter le titre de sévère ?
Je ne me vante pas d'être sage à ce point,
Qu'un mérite amoureux ne m'embarrasse point.

Vouloir bannir l'amour, le condamner, s'en plain-
Ce n'est pas le haïr, Acanthe, c'est le craindre. [dré,
Des plus sauvages cœurs il flatte le desir.
Vous ne l'ôterez point sans m'ôter du plaisir :
Nous y perdrons tous deux : quand je vous le con-
Je me fais violence, et prête encor l'oreille. [seille,
Ce mot renferme en soi je ne sais quoi de doux,
Un son qui ne déplaît à pas une de nous;
Mais trop de mal le suit.

ACANTHE.

Je m'en charge madame :
Ce mal est pour moi seul; j'en garantis votre ame.

CLYMÈNE.

Qui vous croiroit, Acanthe, auroit un bon garant.
Mais non, je connois trop qu'Amour n'est qu'un tyran,
Un ennemi public, un démon, pour mieux dire.

ACANTHE.

Il ne l'est pas pour vous, cela vous doit suffire :
Jamais il ne vous peut avoir causé d'ennui :
Vous en prenez un autre assurément pour lui.
S'il a quelques douceurs, elles sont pour les belles,
Et pour nous les soucis et les peines cruelles.
Vous n'éprouvez jamais ni dédain ni froideur :
Quant à nous, c'est souvent le prix de notre ardeur.
Trop de zèle nous nuit.

CLYMÈNE.

Et pourquoi donc, Acanthe,
Ne modérez-vous pas cette ardeur violente?
Aimez-vous mieux souffrir contre mon propre gré,
Que si, m'obéissant, vous étiez bien traité?
Je vous rendrois heureux.

ACANTHE.

Selon votre manière,
Du bonheur d'un ami, d'un parent, ou d'un frère;
Que sais-je? de chacun : car vous savez qu'on peut
Faire ainsi des heureux autant que l'on en veut.

CLYMÈNE. [dresse.

Non, non, j'aurois pour vous beaucoup plus de ten-
Vous verriez à quel point Clymène s'intéresse
Pour tout ce qui vous touche.

ACANTHE.

Et pour moi-même aussi?

CLYMÈNE.

Quelle distinction mettez-vous en ceci?

ACANTHE.

Très grande. Mais laissons à part la différence;
Aussi bien je craindrois de commettre une offense,
Si j'avois entrepris de prouver contre vous
Qu'autre chose est d'aimer nos qualités ou nous.
Je vous dirai pourtant que mon amour extrême
A pour premier objet votre personne même :
Tout m'en semble charmant; elle est telle qu'il faut :
Mais, pour vos qualités, j'y trouve du défaut.

CLYMÈNE.

Dites-nous quel il est, afin qu'on s'en corrige.

ACANTHE.

Vous n'aimez point l'Amour; vous le haïssez, dis-je;
Ce dieu près de votre ame a perdu tout crédit.

CLYMÈNE.

Je ne hais point l'Amour, je vous l'ai déja dit :
Je le crains seulement, et serois plus contente
Si vous vouliez changer votre ardeur véhémente,
En faire une amitié, quelque chose entre deux;
Un peu plus que ce n'est quand un cœur est sans
Moins aussi que l'état où le vôtre se treuve. [feu;

ACANTHE.

Tout de bon, voulez-vous que j'en fasse l'épreuve?
Que demain j'aime moins, et moins le jour d'après,
Diminuant toujours, encor que vos attraits
Augmentent en pouvoir? Le voulez-vous, madame?

CLYMÈNE.

Oui, puisque je l'ai dit.

ACANTHE.

L'avez-vous dit dans l'ame?

CLYMÈNE.

Il faut bien.

ACANTHE.

Songez-y; voyez si votre esprit
Pourra voir ce déchet sans un secret dépit.
Peu de femmes feroient des vœux pareils aux vôtres.

CLYMÈNE.

Acanthe, je suis femme aussi bien que les autres;
Mais je connois l'Amour, c'est assez : j'ai raison
D'en combattre en mon cœur l'agréable poison.
Voulez-vous procurer tant de mal à Clymène?
Vous l'aimez, dites-vous, et vous cherchez sa peine.
N'allez point m'alléguer que c'est plaisir pour nous.
Loin, bien loin tels plaisirs; le repos est plus doux :
Mon cœur s'en défendra; je vous permets de croire
Que je remporterai malgré moi la victoire.

APOLLON.

Voilà du pathétique assez pour le présent :
Sur le même sujet donnez-nous du plaisant.

MELPOMÈNE.

Qui ferons-nous parler?

APOLLON.

Acanthe et sa maîtresse.

MELPOMÈNE.

Sire, il faudroit avoir pour cela plus d'adresse.
Rendre Acanthe plaisant! C'est un trop grand des-

APOLLON. [sein.

Il est fou; c'est déja la moitié du chemin.

THALIE.

Mais il l'est dans l'excès.

APOLLON.

Tant mieux; j'en suis fort aise,
Nous le demandons tel : je ne vois rien qui plaise,

En matière d'amour, comme les gens outrés.
Mille exemples pourroient vous en être montrés.

MELPOMÈNE.

Nous obéissons donc. Tu te souviens, Thalie,
D'un matin où Clymène, en son lit endormie,
Fut, au bruit d'un soupir, éveillée en sursaut,
Et se mit contre Acanthe en colère aussitôt,
Sans le voir, croyant même avoir fermé la porte.
Mais qui pouvoit, que lui, soupirer de la sorte?
Vraiment vous l'entendez, avecque vos hélas,
Dit la belle; apprenez à soupirer plus bas.
Il eut beau s'excuser sur l'ardeur de son zèle.
Une forge feroit moins de bruit, reprit-elle,
Que votre cœur n'en fait : ce sont tous ses plaisirs.
Si je tourne le pied, matière de soupirs.
Je ne vous vois jamais qu'en un chagrin extrême :
C'est bien pour m'obliger à vous aimer de même.

ACANTHE.

Je ne le prétends pas.

CLYMÈNE.

Seyez-vous sur ce lit.

ACANTHE.

Moi?

CLYMÈNE.

Vous, sans repliquer.

ACANTHE.

Souffrez....

CLYMÈNE.

C'est assez dit.
Là; je vous veux voir là.

ACANTHE.

Madame....

CLYMÈNE.

Là, vous dis-je.
Voyez qu'il a de mal! Sa maîtresse l'oblige
A s'asseoir sur un lit : quelle peine pour lui!
Savez-vous ce que c'est? je veux rire aujourd'hui.
Point de discours plaintifs : bannissez, je vous prie,
Ces soupirs à la voix du sommeil ennemie;
Témoignez, s'il se peut, votre amour autrement.
Mais que veut cette main, qui s'en vient brusque-[ment?

ACANTHE.

C'est pour vous obéir, et témoigner mon zèle.

CLYMÈNE.

L'obéissance en est un peu trop ponctuelle;
Nous vous en dispensons : Acanthe, soyez coi.
Si bien donc que votre ame est tout en feu pour moi?

ACANTHE.

Tout en feu.

CLYMÈNE.

Vous n'avez ni cesse ni relâche?

ACANTHE.

Aucune.

CLYMÈNE.

Toujours pleurs, soupirs comme à la tâche?

ACANTHE.

Toujours soupirs et pleurs.

CLYMÈNE.

J'en veux avoir pitié.
Allez, je vous promets....

ACANTHE.

Et quoi?

CLYMÈNE.

De l'amitié.

ACANTHE.

Ah! madame, faut-il railler d'un misérable?

CLYMÈNE.

Vous reprenez toujours votre ton lamentable.
Oui, je vous veux aimer d'amitié malgré vous;
Mais si sensiblement, que je n'aie, entre nous,
De là jusqu'à l'amour rien qu'un seul pas à faire.

ACANTHE.

Et quand le ferez-vous ce pas si nécessaire?

CLYMÈNE.

Jamais.

ACANTHE.

Reprenez donc l'offre de votre cœur.

CLYMÈNE.

Vous en aurez regret; il a de la douceur.
Vous feriez beaucoup mieux d'éprouver ses largesses.
Je baise mes amis, je leur fais cent caresses :
A l'égard des amants, tout leur est refusé.

ACANTHE.

Je ne veux point du tout, madame, être baisé.
Vous riez?

CLYMÈNE.

Le moyen de s'empêcher de rire!
On veut baiser Acanthe; Acanthe se retire.

ACANTHE.

Et le pourriez-vous voir traiter de son amour
Pour un simple baiser, souvent froid, toujours court?

CLYMÈNE.

On redouble en ce cas.

ACANTHE.

Oui, d'autres que Clymène.

CLYMÈNE.

Éprouvez-le.

ACANTHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

CLYMÈNE.

Moi? de rien.

ACANTHE.

Cependant je vois qu'en votre esprit
Le refus de vos dons jette un secret dépit.

CLYMÈNE.

Il est vrai, ce refus n'est pas fort à ma gloire.
Dédaigner mes baisers! cela se peut-il croire?
Acanthe, je le vois, n'est pas fin à demi :
Il devoit aujourd'hui promettre d'être ami;
Demain il eût repris son premier personnage.

ACANTHE.
Et Clymène auroit pu souffrir ce badinage?
Un baiser n'auroit pas irrité ses esprits?
CLYMÈNE.
Qu'importe? L'on s'apaise, et c'est autant de pris.
Vous en pourriez déjà compter une douzaine.
ACANTHE.
Madame, c'en est trop : à quoi bon tant de peine?
Pour douze d'amitié donnez-m'en un d'amour.
CLYMÈNE.
C'est perdre doublement; je le rendrois trop court.
ACANTHE.
Mais, madame, voyons.
CLYMÈNE.
Mais, Acanthe, vous dis-je,
L'amitié seulement à ces faveurs m'oblige.
ACANTHE.
Eh bien! je consens d'être ami pour un moment.
CLYMÈNE.
Sous la peau de l'ami, je craindrois que l'amant
Ne demeurât caché pendant tout le mystère.
L'heure sonne, il est tard; n'avez-vous point affaire?
ACANTHE.
Non; et quand j'en aurois, ces moments sont trop [doux.
CLYMÈNE.
Je me veux habiller; adieu, retirez-vous.
APOLLON.
Vous finissez bientôt!
MELPOMÈNE.
Point trop pour des pucelles.
Ces discours leur siéent mal, et vous vous moquez [d'elles.
APOLLON.
Moi, me moquer! pourquoi? J'en ouïs l'autre jour
Deux de quinze ans parler plus savamment d'amour.
Ce que sur vos amants je trouverois à dire
C'est qu'ils pleuroient tantôt, et vous les faites rire.
De l'air dont ils se sont tout-à-l'heure expliqués,
Ce ne sauroit être eux, s'ils ne se sont masqués.
MELPOMÈNE.
Vous vouliez du plaisant, comment eût-on pu faire?
APOLLON.
J'en voulois, il est vrai, mais dans leur caractère.
THALIE.
Sire, Acanthe est un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connoît point:
Inégal en amour, en plaisir, en affaire;
Tantôt gai, tantôt triste; un jour il désespère;
Un autre jour il croit que la chose ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connoissons rien.
Clymène aime à railler : toutefois, quand Acanthe
S'abandonne aux soupirs, se plaint et se tourmente,
La pitié qu'elle en a lui donne un sérieux
Qui fait que l'amitié n'en va souvent que mieux.
APOLLON.
Clio, divertissez un peu la compagnie.
CLIO.
Sire, me voilà prête.
APOLLON.
Il me prend une envie
De goûter de ce genre où Marot excelloit.
CLIO.
Eh bien, sire, il vous faut donner un triolet.
APOLLON.
C'est trop; vous nous deviez proposer un distiq[ue].
Au reste, n'allez pas chercher ce style antique
Dont à peine les mots s'entendent aujourd'hui:
Montez jusqu'à Marot, et point par-delà lui:
Même son tour suffit.
CLIO.
J'entends : il reste, sire,
Que votre majesté seulement daigne dire
Ce qu'il lui plaît, ballade, épigramme, ou rond[eau].
J'aime fort les dizains.
APOLLON.
En un sujet si beau
Le dizain est trop court; et, vu notre matière,
La ballade n'a point de trop ample carrière.
CLIO.
Je pris de loin Clymène l'autre fois
Pour une Grace en ses charmes nouvelle:
Grace, s'entend, la première des trois;
J'eusse autrement fait tort à cette belle:
Puis approchant, et frottant ma prunelle,
Je me repris, et dis soudainement:
Voilà Vénus; c'est elle assurément:
Non, je me trompe, et mon œil se mécompte.
Cyprine là? je faille lourdement;
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Voyons pourtant; car chacun, d'une voix,
En fait d'appas, prend Vénus pour modèle.
Je me mis lors à compter par mes doigts
Tous les attraits de la gente pucelle,
Afin de voir si ceux de l'immortelle
Y cadreroient, à-peu-près seulement:
Mais le moyen? Je n'y vins nullement,
Trouvant ici beaucoup plus que le compte.
Qu'est-ce ci, dis-je, et quel enchantement?
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Acanthe vint tandis que je comptois.
Cette beauté le fit asseoir près d'elle.
J'entendis tout, les zéphyrs étoient cois.
Plus de cent fois il l'appela cruelle,
Inexorable, à l'amour trop rebelle;
Et le surplus que dit un pauvre amant.
Clymène oyoit cela négligemment.

Le mot d'amour lui donnoit quelque honte.
Si de ce lieu la chronique ne ment,
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Ne recours plus, Acanthe au changement.
Loin de trouver en ce bas élément
Quelque autre objet qui ta dame surmonte,
Dans les palais qui sont au firmament
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

APOLLON.

Votre tour est venu, Calliope : essayez
Un de ces deux chemins qu'aux auteurs ont frayés
Deux écrivains fameux ; je veux dire Malherbe,
Qui louoit ses héros en un style superbe ;
Et puis maître Vincent[1], qui même auroit loué
Proserpine et Pluton en un style enjoué.

CALLIOPE.

Sire, vous nommez là deux trop grands personnages.
Le moyen d'imiter sur-le-champ leurs ouvrages?

APOLLON.

Il faut que je me sois sans doute expliqué mal ;
Car, vouloir qu'on imite aucun original
N'est mon but, ni ne doit non plus être le vôtre,
Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre.
C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que les imitateurs ; on diroit des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,
Et s'iroient sur ses pas jeter dans la rivière.
Je veux donc seulement que vous nous fassiez voir,
En ce style où Malherbe a montré son savoir,
Quelque essai des beautés qui sont propres à l'ode ;
Ou si, ce genre-là n'étant plus à la mode,
Et demandant d'ailleurs un peu trop de loisir,
L'autre vous semble plus selon votre desir,
Vous louiez galamment la maîtresse d'Acanthe,
Comme maître Vincent, dont la plume élégante
Donnoit à son encens un goût exquis et fin,
Que n'avoit pas celui qui partoit d'autre main.

CALLIOPE.

Je vais, puisqu'il vous plaît, hasarder quelque stance.
Si je débute mal, imposez-moi silence.

APOLLON.

Calliope manquer!

CALLIOPE.

Pourquoi non? Très souvent.
L'ode est chose pénible, et sur-tout dans le grand,

Toi, qui soumets les dieux aux passions des hommes :
Amour, souffriras-tu qu'en ce siècle où nous sommes,
Clymène montre un cœur insensible à tes coups?
Cette belle devroit donner d'autres exemples :
Tu devrois l'obliger, pour l'honneur de tes temples,
D'aimer ainsi que nous.

URANIE.

Les Muses n'aiment pas.

CALLIOPE.

Et qui les en soupçonne?
Ce NOUS n'est pas pour nous ; je parle en la personne
Du sexe en général, des dévotes d'amour.

APOLLON.

Calliope a raison, qu'elle achève à son tour.

CALLIOPE.

J'en demeurerai là, si vous l'agréez, sire.
On m'a fait oublier ce que je voulois dire.

APOLLON.

A vous donc, Polymnie : entrez en lice aussi.

POLYMNIE.

Sur quel ton?

APOLLON.

Je vois bien que sur ce dernier-ci
L'on ne réussit pas toujours comme on souhaite.
Calliope a bien fait d'user d'une défaite ;
Cette interruption est venue à propos :
C'est pourquoi choisissez des tons un peu moins hauts.
Horace en a de tous ; voyez ceux qui vous duisent :
J'aime fort les auteurs qui sur lui se conduisent :
Voilà les gens qu'il faut à présent imiter.

POLYMNIE.

C'est bien dit, si cela pouvoit s'exécuter :
Mais avons-nous l'esprit qu'autrefois à cet homme
Nous savions inspirer sur le déclin de Rome?
Tout est trop fort déchu dans le sacré vallon.

APOLLON.

J'en conviens, jusque même au métier d'Apollon :
Il n'est rien qui n'empire, hommes, dieux ; mais que faire?
Irons-nous pour cela nous cacher et nous taire?
Je ne regarde pas ce que j'étois jadis,
Mais ce que je serai quelque jour, si je vis.
Nous vieillissons enfin, tout autant que nous sommes
De dieux nés de la fable, et forgés par les hommes.
Je prévois par mon art un temps où l'univers
Ne se soucira plus ni d'auteurs, ni de vers,
Où vos divinités périront, et la mienne.
Jouons de notre reste avant que ce temps vienne.
C'est à vous, Polymnie, à nous entretenir.

POLYMNIE.

Je songeois aux moyens qu'il me faudroit tenir :
A peine en rencontré-je un seul qui me contente.
Ceci vous plairoit-il? Je fais parler Acanthe.

Qu'une belle est heureuse, et que de doux moments,
Quand elle en sait user, accompagnent sa vie!
D'un côté le miroir, de l'autre les amants,
Tout la loue ; est-il rien de si digne d'envie?

La louange est beaucoup, l'amour est plus encor :
Quel plaisir de compter les cœurs dont on dispose!

[1] Voiture.

L'un meurt, l'autre soupire, et l'autre en son transport
Languit et se consume; est-il plus douce chose?

Clymène, usez-en bien: vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière et si fort redoutée;
Caron vous passera sans passer les Amours;
Devant ce temps-là même ils vous auront quittée.

Vous vivrez plus long-temps encor que vos attraits;
Je ne vous réponds pas alors d'être fidèle;
Mes desirs languiront aussi bien que vos traits;
L'amant se sent déchoir aussi bien que la belle.

Quand voulez-vous aimer que dans votre printemps?
Gardez-vous bien sur-tout de remettre à l'automne:
L'hiver vient aussitôt; rien n'arrête le temps,
Clymène, hâtez-vous; car il n'attend personne.

Sire, je m'en tiens-là; bien ou mal il suffit:
La morale d'Horace, et non pas son esprit,
Se peut voir en ces vers.

APOLLON.

Érato, que veut dire
Que vous, qui d'ordinaire aimez si fort à rire,
Demeurez taciturne, et laissez tout passer?

ÉRATO.

Je rêvois, puisqu'il faut, sire, le confesser.

APOLLON.

Sur quoi?

ÉRATO.

Sur le débat qui s'est ému naguère.

APOLLON.

Savoir si vous aimez?

ÉRATO.

Autrefois j'étois fière
Quand on disoit que non: qu'on me vienne aujourd'hui
Demander, Aimez-vous? je répondrai que oui.

APOLLON.

Pourquoi?

ÉRATO.

Pour éviter le nom de précieuse.

APOLLON.

Si cette qualité vous paroît odieuse,
Du vœu de chasteté l'on vous dispensera.
Choisissez un galant.

ÉRATO.

Non pas, sire, cela.
Je veux un peu d'hymen pour colorer l'affaire.

APOLLON.

Un peu d'hymen est bon.

ÉRATO.

J'en veux, et n'en veux guère.

APOLLON.

Vous vous marierez donc, ainsi qu'au temps jadis
Oriane épousa monseigneur Amadis?

ÉRATO.

Oui, sire.

APOLLON.

La méthode, en effet, en est bonne.
Mais encore avec qui? car je ne vois personne
Qui veuille dans l'Olympe à l'hymen s'arrêter:
Les Sylvains ne sont pas des gens pour vous tenter.

ÉRATO.

Je prendrois un auteur.

APOLLON.

Un auteur? vous déesse?
Aux auteurs Érato pourroit mettre la presse.
Ce n'est pas votre fait, pour plus d'une raison.
Rarement un auteur demeure à la maison.

ÉRATO.

C'est justement cela qui m'en plaît davantage.

APOLLON.

Nous nous entretiendrons de votre mariage
A fond une autre fois. Cependant chantez-nous,
Non pas du sérieux, du tendre, ni du doux:
Mais de ce qu'en françois on nomme bagatelle;
Un jeu dont je voudrois Voiture pour modèle.
Il excelle en cet art: maître Clément et lui
S'y prennent beaucoup mieux que nos gens d'aujourd'hui.

ÉRATO.

Sire, j'en ai perdu, peu s'en faut, l'habitude;
Et ce genre est pour moi maintenant une étude.
Il y faut plus de temps que le monde ne croit.
Agréez, en la place, un dizain.

APOLLON.

Dizain soit.

ÉRATO.

Mais n'est-ce point assez célébrer notre belle?
Quand j'aurai dit les jeux, les ris, et la séquelle,
Les graces, les amours; voilà fait à-peu-près.

APOLLON.

Vous pourrez dire encor les charmes, les attraits,
Les appas.

ÉRATO.

Et puis quoi?

APOLLON.

Cent et cent mille choses.
Je ne vous ai compté ni les lis, ni les roses;
On n'a qu'à retourner seulement ces mots-là.

ÉRATO.

La satire en fournit bien d'autres que cela:
Pour un trait de louange, il en est cent de blâme.

APOLLON.

Eh bien! blâmez Clymène, à qui d'aucune flamme
On ne peut désormais inspirer le desir.

ÉRATO.

Ce sujet est traité; l'on vient de s'en saisir;
Il a servi de thèse à ma sœur Polymnie.

APOLLON.

Cela ne vous fait rien, la chose est infinie;

Toujours notre cabale y trouve à regratter.

ÉRATO.

Sire, puisqu'il vous plaît, je m'en vais le tenter.
Ma sœur excusera si j'enchéris sur elle.

POLYMNIE.

Voilà bien des façons pour une bagatelle.

ÉRATO.

C'est qu'elle est de commande.

APOLLON.

Et que coûte un dizain?

ÉRATO.

Tout coûte : il faut pourtant que je me mette en train.

Clymène a tort : je suis d'avis qu'elle aime
Notre vassal, dès demain au plus tard,
Dès aujourd'hui, dès ce moment-ci même :
Le temps d'aimer n'a si petite part
Qui ne soit chère, et sur-tout quand on treuve
Un bon amant, un amant à l'épreuve.
Je sais qu'il est des amants à foison;
Tout en fourmille; on n'en sauroit que faire :
Mais cent méchants n'en valent pas un bon;
Et ce bon-là ne se rencontre guère.

APOLLON.

Il ne nous reste plus qu'Uranie, et c'est fait.
Mais quand j'y pense bien, je trouve qu'en effet
Tant de louange ennuie, et sur-tout quand on loue
Toujours le même objet : enfin je vous avoue
Que pour peu que durât l'éloge encor du temps,
Vous me verriez bâiller. Comment peuvent les gens
Entendre, sans dormir, une oraison funèbre?
Il n'est panégyriste au monde si célèbre,
Qui ne soit un Morphée à tous ses auditeurs.
Uranie, il vous faut reployer vos douceurs :
Aussi bien qui pourroit mieux parler de Clymène
Que l'amoureux Acanthe? Allons vers l'Hippocrène;
Nous l'y rencontrerons encor assurément :
Ce nous sera sans doute un divertissement.
La solitude est grande autour de ces ombrages.
Que vous semble? On croiroit, au nombre des ouvrages
Et des compositeurs (car chacun fait des vers),
Qu'il nous faudroit chercher un mont dans l'univers,
Non pas double, mais triple, et de plus d'étendue
Que l'Atlas : cependant ma cour est morfondue;
Je ne rencontre ici que deux ou trois mortels,
Encor très peu dévots à nos sacrés autels.
Cherchez-en la raison dans les cieux, Uranie.

URANIE.

Sire, il n'est pas besoin, et sans l'astrologie
Je vous dirai d'où vient ce peu d'adorateurs.
Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs :
Chacun forge des vers; mais pour la poésie,
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime, on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour, sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures
Qui touchoient autrefois les ames les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressailloient à des traits de l'Olympe admirés;
Cela, dis-je, n'est plus maintenant en usage.
On vous méprise, et nous, et ce divin langage.
Qu'est-ce, dit-on? Des vers. Suffit; le peuple y court.
Pourquoi venir chercher ces traits en notre cour?
Sans cela l'on parvient à l'estime des hommes.

APOLLON.

Vous en parlez très bien. Mais qu'entends-je? Nous sommes
Auprès de l'Hippocrène. Acanthe assurément
S'entretient avec elle; écoutons un moment.
C'est lui, j'entends sa voix.

ACANTHE.

Zéphyrs de qui l'haleine
Portoit à ces échos mes soupirs et ma peine,
Je viens de vous conter son succès glorieux;
Portez-en quelque chose aux oreilles des dieux.
Et toi, mon bienfaiteur, Amour, par quelle offrande
Pourrai-je reconnoître une faveur si grande?
Je te dois des plaisirs compagnons des autels,
Des plaisirs trop exquis pour de simples mortels.
O vous qui visitez quelquefois cet ombrage,
Nourrissons des nœuf sœurs....

APOLLON.

Sans doute il n'est pas sage :
Sachons ce qu'il veut dire. Acanthe!

ACANTHE, *parlant seul.*

Adorez-moi;
Car si je ne suis dieu, tout au moins je suis roi.

ÉRATO.

Acanthe!

CLIO.

D'aujourd'hui pensez-vous qu'il réponde?
Quand une rêverie agréable et profonde
Occupe son esprit, on a beau lui parler.

ÉRATO.

Quand je m'enrhumerois à force d'appeler,
Si faut-il qu'il entende. Acanthe!

ACANTHE.

Qui m'appelle?

ÉRATO.

C'est votre bonne amie Erato.

ACANTHE.

Que veut-elle?

ÉRATO.

Vous le saurez; venez.

ACANTHE.

Dieux! je vois Apollon.
Sire, pardonnez-moi; dans le sacré vallon
Je ne vous croyois pas.

APOLLON.

Levez-vous, et nous dites

Quelles sont ces faveurs, soit grandes ou petites,
Dont le fils de Vénus a payé vos tourments.

ACANTHE.

Sire, pour obéir à vos commandements,
Hier au soir je trouvai l'Amour près du Parnasse :
Je pense qu'il suivoit quelque nymphe à la trace.
D'aussi loin qu'il me vit : Acanthe, approchez-vous,
Cria-t-il. J'obéis. Il me dit d'un ton doux :
Vos vers ont fait valoir mon nom et ma puissance ;
Vous ne chantez que moi : je veux, pour récompense,
Dès demain, sans manquer, obtenir du destin
Qu'il vous fasse trouver Clymène le matin
Dans son lit endormie, ayant la gorge nue,
Et certaine beauté que depuis peu j'ai vue,
Sans dire quelle elle est ; il suffit que l'endroit
M'a fort plu : vous verrez si c'est à juste droit :
Vous êtes connoisseur. Au reste, en habile homme
Usez de la faveur que vous fera le somme.
C'est à vous de baiser ou la bouche, ou le sein,
Ou cette autre beauté : même j'ai fait dessein
D'en parler à Morphée, afin qu'il vous procure
Assez de temps pour mettre à profit l'aventure.
Vous ne pourrez baiser qu'un des trois seulement :
Ou le sein, ou la bouche, ou cet endroit charmant.

ÉRATO.

Ne nous le nommez pas, afin que je devine.

ACANTHE.

Je vous le donne en deux.

ÉRATO.

C'est... c'est, je m'imagine...

ACANTHE.

Quoi ?

ÉRATO.

Le bras entier ?

ACANTHE.

Non.

ÉRATO.

Le pied ?

ACANTHE.

Vous l'avez dit.
Je l'ai vu, dit l'Amour ; il est sans contredit
Plus blanc de la moitié que le plus blanc ivoire.
Clymène s'éveillant, comme vous pouvez croire,
Voudra vous témoigner d'abord quelque courroux :
Mais je serai présent, et rabattrai les coups ;
Le sort et moi rendrons mouton votre tigresse.
Amour n'a pas manqué de tenir sa promesse :
Ce matin j'ai trouvé Clymène dans le lit.
Sire, jusqu'à demain je n'aurois pas décrit
Ses diverses beautés. Une couleur de roses,
Par le somme appliquée, avoit, entre autres choses,
Rehaussé de son teint la naïve blancheur.
Ses lis ne laissoient pas d'avoir de la fraicheur.
Elle avoit le sein nu : je n'ai point de parole,
Quoique dès ma jeunesse instruit dans cette école,
Pour vous bien exprimer un double mont d'attraits.
Quand j'aurois là-dessus épuisé tous les traits,
Et fait pour cette gorge une blancheur nouvelle,
Encor n'auriez-vous pas ce qui la rend si belle ;
La descente, le tour, et le reste des lieux
Qui pour lors m'ont fait roi (j'entends roi par les yeux,
Car mes mains n'ont point eu de part à cette joie).
Le sort à mes regards a mis encore en proie
Les merveilles d'un pied, sans mentir, fait au tour.
Figurez-vous le pied de la mère d'Amour,
Lorsqu'allant des Tritons attirer les œillades,
Il dispute le prix avec ceux des Naïades.
Vous pouvez l'avoir vu ; Mars peut vous l'avoir dit :
Quant à moi, j'ai vu, sire, au pied dont il s'agit,
Du marbre, de l'albâtre, une plante vermeille :
Thétis l'a, que je pense, ou doit l'avoir pareille.
Quoi qu'il en soit, ce pied, hors des draps échappé,
M'a tenu fort long-temps à le voir occupé.
Pour en venir au point où j'ai poussé l'affaire :
Quel des trois, ai-je dit, faut-il que je préfère ?
J'ai, si je m'en souviens, un baiser à cueillir,
Et par bonheur pour moi je ne saurois faillir.
Cette bouche m'appelle à son haleine d'ambre.
Cupidon est entré là-dessus dans la chambre ;
Je ne sais pas comment, car j'avois fermé tout.
J'ai parcouru le sein de l'un à l'autre bout.
Ceci me tente encore, ai-je dit en moi-même ;
Et quand je serois prince, et prince à diadème,
Une telle faveur me rendroit fortuné.
Par caprice à la fin m'étant déterminé,
J'ai réservé ces deux pour la première vue.
Le pied, par sa beauté qui m'étoit inconnue,
M'a fait aller à lui. Peut-être ce baiser
M'a paru moins commun, partant plus à priser ;
Peut-être par respect j'ai rendu cet hommage ;
Peut-être aussi j'ai cru que le même avantage
Ne reviendroit jamais, et qu'on ne baise pas
Un beau pied quand on veut, trop bien d'autres appas.
La rencontre après tout me sembloit fort heureuse :
Même à mon sens la chose étoit plus amoureuse :
De dire plus friponne, et d'aller jusques-là,
Je n'ai garde, c'est trop : j'ai, sire, pour cela
Trop de respect pour vous, ainsi que pour Clymène.
Elle s'est éveillée avec assez de peine ;
Et m'ayant entrevu, la belle et ses appas
Se sont au même instant cachés au fond des draps.
La honte l'a rendue un peu de temps muette ;
Enfin, sans se tourner, ni quitter sa cachette,
D'un ton fort sérieux et marquant son dépit :
Je vous croyois plus sage, Acanthe, a-t-elle dit ;
Cela ne me plait point ; sortez, et tout-à-l'heure.
Amour, ai-je repris, me dit que je demeure ;
Le voilà ; qui croirai-je ? Accordez-vous tous deux.

ur? Pensez-vous, avec vos ris, vos jeux,
, m'amuser? a reparti Clymène.
a dit l'Amour. Aussitôt l'inhumaine,
ix du dieu, s'est tournée, et changeant
enant même un air tout engageant,
-t-elle dit, tu n'es pas la plus forte;
le fermer une autre fois la porte.
eux; encore un dieu s'en mêle-t-il.
inthe sorte, eh bien, que lui faut-il?
s faveurs dont il se juge digne.
l'Amour; du doigt il m'a fait signe.
entendu d'abord ce qu'il vouloit;
ontrant les traits qu'une bouche étaloit,
la fin juger, par ce langage,
r me viendroit, si j'avois du courage.
eus jamais en qualité d'amant.
dit tout bas: Baisez-la hardiment;
Je lui tiendrai les mains; vous n'aurez point d'ob-
Je me suis avancé: le reste est un miracle. [stacle.
Amour en fait ainsi; ce sont coups de sa main.

APOLLON.

Comment?

ACANTHE.

Clymène a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE.

Que vous autres mortels êtes fous dans vos flammes!
Les dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs dames
Sans triompher ainsi.

ACANTHE.

Polymnie, ils sont dieux.

APOLLON.

Je l'étois, et Daphné ne m'en traita pas mieux:
Perdons ce souvenir. Vous triomphez, Acanthe:
Nous vous laissons, adieu; notre troupe est contente.

FIN DE CLYMÈNE.

DAPHNÉ,

OPÉRA EN CINQ ACTES. — 1682[1].

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

JUPITER.
L'AMOUR.
VÉNUS.
MINERVE.
MOMUS.
PROMÉTHÉE.
CHŒUR.
UN MODÈLE de nouveaux Hommes, que Prométhée a forgé.

PROLOGUE.

(*Le théâtre s'ouvre, et laisse voir dans le fond et aux deux côtés une suite de nuages à dix pieds de terre, et dans ces nuages les palais des dieux. Les dieux y paroissent assis et dormants. Au-dessous de ces nuages, la terre est représentée telle qu'elle étoit incontinent après le déluge, avec les débris qu'il y a laissés. Pendant que la plupart des dieux dorment, Jupiter descend de sa machine, accompagné de Momus. Vénus, l'Amour, et Minerve, descendent aussi de la leur.*)

JUPITER.

Vous, qui voulez qu'à la fureur de l'onde
Jupiter mette un frein, et repeuple ces lieux,
Vous vous lassez trop tôt d'être seuls dans le monde;
Mille vœux vont troubler cette paix si profonde
Dont la terre à présent laisse jouir les cieux.

VÉNUS.

Charmante oisiveté, repos délicieux!

MINERVE.

Ou plutôt, repos ennuyeux!

VÉNUS.

Quoi! le sommeil pourroit aux déesses déplaire?
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire,
Que peut-on souhaiter de mieux?
Ce qui fait le bonheur des dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire.

MINERVE.

Est-ce ainsi qu'on a des autels?

JUPITER.

Eh bien, faisons d'autres mortels:
Vos talents et nos soins deviendront nécessaires.

MOMUS.

Ne vous faites point tant d'affaires.

JUPITER.

Les premiers des humains sont péris sous les eaux:
Fille de ma raison, forgeons-en de nouveaux.
Prométhée en fait des modèles;
Vents, allez le chercher, qu'il vienne sur vos ailes.

(*A ce commandement de Jupiter, les Vents partent de tous les côtés du théâtre, et apportent Prométhée.*)

PROMÉTHÉE.

Que me veut Jupiter?

JUPITER.

Ouvre tes magasins.

PROMÉTHÉE.

Paroissez, nouveaux humains.

(*A ce commandement de Prométhée, les toiles qui représentent la terre s'ouvrent de côté et d'autre, et au fond aussi, et laissent voir de toutes parts une boutique de sculpteur, avec force outils et morceaux de toutes matières, et des statues d'hommes et de femmes debout sur des cubes.*)

MOMUS.

Sont-ce là des humains? Quelle race immobile!
J'aimois mieux la première, encor que moins tranquille.

PROMÉTHÉE.

Vous ne les connoissez pas.

MOMUS.

Fais-leur faire quelques pas.

PROMÉTHÉE.

Descendez.

(*Les statues descendent, et viennent à pas lents et graves faire une entrée, dansant presque sans mouvement, et d'une façon composée, comme feroient des sages et des philosophes.*)

[1] La Fontaine n'a publié l'opéra de *Daphné* qu'en 1682, à la suite du poëme du *Quinquina*. Il l'avoit composé, en 1679, à la prière de Lully, qui, sans l'en prévenir, lui préféra l'opéra de *Proserpine*, de Quinault, qu'il mit en musique. C'est à cette occasion que La Fontaine composa contre Lully la satire intitulée *le Florentin*. On peut consulter sur ce démêlé notre *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine* (édit. in-18, t. II, p. 2-5, et l'édit. in-8o, p. 167). L'opéra de Daphné ne fut jamais représenté.

MOMUS.

Quelles gens! Ce n'est qu'une machine.

PROMÉTHÉE.

C'est l'idole d'un sage.

LES DIEUX.

Eh quoi! la passion
Jamais chez eux ne domine?

PROMÉTHÉE.

Leur cœur en est tout plein; ce n'est qu'ambition,
Colère, désespoir, crainte, ou joie excessive.
Machine, on veut voir vos ressorts;
Quittez tous ces trompeurs dehors.

(Les nouveaux hommes, qui paroissent de véritables statues, quittent une partie de l'habit qui les enveloppe, et se font voir tels qu'ils sont dans l'intérieur : l'un représentant l'ambition; l'autre la colère, la crainte, le désespoir, la joie excessive, etc. En cet état ils dansent en confusion et d'une manière aussi impétueuse et aussi vive que l'autre étoit grave et peu animée.)

MOMUS, *considérant les divers ressorts de cette machine, dit ces paroles :*

Je la trouvois trop lente, et la voilà trop vive.

MINERVE.

Laissez-moi régler ces transports.

VÉNUS.

Mon fils, par de secrètes causes,
Peut, encor mieux que vous, les calmer à son tour :
Rien n'a d'empire sur l'Amour,
L'Amour en a sur toutes choses.

Le plus magnifique don
Qu'aux mortels on puisse faire,
C'est l'amour.

MINERVE.

C'est la raison.
Le don le plus nécessaire
Aux hôtes de ce séjour,
C'est la raison.

VÉNUS.

C'est l'amour.

L'AMOUR.

L'effet en jugera : servez-vous de vos armes,
Et moi j'emploierai mes charmes.

MINERVE, *aux hommes.*

Que vous vous tourmentez, mortels ambitieux!
Désespérés et furieux,
Ennemis du repos, ennemis de vous-mêmes,
A modérer vos vœux mettez tous vos plaisirs :
Régnez sur vos propres desirs;
C'est le plus beau des diadèmes.

(Les hommes, qui s'étoient arrêtés quelques moments pour ouïr Minerve, attendent à peine qu'elle ait achevé, et ne laissent pas, malgré ses conseils, de témoigner toujours la même fureur et le même emportement. L'Amour leur faisant signe qu'il veut parler, ils s'arrêtent.)

L'AMOUR, *à Minerve.*

De vos sages discours voyez quel est le fruit.
Je ne dirai qu'un mot.
(Aux hommes.)
Aimez.

(A ce mot, ceux qui dansoient en confusion et en tumulte dansent deux à deux, comme personnes qui s'aiment.)

L'AMOUR.

On obéit :
Vous le voyez.

VÉNUS.

Amour, qu'il est doux de te suivre!

JUPITER, *aux nouveaux hommes.*

Vivez, nouveaux humains.

CHOEUR DES DIEUX.

Vivez, nouveaux humains.

VÉNUS.

Laissez-vous enflammer.
Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

CHOEUR.

Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

MOMUS.

D'où vient que si mal assortie
Cette belle a fait choix d'un vieillard pour amant?

L'AMOUR.

C'est l'effet merveilleux d'un secret sentiment
Que j'appelle sympathie.

VÉNUS.

Le démon opposé n'a pas moins de pouvoir.
Souvent nous haïssons ce qui devroit nous plaire.

JUPITER.

Tel dieu sait l'avenir, qui n'a pas su prévoir
Quels maux ce démon lui va faire.
Mais un jour un prince viendra
Qui plaira plus qu'il ne voudra.
Le destin parmi nous lui garde un rang insigne;
Et je lui veux accorder,
Afin qu'il en soit plus digne,
L'art de savoir commander.
Mars lui promet en apanage
La grandeur d'ame et le courage.

MINERVE.

Moi, la vertu.

VÉNUS.

Moi, l'agrément.

L'AMOUR.

Et moi, le don d'aimer, et d'être heureux amant.

VÉNUS, L'AMOUR, ET MINERVE, *ensemble.*

L'amour et la raison s'accorderont pour faire
Qu'aux cœurs comme aux esprits ce prince plaise un jour.

CHOEUR.

Heureux qui par raison doit plaire!
Plus heureux qui plaît par amour!

PERSONNAGES.

APOLLON.
MOMUS.
PÉNÉE, dieu d'un fleuve.
DAPHNÉ, fille de Pénée.
LEUCIPPE, amant de Daphné.
APOLLON, sous le nom de Tharsis, prince de Lycie, amant de Daphné.
MOMUS, sous le nom de Télamon, confident de Tharsis.

APIDAME, AMPHRISE, SPERCHÉE, } fleuves de la cour de Pénée.
MÉROÉ, nourrice et gouvernante de Daphné.
CLYMÈNE, confidente de Daphné.
CHLORIS, AMINTE, } nymphes de Daphné.
ISMÈLE, sibylle ou pythonisse.
UN SACRIFICATEUR.
VÉNUS.
L'AMOUR.
DIANE.
TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS, ET DE BERGERS.
MERCURE.
MELPOMÈNE.
THALIE.
UN POËTE héroïque.
UN POËTE lyrique.
UN POËTE satirique.
PHILIS, jeune muse du genre lyrique.
DAPHNIS, poëte lyrique, amant de Philis.
CHŒURS.

ACTE PREMIER.

(La décoration de cet acte représente la vallée de Tempé, et au fond les eaux du Pénée, avec une prairie couverte de fleurs : le Parnasse en éloignement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLORIS, AMINTE.

(*Chloris et Aminte, nymphes, entrent sur la scène en se tenant par la main, et chantent ensemble cette chanson.*)

Allons dans cette prairie;
C'est un tranquille séjour :
Jamais les larmes d'amour
N'y baignent l'herbe fleurie :
Les moutons y sont en paix;
Et les loups n'y font jamais
D'outrage à la bergerie.

CHLORIS.

Viens, ma sœur.

AMINTE.

Je te suis.

CHLORIS.

Viens goûter une vie
Dont le calme est digne d'envie.
Notre nymphe a banni de ces lieux si charmants
Ce peuple d'importuns que l'on appelle amants.
La voici.

AMINTE.

Que d'appas, de beautés, et de graces!
Diroit-on pas que l'air s'embellit à ses traces?

SCÈNE II.

DAPHNÉ; CLYMÈNE, SA CONFIDENTE; MÉROÉ, SA NOURRICE ET SA GOUVERNANTE; CHLORIS, AMINTE.

DAPHNÉ.

Amour, n'approche point de nos ombrages doux,
De nos prés, de nos fontaines;
Laisse en repos ces lieux; assez d'autres que nous
Se feront un plaisir de connoître tes peines.
(*à Chloris.*)
Chloris, n'est-ce pas là ta sœur que tu m'amènes?

CHLORIS.

Je vous la viens offrir. Nous cherchions en ces lieux
Ce que Flore a pour vous de dons plus précieux.

DAPHNÉ.

Cherchons, cherchons des fleurs; l'âge nous y convie:
Parons-nous de bouquets pendant notre printemps:
Les plaisirs ont chacun leur temps,
Comme les saisons de la vie.

(*Daphné, ayant achevé ces paroles, se baisse pour cueillir des fleurs, et les nymphes de sa suite en font autant; pendant quoi, un chœur de bergers, demeuré par respect derrière le théâtre, répète ces mots :*)

Cherchons, cherchons des fleurs; Daphné nous y convie.

DAPHNÉ.

J'entends de nos bergers le concert plein d'appas.
Qu'ils chantent, je le veux, mais qu'ils n'approchent pas.

CHŒUR DE BERGERS.

Cherchons, cherchons des fleurs; Daphné nous y convie:
Il en renaît sous ses pas.

DAPHNÉ.

Déployons nos trésors.

CHLORIS.

J'ai cueilli les plus belles.

AMINTE.

Et moi, les plus nouvelles.

MÉROÉ.

Moi, les plus vives en couleur.

DAPHNÉ, *à Clymène.*

Et vous? Quel mauvais choix vous avez fait, ma sœur!
Vous nous direz, pour votre peine,
Une chanson contre l'Amour;
Cependant je veux que ma cour
Jure de lui porter une éternelle haine.
Jurez la première, Clymène!

CLYMÈNE!

Tout serment
De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.
Il en est peu que l'on tienne
Plus d'un jour, plus d'un moment.
Tout serment

De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.

DAPHNÉ.

veux que vous juriez ; dites donc après moi :
Amour,

CLYMÈNE.

Amour,

DAPHNÉ.

Si jamais sous ta loi
respire,

CLYMÈNE.

Si jamais sous ta loi
respire,

DAPHNÉ.

Je consens de mourir.

CLYMÈNE.

Mourir? c'est beaucoup dire.

DAPHNÉ.

consens de mourir, si jamais je soupire.

CLYMÈNE.

consens de mourir, si jamais je soupire.

DAPHNÉ.

ymène, acquittez-vous : accompagnons ses sons,
Et que nos pas animent nos chansons.

aphné et les personnes de sa suite se prennent alors par la main, et Clymène chante cette gavotte, que toute la troupe danse, la répétant après elle.)

L'autre jour sur l'herbe tendre
Je m'assis près de Philandre;
Il me conta ses tourments :
Ma mère alors me querelle.
Petite fille, dit-elle,
N'écoutez point les amants.

Ils sont indiscrets, volages,
Téméraires, et peu sages;
Ils font mille faux serments :
Ils sont jaloux, ils sont traîtres,
Et tyrans quand ils sont maîtres :
N'écoutez point les amants.

Écoutez ma chansonnette,
Et l'écho qui la répète,
Et ces rossignols charmants;
Leur musique est sans pareille;
Mais ne prêtez point l'oreille
Au ramage des amants.

DAPHNÉ.

roé, poursuivez nos divertissements.

MÉROÉ.

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvoit, sans peur, aller au bois seulette.
Maintenant, maintenant les bergers sont loups;
Je vous dis, je vous dis : Filles, gardez-vous.

SCÈNE III.

(Pendant que ces nymphes dansent, Apollon et Momus passent. C'étoit incontinent après la défaite du serpent Python. Toute la troupe des jeunes filles, à la vue de ces étrangers, s'enfuit, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Apollon et Momus demeurent.)

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

Voici Tempé, cette vallée
Dont on vante par-tout l'ombrage et les beautés;
Et voilà les flots argentés
Qu'y fait couler le dieu Pénée.
Plus loin vers ces sommets mon empire s'étend.
N'y veux-tu pas venir, Momus? on nous attend.

MOMUS.

Demeurons encore où nous sommes :
Ai-je pu voir en un instant
Toutes les sottises des hommes?
Par vos puissants efforts, invincible Apollon,
On ne craint plus ici les fureurs de Python.
Les habitants de ces rivages,
Devenus plus heureux, n'en seront pas plus sages.
Le temps de la sottise est celui du bonheur.

APOLLON.

Mais que dis-tu de ma victoire?

MOMUS.

Elle vous a comblé d'honneur,
Et rien n'égale votre gloire.

APOLLON.

Que le fils de Vénus cesse de se vanter
Qu'ainsi que nous il sait porter
Un carquois, un arc, et des flèches;
C'est un enfant qui fait des brèches
Dans les cœurs aisés à dompter.
Il remporte toujours des victoires faciles;
Je défais des serpents qui dépeuplent des villes.

MOMUS.

Vous méprisez celui qui tient tout sous sa loi.
Si l'Amour nous entend?

APOLLON.

Et que crains-tu pour moi?

MOMUS.

Parlez bas, c'est un dieu; s'il venoit à paroître?

APOLLON.

Un dieu! c'est un enfant : quitte ce vain souci.

MOMUS.

Qui donne à Jupiter un maître
Vous en pourroit donner aussi.

SCÈNE IV.

(Dans le temps que Momus achève ces mots, l'Amour descend du ciel comme un trait, et se vient placer entre Apollon et Momus.)

CUPIDON, *à Apollon.*

Quel est l'orgueilleux qui me brave?
Quel téméraire ose attaquer l'Amour?
Ah! je vous reconnois: vous serez mon esclave
Avant la fin du jour.

(Ces paroles dites, Cupidon s'en revole dans les airs.)

SCÈNE V.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

Que cet enfant est fier! Voyez comme il menace!
Ne le prendroit-on pas pour l'aîné des Titans?
Je plains le dompteur de serpents;
Il ne fait pas sûr en sa place.

(Tandis que Momus dit ces paroles, Daphné, avec ses compagnes, par une curiosité de jeunes filles, avance un peu la tête sur le théâtre, et fait quelques pas dans la scène pour voir ces deux étrangers. Apollon la voit un moment; aussitôt l'Amour, qui est demeuré dans l'air, fait son coup; et Daphné avec sa troupe s'enfuit encore une fois.)

APOLLON.

Ah! qu'ai-je vu, Momus? que de traits éclatants!
Que de jeunesse! que de grace!

MOMUS.

Elle fuit.

APOLLON.

Mille amours avec elle ont paru.

MOMUS.

Mille amours? C'est beaucoup; je n'en ai pas tant vu.
Vous aimez; vous voyez d'un autre œil que le nôtre:
De quelques qualités qu'un objet soit pourvu,
L'amant y voit toujours ou plus ou moins qu'un autre.

APOLLON.

Déesse, tu me fuis? t'ai-je déja déplu?
C'est pourtant Apollon qui t'aime, qui t'adore.
Je n'en puis plus, je sens un feu qui me dévore.
Reviens, charmant objet! Et vous, Olympe, cieux,
Je vous dis d'éternels adieux;
Je vous méprise, je vous laisse:
Qu'êtes-vous près de ma déesse?
Tout votre éclat vaut-il un seul trait de ses yeux?
Ne la verrai-je plus? Faut-il que cette belle
Emporte mes plaisirs et mon cœur avec elle?
Demeurons sur ces bords, je ne les puis laisser.

MOMUS.

Passerons-nous pour dieux?

APOLLON.

Et pour qui donc pas

MOMUS.

Pour mortels; car les dieux, par leur grandeur
Ne font souvent qu'embarrasser: [prè
On les craint plus qu'on ne les aime.
Les vrais amants doivent toujours,
Sous un maître commun, vivre d'égale sorte.
Ou monarques ou dieux, n'entrez chez vos amo
Qu'après avoir laissé vos grandeurs à la porte.

APOLLON.

Je te croirai; changeons de nom:
Je m'appelle Thyrsis, satrape de Lycie.

MOMUS.

Et moi, son suivant Télamon.
Que si sur mon chemin quelque nymphe jolie
Se rencontre en passant, je prétends bien aussi
La cajoler, m'approcher d'elle;
Non pas en amoureux transi;
Je vous veux servir de modèle;
Et cependant[1], allons conquérir votre belle.

SCÈNE VI.

VÉNUS, *descendant dans une machine.*

Qu'est devenu mon fils? mortels, le savez-vous
Je souffre, je languis, je meurs en son absence:
Si l'Amour ne me suit, rien ne me semble dou
Heureux les lieux qu'anime sa présence!
Heureux tout l'univers qui me doit sa naissance
Qu'est devenu l'Amour? Échos, le savez-vous?
Quel nouveau cœur aujourd'hui de ses coups
Éprouve la puissance?
Qu'est devenu l'Amour? Échos, le savez-vous?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence.

(Ce récit fait, l'Amour vient se jeter dans le giro sa mère.)

VÉNUS.

Ah! mon fils, d'où viens-tu?

L'AMOUR.

De blesser Apollon
Je l'ai rendu pour Daphné tout de flamme;
Tandis qu'un autre trait, par un autre poison,
Fait que pour lui Daphné n'a que haine dans l'a

VÉNUS, *à son fils.*

Amour, tu sais dompter les cœurs et les esprits.
(aux dieux et aux hommes.)
Que la terre et les cieux célèbrent de mon fils
La dernière victoire!

[1] VAR. En attendant.

Mortels et dieux, chantez sa gloire.

(*Pour obéir à ce commandement de Vénus, on chante et on danse sur la terre, et dans la gloire qui est au fond du théâtre: sur la terre, des personnes de toutes conditions; et dans la gloire, des enfants qui représentent les Amours, les Jeux et les Ris. La danse achevée, Vénus, dont le char est entouré d'enfants, chante ces paroles:*)

Allez de toutes parts, courez, Amours et Ris;
Faites connoître de mon fils
Le doux et le suprême empire:
Ne laissez rien qui ne soupire.
Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux;
Rendez l'univers amoureux.

CHŒUR.

Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux;
Rendez l'univers amoureux.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le palais d'un dieu de fleuve, avec de l'eau véritable, qu'on voit tomber et saillir de tous les côtés.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉE AVEC SA COUR, COMPOSÉE DES FLEUVES SPERCHÉE, AMPHRISE, APIDAME, ET AUTRES DIEUX DES SOURCES VOISINES.

PÉNÉE.

Dieux tributaires de mon onde,
Je veux, par les beautés de ce moite séjour,
Arrêter quelque temps deux princes à ma cour;
Que votre zèle me seconde!

LES FLEUVES.

Commandez.

PÉNÉE.

Que le sort vous a rendus heureux!
Hyménée et l'Amour fréquentent vos rivages;
Vos grottes quelquefois leur prêtent des ombrages:
Ces dieux me méprisent tous deux.

APIDAME.

Laissez agir le temps; il peut tout auprès d'eux.
A peine a-t-il encor fait passer la princesse
Des appas de l'enfance à ceux de la jeunesse;
Deux soleils ont à peine éclairé son printemps.

PÉNÉE.

Combien de cœurs depuis ce temps
Ont en vain soupiré pour elle!
Ah! si Tharsis pouvoit la rendre moins cruelle!

SPERCHÉE.

Consultez la sibylle Isméle:
Les dieux peut-être par sa voix
Obligeront Daphné de suivre votre choix.

PÉNÉE.

Hélas! jamais Daphné n'aimera que les bois.

AMPHRISE.

Ces plaisirs passeront: tout passe dans la vie:
De différents desirs elle est entre-suivie.
On y change d'humeur, on y change d'envie:
On y veut goûter de tout;
Le plus libre enfin se lie;
Tôt ou tard on s'y résout.

APIDAME.

Il faut peu pour changer ces ames si sévères:
L'exemple à ce doux nœud les amène toujours.
Des bergers chantant leurs amours,
Dans les bras de l'hymen voir mener des bergères,
Et leurs folâtres jeux sur les vertes fougères
Apprivoisent les cœurs, qui, devenus plus doux,
S'accoutument aux mots d'amour, d'amant, d'époux.
Des mots on en vient au mystère.

PÉNÉE.

J'approuve vos raisons; et Daphné, pour me plaire,
Doit faire en mon palais les honneurs de ce jour.
On y va célébrer l'hymen du jeune Amphrise;
Il s'engage avec Florise;
La fête arrêtera ces princes à ma cour.
Allons en prendre soin. Daphné vient et Clymène;
Entrons dans la grotte prochaine.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Ah, Clymène! plains-moi.

CLYMÈNE.

Princesse, vous pleurez! puis-je savoir pourquoi?

DAPHNÉ.

Je ne me connois plus; ce n'est plus moi, Clymène:
Ces puissants dédains, cette haine,
Ces serments contre Amour, que sont-ils devenus?
Un mortel les rend superflus.
Hélas! il vient de me dire sa peine,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

CLYMÈNE.

Un des princes, sans doute, a causé ces alarmes.
Seroit-ce point Tharsis? Je lui trouve des charmes
Contre qui je sens bien que ma sévérité
N'emploieroit pas toutes ses armes.

DAPHNÉ.

Je crois, si tu le veux, qu'on en est enchanté;
Cependant il me cause une invincible haine.
Contre lui dans mon ame un dieu me semble agir.

CLYMÈNE.

Je le connois ce dieu; c'est Leucippe.

DAPHNÉ.

Ah, Clymène!

Ne me regarde point, tu me ferois rougir.

CLYMÈNE.

Pourquoi rougir? commettez-vous un crime?
Le Ciel permet-il pas d'aimer ou de haïr?
Est-il rien de si légitime?
Tyrcis est des plus charmants,
Je méprise son martyre;
Cependant sous mon empire
Il languit depuis long-temps:
Philandre à peine y soupire,
Son service est reconnu:
La raison? je vais la dire;
Mon temps d'aimer est venu.

DAPHNÉ.

Hélas! le mien aussi. Mais garde-toi, Clymène,
De découvrir ma flamme, et l'exposer au jour:
Plains-toi que de Tharsis je méprise la peine;
Notre sexe veut bien que l'on sache sa haine,
Mais il met tous ses soins à cacher son amour.

CLYMÈNE.

Le voilà ce Tharsis; son malheur vous l'amène.

SCÈNE III.

THARSIS, DAPHNÉ.

THARSIS.

Que je dois au destin de m'avoir arrêté
En des lieux où l'on voit briller votre présence!
Vous y régnez par la beauté,
Aussi bien que par la naissance:
Souffrez que j'y demeure au rang de vos sujets.

DAPHNÉ.

Non, seigneur; je ne puis recevoir vos hommages;
Offrez-les à d'autres objets;
Abandonnez nos rivages:
Quel plaisir aurez-vous parmi des cœurs sauvages?

THARSIS.

Je vous verrai.

DAPHNÉ.

Fuyez cette triste douceur.
Il vaut mieux qu'une prompte absence
Rende le calme à votre cœur,
Que de vous voir enfin guéri par ma rigueur,
Ma haine, ou mon indifférence.

THARSIS.

O Ciel! lui dois-je ajouter foi?
Quoi! ne pouvoir m'aimer! me haïr! me le dire!
Amour, tyran des cœurs, depuis que sous ta loi
On gémit, on pleure, on soupire,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?
Que je sache au moins, inhumaine,
Ce qu'a Tharsis en lui de si digne de haine?

DAPHNÉ.

Son amour, c'est assez: je le dis à regret.
Vous avez dans mon cœur quelque ennemi secr
Qui met un voile sur ces charmes
A qui d'autres auroient déja rendu les armes.
Enfin quittez nos bords, seigneur, vous ferez mie
Qui ne peut être aimé doit s'éloigner des lieux
Où sans cesse il peut voir le sujet de ses peines.
Faut-il livrer son cœur à d'éternelles gênes
Pour le plaisir de ses yeux?
Je vous laisse, et me tais: ma fuite et mon silen
Vous seront des tourments plus doux.

THARSIS.

Princesse, demeurez: je trouve votre absence
Plus cruelle encore que vous.

SCÈNE IV.

THARSIS, TÉLAMON.

TÉLAMON.

Ceci vous trouble et vous étonne.

THARSIS.

Suis-je donc le fils de Latone?
Ai-je dompté Python? suis-je un dieu? Je n'ai pu
Gagner une mortelle! un enfant m'a vaincu!
Qu'il m'ôte mes autels: que sert-il qu'on me don
En ces lieux l'encens qui m'est dû?
Et qu'est-ce que l'encens, qu'une chose frivole
Près des moindres faveurs que nous font de bea
Daphné, vous me pourriez d'une seule parole (yeu
Mettre au-dessus des autres dieux!

TÉLAMON.

Espérez ce mot favorable:
Il n'est amant si misérable
Qui n'espère.

THARSIS.

Tu ris.

TÉLAMON.

Jupiter vous vaut bien:
Je ris aussi quand l'Amour veut qu'il pleure:
Vous autres dieux, n'attaquez rien
Qui, sans vous étonner, s'ose défendre une heur
Sachez que le temps seul en a plus couronné
Que tous les efforts qu'on peut faire.

THARSIS.

Je n'ose plus parler de mes feux à Daphné.

TÉLAMON.

Laissez dormir sa colère.
Après que l'on vous aura
Contraint long-temps de vous taire,
Un moment arrivera
Où l'on vous écoutera.

SCÈNE V.

(*Pénée et sa cour entrent sur la scène, et la no*
ensuite; Daphné conduit l'épousée, et un d

fleuves le marié. Toute cette troupe fait le tour du théâtre en cérémonie. Deux bergers chantent ces paroles, que le chœur répète :)

Hymen! Hyménée!

(Après que chacun s'est rangé et a pris sa place, les deux bergers chantent ce premier couplet de l'épithalame :)

Florise est donnée
A l'un des plus beaux
Qui porte à Pénée
Tribut de ses eaux :
Qu'il ait chaque année
De nombreux troupeaux,
Et chaque journée
Des plaisirs nouveaux.
Hymen! Hyménée!

(Daphné présente au sacrificateur l'épousée, et un des fleuves le marié. Le sacrificateur prend leurs mains, et dit ces paroles :)

Amants, je vous unis; vivez sous mêmes nœuds.

CHŒUR.

Parmi les plaisirs et les jeux.

MOMUS, *à quelques filles de la noce.*

Pour un pareil lien formez-vous point des vœux?
Songez-y bien, bergères:
Hyménée est un dieu jeune, charmant, et blond;
Mais les jours avec lui ne se ressemblent guères;
Le premier est amour, amitié le second,
Le troisième froideur : songez-y bien, bergères.

MÉROÉ, *interrompant Télamon.*

Vraiment, Télamon,
La leçon
Est jolie.
Changez de place, Iris : venez ici, Célie :
Pholoé, ne l'écoutez plus.
J'en suis d'avis! mes soins deviendront superflus;
Télamon corrompra cette troupe innocente.

MOMUS.

Que vous êtes reprenante,
Gouvernante!
Laissez-nous causer en paix :
Laissez la jeunesse rire;
Elle inspire
Toujours d'innocents secrets.
Je crois que vous êtes sages.
A votre âge
On le doit être, ou jamais.
Vingt ou trente ans de veuvage,
C'est dommage,
Ont refroidi vos attraits.
Ah! si selon vos souhaits
Vous redeveniez aurore,
Vous vous serviriez encore
De vos traits.

MÉROÉ.

Me faudra-t-il aussi souffrir la raillerie?

PÉNÉE, *à Méroé et à Télamon.*

Laissez-nous achever cette cérémonie.

LE SACRIFICATEUR.

Hymen, Amour, joignez vos nœuds,
Et rendez ces amants heureux.

(Les gens de la noce dansent, et pendant qu'ils se reposent on chante ces deux autres couplets de l'épithalame :)

Des pas de Florise
Loin, bien loin les loups;
Et de ceux d'Amphrise
Les soupçons jaloux.
Que leur destinée
N'ait rien que de doux,
Et que la lignée
Ressemble à l'époux.
Hymen! Hyménée!

Jamais la constance
Aux amants ne nuit;
On vit d'espérance,
Puis le reste suit.
L'amour obstinée
Porte fleur et fruit.
O douce journée!
O plus douce nuit!
Hymen! Hyménée!

(Le chœur répète à chaque fois ces deux dernières paroles.)

ACTE TROISIÈME.

(La décoration de cet acte est une forêt mêlée d'architecture, comme d'un temple de Diane.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYMÈNE.

Tout me semble parler d'amour
En ces lieux amis du silence :
Ici les oiseaux nuit et jour
Célèbrent de ses traits la douce violence.
Tout me semble parler d'amour
En ces lieux amis du silence.
Heureux les habitants de ces ombrages verts,
S'ils n'avoient que ce mal à craindre!
Mais nous troublons leur paix par cent moyens divers :
Humains, cruels humains, tyrans de l'univers,
C'est de vous seuls qu'on se doit plaindre!

(Après ces paroles, on entend un bruit de cors et de cris de chasse.)

Vois-je pas Télamon, confident de Tharsis?
Hélas! il vient en vain me conter les soucis
D'un prince que Daphné devroit trouver aimable.
Plût au Ciel qu'elle fût à ses vœux favorable!

SCÈNE II.

TÉLAMON, CLYMÈNE.

TÉLAMON.
Que vous avez de grace à porter un carquois!
Rien ne vous sied si bien.

CLYMÈNE.
On me l'a dit cent fois.

TÉLAMON.
On ne vous l'a pas dit peut-être au fond d'un bois.
En ces forêts, je vous prie,
Écartons-nous un moment,
Et mettons de la partie
L'ombre et l'amour seulement.

CLYMÈNE.
Tout rendez-vous un peu sombre
Doit toujours être évité:
Quand je vois l'amour et l'ombre,
Je vais d'un autre côté.

TÉLAMON.
C'est trop s'en défier. Mais dites-moi, Clymène,
Daphné montre en ses yeux une secrète peine:
Qui la cause? Leucippe est-il ce bienheureux?
Ou plutôt est-ce un dieu qui s'attire ses vœux?
Je m'y connois, l'amour la touche.

CLYMÈNE.
On se laisse assez toucher,
Mais on aime à le cacher;
Et d'une jeune farouche
L'amour est plus tôt vainqueur,
Qu'il n'a tiré de sa bouche
Le nom qu'elle a dans le cœur.

TÉLAMON.
N'en saurai-je pas plus?

CLYMÈNE.
Je n'ai rien appris d'elle.

TÉLAMON.
Vous voulez garder ce secret:
Je serois importun aussi bien qu'indiscret
Si je vous pressois trop, et la chasse m'appelle.
Adieu, nymphe cruelle.

SCÈNE III.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.
Je vous ai tous deux entendus:
Heureuse, si Tharsis ne me pressoit pas plus!

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

LEUCIPPE.
Puis-je interrompre le silence
Qu'en ces paisibles lieux peut-être vous cherchez?
Me le permettez-vous?

DAPHNÉ.
Oui, Leucippe, approchez;
On ne craint pas votre présence:
Venez me consoler de celle de Tharsis.

LEUCIPPE.
Et qu'ordonnerez-vous de mes propres soucis?
Mon rival ne peut plaire à l'objet qu'il adore,
Un sentiment jaloux ne me peut alarmer:
C'est beaucoup; mais que dis-je? ah! ce n'est rien encore:
Vous savez bien haïr, mais pourriez-vous aimer?

DAPHNÉ.
J'ai souffert votre amour, répondez-vous vous-même.

LEUCIPPE.
O dieux! qu'ai-je entendu? quelle gloire suprême!
Quel bonheur! Doux transports qui venez me saisir,
Exprimez, s'il se peut, ma joie et mon plaisir,
Et votre juste violence.
Princesse, après l'aveu qui vient de me charmer,
Je ne sais rien pour m'exprimer,
Que le langage du silence.

DAPHNÉ ET LEUCIPPE, *ensemble.*
O bienheureux soupirs, favorables moments
Où l'un et l'autre cœur, plein de doux sentiments,
Aime, et le dit, et se fait croire!
Les dieux, dans leurs ravissements,
Les dieux, au milieu de leur gloire,
Sont moins dieux quelquefois que ne sont les amants.

LEUCIPPE.
Je bénis mon destin, et cependant Pénée
Favorise mon rival.

DAPHNÉ.
Quand il auroit pour lui le dieu même Hyménée,
Ce n'est pas son bonheur qui fera votre mal.

LEUCIPPE.
Et mon bien?

DAPHNÉ.
Attendez la réponse d'Ismèle:
Peut-être elle sera favorable à nos vœux.
Allez: il reviendra quelque moment heureux;
Daphné craint qu'on ne trouve un amant avec elle.

SCÈNE V.

DAPHNÉ, *demeurée seule.*

Que notre sexe a d'ennemis!
A combien de tyrans le Destin l'a soumis!

Des amants importuns, un père inexorable,
Un devoir impitoyable;
Tout combat nos desirs : trop heureuses encor
Si nous n'avions que cette peine!
Mais il faut, par un double effort,
Ainsi que notre amour, surmonter notre haine.

SCÈNE VI.

PÉNÉE, DAPHNÉ, THARSIS.

PÉNÉE.

Daphné, rendez graces aux dieux :
Cet ours fatal aux bergeries,
Fatal aux autres ours, teint de sang nos prairies;
Tharsis a vaincu seul ce monstre furieux.

THARSIS.

L'amour m'accompagnoit, lui seul en a la gloire;
Ce n'est pas à mes mains qu'on doit cette victoire,
Belle Daphné; c'est à vos yeux.

PÉNÉE.

Ma fille, venez voir aussi l'énorme bête.
Réjouissez-vous, bergers :
Que les ours soient de la fête;
Ils avoient part aux dangers.

SCÈNE VII.

THARSIS, TÉLAMON.

THARSIS.

Daphné ne peut souffrir ma flamme.
Si je parlois au Sort?

TÉLAMON.

Changera-t-il son ame?

THARSIS.

Je vais le consulter : attends ici Tharsis.

SCÈNE VIII.

MOMUS, *quittant le personnage de Télamon.*

Vous qui de votre sort voulez être éclaircis,
Consultez, comme moi, le démon de la treille;
Mon oracle est Bacchus, quand j'ai quelques soucis,
Et ma sibylle est ma bouteille.
Cette chasse m'altère. Ah! si Bacchus.... Je croi
Que ce Dieu m'entendoit.

SCÈNE IX.

BACCHUS, *qui descend de son berceau tiré par des tigres.*

Momus, monte avec moi;
Viens écouter d'ici tous les chants de victoire.
Ces gens m'ont au spectacle invité; les voici [1].
Quoi! la peau de leur ours aussi?

SCÈNE X.

BACCHUS, MOMUS, TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS ET DE BERGERS.

(*Momus monte dans le berceau, qui s'arrête au milieu des airs. Cependant quatre chasseurs et autant de Sylvains, qui mènent chacun un ours, entrent sur la scène. Un autre Sylvain les suit, portant en guise de trophée la peau de l'ours au bout d'un épieu. Des chœurs de bergers les accompagnent. Toute cette troupe fait le tour du théâtre, au son des cors et de leurs fanfares. Le Sylvain chargé du trophée se place au milieu de la scène, et un chasseur chante ces paroles :*)

Tharsis, nous érigeons ce trophée à ta gloire.

UN SYLVAIN.

Par ta valeur le monstre a vu finir son sort.

UN BERGER.

L'ennemi commun est mort.

MOMUS, *comme s'il chantoit dans l'éloignement.*

Noyons-en dans le vin la funeste mémoire.

(*Un chasseur, se tournant vers l'endroit où est le char de Bacchus.*)

N'est-ce pas Télamon qui nous invite à boire?

(*Toute la troupe l'ayant aperçu, dit :*)

O le mortel heureux, d'être aimé de Bacchus!

UN SYLVAIN.

Amis, laissons à part les discours superflus.
L'ours est mort.

UN CHASSEUR.

L'ours ne vit plus.

UN BERGER.

L'ours a passé l'onde noire.

(*Tous ensemble.*)

Noyons-en dans le vin la funeste mémoire.

(*Les chasseurs et les Sylvains dansent à l'entour du trophée, et font une forme de bacchanale. Les Sylvains sont suivis de leurs ours, qui vont en cadence. Pendant que les danseurs se reposent, Bacchus et Momus, faisant la débauche sous le berceau suspendu, animent toute cette troupe par leur exemple.*)

BACCHUS, *à Momus.*

Cher compagnon, me veux-tu croire?
Courons ensemble le pays.
Tu sais médire, et je sais boire;
Nous ne manquerons point d'amis.

[1] VAR. Ceux qui m'ont au spectacle invité, les voici.

MOMUS.

Toujours le vin et la satire
Tiennent aux tables le haut bout:
Tu sais boire, et je sais médire;
Voilà de quoi passer par-tout.

ACTE QUATRIÈME.

(La décoration de cet acte est un antre, dont les avenues ont quelque chose d'inculte, de sauvage, et de difficile abord; et au fond un autel rustique, sans beaucoup d'ornements.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Clymène et Aminte, nymphes de Daphné, viennent les premières, et précèdent Pénée et sa cour, pour apprendre de la sibylle leur aventure.*)

CLYMÈNE, AMINTE.

CLYMÈNE.

Quel étrange et sombre palais!
Je frémis à le voir; n'as-tu point peur, Aminte?
Va seule dans ces lieux; pour moi, j'ai trop de crainte.

AMINTE.

Qu'y demanderois-tu? tes vœux sont satisfaits.
Philandre a l'ame blessée
Des traits dont tu sais charmer:
Moi, que Tyrcis a laissée,
J'ai sujet d'être empressée
Pour savoir qui doit m'aimer.

CLYMÈNE.

Je te rends ce Tyrcis; son ardeur m'importune.

AMINTE.

J'aurai donc pour toute fortune
Ton refus.

CLYMÈNE.

Que t'importe? examine ton cœur;
Et si Tyrcis te plaît, laisse le point d'honneur.

AMINTE.

Tu ris? que diras-tu, si je fais qu'il te quitte?

CLYMÈNE.

Mes rigueurs en cela préviendront ton mérite.

AMINTE.

Tu dois aux miennes ce berger
Que mes faveurs vont rengager.

CLYMÈNE ET AMINTE, *ensemble*.

Une fille a cent adresses
Pour rebuter un amant,
Mais de dire ses finesses
Pour faire un engagement,
On ne le peut nullement.

CLYMÈNE.

Voilà, sans consulter Ismèle,
Un oracle bientôt rendu.

AMINTE.

Auroit-elle mieux répondu?

CLYMÈNE.

Non, et nous nous pouvons désormais passer d'elle:
Aussi bien l'intérêt de Daphné nous appelle.

SCÈNE II.

(*Ismèle sort du fond de l'antre, accompagnée de deux ou trois prêtresses aussi vieilles qu'elle. D'un autre côté, Pénée vient avec Daphné et les fleuves de sa cour.*)

ISMÈLE, DAPHNÉ, PÉNÉE, ET SA COUR.

PÉNÉE, *à Daphné*.

Ma fille, tout est prêt; Ismèle va sortir:
N'ayez point de repentir,
Si le choix des dieux est autre
Que le vôtre.

ISMÈLE, *après quelques cérémonies étranges, dit, en invoquant la Divinité :*

Monarque de l'Olympe, en qui sont tous les temps,
Qui les fais devant toi passer comme moments,
Et pour qui n'est qu'un point toute la destinée,
Dis-nous, ô maître des dieux,
A qui doit être donnée
La princesse de ces lieux!
Où sont tes truchements? es-tu sourd aux prières?
Fantômes, qui savez peindre en mille manières
Les secrets du Destin gravés au haut des cieux,
Simulacres volants, frères du dieu des songes,
Faites-nous voir sans mensonges
Ce qu'ont ordonné les dieux
Sur un si digne hyménée;
Dites-nous la destinée
De la nymphe de ces lieux.

(*Après ces paroles, Ismèle, comme possédée du dieu, danse avec les autres prêtresses, tantôt comme si elles alloient tomber en extase, et tantôt avec des contorsions étranges. Pendant qu'elles dansent, des enfants, en guise de petits démons, et représentant les simulacres et les espèces* [1], *s'offrent aux yeux, viennent de divers endroits du ciel se présenter à Ismèle, portant des branches et des couronnes de laurier. Ismèle, ayant vu ces objets, dit :*)

Que vois-je! quel objet! quelle image à mes yeux
Si vive et si claire
Vient se présenter,

[1] Ces mots ont été supprimés dans les dernières éditions.

Et me tourmenter
Plus qu'à l'ordinaire?
L'objet
Me fait
Tressaillir :
Je sens
Mes sens
Défaillir.

AMPHRISE, *fleuve.*

Les dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don;
Ne peut-on être prophète,
Si l'on ne perd la raison?

APIDAME, SPERCHÉE, ET AMPHRISE, *ensemble.*

Les démons
Vont l'agitant,
Ses poumons
Vont haletant;
Et son cœur va palpitant.
Les ressorts
De son corps,
Son esprit,
Tout pâtit.

ISMÈLE, *jetant en l'air des feuilles sur lesquelles elle a écrit sa réponse.*

Qu'on se taise : soyez attentifs aux mystères.
J'épands en l'air ces caractères :
C'est ma réponse; il faut la poser sur l'autel.
Démons, peuples légers, ministres de l'oracle,
Cherchez-la; car aucun mortel
Ne la peut trouver sans miracle.

(*A ce commandement d'Ismèle, les esprits habitants de l'air cherchent en dansant les feuilles que la sibylle a jetées, et les viennent, en dansant aussi, poser sur l'autel. Ismèle assemble ces feuilles, et dit à Pénée et à Daphné :*)

Approchez-vous, lisez, et que dans ce vallon
Un invisible chœur mon oracle répète.

PÉNÉE ET DAPHNÉ, *lisant.*

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

CHŒUR.

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

PÉNÉE, *à Ismèle.*

Ismèle, servez-vous vous-même d'interprète;
Expliquez-nous l'ordre des dieux.

AMPHRISE.

Un prophète entend-il les choses qu'il annonce?
C'est à l'événement d'expliquer sa réponse.

ISMÈLE.

Adieu, princesse, adieu; je vous laisse en ces lieux.

SCÈNE III.

PÉNÉE, DAPHNÉ, ET LEUR COUR.

PÉNÉE.

Couronner Apollon! Qu'importe à l'hyménée
De la fille de Pénée?
Pour comprendre ces mots, je fais un vain effort.

AMPHRISE.

Nos conseils ont été frivoles;
La seule obscurité fait le prix des paroles
Que l'on cherche au livre du Sort.

PÉNÉE, *à Daphné.*

Ma fille, rendez-vous aux volontés d'un père :
Qu'il soit votre oracle aujourd'hui.
Aimez Tharsis; il vous doit plaire;
Toute notre cour est pour lui.

APIDAME.

Tels étoient ces mortels pour qui l'idolâtrie
Commença d'introduire au monde son pouvoir.

AMPHRISE.

Il a tout l'air d'un dieu; l'on diroit, à le voir,
Que l'Olympe est sa patrie.

DAPHNÉ.

Hélas! j'en crus autant, lorsqu'en notre prairie
Je le vis arriver inconnu dans ces lieux.
Maintenant mon cœur tâche à démentir mes yeux.
Ne m'en accusez point; quelque force suprême
M'entretient, malgré moi, dans cette erreur extrême.
Que Tharsis soit parfait, qu'il ait l'air qu'ont les dieux,
Est-ce par raison que l'on aime?

PÉNÉE.

L'hymen change les cœurs : suivez mes volontés.

DAPHNÉ.

Quoi! seigneur, vous aussi vous me persécutez!
De ses autres tyrans sans peine on se console;
Mais d'un père! un père m'immole!
Je tiens le jour de vous, seigneur; vous me l'ôtez.

PÉNÉE.

Moi, je perdrois Daphné! qu'ai-je à conserver qu'elle?
L'hymen m'a-t-il fait d'autres dons?

DAPHNÉ.

Cependant, quand je vous appelle
Du plus tendre de tous les noms,
Vous ne vous souvenez que de votre puissance;
Vous regardez l'obéissance,
La raison, et jamais d'autres tyrans plus doux :
Il en est toutefois. Leucippe vient à nous :
Je lui vais ôter l'espérance.
Vous le voulez, seigneur; je le lis dans vos yeux.

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ.

Leucippe, il faut tâcher d'éteindre votre flamme.
Je ne puis être à vous.

LEUCIPPE.

O cieux ! injustes cieux !
Est-ce là votre arrêt ?

DAPHNÉ.

Cet oracle odieux
Vient de mon père seul.

LEUCIPPE.

Votre père et les dieux
Disposent de mon sort, mais non pas de mon ame :
Moi-même en suis-je maître ?

DAPHNÉ.

Il le faut.

LEUCIPPE.

Ah, Daphné !
Que ce mot est facile à dire !
Et que l'amour possède avecque peu d'empire
Un cœur que la contrainte a sitôt entraîné !

DAPHNÉ.

Quoi ! faut-il que mon cœur soit par vous soupçonné ?
Cruel ! n'avois-je pas encore assez de peine ?

LEUCIPPE.

Enfin donc le destin me déclare sa haine ;
Vous serez à Tharsis ; et moi, par mes soupirs,
J'augmenterai ses plaisirs.

DAPHNÉ.

Plût au ciel que Tharsis causât seul vos alarmes,
Et qu'un père...

LEUCIPPE.

Achevez.

DAPHNÉ.

Eh ! que sert d'achever
Un souhait qu'on sait bien qui ne peut arriver ?

LEUCIPPE.

Il n'importe, mon ame y trouvera des charmes.

DAPHNÉ.

Ne m'aimez plus.

LEUCIPPE.

Le puis-je ? et le souhaitez-vous ?

DAPHNÉ.

Vos tourments ont pour moi quelque chose de doux,
Il est vrai ; mais cessez.

LEUCIPPE.

Hélas ! cesser de vivre
Est le seul remède à mon mal :
Voilà le parti qu'il faut suivre ;
Mais avec moi je veux perdre aussi mon rival.
Vous ne me serez pas impunément ravie :
Non, Daphné. Vous pleurez ? Ah, princesse ! je dois
Mourir pour vos yeux mille fois.
Avant qu'avoir Daphné, Tharsis aura ma vie.
Je ne puis voir tant de biens
En d'autres bras que les miens :
Que mon rival me les cède,
Et renonce à votre amour,
Ou qu'il m'ôte aussi le jour
Si l'on veut qu'il vous possède.

DAPHNÉ.

Leucippe, si je vous perds,
Il faut que dans nos déserts
La solitude me donne
Un sort plus calme et plus doux ;
Et ne pouvant être à vous,
Je ne veux être à personne.

SCÈNE V.

APOLLON, LEUCIPPE, DAPHNÉ.

(*Apollon descend sur un trône de lumière. Cet pompe est jointe à une musique douce. Il e entouré des Heures, qui chantent ces mots :*)

Daphné, portez vos yeux
Sur le plus beau des dieux.

(*Daphné s'enfuit aussitôt qu'elle a reconnu Apoll sous le visage de Tharsis.*)

APOLLON.

Tu me fuis, divine mortelle !
Où cours-tu ? n'aperçois-tu pas
Un précipice sous tes pas ?
Il est plein de serpents : détourne-toi, cruelle.
Suis-je encor plus à craindre ? et rien dans ce vall
Ne peut-il t'arrêter quand tu fuis Apollon ?
Quoi ! tant de haine en une belle !
Insolent, qui brûles pour elle,
Renonce à l'hymen de Daphné ;
C'est Apollon qui te l'ordonne.
Regarde quel rival ton malheur t'a donné.

LEUCIPPE.

Mon malheur ? Dis le tien. Toi, le fils de Latone !
N'es-tu pas ce Tharsis que tantôt on a vu ?
D'un magique ornement ton front s'est revêtu.
Enchanteur, penses-tu que ta pompe m'étonne ?
Ce n'est qu'un songe, ce n'est rien ;
Va tromper d'autres yeux, et me laisse mon bien

APOLLON.

O dieux ! ô citoyens du lumineux empire !
Que vient un mortel de me dire !
Malheureux, ton orgueil s'en va te coûter cher :
Les dieux ne sont pas insensibles.
Qu'on l'attache sur ce rocher
Avec des chaînes invisibles.

(*Ce commandement est exécuté par les minist*

de la puissance d'Apollon, qui va se faire voir à Pénée, non plus sous le personnage de Tharsis, mais sous le sien propre.)

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est une suite de rochers; on y voit Leucippe retenu, sans que ses liens paroissent. Il est debout, appuyé dans l'endroit le plus en vue.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LEUCIPPE, *sur un rocher.*

Astres, soyez témoins de ces injustes fers.
J'atteste ici tout l'univers,
Et les vents emportent ma plainte.
Jupiter, je t'implore; on veut forcer les cœurs :
Il n'est plus de libres ardeurs,
Ni d'autres lois que la contrainte.

Loges-tu dans le ciel, ou dans les antres sourds?
Écoutez-moi, déserts : on m'ôte mes amours;
Est-il douleur pareille?
Qui me consolera sur ce rocher fatal?
Leucippe est un spectacle à son cruel rival.
Déserts, écoutez-moi; les dieux ferment l'oreille.

(Daphné entend cette plainte à l'un des coins du théâtre.)

SCÈNE II.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ.
Qui vous consolera? ne le savez-vous pas?

LEUCIPPE.
Hélas!
Quoi! je vous vois! c'est vous! c'est ma princesse!..
J'avois perdu l'espoir d'une faveur si douce.
Craignez-vous d'approcher?

DAPHNÉ.
Je sens qu'on me repousse :
Quelque charme arrête mes pas.
Mais, si c'est adoucir vos peines
Qu'y prendre part, souffrir ces gênes,
Gémir avec vous sous ces chaînes,
Vous aimer malgré tout, malgré cieux, malgré sort,
Votre princesse en est capable.

LEUCIPPE.
Apollon, Apollon, tu fais un vain effort!
Je ne suis plus le misérable.

DAPHNÉ.
Hélas! j'irrite un dieu jaloux et redoutable;
A qui dois-je adresser ma voix?
Je n'ose t'invoquer, déesse de nos bois.
Dans ta cour, dans ton cœur autrefois j'avois place;
L'amour m'en a bannie; écoute toutefois.
Je ne demande point pour grace
Que tu souffres mes feux, et qu'un hymen charmant
Engage à d'autres dieux celle qui t'a servie;
Délivre seulement
Mon amant,
Et prends le reste de ma vie.

SCÈNE III.

APOLLON, DAPHNÉ, LEUCIPPE.

APOLLON.
Pourquoi finir vos jours en des lieux pleins d'ennui?
Trouvez-vous le dieu du Parnasse
Plus affreux qu'un désert?
(Daphné témoigne vouloir s'enfuir.)
Hélas! ce dieu la chasse :
Elle aime mieux mourir que régner avec lui.
C'est toi qui nous causes ces peines.
Mortel, contre les dieux oses-tu contester?

LEUCIPPE.
Mes amours sont mes dieux.

APOLLON.
Qu'on redouble ses chaînes,
Démons!

DAPHNÉ, *se jetant à genoux.*
Faites-les arrêter.
Pouvez-vous bien me voir à vos pieds tout en larmes,
Sans vous laisser toucher le cœur?

APOLLON.
Daphné, c'est contre vous que retournent ces armes.
La pitié redouble vos charmes;
En combattant l'Amour, elle le rend vainqueur.
Votre douleur vous nuit; vous en êtes plus belle.
Venez, venez être immortelle :
Je l'obtiendrai du Sort, ou je jure vos yeux
Que les cieux
Regretteront notre présence.
Zéphyrs, enlevez-la malgré sa résistance.

DAPHNÉ, *s'enfuyant.*
O dieux! consentez-vous à cette violence?

SCÈNE IV.

DIANE *paroît aussitôt sur son char, et crie aux Zéphyrs.*

Démons, gardez de lui toucher!
Deviens laurier, Daphné : Leucippe, sois rocher.

(A peine Diane a parlé, que les deux métamorphoses se font, et la déesse remonte au ciel.)

SCÈNE V.

APOLLON *accourt, et fait cette plainte:*

Barbare, qu'as-tu fait? détruire un tel ouvrage!
Faire à ton frère un tel outrage!
Cruelle sœur, cruelle, et cent fois plus sauvage
Que les ours avec qui tu vis!
Que de trésors tu m'as ravis!
Rends-moi ces biens, rends-moi ce divin assemblage.
Daphné, vous n'êtes plus! j'ai perdu mes amours,
Et ne saurois perdre la vie!
Heureux mortels, vos pleurs cessent avec vos jours:
La mort est un bien que j'envie.
Puissent les cieux cesser leur cours!
Périsse l'univers, avecque ma princesse!

SCÈNE VI.

APOLLON, L'AMOUR.

L'AMOUR, *qui descend sur le char de sa mère.*

Sèche tes pleurs, elle est déesse.
Viens l'épouser: mes traits se sont assez vengés:
Ces mouvements de haine en amour sont changés.

APOLLON.

Puis-je t'ajouter foi? m'as-tu fait cette grace?

L'AMOUR.

Viens l'éprouver.

APOLLON.

Allons, et que sur le Parnasse
On célèbre des jeux à l'honneur de Daphné;
Que le vainqueur y soit de laurier couronné.
Bel arbre, adieu. Je quitte à regret cette place,
Et veux qu'à l'avenir on ceigne de lauriers
Le front de mes sujets et celui des guerriers.

(*Apollon monte dans le char où est l'Amour, et tous deux retournent au ciel. Le théâtre change aussitôt. Le Parnasse se découvre au fond. Quelques Muses sont assises en divers endroits de sa croupe, et quelques poëtes à leurs pieds. Sur le sommet, le palais du dieu se fait voir. Les deux côtés du théâtre sont deux galeries qui ressemblent à celles où on étale des raretés les jours de fêtes et les jours de foires. Là sont les archives du Destin. L'architecture est ornée de feuilles de laurier. Sous chaque portique est un buste; il y en a neuf de conquérants, et autant de poëtes; les conquérants d'un côté, les poëtes de l'autre. Les conquérants sont, Cyrus, Alexandre, etc.; et les poëtes sont, Homère, Anacréon, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, l'Arioste, le Tasse, et Malherbe. Apollon a voulu que l'avenir fût montré en faveur de cette fête.*)

(*Un poëte héroïque commence les jeux, et chante ceci:*)

Quel prince offre à mes yeux des lauriers toujours [verts?
Je vois dans l'avenir cent potentats divers
Lui disputer encor l'honneur de la victoire.
O toi, fils de Latone, amour de l'univers,
Protecteur des doux sons, des beaux-arts, des bons
Aide-nous à chanter sa gloire! [vers,

MELPOMÈNE.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour:
Sublime, allez dormir encor sur le Parnasse;
Et vous, clairons, faites place
Aux doux concerts de l'Amour.

(*Philis, jeune muse, Daphnis, poëte lyrique, entrent sur la scène, accompagnés d'une musique de flûtes, de hautbois, et de musettes, et chantent ce dialogue de pastorale:*)

PHILIS.

Les Zéphyrs sont de retour:
Flore avec eux se promène.

DAPHNIS.

Savez-vous qui les ramène?
C'est l'Amour.

PHILIS.

De quoi parle en ce séjour
La savante Philomèle?

DAPHNIS.

Et de quoi parleroit-elle,
Que d'amour?

PHILIS ET DAPHNIS, *ensemble.*

Faisons aussi notre cour
Au printemps vêtu de roses;
Ayons, comme toutes choses,
De l'amour.

(*Un poëte satirique vient brusquement les interrompre, et dit:*)

Aimez, mais permettez que je parle à mon tour.
Comment faire
Pour se taire?
Le monde est plein de sots, de l'un à l'autre bout;
Le passé, le présent, et l'avenir sur-tout.
Comment faire
Pour se taire?

CHŒUR.

Comment faire
Pour se taire?

THALIE.

Ridicules, envoyez-nous
Les principaux d'entre vous.

(*Cinq ridicules entrent sur la scène. C'est une coquette emportée, une précieuse, un méchant poëte, un homme affectant le bel air, et un vieillard amoureux.*)



(Le méchant poëte, chargé des intérêts de la troupe, dit ces paroles :)

Quoi ! dans ces lieux sacrés on souffre la satire !

THALIE.

Soyez les premiers à rire.

(Les Ridicules se consolent, et font une entrée, dansant tous sur les mêmes pas, et gardant toutefois, autant qu'ils peuvent, leur caractère.)

(Mercure, monté sur Pégase, descend au sacré vallon. Il interrompt la danse des Ridicules, et vient présenter trois couronnes de laurier à ces trois genres de poésie.)

MERCURE.

Chacun de vous doit être couronné :
Recevez ces présents de la part de Daphné.
Elle est maintenant déesse,
Aimant le dieu de ces lieux :
Poussez-en jusques aux cieux
Des chants remplis d'alégresse.

(Mercure revole au ciel, ayant laissé Pégase sur le double mont. Quatre auteurs lyriques et autant de Muses du même genre viennent danser en témoignage de joie; puis les Ridicules se mêlent avec eux, formant différentes figures avec des branches de laurier qu'ils portent tous, et dont ils se font des espèces de berceaux. C'est le grand ballet.)

(Après qu'ils ont dansé une fois, une Muse du genre lyrique chante ceci :)

Il n'est que de s'enflammer;
Laissez, laissez-vous charmer;
La raison vous y convie :
Sans le dieu qui fait aimer,
Que seroit-ce que la vie ?

(Le grand ballet recommence encore, puis une Muse lyrique chante ce second couplet :)

Chacun sent quelque desir;
Tout consiste à bien choisir;
Faites-vous de douces chaînes :
En amour tout est plaisir,
Et même jusques aux peines.

CHŒUR.

Aimez, doctes nourrissons :
S'il n'étoit point d'amour, seroit-il des chansons?

FIN DE DAPHNÉ.

FRAGMENT DE GALATÉE.

1682.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai point commencé cet ouvrage dans le dessein d'en faire un opéra avec les accompagnements ordinaires, qui sont le spectacle et les autres divertissements. Je n'ai eu pour but que de m'exercer en ce genre de comédie ou de tragédie mêlé de chansons, qui me donnoit alors du plaisir. L'inconstance et l'inquiétude, qui me sont si naturelles, m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulois réduire ce sujet. Si l'on trouve quelque satisfaction à lire ces deux premiers, peut-être me résoudrai-je à y ajouter le troisième[1].

PERSONNAGES.

GALATÉE, nymphe, fille de Nérée.
ACIS, berger, aimé de Galatée.
NÉRÉE, père de Galatée.
POLYPHÈME, cyclope, amoureux de Galatée.
CLYMÈNE, bergère et confidente de Galatée.
TIMANDRE, berger, amant de Clymène et confident d'Acis.
CHŒURS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANDRE.

Brillantes fleurs, naissez;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

[1] La Fontaine n'a jamais terminé ce fragment, et il ne l'a fait imprimer qu'une seule fois à la suite du *Poëme sur le quinquina*, 1682, in-12. p. 92-128. C'est cette édition que nous avons collationnée pour le texte de la nôtre. Quant aux autres détails qui concernent *Galatée*, on peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, liv. IV, t. II. p. 19 de l'édit. in-18, et p. 179 et 425 de l'édit. in-8o.

Clymène sur ces bords
Vient chercher les trésors
De la saison nouvelle :
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douces filles des pleurs
De la naissante aurore,
Méritez que la main
De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin.

Mais j'aperçois Acis : il aime Galatée.
Son ardeur pourroit bien être enfin écoutée.
Il est beau, c'est assez; et les filles des dieux
Ne consultent que leurs yeux.

SCÈNE II.

ACIS, TIMANDRE.

ACIS.

Soleil, hâte tes pas; amène ma déesse.
O qu'heureux sont les amants
Qui te reprochent sans cesse
La vitesse des moments!

TIMANDRE.

Acis!

ACIS.

J'entends la voix de l'amant de Clymè
Cher Timandre à qui seul j'ai découvert ma
N'as-tu point rencontré celle dont les beauté
Ont même sur Vénus la victoire emportée?

TIMANDRE.

Je viens de la quitter; elle aide Galatée
A se parer des trésors de ces prés.

ACIS.

C'est Galatée elle-même
Que je viens chercher en ces lieux.
Tu t'es trompé, Timandre, et crois trop à te
Quand on dit la beauté suprême,

On dit la nymphe....

TIMANDRE.

On dit la bergère que j'aime.
Nous en croirons les yeux de tout autre que vous.

CHŒUR.

Vous ne vous trompez point, bergers, ce que l'on aime
Est toujours l'objet le plus doux.

ACIS.

La voici cette nymphe; elle vient, laissez-nous,
Bergers : ce n'est qu'au seul Timandre
Que mes secrets se font entendre.

SCÈNE III.

ACIS, TIMANDRE, GALATÉE, CLYMÈNE.

ACIS.

Déesse des appas, si quelqu'un des mortels
Mettoit son cœur au pied de vos autels,
Que feriez-vous ?

GALATÉE.

Ce don ne se refuse guère.

ACIS.

S'il étoit fait par un amant?

GALATÉE.

Je ne l'en croirois pas moins capable de plaire.

ACIS.

Si c'étoit un berger qui vous dît son tourment?

GALATÉE.

Il pourroit être si charmant,
Qu'on l'écouteroit sans colère.

ACIS.

Déesse des appas, écoutez les soucis
D'Acis.
Je vous aime; et non pas comme les immortelles,
Par crainte, par devoir, sans transports, sans desir,
Sans plaisir;
Mais comme il faut aimer les belles :
Il faut auprès de la beauté
Oublier la divinité.

GALATÉE.

Berger, je vous trouve sincère;
Vous pouviez autrement témoigner votre amour :
Je devois m'en douter; vous deviez me le taire.

ACIS.

Et ne l'ayant pas fait, je dois perdre le jour.
J'y cours, et je vous vais venger de cette offense,
Indigne que je suis de mourir à vos yeux.

GALATÉE.

Ne bougez, mortel; c'est aux dieux
Que l'on doit réserver le soin de la vengeance.

ACIS.

Je suis mortel, il est vrai; mais aussi
Je puis par mon trépas faire honneur à vos charmes;
Les dieux n'en usent pas ainsi :
Leur ardeur est légère; ils aiment sans alarmes;
Et vous méritez un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, ACIS, et CLYMÈNE, *ensemble.*

Il n'est que d'avoir un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, *à Clymène.*

Le mien n'a point d'égal; et cependant, Clymène,
Qu'avez-vous fait encor pour soulager mes maux?
Que sert de dire à tout propos :
Je suis contente de sa peine?
Payez-la donc, ingrate, insensible, inhumaine!

CLYMÈNE.

Toujours les bergers
Nous nomment cruelles,
Et toujours leurs belles
Les nomment légers.
On leur est sévère;
On fait prudemment :
Cruelle bergère
Craint volage amant.

GALATÉE.

Retirez-vous tous deux; toi, Clymène, demeure.
Acis, on vous pardonne; allez, et dans ces lieux
Ne revenez de plus d'une heure.

SCÈNE IV.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ils sont partis; je ne crains plus leurs yeux.
M'ont-ils point vu rougir? Clymène, cette offense
Méritoit un courroux plus prompt et plus puissant :
Ah! qu'il est malaisé de cacher ce qu'on pense,
Et plus encor ce que l'on sent!
Cruelle loi qui veux que notre gloire
Soit de n'aimer jamais, ou n'aimer que des dieux,
Est-il juste de te croire
Plutôt que ses propres yeux?
Dès qu'un berger m'a su plaire,
Il n'est plus berger pour moi;
Tu m'ordonnes de le taire;
Injuste, et cruelle loi!
Hélas! il n'est plus temps, et déja malgré toi
J'ai flatté ce berger dans l'ardeur qui le presse.

CLYMÈNE.

Vour craignez de parler, et vous êtes déesse!
Quand on est de ce rang, l'on doit encourager
Son berger.
Pour moi, je dis au mien sans cesse
Qu'il m'a touché le cœur aussi bien que les yeux.
Je n'en dirois pas tant au plus puissant des dieux.
Le silence en amour est une erreur extrême :
Souffrez, mais déclarez vos maux;

Car qui les sait mieux que vous-même?
Que sert d'en parler aux échos?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

GALATÉE et CLYMÈNE, *ensemble.*

Hélas! pourquoi soumit-on notre cœur
A ce tyran que l'on appelle honneur?
Tous nos amants nous content leur martyre,
Et nos desirs n'oseroient s'exprimer.
Il faut nous empêcher d'aimer,
Ou nous permettre de le dire.

CHŒUR.

Aimez, déclarez vos desirs;
Car qui les sait mieux que vous-même?
Que sert d'en parler aux Zéphyrs?
Il les faut dire à ce qu'on aime.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYPHÈME.

Que vous êtes heureux, troupeaux! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.
Si l'amour vous contraint d'oublier les prairies,
Vos feux sont bientôt soulagés;
Et j'ai pour tout plaisir mes tristes rêveries;
Vain et cruel recours des amants affligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

J'aime la déité de ces rives fleuries:
Hélas! à quoi mes soins se sont-ils engagés?
J'ai beau lui tout offrir, et prés et bergeries,
Ainsi que mes soupirs, mes dons sont négligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

Mais n'aperçois-je pas celle pour qui je meurs?
La voilà, l'inhumaine: autour d'elle Zéphire
Soupire;
Son teint de lis et de roses l'attire.
Jeune et folâtre dieu, va chercher d'autres fleurs.
Laisse en repos son sein d'albâtre,
En vain tu fais la cour à cet objet charmant;
Je dois seul en être idolâtre:
Il n'est pas fait pour un volage amant.
Hélas! que me sert-il de l'aimer constamment?

SCÈNE II.

POLYPHÈME, GALATÉE.

POLYPHÈME.

Venez-vous augmenter mes peines?
Cruelle! ai-je à souffrir quelque nouveau mépris?

GALATÉE.

Tâchez de vous guérir; vos poursuites sont vaines,
Je vous donne un sincère avis.

POLYPHÈME.

Quoi! c'est le fruit de ma souffrance!
C'est le fruit de mes soins si longs et si constants!

GALATÉE.

Notre amour ne sert pas toujours de récompense;
Et ce n'est pas toujours un ouvrage du temps.

POLYPHÈME.

Vous écoutez les vœux d'un insolent, sans doute;
Un berger vous parloit tout-à-l'heure en ce lieu.

GALATÉE.

Ne pouvant vous aimer, qu'importe qui j'écoute?
Un berger qui me plaît peut passer pour un dieu.

POLYPHÈME.

Acis un dieu! Je tiens ce dieu bien téméraire.
Qu'il évite ma colère!
Polyphème est son prince; et j'ai dans ces hameaux
Cent bergers comme lui qui gardent mes troupeaux.
Ils font de votre nom résonner ces coteaux.
Si rien de moi vous pouvoit plaire,
Ma voix se mêleroit avec leurs chalumeaux.
L'autre jour je surpris au nid une fauvette,
Un rossignol et deux autres oiseaux:
Je les instruis pour vous, ils suivent ma musette,
Et chantent, sans faillir, déja deux airs nouveaux.
Peut-être aimez-vous mieux de cruels animaux:
Si ce don vous plaît davantage,
J'apprivoise deux jeunes ours:
Je n'en puis faire autant de votre humeur sauvage;
Mes dons vous irritent toujours.
J'ai des forêts, j'ai des campagnes,
Des parcs où vous et vos compagnes
Pourrez chasser: tous ces biens sont à vous.
Recevez-les, beauté céleste,
Avec un autre don que je préfère à tous;
C'est mon cœur percé de vos coups.

GALATÉE.

Je ne veux ce cœur, ni le reste.

POLYPHÈME.

Ah! cruelle! c'est trop: gardez que le courroux
Ne me porte à la fin à quelque violence.

GALATÉE.

Une déesse ne craint rien.

POLYPHÈME.

Qu'Acis craigne du moins, lui de qui l'insolence
Ose me disputer ce qui fait tout mon bien.

GALATÉE.

Moi, le bien d'un cyclope?

POLYPHÈME.

Un cyclope possède
Ce que l'Olympe a de plus beau.

Il est vrai que Vénus vous cède;
Mais je vaux bien Vulcain; je me suis vu dans l'eau.
Je vaux peut-être mieux que votre Acis lui-même:
Du moins par mes transports j'ai ses feux surpassés.

GALATÉE.

Eh bien, je crois Acis moins beau que Polyphème:
Cependant il me plait, je l'aime, c'est assez.
L'amour a ses raisons; mais j'ai beau vous le dire.

POLYPHÈME.

L'amour est sans raison; mais j'ai beau me le dire,
J'aimerai malgré moi.

GALATÉE.

J'aimerai malgré vous.

POLYPHÈME et GALATÉE, *ensemble*.

Heureux ceux que ce dieu blesse des mêmes coups!
Heureux les cœurs unis sous un commun martyre!
Tous leurs tourments leur semblent doux.

POLYPHÈME.

Ma présence vous irrite;
Je le vois bien, cruelle. Adieu. Qu'Acis évite
Mon courroux:
S'il approche jamais de vous,
S'il vous parle, s'il vous regarde,
S'il ose seulement prononcer votre nom;
Voyez cet abyme profond,
C'est ce que ma fureur lui garde.

SCÈNE III.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ses menaces me font trembler.
Acis n'osera plus me voir ni me parler.
O dieux! il l'ose encor! Le voici; c'est lui-même.
Malheureux, fuis Polyphème:
Fuis vite; il n'est pas loin; s'il te voit... Mais, hélas!
Je parle aux vents; Acis ne m'entend pas.
Clymène, cours à lui.

GALATÉE, *demeurée seule*.

Que l'amour a d'alarmes!
Que de soucis rendent amers ses charmes!
Quel dieu jaloux, corrompant ce plaisir,
Voulut qu'il fût mêlé de peines,
Et de ces plus aimables chaînes
Fit un sujet de crainte, ainsi que de desir!

SCÈNE IV.

GALATÉE, ACIS, CLYMÈNE, TIMANDRE.

GALATÉE.

Fuyez, Acis, fuyez; je frémis quand je pense
Au sort dont un tyran menace nos amours.

ACIS.

Est-il d'autre danger pour moi que votre absence?
Laissez là le soin de mes jours.

GALATÉE.

Qui le prendra que celle qui vous aime!
Encor si je pouvois vous suivre chez les morts!
Mais vous irez sans moi trouver la Parque blême:
Elle rira de mes efforts.

ACIS.

Zéphyrs, portez aux dieux ces paroles charmantes.
Citoyens de l'Olympe, avez-vous des amantes,
En avez-vous qui d'un mot seulement
Puissent de Jupiter faire ainsi la fortune?
Allez, votre ambrosie est chose trop commune;
Je ne la daignerois souhaiter un moment.
Après cette gloire suprême,
Si je ne meurs de plaisir et d'amour,
Je mérite que Polyphème
A son rival ôte le jour
Aux yeux de sa maîtresse même.

GALATÉE.

Berger, vous prodiguez mon bien;
Votre vie est à moi: cherchez quelque retraite
Qui de nos feux ne dise rien,
Quelque grotte sourde et muette:
Galatée, Hymen, et l'Amour,
S'y rendront sur la fin du jour
Par la route la plus secrète.
Cependant je prierai le Sort
Qu'il vous accorde l'ambrosie.
Ne la méprisez plus si fort:
Elle vous ôtera la crainte de la mort,
Sans qu'il vous en coûte la vie.
J'ai découvert à mon père nos feux:
Il y consent; il veut ce que je veux.
Le voilà qui sort de son onde.
Peut-être à nos desirs a-t-il déja pourvu,
Et déja du Sort obtenu
Ce qu'il refuse à tout le monde.
Mais que ne fait-on point pour les filles des dieux!
Cependant gardez-vous d'approcher ce rivage;
Allez. Et vous, Timandre, arrachez-le à ces lieux:
Si vous m'aimez, s'il m'aime, arrêtez son courage.
Je vous confie Acis, conservez-moi ce gage;
Je n'ai rien de plus précieux.

SCÈNE V.

NÉRÉE, GALATÉE.

NÉRÉE.

Ma fille, votre amant doit perdre la lumière.
Le Sort m'a répondu: Vous me pressez en vain;
Si j'écoutois quelque prière,
Je cesserois d'être Destin.
Je viens d'abandonner la trame d'un monarque
Aux ciseaux de la Parque.

Afin de la fléchir, il offroit des trésors :
Mais l'or n'a point de cours au royaume des morts ;
Caron passe à présent ce prince dans sa barque.
Et vous me voulez obliger
A rendre immortel un berger !

GALATÉE.

Quoi ! mon berger mourra ! Destin, pour toute grace,
Je te demande qu'il ne passe
Qu'après mille soleils le fleuve sans retour.
Je te demande, au moins, que dans le noir séjour
Tu me permettes de le suivre.
Ne me condamne point au supplice de vivre,
Après avoir perdu l'objet de mon amour.

GALATÉE et NÉRÉE, *ensemble.*

Aveugle enfant, que sert qu'on te révère ?
Affranchis-tu tes sujets de la mort ?
Elle les prend ; et si tu t'en sais faire
D'autres nouveaux, elle les prend encor.
Vos déités sont un mal nécessaire.

NÉRÉE.

Allons trouver Acis.

GALATÉE.

Allons : puisqu'il n'espère
Contre Pluton nulle faveur,
Faisons qu'il cache son ardeur ;
Empêchons-le au moins de paroître,
Si l'amour laisse entrer la peur
Dans les cœurs dont il est le maître.

CHŒUR DE BERGERS ET DE NAÏADES.

UN BERGER et UNE BERGÈRE.

Pluton a son heure
Ainsi que l'Amour :
Il faut que tout meure,
Que tout aime un jour.
L'une et l'autre cour
En sujets abonde ;
Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

CHŒUR.

Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

LE BERGER et LA BERGÈRE.

Humains, qui devez tous un voyage à Cythèr
Ne laissez point passer la saison des beaux jo
Le temps d'aimer ne dure guère,
Et celui de mourir, hélas ! dure toujours.

DEUX AUTRES BERGERS.

Le plus beau de l'âge
Le premier s'enfuit :
C'est être peu sage
D'en perdre le fruit ;
Car tout ce qui suit
N'est que soins et peine,
Douleur et chagrin ;
Et puis à la fin
La mort nous entraîne.

CHŒUR.

Goûtons la saison des fleurs ;
Usons des lis et des roses :
Bientôt la saison des pleurs
Viendra finir toutes choses.

FIN DE GALATÉE.

ASTRÉE[1],

TRAGÉDIE LYRIQUE EN TROIS ACTES. — 1691.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

APOLLON.
ACANTHE, suivant d'Apollon.
LA NYMPHE DE LA SEINE.
CHŒUR DES MUSES.
CHŒURS DE BERGERS.
NYMPHES, suivantes de la Seine.
ZÉPHIRE.
FLORE ET SA SUITE.

PROLOGUE.

(Le théâtre représente la vue de Marly dans l'éloignement, et les bords de la Seine sur le devant.)

APOLLON *descend*.

LA NYMPHE.

Dieu du Parnasse et du sacré vallon,
Quelle aventure en ces lieux vous attire?

APOLLON.

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,
Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE.

Notre monarque vous promet
Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON.

Jupiter lui-même auroit peine
A calmer aujourd'hui tant de peuples divers.
Rien n'impose à présent silence à l'univers;
Et cependant je vois les nymphes de la Seine
S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse;
La terreur et l'effroi respectent ces beaux lieux.
Des chants les plus délicieux
Nos bois retentissent sans cesse.
La paix règne dans nos ombrages.
Le murmure des eaux, les plaintes des amants,
Les rossignols par leurs tendres ramages,
Occupent seuls Écho dans ces lieux si charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos accords: approchez-vous, Acanthe.
Fille de l'harmonie, ô paix douce et charmante!
Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs.
Par son retour, la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE, et ACANTHE.

O paix! reviens unir les cœurs.
Par son retour, la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHŒUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON.

Et vous, compagnons du printemps,
Zéphyrs, par qui les fleurs renaissent tous les ans,
Embellissez ces bords de leurs graces naïves;
Ramenez ici ces beaux jours;
Doux Zéphyrs, invitez à danser sur ces rives
Flore et la mère des amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zéphyrs,
Et les larmes de l'Aurore
Se joignent à leurs soupirs.
Les fleurs n'en sont que plus belles;
Jouissez de leurs attraits:
Flore à leurs graces nouvelles
Donne ici de nouveaux traits.
Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères
Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs:
Bergers, venez cueillir les fleurs;
N'y venez point sans vos bergères.
Jouissez des dons du printemps;
Tout finit, profitez du temps.

CHŒUR.

Jouissons des dons du printemps;
Tout finit, profitons du temps.

ACANTHE.

On se plaint ici des cruelles;
C'est un beau sujet pour nos chants.
Rendons-les tendres et touchants;
Ils pourront inspirer l'amour aux cœurs rebelles.

LA NYMPHE.

Ce n'est point par de doux sons,
Par des vers et des chansons,
Qu'on rend un cœur moins sévère,
Il faut plaire;
Qui n'est pas fait pour charmer
Ne doit point aimer.

[1] L'opéra d'Astrée fut mis en musique par Colasse, et joué en 1691: il n'eut que peu de succès.

ACANTHE.

Souvent dans le fond des bois
Les bergers joignent leurs voix,
En dansant sur la fougère;
Et souvent par leurs doux sons
Le cœur de quelque bergère
Est le prix de leurs chansons.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

LA NYMPHE et ACANTHE.

Si les bergers lui font leur cour,
Les rois lui rendent leurs hommages.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

LA NYMPHE et ACANTHE.

Il n'est point de lieux si sauvages,
De cœurs si fiers, d'esprits si sages,
Que ce dieu ne dompte à leur tour.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

APOLLON.

Vos chants sont pour l'amour, ma lyre est pour la gloire.
Du nom de deux héros je veux remplir les cieux,
De deux héros que la victoire
Doit reconnoitre pour ses dieux.
Le Rhin sait leur vaillance,
Le Danube en pourra ressentir les effets.
Qui peut mieux qu'Apollon en avoir connoissance?
Mais je veux taire ces secrets;
Louis m'apprend par sa prudence
A cacher ses projets.
Muses, profitez d'un asile
Où tout est paisible et tranquille.
Représentez, dans ce séjour,
Un spectacle où règne l'amour.
Ce dieu récompensa quelques moments de peine
Qu'eurent Astrée et Céladon;
Faites voir aux bords de la Seine
Les aventures du Lignon.

LES CHOEURS.

Que nos chants expriment nos flammes;
Répandons dans tout ce séjour
Le charme le plus doux des ames,
Les chansons, les vers, et l'amour.

PERSONNAGES.

ASTRÉE, bergère.
CÉLADON, amant d'Astrée.
SÉMIRE, amant d'Astrée.
PHYLLIS, confidente d'Astrée.
HYLAS, berger.
TIRCIS, berger.
GALATÉE, princesse du Forez.
LÉONIDE, confidente de Galatée.
ISMÈNE, fée.
TROUPES DE DRUIDES.
TROUPES DE BERGERS ET DE BERGÈRES.
ESPRITS AÉRIENS.
NYMPHES.
GÉNIES.
PEUPLES du Forez.
TROUPE de la suite d'Ismène.
LISETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le pays du Forez, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs hameaux et bocages.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRE.

Perfide que je suis! infortuné Sémire!
Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martyre?
Que me sert de troubler d'innocentes amours?
J'aime Astrée, et je tente un dessein téméraire.
Je détruis son amant; mais que fais-je pour moi?
Ce qui le rend suspect de violer sa foi
Me rend-il capable de plaire?
Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.
L'implacable dépit, les injustes soupçons,
L'aveugle et la sourde colère,
La jalousie, au repos si contraire,
Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont en vain procuré le secours des enfers.
Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
Les mensonges divers à quoi tu donnes cours
Soulageront-ils ton martyre!
Que te sert de troubler d'innocentes amours?

Je me venge, il suffit; je fais des misérables.
N'est-ce pas un bien assez doux?
Achevons; puis retirons-nous
En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,
Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi!

Je vois déja cette bergère en larmes:
Ce doit être l'effet des dernières alarmes
Par qui mon imposture a séduit sa raison.
Laissons sur son esprit agir notre poison.

SCÈNE II.



ASTRÉE, PHYLLIS.

ASTRÉE, *donnant à Phyllis une lettre ouverte.*
Avois-je tort, Phyllis? Tu vois ces témoignages;

De sa main propre ils sont tracés :
Considère de quels outrages
Mes feux y sont récompensés.
Ne me parle jamais du traître.
Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHYLLIS.

Ne le soupçonnez pas, ma sœur.

ASTRÉE.

Voici pourtant ses traits, peux-tu les méconnoître?

PHYLLIS.

Je connois encor mieux son cœur;
Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.
Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin
Embrasser les genoux d'Aminte?

PHYLLIS.

C'est un reste de feinte :
Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte
Il feignoit des transports qu'il ne pouvoit sentir.
Qu'un véritable amant a de peine à mentir!

ASTRÉE.

Eh! qu'il ne mente plus.

PHYLLIS.

Sait-il votre pensée?
Il voit, depuis quelques jours,
Que sa flamme est traversée,
Et qu'on trouble vos amours.
Il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t-il dit?

PHYLLIS.

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'étoit que trop connu;
N'auroit-il pas prévu ma crainte,
Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu....

PHYLLIS.

Ma sœur, bannissez ces alarmes.
Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux?

ASTRÉE.

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes.
Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.
Hélas! qui feint d'aimer est toujours téméraire :
De la feinte à l'effet, on n'a qu'un pas à faire :
C'est un écueil fatal pour la fidélité :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.

PHYLLIS.

Les coquettes les plus belles
Ne touchent que foiblement.
On peut, par amusement,
Feindre de brûler pour elles;
Et le plus crédule amant
Les regarde seulement
Comme on fait les fleurs nouvelles,
Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.
Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre
Du trait le plus commun et le moins redouté :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.
Il le prévoyoit bien, le traître, l'infidèle.
J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours :
Il résista long-temps, je persistai toujours.
Trouvoit-il Aminte si belle?
Je lisois dans ses yeux une secrète peur.
L'ingrat avoit raison de craindre pour son cœur.

PHYLLIS.

C'étoit à vous d'avoir de la prudence,
En l'éloignant du danger
De changer.

ASTRÉE.

C'étoit à lui d'avoir de la constance,
En résistant au danger
De changer.

PHYLLIS.

A vos soupçons je ne saurois me rendre :
Mais voici mon dessein, ma sœur.
D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur;
Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur;
C'est le moyen de tout apprendre :
Elle lui dira son secret.
Je l'attends; vous savez combien il est discret.
Le voici.

SCÈNE III.

ASTRÉE, HYLAS, PHYLLIS.

PHYLLIS.

J'ai besoin, Hylas, de votre adresse.
Puis-je compter sur vos serments?
Vous me rendez des soins; mais ces empressements
Sont-ils des effets de tendresse?
Ou ne sont-ce qu'amusements?
Sans cesse vous allez de bergère en bergère,
Jurant de sincères amours :
Zéphire n'eut jamais d'ardeur si passagère;
Eh! comment s'assurer qu'une ame si légère
Puisse ne l'être pas toujours?

HYLAS.

Quoi! vous doutez si je vous aime?
Eh! qui pourroit, Phyllis, vous voir sans vous aimer?
Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime!

PHYLLIS.

Déclarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage;
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma sœur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi.
L'Amour ne réservoit ce miracle qu'à toi.

HYLAS.

Si je n'aime Phyllis, que ce dieu me haïsse!
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits!
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits!

PHYLLIS.

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminte et d'un berger.

HYLAS.

N'est-ce pas Céladon? La chose est si publique,
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHYLLIS.

Il vient, partez.

HYLAS.

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTRÉE et PHYLLIS.

Voyons comment le traître, l'infidèle,
Soutiendra son manque de foi.

PHYLLIS.

Adieu; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

SCÈNE IV.

CÉLADON, ASTRÉE.

CÉLADON.

Hé quoi! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement!
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.
On n'entend en tous lieux que des chants d'alégresse.
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.
Cependant vous rêvez : d'où vient cette tristesse?

ASTRÉE.

Berger, vous paroissez aujourd'hui bien paré :
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré?

CÉLADON.

Les vôtres, ma déesse.
Il n'est rien en ces lieux
Qui ne s'efforce de vous plaire;
Et c'est pour attirer vos regards précieux,
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Étalent ce qu'ils ont de plus délicieux :
L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous;
Je sais qu'en votre cœur une autre est préférée;
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON.

Ciel! mes vœux ne sont pas pour vous!
Dieux puissants qu'ici l'on révère,
Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous;
Si quelque autre qu'Astrée à mes desirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups!

ASTRÉE.

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON.

Juste Ciel! vous doutez encore de ma foi!
Mais quel est cet objet dont mon ame est ravie?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Ah! du moins...

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoi! sans l'entendre
Condamner un amant si fidèle et si tendre!

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire,
Et puisque votre arrêt me livre au désespoir,
J'y cours; et respectant votre injuste colère,
Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr; et votre ame,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

SCÈNE V.

ASTRÉE.

Seroit-il innocent? me serois-je trompée?
Soupçons dont j'ai l'ame occupée,
Dois-je donc vous bannir? L'ai-je à tort condamné?
En quel trouble me met cette fuite soudaine!
Qu'as-tu fait, bergère inhumaine?
Où s'en va cet infortuné?
Ne le pas écouter! se rendre inexorable!
Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,
Me font craindre pour lui; que ne dis-tu pour toi,
Bergère misérable!
Tu ne l'as pu haïr, quand tu l'as cru coupable;
Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi!
Cours, malheureuse, cours, va retarder sa fuite.

Céladon! Céladon!... Hélas! il précipite
Ses pas et son cruel dessein :
Il est sourd à mes cris, et je l'appelle en vain;
Je n'en puis plus; la force et la voix, tout me quitte.

SCÈNE VI.

(Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an neuf, à la place d'Adamas.)

TROUPES DE DRUIDES, DE PATRES SYLVAINS, FAUNES, BERGERS ET BERGÈRES.

UN DRUIDE.

Maîtres de l'univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux.
Conservez dans nos bois leur ombre tutélaire.
Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ni des grandeurs, ni du renom,
Ni des richesses excessives;
Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous.
Nos destins seront assez doux,
Si les bergères de ces rives
Ne font régner que de chastes desirs
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE et LE CHŒUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies;
Faites régner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons;
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER et LE CHŒUR.

Accourez, bergers fidèles;
Célébrez tous, en ce jour,
Vos bergères et l'Amour :
Chantez vos feux et vos belles.

CHŒUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts,
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos cœurs, seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant, inutile,
Tout le reste de l'univers.

SCÈNE VII.

UN BERGER, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

Pour pleurer Céladon cessez vos doux accords;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensevelir.

CHŒUR.

O perte irréparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce sacré don sur un autel du temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

SCÈNE VIII.

PHYLLIS, ASTRÉE.

PHYLLIS.

Céladon dans les flots a terminé sa vie,
Comment le dirai-je à ma sœur?

ASTRÉE.

Je le sais, Phyllis : ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.
Déteste-moi; c'est peu de me haïr :
Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.
Il s'est perdu! Je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour?
Je ne verrai plus ce que j'aime!
Cher amant, as-tu pu me quitter sans retour?
Notre bonheur étoit suprême;
Les dieux nous l'envioient du haut de leur séjour.
Tu t'es perdu! je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour?

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins de Galatée, et dans l'éloignement le palais d'Isoure.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GALATÉE.

Je ne me connois plus; quelle nouvelle ardeur
Se rend maîtresse de mon cœur?
Un berger cause ces alarmes.
Doux et tranquilles vœux, qu'êtes-vous devenus?
Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCÈNE II.

GALATÉE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Princesse, cherchez-vous ici la solitude?

GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquiétude.
Mais que fait Céladon? Dis-moi, qu'en penses-tu?
Je vois qu'en secret tu me blâmes
D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes;
Mais, hélas! qui n'auroit vainement combattu
Contre les traits dont il a su m'atteindre?

Il alloit expirer; l'onde venoit d'éteindre
Le vif éclat de ses attraits;
La pitié lui prêta ses traits.
L'oracle, les destins, tout lui fut favorable;
Rien ne vint s'opposer à ma naissante ardeur.

LÉONIDE.

Que de raisons ont fait entrer dans votre cœur
Un ennemi si redoutable!

GALATÉE.

Mes yeux me trompent-ils? C'est à toi d'en juger.

LÉONIDE.

Princesse, il est charmant; mais ce n'est qu'un berger.

GALATÉE.

Par les nœuds de l'hymen, le sceptre et la houlette
Se sont unis plus d'une fois.
L'amour n'est plus amour, dès qu'il cherche en ce [choix
Une égalité si parfaite.
Mon cœur est excusable; et Galatée enfin
Seroit-elle, sans toi, dans cette peine extrême?
Léonide, ce fut toi-même
Qui me fis, malgré moi, consulter ce devin.
Princesse, me dit-il, voici votre destin.
Une étoile ennemie, autant que favorable,
Peut vous rendre en hymen heureuse ou misérable.
Dans ce miroir regardez bien ces lieux :
Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre;
Celui qui s'offrira le premier à vos yeux
Est l'époux que le Ciel vous ordonne de prendre.
J'aperçus ce berger : résisterai-je aux dieux?

LÉONIDE.

Princesse, son Astrée a pour lui trop de charmes.

GALATÉE.

Eh! n'ai-je pas les mêmes armes?
N'est-ce rien que mon rang auprès de Céladon?

LÉONIDE.

Vous ne connoissez pas les bergers du Lignon.
Leurs amours sont leurs dieux : l'offense la plus noire
Pour eux est l'infidélité.
Aimer, fait leur félicité;
Aimer constamment, fait leur gloire.

GALATÉE.

Toutes les conquêtes d'éclat
Flattent la vanité des hommes. [sommes,
Quelque constants qu'ils soient, dans les lieux où nous
La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat.
Je tremble, je le vois. Quoi! même en ma présence
Il soupire, il se plaint aux échos d'alentour!

LÉONIDE.

Il n'est plein que de son amour.
Par ses chagrins, jugez de sa constance.

SCÈNE III.

GALATÉE, CÉLADON, LÉONIDE.

GALATÉE.

Céladon, contemplez nos jardins et nos bois;
Qui ne croiroit que Flore y tienne son empire!
De ces oiseaux qu'amour inspire
Écoutez les charmantes voix.
A charmer vos ennuis en ces lieux tout conspire:
Cependant c'est en vain que tout vous fait la cour.
Nos soins, nos vœux, ce beau séjour,
N'ont point d'agrément qui vous flatte.
Galatée a sujet de se plaindre de vous:
Faut-il que sans effet sa présence combatte
Cette tristesse ingrate
Que vous osez conserver parmi nous?

CÉLADON.

Princesse, ma douleur n'est pas en ma puissance:
Je sors, vous le savez, du plus affreux danger;
Puis-je m'empêcher d'y songer?

GALATÉE.

Songez plutôt à ma présence;
C'est la seule reconnoissance
A quoi je veux vous engager.
Vous soupirez, vous vous plaignez sans cesse:
Si c'est d'une ingrate maîtresse,
Changez; vous pouvez faire un choix rempli d'appas.
A souffrir tant de maux quel cœur peut vous contrain- [dre?
Hélas! le mien ne comprend pas
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais quelle est cette Astrée? et depuis quand ses coups
Tiennent-ils votre ame asservie?
Votre esclavage étoit-il doux?

CÉLADON.

Belle princesse, comme à vous,
Hélas! je suis bien loin de lui devoir la vie.

GALATÉE.

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moi l'accident funeste.

CÉLADON.

J'y tombai, vous savez le reste;
Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATÉE.

Vous pâlissez! vous changez de visage!

CÉLADON.

Nymphe, c'est malgré moi que sous un doux ombrage
L'aspect de ce fatal rivage
A rappelé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE.

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le Ciel vous délivrer!

Divertis ses soins, Léonide;

Fais-lui voir de ces lieux toutes les raretés;
Parle-lui de cet antre, où des flots enchantés,
Faisoient connoître un cœur ou constant ou perfide.

SCÈNE IV.

CÉLADON, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Dans le fond de ce bois est un antre sacré;
Là, jadis chacun à son gré
Pouvoit, en regardant dans une onde fidèle
Qui coule en ce lieu révéré,
Connoître si l'objet en son cœur adoré
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette fontaine a nom, la Vérité d'amour:
On n'en approche plus; deux monstres à l'entour
Interdisent l'abord d'une source si belle.

CÉLADON.

Léonide, je sais que cet enchantement
Nuit ou sert à plus d'un amant:
Voyez combien il m'est contraire.
Sans ces monstres pleins de fureur,
Astrée auroit pu lire en cette onde sincère
Mon innocence et son erreur;
Elle m'auroit trouvé fidèle.

LÉONIDE.

Vous aimez trop une beauté cruelle:
Oubliez-la: cédez à des transports plus doux,
Et songez qu'en ces lieux il est une princesse
Dont les appas et la tendresse
Sont dignes d'un amant aussi parfait que vous.
Laissez la constance
Aux heureux amants.
Vous souffrez mille tourments;
Vous aimez sans espérance.
Laissez la constance
Aux heureux amants.
Des plaisirs les plus charmants
Amour ici récompense
De si justes changements.
Laissez la constance
Aux heureux amants.

CÉLADON.

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire;
Et dans mes premiers feux je veux persévérer.
Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON et LÉONIDE, *ensemble*.

Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire;
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON.

Votre princesse est jeune et belle;
Elle mériteroit le cœur d'un souverain.
Mais celui d'un berger! quelle gloire pour elle!
Nymphe, vous combattez en vain
La foi que j'ai jurée:
Combattez-la quand vous verrez Astrée.

LÉONIDE.

Sa beauté ne sauroit excuser sa rigueur.
Céladon, il est vrai, votre bergère est belle;
Mais elle est fière, elle est cruelle,
Elle abuse de votre cœur.

CÉLADON.

Ah! si j'étois dans nos bocages!
Si leurs frais et sacrés ombrages
Pouvoient servir de temple à l'objet de mes feux!
Si mon cœur y pouvoit sacrifier sans cesse
Au souvenir de sa déesse,
Que je me trouverois heureux!

SCÈNE V.

ISMÈNE, FÉE; LÉONIDE, CÉLADON.

ISMÈNE.

Le Ciel exaucera mes vœux;
Il me l'a fait savoir. Je suis la fée Ismène:
Ma puissance et mon art vont vous tirer de peine.

LÉONIDE.

Qui vous rend à ces lieux, Ismène, dites-moi?

ISMÈNE.

L'ordre secret des dieux: j'exécute leur loi.

LÉONIDE.

Quels biens votre pouvoir ne va-t-il pas répandre
Dans cet heureux séjour!

ISMÈNE.

Mon oracle doit vous l'apprendre
Avant la fin du jour.
Céladon, mettez fin à vos tristes alarmes.
Votre bergère par ses larmes
Veut elle-même vous venger:
Elle croit que de son berger
L'ame encor dans les airs, faute de sépulture,
Autour de ces hameaux errante à l'aventure,
Attend qu'un vain tombeau la vienne soulager.

CÉLADON.

Confidente des dieux, un amant trop fidèle
Attend tout de votre savoir:
Faites, par son divin pouvoir,
Que, libre et dans nos bois, j'adore ma cruelle.

ISMÈNE.

Je ferai plus encore et pour vous et pour elle.
Dans ce moment mon art vous fera voir
Ses regrets et son désespoir.

ISMÈNE, *aux ministres de sa puissance.*

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,
Calmez de ce berger les peines infinies;
Faites-lui voir Astrée, et cachez-le à ses yeux.
Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux dieux.

Et le temple, et l'autel, et les cérémonies
Vous ont été déja par mon ordre prescrits :
Faites votre devoir, purs et légers esprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

(*Les esprits aériens descendent sur un tourbillon de nuages, et construisent un temple dédié à Astrée : le jardin se change entièrement en forêt.*)

SCÈNE VI.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon :
Reposons-nous, ma sœur ; entrons dans ce bocage.

ASTRÉE.

O dieux ! j'y vois un temple.

PHYLLIS.

Il porte votre nom.
Je viens de voir, au fond de cet ombrage,
Ces mots écrits par Céladon :

« C'est dans cette demeure
« Qu'un amant exilé cherche en vain quelque paix.
« Que, pour le prix des pleurs qu'il y verse à toute heure,
« Puisse Astrée être heureuse, et n'en verser jamais ! »

ASTRÉE.

Quoi ! de son ennemie il en fait sa déesse !
Au moment que je viens de causer son trépas
Il me consacre un temple, et demeure ici-bas
Afin de m'adorer sans cesse !
Dans ce sombre réduit retirons-nous, ma sœur.
Pourrois-je, après de tels outrages,
Sans honte et sans remords jouir d'un tel honneur ?
Un tombeau m'est mieux dû qu'un temple et des hommages.

SCÈNE VII.

ASTRÉE, PHYLLIS, HYLAS, TIRCIS, CHŒUR DE DEMI-DIEUX, DE NYMPHES, ET DES MINISTRES D'ISMÈNE.

UN GÉNIE.

N'approchez point, profanes cœurs !
C'est ici le temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée,
S'il ne sent de pures ardeurs.

CHŒUR.

C'est ici le temple d'Astrée :
N'approchez point, profanes cœurs !

LE GÉNIE.

Soyez sensible, Astrée, au sort de votre amant.
Pour lui nos voix à tout moment
Font résonner ici mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous ; il n'a pour tous desirs
Que de se consoler, en ses peines cruelles,
Par de vains et tristes plaisirs.

HYLAS.

Voilà l'effet que produit la constance.
Vantez, bergers, votre persévérance !

TIRCIS.

C'est un devoir de persister toujours
Dans les mêmes amours.

HYLAS.

C'est une erreur de persister toujours
Dans les mêmes amours.

TIRCIS ET HYLAS, *ensemble*.

C'est un devoir } de persister toujours
C'est une erreur }
Dans les mêmes amours.

TIRCIS.

Hylas, y songes-tu ? Profaner un tel temple !

LE GÉNIE.

N'imitez pas son exemple.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs ;
Daignez recevoir les honneurs
Que le Ciel fait rendre à vos charmes :
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.

CHŒUR.

Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.
Que sous les pas d'Astrée ici tout s'embellisse !
Que de son nom tout retentisse !
Faisons-le répéter aux échos d'alentour :
Tous les cœurs lui rendent les armes ;
Et célébrer ses charmes,
C'est célébrer le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE VIII.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Retirons-nous aussi, quittons cette demeure ;
La peur m'y saisit à toute heure.
Il est tard, et chacun s'en retourne aux hamea
L'ombre croît en tombant de nos prochains cote
Rejoignons ces bergers, déja la nuit s'avance,
Dans ces lieux règne le silence.
Bergers, attendez-nous.... Ils ne m'écoutent p

ASTRÉE.

C'est de moi seulement qu'ils détournent leurs
Eût-on dit qu'un jour cette Astrée
Seroit l'horreur de la contrée ?
Tout le monde me fuit ! on a raison, Phyllis ;
Qui ne détesteroit mes fureurs excessives ?
O lieux que mon berger a long-temps embellis
Redemandez-moi tous l'ornement de vos rives.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la fontaine de la Vérité d'amour, dans une forêt agréable.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTRÉE.

Enfin me voilà seule, et j'ai trompé Phyllis.
Venez, monstres cruels : ce n'est pas que j'espère
Que ma beauté foible et légère
Donne atteinte à des sorts par l'enfer établis ;
Je ne veux que mourir.
Céladon ! tu m'appelles.
Si parmi les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher ici-bas,
Plains la bergère qui t'adore ;
Ce n'est plus pour moi que l'aurore
Reparoîtra dans nos climats.

Chère ombre, je te suis. Adieu, rives cruelles ;
Adieu, soleil ; adieu, mes compagnes fidèles :
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les soupçons, les dépits, les injustes querelles ;
Celui que je regrette en a perdu le jour.
Je ne vous fuis que pour le suivre ;
A ce devoir il me faut recourir :
Si je vous ai promis de vivre,
Aux mânes d'un amant j'ai promis de mourir.

C'est trop tarder, ombre chérie :
Viens voir mon crime s'expier ;
Aide mon cœur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'usage de mes sens ?
La mort sur mes yeux languissants
Étend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours !
Quel plaisir de céder à de telles alarmes,
Pour se rejoindre à ses amours !

SCÈNE II.

CÉLADON.

Sous ces ombrages verts je viens de voir Astrée.
Bois, dont elle parcourt les détours ténébreux,
Ne me la cachez pas sous votre ombre sacrée.

O dieux ! je l'aperçois aux pieds d'un monstre affreux !
Des puissances d'enfer ministre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie ?
Inhumain, devois-tu seulement l'approcher ?
Ce dard punira ta furie.
Tous mes efforts sont vains, et je frappe un rocher.
Meurs, Céladon ; qui me retient la main ?
Fiers animaux, je vous réclame en vain ;
Tout est marbre pour moi, tout est sourd à ma peine.
Léonide, est-ce là cette faveur d'Ismène ?
Je meurs enfin ; et plût aux dieux . [yeux !
Que j'eusse, pour témoins de ma mort, ses beaux

SCÈNE III.

TIRCIS, HYLAS.

TIRCIS.

C'est ici que se doit accomplir le miracle
Que la fée a prédit aux rives du Lignon.

HYLAS.

Raconte-moi donc son oracle.
Que vois-je, juste Ciel ! Astrée et Céladon
De ces monstres cruels ont éprouvé la rage !

TIRCIS.

Le sort est accompli, ne nous alarmons pas.
Le Ciel en ces amants achève son ouvrage.
Pour finir tes frayeurs, entends l'oracle, Hylas.
Le plus constant et la plus belle,
Pour rendre à l'univers cette glace fidèle,
Détruiront un enchantement :
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle ;
Ils revivront en un moment.

HYLAS.

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du sort les mystères terribles ;
Sortons : à nos hameaux allons tout raconter.

SCÈNE IV.

ASTRÉE, CÉLADON.

ASTRÉE.

Qui me ramène au jour ? et d'où vient que je voi
L'ombre de Céladon se présenter à moi ?
Mes yeux me trompent-ils ? Son ombre ! C'est lui-
Quoi ! je reverrois ce que j'aime ! [même.
Hélas ! il a perdu le jour.
Vains et trompeurs démons, rendez-le à mon amour.
Il ouvre enfin les yeux ! il reprend tous ses charmes !
L'ai-je ranimé par mes larmes !

CÉLADON.

Où suis-je ? Le soleil éclaire-t-il les morts ?
Quoi ! je revois les mêmes bords
Où ma divinité m'interdit sa présence !
C'est elle-même que je voi.

ASTRÉE.

Ah! ne rappelez point une injuste défense;
Mes pleurs ont lavé cette offense;
Deviez-vous suivre cette loi?

CÉLADON.

Quoi! vous m'avez pleuré! Ces larmes précieuses
Auroient arrosé mon tombeau!
Divinités, de mon sort envieuses,
Avez-vous un destin si beau?
Les yeux de la divine Astrée
M'ont vengé de votre courroux:
Vous ignorez les plaisirs les plus doux:
Descendez en une contrée
Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE.

N'irritez point les dieux, et craignez leur puissance;
Vos transports les pourroient contre nous animer.
J'ai de vos feux assez de connoissance;
Vous m'aimez trop....

CÉLADON.

Peut-on vous trop aimer?

ASTRÉE.

Que je vous ai causé d'alarmes!
Ai-je trop pu les payer par mes larmes?
Ah! que nous bénirons nos fers,
Si l'Amour mesure ses charmes
Sur les tourments qu'on a soufferts!

ASTRÉE, CÉLADON, *ensemble*.

O doux souvenir de nos peines!
O nœuds par qui l'Amour recommence à former
L'espoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaisirs qui viennent nous charmer!
O doux souvenir de nos peines!

SCÈNE V.

ASTRÉE, GALATÉE, ISMÈNE, CÉLADON.

CÉLADON, *à Astrée*.

La nymphe vient à nous.

CÉLADON, *à Galatée*.

Princesse, notre sort
Vous doit faire excuser ces marques de transport.

GALATÉE.

J'ai déja tout appris d'Ismène;
Tendres amants, vos vœux sont exaucés;
Venez voir en cette eau la fin de votre peine.

ASTRÉE, CÉLADON, *ensemble*.

Nous la voyons dans nos cœurs, c'est assez.

ISMÈNE.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne:
Achevons de remplir les ordres du destin.
Tout obéit à mon pouvoir divin.
Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne:
Unissons ces tendres amants;
Ils n'ont que trop souffert; finissons leurs tourm

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces / Unissez de } tendres amants.
Ils n'ont que trop souffert; { finisons / finissez } leurs t / m

ISMÈNE.

Du haut de leur gloire éternelle
Les dieux ont daigné voir ces amants en ce jou
Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fut fidèle.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces / Unissez de } tendres amants.
Ils n'ont que trop souffert; { finissons / finissez } leurs t / m

GALATÉE.

Le printemps, avec toutes ses graces,
Ne nous paroîtroit pas entouré de plaisirs,
Si l'hiver, environné de glaces,
N'avoit interrompu le règne des Zéphyrs.

ISMÈNE.

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du martyre;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zéphire
Cause de joie à l'univers.

SCÈNE VI.

GALATÉE, ISMÈNE, HYLAS; CHŒUR D BERGERS ET DE BERGÈRES.

GALATÉE.

Que tout ce que ma cour a de magnificence
Accompagne aujourd'hui l'hymen de ces amant
Inventez tous des divertissements
Dignes de ma présence.

ISMÈNE, GALATÉE, *ensemble*.

Amants, votre persévérance
Du sort surmonte les rigueurs;
Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligen
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceu

LE CHŒUR.

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligen
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceu

HYLAS, *aux amants qui veulent aller à la fon de la Vérité d'amour*.

Ces indiscrètes eaux vont vous accuser tous;
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos l
Sont fidèles.
A quoi sert d'être jaloux?
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire
Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que

ISMÈNE.

Esprits soumis à ma puissance,
Venez, et sous divers déguisements,
Faites connoître à ces heureux amants
es surprenants effets de votre obéissance.

SCÈNE VII.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE; LISETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

LISETTA.

Chi per mogl' mi vuol pigliar!
Son Lisetta,
Fanciulletta,
Vezzosetta,
Leggiadretta,
Son d' amore la saetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi vuol pigliar!
Ogni fior, se non è coltò,
Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi che tem' ch' al primo fiato
Certo fior troppo guardato,
Meco più non possa star.
Chi per mogl' mi vuol pigliar!

GALIOFFO, *amante di Lisetta.*

Di voi sono innamorato.
Il fantolin, Dio bendato,
Con un stral avvelenato
M' ha per voi ferito il cor.
Rispondete a tanto ardor,
; fate entrar, en sto dì fortunato,
Il mio vascel' tormentato
Nel dolce porto d' amor.

GAMBARINI, *rivale di Galioffo.*

Tu sei matt' d' amar sta bella.
Speri tu qualche mercè?
Quest' amor convien a te,
Com' all' asino la sella.
Lisetta è fatta per me,
Com' io son fatto per ella.
Son giovan, le' è giovanella;
Son fedel, le' è pien' di fe,
Com' io son fatto per ella,
Lisetta è fatta per me.

LISETTA.

O quanti becchi,
Balordi e vecchi!
Qual bruttalaccio!
Qual nasonaccio!
Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

GALIOFFO.

Voi mi sprezzate!

GAMBARINI.

Voi mi beffate!

LISETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

CHŒUR DE LA SUITE DE GALATÉE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante.
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE.

Cantiamo,
Balliamo,
Ridiamo,
Sempre viviamo così.

TROUPE DE LA SUITE DE GALATÉE.

Chantons, portons nos voix jusqu'au céleste empire.
Que les plus graves dieux, en nous entendant rire,
Y soient forcés de rire aussi.

SUITE D'ISMÈNE.

Su pigliam tutte le gioie
E mandiam tutte le noie
All' inferno in questo dì.

TOUS ENSEMBLE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante:
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

FIN D'ASTRÉE.

ACHILLE,

TRAGÉDIE[1].

PERSONNAGES.

ACHILLE.
PATROCLE.
BRISÉIS.
LYDIE.
AJAX.
ULYSSE.
PHŒNIX.
ARBATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRISÉIS, LYDIE.

LYDIE.

Nous vous revoyons donc, heureuse Briséis!
L'injuste Agamemnon, pour venger son pays,
Vous rendant au héros à qui vous sûtes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colère.

BRISÉIS.

Moi, le vouloir fléchir! Lydie, y pensez-vous?
Moi, troubler le repos qu'il doit à son courroux!
Il a quitté par-là l'intérêt des Atrides,
Par-là laissé de Mars les fureurs homicides;
Et lorsque seul en paix il voit même les dieux
En mortels attaquer et défendre ces lieux,
J'irai de leurs débats le rendre la victime!
Il servira les Grecs qui souffrent qu'on l'opprime!
Non, Lydie; épargnons des jours si précieux.
Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux:
Qui du camp s'en est plaint? On s'est tu: ce silence,
Si Briséis est crue, aura sa récompense.

LYDIE.

Achille le jura dès votre enlèvement.

BRISÉIS.

C'est à moi d'avoir soin qu'il tienne son serment.
Le sort ne m'aura point contre lui pour complice;
Contentons-nous qu'Ajax, Phœnix, avec Ulysse,
Députés par les Grecs, implorent son secours:
Nous-mêmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous savez quel destin l'attend sur ces rivages.

LYDIE.

Je ne m'arrête point à tous ces vains présages;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assiéger ce rempart?
Quand se proposent-ils de revoir leur patrie?

BRISÉIS.

Je ne sais, et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince seul qui fait mon souvenir.
Des soucis de l'état c'est trop s'entretenir:
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille?
Lorsque j'étois absente, a-t-il été tranquille?
Vous parloit-il de moi? que vous en a-t-il dit?
Me puis-je flatter d'être encore en son esprit?
Et Patrocle? sans doute il est toujours fidèle?
Je vous trouve, du moins, toujours charmante et belle.

LYDIE.

Que ce soit mon mérite, ou la faveur des cieux,
Patrocle jusqu'ici me voit des mêmes yeux.
L'hymen seroit déja garant de sa constance;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,
A son retour en Grèce il veut qu'il soit remis.
Admirez qu'en amants changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse.

[1] La Fontaine n'a composé que deux actes de cette tragédie d'*Achille*: il est probable qu'il les envoya à son ami de Maucroix, qui l'engagea à ne point continuer; et il déféra si bien aux sages conseils de cet ami, que personne de son temps, ni même long-temps après sa mort, ne s'étoit douté qu'il s'étoit aussi essayé dans le genre tragique, jusqu'à ce que d'Olivet, éditeur de quelques unes des œuvres de François de Maucroix, eut déposé en 1740 des manuscrits de cet auteur, parmi lesquels se trouvoient les deux actes d'*Achille* de La Fontaine, écrits en entier de sa main, et contenant quelques notes qui annonçoient de quelle manière il se proposoit de terminer cette tragédie. Les auteurs de la *petite Bibliothèque des théâtres* ont les premiers, en 1785, publié sur le manuscrit ces deux actes inédits de notre fabuliste; et c'est d'après l'édition qu'ils en ont donnée qu'on les a réimprimés dans toutes les éditions de La Fontaine. Nous avons collationné avec un grand soin le manuscrit autographe de ces deux actes, qui est à la Bibliothèque du Roi: ce qui nous a donné les moyens de rectifier les négligences des premiers éditeurs, et de rétablir des vers entiers qu'ils avoient omis.

Vous et moi nous étions le butin de la Grèce.
Le partage étant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur :
Achille vous aima ; Patrocle aima Lydie.

BRISÉIS.

J'ai sujet en un point de vous porter envie :
Vous possédez entier le cœur de votre amant ;
Achille est occupé de son ressentiment ;
Sa gloire et sa grandeur sont encor mes rivales.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindrai pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,
En me rendant à lui, l'on veut le rengager.
Que les enfants des dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fidèles !
Souvent il vaudroit mieux qu'un cœur de moindre
De nos frêles beautés se rencontrât épris ; [prix
On le possèderoit entier et sans alarmes :
Au lieu que je crains tout ; tantôt le sort des armes,
Tantôt mon peu d'attraits, tantôt l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un roi toute la passion.

LYDIE.

Vous l'êtes de celui qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des dieux la suprême puissance.
S'il se venge, et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous :
De votre enlèvement il poursuit la vengeance.
Il eût dissimulé peut-être une autre offense ;
Mais, ne vous ayant plus, aussitôt il fit voir
Qu'en vous seule il faisoit consister son devoir ;
Qu'il vous sacrifioit l'intérêt de la Grèce ;
Qu'enfin la gloire étoit moins que vous sa maîtresse.

BRISÉIS.

Je l'avoue, et je crains peut-être sans sujet ;
Mais qui pourroit avoir un cœur moins inquiet ?

LYDIE. [même,

Vous, si vous vous savez connoître un peu vous-
Vos vœux sont soutenus d'un mérite suprême :
Si vous savez donner à ces biens tout leur prix,
Votre amant vous devra, quoique fils de Thétis.
Nous descendons de rois : notre sang nous rend di-
De l'hymen des héros même les plus insignes. [gnes
Je n'ai point oublié ce sang : imitez-moi ;
Croyez qu'un demi-dieu vous peut garder sa foi :
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

SCÈNE II.

ACHILLE, BRISÉIS, LYDIE.

ACHILLE, *à Lydie.*

Je le viens confirmer encore en sa présence.

BRISÉIS.

On vous croyoit, seigneur, par Ulysse occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir un moment je me suis échappé.

LYDIE.

Je le vais arrêter, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir votre princesse.

SCÈNE III.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Oui, madame, je prends tous les dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes pensers et mes soins.
Je sais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apanage ;
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon

BRISÉIS. [cœur.

Vous en dites assez, seigneur ; je suis contente,
Et n'osois me flatter d'une si douce attente.
Car que suis-je ? les Grecs m'ont ravi mes états :
Il ne m'est plus resté que mes foibles appas.
Ai-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que d'une ardeur constante, autant que généreuse,
Un prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeler ?
Vos promesses, seigneur, et cet excès de gloire,
Font que je n'oserois en douter, ni le croire.

ACHILLE.

C'est me connoître mal, que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter ;
Le seul devoir le fait. Je hais les cœurs frivoles :
Mes principales lois sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave ; et de qui ? d'un amant ?
C'est moi qui suis lié par les nœuds du serment.
Reposez-vous sur eux, attendez sans alarmes :
J'aurai devant les yeux ces serments et vos charmes.
Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis ;
Mais son amour pour moi, l'honneur d'être son fils,
Mes états, vos conseils, votre intérêt, madame,
Arrêtent de mon cœur l'impatiente flamme.
J'ai voulu prévenir, par un hymen secret,
Un doute et des soupçons que je souffre à regret.
Vous avez refusé ces marques de mon zèle ;
L'hymen vous est suspect sans pompe solennelle ;
J'y consens : nous verrons vos parents et les miens ;
Je reprendrai des Grecs vos états et vos biens ;
Ce fer m'en est garant.

BRISÉIS.

Ah ! seigneur, que la Grèce
Possède en paix mes biens, qu'elle en soit la maîtresse :
Je n'en estime qu'un ; vous l'allez hasarder :
Vous disposez de vous sans me le demander.
Je vous plais sans états, qu'importe d'être reine ?

ACHILLE.

Vous l'êtes ; plaire ainsi, c'est être souveraine.
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,

Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma persévérance;
N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus,
Dès demain....

BRISÉIS.

Non, seigneur.

ACHILLE.

Je ne vous presse plus:
Attendons; mais tâchez au moins d'être tranquille.

BRISÉIS.

Est-ce une chose, hélas! à nos cœurs si facile?

ACHILLE.

Vous-même, vous voulez qu'on diffère ce jour.

BRISÉIS.

Seigneur, ne cherchez point de raison dans l'amour.
J'en dis trop; cet aveu vous déplaira peut-être.
Mais quoi! j'ai beau rougir, mon cœur n'est plus le maître.
Ce que l'on sent pour vous ne se peut étouffer;
Achille ne sauroit à demi triompher.
Souffrez qu'après ces mots Briséis se retire...
Ne vous lassez-vous point de les entendre dire?
Ma rougeur me confond: je sors donc; aussi bien
Ulysse va venir, et je ne craindrois rien!
Résistez à son art, opposez-lui ma flamme;
Opposez-lui du moins la fierté de votre ame.
Que vous importe-t-il qu'on venge Ménélas?
Songez à vos parents, à vos destins, hélas!
Aux miens qui les suivront. J'ai pour tout artifice
Les pleurs que vous voyez: pourront-ils moins qu'Ulysse?
Emploierai-je des traits moins sûrs de vous toucher?...
Adieu, seigneur; gardez un courroux qui m'est cher.
Épargnez des Troyens les misérables restes;
Laissez durer encor l'œuvre des mains célestes [1].

SCÈNE IV.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Quelque fierté qu'on ait, quelque serment qu'on fasse,
Patrocle, il faut aimer. Tu me croyois de glace;
Achille te sembloit devoir tout dédaigner:
Tu vois, ainsi qu'un autre il s'est laissé gagner.
J'aime; je suis touché, je fais gloire de l'être.
L'heure enfin est venue, où, loin d'agir en maître,
En héros, qui par-tout veut être le vainqueur,
Je me rends, et connois les foiblesses d'un cœur.

PATROCLE.

N'appelez point foiblesse un tribut légitime.
Vous vous justifiez! aimer donc est-ce un crime?
Seigneur, vous me semblez toujours fils de Thétis.
Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis,
S'il en est. Quoi! les dieux vous serviront d'exemples,
La beauté dans l'Olympe aura trouvé des temples,
Et vous serez honteux de lui sacrifier!
C'est bien plutôt matière à se justifier.
Votre princesse a tout, je vois tout dans la mienne;
Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,
Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu
(Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs com-
J'en prise la conquête: une telle victoire [battu),
Ne rend point votre cœur infidèle à la gloire.

ACHILLE.

Voici d'autres combats qui me sont apprêtés...
De quel air vient à nous le chef des députés?
Vois son port, ses regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Ulysse.
Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice!
L'autre agit sans détours.

SCÈNE V.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ULYSSE.

Vous me voyez, seigneur,
Plus encor comme ami que comme ambassadeur.
Vous souvient-il des lieux où sous un mol ombrage
On faisoit, malgré vous, languir votre courage?
De nymphes entouré, vous perdiez vos beaux jours.
Thétis d'un vain danger laissoit passer le cours.
Je vous vis; j'approchai sous un habit de femme:
De l'amour des hauts faits je vous enflammai l'ame.
On vous y vit courir: ce fut par mon moyen.
Je ne viens point ici vous reprocher ce bien:
Je ne viens que vous rendre, avec dons, la princesse,
Au nom du fier Atride et de toute la Grèce.
Ne laisserez-vous point fléchir votre courroux?
Faut-il que nos transports durent autant que nous?
Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.
Songez que d'actions mémorables et belles
Vous perdez; car chez vous vaincre et combattre est un.
Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun:
Contents pour le remplir d'une seule victoire,
Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.
Le monde attend de vous de plus puissants efforts.
Si vous ne voulez pas séjourner chez les morts,
Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hom-
Hector en a semé la carrière où nous sommes. [mes.
Nous ne les cherchons plus: ils nous viennent trou-
Ilion, qui bornoit ses vœux à se sauver, [ver.
S'est rendu l'attaquant: cette superbe ville
Prétend brûler nos nefs en présence d'Achille.
Vous verrez vos amis sur la terre étendus,

[1] Ces deux derniers vers, qui sont dans le manuscrit, ont été omis dans les éditions précédentes. Comme les vers de la scène IV commencent par deux rimes féminines, il y a une faute contre les règles de la versification, que La Fontaine eût fait disparoître s'il avoit achevé cet ouvrage.

Les dieux troyens vainqueurs, les dieux grecs confondus;
Cette Troie à son tour plaignant notre misère.
Voilà, voilà, seigneur, des sujets de colère.

ACHILLE.

Vous n'êtes pas réduits encore à cet état.

ULYSSE.

Et le faut-il attendre? Est-il de potentat,
De simple Grec, qui pût se plaire en sa patrie,
Voyant de notre nom la gloire ainsi flétrie?

ACHILLE.

Si l'intérêt des Grecs est d'employer mon bras,
Pourquoi d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas?
Quand ce chef a payé de mépris leurs services,
N'ai-je pas condamné tout haut ses injustices?
Princes, je ne sais point trahir mes sentiments:
Rappelez dans vos cœurs ses mauvais traitements,
Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.
Endurez, j'y consens; rien ne vous doit contraindre:
Je vous laisse venger le foible Ménélas.
En servant toutefois ces deux frères ingrats,
Est-il, princes, est-il de Grec qui se dût taire?
J'ai fait éclat pour tous; je veux encor le faire.

ULYSSE.

Ah! ne rappelez point les déplaisirs passés.
Je veux qu'Agamemnon nous ait tous offensés;
Il faut n'y plus songer, et que notre mémoire
Se charge du seul soin d'acquérir de la gloire.

ACHILLE.

Est-ce en le redoutant qu'on espère en trouver?
La gloire est pour lui seul, il sait nous l'enlever.

ULYSSE.

Évitons donc au moins la honte et l'infamie;
Empêchons, s'il se peut, que la Grèce ne die:
« Je suis mère féconde en enfants malheureux;
« J'ai formé des héros, Troie a triomphé d'eux.
« Réduite à les revoir sans lauriers en leurs villes,
« Je ne souffrirai plus qu'ils quittent ces asiles;
« Qu'ils laissent leurs foyers, et cherchent aux combats
« Un renom que les dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je saurai m'excepter de cette obscure vie,
Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrygie.
Moi vivant, un berger ne sera point chez soi
Tranquille possesseur de l'épouse d'un roi.
J'aurai des compagnons à punir cet outrage;
Vous verrez plus d'un chef tenir même langage.
D'un même esprit que tous, seigneur, soyez porté:
Nous nous sommes ligués contre cette cité;
Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine
A des temps où les dieux auront fait rendre Hélène.
Vous les aurez alors contre vos ennemis;
Et, si vous me mettez au rang de vos amis,
Si vous trouvez qu'Ajax ait assez de vaillance,
Moi-même je vous veux aider dans la vengeance:
Aidez-nous dans ce siége, appuyez nos efforts.
Ces murs pris ou laissés, les miens et moi, pour lors
Nous vous servirons tous contre un prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable:
Mon bras y suffira, comme il a cru le sien
Capable de dompter sans moi le mur troyen.
Votre offre cependant, seigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'est pas encor là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on venger un tel affront sans vous?

ACHILLE.

Sans moi! qui touche-t-il qu'un malheureux époux?
L'union n'étoit pas si grande en nos provinces
Que nous dussions tous suivre en esclaves ces princes.

AJAX.

En esclaves! nous, rois! dites en compagnons.
Tenons-nous de leurs mains les lieux où nous régnons?
Le sang d'Atrée a-t-il du pouvoir sur le nôtre?
Sommes-nous dépendants, vous ni moi, d'aucun autre?
Ulysse voudroit-il qu'on dit qu'étant forcé
Il a de ses pareils l'intérêt embrassé?
Non, sans doute.

ULYSSE.

Il falloit venger nos diadèmes.
L'affront fait à ces rois retomboit sur nous-mêmes:
J'entrai dans leur parti de mon pur mouvement;
Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.
Cette même raison vous donna même envie:
Est-elle autre aujourd'hui que dix ans l'ont suivie?
Nous nous sommes enfin à poursuivre engagés;
Laisserons-nous des murs si long-temps assiégés?
Des murs qui pour jamais aux princes de la Grèce
Seroient un monument de honte et de foiblesse?

AJAX.

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter?

ACHILLE.

Quand j'ai lieu de me plaindre on ne me convainc guères.
Ce que vous alléguez en faveur de ces frères,
L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'hui:
Je veux bien vous payer de raison, et non lui.

ULYSSE, *à Ajax.*

Seigneur, laissons à part les disputes frivoles...
(*à Achille.*)
Et vous, fils de Thétis, écoutez mes paroles.
Vous croyez que ce chef pour unique raison
N'a que de réparer l'honneur de sa maison;
Qu'aussitôt contre vous il reprendra la haine?
Vous en allez juger par ce qui nous amène.
Rempli des qualités qui vous font estimer,
Ce prince recommence encore à vous aimer.
Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles:
Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.

Toutes ont des appas : il vous promet le choix,
Et pour dot sept cités, dignes d'autant de rois;
Cardamyle, la moindre, abonde en pâturages.

ACHILLE.

D'autres seroient flattés par de tels avantages;
Pour moi je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami, ni d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ses cités, ses présents, et sa fille;
On ne me verra point entrer dans sa famille;
Non même s'il m'offroit sept empires divers,
Non quand on m'offriroit en dot tout l'univers.

AJAX.

Vit-on jamais colère à la vôtre pareille?

ULYSSE.

Pensez-y, croyez-nous; que la nuit vous conseille.

ACHILLE.

Le conseil en est pris.

AJAX.

L'est-il ? Nous vous laissons.

ULYSSE.

Peut-être Briséis appuiera nos raisons,
Et sur le cœur d'Achille étant toute-puissante,
Du respect de nos chefs sera reconnoissante.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PHŒNIX.

Dois-je croire, seigneur, qu'Ulysse ait vainement
Essayé d'adoucir votre ressentiment?
On dit plus : vous partez, votre flotte nous quitte.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis, mais moi; car Phœnix en ceci
Prétend avoir à part ses intérêts aussi.
Je vous ai dans mes bras porté dès votre enfance.
Quand vous eûtes passé ce temps plein d'innocence,
Une jeunesse ardente exigeoit d'autres soins;
Je les pris avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devoit, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance;
C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
Par quelque amour pour moi me les avoir payés.
Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge :
Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moi seul vos yeux;
Ceux que j'en recevois, lorsque votre jeunesse,
En ne me cachant rien, me combloit d'alégresse,
Ne me suffisent pas aujourd'hui que je voi
De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moi.
« Que ne lui donnoit-il une humeur moins farouche? »
Voilà ce que l'on dit d'une commune bouche;
Et de tous les malheurs prêts à tomber sur nous,
C'est votre gouverneur qu'on accuse, et non vous.

ACHILLE.

Je n'ai point oublié vos soins et votre zèle :
J'en conserve dans l'ame un souvenir fidèle;
Mais ne prétendez pas que, contre mon honneur,
L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deviez m'enseigner à souffrir les outrages.
L'avez-vous fait?

PHŒNIX.

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû;
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'approuve la fierté; mais enfin, les injures
Se peuvent réparer : elles ont leurs mesures.

ACHILLE.

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHŒNIX.

Il le doit : la grandeur consiste à pardonner;
Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie.
Je ne vous voulois point alléguer la patrie,
Me flattant d'un crédit que je devrois avoir,
Et voulant sur votre ame éprouver mon pouvoir;
Je dédaignois aussi les adresses d'Ulysse.
Honteux qu'il nous fallût employer l'artifice,
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix :
« Nous venons, disent-ils, implorer vos exploits,
« Seigneur; ils nous sont dus, et nos propres exemples
« Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'intérêt spécieux :
Comme si Sparte étoit la Grèce tout entière!
Les lieux où Ménélas a reçu la lumière,
Ceux encore où l'on voit ces frères obéis,
Ont eu part à l'outrage, et non point mon pays.
Cependant j'accourus pour eux à cette guerre;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.
Je n'avois nul sujet de haïr les Troyens :
Pâris m'a-t-il ravi mes amours, ni mes biens?
Agamemnon l'a fait; c'est Argos, c'est Mycène,
Qui devroient ressentir les effets de ma haine.
Laissons-les : leur monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte ici nul obstacle à ses vœux.
A l'entour de ces murs je vous laisse combattre;
Les dieux les ont bâtis, nous voulons les abattre.

PHŒNIX.

Ces mêmes dieux les ont à périr condamnés.
Et puis, cette raison qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule,
Dans le cœur des humains jette peu de scrupule.

Enfin, quand ces raisons ne vous pourroient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envi se signale,
Que les soldats ont même une ardeur sans égale,
Achille est dans sa tente, et donne à Briséis
Les moments qu'il devroit donner à son pays.

ACHILLE.

Phœnix, je vous arrête; on sait quel est Achille.
Qu'il aime, et qu'en sa tente il demeure tranquille,
Tout est égal; j'ai trop établi mon renom :
Je l'étendrai plus loin. Je veux qu'Agamemnon
Me satisfasse enfin, non point par des paroles;
Ses excuses, ses dons, ses offres, sont frivoles.
Aussitôt qu'Ilion sera pris ou laissé,
Il verra ce que c'est de m'avoir offensé.
Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
J'en ferai d'autant plus éclater ma vengeance.
Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats
Attirera sur soi ma colère et mon bras.

PHŒNIX.

Qu'entends-je? à quel excès monte votre colère!
Vous attaquez la Grèce, une seconde mère!...
O destins! quels forfaits ont mérité ces maux?
Nous rejetterez-vous en d'éternels travaux?...
Bienheureux Ilion, nous te portons envie!
Je ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puisse Phœnix mourir dès qu'on t'aura vaincu!...
Après ce que j'entends, seigneur, j'ai trop vécu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoi! sitôt? Ah! mon père,
Avez-vous en horreur un fils qui vous révère?
Je pars demain; venez honorer notre cour....
Accordez-moi, du moins, le reste de ce jour.
A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille;
Je n'entends aucun bruit au camp, ni dans la ville:
L'aurore est avancée; Hector eût pris ce temps,
S'il eût voulu sortir avec ses combattants.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relâche :
Demain vous reprendrez cette pénible tâche....
Mais que nous veut Patrocle? Il accourt....

SCÈNE II.

PATROCLE, ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PATROCLE.

Les Troyens
Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHŒNIX.

Adieu, mon fils; je vais où le danger m'appelle.
Plût aux dieux que ce fût seulement par devoir!
Vous venez d'y mêler encor le désespoir.

ACHILLE.

Ah! mon père....

PHŒNIX.

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse?
On m'attend : nous allons combattre pour la Grèce;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
Vous n'avez qu'un moment pour vous déterminer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ACHILLE, PATROCLE, ARBATE.

ACHILLE.

Dis-moi, me plains-je à tort? L'enlèvement d'Hélène
Occupe jusqu'aux dieux; après dix ans de peine,
Celui de Briséis est encore à venger.
Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager?
Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoue;
Mais que faire? Un démon de nos pensers se joue.
Contre les Phrygiens j'employois mes efforts;
Les dieux ont dans mon cœur jeté d'autres transports:
Car, après tout, j'exerce un courroux légitime.
La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime;
L'affront dont leur parti veut être satisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achèvent sans moi l'entreprise de Troie!
Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie,
Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En présence des dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos états attendre ce moment;
Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE.

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos tro-[phées :
Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.
Pour moi, me siéroit-il de n'être que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin?
Je n'ai point assez fait; mon cœur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire,
Toutefois.... Mais que sert enfin de souhaiter?
Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivroit la tourbe vile!
Permettez-lui, seigneur, de se rendre aujourd'hui
Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE.

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit déja semée;
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :
Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
Veuillent les dieux unir quelque jour nos destins!

Cependant, songe à toi dans cette âpre carrière :
Je ne suis pas le seul qui t'en fais la prière;
Tes jours touchent encor d'autres cœurs que le mien :
Reviens victorieux du combat; mais revien.

PATROCLE.

Le sort en est le maître, il faut le laisser faire.
Qu'on soit dans les combats prudent ou téméraire,
On tombe également; et souvent le danger
S'acharne sur celui qui veut se ménager.
Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
La dépouille d'Hector vaut bien qu'on se hasarde.

ACHILLE.

Ami, pourquoi ce choix? Qui t'oblige aujourd'hui,
Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à lui?

PATROCLE.

Quoi, son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
Tous les jours nous aurons de nouveaux morts à plain- [dre,
Vous absent, sur lui seul chacun aura les yeux,
Et je le pourrois voir sans en être envieux!
Lui seul de ces remparts empêchera la prise!

ACHILLE.

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu;
Mais connois-tu cet homme! enfin le connois-tu?

PATROCLE.

Oui, seigneur, je me jette en un péril extrême;
Mais je prétends aussi me connoître moi-même.
On m'a vu quelquefois affronter des guerriers :
Aujourd'hui que j'aspire à de nouveaux lauriers,
Chercherai-je Pâris?

ACHILLE.

Qui te l'a dit? Tu passes
De la terreur des Grecs aux ames les plus basses.

PATROCLE.

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.

ACHILLE.

J'en doute; mais sur toi chacun s'attachera.

PATROCLE.

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE.

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage,
(*à Arbate.*)
Je te l'accorde.... Arbate, il faut la lui donner.
(*à Patrocle.*) (*Arbate sort.*)
Prends garde, encore un coup, de trop t'abandonner.
Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes;
Ne te va point aussi jeter seul dans leurs armes.
Reviens, pour ton ami, ménager de tes jours :
Si tu ne l'es pour moi, sois-le pour tes amours,
Sois-le enfin; c'est à moi d'en répondre à Lydie.
Notre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE.

Mes jours sont-ils si chers, seigneur; et savez-vous
Si l'on vous avouera d'un sentiment si doux?
Je me flatte pourtant. Protégez ce que j'aime.
Nous avons à Lydie ôté le diadème;
J'aidai les conquérants à lui ravir ses biens :
Mort ou vif, je la veux récompenser des miens.
Tout est en votre main : tenez-lui lieu de frère.

ACHILLE.

Tu t'en acquitteras toi-même.

PATROCLE.

Je l'espère.
Quel que soit le démon dont ce mur s'appuiera,
Vous me regarderez, et cela suffira.
Je reviendrai tantôt mettre aux pieds de Lydie
Le succès glorieux d'une action hardie;
Sinon, votre devoir est de la consoler.

ACHILLE.

Patrocle, embrasse-moi! je ne te puis parler....
La voici. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle;
Arbate l'aura dit.

SCÈNE IV.

LYDIE, ACHILLE, PATROCLE.

LYDIE.

Ami, quelle nouvelle?
Que vient-on de m'apprendre? Eh quoi! sans mon [congé
Vous vous êtes, Patrocle, au combat engagé?

ACHILLE.

Je le laisse avec vous : faites agir, madame,
Tout ce que vous avez de pouvoir sur son ame.

LYDIE.

En ai-je assez? hélas!

ACHILLE.

Essayez : j'ai tout dit.
Voyez si vous aurez sur lui plus de crédit :
Qui résiste à l'ami se rend à la maîtresse.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

PATROCLE, LYDIE.

LYDIE.

Voilà donc votre amour! C'est là cette tendresse
Que vous me promettiez, après qu'on m'eut ôté
Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté?
Quand Achille s'en vint désoler notre terre,
Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oserai-je à ma honte avouer?
Je cherchai dans mes maux matière à vous louer.
Aux dépens de mon cœur vous vous fîtes connoître :
Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maître.
Je ne regrettai point ce que j'avois perdu;
Je l'aurois refusé, si l'on me l'eût rendu.
Et vous, cruel! et vous, pour toute récompense,
Vous mettez avec moi votre gloire en balance!
Vous ne l'y mettez point, j'ai pour vous moins d'ap- [pas :

Cependant on a vu que je n'en manque pas.
Avant que d'être ici comme esclave emmenée,
Les monarques voisins briguoient mon hyménée;
Tous me vinrent offrir leur aide en mes malheurs:
Je les vis tous périr, sans leur donner de pleurs;
Je fis des vœux pour vous, ingrat! contre moi-même.

PATROCLE.

Que ces rois sont heureux! mourir pour ce qu'on aime!
Mériter doublement de vivre en l'avenir....

LYDIE.

Je vous demande moins, et ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus un fantôme de gloire.
Après m'avoir conquise, est-il quelque victoire
Qu'un cœur ambitieux ne doive dédaigner?
Ne vous suffit-il pas d'avoir su me gagner?
Considérez l'état où je serois réduite,
Si ce combat avoit une funeste suite.

PATROCLE.

Achille vous seroit toujours un protecteur.

LYDIE.

Achille est de mes maux le principal auteur;
Et vous, par ce discours vous offensez Lydie:
Qu'ai-je besoin, sans vous, de conserver ma vie?
Si le destin me veut à ce point affliger,
Les enfers me sauront contre tous protéger.

PATROCLE.

Madame, au nom des dieux, cessez de me confondre:
Voici ce que je puis en deux mots vous répondre.
Plût aux dieux qu'il fallût donner mon sang pour vous!
Le trépas n'auroit rien qui ne me semblât doux.
Mille fois en un jour demandez-moi ma vie,
Vous serez avec joie aussitôt obéie:
Je ne préfère point ma gloire à vos attraits;
Du déshonneur, sans plus, j'appréhende les traits:
Vous y devez pour moi vous-même être sensible.
On s'en va renverser ce mur inaccessible.
Verrai-je, pour un jour, tous mes jours diffamés?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez:
Quand vous le souffririez, je me dois satisfaire.

LYDIE.

Va, de tels sentiments ne me sauroient déplaire.
J'ai voulu t'émouvoir; mais, si je l'avois fait,
Je m'en applaudirois peut-être avec regret.
Rien ne presse; jouis encor de ma présence.
Tes projets sont remplis de trop d'impatience:
Je te laisse à l'honneur sacrifier ce jour;
Mais tu me dois aussi quelques moments d'amour....
(*voyant entrer Arbate.*)
Le Ciel nous les envie; Arbate te vient dire
Que tout est prêt, que tout à ta gloire conspire....
Peut-être à mon malheur!

PATROCLE.

Madame, espérons mieux.

LYDIE.

Avant que de courir à ces funestes lieux,
Approche et tends la main. Celle-ci t'est donnée
Pour gage des douceurs d'un fidèle hyménée.
Te voici mien, Patrocle, et tu n'es plus à toi.
Sois avare d'un sang que je prétends à moi....
J'entends déja le bruit des premières alarmes:
Allons, mes propres mains te vêtiront les armes.
Promets-moi, tout au moins, de modérer ton cœur.

PATROCLE.

Je vous promets de vaincre, après cette faveur.

On ne connoît point le reste du plan de cette tragédie, et il n'y a point d'apparence que La Fontaine l'ait achevée. On voit seulement qu'il a fait beaucoup de corrections aux vers de ces deux premiers actes, et qu'il avoit dessein de changer quelque chose au plan. C'est ce qui paroît par cette note, placée à la tête du manuscrit:

« Peut-être faut-il, au quatrième acte, qu'Ulysse et Phœnix tâchent d'obliger Achille à souscrire qu'on donne à Patrocle la sépulture. »

FIN D'ACHILLE.

Si sur les méchants vers on mettoit la police;
Et c'est, pour au portrait mettre les derniers traits,
Le plus grand petit fou qui se soit vu jamais,
Et qui depuis Roland ait couru la campagne.
Sans doute avec la troupe il vient, il l'accompagne;
Je cours au-devant d'eux.

B. BOUVILLON.

Et moi, j'y vais aussi.

SCÈNE III.

Mme BOUVILLON, ISABELLE.

ISABELLE, *entrant sans voir madame Bouvillon.*

Allons tôt.... que vois-je? Ah!

MADAME BOUVILLON.

Que cherchez-vous ici?

ISABELLE.

J'y venois pour apprendre à mon père qu'un homme
Arrive dans la cour.

MADAME BOUVILLON.

Comme est-ce qu'on le nomme?

ISABELLE.

Je ne sais. Je l'ai pris pour ce comédien,
Si jeune, si bien fait, qui déclame si bien,
Qu'on aime tant, et qui, quand la pièce est finie,
Vient toujours saluer toute la compagnie,
Et faire un compliment.

MADAME BOUVILLON.

C'est le Destin, j'y cours;
Ne me suivez pas.

SCÈNE IV.

ISABELLE.

Quoi! des obstacles toujours!
Je ne puis satisfaire au penchant de mon ame.
N'est-ce point que le Ciel désapprouve ma flamme?
Que, sans l'aveu d'un père, épousant le Destin...?
Mais il a si bon air! Il m'aime, il est certain.
Il vient.

SCÈNE V.

LE DESTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Où courez-vous? Par un transport extrême,
Madame Bouvillon vous prévient elle-même:
Que va-t-elle penser en ne vous trouvant pas?

LE DESTIN.

Des nobles campagnards la retiennent là-bas;
Tandis qu'elle s'amuse en compliments frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Vous savez ce qu'au Mans mon cœur vous a promis,
Vous savez ce qu'ici le vôtre m'a permis;
Pour votre enlèvement tout est prêt, et Léandre
Avec trois bons relais en lieu sûr va nous rendre.
A la porte du parc courons sans hésiter...

ISABELLE.

Êtes-vous sûr que rien ne nous puisse arrêter?
Le jour est encor grand, quelqu'un peut nous surprendre;
De peur de quelque obstacle, il vaudroit mieux attendre;
La nuit seroit un temps propre à notre desir.

LE DESTIN.

Quel temps plus favorable avons-nous à choisir?
Madame Bouvillon est là-bas en affaire,
Le soin de notre troupe occupe votre père;
L'embarras qu'ils auront l'un et l'autre en ces lieux,
Et sur vous et sur moi lui fermera les yeux,
Et nous serons déja bien loin de leur présence
Avant que quelqu'un d'eux ait appris notre absence.
Est-ce qu'en différant, et par précaution,
Vous voulez donner temps à Blaise Bouvillon
De vous épouser?

ISABELLE.

Moi! Que venez-vous me dire?
De tous les maux pour moi ce seroit là le pire;
J'aimerois mieux mourir que le voir mon époux.

LE DESTIN.

Et qui vous retient donc? parlez; est-ce, entre nous,
Que ma profession vous tiendroit en balance?
Ignorez-vous combien on nous estime en France?
Sans vanité, madame, il est très-peu de lieux
Où je ne sois en droit d'oser lever les yeux.
Si vous vous défiez de la foi que j'en donne,
Il faut...

ISABELLE.

Je n'ai des yeux que pour votre personne,
Et n'examine rien que vos seuls intérêts.
Madame Bouvillon m'observe ici de près:
Ayant un grand crédit sur l'esprit de mon père,
Par avance elle prend sur moi des droits de mère;
A ses ordres mon père attache mes destins,
Elle vous voit d'un œil qui fait que je la crains.

LE DESTIN.

Ne craignez rien.

ISABELLE.

Allons... Elle vient. Ah! que faire?

SCÈNE VI.

Mme BOUVILLON, ISABELLE, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Quoi! seul dans l'embarras laissez-vous votre père?
Il veut vous présenter là-bas à ses amis;
Allez faire avec lui les honneurs du logis.

(*Isabelle sort, et tire la porte sur elle.*)

SCÈNE VII.

Mme BOUVILLON, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Vous, monsieur le Destin, demeurez. L'étourdie,
Je pense, en s'en allant, a d'une main hardie
Fermé sur nous la porte : aveugle à ce point-là,
Elle...

LE DESTIN.

Je vais l'ouvrir.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela,
Monsieur; mais aujourd'hui la médisance est telle...

LE DESTIN.

Je vais, pour l'empêcher, rappeler Isabelle,
Madame, s'il vous plaît.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;
Mais c'est faire beaucoup qu'en venir jusque-là.
Vous savez quand les gens sont enfermés ensemble
Tête à tête, qu'ils font tout ce que bon leur semble;
Tout de même à son gré chacun en peut parler.

LE DESTIN.

Ah! ce n'est pas des gens qu'on voit vous ressembler,
Qu'on fait impunément des soupçons téméraires;
Vous êtes au-dessus des sentiments vulgaires;
Mais pour vous garantir de ces mauvais bruits-là,
Je vais me retirer.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;
Mais ce matin monsieur de la Baguenaudière,
Dont l'esprit a des cœurs la connoissance entière,
Me disoit, en raillant doucement avec moi,
Qu'il croyoit que pour vous certain je ne sais quoi;
D'un ton malicieux il me faisoit entendre
Que vous étiez bien fait, qu'on avoit le cœur tendre.

LE DESTIN.

Pour ne point confirmer les sentiments qu'il a,
Il faut quitter ces lieux.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;
Mais comme un chaste hymen me doit rendre sa femme,
Que sais-je? il craint peut-être[1]...

SCÈNE VIII.

Mme BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN.

RAGOTIN, *criant derrière le théâtre.*

Arrête, arrête, infame!

[1] Toute cette scène est prise du *Roman comique*, première partie, chap. x. Voyez *Œuvres de Scarron*, tome II, page 348. édit. de 1737, in-18.

MADAME BOUVILLON.

Qu'entends-je? à quel malheur le sort nous a livrés!
C'est la Baguenaudière.

RAGOTIN, *frappant à la porte.*

Ouvrez la porte, ouvrez.

MADAME BOUVILLON, *au Destin.*

Ouvrez tôt.

LE DESTIN, *s'embarrassant dans les jupes de madame Bouvillon, tombe.*

J'y cours. Ah! j'ai la jambe rompue.

MADAME BOUVILLON, *ouvrant elle-même, Ragotin pousse la porte rudement contre elle.*

Ouvrons nous-même. Ah, ciel! j'ai la tête fendue.

RAGOTIN, *entrant brusquement, rencontre les pieds du Destin, qui le font tomber.*

(*Il a une grande épée, une bandoulière où pend un mousqueton, et des bottes retroussées jusqu'aux cuisses.*)

Et vite où me cacher? Ah! j'ai le nez cassé.

MADAME BOUVILLON.

Ah! la tête.

LE DESTIN.

Je suis brisé.

RAGOTIN, *se relevant.*

Je suis blessé.

MADAME BOUVILLON.

Quel est ce godenot fagoté de la sorte?

LE DESTIN.

C'est monsieur Ragotin.

MADAME BOUVILLON.

Que la fièvre l'emporte!
Quel coup!

LE DESTIN.

Quelle chute!

SCÈNE IX.

Mme BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN, LA RANCUNE, UN CHARRETIER.

LE CHARRETIER, *à la Rancune.*

Oh! vous m'arrêtez en vain;
Laissez, que je l'assomme.

RAGOTIN.

Ah! monsieur le Destin,
Séparez-nous.

LE DESTIN.

Arrête.

LE CHARRETIER.

Oh! je n'ai crainte aucune.

LA RANCUNE, *prenant le charretier par le bras.*

Si...

RAGOTIN.

Ne le lâchez pas, monsieur de la Rancune.

SCÈNE X.

Mme BOUVILLON, M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, LA RANCUNE, L'OLIVE, RAGOTIN, UN CHARRETIER.

L'OLIVE.

Quel tintamarre!

RAGOTIN.

A moi, monsieur l'Olive, à moi!

LA BAGUENAUDIÈRE, *jetant le chapeau du charretier.*

Quel bruit! les armes bas, maraud, de par le roi!
Apprends, chétif mortel qui devant moi te couvre,
Qu'on doit à mon château même respect qu'au Louvre.

LE CHARRETIER.

Mon pauvre âne qui vient d'expirer devant vous,
Morgoy! m'a mis l'esprit tout sens dessus dessous.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui l'a fait mourir?

LE CHARRETIER.

Cet avocat sans cause.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi?

RAGOTIN.

Mal-à-propos mon arme a fait la chose,
Mais c'est sans mon aveu, demandez-lui plutôt.
J'étois parti du Mans, monté sur un courtaud,
Comme un petit saint George avec cet équipage,
Sans avoir le dessein de faire aucun dommage,
Foi d'avocat. Ayant joint la troupe au faubourg,
Nous avons pris d'ici le chemin le plus court;
Tantôt caracolant devant, tantôt derrière,
Et tantôt cajolant l'une ou l'autre portière,
Faisant couler le temps, gagnant toujours pays,
En propos gaillardins, réjouissants devis,
Nous nous sommes trouvés proche votre avenue.
D'abord votre présence ayant frappé ma vue,
Pied à terre aussitôt j'ai mis avec eux tous;
Vous nous avez reçus bras dessus bras dessous.
Pour jouir en chemin de votre air amiable,
J'ai voulu remonter à cheval, c'est le diable!
En montant le matin dans ma cour bien et beau,
Je m'étois dextrement servi d'un escabeau;
Mais, en plaine campagne étant sans avantage,
La pâleur de han han m'est montée au visage.
Toutefois prenant cœur pour cet exploit guerrier,
J'ai vaillamment porté mon pied à l'étrier;
D'une main empoignant le pommeau de la selle,
Pour porter l'autre jambe en l'autre part d'icelle,
Je me guindois en l'air quand la selle a tourné:
Au crin tout aussitôt je me suis cramponné;
Enfin, cahin-caha, j'avois monté ma bête.
La chose jusque-là n'avoit rien que d'honnête;
Mais malheureusement ce maudit mousqueton,
Ayant entortillé mes jambes de son long,
S'est trouvé sur la selle, et juste entre mes fesses.
Pour m'affermir dessus, sensible à ces détresses,
Mes pieds trop courts cherchant mes étriers trop longs,
Ont fait à mon cheval sentir leurs éperons
Dans un endroit douillet où jamais la molette
N'avoit piqué cheval. Il part, marche à courbette,
Plus fort que ne vouloit un quasi Phaéton
Dont le corps ne portoit que sur un mousqueton.
Moi, j'ai soudain serré mes deux jambes de crainte;
L'animal aussitôt, à cette double atteinte,
A levé le derrière, et moi je suis glissé
Aussitôt sur le col où je me suis blessé;
Car le cheval mutin, après cette ruade,
A relevé sa tête, et fait une saccade
Qui du col sur la croupe à l'instant m'a placé.
Du maudit mousqueton toujours embarrassé,
N'y souffrant rien, il a gambadé de plus belle,
Et m'a fait un pivot du pommeau de la selle.
M'étant saisi du crin, et me tenant serré,
Mon cheval galopoit, quand mon arme a tiré:
Je me suis cru le coup au travers de la panse;
Mon cheval en a craint tout autant, que je pense,
Car il en a du coup si rudement bronché,
Que le maudit pommeau qui me tenoit bouché
Juste un certain endroit comme un bouchon de liége,
A mon corps chancelant n'a plus servi de siége.
Suspendu donc en l'air, un pied libre et traînant,
L'autre pour mon malheur à l'étrier tenant,
Jamais de mon trépas je ne me crus si proche.
Enfin je fais effort, et mon pied se décroche;
Lors on a vu soudain, comme un fardeau de plomb,
Corps, harnois, baudrier, épée et mousqueton,
Bandoulière, enfin bref, tout l'attirail de guerre,
Donner, non sans douleur, de compagnie à terre;
Et tout cela s'est fait, ma foi! sans vanité,
Bien plus adroitement que je n'étois monté.
A peine relevé de cette culebute,
J'avois l'esprit encore étourdi de ma chute,
Quand cet homme à plein poing est venu me charger:
M'étant senti des pieds encor pour déloger,
J'ai promptement cherché du secours dans la fuite;
Mais il s'est jusqu'ici chargé de ma conduite,
Toujours la fourche aux reins[1].

LE CHARRETIER.

Eh mordienne! ai-je tort?
Du coup qu'il a tiré, monsieur, mon âne est mort;
Il me le doit payer.

RAGOTIN.

L'ai-je fait par malice?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Va songer au bagage, on te fera justice.

[1] Tout ce récit est versifié d'après les chap. XIX et XX de la première partie du *Roman comique*. Voyez *Œuvres de Scarron*, 1737, in-18, t. II, p. 206 à 218.

Allons tous au-devant des dames.

B. BOUVILLON.

Les voici.

SCÈNE XI.

Mlles LA CAVERNE, L'ÉTOILE; Mme BOUVILLON, RAGOTIN, LA BAGUENAUDIÈRE.

MADEMOISELLE LA CAVERNE.

Ah! monsieur Ragotin, vous voilà, Dieu merci!
J'avois de votre chute une douleur interne.

RAGOTIN.

Je vous suis obligé, madame la Caverne.

MADEMOISELLE L'ÉTOILE.

Avez-vous pu tomber ainsi sans vous blesser?

RAGOTIN.

Je ne sais, je n'ai pas eu le temps d'y penser,
Charmante Étoile; il faut, avant que je l'assure,
Y tâter. Grace au ciel, ma tête est sans fêlure,
Les ressorts de mes bras ne sont point fracassés,
Mes jambes et mes pieds se trémoussent assez,
Hem, hem, l'individu fait encor son office,
Et.... tout se porte bien, fort à votre service.

MADAME BOUVILLON.

Je n'en dis pas de même, et votre bras trop prompt
M'a donné de la porte un rude coup au front.

RAGOTIN.

Excusez-en, madame, une frayeur mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons tous au jardin; donnez-moi la main, belle.

RAGOTIN.

Souffrez que cette main, pour réparer l'affront
De vous avoir tantôt fait un beignet au front,
Aide à la promenade à soutenir la vôtre.
Madame la Caverne, approchez, voici l'autre.
Tels jadis les géants, plus grands que moi de corps,
Sous les monts qu'ils traînoient ensevelis...

SCÈNE XII.

Mme BOUVILLON, LA CAVERNE, RAGOTIN; TROIS PORTEURS *chargés de coffres.*

PREMIER PORTEUR.

Hors, hors!

RAGOTIN.

Cet homme sous ce faix de la porte s'empare;
Laissons-le là, passons de l'autre.

SECOND PORTEUR.

Gare, gare!

RAGOTIN.

Ces gens ont entrepris de nous embarrasser;
Allons.

TROISIÈME PORTEUR.

Rangez-vous vite, et me laissez passer.

RAGOTIN.

Encor! quel embarras! tous les coffres de France
Se sont ici donné rendez-vous, que je pense.

PREMIER PORTEUR.

Otez-vous.

SECOND PORTEUR.

Hors d'ici.

MADAME BOUVILLON.

Quittez-moi.

RAGOTIN.

Je sais bien
L'honneur qui....

TROISIÈME PORTEUR.

Boutons bas.

RAGOTIN.

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR.

Je n'en suis plus.

SECOND PORTEUR.

Ni moi.

TROISIÈME PORTEUR.

Sous ce faix je succombe.
(*Tous trois se déchargeant.*)
Hors de là.

MADAME BOUVILLON.

Ah!

LA CAVERNE.

Ah!

RAGOTIN.

Ah! c'est sur moi que tout tombe.
La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;
Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE.

B. BOUVILLON.

Mon cher la Rancune, oui, je vous trouve admirable;
Touchez là, vous venez de souper comme un diable;
J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger,
Qu'avec vous d'amitié je me veux engager:
Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
Apprenez un secret.... c'est.... n'allez pas le dire.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Tenez ce flambeau. Vous voyez ce paquet.
Qu'est-ce?

LA RANCUNE.
C'est-un pétard.

B. BOUVILLON.
Oui, mais point de caquet.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
Venez m'éclairer; Motus au moins, pour cause.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
(*Il cloue le pétard à la porte d'Isabelle.*)
Le voilà cloué, Dieu merci! bouche close.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
Vous ne savez pas pourquoi je le mets là!

LA RANCUNE.
Non.

B. BOUVILLON.
Apprenez-le; au moins ne dites pas cela.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
Vous venez de voir ma maîtresse Isabelle.

LA RANCUNE.
Oui.

B. BOUVILLON.
Dites-moi, comment la trouvez-vous? hem!

LA RANCUNE.
Belle.

B. BOUVILLON.
Demain un lacs d'hymen me donnera sa foi.

LA RANCUNE.
Peste!

B. BOUVILLON.
A prendre sans vert nous jouons elle et moi:
D'avoir perdu deux fois j'ai déja l'infortune;
Mais avec ce pétard je veux qu'elle en perde une.

LA RANCUNE.
Comment?

B. BOUVILLON.
Sur le minuit j'y viens mettre le feu.
Isabelle, à ce bruit, oubliant notre jeu,
Sortira sans son vert, j'en suis sûr; sa surprise
Fera que pour ce coup elle se verra prise.
Le tour n'est-il pas drôle et bien trouvé?

LA RANCUNE.
Fort bien.

B. BOUVILLON.
Adieu, je sors sans faire aucun semblant de rien.
Chut.

LA RANCUNE.
Oh!

SCÈNE II.

LA RANCUNE.

Qu'un campagnard est fat! Son Isabelle
Plaît au jeune Destin; je le crois aimé d'elle.
J'admire en vérité les femmes d'aujourd'hui;
J'en vois peu qui ne soient quasi folles de lui.
Du temps que je jouois les premiers personnages,
Il n'auroit pas été propre à jouer les pages;
Parce qu'il est bien fait, jeune, et brillant d'appas,
De toute l'assemblée il a les brouhahas.
Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.
On vient; c'est Isabelle et lui: cachons-nous vite.

SCÈNE III.

LE DESTIN; ISABELLE, *un flambeau à la main.*

LE DESTIN.
Sortez de votre chambre, et venez en ces lieux,
De peur d'une surprise ici nous serons mieux;
Au moindre bruit rendant la lumière inutile,
Voilà votre retraite, et voici mon asile.
Apprenez le sujet qui m'amène, en deux mots.
Ce soir, après minuit, lorsque par ses pavots
Le sommeil en ces lieux répandra le silence,
Je reviendrai vous prendre, et faisant diligence,
Nous gagnerons la porte, où mon valet m'attend,
Et.... Qu'avez-vous encor? ce dessein vous surprend?

ISABELLE.
Je ne le cèle point, sur ce fatal voyage
Madame Bouvillon me donne de l'ombrage;
Elle vous aime.

LE DESTIN.
Eh bien! craignez-vous son amour?

ISABELLE.
Une femme à son âge, et la nuit et le jour
Curieuse, et sans cesse attachée à sa suite,
D'un amant qu'elle adore observe la conduite.
Pour trouver un temps propre à nous favoriser,
N'avez-vous point quelqu'un qui puisse l'amuser?

LE DESTIN.
Qui?

ISABELLE.
La Rancune est homme à vous rendre service.

LE DESTIN.
Vous le connoissez mal, il a plus de malice
Qu'un vieux singe; envieux, contredisant, menteur,
Et qui s'éborgneroit du meilleur de son cœur
Pour faire perdre un œil à son voisin; faux frère,
Médisant....

LA RANCUNE, *de l'endroit où il est caché.*
Hem! hem!

ISABELLE *éteint la lumière et fuit, et le Destin se jette dans la caisse.*

Vite, éteignons la lumière.

LA RANCUNE.

Le drôle n'ébauchoit pas trop mal mon portrait;
Un pinceau satirique en peignoit chaque trait;
Il étoit en humeur de se donner carrière,
Et m'alloit achever de la belle manière,
Si je n'avois toussé sortant de mon étui:
Je ne me croyois pas si bien connu de lui;
Mais sa furtive ardeur, par moi mise en lumière,
Pourra.... Que veut monsieur de La Baguenaudière?

SCÈNE IV.

LA BAGUENAUDIÈRE, LA RANCUNE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! bonsoir, la Rancune.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, serviteur.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous êtes, sur mon ame, un admirable acteur.

LA RANCUNE.

Monsieur....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que dites-vous de mon habit de chasse?

LA RANCUNE.

Qu'il est beau pour jouer un baron de la Crasse.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous en fais présent.

LA RANCUNE.

Monsieur, en vérité,
Ce surprenant excès de générosité
Mérite....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par ma foi! vos femmes sont fort belles.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, vous avez trop de bontés pour elles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Heureux qui peut sauver son cœur de leurs appas!
Ils blessent jusqu'à l'ame.

LA RANCUNE.

Oui; mais on n'en meurt pas.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour moi voudrois-tu bien en apprivoiser une?
Si tu réussissois, je ferois ta fortune.

LA RANCUNE.

Mettre un homme d'honneur à des emplois si bas,
C'est choquer sa pudeur; mais que ne fait-on pas
Pour des gens comme vous? Je déchire le voile
De la mienne: quelle est cette beauté?

LA BAGUENAUDIÈRE.

L'Étoile.
Elle a mis dans mon cœur certain trouble intestin.

LA RANCUNE, *bas.*

J'entends. Voici de quoi me venger du Destin.

LA BAGUENAUDIÈRE.

La farouche vertu dont le ciel l'a pourvue
Me fait appréhender une fâcheuse issue:
Quand je lui peins le feu dont mon cœur se nourrit,
Ou l'ingrate me quitte, ou la friponne rit.
Ne sauroit-on toucher ce miracle des belles?

LA RANCUNE.

Vous n'êtes pas de mine à faire des cruelles:
Pour voir selon vos vœux réussir vos desseins,
Vous ne pouviez tomber en de meilleures mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Est-ce que...?

LA RANCUNE.

Parlons bas. Ce soir, dans cette place,
Par mes soins vous pourrez vous trouver face à face.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce soir je....

LA RANCUNE.

Parlez bas, dis-je. Oui, ce soir, sans bruit
Dans ce lieu trouvez-vous environ à minuit:
Elle y viendra sans faute.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ami, que je t'embrasse!

LA RANCUNE.

De peur de quelque obstacle, il faut que je vous [chasse;
Sortez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Jusqu'à tantôt.

LA RANCUNE.

Je vous réponds de tout.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cet habit est pour toi; fais-m'en venir à bout.

LA RANCUNE.

Sortez.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

De me venger j'ai trouvé la manière.
A minuit, ce monsieur de La Baguenaudière,
Croyant trouver l'Étoile, en ces lieux se rendra;
Mais, au lieu de trouver sa belle, il surprendra
Le Destin séduisant sa fille. A ce spectacle...
Mais qu'entends-je?

SCÈNE VI.

LE DESTIN, ISABELLE, LA RANCUNE.

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

A sortir je n'entends plus d'obstacle.

ISABELLE, *sortant de la chambre.*

Voyons si le Destin est encore en ces lieux.

LA RANCUNE.

Voici nos deux amants, cachons-nous à leurs yeux.

LE DESTIN, *à Isabelle.*
Est-ce vous?

ISABELLE.
Oui.

LE DESTIN.
(*Ragotin chante derrière le théâtre, et vient avec de la lumière.*)
Mon cœur....

ISABELLE, *s'enfuyant.*
Quelqu'un vient, je vous laisse.

LE DESTIN, *se remettant dans sa caisse.*
O ciel! encor.

LA RANCUNE.
Le drôle est caché dans la caisse.

SCÈNE VII.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.
Bonnassère. Ayant su que nous couchions nous deux,
J'ai fait provision d'un Saint-Laurent fumeux,
Pour agréablement achever la journée.

LA RANCUNE.
Ce bachique dessein part d'une ame envinée.

RAGOTIN.
Avocat plus couvert qu'un jambon de lauriers,
J'ai toujours dans le vin conçu mes plaidoyers;
Du Cuisinier françois juridique interprète,
On me trouve au barreau bien moins qu'à la buvette.
Dans notre chambre allons humer ce piot-ci.

LA RANCUNE.
Nous sommes pour cela tout aussi bien ici;
Employons cette caisse à nous servir de table.
Le Destin va tout vif enrager comme un diable.

RAGOTIN, *buvant.*
Au plus illustre acteur que l'on voie en ces lieux.

LA RANCUNE, *buvant.*
Au plus grand avocat qui soit devant mes yeux.

RAGOTIN.
Pour un homme meublé d'une ame non commune,
J'ai toujours regardé le savant la Rancune :
A son génie.

LA RANCUNE, *buvant à son tour de même.*
En homme au dernier point lettré,
Ragotin s'est toujours à mes regards montré :
A sa science....

RAGOTIN.
Ami, trève d'apothéose.

LA RANCUNE.
Ah! monsieur, entre nous, sans louanges, pour cause.

RAGOTIN.
Ma pudeur à t'ouïr souffre terriblement.

LA RANCUNE.
Et la mienne rougit....

RAGOTIN.
Buvons sans compliment.
Pour t'immortaliser dans un renom extrême,
De tes rares vertus je veux faire un poëme.

LA RANCUNE.
Quoi! le grand Ragotin, l'ornement d'ici-bas,
Est poëte!

RAGOTIN.
Et pourquoi ne le serois-je pas?
Apollon a passé mon esprit sur la meule :
Du poëte Garnier ma mère étoit filleule,
Et tel que tu me vois j'ai son écritoire.

LA RANCUNE.
Oui,
C'est pour être poëte, et poëte accompli.
N'auriez-vous point pour nous fait une tragédie?

RAGOTIN.
Oui; mais je veux de plus, outre ma poésie,
Être comédien.

LA RANCUNE.
Être comédien ?

RAGOTIN.
Oui.

LA RANCUNE.
Que d'honneur pour nous! que d'éclat! que de [bien!
Pour voir cet air chez nous en foule on va se rendre.

RAGOTIN.
J'ai du majestueux, du fier, du doux, du tendre,
Du galant.

LA RANCUNE.
Eh! morbleu! soyez comédien.
Près de vous désormais nous ne serons plus rien.
Ma joie à ce dessein est si peu retenue,
Que j'en vais boire à vous rasade, et tête nue.

RAGOTIN.
Je vais jeter en sable à toi ce petit coup,
Avec rubis sur l'ongle, et la bravoure au bout.

LA RANCUNE.
Quoi! vous savez aussi de ces galanteries!

RAGOTIN.
Entre nous, ce ne sont que des badineries.

LA RANCUNE.
Comment! c'est le bon goût; c'est pour marcher de [pair
Avec les grands acteurs. Grondez-vous point un air?

RAGOTIN.
Bon! est-il une voix que la mienne ne morgue?
Je te l'aurois fait voir quand j'accompagnois l'orgue,
Si notre sérénade et nos musiciens
N'avoient été troublés par quinze ou seize chiens,
Qui suivoient à l'envi, marchant de compagnie,
Une chienne coquette et de mauvaise vie,
Qui, pour le bien public, désiroit travailler
A croître son espèce et la multiplier [1].

[1] Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. xv, t. II, p. 175 des *Œuvres de Scarron*, édit. 1737, in-18.

Comme on voit rarement, quand l'amour les assemble,
Un nombre de rivaux être d'accord ensemble,
Ceux-ci, dans leurs desirs, amants immodérés,
Après s'être grondés, houspillés, déchirés,
Renversèrent sur nous, dans leur brute manie,
Orgue, table, tréteaux, et toute l'harmonie,
Chacun, pour s'en sauver, fuyant de son côté,
Tant que notre concert en fut déconcerté.

LA RANCUNE.

Quel dommage! A propos de cette sérénade,
Personne n'est ici que nous deux, camarade;
L'assemblage d'un orgue et d'un musicien
Comme vous, tout cela ne se fait pas pour rien.
Ne mentez point; c'étoit pour quelque demoiselle
De notre compagnie.

RAGOTIN.

Oui, tu l'as dit.

LA RANCUNE.

Laquelle?

RAGOTIN.

Je n'en sais rien.

LA RANCUNE.

Ni moi.

RAGOTIN.

C'est sans comparaison
La plus belle.

LA RANCUNE.

Et qui?

RAGOTIN.

C'est.... c'est....

LA RANCUNE.

Vous avez raison;
C'est une belle fille.

RAGOTIN.

Est-il pas vrai?

LA RANCUNE.

L'Étoile.

RAGOTIN.

L'Étoile, oui, oui, l'Étoile; à ses regards la moelle
Bout dans mes os, ainsi qu'un feu bien apprêté
Fait bouillir un bouillon... tout comme... A sa santé.
Au moins il est cassé : rends-lui ce témoignage
Que ce verre cassé pour elle est mon ouvrage.

LA RANCUNE.

Touchez là; je vous veux servir dans votre amour,
Et vous verrez.... Buvons; demain il sera jour.

RAGOTIN.

Ainsi soit-il. Ami, que sens-je ici? La caisse
De moment en moment sous mon corps hausse et baisse;
Que veut dire cela? je lui résiste en vain;
Haye, prends garde à moi : prends garde, Ragotin,
Tu vas tomber : adieu la bouteille et le verre.

LA RANCUNE.

Qui vous a donc fait choir?

RAGOTIN.

Un tremblement de terre,
Assurément.

LA RANCUNE.

Bon! bon!

RAGOTIN.

C'en est un, par ma foi!
Car je sens que tout tourne.

LA RANCUNE.

Appuyez-vous sur moi.

SCÈNE VIII.

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

Si je n'avois contre eux trouvé cette machine,
Ici jusques au jour ils eussent pris racine.
Tout est calme; allons prendre Isabelle; il est tard.

(*Il frappe à la porte d'Isabelle.*)

SCÈNE IX.

B. BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE.

B. BOUVILLON.

Allons mettre le feu promptement au pétard.

LE DESTIN.

Il est temps de partir; venez, belle Isabelle.

ISABELLE.

N'aurons-nous point encor d'aventure nouvelle?

LE DESTIN.

Non.

ISABELLE, *entendant tirer le pétard.*

Qu'entends-je?

LE DESTIN.

D'où part ce grand bruit?

ISABELLE.

Il me perd.
Où fuir? je ne vois rien; ciel!

B. BOUVILLON, *ouvrant sa lanterne sourde.*

Je vous prends sans vert.
En avez-vous? montrez, ou j'ai gagné, je jure.

LE DESTIN.

Qu'est-ce?

B. BOUVILLON.

A prendre sans vert nous avons fait gageure?
Elle a perdu.

ISABELLE.

Mon cœur ne reviendra jamais
De la peur qu'il m'a faite ici. Que je vous hais!

B. BOUVILLON.

C'est à cause qu'elle a perdu; le tour est drôle.
Mais que faisiez-vous là?

LE DESTIN.

Je repassois un rôle.

B. BOUVILLON.

Comment? si tard!

LE DESTIN.

La nuit, dans le silence, au frais,
L'esprit ayant du jour dissipé les objets,
Conçoit plus librement.

B. BOUVILLON.

Achevez votre affaire
Sans obstacle ; bonsoir.

LE DESTIN.

C'est ce que je vais faire.

B. BOUVILLON.

Enfin, vous me devez....

ISABELLE.

Je vais en bonne foi
Songer à vous payer de ce que je vous doi.

B. BOUVILLON.

Nous le verrons : adieu.

SCÈNE X.

LE DESTIN, ISABELLE.

LE DESTIN.

L'impertinent ! au diable !

ISABELLE.

Que j'ai tremblé !

LE DESTIN.

De peur d'un contre-temps semblable,
Ne nous amusons point en discours superflus.

SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, ISABELLE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cherchons l'Étoile.

RAGOTIN, *derrière le théâtre.*

A l'aide ! à moi ! je n'en puis plus.

ISABELLE.

Qu'entends-je ?

LE DESTIN.

Qu'est-ce encor ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Laquais ! de la lumière.
Qui crie ainsi ?

(*On apporte de la lumière.*)

ISABELLE.

Que vois-je ? où suis-je ? c'est mon père !

RAGOTIN, *de même.*

Au secours, au secours !

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où vient donc cette voix ?

ISABELLE.

Elle s'est fait entendre à moi cinq ou six fois,
Mon père, et je sortois pour en savoir la cause.

LE DESTIN.

Ce qui m'amène ici, moi, c'est la même chose.

RAGOTIN, *encore.*

Je me meurs ! je suis mort !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel esprit dévoyé
Peut crier.... Mais que vois-je ?

RAGOTIN, *en chemise.*

Ah ! ah ! je suis noyé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où naissent vos clameurs ? quelle est votre infor-
De quoi vous plaignez-vous ? de qui ? [tune ?

RAGOTIN.

De la Rancune.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ?

RAGOTIN.

Nous étions couchés dans un bouge ici près ;
Le lit, qu'apparemment on avoit fait exprès,
Étoit, comme le bouge, étroit et sans ruelle.
M'ayant laissé le soin d'éteindre la chandelle,
La Rancune au milieu s'est couché le premier ;
Je me suis doucement mis au bord le dernier.
J'entonnois, en ronflant, déjà mon premier somme,
Alors que d'une voix douloureuse, mon homme
M'a tiré par le bras, et s'est plaint, en criant,
D'une difficulté d'uriner, me priant
De lui donner le pot de chambre. A sa prière
Je l'ai fait. Après s'être en vain une heure entière
Efforcé, plaint, crié, juré comme un perdu,
Sans avoir uriné goutte, il me l'a rendu.
Moi qui porte un bon cœur que le mal d'autrui touche :
« Je vous plains, » ai-je dit alors, ouvrant la bouche
Aussi grande qu'un four, à force de bâiller ;
Puis je me suis remis plus fort à sommeiller.
Dans ce sommeil profond la matineuse aurore
M'auroit trouvé gisant, si le perfide encore
Ne m'avoit réveillé, me tirant par le bras,
Pour me redemander, avec de grands hélas,
Une seconde fois ce maudit pot du diable.
Une seconde fois ma pitié charitable
L'a mis entre ses mains : pestant, mordant ses doigts,
N'ayant rien fait non plus que la première fois,
Il me l'a redonné, me priant, hors d'haleine,
De ne plus me donner une semblable peine ;
Qu'elle n'étoit pas juste, et qu'il la prendroit bien :
Et moi, qui n'aime pas de contredire à rien,
J'ai dit qu'à ses desirs il pouvoit satisfaire.
Ayant remis le pot à sa place ordinaire,
J'aurois gagé, sentant le sommeil me saisir,
Qu'autant qu'une marmotte on m'alloit voir dormir.
Le maudit la Rancune, homme sans conscience,
N'avoit pas jusqu'au bout lassé ma patience :
Pour reprendre le pot, lui-même ayant porté
Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté
Un coude dans le creux de l'estomac, terrible.

M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :
« Morbleu ! me suis-je alors écrié, je suis mort. —
« Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort ;
« Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,
« Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même. —
« Malepeste, ai-je dit, m'étouffer, m'accabler,
« M'enfondrer l'estomac, n'est-ce pas le troubler ? »
Mais lui, sans m'écouter, ni craindre ma colère,
Rendoit à la nature un tribut ordinaire.
Je l'en félicitois de mon mieux, quand le sot
Voulant le mettre à terre, a répandu le pot
Plein jusqu'au bord sur moi, me noyant la poitrine,
La barbe, et tout le corps, d'un océan d'urine.
Portant bien loin du lit mes pas précipités,
Je cours, je vais, je viens, tout couvert de... sentez [1].

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien ! pour vous sécher, allez dans la cuisine :
Vous, ma fille, rentrez ; je vois à votre mine
Que vous voulez dormir : de votre appartement
Je vais prendre la clef.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement
Coucher. O ciel !

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle ;
Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien ! es-tu content, Sort ? suis-je assez berné ?
Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né !
Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse ;
Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement ;
Isabelle est d'accord de cet enlèvement.
Pour notre hymen prochain ma parole est donnée ;
Son cœur à mes serments soumet sa destinée ;
Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux
A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,
Si le sort, dont ma flamme attendoit des miracles,
N'avoit depuis fait naître obstacles sur obstacles.
Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :
Tout est bien concerté, je le puis assurer.
Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle ;
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,
Mes desseins d'être sus pourroient courir hasard,
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture,
Donnez-lui ce billet, dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions « seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'o- « blige de vous prier que nous nous voyions encore « aujourd'hui pour prendre d'autres mesures, et « mieux assurer les commencements d'un bonheur « qui doit durer toute notre vie. Trouvez un pré- « texte pour ne point être à la répétition de la « comédie de M. de La Baguenaudière : quoique je « doive y représenter le principal personnage, on « ne laissera pas sans moi de repasser. L'Olive, mon « père, a appris mon rôle, et m'excusera sur une « raison très plausible. Je ne lui ai pourtant pas dit « notre aventure ni notre but. Fiez-vous à ma dis- « crétion, et ayez la bonté de m'attendre dans votre « chambre.

« LE DESTIN. »

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,
Et...

SCÈNE II.

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

N'avez-vous point vu le petit Ragotin ?
En vain à le chercher mon ame est empressée.
En même lit couchés tous deux la nuit passée,
Étant incommodé, sans doute il s'est levé ;
Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :
Seulement ses habits ont frappé ma visière.
Je le cherche, je cours depuis une heure entière ;
Et pour moi, dont l'ame est ronde comme un cerceau,
Le petit homme étant avocat et Manceau,
Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,
Puisqu'il n'est point céans, qu'il faut qu'il soit au [diable.
Ne l'avez-vous point vu ?

L'ÉTOILE.

Moi, non.

LA RANCUNE.

Pour m'égayer,
Je viens de lui dresser un plat de mon métier :
J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,
Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN.

Il est digne de vous : adieu. Pour nos amours,
Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE.

J'y cours.

(*Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant.*)

[1] Tout ceci est versifié d'après le chap. VI de la première partie du *Roman comique*, t. II, p. 24-31 des *Œuvres de Scarron*, édit. 1737, in-12.

SCÈNE III.

LA RANCUNE, *ramassant la lettre.*

Quel billet sans dessus se présente à ma vue?
La main qui l'a tracé ne m'est pas inconnue.
C'est de l'ami Destin que cette lettre vient;
Il l'a laissé tomber: qu'est-ce qu'elle contient?
(*Il lit bas.*)
Ces mots expliquent trop qu'elle est pour Isabelle.
Vengeons-nous du Destin, l'occasion est belle;
Et, pour jeter entre eux de la division,
Voici tout à propos madame Bouvillon.

SCÈNE IV.

Mme BOUVILLON, LA RANCUNE.

MADAME BOUVILLON.
Va-t-on jouer monsieur de La Baguenaudière?
Verrons-nous repasser la pièce tout entière?

LA RANCUNE.
Madame, pour cela chacun fait ses apprêts,
Et tout ira des mieux, au premier rôle près.

MADAME BOUVILLON.
Est-ce que le Destin a quelque maladie?

LA RANCUNE.
Non: c'est qu'un grand acteur bien fait, d'un beau [génie,
Que de mille talents l'astre a voulu douer,
A souvent en secret plus d'un rôle à jouer.

MADAME BOUVILLON.
Le Destin voudroit-il priver de sa présence
Une pièce admirable, une noble assistance?

LA RANCUNE.
Quand on se met en tête un commerce amoureux...
Mais pourquoi s'en fier au rapport de mes yeux?
Quoi qu'ils me fassent voir, ils se trompent peut-être:
Le Destin...

MADAME BOUVILLON.
Du Destin! quoi? qu'ont-ils vu paroître?

LA RANCUNE.
Ce billet que sa main, me semble, a su tracer,
Et qu'ici sous mes pas je viens de ramasser.

MADAME BOUVILLON.
Montrez-moi.

LA RANCUNE.
Quoiqu'il soit plié sans salissure,
Quoiqu'il semble frais fait, à voir son écriture,
Quoiqu'il paroisse neuf au blanc de ce feuillet,
Il se peut que ce soit, madame, un vieux billet.

MADAME BOUVILLON.
Voyons. Ciel! que vois-je? oui, c'est à moi qu'il s'a- [dresse;
Mais n'en témoignons rien, cachons notre alégresse.
A qui donc le Destin peut-il écrire ainsi?

LA RANCUNE.
Ce n'est pas, que je pense, à personne d'ici:
Car, d'aller soupçonner la charmante Isabelle,
Il a trop de respect pour son père et pour elle.

MADAME BOUVILLON.
Plus je lis son billet, plus je pense trouver
A qui... Tout aujourd'hui je le veux observer,
Et c'est pour cause; adieu: trouvons, puisqu'il m'en [prie,
Un moyen pour ne point être à la comédie,
Et puis allons l'attendre en mon appartement.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

Comme il faut elle a pris la chose assurément.
Et j'ai vu ses soupçons tomber sur Isabelle.
Mais la voici qui vient, et l'Étoile avec elle.
De peur pour ce billet je les vois se troubler:
Pour m'égayer un peu je vais la redoubler.

SCÈNE VI.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

ISABELLE.
Il faut le retrouver, ou bien je suis perdue.

L'ÉTOILE.
Il faut qu'il soit ici.

ISABELLE.
Rien ne s'offre à ma vue.

LA RANCUNE.
Peut-on vous demander ce que vous cherchez?

ISABELLE.
Rien.

LA RANCUNE.
Pourtant, en vous voyant, si je m'y connois bien,
Quelque chose vous trouble.

L'ÉTOILE.
Eh! ce n'est pas grand'- [chose.

LA RANCUNE.
Sans être un grand devin j'en crois savoir la cause.

ISABELLE.
Plaît-il?

LA RANCUNE.
Certain billet...

L'ÉTOILE.
Hem! l'auriez-vous trouvé?

LA RANCUNE.
L'auriez-vous perdu? mais...

SCÈNE VII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE, RAGOTIN.

RAGOTIN, *dans la caisse.*
M'auroit-on encavé?
Je ne vois goutte. Holà quelqu'un! de la lumière.

LA RANCUNE.

C'est Ragotin.

RAGOTIN.

Que sens-je ici? c'est une bière.
Hélas! sans le savoir, serois-je trépassé?

LA RANCUNE.

Il se croit enterré lorsqu'il n'est qu'encaissé.

L'ÉTOILE, *à Isabelle.*

Sans doute il l'a trouvé.

ISABELLE.

Voudra-t-il nous le rendre?

L'ÉTOILE.

Je ne sais : pour l'avoir il faut tout entreprendre.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Je suis mal enterré; messieurs, sortez d'erreur :
C'est par un quiproquo. Fossoyeur! fossoyeur!
Retirez-moi d'ici, rendez-moi la lumière.

LA RANCUNE.

Quelqu'un, venez m'aider.

RAGOTIN.

Déclouez cette bière.

L'ÉTOILE.

Non, restons en ces lieux; il faut faire un effort
Pour le ravoir.

LA RANCUNE.

Levons la caisse.

RAGOTIN.

Suis-je mort?
Mais je vois des objets dont mon ame est ravie.
Aurions-nous de concert fait faux bond à la vie?
Hem! pour voir, patinons.

L'ÉTOILE, *lui donnant un coup de busc sur les doigts.*

Alte!

RAGOTIN *va à Isabelle, qui lui donne un soufflet.*

Elle frappe fort.

ISABELLE.

Insolent!

RAGOTIN.

Je sens bien que je ne suis pas mort!

LA RANCUNE.

Non, puisque vous parlez : mais cette couleur fade,
Ce visage plombé, nous marque un air malade :
L'êtes-vous?

RAGOTIN.

Attendez; suis-je bien éveillé?
Je ne sais.

LA RANCUNE.

La sueur dont vous êtes mouillé
Vient de réplétion, suivant la médecine.
Fi! cela sent mauvais.

RAGOTIN.

Oui, cela sent l'urine.
Ah, maudit urineur! il m'en souvient : c'est toi
Dont la main, cette nuit, a répandu sur moi
L'infernale liqueur d'un profond pot de chambre,
Qui n'étoit point rempli de civette ni d'ambre.

LA RANCUNE.

Il faut que, cette nuit, rempli de vin sans eau,
Quelque chose vous ait barbouillé le cerveau.
Croyez-moi, rappelez votre réminiscence;
Et, prenant vos habits, couvrez votre indécence
Vous vous souviendrez mieux étant rassis.

RAGOTIN, *trouvant son pourpoint trop étroit.*

Point, point.
Mais que vois-je? auroit-on rétréci mon pourpoint?
Ou mon corps seroit-il plus gros qu'à l'ordinaire?
La Rancune, est-il point remployé par derrière?

LA RANCUNE.

Non.

RAGOTIN.

Il est d'un bon pied par-devant trop étroit :
D'où vient?

LA RANCUNE.

J'ai peur d'avoir touché la chose au doigt,
Et que vous ne soyez malade.

RAGOTIN.

Moi, malade!
Hélas!

LA RANCUNE.

Cette grosseur encor le persuade.
Mettez le haut-de-chausse, on verra.

RAGOTIN.

C'est bien pis.

LA RANCUNE.

Ne vous trompez-vous point? sont-ce là vos habits?

RAGOTIN.

Ce sont eux. Quelle enflure! ah! j'ai l'ame saisie,
La Rancune; et d'où vient cela?

LA RANCUNE.

D'hydropisie.

RAGOTIN.

En meurt-on?

LA RANCUNE.

Rarement on en réchappe.

RAGOTIN.

Hélas!
La Rancune, au besoin, ne m'abandonne pas.

LA RANCUNE.

Non, non, jusqu'au tombeau je vous escorte.

RAGOTIN.

A l'aide!

LA RANCUNE.

Allons, courons, cherchons promptement du remède.

RAGOTIN, *sortant.*

Qu'on me soutienne.

L'ÉTOILE, *arrêtant la Rancune.*

Avant que de vous en aller,
De grace....

LA RANCUNE.

Du billet vous me voulez parler :
Vous le croyez perdu, votre ame est à la gêne;
Il ne l'est point, cessez de vous en mettre en peine.
Sous ses pas en ce lieu marchant sans y penser,
Madame Bouvillon vient de le ramasser :
Il est entre ses mains, vous l'y pouvez reprendre.
Je vous en donne avis.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
Madame Bouvillon par-là va tout savoir.

L'ÉTOILE.

Pour savoir sa pensée, allons, il faut la voir :
Je m'en vais de ce pas la chercher, et j'espère
Tirer adroitement d'elle....

ISABELLE.

Voici mon père.

SCÈNE IX.

M. LA BAGUENAUDIÈRE, ISABELLE, L'ÉTOILE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment ! en quel état vous rencontré-je ici ?
Vous n'êtes pas encore habillée ? Est-ce ainsi
Qu'à repasser ma pièce entre vous on s'apprête ?

L'ÉTOILE.

On n'a qu'à commencer; pour moi rien ne m'arrête :
La répétition n'a pas besoin d'habits.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pardonnez-moi, j'en veux : quatre de mes amis,
Par mon ordre en ces lieux sont venus pour l'entendre;
A ce qu'ils en diront je suis prêt de me rendre.
Mais je veux qu'elle soit dans tous ses agréments.
Allez donc vous orner de vos ajustements;
Ne perdez point de temps; volez, mademoiselle :
Déja de mes amis je vois briller le zèle.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE, M. DE PRÉRAZÉ, M. DES LENTILLES, M. DE BOISCOUPÉ, M. DE MOUSSEVERTE.

DE PRÉRAZÉ.

A vos ordres, monsieur, soumis et disposé....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de Prérazé.

DES LENTILLES.

Je viens bénir le sort qui joint vos deux familles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Très humble serviteur à monsieur des Lentilles.

DE BOISCOUPÉ.

Pour me rendre à vos lois mon zèle a galopé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! je suis tout à vous, monsieur de Boiscoupé.

DE MOUSSEVERTE.

Lorsque vous commandez, tout le monde est alerte.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, monsieur de Mousseverte!
Messieurs, voyez ma pièce : on va la repasser :
On n'attendoit que vous ici pour commencer.
Plaçons-nous tous, messieurs. De grace, qu'on commence.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Quel contre-temps !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment ! qui vous tient en balance?
Repasse-t-on ma pièce, ou bien ne le peut-on ?
Qu'est-ce ?

L'OLIVE.

On ne le peut pas, et l'on le peut, selon.
Mon fils, à qui l'on vient de plier la toilette,
Pique après le voleur une vieille mazette,
Et ne peut être ici de retour d'aujourd'hui.
Si, pour jouer la pièce, on veut que ce soit lui
Qui de défunt Antoine imite la parole,
On ne le peut pas; mais, comme l'on sait son rôle,
Qu'on peut ainsi que lui le jouer, si l'on veut
Que l'on le représente à sa place, on le peut.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel malheur ! Qu'est-ce encor ?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Sauvez-moi du caprice.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment ! vous n'avez pas votre habit de nourrice!
Qui vous détourne ainsi ?

LE DÉCORATEUR.

C'est monsieur Ragotin.
Ce petit avocat, aussi fou que mutin,
Croyant être attaqué de quelque hydropisie,
S'alloit faire saigner, bouffi de frénésie,
Et des bras et des pieds. Moi, bonnement, j'ai dit
Que pour rire on avoit rétréci son habit;
Car monsieur la Rancune avoit fait cet ouvrage.
Le petit glorieux, sensible à cet outrage,

M'ayant pris à partie, et m'en croyant l'auteur,
S'est acharné sur moi dans sa brusque fureur.
Mais le voici.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RAGOTIN.

RAGOTIN, *un chenet à la main.*
Je veux qu'il meure à coups de barre.
Où donc se cache-t-il? Le voilà : gare, gare!

LA BAGUENAUDIÈRE.
Prenez garde.

DE MOUSSEVERTE.
Arrêtez.

DE BOISCOUPÉ.
Sauvons-nous de ce fol.

DE PRÉRAZÉ.
Morbleu! n'allez pas prendre ici Pierre pour Paul.

RAGOTIN, *toujours le chenet levé.*
Qu'on le livre, ou ma main va, sans que rien l'arrête,
Avecque ce chenet, fendre plus d'une tête.

DES LENTILLES.
Attendez.

RAGOTIN.
C'en est fait.

TOUS ENSEMBLE, *baissant la tête.*
Ah!

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RANCUNE.

LA RANCUNE, *le saisissant par-derrière.*
Vous n'en ferez rien.

RAGOTIN, *se débattant.*
Chien!

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ne le lâchez pas!

DE PRÉRAZÉ.
Monsieur, tenez-le bien.

RAGOTIN.
Ah! j'enrage.

LA RANCUNE.
Il me mord, le méchant petit homme.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Il m'égratigne.

LE DÉCORATEUR.
Allons, il faut que je l'assomme.

DE BOISCOUPÉ.
Laissez.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ce coup de poing, asséné bien et beau,
A jusqu'à son menton enfoncé son chapeau.

RAGOTIN, *le visage dans son chapeau.*
Oh! oh!

DES LENTILLES, *lui voulant ôter de force.*
Quels hurlements! empêchons qu'il ne crève.

RAGOTIN.
Oh! oh!

DE MOUSSEVERTE.
C'est pis.

LE DÉCORATEUR.
Voici de quoi lui donner trève :
Avecque ces ciseaux il faut couper.

RAGOTIN.
Donnez.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Par-devant? vous allez lui taillader le nez.

RAGOTIN.
Oh!

LA RANCUNE.
Coupons par ici.

DE PRÉRAZÉ.
Dépêchez, il étouffe.

LA RANCUNE.
Soyez sage au moins.

RAGOTIN.
Oui.

LA RANCUNE, *coupant le chapeau par-derrière.*
Voyez la lumière.

RAGOTIN.
Ouffe.

LA RANCUNE.
Rappelez vos esprits; reprenez tous vos sens :
Courage [1].

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BLAISE BOUVILLON.

B. BOUVILLON.
Or, écoutez, messieurs, petits et grands,
L'Étoile, en ce moment, cette charmante fille,
S'est de son propre pied disloqué la cheville.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Quoi! l'Étoile est blessée? ô malheur inouï!

RAGOTIN.
L'ai-je bien entendu? l'Étoile est blessée?

B. BOUVILLON.
Oui.

RAGOTIN.
Messieurs, soutenez-moi. Par un récit funeste,
Funeste messager, instruisez-moi du reste :
Après je veux mourir.

B. BOUVILLON.
Pour venir babiller
Son rôle dans la pièce, elle alloit s'habiller;
Mais un vilain caillou s'est trouvé devant elle,
Qui par terre a fait choir la pauvre demoiselle.
Ma mère dans sa chambre est à la secourir.
Voilà le récit fait, et vous pouvez mourir.

[1] Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. x, t. II, p. 70 à 77 des *OEuvres de Scarron*, édit. 1737.

RAGOTIN.
Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre !

LA BAGUENAUDIÈRE.
Et que va devenir ma pièce de théâtre?
S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux ?
Où trouver une actrice ? ô sort trop rigoureux !

RAGOTIN.
Je serois votre fait, monsieur, si j'étois femme :
Le rôle de l'Étoile est gravé dans mon ame,
Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Vous savez Cléopâtre?

RAGOTIN.
Oui : j'ai sa même voix,
J'ai tout son même ton, comme elle je déclame;
J'ai même geste enfin; mais je ne suis pas femme.

L'OLIVE.
Bon : la nécessité prend le dessus des lois;
La comédie étoit sans femmes autrefois;
Même encore un garçon fait la fille au collége :
Nous pouvons au besoin user du privilége.
Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE.
O sort ingrat pour moi !

L'OLIVE.
Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :
Il est bien facié, sa voix est agréable,
Et pour un page il est d'une taille admirable.

B. BOUVILLON.
Ferois-je bien cela tout de bon?

L'OLIVE.
Oui, vraiment.

B. BOUVILLON.
Est-ce un grand rôle ?

L'OLIVE.
Il est de deux vers seulement.

B. BOUVILLON.
Sont-ils en prose ?

L'OLIVE.
Non; je vais vous les apprendre
En un moment.

B. BOUVILLON.
Irai-je ? ô beau-père !

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ah! mon gendre,
Tout ceci me fatigue.

B. BOUVILLON.
Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami !
Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grace;
Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, DE BOISCOUPÉ, DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE, DES LENTILLES.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,
Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,
Savez parfaitement faire un heureux triage
Du beau, du laid, du bon, du mauvais, d'un ouvrage,
A l'aspect de celui que l'on va déclamer,
Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer;
Tempérez la censure, ayez de l'indulgence
Pour la fragilité d'un auteur qui commence,
D'un novice rampant dans le sacré vallon,
Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES.
Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrois des oreilles,
Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ.
Je voudrois le louer avec autant de voix
Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ.
De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE.
Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ah! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.
Revêtus d'un esprit facile admirateur,
Vous chantez son triomphe, enflez sa renommée,
Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES.
Au flairer, à l'odeur, on connoît le poisson.

DE BOISCOUPÉ.
Le bon terroir produit l'excellente moisson.

DE PRÉRAZÉ.
La beauté du ruisseau se juge par sa source.

DE MOUSSEVERTE.
La bonté du cheval se connoît à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Trève d'encens; messieurs, cessez de me louer :
Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.
La pièce que j'expose à vos doctes génies
Est un beau composé de ces rares saillies,
De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,
Où l'esprit prend par-tout le dessus du bon sens.
Fi! fi! de ces auteurs enchaînés par les règles,
Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,
Pensent, en beaux discours nous peignant la vertu,
Nous donner de l'horreur pour le vice abattu.

Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,
Le cœur étoit touché de leurs doctes images;
Les vives passions s'y faisoient admirer;
On étoit assez sot pour y venir pleurer.
Mais les temps ont changé. La triste tragédie,
Pour plaire maintenant, en farce travestie,
Des jolis quolibets, et des propos bouffons,
Préfère l'agrément à ses graves leçons:
Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
Les bons mots des courtauds, les pointes triviales,
Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin,
Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
Amusoit autrefois et la nymphe et le gonze
De la cour de Miracle et du Cheval de Bronze.
Voilà le véritable aimant des beaux esprits;
Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.
Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paroître,
Non pas tels qu'ils étoient, mais comme ils devroient [être,
Mais tels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs,
Par la main des fripiers vêtus en bateleurs;
Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'a- [vance.
Messieurs, un petit air avant que l'on commence.

(*Les violons jouent: et, les violons jouant, les messieurs prennent place.*)

SCÈNE II[1].

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE, *représentée par Ragotin.*

Non, non, je veux mourir; ne m'en empêche pas.
Ah! Ah!

CHARMION, *représentée par le Décorateur.*

Le vilain ton! prenez-le un peu plus bas.
Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPATRE.

Je veux miauler, moi.

CHARMION.

D'où vient cette tristesse?
Quelle raison vous fait négliger vos appas?
En quel état ici paroissez-vous? hélas!
Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole!
On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.
Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement;
Dans votre garde-robe entrons vite un moment;
Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPATRE.

Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre;
Elle ne pense plus qu'à mourir.

CHARMION.

A mourir?

CLÉOPATRE.

De noirs pressentiments viennent m'en avertir.
J'ai songé cette nuit un songe épouvantable:
En tombant, mon miroir, s'est cassé sur ma table;
Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé;
Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé;
Je me suis mise au bain, l'eau paroissoit bourbeuse;
Le ciel brilloit d'éclairs, la mer étoit grondeuse;
De funestes oiseaux frappoient l'air de leurs cris;
J'ai vu des loups-garoux, des hiboux, des esprits;
Octave s'est rendu maître d'Alexandrie;
Moi, pour me dérober à sa juste furie,
J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,
Où de feu mes aïeux sont les tristes lambeaux...
Tu me suivois par-tout, lorsque, las de combattre,
Antoine m'a crié: Je me meurs, Cléopâtre!
Et vite à moi, je suis vilainement blessé;
D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé;
A séparer nos cœurs le sort têtu s'acharne.
J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la lucarne:
Charmion, qu'ai-je vu? j'ai vu ce conquérant,
Ce héros, invalide, affreux, pâle, et mourant,
Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,
Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.
Que te dirai-je enfin? tes soins officieux
Ont réduit en cordons nos voiles précieux;
On l'en a garrotté: les chemises trempées,
A le tirer à nous nous étions occupées;
Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,
Chacun, en maugréant, accusoit les destins
De voir en l'air pendu ce grand foudre de guerre,
Quand la corde se rompt: crac, pouf, il tombe à terre.
Voilà mon songe.

CHARMION.

Ah, ciel! j'en frissonne pour vous;
Mais rengaînez vos pleurs, Antoine vient à nous.

SCÈNE III.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche?
Qui vous fait larmoyer? Antoine, ouvrez la bouche;
Qu'avez-vous?

ANTOINE, *représenté par l'Olive.*

De tintoins mon esprit est rongé:
Par Octave de près je me trouve assiégé.
Ce petit sot me taille ici de la besogne,
Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.
Mais Éros vient à nous.

CLÉOPATRE.

Ciel! qu'il paroît troublé!

[1] Cette scène et toutes celles qui suivent, jusqu'à la scène XI, sont une parodie très plaisante de la tragédie de *Cléopâtre*, de La Chapelle, qui fut représentée pour la première fois le 12 mai 1681, et qui eut un très grand succès. Les frères Parfaits, dans l'*Histoire du Théâtre françois*, t. XII, p. 286 à 296, ont donné des détails intéressants sur La Chapelle et sur sa pièce; mais ils n'ont point fait ce rapprochement.

SCÈNE IV.

ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉROS, CHARMION.

ÉROS.

A ce coup vous voilà comme un baudet sanglé,
Sire. Nous nous étions rangés sur les murailles
Pour ouïr un zéro, qui nous a dit : « Canailles,
« Écoutez-moi. Je viens de la part de César,
« Qui vous époustera comme il faut, tôt ou tard,
« Si vous ne lui livrez cette reine fichue,
« Pour qui le grand Antoine a si fort la berlue,
« Et qui l'a débauché. Sauvez-vous à ce prix. »

CLÉOPATRE.

Il a dit cela ?

ÉROS.

Bon ! il a dit cent fois pis.
De tous les vilains noms qu'attire sur sa tête,
Au milieu de la halle, une bourgeoise en crête,
Les nommant, sans tourner tout droit autour du pot,
Il n'en a pas perdu le moindre petit mot.
Dame, à ce compliment, prenant, grattant sa tête,
Chacun a mis de l'eau dans son vin : « La requête
« Est juste, a-t-on crié. Qu'Antoine au berniquet,
« En voyant Cléopâtre, abaisse son caquet :
« Rompre avec une femme est une bagatelle. »

ANTOINE.

Moi, quitter ses beaux yeux ! que ferois-je sans elle ?
M'arracher de son lit ! moi, moi, la planter là ;
On me verra plutôt, j'en jure, avant cela,
Cul-de-jatte, estropiat, impotent ; c'est tout dire.
Je vous défendrai mieux que je n'ai fait l'empire.

ÉROS.

« Assotté comme il est de ses folles amours,
« Antoine est assez fat pour la garder toujours, »
A-t-on dit. A ces mots, tous vos Romains gendarmes,
Dégringolant les murs, et boutant bas les armes,
Ont au camp de César couru comme des chiens :
Il ne vous reste plus que vos Égyptiens,
Encore ont-ils bien peur.

ANTOINE.

Mon nom leur doit suffire ;
Ils ne sont point vaincus, puisque Antoine respire ;
Tant que dans l'univers il pourra respirer,
Il vivra : de cela courez les assurer ;
Et pour chasser la peur dont leur ame est saisie,
Qu'on leur donne à chacun pour un sou d'eau-de-vie.
Allez.

SCÈNE V.

ANTOINE, CHARMION, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Il n'est plus temps de rien dissimuler :
Pour la dernière fois nous allons nous parler,
M'amour ; il faut crever, et ma perte est certaine.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Toinon...

ANTOINE.

Par vos pleurs n'augmentez point ma [peine ;
Je n'en veux pourtant pas fermer les réservoirs ;
C'est ici que sied bien l'usage des mouchoirs.
Pleurons, pleurons. Ah, sort ! quelle est pour moi ta haine !
Adieu, ma chère enfant ; adieu, ma pauvre reine ;
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Le Romain est brutal ; il viole.

CLÉOPATRE.

Qu'importe ?

ANTOINE.

Vous m'attendrissez trop ; il est temps que je sorte.
Adieu.

CLÉOPATRE.

Quoi ! mon bouchon...

ANTOINE.

Ne suivez point mes pas.
Je vais là-bas, avant que de voir mes soldats,
Boire un coup de vin pur pour rassurer mon ame,
Et noyer dans ce jus le trouble... Adieu, madame.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas ! ah, ciel ! Sort ! Dieux !

CHARMION.

Que de termes divers !
En voilà pour orner du moins quarante vers
Des poëtes du temps ; madame, êtes-vous folle ?

CLÉOPATRE.

Le ciseau des douleurs me coupe la parole.

CHARMION.

Le sort, dont votre cœur est si favorisé,
Ne va donner taloche à cet amant usé
Que pour vous en donner un autre jeune et brave,
Octave, en un mot...

CLÉOPATRE.

Moi, je charmerois Octave !

CHARMION.

Pourquoi non ? tout vous flatte, et c'est votre destin
D'avoir toujours en poche un empereur romain.

CLÉOPATRE.

L'amour fait dans mon cœur d'étranges cabrioles.
Mais ne me fais-tu point de promesses frivoles ?

CHARMION.

Non. Pour plaire à César allez vous ajuster.
Poudrez-vous les cheveux, faites-les frisotter.
Votre page paroît ; je prends soin de l'ouvrage :
Soyez triste, et sortez tôt.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, LE PAGE.

CLÉOPATRE.

Soutenez-moi, page.

LE PAGE, *ou B. Bouvillon.*

Madame, entrez chez vous, je crains que vous tombiez;
Vous ne me semblez pas trop ferme sur vos jambes.

LA BAGUENAUDIÈRE, *se levant.*

Pieds, ignorant.

B. BOUVILLON.

Eh bien! pieds ou jambes, qu'im-
L'un vaut l'autre. [porte?

LA BAGUENAUDIÈRE.

A-t-on vu rimer de cette sorte,
Bourreau?

B. BOUVILLON.

Je m'en bats l'œil. Suis-je un comédien?
Qu'un autre fasse mieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Poursuivez, ce n'est rien.

CHARMION, *riant.*

Je n'en puis plus.

B. BOUVILLON.

On rit de moi-même à ma face.
Messieurs les baladins, avant que le jour passe,
J'étrillerai quelqu'un, et sur un autre ton.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Coquin, veux-tu rentrer? si je prends un bâton...
Poursuivez.

SCÈNE VIII.

CHARMION, ÉROS.

CHARMION.

Éros vient, qui cherche Cléopâtre.
Que fait Antoine?

ÉROS.

Antoine est battu comme plâtre.

CHARMION.

Et Cléopâtre est morte, adieu.

ÉROS.

Bon soir, quel cas...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Vous m'ôtez mon épée; ah! coquins! scélérats!
Éros, que fait la reine? où faut-il que ma gloire....

ÉROS.

La reine Cléopâtre a passé l'onde noire.

ANTOINE.

Elle est morte?

ÉROS.

A-peu-près.

ANTOINE.

Est-il vrai, ce malheur?
Ciel!

ÉROS.

Elle-même a dit qu'elle l'étoit, seigneur.
Je la vis l'autre jour aiguiser une dague:
Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague...

ANTOINE.

Mourons donc, cher Éros. Près d'Antoine assidu,
Il te souvient du jour où l'on t'auroit pendu
Pour avoir déserté. Je te donnai la vie,
Pour me faire mourir quand j'en aurois l'envie.
Frappe donc. Tu pâlis! quelle peur te retient?
Ne te souvient-il plus...

ÉROS.

Oui-dà, il m'en souvient.
Non qu'à votre beau corps je veuille faire brèche;
Mais, tenez, faites-vous un licol de ma mèche,
Dans un endroit bien haut je vous attacherai,
Puis après par les pieds je vous brandouillerai,
Et vous deviendrez mort.

ANTOINE.

Non; il faut ton épée.
Frappe, Éros, ne rends pas mon attente trompée.

ÉROS.

Vous donner le trépas, c'est vous faire mourir[1];
Je vous dois seulement l'exemple de courir:
Imitez-moi.

ANTOINE.

Demeure, achève ton ouvrage.

ÉROS.

Eh bien! détournez donc cet auguste visage:
Me voilà prêt, seigneur, selon votre desir,
A vous assassiner pour vous faire plaisir:
N'ayez point peur, je vais vous percer la bedaine.

ANTOINE.

Arrête, il ne faut pas ensanglanter la scène;
La règle le défend. Il m'en souvient, hélas!

ÉROS.

Qu'importe si la règle...

[1] Vers excellent dans le genre burlesque. Toute cette scène est une parodie très plaisante de la onzième scène du quatrième acte de la tragédie de Cléopâtre, dans laquelle Éros dit à Antoine:

> Vous donner le trépas, ce seroit vous trahir:
> Je vous dois seulement l'exemple de mourir.
> Imitez-moi, seigneur.

Et Antoine, dans sa réponse, dit:

> Ciel! un esclave meurt pour m'apprendre à mourir!
> Mourons donc, sur ses pas hâtons-nous de courir

SCÈNE X.

ANTOINE, ÉROS, CLÉOPATRE, M. DE LA BAGUENAUDIÈRE.

CLÉOPATRE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah!
La pauvre Cléopâtre est bien défigurée;
Vous voyez comme on l'a dans ces lieux accoutrée.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui donc?

CLÉOPATRE.

Un belier altéré de mon sang,
Au scandale des lois, au mépris de mon rang,
Insensé, du respect ayant franchi les bornes,
Entre les deux yeux juste il m'a planté ses cornes.
J'en demande vengeance.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RAGOTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah! mon père! au jardin,
Monsieur Bouvillon vient d'attaquer le Destin :
Ils sont aux mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons empêcher ce carnage.

RAGOTIN.

Oh! juste ciel! j'ai fait un bel apprentissage.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Le Destin s'est, dit-on, battu comme un lion;
Et, ma foi! c'étoit fait de Blaise Bouvillon,
Si d'une prompte fuite il n'avoit pris la voie.

LA RANCUNE.

S'il eût été tué, que j'aurois eu de joie!

RAGOTIN.

Est-ce que Bouvillon te choque ou t'a rendu....

LA RANCUNE.

Non, c'est que le Destin auroit été pendu.
Depuis que d'un soufflet il m'a donné la touche,
Pour quelque démenti prononcé par ma bouche,
Quoiqu'à nous embrasser on ait vu ma ferveur,
Ce soufflet m'est toujours demeuré sur le cœur,
Et sans cesse en secret sensible à cette offense....

RAGOTIN.

Ah! pour un temps, ami, suspends cette vengeance,
Jusqu'à ce que tes soins, propices à mon cœur,
A m'être favorable accoutument sa sœur.
Je l'aime, et si tu n'as pitié de ma souffrance,
Dans deux jours il n'est plus de Ragotin en France.

LA RANCUNE.

Pour vous servir je veux oublier mon courroux;
Et pour vous témoigner combien je suis à vous,
Je vais vous en donner la marque la plus tendre
Que d'un cœur généreux un ami puisse attendre.

RAGOTIN.

De trop d'honnêteté c'est me favoriser.

LA RANCUNE.

Je n'en userois pas comme j'en vais user,
Si je ne vous aimois autant que je vous aime,
Et ne vous regardois comme un autre moi-même.

RAGOTIN.

Je te suis obligé.

LA RANCUNE.

Ce que vous allez voir
Vous montrera sur moi quel est votre pouvoir.

RAGOTIN.

Parle, achève, mon cher, de me combler de joie.

LA RANCUNE.

N'auriez-vous point sur vous dix écus de monnoie?
Prêtez-les-moi. Parbleu! je suis garçon de cœur;
Je ne les prendrois pas d'un autre.

RAGOTIN.

Trop d'honneur!

LA RANCUNE.

Si je n'avois pour vous une ardeur singulière,
Je ne vous ferois pas une telle prière.

RAGOTIN, *tirant d'un bourson.*

Je le crois. Tiens, voilà déja demi-louis.

LA RANCUNE.

Les amis, au besoin, sont toujours les amis:
Je n'emprunterois pas d'aucun autre une obole.

RAGOTIN, *tirant d'une bourse de sa poche.*

Oh! ce demi-louis avec cette pistole,
Et puis ces trente sous, cela fait six écus.

LA RANCUNE.

Est-elle de poids?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Dans deux jours tout au plus,
Employant tous mes soins près de votre maîtresse,
Vous entendrez parler pour vous de mon adresse.

RAGOTIN, *tirant de l'autre poche.*

Voilà trois écus blancs, qui font neuf justement.

LA RANCUNE.

Ma foi! vous m'avez plu tantôt infiniment.
Dans le rôle....

SCÈNE II.

RAGOTIN, LA RANCUNE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur de La Baguenaudière
De le venir trouver vous fait une prière.

RAGOTIN.

J'y cours. Ah ! que n'ai-je eu plus tôt cet ordre-ci !

SCÈNE III.

LA RANCUNE, *à Ragotin qui s'en va.*

Au moins vous me devez un écu, songez-y.
Je vois venir l'Étoile, et son frère avec elle :
De bien près, ce me semble, il obsède Isabelle.
Seroit-il assez fou pour oser l'enlever ?
Tout aujourd'hui de près je le veux observer.

SCÈNE IV.

L'ÉTOILE, LE DESTIN.

L'ÉTOILE.

Oui, je n'ai feint tantôt que je m'étois blessée,
Qu'afin qu'en se rangeant dans ma chambre, empres- [sée,
Madame Bouvillon m'expliquât en effet
Tout ce qu'elle pensoit de vous et du billet.
Heureusement, vous dis-je, elle l'a pris pour elle ;
Elle vous cherche.

LE DESTIN.

Allons, entrons chez Isabelle.
Tantôt, sans Bouvillon, j'eusse été loin de vous.
Ses coups, que j'imputois à son dépit jaloux
De voir entre mes mains l'objet qui sait lui plaire,
M'ont fait....

L'ÉTOILE.

Songez à vous, je vois venir sa mère.

SCÈNE V.

Mme BOUVILLON, L'ÉTOILE, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Pour savoir le détail de ce qui s'est passé,
Je vous cherche. Eh, mon Dieu ! n'êtes-vous point [blessé ?
Contre ce fils ingrat juste est votre colère ;
Mais ne la faites point passer jusqu'à sa mère.

LE DESTIN.

Je pouvois aisément lui donner le trépas ;
Mais mon respect pour vous a retenu mon bras.

MADAME BOUVILLON.

Hélas ! dans ce moment je m'amusois à lire
Certain billet galant que vous veniez d'écrire.
Vous rougissez ! Non, non, bien loin d'être perdu,
Au gré de vos souhaits le hasard l'a rendu ;
Il est entre des mains qui vous sont favorables.
Vous devez quelque grace à mes soins charitables ;
Venez, pour dissiper le trouble où je vous voi,
Parler de ce billet au jardin avec moi.

LE DESTIN.

J'ai de vous obéir une ardeur singulière ;
Mais je crains....

MADAME BOUVILLON.

Quoi ?

LE DESTIN.

Monsieur de La Baguenaudière.
Vous savez quels travers il s'est mis dans l'esprit ;
J'en suis la seule cause, et vous me l'avez dit.

MADAME BOUVILLON.

Ne craignez rien. Monsieur de La Baguenaudière,
Sur qui mon bien me donne une puissance entière,
Dans un moment ou deux, va, par mon ordre, au [Mans
Inviter un parent de se rendre céans.
J'ai su trouver exprès ce devoir de famille ;
Il va dans un moment partir avec sa fille.

LE DESTIN.

Avec Isabelle ?

MADAME BOUVILLON.

Oui, sans crainte désormais....

LE DESTIN.

Mais, madame, céans vous avez des valets....

L'ÉTOILE.

Eh bien ! pour vous parer tous deux d'une surprise,
En allant au jardin que chacun se déguise.

MADAME BOUVILLON.

Elle a raison.

L'ÉTOILE.

Prenez quelques voiles épais,
Qui vous puissent cacher aux yeux de vos valets ;
Moi, j'aurai soin aussi de déguiser mon frère.

MADAME BOUVILLON.

Aux yeux des surveillants peut-on mieux se sous- [traire ?
J'y cours.

SCÈNE VI.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ah ! ciel, à quoi m'engagez-vous, ma sœur ?

L'ÉTOILE.

Pour servir votre amour je flatte son erreur :
De ce déguisement j'ai trouvé le mystère,
Afin de l'obliger à nous laisser mon frère.

SCÈNE VII.

ISABELLE, LE DESTIN, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Je vous cherchois : mon père, en mon appartement,

D'aller au Mans sans lui m'a fait commandement.
D'où vient qu'à ce voyage ainsi seule il m'expose?
Est-ce pour m'éprouver?....

L'ÉTOILE.

Non; en voici la cause.
Il m'est venu prier d'une collation,
Qu'il vouloit me donner au petit pavillon.

LE DESTIN.

Quel bonheur! ce voyage enfin nous favorise;
Il va me donner lieu d'achever l'entreprise,
Puisque vous allez seule.

ISABELLE.

Ah! ne vous trompez pas;
Une vieille parente accompagne mes pas,
Et monsieur Ragotin pareillement. Mon père
L'a prié de cela : je ne puis m'en défaire;
Il m'attend au carrosse, et va venir ici
Si je tarde un moment encore, et.... le voici.

LE DESTIN.

A l'arrêter ici mettez tout en usage,
Ma sœur; n'épargnez rien....

L'ÉTOILE.

A cela je m'engage:
Sortez, allez attendre Isabelle ici près,
Courez; et vous, songez à le suivre de près.

ISABELLE.

Juste ciel! la frayeur s'empare de mon ame.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Le carrosse attelé de trois chevaux, madame,
Et la tante, après vous attendent pour partir.
Elle m'envoie exprès pour vous en avertir.

L'ÉTOILE.

(Elle fait signe à Isabelle de s'en aller, et arrête Ragotin.)

Vous allez donc au Mans?

RAGOTIN.

Oui, beauté printannière.
De la part de monsieur de La Baguenaudière,
Je....

L'ÉTOILE.

Monsieur Ragotin part, et ne me vient pas
Demander, lui qu'on voit charmé de mes appas,
Si je n'ai point besoin au Mans de quelque emplette.
Quel galant!

RAGOTIN.

En cela si ma bouche est muette,
C'est que chaque pays pour tout ne sont pas bons.
Du Mans il ne vient rien d'exquis que des chapons;
Ce n'est pas votre fait.

L'ÉTOILE.

J'ai besoin de dentelles;
J'en vis chez un marchand l'autre jour de fort belles;
Faites-les acheter.

RAGOTIN.

Isabelle est là-bas,
Elle m'attend, j'y cours : sans tout cet embarras,
Votre commission occuperoit mon ame.
Une autre fois au Mans exprès pour vous, madame,
Je me rendrai.

L'ÉTOILE.

Comment! j'en ai besoin ce soir;
Je m'en vais vous donner de l'argent pour l'avoir.
Tirez-moi ma cassette, elle est dans cette caisse.

RAGOTIN.

Volontiers; mais en vain je la cherche et me baisse;
La cassette à mes yeux ne s'offre point ici.

L'ÉTOILE, *le voyant à demi-corps dans la caisse.*

Cherchez bien. Du dessus du coffre que voici,
Faisons un trébuchet au pauvre petit homme;
Qu'il s'en retire après.

RAGOTIN.

Ce couvercle m'assomme,
Mademoiselle, et tôt levez-le; il pèse fort.

SCÈNE IX.

LA BAGUENAUDIÈRE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE, *enveloppé d'un manteau.*

Pour me servir, amour, fais de grace un effort.
Madame Bouvillon me croit loin du village :
De ce vaste manteau couvrons-nous le visage;
Allons prendre l'Étoile.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Aye! ouf! je vais mourir.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qu'entends-je?

RAGOTIN.

Et vite à moi! tôt.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Sans nous découvrir,
Allons débarrasser ce pauvre petit homme.

RAGOTIN, *sortant de la caisse.*

Si.... Que vois-je? l'Étoile est changée en fantôme!
Ne seroit-ce point lui qui vient de me coffrer?
Que n'ai-je un instrument propre pour balafrer!
Mais vengeons-nous des poings. Ah! le traître m'accable:
Sauvons-nous; ce n'est pas un homme, c'est un diable.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Avant qu'aller au Mans, ce fat s'est enivré.
Parbleu! si ce bâton ne m'en eût délivré,

De mon déguisement il eût percé le voile:
Mais pour notre repas allons chercher l'Étoile.

SCÈNE XI.

Mme BOUVILLON, LA BAGUENAUDIÈRE.

MADAME BOUVILLON, *avec un voile.*
Le Destin au berceau n'a point frappé mes yeux,
Et son retardement me ramène en ces lieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Que j'aurai de plaisir!... Mais la voici; c'est elle.

MADAME BOUVILLON.
Le voilà; j'avois tort de soupçonner son zèle.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Est-ce vous?

MADAME BOUVILLON.
Oui, c'est moi. Mais, vous-même, est-ce vous?

LA BAGUENAUDIÈRE.
C'est moi-même, ravi d'avoir ce rendez-vous.
Souffrez que mon amour à vos yeux se déploie.

MADAME BOUVILLON.
Souffrez que vos regards soient témoins de ma joie.

LA BAGUENAUDIÈRE, *ôtant son manteau.*
Sincère est mon ardeur.

MADAME BOUVILLON, *ôtant son voile.*
Pure est ma passion.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ah!

MADAME BOUVILLON.
Ah!

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ah! c'est donc vous, madame Bouvillon?

MADAME BOUVILLON.
Ah! c'est donc vous, monsieur de La Braguenaudière?
Vous croyiez voir ici l'Étoile poussinière.
Sachant bien que pour elle on me manquoit de foi,
J'ai feint exprès ainsi pour en juger par moi.

SCÈNE XII.

LA BAGUENAUDIÈRE, Mme BOUVILLON, RAGOTIN.

RAGOTIN, *le pied dans un pot de chambre.*
Ne trouverai-je ici qu'outrage sur outrage?
Maudit château! maudit amour! maudit voyage.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Qui vous oblige donc d'avoir ce piédestal?

RAGOTIN.
Ah!

MADAME BOUVILLON.
Qui vous fait marcher sur ce pied de métal?
Et pourquoi fuir monsieur de La Baguenaudière.

RAGOTIN.
C'est qu'un diable tantôt fait de même manière,
Mais mille fois plus grand, a chargé sur mon dos
Cent millions de coups d'un bâton court et gros;
J'ai fui, croyant l'avoir incessamment en queue,
Faisant à chaque pas un demi-quart de lieue,
Tout hérissé de peur, lorsque j'ai rencontré
Un maudit pot de chambre où mon pied est entré.
Aux cris que j'ai poussés, gémissant de foiblesse,
Un chien est survenu qui m'a mordu la fesse;
Mais je n'ai point songé qu'à ce pied empotté,
Que si vilainement la fortune a botté,
Je mettrois vainement ce pied à la torture
Pour chercher les moyens d'ôter cette chaussure,
Quand un homme est venu de la part du Destin,
Et d'Isabelle aussi, pour me remettre en main
Le billet que voilà. Surpris à sa lecture,
Oubliant tous les maux de ma triste aventure,
J'ai fait de vous chercher mes plus fortes raisons
Pour vous en faire part. Tenez, lisez.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Lisons.

« Monsieur Ragotin, ne vous donnez point la « peine de me chercher pour vous charger de ma « conduite. Si mon père vous demande compte de la « commission qu'il vous en a donnée, apprenez-lui « que je suis entre les mains de M. le Destin, à qui « j'ai donné ma foi, comme au seul homme qui s'est « offert pour me délivrer du joug où m'alloit jeter « le mariage de Blaise Bouvillon, pour qui j'ai une « aversion insurmontable.
« Je suis, etc. »

Je crois que ce perfide est de l'intelligence.
Ton zèle a ménagé cette furtive absence;
De ma fille tantôt tu m'avois répondu;
Tu m'as trahi, Judas; mais tu seras pendu.

RAGOTIN.
Pendu! moi?

MADAME BOUVILLON.
Toi, pendu: diffamer ma famille,
M'enlever une bru, faire un rapt de sa fille;
Pendu, pendu, pendu.

RAGOTIN.
Je suis tout éperdu!

LA BAGUENAUDIÈRE.
Il faut l'épouvanter; pendu, pendu, pendu.

RAGOTIN.
Quelle grêle de maux! Ciel! pour les autres, passe;
Mais me voici tombé de fièvre en chaud mal; grace!

LA BAGUENAUDIÈRE.
Abus.

RAGOTIN.
Ayez pitié d'un avocat.

MADAME BOUVILLON.
Chansons.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Apprends-moi leur retraite à l'instant, dépêchons,

Ou...

RAGOTIN.

Moi, je n'en sais rien.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour changer de langage,
Holà! quelqu'un. Allez, qu'on le pende.

RAGOTIN.

A mon âge!
Avant que de me pendre, ayez de moi pitié;
Tirez-moi, s'il vous plaît, cette épine du pied:
Je cours risque autrement, foi d'homme qui vous prie,
D'en être estropié le reste de ma vie.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Puisqu'il ne parle pas, pendez-moi ce coquin.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

Hélas! où traîne-t-on notre ami Ragotin?
Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? ne sauroit-on l'appren- [dre?
Où va-t-on vous mener, mon cher?

RAGOTIN.

On me va pendre;
Et je ne sais comment me tirer de là.

LA RANCUNE.

Quoi!
J'ai deux mots importants à dire; écoutez-moi:
Suspendez jusque-là la sentence mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi?

LA RANCUNE.

Nous nous aimons d'une amour fraternelle,
Et je voudrois bien voir la grace qu'il aura
Au bois patibulaire alors qu'on le pendra.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coquin, au mépris de toute ma famille,
A servi le Destin pour enlever ma fille.

LA RANCUNE.

Si ce n'est que cela qui peut l'avoir perdu,
De l'entendre au supplice, et de le voir pendu,
Nous n'aurons pas la joie.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et d'où vient?

LA RANCUNE.

Apprenez-le:
Sachant que le Destin poursuivoit Isabelle,
Et que de l'enlever le drôle avoit l'orgueil,
Sur eux autour d'ici j'ai fait la guerre à l'œil,
Suivi de paysans au bout de cette plaine;
Comme ils alloient gagner la campagne prochaine,
Je les ai fait saisir et ramener ici,
Où vous allez bientôt les voir, et... les voici.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DESTIN, ISABELLE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Approche, scélérat, approche, ingrate fille.
Indigne rejeton d'une illustre famille;
Suivre un homme inconnu! toi, séduire une enfa
Un échafaud t'est sûr; une guimpe t'attend.

MADAME BOUVILLON.

C'est trop peu qu'un couvent pour sa peine afflicti
Il faut dans un cachot l'enterrer toute vive.

LE DESTIN.

Si notre amour mérite un supplice éternel,
C'est moi qu'il faut punir, je suis seul criminel.

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est de toi seul aussi que je prendrai vengeance

ISABELLE.

Ah! mon père, songez que j'ai part à l'offense.

MADAME BOUVILLON.

Il faut, sans balancer, qu'ils soient tous deux pur
Mais qui vient nous troubler?

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DÉCORATEU

LE DÉCORATEUR.

Madame, votre fil
Avecque son fusil, d'une audace assassine,
Au malheureux l'Olive a percé la poitrine.

LE DESTIN.

A mon père?

MADAME BOUVILLON.

D'ennui ceci me va combler.

LE DÉCORATEUR.

Il se fait apporter ici pour vous parler,
Ayant à vous parler d'une affaire importante.
Mais le voici.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Madame, en un mot comme en tren
De grace, écoutez-moi; si proche du trépas,
Ayant à vous parler, ne m'interrompez pas.
A défunt votre époux il prit un jour envie
Dans la maison des champs d'avoir la comédie;
Le mal d'enfant vous prit, et monsieur votre épo
Fut père d'un garçon, ou crut l'être. Chez vous
Accoucha le jour même une comédienne;
Cette femme accouchée aussi c'étoit la mienne:
Elle fit un garçon, et je le crus de moi;
Car la défunte étoit laide; et, de bonne foi,

Quoiqu'elle vît en moi sans cesse un beau modèle,
Le fils qu'elle me fit étoit aussi laid qu'elle.
Je pestois de bon cœur contre cette souillon,
Quand je vis remuer le petit Bouvillon,
Qui parut à mes yeux d'aussi belle structure
Que mon magot étoit de laide regardure.
Il me prit de troquer une tentation.
Votre avare nourrice, en cette occasion,
A l'or de mes louis sensible plus qu'une autre,
Se chargea de mon fils, et me donna le vôtre :
Moi, dès le même instant, de peur qu'on en vît rien,
J'emportai votre fils, et vous laissai le mien;
Si bien que cet ingrat, dont la fureur impie
Par un coup détestable a fusillé ma vie,
Est mon fils; et le vôtre, élevé de ma main,
A qui j'ai façonné l'esprit, c'est le Destin.

MADAME BOUVILLON.

Le Destin est mon fils! mon cœur en pâme d'aise;
Il faut que tout mon soûl je le baise et rebaise.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Mais qui sait si cet homme a dit la vérité?

L'OLIVE.

La nourrice, avec qui j'avois tout concerté,
Est encore en ces lieux; elle peut vous le dire.

MADAME BOUVILLON.

J'en crois ce que pour lui la nature m'inspire.

LE DESTIN.

Mais il faut vous panser : où vous a-t-on blessé?

L'OLIVE.

Mon ami, j'ai le cœur d'outre en outre percé.

LA RANCUNE.

Je ne vois point de sang en nul endroit.

L'OLIVE.

N'importe.

LA RANCUNE.

Il n'est point blessé.

LE DESTIN.

Non?

LA RANCUNE.

Non, le diable m'emporte!

L'OLIVE.

Est-il vrai?

LA RANCUNE.

Chose sûre.

L'OLIVE.

Il faut donc que la peur
M'ait fait tourner la tête en me frappant au cœur.

LA RANCUNE.

Juste.

ISABELLE.

Cette aventure est rare et surprenante.

MADAME BOUVILLON.

Vous n'avez pas sujet d'en être mécontente.

LE DESTIN.

Isabelle!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En discours ne perdons point de temps;
Allons nous éclaircir sur tous ces incidents;
Que chacun fasse voir son ardeur à me suivre.
Allons.

LA RANCUNE, *à Ragotin.*

D'être pendu mon secours vous délivre.

RAGOTIN.

Il est vrai, cher ami, sans toi ces happe-chair
M'alloient faire danser un entrechat en l'air;
Mais mon pied, emboîté dans ce pot détestable,
Implore à l'en tirer ta pitié charitable.
O ciel! à quel malheur m'avez-vous attaché!
Heureux de n'avoir pas pourtant été branché!

FIN DE RAGOTIN.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1685.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le chevalier de Mouhy, dans l'*Abrégé de l'Histoire du Théâtre françois*, prétend que cette pièce étoit d'abord en trois actes; et le duc de La Vallière, dans sa *Bibliothèque du Théâtre françois*, dit qu'elle étoit en deux. Quoi qu'il en soit, elle fut jouée pour la première fois le lundi 23 juillet 1685, après la tragédie de Cinna : elle eut treize représentations; la dernière le lundi 20 août, après la tragédie d'Héraclius. Suivant la coutume, on laissa reposer quelque temps cette comédie, et elle fut reprise le 8 janvier 1686 : depuis elle resta au courant du répertoire, où elle se trouve encore. C'est une des petites pièces en un acte que le public accueille avec le plus de plaisir, sur-tout quand le rôle d'Hortense est joué par une actrice capable d'en faire ressortir tout l'esprit et la finesse. C'est à quoi paroît, à ce qu'on nous assure, avoir merveilleusement réussi mademoiselle Raisin, qui joua ce rôle dans l'origine. Cette actrice avoit alors vingt-trois ans : elle étoit grande, bien faite, pleine de graces naturelles; ses yeux étoient charmants : elle avoit la bouche un peu grande; mais ce défaut étoit compensé par des dents parfaites et d'une admirable blancheur. Elle étoit fille de Pitel de Longchamps, acteur de province, et parut très jeune sur le théâtre. A l'âge de quinze ans elle passa à Londres avec son père et la troupe dont il étoit entrepreneur : elle brilla beaucoup à la cour d'Angleterre, et attira même l'attention du roi Charles II. Depuis elle fut aimée du dauphin; et Louis XIV, en 1701, la fit renoncer au théâtre, en lui faisant une pension viagère de dix mille livres. Elle mourut le 30 septembre 1721, par les suites d'une chute, et fut très regrettée des pauvres, qu'elle se plaisoit à assister.

Les éditeurs de La Fontaine et des collections de pièces de théâtre ont suivi, en réimprimant cette pièce, l'édition donnée en 1701 par Adrien Moetjens : ils paroissent avoir tous ignoré qu'il en existoit une édition beaucoup plus correcte, donnée probablement par Jean-Baptiste Rousseau, dans un recueil publié à Amsterdam en 1734, intitulé *Pièces dramatiques choisies et restituées par M.****. Nous transcrirons ici en entier l'avertissement que l'éditeur de ce recueil, quel qu'il soit, a mis en tête de la pièce du *Florentin* (p. 319).

« La petite comédie du *Florentin* a toujours passé pour « un chef-d'œuvre; et à dire vrai nous n'en avons aucune « qui puisse lui être préférée, ni pour l'invention, ni « pour l'agrément du style. La scène des confidences sur- « tout est peut-être ce que nous avons de plus ingénieux « et de plus comique sur notre théâtre. Cependant, mal- « gré tout le mérite qu'elle s'y est acquis, il ne s'en voit « point qui ait été jusqu'ici aussi maltraitée sur le papier « par les altérations, les fautes de langue, les omissions, « et les barbarismes que l'ignorance des éditeurs y a laissé « glisser presque d'un bout à l'autre. Il est de l'intérêt du « public qu'un ouvrage pour lequel il a témoigné tant « d'estime paroisse enfin sous ses véritables traits; et celui « de la vérité demande aussi qu'on restitue au même ou- « vrage son véritable père, qui n'a jamais été autre que « le mari de cette célèbre actrice dont le fameux Des- « préaux fait une mention si honorable dans son épître « à M. Racine, et que l'inimitable La Fontaine n'a pas « moins illustrée dans les beaux vers qu'il lui adresse au « commencement de sa nouvelle de Belphégor. »

Il y a tout lieu de présumer, d'après la fin de cet avertissement, que l'éditeur des *Pièces choisies* a dû aux héritiers ou à un des amis de Champmeslé une copie plus correcte de cette pièce du *Florentin*, ce qui lui a donné lieu de croire que Champmeslé en étoit l'unique auteur. Mais il suffit de lire cette pièce, versifiée d'une manière si vive, si spirituelle, si originale, et de la comparer aux comédies en vers de Champmeslé, pour être convaincu qu'elle n'a pas été écrite par lui. D'après ce qui a été dit par le chevalier de Mouhy et le duc de La Vallière, il paroîtroit que Champmeslé avoit d'abord composé une pièce sur ce sujet, en trois ou deux actes, et que La Fontaine la réduisit en un acte, la versifia de nouveau en entier, et la mit ensuite en état de paroître avec succès sur le théâtre.

Nous avons suivi le texte du *Recueil de Pièces choisies*, et nous avons inséré au bas des pages les variantes des autres éditions.

PERSONNAGES.

HARPAGÈME, Florentin.
HORTENSE, pupille d'Harpagème.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagème.
MARINETTE, suivante d'Hortense[1].
UN SERRURIER et ses GARÇONS.
UN EXEMPT.
DES ARCHERS.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagème.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? êtes-vous fou, Timante? ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait de vous tuer sa principale affaire;
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon [sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagème,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas
Qu'à peine il est sorti qu'il revient sur ses pas?
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grace, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpagème toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer:
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verrous.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense.
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricoter, ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui dit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trontre en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui, qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait par-tout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien;
Le diable bien nommé diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! l'on sait comment il traite Hortense:
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis par un arrêt tromper sa passion;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
Je feindrai de la mettre à ses yeux en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache:
A l'achever dans peu son serrurier s'attache;
Déja....

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi.
C'est un homme d'honneur: il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre,

[1] Il y a dans les éditions ordinaires *sa servante*; ce qui semble dire la servante d'Agathe, mère d'Harpagème. Dans l'édition d'Adrien Moetjens il y a *servante d'Harpagème*. La lecture de la pièce prouve que si Marinette est aux gages d'Harpagème, elle est bien réellement la suivante d'Hortense.

De concert avec lui j'ai dicté cette lettre.
Pour punir d'un jaloux les desirs déréglés,
Je viens exprès....

MARINETTE.

Il entre....

SCÈNE II.

HARPAGÊME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente?
Merci! diantre! ai-je l'air d'une fille intrigante?

HARPAGÊME.

Que vois-je?

TIMANTE.

Eh! Marinette, un mot, écoute-moi!

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÊME.

Bon!

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une ame intéressée.

TIMANTE.

Quoi!...

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infame pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÊME, *arrachant la lettre.*

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire et me faire un outrage!

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi...

HARPAGÊME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi!

SCÈNE III.

HARPAGÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit!

HARPAGÊME.

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infame sang alloit être trempée;
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais quand je l'ai vu paroître:
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours;
Que je prisse le soin de servir ses amours;
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
Je crève quand je pense aux offres insolentes....

HARPAGÊME, *à Agathe.*

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes!...
(*à Marinette.*) (*à Agathe.*)
Embrasse-moi, ma fille... Auriez-vous cru cela?
Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant.
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÊME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,
Mais de garder Hortense; et j'ai, pour y suffire,
De bons murs, des verrous, et des yeux: c'est tout [dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les mira-
L'un pour descendre en bas osera tout tenter, [cles:
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
Des verrous, par leurs soins, le ressort se rompra;
De moment en moment, enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant, qu'au milieu du dédale
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront:
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Vous peuvent sur ce point garantir ma science.

Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par-là.
Votre père vouloit me contraindre à cela;
Mais, s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils....

HARPAGÊME.

Oh! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot.... Suffit.... Je ne dis rien....
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.

(*Il lit.*)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître « de la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai « trouvé les moyens de me faire un passage sous « terre, qui me conduira jusqu'à votre chambre. « J'espère que la nuit ne se passera pas sans que « vous m'y voyiez. Je vous en avertis, afin que « votre surprise ne vous fasse rien faire qui soit en- « tendu de votre bourru. Le même passage vous ser- « vira pour vous faire sortir d'esclavage, et vous « mettre au pouvoir de la personne qui vous aime « le plus.

« TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine :
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Notre amoureux transi cette nuit s'y rendra;
Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, Dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave : HIC JACET.

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÊME.

Bon! bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déja soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage:
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes desirs il tournera son ame.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme!
Il est donc assez fou pour présumer de soi....
Et quel est donc ce sot entrepreneur?

HARPAGÊME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÊME.

Moi.... De ce cousin j'avois la fantaisie :
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend qu'on ne doit s'assurer que sur soi,
J'ai cru plus à propos de prendre tout sur moi.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et de pied en cap tout revêtu
Du grave extérieur d'une intègre vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux.
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÊME.

Chansons! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(*Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.*)

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement....
Que de portes! quel bruit de clefs! quel tintamarre

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui; mais qui la confie à la foi des verrous,
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÊME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME.

Hortense, approchez-vous;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.

Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre:
Il est ici tout proche, et je cours l'avertir.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru. Je vais agir de toute ma puissance
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur:
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les ames,
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpagême, ce soir, sera donc votre époux?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir:
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème
Qui vous délivrera des rigueurs d'Harpagême.

HORTENSE.

Eh! que pourra-t-il faire? Hélas! plus que le mien,
Son intérêt me porte à ce triste lien.
Il m'aime, et m'aimera, tant qu'il verra mon ame
Libre, et dans un état de répondre à sa flamme:
Harpagême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager,
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître,
Il n'y songera plus; je l'oublierai, peut-être:
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante, et l'en chasser,
Au cousin que j'attends je vais ouvrir mon ame,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai du moins de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu? Lui?

MARINETTE.

Lui-même.
Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égarements,
Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire
Et de dissimuler le commerce.

HORTENSE.

Au contraire:
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connoît
Je m'en ferai haïr par cet aveu, peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui

MARINETTE.

Il entre.... Ah! que sa barbe est rébararbative!

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETT

HARPAGÊME, *en docteur.*

(à part.) *(à Marinette.)*
Feignons, pour l'abuser.... En ces lieux envoyé
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé.

MARINETTE, *le contrefaisant.*

Ce n'est pas moi.

HARPAGÊME.

Qui donc de vous est ma par
Hortense?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la suivant

HARPAGÊME, *à Hortense.*

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

HARPAGÊME.

(à Marinette.) *(à Horten*
Des siéges.... Seyez-v
(à Marinette.)
Regardez-moi.... Fermez ce faux jour. Laissez-n
(Marinette sor

SCÈNE IX.

HARPAGÊME, HORTENSE.

HARPAGÊME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagê

Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous en dicta les lois ;
Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée ;
Et le pauvre Harpagême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute ; c'est la sienne.

HARPAGÊME.

Comment ?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche :
Sans amour, il est vrai ; toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui ;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même ;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit des mortels le plus disgracié.

HARPAGÊME.

Quoi ! lui-même ? Comment ?

HORTENSE.

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagême, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagême,
Que vis-je ? Ah ! mon cousin, quelle comparaison !
L'erreur en mon esprit fit place à la raison :
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste ;
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÊME, *à part.*

Je déteste....

HORTENSE.

Quoi donc ! ce franc aveu vous déplaît-il ? Comment !
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment ?

HARPAGÊME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÊME.

Au contraire.
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre ame toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh ! vraiment j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien.... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh ! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant ?

HORTENSE.

Non :
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée ;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute ;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air :
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même :
Je ne le voyois pas d'abord ; mais....

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit découvrir, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme étoit là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
A me montrer encor je me plus davantage ;
Et je vis qu'Harpagême avoit dit vrai.

HARPAGÊME, *à part.*

J'enrage !

HORTENSE.

Cet homme, enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant....

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,

A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME.

(*à part.*) (*à Hortense.*)
Que nature pâtit! Mais poursuivons.... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

HORTENSE.

Non, je ne le vis plus: mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÊME.

Ah! le bourru! Mais....

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air:
Un noyau vint frapper Harpagême au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr, et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi,
Harpagême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles: enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse
Que je livrai mon ame à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fût, malgré ses desirs,
La fable d'un rival, et la dupe....

HARPAGÊME, *à part.*

Ah! je crève....
(*à Hortense.*)
De répondre au billet vous n'eûtes point de trève?

HORTENSE.

D'accord; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÊME.

Vous la trouvâtes?

HORTENSE.

Bon!
Harpagême y pourvut. Pressé par sa foiblesse
Il voulut consulter une devineresse
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortions-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagême, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte.
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte,
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser:
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagême.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours:
Moi, qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne;
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui dans ce temps cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée:
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas: j'y revins avec lui,
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÊME, *à part.*

(*à Hortense.*)
Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpagême,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé:
Par cette fausse alarme Harpagême offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement;
Et je vis quinze nuits de suite mon amant
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmants que nos cœurs laissoient naître,
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;

Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÊME, *à part.*

Quelle pilule!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère:
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser son choix me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagême?

HARPAGÊME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai; beau, bien fait, d'accord; mais il n'a rien.
Harpagême est jaloux; j'y consens: il est chiche
De ces tons doucereux; oui: mais il est très riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente;
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi?

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse:
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus?

HORTENSE.

Il sera mon époux: et que veut-il de plus?

HARPAGÊME.

Mais vous devez au moins lui montrer quelque es- [time.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le temps le pourrez-vous aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine:
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÊME, *se découvrant.*

Ah! coquine!
Je n'y puis plus tenir. Connoissez votre erreur;
Et craignez les effets de ma juste fureur.

HORTENSE.

Ah! ah! c'est vous, monsieur? quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter;
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie:
A vous faire enrager je mettrai mon génie....
Marinette!

SCÈNE X.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Monsieur?

HARPAGÊME.

Eh bien! le serrurier
Travaille-t-il?

MARINETTE, *paraissant effrayée.*

Ah! ah!....

HARPAGÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire;
J'ai découvert par-là ce qu'on ne pourra croire.
Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah! les méchantes gens!

HARPAGÊME.

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense:
(*à Hortense.*)
Le piége ici l'attend... Oui, traîtresse, à vos yeux
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE; LE SERRURIER ET SES GARÇONS, *qui apportent une cage de fer à ressort.*

HARPAGÊME, *au serrurier.*

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et pour en voir l'usage
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux, l'essayer.

HARPAGÊME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier:
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici: passez par cette porte:
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.
(*Harpagême se met dans le piége.*)
Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÊME.

Fort bien:
On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement; la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÊME.

Pourquoi?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.
(*Il sort avec ses garçons.*)

HARPAGÊME.

Et qui l'est donc?

SCÈNE XII.

HARPAGÊME, HORTENSE, TIMANTE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÊME.

Comment! on me trahit!

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice;
Et j'en ai fait le tien pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÊME.

Hortense! Ah! ne le croyez pas:
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche!

MARINETTE.

Je n'oserois, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE, *à Hortense.*

Vos parents et les miens vont combler notre espoir:
(*à Harpagême.*)
Allons, Hortense.... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête....

HORTENSE.

Adieu, monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortens
Songez!...

MARINETTE.

Adieu; prenez un peu de patience.

SCÈNE XIII.

HARPAGÊME, *seul, dans le piége.*

Arrête! arrête! arrête! Holà! quelqu'un, holà!
A moi! tôt!

SCÈNE XIV.

HARPAGÊME, AGATHE.

AGATHE.

Eh! bon Dieu! qui vous a huché là
Mon fils?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous.

HARPAGÊME.

Ah! ma mère, on m'outra
Dans mes propres panneaux j'ai donné: j'en enra
Soulagez-moi; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien! mon fils, eh bien! je vous l'avois bien c
De vos malins vouloirs voilà la digne issue;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME.

Cette moralité sied bien à ma douleur!....
Au meurtre, mes voisins! au secours! au voleur

SCÈNE XV.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DE
ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu?

HARPAGÊME.

Monsieur l'Exempt, de gra
Commandez de ces nœuds que l'on me débarras

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers.*

Enfants, prenez ce soin.
(*On délivre Harpagême.*)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÈME.

Grand merci!

Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous leur rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÈME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :
Allons.

HARPAGÈME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien donc, qu'on l'y traîne[1].

[1] VAR. Qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1688.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le sujet et l'intrigue de cette jolie comédie sont tirés d'une nouvelle de Boccace, intitulée *les Oies du frère Philippe*, et de l'aventure de *la Coupe enchantée*, racontée par l'Arioste dans son immortel poëme. La Fontaine avoit déja traité séparément ces deux sujets dans ses contes. La petite pièce de *la Coupe enchantée* fut donnée, pour la première fois, au Théâtre François, en 1688, le vendredi 16 juillet, à la suite de la tragédie de *Cléopâtre*, que La Fontaine avoit parodiée dans *Ragotin*. *La Coupe enchantée* eut vingt-trois représentations dans la nouveauté; la dernière eut lieu le 23 septembre suivant. Cette pièce fut reprise le 23 octobre de la même année, et depuis elle est restée au courant du répertoire; on l'a très souvent donnée, et toujours avec applaudissement, dans le dernier siècle. Dans celui-ci cependant on paroît l'avoir abandonnée; et nous croyons, sans en être bien certain, que la représentation du 1er mai 1797 a été la dernière.

PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.
LÉLIE, fils d'Anselme.
JOSSELIN, gouverneur de Lélie.
BERTRAND, fermier d'Anselme.
M. GRIFFON, Gascon, } beaux-frères.
M. TOBIE, Normand, } beaux-frères.
LUCINDE, fille de M. Tobie.
THIBAUT, fermier de M. Tobie.
PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

Non, mordienne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjôler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rian.

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...?

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, et que diroit-on?

PERRETTE.

Ardez! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désavantage?

BERTRAND.

Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fuis la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parcequ'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable: je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée; je ne les vis pas plus tôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredienne! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bian ce que je savons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bian! eh bian! ne v'là-t-il pas? Palsanguoi! n'en dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le TU AUTEM du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela, sottement; et que... que... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bian! oui. D'où viant qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes? Est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où viant... d'où viant... Eh! esprit bouché, ne vous souviant-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avoit épousé une femme qui en savoit bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencombre qu'il a li, comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rian à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne! que de babil! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, *faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami! Jarnigué! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE.

Eh! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué! que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE, *lui donnant encore de l'argent.*

Mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Testigué! n'avez-vous point de honte de me tenter comme çà?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué! c'est être bian satan.

LUCINDE, *lui en donnant toujours.*

Bertrand!

BERTRAND.

Jarni! cela est cause que je vous ai déja fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur!

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, *lui en donnant davantage.*

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort de ma vie! que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi! prends toi-même.

(*Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.*)

PERRETTE.

Eh bian! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bian envie de me voir frotté.

PERRETTE.

La, la, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans ta logette.

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré par-tout. S'il viant à vous trouver! hein?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez, je vais voir si personne ne nous empêche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guère loin du châtiau de

votre père : j'ai peur que nous ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre ?

PERRETTE.

Ouais ! vous vous intéressez bian pour lui ! Si j'osois, je croirois queuque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu ?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh ! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire ?

PERRETTE.

Mon guieu ! je ne suis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je dis à part moi, V'là notre maîtresse Lucinde qui se prend ; et si ce grand dadais que n'en lui vouloit bailler pour époux avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh ! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons ; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire.... Eh mais ! qu'entends-je ?

(*Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.*)

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, *derrière le théâtre.*

Haïe, haïe, haïe !

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille ?

THIBAUT, *derrière.*

Ho, ho, ho !

PERRETTE.

Ah ! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut ; nous voilà pardues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(*Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.*)

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Où courez-vous ? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître viant par ilà.

THIBAUT, *derrière le théâtre.*

Holà, quelqu'un, holà !

PERRETTE.

Entends-tu ? c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN, *dans le château.*

Bertrand ! eh ! Bertrand !

BERTRAND.

Oyez-vous ? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher ?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la port à personne.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré. Mais le v'là.

THIBAUT.

Eh ! parlez donc ; vous autres, êtes-vous muets

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parcequ'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué! vous êtes trop drôles! Puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse; oui, morgué! je sis votre sarviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT.

Je ne sais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsanguié! vous v'là bian étonnés!

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Testigué! vous avez bieau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de cheuz nous, palsangué! cela est bian drôle, pour courir les champs avecque la fille de M. Tobie, notre maître, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais, morgué! comme les masques ont fagoté tout ça; mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain: avez-vous jamais rian vu de pus plaisant que ça?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules; et comme elles sont, morguoi! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains.... et que sais-je, moi? je crains.... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon! est-ce qu'on sait jamais ça? Pour s'en douter, passe; mais pour en être sûr, nifle. J'aurois, morgué! bieau le demander à Parrette, alle ne l'avoueroit jamais; alle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château: quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon! Et où diable a-t-il pêché cela?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends; il vouloit voir si sa femme.... n'est-ce pas?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe, il y but, je gage?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Non?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué! c'est être bian plus heureux que sage! il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué! v'là un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc? contez-moi ça, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt!

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présents.

THIBAUT.

L'impertinent!

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on peut résister aux présents?

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t-il?

JOSSELIN.

En excuse du côté de la dame; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment?

JOSSELIN.

Oui, mais quelques jours après....

THIBAUT.

Il but encore dans la coupe?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la coupe?

JOSSELIN.

Avec la coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme?

JOSSELIN.

Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passants, que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN.

Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUT.

En a-t-il bian vu depuis ce temps-là?

JOSSELIN.

Oh! en quantité.

THIBAUT.

S'en est-il trouvé bieaucoup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu?

JOSSELIN.

Cela est si rare que je ne m'en souviens quasi pas.

THIBAUT.

Par ma figue! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son bieau-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne: comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustont toujours sur le chapitre de leux femmes. Je vas leu dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rôdont autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille... Mais quel est ce vilain monsieur-là?

JOSSELIN.

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, *fort échauffé.*

Ah! monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon.... Qui est cet homme-là ?

JOSSELIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille ; et, pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique ; laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah ! vraiment, la coupe ! j'ai bien d'autres tintoins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

Je viens de voir.... Ouf !

BERTRAND, *à part.*

Auroit-il vu ces masques de femmes ? Écoutons. (*Il se met entre Josselin, qui est à la gauche, et Anselme, qui est à la droite du théâtre.*)

ANSELME.

Je viens de voir.... (*Donnant un soufflet à Bertrand.*) Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rian.

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi ! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit ; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh ! qui l'instruira qu'il y a des femmes ?

JOSSELIN.

Tout, monsieur ; le bon sens premièrement : oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon ; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le mouvement du cœur ; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle ; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord ; l'amour se met quelquefois de la partie ; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles ; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde ; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils.... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler ; mon désordre paroîtroit à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'où vient que mon père fuit ?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose ?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez ?

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux ; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie ; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh ! quelles sont ces beautés ?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant ! Ah ! mon cher M. Josselin, je voudrois bien....

JOSSELIN.

Quoi ?

LÉLIE.

Vous ne le voudriez pas, vous ?

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore ?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LÉLIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il ?

LÉLIE.

Ah ! je savois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu ?

LÉLIE.

Eh ! c'est parcequ'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache ; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN, *à part.*

Le petit fripon !

LÉLIE.

Oh ! çà, M. Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là ?

LÉLIE.

Oui ; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici ?

JOSSELIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, M. Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, M. Josselin ; vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire ?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra ; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, *bas.*

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et si mon père venoit à mourir, M. Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrois-je !

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon fils, et je serois votre père pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, M. Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait ; et ce seroit à mon tour d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN.

Eh bien ! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh ! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire ; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh ! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

M. Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui ! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh ! oh ! voyez le petit impudent, avec ses promenades ! (*Il sort.*)

LÉLIE, *seul.*

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, *à Lucinde.*

Madame, le v'la tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, *sans voir les deux femmes.*

Mon père n'est pourtant pas un bon père, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait ; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes ; mais je gage bian qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste.... Mais que vois-je ? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder ; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler.

(*Elles lui font la révérence.*) Ils se baissent, et puis ils se haussent : qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi; que de questions je vais leur faire!

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE.

D'où venez-vous? qui vous a conduits ici? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez? De grace, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir?

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?

LÉLIE.

Ce que j'en crois?

LUCINDE.

Oui, qui nous sommes?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Eh! n'êtes-vous pas des hommes comme nous?

PERRETTE.

Oh! vraiment, non : il y a bian à dire.

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui-dà! c'est bian tout un; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait?

LÉLIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bian! tenez, mon pauvre enfant, bian loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE.

Oh! quantité; mais je ne sais comment m'exprimer.

PERRETTE.

Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, *tout transporté de joie.*

Ah! mon cher M. Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je? tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE.

Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix!

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues?

LÉLIE.

M. Josselin....

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde!

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà!

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

M. Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon! vous osez...... (*à part.*) Qu'elles sont jolies!

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, *à part, montrant Lucinde.*

Le beau visage qu'a celle-ci!

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSELIN, *à part, montrant Perrette.*

Le drôle de petit air qu'a celle-là!

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, M. Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. (*à part.*) Les deux jolis petits bouchons que voilà.

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il roule les yeux!

LÉLIE.

M. Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN.

Comment! petit effronté, à votre père! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(*Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.*)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je.... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite.... (*bas à Lucinde et à Perrette.*) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! ferons-je bian d'y aller?

JOSSELIN, *à Lélie.*

Si vous ne vous dépêchez... (*aux deux femmes.*) Entrez dans le petit cabinet, à main gauche... Allez vite, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, *fort échauffé, à Josselin.*

Pour la dernière fois, M. Josselin... (*aux deux femmes.*) Attendez-moi, je vous prie: je cours trouver mon père; j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, et M. Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Ah! malheureuses petites femelles! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! Sans cela... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là: ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh ! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous ; à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les surprenant.*

Oh ! palsanguié ! je vous prends sur le fait ; je n'en suis plus que de moiquié.

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Testeguienne ! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute ; vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guère !

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué ! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par-là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par la sanguoi ! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh bien ! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Eh bian ! je ne lui dirai donc rien ; mais, morgué ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSELIN.

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE XV.

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, *toujours fort transporté.*

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait, M. Josselin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LÉLIE.

Répondez-moi, M. Josselin, ou, malgré la présence de mon père...

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle !... Sur quelle herbe a-t-il marché ?

LÉLIE, *à Bertrand.*

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin !

BERTRAND.

Haïe ! haïe ! vous m'étranglez.... Est-il devenu fou ?

LÉLIE.

Ah, mon père ! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi ! qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé !

LÉLIE.

Cherchons par-tout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh ! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez ?

LÉLIE.

Non, traître! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh bien! morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.

(*Il l'emmène justement où elles ne sont pas.*)

LÉLIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand, ne me quitte pas... M. Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve!

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non: il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou: quel galimatias m'a-t-il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! Vous vous moquez, M. Josselin! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu?

JOSSELIN.

Belles merveilles! Eh! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh bien!

JOSSELIN.

Eh bien! il rêve tout éveillé; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent par-tout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr; et dès-à-présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connaîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire.... Mais qu'est-ce ci?

JOSSELIN.

Eh! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, *sur le devant;* M. GRIFFON, M. TOBIE, THIBAUT, *dans le fond;* LUCINDE, PERRETTE, *à la fenêtre de la cahutte.*

PERRETTE, *à Lucinde.*

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, *à M. Tobie.*

Oui, cadédis! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, *à M. Griffon.*

Ah! ah! monsieur, au mari de madame votre sœur!

PERRETTE, *à Lucinde.*

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, *à M. Tobie.*

Sot! Eh! qu'est-ce! Queu terminaison est ça?

LUCINDE, *à Perrette.*

Mon père et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, *à M. Griffon.*

Nous sommes gens de bien de notre race! et je serois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, *à M. Tobie.*

Eh! eh! monsieur, le frère de madame votre femme! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, *à M. Tobie.*

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, *à M. Griffon.*

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, *à Anselme et à Josselin.*

Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, *à Griffon et à Tobie.*

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, messieurs? qui vous oblige à en venir aux invectives?

M. GRIFFON.

Ah! messieurs, serbitur: jé bous fais juges dé céci. Boici lé fait. Jé fais l'honnur à cé monsiur dé donner mon fils, qui est novle conmé moi, mordi! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simplé roturière; et, parcéqué la beille des noces la sotte s'éclipsé dé la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu pur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né bux pas souffrir qu'aucun godélureau approche mon domainé dé la vanlieue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce? je donne ma fille, qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce monsieur, qui est gueux comme un rat; et parcequ'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parceque je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différent qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire : mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vais vous l'apporter.

(*Il sort un instant, et revient.*)

ANSELME.

Allez, M. Josselin, cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit dé cetté coupe, et jé sérai rabi dé connoître par elle, léquel est lé fat dé nous dux: jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaud! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME, *voyant revenir Josselin.*

Voici la coupe.

(*Josselin verse du vin dans la coupe.*)

M. TOBIE.

Donnez, donnez. Je serois fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait.

(*Comme il approche la coupe de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejaillit au visage: ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.*)

JOSSELIN.

Ah! ah!

M. TOBIE, *fort surpris.*

Que vois-je? le vin est répandu, je pense?

JOSSELIN.

Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Eh! donc, qui dé nous dux est lé fat? hein? Cadédis, mon veau-frère, bous mé férez raison dé la conduite dé ma sur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature! je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui, oui, cadédis! l'absynthé n'est pas plus amère qué lé lait qué jé lur fait sucer.... Bersez, bersez, veau Ganymède.... Bous allez boir, veau-frère... A la santé dé la compagnie.

(*Il veut boire; et la coupe lui fait sauter le vin au nez.*)

JOSSELIN.

Haïe! haïe! haïe!

M. GRIFFON.

Ouais! c'est qué jé né la tiens pas droite.

(*Il essaie encore, et elle répand.*)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez. (*Tout se répand.*)

M. GRIFFON.

La main mé tremble.

JOSSELIN.

Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils: il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi! jé n'y comprends plus rien. Monsur est

von; l'on lé trahit. Jé suis rigide; et l'on mé trompe. Sandis! comment faut-il donc faire abec ces diautres d'animaux-là?

THIBAUT.

Morgué! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts; sans adiu. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN; LUCINDE ET PERRETTE, *à la fenêtre.*

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? (*à Thibaut.*) Oh! ça! à vous le dez, pays!

(*Il lui présente la coupe pleine de vin.*)

THIBAUT.

A moi?

LUCINDE, *à Perrette.*

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il? Ce n'est pas que je craigne rien; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade: buvez.

THIBAUT.

Parsangué je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme: buvez.

THIBAUT.

Non, morgué! je ne boirai point. Et si le vin alloit se répandre, par hasard? Testigué, voyez-vous, je suis maladroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras? en aurois-je la jambe plus droite? en dormirois-je plus que des deux yeux? en mangerois-je autrement que par la bouche? Non, pargué! C'est pourquoi, frère, je suis votre serviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, *à Perrette.*

Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître; je vous le cède.

THIBAUT.

Jarnigué! je ne sais pas si je fais bian; mais je sais bian que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrette: alle est ma femme; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincèrement, alle en fait le semblant, du moins: je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler; je suis d'humeur batifolante; je batifolons sans cesse; et si je m'allois mettre dans la çarvelle tous vos engeingreiniaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoi! je n'en ferai rian.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme.

(*Elle se retire de la fenêtre.*)

LUCINDE.

Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris.... Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens... Embrasse moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très humble.

PERRETTE, *à son mari, en lui frappant sur l'épaule.*

Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baiserai tantôt!

THIBAUT.

Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, *surpris.*

Que vois-je? des femmes!

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la coupe: elle eût peut-être dit queuque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait: je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi ?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées....

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, *arrêtant Lélie.*

Ce n'est pas par-là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laisse-moi.... Mais que vois-je ? Ah ! c'est ce que je cherche.... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre ; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je ? que vois-je ? qu'entends-je ?

LÉLIE.

Ah ! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait ; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci ?

ANSELME.

Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi ; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, M. Josselin ?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage ? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père ?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, *embrassant son père.*

Quelle joie ! Ah, mon père ! que je vous ai d'obligation !

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué ! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon ; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle ? Qu'il n'en soit plus parlé ; car, quoique je ne craignions rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point ; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe ? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire ; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

ANALYSE

DE LA PIÈCE INTITULÉE

LE VEAU PERDU,

OU LES AMOURS DE CAMPAGNE,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1689.

Le manuscrit de cette pièce ne s'est jamais retrouvé. Elle a été composée d'après deux contes de La Fontaine, *le Poirier*, qui est le second de *la Gageure des trois Commères*, imité de Boccace, et *le Villageois qui cherche son veau*, tiré des *Cent Nouvelles nouvelles* de la reine de Navarre.

Nous ne connoîtrions de cette pièce que le titre, sans l'extrait suivant, qui a été donné par Grandval.

Les acteurs étoient un gentillâtre, sa femme, leur servante, Ricato leur fermier, et le fils de Ricato. Après quelques scènes, nécessaires pour l'exposition du sujet, Ricato, qui a inutilement cherché un veau qu'il a perdu, monte sur un arbre pour découvrir de plus loin. Le gentillâtre arrive avec sa servante, et, croyant n'être vu ni entendu de personne, il lui conte des douceurs, et veut l'embrasser. A chaque beauté qu'il découvre en elle, il s'écrie : *Ah, ciel! que vois-je! que ne vois-je pas!* Ricato, impatienté d'entendre répéter ces exclamations, s'écrie à son tour : *Notre bon seigneur, qui voyez tant de choses, ne voyez-vous point mon veau?* Le gentillâtre, fâché d'avoir été surpris, et craignant qu'on n'apprenne à sa femme ce qu'il faisoit là avec sa servante, ne se déconcerte pourtant pas, et ordonne à celle-ci d'aller vite dire à madame de le venir trouver dans ce même lieu. Elle y vient, et il lui fait les mêmes caresses et lui tient les mêmes discours qu'à sa servante. Peu après, Ricato rapporte à la dame ce qu'il a vu; mais, à tout ce qu'il lui dit, elle répond toujours : *C'étoit moi. Jarni!* réplique Ricato, *vous me feriez enrager! un mari n'est point si sot à l'entour de sa femme.* La servante, songeant à un établissement solide, et desirant épouser le fils du fermier, parcequ'il est jeune et riche, trouve le moyen de lui parler, et fait en sorte qu'il lui touche dans la main. Après quoi elle lui persuade qu'ils se sont donné une foi mutuelle, que leur mariage est conclu, et qu'il ne peut plus s'en dédire. Le jeune innocent résiste un peu; mais la femme du gentillâtre, à laquelle les rapports de Ricato ont fait concevoir quelques soupçons sur la conduite de son mari et de sa servante, veut que ce mariage ait lieu; et c'est par lui que se termine la pièce.

Elle eut six représentations de suite dans sa nouveauté; la première le 22 août 1689, après *Venceslas*, et la dernière le 1er septembre, après *Iphigénie*. Elle en auroit eu davantage sans l'accident qui arriva à La Thorillière, chargé du rôle du jeune paysan : il se blessa à une jambe, et fut obligé de garder quelque temps la chambre. On reprit *le Veau perdu* le 8 avril de l'année suivante, et il eut encore sept représentations; la dernière le 20 avril suivant, après *Andromaque*. La mort de la dauphine causa une nouvelle interruption. On reprit ensuite cette pièce le 6 mai suivant, et on la donna pour la dernière fois, avec part d'auteur, le 8 du même mois, après *Pénélope*. Elle resta ensuite quelque temps au courant du répertoire, et fut jouée pour la dernière fois le samedi 20 avril 1697.

Le gentillâtre étoit joué par Le Comte, acteur médiocre, mais estimé de sa troupe, dont il fut le trésorier, qui avoit débuté au Théâtre François en 1680, et qui, après avoir obtenu sa retraite en 1704, mourut le 8 janvier 1707. La femme du gentillâtre étoit représentée par mademoiselle Durieu, actrice bien faite et assez jolie : elle se nommoit Anne Petit, et étoit la sœur aînée de mademoiselle Raisin. Elle fut reçue en 1685 : elle mourut en janvier 1737.

après avoir poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. La servante fut jouée par mademoiselle Beauval, une des plus célèbres actrices de la troupe de Molière, et qui jouoit si admirablement bien le rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme*. Son nom étoit Jeanne Olivier Bourguignon. Elle avoit été abandonnée aussitôt après sa naissance : une blanchisseuse la trouva, et l'éleva par charité. Mademoiselle Beauval savoit à peine lire : elle étoit assez grande, bien faite, mais point jolie ; sa voix étoit un peu aigre, et sur la fin de sa carrière théâtrale elle devint enrouée : mais elle avoit de l'esprit et de la vivacité, et elle a joué pendant trente-quatre ans avec succès. Elle avoit un caractère difficile, et c'est elle que Regnard a voulu peindre dans le prologue des *Folies amoureuses*. Ricato, le fermier du gentillâtre, étoit joué par Desmarès, et le jeune paysan innocent, par La Thorillière, fils et père d'acteur, qui débuta en 1684, et mourut le 18 septembre 1731.

FIN DE L'ANALYSE.

JE VOUS PRENDS SANS VERT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1693.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Cette petite pièce fut donnée pour la première fois après la comédie du *Misanthrope*, le vendredi 1er mai 1693 : elle eut quatorze représentations dans sa nouveauté; la dernière le 25 du même mois de mai, à la suite de la tragédie de *Pyrame et Thisbé*. Elle resta au courant du répertoire jusqu'au dimanche 9 mai 1728, et n'a pas été jouée depuis. Le dénouement est tiré du conte intitulé *le Contrat*, qui est de Saint-Gilles, et non de La Fontaine. La pièce est suivie d'un divertissement qui roule sur les plaisirs du mois de mai. La musique de ce divertissement fut composée par Grandval le père. Afin de ne rien omettre, nous avons cru devoir la reproduire. Le proverbe donné pour titre à cette pièce vient, dit-on, d'un usage qui avoit lieu dans les treizième, quatorzième et quinzième siècles, de porter toujours sur soi, pendant les premiers jours de mai, une branche ou un feuillage quelconque, sans quoi on s'exposoit à recevoir un seau d'eau sur la tête; il suffisoit à celui qui le jetoit de dire en même temps, pour toute excuse : *Je vous prends sans vert*. (Voyez Tuet, *Matinées sénonoises*, nº 47, p. 110.)

PERSONNAGES.

SAINT-AMANT.
JULIE, sa femme.
DORAME, père de Julie.
MONTREUIL, neveu de Saint-Amant.
CÉLIANE, cousine de Julie.
TOINON, suivante de Julie.
LUBIN, fermier de Saint-Amant.
TROUPE DE PAYSANS.
TROUPE DE PAYSANNES.
BERGERS ET BERGÈRES.
FLORE.
DEUX NYMPHES DES FLEURS.
DEUX ZÉPHYRS.

La scène est dans un jardin qui regarde le château de Saint-Amant.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT, *lui donnant de l'argent.*
Je ne suis nullement en doute de ta foi;
Mais prends, Lubin.

LUBIN.
Monsieur....

SAINT-AMANT.
Prends, dis-je, oblige-moi.
De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.
Monsieur le colonel, parlez en conscience.

SAINT-AMANT.
Quoi!

LUBIN.
N'êtes-vous point mort?

SAINT-AMANT.
Tu le vois.

LUBIN.
Tout de bon,
Ne revenez-vous point de l'autre monde?

SAINT-AMANT.
Non,
Je te l'ai déja dit, c'est pour tromper ma femme;
C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'ame,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.
Que vous l'allez, monsieur, surprendre à votre abord!
Elle ne s'attend pas à ce retour funeste,
Et son cœur bonnement vous croit mort, et le reste.

SAINT-AMANT.
Non, je n'ai pas dessein sitôt de l'affliger;
Je veux dans les plaisirs la laisser engager,
Et faire voir à tous, par ses réjouissances,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.
Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

SAINT-AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pu de sa mauvaise humeur,
Aux yeux de ses parents dévoiler la malice :
Elle a su me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait par-tout passer pour un bourru ;
Mais, grace à sa folie, enfin, je serai cru.

LUBIN.

Tant mieux, la joie en moi fait ce que fit sur elle
De votre feinte mort la première nouvelle.

SAINT-AMANT.

D'où le sais-tu ?

LUBIN.

J'étois dans un grand cabinet,
Quand votre courrier vint de Flandre. Au lansquenet
Elle avoit tout perdu : qu'elle étoit désolée !
Mais par votre trépas elle fut consolée.

SAINT-AMANT.

Quelle ame ! chez son père elle fut tout en pleurs,
Signaler son devoir par de fausses clameurs ;
Voulant quitter le monde, et cherchant la retraite,
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite :
Le bonhomme ébloui donna dans le panneau,
A ses pieux desirs accorda ce château,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont, monsieur, Dieu sait la vie !
Elle appela d'abord, pour se donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

SAINT-AMANT.

Montreuil ?

LUBIN.

Oui, ce beau fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnoit, dit-on, et qu'elle lorgnoit, elle.

SAINT-AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin ?

LUBIN.

Je ne sais pas,
Et je sais seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;
On ne parle que joie et que réjouissance.
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout,
Promenades ici, ménétriers par-tout,
Petits jeux, cotte verte, alégresse, ripailles,
Sérénades, concerts, charivaris, crevailles,
Vous croyant tout de bon gisé dans le cercueil ;
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

SAINT-AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée ;
Son père qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après,
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès :
Témoin de son désordre, il n'aura pas la force,
Entre sa fille et moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux.
Du premier jour de mai renouvelant les jeux,
On ne va voir ici que fêtes bocagères,
Printemps, Flore, Zéphyrs, et bergers et bergères,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mêlant à leurs concerts nos rustiques chansons ;
Nous avons ordre exprès de venir en personne.....
Entendez-vous déja comme l'air en résonne ?

SCÈNE II.

DORAME, SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT.

Pour tout voir, mon beau-père, approchez prompte- [ment.

DORAME.

J'en sais plus qu'il ne faut, monsieur de Saint-Amant.
Il suffit.

SAINT-AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître....
Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir et pour entendre est un endroit certain ;
Vous n'avez qu'à monter.

SAINT-AMANT.

J'en sais bien le chemin ;
Mais, chut !

LUBIN.

Allez, je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.

(*Saint-Amant et Dorame sortent.*)

SCÈNE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

Allons, courons, enfants, fredonnons ce beau mois....
Ménétriers, ronflez.... Lucas, joignons nos voix :
Chantons le vert printemps, nos plaisirs et nos flammes....
Échos, répondez-nous, et réveillez ces dames.

(*Il chante.*)

Vive le printemps,
Il rend le cœur gai.
Le mois des amants,
Est le mois de mai.
Badinant sur la fougère,
Nos plaisirs retentissent par-tout,
Et si l'on entend crier la bergère,
Ce n'est pas au loup.

LUCAS, *chantant.*

Allons planter le mai, l'amour nous y convie.
Pour voir de nos bergers l'agréable folie,
Bergères, soyez au gai :
Heureux amants.... Plus heureuses amantes.
O combien vous seriez contentes,



S'il étoit tous les jours le premier jour de mai !

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs et les entretenir,
Madame, avec le mai nous allons revenir.

(*Lubin et les paysans s'en vont.*)

SCÈNE IV.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL.

JULIE.

Plus agréablement peut-on être éveillée ?

CÉLIANE.

Et plus commodément, madame, être habillée ?

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour ;
L'air est serein, le ciel nous promet un beau jour.

SCÈNE V.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL; SAINT-AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

SAINT-AMANT, *à Dorame.*

Voilà son deuil, par-là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur ?

SAINT-AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits ;
En attendant le mai, j'ai quelques manuscrits,
Qu'on vient de m'envoyer sur différents chapitres....
Pour nous désennuyer, Montreuil, lisez les titres.

MONTREUIL *lit.*

« La pierre philosophale, ou l'art de se faire ai-
« mer de sa femme. »

Beau secret !

JULIE.

Il est rare.

CÉLIANE.

Il pourroit avoir cours,
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus ! l'hymen ternit l'amant le plus aimable,
Et dès qu'il est époux, il devient haïssable.

SAINT-AMANT, *à Dorame.*

Beau-père....

MONTREUIL *lit.*

« Dialogue de deux fiancées sur les mystères du
« lit nuptial, par un jeune abbé; dédié aux vrai-
« ment filles. »

JULIE.

L'entretien devoit être ingénu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre, et ne pas être vu.

CÉLIANE.

Les abbés entrent-ils dans un secret semblable ?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impénétrable ;
Le siècle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et, comme au lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL *lit.*

« Éloges des dames galantes, conçus, dirigés, et
« mis en lumière chez l'Ami. »

CÉLIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet ouvrage !

JULIE.

Pour mettre ces portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami ? c'est un lieu fertile en blasonneurs.

(*Il lit.*)

« La pompe funèbre d'un mari, et la manière
« d'en porter le deuil; par une veuve de fraîche
« date. »

CÉLIANE.

On crie, on prend le noir; est-il un autre usage ?

JULIE.

Oui, selon comme vit et meurt le personnage ;
Il faut battre des mains, on doit chanter son sort
Quand il perd noblement la vie, et qu'il est mort
De l'approbation du monde et de sa femme.

SAINT-AMANT, *à Dorame.*

Le livre est de son crû : par-là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

« L'heure du berger brusquée par un petit-maître
« entre deux vins. »

L'ouvrage est singulier.

CÉLIANE.

Et l'ouvrage et l'auteur, j'en crois tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CÉLIANE.

Vous rêvez ?

JULIE.

Il me vient en pensée
De rappeler du mois la coutume passée :
Jouons ensemble au vert ?

CÉLIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Le jeu n'est pas noble, il est divertissant ;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,

D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre :
Je jure, je promets d'en observer la loi.

CÉLIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez, pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du rosier : prenez garde aux épines.

CÉLIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous ?

JULIE.

J'en ai déja fait ma provision.

(*Céliane et Montreuil sortent.*)

SCÈNE VI.

TOINON, JULIE; SAINT-AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

TOINON.

Quel veuvage ! pour moi, madame, je l'admire !
Quoi ! pleurer un époux en s'étouffant de rire !
La mode en est jolie, et pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons le fruit :
Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie ;
Je n'ai plus de mari ! quel plaisir ! quelle joie !
Célébrons à jamais le jour de son trépas :
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses appas,
Ses heures d'agréments, comme ses douloureuses :
Que d'héritiers contents, que de veuves heureuses !

SAINT-AMANT, *à Dorame.*

C'est trop tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait,
Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh ! ne l'ai-je pas fait ?
Pour dérober ma joie à la commune envie,
Je m'enferme au désert : voyez la modestie !

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois ;
Ennuyée à-peu-près de ces réjouissances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,
Briller au plus profond d'un noir appartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en spectacle un deuil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coutume.

TOINON.

Mais, voulant tout le mois déguiser votre deuil,
Pourquoi faire venir Céliane et Montreuil ?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie :
On le respire mieux, et sans elle il ennuie.
Outre un dessein que j'ai que tu n'as pu prévoir,
Ils s'aiment : on le dit ; et je veux le savoir,
En être convaincue, et les brouiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevois, ce me semble :
Vous voulez pour époux vous donner Montreuil ?

JULIE.

Moi !
D'un mari, d'un bourru, je reprendrois la loi ?
On peut par des raisons du monde et de famille,
Par de certains desirs, et pour sortir de fille,
Une fois en sa vie arborer ce lien ;
Mais aller jusqu'à deux, je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi ! vous ferez bien de garder le veuvage ;
Car si, par cas fortuit, dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait monsieur de Saint-Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célèbres,
Vous vous ruineriez en dépenses funèbres.

JULIE.

Fi ! des maris, Toinon ! des amis, des amis !
A vous plaire, à votre ordre, ils sont toujours sou-
On sait s'approprier leurs divers caractères ; [mis.
Le conseiller se rend utile à vos affaires,
On compte au lansquenet le riche financier,
Le partisan commode est un bon dépensier,
Le courtisan grossit la foule aux Tuileries,
L'abbé nous divertit par ses minauderies,
Le bel esprit en vers distingue du commun,
Et, parmi ce ramas, le cœur en regarde un.

TOINON.

J'entends, je vois, madame, où l'estime vous mène.
Et Montreuil d'un clin d'œil tout contraire à la haine
Sera le regardé, n'est-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons,
S'il répond à mes vœux, ce que nous en ferons.

SAINT-AMANT, *à Dorame.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh ! c'est un jeu.

SAINT-AMANT.

Quel j[illegible]

JUL[illegible]

[illegible] ilà tout le mystère.
Pour voir de ces amants le co[illegible] découvert,
Je leur viens d'inspirer exprès [illegible] eu du vert :
C'est dans ce dessein même, [illegible] ur le voir éclore,

Que j'emprunte la voix du printemps et de Flore;
Et, sous l'appât brillant des jeux et des plaisirs,
Je vais adroitement pénétrer leurs desirs,
Et satisfaire aux miens.

DORAME, *à Saint-Amant.*

C'est assez vous complaire.
Descendons.

SAINT-AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-père.

JULIE.

Lubin, pendant les jeux, avec moi de concert,
Feignant de badiner, prendra leur boîte au vert....
Il vient.

SCÈNE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS; DORAME, SAINT-AMAND, *à la fenêtre.*

LUBIN.

Voici le mai; rangez-vous, place, place!
Beau, grand, droit, vert, il vient ombrager cette place.
(*Des paysans, en dansant, font avancer le mai jusqu'au milieu du théâtre.*)

SCÈNE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, PAYSANS; SAINT-AMAND, DORAME, *à la fenêtre.*

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert.

CÉLIANE.

Ce mai nous avertit qu'il faut songer au vert.

LUBIN.

Vous y jouez donc?

CÉLIANE.

Oui.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée!

JULIE.

Pour moi, si l'on m'y prend, je serai bien trompée.

LUBIN *chante.*

Dans ces verts ébats,
Craignez la surprise:
Telle est souvent prise,
Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté, quoi qu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent brebis fringante au loup se laisse prendre.

CÉLIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiseau le plus huppé.

(*Il chante.*)

Pour dénicher une fauvette,
Lucas dit à Catin: Follette,
J'irai t'appeler demain,
Du matin.
Si je te trouve au lit dormeuse,
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces, Catin
N'en fut pas plus matineuse;
Lucas trouva l'huis ouvert:
Catin fut prise sans vert.

JULIE.

Catin se devoit bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée:
Pour surprendre les gens, il est plus d'un Luc
Mais Flore se présente avec tous ses appas.

SCÈNE IX.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN LES PAYSANS; FLORE, DEUX ZÉPHYRS, D NYMPHES DES FLEURS; SAINT-AMA DORAME, *à la fenêtre.*

FLORE *chante.*

Sur la fougère, au pied des hêtres,
Jouissez des plaisirs champêtres;
Le printemps vient ranimer vos ardeurs,
Flore amène à vos yeux les zéphyrs et les fleurs
Que les Amours soient toujours de vos fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs....
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmant
Et vous, Zéphyrs, en ce jour,
De la fraîcheur de vos ailes
Éventez le sein des belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

(*Les Zéphyrs et les Nymphes des Fleurs font entrée, et prennent, en dansant, les boîtes de liane et de Montreuil, et les emportent.*)

FLORE *chante.*

Tout renouvelle
Dans ce beau mois;
La plus cruelle
Respire un choix:
Fière fillette,
Timide amant,
A la rangette,
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,

L'un sans mitaine,
L'autre sans vert.
(*Flore et sa suite, Lubin et les paysans s'en vont.*)

SCÈNE X.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE; SAINT-AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

SAINT-AMANT, *à Dorame.*
Beau-père, on ne sauroit mieux pleurer un époux!
JULIE, *à Montreuil et à Céliane.*
Tout nous dit de songer au vert, en avez-vous?
Je vous y prends; montrez.
CÉLIANE.
Oh! qu'à cela ne tienne!
Ma boîte est perdue, ah!
MONTREUIL.
Le diable a pris la mienne.
JULIE.
A nos conventions je vous soumets tous deux....
Céliane, ouvrez-moi votre cœur, je le veux;
Mais sans fard: de l'amour l'avez-vous su défendre?
N'est-il point quelque amant qui s'y soit fait entendre?
CÉLIANE.
Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur,
Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.
JULIE.
Vous mentez: j'en sais un, vous le savez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême;
Il brûle de vous faire entendre ses amours.
CÉLIANE.
Je vais, pour m'en défendre, appeler du secours.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

JULIE, MONTREUIL; SAINT-AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

JULIE.
Vous ne la suivez pas, Montreuil?
MONTREUIL.
Qui! moi, madame?
JULIE.
Il faut, à votre tour, me découvrir votre ame.
Je m'en vais exposer une fable à vos yeux:
Si vous n'en devinez le sens mystérieux,
Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense;
Si vous le concevez, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartés.
MONTREUIL.
Il faut savoir.
JULIE.
Je vais vous la dire: écoutez.

Une aimable tourterelle
Fut le partage d'un hibou:
Jamais paix, toujours querelle:
Il n'est pas malaisé de deviner par où.
Hibou mourut: la veuve, en ces alarmes,
N'étala point des clameurs et des larmes
Le fastueux charivari.
Larme enlaidit, douleur est folle;
Et puis, graces aux mœurs du siècle, on se console
D'un amant tendrement chéri:
Que ne fait-on point d'un mari?
Tourterelle à l'amour rarement est rebelle.
Sa tendresse envisage un moineau digne d'elle.
Pour s'expliquer, regards, discours mystérieux,
Sont par elle mis en usage:
Elle craint, elle n'ose en dire davantage.
C'est au moineau, s'il a des yeux,
A deviner ce langage.

Vous entendez, Montreuil; le comprenez-vous bien?
Parlez sincèrement.
MONTREUIL.
A ne déguiser rien,
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner quelle est la tourterelle;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois.
Quant à l'heureux moineau, seul digne de son choix,
Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître:
Mais ce que je sais bien, c'est que je voudrois l'être.
JULIE.
Soyez-le, on y consent: le champ vous est ouvert;
Croyez tout, espérez, et....
SAINT-AMANT, *descendu de la fenêtre.*
Je vous prends sans vert.
MONTREUIL, *s'enfuyant.*
Mon oncle!
JULIE.
Mon époux!

SCÈNE XII.

SAINT-AMANT, JULIE, DORAME.

SAINT-AMANT.
Approchez, mon beau-père:
Votre fille est d'un prix trop extraordinaire;
Je m'en sens désormais indigne, et vous la rends.
Adieu!
DORAME.
Tout doux! il est des accommodements.
SAINT-AMANT.
Vous prétendez, voyant l'humeur qui la possède....
DORAME.
Elle a tort; mais le mal trouvera son remède.
SAINT-AMANT.
Et quel remède, après tout ce que devant vous....

DORAME.

D'accord, son procédé choque ; mais, entre nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

SAINT-AMANT.

Comment! vous....

JULIE.

Eh! quoi donc! suis-je si criminelle?
D'un mari que l'on aime on apprend le trépas :
Les premiers mouvements sont de suivre ses pas.
A ce dessein s'oppose un devoir de famille :
Des fruits de cet hymen reste une seule fille ;
Il faut vivre pour elle ; on restreint ses desirs
A chercher sa santé dans d'innocents plaisirs.

SAINT-AMANT.

Morbleu! l'excuse encore est pire que l'offense.

DORAME, *à Julie.*

Sortez.... j'adoucirai son cœur en votre absence.

SAINT-AMANT.

Un cloître punira cette insolence-là.

JULIE.

Mon père...

DORAME.

Laissez-moi raccommoder cela.
(Julie sort.)

SCÈNE XIII.

SAINT-AMANT, DORAME.

SAINT-AMANT.

Non, non.

DORAME.

Écoutez-moi.

SAINT-AMANT.

Si jamais je m'oblige
A revoir votre fille....

DORAME.

Écoutez-moi, vous dis-je.
Comme vous je pris femme, et fus gendre autrefois.
Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,
Tout ce qu'un mari craint se trouva dans ma femme.
Elle.... Elle est au tombeau ; Dieu veuille avoir son [ame!
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous.
Mon beau-père, honnête homme, esprit commode et [doux,
Me donna, pour calmer ma fureur violente,
Un bon contrat valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-père en pareilles douleurs,
Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.
Mon gendre, le voilà. Je vous remets ce gage :
Il peut dans la famille être d'un bon usage ;
Vous avez une fille : elle a tout votre soin ;
Si vous la mariez, vous en aurez besoin.
Croyez-moi, comme nous ayez de la prudence.
Tout ceci, grace au ciel, s'est fait dans le silence :
Il est certains secrets fâcheux à révéler,
Et qui de rien ne sait, de rien ne peut parler.

SAINT-AMANT, *regardant le contrat*

Écueil de tout le monde! Or, quelle est ta puissance!

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,
Qu'on ne console point avec de bons contrats :
Reprenez la douceur ; c'est la plus belle voie.

SCÈNE XIV.

SAINT-AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

Qu'est-ce donc? voici bien, monsieur, du rabat-joie :
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vau-l'eau?
Nous sommes attroupés tretous dessous l'ormeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade;
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade?
Madame votre fille est pleurante en un coin ;
Monsieur votre neveu gromèle sur du foin,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers! qui l'auroit pensé? c'est votre faute ;
Tout franc, ce procédé crie, et vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire? Non, non, qu'on chante et que l'on [danse :
Nous venons prendre part à la réjouissance.
Bergères et bergers, que tout se rende ici,
Et ma fille et Montreuil, et Céliane aussi...
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCÈNE XV.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, LUBIN.

DORAME.

Allons, ma fille, allons, menez joyeuse vie ;
Votre mari va voir vos plaisirs d'un bon œil.
Ma nièce Céliane, et le galant Montreuil,
Seront demain unis par un doux hyménée :
Aujourd'hui dans la joie achevons la journée.

SCÈNE XVI.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, FLORE, NYMPHES DES FLEURS, ZÉPHYRS, TROUPE DE BERGERS, DE BERGÈRES, DE PAYSANS, ET DE PAYSANNES.

FLORE *chante*

Fuyez l'embarras des amours,
Suivez les folles amourettes :
Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
Ne sont que parmi les fleurettes.
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre,

Jeunes cœurs, songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

(*Les Nymphes des Fleurs et les Zéphyrs dansent.*)

LUBIN *chante.*

Pour jouer sûrement au vert,
Beautés, mettez-vous à couvert
D'un curieux désagréable :
La surprise du favori
Est aimable;
Mais celle du mari,
C'est le diable.

ENTRÉE DE PAYSANS.

FLORE et LUBIN, *ensemble.*

Voulez-vous bannir vos alarmes,
Et goûter un hymen plein de charmes?
Faites, époux, pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fidèles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais savoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

ENSEMBLE.

Douce union, charmante paix,
Repos des cœurs et du ménage,
Félicité du mariage,
Quand ici-bas nous verrons-nous? jamais.

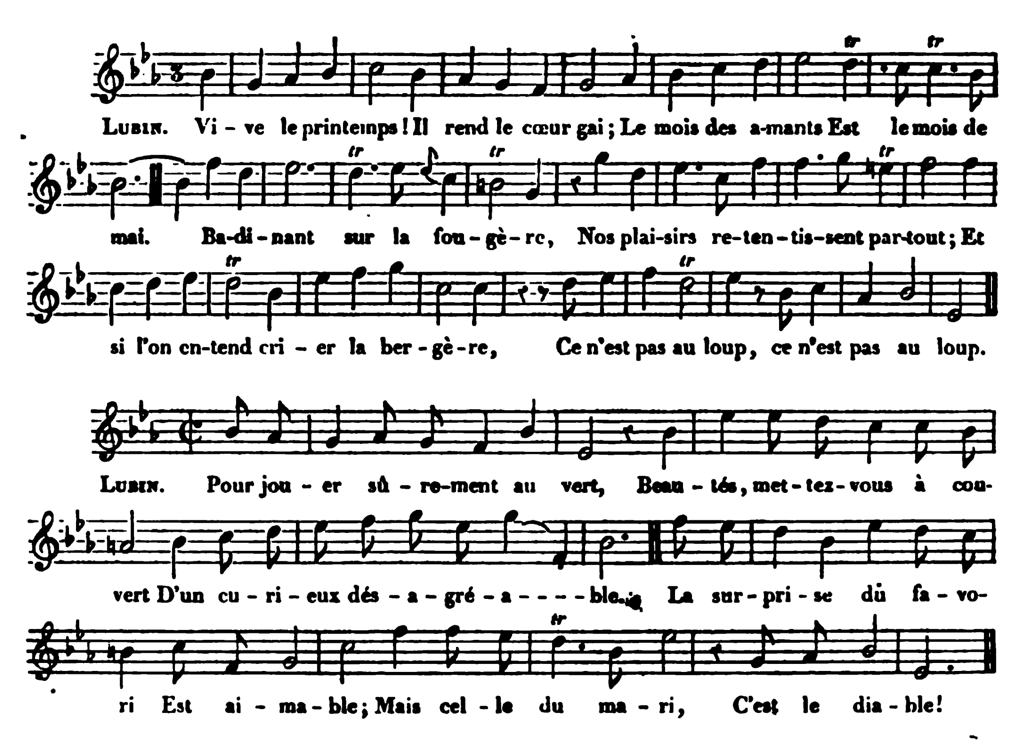
ENTRÉE DE FLORE ET DE LUBIN, GRANDE ENTRÉE DE TOUS LES PERSONNAGES DANSANTS DE LA COMÉDIE.

LUBIN, *aux spectateurs.*

A venir voir nos jeux soyez plus de concert : [vert.
Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans

VAUDEVILLES DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

MUSIQUE DE GRANDVAL LE PÈRE.



FIN DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

LES AMOURS DE PSYCHÉ

ET DE CUPIDON.

1669.

NOTICE

SUR LA FABLE DE PSYCHÉ,

PAR C. A. WALCKENAËR.

Apulée, philosophe platonicien, né au second siècle de l'ère chrétienne, est le premier, et même le seul des écrivains anciens qui ait raconté les aventures de Psyché. Elles forment un épisode de l'ouvrage intitulé la *Métamorphose*, ou l'*Ane d'or*, ouvrage qui prouve dans son auteur beaucoup d'imagination et d'esprit. Il est écrit en latin. Mais comme Apulée étoit né à Madaure en Afrique, qu'il avoit fait ses études à Athènes, il savoit mal la langue latine, qu'il avoit apprise sans maître. Son style est dur, pénible, plein d'expressions et de tournures étranges; cependant il n'est dépourvu ni de chaleur, ni d'éloquence, ni même de grace. Son incorrection a de la force, et son néologisme est expressif et brillant.

La fable de Psyché est sans comparaison ce que l'ouvrage d'Apulée[1] renferme de meilleur. Cette fable est considérée à juste titre comme une des plus ingénieuses et des plus intéressantes que l'antiquité nous ait transmises; mais quoique Apulée soit le premier auteur où on la trouve, on ne croit pas qu'il en soit l'inventeur. On pense avec raison qu'elle est beaucoup plus ancienne que le siècle où il a vécu; et on se fonde à cet égard sur le nom même de *Psyché*, qui, en grec, signifie ame, et est aussi le nom du papillon, emblème chez les Grecs de l'immortalité de l'ame. De plus un grand nombre de monuments des arts de la Grèce, dont plusieurs appartiennent à l'âge reculé de leur plus grande perfection, retracent quelques unes des aventures de Psyché.

D'après ces faits, il est difficile d'expliquer pourquoi aucun auteur ancien n'en a parlé; pourquoi on ne trouve dans aucun de ceux qui nous restent la moindre allusion à une aussi charmante fiction.

A la vérité Fulgence[1], qui écrivoit au sixième siècle, après avoir abrégé en quelques pages la fable de Psyché, termine en disant : « Apulée a rempli deux livres entiers de ces fabuleux récits; et Aristophonte, Athénien, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Dysaristia*, a traité le même sujet avec une grande profusion de paroles. » Ce passage de Fulgence ne nous apprend point si cet Aristophonte (Aristophanes, ou Aristophantes, selon d'autres manuscrits) est antérieur ou postérieur à Apulée; et comme nous ne savons rien de cet auteur athénien que la mention qu'en a faite Fulgence, Apulée reste toujours pour nous le seul des anciens écrivains qui ait parlé de la fable de Psyché, et la difficulté que nous avons exposée plus haut reste entière.

Un savant danois[2] a cherché à expliquer ce silence des auteurs, si fort en opposition avec les témoignages produits par les monuments des arts.

Selon lui, la fable de Psyché est un mythe moral faisant partie de ces mystères auxquels les femmes seules étoient initiées, et qui étoient destinés à être représentés devant elles sous la forme d'un drame symbolique, afin de leur rappeler les dangers qui assiègent la beauté, et de leur inculquer les devoirs que la femme mariée doit accomplir au milieu des épreuves et des difficultés de tout genre. Les ouvrages du ciseau ou du burin antique qui en retracent quelques circonstances avoient été, selon notre auteur, exécutés pour ces mystérieuses cérémonies, et pouvoient d'ailleurs être mis sans danger sous les yeux des profanes, puisqu'ils ne pouvoient donner qu'une connoissance partielle, et par-là même insuffisante, du mythe secret; d'ailleurs ils n'en révéloient pas le sens allégorique.

Le même savant a comparé la fable de Psyché, telle qu'elle est écrite dans Apulée, avec tous les monuments de l'art qui en représentent quelques circonstances, et il a remarqué qu'on ne trouve pas un seul de ces monuments qui ait trait aux sœurs ou aux parents de Psyché, ni aux supplications que celle-ci adresse après son malheur à Cérès et à Junon, ni enfin à la maladie que la brûlure de la lampe a causée à Cupidon; et comme ces événements tiennent une grande place dans le roman d'Apulée, notre savant en

[1] Apuleii *Metamorphoseon cum animadv. Fr. Oudendorpii et Præf. D. Rhunkenii*. Lugd. Batav., 1786, in-4o, lib. IV, V, VI.

[1] Fulgentius, lib. III, apud *Mytograph. latin.*, edit. Th. Munckerii Amstel. 1681, in-8o, t. II, p. 117.

[2] Birgerus Thorlacius. *Prolusiones et Opuscula Academica*. Havniæ, 1806, in-8o, p. 315 à 392.

conclut qu'ils sont de son invention, et que primitivement cette fable mythologique et morale étoit beaucoup plus simple.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qui sont au moins très ingénieuses, il est certain qu'Apulée s'est mis peu en peine de donner à son récit un air d'antiquité, et qu'au contraire il a modifié une fable fort ancienne, pour l'assortir aux goûts et aux idées de son siècle, tellement, qu'il n'a pas craint de mettre dans la bouche de Jupiter la citation de la loi Julia, rendue par Auguste contre les adultères.

La Fontaine a pris encore plus de liberté à cet égard. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, il a puisé le sujet de son roman dans le récit d'Apulée; mais il a modifié ce récit à son gré; il a ajouté ce qui lui paroissoit nécessaire, et retranché tout ce qui n'étoit pas de son goût. Dans son ouvrage, ce sont quatre amis qui se rendent à Versailles pour voir ces superbes jardins et ces magnifiques palais, nouvelles merveilles du nouveau règne. Un d'entre eux, pour varier les amusements de ses trois amis, et aussi pour consulter leur goût et profiter de leurs critiques, fait la lecture de ce qu'il a écrit sur les aventures de Psyché. Sa narration est souvent interrompue par la description des beaux lieux que les quatre amis ont occasion de contempler, par les discussions littéraires auxquelles ils s'abandonnent, et par les réflexions ou les observations que chacun d'eux se plaît à faire. Ces entretiens, souvent badins, et quelquefois sérieux et moraux, produisent des divagations et des longueurs; mais il en résulte un avantage, c'est de faire oublier l'auteur et le livre. Tel est le charme de la prose naïve et élégante de La Fontaine, qu'on croit être présent à la conversation de quelques hommes choisis et distingués par leur esprit, qui, unis par les mêmes penchants, jouissent avec effusion du plaisir de se trouver ensemble; qui, tout en se promenant et s'asseyant sous de beaux ombrages, et près de limpides ruisseaux, lisent, écoutent, causent, dissertent ou récitent des vers. A la vérité ces vers ne sont pas toujours excellents; mais il en est qui sont au nombre des meilleurs échappés à la muse de La Fontaine; et plusieurs n'ont paru longs et obscurs, que parcequ'ils décrivent des objets qui n'existent plus. C'est principalement à bien éclaircir ceux-ci que nous nous sommes attachés dans cette édition, et nous espérons ne l'avoir pas tenté sans succès.

A MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON[1].

MADAME,

C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dédie cet ouvrage, non qu'il n'ait assurément des défauts, et que le présent que je vous fais soit d'un tel mérite qu'il ne me donne sujet de craindre; mais comme Votre Altesse est équitable, elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit toucher les grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait, c'est le zèle qui accompagne ces mêmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur véritable prix auprès d'une ame comme la vôtre. Mais, MADAME, j'ai tort d'appeler présent ce qui n'est qu'une simple reconnoissance.

Il y a long-temps que monseigneur le duc de Bouillon me comble de graces, d'autant plus grandes que je les mérite moins. Je ne suis pas né pour le suivre dans les dangers; cet honneur est réservé à des destinées plus illustres que la mienne: ce que je puis, est de faire des vœux pour sa gloire, et d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les provinces les plus éloignées des témoignages de sa valeur[1], et qu'il suit les traces de son oncle[2] et de ses ancêtres sur ce théâtre où ils ont paru avec tant d'éclat, et qui retentira long-temps de leur nom et de leurs exploits. Je me figure l'héritier de tous ces héros, cherchant les périls dans le même temps que je jouis d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes, c'est un bonheur extraordinaire pour moi, qu'un prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos et de la mollesse, me voie d'un œil aussi favorable, et me donne autant de marques de bienveillance que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avoue, MADAME, que je suis sensible à ces choses: heureux que Sa Majesté m'ait donné un maître qu'on ne sauroit trop aimer! malheureux de lui être si inutile! j'ai cru que Votre Altesse seroit bien aise que je la fisse entrer en société de louanges avec un époux qui lui est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, et en multiplie la gloire, pour ainsi dire. Pendant que vous écoutez avec transport le récit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de votre ame, de la vivacité de votre esprit, de votre humeur bienfaisante, de l'amitié que vous avez contractée avec les Graces; elle est telle, qu'on ne croit pas que vous puissiez jamais vous séparer. Ce n'est là qu'une partie des louanges que l'on vous donne. Je voudrois avoir un amas de paroles assez précieuses pour achever cet éloge, et pour vous témoigner, plus parfai-

[1] Marie-Anne Mancini, nièce du cardinal de Mazarin, née le 1er août 1639, épousa le duc de Bouillon le 20 avril 1662. Elle fut la constante amie et la protectrice de La Fontaine. Elle mourut le 21 juin 1714.

[1] Godefroy-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, après avoir fait quelques campagnes en France, alla joindre Montécuculli pour combattre les Turcs, et se trouvoit présent à la victoire qu'on remporta contre eux le 1er août 1664. Après son retour en France, le duc de Bouillon se trouva à la prise de Tournay, à celle de Douai, et à celle de Lille. Lorsque La Fontaine écrivoit cette épître, en 1668, le duc de Bouillon accompagnoit le roi à la conquête de la Franche-Comté. Il étoit né le 21 juin 1641, et mourut le 25 juillet 1721.

[2] Turenne.

tement que je n'ai fait jusqu'ici, avec combien de passion et de zèle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE.

J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront : on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir: car pour le principal point, qui est la conduite, j'avois mon guide; il m'étoit impossible de m'égarer. Apulée me fournissoit la matière; il ne restoit que la forme, c'est-à-dire les paroles: et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers; que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. Je ne savois quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple; celui du roman n'est pas encore assez orné; et celui du poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes personnages me demandoient quelque chose de galant: leurs aventures, étant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque chose d'héroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en autre, il n'est pas permis: l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractère nouveau, et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le falloit réduire dans un juste tempérament. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là, je considère le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie: non que l'on méprise les passions; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poëme, dans une pièce de théâtre, on se plaint de leur absence; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux, à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants, il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'auroit pas fallu, mon inclination m'y portoit, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ai choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée, j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques épisodes de moi, comme l'aventure de la grotte, le vieillard et les deux bergères, le temple de Vénus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psyché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'ouvrage. La manière de conter est aussi de moi, et les circonstances, et ce que disent les personnages. Enfin ce que j'ai pris de mon auteur est la conduite et la fable; et c'est en effet le principal, le plus ingénieux, et le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ai changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psyché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs, c'est-à-dire qu'il lui fait goûter ces plaisirs sans que personne paroisse. Premièrement, cette solitude est ennuyeuse; outre cela, elle est effroyable. Où est l'aventurier et le brave qui toucheroit à des viandes lesquelles viendroient d'elles-mêmes se présenter? Si un luth jouoit tout seul, il me feroit fuir, moi qui aime extrêmement la musique. Je fais donc servir Psyché par des nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agréables, qui lui donnent des comédies et des divertissements de toutes les sortes.

Il seroit long, et même inutile, d'examiner les endroits où j'ai quitté mon original, et pourquoi je l'ai quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque téméraire que j'aie été, ou me rendra condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire, il faut considérer mon ouvrage, sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée, sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goût.

Au reste, j'avoue qu'au lieu de rectifier l'oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psyché, et qui fait en partie le nœud de la fable, j'en ai augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet oracle ambigu et court, qui sont les deux qualités que les réponses des dieux doivent avoir, et qu'il m'a été impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet oracle contenoit aussi la glose des prêtres; car les prêtres n'entendent pas ce que le dieu leur fait dire : toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, et je me sauverai encore par-là. Mais sans que je cherche ces petites subtilités, quiconque fera réflexion sur la chose trouvera que ni Apulée ni moi n'avons failli.

Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pièces de théâtre : on ne doit jamais découvrir la fin des événements; on doit bien les préparer, mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psyché appréhende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'oracle dont il s'agit, et ne l'est pas en effet : car premièrement la suspension des esprits et l'artifice de cette fable ne consistent pas à empêcher que le lecteur ne s'aperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psyché; il suffit que Psyché ignore qui est celui qu'elle a épousé, et que l'on soit en attente de savoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, et quelles seront les agitations de son ame après qu'elle l'aura vu. En un mot, le plaisir que doit donner cette fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari, c'est l'incertitude de Psyché seule : il ne faut pas que l'on croie un seul moment qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre, ni même qu'elle s'en tienne assurée; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au lecteur. Cette belle doit trouver de la douceur dans la conversation et dans les caresses de son mari, et de fois à autres appréhender que ce ne soit un démon ou un enchanteur; mais le moins de temps que cette pensée lui peut durer jusqu'à ce qu'il soit besoin de préparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet oracle est très clair pour nous; mais il pouvoit ne l'être pas pour Psyché : elle vivoit dans un siècle si innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoître l'Amour sous toutes les formes que l'on lui donne. C'est à quoi on doit prendre garde; et par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute; j'en demeurerai d'accord, et ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli : j'ai tâché seulement de faire en sorte qu'il plût, et que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable.

C'est pour cela que j'y ai enchâssé des vers en beaucoup d'endroits, et quelques autres enrichissements, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la compassion et le rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout-à-fait conforme à l'état présent des lieux; je les ai décrits en celui où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si long-temps; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.

LIVRE PREMIER.

Quatre amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerois académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop long-temps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siècle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement[1].

Polyphile y étoit le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne : enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acanthe ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendroit point interrompre; ils écouteroient cette lecture avec moins

[1] La Fontaine a eu ici en vue la liaison intime qui s'étoit formée entre Boileau, Racine, Molière, et lui, et les réunions qui eurent long-temps lieu entre eux. Notre poëte s'est désigné lui-même par le nom de Polyphile, tiré du grec, et qui signifie celui qui aime beaucoup de choses.

de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressembloit en cela; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avoit quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier étoit sérieux sans être incommode; l'autre étoit fort gai.

La proposition d'Acanthe fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissements à Versailles: il falloit les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auroient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue: dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étoient encore assez longs, et la saison belle: c'étoit pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie: c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multiplioit, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie[1], et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes; même de près il paroît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espèce de cormorans[2].

Comme nos gens avoient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie[1]. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se sauroit exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acanthe, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisoit étoit éloigné); Acanthe, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

> Sommes-nous, dit-il, en Provence?
> Quel amas d'arbres toujours verts
> Triomphe ici de l'inclémence
> Des aquilons et des hivers?
>
> Jasmins dont un air doux s'exhale,
> Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
> Aminte en blancheur vous égale;
> Et vous m'en faites souvenir.
>
> Orangers, arbres que j'adore,
> Que vos parfums me semblent doux!
> Est-il dans l'empire de Flore
> Rien d'agréable comme vous?
>
> Vos fruits aux écorces solides
> Sont un véritable trésor;
> Et le jardin des Hespérides
> N'avoit point d'autres pommes d'or.
>
> Lorsque votre automne s'avance,
> On voit encor votre printemps;
> L'espoir avec la jouissance
> Logent chez vous en même temps.
>
> Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire:
> Toujours un aimable zéphyre
> Autour de vous se va jouant.
> Vous êtes nains; mais tel arbre géant,
> Qui déclare au soleil la guerre,
> Ne vous vaut pas,
> Bien qu'il couvre un arpent de terre
> Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avoient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant

[1] La demoiselle de Numidie est l'*ardea vir*[illegible] naturalistes, remarquable par sa taille svelte, son cou no[illegible] touffe de plumes blanches effilées qui lui tombent d[illegible] côtés de la tête. Ces oiseaux ressemblent à nos grues; m[illegible] en a formé un genre à part, sous le nom d'*Anthropoïdes*, parcequ'ils imitent les gestes de l'homme et aiment à se donner en spectacle. Ils se trouvent en Afrique; mais ils sont rares; et les seules observations que nous ayons sur ce qui les concerne ont été faites sur ces mêmes individus amenés sous Louis XIV à la ménagerie de Versailles, et dont La Fontaine parle ici.

[2] C'étoient des pélicans, et la description que La Fo[illegible] donne est fort exacte: il est assez étonnant qu'il n'ait [illegible] leur nom, plus ancien que lui dans la langue françoise, et qui se trouve dans Belon.

[1] Depuis l'époque à laquelle La Fontaine écrivit, l'orangerie de Versailles a été fort embellie par la construction d'une magnifique serre en souterrain, faite sur les dessins de J. H. Mansard, en 1685 et 1686.

de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander; après, dis-je, l'avoir loué fort long-temps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche; Auguste jouoit; Scipion et Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau: notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale; car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers! Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts!

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château; virent les dedans, que je ne décrirai point, ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent long-temps à considérer le lit, la tapisserie et les siéges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisoit de les laisser dans la grotte[1] jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie; ils avoient fait apporter des siéges. Leur billet venoit de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient: même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte est composée, en dehors, de trois arcades, qui font autant de portes grillées[2]. Au milieu d'une des arcades est un soleil, de qui les rayons servent de barreaux aux portes[3]: il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

Dans l'un, le dieu du jour achève sa carrière.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail les portes du couchant[1].
On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte[2].
Chaque amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du dieu dont Téthys va jouir,
Des troupes de zéphyrs dans les airs se promènent,
Les tritons empressés sur les flots vont et viennent[3].
Le dedans de la grotte est tel, que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts[4].
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantôt au statuaire,
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage:
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différents en couleur, font maint compartiment[5].
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille, à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés[6].
De mille raretés la niche est toute pleine:
Un triton d'un côté, de l'autre une sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher;
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher[7].

[1] Il s'agit ici de la grotte de Téthys, qui depuis a été détruite, mais dont il existe une description qui est le meilleur commentaire de celle de notre poëte. Voyez *Description de la grotte de Versailles; à Paris, de l'imprimerie Royale*, 1679, *in-folio*. Le texte, qui est de Félibien, a onze pages, et le nombre des planches est de vingt.

[2] Ces trois portes étoient en fer: elles ont été gravées par le Pôtre, en 1672. Voyez planche II de la *description*, etc.

[3] Ces rayons étoient dorés, et comme ils étoient tournés au couchant, quand le soleil frappoit dessus, ils faisoient un effe magique, et paroissoient de véritables traits de lumière.

[1] Ce bas-relief du soleil qui se couche dans la mer, étoit de Girard Vanopstal de Bruxelles. Voyez la planche III de la *description* gravée par le Pôtre en 1673.

[2] Ces petits amours, qui se jouent avec les dauphins, formoient quatre médaillons ronds sur la plinthe au-dessous, et étoient du même sculpteur que les bas-reliefs. Voyez les planches V et VI de la *description*.

[3] Ces troupes de tritons et de néréides étoient deux grands bas-reliefs carrés sur la plinthe en haut et de chaque côté du soleil, qui, sur son char, se précipitoit dans la mer. Ils étoient du même sculpteur que les précédents. Voyez planche IV de la *description*, gravée aussi par le Pôtre, en 1673.

[4] Vis-à-vis des trois portes il y avoit des enfoncements séparés par deux gros massifs ou piliers isolés: Apollon étoit dans l'enfoncement du milieu, et les chevaux dans les deux autres. Voyez la planche VII de la description dont l'intitulé est: *Vue du fond de la grotte ornée de trois groupes de marbre blanc, qui représentent le soleil au milieu des nymphes de Téthys, et ses chevaux pansés par les tritons*; gravés par le Pôtre en 1676.

[5] Ces coquilles étoient séparées par des bandes de différents marbres.

[6] Voyez, dans la *description*, la planche XV, gravée par Chauveau en 1673. Elle représente ces masques de coquillages et de rocailles.

[7] C'est-à-dire un jet d'eau qui tomboit dans une coquille de marbre. Voyez Félibien, page 5 de la *description*, et les planches VIII, IX, X, XI, XII et XIII, gravées par le Pôtre en 1673. Elles représentent les piliers ornés de coquillages et de rocailles, avec un bassin de marbre blanc en forme de coquille

Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :
Le masque la vomit de sa gorge profonde [1] ;
Elle retombe en nappe, et compose un tissu
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'un voile de cristal alors peu différente,
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence :
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,
Caprices infinis du hasard et des eaux,
Reparoissent aux yeux, plus brillants et plus beaux.
Dans le fond de la grotte une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,
Goûte un morne repos, en son antre couché.
L'urne verse un torrent; tout l'antre s'en abreuve;
L'eau retombe en glacis, et fait un large fleuve [2].

J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite palais :
Le reste est au-dessus de mon foible génie.
Toi qui lui peux donner une force infinie,
Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi :
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.
Quand le soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,
Il descend chez Téthys, et prend quelque relâche :
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'étois plus savant en l'art de bien écrire,
Je peindrois ce monarque étendant son empire :
Il lanceroit la foudre; on verroit à ses pieds
Des peuples abattus, d'autres humiliés.
Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse;
Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,
Fera bruire en leurs vers tout le sacré vallon,
Je le célèbrerai sous le nom d'Apollon [3].

Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de néréides [4].
Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur, et s'arrête à ses yeux.
Il n'aime que Téthys, et Téthys les surpasse.
Chacune, en le servant, fait office de grace :
Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend;
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand [5];

[1] Ce masque, au moyen d'un lien de fleur, étoit soutenu d'une main par le triton et la sirène. Dans un cadre étoit le chiffre du roi surmonté de la couronne de France.

[2] On ne voit que dans la planche VII de la *description* cette figure de fleuve. Elle étoit placée dans une arcade au-dessus de l'enfoncement du milieu et du groupe où est Apollon. Félibien (pages 6 et 7) dit que l'aviron tenu par le dieu-fleuve étoit en nacre.

[3] Apollon étoit le dieu-soleil, et l'on doit se rappeler que Louis XIV avoit pris pour emblème un soleil.

[4] Ce groupe, dans la *description*, fait le sujet de la planche XVI, belle estampe qui a été dessinée par Pierre Monier, et gravée par Édelinck en 1678. L'intitulé porte : *Le soleil, après avoir achevé son cours, descend chez Téthys, où six des nymphes sont occupées à le servir et à lui offrir toutes sortes de rafraîchissements.* La figure d'Apollon est de Girardon.

[5] Ce sont les figures marquées nº IV dans la planche; elles sont de Girardon.

A lui laver les pieds Mélicerte s'applique [1] ;
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique;
Climène auprès du dieu pousse en vain des soupirs [2] :
Hélas! c'est un tribut qu'elle envoie aux zéphyrs;
Elle rougit parfois, parfois baisse la vue;
(Rougit, autant que peut rougir une statue :
Ce sont des mouvements qu'au défaut du sculpteur
Je veux faire passer dans l'esprit du lecteur.)
Parmi tant de beautés, Apollon est sans flamme;
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son ame.
Il songe au doux moment où, libre et sans témoins,
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.
Oh! qui pourroit décrire en langue du Parnasse
La majesté du dieu, son port si plein de grace,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les autels!
Les coursiers de Phébus, aux flambantes narines,
Respirent l'ambrosie en des grottes voisines.
Les tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait,
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait [3].
Aux deux bouts de la grotte, et dans deux enfonçures,
Le sculpteur a placé deux charmantes figures :
L'une est le jeune Acis [4], aussi beau que le jour.
Les accords de sa flûte inspirent de l'amour :
Debout contre le roc, une jambe croisée
Il semble par ses sons attirer Galatée [5];
Par ses sons, et peut-être aussi par sa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme est porté.
Les oiseaux, envieux d'une telle harmonie,
Épuisent ce qu'ils ont et d'art et de génie.
Philomèle, à son tour, veut s'entendre louer,
Et chante par ressorts que l'onde fait jouer [6].
Écho même répond; Écho, toujours hôtesse
D'une voûte ou d'un roc témoin de sa tristesse.
L'onde tient sa partie. Il se forme un concert
Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert.
Deux lustres de rocher de ces voûtes descendent,
En liquide cristal leurs branches se répandent :
L'onde sert de flambeaux [7]; usage tout nouveau.

[1] Cette figure est celle du nº III sur la planche. Elle est aussi de Girardon.

[2] Ce sont les figures à la droite d'Apollon et à gauche de la gravure. Les trois femmes en arrière sont du sculpteur Thomas Regnaudin, de Moulins.

[3] Voyez les planches XVII et XVIII de la *description* ; la première gravée en 1675 par Bernard Picard, la seconde en 1676 par Étienne Baudet. Elles sont intitulées : *Groupe de marbre blanc représentant deux chevaux du soleil et deux tritons qui les pansent.* Le groupe de la planche XVII, qui étoit dans l'enfoncement, à droite du spectateur, a été fait par les sculpteurs Gaspar et Balthazar de Marcy, de Cambray; celui de gauche, ou de la planche XVIII, par Jules Guérin, Parisien.

[4] Sujet de la planche XIX dans la *description*. Cette planche a été gravée par Édelinck. L'intitulé est *statue d'Acis.* Cette statue est de Baptiste Tubi, Romain.

[5] Sujet de la planche XX, gravée par Édelinck, intitulée *statue de Galatée.* Elle a été faite par Baptiste Tubi, Romain.

[6] Il est question ici de l'orgue que l'eau par sa chute faisoit jouer, et dont l'emplacement est marqué sur la planche de la *description.*

[7] Voyez dans la *description* la planche XIV, intitulée *chan-*

L'art en mille façons a su prodiguer l'eau :
D'une table de jaspe un jet part en fusée ;
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
L'effort impétueux dont il va s'élançant
Fait frapper le lambris au cristal jaillissant.
Telle et moins violente est la balle enflammée.
L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
Sort avec un fracas qui marque son dépit,
Et plaît aux écoutants, plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :
Chacun se trouve en butte au liquide cristal.
Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, distiller leurs planchers.
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux[1].

Les quatre amis ne voulurent point être mouillés ; ils prièrent celui qui leur faisoit voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitoient. Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier ; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers :

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer :
A son flambeau quelquefois il se brûle ;
Et si ses traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton et d'Hercule,
Il n'est pas inconvénient
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
Il se blesse en les maniant ;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
Témoin Psyché, dont je veux vous conter
La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter ;
L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde ; puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire :

Lorsque les villes de la Grèce étoient encore soumises à des rois, il y en eut un qui, régnant avec beaucoup de bonheur, se vit non seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié, c'étoit à qui vivroit avec lui dans une parfaite correspondance ; et cela, parcequ'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considérables par leurs attraits que par les états de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette ; mais véritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là : défaut qui étoit grand, à n'en point mentir ; car Psyché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appeloit), Psyché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux ou l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement : c'étoit quelque chose au-dessus de tout cela, et qui ne se sauroit exprimer par les lis, les roses, l'ivoire, ni le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet état, il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendoit, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât : car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyoit réduite aux seules îles de son domaine ; encore une bonne partie des Amours, anciens habitants de ces îles bienheu-

deliers de coquillages et de rocaille, gravée par Chauveau, en 1676. On voit l'eau qui jaillit de chaque bobèche.

[1] La description de La Fontaine est si exacte, que celle de Félibien, en onze pages in-folio, n'en apprend pas plus. Cette description de Félibien a été réimprimée dans l'ouvrage intitulé : *Recueil des descriptions de peintures et d'autres ouvrages faits pour le roi*. Paris, 1689, in-12, page 339 à 387. Ce volume est sans gravures ; mais il y a à la page 334 un plan du château et du petit parc qui nous indique bien où la grotte étoit située. Cette grotte n'existe plus depuis long-temps. Quoiqu'elle fût une des plus grandes merveilles de Versailles, Louis XIV la fit détruire : l'agrandissement du château rendit ce sacrifice nécessaire. Elle fit place à l'aile neuve du nord, dans laquelle on pratiqua une chapelle, qui est devenue le vaste salon d'Hercule, lorsqu'en 1711 la chapelle qu'on voit actuellement eut été achevée. Le beau groupe d'Apollon, avec ses coursiers et ses nymphes, ouvrage de Girardon, de Regnaudin, de Guérin, et de Marcy, qui ornoit cette grotte, fut transporté dans le bosquet des dômes ; mais ensuite, et toujours du temps de Louis XIV, il fut rapproché du château, dans un petit bosquet simple et triste, et tourné vers le levant, ce qui faisoit un contre-sens avec l'allégorie qu'il représente. Enfin, en 1778, M. d'Angivilliers fit retourner tout ce groupe à l'exposition du couchant, et le fit placer sur un rocher artificiel, exécuté d'après les dessins du peintre Robert. Ce groupe forme encore aujourd'hui tout l'ornement du bosquet connu sous le nom du *Rocher* ou des *Bains d'Apollon*.

reuses, la quittoient-ils pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses temples, qu'elle avoit vus naguère si fréquentés : plus d'offrandes, plus de dévots, plus de pèlerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant, qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre iroit jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle, en lui baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéissance :
Et qui sait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les cieux je pense mériter ?

Paphos n'est plus qu'un séjour importun :
Des Graces et des Ris la troupe m'abandonne;
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut notre couronne,
Il faut la lui donner; elle seule aussi bien
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.
L'un de ces jours je lui vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
Sans le tenir de vos traits ni de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naîtra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.
Prenez-y garde; il vous y faut songer :
Rendez-la malheureuse; et que cette cadette,
Malgré les siens, épouse un étranger
Qui ne sache où trouver retraite,
Qui soit laid, et qui la maltraite,
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté. Et je dirai en passant que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Vénus, son fils lui promit qu'il la vengeroit. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne siéroit guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent tritons la suivant jusqu'au port de Cythère,
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.
L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.
L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon, qui la guide, évite les rochers :
Glauque de son cornet fait retentir les mers :
Téthys lui fait ouïr un concert de sirènes.
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines.
Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux;
Contre ses vêtements parfois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entrepousse;
Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devoit être beau, dit Gelaste; mais j'aimerois mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle étoit quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gelaste; puis Polyphile continua en ces termes :

A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cythère, qu'elle sut que les sœurs de son ennemie étoient mariées; que leurs maris, qui étoient deux rois leurs voisins, les traitoient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne lui étoit resté pas un seul amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en savoit à peine le nombre : ils s'étoient retirés comme par miracle, soit que ce fût le vouloir des dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avoit encore de la vénération, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle amour : cependant c'est la véritable pierre de touche à quoi l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirants, près d'une personne du mérite de Psyché, fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grèce qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet, il y avoit de quoi s'étonner. De tout temps l'empire de Cupidon, aussi

bien que celui des flots, a été sujet à des changements; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable · au moins n'y en avoit-il point d'exemples dans ces pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvé si étrange; mais, comme j'ai dit, outre la beauté qu'elle possédoit en un souverain degré de perfection, il ne lui manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer : on lui voyoit un million d'amours, et pas un amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Vénus déclara qu'elle en étoit cause; qu'elle s'étoit ainsi vengée par le moyen de son fils; que les parents de Psyché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parceque son indignation dureroit autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices qu'ils lui feroient seroient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même.

C'est ce qu'on n'étoit pas résolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la belle que la jalousie de Vénus lui étoit un témoignage bien glorieux, et que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là.

Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ai-je fait au fils de Vénus? disoit-elle souvent en soi-même; et que lui ont fait mes sœurs, qui sont si contentes? elles ont eu des amants de reste; moi, qui croyois être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté? Les dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part; qu'ils me laissent au moins un amant, il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psyché ne sauroit rendre personne heureux; les cœurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer après cet affront? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert : les dieux ne t'ont pas faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée.

Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parents ne s'affligeoient pas moins de leur part; et ne pouvant se résoudre à la laisser sans mari, ils furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent :

L'Époux que les destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint état, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché; qu'elle tâche à lui plaire :
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des dieux.

Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux;
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux desirs d'un monstre! y avoit-il de la justice à cela? Aussi les parents de la belle doutèrent long-temps s'ils obéiroient. D'ailleurs, le lieu où il la falloit conduire n'avoit point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux vouloient-ils parler? Étoit-il voisin de la Grèce ou de la Scythie? Étoit-il situé sous l'Ourse, ou dans les climats brûlants de l'Afrique? car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres. Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? Enfin, comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle.

Je dois mourir, dit-elle à son père, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle, comme je suis, entre en parallèle avec la mère de Cupidon : que gagneriez-vous à lui résister? Votre désobéissance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans qui votre vieillesse seroit heureuse : souffrez que le Ciel punisse une in-

grate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, et qui vous récompense si mal des inquiétudes et des soins que son enfance vous a donnés.

Tandis que Psyché parloit à son père de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, et ne lui répondoit que par des soupirs : mais ce n'étoit rien en comparaison du désespoir où étoit la mère. Quelquefois elle couroit par les temples tout échevelée ; d'autres fois elle s'emportoit en blasphèmes contre Vénus; puis, tenant sa fille embrassée, protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la lui ôtât pour l'abandonner à un monstre. Il fallut pourtant obéir.

En ce temps-là les oracles étoient maîtres de toutes choses : on couroit au-devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvés menteurs; tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes! La difficulté n'étoit donc plus que de savoir sur quelle montagne il falloit conduire Psyché.

L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ni guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie : le Sort les guidera infailliblement au lieu ordonné.

Je ne veux pas dire que cette belle, trouvant à tout des expédients, fût de l'humeur de beaucoup de filles, qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en avoir point du tout. Il y a de l'apparence que le désespoir, plutôt qu'autre chose, lui faisoit chercher ces facilités.

Quoi que ce soit, on se résout à partir : on fait dresser un appareil de pompe funèbre, pour satisfaire à chaque point de l'oracle. On part enfin ; et Psyché se met en chemin sous la conduite de ses parents. La voilà sur un char d'ébène, une urne auprès d'elle, la tête penchée sur sa mère, son père marchant à côté du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite, vêtus de deuil; force ministres de funérailles; force sacrificateurs portant de longs vases et de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnés de la nouveauté d'un tel appareil, ne savoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psyché leur jeune déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maîtres des cérémonies leur criassent que c'étoit offenser Vénus : mais quoi! les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zèle.

Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la vérité de l'oracle, on fut étonné qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveau repus, s'arrêtèrent court ; et, quoi qu'on pût faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris; car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'oracle.

Psyché descendit du char; et, s'étant mise entre l'un et l'autre de ses parents, suivi de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agréable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouvèrent entre des rochers habités par des dragons de toute espèce. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pût trouver : pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voûte, et qui, ne tenant presque à rien, faisoient appréhender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux. D'autres se trouvoient creusés en beaucoup d'endroits par la chute des torrents; ceux-ci servoient de retraite aux hydres, animal fort familier en cette contrée.

Chacun demeura si surpris d'horreur, que, sans la nécessité d'obéir au Sort, on s'en fût retourné tout court. Il fallut donc gagner le sommet, malgré qu'on en eût : plus on alloit en avant, plus le chemin étoit escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel étoit au faîte de la montagne, et où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille.

De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces :

L'éloquence elle-même, impuissante à le dire,
Confesse que ceci n'est point de son empire;
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parents de la belle, au partir de ces lieux.

Je ne décrirai point ni leur douleur amère,
Ni les pleurs de Psyché, ni les cris de sa mère,
Qui, du fond des rochers renvoyés dans les airs,
Firent de bout en bout retentir ces déserts.
Elle plaint de son sang la cruelle aventure,
Implore le soleil, les astres, la nature;
Croit fléchir par ses cris les auteurs du destin:
Il lui faut arracher sa fille de son sein.
Après mille sanglots enfin on les sépare:
Le Soleil, las de voir ce spectacle barbare,
Précipite sa course; et, passant sous les eaux,
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces déserts s'accroît par son absence:
La Nuit vient sur un char conduit par le Silence;
Il amène avec lui la crainte en l'univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions et d'esprits qui ne lui revienne dans la mémoire: à peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet état, et mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perdue, et crut qu'un démon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir: cependant c'étoit le Zéphyre qui incontinent la tira de peine, et lui dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte, et de la mener à cet époux dont parloit l'oracle, et au service duquel il étoit. Psyché se laissa flatter à ce que lui dit le Zéphyre: car c'est un dieu des plus agréables. Ce ministre, aussi fidèle que diligent, des volontés de son maître, la porta au haut du rocher. Après qu'il lui eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un palais superbe. Notre héroïne, qui commençoit à s'accoutumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient; toutes les fenêtres en étoient bordées. Le firmament, qui est la demeure des dieux, ne parut jamais si bien éclairé.

Tandis que Psyché considéroit ces merveilles, une troupe de nymphes la vint recevoir jusque par-delà le perron; et, après une inclination très profonde, la plus apparente lui fit une espèce de compliment, à quoi la belle ne s'étoit nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La première chose fut de s'enquérir du nom de celui à qui appartenoient des lieux si charmants: et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On ne lui répondit là-dessus que confusément: puis ces nymphes la conduisirent en un vestibule d'où l'on pouvoit découvrir, d'un côté les cours, et de l'autre côté les jardins; Psyché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avoit pris la peine d'orner, et dont la dernière enchérissoit toujours sur la précédente. Enfin cette belle entra dans un cabinet, où on lui avoit préparé un bain. Aussitôt ces nymphes se mirent en devoir de la déshabiller et de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain, on la revêtit d'habits nuptiaux: je laisse à penser quels ils pouvoient être, et si l'on y avoit épargné les diamants et les pierreries; il est vrai que c'étoit ouvrage de fée, lequel d'ordinaire ne coûte rien. Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein.

Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'ambrosie en toutes les sortes. Quant au nectar, les Amours en furent les échansons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du plafond, sans qu'on vît ni chantres ni instruments; musique aussi douce et aussi charmante que si Orphée et Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les airs qui furent chantés, il y en eut un qui plut particulièrement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ai mises en notre langue au mieux que j'ai pu.

Tout l'univers obéit à l'Amour;
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien:
Aimez, aimez; tout le reste n'est rien.

Sans cet Amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins, et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien:
Aimez, aimez; tout le reste n'est rien.

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il étoit temps de se reposer. Il lui prit alors une petite inquiétude, accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs noces, sans savoir pourquoi. La belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devoit être le possesseur arriva, et s'approcha d'elle. On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les nymphes rioient entre elles, et que Psyché rougissoit en les voyant rire. La belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire.

Pour revenir à la première nuit de ses noces, la seule chose qui l'embarrassoit étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, et lui avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas être connu d'elle, et qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui lui en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons? disoit en soi-même la jeune épouse; et pourquoi se cache-t-il avec tant de soin? Assurément l'oracle nous a dit vrai, quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre. Toutefois les dieux ne sont pas menteurs; il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela étoit, je serois bien malheureuse. Ces réflexions tempérèrent pour quelques moments la joie de Psyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, et de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage.

Dès que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux : à peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant, notre héroïne se mit à rêver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étoient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût courues ; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vu. Psyché s'enfonça si avant en ses rêveries, qu'elle en oublia ses ennuis passés, les frayeurs du jour précédent, les adieux de ses parents, et ses parents mêmes ; et là-dessus elle s'endormit. Aussitôt le songe lui représente son mari sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'Amour, et qui avoit toute l'apparence d'un dieu. Transportée de joie, la belle l'embrasse : il veut s'échapper, elle crie; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, et vous ne sauriez être qu'un dieu, je vous tiens, ô charmant époux! et je vous verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne lui demeura que le souvenir d'une illusion agréable ; et, au lieu d'un jeune mari, la pauvre Psyché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquiétudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ses pavots : et la belle acheva ainsi la première nuit de ses noces.

Comme il étoit déja tard, les nymphes entrèrent, et la trouvèrent encore tout endormie. Pas une ne lui en demanda la raison, ni comment elle avoit passé la nuit, mais bien si elle se vouloit lever, et de quelle façon elle vouloit qu'on l'habillât. En disant cela, on lui montre cent sortes d'habits, la plupart très-riches. Elle choisit le plus simple, se lève, se fait habiller avec précipitation, et témoigne aux nymphes une impatience de voir les raretés de ce beau séjour. On la mène donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet, ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons, et de ces balcons les nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc, comme une jeune personne qui voudroit tout voir à-la-fois, et qui ne sait à quoi s'attacher. Les nymphes avoient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit pas encore et ce qui ne devoit jamais être se rencontroit.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,
Le dorique sans fard, l'élégant ionique,
Et le corinthien superbe et magnifique,

L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
Pour servir d'ornement à ses divers étages,
L'architecte y posa les vivantes images
De ces objets divins, Cléopâtre, Phrynés,
Par qui sont les héros en triomphe menés.
Ces fameuses beautés dont la Grèce se vante,
Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
Ou de qui nos romans font de si beaux portraits,
A l'envi sur le marbre étaloient leurs attraits.
L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
A côté d'Angélique avoit trouvé sa place.
On y voyoit sur-tout Hélène au cœur léger,
Qui causa tant de maux pour un prince berger.
Psyché dans le milieu voit aussi sa statue,
De ces reines des cœurs pour reine reconnue:
La belle à cet aspect s'applaudit en secret,
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire:
Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'ivoire.
Les disciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
En ont aussi formé de différents tableaux.
Dans l'un on voit les Ris divertir cette belle;
Dans l'autre, les Amours dansent à l'entour d'elle:
Et, sur cette autre toile, Euphrosine et ses sœurs
Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,
Psyché dans mille endroits rencontre sa figure;
Sans parler des miroirs et du cristal des eaux,
Que ses traits imprimés font paroître plus beaux.

Les endroits où la belle s'arrêta le plus, ce furent les galeries. Là les raretés, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main même des fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui éblouissoit la vue, et qui ne laissoit pas de lui plaire, de la charmer, de lui causer des ravissements, des extases; en sorte que Psyché, passant d'une extrémité en une autre, demeura long-temps immobile, et parut la plus belle statue de ces lieux.

Des galeries elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Sur-tout on voyoit une grande variété dans ces choses, et dans l'ordonnance de chaque chambre : colonnes de porphyre aux alcôves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcôve : c'est une invention moderne, je vous l'avoue, mais ne pouvoit-elle pas être dès-lors en l'esprit des fées? et ne seroit-ce point de quelque description de ce palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auraient prise [1]?); les chapiteaux de ces colonnes étoient d'airain de Corinthe pour la plupart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou c'étoit broderie de perles, ou c'étoit un travail si beau, que l'étoffe n'en devoit pas être considérée. Je n'oublierai pas, comme on peut penser, les cabinets et les tables de pierreries, vases singuliers et par leur matière, et par l'artifice de leur gravure; enfin de quoi surpasser en prix l'univers entier. Si j'entreprenois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrois sans doute importun; car à la fin on s'ennuie de tout, et des belles choses comme du reste.

Je me contenterai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pièces.

Dans la première on voyoit un chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisoit lutter contre l'orgueil des flots
Des tourbillons d'une flamme volage.

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémissoit sous le poids de la terre:
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,
En badinant vous débrouille le tout,
Mille fois mieux qu'un sage n'eût su faire.

Dans la seconde, un cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une nymphe jolie,

[1] La Fontaine se trompe : les Espagnols et les Arabes n'avoient pas besoin de recourir aux fées pour imaginer les alcôves. Les anciens les connoissoient : on en pratiquoit presque toujours dans les chambres à coucher de l'*hibernaculum*, ou appartement d'hiver. Le nom d'une alcôve étoit *zotheca*; on les construisoit en bois de citron, et on les ornoit de bronze et d'écailles de tortues. On a trouvé des alcôves antiques à la villa Adriani et à la villa Pompeii. (Voyez Plin. jun., lib. II, epist. XVII.—Plin., *Hist. nat.* lib. XVI, cap. XXIII.—Félibien des Avaux, *les plans et les descriptions de deux des plus belles maisons de campagne de Pline le consul*, 1699, in-12, Paris, p. 22 et 112. *Le palais de Scaurus*, 1819, in-8°, p. 76.) Ce qui a trompé La Fontaine, c'est que l'usage des alcôves en France paroît être peu ancien. J'ai lu dans les mémoires manuscrits intitulés *les Historiettes*, que la célèbre madame de Rambouillet fut la première qui construisit dans son hôtel une alcôve à Paris. J'ignore jusqu'à quel point ce fait est exact. Cet usage nous est venu d'Espagne. Le mot *alcôve* vient du mot espagnol *alcoba*, lui-même dérivé du mot arabe *al-cobba*, qui signifie un dôme, ou toute construction en forme de voûte.

Se déméloit la barbe et les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

En se moquant la nymphe s'enfuyoit :
Amour l'atteint; et l'on voyoit la belle,
Qui, dans un bois, le cyclope prioit
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

Dans la troisième, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des tigres. Derrière ce char un petit Amour menoit en laisse quatre grands dieux, Jupiter, Hercule, Mars et Pluton; tandis que d'autres enfants les chassoient, et les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième représentoient en d'autres manières la puissance de Cupidon. Et dans la sixième ce dieu, quoiqu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignoit à son air une très grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger, car on ne lui voyoit point le visage; et elle avoit alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débarrasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le dieu dans un grand respect, tandis que les Jeux et les Ris, qu'il avoit amenés à sa suite, se moquoient de lui en cachette, et se faisoient signe du doigt que leur maître étoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie étoient toutes pleines d'enfants qui se jouoient avec des massues, des foudres et des tridents; et l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force bracelets et autres ornements de femmes.

Parmi cette diversité d'objets, rien ne plut tant à la belle que de rencontrer par-tout son portrait, ou bien sa statue, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce palais fût un temple, et Psyché la déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet se présentant si souvent à elle ne lui devînt ennuyeux, les fées l'avoient diversifié, comme vous savez que leur imagination est féconde. Dans une chambre elle étoit représentée en amazone; dans une autre, en nymphe, en bergère, en chasseresse, en grecque, en persane, en mille façons différentes et si agréables, que cette belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre, plus par divertissement et par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire de son époux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psyché se fit donc impératrice, simple bergère, ce qu'il lui plut. Ce ne fut pas sans que les nymphes lui dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle-même se le dît aussi. Ah! si mon mari me voyoit parée de la sorte! s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvoit être vu; et, outre le plaisir de la voir, il avoit celui d'apprendre ses plus secrètes pensées, et de lui entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soi-même. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psyché ne changeât d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours! s'écria Acanthe; je ne voudrois point d'autre paradis pour nos dames. On avoua qu'il avoit raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette réflexion étant faite, Polyphile reprit ainsi :

Notre héroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins, d'où elle considéra quelque temps les diverses faces de l'édifice, sa majesté, ses enrichissements, et ses graces, la proportion, le bel ordre, et la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description si j'étois plus savant dans l'architecture que je ne suis. A ce défaut, vous aurez recours au palais d'Apollidon, ou bien à celui d'Armide; ce m'est tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

Assemblez, sans aller si loin,
Vaux [1], Liancourt [2], et leurs naïades,

[1] Vaux-le-Vicomte, situé à dix lieues de Paris, près de Melun, et sur les bords de la Seine, demeure célèbre du surintendant Fouquet, qui y dépensa dix-huit millions. Voyez ci-après le *Songe de Vaux*.

[2] Le château de Liancourt étoit remarquable par ses belles eaux et les belles cascades de ses jardins; il est situé près de Clermont en Beauvoisis, dans une contrée délicieuse, sur la

Y joignant, en cas de besoin,
Ruel[1] avecque ses cascades.
Cela fait, de tous les côtés,
Placez en ces lieux enchantés
Force jets affrontant la nue,
Des canaux à perte de vue;
Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
Qui soient aussi géants que les nôtres sont nains;
Entassez-en des pépinières;
Plantez-en des forêts entières;
Des forêts où chante en tout temps
Philomèle, honneur des bocages,
De qui le règne, en nos ombrages,
Naît et meurt avec le printemps;
Mêlez-y les sons éclatants
De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux;
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux;
Que l'Amour habite leurs antres.
N'y laissez entrer toutefois
Aucune hôtesse de ces bois
Qu'avec un paisible zéphyre,
Et jamais avec un satyre.
Point de tels amants dans ces lieux;
Psyché s'en tiendroit offensée:
Ne les offrez point à ses yeux,
Et moins encore à sa pensée.
Qu'en ce canton délicieux
Flore et Pomone, à qui mieux mieux,
Fassent montre de leurs richesses;
Et que ce couple de déesses
Y renouvelle ses présents
Quatre fois au moins tous les ans.
Que tout y naisse sans culture;
Toujours fraîcheur, toujours verdure,
Toujours l'haleine et les soupirs
D'une brigade de zéphyrs.

Psyché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois, bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontreroit que des dryades et pas un seul faune. Avec le temps elle devint plus hardie.

Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours, elle parvint à sa source. C'étoit une grotte assez spacieuse, où, dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, couloit le long d'un rocher une eau argentée, et qui, par son bruit, invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se put tenir d'entrer dans la grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté, qui alloit toujours en diminuant, lui faillit enfin tout-à-coup. Il y avoit certainement de quoi avoir peur; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui lui étoit familière l'assura d'abord : c'étoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siége couvert de mousse, se mit à ses pieds; et, après lui avoir baisé la main, il lui dit, en soupirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre? Pourquoi n'est-ce pas à l'amour? Ah! Psyché! Psyché! je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guère de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, et auriez bientôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au dieu des amants, ceux qui lui plaisent le plus ce sont ceux où on peut lui sacrifier en secret : mais vous n'aimez point.

Que voulez-vous que j'aime? répondit Psyché. Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à votre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira.

Oui : mais, repartit la belle, je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature; car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ai ouï dire que non seulement chaque nation avoit son goût, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les graces feroient trembler, un mari ressemblant à Mars : moi je m'en proposerai un semblable à l'Amour. Une personne mélancolique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air sérieux : moi, qui suis gaie, je lui en donnerai un enjoué. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté délicate, et peut-être vous ferai-je tort.

Quoi que c'en soit, dit le mari, vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie de me dire quelle elle est.

Vous avez dans mon esprit, poursuivit la belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant et fort éveillé;

petite rivière d'Arc. Lorsque La Fontaine écrivoit sa Psyché, ce beau domaine avoit passé dans la maison de La Rochefoucauld, par suite du mariage célébré, le 13 novembre 1659, entre le prince de Marsillac, fils aîné du duc de La Rochefoucauld, et Charlotte du Plessis, héritière de Liancourt et de La Roche-Guyon.

[1] A Ruel se trouvoit la célèbre maison de plaisance du cardinal de Richelieu, dont les jardins, dans le goût italien, étoient magnifiques.

de l'embonpoint et de la jeunesse, on ne sauroit se tromper à ces deux points-là : mais je ne sais si vous êtes Éthiopien ou Grec; et quand je me suis fait une idée de vous, la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court et le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voie.

Son mari lui serra la main, et lui dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne saurois même vous dire. Je ne saurois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée : mais quoi! la faute étoit faite. En vain elle voulut la réparer par quelques caresses : son mari avoit le cœur si serré, qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plus tôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'oracle lui revenoient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur passionnée que son époux lui faisoit paroître. Celui qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot! Cela sembloit tout-à-fait étrange à notre héroïne; et, à dire vrai, tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, et des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extrêmement à la belle : mais comme il disoit des choses trop pitoyables[1], elle ne put souffrir qu'il continuât, et lui mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche même; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que, tout invisible et tout monstre qu'il vouloit être, elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles.

Notre héroïne ne perdit pas la mémoire de ce que lui avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartés de ce beau séjour, et faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussitôt son mari la venoit trouver sur un char environné de ténèbres; et plaçant à côté de lui notre jeune épouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les serments, les entretiens pleins de passion, se renouveloient, et de fois à autres aussi les baisers; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maîtresse à amant, et, pour ainsi dire, de gens qui n'en seroient encore qu'à l'espérance.

Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari, c'est-à-dire de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la postérité s'en est étonnée. Pourquoi une résolution si extravagante? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer; la rencontre n'en est pas rare : mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature; et peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ai trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance.

Nos amants s'entretenoient à leur ordinaire, et la jeune épouse, qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari, ne perdoit pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir; mais, comme entre amants les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avoit donné ordre aux fées que rien ne manquât. Je n'ai que faire des fées pour cela, repartit la belle : voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse? je vous en enseignerai un moyen bien court : il ne faut..... Mais je vous l'ai déjà dit tant de fois inutilement, que je n'oserois plus vous le dire.

Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une

[1] Qui excitoient une pitié ou une compassion trop forte. Aujourd'hui on n'emploie plus en ce sens le mot *pitoyable*, et il se prend presque toujours en mauvaise part.

même chose : qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel?

Notre héroïne, encouragée par ces paroles, lui repartit : Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sauroient me récompenser d'un moment de votre présence, et vous voulez que j'en sois tout-à-fait privée : car je ne puis appeler présence un bien où les yeux n'ont aucune part.

Quoi? je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, et vous ne me touchez pas?

Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez est présence d'esprit pour moi. Présence d'esprit! repartit l'époux. Psyché l'empêcha de continuer, et lui dit en l'interrompant : Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre.

Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même; vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez : et comment ne vous ennuieriez-vous pas? les dieux s'ennuient bien; ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de desir et d'inquiétude : tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main! Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine; d'autant plus que votre imagination ne se forme guère de monstres, j'entends d'images de ma personne, qui ne soient très agréables. Et pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de surnaturel. Nécessairement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois démon, vous me haïrez : et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur; car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là; et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous ayez toujours de quoi desirer : c'est un secret dont on ne s'étoit pas encore avisé. Demeurons-en là, si vous m'en croyez : je sais ce que c'est d'amour, et le dois savoir.

Psyché se paya de ces raisons, ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillés, l'herbe des prairies foulée : ce n'étoient que danses et combats de nymphes, qui se séparoient souvent en deux troupes, et, distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de chevalerie, se jetoient ensuite tout ce que Flore leur présentoit; puis le parti victorieux dressoit un trophée, et dansoit autour, couronné d'œillets et de roses. D'autres fois Psyché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de cygnes, des tournois et des joutes de poissons. Son plus grand plaisir étoit de présenter un appât à ces animaux, et, après les avoir pris, de les rendre à leur élément. Les nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de notre héroïne : la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du soleil.

Il étoit témoin de la fête,
Paré d'un magnifique atour;
Et, caché le reste du jour,
Sur le soir il montroit sa tête.

Mais comment la montroit-il? environnée d'un diadème d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un roi des astres peut étaler.

Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'étoient tantôt que de simples jeux, et tantôt des divertissements plus solides. Psyché commençoit à ne plus agir en enfant. On lui racontoit les amours des dieux, et les change-

ments de forme qu'a causés cette passion, source de bien et de mal. Le savoir des fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troie, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés. Psyché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous savez, ignoroient alors ce bel art que nous appelons comédie; il n'étoit pas même encore dans son enfance; cependant on le fit voir à la belle dans sa plus grande perfection, et tel que Ménandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si l'on y épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens, et les nôtres. Psyché ne se contenta pas de la fable, il fallut y joindre l'histoire, et l'entretenir des diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple; quelles sont les beautés des Scythes; quelles sont celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure, qu'on lui cacha, quelque prière qu'elle fît aux nymphes de la lui apprendre. Enfin, sans qu'elle bougeât de son palais, toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde lui passèrent devant les yeux.

Que vous dirai-je davantage? On lui enseigna jusqu'aux secrets de la poésie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de notre héroïne, et la fit tomber dans un mal que les médecins appellent glycomorie[1], qui lui pervertit tous les sens, et la ravit comme à elle-même. Elle parloit, étant seule,

Ainsi qu'en usent les amants
Dans les vers et dans les romans.

Aller rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages, c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretînt de sa passion. Hélas! disoit-elle aux arbres, je ne saurois graver sur votre écorce que mon nom seul, car je ne sais pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres, elle s'adressoit aux ruisseaux : ceux-ci étoient ses principaux confidents, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre lui étoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât, jusqu'à espérer qu'elle attraperoit sur leurs bords son mari dormant, et qu'après il seroit inutile au monstre de se cacher.

Dans cette pensée, elle leur disoit à-peu-près les choses que je vais vous dire, et les leur disoit en vers aussi bien que moi.

Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour;
Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure.
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à votre doux murmure?
En vain, pour le savoir, Psyché vous fait la cour,
En vain elle vous vient conter son aventure.
Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeler.
Hélas! j'use au hasard de ce mot d'envoler:
Car je ne sais pas même encor s'il a des ailes.
J'ai beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux:
Les antres seulement m'en disent des nouvelles,
Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Psyché n'eussent leurs plaisirs; elle les passoit souvent sans s'apercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des soleils, de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joie faisoit une partie des douceurs qu'elle goûtoit en aimant; mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité! car, sitôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, et Psyché l'étoit aussi, c'est-à-dire incapable de demeurer en un même état. Notre héroïne le fit bien voir par la suite.

Son mari, qui sentoit approcher ce moment fatal, ne la venoit plus visiter avec sa gaieté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir, comme nous voulons tout savoir, jusqu'aux choses qui nous déplaisent, elle dit à son époux: D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours? Rien ne vous manque, et vous soupirez! que feriez-vous donc si vous étiez en ma place? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter?

[1] Ce mot, d'après son étymologie grecque, signifie une douce folie, un tendre délire; mais nous n'avons pu découvrir un autre exemple de son emploi, même parmi les auteurs qui ont écrit sur la médecine. Cependant ce n'est pas La Fontaine qui a pu le forger.

En vérité, je le crains, non pas que je sois devenue moins belle; mais, comme vous dites vous-même, je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible, après tant de cajoleries et de serments, que j'eusse perdu votre amour? Si ce malheur-là m'est arrivé, je ne veux plus vivre.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le monstre fit un soupir, soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement; puis, cédant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de sa jeune épouse, qui de son côté, pour mêler ses larmes avec celles ne son mari, pencha doucement la tête; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, et nos amants, n'ayant pas le courage de les séparer, demeurèrent longtemps sans rien dire.

Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous l'avoue; je ne lis jamais cet endroit, que je ne me sente ému. En effet, dit alors Gelaste, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens? Perdre la parole! Il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées : cela me semble tout-à-fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Polyphile; mais, pour moi, je plains deux amants de qui les caresses sont mêlées de crainte et d'inquiétude. Si, dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempête, deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses? Oui vraiment, repartit Gelaste, car en tout ce que vous dites là le péril est encore bien éloigné. Mais, vu l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, et la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hâtez guère de les tirer de ce misérable état où vous les avez laissés : ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la-leur donc, continua Polyphile.

Au sortir de cette extase, la première chose que fit Psyché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils étoient humides; car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvés en bon état, et comme elle les demandoit, c'est-à-dire mouillés de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, serments, et autres. Cela lui fit attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas lui sembla trop bien établie, et le monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignît aucun changement.

Lui, au contraire, auroit souhaité qu'elle appréhendât; car c'étoit l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il lui dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement, et moitié avec raillerie; à quoi Psyché repartoit fort bien, et le mari déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses.

Que vous êtes étrange avec votre curiosité! lui dit son épouse. Est-ce vous désobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable? Hé bien! quand j'aurai tâché de me satifaire, qu'en sera-t-il? Je vous quitterai, dit le mari. Et moi je vous retiendrai, repartit la belle. Mais si j'ai juré par le Styx? continua son époux. Qui est-il ce Styx? dit notre héroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psyché se plaignît d'être abandonnée de son mari sur un prétexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte...

Il paroit bien que vous ne me connoissez pas, repartit l'époux, de m'alléguer le scandale et la honte : ce sont choses dont je ne me mets guère en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écoutera? et que direz-vous? Je voudrois bien que quelqu'un des dieux fût si téméraire que de vous accorder sa protection! Voyez-vous, Psyché, ceci n'est point une raillerie : je vous aime autant que l'on peut aimer; mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vu. Je sais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un véritable dessein de me causer un tel déplaisir : cependant j'ai sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les

nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demi-déesses les empêche d'être envieuses; puis, je les tiens toutes par des engagements trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déja deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous et moi nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin, qui est maître de toutes choses, me le permettoit. Je ne vous nommerai point ces personnes : elles vous appellent de tous côtés. S'il arrive que le destin porte leurs voix jusqu'à vous, ce que je ne saurois empêcher, ne descendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront.

Là-dessus il la quitta, sans vouloir lui dire quelles personnes c'étoient, quoique la belle promît avec grands serments de ne pas les aller trouver, et encore moins de les croire.

Voilà Psyché fort embarrassée, comme vous voyez. Deux curiosités à-la-fois! Y a-t-il femme qui y résistât? Elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumières et de conjectures. Cette visite m'étonne, disoit-elle en se promenant un peu loin des nymphes. Ne seroient-ce point mes parents? Hélas! mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir! Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sauroient être fort éloignés du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourvue richement, et si, avant que d'entrer dans la tombe, ils voyoient au moins un échantillon des douceurs et des avantages dont je jouis, afin d'en emporter quelque souvenir chez les morts! Mais si ce sont eux, pourquoi mon mari se met-il en peine? ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les appréhender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O dieux! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour, et sur-tout de leur faire voir la comédie et ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfants, si la mort ne les a privées, depuis mon départ, de ces doux fruits de leur mariage : qu'elles seroient aises de leur reporter mille menus affiquets et joyaux de prix dont je ne tiens compte, et que les nymphes et moi nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein!

Ainsi raisonnoit Psyché, sans qu'il lui fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes : il y avoit même des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient être quelques uns de ses amants. Dans cette pensée, elle disoit quelque peu plus bas : Ne va point en prendre l'alarme, charmant époux! laisse-les venir : je te les sacrifierai de la plus cruelle manière dont jamais femme se soit avisée, et tu en auras le plaisir, fussent-ils enfants de roi.

Ces réflexions furent interrompues par le Zéphyre, qu'elle vit venir à grands pas et fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire, lui dit que ses sœurs étoient au pied de cette montagne; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les dragons les arrêtant avec grand'frayeur; qu'au reste c'étoit pitié que de les ouïr appeler; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix, et que les échos n'étoient occupés qu'à répéter le nom de Psyché. Le pauvre Zéphyre pensoit bien faire : son maître, qui avoit défendu aux nymphes de donner ce funeste avis, ne s'étoit pas souvenu de lui en parler.

Psyché le remercia agréablement, et lui dit qu'on auroit peut-être besoin de son ministère. Il ne fut pas sitôt retiré, que la belle, mettant à part les menaces de son époux, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de lui que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle médita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, de bien prendre son temps, et d'entremêler le tout de caresses : faites votre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'être souvenu des termes de cette harangue; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'orateur, ni aussi d'une personne qui n'auroit fait toute sa vie qu'écouter.

La belle représenta, entre autres choses, que son bonheur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoi bon tant d'habits superbes? Il savoit très bien qu'elle avoit de quoi s'en passer : s'il avoit cru à propos de lui en faire un présent, ce devoit être plutôt pour la

montre que pour le besoin. Pourquoi les raretés de ce séjour, si on ne lui permettoit de s'en faire honneur? car à son égard ce n'étoit plus raretés : l'émail des parterres, celui des prés, et celui des pierreries, commençoient à lui être égaux; leur différence ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne falloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les rois se plaisent à étaler leurs richesses, et à se montrer quelquefois avec l'éclat et la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela lui étoit interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre : car, après les paroles de l'oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'état de sa fortune? point d'autre, sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de la proie que lui apportoit son mari, devenue compagne des ours : pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusque-là à la dévorer. Qu'il avoit intérêt, pour son propre honneur, de détruire cette croyance, et qu'elle lui en parloit beaucoup plus pour lui que pour elle; quoique, à dire la vérité, il lui fût fâcheux de passer pour un objet de pitié, après avoir été un objet d'envie. Et que savoit-elle si ses parents n'en étoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur? Si ses sœurs l'aimoient, pourquoi leur laisser ce déplaisir? Et si elles avoient d'autres sentiments, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de sa gloire? C'est en substance ce que dit Psyché.

Son époux lui repartit : Voilà les meilleures raisons du monde; mais elles ne me persuaderoient pas, s'il m'étoit libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de votre sexe, la curiosité, la vanité, et le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos arguments, ils sont trop subtils; et puisque vous voulez votre perte, et que le destin la veut aussi, je vais y mettre ordre, et commander au Zéphyre de vous apporter vos sœurs. Plût au sort qu'il les laissât tomber en chemin!

Non, non, reprit Psyché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaît tant, ne vous en mettez plus en peine : je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. Vous m'aimez trop! repartit l'époux; vous, Psyché, vous m'aimez trop, et comment voulez-vous que je le croie? Sachez que les vrais amants ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croie ce qu'il voudra; qu'on les plaigne, qu'on les envie, tout leur est égal, c'est-à-dire indifférent.

Psyché l'assura qu'elle étoit dans ces sentiments; mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour ses sœurs; non qu'elle insistât davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient, et l'obtinrent enfin. Son époux lui dit qu'elle possédât à son aise ces sœurs si chéries; qu'afin de lui en donner le loisir, il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que notre héroïne lui demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalât de quelques présents : Non seulement elles, lui dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira; donnez-leur diamants et perles; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moi que vous vous gardiez de les croire. Psyché le promit, et ne le tint pas.

Le monstre partit, et quitta sa femme plus matin que de coutume : si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'aurore, notre héroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle étoit près de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut tout étonnée que les nymphes lui amenèrent ses sœurs. La joie de Psyché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible, et avec toute la dissimulation dont elles se trouvèrent capables. Déja l'envie s'étoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment! on les avoit fait attendre que leur sœur fût éveillée! Étoit-elle d'un autre sang? avoit-elle plus de mérite que ses aînées? Leur cadette être une déesse, et elles de chétives reines! La moindre chambre de ce palais valoit dix royaumes comme ceux de leurs maris! Passe encore pour des richesses, mais de la divinité, c'étoit trop. Hé quoi! les mortelles n'étoient pas dignes de la servir! on voyoit une douzaine de nymphes à

l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin : mais quel brodequin ! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient coûté en habits depuis qu'elles étoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies : je ne devrois plus les appeler autrement.

Cette première entrevue se passa pourtant comme il faut, grace à la franchise de Psyché et à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardoit à la belle de leur montrer sa béatitude ! Elle commença par le point le plus important, c'est-à-dire par les habits, et par l'attirail que le sexe traîne après lui. Il étoit rangé dans des magasins dont à peine on voyoit le bout : vous savez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribue non seulement à la propreté, mais à la délicatesse : équipage de jour et de nuit, vases et baignoires d'or ciselé, instruments de luxe; laboratoires, non pour les fards : de quoi eussent-ils servi à Psyché, puisque l'usage en étoit alors inconnu? L'artifice et le mensonge ne régnoient pas comme ils font en ce siècle-ci. On n'avoit point encore vu de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans et de paroître jeunes à soixante, et qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, et la troisième de vermillon, font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'étoient donc que pour les parfums : il y en avoit en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, et en mille espèces dont je ne sais pas les noms, et qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'empire de Flore, avec les deux Arabies, et les lieux où naît le baume, seroient distillés, on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celui-là. Dans un autre endroit étoient des piles de joyaux, ornements et chaînes de pierreries, bracelets, colliers, et autres machines qui se fabriquent à Cythère. On étala les filets de perles; on déploya les habits chamarrés de diamants : il y avoit de quoi armer un million de belles de toutes pièces. Non que Psyché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ai déja dit; elle n'étoit pas de ces conquérantes à qui il faut un peu d'aide : mais, pour la grandeur et pour la forme, son mari le vouloit ainsi.

Ses sœurs soupiroient à la vue de ces objets : c'étoient autant de serpents qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arsenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins; et par-tout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit fut qu'en leur présence notre héroïne ordonna aux zéphyrs de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de pénétrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prêts, et que ses sœurs se promèneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne lui reste, se dirent les sœurs à l'oreille, que de commander aux saisons et aux éléments.

Cependant les nymphes n'étoient pas inutiles: elles préparoient les autres plaisirs, chacune selon son office; celles-là les collations, celles-ci la symphonie; d'autres les divertissements de théâtre. Psyché trouva bon que ces dernières missent son aventure en comédie. On y joua les plus considérables de ses amants, à l'exception du mari, qui ne parut point sur la scène: les nymphes étoient trop bien averties pour le donner à connoître. Mais, comme il falloit une conclusion à la pièce, et que cette conclusion ne pouvoit être autre qu'un mariage, on fit épouser la belle par ambassadeurs; et ces ambassadeurs furent les Jeux et les Ris : mais on ne nomma point le mari.

Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étaient malicieusement informées de ses qualités, s'imaginant que ce seroit un vieux roi, qui, ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Psyché leur en avoit dit des merveilles; qu'il n'étoit guère plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux; qu'il avoit la mine d'un Mars, et pourtant beaucoup de douceur en son procédé; les traits du visage agréables; galant, sur-tout. Elles en seroient juges elles-mêmes : non de ce voyage, il étoit absent; les affaires de son état le retenoient en une province dont elle avoit oublié le nom; au reste, qu'elles se gardassent bien d'interpréter l'oracle à la lettre : ces qualités d'incendiaire et d'empoisonneur n'étoient autre chose qu'une

énigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le lui permettroient.

Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au désespoir. Il fallut pourtant se contraindre pour leur honneur, et aussi pour se conserver quelque créance en l'esprit de leur cadette : cela leur étoit nécessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'étoient proposé de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en lui donnant de mauvaises impressions de son mari, soit en renouvelant dans son ame le souvenir d'un de ses amants.

Huit jours se passèrent en divertissements continuels, à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une même chose ; c'eût été faire plaisir à leur sœur, qui, de son côté, les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, et plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mari, qu'elles ne croyoient ni si beau ni si aimable que disoit Psyché. Beaucoup de raisons le leur faisoient juger de la sorte : premièrement les paroles de l'oracle ; cette prétendue absence, qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite ; cette province dont Psyché avoit oublié le nom ; l'embarras où elle étoit en parlant de son mari : elle n'en parloit qu'en hésitant, étant trop bien née et trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un démon qui ne laisse rien échapper, et qui tire conséquence de toutes choses, aussi bien que la jalousie.

Au bout des huit jours, Psyché congédia ses aînées avec force dons et prières de revenir : qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait ; qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mari que les dragons fussent enchaînés ; qu'aussitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enlèveroit au sommet, soit le Zéphyre en personne, soit son haleine : elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les présents que leur fit Psyché furent des essences et des pierreries, force raretés à leurs maris, toutes sortes de jouets à leurs enfants ; quant aux personnes dont la belle tenoit le jour, deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse même.

Les deux sœurs parties, et le mari revenu, Psyché lui conta tout ce qui s'étoit passé, et le reçut avec les caresses que l'absence a coutume de produire entre nouveaux mariés, si bien que le monstre, ne trouvant point l'amour de sa femme diminué ni sa curiosité accrue, se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ses sœurs, et se laissa tellement persuader, qu'il agréa leurs visites, et donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet.

Les sœurs ne trouvèrent pas à propos de révéler ces merveilles : c'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit été inutile, qu'elles n'avoient point vu Psyché, mais qu'elles espéroient la voir par le moyen d'un jeune homme appelé Zéphyre, qui tournoit sans cesse à l'entour du roc, et qu'elles gagneroient infailliblement, pourvu qu'elles s'en voulussent donner la peine.

Quand elles étoient seules, et qu'on ne pouvoit les entendre, elles se plaignoient l'une à l'autre de la félicité de leur sœur. Si son mari, disoit l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, notre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le Sort lui a-t-il donné tant d'avantages sur nous ? Méritions-nous moins que cette jeune étourdie ? et n'avions-nous pas autant de beauté et plus d'esprit qu'elle ? Je voudrois que vous sussiez, disoit l'autre, quelle sorte de mari j'ai épousé : il a toujours une douzaine de médecins à l'entour de sa personne. Je ne sais comme il ne les fait point coucher avec lui : car, pour me faire cet honneur, cela ne lui arrive que rarement, et par des considérations d'état ; encore faut-il qu'Esculape le lui conseille. Ma condition, continuoit la première, est pire que tout cela ; car non seulement mon mari me prive des caresses qui me sont dues, mais il en fait part à d'autres personnes. Si votre époux a une douzaine de médecins à l'entour de lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fécondité. La famille royale est tantôt si ample, qu'il y auroit de quoi faire une colonie très considérable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement et dans leur dessein. Un mois étoit à peine écoulé, qu'elles

proposèrent un second voyage. Les parents l'approuvèrent fort; les maris ne les désapprouvèrent pas: c'étoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle et sans dragons. Le Zéphyre ne parut point, et ne laissa pas de les enlever.

Ce méchant couple amenoit avec lui
La curieuse et misérable Envie,
Pâle démon, que le bonheur d'autrui
Nourrit de fiel et de mélancolie.

Cela ne les rendit pas plus pesantes; au contraire, la maigreur étant inséparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, et elles se trouvèrent en peu d'heures dans le palais de leur sœur. On les y reçut si bien, que leur déplaisir en augmenta de moitié.

Psyché, s'entretenant avec elles, ne se souvint pas de la manière dont elle leur avoit peint son mari la première fois; et, par un défaut de mémoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la vérité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté délicate, et non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que sortir de page.

Les sœurs, étonnées de ces contradictions, ne surent d'abord qu'en juger. Tantôt elles soupçonnoient leur sœur de se railler d'elles, tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin elles la tournèrent de tant de côtés, que la pauvre épouse avoua la chose comme elle étoit. Ce fut aussitôt de lui glisser leur venin, mais d'une manière que Psyché ne s'en pût apercevoir. Toute honnête femme, lui dirent-elles, se doit contenter du mari que les dieux lui ont donné, quel qu'il puisse être, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaît à ce mari. Si c'étoit toutefois un monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindrions; d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse: et quel déplaisir de mettre au jour des enfants que le jour n'éclaire qu'avec horreur, et qui vous font rougir vous et la nature! Hélas! dit la belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de réflexion là-dessus. Ses sœurs lui ayant allégué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se séparèrent un peu d'elle, afin de laisser agir leur venin.

Quand elle fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons lui revinrent dans la pensée. Ah! mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfants: moi qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse que de posséder tant de trésors et appréhender la fécondité! Elle demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de véhémence qu'auparavant. Quoi! Psyché peuplera de monstres tout l'univers! Psyché, à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'Amours et de Graces! Non, non; je mourrai plutôt que de m'exposer davantage à un tel hasard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir; et si je trouve que mon mari soit tel que je l'appréhende, il peut bien se pourvoir de femme; je ne voudrois pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature.

Nos deux furies, qui ne s'étoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus d'à demi ces paroles, et se rapprochèrent. Psyché leur déclara naïvement la résolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment, les deux sœurs le combattirent; et, non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité et l'inquiétude: elles se parloient à l'oreille, haussoient les épaules, jetoient des regards de pitié sur leur sœur.

La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte, qu'après un nombre infini de précautions, elles lui dirent tout bas: Nous voulons bien vous avertir que nous avons vu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zéphyre, qui voloit aussi à côté de lui. Le Zéphyre l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable; là le dragon l'a congédié, et s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vu se repaître de toutes sortes d'insectes: vous savez que les avenues de ce palais en fourmillent. Après ce repas et un sifflement, il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous, qui étions étonnées et toutes tremblantes, nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous

avons pu, et avons fait le tour du rocher, de peur que le dragon ne nous entendît lorsque nous vous appellerions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la précédente visite. Aux premiers accents de notre voix, une douce haleine est venue nous enlever, sans que le Zéphyre ait paru.

C'étoit mensonge que tout cela ; cependant Psyché y ajouta foi : les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là notre héroïne cessa de goûter sa béatitude, et n'eut en l'esprit qu'un dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'étoit, à son compte, ce digne époux que les dieux lui avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes, passé des heures si agréables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il appréhendât d'être vu : c'étoit judicieusement fait à lui. Il y avoit pourtant des moments où notre héroïne doutoit. Les paroles de l'oracle ne lui sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voici comme elle accordoit l'un et l'autre. Mon mari est un démon ou bien un magicien qui se fait tantôt dragon, tantôt loup, tantôt empoisonneur et incendiaire, mais toujours monstre. Il me fascine les yeux, et me fait accroire que je suis dans un palais, servie par des nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques, que je vois des comédies ; et tout cela, songe : il n'y a rien de réel, sinon que je couche aux côtés d'un monstre ou de quelque magicien ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Le désespoir de Psyché passa si avant, que ses sœurs eurent tout sujet d'en être contentes ; ce que ces misérables femmes se gardèrent bien de témoigner. Au contraire, elles firent les affligées : elles prirent même à tâche de consoler leur cadette, c'est-à-dire de l'attrister encore davantage, et lui faire voir que, puisqu'elle avoit besoin qu'on la consolât, elle étoit véritablement malheureuse. Notre héroïne, ingénieuse à se tourmenter, fit ce qu'elle put pour les satisfaire. Mille pensées lui vinrent en l'esprit, et autant de résolutions différentes, dont la moins funeste étoit d'avancer ses jours, sans essayer de voir son mari. Je m'en irai, disoit-elle, parmi les morts, avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour lui complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs d'un monstre. Comment se montrer après cela ? Il falloit sortir du monde, mais il en falloit sortir par une voie honorable : c'étoit de tuer celui qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, et se tuer elle-même après.

Psyché ne se put rien imaginer de plus à propos ni de plus expédient ; elle en demeura donc là. Il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'exécuter ; c'est où la difficulté consistoit : car, premièrement, de voir son mari, il ne se pouvoit ; on emportoit les flambeaux dès qu'elle étoit dans le lit : de le tuer, encore moins ; il n'y avoit en ce séjour bienheureux ni poison, ni poignard, ni autre instrument de vengeance et de désespoir. Nos envieuses y pourvurent, et promirent à la pauvre épouse de lui apporter au plus tôt une lampe et un poignard : elle cacheroit l'un et l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendoit maître de ce palais, et tenoit charmés le monstre et les nymphes ; car c'étoit un des plaisirs de ce beau séjour, que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent.

Pendant leur absence, Psyché eut grand soin de s'affliger, et encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris furent employés par la belle : ce n'étoient qu'embrassements et caresses, complaisances perpétuelles, protestations et serments de ne point aller contre le vouloir de son cher époux ; on n'y omit rien, non seulement envers le mari, mais envers les nymphes : les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule, l'inquiétude la reprenoit. Tantôt elle avoit peine à s'imaginer qu'un mari qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune et bien fait, qui avoit la peau et l'humeur si douce, le ton de voix si agréable, la conversation si charmante ; qu'un mari qui aimoit sa femme et qui la traitoit comme une maîtresse ; qu'un mari, dis-je, qui étoit servi par des nymphes, et qui traînoit à sa suite tous les plaisirs, fût quelque magicien ou quelque dragon. Ce que la belle avoit trouvé si délicieux au toucher, et si digne de ses bai-

sers, étoit donc la peau d'un serpent! Jamais femme s'étoit-elle trompée de la sorte? D'autres fois elle se remettoit en mémoire la pompe funèbre qui avoit servi de cérémonie à son mariage, les horribles hôtes de ce rocher, sur-tout le dragon qu'avoient vu ses sœurs, et qui, étant soutenu par le Zéphyre, ne pouvoit être autre que son mari. Cette dernière pensée l'emportoit toujours sur les autres, soit par une fatalité particulière, soit à cause que c'étoit la pire, et que notre esprit va naturellement là.

Au bout de cinq ou six jours les deux sœurs revinrent. Elles s'étoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agréable les avoit incontinent enlevées et portées au sommet du roc. Psyché leur demanda dès l'abord où étoient la lampe et le poignard.

Les voici, dit ce couple ; et nous vous assurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il est des bons,
Bien affilé, de bonne trempe.
Comme nous vous aimons, et ne négligeons rien
Quand il s'agit de votre bien,
Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :
Tenez-vous sûre de ses coups ;
C'est fait du monstre votre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame.
A ces mots, un trait de pitié
Toucha le cœur de notre belle.
Je vous rends graces, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié.

Psyché leur dit ces paroles assez froidement: ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis ; mais elles reconnurent bientôt que l'esprit de leur cadette étoit toujours dans la même assiette, et que ce sentiment de pitié, dont elle n'avoit pas été la maîtresse, étoit ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un.

Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quittèrent, et ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne.

Le mari vint sur le soir, avec une mélancolie extraordinaire, et qui lui devoit être un pressentiment de ce qui se préparoit contre lui : mais les caresses de sa femme le rassurèrent. Il se coucha donc, et s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché.

Voilà Psyché bien embarrassée. Comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, et se trouva combattue de je ne sais combien de passions aussi contraires que violentes. L'appréhension, le dépit, la pitié, la colère, et le désespoir, la curiosité principalement, tout ce qui porte à commettre quelque forfait, et tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de notre héroïne, et en fit la scène de cent agitations différentes. Chaque passion la tiroit à soi. Il fallut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la belle se déclara : car, pour la colère, il lui fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle alloit tuer son mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on proteste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement.

Ces difficultés arrêtèrent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avait cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'étoit couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamants. Elle retenoit jusqu'à son haleine, et craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblants et suspendus,
Elle arrive enfin où repose
Son époux aux bras étendus,
Époux plus beau qu'aucune chose :
C'étoit aussi l'Amour : son teint, par sa fraîcheur,
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendoit le lis jaloux, faisoit honte à la rose.
Avant que de parler du teint,
Je devrois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La posture du dieu. Son col étoit penché :
C'est ainsi que le Somme en sa grotte est couché ;
Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
Ses bras à demi nus étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,

D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,
Ni même ceux d'une Amazone;
Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars et flottants,
Et que les mains de la Nature
Avoient frisés à l'aventure,
Celles de Flore parfumés,
Cachoient quelques attraits dignes d'être estimés;
Mais Psyché n'en étoit qu'à prendre plus facile:
Car, pour un qu'ils cachoient, elle en soupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
Tour-à-tour de Psyché reçurent tous des vœux;
Chacun eut à part son hommage.
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux;
Ce fut la beauté du visage.
Que vous en dirai-je? et comment
En parler assez dignement?
Suppléez à mon impuissance:
Je ne vous aurois d'aujourd'hui
Dépeint les beautés de celui
Qui des beautés a l'intendance.
Que dirois-je des traits où les Ris sont logés?
De ceux que les Amours ont entre eux partagés?
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du desir;
Et sur-tout des lèvres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir?

Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord elle jugea bien que c'étoit l'Amour; car quel autre dieu lui auroit paru si agréable?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté, et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormoit à la manière d'un dieu, c'est-à-dire profondément, penché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tête, l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use, et les nymphes aussi, et quelquefois les bergères.

La joie de Psyché fut grande, si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase: encore ce mot est-il foible, et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avoit faites, et à ses serments. Il n'y avoit pas d'apparence, selon son sens, qu'il en dût arriver du mal: au contraire, cela étoit bien, et justifioit les caresses que jusque-là elle avoit cru faire à un monstre. La pauvre femme se repentoit de ne lui en avoir pas fait davantage: elle étoit honteuse de son peu d'amour, toute prête de réparer cette faute si son mari le souhaitoit, quand même il ne le souhaiteroit pas.

Ce ne fut pas à elle peu de retenue de ne point jeter et lampe et poignard pour s'abandonner à son transport. Véritablement le poignard lui tomba des mains, mais la lampe non: elle en avoit trop affaire, et n'avoit pas encore vu tout ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne se rencontroit pas tous les jours; il s'en falloit donc servir: c'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir même. Tantôt la bouche de son mari lui demandoit un baiser, et tantôt ses yeux; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe et illusion; puis recommençoit à considérer son mari. Dieux immortels! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres? Comment donc est fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psyché! Ah! divin époux! pourquoi m'as-tu refusé si long-temps la connoissance de ce bonheur? Craignois-tu que je n'en mourusse de joie? Étoit-ce pour plaire à ta mère ou à quelqu'une de tes maîtresses? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi! je t'ai voulu tuer! quoi! cette pensée m'est venue! O dieux! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psyché, d'exercer ta rage contre toi seule? L'univers n'y eût rien perdu: et sans ton époux que deviendroit-il? Folle que je suis! mon mari est immortel: il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point.

Après ces réflexions, il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avoit déja que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusque-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenoit sa lampe; et, ce qui fut le plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui.

Dispensez-moi de vous raconter le reste: vous

seriez touchés de trop de pitié au récit que je vous ferois.

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourroit cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

Ne laissez pas de continuer, dit Acanthe, puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. Quand cela seroit, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous? Vous verrez souffrir une belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. Eh bien! repartit Acanthe, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous! les héros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes, qui ne sont pas moindres que ceux du rire; je tiens même qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers.

Et moi, dit Gelaste, que deviendrai-je? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Polyphile les consulteroit, et qu'il ne feroit pas tant le pathétique, la chose n'en iroit que mieux, vu la manière d'écrire qu'il a choisie.

Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'étoit tu jusque-là, dit en se tournant vers Polyphile : Je voudrois que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des aventures de votre belle; je lui donnerois volontiers des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celui des mouvements du discours qui me plaît le plus : je le préfère de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie. C'est pourquoi suivez le conseil que vous a donné Gelaste.

Il faut bien que je le suive, continua Polyphile : comment ferois-je autrement? J'ai déja mêlé malgré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me saurois corriger, quelque peine que j'y apporte.

Défaut pour défaut, dit Gelaste, j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisoit pleurer lorsque je dois rire. C'est pourquoi, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

Laissons-lui reprendre haleine auparavant, dit Acanthe; le grand chaud étant passé, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en être touché, et crois qu'Ariste et Polyphile le sont aussi. Quant à Gelaste, il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Psyché, que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire : nous nous asseoirons sur l'herbe menue pour écouter Polyphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce mélancolie. Quand le soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. Acanthe fut cru, et on se leva.

Au sortir de cet endroit, ils firent cinq ou six cents pas sans rien dire. Gelaste, ennuyé de ce long silence, l'interrompit; et fronçant un peu son sourcil : Je vous ai, dit-il, tantôt laissés mettre le plaisir de rire après celui de pleurer: trouverez-vous bon que je vous guérisse de cette erreur? Vous savez que le rire est ami de l'homme, et le mien particulier : m'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde! Hélas! non, repartit Acanthe; car, quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouverez assez grand pour nous engager en une très longue et très opiniâtre dispute.

Ces paroles, à quoi Gelaste ne s'attendoit point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussitôt. Vous croyez, dit-il, vous sauver par-là; c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connoissent leur foible, de chercher des fuites : mais évitez tant que vous vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avouiez que votre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

A le prendre en général comme vous faites,

poursuivit Ariste, cela est vrai; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celui des mouvements du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent si vous voulez; je passe encore outre, et le maintiens le plus agréable : voyez la hardiesse de ce paradoxe.

O dieux immortels! s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de comédies; mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du roi Priam? Oui, encore un coup, je le quitterai, dit Ariste. Et vous aimerez mieux, ajouta Gelaste, écouter Sylvandre[1] faisant des plaintes, que d'entendre Hylas entretenant agréablement ses maîtresses? C'est un autre point, poursuivit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus : Sylvandre, après tout, pourroit faire de telles plaintes, que vous les préféreriez vous-même aux bons mots d'Hylas[2].

Aux bons mots d'Hylas! repartit Gelaste : pensez-vous bien à ce que vous dites? Savez-vous quel homme c'est que l'Hylas de qui nous parlons? C'est le véritable héros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le roman, qu'une douzaine de Céladons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux, ils vous ennuieroient; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuient point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un et l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison.

Cela me fait souvenir, dit Acanthe, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier et à soutenir, et point d'autre preuve. Vous en allez voir une pareille si vous ne vous y prenez pas d'autre sorte.

[1] Personnage du roman d'*Astrée*. Sylvandre est d'Urfé, l'auteur même du roman.

[2] Voyez l'*Astrée*, 1633, in-8o, première partie, liv. I, t. I, page 33.

C'est à quoi il faut remédier, dit Ariste; cette matière en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais, comme elles mériteroient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous réduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Polyphile, afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fût lui. Néanmoins je commencerai s'il le veut.

Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilége : vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que, les choses étant égales, la plus saine partie du monde préfèrera toujours la comédie à la tragédie. Que dis-je, la plus saine partie du monde? mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La cour, les dames, les cavaliers, les savants, le peuple, tout demande la comédie; point de plaisir que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie pour qualifier tous les divertissements du théâtre[1] : on n'a jamais dit, Les tragédiens; ni, Allons à la tragédie.

Vous en savez mieux que moi la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec. Comme cette érudition seroit longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parceque le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espèces du dramatique, la comédie est préférable à la tragédie : n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune; et parcequ'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits.

Voilà bien conclure à votre tour, répliqua Gelaste : le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé! mon ami! ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, des dames; mais de

[1] Sous ce rapport la langue a changé.

rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : Il y a huit jours entiers que nous rions; je vous prie, pleurons aujourd'hui?

Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales, que j'en ai honte pour vous.

Voyez un peu l'homme difficile! reprit Gelaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens; faites-moi seulement la grace de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature; car c'est s'unir à soi-même que de le goûter. Or, y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison; il lui est même particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous êtes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre prince dont on voit la pompe funèbre dans l'onzième livre de l'Énéide. Tombez d'accord de ces vérités; je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moi je rirai avec tous les hommes.

La conclusion de Gélaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres : après quoi celui-ci dit : Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la première. Quelque opinion qu'ait eue l'école jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a, pour ce point-là, de différence entre nous et eux que du plus au moins, et en la manière de s'exprimer. Quant à votre première proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, et que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose très commune. De là vient que dans Platon l'Amour est fils de la Pauvreté, voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes nécessiteux. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera dans la scène le plaisir des laquais et du menu peuple; le pleurer, celui des honnêtes gens.

Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acanthe; je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste de sa monnoie. Vous savez combien nous avons ri en lisant Térence, et combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl. Mais que les belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gelaste ne le niera pas lui-même, s'il y veut faire réflexion.

Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une très grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque et la comédienne avec le poëte : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir?

Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or, je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène plus les esprits où il plaît au poëte. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poëte se rendant maître de tout un peuple, et faisant aller les ames comme des troupeaux, et comme s'il avoit en ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

Ils peuvent attacher le vôtre agréablement, poursuivit Gelaste, mais non pas le mien. En vérité, je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre?

Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié; la pitié, qui est un ravissement, une extase? Et comment ne le seroit-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homère, non pas tout-à-fait au mien; si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poëte, une espèce de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants, il dit qu'ils se soûlent de ce plaisir; il les fait jouir du pleurer, comme si c'étoit quelque chose de délicieux.

Le Ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles, reprit Gelaste; je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible : enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cythérée, vous y trouverez des ris, et jamais de pleurs.

Nous voici déja retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis long-temps.

Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gelaste : demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital. Quand Achille a pleuré son soûl (par parenthèse, je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection); lorsqu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : Vieillard, tu es misérable; telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les dieux seuls sont exempts de mal, et vivent là-haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela?

Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs; mais, quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des dieux.

Les dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gelaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi : Homère dit en un autre endroit que, quand les bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible [1], vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop long-temps; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la République; il le blâme de donner aux dieux un rire démesuré, et qui seroit même indigne de personnes tant soit peu considérables.

Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli que Platon? répliqua Gelaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes, et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de

[1] L'abbé Grou, traducteur de la République de Platon (t. I, p. 134, édit. 1794, in-12), dit qu'il s'est servi de cette expression *rire inextinguible* d'après La Fontaine, qui l'emploie dans une de ses fables en traduisant le vers d'Homère dont il s'agit dans cet endroit de Platon :

> Un rire inextinguible en l'Olympe éclata.

Il ne faut pas croire, d'après cette remarque de Grou, que ce mot *inextinguible* fût nouveau, même du temps de La Fontaine; car il se trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie : mais cette épithète appliquée au mot *rire* formoit en françois une alliance de mots hardie et neuve. Ce n'étoit cependant que la traduction littérale du mot grec ἄσβεστος qu'Homère emploie (*Iliad.*, I, 599). Toutefois madame Dacier n'a pas osé le rendre littéralement, et s'est servi d'une périphrase, en mettant *un rire qui ne finissoit point*; et l'auteur de la traduction latine interlinéaire n'a aussi rendu ce mot que par un équivalent, *immensus*. Depuis La Fontaine, le *rire inextinguible* est devenu une expression en quelque sorte consacrée pour rendre ce vers d'Homère.

quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les ames aux Champs-Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avoit faites en nous, on lui fait souvent succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les Œdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poëte magicien dont nous avons parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroître : cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles poëtes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers : je vous le prouverois aisément si c'étoit la question; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure est que dans la tragédie nous faisons une grande contention d'ame; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déja que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout-à-fait contents et de belle humeur; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire?

Il y a si long-temps que nous disputons, repartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moi, je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, et très grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits? Or, qu'on ne

fasse les choses louables avec un très grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déja un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'ame, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des graces: celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'étoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

Je veux bien ne pas répliquer, dit Gelaste, et avoir cette complaisance pour lui: mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu; sinon, continuons la dispute.

Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Polyphile; mais vous en ferez peut-être à Acanthe, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acanthe ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent long-temps à l'endroit qu'on appelle le Fer-à-cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là, dans des chars dorés, le prince avec sa cour
Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.
L'un et l'autre Soleil, unique en son espèce,
Étale aux regardants sa pompe et sa richesse.
Phébus brille à l'envi du monarque françois;
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix:
Tous deux sont pleins d'éclat et rayonnants de gloire.
Ah! si j'étois aidé des Filles de mémoire,
De quels traits j'ornerois cette comparaison!
Versailles, ce seroit le palais d'Apollon:
Les belles de la cour passeroient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.

En face d'un parterre au palais opposé
Est un amphithéâtre en rampes divisé.
La descente en est douce, et presque imperceptible;
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornés.
Le myrte, par qui sont les amants couronnés,
Y range son feuillage en globe, en pyramide;
Tel jadis le tailloient les ministres d'Armide.
Au haut de chaque rampe, un sphynx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfants.
Il se joue avec eux, leur rit à sa manière,
Et ne se souvient plus de son humeur si fière.
Au bas de ce degré, Latone et ses jumeaux
De gens durs et grossiers font de vils animaux,
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent[1].
Déja les doigts de l'un en nageoires s'étendent;
L'autre en le regardant est métamorphosé;
De l'insecte et de l'homme un autre est composé;
Son épouse le plaint d'une voix de grenouille;
Le corps est femme encor. Tel lui-même se mouille,
Se lave, et plus il croit effacer tous ces traits,
Plus l'onde contribue à les rendre parfaits.
La scène est un bassin d'une vaste étendue.
Sur les bords, cette engeance, insecte devenue,
Tâche de lancer l'eau contre les déités.
A l'entour de ce lieu, pour comble de beautés,
Une troupe immobile et sans pieds se repose,
Nymphes, héros, et dieux de la métamorphose,
Termes, de qui le sort sembleroit ennuyeux
S'ils n'étoient enchantés par l'aspect de ces lieux.
Deux parterres ensuite entretiennent la vue.
Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menue,
Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.

[1] La Fontaine, après avoir parlé du parterre qui est en face du château de Versailles, décrit le *bassin de Latone* situé au centre de la demi-lune de ce parterre, et au milieu duquel ont été placés, sur plusieurs gradins de marbre rouge, le groupe en marbre blanc de Latone avec ses enfants, Apollon et Diane, et des grenouilles jetant de l'eau qui couvre tout le groupe. Ces grenouilles représentent les paysans de la Libye, métamorphosés par Jupiter sur la plainte que lui en fit Latone, à laquelle ils avoient refusé un peu d'eau pour se rafraîchir quand elle fuyoit pour échapper aux persécutions de Junon.

L'onde sort du gosier de différents reptiles.
Là sifflent les lézards, germains des crocodiles;
Et là mainte tortue, apportant sa maison,
Alonge en vain le cou pour sortir de prison.
Enfin, par une allée aussi large que belle,
On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
L'une est un rond à pans [1], l'autre est un long canal,
Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal [2].
Au milieu du premier, Phébus, sortant de l'onde,
A quitté de Téthys la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau;
On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.
Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de cristal une nue est formée:
Et lorsque le Soleil se trouve vis-à-vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'iris.
Les coursiers de ce dieu, commençant leur carrière,
A peine ont hors de l'eau la croupe tout entière:
Cependant on les voit impatients du frein;
Ils forment la rosée en secouant leur crin.
Phébus quitte à regret ces humides demeures:
Il se plaint à Téthys de la hâte des Heures.
Elles poussent son char par leurs mains préparé,
Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.
Cette figure à pans d'une place est suivie [3].
Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,
Mène aux extrémités de ce vaste pourpris.
De tant d'objets divers les regards sont surpris.
Par sentiers alignés l'œil va de part et d'autre:
Tout chemin est allée au royaume du Nostre [4].
Muses, n'oublions pas à parler du canal.
Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.
Qu'il soit pur, transparent; que cette onde argentée
Loge en son moite sein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé ses rives sans zéphyrs:
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.
Les nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres

[1] Le *bassin d'Apollon*, qui est vis-à-vis celui de Latone, à l'autre extrémité de l'*allée Verte* ou *allée Royale*.

[2] Le *grand canal*, qui est immédiatement après le *bassin d'Apollon* : il a la forme d'une croix.

[3] Dans le bassin d'Apollon on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et en 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figuroit les mêmes choses, ainsi que le prouve la *Description sommaire du château de Versailles* par Felibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paroît que lorsque La Fontaine écrivoit, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Felibien, ce groupe étoit tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins, mais de Téthys et des Heures qui poussent le char du dieu.

[4] André Le Nostre, contrôleur-général des bâtiments du roi, arts et manufactures de France, et chevalier de Saint-Michel, étoit né à Paris, en 1613, d'un père qui étoit chargé du soin du jardin des Tuileries. André Le Nostre avoit environ quarante ans lorsque Fouquet lui donna occasion de développer son génie pour les jardins d'apparat dans la construction de ceux de Vaux-le-Vicomte. Louis XIV, qui distingua son mérite, le fit travailler à Versailles, à Saint-Germain, à Trianon, à Clugny, à Marly. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort au mois de septembre de l'an 1700.

S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,
Parterre d'un dessin agréable et nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés!
On ne connoissoit point autrefois ces beautés.
Tous parcs étoient vergers du temps de nos ancêtres;
Tous vergers sont faits parcs: le savoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,
Comme en jardins des dieux il change ceux des rois.
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore!
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,
Les nymphes des jardins loueront incessamment
Cet art qui les savoit loger si richement.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairoient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maître; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette fête, des palais devenus jardins, et des jardins devenus palais; de la soudaineté [1] avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en Europe que la renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude [2]; c'est pourquoi je ne

[1] Vieux mot qui est si clair et si expressif qu'il n'a pas besoin d'être expliqué. On le rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

[2] Ces fêtes célèbres commencèrent le 7 mai 1664, et continuèrent sept jours de suite. On en trouve une description très détaillée dans presque toutes les éditions de Molière, à la suite de la pièce intitulée *la Princesse d'Élide*, composée pour cette

m'arrêterai point en cet endroit : je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette[1], dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvroient, étant déja secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément : il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

LIVRE SECOND.

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mari ; elle lui pouvoit conter comme la chose s'étoit passée, et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs : en tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre : c'étoit de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'étoit révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens : elle demeura immobile ; et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui auroit fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché ; puis, sans lui faire seulement la grace de lui reprocher son crime, ce dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de zéphyrs : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachés à terre sans se connoître, et sans prendre garde qu'elle étoit nue. Ses habits de fille étoient à ses pieds : elle avoit les yeux dessus, et ne les apercevoit pas.

Cependant l'Amour étoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse seroit réduite, ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie ; soit que le courroux du dieu n'eût pas éteint tout-à-fait en lui la compassion, soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure : cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psyché ne revint à soi de long-temps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abymes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces, et levant quelquefois les yeux vers la Lune, qui l'éclairoit : Sœur du Soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder : sois témoin du désespoir d'une malheureuse ; et fais-moi la grace de raconter à celui que j'ai offensé les circonstances de mon trépas, mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables, dis-moi, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère au prix de la mienne ? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondements à un palais dont j'étois maîtresse, qui auroit dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent ?

A ces mots, elle regarda encore le précipice ; et en même temps la mort se montra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élancer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées ! J'ai quelque beauté, je suis jeune ; il n'y a qu'un moment que je possédois le plus agréable de tous les dieux, et je vas mourir ! Je me vas moi-même donner la mort ! Faut-il que l'aurore ne se lève plus pour Psyché ! Quoi ! voilà les derniers instants qui me sont donnés par les Parques ! Encore si ma nourrice

circonstance. Louis XIV avoit fait venir exprès d'Italie l'architecte Vigarani, quoiqu'il fût âgé de soixante-seize ans. Il dirigea ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan, alors premier gentilhomme de la chambre.

[1] Le grand Dictionnaire des Arts de Furetière, 1696, in-folio, explique le mot *goulette* de la manière suivante : « Petit canal « taillé sur des tablettes de pierre ou de marbre que l'on pose « en pente pour le jet des eaux. De petits bassins en coquille « interrompent ce canal d'espace en espace, et de ces bassins « l'eau sort par bouillons ou par des chutes dans des cascades « et autres endroits. »

me fermoit les yeux! si je n'étois point privée de la sépulture!

Ces irrésolutions et ces retours vers la vie, qui font la peine de ceux qui meurent, et dont les plus désespérés ne sont pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de notre héroïne. Douce lumière, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter! Hélas! en quels lieux irai-je quand je me serai bannie moi-même de ta présence? Charitables filles d'enfer, aidez-moi à rompre les nœuds qui m'attachent; venez, venez me représenter ce que j'ai perdu.

Alors elle se recueillit en elle-même; et l'image de son malheur, étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude et de violence, que le Zéphyre, qui l'observoit, et qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du désespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remède. Psyché n'étoit plus, s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du gouffre, et lui faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, et l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve dont la rive, extraordinairement haute et fort escarpée, pouvoit passer pour un précipice encore plus horrible que le premier.

C'est l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choses sinistrement. Psyché se mit en l'esprit que son époux, outré de ressentiment, ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât; ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce-qu'il étoit plus lent, et par conséquent plus cruel: peut-être même ne falloit-il pas qu'elle souillât de sang ces rochers. Savoit-elle si son mari ne les avoit point destinés à un usage tout opposé? Ce pouvoit être une retraite amoureuse, où l'infant de Cypre, craignant sa mère, logeoit secrètement ses maîtresses, comme il y avoit logé son épouse; car le lieu étoit écarté et inaccessible: ainsi elle auroit commis un sacrilége, si elle avoit fait servir à son désespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs.

Voilà comme raisonnoit la pauvre Psyché, ingénieuse à se procurer du mal, mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eue l'Amour, à qui cet endroit où la belle se trouvoit alors étoit venu fortuitement dans l'esprit, ou qui peut-être l'avoit laissé à la discrétion du Zéphyre. Il vouloit la faire souffrir; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée, il défendit au Zéphyre de la quitter, pour quelque occasion que ce fût, quand même Flore lui auroit donné un rendez-vous, tant que cette première violence eût jeté son feu.

Je me suis étonné cent fois comme le Zéphyre n'en devint pas amoureux. Il est vrai que Flore a bien du mérite: puis de courir sur les pas d'un maître, et d'un maître comme l'Amour, c'eût été à lui une perfidie trop grande, et même inutile.

Le Zéphyre ayant donc l'œil incessamment sur Psyché, et lui voyant regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable [1], il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir; et, pour n'être pas surpris encore une fois, il en avertit aussitôt le dieu de ce fleuve, qui, de bonne fortune, tenoit sa cour à deux pas de là, et qui avoit alors auprès de lui la meilleure partie de ses nymphes.

Ce dieu étoit d'un tempérament froid, et ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Néanmoins, la crainte qu'il eut que les poëtes le ne diffamassent si la première beauté du monde, fille de roi, et femme d'un dieu, se noyoit chez lui, et ne l'appelassent frère du Styx; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses nymphes qu'elles recueillissent Psyché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute et plus agréable que celle-là, près de quelque habitation. Les nymphes lui obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où étoit la belle, et se cachèrent sous le rivage.

Psyché faisoit alors des réflexions sur son aventure, ne sachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se résoudre. A la fin, tirant de son cœur un profond soupir: Eh bien! dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux: veuillent seulement les destins que ce supplice te soit agréable! Aussitôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cymodocé et de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du

[1] D'une manière qui excitoit la compassion ou la pitié.

monde. Ces deux nymphes ne faisoient presque que de la quitter : car l'Amour en avoit choisi de toutes les sortes et dans tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à notre héroïne pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections et à la fortune d'un dieu.

Cette rencontre, qui devoit du moins lui apporter quelque consolation, ne lui apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre sans mourir à paroître ainsi malheureuse et abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle est la folie de l'esprit humain : les personnes nouvellement déchues de quelque état florissant fuient les gens qui les connoissent, avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers, et préfèrent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, et ne saurions supporter la honte.

Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avoit des Tritons, et ne sais pas bien si c'est la coutume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de notre héroïne : les seules naïades eurent cet honneur. Elles se pressoient si fort autour de la belle, que malaisément un Triton y eût trouvé place. Naïs et Cymodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissoit aller la tête languissamment, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour-à-tour avec ses larmes.

Aussitôt qu'elle fut à bord, ces deux nymphes, qui avoient été du nombre de ses favorites, comme prudentes et discrètes entre toutes les nymphes du monde, firent signe à leurs compagnes de se retirer; et, ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zéphyre, qui se retira aussi, et demandèrent à Psyché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psyché se jeta à leurs pieds pour toute réponse, et les leur baisa.

Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre héroïne depuis sa disgrace. Il ne l'avoit point quittée de vue, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit; car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon goûtoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses ailes obligea Naïs et Cymodocé de tourner la tête : elles aperçurent le dieu; et, par considération tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la belle, elles se retirèrent à leur tour.

Eh bien! Psyché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune? Est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des dieux! Il te tardoit que tu te fusses détruite : te voilà contente. Tu sais comme je suis fait; tu m'as vu : mais de quoi cela te peut-il servir? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouse.

Jusque-là la pauvre Psyché l'avoit écouté sans lever les yeux : à ce mot d'épouse elle dit : Hélas! je suis bien éloignée de prendre cette qualité; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. Ni mon esclave non plus, reprit l'Amour; c'est de ma mère que tu l'es; je te donne à elle. Et garde-toi bien d'attenter contre ta vie; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures : tu en serois trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, venge-moi de tes deux démons de sœurs; n'écoute ni considérations du sang ni pitié; sacrifie-les-moi. Adieu, Psyché : la brûlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps.

Ce fut bien là que l'affliction de notre héroïne reprit des forces. Exécrable lampe! maudite lampe! avoir brûlé un dieu si sensible et si délicat! qui ne sauroit rien endurer! l'Amour! Pleure, pleure, Psyché; ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts et dans les vallées quelque herbe pour le guérir, et porte-la-lui. S'il ne s'étoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, et ce lui seroit un soulagement; mais il est parti! il est parti sans me laisser aucune espérance de le revoir!

Cependant l'aurore vint éclairer l'infortune de notre belle, et amena ce jour-là force nouveautés. Vénus, entre autres, fut avertie de ce qui étoit arrivé à Psyché. Et voyez comme les choses se rencontrent! Les médecins avoient ordonné à cette déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son

bain dès le point du jour, puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même vous avoir dit que le dieu du fleuve en tenoit un peu. Une oie babillarde qui savoit ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glaïeuls, avoit vu Psyché arriver à bord, et avoit entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Vénus l'aventure de point en point. Vénus ne perd point de temps; elle envoie des gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener morte ou vive Psyché son esclave.

Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jeta sur soi ses habits : c'étoient ceux qu'elle avoit quittés en se mariant, habits lugubres et commandés par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état elle résolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis de le chercher lui-même. Elle n'eut pas marché une demi-heure, qu'elle crut apercevoir un peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres et des rochers. C'étoit l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chèvres mêmes avoient de la peine à monter. Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentoit aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui étoient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issue, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, et en avoit fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergères. Encore que Psyché, dans ces commencements, fût timide et appréhendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquérir en quelle contrée elle étoit, et si on ne savoit point une composition, une racine, ou une herbe, pour la brûlure de son mari. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là, de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun; de façon qu'à chaque pas les épines lui déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît : l'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin, son linge, qui étoit mouillé, le froid du matin, les épines, et la rosée, commencèrent à l'incommoder. Elle se retira d'entre ces halliers le mieux qu'elle put; puis un petit pré, dont l'herbe étoit encore aussi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena jusque sur le bord d'un torrent. C'étoit un torrent et un abyme. Un nombre infini de sources s'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis, roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazouillement à-peu-près semblable à celui des catadupes du Nil.

Psyché, arrêtée tout court par cette barrière, et d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail, et pour avoir passé sans dormir une nuit entière, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva.

Deux satellites de son ennemie arrivèrent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre : ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder avec un si grand péril pour Psyché, que l'un d'eux marcha sur sa robe; et, croyant la belle aussi loin de lui qu'elle en étoit près, il dit à son camarade : Nous cherchons ici inutilement; ce ne sauroient être que des oiseaux qui se réfugient dans ces lieux : nos compagnons seront plus heureux que nous, et je plains cette personne s'ils la rencontrent; car notre maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine : il semble à la voir que ce soit la douceur même; mais je vous la donne pour une femme vindicative, et aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psyché lui dispute la prééminence des charmes : c'est justement le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains.

Psyché entendit ses mots fort distinctement, et rendit graces au hasard, qui, en lui donnant des frayeurs mortelles, lui donnoit aussi un avis qui n'étoit nullement à négliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussitôt. A peine elle en étoit revenue, que, sur l'autre bord de la ravine, un nouveau spectacle lui causa de l'étonnement. La vieillesse en propre

personne lui apparut chargée de filets, et en habit de pêcheur : les cheveux lui pendoient sur les épaules, et la barbe sur la ceinture. Un très beau vieillard, et blanc comme un lis, mais non pas si frais, se disposoit à passer. Son front étoit plein de rides, dont la plus jeune étoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psyché le prit pour Deucalion; et, se mettant à genoux : Père des humains, lui cria-t-elle, protégez-moi contre des ennemis qui me cherchent!

Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soi-même aussi bien que s'il eût été dans son plus bel âge, oubliant aussi le danger où il se mettroit d'être rencontré par les ennemis de la belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les vieillards de Troie qui se préparent à la guerre en voyant Hélène. Celui-ci ne se soucioit pas de périr, pourvu qu'il contribuât à la sûreté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avoit de son assistance lui fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où étoit Psyché, et l'abordant de fort bonne grace et avec respect, comme un homme qui savoit faire autre chose que de tromper les poissons :

Belle princesse, dit-il, car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être, réservez vos adorations pour les dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commodités dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le penchant du mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moi : je ne l'ai point achetée; c'est la nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là : je l'éprouve depuis long-temps.

Psyché accepta l'asile. Le vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, et lui enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre; non sans péril : mais la crainte donne du courage. Si Psyché n'eût point fui Vénus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit.

La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il étoit large, creux et rapide. Où es-tu, Zéphyre, s'écria Psyché. Mais plus de Zéphyre : l'Amour lui avoit donné congé, sur l'assurance que notre héroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le lui avoit défendu, ni faire chose qui lui déplût. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le vieillard tiroit après soi sitôt qu'il étoit passé, suppléa à ce défaut. C'étoit un tronc à demi pourri, avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psyché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à descendre.

De nouveaux obstacles se présentèrent. Il falloit encore grimper, et grimper par-dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psyché suivoit le vieillard, et le tenoit par l'habit. Après bien des peines, ils arrivèrent à une petite esplanade assez découverte et employée à divers offices; c'étoient les jardins, la cour principale, les avant-cours, et les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, un peu de fruits, et d'autres richesses du jardinage.

De là ils montèrent à l'habitation du vieillard par des degrés et par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature : aussi tenoient-ils un peu du toscan, pour en dire la vérité. Ce palais n'avoit pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur, dont les racines cherchoient passage entre les voûtes de ces rochers.

Là deux jeunes bergères assises voyoient paître à dix pas d'elles cinq ou six chèvres, et filoient de si bonne grace, que Psyché ne se put tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Vénus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles saluèrent notre héroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoiqu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louoit de beauté et de gentillesse : à quoi elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussitôt aux joues.

Vous voyez mes petites-filles, dit le vieillard

à Psyché : leur mère est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'étoient pas des bergères. Le regret que j'ai, c'est que, n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure : vous devez avoir besoin de repos.

Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la déshabillèrent avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avoit la tête tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautés qu'elles découvroient ; beautés capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avoit pris leur lit : couchée proprement sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a ni procès, ni affliction, ni amour qui tienne.

Pendant que Psyché dormoit, les bergères coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son réveil, et un peu de lait ; il n'entroit guère d'autre nourriture en ce lieu. On y vivoit à-peu-près comme chez les premiers humains ; plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule nature assaisonnoit. Le vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons ; et par le moyen de l'esplanade, elle découvroit un pays fort grand, diversifié, agréable : le vieillard avoit abattu les arbres qui pouvoient nuire à la vue.

Une chose m'embarrasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtre, et semblable à celles de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'étoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'étoit à l'entour.

Psyché, ayant regardé ces choses, témoigna à notre vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obéit. Les deux filles se retirèrent.

C'est en vain, dit notre héroïne, que vous me cachez votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pêcher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vu le beau monde, et hanté les grands, si vous n'êtes vous-même d'une naissance au-dessus de ce qui paroît à mes yeux : votre procédé, vos discours, l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moi conseil. Il n'y a qu'un jour que j'étois la plus heureuse femme du monde. Mon mari étoit amoureux de moi ; il me trouvoit belle : et ce mari, c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ai pu seulement obtenir de lui d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zéphyre. J'eus à mon coucher une centaine de nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la comédie, rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver, j'eusse été incontinent satisfaite. Ma félicité étoit telle, que le changement des habits et celui des ameublements ne me touchoit plus. J'ai perdu tous ces avantages ; et je les ai perdus par ma faute, et sans espérance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer, il m'est impossible ; je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre, ce remède m'est interdit : Garde-toi, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du désespoir que de n'oser se désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par-delà la mort ? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Vénus, m'imaginant voir à tous les moments les ministres de sa fureur ? Si je tombe entre ses

mains, et je ne puis m'empêcher d'y tomber, elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein; les dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là! mais si je refuse la nourriture, si je permets à un aspic de décharger sur moi sa colère, si par hasard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse.

Au nom de l'Amour le vieillard s'étoit levé. Quand la belle eut achevé de parler, il se prosterna; et, la traitant de déesse, il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent fini de long-temps, si Psyché ne les eût d'abord prévenues, et ne lui eût commandé par tous les titres qu'il voudroit lui donner, soit de belle, soit de princesse, soit de déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laissât ces qualités qui ne faisoient rien pour la consoler, et dont il étoit libéral jusqu'à l'excès.

Le vieillard savoit trop bien vivre pour contester de cérémonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis : Madame, dit-il, ou votre mari vous a communiqué l'immortalité; et cela étant, que vous servira de vouloir mourir? ou vous êtes encore sujette à la loi commune. Or cette loi veut deux choses : l'une, véritablement que nous mourions; l'autre, que nous tâchions de conserver notre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un et pour l'autre; et l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvements opposés : il court incessamment vers la mort; il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau qui, ayant eu pour demeure une forêt agréable et toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace? cependant il ne se donne pas la mort; il chante, au contraire, et tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages : ils se désespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement vous détruisez l'ouvrage du Ciel, et plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand : jugez donc quelle seroit votre faute. En second lieu, vous vous défiez de la Providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-être le Ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez; peut-être vous réjouirez-vous bientôt du retour de votre mari, ou pour mieux dire de votre amant : car à son dépit je le juge tel. J'ai tant vu de ces amants échappés revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre; j'ai tant vu de malheureux, d'un autre côté, changer de condition et de sentiment, que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la Fortune le loisir de tourner sa roue. Outre ces raisons générales, votre mari vous a défendu d'attenter contre votre vie. Ne me proposez point pour expédient de vous laisser mourir de tristesse : c'est un détour que votre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plutôt que vous vous perçassiez le sein d'un poignard. Celui-ci est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse; l'autre est une continuation de crimes que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par-delà la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, madame, qu'il y en a, et de particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, et qui ne la laissent pas envoler.

Mon père, reprit Psyché, cette dernière considération fait que je me rends; car d'espérer le retour de mon mari, il n'y a pas d'apparence : je serai réduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher.

Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre, au contraire, qu'il vous cherchera. Quelle joie alors aurez-vous! Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoissance de vous-même et à l'étude de la sagesse; vous y mènerez la vie que j'y mène depuis long-temps, et que j'y mène avec tant de tranquillité, que si Jupiter vouloit changer de condition contre moi, je le renverrois sans délibérer.

Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite? repartit Psyché : ne vous serai-je point importune, si je vous prie de m'apprendre votre aventure?

Je vous la dirai en peu de mots, reprit le vieillard. J'étois à la cour d'un roi qui se plaisoit à m'entendre, et qui m'avoit donné la charge de premier philosophe de sa maison. Outre la faveur, je ne manquois pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne qui m'étoit fort chère ; j'avois perdu mon épouse depuis long-temps : il me restoit une fille de beauté exquise, quoique infiniment au-dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevai dans des sentiments de vertu convenables à l'état de notre fortune et à la profession que je faisois. Point de coquetterie ni d'ambition ; point d'humeur austère non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mari, plutôt qu'une maîtresse agréable pour des amants.

Ses qualités la firent bientôt rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la cour. Celui qui commandoit les armées du roi l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux ; il lui donna des espions et des gardes : pauvre esprit qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour ! Ma fille auroit été long-temps malheureuse sans les hasards de la guerre. Son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mère d'une des filles que vous voyez, et grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitements du défunt, et le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gaieté, sa douce conversation, et ses charmes ; résolue pourtant de demeurer veuve, voire[1] de mourir plutôt que de tenter un second hasard. Les amants reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne désemplissoit point d'importuns ; le plus incommode de tous fut le fils du roi.

Ma fille, à qui ces choses ne plaisoient pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine étions-nous partis, que les amants nous suivirent : ils y arrivèrent aussitôt que nous. Le peu d'espérance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des provinces où il n'y avoit point d'asile contre l'amour, et d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, et ne nous délivra point des amants : ceux de la contrée étaient plus persécutants que les autres. Enfin nous nous retirâmes au désert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que notre fuite fût plus secrète. La retraite que nous choisîmes étoit fort cachée ; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-ci. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sut où nous nous étions réfugiés : un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluie dans notre cabane. Nous voilà désespérés, et n'attendant de tranquillité qu'aux Champs-Élysées.

Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre qu'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice : encore préféroit-elle la mort à l'hymen. Elle avouoit bien que l'importunité des amants étoit quelque chose de très fâcheux ; mais la tyrannie des méchants maris alloit au-delà de tous les maux qu'on étoit capable de se figurer : que je ne me misse en peine que de moi seul ; elle sauroit résister aux cajoleries que l'on lui feroit : et si l'on venoit à la violence, ou à la nécessité du mariage, elle sauroit encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage.

Une nuit que je m'étois endormi sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe. Je veux, dit-elle, te tirer de peine : suis-moi. Je lui obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusque sur le seuil de cette habitation. Voilà, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin, demeurèrent dans ma mémoire. Je me réveillai fort content.

Le lendemain je contai ce songe à ma fille ; et comme nous nous promenions, je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit ? nous fîmes résolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiâmes nos domestiques, et nous nous sauvâmes avec ces deux filles, dont la plus âgée n'avoit pas six ans ; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez eues, nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie, je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez, les apportant à diverses fois, et mes

[1] Même.

livres aussi. Pour ce qui nous étoit resté de bagues et d'argent, il étoit déja en lieu d'assurance : nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister, sinon avec luxe et délicatesse, avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prends du poisson que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, et où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas sitôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitants sont gens riches, de bonne chère, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles ; comment viendroient-ils ici m'interrompre, si ce n'est que votre mari s'en mêle à la fin, et qu'il nous envoie des amants, soit de ce lieu-là, soit d'un autre? les amants se font passage par-tout ; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des ailes. Ces filles, comme vous voyez, sont en âge de l'appréhender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujours prise leur mère. Voilà, madame, comme je suis arrivé ici. Le vieillard finit par l'exagération de son bonheur, et par les louanges de la solitude.

Mais, mon père, reprit Psyché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez? est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyés, vous ni votre fille? A quoi vous êtes-vous occupés pendant dix années?

A nous préparer pour une autre vie, lui répondit le vieillard : nous avons fait des réflexions sur les fautes et sur les erreurs à quoi sont sujets les hommes ; nous avons employé le temps à l'étude.

Vous ne me persuaderez point, repartit Psyché, qu'une grandeur légitime et des plaisirs innocents ne soient préférables au train de vie que vous menez.

La véritable grandeur, à l'égard des philosophes, lui répliqua le vieillard, est de régner sur soi-même ; et le véritable plaisir, de jouir de soi. Cela se trouve en la solitude, et ne se trouve guère autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent ; c'est un bien pour moi, ce seroit un mal pour vous. Une personne que le Ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art, doit faire honneur à son ouvrier, et régner ailleurs que dans le désert.

Hélas! mon père, dit notre héroïne en soupirant, vous me parlez de régner, et je suis esclave de mon ennemie! Sur qui voulez-vous que je règne? Ce ne peut être ni sur mon cœur, ni sur celui de l'Amour : de régner sur d'autres, c'est une gloire que je refuse. Là-dessus elle lui conta son histoire succinctement. Après avoir achevé : Vous voyez, dit-elle, combien j'ai sujet de craindre Vénus. J'ai toutefois résolu de me mettre en quête de mon mari devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiète trop : ne savez-vous point un secret pour le guérir sans douleur et en un moment?

Le vieillard sourit. J'ai, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les minéraux, et n'ai pu encore trouver de remèdes pour aucun mal : mais croyez-vous que les dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en aient de bons, et de bons médecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner votre époux : pour cela il vous faut attendre ; laissez-le dormir sur sa colère : si vous vous présentez à lui devant que le temps l'ait adoucie, vous vous mettez au hasard d'être rebutée ; ce qui vous seroit d'une très périlleuse conséquence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchés une fois, et qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur coûte plus rien après.

Psyché se rendit à cet avis, et passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hôte lui promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du vieillard et celui même des jeunes filles ne charmassent quelquefois son mal ; mais incontinent elle retournoit aux soupirs : et le vieillard lui disoit que l'affliction diminueroit sa beauté, qui étoit le seul bien qui lui restoit, et qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allégué de raison à notre héroïne qui lui plût tant. Ce n'étoit pas seulement au vieillard qu'elle parloit de sa passion : elle demandoit quelquefois conseil aux choses inanimées ; elle importunoit les arbres et les rochers. Le vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'en haut. Des deux côtés de la route étoient des réduits où une belle pouvoit s'endormir sans beaucoup de témérité : les Sylvains ne fréquentoient pas cette forêt ; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psyché d'y faire des vers, et d'en rendre les hêtres par-

ticipants. Elle rappela les idées de la poésie que les nymphes lui avoient données. Voici à-peu-près le sens de ses vers :

Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices!
Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,
Les cruautés du sort!
Falloit-il être heureuse avant qu'être coupable?
Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord?

Que ne punissois-tu mon crime par avance?
Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta présence,
Quand tu luis dans mon cœur!
Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes!
Mais je les ai tous vus; j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

J'ai vu la beauté même et les graces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma mémoire me dit : Quoi! Psyché, tu respires,
Après ce que tu perds?

Cependant il faut vivre : Amour m'a fait défense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas! que mes mains soient captives.
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois Psyché contoit aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisoit fendre les marbres
Habitants de ces lieux.
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versés ses beaux yeux.

Elle n'avoit guère d'autre plaisir. Une fois pourtant la curiosité de son sexe, et la sienne propre, lui fit écouter une conversation secrète des deux bergères. Le vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à-peu-près comme nos romans, et l'avoit défendu à la cadette, lui trouvant l'esprit trop ouvert et trop éveillé. C'est une conduite que nos mères de maintenant suivent aussi : elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de savoir ce que c'est qu'amour : en quoi je tiens qu'elles ont tort; et cela est même inutile, la Nature servant d'Astrée [1]. Ce qu'elles gagnent par-là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point; une fille qui n'a rien lu croit qu'on n'a garde de la tromper, et est plus tôt prise. Il est de l'amour comme du jeu : c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses; non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laissez-les lire.

Celles-ci s'entretenoient à l'écart. Psyché étoit assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vît. La jeune bergère disoit à l'aînée : Je vous prie, ma sœur, consolez-moi : je ne me trouve plus belle comme je faisois. Vous semble-t-il pas que la présence de Psyché nous ait changées l'une et l'autre? J'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle vînt; je n'y en ai plus. Eh! ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadette : comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur, qui sait arranger ses feuilles sans se servir de miroir? Si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré?

Rencontrée dans ce désert! dit l'aînée : vous me faites rire. Je sais bien, reprit la cadette, qu'il est difficile d'y aborder; mais cela n'est pas absolument impossible. Psyché n'a point d'ailes, ni nous non plus; nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Psyché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos hêtres? pourquoi mon père l'a-t-il priée de ne me les point expliquer? d'où vient qu'elle soupire incessamment? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime?

Il faut que ce soit son frère, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frère? C'est donc son mari, répliqua la sœur. Je vous entends bien, reprit la cadette; mais les maris viennent-ils au monde tout faits? ne sont-ils point quelque autre chose auparavant? Qu'étoit l'Amour à sa femme devant que de l'épouser? c'est ce que je vous demande. Et ce que je ne vous dirai pas, répondit la sœur, car on me l'a défendu.

Vous seriez bien étonnée, dit la jeune fille, si je le savois déja. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me l'ait appris : devant que l'Amour fût le mari de Psyché, c'étoit son amant. Qu'est-ce à dire amant? s'écria l'aînée; y a-t-il des amants au monde? S'il y en a! reprit la cadette : votre cœur ne vous

[1] Allusion au roman intitulé l'*Astrée*, qui roule entièrement sur l'amour.

l'a-t-il point encore dit? il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend, vous serez criée [1]. Quel mal y a-t-il à ce que je dis? lui repartit la jeune bergère. Hé! ma chère sœur, continua-t-elle en lui jetant les deux bras au cou, apprenez-moi, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. On ne le veut pas, dit l'aînée. C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le savoir. Je me lasse d'être un enfant et une ignorante. J'ai résolu de prier mon père qu'il me mène un de ces jours à la ville; et la première fois que Psyché se parlera à elle-même, ce qui lui arrive souvent étant seule, je me cacherai pour l'entendre.

Cela n'est pas nécessaire, dit tout haut Psyché de l'endroit où elle étoit. Elle se leva aussitôt, et courut à nos deux bergères, qui se jetèrent à ses genoux si confuses, qu'à peine purent-elles ouvrir la bouche pour lui demander pardon. Psyché les baisa, les prit par la main, et les fit asseoir à côté d'elle, puis leur parla de cette manière : Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à la jeune sœur et en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout-à-l'heure sur vos soupçons. Votre père m'avoit priée de ne le pas faire; mais puisque ses précautions sont inutiles, et que la nature vous en a déja tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agréable, insinuant, dont les manières sont tout-à-fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, et nous plaît aussi : il n'a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine; cependant nous le trouvons beau par-dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient là, les sœurs et les frères ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amants. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible : en certain pays il est blanc; en d'autres pays il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce dieu étoit mon amant devant que de m'épouser : et ce qui vous étonneroit si vous saviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'étoit même étant mon mari; mais il ne l'est plus.

[1] C'est-à-dire *grondée*. Ce mot s'emploie peu dans ce sens, sur-tout au participe.

Ensuite de cette déclaration, Psyché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son récit étant achevé: Je vous ai, dit-elle, conté ces choses afin que vous fassiez dessus des réflexions, et qu'elles vous servent pour la conduite de votre vie. Non que mes malheurs, provenant d'une cause extraordinaire, doivent être tirés à conséquence par des bergères, ni qu'ils doivent vous dégoûter d'une passion dont les peines mêmes sont des plaisirs : comment résisteriez-vous à la puissance de mon mari? tout ce qui respire lui sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser; ces cœurs y viennent à leur tour. J'ai vu le temps que le mien étoit du nombre; je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point : je n'étois pas plus heureuse que je le suis. Cette félicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que votre père se l'imagine : les philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrêtez pas à ce que les poëtes disent de ceux qui aiment; ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuient jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, et de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'aime qu'en un endroit ne sauroit être blâmée; pourvu que l'honnêteté, la discrétion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, et pourvu qu'on garde des bornes, c'est-à-dire qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos amours iront mal, pleurez, soupirez, désespérez-vous; je n'ai que faire de vous le dire; faites seulement que cela ne paroisse pas : quand elles iront bien, que cela paroisse encore moins, si vous ne voulez que l'envie s'en mêle, et qu'elle corrompe de son venin toute votre béatitude, comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai cru vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, et ne comprends pas la pensée de votre père. Il sait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance : qu'attend-il donc? que votre propre expérience vous rende sages? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fût l'expérience d'autrui, et qu'il vous permît la lecture à l'une aussi bien qu'à l'autre : je vous promets de lui en parler.

Psyché plaidoit la cause de son époux, et peut-être sans cela n'auroit-elle pas inspiré ces sentiments aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du ciel. Il se tint ensuite entre les trois belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne.

Elle demanda aux bergères ce qu'il leur sembloit de son aventure, et quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abstinssent de dire leur sentiment : il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de délibérer sur la fortune d'une déesse : quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vu que leur troupeau.

Notre héroïne les pressa tant, que l'aînée lui dit qu'elle approuvoit ses soumissions et son repentir : qu'elle lui conseilloit de continuer; car cela ne pouvoit lui nuire, et pouvoit extrêmement lui profiter : qu'assurément son mari n'avoit point discontinué de l'aimer; ses reproches, et le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colère même, en étoient des témoignages infaillibles : il vouloit, sans plus, lui faire acheter ses bonnes graces, pour les lui rendre plus précieuses. C'étoit un second ragoût [1] dont il s'avisoit, et qui, tout considéré, n'étoit pas à beaucoup près si étrange que le premier.

La cadette fut d'un avis tout contraire, et s'emporta fort contre l'Amour. Ce dieu étoit-il raisonnable? avoit-il des yeux, de laisser languir à ses pieds la fille d'un roi, reine elle-même de la beauté, tout cela parcequ'on avoit eu la curiosité de le voir? La belle raison de quitter sa femme, et de faire un si grand bruit! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher; mais étant si beau, on lui avoit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritoit d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, madame, vous attendrez que votre mari revienne au logis. Je ne connois ni le naturel des dieux ni celui des hommes; mais je juge d'autrui par moi-même, et crois que chacun est fait à-peu-près de la même sorte : quand nous avons quelque différend, ma sœur et moi, si je fais la froide et l'indifférente, elle me recherche; si elle se tient sur son quant à moi, je vas au-devant.

Psyché admira l'esprit de nos deux bergères, et conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur étoit composée, et les avoit lus en cachette : ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel, ayant été fort heureux dans la mère de ces deux filles, revivoit en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avoit point été abâtardi par la solitude. Psyché préféra l'avis de l'aînée à celui de la cadette : elle résolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain.

Cette entreprise avoit quelque chose de bien hardi et de bien étrange. La fille d'un roi aller ainsi seule! car, pour être femme d'un dieu, ce n'étoit pas une qualité qui dût faire trouver de la messéance en la chose : les déesses vont et viennent comme il leur plaît, et personne n'y trouve à dire. La difficulté étoit plus grande à l'égard de notre héroïne : non seulement elle appréhendoit de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en général. Et le moyen d'empêcher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoique son habit fût de deuil, c'étoit aussi un habit de noces, chargé de diamants en beaucoup d'endroits, et qui avoit consumé deux années du revenu de son père. Tant de beauté en une personne, et de richesses en son vêtement, tenteroient le premier venu. Elle espéroit véritablement que son mari préserveroit la personne, et empêcheroit que l'on n'y touchât : les diamants deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien espéré, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle étoit piquée d'une mouche; je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les ailes. Bien prit à Psyché que la mouche qui la piquoit étoit son mari : cela excusoit toutes choses.

L'aînée des deux filles lui proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ai parlé : leur père auroit ce soin-là, si elle le jugeoit à propos. Psyché, qui voyoit que cette fille étoit d'une taille à-peu-près comme la

[1] *Ragoût*, au figuré, signifie un plaisir qui chatouille les sens. Dans le comte de Bussy on lit : « C'est un grand *ragoût* pour vous que le bruit. » Et dans Molière : « Je voudrois savoir quel ragoût il y a à eux. » (L'*Avare*, acte II, scène v.)

sienne, aima mieux changer d'habit avec elle, et voulut que la métamorphose s'en fît sur-le-champ. C'étoit une occasion de s'acquitter envers ses hôtesses. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamants augmentoit celui de ces filles, et y faisoit mettre l'enchère par plus d'amants!

Qui se trouva empêchée? ce fut la bergère. Le respect, la honte, la répugnance de recevoir ce présent, mille choses l'embarrassoient; elle appréhendoit que son père ne la blâmât. Toutes bergères qu'étoient ces filles, elles avoient du cœur, et se souvenoient de leur naissance quand il en étoit besoin. Il fallut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader; à condition, dit-elle, que cet habit lui tiendroit lieu de dépôt.

Nos deux travesties se trouvèrent en leurs nouveaux accoutrements comme si Psyché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'être bergère, et la bergère qu'être princesse. Quand elles se présentèrent au vieillard, il eut de la peine à les reconnoître. Psyché se fit un divertissement de cette métamorphose. Elle commençoit à mieux espérer, goûtant les raisons qu'on lui apportoit.

Le lendemain, ayant trouvé le vieillard seul, elle lui parla ainsi : Vous ne pouvez pas toujours vivre, et êtes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles : que deviendront-elles si vous mourez?

Je leur laisserai le Ciel pour tuteur, reprit le vieillard; puis l'aînée a de la prudence, et toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine : le peuple y est bon, et aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus sûr est de prévenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu dès que vous serez partie. C'est un lieu de félicité pour les femmes; elles y font tout ce qu'elles veulent, et cela leur fait vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il étoit bienséant à moi de les louer, je vous dirois que leurs inclinations sont bonnes, et que l'exemple et les leçons de leur mère ont trouvé en elle des sujets déja disposés à la vertu. La cadette ne vous a-t-elle point semblé un peu libre?

Ce n'est que gaieté et jeunesse, reprit Psyché : elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge lui donnera de la retenue : la lecture lui en auroit déja donné, si vous y aviez consenti. Au reste, servez-vous des diamants qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles : cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante; mais vous savez aussi bien que moi que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle.

Le vieillard eut trop de fierté pour un philosophe. Il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour tous quatre partirent de ce désert.

Quand ils eurent passé la ravine et le petit sentier bordé de ronces, ils se séparèrent. Le vieillard, avec ses enfants, prit le chemin de la ville, Psyché, celui que la fortune lui présenta. La peine de se quitter fut égale, et les larmes bien réciproques. Psyché embrassa cent fois les deux jeunes filles, et les assura que, si elle rentroit en grâce, elle feroit tant auprès de l'Amour, qu'il les combleroit de ses biens, leur départiroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux et celui des larmes, chacun suivit son chemin : ce ne fut pas sans tourner la tête.

La famille du vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir. Je vous conterois ses aventures si je ne m'étois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matière, et qui s'en acquittera mieux que moi : maintenant je n'achèverai que l'histoire de notre héroïne.

Sitôt qu'elle eut perdu de vue le vieillard et sa famille, son dessein se représenta à elle tel qu'il étoit, avec ses inconvénients, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit aperçu jusque-là qu'une petite partie. Il ne lui restoit de tant de trésors qu'un simple habit de bergère. Les palais où il lui falloit coucher étoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une masure. Là, pour compagnie, elle rencontroit des hiboux et force serpents. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou

pendoit aux branches des chênes, ou se trouvoit parmi celles des palmiers. Qui l'auroit vue pendant le midi, lorsque la campagne n'est qu'un désert, contrainte de s'appuyer contre la première pierre qu'elle rencontroit, et n'en pouvant plus de chaleur, de faim, et de lassitude, priant le Soleil de modérer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considérant la terre, et ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit vue, dis-je, en cet état, et ne se seroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit été un véritable rocher.

Deux jours se passèrent à aller de côté et d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa quête, que de la route qu'il falloit prendre. Le troisième, elle se souvint que l'Amour lui avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Psyché étoit bonne: jamais elle n'auroit pu se résoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéissance, quelque méchantes et quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mari, ce n'étoit pas comme son mari, mais comme dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant répudié leur cadette comme indigne de l'honneur qu'il lui avoit fait: tromperie qui, dans l'apparence, n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une et l'autre, et leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir.

Dans cette résolution elle se remet en chemin; et, comme une personne de son sexe vint à passer (elle avoit soin de se détourner des hommes), elle la pria de lui dire par où on alloit à certains royaumes, situés en un canton qui étoit entre telle et telle contrée, enfin où régnoient les sœurs de Psyché. Le nom de Psyché étoit plus connu que celui de ces royaumes: ainsi cette femme comprit par-là ce qu'on lui demandoit, et enseigna à notre bergère une partie de la route qu'il falloit suivre.

A la première croisée de chemins qu'elle rencontra, ses frayeurs se renouvelèrent. Les gens qu'avoit envoyés Vénus pour se saisir d'elle ayant rendu à leur reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette déesse ne trouva point d'autre expédient que de faire trompeter sa rivale. Le crieur des dieux est Mercure: c'est un de ses cent métiers. Vénus le prit dans sa belle humeur; et, après s'être laissé dérober par ce dieu deux ou trois baisers et une paire de pendants d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Psyché par tous les carrefours de l'univers, et d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit affiché:

De par la reine de Cythère,
Soient, dans l'un et l'autre hémisphère,
Tous humains dûment avertis
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
Se disant femme de son fils,
Et qui court à présent le monde.
Quiconque enseignera sa retraite à Vénus,
Comme c'est chose qui la touche,
Aura trois baisers de sa bouche;
Qui la lui livrera, quelque chose de plus.

Notre bergère rencontra donc un de ces poteaux: il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu fréquentés. Après six jours de travail, elle arriva au royaume de son aînée. Cette malheureuse femme savoit déja, par le moyen des placards, ce qui étoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle étoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut fut véritablement assez grande pour mériter qu'elle la goûtât à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train, et voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquefois, située au-dessus d'une prairie fort agréable et fort étendue. Là sa joie se dilatoit, quand notre bergère passa. La maudite reine avoit voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses officiers et autant de femmes se promenoient à cinq cents pas d'elle, et s'entretenoient possible de leur amour, plus attachés à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maîtresse.

Psyché la reconnut d'assez loin. L'autre étoit tellement occupée à se réjouir du placard, que sa sœur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'aperçût. Quelle témérité à une bergère! surprendre sa majesté! la retirer de ses rêveries! se jeter à ses genoux sans l'en avertir! il falloit châtier cette audacieuse. Et qui es-tu, insolente, qui oses ainsi m'approcher?

Hélas! madame, je suis votre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, et ne

sachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colère, qu'il m'a chassée. Psyché, m'a-t-il dit, vous ne méritez pas d'être aimée d'un dieu : pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à votre aînée, elle l'auroit conservé, et ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, et dont je ne guérirai de long-temps. Vous n'avez que de la beauté; j'avoue que cela fait naître l'amour : mais, pour le faire durer, il faut autre chose ; il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté, et de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de me laisser voir : votre sœur s'y seroit rendue; mais pour vous, ce n'a été que légèreté d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mère ait désapprouvé notre mariage ; elle voyoit vos défauts : que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre sœur, je suis certain qu'elle l'agréera. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moi-même de vous punir : je laisse cela à ma mère; elle saura s'en acquitter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie, et vous donne à elle. Votre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oisons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amathonte. Allez la trouver tout incontinent, portez-lui ces lettres, et passez par le royaume de votre aînée. Vous lui direz que je l'aime, et que, si elle veut m'épouser, tous ces trésors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie et comme un enfant : je la traiterai d'une autre manière, et lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement, et s'abandonne à l'haleine du Zéphyre, comme déja elle a fait ; j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon palais. Oubliez entièrement notre hymen : je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose, non pas même cet habit que vous portez maintenant ; dépouillez-le tout-à-l'heure, en voilà un autre. Il a fallu obéir. Voilà, madame, quel est mon sort.

La sœur, se croyant déja entre les bras de l'Amour, chatouillée de ce témoignage de son mérite et de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son ame à quitter mari et enfants. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psyché ; et regardant sa cadette avec un visage de matrone : Ne vous avois-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se devoit contenter du mari que les dieux lui avoient donné, de quelque façon qu'il fût fait, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mari qu'elle pénétrât? Si vous m'eussiez crue, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voilà ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée, qui veut agir à sa tête, et qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché : vous méritiez que votre mari vous fît enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous montrer le moins qu'il sera possible; et puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit. Cela ne sent pas sa criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux, et prenez un sac ; je vous en ferai donner un : vous laisserez ici cet accoutrement.

Psyché la remercia. Puisque vous voulez, ajouta la faiseuse de remontrances, suivre toujours votre fantaisie, je vous abandonne, et vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. Là-dessus elle se tourna vers ses gens, et laissa Psyché, qui ne s'en soucioit pas trop, et qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon ; car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule pour donner un libre cours à sa joie.

Psyché, de ce même pas, s'en alla faire à son autre sœur la même ambassade. Cette sœur-ci n'avoit plus d'époux ; il étoit allé en l'autre monde à grandes journées, et par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun : les médecins le lui avoient enseigné. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle étoit veuve, il y paroissoit déja; c'est-à-dire que sa personne étoit en meilleur état : peut-être l'entendiez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, et moins de fois mère que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'étoit pas une affaire de si longue haleine : elle pouvoit bien

plus tôt et plus hardiment se présenter à l'Amour.

L'autre avoit des réparations à faire de tous les côtés. Le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Cela étonna le roi son mari. La galanterie croissoit à vue d'œil, les galants ne paroissoient point. Il n'y avoit ni ingrédient, ni eau, ni essence, qu'on n'éprouvât : mais tout cela n'étoit que plâtrer la chose. Les charmes de la pauvre femme étoient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeler si facilement.

Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de dragons. Cela lui plut fort : elle crut qu'Amour lui épargnoit ces frayeurs par un privilége particulier; tourna vers l'endroit où elle et sa sœur avoient coutume de se présenter; et, pour être enlevée plus aisément par le Zéphyre, elle se planta sur un roc qui commandoit aux abymes de ces lieux-là.

Amour, dit-elle, me voilà venue : notre étourdie de cadette m'a assurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose, et me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moi; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déja obéissante. Je ne ferai pas comme a fait ma sœur Psyché. Elle a voulu à toute force te voir; moi je veux tout ce que l'on veut : montre-toi, ne te montre pas, je me tiendrai très heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sais y répondre : si tu ne me caresses pas, mon défunt mari m'y a tout accoutumée. Je te ferai rire de son régime, et je t'en dirai mille choses divertissantes : tu ne t'ennuieras point avec moi. Ma sœur Psyché n'étoit qu'un enfant qui ne savoit rien; moi je suis un esprit fait. O dieux! je sens déja une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zéphyre. Que ne l'as-tu envoyé lui-même? il m'auroit plus tôt enlevée; j'en serois plus tôt entre tes bras, et tu en serois plus tôt entre les miens : je prétends que tu trouves la chose égale; et, puisque tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu, misérables mortelles que les hommes aiment : vous voudriez bien être aimées comme moi d'un dieu qui n'eût point de poil au menton : ce n'est pas pour vous; qu'il vous suffise de m'invoquer, et je pourvoirai à vos nécessités amoureuses.

Disant ces paroles, elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire; et, au lieu d'être enlevée dans le palais de l'Amour, elle tomba premièrement sur une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc : chacun d'eux emporta sa pièce; ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine.

Quelques jours après, son aînée se vint planter sur le même roc : celle-ci fit sa harangue au Zéphyre. Amant de Flore, lui cria-t-elle, quitte tes amours, et me viens porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira; aussi bien n'aimé-je pas qu'on me touche, principalement les hommes : pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde sur-tout à ne point gâter ma coiffure. Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien; non sans se mouiller les lèvres, et tant de façons que si l'Amour avoit été là il en auroit ri. Elle remit son miroir, accusant, le plus agréablement qu'elle put, le Zéphyre d'être un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, et négligeoit celles de son maître : se moquoit-il, de la laisser au soleil? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'étoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle : jugez la joie. Notre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même; mais, au lieu d'aller trouver l'Amour, comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas.

Ce sont les échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la contèrent quelque temps après au Zéphyre. Lui, incontinent, en alla porter la nouvelle au fils de Vénus, qui le régala d'un fort beau présent.

Psyché cependant continuoit de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère. Il avoit une telle grace sur elle, que, si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en auroit

donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture, avoient toutefois diminué ses appas; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'auroit plus été que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Vénus la faisoit chercher par d'autres gens; quelquefois même qu'elle étoit tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourments, l'avoit rendue méconnoissable.

Un jour elle eut une telle alarme, qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérès, comme en un asile qui de bonne fortune se présentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les blés. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la déesse; puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant et sans aucun choix: c'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les blés. Psyché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Cérès, et qu'une personne qui vouloit obtenir des dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leurs maisons les mains vides. Après son offrande, elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière.

Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protége-moi contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du blé qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien; mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moi? Faut-il que la colère des dieux soit si grande? S'il est vrai que la Justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer? puis-je mais si un dieu me voit? quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère; car je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'étoit l'Amour, et que j'avois plu à ce dieu. C'est donc un crime d'être agréable! Hélas! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le cœur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudents, ce n'est pas à dire que je sois coupable.

C'est ainsi que notre bergère se justifioit à Cérès. Soit que les déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le Ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières, et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria de la voûte de sa chapelle qu'elle se retirât au plus vite, et laissât le tas de javelles comme il étoit; sinon Vénus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une déesse de ses amies? Vénus ne lui en avoit donné aucun sujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'étoit une bonne femme qui lui avoit obligation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus; mais elle le savoit bien reconnoître, et le publioit par-tout.

Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir excluse d'un asile où elle auroit cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet, si Cérès, bienfaisante de son naturel et qui ne se piquoit pas de beauté, lui refusoit sa protection, il n'y avoit guère d'apparence que les déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y intéresser des dieux, c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus : il falloit savoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la belle. Encore le plus à propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinités de son sexe, tant pour empêcher la médisance que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon là-dessus lui vint en l'esprit.

Psyché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée et cette déesse, et pour

le crédit et pour la beauté, la reine des dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la cour, et le serment que font les femmes en venant au monde.

Il ne fut pas difficile à notre bergère de trouver Junon : la jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mari.

Psyché l'ayant rencontrée lui chanta un hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette déesse; en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté; la louange en est tout autrement agréable. Ce sont les rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les reines, il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la première. Car, outre les considérations de Cérès, Junon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles à qui les dieux font l'amour, et obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes? comme s'il n'y avoit pas dans le ciel assez de beautés pour eux! Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du côté des charmes qui que ce fût.

La reine des dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela, comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Vénus : sait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui? Apparemment le courroux du dieu duroit encore contre Psyché : ainsi le plus sûr étoit de ne point entrer dans leurs différends.

Notre bergère, rebutée de tant de côtés, ne sut plus à qui s'adresser. Il restoit véritablement Diane et Pallas; mais l'une et l'autre, ayant fait vœu de virginité, n'auroient pas les prières d'une femme pour agréables, et croiroient souiller leurs oreilles en les écoutant.

Toutefois, comme Diane rendoit des oracles, la bergère crut que pour le moins cette déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un, et elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire et propre à la chasse. Diane y avoit un temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois; puis on rencontroit une clairière qui servoit comme de parvis au temple. Il étoit petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clairière on avoit placé un obélisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un piédestal ayant de hauteur moitié de celle de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardoit directement, aussi bien que les faces de la pyramide, le midi, le septentrion, le couchant et le levant, étoient entaillés ces mots :

« QUI QUE TU SOIS, QUI AS SACRIFIÉ A L'AMOUR OU A L'HYMÉNÉE, GARDE-TOI D'ENTRER DANS MON SANCTUAIRE. »

Psyché, qui avoit sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le temple ; elle demeura à la porte, où la prêtresse lui apporta cet oracle :

« CESSE D'ÊTRE ERRANTE : CE QUE TU CHERCHES A DES AILES : QUAND TU SAURAS COMME LUI MARCHER DANS LES AIRS, TU SERAS HEUREUSE. »

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité et l'obscurité ordinaire des réponses que font les dieux. Psyché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en put venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver; il faut donc mourir : allons nous livrer à notre ennemie; c'en est le moyen. Mais l'oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse : allons nous jeter aux pieds de Vénus; nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages ; cela l'émouvra à compassion; elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils.

C'étoient là les plus belles espérances du monde, et bien enchaînées, comme vous voyez: un moment de réflexion les détruisoit toutes.

Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain temple de Cythérée, résolue, si la déesse n'y étoit présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre.

On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription :

A la Déesse des Graces.

Apparemment Vénus s'y plaisoit, et y tenoit souvent en personne son tribunal, vu les miracles qui s'y faisoient, et le grand concours de gens qui y accouroient de tous les côtés. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir vue plusieurs fois.

Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui sembloit, que devant l'oracle : car elle savoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire ; sortiroit d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssoit, et qui, bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave ; c'étoit toujours quelque chose : les affaires pourroient changer ; la compassion, la vue de la belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du dieu. En tout cas elle le verroit, et c'étoit beaucoup : toutes peines lui seroient douces, quand elles lui pourroient procurer un quart d'heure de plaisir.

Psyché se flattoit ainsi : pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes ! Hélas ! la belle ne savoit guère ce que le destin lui préparoit. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où étoit le temple. Long-temps devant que l'on y arrivât, on respiroit un air embaumé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la déesse, et qui étoient parfumées elles-mêmes, que parceque le chemin étoit bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvroit le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée ; mais cette vallée étoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Vénus avoit obtenu de Mars une sauvegarde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisoient point la guerre ; jamais de loups ; jamais d'autres piéges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement, on se faisoit enregistrer dans la confrérie de ce dieu : les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une indifférente, on en purgeoit le pays ; sa famille étoit séquestrée pour un certain temps : le clergé de la déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondoit en oiseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient : on en comptoit jusqu'à trois espèces : tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes, et tourterelles bergères. La seconde espèce étoit rare.

Au milieu de la vallée couloit un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, et d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vu au fond ; en un mot, vrai cristal fondu. Force nymphes et force sirènes s'y jouoient ; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce canal, qui les conduisoit jusqu'aux degrés du parvis. Ils louoient je ne sais combien d'Amours : qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau ; chaque Amour avoit son cygne, qu'il atteloit à la barque ; et, monté dessus, il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient, l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gaiement.

De chaque côté du canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude, et bordée d'ombrages délicieux.

Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentés, que Psyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé les deux sépultures. Je vous en dirai la raison, parceque l'origine du temple en dépend.

Un roi de Lydie, appelé Philocharès, pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance, pourvu que la beauté s'y trouvât : une fille est noble quand elle est belle. Ses ambassadeurs disoient que leur prince avoit le goût extrêmement délicat.

On lui envoya deux jeunes filles ; l'une s'ap-

peloit Myrtis, l'autre Megano. Celle-ci étoit fort grande, de belle taille, les traits du visage très beaux, et si bien proportionnés qu'on n'y trouvoit que reprendre; l'esprit fort doux. Avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne, ne touchoient point, faute de vénus[1] qui donnât le sel à ces choses. Myrtis, au contraire, excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : même un médiocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer. En récompense, il n'y avoit si petit endroit sur elle qui n'eût sa vénus, et plutôt deux qu'une, outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le roi la préféra-t-il à Megano, et voulut qu'on la nommât Aphrodisée, tant à cause de ce charme que parceque le nom de Myrtis sentoit sa bergère, ou sa nymphe au plus, et ne sonnoit pas assez pour une reine.

Les gens de sa cour, afin de plaire à leur prince, appelèrent Megano Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir, qu'elle mourut peu de temps après. Le roi la fit enterrer honorablement.

Aphrodisée vécut fort long-temps, et toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Graces étoient cause de son bonheur, elle se crut obligée à quelque reconnoissance envers leur déesse, et persuada à son mari de lui faire bâtir un temple, disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait.

Philocharès approuva la chose : il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses; puis ses sujets y contribuèrent. La dévotion fut si grande, que les femmes consentirent que l'on vendît leurs colliers, et, n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodope.

Myrtis eut la satisfaction de voir, avant que de mourir, le parachèvement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtît un tombeau le plus près du temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seroient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en vue.

Philocharès, qui lui survécut, exécuta cette volonté. Il fit élever à son épouse un mausolée digne d'elle et de lui aussi; car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et, pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose, et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin : les deux sépulcres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours qui lui accommodoient le corps et la tête sur des carreaux. Megano, de l'autre part, se voyoit couchée sur le côté, un bras sous la tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du mausolée où reposoit la reine des Lydiens, ces mots se lisoient :

« ICI REPOSE MYRTIS, QUI PARVINT A LA ROYAUTÉ PAR SES CHARMES, ET QUI EN ACQUIT LE SURNOM D'APHRODISÉE. »

A l'une des faces, qui regardoit le chemin, ces autres paroles étoient :

« VOUS QUI ALLEZ VISITER CE TEMPLE, ARRÊTEZ UN PEU, ÉCOUTEZ-MOI. DE SIMPLE BERGÈRE QUE J'ÉTOIS NÉE, JE ME SUIS VUE REINE. CE QUI M'A PROCURÉ CE BIEN, CE N'EST PAS TANT LA BEAUTÉ QUE CE SONT LES GRACES. J'AI PLU, ET CELA SUFFIT. C'EST CE QUE J'AVOIS A VOUS DIRE. HONOREZ MA TOMBE DE QUELQUES FLEURS; ET, POUR RÉCOMPENSE, VEUILLE LA DÉESSE DES GRACES QUE VOUS PLAISIEZ! »

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles :

« ICI SONT LES CENDRES DE MEGANO, QUI NE PUT GAGNER LE CŒUR QU'ELLE CONTESTOIT, QUOIQU'ELLE EUT UNE BEAUTÉ ACCOMPLIE. »

[1] *Faute de grace, d'agrément.* Richelet, dans son Dictionnaire (Genève, 1679, in-4o, page 116), dit que le mot *vénus* se prend au figuré, et qu'en parlant du style et du langage il signifie agrément, beauté. Puis il cite cette phrase de Gilles Boileau de l'Académie françoise, dans sa *Réponse à Costar*, 1659, in-4o: « Voilà, monsieur, cet air inimitable, cette gaieté « et cette *vénus* que vous ne trouvez pas dans les écrits de « Balzac. » On n'emploie plus ce mot en ce sens, mais on fait quelquefois usage de celui de *vénusté*, que Richelet n'admettoit qu'avec réserve dans son Dictionnaire, ne trouvant pas d'exemple qu'il eût été employé par aucun bon écrivain. L'Académie françoise a rejeté également ces deux mots, et on ne les trouve ni dans la première ni dans la dernière édition de son Dictionnaire. On peut consulter la discussion qui eut lieu à ce sujet entre Ménage et le père Bouhours. Voyez Ménage, *sur la Langue françoise*, 1675, in-12, p. 538, ou p. 409 de la première édition du même ouvrage, 1672, in-12. — Bouhours, *Doutes sur la langue françoise*, 1675, seconde édition, p. 6 et 7. — Et *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, troisième édition, 1692, p. 323. — Et enfin Ménage, *Sur la langue françoise*, seconde partie, 1676, ch. 64, p. 253.

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient :

« Si les rois ne m'ont aimée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour mériter que les dieux m'aimassent ; mais je n'étois pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il? Oui, cela se peut, et si bien qu'on me préféra ma compagne. Elle en acquit le surnom d'Aphrodisée, moi celui d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu, passant ; je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ai été, et ne te mets point en peine de donner des larmes a ma mémoire. Si je n'ai fait la joie de personne, du moins ne veux-je troubler la joie de personne aussi. »

Psyché ne laissa pas de pleurer. Megano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des graces : n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois? Adieu, Megano : ne refuse point mes larmes, je suis accoutumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée.

Cette cérémonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considérer le temple à son aise. L'architecture en étoit exquise, et avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre ionique à cause de son élégance. De tout cela il résultoit une vénus que je ne saurois vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cythérée en figures de haut relief. Elle étoit assise dans une conque, en l'état d'une personne qui viendroit de se baigner, et qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Graces lui épreignoit les cheveux encore tout mouillés : une autre tenoit des habits tout prêts pour les lui vêtir dès que la troisième auroit achevé de l'essuyer. La déesse regardoit son fils, qui menaçoit déja l'univers d'une de ses flèches. Deux sirènes tiroient la conque ; mais, comme cette machine étoit grande, le Zéphyre la poussoit un peu. Des légions de Jeux et de Ris se promenoient dans les airs; car Vénus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute prête à recevoir de l'amour et à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendant les mains, les levant au ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement étoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir portoit pour inscription du temple :

« A la déesse des Graces. »

Deux enfants à demi couchés sur l'architrave laissoient pendre à des cordons une médaille à deux têtes : c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit :

« Philocharès, et Myrtis Aphrodisée, son épouse, ont dédié ce temple a Vénus. »

Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte, étoient entaillés ces mots :

« Ouvrage de Lysimante ; »

nom de l'architecte apparemment.

Avant que d'entrer dans le temple, je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses ; et au-dessus, des appartemens fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoi l'employer; ceux qui n'en apportoient point, on les renvoyoit.

Psyché, voyant ces merveilles, ne se put tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avoit été la maîtresse.

Le dedans du temple étoit orné à proportion. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire : c'est assez que vous sachiez que toutes sortes de vœux, dont toutes sortes de personnes s'étoient acquittées, s'y voyoient en des chapelles particulières, pour éviter la confusion et ne rien cacher de l'architecture du temple. Là quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoissance de la vénus [1] que leur avoit départie le Ciel. Ils étoient en petit nombre. Les autres arts, comme la peinture et ses sœurs, en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des belles et de leurs amants : l'un pour des faveurs secrètes, l'autre pour un mariage, celle-ci pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinicé, qui s'étoit jusqu'à soixante ans bien maintenue avec les Graces, et encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré et la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons ; il s'en trouvoit même de capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amyot,

[1] De la grâce. — Voyez ci-dessus, p. 456.

avoient cette grace de soudaineté [1] qui les rendoit encore plus agréables.

L'architecture du tabernacle n'étoit guère plus ornée que celle du temple, afin de garder la proportion, et de crainte aussi que la vue, étant dissipée par une quantité d'ornements, ne s'en arrêtât d'autant moins à considérer l'image de la déesse, laquelle étoit véritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitèle avoit pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de cette même couleur : ce qui la rendoit plus blanche, et faisoit un bel effet à la vue.

A l'un des côtés du sanctuaire on avoit élevé un trône où Vénus, à demi couchée sur des coussins de senteurs, recevoit, quand elle venoit en ce temple, les adorations des mortels, et distribuoit ses graces ainsi que bon lui sembloit. On ouvroit le temple assez matin, afin que le peuple fût écoulé quand les personnes qualifiées entreroient.

Cela ne servit de rien cette journée-là ; car dès que Psyché parut, on s'assembla autour d'elle. On crut que c'étoit Vénus qui, pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familière, peut-être aussi par galanterie, avoit un habit de simple bergère. Au bruit de cette merveille, les plus paresseux accoururent incontinent.

La pauvre Psyché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse et confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, et ne pouvoit pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage, témoignoit qu'elle eût bien voulu faire sa prière : tout cela en vain ; elle fut contrainte de dire qui elle étoit. Quelques uns la crurent ; d'autres persistèrent dans l'opinion qu'ils avoient.

La foule étoit tellement grande autour d'elle, que quand Vénus arriva, cette déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette aventure ; ce qui la fit accourir le visage en feu comme une Mégère, et non plus la reine des Graces, mais des Furies. Toutefois, de peur de sédition, elle se contint. Ses gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son trône, où elle écouta quelques suppliants avec assez de distraction.

La meilleure partie des hommes étoit demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui étoient sans prétention et sans intérêt. Les autres avoient pris d'abord le parti de la déesse ; étant de la politique, parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne saurois vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles.

Notre bergère n'osant approcher, la déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna ; et la chose ressembloit plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'étoit nullement coupable de ces honneurs : au contraire, si on l'eût crue, on ne l'auroit pas regardée : elle faisoit, de sa part, tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Vénus lui avoit fait oublier sa harangue. Il est vrai qu'elle n'en eut pas besoin : car, dès que Vénus la vit, à peine lui donna-t-elle le loisir de se prosterner : elle descendit de son trône. Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier : venez à Paphos ; je vous donnerai place en mon char.

Psyché se défia de cette douceur ; mais quoi ! il n'étoit plus temps de délibérer ; et puis c'étoit à Paphos principalement qu'elle espéroit revoir son époux.

De crainte qu'elle n'échappât, Vénus la fit sortir avec elle ; les hommes donnant mille bénédictions à leurs deux déesses, et une partie des femmes disant entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une : établissons parmi nous une république où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour, seront en commun. Si Psyché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, et qu'elle prétende réunir ainsi tous les cœurs sous une même domination, il nous la faut lapider. On se moqua des républicaines, et on souhaita bon voyage à notre bergère.

Cythérée la fit monter effectivement sur son char ; mais ce fut avec trois divinités de sa suite peu gracieuses : il y a de toutes sortes de gens

[1] Voyez ci-dessus, p. 436.

à la cour. Ces divinités étoient la Colère, la Jalousie et l'Envie; monstres sortis de l'abyme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point sans leurs fouets, et dont la vue seule étoit un supplice. Vénus s'en alla par un autre endroit.

Quand Psyché se vit dans les airs, en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit; ses cheveux se hérissèrent, la voix lui demeura au gosier. Elle fut long-temps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, et plutôt statue que personne véritablement animée : on l'auroit crue morte, sans quelques soupirs qui lui échappèrent. Les diverses peines des condamnés lui passèrent devant les yeux; son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont : il n'y en eut point que la crainte ne lui fît souffrir par avance. Enfin, se jetant aux pieds de ces trois furies : Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage : dites-moi à quel tourment je suis condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer? Je vous en épargnerai la peine, si vous voulez, et m'y précipiterai moi-même. Les trois filles de l'Achéron ne lui répondirent rien, et se contentèrent de la regarder de travers.

Elle étoit encore à leurs genoux lorsque le char s'abattit. Il posa sa charge en un désert, dans l'arrière-cour d'un palais que Vénus avoit fait bâtir entre deux montagnes, à mi-chemin d'Amathonte et de Paphos. Quand Cythérée étoit lasse des embarras de sa cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là, qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisants disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin.

Vénus étoit déja arrivée quand le char parut. Les trois satellites menèrent Psyché dans la chambre où la déesse se rajustoit. Cette même crainte qui avoit fait oublier à notre bergère la harangue qu'elle avoit faite, lui en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles.

Notre infortunée se prosterna à quatre pas de la déesse, et lui parla de la sorte : Reine des Amours et des Graces, voici cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilége à une misérable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Vénus, et de raisonner sur les charmes d'une déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de médiocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusés, et que je ne méritois pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui étoient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer; il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ai pas fait. Ordonnez-moi des punitions si sévères que vous voudrez, je les souffrirai sans murmure; trop heureuse si je vois votre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée!

Oui, Psyché, repartit Vénus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche point. Il falloit avoir ces sentiments et dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colère, votre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous : maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sauroit périr, et la vôtre dépend de moi : je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos scions, filles de la Nuit, et me l'empourprez si bien, que cette blancheur ne trouve pas même un asile en son propre temple.

A cet ordre si cruel Psyché devint pâle, et tomba aux pieds de la déesse, sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émue; mais quelque démon s'opposa à ce mouvement de pitié, et la fit sortir.

Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de myrte; et, se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirèrent l'habit de notre bergère : innocent habit, hélas! celle qui l'avoit donné lui croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit.

Psyché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le vallon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire : jamais les échos n'avoient répété de si pitoyables accents. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces moments-là se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur : elle y régnoit avec un éclat que je ne saurois vous dépeindre.

Là les lis lui servoient de trône et d'oreillers :
Des escadrons d'Amours, chez Psyché familiers,
Furent chassés de cet asile.
Le pleurer leur fut inutile :
Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer;
Leurs cœurs furent d'acier, leurs mains furent de fer.
La belle eut beau souffrir : il fallut que ses peines
Allassent jusqu'au point que les sœurs inhumaines
Craignirent que Clothon ne survînt à son tour.
Ah ! trop impitoyable Amour!
En quels lieux étois-tu ? dis, cruel ! dis, barbare!
C'est toi, c'est ton plaisir qui causa sa douleur;
Oui, tigre ! c'est toi seul qui t'en dois dire auteur;
Psyché n'eût rien souffert sans ton courroux bizarre.
Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu;
Et tu n'en as rien entendu!
Pendant tous ces tourments, tu dormois, je le gage;
Car ta brûlure n'étoit rien :
La belle en a souffert mille fois davantage
Sans l'avoir mérité si bien.
Tu devois venir voir empourprer cet albâtre;
Il falloit amener une troupe de Ris :
Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre
Vous vous seriez tous divertis.
Hélas! Amour, j'ai tort : tu répandis des larmes
Quand tu sus de Psyché la peine et le tourment;
Et tu lui fis trouver un baume pour ses charmes
Qui la guérit en un moment.

Telle fut la première peine que Psyché souffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre étoit ornée, près d'expirer et n'en pouvant plus. La pauvre Psyché fit un effort pour se lever, et tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baiser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, et ne témoigna nulle répugnance. Comme le dessein de la déesse n'étoit pas de la faire mourir sitôt, elle la laissa guérir.

Parmi les servantes de Vénus il y en avoit une qui trahissoit sa maîtresse, et qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faisoit à Psyché, et les travaux qu'on lui imposoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baume excellent par celle qui étoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psyché ne crût que son mari étoit apaisé, et qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le dieu n'étoit pas encore guéri de sa brûlure, et tenoit le lit. L'opération de son baume irrita Vénus, à l'insu de qui la chose se conduisoit, et qui, ne sachant à quoi imputer ce miracle, résolut de se défaire de Psyché par une autre voie.

Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite et à gauche cette maison, étoit une voûte aussi ancienne que l'univers. Là sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les dieux de leur en ôter l'usage. Pluton, prince des dieux souterrains, commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, et dévoroit ceux qui étoient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se hasardoient, aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avoit plus ni beaux jours ni amants pour elles.

Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave : Va-t'en tout-à-l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire, mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert.

Cette suivante, dont j'ai parlé, qui étoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psyché que le moyen d'endormir le monstre étoit de lui chanter quelques longs récits qui lui plussent premièrement, et puis l'ennuyassent; et sitôt qu'il dormiroit, qu'elle puisât de l'eau hardiment.

Psyché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce palais en occupoit la plupart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue entre des broussailles, en sorte qu'elle ne paroissoit point; puis, aussitôt que quelque animal venoit à passer, fût-ce un cerf,

un cheval, un bœuf, le monstre la ramenoit en plusieurs retours, et en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté[1] et de force, qu'il le faisoit trébucher, se jetoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris : l'endroit étoit plus connu et plus diffamé que le voisinage de Scylla et Charybde. Lorsque Psyché alla à cette fontaine, le monstre se réjouissoit au soleil, qui tantôt doroit ses écailles, tantôt les faisoit paroître de cent couleurs.

Psyché, qui savoit quelle distance il falloit laisser entre lui et elle, car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le Sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant; Psyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup : elle étoit accoutumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche, et commença mélodieusement ce récit :

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je suis messagère des dieux :
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune serpente,
Et qui change au soleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille et qui te plaise?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux sont flambants comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau!
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise;
Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté :
J'en sais qui, pour avoir cette commodité,
Donneront jusqu'à leur chemise.

Psyché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avoient aucune suite, et que les oiseaux de ces lieux ne purent par conséquent retenir ni nous les apprendre. Le dragon l'écouta d'abord avec un très grand plaisir. A la fin il commença à bâiller, et puis s'endormit. Psyché prend vite l'occasion. Il falloit passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée : à peine y avoit-il assez de place pour une personne. Peu s'en fallut que la belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissât tomber sa cruche; ce qui eût été pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'étoit pas fait comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'étoit de mettre les gens en pièces. Notre héroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, et s'en retourne triomphante.

Vénus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De savoir laquelle, c'étoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ni aucun des dieux n'auroit laissé Psyché dans cet esclavage : les déesses seroient les dernières à la secourir. Ne t'imagine pas en être quitte, lui dit Vénus : je te ferai des commandements si difficiles, que tu manqueras à quelqu'un; et pour châtiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paissent au-delà du fleuve; je m'en veux faire faire un habit. C'étoient les moutons du soleil; tous avoient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivoient les loups. Leur laine étoit d'une couleur de feu si vif qu'il éblouissoit la vue. Ils paissoient alors de l'autre côté d'une rivière extrêmement large et profonde, qui traversoit le vallon à mille pas ou peu plus de ce château.

De bonne fortune pour notre belle, Junon et Cérès vinrent voir Vénus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles lui avoient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, et avoient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Vénus de prendre garde à ce qui se passeroit, et donna une facilité à notre héroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit été impossible, n'y ayant ni pont, ni bateau, ni gondole sur la rivière.

Cette suivante qui étoit de l'intelligence dit à Psyché : Nous avons ici des cygnes que les Amours ont dressés à nous servir de gondoles : j'en prendrai un; nous traverserons la rivière par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie, pour une raison que je vas vous dire : c'est que ces moutons sont gardés par deux jeunes enfants sylvains qui commencent déja à courir après les nymphes. Je passerai la première, et amuserai les deux jeunes faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre sans autre dessein que de folâtrer; car ils me connoissent, et savent que j'appartiens à Vénus : au pis aller j'en serai quitte pour deux baisers; vous passerez cepen-

[1] Voyez ci-dessus, p. 456.

dant. Jusque-là voilà qui va bien, repartit Psyché; mais comment approcherai-je des moutons? me connoissent-ils aussi? savent-ils que j'appartiens à Vénus? Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, répliqua cette suivante; ils y en laissent quand elle est mûre et qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. Comme la chose avoit été concertée, elle réussit. Seulement, au lieu de deux baisers que l'on avoit dit, il en coûta quatre.

Pendant que notre bergère et sa compagne exécutent leur entreprise, Vénus prie les deux déesses de sonder les sentiments de son fils. Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colère contre Psyché; cependant il ne laisse pas sous main de lui donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux, détournez-le de cet amour : représentez-lui le devoir d'un fils; dites-lui qu'il se fait tort. Il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mère.

Junon et Cérès promirent de s'y employer. Elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois, autant qu'elles purent conjecturer, cette passion lui tenoit encore au cœur. Même il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Lui un enfant! on ne considéroit donc pas qu'il terrassoit les Hercules, et qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutèle! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moi qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et les richesses sont des poupées! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je ne me marierai pas, moi qui en marie tant d'autres!

Les déesses entrèrent en ses sentiments, et retournèrent dire à Vénus comme leur légation s'étoit passée. Nous vous conseillons en amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir votre fils comme il lui plaira : il est désormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hébé, repartit Vénus : qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Graces, parmi les Heures; je le veux bien. Vous moquez-vous? dit Junon. Voudriez-vous donner à votre fils une de vos suivantes pour femme? et encore Hébé qui nous sert à boire? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'Amour qu'une précieuse; elle le feroit enrager. La beauté des Heures est fort journalière : il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, répliqua Vénus, toutes ces personnes sont des déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un roi de qui les états tourneroient dans la basse-cour de ce château? Ne méprisez pas tant Psyché, dit Cérès : vous pourriez pis faire que de la prendre pour votre bru. La beauté est rare parmi les dieux; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ai bien voyagé, comme vous savez; mais je n'ai point vu de personne si accomplie. Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avoit raison; et toutes deux conseillèrent Cythérée de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendroit entre les bras un petit Amour qui ressembleroit à son père! Vénus demeura piquée de ce propos-là : le rouge lui monta au front. Cela vous siéroit mieux qu'à moi, reprit-elle brusquement. Je me suis regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une aïeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse; et les trois amies se séparèrent en se querellant.

Cérès et Junon étant montées sur leurs chars, Vénus alla faire des remontrances à son fils; et le regardant avec un air dédaigneux :

Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir! Depuis quand vous est venue, dites-moi, une si sage pensée? Voyez, je vous prie, l'homme de bien et le personnage grave et retiré que voilà! Sans mentir, je voudrois vous avoir vu père de famille pour un peu de temps : comment vous y prendriez-vous? Songez, songez à vous acquitter de votre emploi, et soyez le dieu des amants : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtés; l'empire d'Amour va en décadence; tout languit; rien ne se conclut : et vous consumez le temps en des propositions inutiles de mariage! Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes, vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous! Le bel honneur, lorsque l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident! Si c'étoit une maîtresse, je ne dis pas.

Quoi! vous m'amènerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre! je la traînerai au bal avec moi! Savez-vous ce qu'il y a? ou renoncez à Psyché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut-être que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ai oublié la manière dont on les fait : je veux bien que vous sachiez que j'en ferai un quand il me plaira. Oui, j'en ferai un, plus joli que vous mille fois, et lui remettrai entre les mains votre empire. Qu'on me donne tout-à-l'heure cet arc et ces flèches, et tout l'attirail dont je vous ai équipé; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendrai quand vous serez sage.

L'Amour se mit à pleurer; et prenant les mains de sa mère, il les lui baisa. Ce n'étoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Psyché; ce qu'il ne voulut jamais faire. Cythérée sortit en le menaçant.

Pour achever le chagrin de cette déesse, Psyché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'étoient passées de ce côté-là avec beaucoup de succès. Le cygne avoit merveilleusement bien fait son devoir, et les deux sylvains le leur : de voir, de courir, et rien davantage; hormis qu'ils dansèrent quelques chansons avec la suivante, lui dérobèrent quelques baisers, lui donnèrent quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte; le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psyché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psyché repassa la première.

A son retour, Cythérée lui demanda comme elle avoit fait pour traverser la rivière. Psyché répondit qu'il n'en avoit pas été besoin, et que le vent avoit envoyé des flocons de laine de son côté. Je ne croyois pas, reprit Cythérée, que la chose fût si facile : je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien; la nuit nous suggèrera quelque chose de meilleur.

Le fils de Vénus, qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psyché de tous ces dangers, et qui n'attendoit peut-être pour se raccommoder avec elle que sa guérison et le retour de ses forces, avoit remandé premièrement le Zéphyre, et fait venir dans le voisinage une fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne lui étoit impossible : elle se moquoit du destin, disposoit des vents et des astres, et faisoit aller le monde à sa fantaisie.

Cythérée ne savoit pas qu'elle fût venue. Quant au Zéphyre, elle l'aperçut, et ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût assisté Psyché. Mais, s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce château; vous lui avez défendu de s'écarter : je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre si vous empêchez que votre belle ne succombe au commandement que je lui ferai aujourd'hui.

En disant ces mots, elle fit venir Psyché, lui ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-cour du château. Là, sous une espèce de halle, étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains, lesquels on avoit donnés à la déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'étoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magasin, et touchoit le faîte. Cythérée dit à Psyché : Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoi sépare ces quatre sortes de grains; fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. Je m'en vais à Amathonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, et qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance. A ces mots elle monte sur son char, et laisse Psyché désespérée. En effet, ce commandement étoit un travail, non pas d'Hercule, mais de démon.

Sitôt que l'Amour le sut, il en envoya avertir la fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'étoit un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous les côtés.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Téthys, et l'Océan encore;
L'Indien dégarnit toutes ses régions;
Le Garamante envoie aussi ses légions;
Il en part du couchant des nations entières;
Le nord ni le midi n'ont plus de fourmilières;
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers;
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts;
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses;
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim :
Tout déloge; et la terre en tire de son sein.

L'éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd; le mont semble bouillir.
Déjà son tour décroît; sa hauteur diminue.
A la soudaineté [1] l'ordre aussi contribue.
Chacun a son emploi parmi les travailleurs :
L'un sépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau disparoît ainsi que par machine.
Quatre tas différents réparent sa ruine :
De blé, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux;
De mil, pour les pigeons manger délicieux;
De seigle, au goût aigret; d'orge rafraîchissante,
Qui donne aux gens du nord la cervoise engraissante.
Telles l'on démolit les maisons quelquefois :
La pierre est mise à part; à part se met le bois;
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En son être premier retourne l'assemblage :
Là sont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornements qui se sont conservés.

Les fourmis s'en retournèrent aussi vite qu'elles étoient venues, et n'attendirent pas le remerciement. Vivez heureuses, leur dit Psyché : je vous souhaite des magasins qui ne désemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses.

Quand Vénus fut de retour, et qu'elle aperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit; son chagrin fut encore plus grand. On n'osoit approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Graces qui ne s'enfuissent. Quoi! dit Cythérée en elle-même, une esclave me résistera! je lui fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher! Et qui craindra désormais Vénus? qui adorera sa puissance? car, pour la beauté, je n'en parle plus; c'est Psyché qui en est déesse. O destins, que vous ai-je fait? Junon s'est vengée d'Io et de beaucoup d'autres; il n'est femme qui ne se venge : Cythérée seule se voit privée de ce doux plaisir! si [2] faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'êtes pas encore à la fin, Psyché; mon fils vous fait tort; plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre.

Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Vénus s'étoit promis. A deux jours de là elle fit appeler Psyché; et, dissimulant son dépit : Puisque rien ne vous est impossible, lui dit-elle, vous irez bien au royaume de Proserpine. Et n'espérez pas m'échapper quand vous serez hors d'ici : en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très contente. Vous ferez mes compliments à la reine de ces lieux-là, et vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard; j'en ai besoin, comme vous le voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moi, sans tarder, ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point.

Psyché partit tout-à-l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la fée que son mari avoit fait venir : cette fée étoit dans le voisinage, sans que personne en sût rien. De peur de soupçon, elle ne tint pas long discours à notre héroïne. Seulement elle lui dit : Vous voyez d'ici une vieille tour; allez-y tout droit, et entrez dedans, vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte; elles se détourneront d'elles-mêmes.

Psyché remercie la fée, et s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla. Bonjour, Psyché, lui dit-elle; que votre voyage vous soit heureux! Ce m'est un très grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y étoit entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs chemins conduisent aux enfers; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter.

Psyché baissa aussitôt la vue; et, comme le faîte de la tour étoit découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros pa-

[1] Voyez ci-dessus, p. 456.

[2] *Pourtant il faut*, etc. Cet emploi de la particule *si* est bien fréquent dans La Fontaine.



quet de ficelle, un panier, avec deux deniers.

Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraie point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin voûté qui est dans le fond, et qui vous conduira jusqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Caron un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un vieillard qui n'a aucune considération pour les belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boiteux et n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci vous priera de lui donner, par pitié, un peu de ficelle, si vous en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera charge. Gardez-vous de lui accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piége que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre ficelle à une autre chose ; car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais, quand on en revient, il est impossible de les démêler ; ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette ficelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un : c'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne, à l'odorat, les morts d'avec les vivants ; car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux. Le portier laisse passer les premiers, et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous lui empâterez ses trois gueules en lui jetant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux démons des Champs-Élysées viendront au-devant de vous, et vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu, charmante Psyché, que votre voyage vous soit heureux !

Psyché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave ; et, pour abréger, elle arrive saine et sauve au-delà du labyrinthe, malgré les spectres qui se présentèrent sur son passage.

Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Styx gens de tous états arrivant de tous les côtés. Il y avoit dans la barque, lorsque la belle passa, un roi, un philosophe, un général d'armée, je ne sais combien de soldats, avec quelques femmes. Le roi se mit à pleurer de ce qu'il lui falloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets. Le philosophe, au contraire, loua les dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire, et dont il pouvoit alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputèrent entre eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du roi, ni aucune crainte du général, qui n'avoit pas son bâton de commandement. La chose alloit à se battre, et à renverser la nacelle, si Caron n'eût mis le holà à coups d'aviron. Les femmes environnèrent Psyché, et se consolèrent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que notre héroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap.

Aussitôt qu'elle fut sortie du labyrinthe, les deux démons l'abordèrent, et lui firent voir les singularités de ces lieux. Elles sont tellement étranges, que j'ai besoin d'un style extraordinaire pour vous les décrire.

Polyphile se tut à ces mots ; et, après quelques moments de silence, il reprit d'un ton moins familier :

Le royaume des morts a plus d'une avenue :
Il n'est route qui soit aux humains si connue,
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers ;
Tisiphone les tient incessamment ouverts.
La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
Mènent par tous endroits à ce triste passage ;
Et quand il est franchi, les filles du Destin
Filent aux habitants une nuit sans matin.
Orphée a toutefois mérité par sa lyre
De voir impunément le ténébreux empire.
Psyché par ses appas obtint même faveur :
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur :
Proserpine craignit de se voir détrônée,
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
L'esclave de Vénus, sans guide et sans secours,
Arriva dans les lieux où le Styx fait son cours.
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbère
Lui lançât des regards enflammés de colère.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vit ce qu'en ont tant d'auteurs enseigné.
Mille spectres hideux, les hydres, les harpyes,
Les triples Géryons, les mânes des Tityes.

Présentoient à ses yeux maint fantôme trompeur
Dont le corps retournoit aussitôt en vapeur.
Les cantons destinés aux ombres criminelles,
Leurs cris, leur désespoir, leurs douleurs éternelles,
Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchants,
La remplirent de crainte et d'horreur pour ces champs.
Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
Triste chef d'une troupe aux tourments condamnée,
S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,
Et par-tout rencontroit des feux continuels.
Tantale aux eaux du Styx portoit en vain sa bouche,
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche:
Et Sisyphe en sueur essayoit vainement
D'arrêter son rocher pour le moins un moment.
Là les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
Revoyoient leur cadette heureuse, et dans les bras,
Non d'un monstre effrayant, mais d'un dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
Le miroir se plaçoit toujours à l'opposite.
Pour les tirer d'erreur, leur cadette accourut;
Mais ce couple s'enfuit sitôt qu'elle parut.
Non loin d'elles Psyché vit l'immortelle tâche
Où les cinquante sœurs s'exercent sans relâche.
La belle les plaignit, et ne put sans frémir
Voir tant de malheureux occupés à gémir.
Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée:
Ixion souhaitoit le sort de Prométhée;
Tantale eût consenti, pour assouvir sa faim,
Que Pluton le livrât à des flammes sans fin.
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'ame
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes:
Là Mégère punit les langues indiscrètes,
Sur-tout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés,
Aux yeux de ses amants, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidents, domestiques perfides,
Y lassent sous les fouets les bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
L'amant chiche, et la dame au cœur intéressé;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle.

Vénus avoit obligé Mercure, par ses caresses, de prier, de la part de cette déesse, toutes les puissances d'enfer d'effrayer tellement son ennemie par la vue de ces fantômes et de ces supplices, qu'elle en mourût d'appréhension, et mourût si bien, que la chose fût sans retour, et qu'il ne restât plus de cette beauté qu'une ombre légère. Après quoi, disoit Cythérée, je permets à mon fils d'en être amoureux, et de l'aller trouver aux enfers pour lui renouveler ses caresses.

Cupidon ne manqua pas d'y pourvoir; et, dès que Psyché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire, comme je crois vous avoir dit, par deux démons des Champs-Élysées : ceux-là ne sont pas méchants. Ils la rassurèrent, et lui apprirent quels étoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentés. La belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eût du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avoit commise ne méritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à être femme.

En passant auprès des Champs-Élysées, comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Psyché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plupart. Ils étoient sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs poésies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser.

Enfin la belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la cour de ce dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenoient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché le cœur, que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie; car son mari regardoit déjà la belle d'une autre sorte qu'il n'a coutume de faire ceux qui approchent de son tribunal, et il ne tenoit pas à lui qu'il ne se défît de cet air terrible qui fait partie de son apanage. Surtout il y avoit du plaisir à voir Rhadamante se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques moments les souffrances et les plaintes des malheureux, afin que Psyché eût une audience plus favorable.

Voici à-peu-près comme elle parla, adressant sa voix tantôt à Pluton et à Proserpine conjointement, tantôt à cette déesse seule :

Vous sous qui tout fléchit, déités dont les lois
Traitent également les bergers et les rois;
Ni le desir de voir, ni celui d'être vue,
Ne me font visiter une cour inconnue :
J'ai trop appris, hélas ! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'esclave infortunée

Qu'à des larmes sans fin Vénus a condamnée.
C'est peu pour son courroux des maux que j'ai soufferts :
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte votre nom ; et c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, déesse aux traits si doux ;
On s'aperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
Plaire sans fard est chose aux déesses facile ;
A qui ne peut vieillir cet art est inutile.
C'est moi qui dois tâcher, en l'état où je suis,
A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.
La nature souvent n'est que trop libérale.
Plût au sort que mes traits, à présent sans éclat,
N'eussent jamais paru que dans ce triste état !
Mes sœurs les envioient : que mes sœurs étoient folles !
D'abord je me repus d'espérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima : je l'aimai sans le voir.
Je le vis, il s'enfuit, rien ne put l'émouvoir ;
Il me précipita du comble de la gloire.
Souvenirs de ces temps, sortez de ma mémoire.
Chacun sait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux
Je viens pour obtenir un fard si précieux.
Je n'en mérite pas la faveur singulière ;
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.
Vous connoissez ce dieu : qui ne le connoît pas ?
S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats,
D'une boîte de fard récompensez sa femme ;
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme !
Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
Celui qui pour sa part eut l'empire des cieux !

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ni démon ni ombre qui ne compatît au malheur de cette affligée, et qui ne blâmât Vénus. La pitié entra, pour la première fois, au cœur des Furies ; et ceux qui avoient tant de sujets de se plaindre eux-mêmes mirent à part le sentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de lui offrir une retraite dans ses états ; mais c'est un asile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup : la jalousie la possédoit tellement, que, sans considérer qu'une ombre seroit incapable de lui nuire, elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette personne, et de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psyché une boîte bien fermée, avec défense de l'ouvrir, et avec charge d'assurer Vénus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre héroïne, et le présent qu'on lui faisoit. Souvenez-vous, lui dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, et n'accusez pas Pluton de votre destin.

Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance, Psyché n'avoit garde d'y toucher : elle appréhendoit que, parmi un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions.

Aussitôt qu'elle eut atteint notre monde, et que, se trouvant sous ce conduit souterrain, elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui le soutenoient, la voilà tentée à son ordinaire. Elle eut envie de savoir quel étoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empêcher ? Elle seroit femme, et laisseroit échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diroient ces pierres ? Possible personne qu'elle n'étoit descendue sous cette voûte depuis qu'on l'avoit bâtie. Puis ce n'étoit pas une simple curiosité qui la poussoit ; c'étoit un desir naturel et bien innocent de remédier au dechet où étoient tombés ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses l'avoient tellement changée, qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. Il falloit abandonner les prétentions qui lui restoient sur le cœur de son mari, ou bien réparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Vénus ? Non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari ; les dieux le savoient : pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour, cela suffiroit. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Vénus l'avoit crue si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'étoit fort trompée : mais, qu'elle y touchât ou non, Cythérée l'en soupçonneroit toujours ; ainsi il lui seroit inutile de s'abstenir.

Psyché raisonna si bien, qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenoit : elle regardoit la boîte, y portoit la main, puis l'en retiroit, et l'y reportoit aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coutume, à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boîte en tremblant, et à peine l'eut-elle ouverte, qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fu-

mée noire et pénétrante qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre héroïne, et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente, que Psyché soupçonna d'abord quelque sinistre accident, d'autant plus qu'il ne restoit dans la boîte qu'une noirceur qui la teignoit toute.

Psyché alarmée, et se doutant presque de ce qui lui étoit arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la tour, et qu'elle se présenta à la porte, les épines qui la bouchoient, et qui s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psyché la première fois, ne la reconnoissant plus, l'arrêtèrent. La tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi! c'est vous, Psyché! Qui vous a teint le visage de cette sorte? Allez vite vous laver, et gardez bien de vous présenter en cet état à votre mari. Psyché court à un ruisseau qui n'étoit pas loin, le cœur lui battant de telle manière que l'haleine lui manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et, s'étant penchée, elle y aperçut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ni le nez ni la bouche comme l'ont celles que nous voyons, mais enfin c'étoit une More. Psyché, étonnée, tourna la tête pour voir si quelque Africaine ne se regardoit point derrière elle. N'ayant vu personne, et certaine de son malheur, les genoux commencèrent à lui faillir, les bras lui tombèrent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde.

Après s'être lavée long-temps sans rien avancer : O destins! s'écria-t-elle, me condamnerez-vous à perdre aussi la beauté? Cythérée, Cythérée, quelle satisfaction vous attend! Quand je me présenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront, je serai le déshonneur de votre cour. Qu'ai-je fait qui méritât une telle honte? ne vous suffisoit-il pas que j'eusse perdu mes parents, mon mari, les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs? Quoi! ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeassent? c'est une chose sitôt passée que la beauté des mortelles! la mélancolie seroit venue au secours du temps. Mais j'ai tort de vous accuser : c'est moi seule qui suis la cause de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible qui, non contente de m'avoir ôté les bonnes grâces de votre fils, m'ôte aussi le moyen de les regagner. Hélas! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur, et qui me fuira. Je l'ai cherché par tout l'univers, et j'appréhende de le trouver. Quoi! mon mari me fuira! mon mari qui me trouvoit si charmante! Non, non, Vénus, vous n'aurez pas ce plaisir ; et, puisqu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retirerai dans quelque désert où personne ne me verra! j'achèverai mes destins parmi les serpents et parmi les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable[1] pour me dévorer.

Dans ce dessein elle court à une forêt voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable. Là son occupation est de soupirer et de répandre des larmes : ses joues s'aplatissent, ses yeux se cavent ; ce n'étoit plus celle de qui Vénus étoit devenue jalouse : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie.

L'Amour commençoit alors à sortir ; et, comme il étoit guéri de sa colère aussi bien que de sa brûlure, il ne songeoit plus qu'à Psyché. Psyché devoit faire son unique joie ; il devoit quitter ses temples pour servir Psyché : résolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposoit plus de fin dans sa passion, ni dans le bon traitement qu'il avoit résolu de faire à sa femme. Son dessein étoit de se jeter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit il s'entretenoit de ces choses : la nuit venue, il continuoit, et continuoit encore pendant son sommeil. Aussitôt que l'aurore commençoit à poindre, il la prioit de lui ramener Psyché ; car la fée l'avoit assuré qu'elle reviendroit des enfers. Dès que le soleil étoit levé, notre époux quittoit le lit, afin d'éviter les visites de sa mère, et s'alloit promener dans le bois où la belle Éthiopienne avoit choisi sa retraite : il la trouvoit

[1] *Assez sensible à la pitié.* Le mot *pitoyable* s'emploie actuellement rarement dans ce sens, qui est cependant le sens propre.

propre à entretenir les rêveries d'un amant.

Un jour Psyché s'étoit endormie à l'entrée de sa caverne. Elle étoit couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, et encore un bras sur le mouchoir pour plus grande précaution, et pour s'empêcher plus assurément d'être vue. Si elle eût pu s'envelopper de ténèbres, elle l'auroit fait. L'autre bras étoit couché le long de la cuisse; il n'avoit pas la même rondeur qu'autrefois: le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, et laquelle ne mangeoit rien qui ne fût mouillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint? la délicatesse et la blancheur y étoient toujours.

L'Amour l'aperçut de loin: il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne étoit Psyché. Plus il approchoit, et plus il se confirmoit dans ce sentiment; car quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée? Quand il se trouva assez près pour considérer le bras et la main, il n'en douta plus: non que la maigreur ne l'arrêtât; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit être en meilleur état. La surprise de ce dieu ne fut pas petite; pour sa joie, je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos romanciers auroient fait seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher, ni seulement interrompre son sommeil: l'Amour s'y prit d'une autre manière. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psyché, et lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne; puis, usant de l'autorité d'un dieu et de celle d'un mari, il y imprima deux baisers.

Psyché étoit si fort abattue, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle aperçut l'Amour, elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émue qu'elle ne savoit à quoi se résoudre. L'état où elle avoit vu le dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisoit connoître que c'étoit un véritable baiser d'Amour, et non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit: mais de se montrer ainsi noire et défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur, il n'y avoit pas d'apparence.

Cependant l'Amour s'étoit approché de la caverne; et, repensant à l'ébène de cette personne qu'il avoit vue, il croyoit s'être trompé, et se vouloit quelque mal d'avoir pris une Éthiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre: Belle More, lui cria-t-il, vous ne savez guère ce que je suis, de fuir ainsi; ma rencontre ne fait pas peur. Dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces; peu de gens y viennent que pour aimer: si c'est là ce qui vous amène, j'ai de quoi vous satisfaire. Avez-vous besoin d'un amant! je suis le dieu qui les fais. Quoi! vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez! Hélas! dit Psyché, je ne vous fuis point, j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'appréhende que vous ne fuyiez vous-même.

Cette voix si douce, si agréable, et autrefois familière au fils de Vénus, fut aussitôt reconnue de lui. Il courut au coin où s'étoit réfugiée son épouse. Quoi! c'est vous! dit-il, quoi! ma chère Psyché, c'est vous! Aussitôt il se jeta aux pieds de la belle. J'ai failli, continua-t-il en les embrassant: mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui étoit née pour ne connoître que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point: et je n'ai pas renversé le ciel et la terre pour l'empêcher! je n'ai pas ramené le chaos au monde! je ne me suis point donné la mort, tout dieu que je suis! Ah! Psyché, que vous avez de sujets de me détester! Il faut que je meure et que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose.

Psyché chercha une de ses mains pour la lui baiser. L'Amour s'en douta; et se relevant: Ah! s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes! Je sais les sentiments que vous avez eus; toute la nature me les a dits: il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce monstre qui étoit indigne de votre amour. Et comme elle lui avoit trouvé la main: Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs; je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psyché, ma chère Psyché, dites-moi, à quoi me condamnez-vous? Je vous condamne à être aimé de votre Psyché éternellement, dit notre héroïne; car que vous l'aimiez, elle auroit tort de vous en prier: elle n'est plus belle.

Ces paroles furent prononcées avec un ton

de voix si touchant, que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché; et, pressant cette main entre les siennes, il se tut long-temps, et par ce silence il s'exprima mieux que s'il eût parlé : les torrents de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient su faire. Psyché, charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en savoit tous les traits. Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer : le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employoit l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amants heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir!

A cette exclamation, Polyphile, tout transporté, laissa tomber l'écrit qu'il tenoit; et Acanthe, se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gelaste leur dit avec un sourire moqueur : Courage, messieurs les amants! voilà qui est bien, et vous faites votre devoir. Oh! les gens heureux, et trois fois heureux que vous êtes! Moi, misérable! je ne saurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis, ramassant le papier de Polyphile : Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit; achevez Psyché, et remettez-vous. Polyphile reprit son cahier, et continua ainsi :

Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers : je passe légèrement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'antre, afin qu'il apprît le changement qui étoit survenu en son visage, et pour y apporter remède s'il se pouvoit. Psyché lui dit en riant : Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la satisfaction de vous voir lorsque je vous l'ai demandée; je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, et avec bien plus de raison que vous n'en aviez : mais j'aime mieux me détruire dans votre esprit, que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remède à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec votre mère, et vous fait abandonner le soin des mortels et la conduite de votre empire. En disant ces mots, elle lui donna la main pour le mener hors de l'antre.

L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit, et lui jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle; car ce n'étoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'étoit son esprit, et son ame par-dessus tout.

Quand ils furent sortis de l'antre, et que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. Je vous l'avois bien promis, lui dit-elle, que cette vue seroit un remède pour votre amour : je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire; que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens ne doit point entrer dans une belle ame, et est indigne qu'on y réponde; c'est aimer comme aiment les animaux, au lieu qu'il faudroit aimer comme les esprits détachés des corps. Les vrais amants, les amants qui méritent que l'on les aime, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état : ils s'affranchissent de la tyrannie du temps; ils se rendent indépendants du hasard et de la malignité des astres : tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle; il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir; c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant : et d'autres raisons très belles et très peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles, il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grace que j'en sois une.

L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jeta à son cou. Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de

teint, mais il n'a nullement changé de traits : et ne comptez-vous pour rien le reste du corps ? Qu'avez-vous perdu de lis et d'albâtre en comparaison de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Vénus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoiqu'il soit petit, la rendra contente, et nous réconciliera les uns et les autres : sinon j'aurai recours à Jupiter, et je le prierai de vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendoit de moi, vous seriez déja ce que vous étiez lorsque vous me rendîtes amoureux ; ce seroit ici le plus beau moment de vos jours : mais un dieu ne sauroit défaire ce qu'un autre dieu a fait ; il n'y a que Jupiter à qui ce privilége soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lis, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai périr la race des animaux et des hommes. Que feront les dieux après cela ? Pour les roses, c'est mon affaire ; et pour l'embonpoint, la joie le ramènera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse.

Psyché se fût jetée à ses pieds, si elle n'eût su comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant : Si je pouvois être votre femme sans être blanche, cela seroit bien plus court et bien plus certain.

Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour ; je l'ai juré par le Styx : mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous présenter à Vénus.

Psyché se laissa conduire, bien qu'elle eût beaucoup de répugnance à se montrer, et peu d'espérance de réussir. La soumission aux volontés de son époux lui fermoit les yeux : elle se seroit résolue, pour lui complaire, à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales aventures de son voyage, la merveille de cette tour qui lui avoit donné des adresses ; l'Achéron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, et les trois gueules de son portier ; les fantômes qu'elle avoit vus, la cour de Pluton et de Proserpine ; enfin son retour, et sa curiosité qu'elle-même jugeoit très digne d'être punie.

Elle achevoit son récit quand ils arrivèrent à ce château qui étoit à mi-chemin de Paphos et d'Amathonte. Vénus se promenoit dans le parc. On lui alla dire de la part de l'Amour qu'il avoit une Africaine assez bien faite à lui présenter : elle en pourroit faire une quatrième Grace, non seulement brune comme les autres, mais toute noire.

Cythérée rêvoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils étoit malade, et qui, tout considéré, n'étoit pas un crime ; aux peines à quoi elle avoit condamné la pauvre Psyché, peines très cruelles, et qui lui faisoient à elle-même pitié. Outre cela, l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colère, de façon que rien ne l'empêchoit plus de se rendre à la raison. Elle étoit dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses.

Cependant toute la cour de Vénus étoit accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'étoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa vue causât, on y prenoit du plaisir ; et on auroit bien donné une demi-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eût changé son air, soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux et les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les graces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Néanmoins ce visage d'Éthiopienne enté sur un corps de Grecque sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette cour la considéroit comme un très beau monstre, et très digne d'être aimé. Les uns assuroient qu'elle étoit fille d'un blanc et d'une noire ; les autres, d'un noir et d'une blanche.

Quand elle fut à quatre pas de Vénus, elle mit un genou en terre. Charmante reine de la beauté, lui dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée.

Tout le monde la reconnut aussitôt. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, et dissimulèrent leur joie de peur d'irriter Vénus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sauriez croire combien elle étoit aimée dans cette cour. La plupart des gens avoient résolu de se cantonner, à moins que Cythérée ne la traitât mieux.

Psyché remarqua fort bien les mouvements que sa présence excitoit dans le fond des cœurs, et qui paroissoient même sur les visages ; mais

elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte : Proserpine m'a donné charge de vous faire ses compliments, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, et je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a méritée.

Vénus, jetant les yeux sur Psyché, ne sentit pas tout le plaisir et la joie que sa jalousie lui avoit promis. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportoit, si bien que, passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre héroïne, puis l'embrassa. Je me rends, dit-elle, Psyché; oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moi, et vous faire une satisfaction assez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure que Vénus, aussi bien que vous êtes déja plus belle; ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, et allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos. Puis, se tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi, et faites-la reposer ensuite, je l'irai voir en son lit.

La déesse n'y manqua pas, et voulut que notre héroïne couchât avec elle cette nuit-là; non pour l'ôter à son fils : mais on résolut de célébrer un nouvel hymen, et d'attendre que notre belle eût repris son teint. Vénus consentit qu'il lui fût rendu; même qu'un brevet de déesse lui fût donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter.

L'Amour ne perd point de temps, et, pendant que sa mère étoit en belle humeur, s'en va trouver le roi des dieux. Jupiter, qui avoit appris l'histoire de ses amours, lui en demanda des nouvelles; comme il se portoit de sa brûlure; pourquoi il abandonnoit les affaires de son état. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenoit.

Mon fils, lui dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Éthiopienne chez votre mère : le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut : j'ai fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point, le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déja nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et mal encensés. Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune, que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

Que vous importe? reprit l'Amour : votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille; Junon, de mauvaise humeur; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour; Minerve est toujours armée; Diane nous rompt la tête avec sa trompe : on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières; mais elles sont si farouches, qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie. Pomone est ennemie de l'oisiveté, et a toujours les mains rudes. Flore est agréable, je le confesse; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures. L'Aurore se lève de trop grand matin, on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous réjouisse, encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythère, ou Amathonte. Comme Psyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera

pas un petit ornement pour votre cour. Ne craignez point que les autres lui portent envie : il y a trop d'inégalité entre ses charmes et les leurs. La plus intéressée c'est ma mère, qui y consent.

Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'apothéose, par une petite inclination de tête qui ébranla légèrement l'univers, et le fit trembler seulement une demi-heure.

Aussitôt l'Amour fit mettre les cygnes à son char, descendit en terre, et trouva sa mère qui elle-même faisoit office de Grace autour de Psyché, non sans lui donner mille louanges et presque autant de baisers. Toute cette cour prit le chemin de l'Olympe, les Graces se promettant bien de danser aux noces.

Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'apothéose : je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux ; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bientôt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les dieux et les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des temples sous le nom de la Volupté.

O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendroient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence !
Par toi tout se meut ici-bas.
C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine :
Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'état, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si, pour fruit de nos veilles,
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servoit de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
Pourquoi sont faits les dons de Flore,
Le Soleil couchant et l'Aurore,
Pomone et ses mets délicats,
Bacchus, l'ame des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries ?
Pourquoi tant de beaux-arts, qui tous sont tes enfants ?
Mais pourquoi les Chloris aux appas triomphants,
Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre desir
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi ;
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté ;
Car trente ans ce n'est pas la peine.

Polyphile cessa de lire. Il n'avoit pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout-à-fait à ses trois amis.

Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion ?

Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acanthe, mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et sur-tout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. En effet, il y avoit très long-temps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

Il sembloit qu'il se fût paré
Pour plaire aux filles de Nérée ;
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air étoit peint de cent couleurs :
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de nuances.
Aucune vapeur ne gâtoit,
Par ses malignes influences,
Le plaisir qu'Acanthe goûtoit.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.

FIN DES AMOURS DE PSYCHÉ.

ADONIS,

POËME. — 1669.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR LE POËME D'ADONIS.

Le poëme d'Adonis est une des premières productions de La Fontaine. Il le présenta en manuscrit à Fouquet en 1658, avec une épître dédicatoire en prose, que l'on trouvera dans les œuvres diverses. C'est sur la poésie héroïque, qui étoit alors en vogue, que se dirigèrent les premiers efforts de la muse naissante de notre poëte. Depuis, ayant mieux connu la nature de son génie, il publia des contes et des fables, et ne fit paroître son poëme d'Adonis qu'à la suite du roman de Psyché, et en 1669, lorsqu'il étoit âgé de quarante-huit ans. Voilà pourquoi il dit, dans son avertissement, que lorsqu'il conçut le dessein du poëme d'Adonis, il s'étoit toute sa vie exercé au genre de poésie qu'on nomme héroïque. Il réimprima de nouveau ce poëme deux ans après, en 1671, dans le recueil des *Fables nouvelles et autres poésies*, avec un avertissement différent de celui de la première édition, mais dont le commencement et la fin sont semblables. Ce second avertissement a été inconnu à tous les éditeurs de La Fontaine, et se trouve réimprimé ici pour la première fois dans ses œuvres complètes. Nous avons aussi collationné soigneusement le texte de ce poëme avec la seconde et dernière édition donnée par La Fontaine, et nous avons, par ce moyen, fait disparoître quelques fautes que les éditeurs y avoient introduites.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION EN 1669.

Il y a long-temps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de poésie que nous nommons héroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. En quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de ne le point séparer de Psyché. Je joins aux amours du fils celles de la mère, et j'ose espérer que mon présent sera bien reçu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille. Pour moi, qui lui dois les plus doux moments que j'ai passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de célébrer ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION EN 1671.

Il y a long-temps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé à ce genre de poésie que nous nommons héroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. Je l'avois fait marcher à la suite de Psyché, croyant qu'il étoit à propos de joindre aux amours du fils celles de la mère. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisois tort à l'Adonis. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes; mais je m'imagine que le public se soucie très peu d'en être informé; ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des poëmes à présent, que j'ai toujours craint que celui-ci ne reçût un mauvais accueil et ne fût enveloppé dans la commune disgrace : il est vrai que la matière n'y est pas sujette. Si d'un côté le goût du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui ferment

l'entrée de leur cabinet aux divinités que j'ai coutume de célébrer? il n'est pas besoin que je les nomme, on sait assez que c'est l'Amour et Vénus; ces puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eus. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille; pour moi qui lui dois les plus doux moments que j'ai passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de raconter ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

ADONIS,

POËME.

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre;
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre :
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les zéphyrs, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros;
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hom- [mage:
Trop heureux si j'osois compter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts!
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais;
Ne le dédaignez pas : lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.
Aux monts idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.
Sous ces ombrages verts loge la Solitude.
Là le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités, s'exerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux :
Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas;
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras [1].
Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphe qui cache enfin sa tête dans la nue,
Par un charmant récit amusant l'univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son ame une ardeur violente :
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau faire.
Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lu- [mière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau;
Couché sur des gazons, il rêve, au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne, et le confond;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avoit abandonné ses cheveux aux zéphyrs;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace, plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit, Aminte : une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle;
Et, s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
Le sort seroit douteux entre Vénus et vous.

[1] Selon la tradition la plus commune, Adonis fut le fruit du commerce incestueux de Myrrha avec son père Cynire. (Voyez Ovide, *Métam.*, liv. X, fab. x, v. 503.) Hygin, fable LVIII, nomme Smyrne la fille de Cynire, mère d'Adonis. Une autre tradition nommoit Theios le père d'Adonis; mais toutes disent que ce père étoit roi d'Assyrie : ce qui prouve que cette fable a une origine orientale. (Voyez Apollodore, liv. III, § IV; Antoninus liberalis, *Narrat.* 34; Oppien, *Halieut.* III, v. 405; Lucien, *de la Déesse de Syrie*, c. VI; et Pindare, *Pyth.* II, v. 27 et 28.

Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son ame rassurée :
Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect ;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine.
Je les quitte pour toi ; vois si tu veux m'aimer.
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
O dieux ! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe ?
Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge !
Charmante déité ; vous dois-je ajouter foi ?
Quoi ! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi ?
Il me seroit permis d'aimer une immortelle !
Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle ;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose :
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose :
Tout est né pour aimer. Ainsi parle Vénus ;
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus,
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis ?
Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines ;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines :
Il desire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
Tous deux de leur amour semblent douter encore ;
Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments.
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent !
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé,
Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
Écho, qui ne tait rien, vous conta ces amours ;
Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds :
Faites que j'en retrouve au temple de mémoire
Les monuments sacrés, source de votre gloire,
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent passer aux derniers des humains !
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants ;
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage :
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachoient au héros leurs regards languissants.
Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs pei-
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines, [nes ;
Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
Suivoient les longs replis du cristal vagabond,
Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux et leur course ;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger ;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansoient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais [1] l'émail d'une prairie,
Les a vus a l'envi fouler l'herbe fleurie !
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux !
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée ;
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soins de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui causa de douleurs !
Un jour que son amant la voyoit tout en pleurs,
Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?
Vous aurois-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus ?
Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;
Adonis tâcheroit en vain de me déplaire :
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère.
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :
Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint ;
Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un cœur plein de constance ;
Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux nymphes de ces bois :
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.

[1] Rayons.

Sur-tout de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions;
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons!
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes.
Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
Que deviendrois-je, hélas! si le sort rigoureux
Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux!...
Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes.
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs où leur ame se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus!
Adonis voit un char descendre de la nue:
Cythérée y montant disparoît à sa vue.

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs.
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts.
Les Vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine:
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
Ce que naguère il eut de plaisir et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil:
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu:
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse;
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramène leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne,
De sanglots redoublés sa demeure résonne.
Cet amant toujours pleure, et toujours les zéphyrs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède.
Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'amour,
Ce plaisir occupoit les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage [ge.
Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de ra-
Ce tyran des forêts porte par-tout l'effroi;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi:
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille:
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets;
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès:
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible;
Il habite en un fort, épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort qu'il porte au sein de tous:
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices.
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle blessure!

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avoit ouvert les portes d'orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble:
Jamais tant de héros ne s'étoient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil;
La déesse des bois n'est point si matinale:
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets;
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'auroit pas sitôt traversé l'onde noire.
Comment l'auroit-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps;
L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle:
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
Phlègre accourt, et Mimas, Palmyre aux blonds cheveux,

Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar;
Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse :
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocents?
On ne l'instruisit point à manier la laine;
Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,
Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur
Eût pu se garantir d'amour comme de peur!
On la voit arriver sur un cheval superbe
Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe;
D'une charge si belle il semble glorieux :
Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux :
D'une fatale ardeur déja son front s'allume;
Il marche avec un air plus fier que de coutume.
Tel Apollon marchoit quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le ciel en retentit, les échos se confondent,
De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes :
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale :
Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser; du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir;
Rien ne sauroit encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryope la première évente sa demeure :
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris :
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête;
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur :
Mais le fier animal n'a point encor de peur.

Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe,
Ne peut plus retenir son ardeur violente :
Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents;
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrières,
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons;
D'haleine en le suivant manquent les aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la [race
Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris :
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage :
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête.
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête :
Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, son sang devient glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte :
Sur les traits des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre :
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
Le sanglier coupe l'arbre; et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie :
Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.
Conterai-je en détail tant de puissants efforts,
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire?
Seules vous les savez, ô filles de Mémoire :
Venez donc m'inspirer; et, conduisant ma voix,
Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est [1] prête à se lancer.
Un mâtin les devance, et se jette en leur place;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux :
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire;
Ses flancs sont décousus; et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.

Cependant le sanglier passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées!
Combien en coupe-t-il! Que d'hommes terrassés!
Que de chiens abattus, mourants, morts, et blessés!
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.

[1] Solécisme que La Fontaine auroit pu facilement éviter.

Tel passe un tourbillon, messager de l'orage;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile :
En vain du coup fatal il veut se détourner;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche;
L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui déco-
Le fer ou se rebouche [1], ou ne fait qu'entamer [che :
Sa peau, que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre :
Certain de succomber, il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente.
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie;
L'ardeur qu'ils témoignoient est bientôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'est pas du sanglier que son cœur craint les
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable; [coups,
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,
Elle voit son amant poussé d'un beau desir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
Quoi! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres!
Non, non; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.
Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole;
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes :
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmire et lui l'amazone se lance :
Palmire craint pour elle, et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger,
Toutefois à Palmire il porte un coup léger;
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte, elle suit, inquiète et tremblante :
Le coup est sans danger; cependant les esprits,
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmire un effort inutile.
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile;
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler :
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours,
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avoient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire;
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire :
A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'étoit fait un passage;
Et, courant vers son fort, il se lançoit parfois
Aux chiens, qui dans le ciel poussoient de vains abois.
On ne l'ose approcher; tous les traits qu'on lui lance,
Étant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux :
Mais Capys l'arrêtant s'écrie : Où courez-vous?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez; il vient à vous, ô dieux!
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort.
A ces mots dans les airs le trait se fait entendre :
A l'endroit où le monstre a la peau le plus tendre
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros; mais il sait éviter

[1] On s'émousse. Le mot reboucher a actuellement une tout autre signification; mais celle que lui donne ici La Fontaine est la seule qui se trouve indiquée dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie.

Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudroient lancer leurs
Mais peut-être Adonis en recevroit l'atteinte. [dards.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants;
Détournez de vos noms un éternel reproche:
Vos efforts sont trop lents, déja le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments!
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire!

Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers:
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts:
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte,
On n'en voit que les traits; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présents de Flo-
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore, [re,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue:
Il cherche encore un coup la lumière des cieux;
Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle ame
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.

Prêtez-moi des soupirs, ô Vents, qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours;
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu:
On ne le peut fléchir; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accents;
Son désespoir éclate en regrets impuissants;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes;
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes.
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie:
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!
Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte!
Hélas! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte:
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres!
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres?
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes:
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure[1].
Quoi! vous me refusez un présent si léger!
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,

[1] Ceci est imité d'Ovide, dans le discours que ce poëte prête à Orphée, lorsqu'il supplie les divinités de l'enfer de lui rendre son épouse, *Métam.*, l. X, vers 29.

Per ego hæc loca plena timoris,
Per Chaos hoc ingens, vastique silentia regni,
Eurydices, oro, properata retexite fila.
Omnia debemur vobis: paulumque morati,
Serius aut citius sedem properamus ad unam.
Tendimus huc omnes, hæc est domus ultima: vosque
Humani generis longissima regna tenetis.
Hæc quoque, cum justos matura peregerit annos,
Juris erit vestri.

ıos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes;
tes, qui tant de fois avez vu mon amant
aconter des yeux son fidèle tourment,
ĸ amis du repos, demeures solitaires,
l'un trésor si rare étiez dépositaires,
rts, rendez-le-moi : deviez-vous avec lui
ɾrir chez vous le monstre auteur de mon ennui?
ı ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame;
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme :
Je ne te verrai plus; adieu, cher Adonis!

Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes :
Zéphyre en soupira : le jour voila ses charmes;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit :
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

FIN DU POËME D'ADONIS.

LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC,

POËME. — 1673.

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE BOUILLON[1],

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse éminentissime ne refusera pas sa protection au poëme que je lui dédie : tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui : mais, si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage ; je voudrois que cette idylle, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas ces beautés divines, et les graces de cette langue que parloit le peuple prophète. La lecture des livres saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté, et plus de force que n'en ont les Virgile et les Homère. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus ; ignorez-vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang ? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer ; tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talents que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchaînés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait ; et nous l'avons vu, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du ciel, et le monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'arbitre de l'Europe, ont concouru de faveurs et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seroient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME[2],

Le très humble, et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

[1] Il étoit duc d'Albret, et beau-frère de la duchesse de Bouillon. Voyez sur ce qui le concerne notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*.

[2] Chardon de La Rochette assure que La Fontaine fut obligé de supprimer la première édition de son poëme de Saint Malc, parceque dans la souscription de cette épître dédicatoire il avoit induement donné au cardinal de Bouillon le titre d'*altesse sérénissime*. Cette assertion peu probable nous montre du moins que les choses les plus indifférentes en apparence ont leur degré d'importance, et que les éditeurs de notre poëte ont eu tort de retrancher cette souscription, que nous rétablissons ici d'après la première édition ; Paris, 1673, in-8o de cinquante pages, chez Claude Barbin. Le savant Adry, dans une note manuscrite qui se trouve en tête de notre exemplaire de cette première édition, nous apprend que ce fut La Fontaine lui-même qui la supprima, parcequ'il se proposoit de retoucher ce poëme et de le publier de nouveau sous le format in-4o, projet qu'il n'a jamais exécuté. Ceci explique parfaitement pourquoi ce livret est si rare.

LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC,

POËME.

Reine des esprits purs, protectrice puissante,
Qui des dons de ton fils rends l'ame jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence, ou bien le repentir ;
Mère des bienheureux, Vierge, enfin, je t'implore.
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore ;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire[1].

[1] La Fontaine, qui avoit déja consenti à laisser paroître sous

Je chante d'un héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
Des favoris du ciel autrefois habités.
Les lions et les saints ont eu même demeure.
Là Malc prioit, jeûnoit, soupiroit à toute heure;
Pleuroit, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur
A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.
Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivoit sous les conseils d'un saint plein de sagesse,
Conservoit avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune saint succombe;
Croit qu'on peut en jouir sans être criminel;
Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;
Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,
Les membres du Seigneur et leur chef en partage.
Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints!

Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse
Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensés par d'avares parents;
Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste
A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,
Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux
Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.

Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
Où vous exposez-vous? et qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter?
De triompher toujours seriez-vous bien capable?
Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;
Sinon votre imprudence a déja mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces:
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
Fuyez l'or; mais fuyez encor d'autres appas:
On ne sort, qu'en fuyant, vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?
Quoi! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!
A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.

Malc le quitte en pleurant; triste et funeste absence!
Il abandonne au sort sa fragile innocence;
S'engage en des chemins pleins de périls et longs.
D'Édesse à Béroé sont de vastes sablons:
L'astre dont les clartés sont esclaves du monde
Parcourt avec ennui cette plaine inféconde:
S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.
Maint Arabe voisin y portoit la terreur.
Du passant égorgé le corps sans sépulture
D'un ventre carnassier devenoit la pâture.
On voyoit succéder, en ces cruels séjours,
Aux brigands les lions, aux lions les vautours.
Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence.
La fortune joint Malc à des gens sans défense:
Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfants aux cœurs déja captifs.
Ils traversoient la plaine aux zéphyrs inconnue:
Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue,
Milice du démon, gens hideux et hagards,
Engeance qui portoit la mort dans ses regards.
La cohorte du saint d'abord est dispersée:
Équipages, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,
A l'aspect du milan qui menace ses jours.
Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages
Écarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les compagnons de Malc, épandus par ces champs,
Tomboient sans résister sous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur régnoit en ce spectacle;
La proie apportoit seule au meurtre de l'obstacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funestes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.
L'amant et la compagne à ses vœux destinée
Quittoient le doux espoir d'un prochain hyménée:
Malheureux! l'un fuyoit; on eût vu ses amours
Lui tendre en vain les bras implorant son secours.

Une dame encor jeune, et sage en sa conduite,
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
Le mari se sauva regrettant sa moitié:
La femme alla servir un maître sans pitié;
Au chef de ces brigands elle échut en partage.
Cet homme possédoit un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison
Vendoit à ses voisins le croît et la toison.
Notre héros suivit la dame en servitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher directeur et ses sages avis,
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
Forêts, s'écrioit-il, retraites du silence,
Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques cités d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.
Ne vous verrai-je plus? Quoi! Songe, tu t'envoles!
O Malc! tu vois le fruit de tes desseins frivoles!

son nom le recueil de *Poésies chrétiennes et diverses* de M. de Brienne, composa le poëme de Saint Malc, d'après les instances de Messieurs de Port-Royal. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*.

Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.
Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.
Cependant des brigands la proie est entassée.
On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphants.
Leur chef voulut que Malc adorât ses enfants,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques.
Un Arabe exigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule [1].
Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatants,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère :
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages;
Lui-même il se fuyoit; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,
Ils ne paroissoient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étoient fuis avec soin de nos nouveaux bergers;
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du Sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.

Dès que l'aube empourproit les bords de l'horizon,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.
Des cèdres le couvroient d'ombrages toujours verts :
Ils défendoient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres,
Mêloit son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains;
A peine le soleil en savoit les chemins.
La bergère cherchoit les plus vastes campagnes :
Là ses seules brebis lui servoient de compagnes :
Les vents en sa faveur leur offroient un air doux :

[1] Il nous semble que le récit de saint Malc, tel que saint Jérôme le rapporte, ne dissimule rien. Le voici : *Pervenimus ad interiorem solitudinem ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus.* Nous faisons cette remarque précisément parceque La Fontaine a suivi très exactement le récit de saint Malc. Il s'est montré en vers historien exact, et n'a pas usé ici du privilége qu'Horace accorde aux poëtes.

Le ciel les préservoit de la fureur des loups,
Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formoient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,
Présentoient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposoit ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeoit sur ses traits.
Sa beauté lui donnoit d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes :
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des cieux,
Le soleil se chargeoit de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre ame est agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère en extase ravie
Prioit le saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veilloient sur son troupeau.
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassoient l'esprit, et pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filoit la laine.
Pendant qu'elle goûtoit ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant,
Que vous êtes heureux, peuple doux! disoit elle;
Vous passez sans pécher cette course mortelle.
On loue en vous voyant celui qui vous a faits :
Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,
Laissons languir sa gloire, et d'un foible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paissez; cueillez l'herbe et les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présents : inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorants?
Tels étoient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli :
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
Dieu tout bon, disoit Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante;
Son exemple est puissant; ses yeux le sont aussi :

De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.

Le ciel combloit de dons cette humble modestie.
L'ame de nos bergers du péché garantie
Ne se contentoit pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, disoient-ils, jusque-là mérité?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance:
Nos délices feront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfants pour rivaux?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester:
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice.

Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéroient aussi bien que leurs
L'Arabe en profitoit sans en savoir la cause. [cœurs.
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourroient enfin soustraire à l'esclavage;
Qu'il falloit joindre aux fers les nœuds du mariage:
Leur amour lui seroit un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un présent
Augmenteroient ses biens, l'auroient encor pour mal-
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être [tre.
Afin que ce bienfait enchaîne un innocent?
Et ne se sauroit-il affranchir en naissant?
L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
Donne aux chastes bergers une alarme imprévue;
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.

Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette er-
Celle que tu me veux joindre par l'hyménée [reur:
D'un légitime époux suivoit la destinée.
Tu la lui vins ravir; tu le pus par ta loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire:
Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
Laisse nous résister à ton vouloir impur.
Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.
Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle?
Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchants?

L'Arabe à ce discours se sent transporté d'ire.
Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire!
Meurs ou cède; obéis, et garde désormais
De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais.
Aussitôt de son glaive il dépouille la lame:
Et Malc épouvanté s'approche de la dame.
Le soir on les enferme en un lieu sans clartés:
Leur mariage n'eut que ces formalités.
On n'y vit point d'hymen ni de Junon paroître.
Frivoles déités qui nous devez votre être,
Vous n'accourûtes pas: comment l'auriez-vous pu?
Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.
Notre couple étant seul eut recours aux prières.
Tous deux avoient besoin de graces singulières.
Ils ne s'étoient point vus encor dans ces dangers:
Non que, portant leurs pas loin des autres bergers,
L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée
Ne s'écartoit jamais de la divine loi.
Le berger cette nuit se défia de soi.
Sa crainte, incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie:
Et le même couteau qui dans mille besoins
L'aidoit à s'acquitter de ses champêtres soins;
Ce couteau, dis-je, alloit du saint couper la trame:
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son ame,
S'en alloit de sa main la livrer au démon;
Fureur qui n'étoit pas indigne de pardon.

La lueur de l'acier avertit la bergère.
Que vois-je? cria-t-elle. O ciel! qu'allez-vous faire?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toujours présent, et toujours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus: notre ame est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée.
Malgré nous désormais nous vivrons en commun;
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus
Hélas! qui l'auroit cru que cette inquiétude [qu'un.
Nous chercheroit au fond d'une âpre solitude!
J'appréhende à la fin que le ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre époux nous semblera légère.

Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère:
Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance?
Votre soupçon m'outrage; et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maître,
Êtes-vous mon époux? et le pouvez-vous être?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.

Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis[1] : j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrois-je maintenant le perdre par un crime?
Non, Malc; je ne crois pas que le ciel le souffrît.
Il m'en empêcheroit, quelque appât qui s'offrît.
Ne craignez plus, vivez; l'Éternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne?
Votre corps est à lui; ses mains l'ont façonné:
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource!
Toute faute s'expie; on peut pleurer encor:
Mais on ne peut plus rien, s'étant donné la mort.
Vivez donc; et tâchons de tromper ces barbares.

Le saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grace au ciel, et louer cette sœur
Dont la sagesse étoit égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes:
Dieu leur fit employer en prières ardentes
Des moments que l'on croit innocemment perdus
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.

Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie.
Là montrant aux bergers une apparente joie,
Les larmes, les soupirs, et les austérités,
Quand ils se trouvoient seuls faisoient leurs voluptés.
En eux-mêmes souvent ils cherchoient des retraites.
On ne s'aperçut point de ces peines secrètes.
Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal.
Aucun plaisir au leur ne sembloit être égal.
On se le proposoit tous les jours pour exemple;
Et lorsque deux époux étoient conduits au temple,
Que le ciel, disoit-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler!

Le saint couple à la fin se lasse du mensonge;
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints:
Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offen- [se.

Malc à ces sentiments donnoit un jour des pleurs:
Les larmes qu'il versoit faisoient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
L'une poussoit un faix; l'autre prêtoit son dos:
L'amour du bien public empêchoit le repos.
Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité[1].
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire;
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
L'exemple, le conseil, et le travail des mains,
Me pouvoient rendre utile à des troupes de saints:
Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage;
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
Le monde a bien besoin que Malc respire encor!
Vil esclave, tu mens pour éviter la mort!
Que ne résistois-tu, quand on força ton ame
A se voir exposée aux beautés d'une femme?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie?

Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots:
Ma sœur, je me souviens que vos sages propos
Déja plus d'une fois m'ont retiré de peine.
Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeais à l'état où le sort nous réduit.
Quelle est de nos travaux l'espérance et le fruit?
Rien que de prolonger le cours de nos misères,
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
Nous y vivons pour vivre; est-ce assez? dites-moi.
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
Et qu'un père à-la-fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes:
Il nous a dégagés de cent piéges funestes.
Sa grace est notre guide ainsi que notre appui:
Nous ne persévérons dans le bien que par lui.
Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
Ici le jour finit, et puis il recommence,

[1] Il y a *je la suis* dans la première édition et dans celle des *OEuvres diverses* de 1729, et c'est ainsi qu'a écrit La Fontaine. Dans les éditions modernes on a mis *je le suis*, ce qui est plus conforme à la règle des grammairiens; mais on sait que madame de Sévigné, malgré les remontrances de Ménage, se montroit sciemment rebelle à cette règle.

[1] Cette description du travail des fourmis est traduite du récit de saint Malc dans saint Jérôme. Mathieu Marais, qui ignoroit cela, y a vu une preuve du génie observateur de La Fontaine. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*.

Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeu- [res?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passois à louer l'arbitre de mon sort :
Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde :
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repens pas de les avoir suivis.
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes.
Vous êtes exposée aux malices des hommes.
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittés?
Ah! si vous jouissiez de leur douceur exquise!
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise :
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur?
Brisons ses fers; fuyons sans avoir de scrupule :
Le mal est bien plus grand lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le ciel : ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur.
Il se tut. Aussitôt la prudente bergère
Approuve les conseils que le saint lui suggère.
Il fait choix de deux boucs les plus grands du trou- [peau,
Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser les ondes
Dont il falloit franchir les barrières profondes.
Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.
Ils avoient achevé quatre stades à peine,
Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête; et, voyant que leur maître les suit,
Se pressent, mais en vain; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
Triste séjour de l'ombre : en ses détours obscurs
Régnoit une lionne hôtesse de ses murs.
Elle y conçut un faon, unique et tendre gage
Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
Mère nouvellement, on l'eût vue allaiter
Celui qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vue? à peine la lumière
Osoit franchir du seuil la démarche première.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée :
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée;
Ils cherchent quelque coin en tâtant et craintifs.
L'Arabe croit déja tenir ses fugitifs.
Il n'avoit avec lui pour escorte et pour guide
Qu'un esclave fidèle, adroit, et peu timide.
Va me quérir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimeterre au poing l'esclave entre avec bruit.
La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abat, et le déchire.
De son séjour si long le maître est étonné;
Et d'un courroux aveugle aussitôt entraîné,
Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
Quoi! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde!
Enfants de l'infortune, esprits nés pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents
Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirants
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans :
Mais des suppôts de Bel l'ame aux feux consacrée,
Victime nécessaire à l'enfer est livrée.
Le maître et son esclave, attendant le trépas,
Gisent ensanglantés, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Libye
Traîne en ses magasins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un refuge, et quitte en gémissant
Les hôtes que du ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joie.
Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie.
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Après qu'il a joui du crime de sa mère,
Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
La lionne repense à ces actes sanglants,
Emporte en d'autres lieux son faon avec les dents,
Quitte l'obscur séjour; et se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,
Elle fuit, et confie aux plus âpres rochers
Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.

Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile :
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
N'évente les secrets que cet antre recèle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même, qui rend les saints ses tributaires,
Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux aussitôt se sépare.

De leur mensonge saint l'offense se répare,
Cet hymen se dissout. La dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.

Dans un cloître éloigné Malc s'occupe en silence;
Et s'il n'alloit parfois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourroit s'appeler sa prison.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence:
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus ange que mortel, il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soutiens.
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
A long-temps ramené la peine et le repos,
Le repos aux humains, la peine au saint héros,
Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort:
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor.

Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume[1].
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui[2];
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
Lise chez d'Andilly cette aventure insigne[1].
Jérôme l'écrivoit lorsque le peuple franc
Du bonheur des Romains arrêtoit le torrent[2].

Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques[3],
Cependant qu'à l'envi sa rare piété
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince, qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut savoir, le sang, et la vertu,
Ont dès tes jeunes ans de pourpre revêtu[4],
Je t'offre ce récit, foible fruit de mes veilles:
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers?

[1] Saint Jérome a traduit la Bible de l'hébreu en latin. C'est cette version qui a été consacrée par le concile de Trente sous le nom de *Vulgate*. Il a en outre composé des commentaires sur le Nouveau Testament.

[2] Saint Jérôme dit avoir entendu le récit de cette aventure de la bouche même de Malc, dans un petit bourg de Syrie nommé Maronie, à trente milles d'Antioche. Voyez D. HIERONYMI *Epistolæ selectæ*, lib. III, epist. III, de VITA MALCHI, *captivi monachi*.

[1] Arnauld d'Andilly a donné une traduction de la lettre de saint Jérôme dans les *Vies des saints pères des déserts et de quelques saints*. Voyez les *OEuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly*, in-fol., 1675, t. II, p. 188 à 195.

[2] Saint Jérôme a déploré en prose éloquente les funestes effets des invasions des Francs et des autres nations de barbares qui de son temps dévastoient l'empire romain. Voyez dans ses œuvres, *edit. Parisiis in-folio*, t. IV, p. 748, *Epistol. ad Ageruchiam*. Cette épître est de l'an 409.

[3] Ce poëme parut en 1673, et l'année précédente Louis XIV avoit fait la conquête de la Hollande.

[4] Lorsque le duc d'Albret eut été nommé cardinal, il étoit si jeune que dans le monde on l'appeloit par dérision *l'enfant rouge*.

FIN DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

LE QUINQUINA,

POËME. — 1682.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Louis XIV avoit acheté en 1679, du chevalier Talbot, Anglois, le secret d'un remède pour la guérison des fièvres, qui n'étoit que le quinquina diversement préparé. Malgré les preuves réitérées de l'efficacité de ce spécifique, plusieurs médecins se refusoient à l'employer, et traitoient de charlatans ceux qui en faisoient usage. Divers écrits parurent pour et contre le quinquina. La duchesse de Bouillon, qui avoit épousé, avec la chaleur qu'elle mettoit en toutes choses, la cause de cette écorce salutaire, desira que la muse populaire de La Fontaine en préconisât les vertus. Il ne put résister à ses instances, et il composa son poëme sur le quinquina. Déja d'autres poëtes avoient célébré la prévoyance et la générosité de Louis XIV, qui, non content d'avoir magnifiquement récompensé l'étranger qui lui avoit donné le secret de la préparation du quinquina, en avoit fait acheter à Lisbonne et à Cadix une quantité considérable pour les hôpitaux de son royaume. Mallement de Mésange avoit composé sur ce sujet un sonnet adressé au roi, auquel il dit :

> Ton bras armé d'un foudre a-t-il semé l'effroi,
> D'un mot tu calmes tout, et ta bonté préfère
> Le favorable nom de protecteur, de père,
> Aux titres glorieux de conquérant, de roi.
> C'est peu pour ta vertu qu'une gloire si belle
> Brave des temps jaloux l'atteinte criminelle,
> Et se voie en tous lieux ériger des autels ;
> Déja vainqueur du Styx et du sombre monarque,
> Tu viens pour nous encore anéantir la parque,
> Et tu veux qu'avec toi nous soyons immortels.

Nous avons donné, dans notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, des détails sur la découverte du *quinquina*, et sur le volume de La Fontaine qui renferme le poëme consacré à la louange de ce puissant spécifique. Nous y renvoyons les lecteurs qui desireroient sur ce sujet de plus amples éclaircissements.

Nous remarquerons seulement ici que La Fontaine s'est servi principalement, pour la composition de son poëme, du traité d'un médecin de ses amis, intitulé : *De la guérison des fièvres par le quinquina*. Ce traité eut une grande vogue, et il s'en fit en peu d'années cinq éditions, savoir, une à Lyon en 1679, et quatre à Paris en 1680, 1681, 1683, et 1688. Comme elles parurent toutes sous le voile de l'anonyme, le nom de l'auteur, malgré une si grande publicité, étoit resté inconnu, jusqu'à ce que nos recherches nous eussent fait découvrir une traduction latine de ce même traité, avec le nom de son auteur. Elle est imprimée dans le *Zodiacus Medico-Gallicus*, quatrième édition, in-4°, 1682, p. 61 ; et intitulée : *Tractatus de febrium curatione per usum quinquinæ*, auctore Monginot. Dans nos notes, nous avons jugé utile de faire le rapprochement de ce traité, et d'autres de la même époque, avec le poëme de La Fontaine. Nous avons fait usage, pour éclaircir plusieurs passages obscurs, d'un travail que le docteur Breschet a bien voulu, d'après notre invitation, entreprendre sur ce poëme.

LE QUINQUINA,

POËME.

A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

Je ne voulois chanter que les héros d'Ésope ;
Pour eux seuls en mes vers j'invoquois Calliope;
Même j'allois cesser, et regardois le port.
La raison me disoit que mes mains étoient lasses :
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison; cet ordre accompagné de graces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.
Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie [1] :
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois [2].
Favorisez cet œuvre; empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus :
Protégez les enfants d'une muse hardie;
Inspirez-moi; je veux qu'ici l'on étudie

[1] La duchesse de Bouillon.

[2] Ce vers fait allusion au discours adressé à madame de La Sablière (fable première, livre X), où La Fontaine a traité de l'ame des bêtes.

D'un présent d'Apollon la force et les vertus.

Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participants du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitants des cieux.
Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale!
Punissons des humains l'infidèle artisan :
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale :
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olympe applaudit : aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boite; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains :
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains;
C'est Phébus Apollon. De lui vient la lumière,
La chaleur qui descend au sein [1] de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux :
C'est l'écorce du kin [2], seconde panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots [3].
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux;
Peut-être il la devoit donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre ainsi que l'or digne fils du soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles
Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre el-
J'ai besoin aujourd'hui de deux talents divers : [les,
L'un est l'art de ton fils [4]; et l'autre, les beaux vers.

Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal, à bien parler,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Cloton, quand ses mains se lassoient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédisoit son cours, on savoit son progrès,
    On déterminoit ses effets;
    Mais la cause en étoit cachée.
La fièvre, disoit-on, a son siége aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
    Jusqu'au cœur, qui les distribue
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbue.
Ces amas enflammés, pernicieux trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
    S'en vont infecter tout le corps,
    Source de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
    Le sang, véhicule fluide
    Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide [1].
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test et le cerveau piqués violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimères,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
    Que si le venin dominant
    Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
    Jette un long ennui sur ma vie.

Ainsi parle l'école et tous ses sectateurs [2].
Leurs malades debout après force lenteurs
    Donnoient cours à cette doctrine :
    La nature, ou la médecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissoit.
    Qu'importe qui l'on guérissoit.
On n'exterminoit pas la fièvre, on la laissoit.
Le bon tempérament, le séné, la saignée;
Celle-ci, disoient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée;
Celui-là, purgatif innocent et très sûr
(Ils l'ont toujours cru tel), et le plus nécessaire,
    J'entends le bon tempérament,

[1] VAR. Du sein.

[2] La Fontaine à écrit *kin* et *quin*. On écrivoit alors *kinkina* ou *quinquina* indifféremment.

[3] La Fontaine indique une contrée lointaine, mais n'en désigne aucune en particulier, parceque de son temps on étoit encore incertain sur le pays d'où l'on tiroit le *quinquina*. Les uns soutenoient qu'il venoit de la Chine, et que c'étoit par cette raison qu'on le nommoit *china* ou *kina*; ils le désignoient en latin par les mots de *cortex chinensis*, écorce de la Chine; d'autres, mieux instruits, assuroient que c'étoit une production du Pérou, et le nommoient *cortex peruviensis*, écorce du Pérou. (Voyez de Blegny, *Remède anglois pour la guérison des fièvres*, 1682, in-12, p. 18.) Le premier quinquina paroît avoir été tiré de la montagne de Loxa, près de Quito, dans le Pérou.

[4] Esculape, fils d'Apollon, et dieu de la médecine.

[1] Tout ceci appartient à la doctrine médicale de Galien, qui attribuoit toutes les fièvres à une dégénérescence des humeurs produites par une affection particulière du *pneuma*, ou gaz qui circule dans les vaisseaux. Galien avoit lui-même emprunté ces idées à la philosophie du médecin Érasistrate. Elles étoient encore en vigueur du temps de La Fontaine, qui ne connoissoit ni les écrits de Galien, ni la doctrine d'Érasistrate. (*Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet*, sur ce poëme.)

[2] Le poëte frappe ici tour-à-tour sur la folie et le ridicule de l'école, et sur le jargon des Galiénistes. Ce tableau est d'une grande vérité, et l'on trouve encore dans la pratique soit des médecins, soit des bonnes femmes, qui font ce qu'indique notre auteur. (*Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet.*)

meilleur encor par le bon aliment,
toient le malade en son train ordinaire.
rétablissoit, mais toujours lentement.
ıre plus prompte étoit une merveille.
dant la longueur minoit nos facultés.
il restoit des impuretés,
mèdes alors de nouveau répétés,
, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
-tout la diète, achevoient le surplus,
hassoient ces restes surperflus,
oient, resserroient, faisoient un nouvel homme:
n nouvel homme! un homme usé.
ı'avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,
sor de la vie est bientôt épuisé[1].
veux pour témoins de ces expériences
s peuples sans lois, sans arts, et sans sciences:
mèdes fréquents n'abrégent point leurs jours,
ı'en hâte le long et le paisible cours.
est des Iroquois la gent presque immortelle:
après cent ans chez eux est encor belle.
ent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids.
re au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
ıe la nouvelle et tendre créature;
ns art apprêter un mets non acheté.
trafiquent point des biens de la nature;
vendons cher les dons qui nous ont peu coûté.
où nous sommes vieux est leur adolescence.
il faut mourir; car sans ce commun sort
être ils se mettroient à l'abri de la mort
'ar le secours de l'ignorance.

ıous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
ves de ce don que nous ont fait les dieux,
nous sommes prescrit une étude infinie.
est long, et trop courts les termes de la vie.
ul point négligé fait errer aisément.
ndrai de plus haut tout cet enchaînement,
re non encor par les Muses traitée,
qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée:
ssein en est grand, le succès malaisé;
m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.
portes sont au cœur; chacune a sa valvule[2].
ng, source de vie, est par l'une introduit;
L'autre huissière permet qu'il sorte et qu'il circule,
Des veines sans cesser aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes, font tout, par les uns nous croissons;
Les autres, des objets touchés en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent:
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent;
C'est l'état de la veille; et réciproquement,
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.
Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office.
En passant par le cœur il cause un battement;
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré;
Le foible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal:
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est sa guide; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentoit, c'est au cœur qu'il s'augmente.
Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excès
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerois par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons:
Mais le talent des doctes nourrissons

[1] traitement des fièvres étoit tel que La Fontaine l'indi-, avant le chevalier Talbot, qui fit à cet égard une révo-en médecine, et qui défendit, comme choses dange-, la diète, la saignée, et les purgations, pendant qu'on t son remède. (Voyez *Les admirables qualités du a*, seconde édition, 1694, in-12, p. 17 et 22.) La pre-édition de ce livre parut en 1689.

[2] tre poëte décrit ici d'une manière très exacte la circula-ı sang découverte par le docteur Harvey, ce qui exclut trine de la présence du gaz ou des esprits dans les vais-artériels, qu'il a exposée plus haut, et à laquelle plu-médecins de ce temps étoient encore attachés. (*Notes lu docteur Breschet.*)

Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir, en passant,
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse :
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse;
Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer :
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémente.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente[1].
Ce degré c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès, ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserois entrer dans ce dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle :
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus, comme étant moins rem-
Ne peuvent lors dans la machine [plis,
Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,
Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé;
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.
La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,
Laisse enfin échapper la matière inquiète :
Aussitôt les esprits agitent sans raison,
Deçà, delà, partout où le hasard les pousse,
Notre corps qui frémit à leur moindre secousse.
Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent :
Les ministres d'Éole et les flots les agitent; [mens,
Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous mo-
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire.
Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être prêt du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversent,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pèche :
Le palais se noircit, et la langue se sèche;
On respire avec peine, et d'un fréquent effort :
Tout s'altère; et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble les alarmes.
Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;
Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déja destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'ame en soi se ramène, encor que nos desirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.
Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
En vain; car le transport à ce foible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.
On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.

Pandore, que ta boîte en maux étoit féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!
A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

[1] C'est la doctrine de François de Monginot, telle qu'il l'expose dans son traité intitulé *De la guérison des fièvres par le quinquina*, 1688, in-12, p. 32-44. Je citerai toujours cette dernière édition du traité de Monginot, parceque c'est la seule que je possède; mais il en avoit paru trois éditions avant la publication du poëme de La Fontaine, en 1682, et il fut traduit en latin cette année même. (V. ci-dessus l'avertissement.)

ıbles humains, combien possédez-vous
'n présent si cher et si doux ?
ıchez-en le temps dont Morphée est le maître;
etranchez ces jours superflus
ıù notre ame ignorant son être
sent pas encore, ou bien ne se sent plus :
e temps des soins, celui des maladies,
ıède fatal qui partage nos vies.
vre quelquefois fait que dans nos maisons
passons sans soleil trois retours de saisons.
'e mal a le pouvoir d'étendre
t et plus encor son long et triste cours;
'n de ces trois cercles de jours
sse à le souffrir, deux autres à l'attendre.
'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs ;
quelques moments dormir sur le Parnasse;
en célèbrerons avecque plus de grace
sent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

CHANT SECOND.

, grace au démon[1] qui conduit mes ouvrages,
offrir aux yeux de moins tristes images;
i j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
parlant du remède il viendra m'inspirer.
craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,
vre exerce en vain ses fureurs impuissantes :
es temps sont venus, Louis règne; et les dieux
voient à son siècle un bien si précieux;
siècle ils gardoient l'heureuse découverte
ois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.
n'avons pas toujours triomphé de nos maux :
l nous a souvent envoyé des travaux.
es temps sont venus : Louis règne; et la Parque
ente à trancher nos jours sous ce monarque.
ıérite a gagné les arbitres du sort;
estins avec lui semblent être d'accord.
, bienheureux temps; et que sous ses auspices
portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
onjure le dieu qui m'inspire ces vers;
n conjure aussi, père de l'univers.
us, divinités aux hommes bienfaisantes,
empérez les airs, qui régnez sur les plantes,
urez pour lui plaire, empêchez les humains
ncer leur tribut au roi des peuples vains.
igne là-dessus une nouvelle route :
le bien des mortels; que tout mortel m'écoute.

iit voir ce que croit l'école et ses suppôts :
laissé long-temps leur erreur en repos.

[1] mot est ici pris dans son ancienne acception, et signifie
e de la poésie.

Le quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs; qu'elles pèchent ou non,
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison[1].

On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme
Et n'ose outre-passer le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit.
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit :
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours?
Le climat est sans pluie; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrents :
En ces lieux nuls ruisseaux courants
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.
Dès qu'un certain acide en notre corps domine[2],
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs;
Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisoient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant? ils saignoient, mais en vain :
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur, déchue en quantité :
Le souffle alors redouble, et cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours;
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remède au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus

[1] Cet alinéa, et celui qui suit, ne sont que la doctrine de François Monginot, mise en vers. (Voyez *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 32-37.)

[2] Dans Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 38, on lit : « Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide comme de la principale cause de la fièvre, etc. ; » et plus loin, p. 44 : « Ayant supposé ce que je viens de dire, que c'est un levain acide qui est la principale cause des fièvres. »

L'antimoine avec le mercure,
Trésors autrefois inconnus.
Le quin[1] règne aujourd'hui : nos habiles s'en ser-
Quelques uns encore conservent, [vent.
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école et leur opinion[2].
Ceux-là même y viendront, et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :
Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,
Bas de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :
Apollon a doué de cent dons différents
Son bois, son fruit, et son feuillage.
Le premier sert à maint ouvrage;
Il est ondé d'aurore; on en pourroit orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,
D'ample volume et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,
Un remède à mainte blessure.
Sa feuille est semblable en figure
Aux trésors toujours verts[3] que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace et ceux du double mont[4].

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au cinnamome on peut comparer en couleur[5].
Quant à ses qualités principes de sa force,
C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable;
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,
C'est cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide[6],

[1] Précédemment il y a le *kin*. Cette variation existe aussi dans l'édition originale.

[2] Voyez l'avertissement de l'éditeur en tête de ce poëme.

[3] C'est-à-dire aux feuilles de laurier.

[4] C'est-à-dire les guerriers et les poëtes : Apollon et le dieu Mars étoient également couronnés de laurier.

[5] Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que les botanistes ont bien fait connoître les diverses espèces du genre des quinquinas; et, malgré leurs travaux, il existe encore une très grande incertitude pour déterminer les espèces auxquelles appartiennent les noms de ces plantes que l'on vend dans le commerce, et pour distinguer les meilleures. Voici les indications que donnoient à ce sujet les gens de l'art du temps de La Fontaine : « Il faut choisir les écorces noires par-dehors, et de « couleur de cannelle par-dedans. Le moins bon a l'écorce « blanche par-dehors et jaunâtre par-dedans. Les petites écor- « ces, particulièrement celles de la racine, sont les plus excel- « lentes : on les reconnoît par de petites lignes dont elles sont « traversées. » (*Les admirables qualités du kinkina*, 1694, in-12, p. 29.)

[6] « Son amertume combat et mortifie le levain des fièvres, « l'amer et l'acide ne pouvant compatir ensemble. » Mongi[not,] *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 44 à 46.

Double frein qui, domptant sa fureur homicide,
Apaise les esprits de colère agités.
Non qu'enfin toutes âpretés
Causent le même effet, ni toutes amertumes :
La nature, toujours diverse en ses coutumes,
Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil;
Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du Soleil[1].

De lui dépend tout l'effet du remède :
Seul il commande aux ferments ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain[2].
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante;
J'ai dit sa force, et voici son destin.
Fille jadis, maintenant elle est plante.
Aide-moi, muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante
L'eut du sage Chiron, et qu'ils lui firent part
Les plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fièvre ardente attaquoit ses compagnes
Si courant parmi les campagnes
Un levain trop bouillant en vouloit à leurs jours,
La belle à ses secrets avoit alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son ame
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimoit un berger qui causa son trépas.
Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.
Les dieux pour le punir en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue; elle fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort;
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux
Car de forcer un cœur il est bien moins possible :
Hélas ! aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux;
Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourments amoureux
Puisse servir de médecine.

La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre[3];

[1] Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinqui[na]*, p. 56.

« On peut dire en quelque façon la même chose de la [cen-] « taurée que du quinquina; elle est amère, apéritive, et l[égè-] « rement astringente. On a même vu plusieurs fois la si[mple] « décoction de la centaurée guérir des fièvres assez opiniât[res. »] Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinqui[na]*, p. 48 et 49.

[3] « De quelque manière qu'on donne le quinquina, il

Foible secours, et secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange et le poids,
Un plus savant l'a fait [1] : examinez la fièvre,
Regardez le tempérament;
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force [2],
Il demande un quina plus ou moins véhément.
Laissez un peu de temps agir la maladie [3],
Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment
Est maître de toute une vie [4].
Ce détail est écrit; il en court un traité.
Je louerois l'auteur et l'ouvrage [5] :
L'amitié le défend, et retient mon suffrage;
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice,
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,
Le mystère [6], et tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

Nulle liqueur au quina n'est contraire :
L'onde insipide et la cervoise amère [7],
Tout s'en imbibe; il nous permet d'user
D'une boisson en tisane apprêtée [8].
Diverses gens l'ayant su déguiser,
Leur intérêt en a fait un Protée.
Même on pourroit ne le pas infuser,
L'extrait suffit [9] : préferez l'autre voie,
C'est la plus sûre [1]; et Bacchus vous envoie
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bienfait des cieux.
Le moût sur-tout [2], lorsque le bon Silène,
Bouillant encor, le puise à tasse pleine,
Sait au remède ajouter quelque prix;
Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits
Il le sublime, et donne à sa nature
D'autres degrés qu'une simple teinture;
Soit que le vin par ce chaud véhément
S'imprègne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nés l'un pour l'autre, ils joindront leur puissance :
Entre Bacchus et le sacré vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais, comme il faut au quina quelque choix,
Le vin en veut aussi bien que ce bois :
Le plus léger convient mieux au remède [3];
Il porte au sang un baume précieux,
C'est le nectar que verse Ganymède
Dans le festin du monarque des dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immense;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison;
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succès de l'expérience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'univers;
Nos besoins proprement en font leur apanage :
Les arts sont les enfants de la nécessité;
Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,
Met aussitôt tout en usage.
Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, précepteurs des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains?
Rendons grace au hasard. Cent machines sur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avoit des poursuivants;
Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie :
Le quina vint s'offrir à nous en même temps,

« toujours la principale chose à laquelle est due la guérison. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 13.

[1] Le chevalier Talbot, soit pour déguiser le secret de son remède, soit pour en augmenter l'efficacité, mêloit au quinquina les fleurs de la petite centaurée, et un sel extrait de cette plante; il y mêloit encore de la graine de genièvre, et beaucoup d'autres médicaments dont on trouvera l'énumération dans l'ouvrage intitulé *Les admirables qualités du kinkina*, p. 123 à 127; et dans Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 21.

[2] Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 65 à 72.

[3] *Ibid.*, p. 80.

[4] *Ibid.*, p. 77.

[5] François de Monginot, dont *le Traité sur la guérison des fièvres par le quinquina* avoit paru en 1679, l'année même que Louis XIV avoit acheté ce remède au chevalier Talbot, et qui eut un tel succès qu'on le réimprimoit tous les ans.

[6] « On doit être persuadé que les préparations les plus sim« ples ne sont pas moins sûres que les autres, et que les mys« tères sont plus utiles à ceux qui distribuent les remèdes qu'à « ceux qui s'en servent. » Monginot, Avertissement du *Traité sur la guérison des fièvres par le quinquina*.

[7] On peut aussi composer une bière avec le même remède; « elle aura les mêmes vertus que le vin. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 28.

[8] « On peut faire enfin l'infusion avec des tisanes communes. » Monginot, p. 29 et 44; et à la page 27 et 28 se trouve la composition de cette tisane.

[9] Monginot, p. 18, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, donne la préparation de cet extrait.

[1] C'est-à-dire en boisson. Monginot, p. 106 de son Traité, dit : « Quand les accès sont longs et violents, la boisson doit « être préférée aux bols. »

[2] « Cette même préparation sera encore meilleure et moins « désagréable, si on la fait dans le temps des vendanges, mê« lant les mêmes choses avec le vin lorsqu'il cuvera. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 26.

[3] Monginot est le seul qui conseille cela, et qui recommande de prendre le remède dans le temps des vendanges. C'est tout le contraire dans les traités de ce temps que j'ai consultés : dans tous on recommande de préparer le quinquina avec du bon vin de Bourgogne, et même du vin d'Espagne. Cette dernière méthode est celle que l'on suit encore aujourd'hui. (Voyez *Les admirables qualités du kinkina*, p. 124 à 137.)

Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle [1] on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait! de quoi fument nos tem-
Que de l'encens promis au succès de ses dons? [ples
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes!
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviroient de matière à former cent héros.
Le quin fera long-temps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois langui maintes journées.
    J'ai pour garants deux demi-dieux :
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.
    Puisse mon ouvrage leur plaire!
Je toucherai du front les bords du firmament [2].
Et toi que le quina guérit si promptement,
    Colbert, je ne dois point te taire;
Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix
D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite;
Monument éternel aux ministres suivants;
Ce sujet est trop vaste, et ma muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.
Un jour j'entreprendrai cette digne matière;
Car pour fournir encore une telle carrière
Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un long en-
J'ajouterai sans plus que le quina dispense [nui.
De ce régime exact dont on suivoit la loi:
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence [3].
Si le quina servoit à nourrir nos défauts,
Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.

Les muses m'ont appris que l'enfance du monde [4],
Simple, sans passions, en desirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitoit les douleurs:
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
    Qui nous font aujourd'hui la guerre:
Le ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre:
L'homme ignoroit les dieux, qu'il n'apprend qu'au
De nous les enseigner Pandore prit le soin: [besoin.
Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux, par portions égales:
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure;
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris, le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La Renommée en fit aussitôt le message.
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,
    On députa deux harangueurs,
De tout le genre humain le couple le moins sage,
    Avec un discours empoulé
    Exagérant nos maladies:
    Jupiter en fut ébranlé:
Ils firent un portrait si hideux de nos vies,
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles:
N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles;
Qu'ils imputent leurs maux à leur déréglement,
Et non point aux auteurs de leur tempérament;
Cette race pourroit avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus; il fronça les sourcils:
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs: Va, malheureuse engeance;
C'est toi seule qui rends ce partage inégal;
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accru par ton impatience.

Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort:
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, et la sobriété:
C'étoit rectifier cette inégalité.
    Comment les avons-nous traitées?
    Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guères
    Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence,
    A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux

[1] Tout au plus près d'un demi-siècle, puisque les indigènes d'Amérique ne révélèrent aux Espagnols le secret de ce remède qu'en 1638 : il ne fut apporté en Europe par les jésuites qu'en 1649.

[2] *Sublimi feriam sidera vertice.*
(HORAT., *Od. l.* I, od. 1.)

[3] Le chevalier Talbot permettoit bien, quand il administroit son remède, une nourriture légère, et même du poulet et des perdrix; mais il défendoit le laitage, les fruits crus, les viandes salées et épicées, et les pâtisseries. (Voyez *Les admirables qualités du kinkina*, page 48.)

[4] L'apologue qui suit a été inséré, d'après notre indication, dans plusieurs éditions récentes des fables de notre poëte.

Les conseils de la tempérance.
Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces ferments divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur [1] impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.
Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors.
Éternisez mon nom : qu'un jour on puisse dire :
Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets;
Phébus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux :
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie;
Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'oseroient s'opposer au vouloir d'Uranie.

[1] VAR. Flamme.
Cette variante ne se trouve que dans les éditions modernes. L'édition originale et celle de 1729 portent la leçon que nous avons adoptée.

FIN DU POËME DU QUINQUINA.

FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX.

1671.

AVERTISSEMENT

DU RECUEIL INTITULÉ FABLES NOUVELLES ET AUTRES POÉSIES.

PARIS, 1671, IN-12.

Parmi les ouvrages dont ce recueil[1] est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses[2] qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrois ce dessein si j'avois quelque espérance qu'il réussit, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui : car la poésie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description : ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style. Que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poëme, je m'en dois remettre au goût du lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me résoudrai. Si la chose plait, j'ai dessein de continuer; sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix, quand on ne s'en sert pas mieux que je ne fais; mais, puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnoître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

[1] J'ai fait connoître en détail le contenu de ce recueil dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*. Les pièces qui s'y trouvent sont réparties, dans la présente édition, dans les fables et dans les œuvres diverses; mais cet avertissement, qui concerne presque en entier les fragments du Songe de Vaux, a dû être placé ici.

[2] Ces choses étoient l'arrestation et la condamnation de Fouquet, pour qui La Fontaine a composé cet ouvrage, et qui lui avoit fait remettre, pour cet effet, des mémoires descriptifs par les différents artistes qu'il avoit employés à l'embellissement de Vaux. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurois donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vas faire, moins succinctement à la vérité que je ne voudrois, mais utilement pour moi; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du public, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon poëme en gros, que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau plantés[1], je ne les pouvois décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, auroit été sans doute peu ressemblante. Il falloit donc prévenir le temps : cela ne se pouvoit faire que par trois moyens : l'enchantement, la prophétie, et le songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas; car, pour les amener avec quelque grace, je me serois engagé dans un dessein de trop d'étendue : l'accessoire auroit été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi, ni même si long que le mien sera; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres; et j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Polyphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe : il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel : j'oublie le dieu Sommeil, et les démons qui l'entourent;

[1] Ceci nous donne à-peu-près la date de cette composition; car l'on sait que Fouquet fit commencer en 1653 les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte, près de Melun, et sur les bords de la Seine. Ils coûtèrent dix-huit millions, qui valent près de trente-six millions de notre monnoie actuelle.

j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paroissent jonchées de fleurs; je découvre de tous les côtés l'appareil d'une grande cérémonie : j'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avoit trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage, nommé Zirzimir, fils du soudan Zarzafiel, avoit autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taillé en cœur, se faisoit d'abord remarquer; et, sur les bords d'un compartiment qui le séparoit d'avec les autres joyaux, se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pu entendre :

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte[1] l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laissé fermer en le maniant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrin, se voyoit le portrait du roi, et autour étoit écrit : SOIT DONNÉ A LA PLUS SAVANTE DES FÉES. Sous l'écrin cette prophétie étoit gravée :

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme, et plus a de pouvoir,
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrin de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand savoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus encore pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé; et ce prix étoit le portrait du roi, qui seroit donné par des juges, sur les raisons que chacune apporteroit pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étoient accourues; mais, la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment; la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'étoient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre. l'architecture, la peinture, l'intendance du jardinage, et la poésie : je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie, et Calliopée. Le lendemain ce grand différent se devoit juger en la présence d'Oronte et de force demi-dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, et le sujet du second fragment : il contient les harangues des quatre fées.

Et, pour égayer mon poëme, et le rendre plus agréable (car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse), je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés : l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne près de mourir, celle d'un saumon et d'un esturgeon qui avoient été présentés vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil[1] contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

[1] Fouquet.

AVERTISSEMENT

QUI PRÉCÈDE IMMÉDIATEMENT LE SONGE DE VAUX DANS LE RECUEIL DE 1671.

Des pièces suivantes, les trois premières sont des fragments de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traités. Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai eues. L'avertissement les contient : il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'ouvrage. Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle représente une personne particulière; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poëme ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernières. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne : cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque.

FRAGMENTS DU SONGE DE VAUX.

I[2].

Acanthe s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins : ce que

[1] Il y avoit en effet beaucoup de variété dans ce recueil, puisque, outre ces fragments du Songe de Vaux, il contenoit des fables, des épîtres, des odes, des épigrammes, des madrigaux, une ballade, un rondeau, des élégies, et enfin le poëme d'Adonis.

[2] La Fontaine, dans son recueil de 1671, a mis en tête de ce fragment *chapitre premier*; mais comme dans les fragments qui suivent il ne fait plus mention de chapitre, nous avons supprimé ce titre.

le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle,
En cette aimable saison
Où Flore amène avec elle
Les Zéphyrs sur l'horizon;
Une nuit que le silence
Charmoit tout par sa présence,
Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil
Bien loin par-delà l'aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas;
Et je dormirois encore,
Sans Aminte et ses appas.
Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi bien que les siens régnassent sur mes sens.
Il me fit voir en songe un palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautés
J'aurois pu croire enchantés,
Si Vaux n'étoit point au monde:
Ils étoient tels, qu'au soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrés, et que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magasins; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux, et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie,
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour:
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée,
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :
Les Songes l'entouroient sans troubler son repos:
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, voloit autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre desir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardois sortir et rentrer ces merveilles:
Telles vont au butin les nombreuses abeilles;
Et tel, dans un état de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte:
Fais que par ces démons[1] leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels:
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière.
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière;
Et, refermant les yeux presque au même moment:
Contentez ce mortel, dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage:
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue:
Artisans qui peu chers, mais qui prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,

[1] Par ces génies. Le mot démons est pris ici dans l'acception que les anciens donnoient à ce mot.

Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

II.

Les vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en vouloit voir de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

Ariste [1], vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les graces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard [2]:
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable:
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas; et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,
Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour-à-tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi; ses amis disparurent :
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs [3].

[1] Sous ce nom je crois que La Fontaine désigne Pellisson, qui faisoit aussi de très bons vers.

[2] Nul n'a au contraire mieux possédé cet art que La Fontaine, et ce vers exprime admirablement bien le caractère de son talent.

[3] La Fontaine fait ici allusion à Fouquet et à l'élégie adressée aux nymphes de Vaux. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, édit. in-18, t. I, p. 85; édit. in-8., p. 51.

Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées;
Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
Œuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris [1].
Écoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, et la Poésie, haranguent leurs juges, et contestent le prix proposé.

. . . .
. . . .

Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcove; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avoit placé les siéges des demi-dieux; ceux des juges y étoient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcove étoient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gelaste, et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc; et, après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi vers ses rivales, et leur adressant la voix, elle commença de cette sorte :

Quoi! par vous ces honneurs sont aussi contestés!
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée?

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point, Palatiane continua en ces termes :

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée,
Je sais qu'en suppliante il falloit commencer;
C'est à vous que ma voix se devoit adresser;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui :
N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien! vous la tracez, mais imparfaitement;

[1] Les travaux que Fouquet fit exécuter à Vaux-le-Vicomte n'ayant commencé qu'en 1655, La Fontaine avoit au moins trente-quatre ans lorsqu'il commença cet ouvrage : mais il s'étoit adonné tard à la poésie; et après la traduction de l'Eunuque de Térence, le Songe de Vaux fut le premier ouvrage qu'il entreprit.

Et moi je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux:
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres se trouvoient des humains habités;
Avec les animaux ils formoient des cités:
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne vouloit alors que de simples asiles;
Sur la nécessité se régloient les souhaits:
Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière:
Des cinq ordres divers la grace singulière
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte:
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celles même des dieux,
Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite;
Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il falloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de sa harangue n'avoient pas déplu : je le remarquai au visage des assistants. Les seules fées témoignoient beaucoup d'indignation, et secouoient la tête à chacune de ses raisons; je vis même l'heure qu'Apellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Apellanire, qui devoit parler la seconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, et puis elle commença ainsi sa harangue.

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles:
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous imposer des lois;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes;
Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes:
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler?
Sans tous ses ornements, serois-je pas la même?
Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les aquilons elle m'est nécessaire;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher le premier des humains?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains?
Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile;
C'est assez de causer le plaisir seulement,
Pour satisfaire aux lois de cet enchantement;
En termes assez clairs la chose est exprimée:
Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée,
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame, et de la vie:
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps:
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts;
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
Je transporte les yeux aux confins de la terre:
Il n'est évènement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre:
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes:
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois, et les cités,
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages:
Tout y rit, tout y charme; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces:
Jugez avec quels traits je sais peindre les Graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours:
Je console un amant privé de ses amours,
Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
Si vous avez jamais adoré quelque belle
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
Vous savez ce que peut un portrait animé:

Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
Je pourrois vous prier par celui de vos dames;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendroit le prix?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits:
Voyez, et puis jugez; je ne veux autre grace.

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première; sur-tout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées, fit une partie de sa joie, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et, de la place où elle étoit, elle représenta aux juges que si l'art de la peinture trompoit les yeux, celui de l'architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventoit; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée; tels, enfin, ces amas de pierres qui font croire que l'Égypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées reprirent leur place; et incontinent après, Hortésie, dont le tour étoit venu, approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrit la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue:

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau;
L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces et tranquilles;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin hôte des villes,
Et la crainte hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage:
Seule, j'arrête ses transports;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence:
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur[1] sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile:
Charles[2], d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme:
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'univers.

Ils étoient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces:
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée erroit autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tels, de mets non achetés,
Vivoit sous les murs d'OEbalie[3]
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquoit d'aucunes choses;
Il détachoit les premiers fruits,
Il cueilloit les premières roses;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtoit le cours des torrents
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservoient encore leur grace,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes:
Il bornera tous ses desirs
Dans le seul retour des zéphyrs;
Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois

[1] Dioclétien. [2] Charles-Quint.
[3] *Namque sub OEbaliæ....* VIRG. Georg. IV.

Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sais parer Pomone et Flore:
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore:
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs graces nonpareilles;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois;
Et j'ai par-tout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités:
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirois de long-temps
Si j'exprimois toutes ces choses:
On auroit plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages:
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits?

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistants: Oronte et les demi-dieux se regardèrent comme ravis; les juges n'en firent pas moins. Hortésie considéroit tous ces signes extérieurs avec la joie que l'on peut penser, quand Apellanire, ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée, et, la montrant de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle étoit:

Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée;
En voilà les traits éclatants;
Elle étoit telle avant que le printemps
Lui rendît ses cheveux avec ses autres charmes:
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes.

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'alcove présenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée, et leur dit que c'étoit le portrait d'Hortésie, qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnés; et jetant la vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses graces y sembloit éteinte, il n'y avoit ni roses, ni lis sur son teint; tout y étoit languissant et à demi mort; on ne voyoit que de la neige et des glaçons où on avoit vu les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auroient soupçonné la fidélité du portrait, s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journalière: elle-même abandonna sa propre défense, et ne sut que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Apellanire s'en retournoit toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit: N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites: si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces; quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages, et les choses incroyables que l'on en dit? Les miens vivent plus de siècles que les vôtres ne sauroient vivre d'années. Apellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-même se verroit bientôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au-delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges

Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre [1];
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussière :
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

Aussitôt elle s'approcha du balustre, et laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, et parla ainsi :

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire ;
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui :
Pour comble de bonheur, Alcandre [2] en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité;
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On diroit que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie;
Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer.
S'il n'imploroit mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devroit me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel, sans doute est quelque chose :
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire ;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvoient seuls rappeler les morts et les absents!
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'ame si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image :
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La peinture après tout n'a droit que sur les corps;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une ame, et la rendent visible :
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle;
Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants :
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême;
Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie;
Si je donne aux mortels une seconde vie;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau,
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire;
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables, ni forts;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
Juges, qu'attendez-vous? et pourquoi consulter?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter?
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre :
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement?
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement.
Gardez ce diamant dont le prix est extrême!
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime [1].

[1] HORAT. Carm. 4, od. XXX. [2] Louis XIV.

[1] Il faut se rappeler ici ce que La Fontaine a dit dans son avertissement, que l'écrin qui devoit être donné en prix à l'une des fées renfermoit un diamant d'une beauté extraordinaire, et sur le couvercle le portrait du roi.

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avoient bien prévu; car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique; que cela n'étoit pas sans exemple; qu'une pareille défense s'étoit observée long-temps dans Athènes, parceque les orateurs faisoient prendre de telles résolutions que bon leur sembloit; et qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il étoit question de charmes, ces juges leur représentèrent qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, et que leur propre requête leur faisoit tort, parcequ'il sembloit qu'elles donnassent déja gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyoit avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étoient à la vérité fort puissants; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux? au lieu que tout y brilloit des enrichissements qu'elle avoit trouvés. Combien de plafonds qui surpassoient non seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardants! combien d'ornements judicieux, agréables, et bien inventés! Étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise; et vous-même, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes ouvrages vous ont donnée? Je demandai tout bas à Gelaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déja fait la description de quelques endroits de ce beau séjour; sur-tout qu'il m'en vouloit montrer une du salon, laquelle on ne pouvoit assez estimer.

Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte, qu'ils se parlèrent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla; car les uns et les autres parloient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnèrent pour tout résultat, que, puisque les choses étoient tellement égales, ces quatre fées feroient paroître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût laquelle de toutes étoit la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges : chacun témoigna en être content. Aussi étoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus, dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me réglerai si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivoient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURE D'UN SAUMON
ET
D'UN ESTURGEON.

. . . .

. . . .

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout-à-fait; car je ne croyois pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grande eau,
S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison seroit un palais de cristal.
En effet il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne;
Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance;
Sans nous vanter, et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits :
Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.
Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite.
Un jour nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avoit fait faire au milieu de nos champs
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploroient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils alloient courir,
Et faisoient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure;
Et là d'abord il leur dit :
Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en notre monde?
Un des marchands répondit :
Monarque de l'eau salée,
Dans une région de ces flots reculée
Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'univers :
Son nom vole déja dans cent climats divers :
Oronte y fait bâtir un palais magnifique,
Où règne l'ordre ionique
Avec beaucoup d'agrément.
On a placé justement
Vis-à-vis du bâtiment[1]
Deux grottes, dont la structure
Est de telle architecture
Qu'elle plaît sans ornement.
Nous cherchions toutefois sur l'humide élément
Les conques les plus exquises,
Et du corail de toutes guises;
Mais les vents, ennemis du plaisir de nos yeux,
Par des complots odieux
Ont traversé nos voyages :
Dites-leur qu'ils soient plus sages,
Et respectent désormais
Oronte et tous ses palais.
Téthys de ce récit sembla toute ravie;
Et, la harangue finie,
Nous fûmes envoyés par le maître des vents
Pour offrir de sa part, en termes obligeants,
Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,
Ce que dans ses pays on voit de raretés,
Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,
Enfin tous les trésors de la cour maritime.
Après cent périls évités,
Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,
Non loin d'ici, d'une adroite manière,
Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,
Et par bonheur chez Oronte portés.
Là je lui fis ma petite harangue,
Petite certainement,
Car c'étoit en notre langue,
Laconique extrêmement.
On l'apprend fort aisément :
Venez nous voir seulement
Au fond du moite élément,
Vous saurez comme nous parler en un moment.
Pour achever notre histoire,
Monsieur Courtois, si j'ai bonne mémoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :
Quant à moi, j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie;
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie.

[1] Madame Fouquet.

IV [1].

Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit, et des aventures du cygne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son se faisoit entendre. Lycidas me suivit; et lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert [2] en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre cygne. Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poëtes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lu sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Léda; et parceque, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme du dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'ame du cygne où il avoit logé passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé. Or, je m'imagine que, quelque ancien poëte en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres.

Tandis que Lycidas m'entretenoit de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Graces et d'un très grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où étoit le cygne; et aussitôt Lambert, ayant accordé son téorbe [3], chanta un air de sa façon qui étoit admirablement beau, et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étoient présents. L'un l'appeloit Orphée; l'autre, Amphion: il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avoit pas fait marché avec lui, disant que les pierres se seroient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines Enfin on crut que le cygne n'oseroit chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien; mais, outre que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté.

Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurés seuls, je le remis sur le discours qu'il avoit quitté, et lui demandai s'il étoit possible que le cygne eût été autre chose qu'il n'étoit, et s'il seroit encore autre chose dorénavant. Pour te faire entendre tout ce mystère, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut. Et, après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte:

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose;
Toute ame passe en différentes mains:
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte, et chanteur,
Et docteur
En médecine;
Tantôt portant le jour en différents quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant tant de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.

[1] Ce fragment et tous ceux qui suivent, jusqu'au neuvième exclusivement, n'ont point été publiés par La Fontaine, et n'ont été imprimés qu'après sa mort dans le recueil de ses œuvres diverses publié en 1729, page 320 à 346. Le neuvième fragment avoit paru même avant les trois qui précèdent, et fut inséré à la suite du premier recueil de contes que publia La Fontaine en 1665.

[2] Musicien célèbre.

[3] Le téorbe est une sorte de luth à deux manches, dont le second, qui est plus long que le premier, soutient les deux dernières cordes, qui rendent le son plus grave. On se servoit souvent de cet instrument sous Louis XIV pour accompagner la voix. Le Dictionnaire de l'Académie françoise de 1694, t. II, p. 318, nous apprend qu'alors on prononçoit communément *tuorbe*.

Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade :
Ce pauvre cygne achève son destin ;
: lui donnez plus rien qu'un petit de panade ;
Car il est mort, autant vaut.
ntends mort selon vous, que sert-il qu'on vous flat-
Comment, monsieur! ai-je dit aussitôt, [te?
Ne remuer ni pied ni patte
est pas, selon vous-même, être mort comme il faut?
n, m'a-t-il répondu : puis, faisant une pause,
m'a déduit au long cette métempsycose ;
Or voici comme va la chose.

Sans user de fiction,
Ce cygne étoit Amphion
Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre.
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il étoit avant ce jour ;
est un trop grand secret : il te doit donc suffire
e son ame a depuis animé tour-à-tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles ;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits, et polis ;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes ;
Point de nains, point d'avortons ;
Peu de loups, force moutons ;
Certain oiseau qui caquette,
Un héros, une coquette,
Un amant qui de tristesse
La tête en quatre se fendit ;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse ;
Des philosophes, des badins ;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six beautés insignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cous non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs, sans mentir.
Enfin cette ame, au partir
u corps d'une beauté qui chantoit comme un ange,
n entrant dans ce cygne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison
Un oison ;
Sans se souvenir à l'heure
D'une semblable demeure
Où jadis le roi des dieux,
our loger avec elle ayant quitté les cieux,
e fit blanc comme un cygne, et donna dans la vue
De Lède aux yeux si charmants.
Comment s'en fût souvenue
L'ame au bout de deux mille ans?
Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir,
Ne devant pas sitôt finir,
A ce qu'Apollon assure?
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant
Que fera certaine belle,
Que Phyllis pour le présent
On appelle.
Mais quand le cygne mourra,
L'enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera.
En ce cas, l'ame au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,
Peut loger dans des corps qui dès le lendemain,
Dans six mois, dans une année,
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit :
Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas ; mais le dieu que vous me donnez pour caution de votre métempsycose auroit-il bien pris la peine de visiter un cygne malade? Comment! repartit Lycidas moitié en colère, y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive avoir soin? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admète? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts et par vaux,
Dans nos prés, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux ;
Car on y gagne gros gages :
Aucun labeur n'y manque de guerdon [1].
Ce ne sont point les murs du roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un décret fatal :
C'étoit un roi qui payoit mal.
Il n'est pas le seul en l'histoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers, que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux ; il sera contrôleur de leurs bâtiments ; il conduira la main de nos peintres, de nos statuaires, de nos sculpteurs ; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au héros ou à l'héroïne, et non autrement. Je

[1] Récompense.

souris là-dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pusse voir encore d'autres merveilles.

V.

Acanthe, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les Muses lui apparoissent.

Mes conducteurs se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre, me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une chambre voisine, dont les peintures et les divers ornements me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit une alcove à l'opposite des fenêtres; le haut de la chambre étoit à l'italienne, et formoit une espèce de voûte ouverte par le milieu, où l'on voyoit un tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au ciel. Aux quatre coins de la voûte étoient comme quatre chœurs de musique, composés chacun de deux muses si bien peintes, que je crus voir ces déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois; bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne pus m'empêcher de leur dire :

Quoi! je vous trouve ici, mes divines maîtresses!
De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesses!
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois?
Vous aimiez, disoit-on, le silence des bois;
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire?
D'où vient que les palais commencent à vous plaire?
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
Parmi la cour de Faune on vous voyoit danser?
Un si grand changement a de quoi me confondre.
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
Oronte, dit Ariste, occupe leurs esprits:
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
Elles font résonner sa gloire et son mérite.
Voyez comme pour lui Melpomène médite;
Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons
Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au héros ont consacré leurs veilles:
Elles n'ont ni beautés, ni graces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour;
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
Melpomène pour lui peint les vertus romaines;
L'autre imite toujours les actions humaines;
Ces couronnes, ce masque, expriment leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les rois.
La scène, lui montrant les héros ses semblables,
Évoque leurs esprits enterrés sous les fables,
Des climats de l'histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacle fournir.

Il y a ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit de l'auteur.

. . . .

Pendant cela je considérois toute la chambre; et entre les deux objets, celui des Muses me remplissoit l'ame d'une douceur que je ne saurois exprimer. Elle étoit telle que celle que j'ai quelquefois ressentie, me voyant au milieu de ces déesses, sous le plus bel ombrage de l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la troupe. J'étois ravi de les voir si fort en honneur, et tellement considérées chez Oronte, qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de son palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce héros avoit pour elles; mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joie que j'en avois à mes conducteurs. Ariste, qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. Nous ne savons pas, ajouta-t-il, si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout, elles sont filles de Jupiter : nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allassent plaindre de nous en plein consistoire des dieux. Vous n'avez jamais vu qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte?

Leur troupe, en sa faveur, pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui :
Il semble que le peintre ait eu cette pensée.
Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée :

Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas;
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Quelle est belle à mes yeux cette Nuit endormie!
Sans doute de l'Amour son ame est ennemie;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
Hélas! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor[1];
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles:
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien?
Veillez, Muses, veillez; le sujet le vaut bien.

VI.

DANSE DE L'AMOUR.

Je dormois d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenois à Maincy[2], qui n'est pas loin de Vaux, et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevois Cythérée, l'Amour et les Graces, avec les plus belles nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoiles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un : c'étoit aux chansons que l'on dansoit. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantoient
Que, malgré mes ailes,
Elles me prendroient,
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms :
Le ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors
Qu'ont leur esprit et leur corps.

Tout mortel, de l'une
Craint les blonds cheveux,
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds,
Par qui les dieux attachés
Se trouvent fort empêchés.

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté :
La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus tout en larmes
Eut beau m'appeler :
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer;
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Ainsi dans la danse
Cupidon pleuroit,
Et tout en cadence
Parfois soupiroit,
Priant tout bas les Zéphyrs
D'aller porter ses soupirs.

VII.

Acanthe se promène à la cascade : singulières faveurs qu'il y reçut du Sommeil.

Après que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretés de ce beau

[1] La Fontaine n'avoit encore fait paroître que la traduction de l'Eunuque de Térence, ouvrage médiocre, et qui n'avoit produit aucune sensation.

[2] Maincy est proprement le village de Vaux, qui n'est qu'un domaine. La population de ce village est d'environ mille habitants. Le parc de Maincy étoit limitrophe de celui de Vaux.

séjour : il me fut pourtant impossible de quitter sitôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des nymphes, et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Maincy, non point par le chemin qui m'y avoit amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautés nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles, et s'en alloit les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevoient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit;
Aux portes du matin la clarté paroissoit;
De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vêtue :
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyois sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil? Les hôtes des bois, qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il étoit de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour; ce que je fis par cette chanson :

Fontaines, jaillissez;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma belle :
Oiseaux, chantez pour moi;
Le dieu d'amour m'appelle,
Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisois résonner ainsi les échos, le soleil s'approchoit très sensiblement de notre hémisphère, et me découvroit, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étoient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une nymphe (ce me sembloit) couchée sous un arbre, en la posture d'une personne qui dort. J'étois tellement accoutumé à la vue des divinités, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle : mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvois deviner la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Aminte, sur qui le sommeil avoit répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle nymphe étoit couchée sur des plantes de violettes; sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étoient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ses bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fît honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphyrs avoient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvroit, et s'y jouoient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussoient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence: c'étoit même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignoit parfois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage: car que pourrois-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lis et de roses; en vain je cherche-

rois des comparaisons jusque dans les astres : tout cela est foible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai long-temps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transports; car, si ce n'étoit véritable enchantement, c'étoit au moins quelque chose qui en avoit l'apparence : il sembloit que mon ame fût accourue tout entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines; et comme, au commencement de mon songe, j'avois oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Aminte, dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais?) je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'étoit pas juste que tout le plaisir fût pour eux; que ma bouche méritoit bien d'en avoir sa part; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devoit être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentoit que c'étoit se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrs avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe; et après avoir fléchi un genou : Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée : il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avois point encore eues : aurois-je négligé cette faveur? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois : il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres où les cieux ont mis tant de merveilles
Auroient pu m'excuser;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,
On l'auroit éveillé.
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil, et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence?
Attendez un moment;
Car enfin je prétends mériter récompense,
Et non pas châtiment.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux :
L'art y brille par-tout; cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,
N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,
De traits moins éclatants;
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille,
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir?
Si vous ne l'avez vue, Acanthe vous conseille
De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. C'est elle-même que j'entends, répondis-je. Aminte rasséréna aussitôt son visage. Rendez graces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous; car, non seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence : c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres : mon dessein a été d'attendre que la

cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit : or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer, il y en a un aussi pour paroître belle; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres : jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avois point encore vue qu'hier; et, comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étois cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même: Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui; et si vous aviez attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée.

Je combattis long-temps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle, et qu'il y avoit tant de gloire à acquérir. Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le desir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parceque vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, repartit-elle; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Maincy.

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible. Eh quoi! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir? Je n'avois pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acanthe, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour,
Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
Aux tourments de l'Amour?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême;
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

Hélas! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos? J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle, cette raison? dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoue, repartit Aminte; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure

avec vous plus long-temps que je n'avois résolu; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées : ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie.

A ces mots, elle s'en alla; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein : je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittés; et, bien que j'abrégeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

. . . .

. . . .

« Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque : aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du Ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peintre pour un héros très reconnoissant et très libéral. Je ne lui envie pas sa fortune; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la vérité, que les avenues de celui-ci sont si belles, qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble : mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; et, s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides. »

Grand roi, dit un Triton, qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire:
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.
A garder vos trésors des monstres destinés,
Et par les mains du sort sous ce mont enchaînés,
Veillent sur le cristal en des grottes profondes:
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;
Je les dompterai tous, et de nuire empêchés
Par des liens de bronze ils seront attachés;
Mon art en ornera ces rochers et ces niches
Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches.

Le conseil plut au dieu du liquide univers.
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts :
On voit sortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monstres marins, lézards, et crocodiles,
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants,
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,
Des formes d'animaux aux mortels inconnues.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs,
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ces murs,
Et remettroient par-tout le chaos en peu d'heures,
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.
Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit,
Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quintessence de glace,
Et Gorgone dissoute en cristal de Mainci,
Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conserve sa figure;
Chacun, sans s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,
Fait que de son fracas tout le mont retentit,
Et pense avoir encor le gosier trop petit.
On diroit que parfois l'escadron se mutine,
Enivré du nectar d'une source divine;
Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,
Semble garder ces lieux en charmes si puissants,
Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre:
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.

IX [1].

LES AMOURS DE MARS ET DE VÉNUS.

Gelaste montre à Acanthe une tapisserie où sont représentées les amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière;
Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce seroit pour des jours de tournois,
On ne le verroit pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour;
Sans cela, fît-on mordre aux géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses siéges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés!
Quels longs baisers! la gloire a bien des charmes,
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la déesse avoit même dessein,
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il étoit beau; mais il faisoit des vers,
Avoit un peu trop de doctrine,
Et, qui pis est, savoit la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phébus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcan ce mystère;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoin que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit représentée,
Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints;
Son marteau lui tombe des mains;
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici, dans cet autre endroit,
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour!
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes :
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir;
Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr;
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté les délices d'Amour,
Ils iroient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame :
Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Graces pleurantes;
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes;
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourroient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chère?
Il accuse sur-tout l'enfant qui fait aimer;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

[1] Voyez ci-dessus la note qui est à la page 508.

Ce n'est pas tout: plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux,
Et de ce qu'il devroit se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les dieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au Ciel que jamais je n'entre en jalousie!
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car, pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose:
Un rets d'acier par ses mains est forgé;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit;
Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune:
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé:
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons; et, par malheur, ce qui y manque est l'endroit le plus important: je veux dire les réflexions que firent les dieux, même les déesses, sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce, je l'achèverai. Cependant, comme le dessein de ce *recueil*[1] a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade[2] qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc, ainsi que le reste, au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela, je prie le lecteur de l'excuser, avec les autres fautes que j'aurai faites.

[1] Contes et Nouvelles en vers, 1665, in-12.
[2] Cette ballade a été insérée en son lieu dans les Œuvres diverses.

FIN DU SONGE DE VAUX.

OEUVRES DIVERSES.

ÉLÉGIES.

I. — POUR M. FOUQUET.

AUX NYMPHES DE VAUX[1].

1661.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueuil[2] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les Destins sont contents: Oronte est malheureux[3].
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels[4].
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisoient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

[1] Fouquet, dans le moment de sa plus grande fortune, et, à ce qu'il croyoit, de sa plus haute faveur, fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, c'est-à-dire dix-neuf jours après avoir donné à Louis XIV et à toute sa cour une fête splendide dans son superbe château de Vaux. Les rigueurs du roi à son égard firent craindre qu'on eût le dessein de le faire périr. La Fontaine s'adresse dans cette élégie aux nymphes de Vaux; il leur confie ses douleurs sur le malheur de son ami, et il les supplie de fléchir le roi en faveur de celui qui a embelli leurs demeures avec tant de magnificence. Voyez ci-après une lettre inédite de La Fontaine sur cet événement. On doit encore consulter, pour de plus grands éclaircissements, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 74 à 92.

[2] L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux. (*Note de La Fontaine.*)

[3] VAR. Voltaire, dans sa lettre à M. de La Visclède (t. XLIII, p.518, édition de Renouard), prétend que La Fontaine avoit mis,

La cabale est contente, Oronte est malheureux;

mais que depuis il changea ce vers, pour ne pas trop irriter Colbert.

[4] La Fontaine rappelle ici la fête de Vaux, qui eut lieu le 17 août 1661, et qu'il a décrite dans une lettre à de Maucroix, qu'on trouvera ci-après.

II. — A L'AMOUR[1].

PLAINTES SUR SES RIGUEURS.

1671.

Amour, que t'ai-je fait? dis-moi quel est mon crime :
D'où vient que je te sers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts?
Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines;
Car, quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connoître que ceux qui sont peines aussi.

J'aimai, je fus heureux : tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable.
Chloris vint une nuit : je crus qu'elle avoit peur.
Innocent! Ah! pourquoi hâtoit-on mon bonheur?
Chloris se pressa trop; au contraire, Amarylle
Attendit trop long-temps à se rendre facile.
Un an s'étoit déja sans faveurs écoulé,
Quand l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'aperçus dans les yeux d'Amarylle gagnée
Que l'heure du berger n'étoit pas éloignée.
Elle fit un soupir, puis dit en rougissant :
Je ne vous aime point, vous êtes trop pressant :
Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie.
Quel amant n'auroit cru tenir alors sa proie?
En fut-il jamais un que l'on vît approcher
Plus près du bon moment, sans y pouvoir toucher?
Amarylle m'aimoit; elle s'étoit rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritoient nos desirs;
Nos maux nous promettoient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles :
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla[2].
J'approchai du logis : on vint, on me parla;
Ma fortune, ce coup, me sembloit assurée.
Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée.
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Et bien[3]! me plains-je à tort? me joues-tu pas, Amour?
Te souvient-il encor de certaine bergère?
On la nomme Phyllis; elle est un peu légère :
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur;
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
Nous nous trouvâmes seuls : la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avoient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord;
Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allois surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre; et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout près de m'arriver.

Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire :
La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre;
Amarante m'a plaint; Doris m'a laissé plaindre;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances;
Les autres n'ont été que vaines espérances;
Et, même en me trompant, cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.

Quant aux tourments soufferts en servant quelque ingrate,
C'est où j'excelle : Amour, tu sais si je me flatte.
Te souvient-il d'Aminte? il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire;
Y songeoit-elle encore! hélas! l'osé-je croire?
Caliste faisoit pis; et, cherchant un détour,
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.
Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de belles
Que pour me tourmenter en diverses façons :
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons :
Tu me fais voir Clymène : elle a beaucoup de charmes;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et, capable d'amour, ne me sauroit aimer.
Il ne me restoit plus que ce nouveau martyre :
Veux-tu que je l'éprouve, Amour? tu n'as qu'à dire.
Quand tu ne voudrois pas, Clymène aura mon cœur :
Dis-le-lui, car je crains d'irriter sa douleur.

III. — A CLYMÈNE.

NOUVEAUX TOURMENTS D'AMOUR.

1671.

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.

[1] Nous avons ajouté des titres à cette élégie et aux quatre suivantes, et nous les avons mises sous la date de leur publication, ignorant celle de leur composition.

[2] Pour l'éclaircissement de ce passage et de quelques autres dans cette élégie et dans les trois qui suivent, on peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, in-8°, 1824, p. 12 et 206 à 208.

[3] VAR. Dans les éditions modernes on lit: Eh bien!

Que faire? mon destin est tel qu'il faut que j'aime[1].
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il[2] une fois brûler d'un feu durable :
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encor aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune.
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois;
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.

Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant :
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content?
Hélas! qu'il est aisé de se flatter soi-même!
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer?
Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Graces,
Mille dons près de vous me viendront partager;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger!
Et je ne mourrai pas! Non, Clymène, vos charmes
Ne paroîtront jamais sans me donner d'alarmes;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Clymène, étoit vous plaire,
Que je serois heureux! quelle gloire! quel bien!
Hors l'honneur d'être à vous, je ne demande rien.
Consentez seulement de[3] vous voir adorée;
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittoit le céleste pourpris,
Ne m'obligeroit pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre;
Et, si le sort vouloit me donner à quelque autre,
Dites : Je le réclame; il vit dessous ma loi :
Je vous en avertis, cet esclave est à moi;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
N'y touchez point. Alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités; d'autres il en est peu.
Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle;
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens, ne vous manqueront pas.

IV. — A CLYMÈNE.

PEINES CAUSÉES PAR UN RIVAL.

1671.

Ah! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger;
Un seul mot les a fait de langage changer.
Mon amour vous déplaît; je vous nuis, je vous gêne :
Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine?
Ne pouvois-je mourir sans que l'on sût pourquoi?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices :
Il en jouit, Clymène, et vous y consentez!
Vos regards et mes jours par lui seront comptés!
J'ose à peine vous voir; il vous parle à toute heure!
Honte, dépit, Amour, quand faut-il que je meure?
Hélas! étois-je né pour un si triste sort?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendoient encor?
Vous me deviez, Clymène, une autre destinée.
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.
Qui me consolera? je fuis tout entretien;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme.
Voilà comme on vous sert; on n'a que vous dans l'ame.
Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me rioit sous les cieux.
Je n'importunois pas au moins par mes services;
Pour moi le monde entier étoit plein de délices :
J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours.
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,

[1] Unicuique dedit vitium natura creato :
Ni fortuna aliquid semper amare dedit.
SEX. PROPERT., *Eleg.* II, 22, 17.

[2] *Si faut-il*, c'est-à-dire pourtant faut-il. Cette tournure se trouve fréquemment dans La Fontaine. Si, dans ces sortes de phrases, n'est pas une conjonction dubitative, mais le mot si de notre ancien langage, qui au contraire s'emploie dans les phrases où il faut affirmer : on en a un exemple remarquable dans ces vers du *Tartufe* que nous avons expliqués le premier :

Encor! Diantre soit fait de vous! Si, je le veux,
Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

Dans ces vers, *si, je le veux*, signifie *oui, je le veux, vous dis-je*. C'est le mot si placé devant le verbe pour lui donner plus de force, et le rendre, non pas seulement l'expression de la volonté de celui qui parle, mais aussi celle de l'autorité et du commandement.

[3] Dans les éditions nouvelles : *à vous*.

Phébus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir.
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes :
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes;
Encor me prive-t-on du triste réconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneurs, louange bien aimée;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?
J'y renonce à présent; ces biens ne m'étoient doux
Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de vous.
Je respire à regret; l'ame m'est inutile.
J'aimerois autant être une cendre infertile
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé :
Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser : Tout changement soulage;
Amour, viens me guérir par un autre tourment.
Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment;
Ma cruelle me plaît. Vois ses yeux et sa bouche.
O dieux! qu'elle a d'appas! qu'elle plaît! qu'elle touche!
Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour.
Ma cruelle me plaît; non, ne viens pas, Amour.
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie :
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi
Plutôt que je vous manque un seul moment de foi!
Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée?
Un premier mouvement vous a donc offensée?
Punissez-moi, Clymène, et vengez vos appas;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
Votre accueil parut froid, vous fûtes interdite.
Clymène, assurément mon amour vous déplaît :
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt?
Faut-il long-temps souffrir pour l'honneur de vos charmes?
Et bien [1]! j'en suis content; baignez-vous dans mes larmes;
Je suis à vous, Clymène : heureux si quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour!

V. — A CLYMÈNE.

JALOUSIE CONTRE UN RIVAL QUI N'EST PLUS.

1671.

J'avois cru jusqu'ici bien connoître l'amour :
Je me trompois, Clymène; et ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
Un esclavage dur ne m'ait assujetti;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une belle
Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toujours fécond en fantômes divers,
Jusque-là, grace aux dieux, n'en avoit pu produire
Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
Pour les autres tourments, ils m'étoient fort communs:
Je nourrissois chez moi les soucis importuns,
La folle inquiétude en ses plaisirs légère,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère;
J'y nourrissois encor les desirs sans espoir,
Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,
Les peines que nous cause une éternelle absence.
Tous ces poisons mêlés composoient ma souffrance;
La jalousie y joint à présent son ennui.
Hélas! je ne connois l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon ame;
Je meurs. Ah! si c'étoit seulement de ma flamme!
Si je ne périssois que par mon seul tourment!
Mais le vôtre me perd : Clymène, un autre amant,
Même après son trépas, vit dans votre mémoire.
Il y vivra long-temps; vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi!
Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi.
Certes! il en donna des marques bien certaines,
Quand, pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,
De réduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut; et pour moi, je n'ai d'obéissance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux;
Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus? on y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure;
Son bonheur avec lui ne sauroit plus vieillir :
Je puis vous offenser; il ne peut plus faillir.
O trop heureux amant! ton sort me fait envie,
Vous l'appelez ami : je crois qu'en votre vie
Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point.
J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point :
Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
Clymène, je veux bien que sa perte vous touche;
Pleurez-la, j'y consens : ce regret est permis;
Mais ne confondez point l'amant et les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine;
Ces pleurs sont pleurs d'amour : je m'y connois, Clymène.
Des amis si bien faits méritent, entre nous,
Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes;
Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignoit les beautés de l'esprit et du corps :
Ce n'étoient cependant que ses moindres trésors;
Son ame l'emportoit. Quoi qu'on prise la mienne,
Je la réformerois de bon cœur sur la sienne.

[1] VAR. Dans les éditions nouvelles : Eh bien!

Exceptez-en un point qui fait seul tout mes biens,
Je ne changerois pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'étoit qu'ami, je le surpasse en zèle;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur:
Je me l'arracherois: et vous en seriez cause.

Moi cesser d'être amant! et puis-je être autre chose?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué;
Et vouloir pour ami sans plus être avoué?
Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable:
D'une autre que de vous je pourrois l'accepter;
Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent;
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent:
Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
Dites, me traitez-vous encor comme un ami?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure?
On diroit que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien; et pour ce rien nuit et jour je soupire!
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
Vous me rendez jaloux; et de qui? Quand j'y songe,
Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort! M'ajoutera-t-on foi,
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
Cléandre, dites-vous, avoit cet art aussi.
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisoit autant, mais avec plus de grace.
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor; vous voulez que je voie
Son portrait, où votre ame a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits:
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.
Je fais plus: je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis: C'est trop parler d'un mort.
A peine on s'en est tu, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime:
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie:
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas! il m'a long-temps aimée éperdument:
En présence des dieux il en faisoit serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de pei
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les j
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

VI. — POUR M. L. C. D. C. EN CAPTIVI

A IRIS.

Vous demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aim
Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal?
Un amant libre a le ciel moins contraire;
Il peut vous rendre un soin qui vous peut pl
Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
Car je crains tout; un absent doit tout crai
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends
On dit tantôt que votre amour languit;
Tantôt, qu'un autre a gagné votre esprit.
Tout m'est suspect, et cependant votre ame
Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme.
Je la connois; une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimoit! je suis sûr que l'on m'aime
Mais m'aimoit-on? voilà ma peine extrême.
Dites-le-moi, puis le recommencez.
Combien? cent fois. Non! ce n'est pas assez.
Cent mille fois? Hélas! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos desirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore[1].

Mais c'est assez douter de votre amour.
Doutez-vous point du mien à votre tour?
Je vous dirai que toujours même zèle,
Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie;
Je ne crains point les languissants ennuis;

[1] Racine le fils a imité ce vers, et il a dit, en parla biens de la Grace:

Par des vœux enflammés mon ame les implore,
Et quand je les reçois je les demande encore.

Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verrous sur verrous.
Tout est léger. Mais je crains que votre ame
Ne s'attiédisse et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

ODES.

ODE ANACRÉONTIQUE I.

A MADAME LA SURINTENDANTE[1],

SUR CE QU'ELLE EST ACCOUCHÉE AVANT TERME, DANS LE CARROSSE, EN REVENANT DE TOULOUSE.

1658.

Puis-je ramentevoir[2] l'accident plein d'ennui
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes?
Aurois-je bonne grace à blâmer aujourd'hui
Carosses en relais, chirurgiens un peu rudes?

Falloit-il que votre œuvre imparfait fût laissé?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse?
A quoi songeoit l'amour qui l'avoit commencé?
Et sont-ce là des traits de véritable épouse?

Ne quittant qu'avec peine un mari par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher;
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devoit être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grace
Que vous avez perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place.

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devoit avoir quartier:
Il étoit digne, hélas! de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Graces et d'Amours étant bonne ouvrière.
Dieu ne l'a pas voulu peut-être pour un bien;
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant, et peut-être insensible.
Votre sexe ou le nôtre en serait mort d'amour:
Mais nous ne gagnons rien; c'est un sort infaillible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et sœur[1].
Chez vous, mâle et femelle il en est une bande:
Un seul étant perdu ne nous rend point nos cœurs;
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

[1] Marie-Madeleine Castille Villemareuil, seconde femme de Fouquet.

[2] Rappeler à la mémoire. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine. On le trouve cependant encore employé dans Molière.

II. — POUR LA PAIX[2].

JUILLET 1659.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée,
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure[3],
Fait déja refleurir Vaux;
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'infante avecque la paix;
Car ce sont deux belles choses.

O paix! infante des cieux,
Toi que tout heur[4] accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

[1] Madeleine Castille de Villemareuil eut de Fouquet quatre enfants: une seule fille, mariée à Crussol d'Uzès, marquis de Monsalès; trois fils, Nicolas Fouquet, comte de Vaux, mort en 1705; Armand Fouquet, qui se fit oratorien; Louis Fouquet, marquis de Belle-Ile, qui fut le père du maréchal de Belle-Ile.

[2] Sur la paix des Pyrénées qui se négocioit alors. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 63.

[3] La paix des Pyrénées, qui se traitoit, et qui n'étoit point encore conclue.

[4] *Heur*, bonne fortune, sort favorable. Ce mot, souvent employé par Corneille et Molière, étoit déja vieux de leur temps.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous mes moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère,

Et qui, du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O paix ! source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs desirs
De plus douces destinées;
Ramène-nous les plaisirs,
Absents depuis tant d'années.

Étouffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles:
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles;

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

III. — POUR MADAME[1].

1661.

Pendant le cours des malheurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe, ému de nos pleurs,
Voulut consoler la terre;
Il fit naître la beauté
Qui tient Philippe arrêté,
Beauté sur toutes insigne:
D'un présent si précieux
Si la terre étoit indigne,
C'est un don digne des cieux.

Des trésors du firmament
Cette princesse se pare,
Et les dieux, en la formant,
N'ont rien produit que de rare;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats,
Et la gloire de notre âge.
Le conseil des immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses autels.

Elle reçut la beauté
De la reine de Cythère,
De Junon la majesté,
Des Graces le don de plaire;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les lèvres de roses:
Lorsque d'un mélange heureux
Le ciel eut uni ces choses,
Il en devint amoureux.

La Tamise sur ses bords
Vit briller et disparoître
Le riche amas des trésors
Qu'à peine elle avoit vus naître;
Elle eut honte qu'un objet,
De tant de vœux le sujet,
Cherchât une autre demeure:
Heureuse, si pour toujours
Le ciel eût à la même heure
Cessé d'éclairer son cours !

Les Anglois virent partir
La princesse et tous ses charmes,
Sans qu'elle pût consentir
Qu'on la rendît à leurs larmes :
Ces peuples avant ce jour,
Glorieux de son séjour,
Se croyoient seuls dignes d'elle;
Ils le croyoient vainement,
Car la France est d'une belle
Le véritable élément.

Bientôt, selon nos desirs,
Nous en devînmes les hôtes[1];

[1] Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre. Elle avoit épousé Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, le 31 mars 1661. Voyez ci-après la lettre que La Fontaine écrivit à Fouquet, en lui envoyant cette ode.

[1] Henriette naquit le 16 juin 1644, à Exeter en An
au milieu des guerres civiles. Dix-sept jours après sa n

Une troupe de Zéphyrs
L'accompagna dans nos côtes :
C'est ainsi que vers Paphos
On vit jadis sur les flots
Voguer la fille de l'onde,
Et les Amours et les Ris,
Comme gens d'un autre monde,
Étonnèrent les esprits.

Telle vint en ce séjour
La merveille que je chante :
Elle crût, et notre cour
Reprit sa face riante :
Autant que Mars florissoit,
Amour alors languissoit,
Levant à peine les ailes;
L'astre né chez les Anglois,
A la honte de nos belles,
Le rétablit dans ses droits.

Que de princes amoureux
Ont brigué son hyménée!
Elle a refusé leurs vœux;
Pour Philippe elle étoit née :
Pour lui seul elle a quitté
Le Portugais indompté,
Roi des terres inconnues,
Le voisin du fier croissant,
Et de nos Alpes chenues
Le monarque florissant [1].

Philippe est un bien si doux,
Que c'est le seul qui l'enflamme :
Sous les cieux que voyons-nous
Qui soit du prix de son ame ?
Les héritières des rois
Ont souhaité mille fois
D'en faire la destinée;
C'est un plus glorieux sort
Que de se voir couronnée
Reine des sources de l'or [2].

Mais si son cœur est d'un prix
Pour qui la terre est petite,
L'objet dont il est épris
N'est pas d'un moindre mérite ;
Si sa beauté le surprit,
Des graces de son esprit
De jour en jour il s'enflamme ;
La princesse tient des cieux
Du moins autant par son ame
Que par l'éclat de ses yeux.

Ils sont joints ces jeunes cœurs
Qui du ciel tirent leur race :
Puissent-ils être vainqueurs
Des ans par qui tout s'efface !
Que de leurs désirs constants
Dure à jamais le printemps
Rempli de jours agréables !
O couple aussi beau qu'heureux !
Vous serez toujours aimables;
Soyez toujours amoureux.

Que de vous naisse un héros
Dont les palmes immortelles
Ne donnent aucun repos
Aux nations infidèles :
Que ce fruit de vos amours
Égale aux herbes leurs tours,
Mette leurs villes en cendre ;
Et puisse un jour l'univers
Devoir un autre Alexandre
Au Philippe de mes vers !

IV. — AU ROI.

POUR M. FOUQUET [1].

1663.

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Porte la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense

mère, fille de Henri IV, fut obligée de chercher un asile en ance : elle se retira dans le monastère de la Visitation de aillot, où Henriette fut élevée.

[1] Il paroît, d'après cette strophe, que la main d'Henriette fut mandée par Alphonse-Henri, roi de Portugal, qui approchoit sa majorité ; par l'empereur d'Autriche, alors âgé de vingt- ans, et par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui avoit gt-six ans. Madame de La Fayette, dans sa Vie d'Henriette Angleterre, ne fait aucune mention de ces particularités, qui nt être seroient ignorées sans cette ode de La Fontaine. On t seulement qu'Anne d'Autriche parut desirer pendant quele temps que Louis XIV épousât la princesse d'Angleterre ; is il paroît qu'il la trouva trop jeune. S'il la refusa pour ame, elle lui plut beaucoup comme belle-sœur.

[2] C'est-à-dire du Brésil, d'où les Portugais tirent beaucoup r.

[1] La rigueur avec laquelle on traitoit Fouquet dans sa prison fit comprendre à ses amis qu'on ne pouvoit espérer pour lui de pardon du roi, et qu'on seroit trop heureux si l'on parvenoit à sauver ses jours. C'est dans cet esprit que cette ode fut composée ; mais on verra ci-après, par une lettre de La Fontaine à Fouquet, que celui-ci n'en étoit pas satisfait, parceque sa grande âme se révoltoit à la seule idée d'avouer qu'il étoit coupable, et de demander pour lui la conservation de sa vie comme une grace.

Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année
Deux fois de pampre couronnée
Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui,
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre:
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles:
Ou, si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déja Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée[1];
Ses monarques en sont jaloux:
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux[2].

Va-t'en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois;

Mais parmi nous sois débonnaire.
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce seroit trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer.

L'amour est fils de la clémence;
La clémence est fille des dieux:
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédoit point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut point être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grace
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les foibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au-delà de tes desirs!

V. — PARAPHRASE DU PSAUME [illegible]

Diligam te, Domine.

1670.

Où sont ces troupes animées?
Où sont-ils ces fiers ennemis?

[1] Le traité entre la France, l'Angleterre, et la Hollande, dans le dessein d'abaisser la maison d'Autriche, fut conclu à la fin de l'année 1662.

[2] Le duc de Créqui, ambassadeur de France, fut insulté par les gardes-du-corps du pape, le 20 août 1662. Louis XIV se saisit d'Avignon, et força le saint-père à lui envoyer son neveu le cardinal Chigi pour lui faire des excuses, à bannir les gardes-du-corps à perpétuité, et à élever à Rome, vis-à-vis de leur ancien corps-de-garde, une pyramide, avec une inscription qui contenoit les articles de la satisfaction exigée. Voyez la relation de tout ce qui se passa entre le pape Alexandre VII et le roi de France, au sujet de l'insulte que les papalins firent au duc de Créqui l'an 1662, dans l'ouvrage intitulé: *L'Origine des cardinaux du Saint-Siége*; Cologne, 1670, in-12, p. 295 à 437.

[1] La Fontaine composa cette pièce sur la demande [illegible] de Brienne, afin de l'insérer dans le *Recueil de poés[illegible] tiennes et diverses* qui avoit été composé par ce der[illegible] qui parut en 1671 sous le nom de notre poëte. Voyez l'[illegible] *de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 3e éditio[illegible] in-8°, p. 212 à 216.

Je les ai vaincus et soumis :
Gloire en soit au Dieu des armées !
Par lui je me vois triomphant ;
Il me protége, il me défend :
Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toujours louable est le dessein !
Quelle place en mon cœur ne doit-il point prétendre,
Après m'avoir offert un asile en son sein ?

De leur triste et sombre demeure
Les démons, esprits malheureux,
Venoient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entroient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie ;
Jusqu'en moi-même enfin, par un secret effort ;
Et mon esprit, troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort.

Les méchants, enflés de leurs ligues,
Contre moi couroient irrités,
Comme torrents précipités
Dont les eaux emportent les digues ;
Lorsque Dieu, touché de mes pleurs,
De mes soupirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut entérinée[1]
D'un mot qui fit trembler les citoyens ailés.

Tout frémit : sa voix, qui balance
Les rochers sur leurs fondements,
Alla troubler des monuments
Le profond et morne silence.
Que d'éclairs, sortant de ses yeux,
Et sur la terre et dans les cieux
Firent étinceler le feu de sa colère !
Que son front en brilloit ! qu'il en fut allumé !
Et qu'avecque raison l'un et l'autre hémisphère
Craignit devant les temps d'en être consumé !

N'approche pas ; car notre vue
Ne peut souffrir tant de rayons :
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta présence en est pourvue.
Quoi ! tu viens pour tes alliés !
Les cieux s'abaissent sous tes pieds ;
Les vents, les chérubins, te portent sur leurs ailes :
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur
Veut rendre supportable à nos foibles prunelles
De ton trône enflammé l'éclatante splendeur.

[1] C'est-à-dire ratifiée.

Tel, tu trompas la gent noircie
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchants
Fut par les vagues éclaircie ;
Tel, ton courroux suivi d'éclairs
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur et la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublés,
Le brisa comme verre[1], et fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablés.

Que les tiens ont de priviléges !
La mer fit rempart aux Hébreux,
Noyant les peuples ténébreux
De l'ost[2] aux têtes sacriléges.
On vit et furent découverts
Les fondements de l'univers,
Du liquide élément les canaux et les sources,
Le centre de la terre, et l'enfer, obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrents de l'envie
Croyoient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main
En des lieux plus sûrs pour ma vie.
Ainsi montroient leurs cœurs félons
Les Saüls et les Absalons,
Quand tu les as soumis à celui qui t'adore,
Qui pèche quelquefois, mais se repent toujours,
Et qui, pour te louer, n'attend pas que l'aurore
Se lève par ton ordre, et commence les jours.

Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toujours présente à mes yeux ;
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine :
Je ne sens d'amour que pour toi ;
Je crains ton nom, je suis ta loi,
Ta loi pure et contraire aux lois des infidèles ;
Je fuis des voluptés le charme décevant,
M'éloigne des méchants, prends les bons pour modèles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.

Non que je veuille en tirer gloire.
Par toi l'humble acquiert du renom,
Et peut des temps et de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toi rendus,
Sages et forts sont confondus,

[1] VAR. Dans les éditions modernes : *comme un verre*. Mais ce n'est pas une variante : et cette mauvaise leçon est l'ouvrage des éditeurs modernes.

[2] De l'armée.

S'ils n'ont mis à tes pieds leur force et leur sagesse.
Ce que j'en puis avoir, je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse,
Par qui je vois le mal et peux lui résister.

Par toi je vaincrai des obstacles
Dont d'autres rois sont arrêtés;
Plus tard offerts que surmontés,
Ils me seront jeux et spectacles.
Par toi j'ai déja des mutins,
Dont les cœurs étoient si hautains,
Évité comme un cerf les dents pleines d'envie;
Puis, retournant sur eux, frappé d'un bras d'airain
Ceux qui, d'un œil cruel envisageant ma vie,
Voyoient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain.

Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe:
D'entre leurs piéges échappé,
J'ai des rebelles dissipé
L'union peu juste et peu forte.
Par mon bras vaincus et réduits,
Un Dieu vengeur les a conduits
Aux châtiments gardés pour les têtes impies:
Leurs desseins tôt conçus se sont tôt avortés;
Et n'ont beaucoup duré leurs sacriléges vies
Après les vains projets qu'ils avoient concertés.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
Prête à mourir de son poison,
A vers le ciel hors de raison
Poussé des clameurs impuissantes;
Ni Bélial, ni ses suppôts,
N'ont su l'assurer du repos.
Aussi n'est-il de dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une et l'autre gent,
Depuis les peuples noirs jusqu'à ceux que l'aurore
Éveille les derniers par son cours diligent.

C'est lui qui par des soins propices
Au combat enseigne mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins
Sur le penchant des précipices;
C'est lui qui comble avec honneur
Mes jours de gloire et de bonheur,
Mon ame de vertus, mon esprit de lumières;
Il me dicte ses lois, me les fait observer;
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautés premières
Ses oracles divins ont daigné m'élever.

Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchants pour lui sans respect
S'écarteront à mon aspect,
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuir ils n'auront qu'à me voir:
Déja mon nom et mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange et de l'Eu
Israël, redouté de cent peuples divers,
Me craint et m'obéit; et, sans que l'on me fla
On me peut appeler le chef de l'univers.

Rendons-en des graces publiques
Au dieu jaloux de son renom;
Faisons, en l'honneur de son nom,
Retentir l'air par nos cantiques:
Que ses bienfaits soient étalés.
Peuples voisins et reculés,
Jusqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvel
Dites qu'il est un dieu qui répond à mes vœu
Et que, m'ayant comblé de graces immortell
Il en réserve encor pour nos derniers neveux.

VI. — TRADUCTION PARAPHRAS

DE LA PROSE *Dies iræ*.

1694.

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur:
Des suites du péché long et juste salaire,
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront; et ce temps de colè
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts:
L'ange rassemblera les débris de nos corps;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette, en tous lieux disper
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annon

De quel frémissement nous nous verrons saisi
Qui se croira pour lors du nombre des choisis
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront; et leur triste silenc
Aura bientôt fait place aux cris des malheure

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vu[1]

[1] VAR. Presque toutes les éditions modernes portent:

Ceux que dès son berceau le monde aura *vus* vivre.

Mais c'est une correction des éditeurs, fondée sur une rè grammairiens, qui souffre beaucoup de difficultés. Ell nullement reconnue au siècle de Louis XIV; et à l'a

Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal;
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrois aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon ame succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain;
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême;
Le larron te priant fut écouté de toi.
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grace pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur;
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage:
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

cette règle, on auroit dû éviter de citer ce vers de Racine :

Lui-même d'aussi loin qu'il nous a *vus* paroître.
Bajazet, acte V, scène XI.

Cet exemple prouve précisément contre ceux qui l'allèguent; car dans l'édition originale, imprimée du vivant de Racine chez Trabouillet, 1687, t. II, p. 149, on lit dans ce vers *vu paraître*; et le verbe *paraître* est écrit ainsi par Racine, par exception et pour la rime. On doit donc se garder de rétablir ici l'orthographe du siècle de Louis XIV, et de mettre *paroître*, comme dans les éditions de Didot pour le dauphin, et dans tant d'autres.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière :
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

VII. — STANCES [1]

SUR LA SOUMISSION QUE L'ON DOIT A DIEU.

1694.

Heureux qui, se trouvant trop foible et trop tenté,
Du monde enfin se débarrasse!
Heureux qui, plein de charité,
Pour servir son prochain y conserve sa place!
Différents dans leur vue, égaux en piété,
L'un espère tout de la grace,
L'autre appréhende tout de sa fragilité.

Ce monde, que Dieu même exclut de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait.
C'est ce que l'homme impie ajoute à son ouvrage,
Qui fait que son auteur le condamne et le hait.
Observez seulement le peu qu'il vous ordonne,
Et, sans cesse le bénissant,
Usez de son présent, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez rien fait qui ne soit innocent.

Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature
Le premier être a répandu
Soit un piége qu'il a tendu
Pour surprendre la créature?
Non, non; tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main et trop bonne et trop sage;
Et, s'il en est quelqu'un dont ses divines lois
Ne te permettent pas l'usage,
Examine-le bien, ce plaisir prétendu,
Dont l'appât tâche à te séduire,
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'est défendu
Que parcequ'il te pourroit nuire.

Sans ses lois et l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment, avec tant de foiblesse,
Pourrois-tu conserver et tes biens et tes jours?
Exposé chaque instant à mille et mille injures,
Rien ne rassureroit ton cœur épouvanté,

[1] Matthieu Marais incline à penser que cette pièce est de Pavillon; mais le témoignage de madame Ulrich et l'antériorité de publication semblent prouver que cette pièce est de La Fontaine.

Et ces justes décrets contre qui tu murmures
Font ta plus grande sûreté.

Voudrois-tu que la Providence
Eût réglé l'univers au gré de tes souhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits
Dieu t'eût encor soustrait à son obéissance?
Quelle étrange société
Formeroit entre nous l'erreur et l'injustice,
Si l'homme indépendant n'avoit que son caprice
Pour conduire sa volonté!

ÉPITRES.

I.

A M. D. C. A. D. M.

A MADAME DE COUCY, ABBESSE DE MOUZON [1].

1657.

Très révérente mère en Dieu,
Qui révérente n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Si l'on n'a patente du sire
Qui fit attraper Girardin,
Lequel alloit voir son jardin [2],

[1] Il n'y a dans l'original que les initiales; nous y avons ajouté l'explication, dont nous avons des preuves certaines. Claude-Gabrielle-Angélique de Coucy de Mailly fut abbesse du monastère des Bénédictines de Sainte-Marie de Mouzon, depuis 1634 jusqu'en 1668, le redevint en 1678, et fut ensuite exilée à Malnoue par lettre de cachet. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 12, 37, et 597; et l'*Histoire de la ville de Paris*, par Félibien, in-folio, t. II, p. 1518.

[2] Voici un passage de Fouquet dans ses *Défenses*, t. II. p. 269, qui sert d'éclaircissement à ceci: « Reste la mystérieuse déposition de Tabouret: il est revenu à charge de déposer contre « moi; à quoi il étoit peut-être assez porté par le ressentiment « de la mort du sieur Barbezière, frère du sieur Chemeraut, « son gendre, lequel Barbezière étant venu à Paris pour faire « les bourgeois de Paris prisonniers de guerre, par intelligence « avec lesdits Tabouret et Chemeraut, ayant enlevé le sieur « Girardin, le procès fut fait par mes soins, suivant les ordres « du roi et de M. le cardinal, qui sont entre mes papiers. Ledit « Barbezière fut condamné et exécuté à mort; lesdits Tabouret « et son gendre enfermés à la Bastille, en vertu d'un ordre signé « de moi. » Matthieu Marais nous apprend que Barbezière fut décapité le 4 octobre 1657, et que Girardin avoit été enlevé en allant à Bagnolet, et mené à Bruxelles. Voyez le récit de cette affaire dans Monglas, *Mémoires*, t. III, p. 38, ou t. LI de la collection de MM. Petitot et Monmerqué.

Puis le mit à grosse finance.
Les Rocroix [1], gens sans conscience,
Me prendroient aussi bien que lui,
Vous allant conter mon ennui.
J'aurois beau dire à voix soumise:
Messieurs, cherchez meilleure prise;
Phébus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à haute rançon.
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veux point au roi d'Espagne;
Cupidon seul me fait marcher.
Enfin j'aurois beau les prêcher,
Montal [2] ne se soucieroit guère
De Cupidon ni de sa mère:
Pour cet homme en fer tout confit,
Passe-port d'Amour ne suffit.
En attendant que Mars m'en donne un, et le si
Mars ou Condé, car c'est tout un,
Comme tout un vous et Cyprine,
Je ne bouge; et j'ai bien la mine
De ne vous pas être importun.
Votre séjour sent un peu trop la poudre;
Non la poudre à têtes friser,
Mais la poudre à têtes briser;
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire un peu moins que vous;
Car tous vos coups
Ne sont pas doux
Comme ils le semblent:
Le cœur dès l'abord ils nous emblent [4],
Puis le repos, puis le repas,
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir:
Que serviroit de déguiser les choses?
Mais comment vis-je? et qu'il nous faut pâtir
Dans vos prisons, où l'on fait longues pauses

[1] C'est-à-dire les Espagnols, alors maîtres de Rocroy, e faisoient des incursions dans toute la Champagne. Fou t. VIII de ses *Défenses*, ou t. III de la *Continuation*, p. 77 « Ce furent ceux de Rocroy qui enlevèrent Girardin presq « portes de Paris. »

[2] Montal commandoit dans Rocroy pour l'Espagne; il je terreur dans toute la Champagne. Les habitants de l avoient conclu avec lui une sorte de trêve, sans l'autori du roi; et sans l'avantage que remporta sur lui le co Grandpré, à la fin d'août 1657, il eût long-temps mis à c bution toute la province, jusqu'aux portes de Reims. Montpensier, *Mémoires*, année 1657, t. III, p. 194, éd Petitot, 1825, in-8°, t. XLII; et Monglas, *Mémoires*, p. 33, ou t. LI de la collection.

[3] *Sine* pour *signe*, par licence poétique et pour la rime. les éditeurs ont laissé ce mot ainsi; ce qui est assez sing car dans tous les autres passages de cette nature ils ont al texte par des corrections intempestives.

[4] Ils nous dérobent. *Embler* ou *ambler* est un vieux m signifie prendre, voler, fuir, éviter.

[5] VAR. *Poses* dans l'édition de 1671; et La Fontaine a

Noires ne sont, et pourtant sont mieux closes
Qu'aucun châtel. Quand léans on se voit,
Pleurs et soupirs ce sont boutons de roses;
On n'en sort pas ainsi que l'on voudroit.
Aussi, quand on vous fit abbesse,
Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus[1]? c'est le trépas.
Que les champs libres on leur laisse
Un peu,
Je gage
Qu'on verra, s'ils sortent de cage,
Beau jeu.
Dessous la clef on les a mis
Comme une chose et rare et dangereuse;
Et pour épargner ses amis
Le Ciel vous fit jurer d'être religieuse.

Comme vos yeux alloient tout embraser,
Il fut conclu par votre parentage
Qu'on vous feroit un couvent épouser :
Deux ans après se fit le mariage.
De s'y trouver votre bonté fut sage;
Sans point de faute Hymen en fit autant;
Mot ne sonnoit; et, quant à moi, je gage
Que de l'affaire il n'étoit pas content.

Ce même jour, pour le certain,
Amour se fit bénédictin;
Et sans trop faire la mutine,
Vénus se fit bénédictine;
Les Ris, ne bougeants[2] d'avec vous,
Bénédictins se firent tous;
Et les Graces, qui vous suivirent,
Bénédictines se rendirent :
Tous les dieux qu'en Cypre on connoît
Prirent l'habit de saint Benoît.

Vous vêtir d'or, ce seroit grand dommage,
Puisque en habits sans coûts et sans façon
De triompher votre beauté fait rage;
Si[3] qu'à la cour elle en feroit leçon.
Pardonnez-moi si j'ai quelque soupçon
Que cet habit dont vous êtes vêtue,
En vous voilant, soit recéleur d'appas :
N'en est-il point dont il puisse à ma vue
Se confier ? je ne le dirois pas.

ainsi par licence poétique, et uniquement pour la rime : car le mot *pause*, pour suspension, repos, s'écrivoit alors comme aujourd'hui. Voyez le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696, in-folio, t. I, p. 124.

[1] Confondu, étonné.

[2] VAR. *Bougeant*, dans les éditions modernes, d'après la règle établie depuis, mais qui n'étoit pas constante du temps de La Fontaine.

[3] Tellement qu'à la cour. Voyez la note ci-dessus, p. 520.

II. — A M. PELLISSON[1].

AVRIL 1659.

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne.
En bonne foi, je ne sache personne
A qui Phébus s'engageât, aujourd'hui,
De la donner plus volontiers qu'à lui.
Son souvenir, qui me comble de joie,
Sera payé tout en belle monnoie
De madrigaux, d'ouvrages ayant cours.
(Cela s'entend sans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainsi que je l'espère.)
Cette monnoie est sans doute légère,
Et maintenant peu la savent priser;
Mais c'est un fonds qu'on ne peut épuiser.
Plût aux destins, amis de cet empire,
Que de l'épargne[2] on en pût autant dire !
J'offre ce fonds avec affection;
Car, après tout, quelle autre pension
Aux demi-dieux pourroit être assinée[3]?
Pour acquitter celle-ci chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux.
A la Saint-Jean[4] je promets madrigaux,
Courts et troussés, et de taille mignonne :
Longue lecture en été n'est pas bonne.
Le chef d'octobre[5] aura son tour après;
Ma muse alors prétend se mettre en frais :
Notre héros, si le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'est menu présent,
Car menus vers sont en vogue à présent.
Vienne l'an neuf[6], ballade est destinée :
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or la ballade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton[7].
Pâques, jour saint, veut autre poésie :

[1] Cette pièce fut publiée avec ce titre : *Lettre à M...* et précédée d'une note ainsi conçue : « M... ayant dit que je lui devois « donner pension pour le soin qu'il prenoit de faire valoir mes « vers, j'envoyai quelque temps après cette lettre à M... »
Matthieu Marais et tous les éditeurs se sont trompés sur l'intitulé de cette épître; elle est adressée à Pellisson, et non pas à Fouquet ni à sa femme.

[2] C'est ainsi qu'on appeloit le trésor public ou royal.

[3] VAR. *Assignée*, dans les éditions modernes; mais La Fontaine a mis *assinée* à dessein, par licence poétique et pour la rime.

[4] C'est-à-dire au terme qui échoit le 1er juillet, selon l'usage des baux, placé à la Saint-Jean ou au 24 juin, et, conformément à une locution vulgaire, nommé le terme de la *Saint-Jean*.

[5] C'est-à-dire au terme qui échoira le 1er octobre.

[6] L'an neuf, c'est-à-dire le nouvel an ou le 1er janvier. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 26 et 47 à 54.

[7] Vaut peu de chose. Expression proverbiale.

J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension[1],
Quelque sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourroit être le pire.
On me voit peu sur tels sujets écrire;
Mais tout au moins je serai diligent;
Et si j'y manque, envoyez un sergent;
Faites saisir, sans aucune remise,
Stances, rondeaux, et vers de toute guise :
Ce sont nos biens : les doctes nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des chansons.

Ne pouvant donc présenter autre chose,
Qu'à son plaisir le héros en dispose.
Vous lui direz[2] qu'un peu de son esprit
Me viendroit bien pour polir chaque écrit.
Quoi qu'il en soit, je me fais fort de quatre;
Et je prétends, sans un seul en rabattre,
Qu'au bout de l'an le compte y soit entier :
Deux en six mois, un par chaque quartier.
Pour sûreté, j'oblige par promesse
Le bien que j'ai sur le bord du Permesse;
Même au besoin notre ami Pellisson
Me pleigera[3] d'un couplet de chanson.
Chanson de lui tient lieu de longue épître;
Car il en est sur un autre chapitre[4].
Bien nous en prend; nul de nous n'est fâché
Qu'il soit ailleurs jour et nuit empêché.

A mon égard je juge nécessaire
De n'avoir plus sur les bras qu'une affaire;
C'est celle-ci : J'ai donc intention
De retrancher toute autre pension;
Celle d'Iris même : c'est tout vous dire.
Elle aura beau me conjurer d'écrire;
En lui payant pour ses menus plaisirs,
Par an trois cent soixante et cinq soupirs
(C'est un par jour, la somme est assez grande),
Je n'entends point après qu'elle demande
Lettre ni vers, protestant de bon cœur
Que tout sera gardé pour monseigneur[5].

[1] Donc l'engagement du poëte envers Fouquet ne commençoit à courir que depuis Pâques, puisqu'à Pâques suivant l'année se trouvoit révolue.

[2] Ces mots seuls suffisent pour prouver que cette épître n'a pas été adressée à Fouquet.

[3] Sera ma caution, s'engagera pour moi. Nous n'avons plus ce mot, qui étoit commode et expressif; ou si on l'emploie encore, c'est en terme de pratique. Les Anglois l'ont conservé, et leur verbe *to pledge* est d'un usage fréquent.

[4] Le surintendant avoit nommé Pellisson son premier commis en 1657, et il fut reçu maître-des-comptes à Montpellier en 1659.

[5] C'est-à-dire Fouquet, qui est monseigneur le surintendant dans tous les livres imprimés de ce temps.

III. — A M. FOUQUET[1].

1659.

Dussé-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurois taire.
Celui qui, plein d'affection,
Vous promet une pension,
Bien payable et bien assignée[2]
A tous les quartiers de l'année;
Qui pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré sommet,
Et, n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous seulement,
J'entends à la bonne mesure,
Et de cela je vous assure;
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de courroux.

L'autre jour, étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, et puis partir.
J'eus le cœur gros, sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage;
Car enfin ce seroit dommage
Que, prenant trop mon intérêt,
Vous en crussiez plus qu'il n'en est.
Comme on ne doit tromper personne,
Et que votre ame est tendre et bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,
Si, vous mandant mon déconfort[3],
Je ne contois au vrai l'histoire;
Peut-être même iriez vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.

Je me console, et vous excuse :

[1] La Fontaine alla un jour à Saint-Mandé pour voir Fou[...] mais, n'ayant pu être admis, il envoya cette épître. V[...] l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Font[...]* troisième édition, 1824, in-8°, p. 59 à 63.

[2] Je ne doute pas que, de même que dans l'épître p[...]dente, La Fontaine n'ait écrit *assinée* pour la rime, et q[...] *signée* ne soit ici une correction du copiste ou de l'édi[...] mais, comme je n'ai point vu le manuscrit de l'auteur, j'[...] laisser ce mot tel qu'il a été imprimé par le premier éditeu[...]

[3] Affliction accompagnée de découragement. Nous avons [...] perdre le mot *confort*, dont les Anglois font un si grand u[...] et qu'on trouve fréquemment dans nos vieux poëtes et [...] Montaigne; et nous avons cependant conservé les compo[...] ce mot, tels que *déconfort* et *réconfort*.

Car, après tout, on en abuse;
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Choses dont aux courts jours se plaignent
Moines d'Orbais [1], et sur-tout craignent,
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.
Le roi, l'état, votre patrie,
Partagent toute votre vie;
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage!
Seigneur, vous êtes bon et sage,
Et je serois trop familier
Si je faisois le conseiller.
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême :
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitants,
Les requêtes, les ordonnances,
Le parlement et les finances,
Le vain murmure des frondeurs,
Mais plus que tous, les demandeurs,
La cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage [2],
Qui rend nos coffres épuisés,
Et nos guerriers les bras croisés.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont où les savantes sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amants des muses
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un.
Je ne serai pas importun :
Je prendrai votre heure et la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement
Où l'on a fait d'étrange terre [3],
Depuis peu, venir à grand'erre [4]
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe, ou la bière :
Pour les rois, ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulois venir.

[1] Abbaye qui étoit dans le voisinage de Château-Thierry.

[2] Ces vers ont rapport aux événements du temps; à la paix des Pyrénées, au mariage du roi, et au besoin d'argent qu'éprouvoit le gouvernement, qui forçoit Mazarin à recourir à des emprunts.

[3] C'est-à-dire de terre étrangère.

[4] Promptement. Cette expression *à grand'erre* se rencontre fréquemment dans nos vieux poëtes, et La Fontaine s'en est servi plusieurs fois.

Il me fallut entretenir
Avec ces monuments antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loisir.
Certes j'y pris un grand plaisir.
Vous semble-t-il pas que l'image
D'un assez galant personnage
Sert à ces tombeaux d'ornement?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire.
Messire Orus, me mis-je à dire,
Vous nous rendez tous ébahis :
Les enfants de votre pays
Ont, ce me semble, des bavettes
Que je trouve plaisamment faites.
On m'eût expliqué tout cela;
Mais il fallut partir de là
Sans entendre l'allégorie.

Je quittai donc la galerie,
Fort content, parmi mon chagrin,
De Kiopès et de Céphrim,
D'Orus, et de tout son lignage,
Et de maint autre personnage.
Puissent ceux d'Égypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe
Jusques au bout du genre humain!
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.

Et vous, seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,
Vous que s'efforce de charmer
L'antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre,
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis [1] à Saint-Mandé [2],

[1] La Fontaine parle ici, selon Matthieu Marais, d'un tombeau de certains rois d'Égypte, que l'on avoit fait venir pour satisfaire la curiosité de Fouquet. En 1657, il fit venir de Lyon des statues et des figures antiques de marbre à Vaux, qui provenoient de la démolition d'une vieille masure de la ville de Lyon, qui lui avoit été donnée par Le Tellier. Voyez *Recueil des défenses de M. Fouquet*, t. I, p. 266.

[2] Un des chefs d'accusation dirigés contre Fouquet fut la somptuosité de sa maison de Saint-Mandé. La bibliothèque étoit une des plus riches de l'Europe. Fouquet, dans ses défenses, déclare qu'elle lui avoit été donnée par son père, et que le reste provenoit des livres de MM. de Morangis, Le Ragois, Arnoul, Cramoisy, et des dons des auteurs et des libraires. (Voyez *La production de M. Fouquet contre celle de M. Talon*, 1663, in-18, t. III, p. 139 du *Recueil des défenses*.) Cette maison de Saint-Mandé se trouve décrite dans le tome I, p. 26 du même recueil. M. Titon l'acheta pour les hospitalières de Chantilly, et elles s'y sont établies en 1705. Marolles, dans ses *Mémoires*,

Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses !
Mille moissons, c'est un peu trop;
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas ! les belles destinées
Ne devroient aller que le pas.
Mais quoi ! le ciel ne le veut pas.
Toute ame illustre s'en console,
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom
Qui fait encor vivre le nom
Quand le héros n'est plus que cendre.
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

IV. — A MADAME FOUQUET,

SUR LA NAISSANCE DE SON DERNIER FILS A FONTAINEBLEAU[1].

1661.

Vous avez fait des poupons le héros,
Et l'avez fait sur un très bon modèle.
Il tient déjà mille menus propos;
Sans se méprendre il rit à la plus belle.
C'est, ce dit-on, la meilleure cervelle
De nourrisson qui soit sous le soleil :
Pour bien téter il n'a pas son pareil;
Il fait en tout son jugement paroître.
Quelqu'un m'a dit qu'il sera du conseil
(Sans y manquer) du dauphin qui va naître.

Or vous voilà mère de trois Amours;
Dieu soit loué ! La reine de Cythère
N'en a qu'un seul qu'elle montre toujours;
Et cet enfant ne va pas sans sa mère :
A se conduire il n'a pas peu d'affaire,
Étant privé de la clarté des cieux.
Mais vos trois fils[2] ont chacun deux beaux yeux,
Deux magasins de lumière et de flamme,
Deux vrais soleils dont l'éclat radieux
Éblouira quelque jour plus d'une ame.

De vos aînés d'autres gens ont écrit;
De ce cadet je dirai quelque chose.
C'est un enfant tout sens et tout esprit :
D'un feu de joie au Parnasse il est cause;
A le louer déja l'on se dispose.
Son nom, chanté par cent auteurs divers,
Sera bientôt le sujet de nos vers,
Et remplira, selon son horoscope,
Tous les échos qui sont dans l'univers :
Pour un tel nom trop petite est l'Europe.

J'ai de mon dire Apollon pour garant.
Voici de plus ce qu'ajoute Uranie :
Notre petit doit un jour être grand;
C'est Jupiter qui réglera sa vie :
Il lui promet des biens dignes d'envie,
De hauts emplois, des honneurs à foison;
Et cet enfant est né dans sa maison[1],
Ce qui présage une grandeur suprême.
Vous voyez bien que la Muse a raison;
Car Jupiter et Louis c'est le même.

Dans l'horoscope il est encor parlé
Des qualités nobles, grandes, et belles,
Par qui sera cet enfant signalé,
Et dont il a déja des étincelles.
Je crois qu'en lui la raison a des ailes.
Comme son père il aimera l'honneur;
Il logera quelque jour dans son cœur
De rares dons une troupe infinie :
Ce me seroit un insigne bonheur
Si je logeois en telle compagnie.

V. — A M. LE DUC DE BOUILLO

1662.

Fils et neveu de favoris de Mars[2],
Qui ne voyez chez vous de toutes parts

t. I, p. 278 et 285, parle des belles peintures que Fouquet avoit fait exécuter à Saint-Mandé, et pour lesquelles La Fontaine avoit composé des vers françois, et Nicolas Gervaise, médecin et ami de Fouquet, des vers latins.

[1] Immédiatement après le mariage du duc d'Orléans, la cour alla à Fontainebleau. Elle y fut plus brillante qu'elle n'avoit jamais été. Les profusions du surintendant Fouquet y multiplièrent les promenades, les festins et les fêtes galantes en faveur de la jeune reine. Voyez Reboulet, *Histoire du siècle de Louis XIV*, in-4o, t. I, p. 563; Motteville, *Mémoires*, année 1661, t. V, p. 111-116 de l'édition de Petitot, 1824, in-8o, t. XL de la collection.

[2] Ces trois fils étoient Nicolas Fouquet, comte de Vaux; Armand, qui se fit oratorien, et Louis, marquis de Belle-Ile. C'est de la naissance de ce dernier qu'il est ici questi mand naquit en 1657.

[1] C'est-à-dire à Fontainebleau, château appartenant le Jupiter dont il est ici question.

[2] L'oncle de Godefroi-Maurice de La Tour, duc de B étoit le grand Turenne; et son père étoit Frédéric-Ma La Tour, qui naquit le 22 octobre 1606, et mourut le 9 ao C'est l'année même de sa mort que Frédéric-Maurice ef le 10 mars, l'échange de la principauté de Sedan co comtés d'Auvergne et d'Évreux, les duchés d'Albret et teau-Thierry. Il fit ses premières armes sous Maurice et Frédéric de Nassau, prince d'Orange, ses oncles mate

Ni de vertu ni d'exemple vulgaire,
Qui de par vous et de par votre père
Avez acquis l'amour de tous les cœurs,
Digne héritier d'un peuple de vainqueurs,
Écoutez-moi : qu'un moment de contrainte
Tienne votre ame attentive à ma plainte :
Sur mon malheur daignez vous arrêter;
En ce temps-ci c'est beaucoup d'écouter.

La sotte peur d'importuner un prince,
Vice non pas de cour, mais de province,
Comme Phébus est mauvais courtisan,
M'avoit lié la voix jusqu'à présent :
Une autre peur à son tour me domine,
Et j'ai chassé cette honte enfantine;
Je parle enfin, et fais parler encor
Non mon mérite, il n'est pas assez fort,
Mais mon seul zèle et sa ferveur constante,
Car tout héros de cela se contente :
Puis, pour toucher un prince généreux,
C'est bien assez que l'on soit malheureux.
Je le suis donc, graces à l'*écurie* [1],
Et ne suis pas seul de ma confrérie [2].
Un partisan nous ruine tout net :
Ce partisan c'est la Vallée Cornay.
Dessous sa griffe il faut que chacun danse;
D'autre Antechrist je ne connois en France :
Homme rusé, Janus à double front,
L'un de rigueur, l'autre à composer prompt.
Les distinguer n'est pas chose facile;
L'un après l'autre ils exercent ma bile :
Quand La Vallée, en se faisant prier,
Dit qu'il me veut manger tout le dernier,
Cornay poursuit; et quand Cornay retarde,
A La Vallée il me faut prendre garde.

Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers.
L'ennui me vient de mille endroits divers,
Du parlement, des aides, de la chambre [3],
Du lieu fameux [1] par le sept de septembre [2],
De la Bastille [3], et puis du Limosin [4];
Il me viendra des Indes à la fin.
Je ne dis pas qu'il soit juste qu'on voie
Le nom de noble à toutes gens en proie;
C'est un abus, il faut le prévenir,
Et sans pitié les coupables punir;
Il le faut, dis-je, et c'est où nous en sommes :
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui veulent le paroître [5],
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être;
C'est ce qui rend mon esprit étonné.
Avec cela je me vois condamné,
Mais par défaut. J'étois lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne,
Mon procureur dessus quelque autre point [6],
Et ne songeant à moi ni peu ni point,
Tant il croyoit que l'affaire étoit bonne.
On l'a surpris; que Dieu le lui pardonne!
Il est bon homme, habile, et mon ami,
Sait tous les tours; mais il s'est endormi
Thomas Bousseau [7] n'en a pas fait de même,

marcha sur les traces de ces grands capitaines, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Son fils Godefroi-Maurice, auquel cette épître est adressée, se distingua aussi dans les combats; et les louanges données ici par notre poëte sont des vérités historiques.

[1] La Fontaine, dans des actes, avoit pris, à l'exemple de ses ancêtres, la qualité d'*écuyer*; ce qui n'étoit pas permis, à moins de faire preuve de noblesse. Le fisc dirigea contre lui des poursuites, et en son absence un arrêt rendu par défaut le condamna à deux mille francs d'amende. Il s'adressa au duc de Bouillon, comme à son protecteur naturel, puisqu'il étoit seigneur de Château-Thierry.

[2] Les poursuites contre ceux qui usurpoient le titre de nobles se continuèrent et se renouvelèrent avec plus d'activité encore en 1666, ainsi qu'on le voit par un passage de la *Muse dauphine* de Subligny, vingt-cinquième semaine, 1667, in-12, p. 235.

[3] La chambre de l'Arsenal instruisoit alors le procès de Fouquet.

[1] Nantes.

[2] *C'est le jour où M. Fouquet fut arrêté.* (Note de la main de La Fontaine, écrite en marge à côté de ce vers.) Elle n'en est pas moins inexacte. C'est le 5 septembre que Fouquet fut arrêté à Nantes. Voyez les *Conclusions de ses défenses*, 1668, in-18, p. 261; sa *requête* présentée au parlement le 19 juillet 1662; la lettre de Louis XIV à la reine-mère, en date du 5 septembre 1661 (*OEuvres de Louis XIV*, t. V, p. 52), et les registres de la Bastille. (*Mémoires historiques sur la Bastille*, 1789, in-8°, t. I, p. 26.)

[3] Pellisson, l'ami intime de La Fontaine, et premier commis de Fouquet, avoit été arrêté en même temps que le surintendant, et conduit à la Bastille dans le mois de septembre 1661. Il n'en sortit que quatre ans après. Voyez les *OEuvres diverses de M. Pellisson*, t. I, p. 91.

[4] Madame Fouquet avoit été conduite à Limoges. (Voyez *OEuvres de Louis XIV*, t. V, p. 52.) Un acte reçu par Blaise, notaire royal, le 27 octobre 1661, visé dans une sentence du châtelet, en date du 23 décembre 1661, constate la présence de la femme du surintendant à Limoges à la fin de 1661. (*Note communiquée à l'éditeur par M. de Monmerqué.*)

[5] VAR. *Parêtre*, dans le manuscrit, et par licence poétique, et pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Il y a un grand nombre d'exemples de même nature dans notre auteur.

[6] C'est-à-dire mon procureur étoit dessus quelque autre point. On trouve dans La Fontaine d'assez fréquents exemples de ces sortes d'ellipses, peu d'accord avec les règles ordinaires de la grammaire. Ainsi dans la fable XXVI du livre VIII il a dit :

Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.

Le mot *étoit* se trouve encore ici sous-entendu.

[7] Me Bousseau, procureur au parlement de Paris, occupoit pour les traitants qui, ayant affermé les tailles, avoient droit aux amendes prononcées contre ceux qui cherchoient à se soustraire au paiement de cet impôt. On le voit par la déclaration du 8 janvier 1661, où il est dit que Mes Bousseau et du Caution seront tenus de mettre au greffe un état signé d'eux, contenant

Sa vigilance en tel cas est extrême;
Il prend son temps et fait tout ce qu'il faut
Pour obtenir un arrêt par défaut.
Le rapporteur m'en a donné l'endosse
En celui-ci mettant toute la sauce [1].
S'il eût voulu quelque peu différer,
La cour, seigneur, eût pu considérer
Que j'ai toujours été compris aux tailles,
Qu'en nul partage, ou contrat d'épousailles,
En jugements intitulés de moi,
En acte aucun qui puisse nuire au roi,
Je n'ai voulu passer pour gentilhomme;
Thomas Bousseau n'a su produire en somme
Que deux contrats [2], si chétifs que rien plus,
Signés de moi, mais sans les avoir lus :
Et lisez-vous tout ce qu'on vous apporte ?
J'aurois signé ma mort de même sorte.

Voilà, seigneur, le fait en peu de mots :
Je vous arrête à d'étranges propos :
N'en accusez que ma raison troublée;
Sous le chagrin mon ame est accablée;
L'excès du mal m'ôte tout jugement.
Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste, et cultiver les muses?
Hélas! qu'un jour elles seront confuses,
Quand on viendra leur dire en soupirant :
« Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
« Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
« Qui préféroit à la pompe des villes
« Vos antres cois, vos chants simples et doux,
« Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,
« Est succombé sous une injuste peine;
« Et d'affecter une qualité vaine
« Repris à faux, condamné sans raison,
« Couvert de honte, est mort dans la prison! »

Voilà le sort que les dieux me promettent :
Et sous Louis ces choses se permettent,
Louis, ce sage et juste souverain!
Que ne sait-il qu'un arrêt inhumain
M'a condamné, moi qui n'ai point fait faute!
A quelle amende? Elle est, seigneur, si haute
Qu'en la payant je ne ferai point mal
De stipuler qu'au moins dans l'hôpital,
Puisqu'il ne faut espérer nulles graces,
Pour mon argent j'obtiendrai quatre places :
Une pour moi, pour ma femme une aussi,
Pour mon frère [1] une, encor que de ceci
Il soit injuste après tout qu'il pâtisse,
Bref, pour mon fils [2], y compris sa nourrice
Sans point d'abus les voilà justement,
Comptant pour un la nourrice et l'enfant;
Il est petit, et la chose est bien juste.
Si toutefois notre monarque auguste
Cassoit l'arrêt; cela seroit, seigneur,
Selon mon sens, bien plus à son honneur.
De lui parler je n'en vaux pas la peine.
S'il s'agissoit de quelque grand domaine,
De quelque chose importante à l'état,
Si c'étoit, dis-je, une affaire d'éclat,
Je vous prierois d'implorer sa justice :
A ce défaut il est bon que j'agisse
Près de celui qui dispose de tout,
Qui par ses soins peut seul venir à bout [3]
De réformer, de rétablir la France,
Chasser le luxe, amener l'abondance,
Rendre le prince et les sujets contents.
Mais il lui faut encore un peu de temps,
Et le mal est que je ne puis attendre;
Moi mort de faim, on aura beau m'apprendre
L'heureux état où seront ces climats,
Pour en jouir je ne reviendrai pas.
Demandez donc à ce ministre rare
Que par pitié du reste il me sépare.
Il le fera, n'en doutez point, seigneur.
Si votre épouse [4] étoit même d'humeur
A dire encore un mot sur cette affaire,
Comme elle sait persuader et plaire,
Inspire un charme à tout ce qu'elle dit,
Touche toujours le cœur quant et l'esprit [5],
Je suis certain qu'une double entremise

les noms de ceux qu'ils prétendent faire assigner comme usurpateurs de noblesse. (*Note communiquée à l'éditeur par M. de Monmerqué.*)

[1] Il y a *sausse* dans le manuscrit, et La Fontaine a mis à dessein deux *ss*, par licence poétique et pour rimer aux yeux.

[2] Nous avons la certitude que La Fontaine s'est qualifié du titre d'écuyer dans un acte où il étoit partie, passé devant Saint-Vaast, notaire au châtelet de Paris, le 15 août 1661. Il est aussi qualifié écuyer dans un extrait des registres de la prevôté de Château-Thierry, qui constate que sa femme a renoncé aux biens de la communauté : mais cet acte n'auroit pu le faire condamner, parcequ'il n'y étoit pas partie. (*Note communiquée à l'éditeur par M. de Monmerqué.*)

[1] Ce frère, nommé Claude de La Fontaine, et retiré [...] gent-l'Artaut, avoit fait à notre poëte, par acte sous sein[g] [...] écrit de sa propre main, en date du 21 janvier 1649, d[...] de tous ses biens moyennant onze cents livres de pensio[n] [...]

[2] Il se nommoit Charles de La Fontaine, et, d'après [...] trait de baptême que nous avons sous les yeux, il étoit né [...] tobre 1633. Il avoit donc alors neuf ans. Son parrain fu[t] [...] çois de Maucroix, l'ami intime de notre poëte; et sa ma[...] Herbèlin, femme de Me Jean Josse, avocat au parleme[nt] [...]

[3] C'est Colbert que La Fontaine désigne ici.

[4] Marie-Anne Mancini, que le duc de Bouillon avoit [...] cette même année 1662, le 20 avril. Le contrat de mari[age] [...] date du 19 avril, se trouve imprimé dans Baluze, *Histo[ire gé]néalogique de la maison d'Auvergne*, t. II, p. 833.

[5] Avec l'esprit. Cette tournure est commune dans [...] Dans la traduction de Longus, il dit : « Ils serrèrent ce [...] « toit trouvé quand et lui. »

De cette amende obtiendroit la remise.
Demandez-la, seigneur, et m'en croyez :
Mais que ce soit si bien que vous l'ayez;
Et vous l'aurez; j'engage à votre altesse
Ma foi, mon bien, mon honneur, ma promesse,
Que ce ministre, aimé de notre roi,
Si vous parlez, inclinera pour moi.

VI.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME LA PRINCESSE DE BAVIÈRE[1].

JUILLET 1669.

Votre altesse sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'univers;
J'entends les affaires de France :
J'obéis et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne[2].
On croit ici que la besogne
Est avancée; et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain[3], puis au Moscovite[4],
Condé[5], Nieubourg[6]; car le mérite
De tous côtés fait embarras.
Condé, je crois, n'en manque pas.
Si votre époux vouloit, madame,
Régner ailleurs que sur votre ame,
On ne peut faire un meilleur choix.
Heureux qui vivroit sous ses lois!

Ceux qui des affaires publiques
Parlent toujours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela
(Et je suis de ce nombre-là);
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs princes tendent.
Quant à Moscou, nous l'excluons;
Voici sur quoi nous nous fondons :
Le schisme y règne; et puis son prince
Mettroit la Pologne en province.
Nieubourg nous accommoderoit :
Au roi de France il donneroit
Quelque fleuron pour sa couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas.
Nous serions voisins des États[1];
Ils en ont l'alarme, et font brigue.
Contre Louis chacun se ligue.
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.
Que craindroit-il, lui dont les armes
Vont aux Turcs causer des alarmes[2]?
Nous attendons du grand-seigneur
Un bel et bon ambassadeur;
Il vient avec grande cohorte :
Le nôtre est flatté par la Porte[3].
Tout ceci la paix nous promet
Entre Saint-Marc et Mahomet[4].
Notre prince en sera l'arbitre :
Il le peut être à juste titre;
Et feroit même, contre soi,
Justice au Turc en bonne foi.

Pendant que je suis sur la guerre
Que Saint-Marc souffre dans sa terre,
Deux de vos frères[5] sur les flots

[1] Mauricette-Fébronie de La Tour, sœur du duc de Bouillon, qui, le 28 avril 1668, épousa à Château-Thierry Maximilien-Philippe-Jérôme, comte palatin du Rhin, duc de Bavière. Elle étoit fille de Frédéric-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, mort en 1652, et d'Élisabeth-Fébronie, morte en 1657. Mauricette-Fébronie mourut à Turckheim le 20 juin 1706, à l'âge de cinquante-quatre ans.

[2] Casimir, roi de Pologne, avoit abdiqué la couronne le 16 septembre 1668, et s'étoit retiré à Paris à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

[3] Le duc Charles de Lorraine, né le 5 avril 1614, mort le 18 septembre 1675.

[4] Alexis Mikhaïlovitch, czar de Russie, né l'an 1630, et mort le 8 février 1676.

[5] A Condé, à Nieubourg : il y a ellipse. Louis II, ou le grand Condé, naquit le 8 septembre 1621, et mourut le 11 décembre 1686.

[6] Philippe-Guillaume, duc de Neubourg, né le 25 novembre 1615. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 164.

[1] C'est-à-dire de la Hollande. Louis XIV, pour prix de l'appui qu'il accordoit au duc de Neubourg, espéroit obtenir la cession du duché de Juliers, ce qui auroit rendu la France limitrophe des états de Hollande.

[2] En guerre avec les Vénitiens, les Turcs assiégeoient Candie. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 166.

[3] Les secours que Louis XIV venoit de donner à la république de Venise n'empêchèrent pas que le grand-seigneur ne fît rendre de grands honneurs à M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte-Ottomane, et qu'il n'envoyât Soliman en ambassade en France. Voyez Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 15.

[4] C'est-à-dire entre la république de Venise, qui est sous la protection de saint Marc, et le grand-seigneur, qui est mahométan.

[5] C'étoient les deux plus jeunes. L'aîné des deux, Constantin-Ignace de La Tour, mourut le 5 octobre 1670, à l'âge de vingt-quatre ans, des blessures qu'il avoit reçues deux jours auparavant dans un combat singulier. Son plus jeune frère, Henri-Maurice, selon Baluze (Henri-Ignace, selon *l'Art de vérifier*

Vont secourir les Candiots.
Oh! combien de sultanes prises!
Que de croissants dans nos églises!
Quel nombre de turbans fendu!
Tête et turban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matières
Me voici tombé sur vos frères,
Vous saurez que le chambellan [1]
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairoit beaucoup davantage;
Mais de long-temps il n'en courra:
Son ardeur se contentera,
S'il lui plait, d'une ombre de guerre.

D'Auvergne [2] s'est dans notre terre
Rompu le bras: il est guéri.
Ce prince a dans Château-Thierri
Passé deux mois et davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les grands ne fut jamais.

Le duc d'Albret [3] donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir.
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes.
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenterai [4].
Veuille le ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat et de renom,
Autant de lauriers et de gloire
Que par les mains de la victoire
L'oncle [5] en reçoit depuis long-temps!

les dates), fut également tué en duel, et mourut à Colmar le 20 février 1675. Il avoit le titre de duc de Château-Thierry. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 167.

[1] Godefroy-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, grand-chambellan, l'aîné des frères de la princesse, le mari de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, protectrice de notre poëte.

[2] Frédéric-Maurice de La Tour, comte d'Auvergne, colonel-général de cavalerie légère, le second des frères de la princesse.

[3] Emmanuel-Théodose, troisième frère de la princesse, par rang d'âge, duc d'Albret, depuis cardinal et grand-aumônier de France, mort à Rome le 7 mars 1715.

[4] Ces vers sont une prédiction du chapeau de cardinal que le duc d'Albret obtint quelque temps après, le 4 août 1669. La Fontaine, ravi de l'accomplissement de sa prophétie, fit à ce sujet un sixain, que l'on trouvera ci-après.

[5] Le grand Turenne.

Si leurs desirs n'en sont contents,
Et que plus haut leur ame aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, et que les cœurs
Ne sont jamais soûls de grandeurs.
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons et par les filles,
Par le père et par les aïeux,
Un tel nombre de demi-dieux,
Et de déesses tout entières?
Car demi-déesses n'est guères
En usage, à mon sentiment;
Puis, quand je n'aurois seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression seroit petite.
Veuille le ciel, à votre tour,
Vous donner un petit Amour
Qui, par la suite des années,
D'un grand Mars ait les destinées!
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle:
C'est que, pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski [1].
Ces messieurs du Nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croi
Force santés aura fait boire;
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des princes;
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

VII. — A MADAME DE LA FAYET

EN LUI ENVOYANT UN PETIT BILLARD.

Ce billard est petit; ne l'en prisez pas moins:
Je prouverai par bons témoins
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son fils.

[1] Michel Konibut ou Coribut Wieçnowieçki, né l'a élu le 19 juin 1669.

[2] Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse Fayette, à laquelle cette épître est adressée, naquit en 1 mourut en 1693. Voyez, sur ce qui concerne cette fe lèbre et ses liaisons avec notre poëte l'*Histoire de la vi ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, à 192.

Ce plaisir occupoit les Amours et les Ris,
Tout le peuple enfin de Cythère.
Au joli jeu d'aimer je pourrois aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au billard un sens allégorique.
Le but est un cœur fier; la bille, un pauvre amant;
La passe et les billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plus tôt l'objet de son amour;
Les belouses, ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux, où souvent de soi-même
On s'en va se précipiter,
Où souvent un rival s'en vient nous y jeter
Par adresse et par stratagème.

Toute comparaison cloche, à ce que l'on dit:
Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
Au-dessous de notre génie.
Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie?
Le Faste et l'Amitié sont deux divinités
Enclines, comme on sait, aux libéralités.
Discerner leurs présents n'est pas petite affaire:
L'Amitié donne peu, le Faste beaucoup plus;
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons superflus:
Mon billard est succinct [1], mon billet ne l'est guère.
Je n'ajouterai donc à tout ce long discours
Que ceci seulement, qui part d'un cœur sincère:
Je vous aime, aimez-moi toujours.

VIII. — A Mgr LE PRINCE DE CONTI [2],

SERVANT DE DÉDICACE AU RECUEIL DE POÉSIES CHRÉTIENNES ET DIVERSES.

1671.

Prince [3] chéri du ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite avant-courrier des ans,
A des astres bénins épuisé les présents,
A l'abri de ton nom les mânes des Malherbes [4]

[1] Resserré, petit. *Succinct* ne s'applique qu'au discours, et est opposé à prolixe; mais cependant on dit figurément et par plaisanterie, un repas succinct, c'est-à-dire un repas où il y avoit peu de chose à manger, et qui a duré peu de temps.

[2] Cette épître, insérée dans les *Œuvres diverses*, sert de dédicace au *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, qui parut en trois volumes in-12, en 1671, sous le nom de La Fontaine, mais qui avoit été compilé par Henri-Louis de Loménie, comte de Brienne, pour l'éducation du prince de Conti. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1724, p. 211.

[3] Armand de Bourbon-Conti, mort en 1685.

[4] Près du quart du second volume du recueil se compose de poésies choisies dans Malherbe.

Paroîtront désormais plus grands et plus superbes;
Les Racans [1], les Godeaux [2], auront d'autres attraits;
La scène semblera briller de nouveaux traits [3];
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables·
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini [4].
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Ésope me soutient par ses inventions [5];
J'orne de traits légers ses riches fictions:
Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites [6].
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur.
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat;
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice:
La mienne leur a plu simple et sans artifice.
Conti, de mon respect sois du moins satisfait,
Et regarde le don, non celui qui le fait.

IX. — POUR MIGNON [7],

CHIEN DE S. A. R. MADAME DOUAIRIÈRE D'ORLÉANS [8].

1667.

Petit chien, que les destinées
T'ont filé d'heureuses années!

[1] Les poésies choisies de Racan sont dans le tome II du recueil, p. 90 à 116, et 409 à 417.

[2] Les poésies choisies de Godeau sont dans le tome I du recueil, parmi les poésies chrétiennes, p. 287 à 339.

[3] Il y a plusieurs scènes extraites de Corneille et d'autres auteurs dans le recueil.

[4] *Le pieux*, ou les *Pensées chrétiennes*, sont renfermées dans le premier volume du recueil. *Le profane innocent*, ou les *Poésies diverses*, composent les deux derniers. Il y a des pièces d'un grand nombre d'auteurs.

[5] La Fontaine fait ici allusion à seize de ses fables qui se trouvent insérées dans ce recueil, t. III, p. 334 à 368.

[6] Outre Loménie de Brienne, qui étoit retiré à l'Oratoire, il paroît que Nicole et Lancelot ont travaillé à ce recueil.

[7] Pour les éclaircissements relatifs à cette épître, il faut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 134.

[8] Marguerite-Louise de Lorraine, seconde femme de Gaston d'Orléans: elle devint veuve en 1660, et mourut le 3 avril 1672. Voyez dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. IV, p. 295.

Tu sors de mains[1] dont les appas
De tous les sceptres d'ici-bas
Ont pensé porter le plus riche[2];
Les mains de la maison d'Autriche
Leur ont ravi ce doux espoir[3]:
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu sors de mains pleines de charmes:
Heureux le dieu de qui les larmes
Mériteroient, par leur amour,
De s'en voir essuyer un jour!
De ces mains, hôtesses des graces,
Petit chien, en d'autres tu passes
Qui n'ont pas eu moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille caresses:
Tu plais aux dames, aux princesses;
Et si la reine t'avoit vu,
Mignon à la reine auroit plu.
Mignon a la taille mignonne;
Toute sa petite personne
Plaît aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des chrétiens.

Las! qu'ai-je dit qui te fait plaindre?
Ce mot d'Iris est-il à craindre?
Petit chien, qu'as-tu? dis-le-moi:
N'es-tu pas plus aise qu'un roi?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux douillettes
Tout l'hiver te tiennent placé:
Puis de madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot sourire[4]?
D'où vient donc que ton cœur soupire?
Que te faut-il? un peu d'amour.
Dans un côté du Luxembourg,
Je t'apprends qu'Amour craint le suisse;
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la divinité
Qui fait ouvrir l'autre côté[5].
— Cela vous est facile à dire,
Vous qui courez par-tout, beau sire;
Mais moi... — Parle bas, petit chien;
Si l'évêque de Béthléem[1]
Nous entendoit, Dieu sait la vie.
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps.
Je te promets à ce printemps
Une petite camusette,
Friponne, drue, et joliette,
Avec qui l'on t'enfermera:
Puis s'en démêle qui pourra.

[1] De celles de la fille aînée de la duchesse douairière, des mains de Marguerite-Louise d'Orléans, qui avoit donné ce petit chien à sa mère.

[2] Le sceptre du royaume de France. On eut long-temps le projet de marier Marguerite-Louise d'Orléans avec Louis XIV.

[3] Par le mariage du roi avec Marie-Thérèse, fille de Philippe, roi d'Espagne, et de la maison d'Autriche. On maria Marguerite-Louise d'Orléans à Côme III, grand-duc de Toscane.

[4] La dévotion n'empêchoit pas madame de Crissé d'aimer les procès, et l'on sait que c'est d'après elle que le malin Racine a peint la comtesse de Pimbèche dans sa comédie des *Plaideurs*.

[5] C'étoit mademoiselle de Montpensier, belle-fille de la duchesse douairière d'Orléans, qui empêchoit qu'on ouvrît cet autre côté du Luxembourg: comme elle ne put s'accorder avec sa belle-mère, elle partagea avec elle les palais et le jardin du Luxembourg, et chacune d'elles eut la jouissance exclusive de sa moitié.

X. — A M. DE TURENNE.

1674.

Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Quoi! le vieux duc[2], suivi de Caprara[3]:
Quoi! la bravoure et la matoiserie?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime;
Car on vous aime autant qu'on vous estim
Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté?
En telles gens[4] ce n'est pas qualité
Trop ordinaire. Ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Mar
Vous souvient-il, seigneur, que mot pour
Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure[5]
Frère Lubin[6], et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

Reviens au fait, muse, va plus grand'erre
Laisse Marot, et reparle de guerre.

[1] François Bataillier, sorti de l'ordre des capucins, par l'influence de la duchesse douairière d'Orléans, é Pantonerles-Clamecy, ou Bethléem, le 25 juin 1664. l le 22 juin 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

[2] Le prince Charles, duc de Lorraine, né en 1604, e séquent alors âgé de soixante-quatorze ans.

[3] Albert, comte de Caprara, habile général de l'em avoit réuni ses troupes à celles du duc de Lorraine, et le 16 juin 1674, par Turenne, à la bataille de Sintz *l'Art de vérifier les dates*, t. III, p. 59; et Reboulet *Louis XIV*, t. II, p. 119.

[4] VAR. *Car en tels gens*, dans les éditions moderne Fontaine emploie ici le mot gens au féminin, et ensui nom au masculin.

[5] Épigramme de Marot, intitulée: *Réplique à la Navarre*. Voyez *Marot*, t. III, p. 73, épigr. CII.

[6] Ballade de Marot, ainsi intitulée. Voyez *Marot*, t.

[7] Va plus vite.

En surmontant Charles et Caprara,
Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau[1]; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands événements:
Gens envoyés peupler les monuments,
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très peu, très peu de pastorale:
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.
Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, et la rare prudence.
Dans le combat ces trois divinités
Alloient toujours marchant à ses côtés.
Ce Mars, seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace[2];
Ainsi qu'il fut et sera d'autres fois
Très bien nommé le Mars d'autres endroits;
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en sont faits feux de joie en grand'pompe:
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu;
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu?
Louis lui-même, effroi de tant de princes,
Preneur de forts, subjugueur de provinces,
A-t-il conquis ces états et ces murs
Sans quelque sang, non de guerriers obscurs,
Mais de héros qui mettoient tout en poudre?
Les Bourguignons[4] en éprouvant sa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
Sous les remparts que son bras renversoit
Sont enterrés, et quelques chefs fidèles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

XI. — A M. DE TURENNE.

1674.

Hé quoi! seigneur, toujours nouveaux combats!
Toujours dangers! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout héros passe.
Cloton ne peut vous faire d'autre grace
Que de filer vos jours plus lentement:
Mais Cloton va toujours étourdiment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne[1],
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer:
Tout est perdu, l'hydre va s'avancer[2];
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue;
Et se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas?
Quelque démon, que l'on ne connoit pas,
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.

Voilà, seigneur, ce qui nous en paroît.
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A nos guerriers, qui n'estiment leur vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de le vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourroient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un oracle; et ceci
Vient de plus haut: Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.

L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes.
L'Hélicon même avoit quelques alarmes.

[1] La Fontaine fait ici allusion à *Galatée*.

Après la bataille d'Enzheim, donnée le 4 octobre 1674, Turenne feignit d'abandonner l'Alsace aux Impériaux; mais il revint sur eux, les battit à Turkheim, et les força de repasser le Rhin. Voyez Reboulet, *Histoire de Louis XIV*, t. II, p. 130.

[3] Dans la seconde conquête de la Franche-Comté, il périt plusieurs personnages considérables, et notamment à l'attaque de la citadelle de Besançon, et à la prise de la petite ville de Faverney, qui fit résistance. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 228.

[4] La Fontaine dit les *Bourguignons* en parlant des habitants de la *Franche-Comté*, parceque alors cette province se nommoit *Bourgogne-Comté*, et la *Bourgogne* se nommoit aussi, par opposition, *Bourgogne-Duché*. Ces deux provinces avoient autrefois fait partie du royaume de Bourgogne.

[1] Cet avis fut une espèce de prophétie qui s'accomplit peu de temps après. Turenne fut tué le 27 juillet 1675.

[2] Lorsque Turenne eut envahi le Palatinat et l'eut ruiné, les Impériaux passèrent le Rhin à Strasbourg et à Mayence, et pénétrèrent dans la Haute-Alsace. On eut des craintes, et l'on convoqua l'arrière-ban. Turenne avoit feint d'abandonner l'Alsace aux Impériaux; mais bientôt il y rentra par la plaine de Béfort, et força les ennemis, par de savantes manœuvres et des victoires répétées, à repasser le Rhin. Voyez les *Mémoires de Villars*, 1758, in-12, t. I, p. 27-41; et Reboulet, *Histoire du siècle de Louis XIV*, in-4°, t. II, p. 126.

Le dieu sourit, et nous tint ce propos :
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes picards et poëtes de Champagne ;
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
Ni le Batave, enfant de l'Ocean,
Ne vous viendront éveiller de cet an,
Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira [1].
Malheur alors à qui ne se rendra !
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature ;
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang [2].
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre :
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand de tels gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poëtes picards ;
Devers la Somme on est en assurance ;
Devers le Rhin tout va bien pour la France :
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ses soldats dorment bien ;
Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.

Deux de la troupe avec peine marchoient ;
Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,
Et ne laissoient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
« Quand il voudra, nous fera reposer [3]. »
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière ?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poëtes picards et poëtes champenois.

Ainsi parla le dieu qui nous inspire ;
Et je ne fais, seigneur, que vous redire,

[1] Le sort des armes n'avoit pas été aussi favorable à Louis XIV dans le Nord que dans la Franche-Comté et sur le Rhin. Les alliés, par la prise de Grave, de Huy, et de Dinan, avoient forcé les François d'abandonner la Hollande.

[2] C'est bien ainsi que le peint *Mademoiselle*, lorsque, après avoir raconté comment elle le sauva ainsi que son armée, en lui assurant sa retraite dans Paris, elle ajoute : « J'entrai dans « la maison d'un maître des comptes nommé M. de La Croix, « qui me la vint offrir ; c'est la plus proche de la Bastille, et les « fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que j'y fus, M. le Prince « m'y vint voir ; il étoit dans un état pitoyable ; il avoit deux « doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés ; son « collet et sa chemise étoient pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas « été blessé ; sa cuirasse étoit pleine de coups, et il tenoit son « épée nue à la main, ayant perdu le fourreau. » (Mademoiselle de Montpensier, *Mémoires*, t. II, p. 262, édit. in-8o, 1823, t. XLI de la collection de Petitot et Monmerqué.

[3] La vie de Turenne est pleine de traits semblables, qui prouvent l'amour des soldats pour ce héros, et la confiance qu'ils avoient en lui.

Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté :

« Turenne eut tout : la valeur, la prudence,
« L'art de la guerre, et les soins sans repos.
« Romains et Grecs, vous cédez à la France :
« Opposez-lui de semblables héros. »

XII. — SUR L'OPÉRA.

A M. DE NYERT.

FÉVRIER 1677.

Nyert, qui, pour charmer le plus juste des rois [1],
Inventas le bel art de conduire la voix [2],
Et dont le goût sublime à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse ;
Toi qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris,
Que dis-tu de l'ardeur dont la cour échauffée
Frondoit en ce temps-là les grands concerts d'Orphée [3],

[1] Louis XIII, surnommé le Juste.

[2] De Nyert étoit un des quatre premiers valets-de-chambre de Louis XIV, comme il l'avoit été de son père Louis XIII. Pour de plus grands éclaircissements sur ce personnage, on peut consulter ce que j'en ai dit dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 3e édition, 1824, p. 248. Tallemant des Réaux, dans ses mémoires manuscrits, remarque que, quoique son nom fût bien de Nyert, on le nommoit communément *de Nielle* dans le monde ; et c'est en effet sous ce nom qu'il est désigné dans une note manuscrite qui se trouve à la suite de mon exemplaire des madrigaux de La Sablière, et que j'ai cru devoir imprimer dans les notes sur la première édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, 1820, in-8o, p. 438. Madame de Sévigné, dans ses lettres, et la Châtre, dans ses mémoires (t. LI, p. 199 de la collection de Petitot) confirment ceci, et le nomment aussi de Niel.

[3] La Fontaine fait ici allusion à l'opéra italien intitulé *Orfeo e Euridice*, qui fut représenté en 1647. Le passage suivant des mémoires de Monglas est propre à éclaircir ce vers et les deux suivants : « En 1647, la prospérité des affaires de France causa « une grande joie ; et, pour cette raison : tout l'hiver se passa « en réjouissances. Comme celui qui gouvernoit étoit italien, « tout le monde se conformoit tellement à son humeur, que depuis les plus petits jusqu'aux plus grands on n'avoit que des « plaisirs italiens. On fit venir de Rome une signora Léonora « pour chanter devant la reine, et un signor Torelli pour faire « des machines avec des changements de théâtre en perspective. On manda des comédiens qui représentèrent en musique la pièce d'*Orphée*, dont les machines coûtèrent plus « de 400,000 livres. Cette comédie duroit plus de six heures, et « étoit fort belle à voir pour une fois, tant les changements de « décorations étoient surprenants ; mais la grande longueur

passages d'Atto[2], et de Léonora[3],
: déchaînement qu'on a pour l'opéra?

nachines d'abord le surprenant spectacle
uit le bourgeois, et fit crier miracle :
la seconde fois il ne s'y pressa plus;
na mieux le Cid, Horace, Héraclius.
i de ces objets l'ame n'est point émue,
ième rarement ils contentent la vue.
id j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
iangement si prompt que je me le promets.
ent au plus beau char le contre-poids résiste;
lieu pend à la corde, et crie au machiniste;
este de forêt demeure dans la mer,
a moitié du ciel au milieu de l'enfer[4].

id le théâtre seul ne réussiroit guère,
omédie, au moins, me diras-tu, doit plaire.
oallets, les concerts, se peut-il rien de mieux
contenter l'esprit et réveiller les yeux?
oeautés, néanmoins, toutes trois séparées,
Si tu veux l'avouer, seroient mieux savourées.
De genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut point, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse;
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster[1].
Le bon comédien ne doit jamais chanter.
Le ballet fut toujours une action muette.
La voix veut le téorbe[2], et non pas la trompette;
Et la viole, propre aux plus tendres amours[3],
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.

Mais en cas de vertus, Louis, qui, par pratique,
Sait que, pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille, et toutes à-la-fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même,
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au-dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa cour,
Il veut, sur le théâtre ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne :
Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur :
La guerre fait sa joie et sa plus forte ardeur;
Ses divertissements ressentent tous la guerre :
Ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.
Les danseurs, par leur nombre, éblouissent la vue,
Et le ballet paroît exercice, revue,
Jeu de gladiateurs, et tel qu'au champ de Mars
En leurs jours de triomphe en donnoient les Césars[4].
Glorieux, tous les ans, de nouvelles conquêtes,

ayoit sans qu'on l'osât témoigner, et tel n'entendoit pas lien qui n'en bougeoit et l'admiroit par complaisance : la e même ne perdoit pas une fois sa représentation, laquelle t trois fois la semaine deux mois durant, tant elle prenoit de plaire au cardinal, et par la crainte qu'elle avoit de cher. » (Monglas, *Mémoires*, t. L, p. 59 de la collection itot et Monmerqué.)

ia. Dans le recueil de 1715 et dans Sablier : on lit :

Les longs passages d'Atto et de Léonora.

ilors le vers a treize syllabes. La leçon du texte est celle lition des *OEuvres diverses* de 1758. Si c'est une correc- e l'éditeur, elle est insuffisante, puisqu'elle laisse subsister itus.

to étoit un célèbre castrat italien de la musique du roi, azarin avoit attiré en France, qu'il logeoit dans son pa- t dont il se servit utilement pendant la négociation de fort. Il l'envoya deux fois à Munich auprès de l'électrice rière, dont Atto étoit connu, pour amener l'électeur de re à se mettre sur les rangs pour l'empire. Après la mort rdinal, le duc de Mazarin, soupçonnant Atto d'intrigue a femme, l'expulsa de son palais, et obtint un ordre du ur l'obliger à sortir de France. Fouquet dit à Pellisson de illir secrètement chez lui ce musicien, afin qu'il pût, de partir pour l'Italie, mettre ordre à ses affaires. Atto , et devint ensuite le correspondant ou l'agent confiden- : Fouquet à Rome. Voyez Fouquet, *Défenses*, in-18, I, ou t. III de la *Continuation*, p. 167; et le maréchal de mont, *Mémoires*, t. LVI, p. 464 de la collection.

ır cette célèbre chanteuse italienne, voyez la note ci-des- ı. 109. Si, comme le dit Monglas (en 1647), Mazarin avoit nir exprès de Rome signora Léonora pour y chanter l'o- l'*Orphée* elle étoit retournée dans son pays; car avant elle venue en France, et il est certain qu'en 1644 elle fit les s d'Anne d'Autriche pendant son séjour à Ruel. Voyez les *oires* de Motteville, édition de 1824, in-8o, t. II, p. 81, et XVII de la seconde collection de Petitot; et Monglas, *oires*, t. II, p. 39, ou t. L. de la même collection.

étoit alors un Italien nommé Vigarani qui étoit décora- le l'Opéra. Lully se l'étoit associé pour dix ans, et lui don- ne part dans les bénéfices.

[1] Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit : nec quarta loqui persona laboret.
HORAT., *de Arte poet.*, v. 191.

[2] Instrument fait en forme de luth, mais à deux manches.

[3] Les anciennes violes, qui étoient à six cordes d'acier ou de laiton, comme celles des clavecins, se nommoient *violes d'amour*.

[4] Dans un petit ouvrage publié sous le voile de l'anonyme, qui est de l'abbé Raguenet, intitulé *Parallèle des Italiens et des François en ce qui regarde la musique et les opéra*, 1702, in-12, je trouve, p. 20 et 22, le passage suivant, propre à servir d'éclaircissement à ces vers de notre poëte : « Il n'y a point en « Europe de danseurs qui approchent des danseurs françois, de « l'aveu même des Italiens. Les *combattants* et les *cyclopes* « de Persée, les *trembleurs* et les *forges* d'Isis, les *songes fu-* « *nestes* d'Atys, et leurs autres entrées de ballets, sont des piè- « ces originales, soit pour les airs composés par Lully, soit pour « les pas que Beauchamp a faits pour ces airs. On n'avoit rien « vu de semblable sur le théâtre avant ces deux grands hommes; « ils en sont les inventeurs, et ils ont porté tout d'un coup ces « pièces à un si haut degré de perfection, que personne, ni en « Italie ni en aucun autre endroit, n'y atteindra peut-être ja- « mais. Nul combat de théâtre ne présente une image si natu- « relle de la guerre que ceux que les François font quelquefois « paroître sur la scène. »

A son peuple il fait part de ses nouvelles fêtes;
Et son peuple, qui l'aime et suit tous ses desirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.

Ce n'est plus la saison de Raymon[1] ni d'Hilaire[2];
Il faut vingt clavecins, cent violons, pour plaire.
On ne va plus chercher au fond de quelques bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois.
Le téorbe charmant, qu'on ne vouloit entendre
Que dans une ruelle avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchants
De quelques airs choisis les mélodieux chants,
Boësset[3], Gaultier[4], Hémon[5], Chambonnière[6], La Barre[7],
Tout cela seul déplaît, et n'a plus rien de rare.
On laisse là Du But[8], et Lambert[9], et Camus[10];
On ne veut plus qu'Alceste[11], ou Thésée[12], ou Cadmus[13].
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles;
De Baptiste[1] épuisé les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions;
Le François, pour lui seul contraignant sa nature,
N'a que pour l'opéra de passion qui dure.
Les jours de l'opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré[2], rempli de carrosses par-tout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis;
La coquette s'y fait mener par ses amis;
L'officier, le marchand, tout son rôti retranche,
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche;
On ne va plus au bal, on ne va plus au Cours[3]:
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Mais que l'heureux Lully ne s'imagine pas
Que son mérite seul fasse tout ce fracas;
Si Louis l'abandonne à ce rare mérite,
Il verra si la ville, et la cour, ne le quitte[4].
Ce grand prince a voulu tout écouter, tout voir;
Mais il sait de nos sens jusqu'où va le pouvoir,
Et que, si notre esprit a trop peu de portée,
Leur puissance est encor beaucoup plus limitée;
Que lorsqu'à quelque objet l'un d'eux est attaché,
Aucun autre de rien ne peut être touché.
Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guères;
Et tel, quoique en effet il ouvre les paupières,
Suit attentivement un discours sérieux,
Qui ne discerne pas ce qui frappe ses yeux[5].

[1] Mademoiselle Raymon étoit souvent réunie avec mademoiselle Hilaire dans les concerts. La révolution musicale qui avoit mis hors de saison, comme dit La Fontaine, ces deux célèbres cantatrices, avoit été prompte et étoit récente, puisque nous lisons dans les mémoires de Gourville qu'en 1668 le fils du grand Condé, M. le Duc, voulant donner à souper au comte de Saint-Paul dans sa petite maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, « il y fit trouver, dit-il, une musique admirable, entre « autres mademoiselle Hilaire et mademoiselle Raymon. » (Gourville, *Mémoires*, t. LII, p. 399 de la collection de Petitot et Monmerqué.)

[2] Mademoiselle Hilaire, qui chantoit les premiers rôles dans les ballets du roi, étoit la belle-sœur de Lambert. Elle eut d'abord pour maître M. de Nyert, et ensuite son beau-frère. Voyez des détails qui la concernent, t. VI, p. 116 et 117 de notre précédente édition 1823, in-8o.

[3] Boësset étoit alors, avec Lully et Lambert, un des surintendants de la musique du roi. Voyez l'*État de la France* pour 1678, t. I, p. 128; et du Tillet, *Parnasse françois*, p. 392, in-folio.

[4] Les deux Gaultiers étoient deux cousins, tous deux excellents joueurs de luth, tous deux nés à Marseille. La plus grande partie de leurs œuvres a été donnée en un volume, ayant pour titre: *Livre de tablature des pièces de luth de M. Gaultier, sieur de Neüe, et de M. Gaultier, son cousin, gravé par Reinher*. Voyez du Tillet, *Parnasse françois*, in-folio, p. 405.

[5] Hémon étoit un excellent joueur de clavecin.

[6] Chambonnière étoit un excellent claveciniste: mais il composa aussi des airs: il eut la charge de claveciniste de la chambre du roi, et mourut en 1670.

[7] Dans le *Recueil des plus beaux airs qui ont été mis en chant*, 1661, t. I, p. 16 et 29, on trouve deux airs qui ont été composés par de La Barre.

[8] Du But fut un des meilleurs élèves de Gaultier. Voyez Titon du Tillet, *Parnasse françois*, p. 405, in-folio.

[9] Michel Lambert fut un des premiers chanteurs et le plus célèbre professeur de son temps. On peut lire dans notre précédente édition, t. VI, p. 118, une anecdote curieuse qui le concerne, tirée des mémoires de Tallemant des Réaux.

[10] Le Camus étoit maître et compositeur de la chambre du roi.

[11] Opéra de Quinault, représenté en avril 1674.

[12] Opéra de Quinault, joué à Saint-Germain en 1675.

[13] Opéra de Quinault, joué en avril 1673.

[1] Jean-Baptiste Lully. Il étoit de bon ton à la cour de ne désigner ce musicien que par le nom de Baptiste. Dans la scène des *Fâcheux*, Lisandre dit:

> Baptiste, le très cher,
> N'a point vu ma courante, et je le vais chercher.

[2] La rue Saint-Honoré.

[3] Le *Cours-la-Reine*, où sont actuellement les Champs-Élysées. C'étoit une promenade qui n'avoit que quatre rangs d'arbres, le long des bords de la Seine.

[4] Il paroît que c'étoit sur-tout le goût particulier de Louis XIV qui soutenoit l'opéra.

[5] Il nous semble que notre poëte explique ici très bien et [illegible] philosophiquement les causes de cette fatigue et de cet ennui que fait éprouver notre grand opéra, malgré toute sa pompe et les merveilles qu'il nous présente. Cet effet n'est pas nouveau et l'abbé Raguenet, dans l'ouvrage que nous avons cité, [illegible] il y a cent vingt ans, après avoir dit, « Il n'y a point de per« sonne intelligente et équitable qui ne demeure d'accord que « les opéra des François ont la forme d'un spectacle bien plus « parfait que ceux des Italiens, » termine son parallèle en ces termes: « Quoique dans les opéra d'Italie il n'y ait ni chœurs ni « divertissements, et qu'ils durent des cinq ou six heures, on « ne s'y ennuie cependant jamais; au lieu qu'après quelques « représentations des nôtres, qui durent la moitié moins, il « y a très peu de personnes qui n'en soient rassasiées, et qui « s'y ennuient. » (*Parallèle des Italiens et des François en ce qui regarde la musique et les opéra*, 1702, in-12, p. 20 et p. [illegible]

e vaut-il pas mieux, dis-moi ce qu'il t'en semble,
ı ne puisse saisir tous les plaisirs ensemble,
ıe, pour en goûter les douceurs purement,
:le les avoir chacun séparément ?
usique en sera d'autant mieux concertée;
'ave tragédie, à son point remontée,
les beaux sujets, les nobles sentiments,
'ers majestueux, les heureux dénouements :
allets reprendront leurs pas, et leurs machines;
bal éclatant de cent nymphes divines,
le tout temps des cours a fait la majesté,
endra de nos jours sa première beauté.

rois donc pas que j'aie une douleur extrême
e pas voir Isis[1] pendant tout ce carême.
ıus ne pouvons pas de l'auguste Louis
ir encor sitôt les projets inouïs,
ıur de son départ, sa marche, et quelles places
lroyent ses canons, embrasent ses carcasses[2],
mille autres biens, le jubilé[3] fera
nous serons un temps sans parler d'opéra.
aussi, de retour de mainte et mainte église,
; irons, pour causer de tout avec franchise,
onner du relâche à la dévotion,
: l'illustre Certain[4] faire une station[5] :
ain, par mille endroits également charmante,
ans mille beaux arts également savante,
. le rare génie et les brillantes mains
assent Chambonnière, Hardel, les Couperains[6].

is, opéra de Quinault, représenté devant le roi le 5 jan-677, qui servit de divertissement pendant une partie du val, et qui reparut ensuite au mois d'août.
ırcasses, espèce de bombes.
ai déterminé avec soin, dans mon *Histoire de la vie et uvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, p. 254, ıs ma précédente édition, t. VI, p. 121, l'époque de ce ju-qui commença le 20 février et se termina le 20 avril. L'o-l'*Isis* avoit été joué le 5 janvier 1677; et c'est par consé-:entre le 5 janvier et le 20 février qu'a dû être écrite cette ; de La Fontaine, mais très probablement au commence-de février.
mie particulière de M. de Nyert, premier valet-de-cham-u roi, âgée alors de quinze ans, et très habile claveciniste. : mourut de la petite vérole en 1711. » Cette note se trouve notre copie manuscrite de cette épître et dans le recueil 15; mais Titon du Tillet, *Parnasse françois*, in-folio, 7, dit que mademoiselle Certain mourut à Paris, rue Ville-vers l'année 1705. Elle étoit l'amie de Lully, et donnoit elle de très beaux concerts.
lot technique ici, et par allusion aux stations du jubilé.
es plus habiles maîtres de clavecin et d'orgue de ce temps. Couperains ou les Couperins étoient trois frères, tous trois haume, petite ville voisine de la terre de Chambonnière; celui-ci qui fit leur fortune, et les produisit à Paris. Louis erain, l'aîné, fut fait organiste de Saint-Gervais et de la elle du roi. Il mourut à trente-cinq ans, en l'année 1665. les, le troisième de ses frères, le remplaça à Saint-Gervais, mina ses jours en 1669. François, le second des trois frères, elui qui eut le moins de talent. Voyez Titon du Tillet, *Par-e françois*, p. 402.

De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique :
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille, et les yeux;
Et si je puis la voir une fois la semaine,
A voir jamais Isis je renonce sans peine.

XIII. — A MADAME DE FONTANGES.

1680.

Charmant objet[1], digne présent des cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,
Votre beauté vient de la main des dieux :
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grace
Que d'être offerts au dompteur des humains[2],
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche!

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour :
Par quel moyen? J'en perdis la mémoire.
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint; et m'ayant abordé :
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer, par grace singulière,
L'Olympe entier et tout le firmament.
Ce dieu c'étoit Mercure, assurément :
Il en avoit tout l'air et la manière.

Après l'abord, il me montra du doigt
Force clartés qui partoient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumière?
C'est le palais du monarque des dieux.
Et moi d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis étoit d'une matière
Qui ne sauroit dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble;
Astres brillants et soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

[1] Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de Fontanges, à laquelle cette épître est adressée, naquit en 1661. Elle devint la maîtresse de Louis XIV en 1679, et mourut des suites de couches, le 28 juin 1681, à Port-Royal. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, 3e édition, p. 308 à 311.
[2] Louis XIV.

Avec Mercure en ce palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les dieux assis, Jupiter à la tête :
Tous paroissoient en des atours de fête.
Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs,
Puis fit crier dans les sacrés manoirs
Par trois hérauts, à trois fois différentes,
Le contenu des paroles suivantes :

De par Jupin soient les dieux avertis,
Conformément à nos divins usages,
Que l'on va faire au ciel deux mariages
Avant qu'ils soient sur la terre accomplis.

Au mot d'hymen je vis chacun se taire,
Et les ouïs par trois fois publier :
L'un pour Conti [1], l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère [2].
On applaudit; puis, silence étant fait,
Le dieu des vers lut deux épithalames.
En voici l'un : Couple heureux et parfait,
Couple charmant, faites durer vos flammes
Assez long-temps pour nous rendre jaloux;
Soyez amants aussi long-temps qu'époux.
Douce journée! et nuit plus douce encore,
Heures, tardez, laissez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole; il est cher aux amants;
Profitez donc de ses moindres moments,
Jeune princesse, aimable autant que belle,
Jeune héros, non moins aimable qu'elle;
Le temps s'envole, il faut le ménager;
Plus il est doux, et plus il est léger.

Phébus se tut : et bien que dans leur ame
Les immortels enviassent Conti,
Du couple heureux et si bien assorti
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvoit. Puis le père des vers,
Changeant de ton pour l'autre épithalame,
Lut ce qui suit : Chantez, peuples divers;
Que tout fleurisse aux terres leurs demeures [3].

Ne tardez plus; avancez, lentes heures;
Allez porter aux humains un printemps
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez; hâtez l'heur [1] et la joie
Du fils des dieux à qui l'Olympe envoie
Une princesse [2] au regard enchanteur.
Mille beaux dons éclatent dans son cœur;
En son esprit, en son corps mille charmes :
Amour la suit, Amour a pris des armes
Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
Prince, il faudra se rendre cette fois.

Ces chants finis, je ne saurois vous dire
Comment enfin chacun se sépara.
Mercure seul avec moi demeura.
J'obtins de lui que de ce vaste empire
L'on m'ouvriroit les temples; et je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux pré
Le premier rang aux célestes lambris :
L'un, c'est LOUIS; l'autre, c'est ALEXAND
De ces deux rois je comparai les faits,
Non la personne; elle est trop différente :
Et Statira [3], qui se méprit aux traits
Du conquérant dont la Grèce se vante,
Au roi des Francs n'auroit jamais erré :
Toujours ce prince aux regards se présent
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille :
Mais c'est vous-même; et Mercure me dit
Comment le Ciel un tel œuvre entreprit.

Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin, se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venoit de lui ren
Nous dit à tous : Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser;
Minerve en fit un patron tout-à-l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque déesse, et chaque objet charmant
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage.

[1] Il s'agit ici de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, pair de France, né en 1661, marié le 16 janvier 1680 à Marie-Anne de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, duchesse de La Vallière, fille naturelle du roi et de madame de La Vallière, le 2 octobre 1666, morte le 3 mai 1739, depuis princesse douairière de Conti, son mari étant mort sans postérité le 9 novembre 1685. Voyez Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France*, troisième édition, in-folio, 1726, t. I, p. 348-350.

[2] Le Jupiter de ce bas hémisphère est Louis XIV, et son héritier est Louis de France, ou le dauphin, marié le 7 mars 1680 à Anne-Marie-Christine, fille de l'électeur de Bavière.

[3] VAR. Dans les éditions modernes :

Que tout fleurisse aux terrestres demeures.

Cette leçon est peut-être préférable pour l'élégance et l'harmonie; mais ce n'est pas celle de La Fontaine. Les édit *OEuvres posthumes* et celle des *OEuvres diverses* s'accordent à donner ce vers tel que je l'ai rétabli dans

[1] Le bonheur. « *Heur*, dit La Bruyère, se plaçoit où « ne sauroit entrer : il a fait *heureux*, qui est françoi « cessé de l'être. » Le défaut qui se trouve dans ce ve Fontaine donne, suivant nous, la raison qui a fait di ce mot de la langue; il ressembloit trop au mot *heur* une tout autre signification.

[2] Marie-Christine de Bavière.

[3] Femme de Darius Codoman, qui prit Éphestion conquérant macédonien.

Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté;
Flore son teint, et les Graces leurs graces.
Heureux mortel! en un point tu surpasses
Tous tes pareils; car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vu l'Olympe et sa structure?
Retourne-t'en, conte ton aventure,
Chante aux humains ces miracles divers.
Il n'eût pas dit, que, sans autre machine,
Je me revis dans le bas univers.
Divin objet, voilà votre origine;
Agréez-en le récit dans ces vers.

LE FLORENTIN.

SATIRE SUR LE MÊME SUJET QUE L'ÉPÎTRE SUIVANTE[1].

1680.

Le Florentin[2]
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire:
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien;
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.
J'en étois averti; l'on me dit: Prenez garde;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde:
Vous ne connoissez pas encor le Florentin;
C'est un paillard, c'est un mâtin
Qui tout dévore,
Happe tout, serre tout: il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glout[3] demande encore:
Le roi même auroit peine à le rassasier.

Malgré tous ces avis, il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs; enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Être dupe: il le fut, et le sera toujours.
Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.

Celui-ci me dit: Veux-tu faire,
Prestò, prestò, quelque opéra,
Mais bon? ta muse répondra
Du succès par-devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons:
L'argent pour moi, pour toi les sons:
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons[1];
Volontiers je paie en gambades.
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout-à-fait sa harangue;
Mais, s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur. Il me persuada;
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel; bref il *m'enquinauda*[2].
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter:
Mes amis devoient m'assister;
J'eusse, en cas de besoin, disposé de leurs veines.
Des amis! disoit le glouton,
En a-t-on?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel est l'esprit du Florentin:
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois;
Le B.....[3] avoit juré de m'amuser six mois;
Il s'est trompé de deux; mes amis, de leur grace,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.

Voilà l'histoire en gros: le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites;

[1] Boutade satirique contre Lully, qui avoit engagé La Fontaine à faire un opéra. La Fontaine composa *Daphné*; et quand cet ouvrage fut achevé, Lully le refusa, comme peu propre à la musique, et préféra l'opéra de *Proserpine* de Quinault, qu'il mit en musique. Notre poëte, irrité d'un tel procédé, écrivit alors cette pièce de vers, qui circula d'abord en manuscrit, et fut imprimée, contre le gré de l'auteur, dans un recueil de ses contes, publié à Amsterdam en 1691, t. II, p. 1.

[2] Jean-Baptiste Lully, né à Florence en 1633, et mort le 22 mars 1687, fut amené en France, à l'âge de treize à quatorze ans, par le chevalier de Guise, et a composé tous ses ouvrages à Paris.

[3] Vieux mot, pour glouton. On le trouve dans le *Thrésor de la langue françoyse*, de Nicot, in-folio, 1606, p. 318. *Glout* se dit encore en Basse-Bretagne.

[1] Le teston étoit à cette époque une monnoie de France, en argent ayant cours, dont le poids étoit de sept deniers dix grains trébuchant, et qui valoit une livre trois deniers. Voyez l'*Ordonnance du 2 mai* 1679, in-8°, p. 9.

[2] Du nom de *Quinault* La Fontaine fait un verbe expressif et plaisant.

[3] Cette grossière injure n'étoit malheureusement pas une calomnie; les mœurs de Lully étoient infames, et connues de tous ses contemporains. Malgré la faveur dont jouissoit auprès du roi ce musicien, la police, avertie par la clameur publique, fit enlever son petit valet Brunet, et le fit mettre à Saint-Lazare. Voyez à ce sujet les *OEuvres de Pavillon*, t. II, p. 177, et les *OEuvres de Chaulieu*, t. II, p. 91, édit. 1774, in-8°.

Mais j'en aurois pour tout un an;
Et je ressemblerois à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudroit qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte, et son libraire,
Et son voisin, et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain,
Petits et grands, dans leurs prières,
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

XIV.

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

A MADAME DE THIANGES[1].

1680.

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le Ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange;
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par-là :
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire. On le lui ravira,
Et vous croyez qu'il s'en taira?
Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent; s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrois alléguer encore un autre point :
Les conseils.—Et de qui?—Du public. C'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférents,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile :
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? On dit que non.
Mon opéra, tout simple, et n'étant, sans spectacle,
Qu'un ours qui vient de naître, et non encor léché,
Plaît déja. Que m'a donc Saint-Germain[2] reproché?
Un peu de pastorale? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisois d'abord des bergers; et le roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.
Je l'en loue. Il falloit qu'on lui vantât la suite;
Faute de quoi ma muse aux plaintes est réduit
Que si le nourrisson de Florence[1] eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide
(Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault[2]), Quinault donc pour sa part aur
Saint-Germain[3], où sa muse au grand jour eût
Et la mienne, moins parfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de cadette :
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pu divertir le monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marq
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour fa
Qu'est-ce qu'un auteur de Paris?
Paris a bien des voix; mais souvent, faute d'u
Tout le bruit qu'il fait est fort vain.
Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune
Du suffrage de Saint-Germain.
Le maître y peut beaucoup; il sert de règle au
Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous l
Qui voudra l'éprouver obtienne seulement
Que le roi lui parle un moment.
Ah! si c'étoit ici le lieu de ses louanges!
Que ne puis-je en ces vers avec grace parler
Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges[4]!
On verroit qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime :
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage;
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avant
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse?
D'en dire aussi du mal, la chose est dangereu
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son to
Pour le roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique.

[1] Madame de Thianges, sœur de madame de Montespan, et la protectrice de notre poëte, le blâma de s'être abandonné à la colère, et d'avoir écrit la satire précédente : elle entreprit de le raccommoder avec Lully, et y parvint. Voyez, pour plus d'éclaircissements sur ce sujet, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 304.

[2] C'est-à-dire la cour.

[1] Jean-Baptiste Lully.

[2] Dans son opéra d'*Alceste*.

[3] Saint-Germain-en-Laye, où la cour se tenoit alors.

[4] C'est-à-dire les nations étrangères. On retrouve fré ment cette locution dans Malherbe, et dans d'autres po cette époque.

Il est homme de cour, je suis homme de vers;
Jouons-nous tous deux de paroles :
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné [1] vaut mieux que se venger.
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche et belle et bien disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne et bienfaisante,
Servez ma muse auprès du roi.

XV. — A M. GALIEN,

EN LUI RENDANT SES POÉSIES ENVELOPPÉES D'UNE ARMOIRIE D'ENTERREMENT.

J'ai lu tes vers, dont je n'eus cure
Dès que j'en vis la couverture :
C'étoit un drap de sépulture
Qui me sembloit de triste augure.
Aussitôt je fis conjecture
Que ces vers seroient la pâture
De ceux qui sous la tombe dure
N'épargnent nulle créature;
Mais, quand j'en eus fait la lecture,
Il me fut force d'en conclure
Que cette plaisante écriture
Fait rire les gens sans mesure.
Que si ta belle humeur te dure,
Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure,
Et ne saurois à la Couture [2]
Trouver de plus fine monture.
Mais prends garde, je te conjure,
Qu'il ne t'affole la fressure,
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure;
Car il est gai de sa nature,
Fringant, délicat d'embouchure,
Et ce n'est pas chose trop sûre
Que d'y monter à l'aventure.
Si tu le domptes, je t'assure
Qu'un jour chez la race future
Tu seras en bonne posture;
Mais diable, c'est là l'enclouure [3].

[1] C'est le titre de cet opéra rejeté, et notre poëte trouvoit plus sage de le perfectionner que de se venger de celui qui l'avoit dédaigné.

[2] Célèbre foire de Reims, qui commence le premier mardi après Pâques et dure huit jours. Elle se tenoit dans la rue de *la Couture*, plantée d'arbres, et fort large, à l'extrémité occidentale de la ville, entre l'église et la porte Saint-Jacques, qui depuis a pris le nom de porte Neuve.

[3] C'est là le difficile, et ce qui donne de la peine.

XVI. — DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE [1].

1684.

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le Ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillois en ma saison nouvelle,
Je la dois employer; suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux, n'alongent la carrière :
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
Si quelques uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre,
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques;
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

L'usage des vrais biens répareroit ces maux;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il [2] qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car, qui sait les moments prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts; à quoi les emploierai-je?

Si j'étois sage, Iris (mais c'est un privilége
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop; il faut qu'on se propose

[1] Cette épître a le titre de *Discours* dans les ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine, t. I, p. 126, où elle a été publiée pour la première fois. Notre poëte lut cette épître à la séance publique de l'Académie françoise qui fut tenue pour sa réception. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 333.

[2] Pourtant il faut. Voyez sur cette locution la note qui est à la page 320.

Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter[1].
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser!

J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus[2] ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos :
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légère,
Inquiète, et par-tout hôtesse passagère;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins;
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois[3].
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon[4] compare nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours;
Mais, quoi! je suis volage en vers comme en amours.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre:
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Phyllis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

[1] Madame de La Sablière étoit alors très pieuse; elle communioit souvent, et faisoit de fréquentes retraites dans la maison des Incurables.

[2] La Fontaine avoit soixante-trois ans lorsqu'il fit lecture de cette épître à l'Académie.

[3] On avoit fait promettre à La Fontaine de ne plus composer de contes quand il seroit reçu de l'Académie. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 327.

[4] La Fontaine fait ici allusion à ce passage de Platon, dans le dialogue intitulé *Ion* : « Ce que se vantent de faire les poëtes « lyriques, leur imagination le fait véritablement; ils nous di- « sent que les vers qu'ils nous apportent ils les ont cueillis dans « les vergers et les jardins des Muses, où coulent des fontaines « de miel; que, semblables aux abeilles, ils voltigent çà et là, « et ils nous disent la vérité : car le poëte est un être sacré, lé- « ger, volage. » (Traduction de l'abbé Arnaud, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIX, p. 263.)

XVII.

REMERCIEMENTS DU COMTE DE FIESQUE AU ROI[1].

1684.

Vous savez conquérir les états et les hommes;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur;
Et nul des rois passés, ni du siècle où nous sommes,
N'a su si bien gagner l'esprit avec le cœur.

Dans les emplois de Mars, vos soins, votre conduite,
Votre exemple et vos yeux animent nos guerriers;
Vous étendez par-tout l'ombre de vos lauriers :
    La terre enfin se voit réduite
A vous venir offrir cent hommages divers;
    Vous avez enfin su contraindre
    Tous les cantons de l'univers
    A vous obéir ou vous craindre.

J'étois près de céder aux destins ennemis,
    Quand j'ai vu les Génois soumis,

[1] Louis XIV força la république de Gênes à payer cent mille écus au comte de Fiesque, en dédommagement des droits que celui-ci prétendoit avoir sur cette république, et sur lesquels il avoit fait imprimer un mémoire. Cette somme fut payée avant la signature du traité avec cette république, qui n'eut lieu qu'à la fin de février 1685. Le comte de Fiesque récita au roi la pièce que La Fontaine avoit composée pour lui à ce sujet le 7 novembre 1684. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 338.

Malgré les faveurs de Neptune,
Malgré des murs où l'art humain
Croyoit enchaîner la fortune
Que vous tenez en votre main.

Cette main me relève, ayant abaissé Gêne;
Je ne l'espérois plus, je n'en suis plus en peine.
Vos moindres volontés sont autant de décrets;
Vos regards sont autant d'oracles :
Je ne consulte qu'eux; et, malgré les obstacles,
Je laisse agir pour moi vos sentiments secrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde,
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
Qu'on ne vit jamais dans le monde
De roi qui donnât plus, ni qui sût donner mieux.

XVIII.

DÉDICACE DE L'OPÉRA D'AMADIS, POUR LULLY,

AU ROI.

1684.

Du premier Amadis[1] je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage :
J'y trouverois votre air, à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvoit comparer.

La Victoire pour lui sut étendre ses ailes;
Mars le fit triompher de tous ses concurrents.
Passa-t-il à l'amour, il eut le cœur des belles :
Vous vous reconnoissez à ces traits différents.

Nul n'a porté si haut cette double conquête :
Les deux moitiés du monde ont su vous couronner;
Et les myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels, que Jupiter en auroit ceint sa tête.

En vous tout est enchantement.
Plus d'un illustre événement
Rendra chez nos neveux votre histoire incroyable.
Vos beaux faits ont par-tout tellement éclaté,
Que vous nous réduisez à chercher dans la fable
L'exemple de la vérité.

Voilà, sire, sur vous quelles sont mes pensées :
Pour vous plaire, Uranie en vers les a tracées.
Quant à moi, dont les chants vous attiroient jadis,
Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis[2];
Je vous dois son succès, car j'aurois peine à dire
Entre vous et Phébus lequel des deux m'inspire.
Je ne puis, pour m'en ressentir,
Qu'employer à vous divertir
Mes soins, mon art, et mon génie,
Et tous les moments de ma vie.
Veuillent dans ce projet m'assister les neuf Sœurs!
Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
Aux chantres dont l'Olympe admire les douceurs.

XIX.

DÉDICACE DE L'OPÉRA DE ROLAND, POUR LULLY,

AU ROI.

1685.

Agréez de mon art les présents ordinaires;
Ne les recevez point, en hommages vulgaires,
Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour :
Votre mérite est tel, que tout lui fait la cour.
La déesse aux ailes légères
Lui fait par-tout des tributaires.
Il en vient des portes du jour[1] :
C'est de là que partit la belle[2]
Qui préféra Médor au héros de ces vers[3].
Son hymen attira cent monarques divers.
L'amante de Pâris[4] avoit jadis, comme elle,
Intéressé dans sa querelle
Tous les maîtres de l'univers.

Le bruit que ces beautés au dieu Mars ont fait faire
N'est rien près des combats qu'il entreprend pour vous.
Vos exploits ont rempli l'un et l'autre hémisphère
D'admirateurs et de jaloux.
Au milieu des plaisirs d'un triomphe si doux,

[1] L'opéra d'*Amadis* fut représenté le 15 janvier 1684.

[2] C'étoit le roi lui-même qui avoit donné le sujet d'Amadis à Quinault. (Voyez *Œuvres de Quinault*, édit. 1715, in-12, t. I, p. 54.) Il donna lieu à un combat poétique suscité par madame Deshoulières. Voyez ci-après dans les ballades, et dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 351.

[1] Les Siamois. (*Note de l'auteur dans l'édition in-folio gravée de cet opéra de Lully.*) Le roi de Siam, par les instigations d'un Grec de Céphalonie, nommé Constantin, qui étoit devenu son premier ministre, avoit envoyé des ambassadeurs au roi de France pour solliciter son alliance. Ces envoyés avoient vu le roi le 7 novembre 1684; et Louis XIV fit partir peu de temps après, pour Siam, le chevalier de Chaumont et l'abbé de Choisy, qui a écrit la relation de ce voyage. L'opéra de *Roland* fut représenté à la cour le 18 janvier 1685, et à Paris le 8 février suivant.

[2] Angélique, fille de Galafron, roi de Catay ou de la Chine, la plus orientale des régions de l'Asie, princesse qui joue le principal rôle dans le poëme de *Roland l'amoureux* de Bojardo, et de *Roland le furieux* de l'Arioste.

[3] Roland, qui fait le sujet de l'opéra.

[4] Hélène.

Plaignez le paladin que mon art vous présente.
Son malheur fut d'aimer : quelle ame en est exempte?
Il suivit à la fin de plus sages conseils :
Au lieu de ses amours il servit sa patrie;
Son prince disposa du reste de sa vie.
Vous savez mieux qu'aucun employer ses pareils.

Charlemagne vous cède : il vainquit; mais la suite
Détruisit après lui ces grands événements.
Maintenant notre empire a, par votre conduite,
D'inébranlables fondements.
Ici les Muses sans alarmes
Se promènent parmi les bois :
Leurs chants en sont plus beaux, aussi bien que leurs voix.
Si j'en crois Apollon, les miens ont quelques charmes;
Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais!
Vous imposez silence à la fureur des armes;
Goûtez dans nos chansons les douceurs de la paix.

XX.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

1685.

Pleurez-vous aux lieux où vous êtes[1]?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites?
Ne pouvez-vous lui résister?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre, ou la flatter,
Pour adoucir sa violence?
Le dieu de l'Oise est sur ses bords,
Qui prend part à votre souffrance;
Il voudroit les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avois assez d'éloquence,
Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirois pas : rien ne rit sous les cieux
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême[2].
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dès-lors à vous-même.

[1] François-Louis de Conti, après la mort d'Armand de Conti, son frère aîné, qu'il chérissoit tendrement, s'étoit retiré à son château de L'Ile-Adam, sur les bords de l'Oise, où il se trouvoit exilé par la volonté du roi, qui avoit saisi sa correspondance tandis qu'il étoit à l'armée. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 398.

[2] Armand de Bourbon-Conti, né en 1661, mort le 9 novembre 1685, à Fontainebleau, de la petite-vérole, qu'il avoit gagnée en soignant sa femme, atteinte de la même maladie.

Conti dès l'abord nous fit voir
Une ame aussi grande que belle.
Le Ciel y mit tout son savoir,
Puis vous forma sur ce modèle.
Digne du même encens que les dieux ont là-
Vous attiriez des cœurs l'universel hommag
L'un et l'autre servoit d'exemplaire et d'im
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvois qu'un seul défaut,
C'étoit d'avoir trop de courage.
Par cet excès on peut pécher :
Conti méprisa trop la vie.
A travers le péril pourquoi toujours cherch
Les noms dont après lui sa mémoire est sui
Ces noms, qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas de consolant :
Achille en est un témoignage.
Il eut un desir violent
De faire honneur à son lignage;
Il souhaita d'avoir un temple et des autels :
Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit. Sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitants de l'univers.
Cependant Achille, aux enfers,
Prise moins l'honneur de ce temple
Que la cabane d'un berger.
Profitez-en : c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, seigneur; examinez la chos
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une
L'Achéron ne rend rien. Si nos pleurs étoien
Qu'il révoquât ses tristes lois,
Nous reverrions Conti; mais ni le sang des
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du Sort la fatale ordonnan
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême?
Il obtint en vain ses amours.
Tous deux avoient du Styx repassé les cont
Il vit redescendre Eurydice.
Il protesta de l'injustice;
Il implora l'Olympe, et neuf jours et neuf
Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres.
Quand j'irois, comme lui, redemander aux
Les Contis, princes belliqueux,
On me diroit que le Cocyte
Ne considère aucun mérite :
Je ne reviendrois non plus qu'eux.

Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture [1].
L'ami de Mécénas, Horace [2], dans ses sons
L'avoit dit devant lui; devant [3] eux la nature
L'avoit fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs et leurs nourrissons
Depuis long-temps, en leurs chansons,
Répètent que l'on voit recommencer l'année,
Et que jamais la destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc, seigneur, des jours si précieux;
Que le temps sèche au moins vos larmes :
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des char-
En goûte un bonheur moins parfait. [mes,
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède?

XXI. — A Mgr L'ÉVÊQUE DE SOISSONS [4],

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN
DE LA TRADUCTION D'ORAZIO TOSCANELLA [5].

1687.

Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire :
Car enfin qui le suit? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui?

[1] Cela est vrai; et La Fontaine a exprimé exactement ici les mêmes idées que Voiture dans l'*Épître au prince de Condé*, édition de 1678, in-12, t. II, p. 124 à 126.

[2] Dans l'ode adressée à Virgile :

Multis ille bonis flebilis occidit :
Nulli flebilior quam tibi, Virgili!
Tu frustra pius, heu! non ita creditum
Poscis Quinctilium Deos.
Quid? si Threicio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem,
Non vanæ redeat sanguis imagini
Quam virga semel horrida,

Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi.
HORAT., *Carm.*, lib. I, od. XXIV.

[3] *Devant*, deux fois employé dans ce vers pour *avant*, ce qui n'étoit pas une faute du temps de La Fontaine. On trouve des exemples semblables dans Boileau, dans Racine, et même dans Voltaire. Actuellement *devant* ne s'emploie plus que pour l'ordre des lieux; mais, quand on parle de l'ordre des temps, on met toujours *avant*.

[4] Pierre-Daniel Huet, nommé évêque de Soissons en 1685, est plus connu comme évêque d'Avranches, parcequ'il permuta avec Brulard de Sillery pour ce second siége en 1689, avant d'avoir reçu les bulles du premier. Huet naquit à Caen, le 8 février 1630, et mourut le 26 janvier 1721, à quatre-vingt-onze ans. Il étoit ami intime de notre poëte.

[5] La traduction italienne de Quintilien, d'Orazio Toscanella, parut à Venise en 1566 et 1568, in-4o.

Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre [1].
Mais, si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut, sans foiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains! on écrit tant chez nous!
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes;
Et sans art nous louerions le succès de ses armes!
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talents?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents?
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivo-
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles; [les :
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue [2].
J'en use d'autre sorte; et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excel-
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence, [lence
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Hora-
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse. [ce;
Je le dis aux rochers; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est pe-
Tel de nous, dépourvu de leur solidité, [tite :
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne : on peut tous nous connoître.
Je pris certain auteur [3] autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter [4]. A la fin, grace aux dieux,

[1] Perrault avoit lu, dans la séance de l'Académie françoise qui se tint le 27 janvier 1687, son poëme intitulé *le Siècle de Louis-le-Grand*, dans lequel il déprécioit les anciens pour exalter les modernes. La Fontaine écrivit aussitôt cette épître pour répondre au poëme de Perrault. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 429 à 431.

[2] Virgile. (*Note de La Fontaine.*)

[3] Voiture, pour lequel La Fontaine eut dans sa jeunesse une admiration presque exclusive.

[4] Quelques auteurs de ce temps-là affectoient les antithèses,

Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur; et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi :
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses [1],
On me dit là-dessus : De quoi vous plaignez-vous?
De quoi? Voilà mes gens aussitôt en courroux;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais par-tout prêchant l'art de la simple nature [2].
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent :
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique [3];
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle auroit ses savants et ses sages,

et ces sortes de pensées qu'on appelle CONCETTI. Cela a suivi immédiatement Malherbe. (*Note de La Fontaine.*)

[1] Vers de Malherbe. (*Note de La Fontaine.*) Ce vers n'est pas exactement ainsi; il se trouve dans la pièce intitulée *Récit d'un berger, au ballet de Madame, princesse d'Espagne*, douzième stance :

> La terre en tous endroits produira toutes choses :
> Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses.
> *OEuvres de Malherbe*, l. VI, p. 197, édit. 1689, in-12.

[2] Il a prêché d'exemple.

[3] VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, dans les *OEuvres diverses*, et dans toutes les éditions, on lit :

> Ils sont tous d'un pays du fond de l'Amérique.

Cette version absurde ne pouvoit être corrigée qu'en ayant recours à l'édition originale, qu'aucun éditeur n'a connue avant nous. Le sens du vers est que le goût et le bon sens sont de tout pays, et peuvent se trouver même au fond de l'Amérique, où il se formera des savants comme ailleurs, si on y mène un rhéteur habile et bon critique, un Quintilien; mais la phrase est incorrecte, trop concise, et obscure.

En trouverai-je un seul approchant de Platon [1]?
La Grèce en fourmilloit dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre [2],
Des bergères d'Urfé [3] chacun est idolâtre :
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet [4].
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse;
Il me feroit trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu [5],
Veut de la patience; et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

XXII. — A M. DE VENDOME [6].

1691.

Prince [7], qui faites les délices
Et de l'armée et de la cour,

[1] La Fontaine avoit une grande admiration pour Platon; et dans l'avertissement des *Ouvrages de prose et de poésie* qu'il a publiés en commun avec de Maucroix, il a très bien apprécié le caractère particulier de ses Dialogues. C'est précisément l'auteur que Perrault déprécie le plus dans son poëme sur le Siècle de Louis-le-Grand, p. 2.

[2] Je crois que La Fontaine entend par-là le théâtre ordinaire où l'on jouoit la comédie et la tragédie, et le théâtre de l'Opéra, inconnu aux anciens.

[3] Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée*. Le goût a bien changé depuis. On ne lit plus guère aujourd'hui cet auteur, dont nos pères étoient idolâtres.

[4] Louis XIV avoit, en 1677, chargé Racine et Boileau d'écrire l'histoire de son règne, et leur avoit donné à tous deux une pension à cet effet. Pellisson avoit déja commencé cette histoire, et le roi avoit été si satisfait de ce commencement, qu'il lui avoit donné l'ordre de continuer, et lui avoit accordé à cette occasion ses entrées et une pension de six mille livres. Mais madame de Montespan eut une affaire au conseil d'état pour un droit sur les boucheries que le roi lui avoit concédé. Pellisson fut chargé du rapport, et lui fit perdre son procès. Madame de Montespan, pour s'en venger, fit donner à Racine et à Despréaux les charges d'historiographes. Pellisson fut par-là dégoûté de continuer la tâche qu'il avoit entreprise. Racine et Despréaux ne s'y adonnèrent jamais sérieusement; et Louis XIV, avec ses trois historiographes, n'eut pas un historien.

[5] On n'avoit encore, dans l'ode, surpassé, ni même égalé Malherbe. Mais Jean-Baptiste-Rousseau alloit bientôt paroître : il avoit seize ans lorsque La Fontaine écrivoit cette épître.

[6] Pour les éclaircissements relatifs à cette épître, consultez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 530.

[7] Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, né le 1er juillet 1654, mort à Tignaros, en Catalogne

Du vieux soldat et des milices,
de toute la gent qu'assemble le tambour [1],
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.
n'est pélerinage où nous n'ayons songé :
Que si personne n'a bougé,
C'est que le monarque lui-même
Rassura d'abord les esprits;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême [2].
Sans cela tout étoit perdu :
Le poëte avoit l'air d'un rendu [3].
Comment! d'un rendu? D'un ermite,
D'un Santoron, d'un Santena [4],
D'un déterré, bref, d'un qui n'a
Vu de long-temps plat ni marmite.
sembloit, à me voir, que je fusse aux abois.
Fieubet [5], auprès de Gros-Bois,
Tient contenance moins contrite :
Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie;
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,
es gens pour le servir; le nécessaire enfin;
Un peu d'agréable; et lui fin.
Cet exemple est fort bon à suivre :
J'en sais un meilleur; c'est de vivre.
Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisants repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien ?
Dites que non, vous direz bien.
Je veux de plus qu'on se comporte
Sans faire mal à son prochain;
Qu'on quitte aussi tout mauvais train :
Je ne l'entends que de la sorte.

Tant que votre altesse, seigneur,
Et celle encor du grand-prieur,
Aurez une santé parfaite,
Je renonce à toute retraite.
Mais, dès qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra
Vite à Saint-Germain de la Truite [1]
Frère servant d'un autre ermite,
Qui sera l'abbé de Chaulieu [2].
Sur ce, je vous commande à Dieu.

XXIII. — A M. DE VENDOME [3].

1691.

Quand on croyoit la campagne achevée,
Et toute chose au printemps réservée,
Arrive un fait, sous les ordres d'un roi
Né pour donner au monde entier la loi,
Sage et puissant, grand sur mer et sur terre,
Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
Avec succès, depuis plus de trente ans;
Très bien servi par tous ses combattants,
Craint au dehors, au dedans chacun l'aime,
Tout se soumet à son pouvoir suprême.
Or je croyois devoir m'étendre sur ceci;
Car vous l'aimez, comme il vous aime aussi.
Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
Pour un roi tel qu'est le roi notre sire!)
Avec des mots d'estime et d'amitié;
Et je n'en dis encor que la moitié.

Venons au fait. En Piémont notre armée,
Sous Catinat à vaincre accoutumée,
Complètement a battu l'ennemi,
Et la victoire a pris notre parti [4].
De Catinat je dirai quelque chose.
Sur lui le prince à bon droit se repose :
Ce général n'a guère son pareil;
Bon pour la main, et bon pour le conseil.
De vous, seigneur, on en peut autant dire;
Et quelque jour je veux encor l'écrire :
C'est mon dessein. Sur ce, je finirai,
Vous assurant que je suis et serai
De votre altesse humble et servant poëte,

…11 juin 1712. Il étoit fils de Louis, duc de Vendôme, et de …ure Mancini, nièce du cardinal Mazarin.

[1] Vendôme étoit extrêmement aimé du soldat.

[2] Ce fut le roi qui annonça à Paris la nouvelle de la guérison …M. de Vendôme.

[3] D'un homme qui est rendu, fatigué.

[4] Deux officiers qui s'étoient retirés à la Trappe. Santena y …tra en 1691. C'étoit un Piémontois qui avoit un régiment d'in…terie en France.

[5] Gaspard de Fieubet, conseiller au parlement, chancelier de … reine, et conseiller d'état ordinaire du roi, né en 1626, mort … 10 septembre 1694. Il se retira aux Camaldules de Gros-Bois … juillet 1691, après la mort de sa femme. Pour les détails qui … concernent, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La …ntaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 531.

[1] Prieuré de l'abbé de Chaulieu.

[2] Guillaume Anfrie de Chaulieu, connu par ses poésies, naquit au château de Fontenay, dans le Vexin françois, en 1639, et mourut le 27 juin 1720, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il étoit chargé de payer à La Fontaine la pension que lui faisoit le duc de Vendôme. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 500.

[3] Voyez les éclaircissements relatifs à cette épître, dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 534.

[4] Victoire de Staffarde, le 18 août 1690, dans laquelle Catinat défit l'armée du duc de Savoie. Villefranche fut prise le 22 mars 1691, et Nice le 31 du même mois.

Qui tous honneurs et tous biens vous souhaite.
Ce mot de biens, ce n'est pas un trésor :
Car chacun sait que vous méprisez l'or.
J'en fais grand cas : aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin toute la terre;
Toute la terre a peut-être raison.
Si je savois quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la paix se fasse,
Je la dirois de la meilleure grace
Que j'en dis onc [1] : grande stérilité
Sur le Parnasse en a toujours été.
Qu'y feroit-on, seigneur? Je me console,
Si vers Noël l'abbé [2] me tient parole.
Je serai roi : le sage l'est-il pas?
Souhaiter l'or, est-ce l'être? Ce cas
Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte :
Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

XXIV. — A M. GIRIN.

DÉCISION GRAMMATICALE SUR CETTE QUESTION : DOIT-ON DIRE SANS ESPRIT OU SANS DE L'ESPRIT [3] ?

SANS ESPRIT c'est la phrase, et non SANS DE L'ESPRIT:
Je tiens ce dernier condamnable;
Et l'auteur du rondeau l'avoit trop bien écrit
Pour soutenir un point si fort insoutenable.
Il affoiblit par-là ses cinq vers les plus beaux :
Le sens, la chute, et tout m'y paroît admirable.
Il finit par un mot constant et véritable :
C'est que l'esprit fait tout. Nul de nos jouvenceaux
Ne doit sans celui-là fréquenter chez les belles,
Ni se présenter aux ruelles.
Or celui-là s'entend parfois en deux façons.
L'un dira, c'est l'esprit; c'est l'argent, dira l'autre.
Pour moi, mon avis est que tous les deux sont bons.
Un siècle fait comme le nôtre
Veut de l'argent, et veut qu'on le donne à propos.
Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme :
Tout devient happelourde entre les mains des sots.
Bref, avec de l'esprit on va jusques à Rome.

[1] Jamais.

[2] L'abbé de Chaulieu, chargé de faire toucher à La Fontaine la pension que lui faisoit M. de Vendôme.

[3] M. Girin, contrôleur des finances à Grenoble, envoya un rondeau à M. de La Fontaine, pour savoir de lui si l'avant-dernier vers, qui étoit,

Sans de l'esprit, c'est peu de chose
Que d'être beau,

se devoit mettre avec ou sans article. Il le fit juge d'une gageure considérable que l'on avoit faite à Grenoble sur cela. M. de La Fontaine lui fit réponse, et écrivit les vers suivants au bas de sa lettre. (*Note de l'édition des Œuvres posthumes.*)

SI SANS DE L'ESPRIT étoit bon,
Voici l'unique occasion
Où je pourrois lui trouver place.
SANS DE L'ESPRIT, dirois-je, on ne peut faire
Mais par malheur, quoi que l'on fasse,
SANS DE L'ESPRIT ne se dit pas.
L'idiome gascon souffriroit cette phrase.
SANS ESPRIT paroît foible aux gens du Dau
SANS DE L'ESPRIT a plus d'emphase,
Mais tout Paris l'a condamné [1].
Cependant tout Paris n'est pas toute la Fra
Votre province veut peut-être une éloquen
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'auteur en vos cantons peut soutenir la ch
Et près des tribunaux que la Garonne arro
Se sauver par ce faux-fuyant.
Je ne me donne point ici pour un oracle;
Et sans chercher si loin, Grenoble en possèd
Il sait notre langue à miracle;
Son esprit est en tout au-dessus du commu
C'est votre cardinal [2] que j'entends : ses h
Dédaignent, il est vrai, de semblables mat
Je ne vous tiens pas gens à lui lire ceci;
SANS DE L'ESPRIT je crois que l'on le pour
Ballades et rondeaux, ce n'est point son af
A l'égard du salut, unique nécessaire,
Il n'est point de difficulté
Qui ne doive occuper en pareille occurrenc
Non seulement son éminence,
Mais même encor sa sainteté.

[1] Pourtant Boileau nous apprend, dans une de se Brossette (t. IV, lettre XCII, p. 3094), que cette quest temps après (en 1701), étoit encore indécise. Il dit, de l'académie de Lyon : « Je vois bien qu'il s'agit da « férences d'autre chose que de savoir s'il faut dire « *trêmement d'esprit*, ou *Il a extrêmement de l'e* sujet de cette locution, l'abbé Tallemant, un des coopérateurs du dictionnaire, a fait cette remarqu « certain qu'on dit *Il a extrêmement d'esprit*, et n « *extrêmement de l'esprit*. L'Académie néanmoins « partagée. L'usage et l'oreille feront toujours doute « coup de façons de parler. » (*Remarques et décisio cadémie*, par L. T., 1698.) L'usage aujourd'hui n'es teux, et a confirmé la décision de La Fontaine.

[2] Le cardinal Le Camus, homme de beaucoup d'e lequel La Fontaine étoit fort lié. Étienne Le Ca en 1632 : d'abord aumônier du roi, il vécut à la mable débauché; mais il se convertit, fut nommé Grenoble en 1671, et mena dans son diocèse la vie d apôtres. Il reçut le chapeau de cardinal en 1686, e Grenoble le 12 septembre 1706, après avoir laissé to aux pauvres. Voyez des détails sur ce qui le conc l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La* troisième édition, 1824, p. 410.

POÉSIES DIVERSES.

I. IMITATION

D'UN LIVRE INTITULÉ

LES ARRÊTS D'AMOURS[1].

1685.

Les gens tenant le parlement d'Amours
Informoient, pendant les grands jours[2],
'aucuns[3] abus commis en l'île de Cythère.
ar-devant eux se plaint un amant maltraité,
isant que de long-temps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate beauté:
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts, et des promenades;
Item, mainte collation,
Maint bal, et mainte comédie;
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion;
S'est tourmenté le corps et l'ame,
Sans pouvoir obliger la dame
payer seulement d'un souris son amour.
Partant, conclut que cette belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.

Fut allégué d'autre part à la cour:
Que plus la dame étoit cruelle,
Plus elle avoit d'embonpoint et d'attraits;
ue, perdant ses appas, Amour perdoit ses traits;
u'il avoit intérêt au repos de son ame;
Que quand on a le cœur en flamme
Le teint n'en est jamais si frais;
u'il étoit à propos pour la grandeur du prince
u'elle traitât ainsi toute cette province,
t mille soupirants sans faire un bienheureux,
ormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,
ugmentât les tributs de l'empire amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes;
ue souffrir tel procès étoit un grand abus,
Et que le cas méritoit une amende:
Concluant, pour le surplus,
Au renvoi de la demande.

Le procureur d'Amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la belle.
La cour, leurs moyens entendus,
La renvoya, permis d'être cruelle,
Avec dépens, et tout ce qui s'ensuit.
Cet arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter étoit tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux.
Qui prend se vend[1]; mais l'intérêt du prince,
Souvent plus fort qu'aucunes lois,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

[1] C'est une imitation des *Arrêts d'Amour* de Martial d'Auvergne. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 131.

[2] Les tribunaux des grands jours étoient des espèces de cours ...ssises, composées de juges délégués par le parlement dans s provinces du royaume, sous le bon plaisir du roi, pour mender et corriger les abus commis par les juges subalternes.

[3] De quelques uns. Notre poëte s'est fréquemment servi du ot *aucuns*. Voltaire l'a aussi employé.

II. LE DIFFÉREND

DE BEAUX-YEUX ET DE BELLE-BOUCHE[2].

1671.

Belle-Bouche et Beaux-Yeux plaidoient pour les hon-
Devant le juge d'Amathonte. [neurs
Belle-Bouche disoit: Je m'en rapporte aux cœurs,
Et leur demande s'ils font compte
De Beaux-Yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautés, et nos charmes.
Que dis-je? notre emploi! J'ai bien plus d'un métier;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes:
De bon cœur je le laisse à Beaux-Yeux tout entier.
Je satisfais trois sens; eux, seulement la vue.
Ma gloire est bien d'autre étendue;
L'ouïe et l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
Belle-Bouche fait des soupirs
Tels à-peu-près que les zéphyrs
En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant,
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
On voit Beaux-Yeux se tourmenter:

[1] Proverbe plus certain en matière d'amour, dit Martial d'Auvergne, qu'en toute autre chose. Il y a encore cet autre proverbe: *Femme qui donne s'abandonne*. Au reste, la reine Éléonore a prononcé, dans une cause semblable, comme La Fontaine. Voyez Raynouard, *Poésies des troubadours*, t. II, p. CXV.

[2] Nous avons trouvé dans le *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, 1658, petit in-12, chez Charles de Sercy, p. 283, une pièce intitulée *Dialogue des yeux et de la bouche*, qui est indubitablement celle que La Fontaine a imitée. Il l'a sans doute fort embellie: on y trouve cependant des pensées fort ingénieuses, qu'on regrette qu'il n'ait pas employées.

Belle-Bouche n'a qu'à parler [1];
Sans artifice elle sait plaire.
Quand Beaux-Yeux sont fermés, ce n'est pas grande [affaire.
Belle-Bouche à toute heure étale des trésors:
La nacre est en dedans, le corail en dehors.
Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale.
Les présents que nous fait la rive orientale
N'approchent pas des dons que je prétends avoir.
Trente-deux perles se font voir,
Dont la moins belle et la moins claire
Passe celle que l'Inde a dans ses régions :
Pour plus de trente-deux millions
Je ne m'en voudrois pas défaire.
Belle-Bouche ainsi harangua.

Un amant pour Beaux-Yeux parla,
Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire
Que c'est par eux qu'Amour s'introduit dans les [cœurs.
Pourquoi leur reprocher les pleurs?
Il ne faut donc pas qu'on soupire?
Mais tous les deux sont bons; Belle-Bouche a grand [tort :
Il est des larmes de transport;
Il est des soupirs au contraire
Qui fort souvent ne disent rien.
Belle-Bouche n'entend pas bien
Pour cette fois-là son affaire.
Qu'elle se taise, au nom des dieux,
Des appas qui lui sont départis par les cieux.
Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable?
Nous savons plaire en cent façons;
Par l'éclat, la douceur, et cet art admirable
De tendre aux cœurs des hameçons.
Belle-Bouche le blâme, et nous en faisons gloire.
Si l'on tient d'elle une victoire,
On en tient cent de nous; et pour une chanson
Où Belle-Bouche est en renom,
Beaux-Yeux le sont en plus de mille.
La cour, le Parnasse, et la ville,
Ne retentissent tout le jour
Que du mot de Beaux-Yeux et de celui d'Amour.
Dès que nous paroissons chacun nous rend les [armes.
Quiconque nous appelleroit
Enchanteurs, il ne mentiroit,
Tant est prompt l'effet de nos charmes.
Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien,
Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,
Par ce moyen passe à la montre.

[1] L'auteur original fait dire ici à la bouche : « Ce sont mes « paroles qui charment quelquefois par leur douceur, qui éton- « nent par leurs menaces, qui attirent par leurs promesses, et « qui, quoi qu'elles fassent, gagnent toujours quelque empire « sur les ames, et font connoître qu'il n'y a rien de plus élevé « qu'elles, puisqu'elles sont filles de la raison et de l'intelli- « gence. » (*Dialogue des Yeux et de la Bouche*, dans le *Recueil des pièces en prose* de Sercy, 1658, in-12, p. 269.)

On demande qui c'est, et souvent ce n'est ri
Cependant Beaux-Yeux sont la cause
Qu'on prend ce rien pour quelque chos
Belle-Bouche dit : J'aime; et le disons-nous
Sans aucun bruit? Notre langage,
Muet qu'il est, plaît davantage
Que ces perles, ce chant, et ces autres app
Avec quoi Belle-Bouche engage.
L'avocat de Beaux-Yeux fit sa péroraison
Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmant
Puis il dit en changeant de ton :
J'amuse ici la cour par des discours frivole
Ai-je besoin d'autres paroles
Que des yeux de Phyllis? Juge, regardez-le
Puis prononcez votre sentence :
Nous gagnerons notre procès.

Phyllis eut quelque honte, et puis sur l'as
Répandit des regards si remplis d'éloquenc
Que les papiers tomboient des mains.
Frappé de ces charmes soudains,
L'auditoire inclinoit pour Beaux-Yeux dans
Belle-Bouche, en faveur des regards de la
Voyant que les esprits s'alloient préoccupa
Prit la parole, et dit : A cette rhétorique
Dont Beaux-Yeux vont ainsi les juges corr
Je ne veux opposer qu'un seul mot pour ré
La nuit mon emploi dure encor :
Beaux-Yeux sont lors de peu d'usage;
On les laisse en repos, et leur muet langag
Fait un assez froid personnage.
Chacun en demeura d'accord.
Cette raison régla la chose ;
On préféra Belle-Bouche à Beaux-Yeux [1].
En quelques chefs pourtant ils eurent gain d
Belle-Bouche baisa le juge de son mieux.

III.

VIRELAI SUR LES HOLLANDO

1672.

A vous, marchands de fromage,
Salut, révérence, hommage,
A vous, marchands de fromage.
C'est à vous d'être en ombrage

[1] Dans la pièce en prose, les yeux et la bouche se p mutuellement de vivre en bonne intelligence; « mai « que le cœur qui la plupart du temps n'est pas d'ac « eux, et le malheur est qu'il est caché en un lieu secr « ne découvre pas ses fourbes. »

De ce terrible équipage
Qu'on fait sur votre rivage [1].
C'est vous, pêcheurs de haran,
C'est vous, vendeurs de safran,
Qui prétendez d'un fromage
Faire au soleil un écran [2].
Peuple hérétique et maran [3],
Ennemi du Vatican,
Sur qui va fondre l'orage,
C'est trop faire de cancan
Et parler en maître Jean;
Il faut changer de langage,
Et baisser de plus d'un cran
Cette fierté de courage.
En vain votre aréopage,
Votre nouvelle Carthage,
Met toute chose en usage
Pour détourner l'ouragan,
Et vous sauver du naufrage.
La foudre part du nuage,
Et va sécher marécage,
Rompre digue et ouatergan [4].
Vous avez beau mettre en gage
La jupe et le calandran [5],

An commencement de l'année 1672, Louis XIV avoit fait quer par l'Angleterre, son alliée, la flotte des Hollandois, revenoit de Smyrne. Il fit suivre cette attaque d'une déclaon de guerre de la France contre la Hollande, et il alla ene en Flandre se mettre à la tête d'une armée de cent soixante lix mille hommes, la plus belle, la mieux équipée, la mieux :iplinée qu'on eût encore vue en France. Voyez Reboulet, *toire du siècle de Louis XIV*, t. II, p. 43-45, édit. 1744, in-4°.

Dans plusieurs symboles on avoit représenté Louis XIV sous orme du soleil, qui éclaire et échauffe.

Scélérat, voleur. On appeloit autrefois *marandaille* une upe de gueux. Dans Marot on trouve le mot *marane*, pour ilifier une prostituée, une coquine.

> Il avoit bien les yeux de rane (grenouille),
> Et si étoit fils d'une *marane*,
> Comme tu es.

disoit autrefois aussi *marander*, pour raccrocher, se proser. Ainsi dans la confession de la belle fille : « Pour ce que uvent je n'ai mie été *marander* en été, et maintenir joyeuté. » Depuis on a dit, dans un sens un peu différent, *maraud marauder*. Rabelais, *Gargantua*, liv. I, chap. VIII, t. I, 16, s'est servi du mot *maranisez* : « Car son père haysoit us ces indalgos *maranisez* comme diables. » Ce mot vient mot espagnol *marrano*, qui signifie proprement un chré- de race juive ou mahométane : de là est venu le mot *raud*.

Digue et madrier. *Ouatergan* est la corruption du mot landois *watergang*, mot à mot une planche aquatique. Mais not composé ne s'emploie qu'au pluriel, et on appelle *wagangen* des planches longues et épaisses qui règnent dans le c ou le pont d'en-haut, le long du bordage du vaisseau. si le mot *ouatergan* pourroit, par métonymie, signifier ici *sseau*. M. Boiste a inséré dans son dictionnaire le mot *ouayan* ; mais il l'explique par fossé bourbeux. Je doute que jas ce mot ait eu cette signification.

Vêtement formé d'une étoffe lisse.

Appeler le Castillan,
Le Walon et le Flaman,
Le Maure et l'Européan;
Vous avez beau, comme un pan [1],
Déployer votre plumage,
Et faire grand étalage
De bois, de mâts, de cordage,
Et de soldats de louage;
Votre lâche paysan,
Plus poltron à l'abordage
Et plus timide qu'un fan [2],
Tournera bientôt visage,
Et sera comme un crocan.
Mandez lettres et message
Chez le Goth et l'Alleman,
Et dans tout le voisinage;
Criez au meurtre, à l'outrage,
On me pille, on me saccage;
Proposez un arbitrage,
Offrez des places d'otage;
Eussiez-vous pour partisan
Belzébut, Léviathan,
Et les pages de Satan,
Malgré votre tripotage
Et votre patelinage,
Notre roi, vaillant et sage,
Notre invincible sultan
Ruinera ville et pacage,
Mettra votre or au pillage,
Vos personnes au carcan,
Et vos meubles à l'encan.
Ainsi l'on voit le milan,
A travers ronce et feuillage,
Fondre dessus l'ortolan,
La corneille ou le faisan;
De même le cormoran
Gobe dans l'eau l'éperlan,
La sardine et le merlan.
Jamais le grand Tamerlan
Ne fit chez le Musulman
Tant de bruit ni de ravage,
Lorsqu'il vainquit le Persan,
Extermina le soudan,
Et qu'il mit en esclavage
L'illustre mahométan
Qu'il traîna dans une cage.
De son heureux mariage
Avec l'infante du Tage [3]
Doit naître un puissant lignage,
Qui portera le carnage

[1] Pour *paon*, par licence poétique.
[2] Pour *faon*, par licence poétique.
[3] Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, pays que le Tage arrose.

IX. ÉPITHALAME [1].

L'HYMÉNÉE ET L'AMOUR.

A LL. AA. SS. MADEMOISELLE DE BOURBON, ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI [2].

JUIN 1688.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité.
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condés ne peut rien refuser.

Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours :
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie :
Il descend de l'Olympe environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie :
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare :
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons;
Lui-même il apporte sa lyre.
Déja l'amante de Zéphyre,
Et la déesse du matin,

[1] Cet épithalame a été inséré à tort dans l'édition des Fables faite à Londres en 1708, fable CCXXVI, et depuis dans toutes les autres éditions antérieures à celle que nous avons donnée en 1823. C'est dans l'édition de Paris, 1715, qu'on a mis, pour la première fois, dans le titre, *l'Hyménée et l'Amour*.

[2] Marie-Thérèse de Bourbon, dite mademoiselle de Bourbon, fille aînée de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière fut mariée, par dispense du pape, à Versailles, le 29 juin 1688, à François-Louis de Bourbon, prince de Conti. C'est au sujet de ce mariage que La Fontaine fit cet épithalame. Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, donne pour femme à François-Louis de Bourbon-Conti, Adélaïde de Bourbon. Il se trompe : elle se nommoit Thérèse de Bourbon. C'est sa seconde fille qui fut nommée Louise-Adélaïde. (Voyez Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France*, troisième édition in-folio, 1726, t. I, p. 348-350.) François-Louis de Bourbon étoit né le 30 avril 1664, et Marie-Thérèse de Bourbon le 1er février 1666.

Des dons que le printemps étale,
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous pour qui les dieux ont des soins si pres
Bourbon, aux charmes tout-puissants,
Ainsi qu'à l'ame toute belle,
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutu
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un
Les graces et l'esprit, seuls soutiens de l'am
Dans la carrière aux époux assignée [1],
Prince et princesse, on trouve deux chemi
L'un de tiédeur, commun chez les humain
La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point; c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiète.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite;
L'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire;
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience;
Soyez amants fidèles et constants [2].
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point : écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot semblable à son père [3].
Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,

[1] Si La Fontaine avoit fait imprimer lui-même cette
auroit mis *assinée* pour la rime, comme il a fait ailleur
reil cas.

[2] Il n'en fut malheureusement pas ainsi, et l'on peut
ter à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de*
taine, troisième édition, 1824, p. 483.

[3] Marie-Thérèse de Bourbon eut sept enfants de son
avec le prince de Conti. Quatre seulement vécurent, de
çons et deux filles.

De ma fressure[1]
Dame luxure
Jà s'emparoit.
En tel détroit
Mon cas étoit,
Que je quis[2] meilleure aventure.
Catin ce jeu point n'entendoit;
Mieux attaquois, mieux défendoit:
Dont je souffris peine très dure.

Pendant l'étrif[3],
D'un ton plaintif
Dis chose telle:
Las! moi chétif
En son esquif
Caron m'appelle.
Cessez donc, belle,
D'être cruelle
A cettuy votre humble captif;
Il est à vous foye et ratelle[4].
Bien grand merci, répondit-elle;
Besoin n'ai d'un tel apprentif.

JANOT.

Je vous affie[5]
Et certifie
Que quelque jour
J'ai bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l'étour[6].
Le dieu d'Amour
Sait plus d'un tour,
Que votre cœur trop ne s'y fie;
Car, quant à moi, j'ai belle paour[7]
Qu'à vous férir[8] n'ait le bras gourd[9].
Le contemner[10] est donc folie.

CATIN.

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas,
Ne ma sentence.
De tomber, las!
D'Amour ez laz
Ne fais doutance[11].
Mais telle offense,
En conscience,
Ne commettrois pour cent ducats.
Que ce soit donc votre plaisance
De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas[1].

JANOT.

Alors qu'on use
De vaine excuse,
C'est grand défaut;
Telle refuse
Qui après muse[2],
Dont bien peu chault[3];
Car point ne fault[4]
Tout homme caut[5]
A chercher mieux quand on l'amuse.
Dont je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour ni ruse.

Onc[6] en amours
Vaines clamours[7]
Ne me reviennent[8];
Roses et flours[9],
Tous plaisants tours,
Mieux y conviennent.
Assez tôt viennent,
Voire[10] proviennent
Du temps qu'on perd douleurs et plours[11].
Faut que tels cas aux gens surviennent.
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit[12] leurs plus beaux jours.

Ainsi prêchois,
Et j'émouvois
Cette mignonne;
Mes mains fourrois,
Usant des droits
Qu'amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois:
Berger, berger, ton heure sonne.
J'entendis clair; car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami lecteur, qui ceci vois,

[1] De mon cœur et de mes entrailles.
[2] Que je cherchai, du verbe *querre*.
[3] Le débat, la querelle.
[4] Il est à vous du foie et de la rate, c'est-à-dire tout entier.
[5] Je vous promets, je vous assure.
[6] C'est-à-dire j'ai bonne envie de ne pas vous voir tenir ferme au choc ou au combat.
[7] J'ai belle peur.
[8] Vous attaquer, vous précipiter.
[9] Perclus, engourdi.
[10] Mépriser.
[11] Il n'est pas douteux qu'on ne finisse par tomber dans les *pièges* (ez laz) de l'Amour.

[1] Cette dispute, cette altercation.
[2] C'est le proverbe qui refuse muse, c'est-à-dire diffère en insensé.
[3] Peu importe.
[4] Ne manque, du verbe failloir.
[5] Fin, rusé, du mot latin *cautus*.
[6] Jamais.
[7] Clameurs.
[8] Ne me font plaisir.
[9] Fleurs.
[10] Même.
[11] Pleurs.
[12] Plaisir, jouissance.

Mais Clymène emporte le prix ;
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je sais languir, je sais brûler.

CLYMÈNE.

Savez-vous le dissimuler?

LISIS.

Si je le sais, cruelle!

CLYMÈNE.

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater.
Je n'osai d'abord m'en flatter :
N'étois-je pas bien inhumaine?

LISIS.

Deux jours? vous comptez mal : tout est siècle aux [amants.
Récompensez ces longs tourments.

ATIS, *à Annette.*

Payez les transports de mon zèle.

CLYMÈNE.

Annette, qu'en dis-tu?

ANNETTE.

Mais toi? Je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS ET ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle :
Tout le reste dépend de vous.

CLYMÈNE ET ANNETTE.

Eh bien, on vous l'accorde.

LISIS ET ATIS.

O charmantes bergères!
Allons sur les vertes fougères,
Au plus creux des forêts, au fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphyrs
Nos malheureux soupirs.

BALLADES ET RONDEAUX.

BALLADE I[1].

SUR

LE REFUS QUE FIRENT LES AUGUSTINS DE PASSER LEUR INTERROGATOIRE DEVANT MESSIEURS,

EN AOUT 1658.

Aux Augustins, sans alarmer la ville,
On fut hier soir; mais le cas n'alla bien.
L'huissier, voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien.
Très sage fut; car, avec doux maintien,
Il dit : Ouvrez; faut-il tant vous requerre[1]?
Qu'est donc ceci? Sommes-nous à la guerre?
Messieurs sont seuls; ouvrez, et croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre[2]:
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Dea[3] (répond l'un de Messieurs[4] fort habile,
Conseiller clerc, et sur-tout bon chrétien),
Vous êtes troupe en ce monde inutile;
Le tronc vous perd depuis ne sais combien;
Vous vous battez, faisant un bruit de chien.
D'où vient cela? Parlez, qu'on ne vous serre[5]:
Car, que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi;
Et, n'en déplaise aux suppôts de saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Lors un d'entre eux (que ce soit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut[6], car le nom n'y fait rien),
Vraiment, dit-il, voilà bel évangile;
C'est bien à vous de régler notre bien.
Que le tronc serve à l'autel de soutien,
Ou qu'on le vide afin d'emplir le verre,
Le parlement n'a droit de s'en enquerre[7];

[1] Le sujet en est expliqué dans une note de Brossette sur Boileau (t. II, p. 188 de l'édition de Saint-Marc). En voici l'extrait: « Tous les deux ans les Augustins du grand couvent nommoient en chapitre, trois jeunes religieux pour faire leur licence en Sorbonne. L'an 1658, le chapitre, au lieu de trois, en nomma neuf pour trois licences consécutives. Le parlement cassa cette élection prématurée, ordonna aux Augustins de procéder à une nomination plus régulière, c'est-à-dire pour une seule licence, et, sur leur refus, envoya des archers pour les y contraindre. Les religieux se mettant en défense sonnent le tocsin, tirent sur les archers, apportent le saint-sacrement sur le champ de bataille, et sont pourtant forcés de capituler. On se donne des otages de part et d'autre; on convient que les assiégés auront la vie sauve; les commissaires du parlement entrent dans le monastère; ils font arrêter et conduire à la Conciergerie onze religieux, le 23 août 1658. Mais vingt-sept jours après, le cardinal Mazarin, l'ennemi du parlement, met en liberté les onze prisonniers, qui sont reconduits en triomphe, et dans les carrosses du roi, à leur couvent. Leurs confrères vont les recevoir en procession, des palmes à la main, sonnent toutes les cloches, et chantent le *Te Deum*. » (Voyez encore sur ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 58.) Nous avons collationné cette ballade sur une copie manuscrite de Tallemant des Réaux.

[1] Faut-il qu'on vous requière tant? Ellipse.

[2] N'ont rien à rechercher, ou rien sur quoi ils doivent s'informer. *Querre* est un vieux mot dont depuis on a fait quérir, qui lui-même a vieilli.

[3] Certes, vraiment.

[4] C'étoit l'expression consacrée pour dire l'un des membres du parlement.

[5] Parlez, si vous ne voulez pas qu'on vous mette en prison.

[6] Je ne m'en inquiète point.

[7] De s'en enquérir, ou d'établir une enquête pour constater le fait.

Et je maintiens, comme article de foi,
Qu'en débridant matines à grand'erre [1]
Les Augustins sont serviteurs du roi.

ENVOI.

Sage héros [2], ainsi dit frère Pierre,
La cour lui taille un beau pourpoint de pierre [3];
Et dedans peu me semble que je voi
Que, sur la mer ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du roi [4].

BALLADE II.

POUR LE PREMIER TERME [5].

A MADAME FOUQUET.

JUILLET 1659.

Comme je vois monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous?
Seroit-ce assez d'avoir votre quittance?
Oui? je le crois; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux.
Je voudrois bien faire un don précieux :
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

Je viens de Vaux [6], sachant bien que sur tous
Les muses font en ce lieu résidence;
Si [7], leur ai dit, en ployant les genoux :
Mes vers voudroient faire la révérence
A deux soleils de votre connoissance,
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux
Que celui-là qui loge dans les cieux;
Partant, vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance) :
Espérez bien de ces yeux et de nous.
J'ai cru la muse; et sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire
M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

ENVOI.

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte, et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

QUITTANCE PUBLIQUE

POUR LA BALLADE PRÉCÉDENTE, PAR PELLISSON [1].

JUILLET 1659.

Par-devant moi, sur Parnasse notaire,
Se présenta la reine des beautés,
Et des vertus le parfait exemplaire,
Qui lut ces vers, puis les ayant comptés,
Pesés, revus, approuvés, et vantés,
Pour le passé voulut s'en satisfaire;
Se réservant le tribut ordinaire
Pour l'avenir, aux termes arrêtés.
Muses de Vaux, et vous leur secrétaire,
Voilà l'acquit tel que vous souhaitez :
En puissiez-vous en cent ans autant faire!

QUITTANCE SOUS SEING-PRIVÉ

POUR LA BALLADE PRÉCÉDENTE, PAR PELLISSON,

JUILLET 1659.

De mes deux yeux, ou de mes deux soleils,
J'ai lu vos vers qu'on trouve sans pareils,
Et qui n'ont rien qui ne me doive plaire.

[1] Promptement, rapidement.

[2] Fouquet, procureur-général au parlement, au nom de qui Jannart, son substitut, faisoit les poursuites.

[3] L'envoie en prison.

[4] Les Augustins qui ont résisté au parlement seront par lui condamnés aux galères, et serviront ainsi le roi sur mer, tandis que leurs frères le serviront sur terre. Cet envoi prouve que la ballade fut composée après le siége livré au couvent, mais avant la délivrance des moines délinquants, et retenus en prison pour avoir fait résistance. Dans les manuscrits de Tallemant des Réaux, on lit en marge de l'envoi : « Furetière disoit qu'il « les falloit tous mettre dans une galère, et l'appeler la galère « des Augustins. »

[5] C'est-à-dire le premier terme de la pension que La Fontaine s'étoit engagé à acquitter chaque fois par une pièce de vers. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 48.

[6] Ce mot est en blanc dans l'édition originale, de même que dans l'ode sur la paix.

[7] Oui, leur ai-je dit.

[1] Pour l'explication de cette pièce, de la précédente, et des suivantes, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 50.

Je vous tiens quitte, et promets vous fournir
De quoi par-tout vous le faire tenir,
Pour le passé, mais non pour l'avenir.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

BALLADE III.

POUR LE SECOND TERME[1].

A M. FOUQUET.

OCTOBRE 1659.

Trois fois dix vers, et puis cinq d'ajoutés,
Sans point d'abus, c'est ma tâche complète;
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptés.
Par quelque bout il faut que je m'y mette.
Puis, que jamais ballade je promette!
Dussé-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni, ma foi, car je suis déja court;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
Quand il s'agit de mettre un œuvre au jour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sur ce refrain, de grace, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des universités,
Promit un jour cent francs à Guillemette.
De quatre-vingts il trompa la fillette,
Qui, de dépit, lui dit pour faire court:
Vous y viendrez cuire dans notre four!
Colin répond, faisant le bon apôtre:
Ne vous fâchez, belle; car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sans y penser j'ai vingt vers ajustés,
Et la besogne est plus d'à demi faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtés,
Puis ma ballade est entière et parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,
Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd;
Et n'ai rien fait si, par quelque bon tour,
Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
Car vous pourriez me dire à votre tour:
Promettre est un, et tenir est un autre.

ENVOI.

O vous, l'honneur de ce mortel séjour,
Ce n'est pas d'hui[2] que ce proverbe court;
On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre:
Trop bien savez qu'en langage de cour
Promettre est un, et tenir est un autre.

[1] On me donna, pour sujet de la ballade du second terme, l'imitation du rondeau de Voiture: *Ma foi, c'est fait.*
(*Note de La Fontaine.*)

[2] D'aujourd'hui.

BALLADE IV.

SUR LA PAIX DES PYRÉNÉES

ET LE MARIAGE DU ROI,

SUJET DONNÉ POUR LE TROISIÈME TERM[E][1].

JANVIER 1660.

Dame Bellone, ayant plié bagage[2],
Est en Suède avec Mars son amant[3].
Laissons-les là; ce n'est pas grand dommage
Tout bon François s'en console aisément.
Jà n'en battrai ma femme assurément.
Car que me chaut si le Nord s'entre-pille[4],
Et si Bellone est mal avec la cour?
J'aime mieux voir Vénus et sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Graces, et l'Amour.

Le seul espoir restoit pour tout potage;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en traités Jules[5] ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'almanach ne ment,
Les Castillans n'auront plus de castille;
Même au printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer, avec certaine fille,
Les Jeux, les Ris, les Graces, et l'Amour.

On sait qu'elle est d'un très puissant lignage
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, et sur-tout belle et sage;
Et l'empereur[6] y pense aucunement[7]:
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemand;
Car en attraits sa personne fourmille;

[1] On peut consulter, pour les explications relatives à [la] ballade, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fon[taine]*, troisième édition, 1824, p. 65.

[2] Par traité conclu entre la France et l'Espagne, le [...]vembre 1659.

[3] Charles-Gustave, roi de Suède, faisoit la guerre au [Dane]mark. Copenhague avoit été assiégée, et la paix entre ce[s] puissances ne fut signée que le 6 juin 1660.

[4] Si les peuples du Nord se pillent les uns les autres. T[ous les] lexicographes que j'ai pu consulter ont oublié dans leur[s dic]tionnaires le verbe *entre-piller.*

[5] Mazarin.

[6] Léopold, né le 9 juin 1640, élu empereur le 18 juillet [...] à Francfort, et couronné le 1er août suivant.

[7] C'est-à-dire y pense beaucoup. Antiphrase.

Et ce jeune astre, aussi beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métal qui brille,
Les Jeux, les Ris, les Graces, et l'Amour.

ENVOI.

Prince amoureux[1] de dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'infante enlève à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Graces, et l'Amour.

POUR LA REINE[2],

ENSUITE DE LA BALLADE PRÉCÉDENTE.

JANVIER 1660.

Ils sont partis les Jeux, les Ris, les Graces,
Nous les verrons au temps que j'ai prédit.
Le dieu d'amour, qui marche sur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit :
Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme étoit haute.
Bon, ce dit-il, nous allons moissonner;
Car le climat doit en cœurs foisonner.
Petit Amour, vous comptez sans votre hôte :
Tout l'univers n'en sauroit tant donner
Que notre reine en mérite sans faute.

BALLADE V.

A M. FOUQUET,

POUR LE PONT DE CHATEAU-THIERRY.

1659[3].

Dans cet écrit, notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie,
Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons[4] de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement :
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

[1] Louis XIV.
[2] Les éditeurs modernes ont à tort donné à cette pièce le titre de *madrigal*. C'est une suite de la ballade précédente.
[3] Cette date n'est mise que d'après l'assertion de Matthieu Marais, p. 23.
[4] Bourrasque, chute violente de pluie.

Or d'en avoir c'est la difficulté;
La ville en est de long-temps dégarnie.
Qu'y feroit-on? vice n'est pauvreté;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement[1],
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

Si demandez[2] combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement :
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

BALLADE VI[3].

SUR ESCOBAR.

1664.

C'est à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre[4], auteur de vains débats;

[1] La rivière de Marne étoit très dangereuse sous le pont de Château-Thierry; mais il n'en est plus ainsi depuis qu'on a construit une digue, et qu'en 1759 on a creusé un canal qui sert de décharge aux eaux de cette rivière, lorsqu'elles sont trop abondantes.
[2] Si vous demandez. Ellipse commune dans nos vieux auteurs.
[3] Nous avons collationné cette ballade sur deux copies manuscrites qui nous étoient inconnues lors de notre première édition : l'une, tirée des manuscrits de Tallemant des Réaux, est celle qui nous a paru donner le texte original; une autre s'est trouvée dans les papiers du savant Adry, et nous avoit été communiquée par M. Barbier, qui l'a depuis publiée dans le quatrième volume de son *Dictionnaire des anonymes*. Elle diffère peu des leçons imprimées.
[4] Corneille Jansénius, né en 1585, nommé évêque d'Ypres en 1635, mort de la peste en visitant ses diocésains en 1638, a, par la publication de son livre intitulé *Augustinus*, donné naissance à la secte des Jansénistes, et à cette suite de discus-

Ses sectateurs nous défendent en somme
Tous les plaisirs que l'on goûte ici-bas.
En paradis allant au petit pas,
On y parvient, quoi qu'ARNAULD[1] nous en die :
La volupté sans cause il a bannie.
Veut-on monter sur les célestes tours,
Chemin pierreux est grande rêverie,
ESCOBAR[2] sait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui, sans raison, nous tient en altercas,
Pour un fétu ou bien pour une pomme,
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.
Même il soutient qu'on peut, en certain cas,
Faire un serment plein de supercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il est besoin, conserver ses amours.
Ne faut-il pas après que l'on s'écrie :
ESCOBAR sait un chemin de velours?

Au nom de Dieu, lisez-moi quelque somme[3]
De ces écrits dont chez lui l'on fait cas;
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme?
Il en est tant qu'on ne les connoît pas.
De leurs avis servez-vous pour compas;
N'admettez qu'eux en votre librairie[4].
Brûlez ARNAULD, quittez sa confrérie;
Près de ceux-ci ce ne sont qu'esprits lourds.
Si, m'en croyez[5], ce n'est point raillerie,
ESCOBAR sait un chemin de velours.

ENVOI.

Toi que l'orgueil poussa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie,
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
ESCOBAR sait un chemin de velours.

BALLADE VII ¹.

SUR LA LECTURE DES ROMANS ET DES LIVRES D'AMOUR.

1665.

Hier je mis, chez Chloris, en train de discourir
Sur le fait des romans Alizon la sucrée.
N'est-ce pas grand'pitié, dit-elle, de souffrir
Que l'on méprise ainsi la légende dorée,
Tandis que les romans sont si chère denrée;
Il vaudroit beaucoup mieux qu'avec maints vers de [temps
De messire Honoré[2] l'histoire fût brûlée.
Oui pour vous, dit Chloris, qui passez cinquante ans:
Moi, qui n'en ai que vingt, je prétends que l'Astrée
Fasse en mon cabinet encor quelque séjour;
Car, pour vous découvrir le fond de ma pensée,
Je me plais aux livres d'amour.

Chloris eut quelque tort de parler si crûment,
Non que monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exqui- [se:
Étant petit garçon je lisois son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise.
Aussi contre Alizon je faillis d'avoir prise,
Et soutins haut et clair qu'Urfé, par-ci par-là,
De préceptes moraux nous instruit à sa guise.
De quoi, dit Alizon, peut servir tout cela?
Vous en voit-on aller plus souvent à l'église?
Je hais tous les menteurs; et, pour vous trancher [court,
Je ne puis endurer qu'une femme me dise :
Je me plais aux livres d'amour.

sions religieuses qui occupent une si grande place dans l'histoire des dix-septième et dix-huitième siècles.

[1] Antoine Arnauld, célèbre par ses nombreux écrits, par son opposition aux jésuites et à leurs doctrines, et par les persécutions qu'il a éprouvées, étoit le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld et de Catherine Marion. Il naquit à Paris le 6 février 1612, et mourut à Bruxelles le 8 août 1694, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

[2] Antoine Escobar y Mendoza, jésuite espagnol, homme d'une conduite irréprochable, et même exemplaire, mais qui a acquis une malheureuse renommée par quelques écrits où les vrais principes de la morale sont ébranlés par la subtilité des définitions. Il naquit à Valladolid, en 1589, et mourut le 4 juillet 1669. Il avoit donc soixante-quinze ans lorsque La Fontaine composa contre lui cette ballade. Notre poëte étoit alors fort indifférent sur tout ce qui concernoit les disputes religieuses; mais son amitié pour Racine et pour Arnauld lui faisoit prendre parti pour les jansénistes, sans rien connoître de ces questions que le côté plaisant.

[3] Quelque ouvrage ayant pour titre *Somme*, ou traité abrégé de toutes les parties d'une science.

[4] *Librairie* signifioit autrefois *bibliothèque*, et ce mot avoit encore cette signification dans le dictionnaire de Nicot, en 1606; mais dans la première édition du dictionnaire de l'Académie françoise, ce mot n'exprime plus que l'art et la profession du libraire.

[5] Oui, croyez-m'en. Telle est la signification de ces mots dans le langage du temps. Voyez ci-dessus, p. 520, notre note sur la particule *si*. Au contraire, aujourd'hui cette phrase, au lieu d'être de commandement, seroit dubitative, et signifieroit: « Si vous m'en croyez. »

[1] Imprimée pour la première fois (mais sans l'intitulé que nous mettons ici) à la fin de la première édition des *Contes*, 1665, in-12, p. 99, et à la suite d'une note en prose qui termine un fragment du *Songe de Vaux*, qu'on trouvera en entier page 517 de cette édition. La Fontaine y dit : « Comme le dessein de ce recueil (de contes et nouvelles en vers) a été fait à « plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade qui pourra « trouver place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un « en quelque façon. »

[2] Honoré d'Urfé, auteur du célèbre roman intitulé *l'Astrée*, qui fit pendant cent cinquante ans les délices de toute l'Europe. La Fontaine a tiré de ce roman un opéra qu'on trouvera p. 525 et suivantes de cette édition.

Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crus qu'elle étoit en vertus accomplie ;
Mais ses péchés écrits tombèrent par malheur :
Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
Nous vîmes que son fait étoit papelardie [1] ;
Trouvant entre autres points dans sa confession :
J'ai lu maître Louis [2] mille fois en ma vie ;
Et même quelquefois j'entre en tentation
Lorsque l'ermite trouve Angélique endormie,
Rêvant à tel fatras souvent le long du jour.
Bref, sans considérer censure ni demie [3],
Je me plais aux livres d'amour.

Ah, ah! dis-je, Alizon! vous lisez les romans,
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermite!
Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignements
Oriane [4] prêchoit, faisant la chattemite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite
Un pain sur la fournée emprunta [5], dit l'auteur :
Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte.
Mainte belle sans doute en a ri dans son cœur.
Cette histoire, Chloris, est du pape maudite :
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire, et dont voici l'élite,
Je me plais aux livres d'amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité [6] :
Héliodore [7] peut par son prix le prétendre :
Le roman d'Ariane [8] est très bien inventé :
J'ai lu vingt et vingt fois celui du Polexandre [9] :
En fait d'événements, Cléopâtre et Cassandre [1]
Entre les beaux premiers doivent être rangés :
Chacun prise Cyrus [2] et la carte du Tendre [3],
Et le frère et la sœur [4] ont les cœurs partagés.
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut appren-
Perceval le Gallois [5] vient encore à son tour : [dre.
Cervantes [6] me ravit ; et pour tout y comprendre,
Je me plais aux livres d'amour.

ENVOI.

A Rome on ne lit point Boccace [7] sans dispense [8] :
Je trouve en ses pareils bien du contre et du pour.
Du surplus (honni soit celui qui mal y pense !),
Je me plais aux livres d'amour.

[1] Hypocrisie. *Papelardie* étoit déja vieux lorsque La Fontaine écrivoit cette ballade ; mais on disoit encore *papelard*, et on doit regretter *papeler*, qui vouloit dire faire l'hypocrite, et qu'on trouve encore dans Nicot.

[2] L'Arioste, dont le nom de baptême étoit Louis.

[3] C'est-à-dire sans considérer aucune censure.

[4] Oriane est la femme d'Amadis.

[5] C'est-à-dire prit un à-compte sur le mariage avant la célébration du sacrement.

[6] C'est-à-dire Achille Tatius ou Statius, qui a composé le roman des *Amours de Clitophon et de Leucippe*. Le savant Huet prétend qu'Héliodore est plus ancien qu'Achille Tatius. « Photius, dit-il, place à la vérité l'extrait du roman de Tatius avant celui d'Héliodore ; mais il reconnoît que Tatius a imité Héliodore : donc il lui est postérieur. » Mais La Monnoye, dans le *Menagiana*, t. I, p. 133, soutient la thèse contraire. « Achille Tace, dit-il, vivoit avant Jules Firmique, qui le cite. Jules Firmique écrivoit sous Constance II, vers l'an 334, comme le justifie la dédicace de son ouvrage à Lollien : d'où il s'ensuit que Jules Tace est plus ancien qu'Héliodore, qui vivoit sous le grand Théodose. »

[7] Héliodore est auteur du roman grec intitulé *les Éthiopiques*, ou *les Amours de Theagène et de Chariclée*. Héliodore étoit né à Émèse, dans la Phénicie ; il florissoit sous le règne de Théodose et de ses fils, et fut évêque de Tricca, en Thessalie.

[8] *Ariane*, roman de Jean Desmarets.

[9] *Polexandre*, roman de Marin Le Roy de Gomberville.

[1] *Cléopâtre* et *Cassandre* sont deux romans de La Calprenède. Je trouve dans les mémoires manuscrits de Tallemant des Réaux que la veuve Arnoul de Brague n'épousa La Calprenède qu'à condition qu'il finiroit *Cléopâtre*, et qu'elle fit mettre cette clause dans le contrat.

[2] *Artamène, ou le grand Cyrus*, roman de mademoiselle de Scudéry, qui eut un prodigieux succès.

[3] Elle se trouve dans le roman de Clélie. Il y a trois rivières sur lesquelles se trouvent trois villes nommées TENDRE : savoir, *Tendre sur Estime*, *Tendre sur Inclination*, et *Tendre sur Reconnoissance*. Ces inventions ridicules plaisoient beaucoup alors.

[4] Georges Scudéry et Madeleine Scudéry, sa sœur, qui tous les deux faisoient des romans. Scudéry naquit en 1607, et mourut le 14 mai 1667. Mademoiselle Scudéry termina ses jours le 2 juin 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Elle a été en commerce de lettres avec les plus beaux génies de son temps : on connoît l'amour platonique qui exista toujours entre elle et Pellisson. Sa célébrité s'étendit dans toute l'Europe : Christine de Suède, le chancelier Boucherat, et Louis XIV, lui firent des pensions. Voyez les détails qui concernent le frère et la sœur, dans notre édition de 1823, t. VI, p. 243.

[5] *Perceval le Gallois*, ancien roman de chevalerie qui fait suite aux *Aventures de Saint-Graal*. C'est dans ce roman et dans celui de *Lancelot du Lac* qu'on trouve le conte de *la Coupe enchantée*, que La Fontaine a imité de l'Arioste.

[6] Il existoit deux traductions françoises du *Don Quichotte* de Cervantes, lorsque La Fontaine écrivoit cette ballade : l'une de François de Rosset, Paris, 1618, en deux volumes ; l'autre de César Oudin, Paris, 1620, in-8°. La traduction de Filleau-Saint-Martin, qui a été tant de fois réimprimée, ne vit le jour qu'en 1679.

[7] Il y avoit, lorsque La Fontaine écrivoit cette ballade, deux traductions du *Décaméron* de Boccace : celle de Laurent du Premierfait, qui parut à Paris, in-folio, en 1485, mais qui fut faite en 1415 par ordre de Jeanne, reine de Navarre ; et celle d'Antoine Le Maçon, faite par ordre de Marguerite, reine de Navarre, sœur de François Ier, qui parut en 1545 et 1545, et a eu un grand nombre d'éditions.

[8] Mais on l'imprime librement. Pendant deux siècles le *Décaméron* de Boccace circula en manuscrit : il fut imprimé en entier en 1470, et réimprimé en entier pendant soixante ans. Paul IV et Pie IV, plus scrupuleux que leurs vingt-cinq ou vingt-six prédécesseurs, prohibèrent ce livre. On fit alors des éditions corrigées ; mais il fallut revenir aux anciennes, qui se multiplièrent tellement qu'on ne parla plus de prohibition.

BALLADE VIII[1].

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

1682.

Or est venu dedans notre univers
Cet héritier d'un assez bel empire,
Cet enfant cher à cent peuples divers,
Cher au héros par lequel il respire,
Cher à Louis; et cela c'est tout dire :
C'en est assez pour obliger les dieux
A conserver des jours si précieux;
Jours où leur main tous ses trésors enserre.
Depuis qu'on voit la lumière des cieux,
Plus beau présent ne s'est fait à la terre.

Notre Apollon, dans ses divins concerts,
Chante déja cet enfant sur sa lyre:
Je vois pour lui méditer tant de vers,
Qu'impossible est aux neuf Sœurs d'y suffire.
Bien que ma muse aux grands efforts n'aspire,
Je m'écrierai d'un ton audacieux:
Par cet enfant, de gloire ambitieux,
Aux bords lointains puisse passer la guerre!
Puisse la paix s'affermir en ces lieux!
Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des printemps sans hivers,
Point d'aquilons, un éternel zéphyre.
Bien peu de cœurs éviteront ses fers;
C'est ce qu'un sage aux astres m'a fait lire:
Amour l'appelle avec un doux sourire.
Bellone aussi le rendra glorieux.
Louis sera, d'un soin laborieux,
Son maître en l'art de lancer le tonnerre;
Il en tiendra cet air impérieux :
Plus beau talent ne règne sur la terre.

ENVOI.

A MADAME LA DAUPHINE[2].

Princesse aimable; et d'esprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'est fait de mieux
Depuis qu'hymen des nœuds d'amour nous serre;
Sur cet enfant ayez toujours les yeux:
Plus digne soin n'est pour vous sur la terre.

[1] Pour les éclaircissements relatifs à cette ballade, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 323.

[2] Anne-Marie-Christine-Victoire, fille de Ferdinand-Marie, électeur de Bavière, et sœur de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière alors régnant.

BALLADE IX.

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PRÉCÉDENT

1682.

Or est venu l'enfant si souhaité,
Voici son sort; j'en ai fait la figure[1].
Premièrement, si j'ai bien supputé,
De cent printemps l'agréable peinture
Viendra pour lui rajeunir la nature.
Nombre d'Amours, pendant ses jeunes ans,
Lui serviront de premiers courtisans;
Puis d'autres soins, troupe aux jeux ennemi
Lui fileront à l'envi le destin
De trois grands dieux directeurs de sa vie :
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

Amour viendra le beau premier en danse.
Je vous le dis, belles, songez à vous;
Mais que sert-il? royale adolescence
Pour tous les cœurs est un charme trop dou
Tel accident n'est mort d'homme, entre no
Pleurs et soupirs pourront en cette terre
Régner alors; puis par une autre guerre
Ils passeront au climat du matin;
Et ne se doit reposer la Victoire
Que, tous les Turcs faits François à la fin[2].
De trois grands dieux leur vainqueur n'ait la gl
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin

Mars est entré le second dans la lice :
Ce temps doit faire admirer un héros,
Un rejeton du maître en l'exercice
Qui fait les dieux; car ce n'est le repos.
Son petit-fils l'aura dans ses travaux
Pour précepteur à lancer le tonnerre.
A bien régner, à conduire une guerre,
Au prix de lui, novices en cet art
Sont réputés Alexandre et César.
Telles leçons finiront la carrière
Du nouveau-né, qui, dans un long destin,
De trois grands dieux fournira la matière :
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin

[1] Les astrologues figuroient le Thème d'un individu, c dire la situation des étoiles au moment de sa naissance; suite ils conjecturoient les diverses fortunes de sa vie fut

[2] Duquesne, après avoir déja canonné et enfoncé le seaux tripolitains jusque dans le port de Scio, se pré lorsque La Fontaine écrivoit cette ballade, à bombarder ce qu'il fit avec la plus grande vigueur le 30 août 1682. Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 306,

ENVOI

A MONSEIGNEUR ET A MADAME LA DAUPHINE.

Princesse aimable, et vous, digne dauphin,
Vos qualités ont formé cet ouvrage,
Triple chef-d'œuvre, enfant plus que divin,
Qui de trois dieux fera voir l'assemblage :
Ces trois dieux sont Mars, Amour, et Jupin.

BALLADE X.

AU ROI.

1684.

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la paix, jointe au retour des roses,
Repeuplera l'univers d'agréments.
Vous domptez tout, même les éléments,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars, chaque hiver, s'en revenoit attendre
A son foyer les zéphyrs paresseux;
D'autres leçons vous lui faites apprendre :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable;
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps :
Il faut dix ans aux héros de la fable,
A vous dix jours, quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieux : l'Olympe les admire :
Ses habitants protégent votre empire;
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il ? car vous n'avez qu'à dire,
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter, dans Homère,
Emporter seul tout le reste des dieux;
Tel, balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abyma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui, prenez votre tonnerre :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérants :
Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste et Jule, en vertus différents,
Vous feront place entre eux deux dans l'histoire.
Vos premiers pas, courants à la victoire,
Ont tout soumis; et ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI.

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes muses inquiètes [1].
Quelques esprits [2] ont blâmé certains jeux,
Certains récits, qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut m'être qu'heureux.

BALLADE XI.

EN RÉPONSE

A LA BALLADE DE MADAME DESHOULIÈRES,

DONT LE REFRAIN EST :

On n'aime plus comme on aimoit jadis [3].

1684.

Qu'à caution tous amants soient sujets,
C'est une erreur qui les bons discrédite.
On voit au monde assez d'amants discrets;
La race encor n'est pas toute détruite;
Quoi qu'en ait dit femme un peu trop dépite,
Rien n'est changé du siècle d'Amadis,
Hors que pour être amitié maintenue
Plus n'est besoin d'Urgande Desconnue [4];
On aime encor comme on aimoit jadis.

[1] La Fontaine venoit d'être nommé à l'Académie françoise; mais le roi ne paroissoit pas disposé à consentir à son élection. Notre poëte fit cette ballade pour le fléchir. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 330.

[2] Le président Rose et d'autres rigoristes, qui ne vouloient pas que notre poëte fût reçu de l'Académie, parcequ'il avoit composé les contes.

[3] Pour des éclaircissements au sujet de cette ballade, on doit consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 353.

[4] Fée du roman des Amadis.

Il est bien vrai qu'on choisit les objets,
Plus n'est le temps [1] de dame sans mérite;
Quand beauté luit sous simples bavolets [2],
Plus sont prisés que reine décrépite;
Sous quelque toit que Bonne-Grace habite,
Chacun y court, jusqu'aux plus refroidis :
Depuis Adam cela se continue;
Et, quand Grace est de Bonté soutenue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

Dans les vieux temps, il fut des cœurs coquets;
Plus qu'à présent Amour fut hypocrite:
Pas n'est besoin que je prouve ces faits;
C'est vérité dans mainte histoire écrite.
Amants savoient faire la chattemite;
Ce n'est que d'eux que nous l'avons appris;
D'eux jusqu'à nous la chose est parvenue :
Puisque par eux elle nous est connue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

Quand Céladon aux pays de Forêts
Étoit prôné comme un amant d'élite,
On vit Hylas, patron des indiscrets,
En plein marché tenir autre conduite.
Bref, en tout temps Amour eut à sa suite
Sujets loyaux et sujets étourdis :
Or n'en est pas la coutume perdue;
Comme autrefois la mode en est venue;
On aime encor comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Toi qui te plains d'Amour et de ses traits,
Dame chagrine, apaise tes regrets;
Si quelque ingrat rend ton humeur bourrue,
Ne t'en prends point à l'enfant de Cypris;
Cause il n'est pas de ta déconvenue :
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

BALLADE XII.

SUR LE MAL D'AMOUR.

De tant de maux qui traversent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embarras?
De grands malheurs la famine est suivie,
La guerre aussi cause bien du fracas;
La peste encore est un dangereux cas;
Femme fâcheuse est un méchant partage;
Faute d'argent cause bien du ravage;
Mais pas ne sont là les plus douloureux :
Si m'en croyez, aussi bien que le sage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

De l'éprouver un jour me prit envie;
Mais aussitôt adieu joie et soulas [3];
Ennuis cuisants, noirs soupçons, jalousie,
Cent autres maux je vois venir à tas.
Tous mes déduits furent de grands hélas!
Liberté fit place à honteux servage.
Tu fus d'abord, pauvre cœur, mis en cage
D'où bien voudrois sortir, mais tu ne peux
Lors tu chantas sur un piteux ramage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

Quand la beauté que vous avez servie
A vos desirs parfois ne répond pas,
C'est bien alors que c'est la diablerie;
Prendre on voudroit le parti de Judas:
On se pendroit pour moins de deux ducats
Sans cesse au cœur on a fureur et rage :
Fer et poison, on met tout en usage
Pour se tirer d'un pas si malheureux.
Qui peut après douter de cet adage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux?

J'excepte amour qui se traite en Turquie
Dans les sérails de ces heureux bachas
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur gît toujours entre deux draps
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrins jamais, jamais dame sauvage.
Jusqu'aux tendrons qui font l'apprentissag
Tout est galant, traitable, et gracieux;
Par-tout ailleurs, dont de bon cœur j'enra
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

ENVOI.

Objet charmant, de qui la belle image
Tient dès long-temps mon cœur en esclava
Soulage un peu mon tourment amoureux!
Si tu me fais un tour si généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

[1] VAR. Dans le manuscrit, et l'édition de 1821 :

Plus n'est besoin.

[2] Le *bavolet* est une coiffure villageoise. Autrefois on disoit *bavolette*, pour désigner une jeune paysanne; et ce mot se trouve dans la première édition du dictionnaire de l'Académie, mais il n'est plus dans la dernière. Tallemant des Réaux, dans ses *Mémoires manuscrits*, intitulés *les Historiettes*, à l'article du président Tambonneau, a dit : « Sa femme s'étoit sauvée à « Saint-Germain, déguisée en *bavolette*. »

[3] Soulagement, consolation.

BALLADE XIII.

SUR LE NOM DE LOUIS LE HARDI,

QUE LES SOLDATS ONT DONNÉ A MONSEIGNEUR PENDANT LE SIÉGE DE PHILISBOURG[1].

1688.

Un de nos fantassins, très bon nomenclateur,
Du titre de HARDI baptisant monseigneur,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'histoire.
Ce soldat par chacun fut d'abord applaudi.
Le prince et son parrain feront dire à leur gloire :
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf preux:
Notre jeune héros le mérite mieux qu'eux.
J'aime les sobriquets qu'un corps-de-garde impose;
Ils conviennent toujours; et quant à moi, je di[2],
Pour ajouter encor quelque lustre à la chose :
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

Adam, qui sur les fonts tint les êtres divers
Dont il plut au Seigneur de peupler l'univers;
Adam, parrain banal de toutes les familles;
Adam, dis-je, par qui chaque nom fut ourdi,
N'y rencontroit pas mieux que nos braves soudrilles :
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

ENVOI.

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans.
Si le cas m'arrivoit, comme à certaines gens,
J'irois à ce soldat, et, sans tant de mystère,
Tout autre choix à part, je dirois : Kadédi,
Viens tenir mon enfant; tu seras mon compère :
Louis le bien nommé, c'est Louis-le-Hardi.

STANCES

A LA MANIÈRE DE NEUFGERMAIN[3],

SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

1688.

Va chez le Turc et le sophi,
Muse, et dis, de Tyr à Calis[4],

[1] Philisbourg fut pris par le dauphin en octobre 1688, après dix-neuf jours de tranchée ouverte.

[2] L's final est supprimé pour la rime et par licence poétique.

[3] Louis de Neufgermain, poëte du temps de Louis XIII, qui composoit des vers de manière à ce que les rimes, par leur réunion, formoient le nom de la personne qu'il vouloit louer. C'est ainsi que dans ces stances de La Fontaine la réunion des trois premières rimes de chaque stance forme le mot *Philisbourg*.

[4] VAR. Dans toutes les éditions il y a *Cadis*, mais c'est à tort; il est évident que La Fontaine, pour pouvoir former le mot *Philisbourg*, a dû écrire *Calis*. Selon Ménage, dans ses notes sur les poésies de Malherbe (seconde édition; 1675, in-12, p. 372), on disoit de son temps, en France comme en Espagne, *Calis* ou *Cadix*, pour désigner le port célèbre qui n'est plus connu aujourd'hui que sous ce dernier nom.

Que, malgré la ligue d'Augsbourg[1],
Monseigneur a pris Philisbourg[2].

Tu pourras jurer par ma fy,
C'est le digne héritier des lis.
Comment diable il prend comme un bourg
L'inexpugnable Philisbourg!

Seize jours[3] au siége ont suffi :
D'autres guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur, ou labour[4],
Donne à la France Philisbourg.

Le dieu du Rhin en a dit : Fy!
Je sens les corps ensevelis,
Et non le bois de Calambourg,
Le long des murs de Philisbourg.

Staremberg[5], d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis
Avant qu'ouïr sur le tambour
La chamade dans Philisbourg[6].

Il s'est trompé dans son défi :
Nos quartiers vont être établis
Sur mainte ville et maint faubourg,
Par la prise de Philisbourg.

Ma foi, l'Empire est déconfi,
Si bientôt ne sont démolis,
Par la paix, les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philisbourg.

RONDEAU REDOUBLÉ.

1660.

Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement,

[1] Ligue formée en 1687 par le prince d'Orange, qui réunissoit l'empereur, le roi d'Espagne, le Brandebourg, la Saxe, l'électeur palatin, la Suède, et presque tous les princes d'Allemagne, contre la France.

[2] Vauban et Catinat étoient à ce siége. Le duc de Duras commandoit en chef.

[3] Dix-neuf jours, selon Reboulet, t. II, p. 402, édit. in-4°.

[4] On disoit autrefois *labour* pour labeur ou travail, et on le dit encore en Basse-Bretagne; mais du temps de La Fontaine, comme aujourd'hui, le mot *labour* ne s'appliquoit qu'à l'agriculture, et étoit synonyme de labourage.

[5] Il commandoit pour les ennemis dans Philisbourg.

[6] C'est-à-dire qu'il prétendoit qu'il faudroit trois mois aux François pour pouvoir prendre Philisbourg. La *chamade* est le signal que l'on fait pour demander à se rendre, soit en arborant un drapeau, soit en battant le tambour d'une certaine manière.

Bien que chacun en murmure et nous glose;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close;
Voire on diroit que quelque changement
A m'alléguer ces raisons vous dispose :
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toujours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure et nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose;
Souffrez-le donc, Phyllis; car autrement,
Loin de vos yeux je vais faire une pause;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement?
De vos faveurs doublez plutôt la dose.
Amour ne veut tant de raisonnement :
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

SONNETS.

I.

POUR SON ALTESSE ROYALE

MADEMOISELLE D'ALENÇON[1].

1666.

Ne serons-nous jamais affranchis des alarmes?
Six étés n'ont pas vu la paix dans ces climats,
Et déja le démon qui préside aux combats
Recommence à forger l'instrument de nos larmes!

[1] Isabelle ou Élisabeth d'Orléans, dite mademoiselle d'Alençon, étoit fille de Gaston de France, duc d'Orléans, oncle de Louis XIV, et de Marguerite de Lorraine de Vaudemont : elle naquit le 26 décembre 1646, et épousa Joseph-Louis de Lorraine, duc de Guise, le 15 juin 1667, dans la chapelle de Saint-Germain-en-Laye, et en présence de la reine et de Louis XIV, qui partit le lendemain pour l'armée, afin de faire la conquête du Brabant. Voyez les détails qui la concernent dans notre édition de 1825, t. VI, p. 263; et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 156. Conférez encore Montpensier, *Mémoires*, 1646, t. XL, p. 173 de la collection de Petitot.

Opposez-vous, Olympe, à la fureur des armes[1];
Faites parler l'Amour, et ne permettez pas
Qu'on décide sans lui le sort de tant d'états;
Souffrez que votre hymen interpose ses charmes[2].

C'est le plus digne prix dont on puisse acheter
Ce bien qui ne sauroit aux mortels trop coûter :
Je sais qu'il nous faudra vous perdre en récompense.

Un souverain bonheur pour l'empire françois,
Ce seroit cette paix avec votre présence :
Mais le ciel ne fait pas tous ses dons à-la-fois.

II[3].

POUR MADEMOISELLE DE POUSSEY[4].

1667.

J'avois brisé les fers d'Aminte et de Sylvie;
J'étois libre, et vivois content et sans amour :
L'innocente beauté des jardins et du jour
Alloit faire à jamais le charme de ma vie,

Quand du milieu d'un cloître Amarante est sortie[5].
Que de graces, bons dieux! tout rit dans Luxembourg :
La jeune Olympe[6] voit maintenant à sa cour
Celle que tout Paphos en ces lieux a suivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux :
Mais, en considérant cet ouvrage des cieux,
Je ne sais quelle crainte en mon cœur se réveille.

[1] Louis XIV se préparoit, en 1666, à faire valoir, par la force des armes, les droits qu'il prétendoit avoir sur le Brabant par suite de la mort de Philippe IV, son beau-père.

[2] Il paroît, d'après ces vers, que Louis XIV négocioit alors un mariage entre mademoiselle d'Alençon et un souverain étranger, par le moyen duquel on espéroit que la paix seroit maintenue; mais cet espoir fut trompé.

[3] Imprimé pour la première fois dans les *Fables nouvelles et autres poésies*, 1671, p. 115; inséré dans les *Œuvres diverses*, édit. de 1729, t. I, p. 57.

[4] Pour les détails qui concernent mademoiselle de Poussey, on peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 160; et notre édition de 1825, p. 267. Conférez mademoiselle de Montpensier, *Mémoires*, t. IV, p. 78, édit. de Petitot. Mademoiselle écrit toujours *Poussé*, et nous apprend que madame de Poussé étoit belle-sœur du curé de Saint-Sulpice, et qu'elle avoit acheté de madame Seaujon (maîtresse de Gaston) la charge de dame d'atour de madame d'Orléans douairière. Sur sa beauté conférez Montpensier, *Mémoires*, t. IV, p. 97 et 98 (année 1666).

[5] La mère de mademoiselle de Poussey l'avoit fait sortir du couvent pour la produire à la cour.

[6] La duchesse de Guise, ou duchesse d'Alençon, que La Fontaine a déja désignée sous le nom d'Olympe dans le sonnet précédent, et dont mademoiselle de Poussey étoit une des filles d'honneur.

Quoi qu'Amour toutefois veuille ordonner de moi,
Il est beau de mourir des coups d'une merveille
Dont un regard feroit la fortune d'un roi.

III. — BOUTS RIMÉS,

SERVANT DE RÉPONSE A UN AUTRE SONNET EN BOUTS RIMÉS DU SIEUR FURETIÈRE [1].

1686.

Te mettre à Saint-Lazare est acte de justice;
J'en veux faire un placet à notre protecteur.
Apollon ne lit point le tien qu'il ne vomisse,
Et ne connoît en toi qu'un calomniateur.

Il semble à tes discours que chacun t'applaudisse;
Et toujours, du bon sens cruel persécuteur,
Tu veux parler de mots, et confonds l'artifice
Avec l'art: cette faute est crime en un auteur.

Ne t'imagine pas qu'on la laisse impunie:
Mais l'insolence suit en toi la calomnie;
N'en est-ce pas un trait que de blâmer le roi?

Tu contrôles ses dons, homme plein d'impudence;
Ma foi, l'Académie est plus sage que toi.
Apprends d'elle à parler, ou garde le silence [2].

[1] Antoine Furetière, né en 1620, reçu membre de l'Académie françoise le 13 mai 1662, mourut à Paris le 14 mai 1688, à l'âge de soixante-huit ans. Il avoit été l'ami de Boileau, de Racine, et de La Fontaine; mais il se brouilla avec eux, et avec tous ses confrères, pour la malheureuse affaire du dictionnaire dont nous avons fait le récit dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 413 à 421. La Fontaine, impatienté des injures de Furetière, fit contre lui une épigramme, que l'on trouvera ci-après. Furetière répliqua par trois ou quatre autres épigrammes. Boyer ayant écrit ensuite un sonnet adressé au chancelier, dirigé contre Furetière, celui-ci répondit par un autre sonnet, non seulement se terminant par les mêmes rimes, mais par les mêmes mots, et adressé au chancelier, plein de fiel et d'injures. C'est pour répliquer à ce sonnet de Furetière que La Fontaine a composé ce sonnet, qui se termine aussi par les mêmes mots que ceux de Furetière et de Boyer. Voyez le *Nouveau recueil des factums du procès entre défunt l'abbé Furetière, l'un des quarante de l'Académie françoise, et quelques uns des autres membres de ladite Académie*, 1694, in-12, t. II, intitulé *les Preuves par écrit*, etc. p. 344-347, et p. 359-363.

[2] Boyer, parlant de l'Académie, avoit terminé son sonnet adressé au chancelier par ces quatre vers:

> Nous consacrons nos voix à la gloire du roi.
>
> Si notre retenue enhardit l'impudence,
> Le mérite et l'honneur se reposent sur toi.
> Oracle de Thémis, venge notre silence.

Furetière avoit terminé sa réponse par ceux-ci:

> Leurs pensions font tort à la gloire du roi.
>
> Il leur faut pour répondre un excès d'impudence;
> Mais tout déguisement disparoît devant toi.
> Oracle de Thémis, excuse leur silence.

C'est à ces quatre vers que La Fontaine réplique dans les quatre derniers de son sonnet.

IV. — POUR Mlle COLLETET [1],

SUR SON PORTRAIT PEINT PAR SÈVE.

1658.

Sève [2], qui peins l'objet dont mon cœur suit la loi,
Son pouvoir sans ton art assez loin peut s'étendre;
Laisse en paix l'univers; ne lui va point apprendre
Ce qu'il faut ignorer, si l'on veut être à soi.

Aussi bien manque-t-il ici je ne sais quoi
Que tu ne peux tracer, ni moi te faire entendre:
J'en conserve les traits, qui n'ont rien que de tendre;
Amour les a formés, plus grand peintre que toi.

Par d'inutiles soins pour moi tu te surpasses;
Clarice est en mon ame avec toutes ses graces;
Je m'en fais des tableaux où tu n'as point de part.

Pour me faire sans cesse adorer cette belle,
Il n'étoit pas besoin des efforts de ton art;
Mon cœur, sans ce portrait, se souvient assez d'elle [3].

[1] La Fontaine a mis en tête à mademoiselle C., quoique ce sonnet soit adressé à la femme de Colletet, parcequ'on ne donnoit aux femmes mariées non nobles que le titre de mademoiselle.

[2] Gilbert de Sève, peintre, né à Moulins, mort en 1698, à quatre-vingt-trois ans, a fait quelques tableaux pour les églises de Paris et de Versailles. On trouve dans le *Cabinet des Muses choisies*, 1668, p. 304 et 310, un madrigal de Claudine Colletet à Sève, au sujet du portrait qu'il avoit fait d'elle, pour le féliciter sur la ressemblance; ensuite est une réponse du peintre. Ces deux pièces sont suivies du madrigal d'un anonyme sur le portrait de mademoiselle Claudine. Voyez notre édition de 1823, tome VI, p. 272.

[3] Guillaume Colletet avoit épousé sa servante, nommée Claudine. Il composa pour elle des vers, qu'elle récitoit à table avec assez d'agrément, et dont on croyoit qu'elle étoit l'auteur. Beaucoup de beaux esprits du temps furent dupes de cette ruse; ils célébrèrent cette nouvelle muse. La Fontaine fut au nombre des dupes. On doit lire la lettre qui se trouve ci-après, qu'il écrivit à un de ses amis, au sujet de cette mystification dont il avoit été l'objet, en lui envoyant ce sonnet, les madrigaux, et les stances qu'il avoit composés sur Claudine. Voyez, pour plus d'éclaircissements, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, p. 39 à 43.

MADRIGAUX.

MADRIGAL I.

POUR MADEMOISELLE COLLETET,

SUR SON PORTRAIT.

1658.

Damon, voyant Clarice peinte,
Soudain en ressentit l'atteinte;
Il s'écria dans ce moment:
Est-il une beauté sur les cœurs plus puissante?
Pendant que Clarice est absente,
Son portrait lui fait un amant.

II. — POUR LA MÊME.

UNE MUSE PARLE.

Recevez de nos mains cette illustre couronne,
Dont l'éclat immortel a des charmes si doux;
Nous n'avons encor vu personne
Qui la méritât mieux que vous.
Vos vers sont d'un tel prix que rien ne les surpasse[1];
Ce mont en retentit de l'un à l'autre bout:
Vous saurez régner au Parnasse;
Qui règne sur les cœurs sait bien régner par-tout.

STANCES CONTRE LA MÊME,

QUI FAISOIT DES VERS PENDANT LE VIVANT DE SON MARI, ET QUI N'EN FIT PLUS APRÈS SA MORT[2].

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

En cela je plains son zèle,
Et ne sais au par-dessus
Si les Graces sont chez elle;
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

[1] Nous avons eu la patience de lire tous les vers imprimés sous le nom de Claudine Colletet, épars dans les œuvres de son mari, ou dans différents recueils, sans pouvoir en trouver qui puissent être cités.

[2] Guillaume Colletet mourut le 10 février 1659, à l'âge de soixante-deux ans, étant né le 12 mars 1598. Après sa mort, la fraude qu'il avoit employée pour faire une réputation de poëte à sa femme se découvrit. Cette muse, qui avoit fait tant de bruit, fut changée en une femme commune, ignorante et sotte. C'est alors que La Fontaine fit contre elle cette pièce de vers. Voyez les détails qui la concernent, dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 40 à 44; et notre édition de 1823 des *Œuvres de La Fontaine*, t. VI, p. 272 et 276.

III. — A M. ***[1].

1657.

Je ne m'attendois pas d'être loué de vous;
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avo
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue

IV. — AU ROI ET A L'INFANT

JANVIER 1660[2].

Heureux couple d'amants, race de mille rois,
Bien que de voir trembler cent peuples sous v
Soit une gloire peu commune,
Vous avouerez pourtant, un jour,
Qu'on est mieux couronné par les mains de l'
Que par celles de la Fortune.

V. — POUR LE ROI.

1660.

Que dites-vous du cœur d'Alcandre,
Qui n'avoit jamais soupiré?
S'il s'est un peu tard déclaré,
Il n'a rien perdu pour attendre.

[1] Imprimé par La Fontaine à la suite du dizain sur
de Sévigné; ce qui donne lieu de penser que ce quatrai
à l'occasion des éloges donnés à notre poëte pour l'épît
sée à M. D. C. A. D. M.: à madame de Coucy, abbesse
zon. Tout porte à croire que ce madrigal est adressé
son, auquel La Fontaine transmettoit les vers qu'il de
Fouquet.

[2] Ce madrigal a dû être composé après la conclusio
paix des Pyrénées, et avant le mariage du roi et de Ma
rèse, infante d'Espagne.

VI.

Soulagez mon tourment, disois-je à ma cruelle;
Ma mort vous feroit perdre un amant si fidèle,
Qu'il n'en est point de tel dans l'empire amoureux.
Il le faut donc garder, me répondit la belle :
Je vous perdrois plus tôt en vous rendant heureux.

VII[1].

AU SUJET DU MARIAGE DE LA FILLE DE MADAME LA MARÉCHALE D'AUMONT AVEC M. DE MÉZIÈRE,

FRÈRE DU SURINTENDANT FOUQUET.

JUIN 1659.

Belle D'AUMONT, et vous MÉZIÈRE,
Quand je regarde la manière
Dont vous vous mariez, l'un venant de la cour,
Et l'autre de Paris, ou bien de la frontière,
J'appelle votre hymen un impromptu d'amour.
Avec le temps vous en ferez bien d'autres,
Et nous en pourrons voir dans neuf mois, plus un jour,
Un de votre façon qui vaudra tous les nôtres.

DIZAINS.

I. — POUR MADAME DE SÉVIGNÉ,

ENVOYÉ A M. FOUQUET, AU SUJET DE L'ÉPÎTRE I A M. D. C. A. D. M.

(A MADAME DE COUCY, ABBESSE DE MOUZON.)

1657.

De Sévigné[2], depuis deux jours en-çà,
Ma lettre tient les trois parts de sa gloire.
Elle lui plut; et cela se passa
Phébus tenant chez vous son consistoire.
Entre les dieux, et c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça;
J'étois alors deux cent mille au-deçà,
Voire encor plus, du temple de Mémoire.
Ingrat ne suis, son nom seroit piéça[1]
Delà le ciel, si l'on m'en vouloit croire.

II. — A MADAME FOUQUET[2].

AVRIL 1660.

Dedans mes vers on n'entend plus parler
De vos beautés, et Clio s'en est plainte.
J'ai répondu qu'il n'appartient d'aller
A toutes gens, comme on dit, à Corinthe.
Par toutes mains qu'aussi vous soyez peinte,
C'est un abus; Phébus, sans contredit,
Seul y prétend : j'y perdrois mon crédit.
Vous me direz, Quelle est donc votre affaire?
Quelle elle est donc? je l'aurai bientôt dit :
C'est d'admirer... Quoi! rien plus?... Et me taire.

III. — A M. FOUQUET[3].

JUIN 1660.

Trois madrigaux, ce n'est pas votre compte,
Et c'est le mien : que sert de vous flatter?

[1] Pour l'explication de ce madrigal et de la note de La Fontaine qui suit, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 26 et 47 à 51.

« Comme j'étois sur le point d'envoyer le terme de la Saint-Jean, l'on m'a mandé que M. de Mézière s'en venoit à Vaux en diligence, et que madame la maréchale d'Aumont y devoit aussi amener mademoiselle sa fille; que là ils s'épouseroient aussitôt, et que ce mariage avoit été conclu si soudainement, que les parties ne se doutoient quasi pas du sujet de leur voyage. J'aurois bien voulu pouvoir témoigner, par quelque chose de poli, le zèle que j'ai pour les deux familles; mais j'ai cru que l'épithalame ne devoit pas être plus prémédité que l'hyménée, et qu'il falloit que tout se sentît de la soudaineté avec laquelle monseigneur le surintendant entreprend et exécute la plupart des choses. Je me suis donc contenté d'ajouter au terme ce madrigal. » (*Note de La Fontaine.*)

[2] Marie Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné : on ignore le lieu et l'année de sa naissance. Dans une lettre du 5 février 1674, elle nous apprend qu'elle vint au jour un 5 février. Une autre lettre d'elle, du 18 septembre 1680, semble indiquer que ce fut en 1627; mais les dictionnaires biographiques et les notices la font naître en 1626. Elle mourut au château de Grignan le 18 avril 1696, un an après La Fontaine. Le premier recueil de ses lettres ne parut qu'en 1726; et cependant elle est déjà célébrée comme un modèle dans le style épistolaire, dans le poëme du jésuite Claude Hervé de Montaigu, imprimé en 1715.

[1] Long-temps.

[2] Publié par La Fontaine; précédé de ces deux lignes de l'auteur, en lettres italiques : « Je devois donner des madrigaux en « d'autres temps, et voici ce que j'envoyai pour un de ces « termes. » Lesquelles suivent immédiatement la ballade sur *la Paix des Pyrénées ou le Mariage du roi*, envoyée pour payer le troisième terme.

[3] Imprimé pour la première fois dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I. p. 119, avec cette note en tête : « Sur ce que M....... (Fouquet) « souhaitoit un plus grand nombre de petits ouvrages que celui « qu'il avoit reçu, les deux pièces suivantes lui furent envoyées « pour supplément. » Ces deux pièces, qui formèrent le supplément pour le quatrième terme, sont ce dizain et l'*Ode sur la paix*, qui suit immédiatement ce dizain dans le recueil

Dix fois le jour au Parnasse je monte,
Et n'en saurois plus de trois ajuster.
Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, seigneur, et voici comme:
Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme
Les prend au poids, au lieu de les compter;
Sont-ils méchants, tant moindre en est la somme,
Et tant plutôt on s'en doit contenter.

SIXAINS.

I. — POUR LE ROI.

1660.

Dès que l'heure est venue, Amour parle en vainqueur;
Soit de gré, soit de force, il entre dans un cœur,
Et veut de nos soupirs le tribut ou l'offrande.
Alcandre de ce droit s'est long-temps excusé:
Mais par les yeux d'Olympe Amour le lui demande;
Et jamais à ces yeux on n'a rien refusé.

II.

POUR S. A. E. MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE BOUILLON,

APRÈS SON BREVET DE CARDINALAT[2].

1669.

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix;
De votre dignité je ne suis point surpris:
S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite[1].
Vous voilà deux fois prince; et ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite,
Aussi bien qu'il l'étoit de la faveur des cieux.

de 1685. L'autographe de ce dizain a été lithographié dans l'ouvrage de M. Robert, intitulé *Fables inédites des douzième, treizième, et quatorzième siècles*, 1825, in-8o, t. I, p. XLII. La pièce porte pour intitulé: *Épigramme à monseigneur le surintendant, qui ne s'étoit pas contenté de trois madrigaux à la dernière Saint-Jean.*

[2] Emmanuel-Théodore de Bouillon, duc d'Albret, reçut le chapeau de cardinal le 4 août 1669.

CHANSONS.

I. — POUR MADAME D'HERVAR[T]

SUR L'AIR DES FOLIES D'ESPAGNE.

1687.

On languit, on meurt près de Sylvie:
C'est un sort dont les rois sont jaloux.
Si les dieux pouvoient perdre la vie,
Dans vos fers il mourroient comme nous.

Soupirant pour un si doux martyre,
A Vénus ils ne font plus la cour;
Et Sylvie accroîtra son empire
Des autels de la mère d'Amour.

Le printemps paroît moins jeune qu'elle;
D'un beau jour la naissance rit moins:
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,
Tous les cœurs en servent de témoins.

Ses refus sont si remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs:
La douceur est celle de ses armes
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à son service
Mille Amours, suivis d'autant d'amants:
Chacun d'eux, content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourments.

Sa présence embellit nos bocages[3];
Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,
Je chantois son beau nom dans ces lieux;

[1] Dans l'épître à la princesse de Bavière, ci-dessus, p. [...] il dit de lui:

Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes.

[2] Madame d'Hervart étoit la femme d'un conseiller [...] lement, et maître des requêtes; elle fut la bienfaitrice et de notre poëte. On doit consulter, pour les détails qui l[a con]cernent, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La [Fon]taine*, troisième édition, 1824, in-8o, p. 440.

[3] Ceci fait présumer que c'est à Bois-le-Vicomte que [cette] chanson a été composée.

Les Zéphyrs, accourant pour l'entendre,
Le portoient aux oreilles des dieux.

Je l'écris sur l'écorce des arbres;
Je voudrois en remplir l'univers :
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres
Dans un temple, au-dessus de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire
Lycidas exprimoit son amour.
Les échos, qui ne sauroient se taire,
L'ont redit aux bergers d'alentour.

II.

POUR UNE JEUNE FILLE DE HUIT ANS

QUI AVOIT FAIT UN COUPLET POUR LA FONTAINE SUR L'AIR DE JOCONDE[1].

SUR L'AIR DE JOCONDE.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes:
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une muse sait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connoître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close :
Paule, trois retours de zéphyrs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des graces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ses vers
Le cœur est nécessaire:
Trois printemps, sur autant d'hivers,
Font beaucoup à l'affaire.

[1] Cette chanson est insérée dans une lettre de notre auteur. Nous avons mieux aimé répéter deux fois cette pièce, que d'omettre en son lieu la plus jolie composition qui nous reste de La Fontaine en ce genre.

III. — SUR CLYMÈNE.

Tout se suit ici-bas; le plaisir et la peine,
Le printemps, les hivers, tout garde cette loi :
Amour en exempta Clymène;
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

IV. — SUR AMINTE.

Si nos langueurs et notre plainte
Faisoient perdre à la jeune Aminte
Ou quelque charme ou quelque amant,
On pourroit fléchir la cruelle;
Mais lorsque je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

ÉPITAPHES.

I. — D'UN PARESSEUX,

OU

ÉPITAPHE DE LA FONTAINE, FAITE PAR LUI-MÊME[1].

1659.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il souloit[2] passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

II. — D'UN GRAND PARLEUR.

1660.

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contoit merveilles.
Louange à Dieu, repos aux morts,
Et paix en terre à nos oreilles!

[1] Pour les éclaircissements relatifs à cette pièce, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 52 et 53.
[2] Avoit coutume. *Souloir* est dérivé du mot latin *solere*.

III. — SUR MOLIÈRE[1].

1673.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formoient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissoit la France.
Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière, sont morts.

VERS POUR DES PORTRAITS.

I.

SUR UN PORTRAIT DU ROI.

A l'air de ce héros vainqueur de tant d'états,
On croit du monde entier considérer le maître :
Mais, s'il fut assez grand pour mériter de l'être,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

II.

POUR LE PORTRAIT DE M. BERTIN,

PLACÉ EN TÊTE DE LA COLLECTION DES DESSINS DE LA FAGE,

GRAVÉE ET PUBLIÉE PAR VANDER-BRUGGEN.

1689.

Ces dessins à Bertin[2], des beaux-arts protecteur,
Sont dédiés avec justice :
Le portrait et le nom de leur adorateur
Conviennent à leur frontispice.

[1] Molière mourut le 17 février 1673, et un mois après, cette épitaphe, composée par La Fontaine, circuloit déja en manuscrit, puisque mademoiselle du Pré l'envoya à Bussy-Rabutin, dans une lettre en date du 19 mars 1673. Voyez *Lettres* de Messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, édit. de 1737, t. IV, p. 48.

[2] M. Bertin étoit conseiller-secrétaire du roi, et de plus secrétaire-général de la chancellerie. Son portrait, gravé par Édelinck, se trouve en tête du recueil des dessins de La Fage, publié par Vander-Bruggen. Ces vers furent composés pour être gravés au bas de ce portrait; mais dans l'exemplaire de ce recueil, qui est à la bibliothèque du roi, ils ne s'y trouvent point. Il est probable qu'ils ont été gravés sur cette planche après le tirage d'un certain nombre d'épreuves.

III.

POUR LE PORTRAIT DE M. VANDER-BRUGGEN,

PLACÉ DANS LE RECUEIL DES MEILLEURS DES DE RAIMOND DE LA FAGE[1].

1689.

Ce juste admirateur des dessins de La Fage
Nous en présente un assemblage
Où tout est d'un mérite au-dessus du commun.
Il veut que son héros devienne aussi le nôtre,
Et que l'on doive aux soins de l'un
Le fruit des ouvrages de l'autre.

IV.

VERS MIS AU BAS DU PORTRAIT DE MEZETIN

(Représenté en pied, posant la main sur un groupe pla un rocher, composé de Protée couché sur des qu'Aristée a terrassés, et qu'il s'occupe à garrotter),

PEINT PAR DE TROYE[2] ET GRAVÉ PAR WERMEULE[3]

Ici de Mezetin[4], rare et nouveau Protée,
La figure est représentée :
La nature l'ayant pourvu
Des dons de la métamorphose,

[1] Raimond de La Fage, dessinateur et graveur, naq l'Albigeois en 1654. Dès l'âge de 25 ans il se fit reman sa manière de dessiner à grands traits et avec feu, su sujets libres et les bacchanales; mais il ne travaillo mieux que lorsqu'il étoit ivre. Il voyagea beaucou enfin à Paris, où il mourut de misère et de débauche On publia en 1689 un recueil de ses dessins, ainsi inti *cueil des meilleurs dessins de Raimond La Fage*, *gr cinq des plus habiles graveurs, et mis en lumière soins de Vander-Bruggen*. Se vend chez Jean Vander-à Paris, rue Saint-Jacques, 1689, grand in-folio. L de Vander-Bruggen, gravé par lui-même à la mani d'après un tableau de Largillière, se trouve dans cet tion. C'est au bas de ce portrait que sont gravés, d'auteur, ces vers de La Fontaine.

[2] C'est Jean-François de Troye qui a peint ce p Mezetin. Cet artiste, fils de François de Troye, est lèbre que son père.

[3] Corneille Vermeulen ou Wermeulen, habile gra Anvers. Le portrait de Mezetin, qu'il a gravé d'après fils, est en pied, et est un de ses meilleurs ouvra pendant avec le Crispin que Gérard Édelinck a grav Netscher.

[4] Mezetin est le nom que portoit, dans le canevas d italiennes, l'acteur qui jouoit les intrigants. Le Mezet est ici question se nommoit Angelo Constantini : il Vérone, et mourut en 1729. Voyez, sur ce qui le c l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1824, in-8°, p. 254.

Qui ne le voit pas n'a rien vu;
Qui le voit a vu toute chose.

ÉPIGRAMMES.

I. — ÉPITHALAME

EN FORME DE CENTURIE[1].

Après festin, rapt, puis guerre intestine;
Rude combat, en champ clos, quoiqu'à nu;
Point d'assistants; blessure clandestine;
Fille damée; et le vainqueur vaincu.

II. — CONTRE LE MARIAGE.

TIRÉE D'ATHÉNÉE[2].

1660.

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire.
Fol étoit le second qui fit un tel contrat:
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

III. — SUR UN MARIAGE

CONTRACTÉ DANS LA VIEILLESSE.

Assez bizarrement un jeune homme en usa,
De femme se passant tant qu'il en eut affaire:
Devenu vieux, il s'avisa
D'en prendre, et n'en sut que faire.

IV. — SUR DES BAINS MALPROPRES.

TIRÉE D'ATHÉNÉE[3].

Ubi lavantur qui hic lavantur?

1660.

Ne cherchons point en ce bain nos amours;
Nous y voyons fréquenter tous les jours
De gens crasseux une malpropre bande.

[1] C'est-à-dire dans la même forme que les prédictions de Nostradamus, qui sont rangées par centaines de quatrains ou de sixains nommés *Centuries*.

[2] Cette épigramme est tirée d'un passage de la comédie intitulée *Calonide*, composée par un poëte comique grec nommé Aristophon, et cité par Athénée, l. XIII, t. V, p. 14 de la traduction françoise.

[3] Le sujet de cette épigramme n'a pu être retrouvé dans Athénée; mais il est dans Diogène Laërce, qui attribue ce trait à Diogène le Cynique. « Diogenes ingressus sordidum balneum, « *Qui hic se lavant*, ait, *ubi lavantur?* » (Diog. Laert., VI, § XLVII édition de 1615, p. 394.)

Sire baigneur, ôtez-moi de souci;
Je voudrois bien vous faire une demande:
Où lave-t-on ceux que l'on lave ici?

V. — SUR UN MOT DE SCARRON[1],

QUI ÉTOIT PRÈS DE MOURIR.

1660.

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque: Attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
Ah! dit Cloton, vous la ferez là-bas:
Marchons, marchons; il n'est pas temps de rire.

VI. — DIALOGUE.

1664.

Soupez le soir, et jeûnez à dîner. —
Cela me cause un léger mal de tête. —
Ne jeûnez point. — Arnauld me fait jeûner. —
Escobar dit qu'Arnauld n'est qu'une bête.
Fi des auteurs qu'on crut au temps jadis!
Qu'ont-ils d'égal aux maximes du nôtre?
Ils promettoient au plus un paradis:
En voici deux, pour ce monde et pour l'autre.

VII. — CONTRE FURETIÈRE[2].

1686.

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours, et sur toute matière,
Quand, de tes chicanes outré,

[1] Scarron, malade, eut un hoquet si violent qu'on crut qu'il alloit expirer. Quand la crise fut calmée, Scarron dit: « Si j'en « reviens, je ferai une belle satire contre le hoquet. » La Fontaine fit à ce sujet cette épigramme. Selon Bruzen de la Martinière, Paul Scarron naquit en 1610, et mourut en juin 1660, âgé d'environ cinquante ans.

[2] VAR. Furetière, dans un de ses factums contre l'Académie françoise, avoit reproché à La Fontaine, qui étoit maître des eaux et forêts, de ne pas savoir ce que c'étoit que bois de grume et bois de marmenteau: notre poëte, impatienté de ce reproche, improvisa cette épigramme, mais ne la publia jamais. C'est Furetière lui-même qui la fit imprimer le premier; et on la trouve dans un recueil intitulé *Plusieurs épigrammes et autres pièces qui ont été faites contre l'abbé Furetière et contre l'Académie*, 1687, p. 8, ou 1694, t. II, p. 344. Mais la version qui est dans ce recueil est différente de celle que nous donnons ici, et qui, nous le croyons, parut pour la première fois dans le *Recueil des plus belles épigrammes des poëtes françois*, 1698, in-12, t. I, p. 242. Cette version fut reproduite dans les *Œuvres diverses* de La Fontaine, édition de 1729, t. I, p. 123; et nous avons dû nous y conformer, parcequ'elle est probable-

Guilleragues[1] t'eut rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le-nous, étoit-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau?

VIII. — CONTRE UN PÉDANT DE COLLÉGE.

Il est trois points dans l'homme de collége,
Présomption, injures, mauvais sens.
De se louer il a le privilége;
Il ne connoît arguments plus puissants.
Si l'on le fâche, il vomit des injures;
Il ne connoît plus brillantes figures.
Veut-il louer un roi l'honneur des rois,
Il ne le prend que pour sujet de thème.
J'avois promis trois points, en voilà trois.
On y peut joindre encore un quatrième;
Qu'il aille voir la cour tant qu'il voudra,
Jamais la cour ne le décrassera.

IX. — SUR LA MORT DE M. COLBERT, QUI ARRIVA PEU DE TEMPS APRÈS UNE GRANDE MALADIE QU'EUT LE CHANCELIER LE TELLIER, EN 1683.

Colbert jouissoit par avance
De la place de chancelier,
Et sur cela pour Le Tellier[1]
On vit gémir toute la France.
L'un revint, l'autre s'en alla[2]:
Ainsi ce fut scène nouvelle;
Car la France, sur ce pied-là,
Devoit bien rire... aussi fit-elle[3].

TRADUCTIONS EN VERS D'APRÈS DIFFÉRENTS POËTES ANCIENS.

INSCRIPTION TIRÉE DE BOISSARD[4].

AVERTISSEMENT.

Un des quatre récits que j'ai fait faire aux Filles de Minée contient un événement véritable, et tiré des antiquités de Boissard[5]. J'aurois pu mettre en la place la métamorphose de Céix et d'Alcione, ou quelque autre sujet semblable. Les critiques m'allègueront qu'il le falloit faire, et que mon ouvrage en seroit d'un caractère plus uniforme.

ment prise dans les manuscrits de l'auteur. Voici celle de Furetière.

Toi qui de tout as connoissance entière,
Écoute, ami Furetière :
Lorsque certaines gens,
Pour se venger de tes dits outrageants,
Frappoient sur toi comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau,
Dis-moi si c'étoit bois de grume,
Ou si c'étoit bois marmenteau ?

Furetière, en publiant cette épigramme, y a ajouté la remarque suivante: « *Nota.* Cette épigramme montre clairement que l'objection qu'on a citée au sieur de La Fontaine, d'ignorer la nature du bois de grume et du bois de marmenteau, est bien fondée. Le bois en grume est du bois de charpente et de charronnage débité avec son écorce, et qui n'est point équarri. Le bois de marmenteau est un bois de haute futaie, qui est conservé pour l'ornement d'une maison à laquelle il est attaché, et qu'il n'est pas même permis à un usufruitier de couper. L'un et l'autre bois n'est pas propre à venger des traits médisants. »

[1] Le comte de Lavergne de Guilleragues, dont Boileau disoit :

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,

fut d'abord premier président de la cour des aides à Bordeaux, puis nommé en 1679 ambassadeur à Constantinople, où il mourut le 5 mars 1684.

[1] Michel Le Tellier, chancelier, père du marquis de Louvois, naquit à Paris le 19 avril 1603, et mourut le 28 octobre 1685.

[2] Jean-Baptiste Colbert mourut à Paris le 6 septembre 1683; il étoit né à Reims le 29 août 1619.

[3] Il n'est que trop vrai que la France eut le tort de se réjouir de la mort de ce grand ministre, et qu'il mourut après avoir perdu la faveur de Louis XIV : exemple mémorable à ajouter à tous ceux que l'histoire fournit de l'ingratitude des peuples et des rois.

[4] Cette traduction d'une antique inscription a été imprimée pour la première fois, avec l'avertissement qui la précède, à la suite du poëme intitulé *les Filles de Minée*, et dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 230 à 261.

[5] C'est celui des aventures de Chloris et de Télamon. (Voyez page 234 de cette édition.) Ce récit est en effet tiré d'une longue inscription qui se trouve dans les antiquités de Boissard. (Voyez J. J. Boissardi, *Antiquitatum romanarum quarta pars, sive* t. II, p. 49, in-folio, 1598.) Notre fabuliste a considéré cette aventure comme véritable, parceque Boissard n'élève aucun doute sur l'authenticité de cette inscription; mais elle est évidemment supposée, et elle a été redonnée comme telle dans l'édition que Grævius a publiée du recueil d'inscriptions de Gruter. (*Corpus inscriptionum*, 1707, in-folio, t. II, p. XV, nº 8, des *Spuria ac supposilia*.) Dans l'inscription, les noms des deux amants sont M. Lucius et Sardica. On voit, d'après cet éclaircissement, qu'on a eu tort d'avancer que le récit des aventures de Télamon et de Chloris étoit tout entier de l'invention de La Fontaine. (Voyez *Observations sur les quatre dernières fables de La Fontaine restées jusqu'ici sans commentaires*, 1821, in-8º, p. 139.) On n'a pas fait attention que notre poëte avoit dit précisément le contraire.

Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier; il est impossible de le contrefaire. Mais, après avoir fait réflexion là-dessus, j'ai appréhendé qu'un poëme de six cents vers ne fût ennuyeux, s'il n'étoit rempli que d'aventures connues. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler: et comme une chose en attire une autre, le malheur de ces amants tués le jour de leurs noces m'a été une occasion de placer ici une espèce d'épitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquités. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne me semblent que plus belles; et, selon mon goût, elles plairoient moins si elles se suivoient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de règle à aucun particulier, et encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons; quiconque seroit capable de les sentir ne le sera guère moins de se les imaginer lui-même. J'ai traduit cet ouvrage en prose et en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un et en l'autre: j'ai voulu voir, par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, et si la prose s'éloigne beaucoup des graces. Mon sentiment a toujours été que quand les vers sont bien composés, ils disent en une égale étendue plus que la prose ne sauroit dire. De plus habiles que moi le feront voir plus à fond. J'ajouterai seulement que ce n'est point par vanité, et dans l'espérance de consacrer tout ce qui part de ma plume, que je joins ici l'une et l'autre traduction; l'utilité des expériences me l'a fait faire. Platon, dans Phædrus, fait dire à Socrate qu'il seroit à souhaiter qu'on tournât en tant de manières ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos auteurs en voulussent faire l'épreuve, et que le public les y invitât! Voici le sujet de l'inscription:

Atimète, affranchi de l'empereur, fut le mari d'Homonée, affranchie aussi, mais qui par sa beauté et par ses graces mérita qu'Atimète la préférât à de célèbres partis. Il ne jouit pas long-temps de son bonheur: Homonée mourut qu'elle n'avoit pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, et où ces vers sont gravés [1].

ÉPITAPHE
DE CLAUDE HOMONÉE,
ÉPOUSE D'ATIMÈTE,
AFFRANCHI DE TIBÈRE CÉSAR AUGUSTE.

ATIMÈTE.

I. Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le sort,
Quels que soient les moments qui me restent encor,
Mon ame avec plaisir rachèteroit la vôtre:
Mais le destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurois que fuir les dieux et la clarté,
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

HOMONÉE.

II. Quittez, ô cher époux! cette triste pensée;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans:
Cessez de fatiguer par des cris impuissants

EPITAPHIUM
CLAUDIÆ HOMONŒÆ,
CONJUGIS ATIMETI,
TI. CÆSARIS A. L.

ATIMETUS.

I. Si pensare animas sinerent crudelia fata,
Et posset redimi morte aliena salus;
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensassem pro te, cara Homonœa, libens.
At nunc, quod possum, fugiam lucemque Deosque
Ut te matura per Styga morte sequar.

HOMONŒA.

II. Parce tuam, conjux, fletu quassare juventam,
Fataque mœrendo sollicitare mea.

ATIMÈTE.

I. *S'il suffisoit aux Destins qu'on donnât sa vie pour celle d'un autre, et qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerois avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chère Homonée; mais cela ne se pouvant, ce que je puis faire est de fuir le jour et la présence des dieux, pour aller bientôt vous suivre le long du Styx.*

HOMONÉE.

II. *O mon cher époux! cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée*

[1] Non seulement cette inscription se trouve rapportée dans Boissard, mais le tombeau sur lequel elle est gravée y est figuré. (Voyez Jani-Jacobi Boissardi, *Antiquitatum romanarum tertia pars, sive* t. I, pl. LXXXVII, in-folio, 1597.) Cette planche de Boissard a été reproduite dans Gruter, *Corpus inscriptionum*, 1707, in-folio, p. 607, nº IV. L'inscription se trouve sur les deux côtés du marbre qui formoit le tombeau; le côté principal, et le plus large, contient les titres d'Atimète, et quatre vers grecs, qui sont le résumé de l'éloge d'Homonée. On trouvera ces quatre vers dans les *Analecta græca* de Brunck, t. IV, p. 278, nº 732. La Fontaine a commencé la lecture de cette inscription par la façade du monument gravée à gauche, et a continué ainsi jusqu'à la fin. Wernsdorf, qui a donné cette épitaphe dans ses *Poetæ latini minores*, 1782, in-8º, t. III, p. 213, commence au contraire l'inscription par la façade gravée à droite, et lit de suite les paragraphes que nous avons numérotés III et IV; il revient après à la façade gauche, et transcrit tout ce qui s'y trouve, c'est-à-dire les paragraphes I et II; puis il termine l'inscription par les deux vers qui sont à la fin de la colonne gravée à droite, et qui forment le paragraphe nº V. Nous ne disserterons point ici sur ces deux manières de lire cette inscription; nous n'examinerons pas non plus si on ne pourroit pas en adopter une troisième, en considérant comme deux inscriptions distinctes ce qui est gravé sur chacun des côtés du tombeau: nous devons seulement reproduire cette inscription telle que notre auteur l'a lue et traduite, en ajoutant le titre qu'il avoit omis de donner, et en disposant les traductions en vers et prose de manière à ce qu'on puisse plus facilement les comparer à l'original.

La Parque et le Destin, déités inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point:
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême point.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles,
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos desirs;
Veuille enfin Atropos au cours de votre vie
Ajouter l'étendue à la mienne ravie!

III. Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux;
Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

IV. Celle qui, préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
Qui tenoit de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Graces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avoient pas ma carrière éclairée,
Le sort jeta sur moi ses envieuses mains;
C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

Nil prosunt lacrymæ, nec possunt fata moveri:
Viximus, hic omnes exitus unus habet.
Parce, ita non unquam similem experiare dolorem,
Et faveant votis numina cuncta tuis!
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

III. Tu qui secura procedis mente, parumper
Siste gradum, quæso, verbaque pauca lege.

IV. Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
Hoc Homonœa brevi condita sum tumulo.
Cui formam Paphie, Charites tribuere decorem,
Quam Pallas cunctis artibus erudiit.
Nondum bis denos ætas mea viderat annos,
Injecere manus invida fata mihi.
Nec pro me queror hoc: mihi morte est tristius ipsa,
Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

par des plaintes continuelles: toutes les larmes sont ici vaines: on ne sauroit émouvoir la Parque; me voilà morte: chacun arrive à ce terme là. Cessez donc, encore une fois: ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! Ainsi tous les dieux soient favorables à vos souhaits! Et veuille la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi à la mienne!

III. *Et toi qui passes tranquillement, arrête ici, je te prie, un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.*

IV. *Moi, cette Homonée que préféra Atimète à des filles considérables; moi, à qui Vénus donna la beauté, les graces, et les agréments: que Pallas enfin avoit instruite dans tous les arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avois pas encore vingt ans quand le sort jeta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.*

V. O FEMME, QUE LA TERRE A TES OS SOIT LÉ
FEMME DIGNE DE VIVRE; ET BIENTÔT PUISS
RECOMMENCER DE VOIR LES TRAITS DE LA LU
ET RECOUVRER LE BIEN QUE TON CŒUR A P

V. SIT TIBI TERRA LEVIS, MULIER DIGNISSIMA VITA,
QUÆQUE TUIS OLIM PERFRUERERE BONIS[1].

V. *QUE LA TERRE TE SOIT LEGÈRE, O F DIGNE DE RETOURNER A LA VIE, ET DE RECO UN JOUR LE BIEN QUE TU AS PERDU:*

TRADUCTION DE DIVERS PASSA
DE POËTES ANCIENS,

EXTRAITS DE L'OUVRAGE INTITULÉ *les Épistres de Sé*
NOUVELLE TRADUCTION PAR FEU M. PINTREL;
REVUE ET IMPRIMÉE PAR LES SOINS DE M. DE LA FON
PARIS, 1681, DEUX VOLUMES IN-8°.

TRADUCTION DES PASSAGES TIRÉS DE VIRGI

I.

C'est un dieu, Mélibée, à qui nous devons t
Le bonheur de la paix et d'un repos si doux.
Je le tiendrai toujours pour un dieu.....
C'est lui qui me permet de mener dans nos
Ces bœufs, et ces troupeaux, ces moutons porte
C'est par lui que je joue, au pied de cet orm
Les chansons qu'il me plaît dessus mon chal

II.

Considérez du sol la nature secrète,
Ce qu'une terre veut, ce que l'autre rejette;
Ce fonds est propre au blé, cette côte au rai
L'herbe profite ici; là le mil et le lin:
Les arbres et les fruits croissent ailleurs sans
En ces lieux le safran du mont Tmole s'amè

PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper deus.
VIRG., *Bucol.*, v. 6, 7.
Ille meas errare boves (ut cernis), et ipsum
Ludere quæ vellem, calamo permisit agresti.
Bucol., I, v. 9, 10.

II.

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recus
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,

[1] Ce sont les vœux du public ou de celui qui a élevé ce m (*Note de La Fontaine.*) Wernsdorf attribue ces deux ligne à Je crois que notre poëte a mieux saisi le sens de l'inscription.

In doit l'ivoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,
Aux Calybes le fer.

III.

La plus belle saison fuit toujours la première;
Puis la foule des maux amène le chagrin,
Puis la triste vieillesse; et puis l'heure dernière
Au malheur des mortels met la dernière main.

IV.

Un homme étoit tenu pour injuste et méchant,
S'il plantoit une borne ou divisoit un champ.
Les biens étoient communs, et la terre féconde
Donnoit tout à foison dans l'enfance du monde.

V.

Un coursier généreux, bien fait, d'illustre race,
Les fleuves menaçants tente l'onde, et la passe:
Il craint peu les dangers, et moins encor le bruit;
Et ime à faire un passage à quiconque le suit;
Va par-tout le premier, encourage la troupe:
La tête de cerf, larges flancs, large croupe,
Crins longs, corps en bon point: la trompette lui plaît:
Impatient du frein, inquiet, sans arrêt,
L'oreille lui roidit, il bat du pied la terre,
Souffle, et ne semble plus respirer que la guerre.

VI.

O mille fois heureux
Le sort de ces Troyens hardis et généreux,
Qui, défendant les murs de leur chère patrie!
Aux yeux de leurs parents immolèrent leur vie.

VII.

Auprès du mont Alburne, et du bois de Siler,
On voit par escadrons un insecte voler:
Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile
Ils semblent agités d'une fureur nouvelle:
Tout s'enfuit aux forêts sans prendre aucun repos.
Le nom de cet insecte chez les Grecs est æstros,
Asilus parmi nous.

VIII.

Comment t'appellerai-je, en te rendant hommage,
Princesse? car ton port, ta voix, et ton visage,
N'ont rien qui ne paroisse au-dessus des humains;
Mais, quelle que tu sois, soulage nos chagrins.

IX.

Moi qui n'étois ému ni des armes lancées,
Ni des Grecs m'entourant de phalanges pressées,
Je tremble maintenant, et crains, au moindre bruit,
Pour celui que je porte, et celle qui me suit.

X.

Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture
Elle en a les beautés et toute la figure:
Le reste, plein d'écaille, est d'un monstre marin:
Elle a ventre de loup, et finit en dauphin.

XI.

O vierge! je suis fait dès long-temps aux travaux;
Je n'en trouverai point les visages nouveaux:

India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum.
Georg., lib. I, v. 53.

III.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit: subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.
Georg., lib. III, v. 66 et seq.

IV.

Nulli subigebant arva coloni,
Nec signare quidem, aut partiri limite campum
Fas erat: in medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Georg., lib. I. vers 125.

V.

Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit:
Primus inire viam, et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponto:
Nec vanos horret strepitus: illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
Luxuriatque toris animosum pectus:
Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
Georg., lib. III, v. 75 et seq.

VI.

O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere!
Æneid., lib. I, v. 94.

VII.

Est lucum Silari juxta ilicibusque virentem
Pluribus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Græci vertere vocantes,
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta.
Georg., lib. III, v. 146.

VIII.

O quam te memorem, virgo? nam haud tibi sonat
Mortalis, nec vox hominem sonat.....
Sis felix, nostrumque leves quæcumque laborem.
Æneid., lib. I, v. 327.

IX

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.
Æneid., lib. II, v. 726 et seq.

X.

Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus; postrema immani corpore pistrix:
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Æneid., lib. III, v. 426 et seq

XI.

Non ulla laborum,

Je me suis des malheurs une image tracée;
Et je les ai déja vaincus par ma pensée.

XII.

Les chevaux sont couverts de housses d'écarlate,
Où l'or semé de fleurs et de perles éclate;
Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendants,
Et des mors, d'or massif, qui sonnent sous leurs dents.

XIII.

Couple heureux! si mes vers sont des ans respectés,
Vos noms ne mourront point par ma muse chantés:
Je les ferai durer tant que la destinée
Rendra Rome soumise aux descendants d'Énée,
Tant que ceux de son sang, par leurs honneurs divers,
Règneront sur ces murs, ces murs sur l'univers.

TRADUCTION

DES PASSAGES DE DIVERS POËTES.

I.

Tantôt deux cents valets paroissent à sa suite,
Puis à dix seulement on la trouve réduite:
Il ne parle tantôt que de grands et de rois;
En termes relevés il conte leurs exploits;
Puis changeant tout d'un coup de style et de matière,
Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple salière,
Une table à trois pieds, du bureau[1] seulement,
Pour me parer du froid, sans aucun ornement.
A ce bon ménager, si modeste en paroles,
Donnez, si vous voulez, un plein sac de pist
Vous serez étonné, l'oyant ainsi prêcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant que se couch

II.

Pour éteindre la soif quand elle est bien ard
Demandons-nous à boire en un vase de prix
Et pour rassasier la faim qui nous tourment
Faut-il n'avoir recours qu'aux mets les plus e

III.

Entre deux rangs de fils sur le métier tendu
La navette en courant entrelace la trame,
Puis le peigne aussitôt en serre les tissus.

IV.

J'examine d'abord les dieux, les éléments:
Combien grands sont les cieux, quels sont leurs
D'où la nature fait et nourrit toutes choses;
Leur fin, et leur retour, et leurs métamorph

V.

Aux plus grands maux l'oubli sert de rem
Soyez hardi, la fortune vous aide.
Au paresseux tout fait de l'embarras.

VI.

Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, imp
Qu'on ne me laisse aucune dent,

O virgo, nova mi facies inopinave surgit:
Omnia præcepi, atque animo mecum ipse peregi.
Æneid., lib. VI, v. 103 et seq.

XII.

Instrati ostro alipedes, pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent:
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Æneid., lib. VII, v. 277 et seq.

XIII.

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.
Æneid., lib. IX, v. 449 et seq.

PASSAGES DE DIVERS POËTES.

I.

Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos: modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna loquens: modo, si mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses
Huic parco paucis contento: quinque diebus
Nil erat in loculis.
Horatius, sat. III, lib. I, v. 11.

II.

Num tibi, cum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? Num esuriens fastidis omnia, præter
Pavonem rhombumque?
Horat., lib. I, sat. II, v. 114.

III.

Tela jugo vincta est, stamen secernit arundo.
Inseritur medium radiis subtemen acutis;
Quod lato feriunt insecti pectine dentes.
Ovid., *Metam.*, lib. VI, v. 55.

IV.

Nam tibi de summa cœli ratione, deumque,
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
Unde omnis natura creet res, auctet, alatque,
Quoque eadem rursus natura perempta resolvat.
Lucret. *de Natur. rer.*, lib. I, v. 49 et s

V.

Injuriarum remedium est oblivio.
Audentes fortuna juvat.
Piger sibi ipse obstat.

VI.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa:
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.

[1] Étoffe de laine grossière.

Je me consolerai, c'est assez que de vivre.

VII.

Père de l'univers, dominateur des cieux,
Mène-moi, je te suis, à toute heure, en tous lieux.
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale;
Que l'on résiste ou non, ta puissance est égale;
Tu te fais obéir ou de force ou de gré;
Les ames des mutins te suivent enchaînées.
Que sert-il de lutter contre les destinées?
Le sage en est conduit, le rebelle entraîné.

VIII.

Le jour doroit déja le sommet des montagnes,
Déja les premiers traits échauffoient les campagnes;
L'hirondelle, cherchant pâture à ses petits,
Sortoit, rentroit au nid, attentive à leurs cris.
Les bergers ont enfin renfermé leurs troupeaux,
La nuit couvre la terre, et s'épand sur les eaux.

IX.

Que je passe pour fourbe, homme injuste, et sans foi,
Je m'en soucierai peu, tant que j'aurai de quoi.
Citoyens, c'est l'or seul qui met le prix aux hommes.
Accumulez sans fin, mettez sommes sur sommes,
Vous serez honorés. On dit, a-t-il du bien?
L'on ne demande pas d'où, ni par quel moyen.
Il n'est point d'infamie à l'indigence égale:
Arrivons, s'il se peut, à notre heure fatale,
Étendus sur la pourpre, et non dans un grabat:
Toute vie est cruelle en ce dernier état.
L'opulence adoucit la mort la plus terrible.
Qu'aux nœuds du parentage un autre soit sensible,
Pour moi, j'enferme tout au fond de mon trésor.
Si les yeux de Vénus brillent autant que l'or,
Je ne m'étonne pas qu'on la dise si belle,
Que tout lui sacrifie, et soupire pour elle,
Qu'ainsi que les mortels les dieux soient ses amants.

X.

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs préceptes divins:
Soyez-leur attentif, même aux choses légères;
Rien chez eux n'est léger.

Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

MECENAS.

VII.

Duc me parens, celsique dominator poli,
Quocunque placuit. Nulla parendi mora est.
Assum impiger. Fac nolle. Comitabor gemens:
Malusque patiar, quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

SENEC., *Epis.* CVII.

VIII.

Incipit ardentes Phœbus producere flammas,
Spargere se rubicunda dies, jam tristis hirundo
Argutis reditura cibos immittere nidis
Incipit, et molli partitos ore ministrat.
Jam sua pastores stabulis armenta locarunt,
Jam dare sopitis nox nigra silentia terris
Incipit.

MONTANUS JULIUS.

IX.

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.
An dives, omnes quærimus: nemo an bonus.
Non quare, et unde: quid habeas, tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit, quæris? Nihil.
Aut dives opto vivere, aut pauper mori.
Bene moritur, qui, dum moritur, lucrum facit.
Pecunia ingens generis humani bonum,
Cui non voluptas matris, aut blandæ potest
Par esse prolis, non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid Veneris in vultu micat,
Merito illa amores cœlitum atque hominum movet.

X.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuisque piget cognoscere curas.

OPUSCULES EN PROSE.

REMERCIEMENT

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

LE 2 MAI 1684,

PAR M. DE LA FONTAINE,

LORSQU'IL FUT REÇU A LA PLACE DE M. COLBERT,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT [1].

MESSIEURS,

Je vous supplie d'ajouter encore une grace à celle que vous m'avez faite: c'est de ne point attendre de moi un remerciement proportionné à la grandeur de votre bienfait. Ce n'est pas que je n'en aie une extrême reconnoissance; mais il y a de certaines choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime: et bien que chacun soit éloquent dans sa passion, il est de la mienne comme de ces vases qui, étant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de sortir. Vous voyez, messieurs, par mon ingénuité, et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je

[1] Pour les éclaircissements relatifs à ce discours, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 334.

dis, que c'est le cœur qui vous remercie, et non pas l'esprit.

En effet, ma joie ne seroit pas raisonnable si elle pouvoit être plus modérée. Vous me recevez en un corps où non seulement on apprend à arranger les paroles, on y apprend aussi les paroles mêmes, leur vrai usage, toute leur beauté et leur force. Vous déclarez le caractère de chacune, étant, pour ainsi dire, nommés afin de régler les limites de la poésie et de la prose, aussi bien que ceux[1] de la conversation et des livres. Vous savez, messieurs, également bien la langue des dieux et celle des hommes. J'élèverois au-dessus de toutes choses ces deux talents, sans un troisième qui les surpasse; c'est le langage de la piété, qui, tout excellent qu'il est, ne laisse pas de vous être familier. Les deux autres langues ne devroient être que les servantes de celle-ci. Je devrois l'avoir apprise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté et de graces. Vous me l'enseignerez beaucoup mieux lorsque vous joindrez la conversation aux préceptes.

Après tous ces avantages, il ne se faut pas étonner si vous exercez une autorité souveraine dans la république des lettres. Quelques applaudissements que les plus heureuses productions de l'esprit aient remportés, on ne s'assure point de leur prix si votre approbation ne confirme celle du public. Vos jugements ne ressemblent pas à ceux du sénat de la vieille Rome; on en appeloit au peuple : en France le peuple ne juge point après vous; il se soumet sans réplique à vos sentiments. Cette juridiction si respectée, c'est votre mérite qui l'a établie; ce sont les ouvrages que vous donnez au public, et qui sont autant de parfaits modèles pour tous les genres d'écrire, pour tous les styles.

On ne sauroit mieux représenter le génie de la nation que par ce dieu qui savoit paroître sous mille formes : l'esprit des François est un véritable Protée; vous lui enseignez à pratiquer ses enchantements, soit qu'il se présente sous

la figure d'un poëte ou sous celle d'un
soit qu'il ait pour but ou de plaire ou d
ter, d'émouvoir les cœurs et sur le th
dans la tribune : enfin, quoi qu'il fas
peut mieux faire que de s'instruire da
école. Je ne sais qu'un point qu'il n'ait
core atteindre parfaitement; ce sont les
ges d'un prince qui joint aux titres de vic
et d'auguste celui de protecteur des scie
des belles-lettres. Ce sujet, messieurs,
dessus des paroles; il faut que vous-mêm
l'avouiez. Vous avez beau enrichir la lan
nouveaux trésors, je n'en trouve point qu
du prix des actions de notre monarque.
gloire me sera-ce donc de partager av
la protection particulière d'un roi que n
lement les académies, mais les républiq
royaumes mêmes, demandent pour pro
et pour maître!

Quand l'Académie françoise comm
naître, il ne sembloit pas que l'on pût
du lustre à celui que le cardinal de R
lui donna. C'étoit un ministre redout
rois : il avoit doublement triomphé de l
et par la persuasion et par la force; il
truit ses principaux fondements, et s
soit de renverser ceux de cette gran
ne se promettoit pas moins que l'e
tout le monde, je veux dire, de la m
d'Espagne. Quand il n'auroit rempor
ministère que la gloire d'un tel proj
roit encore beaucoup : il alla plus lo
ménager des associations et des ligu
le colosse qu'il vouloit que l'on aba
donna des atteintes qui l'ébranlèrent
dessein dans la suite n'en fut que pl
à exécuter; car la jalousie et la crai
tourner contre nous ces mêmes arn
que nous avions entrepris avec l'aide
princes, il a fallu que Louis-le-Grand l'
malgré eux.

Après la mort de votre premier pr
vous lui fîtes succéder un chancelier[1] c

[1] VAR. *Celles* dans les éditions, mais à tort; l'édition originale porte *ceux*. La Fontaine fait le mot *limites* masculin. On étoit, de son temps, divisé à cet égard. Dans le grand dictionnaire de Furetière, revu par Basnage, 1701, in-folio, le mot *limites* est masculin; mais l'Académie françoise, Trévoux, et Richelet, le font féminin. Le mot *limite*, au singulier, s'emploie encore aujourd'hui au masculin en astronomie.

[1] Pierre Séguier, chancelier de France, né à Pa
1588, et mort à Saint-Germain-en-Laye le 28 ja
près de quatre-vingt-quatre ans. Il avoit une de
bibliothèques qu'aucun particulier eût encore pos
le premier protecteur de l'Académie françoise, q
temps ses séances dans son hôtel. Voyez les *Hom*
de Perrault, in-folio, 1697, p. 29; et l'*Histoire de*

dans les affaires aussi bien que dans les lois; amateur des lettres, grand personnage, et de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusques aux derniers moments, quelques attaques que la fortune[1], qui en veut toujours aux grands hommes, lui eût données.

Enfin notre prince a mis cette compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'être de ce corps. Moi, qui vous en fais le remerciement, je n'y puis paroître sans vous faire regretter celui à qui je succède dans cette place, homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable ministre qui a mérité si long-temps les bonnes graces de son maître : combien dignement s'est-il acquitté de tous les emplois qui lui ont été confiés ! combien de fidélité, de lumières, d'exactitude, de vigilance! Il aimoit les lettres et les savants, et les a favorisés autant qu'il a pu.

J'en dirois beaucoup davantage s'il ne me falloit passer au monarque qui nous honore aujourd'hui de sa protection particulière : tout le monde sait de quel poids elle est. N'a-t-elle pas fait restituer des états dans le fond du Nord dès la moindre instance que notre prince en a faite? Le nom de Louis ne tient-il pas lieu à nos alliés de légions et de flottes? Quelques uns se sont étonnés qu'il ait bien voulu recevoir de vous le même titre que des souverains tiendroient à honneur qu'il eût reçu d'eux; mais pour moi je m'étonnerois s'il l'eût refusé : y a-t-il rien de trop élevé pour les lettres? Alexandre ne considéroit-il pas son précepteur comme une des principales personnes de son état? Ne s'est-il pas mis en quelque façon à côté de Diogène? N'avoit-il pas toujours un Homère dans sa cassette? Je sais bien que c'est quelque chose de plus considérable d'être l'arbitre de l'Europe que celui d'une partie de la Grèce; mais ni l'Europe ni tout le monde ne reconnoît rien que l'on doive mettre au-dessus des lettres.

Je n'entreprends ni ce parallèle ni tout l'éloge de Louis-le-Grand; il me faudroit beaucoup plus de temps que vous n'avez coutume d'en accorder, et beaucoup plus de capacité que je n'en ai. Comment représenterois-je en détail un nombre infini de vertus morales et politiques? le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté, le zèle de la religion et de la justice, le secret et la prévoyance, l'art de vaincre, celui de savoir user de la victoire, et la modération qui suit ces deux choses si rarement; enfin ce qui fait un parfait monarque? tout cela accompagné de majesté et des graces de la personne : car ce point y entre comme les autres; c'est celui qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maîtres. Notre prince ne fait rien qui ne soit orné de graces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse; car, outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une manière qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on lui demande. S'il m'est permis de descendre jusqu'à moi, contre les préceptes de la rhétorique qui veulent que l'oraison aille toujours en croissant, un simple clin d'œil m'a renvoyé, je ne dirai pas satisfait, mais plus que comblé.

C'est à vous, messieurs, que je dois laisser faire un si digne éloge. On diroit que la Providence a réservé pour le règne de Louis-le-Grand des hommes capables de célébrer les actions de ce prince : car, bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire, les Muses ne sont point inutiles à la réputation des héros. Quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le jeune? Les oraisons pour Ligarius et pour Marcellus ne font-elles pas encore à présent honneur à la clémence de Jules César? pour ne rien dire d'Achille et d'Énée, qu'on n'a allégués que trop de fois comme redevables à Virgile et à Homère de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand Louis-le-Grand seroit né dans un siècle rude et grossier, il ne laisseroit pas d'être vrai qu'il auroit réduit l'hérésie aux derniers abois; accru l'héritage de ses pères; replanté les bornes de notre ancienne domination; réprimé la manie des duels si funestes à ce royaume, et dont la fureur a souvent rendu la paix presque aussi sanglante que la guerre; protégé ses alliés, et tenu inviolablement sa parole : ce que peu de rois ont accoutumé de faire. Cependant il seroit à craindre que le temps, qui peut tout sur les affaires humaines, ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles, s'il n'avoit pas la

françoise, par Pellisson, in-4°, p. 74 et suiv., et p. 176 et suiv.

[1] Les sceaux lui furent enlevés en 1650 et en 1652; mais ils lui furent rendus en 1656; et il les garda jusqu'à sa mort.

force de les étouffer : vos plumes savantes les garantiront de cette injure; la postérité, instruite par vos écrits, admirera, aussi bien que nous, un prince qui ne peut être assez admiré.

Quand je considère toutes ces choses, je suis excité de prendre la lyre pour les chanter; mais la connoissance de ma foiblesse me retient. Il ne seroit pas juste de déshonorer une si belle vie par des chansons grossières comme les miennes: je me contenterai, messieurs, de goûter la douceur des vôtres, s'il m'est impossible de les imiter : la seule chose dont je puis répondre, c'est de ne manquer jamais pour vous ni de respect ni de gratitude.

A Mgr LE PRINCE DE CONTI [1].

COMPARAISON

D'ALEXANDRE, DE CÉSAR, ET DE MONSIEUR LE PRINCE [2].

1684.

MONSEIGNEUR,

Sans une indisposition qui me retient, j'aurois été à Chantilly pour m'acquitter de mes très humbles devoirs envers votre altesse sérénissime. Ce que je puis faire à Paris est de chercher dans les ouvrages des anciens et parmi les nôtres quelque chose qui vous puisse plaire, et qui mérite d'entrer dans les contestations de monsieur le prince. Elles sont fort vives et font honneur aux sujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien, non plus que vous. Il aime extrêmement la dispute, et n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. Autrefois la Fortune ne l'auroit pas bien servi, si elle ne lui avoit opposé des ennemis en nombre supérieur et des difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui il n'est point plus content que lorsqu'on le peut combattre avec une foule d'autorités, de raisonnements, et d'exemples; c'est là qu'il triomphe. Il prend la Victoire et la Raison à

[1] Louis-Armand, prince de Conti, neveu du grand Condé, qui mourut le 5 novembre 1685.

[2] Louis II de Bourbon-Condé, surnommé le grand Condé, né à Paris le 8 septembre 1621, mort à Fontainebleau le 11 décembre 1686.

la gorge pour les mettre de son côté l'homme le plus extraordinaire qui ait mérité d'être mis au nombre des dieu voulez bien, monseigneur, que je me se un peu de temps de ces termes; ils so langue qui convient merveilleusement tout ce qui regarde monsieur le prince. pare son apothéose au Parnasse; mais, il n'est nullement à propos de se hâter rir pour se voir bientôt placé dans le immortels, monsieur le prince laisser encore un nombre d'années avant le t sa déification : car, de son vivant, il a la peine à y consentir. C'est propreme qu'on peut dire :

Cui male si palpere, recalcitrat undique t

Si faut-il [3] que je le mette en parallè quelque César ou quelque Alexandre. serai pas le premier qui aura tenté u dessein; c'est à moi de lui donner une toute nouvelle. Il ne sera pas dit que m le prince me liera la langue comme il a bras à des millions d'hommes. Je pourro le comparer à Achille. Une ferme résolu ne point céder, l'amour des combats, la y sont tout entiers des deux côtés. Ils semblolent assez quand monsieur le prin jeune ; à présent l'épithète de PIED LÉ roit clocher quelque peu la comparaison j'ai réservé le caractère d'Achille pour altesse sérénissime; et je crois qu'en te

[1] Ces expressions de notre poëte sur le grand Condé « jamais tant d'esprit que quand il a tort.... Il prend l « et la Raison à la gorge, etc.. » renferment des leçon avec autant de réserve que de finesse, et se trou éclaircies par le passage suivant des Mémoires de Lou sur la vie de son père : « Le grand Condé rassembloi « à Chantilly les gens de lettres, et se plaisoit à s'e « avec eux de leurs ouvrages, dont il étoit bon juge. « dans ces conversations littéraires il soutenoit un « cause, il parloit avec beaucoup de grace et de douce « quand il en soutenoit une mauvaise, il ne falloit p « tredire : sa vivacité devenoit si grande qu'on voyoit « étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de « étonna une fois si fort Boileau, dans une dispute de « ture, qu'il céda par prudence, et dit tout bas à s « Dorénavant je serai toujours de l'avis de M. le prince « il aura tort. » (*Œuvres de Jean Racine*, éditio fèvre, 1820. in-8o, t. I, p. lviij.)

[2] HORAT., lib. II, sat. 1, v. 20. « Toujours sur ses « repousse tout flatteur maladroit. »

[3] Pourtant faut-il.

lieu l'opiniâtreté et la véhémence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec, non plus qu'à votre oncle, si vous voulez. Je me restreins donc à César et à Alexandre : mais, pour les mieux comparer à monsieur le prince, il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel et de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car, sans recourir aux fables que l'on a cru être obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou, pour mieux dire, de jeune dieu. Il ne veut pas envoyer aux jeux olympiques, et dédaigne de remporter un honneur que célébroient tous les poëtes, et que recherchoient des rois mêmes.

Il ne faisoit guère plus d'état de la puissance de son père ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce père fût habile homme, et qu'il entendît à merveille ses intérêts. Cependant son fils se moquoit de lui. Ne vous semble-t-il pas, monseigneur, que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux radoteur, et qui le chasse du ciel? Alexandre ensuite se propose de détruire le roi de Perse avec trente mille hommes de pied seulement et cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fonds. Il ne faisoit pourtant point ces choses en étourdi, et étoit très bien instruit des difficultés de cette entreprise, des fatigues et des périls qu'il lui faudroit essuyer, et de mille obstacles presque invincibles ; le tout pour la gloire, et principalement pour être loué des Athéniens. Il le dit lui-même au passage d'une rivière : « O Athéniens ! pourriez-vous bien croire combien de travaux j'endure pour être loué de vous? » Et puis, que monsieur le prince aille condamner l'amour des louanges ! Je sais ce qu'il me dira : on ne les apprête plus aussi bien qu'on faisoit alors : en effet, les batailles qu'il a gagnées, et tous ses autres exploits, nous ont fourni une matière assez ample. L'avons-nous loué comme les Athéniens auroient fait? Que César aussi n'ait été plus ambitieux en sa plus grande jeunesse, on le peut juger par ses premières démarches. Elles tendoient toutes à brouiller l'état, à se rendre chef de parti, à se faire des amis de toutes sortes de gens, jusqu'à les servir dans leurs passions et dans leurs débauches. Il eût mieux aimé être le premier dans un petit village, que d'être le second à Rome. Je ne dis cela qu'après lui, et ce fut sans exagérer et de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort ou s'il eut raison, j'en fais juge monsieur le prince. Pour procéder avec ordre dans mon ouvrage, je considérerai premièrement l'adolescence de ces héros, puis le temps de leurs expéditions militaires, et enfin les dernières années de leur vie.

J'ai déja parlé de l'adolescence de César et de celle d'Alexandre ; et j'ai particulièrement attribué à ce dernier le surnaturel et le divin, c'est-à-dire le merveilleux. Mais comment appellera-t-on ce trait-ci, qui est de César? En sa plus grande jeunesse il fut pris par des corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre ; au moindre bruit qu'ils faisoient, il leur envoyoit dire qu'ils se tussent, et ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demandèrent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille ; et, étant sorti de leurs mains, il défit leur flotte, se saisit d'eux, et les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait faite jusqu'à l'âge de vingt ans. Je ne saurois toutefois m'empêcher de reconnoître en la jeunesse de ce prince, et dans son enfance même, ce surnaturel et ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes, sans en excepter César ni monsieur le prince ; en quoi, si on y veut prendre garde, je donne plus de louanges à ceux-ci : car quelle merveille y a-t-il que la fortune et l'opinion des hommes ayant résolu d'en mettre un au-dessus de tous les autres, il profite de ces faveurs, et y contribue du sien? Mais de parvenir sans ces avantages au degré de gloire où César et monsieur le prince sont parvenus, c'est ce que j'admire, et plus encore en monsieur le prince que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où monsieur le prince s'est vu dans sa première jeunesse ; il y a, dis-je, plus loin de cet état à la bataille de Rocroi, et de la bataille de Rocroi à celle de Lens, que de la réputation où étoit César quand il commença d'avoir une puissante cabale et d'être suspect aux Romains à la charge de dictateur.

Pour comparer ces trois personnages selon l'ordre que je me suis imposé, ils ont fait voir au sortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardiesse et d'esprit : mais, monsieur le prince n'ayant eu aucune occasion d'éclater avant la bataille de Rocroi [1], quiconque écrira sa vie, (plût à Dieu qu'il m'en crût capable!) quiconque, dis-je, écrira sa vie, ne la commencera que par cet endroit; et ainsi les compétiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de singulier, c'est que tous trois ont eu du savoir, et que la lecture les a occupés plus qu'elle n'a coutume de faire des gens de leur sorte. Outre le savoir, César eut de l'éloquence. Alexandre et monsieur le prince se sont peu souciés de porter cet avantage aussi haut que Jules César a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avoit Aristote pour précepteur, et qui étoit fils d'un père fort éloquent. Il vouloit tout emporter de force, et eût cru se faire tort s'il se fût servi d'insinuations; mais je crains fort que monsieur le prince ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toujours beau de pouvoir régner sur les esprits : cette sorte de domination n'est au-dessous d'aucun prince, quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ni monsieur le prince aient entièrement négligé le soin des paroles : je dis, sans plus, qu'ils ne les ont pas considérées comme un ornement en la personne d'aucun héros; en un mot, je dis que, selon toutes les dispositions du monde, il n'a tenu qu'à Alexandre d'être éloquent, et il n'a pas voulu l'être. Il se peut faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles gens de son temps, ou plutôt les harangues des orateurs contre Philippe et contre Alexandre même, aient rendu cet art odieux à ce jeune prince. Jules César n'a nullement négligé cette partie : c'est par-là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune réputation par les armes; et ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses Commentaires, s'étonneront qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des livres : c'est peut-être pousser trop loin une semblable occupation. Je dirai, par parenthèse, que Jules César a écrit ses Commentaires comme si c'étoit un autre que lui qui les eût écrits, et qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres; plus louable encore que Thucydide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athènes ou s'il est de Lacédémone : car il est plus malaisé de cacher l'amour que l'on a pour soi que celui que l'on a pour sa patrie. Les Mémoires de *** et ceux de M. de Bassompierre [1] sont bien éloignés du caractère de ceux de Jules César. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales, la politique, l'art militaire, et l'art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui étoit pas plus séant qu'à notre Hercule gaulois de se servir du discours aussi bien que d'une massue. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une fois; et si votre altesse y veut faire réflexion, je crois qu'elle s'en étonnera aussi. Je ne me serois jamais avisé de proposer à l'éloquence un dieu comme Hercule, et encore moins un Gaulois : ce sont des disconvenances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les livres.

Pour revenir à mon parallèle, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse n'exclut pas celui de César, et encore moins celui de monsieur le prince, lequel je fais consister en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre s'est fait connoître. Les habiles gens de ce métier, à voir comme il s'y prenoit, ont jugé par-là de ce qu'il a fait depuis; je l'ai ouï dire à quelques-uns d'eux, et plus d'une fois. Je laisserai pourtant Alexandre en possession du privilége que tout le monde lui attribue : car d'entreprendre à vingt ans la conquête de l'Asie avec aussi peu de troupes qu'il en avoit, et ne vouloir démordre d'aucune chose, cela ressemble assez à Achille; aussi se proposoit-il de l'imiter. César hésita beaucoup davantage dans l'entreprise de se rendre maître de Rome, quoiqu'il dispo-

[1] Gagnée par le duc d'Enghien, depuis prince de Condé, le 19 mai 1643, ou le cinquième jour du règne de Louis XIV.

[1] François de Bassompierre, maréchal de France, né le 12 avril 1579, mort le 12 octobre 1646. Il a composé des *Mémoires*, 1663, trois volumes in-12, et des *Observations sur les règnes des rois Henri IV et Louis XIII*. « Bassompierre, au jugement « d'Anquetil, dit les choses comme il les a vues, et il les a vues « comme il étoit affecté. On peut conclure de ses ouvrages « qu'un courtisan en proie à ses haines, à ses amitiés, et à ses « préventions, écriroit fort mal l'histoire. » (*L'Intrigue du cabinet*, t. I, p. xxviij.)

sât de quantité d'excellentes troupes, qu'elles lui fussent affectionnées à un point qu'il en pouvoit tout attendre, et qu'il eût déja gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propositions d'accommodement, ayant un parti formé, et sachant qu'au bruit de sa marche chacun s'enfuyoit de Rome. Alexandre, dénué de ces avantages, n'eût pas marchandé pour passer le Rubicon; et c'est en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel et le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premières actions de monsieur le prince. Véritablement il s'est rencontré des occasions où il n'a pas tant donné à la fortune que le prince de Macédoine. Celui-ci a entrepris beaucoup de choses qui sembloient au-dessus de son pouvoir, et en est venu à bout; et monsieur le prince est louable de n'avoir pas toujours entrepris tout ce qu'il pouvoit. Je ne parle point des occasions particulières que la guerre lui a fournies; comme il n'en étoit pas toujours le maitre, on n'a rien à lui imputer sur ce sujet.

A l'égard de ses deux rivaux, il seroit à souhaiter que leurs projets eussent été aussi légitimes qu'ils ont été bien conduits. Alexandre avoit un prétexte assez honnête quand il passa dans la Perse; il vouloit venger les Grecs et contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de passer aux Indes, qu'une ambition insatiable? Pourquoi troubler le repos d'une nation qui ne lui en avoit donné aucun sujet, et qui faisoit un meilleur usage que lui des bienfaits de la nature? Encore n'a-t-il pas détruit sa patrie, ce que l'on reproche à César.

Je m'amuse ici à balancer le droit et le tort que ces conquérants ont eus, comme si c'étoit de ces choses-là qu'il s'agit entre des gens de leur caractère. On ne regarde pas s'ils sont justes, on regarde s'ils sont habiles; c'est assez même qu'ils soient heureux : on les loue alors. Quand le succès manque à quelqu'une de leurs entreprises, tout le reste a beau s'y trouver, le peuple le blâme sans l'examiner, et les sages l'examinent à la rigueur. Ces réflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, et dont je ne prive pas les deux autres; en sorte pourtant que je penche un peu plus vers le Macédonien que vers le Romain; sauf le jugement que votre altesse en fera, car le merveilleux vous est familier, et mille fois plus connu qu'à nous autres poëtes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos poëmes.

Si on me demande auquel des trois je prétends donner jusque-là la préférence, je dirai que, dès l'abord, mon intention n'a été que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut : ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivants, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit. Que si par hasard (comme toutes choses peuvent arriver) j'allois mettre monsieur le prince au-dessus des autres, je lui attirerois trop d'envie, et offenserois la délicatesse qu'il a sur le fait des panégyriques. De le faire marcher le dernier, il en auroit du dépit. Je ne lui dirai jamais en face : Vous êtes plus grand qu'Alexandre; et lui dirai encore moins : Alexandre doit être mis au-dessus de vous. Le plus sûr est de laisser la chose indécise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus héroïque que celle de Jules César. Véritablement, si dans les premières années de celui-ci tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les corsaires qui l'avoient pris, je lui donnerois le premier rang : cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balancerai davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands intérêts. Toute la terre y prend part. Il n'est pas jusqu'à l'Écriture sainte qui n'en fasse mention, et qui ne représente le monde entier attentif et dans le silence devant ce prince. *In cujus conspectu terra siluit.* Encore aujourd'hui l'Orient est rempli du bruit de son nom et de ses conquêtes; elles vont fonder des empires au-delà du Gange[1]; tout cela avec une rapidité inconcevable, et comme si les dieux lui eussent envoyé la science de conquérir. Démosthène l'avoit appelé enfant. Il lui fit dire qu'il étoit passé à l'adolescence en passant par la Thessalie, et qu'on le trouveroit homme fait devant les murailles d'Athènes. Monsieur le

[1] Alexandre pénétra dans l'Inde jusqu'au-delà du fleuve Indus; mais il n'alla point jusqu'au Gange. Ce fut Séleucus Nicator, un de ses successeurs, qui parvint jusqu'à ce fleuve : mais il ne fonda point d'empire sur ses rives; il établit seulement des relations commerciales avec les riches contrées qu'il arrose et la Perse, par le moyen de son alliance avec Sandrocottus.

prince ne lui en doit guère pour ce point-là. Il n'y a point non plus de différence entre les premières et les dernières années de guerre dans la vie de Jules César. Ceux des juges qui lui seront favorables dans le différend dont il s'agit diront qu'il étoit aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens efféminés et ignorants aux combats. S'ils avoient été aussi bons soldats que les Macédoniens, comme ils étoient vingt contre un, je pense bien que la chose se seroit tournée autrement; mais, outre qu'il y avoit de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens et de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, et de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues et de périls. Du côté de César les batailles ont été en plus grand nombre et plus contestées, les dangers aussi fréquents, la valeur égale, et l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela se trouve dans monsieur le prince avec avantage. Ajoutez-y qu'il a quelquefois commandé de mauvaises troupes, et que la fortune ne lui a pas toujours été favorable. La bataille de Lens, la retraite de devant Arras, et cent autres choses de cette sorte, passeront dans tous les siècles pour les chefs-d'œuvre de ce métier. Je ne parle point des campements et des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoi donner à monsieur le prince, je n'oserois dire la préférence, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins; et en cela je crois être un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sais combien de capitaines, qui ont tous été de véritables Césars. On me dira que, par leurs conseils et avec leur assistance, il a exécuté les merveilles que nous lisons; mais, si on y veut bien prendre garde, on confessera que toute l'action rouloit sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a [illegible] accuser de témérité, et en ce cas-là j'aurai recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce [illegible] fit en se précipitant d'un rempart dans [illegible] sans prendre garde s'il étoit suivi. [illegible]nages de valeur qu'il y rendit vont [illegible] toute imagination, et méritent bien [illegible] pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sais combien de blessures qu'il se seroit épargnées s'il avoit voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eue de passer une rivière sur son écu, faute de savoir nager. Les héros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est-il pas arrivé quelquefois à monsieur le prince? Quand la témérité est heureuse, elle met les hommes au nombre des dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une armée ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hasard. Toutes ces choses-là ont deux faces, aussi bien que la plupart de celles que nous louons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part et d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ai résolu de faire, ce que César exécuta dans les Gaules n'étoit peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, et peut-être aussi étoit-il plus difficile, et par conséquent plus glorieux; mais dans la bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont suivie ne sont guère moins fameuses, et ne méritent pas moins de louanges. Que si on considère le fruit de ces entreprises, se rendre maître de Rome étoit encore un plus grand événement que de détruire les Perses; mais c'étoit aussi une chose plus odieuse. Je m'arrête trop de fois à un scrupule que les conquérants n'ont guère. Ainsi je donnerois volontiers l'avantage à Jules César, en ce qui regarde ce second temps; et, si monsieur le prince vouloit le lui contester, je m'y trouverois si embarrassé que je jetterois au sort, ou aurois recours à quelque oracle. Ne pourriez-vous point m'en servir? Je vous ai toute ma vie entendu appeler ainsi, et lors même que vous n'étiez qu'un enfant: et, comme on s'en rapporta à celui de Delphes sur le différend du trépied qui devoit être donné au plus sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces héros sur la préférence qui doit être donnée au plus grand.

Puisque je vous ai constitué juge du différend, vous considérerez, s'il vous plaît, en faveur de monsieur le prince, comme je l'ai déja dit (car on ne peut trop le répéter), que la fortune a toujours mené ses deux rivaux par la main, et lui a été souvent opposée; qu'il n'a été maître

ni de l'argent ni des troupes dont il s'est servi; qu'il a eu à combattre d'habiles gens et de vaillants hommes, au lieu que les Perses étoient imbéciles, les Gaulois courageux et forts à la vérité, mais sans expérience à la guerre; que César a eu les meilleures troupes du monde et les plus affectionnées à leur capitaine. Véritablement il a eu aussi des Romains en tête, et leur a fait voir qu'il étoit le plus vaillant et le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoi Alexandre l'emporte sur les deux autres; c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce second temps de leur vie : il faut passer au troisième, et regarder quel usage ils ont fait de leur gloire et de leur grandeur; il faut, dis-je, regarder comme leur carrière s'est achevée.

Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel et ce divin qui le distingue des autres hommes. Notre monde est à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres; cela le fait soupirer de ce qu'il n'étoit pas encore le maître de celui-ci. Il n'y a pas moins d'excès dans sa colère que dans les marques de son amour. Il tue son ami, et fait bâtir une ville à la mémoire de son cheval. Il est vrai que le meurtre de cet ami se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la mémoire de ce prince : c'est un manque de parole à certaines troupes qui s'étoient accommodées avec lui sous certaines conditions[1]. La débauche et la flatterie de ses courtisans, ou plutôt son propre tempérament, ne sont pas seulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excès. Il fit brûler le palais des rois de Perse sur la proposition qu'en avoit faite une courtisane, et prit cette résolution dans la chaleur d'un repas, sans considérer davantage Persépolis. Quelques uns de nos débauchés en ont fait autant à l'Échelle du Temple. Les provinces entières sont ses présents. D'un jardinier il en fait un roi. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter; et, contraint par ses soldats de retourner en arrière et d'abandonner certains pays, il fait laisser des brides et des mangeoires pour les chevaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de passer pour quelque dieu qui commandoit à des géants, lui qui étoit d'une taille au-dessous de la médiocre : tout cela par une vanité aussi ridicule qu'étoit celle de Néron, qui se fit tailler en colosse, et se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une statue de cent pieds de haut. Voilà de l'ostentation et du faux que je pardonne à Néron, qui n'avoit point de véritable mérite; mais, dans Alexandre, cela m'étonne. Il étoit assez terrible d'ailleurs, sans qu'il eût besoin de recourir à ces artifices. Sa simple statue fit frémir après sa mort Cassander, qui à cet aspect se souvint de quelle manière il l'avoit autrefois menacé, en trembla. Je croirois assez que celle de monsieur le prince pourroit produire de ces effets.

Enfin, selon l'idée du divin que j'ai d'abord établie, et par laquelle je considère simplement cette qualité comme quelque chose au-dessus de l'homme, soit à reprendre, soit à louer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clémence de Jules César. Y a-t-il rien qui approche plus près des dieux que de conserver les hommes? Il ne veut point ôter la vie à Brutus, quelque avis que l'on lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Cicéron, comme s'il n'eût pu résister à l'éloquence de cet orateur; car il avoit apporté, dit-il, un arrêt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'avocat et le criminel, et accompagner son bienfait d'une double grace. Pouvoit-il se laisser surprendre à des charmes qui lui étoient si connus et si familiers? Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mère et la femme de Darius. Je doute fort que César eût regardé celles-ci des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honnêteté du prince de Macédoine. Scipion

[1] On voit que La Fontaine ne se ressouvenoit qu'imparfaitement du fait rapporté par Plutarque. Le conquérant macédonien, après avoir accordé la paix à une ville indienne, retourna sur ses pas, entra dans cette ville, et en fit massacrer tous les habitants. « C'est la seule tache, dit Plutarque, qui ternit les « exploits d'Alexandre; d'ailleurs il fit la guerre en roi et con« formément aux lois. » Arrien, plus véridique, ne dissimule pas les inclinations d'Alexandre pour les exécutions injustes et sanguinaires. Voyez Plutarch., *Vit. Alex.*, p. 80; Arrien, l. VI, ch. XVII, et l. VII, ch. IV; et Sainte-Croix, *Examen des historiens d'Alexandre*, p. 586.

renvoya, ayant pris Carthage, une jeune et belle princesse à son fiancé. C'étoit sa captive, il en eût pu faire ce qu'il eût voulu; mais en la rendant il évitoit une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son camp, et en la gardant il se fait même un scrupule de la voir et de donner à Darius le moindre soupçon. Non seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui ayant écrit une lettre contre Olympias, il dit à ceux qui la lui avoient présentée : « Antipater ne sait pas qu'une seule larme de « mère efface dix mille lettres comme celle-là. » Qui ne sait que monsieur le prince est un père à adorer, et outre cela *patruus patruissimus* [1] ? Je serois seulement curieux de savoir s'il pleure, et encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, et que cela n'arrive aux héros avec bienséance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parménion, qui ne trempoit pas dans le crime de son fils, et à qui il avoit de grandes obligations; mais il y eût eu du danger à le laisser vivre. C'étoit un homme qu'il devoit craindre, et pour la capacité et pour la puissance. Si monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gennare Annèse [2], les malheurs qui lui arrivèrent par la trahison de cet homme ne lui seroient peut-être pas arrivés. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, et on dit qu'il y avoit de la prudence à user d'humanité et de grandeur d'ame en cette rencontre; qu'elle acheva de lui gagner les esprits; qu'elle fut suivie d'acclamations et de louanges sur l'heure même; qu'on n'en a pas moins estimé ce prince, tout malheureux qu'il s'est vu depuis. Mon sentiment est qu'il devoit pourvoir à sa gloire de telle sorte qu'il pourvût aussi à sa sûreté et à celle d'un peuple qu'il aimoit tant [1]. J'en reviens à dire que la plupart des choses ont deux faces. Charles Stuart a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisoient contre lui. Il ne vouloit point qu'on punît les conspirateurs: par-là il se fit aimer, et ne se fit pas assez craindre.

Quoi qu'il en soit, César eût pu pardonner à Brutus sans mettre sa propre vie en danger. Sa clémence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-ci plus grande que toutes celles du prince de Macédoine, et d'une conséquence tout autre que de se faire appeler dieu, ce qui déplut aux Macédoniens et aux Perses. C'étoit une bien plus grande sottise à César de se faire appeler roi. Les Romains lui eussent plutôt érigé des temples qu'ils ne lui eussent laissé prendre le diadème. Cependant Cromwell est aussi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il étoit. Ne suffisoit-il pas à l'un et à l'autre d'avoir l'essentiel de la royauté, sans en affecter aussi les apparences, qui ont pensé perdre Cromwell, et qui ont été cause de la mort de Jules César? Pauvres gens! de courir après le nom quand la chose leur devoit suffire! Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune, et que par-là Alexandre se soit attiré les reproches de Callisthène, je dis que le philosophe eut plus de tort que le roi. C'est à la fortune qu'il s'en faut prendre, et non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre. Savons-nous ce que monsieur le prince auroit fait s'il avoit été en leur place! La modération est une vertu de particulier et de philosophe, et non point de majesté ni d'altesse. Mais j'ai tort de me défier de la sagesse de monsieur le prince : son séjour à Chantilly en fait voir assez pour ne pas donner à croire qu'il fût tombé dans les fautes qu'ont faites les autres, s'il fût parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voici le ju-

[1] Oncle et oncle très cher. *Patruissimus* est un superlatif qui ne se trouve que dans Plaute, *Pœnulus*, acte V, sc. IV, v. 24 et 26. Le mot *patruus* étoit chez les Romains synonyme d'homme sévère; mais ce n'est pas dans ce sens que La Fontaine l'entend ici. Le prince de Condé étoit très bon et très indulgent pour ses deux neveux les princes de Conti; il avoit sur-tout une affection toute particulière pour le plus jeune, François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon.

[2] Gennaro Annèse, simple armurier, fut le successeur de Mazaniello dans le commandement des révoltés de Naples, en 1647 et en 1648. Il avoit lui-même déterminé les Napolitains à appeler Henri de Lorraine, duc de Guise : mais bientôt il ne voulut pas le reconnoître pour son supérieur; il le trahit, et aima mieux traiter avec les Espagnols. Ceux-ci, lorsqu'ils furent maîtres de Naples, firent périr sur l'échafaud les chefs des révoltés, et Gennaro Annèse fut exécuté un des premiers. Nous avons un exemplaire des Mémoires de Guise avec la signature de La Fontaine; ce qui prouve qu'il les avoit lus.

[1] Le duc de Guise eût succombé dans son entreprise, de même qu'il se seroit défait de Gennaro Annèse. La France l'abandonna, et Mazarin même intrigua contre lui. Tandis que l'Espagne envoya don Juan d'Autriche pour vice-roi, et ne le laissa manquer ni d'argent ni d'hommes; il réunit la clémence et l'adresse à ces puissants moyens, et ses succès devinrent infaillibles. Voyez M. le comte Pastoret : *Le duc de Guise à Naples, ou Mémoires sur les révolutions de ce royaume*, [illegible], in-8°, p. 226 et 274.

gement que je fais en gros des trois personnages que j'introduis sur la scène. Jules César est un homme qui a eu moins de défauts et plus de bonnes qualités qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au-dessus de l'homme : que l'on juge de quel mérite ses bonnes qualités pouvoient être ! Monsieur le prince participe de tous les deux. N'est-il pas au-dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux rivaux n'étoient sur le trône ? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont été esclaves jusqu'au dernier moment de leur vie.

Charles-Quint a toujours tourné les yeux du côté du monde, et ne l'a quitté qu'en apparence ; Dioclétien, par un pur dégoût ; et Scipion, par contrainte. Monsieur le prince, sans y renoncer entièrement, trouve le secret de jouir de soi. Il embrasse tout à-la-fois et la cour et la campagne, la conversation et les livres, les plaisirs des jardins et des bâtiments. Il fait sa cour avec dignité : aussi la fait-il à un prince qui mérite qu'on la lui fasse, et qui en est plus digne qu'aucun monarque qui ait su régner. C'est ce que Louis XIV sait bien faire ; il n'est pas jusqu'à la fortune qui n'en convienne. Monsieur le prince n'a pas de peine à rendre ce qui est dû à une puissance et à un mérite si élevé. Il y a de la grandeur aussi bien que de la sagesse à s'acquitter de bonne grace d'un pareil devoir, et plus de grandeur qu'à y résister. Si on lisoit dans le cœur du maitre, je crois que l'on y verroit qu'il estime plus les hommages de monsieur le prince que ceux que lui pourroit rendre tout le reste de l'univers.

Je m'ingère de raisonner sur des choses qui sont au-dessus de moi. L'imagination des poëtes n'a point de bornes ; la mienne pourroit m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallèle, après avoir donné à monsieur le prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y compôrta comme un homme que la bonne fortune et la gloire avoient achevé de gâter. Jules César a des traits d'humanité et de clémence. Mais j'ai peine à lui pardonner deux fautes : l'une, de ne s'être point encore assez défié de Brutus ; l'autre, de s'être laissé présenter le diadème et d'avoir fait une tentative si périlleuse : car, quant à l'amour de Cléopâtre, je trouverois les grands personnages bien malheureux s'ils étoient obligés de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette reine que celle de l'Égypte entière. Du tempérament dont César étoit, il en devoit devenir amoureux ; c'est une marque de son bon goût. Je le loue d'avoir été *formarum spectator elegans*. Votre altesse sérénissime refuseroit-elle cette louange ? Je ne le crois pas. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, et qu'elles ne détournent pas un grand personnage de son chemin. Alexandre et monsieur le prince en ont usé de la sorte. Je pourrois tirer mes exemples de plus haut, et alléguer Jupiter. *Quem deum*[1] ? Tiendriez-vous à honte de l'imiter ? Jules César a donc pu le faire. Je souhaiterois seulement que sa passion ne l'eût point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterois encore, pour le bien universel de tous les peuples d'alors, qu'il eût été aussi superstitieux et aussi adonné aux devins et aux songes que l'étoit le prince de Macédoine ; il n'auroit pas été au sénat se livrer à ses ennemis. Je conclus de là que la défiance est bonne quand on est au suprême degré de la fortune. Dans ce chemin[2] je conseille la confiance ; et après les réflexions, *dicenda tacenda locutus*. Je vous supplie d'agréer ce petit ouvrage, aussi bien que les assurances du profond respect avec lequel je suis, etc.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES DIALOGUES DE PLATON[3],

FORMANT

L'AVERTISSEMENT DU RECUEIL QUI A POUR TITRE :

Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,

IMPRIMÉS A PARIS EN 1685[4].

L'assemblage de ce recueil a quelque chose de peu ordinaire. Les critiques nous demande-

[1] La Fontaine fait ici allusion aux amours de Louis XIV.

[2] Cette phrase est tellement brouillée dans la copie de l'auteur, que l'on n'a pu la bien déchiffrer. (*Note de l'éditeur de* 1729.)

[3] Ce titre a été ajouté par nous. Ce morceau, dans le recueil, ne porte pas d'autre titre que celui d'*avertissement*. Bayle estimoit beaucoup ces réflexions, et a dit quelque part que notre poëte avoit mieux conçu l'esprit dans lequel Platon a écrit que beaucoup d'érudits.

[4] Pierre Mortier, libraire à Amsterdam, fit imprimer en 1688

ront pourquoi nous n'avons pas fait imprimer à part des ouvrages si différents : c'est une ancienne amitié qui en est la cause [1]. Je ne justifierai donc point par d'autres raisons le dessein que nous avons eu; et sans m'arrêter non plus à mes poésies, qui ne sont pas assez importantes pour faire dessus des réflexions, je passe d'abord au second volume de ce recueil [2]. Le traducteur y fait dans une préface le parallèle de Démosthènes et de Cicéron, et n'a rien omis de ce qu'il étoit à propos de dire sur ce sujet. Comme il n'a point parlé de Platon, c'est à moi de toucher légèrement ce qui concerne ce philosophe, non pas tant pour le louer (il faudroit que j'eusse ses graces) que pour aller au-devant des objections que les gens d'aujourd'hui lui pourront faire.

Ceux qui simplement ont ouï parler de lui, sans avoir aucune connoissance ni de ses œuvres ni de son siècle, s'étonneront qu'un homme que l'on traite de divin ait pris tant de peine à composer des dialogues pleins de sophismes, et où il n'y a rien de décidé la plupart du temps. Ils ne s'en étonneroient pas s'ils prenoient l'esprit des Athéniens, aussi bien que celui de l'académie et du lycée. Bien que la logique ne fût pas encore réduite en art, et qu'Aristote en soit proprement l'inventeur, on ne laissoit pas dès-lors d'examiner les matières avec quelque sorte de méthode, tant la passion pour la recherche de la vérité a été grande dans tous les temps; celui où vivoit Platon l'a emporté en cela par-dessus les autres. Socrate est le premier qui a fait connoître les choses par leur genre et leur différence. De là sont venus nos universaux et ce que nous appelons idées de Platon [1]; de là est venue aussi la connoissance de chaque espèce; mais, comme le nombre en est infini, il est impossible à ceux qui examinent les matières à fond d'en venir jusqu'à la dernière précision et de ne laisser aucun doute. Ce n'étoit donc pas une chose indigne ni de Socrate ni de Platon de chercher toujours, quoiqu'ils eussent peu d'espérance de rien trouver qui les satisfît entièrement. Leur modestie les a empêchés de décider dans cet abyme de difficultés presque inépuisable. On ne doit pas pour cela leur reprocher l'inutilité de ces dialogues : ils faisoient avouer au moins qu'on ne peut connoître parfaitement la moindre chose qui soit au monde; telle est l'intention de son auteur, qui l'a présentée à notre raison comme une matière de s'exercer, et qui l'a livrée aux disputes des philosophes.

Je passe maintenant au sophisme. Si on prétend que les entretiens du lycée se devoient passer comme nos conversations ordinaires, on se trompe fort : nous ne cherchons qu'à nous amuser; les Athéniens cherchoient aussi à s'instruire. En cela il faut procéder avec quelque ordre. Qu'on en cherche de si nouveaux et de si aisés qu'on voudra, ceux qui prétendront les avoir trouvés n'auront fait autre chose que déguiser ces mêmes manières qu'ils blâment tant. Il n'y en a proprement qu'une, et celle-là est bien plus étrange dans nos écoles qu'elle n'étoit alors au lycée et parmi l'académie. Socrate en faisoit un bon usage, les sophistes en abusoient; ils attiroient la jeunesse par de vaines subtilités qu'ils lui savoient fort bien vendre. Platon y voulut remédier en se moquant d'eux, ainsi que nous nous moquons de nos précieuses, de nos marquis, de nos entêtés, de nos ridicules de chaque espèce. Transportons-nous en ce siècle-là, ce sera d'excel-

un recueil qui porte le même titre que celui-ci, mais qui est différemment composé. En effet le premier volume renferme les traductions des discours de Démosthènes et de Cicéron, et des dialogues de Platon, qui forment le tome II du recueil de Paris de 1685. La préface de Francois de Maucroix se trouve en tête de ce volume, et l'avertissement de La Fontaine est après cette préface. Le second volume contient d'abord tout ce qui se trouve dans le premier dans l'édition de 1685, et ensuite tout ce qui est dans le volume publié en 1682 par La Fontaine en son nom seul, et intitulé *Poëme du Quinquina, et autres ouvrages en vers*.

[1] Sur ce qui concerne de Maucroix, voyez sa Vie, que nous avons donnée dans l'édition de ses poésies, et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 23.

[2] Le premier volume ne renferme que des poésies de La Fontaine, et il n'y a rien de Fr. de Maucroix; dans le second il n'y a de La Foutaine que cet avertissement.

[1] Selon Platon, il n'y a qu'une seule et unique *idée* pour chaque genre; elle en constitue l'essence; elle représente toutes les espèces et tous les individus. Les sens ne nous présentent que ce qu'il y a de particulier et d'individuel; l'entendement ce qu'il y a de commun et de général. L'idée est la forme et le prototype des choses; elle est simple, immatérielle, affranchie de toutes les conditions de l'étendue, de l'espace. Les idées et les *images sensibles* n'ont point la même origine; les idées sont indépendantes de l'expérience, et par conséquent innées, c'est-à-dire placées dans l'esprit immédiatement par Dieu même pour servir de principes à nos connoissances.

lentes comédies que ce philosophe nous aura données tantôt aux dépens d'un faux dévot, d'un ignorant plein de vanité, d'un pédant : voilà proprement les caractères d'Eutyphron, d'Hippias, et des deux sophistes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers; ils portoient le sophisme eux-mêmes au-delà de toute croyance, non qu'ils prétendissent faire autre chose que d'embarrasser les auditeurs par de pareilles subtilités : c'étoient des impertinents, et non pas des fous; ils vouloient seulement faire montre de leur art et se procurer par-là des disciples. Tous nos colléges retentissent des mêmes choses. Il ne faut donc pas qu'elles nous blessent, il faut au contraire s'en divertir, et considérer Euthydemus et Dionysodore comme le docteur de la comédie, qui de la dernière parole que l'on profère prend occasion de dire une nouvelle sottise. Platon les combat eux et leur pareils de leurs propres armes, sous prétexte d'apprendre d'eux : c'est le père de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainsi confondus. Il les embarrasse eux-mêmes de telle sorte qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils sentent leur ignorance. Parmi tout cela leur persécuteur sait mêler des graces infinies. Les circonstances du dialogue, les caractères des personnages, les interlocutions et les bienséances, le style élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poésie : toutes ces choses s'y rencontrent en un tel degré d'excellence, que la manière de raisonner n'a plus rien qui choque : on se laisse amuser insensiblement comme par une espèce de charme[1]. Voilà ce qu'il faut considérer là-dessus : laissons-nous entraîner à notre plaisir, et ne cherchons pas matière de critiquer : c'est une chose trop aisée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le secret de plaire dans les endroits mêmes qu'on reprendra; mais on ne les reprendra point si on se transporte en son siècle.

J'ai encore à avertir d'une chose qui regarde l'oraison contre Verrès. Mon ami, voyant qu'il n'y a de péroraison ni d'exorde qu'au commencement et à la fin des Verrines, qui toutes ensemble ne font qu'un corps, et que celle-ci ne devoit pas être considérée comme une œuvre à part, et qui auroit eu toutes ses parties, il n'en a pas voulu traduire la fin, qui ne contient que des formalités de justice, et n'est pas si agréable que ce qui précède. C'est ce que j'avois à dire pour prévenir ces objections que peut-être on ne fera point. Nous laissons le reste au jugement du lecteur.

[1] Malgré cette appréciation si juste et si bien exprimée du mérite de Platon, Perrault osa, dans son poëme intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, prononcer, dans une des séances de l'Académie françoise, le 27 janvier 1687, le jugement suivant sur le philosophe grec :

Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,
Commence à devenir quelquefois ennuyeux :
En vain son traducteur *, partisan de l'antique,
En conserve la grace et tout le sel attique;
Du lecteur le plus âpre et le plus résolu
Un dialogue entier ne sauroit être lu.

* M. l'abbé de Maucroix (*Note de Perrault*)

ÉPITRES DÉDICATOIRES[1].

A MONSEIGNEUR FOUQUET[2],

MINISTRE D'ÉTAT,

SURINTENDANT DES FINANCES, ET PROCUREUR-GÉNÉRAL AU PARLEMENT DE PARIS,

EN LUI DÉDIANT LE POËME D'ADONIS

EN 1658.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire : les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. Votre esprit est doué de tant de lumières, et fait voir un goût si exquis et si délicat pour tous nos ouvrages, particulièrement pour le bel art de célébrer les hommes qui vous ressemblent avec le langage des dieux, que peu de personnes seroient capables de vous satisfaire. Je ne suis

[1] Ce sont seulement celles qui se trouvent au-devant des recueils qui ont dû être autrement distribués. Les autres épîtres dédicatoires de La Fontaine sont en tête de ses différents ouvrages, et où lui-même les a placées.

[2] Cette épître dédicatoire se trouve en tête du beau manuscrit du poëme d'*Adonis* de La Fontaine, écrit par le fameux calligraphe Jarry en 1658. Nous avons fait imprimer ce manuscrit en janvier 1825, à cinquante exemplaires, d'après une copie exacte que nous avons acquise à la vente de M. Chardin en février 1824.

pas de ce petit nombre, et je me serois contenté, monseigneur, de vous révérer au fond de mon ame, si le zèle que j'ai pour vous eût pu souffrir des bornes si étroites et garder un silence respectueux. Certes votre mérite nous réduit tous à la nécessité d'un choix bien difficile ; il est malaisé de s'en taire, et l'on ne sauroit en parler assez dignement. Car, quand je dirai que l'état ne se peut passer de vos soins, et que les ministres de plus d'un règne n'ont point acquis une expérience si consommée que la vôtre ; quand je dirai que vous estimez nos veilles, et que c'est une marque à laquelle on a toujours reconnu les grands hommes ; quand je parlerai de votre générosité sans exemple, de la grandeur de tous vos sentiments, de cette modestie qui nous charme ; enfin quand j'avouerai que votre esprit est infiniment élevé, et qu'avec cela j'avouerai encore que votre ame l'est davantage que votre esprit, ce seront quelques traits de vous à la vérité, mais ce ne sera point ce grand nombre de rares qualités qui vous fait admirer de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans la France. Et non seulement, monseigneur, vous attirez leur admiration, vous les contraignez même par une douce violence de vous aimer. On ne l'a que trop remarqué pendant cet extrême péril dont vous ne faites que de sortir : vous savez bien qu'ils vous regardent comme le héros destiné pour vaincre la dureté de notre siècle et le mépris de tous les beaux arts. Les muses, qui commençoient à se consoler de la mort d'Armand par l'estime que vous faites d'elles, en vous voyant malade, se voyoient sur le point de perdre encore une fois leurs amours ; elles se condamnoient déja à une solitude perpétuelle, et la gloire, avec tous ses charmes, alloit devenir une chose indifférente à ceux d'entre nous qui en ont toujours été les plus amoureux. Le ciel nous a garantis du malheur qui nous menaçoit : agréez, monseigneur, que je vous en témoigne ma joie en vous offrant mon dernier ouvrage. Ce sont les amours de Vénus et d'Adonis, c'est la fin malheureuse de ce beau chasseur, sur le tombeau duquel on a vu toutes les dames grecques pleurer, et que la divine mère d'Amour a regretté pendant tout le temps du paganisme, elle qui n'avoit pas accoutumé de jeter des larmes pour la perte de ses amants. Si la matière vous en semble assez belle, et que je sois assez heureux pour obtenir quelques moments de votre loisir, ne jugez pas de moi par le mérite de mon ouvrage, mais par le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE[1],

EN LUI DÉDIANT UN RECUEIL QUI A POUR TITRE :

Fables nouvelles et autres poésies,

IMPRIMÉ A PARIS EN 1671.

MONSEIGNEUR,

Ces dernières fables, et les autres pièces que j'y ai jointes, sont un tribut dont je m'acquitte envers votre altesse. Car, sans dire que vous êtes maître de mon loisir et de tous les moments de ma vie, puisqu'ils appartiennent à l'auguste et sage princesse[2] qui vous a cru digne de posséder l'héritière de ses vertus[3], vous avez reçu mes premiers respects d'une manière si obligeante que je me suis moi-même donné à vous avant que de vous dédier ces ouvrages. Ni le livre ni la personne ne sont des dons qui doivent être considérés. C'est en quoi je me loue davantage de votre accueil ; il m'a fait l'honneur de me demander une chose de peu de prix ; je la lui ai accordée dès l'abord : vous exercez sur les cœurs une violence à laquelle il est impossible de résister. Ce témoignage vous sera rendu par des bouches plus éloquentes que n'est la

[1] Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, né le 7 août 1650, mourut à Paris, de la petite-vérole, le 3 juillet 1671, à l'âge de vingt-un ans ; ou trois mois après la publication du volume que La Fontaine lui avoit dédié, et dont le privilége porte qu'il fut achevé d'imprimer pour la première fois le 12 mars 1671. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8o, p. 206.

[2] Marguerite de Lorraine de Vaudemont, alors duchesse douairière d'Orléans, et mère de la duchesse de Guise.

[3] Mademoiselle d'Alençon. Voyez, pour ce qui la concerne, ci-dessus, p. 576, et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1824, in-8o, p. 156.

mienne : je ne fais pas même de doute que vous n'occupiez un jour toutes celles de la Renommée ; elle en attend les occasions avec une impatience qui marque bien ce que vos belles qualités et votre naissance lui ont promis : pendant que les astres les lui préparent, permettez que je touche légèrement aux prémices de votre gloire. Le Parnasse fait peu de dons qui ne soient accompagnés de cet encens que les dieux préfèrent à la richesse des temples et des offrandes. Votre altesse le connoîtra dans la suite de ses années mieux que personne ne l'a connu ; et je vous tiendrois malheureux si, vous devant être si familier, il ne vous étoit pas agréable.

Oui, monseigneur, je le répète encore une fois, il n'y a sorte de louanges où vous ne puissiez aspirer : la grandeur et le haut mérite vous environnent de toutes parts, soit que vous portiez les yeux sur vous-même, soit que vous les détourniez sur la longue suite de ces héros dont vous descendez, et qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes. L'un arrête les desseins et les légions d'un grand empereur ; et par son bel ordre, par sa conduite, par son courage, malgré les attaques de cent mille combattants, il conserve deux ou trois provinces, avec une ville impériale ; ville que l'on tenoit pour perdue, et qui, dès les premiers jours de son siége, étoit menacée d'une disette de toute chose. L'autre remet sous la puissance des lis la plus importante place de nos frontières, faisant en sept jours une conquête qui avoit coûté des années à nos anciens ennemis, et qui s'étoit affermie entre leurs mains par une possession de près de trois siècles. Un autre rassemble en lui ce que la prudence humaine, la piété, les vertus morales et politiques ont de précieux : et tous se rendant maîtres des cœurs par cent qualités agréables et bienfaisantes, ce qui est l'empire du monde le plus souhaitable, ils sont nés encore avec une certaine éloquence par laquelle ils règnent sur les esprits. La fortune les a fait courir quelquefois dans la carrière de l'adversité : cette volage et perfide amie leur a pu ravir des dignités et des biens ; mais il n'a jamais été en son pouvoir de leur ôter la valeur, la fermeté d'ame, ni l'accortise, ni enfin tous ces autres dons que vous tenez d'eux, et qui sont plus votre patrimoine que le nom même que vous portez. Tout le monde avoue, monseigneur, que vous êtes digne de le porter. Votre altesse n'a pas manqué d'en donner des preuves aussitôt que l'occasion s'en est présentée. On n'a jamais remarqué plus d'amour de gloire, ni moins de crainte pour le péril en une si grande jeunesse[1]. Ce que je dis a paru aux yeux d'un monarque qui connoît par lui le véritable mérite. L'envie de répondre aux faveurs de son alliance, pour laquelle les maîtres de l'Europe soupirent tous, l'émulation et l'exemple de vos ancêtres, mais plus que ces choses, le témoignage de notre prince, tout cela, dis-je, vous servira d'aiguillon pour courir aux actions héroïques. Après que j'aurai loué les charmes de votre personne, cette civilité engageante, et qui ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, ces manières si gracieuses, je louerai en vous les semences de la vertu, ou plutôt j'en louerai des fruits abondants, pour peu que le ciel accorde de terme à mes jours et me donne de loisir de vous témoigner avec combien de zèle je suis, etc.

A MONSEIGNEUR

LE PROCUREUR-GÉNÉRAL DU PARLEMENT,

EN LUI DÉDIANT DEUX VOLUMES INTITULÉS :

Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,

EN 1685.

Harlay[2], favori de Thémis,
Agréez ce recueil, œuvre de deux amis ;
L'un a pour protecteur le démon du Parnasse,
L'autre de la tribune étale tous les traits :

[1] Ce n'étoit pas une vaine flatterie. Le duc de Guise, à l'âge de dix-huit ans, avoit suivi Louis XIV à la conquête de la Franche-Comté, et y avoit donné des preuves d'un courage à toute épreuve.

[2] Achille III de Harlay, petit-neveu d'Achille 1er de Harlay, qui, du temps de la Ligue, résista avec tant de noblesse et de courage aux factieux. Achille III de Harlay, après avoir été procureur-général au parlement de Paris, en fut nommé le président le 18 novembre 1689. Il se démit de sa place en 1707, et mourut le 23 juillet 1712, à l'âge de soixante-treize ans. On trouvera des détails sur ce qui le concerne dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 381.

Donnez-leur chez vous quelque place,
Qui les distingue pour jamais.
Ils vous présentent leur ouvrage :
Je me suis chargé de l'hommage;
Iris[1] m'en a l'ordre prescrit.
Voici ses propres mots, si j'ai bonne mémoire :
« Acanthe, le public à vos vers applaudit;
C'est quelque chose: mais la gloire
Ne compte pas toujours les voix;
Elle les pèse quelquefois.
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre.
Veuille Phébus et Jupiter
Qu'il trouve en vous un peu de l'air
Des anciens qu'il idolâtre!
Vous pourrez en passant louer, m'a-t-elle dit,
La finesse de son esprit
Et la sagesse de son ame;
Mais, en passant, je vous le dis. »

Cette Iris, Harlay, c'est la dame
A qui j'ai deux temples bâtis,
L'un dans mon cœur, l'autre en mon livre:
Puisse le dernier assez vivre
Pour mériter que l'univers
Dise un jour, en voyant mes vers:
Cette œuvre est de belle structure!
Qu'en pensoit Harlay? car on sait
Que l'art, aidé de la nature,
Avoit rendu son goût parfait.

J'aurois ici lieu de m'étendre;
Mais que serviroit-il? vous vous armez le cœur
Contre tous les appas d'un propos enchanteur :
L'éloge qui pourroit par ses traits vous surprendre
Seroit d'un habile orateur.
Cicéron, Platon, Démosthènes,
Ornements de Rome et d'Athènes,
N'en viendroient pas à bout. Platon par ses douceurs
Vous pourroit amuser un moment, je l'avoue;
C'est le plus grand des amuseurs.
Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs.
L'ennemi de Philippe[2] est semblable au tonnerre;
Il frappe, il surprend, il atterre:
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
Vous avez avec lui ce point-là de commun.
Le privilége est beau, d'autant plus qu'il est rare :
Pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare,
Cette fille du ciel ne bouge de chez vous;
Elle y plaça son temple avec sa sœur Astrée:
La crainte et le respect ont forgé les verrous
De cette demeure sacrée.
Non qu'on n'y puisse entrer ainsi que chez les dieux
Au moindre des mortels la porte en est ouverte;
Nos vœux y sont ouïs, notre plainte soufferte:
L'équité sort toujours contente de ces lieux.
Que si la passion où l'intérêt nous plonge
Fait que quelque client y mène le mensonge,
Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,
De quelque adresse qu'il se pique[1].
Souffrez ces vérités; et dans vos soins divers
Quittez un peu la république
Pour notre prose et pour nos vers.

Ce n'est pas assez, monseigneur, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume sans poésies (et c'en est le plus digne de vous être offert), j'ai cru que je vous devois confirmer ses hommages en sa langue qui lui convint. Je vous offre donc encore une fois les traductions de mon ami, au nom de leur auteur et au mien : car je dispose de ce qui est à lui, comme s'il étoit à moi-même. Il ne s'agit pas ici seulement des suffrages que vous nous pouvez procurer à l'un et à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuser sans injustice à des chefs-d'œuvre de l'antiquité. De la façon que le traducteur les a rendus, il vous sera facile d'y remarquer trois différents caractères, tous trois si beaux qu'en tout l'empire de l'éloquence, lequel est d'une si grande étendue, il n'y en a point qu'on leur puisse comparer. Ils méritent également que l'on les admire; et c'est ce qui me semble de merveilleux, quoiqu'on sache que l'éloquence a trouvé le secret de plaire sous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas assez : Platon, Démosthènes et Cicéron, vont bien au-delà; ils enlèveront toujours les esprits, bien que ces grands hommes n'aient pas chez nous les avantages qu'ils avoient en ces heureux siècles où ils ont vécu, et quoique peut-être le goût du nôtre soit différent. De déterminer précisément qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas possible : y a-t-il quelqu'un d'assez hardi pour juger entre eux de la préférence? Vous protégerez, je l'es-

[1] Madame de La Sablière. Elle engagea notre poëte à dédier ce volume au procureur-général, qui s'étoit montré le bienfaiteur de La Fontaine en se chargeant de son fils.

[2] Le second volume du recueil contenoit la traduction des trois Philippiques de Démosthène, une oraison de Cicéron contre Verrès, et des dialogues de Platon.

[1] « Harlay, dit Saint-Simon (*Mémoires*, t. X, p. 73 et suiv.), étoit un petit homme à visage à losange, le nez grand et aquilin, des yeux de vautour qui sembloient dévorer les objets et percer les murailles. »

point, le travail de mon ami en faveur s trois grands noms et à cause de son mé- articulier. Je vous demande la même grace mes ouvrages. Vous ne nous refuserez uelques moments d'application après que aurez rempli vos devoirs pour les intérêts majesté et de la justice. Jamais la dignité que vous exercez n'a été le commun lien de ces deux puissances avec plus d'utilité pour le public, ni plus de sujet de satisfaction pour le prince. Cette matière est si ample, et vous fuyez les éloges avec tant de soin, que je ne m'engagerai point dans le vôtre, et me contenterai de vous assurer que je suis, etc.

LETTRES DE LA FONTAINE

A SA FEMME.

A MADAME DE LA FONTAINE[1].

RELATION

D'UN VOYAGE DE PARIS EN LIMOUSIN, EN 1663.

LETTRE I.

A Clamart, ce 25 août 1663.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût : c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne seroit pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. C'est un fonds bien épuisé. Vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les savez; il s'en fait peu de nouveaux, et, parmi ce peu, tous ne sont pas bons : ainsi vous demeurerez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous seroit, si en badinant je vous avois accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis[1]. M. le lieutenant-criminel en usa généreusement, libéralement, royalement : il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des Orfévres, la cour du Palais, et le Palais même, à Limoges, la chose ne se seroit pas autrement passée. Enfin ce n'étoit chez nous que processions de gens abattus et tombés des nues. Avec tout cela je ne pleurai point; ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire.

La fantaisie de voyager m'étoit entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si

[1] Marie Héricart, fille de Louis Héricart, lieutenant-criminel à La Ferté-Milon, et d'Agnès Petit, épousa La Fontaine au mois de novembre 1647; du moins leur contrat de mariage est daté du 10 novembre 1647. Le père de Marie Héricart avoit épousé Agnès Petit le 19 mai 1628, et étoit mort le 25 novembre 1631. Marie Héricart survécut treize ans à La Fontaine, et mourut le 9 novembre 1709, à Château-Thierry, âgée de soixante-dix-sept ans selon son acte mortuaire. Si cette énonciation est exacte, elle seroit née en 1632, et avoit trente-un ans lorsque La Fontaine lui adressoit ces lettres. Elle n'auroit eu que quinze ans lors de son mariage; et ce calcul s'accorde bien avec une lettre de La Fontaine que l'on trouve ci-après, laquelle nous apprend qu'en 1656 elle n'avoit pas encore vingt-cinq ans.

[1] Par suite des persécutions dirigées contre Fouquet, Jannart, son ami et son substitut dans la charge de procureur au parlement, fut exilé à Limoges, où la femme de Fouquet avoit aussi été reléguée. Un valet-de-pied du roi, nommé Châteauneuf, eut ordre d'accompagner Jannart jusqu'à Limoges. La Fontaine le suivit dans son exil. Jannart avoit épousé Marie Héricart, tante de madame de La Fontaine, et ce fut lui qui avoit fait connoître notre poëte à Fouquet. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 15 et p. 107.

ıse eu des pressentiments de l'ordre du roi. avoit plus de quinze jours que je ne parlois tre chose que d'aller tantôt à Saint-Cloud, ôt à Charonne, et j'étois honteux d'avoir vécu sans rien voir. Cela ne me sera plus ·oché, grace à Dieu. On nous a dit, entre es merveilles, que beaucoup de Limous de la première bourgeoisie portent des ›erons de drap rose-sèche sur des cales [1] de urs noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaɔns qui couvre une jolie tête, je pourrai amuser en passant et par curiosité seulet.

uoi qu'il en soit, j'ai tout-à-fait bonne opiı de notre voyage : nous avons déja fait trois ɜs sans aucun mauvais accident, sinon que ɛe de M. Jannart s'est rompue; mais, me nous sommes gens à profiter de tous malheurs, nous avons trouvé qu'aussi bien étoit trop longue, et l'embarrassoit. Préement nous sommes à Clamart, au-dessous ;ette fameuse montagne cù est situé Meu-; là nous devons nous rafraîchir deux ou ; jours. En vérité c'est un plaisir que de ıger; on rencontre toujours quelque chose ·emarquable. Vous ne sauriez croire comest excellent le beurre que nous mangeons; ıe suis souhaité vingt fois de pareilles va-;, un pareil herbage, des eaux pareilles, ɛ qui s'ensuit, hormis la batteuse, qui est ›eu vieille. Le jardin de madame C. mérite i d'avoir place dans cette histoire; il a beau-› d'endroits fort champêtres, et c'est ce j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ⁄ous ne l'avez pas vu; si vous l'avez vu, ·enez-vous de ces deux terrasses que le parɛ a en face et à la main gauche, et des rangs :hênes et de châtaigniers qui les bordent : ıe trompe bien si cela n'est beau. Souvenez-; aussi de ce bois qui paroît en l'enfoncet, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix es : les arbres n'en sont pas si vieux, à la vérité; mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du village, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche me plaisent encore; elles ont cela de particulier, que ce qui les borne est ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de paume; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de gazon, et a le fond relevé de huit ou dix marches : il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en sera là le patron.

Deux châtaigniers dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines,
Vous contentiez nos aïeux
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi sert tant de dépense?
Les grands ont beau s'en vanter :
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter!

Nonobstant ces moralités, j'ai conseillé à madame C. de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet-de-pied du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recomman-

[1] ıci la définition qui est donnée du mot *cale* dans la pre- : édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, in-folio, t. I. p. 85 : « Il signifie une espèce de bonnet et :oiffure de tête pour les femmes de fort basse condition; il t dire aussi les femmes mêmes qui portent cette sorte de net. *Il n'y avoit que des cales, toutes les cales étoient* » On ne trouve plus ce mot, sous aucune de ces deux si- ations, dans la cinquième et dernière édition du Dictionde l'Académie françoise.

dations à notre marmot [1], et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon [2] pour le faire jouer et pour lui tenir compagnie.

II. — A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

A Amboise, ce 30 août 1663.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire; il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi: je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir.

Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Madame C. et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures; et pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, la prose, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le curé étoit ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carrosse passât: le valet-de-pied y étoit; point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand qui ne disoit mot, et un notaire qui chantoit toujours, et qui chantoit très mal: il reportoit en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes il y avoit une Poitevine qui se qualifioit comtesse; elle paroissoit assez jeune et de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom, et venoit de plaider en séparation contre son mari: toutes qualités de bon augure, et j'y eusse trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée; mais sans elle rien ne me touche; c'est, à mon avis, le principal point: je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons eue jusqu'au Port-de-Pilles. Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup davantage si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il vouloit regagner le temps qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce MONTLÉRY qu'il faut dire, ou MONTLEHÉRY? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long. Montléry donc ou Montlehéry [1], comme vous voudrez, étoit jadis une forteresse que les Anglois, lorsqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir sur une colline assez élevée [2]. Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans; ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté: il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures angloises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris par votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres: pour moi, je n'en ai rien vu; le cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres [3], petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres [4].

Nous y dînâmes. Après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux: je n'en dirai mot, ce seroit une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessis-Pâté [5], et traversâmes ensuite la vallée de Cu-

[1] Notre poëte parle ici de son fils Charles de La Fontaine, qui avoit alors dix ans, étant né le 8 octobre 1653. Il se maria en 1702 à une demoiselle du Tremblay, et mourut en 1722.

[2] C'est-à-dire une petite fille. Le chaperon étoit un ornement de la coiffure des femmes.

[1] L'usage a fait prévaloir *Montlhéry*: mais le véritable nom est *Montlehéry*, de *Mons-Letherici*, qui est celui qu'on trouve dans les anciens titres. Voyez sur ce lieu notre note sur les *Nouvelles OEuvres diverses de La Fontaine*, 1820, in-8°, p. [illegible]

[2] C'est une erreur: ce fut un nommé Thibaud, surnommé *Fils Étoupe*, à cause de ses blonds cheveux, qui en 1015 fit bâtir la forteresse de *Montlhéry*. Ce Thibaud étoit forestier du roi Robert.

[3] *Châtres* se nomme aujourd'hui *Arpajon*. Les terres et seigneuries de *Châtres* ou *Chastres-sous-Montlhéry*, de *La Bretonnière*, et de *Saint-Germain*, toutes trois contiguës, furent réunies et érigées en marquisat sous le nom d'Arpajon, par lettres-patentes d'avril 1720; et il fut en même temps décidé que la ville de Châtres se nommeroit Arpajon.

[4] C'est-à-dire l'un de nos grands-maîtres des eaux et forêts. La Fontaine étoit maître des eaux et forêts.

[5] La mémoire du bon La Fontaine le servoit ici très mal. Il brouilloit fort la géographie de son voyage. Puisqu'il dit

catrix, après avoir monté celle de Tréfou [1]; car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou, que je ne frémisse.

C'est un passage dangereux;
Un lieu pour les voleurs d'embûche et de retraite;
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre: en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe; ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille [2]: cela n'est pas bien; il mériteroit qu'on le brûlât.

République de loups, asile de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde?
Tu favorises les méchants
Par ton ombre épaisse et profonde.

Châtres ou Arpajon. Il avoit déja dépassé le Plessis-Pâté, autrement dit le Plessis-d'Argouges.

[1] Torfou est le vrai nom de ce lieu. Ce nom, dans d'anciens titres qui remontent à Philippe-Auguste, est en latin *Tortefagus*. La plaine de Torfou étoit autrefois une forêt dont Martin Franc, poëte françois sous Charles VII, fait mention lorsqu'il parle du concours aux fêtes des Pays-Bas:

> Là tu verras des gens dix mille,
> Plus qu'en la forêt de *Torfols*,
> Qui servent par sales, par villes,
> A ton dieu le prince des fols.

[2] Ce lieu étoit devenu célèbre par les meurtres et les vols que deux gardes-chasse de madame la maréchale de Bassompierre y avoient commis quinze à vingt ans auparavant. Alors la grande route approchoit tout-à-fait de Torfou. Le chemin dans la vallée, avant que l'on aperçût le village, étoit aussi plus étroit qu'aujourd'hui. Les deux gardes avoient pratiqué sous une roche une espèce de cave qui leur servoit de retraite. Là ils avoient des habits de différents ordres religieux, et aussi des livrées les plus distinguées: par ce moyen ils changeoient de forme et de figure à toutes les heures du jour; et à la faveur de ces déguisements, répétés plusieurs fois, ils se répandoient le long du grand chemin, et ne faisoient point de quartier à ceux qui tomboient entre leurs mains. Ils furent enfin découverts, arrêtés, et condamnés à être rompus vifs: ce qui fut exécuté, dit-on, au bas de la vallée; au moins leurs corps y furent exposés long-temps sur la route. (Voyez l'*Histoire du diocèse de Paris*, par l'abbé Le Bœuf, t. XI, p. 20.)

Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le desir de voir, fait sortir de sa terre.
En combien de façons, hélas! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre!
Puisse le feu du ciel désoler ton enceinte!
Jamais celui d'amour ne s'y fasse sentir,
Ni ne s'y laisse amortir!
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane, et d'Aminte,
On ne trouve chez toi que vilains bûcherons,
Charbonniers noirs comme démons,
Qui t'accommodent de manière
Que tu sois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un cimetière!

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Étampes, quelques monuments de nos guerres: ce ne sont pas les plus riches que j'aie vus; j'y trouvai beaucoup de gothique; aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon s'il en fut jamais [1].

Il nous laisse ces monuments
Pour marque de nos mouvements.
Quand Turenne assiégea Tavanne [2],
Turenne fit ce que la cour lui dit,
Tavanne non; car il se défendit,
Et joua de sa sarbacane [3].
Beaucoup de sang françois fut alors répandu.
On perd des deux côtés dans la guerre civile:
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Étampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés: il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le

[1] Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, l'armée des princes s'empara de la ville d'Étampes en 1652, malgré les habitants. Mais l'armée du roi assiégea aussitôt cette place: M. de Turenne et le maréchal Hocquincourt forcèrent d'abord les faubourgs, tuèrent plus de mille hommes des meilleures troupes de M. le prince, et firent plusieurs prisonniers; on en étoit au troisième jour du siége, lorsque l'arrivée du duc de Lorraine, qui parut aux environs de Paris à la tête de neuf mille hommes, fit changer de pensée.

[2] Jacques de Saulx, comte de Tavannes, mort en 1683, à soixante-trois ans. Il étoit attaché au prince de Condé, et le suivit dans toutes ses campagnes jusqu'en 1653, qu'il le quitta pour ne pas partager le commandement avec le prince de Tarente.

[3] C'est-à-dire Tavannes, qui commandoit dans Étampes, n'obéit point à la cour, tira sur les troupes du roi, et se défendit avec vigueur.

soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très beau sujet.

Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre comtesse en fut cause ; elle est de la religion [1], et nous montra un livre de du Moulin [2]. M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sais combien de bâtards ; les huguenots ne vont jamais à la messe ; enfin il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en enfer : car le purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Écriture, et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire ; pendant cela, le notaire chantoit toujours ; M. Jannart et moi nous endormîmes.

L'après-dînée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît sur la controverse, je demandai à notre comtesse inconnue s'il y avoit de belles personnes à Poitiers : elle nous en nomma quelques unes, entre autres une fille appelée Barigny, de condition médiocre, car son père n'étoit que tailleur ; mais, au reste, on ne pouvoit dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'étoit une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce qu'il en falloit, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux : si bien qu'à tout prendre il y avoit peu de chose à souhaiter ; car rien, c'est trop dire. Enfin non seulement les astres de la province, mais ceux de la cour lui devoient céder, jusque-là que dans un bal où étoit le roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant ; les plus grands soleils ne parurent auprès que de simples étoiles. Outre cela elle savoit les romans, et ne manquoit pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un gentilhomme, appelé Miravaux, en avoit été passionnément amoureux, et vouloit l'épouser à toute force : les parents du gentilhomme s'y opposèrent ; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Cloto ne se fût mise de la partie : l'amant mourut à l'armée, où il commandoit un régiment. Les dernières actions de sa vie et ses derniers soupirs ne furent que pour sa maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son testament, outre quantité de meubles et de nippes de conséquence, qu'il lui avoit donnés dès auparavant. A la nouvelle de cette mort, mademoiselle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables [1], protesta qu'elle se laisseroit mourir tôt ou tard ; et en attendant recueillit le legs que son amant lui avoit fait. Procès pour cela au présidial de Poitiers ; appel à la cour. Mais qui ne préfèreroit une belle à des héritiers? Les juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la dame fut contesté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines. Il y a, dit-on, sacrement entre eux ; mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience? Ceux qui en ont amené l'usage n'étoient pas niais. On est fille et femme tout à-la-fois ; le mari se comporte en galant : tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer ; les parents ne font point les diables, toute chose vient en son temps ; et, s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au juge ni à l'évêque. Voilà l'histoire de la Barigny.

Ces aventures nous divertirent de telle sorte, que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque aperçus : il sembloit même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que nous ; car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'étoit pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'étoit tellement paré, que M. de Châ-

[1] C'est-à-dire protestante. C'étoit la phrase d'usage.

[2] Pierre du Moulin, fameux théologien de la religion réformée, né le 18 octobre 1568, mort à Sedan le 10 mars 1658. Il a laissé soixante-quinze ouvrages sur différents sujets de théologie.

[1] Les plus propres à émouvoir la pitié. Jean-Jacques Rousseau a encore employé ce mot dans ce sens dans la *Nouvelle Héloïse* ; ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle qu'il a cessé d'être pris en bonne part, et qu'on s'en est servi uniquement pour exprimer le mépris.

teauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même moyen, je vis la Pucelle; mais, ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone : l'infante Gradafillée en vaut dix comme elle; et, si ce n'étoit que M. Chapelain est son chroniqueur[1], je ne sais si j'en ferois mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus longtemps que je n'aurois fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle[2].

Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi et à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire
Que d'être pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières
Que de ses vastes carrières
Phébus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris, l'horizon très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être. Si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on diroit que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles : les unes montent, les autres descendent; et, comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres; c'est ce qui fait une de ses beautés : en effet, ce seroit dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi tout entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes; et, à mon avis, cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuierois : c'en est déja trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont est fort laid, le reste assez beau; des rues spacieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart; mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Sainte-Croix[1].

Enfin notre compagnie, qui s'étoit dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venue, chevaliers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies; puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser. Et sur ce le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

III. — A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

Richelieu, ce 3 septembre 1663.

Autant que la Beauce m'avoit semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays pour très peu de chose; car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie[2]. Je crois que les niaises coûtent davantage.

[1] Jean Chapelain, né le 4 décembre 1595, mort le 22 février 1674, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Son poëme de la *Pucelle* parut en 1656, et avoit une grande célébrité avant d'avoir été publié.

[2] Ce monument avoit été élevé par la piété et la reconnoissance de Charles VII, en 1458 : mais en 1567, pendant les troubles religieux, toutes les figures en furent brisées, à l'exception de celle du roi; elles ont été refondues en 1571. Ce monument, successivement enlevé, replacé, et réparé à différentes époques, a été détruit en 1793. Alors la figure de la Pucelle faite par le premier sculpteur ne s'y trouvoit plus, et on en avoit sculpté une autre. Mais il n'est pas même probable que la figure primitive fût celle de la Pucelle. Voyez ce que nous disons à ce sujet dans une note de notre article *Jeanne d'Arc*, t. XXI, p. 517 de la *Biographie universelle*.

[1] C'est la cathédrale : elle fut rebâtie par Henri IV, qui y mit la première pierre le 18 avril 1601; le clocher ne fut terminé que vers l'époque à laquelle La Fontaine écrivit cette lettre.

[2] La Fontaine fait ici allusion au proverbe relatif aux habitants de la *Sologne*, qui passent pour avoir d'autant plus d'in-

Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aie ouï dire. Louis XI y est enterré: on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins: ce seroient quatre anges, et ce pourroient être quatre amours, si on ne leur avoit point arraché les ailes[1]. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

Je lui trouvai la mine d'un matois:
Aussi l'étoit ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourroit être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses Heures et son chapelet, et autres menus ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, et sa Notre-Dame; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prevôt Tristan: le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner; et, m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit: un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à Saint-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies; ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pélerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Dié n'est qu'un bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de Châteauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différent de Potrot et de la dame de Nouaillé. Les gens de Potrot et ceux de la dame de Nouaillé ayant mis, pendant la foire de Niort, les hardes de leur maître et de leur maîtresse en même hôtellerie et sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit: Je coucherai dans ce lit-là. Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la dame de Nouaillé; mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur et pour ne se pas céder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière: la comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher; je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse: tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin, qu'il n'étoit quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourroit trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne[1]. Cette église paroît fort grande[2], et n'est cachée d'aucunes maisons; enfin elle répond tout-à-fait bien au logis du prince. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse.

telligence qu'ils en font paroître moins. *Niais de Sologne, qui ne se trompe qu'à son profit.*

[1] Le chapitre étoit composé d'un doyen et de dix chanoines. Louis XI avoit fait rebâtir l'église de Cléry, et voulut y être inhumé: elle étoit dédiée à Notre-Dame. Non seulement le peuple de Cléry et des environs, mais ceux des provinces les plus éloignées, avoient la plus grande dévotion à une image de la sainte Vierge de cette église, où il s'est fait, dit-on, un grand nombre de miracles.

[1] Il faut écrire *Saint-Solenne*, et non pas *Sainte-Solenne*, comme La Fontaine. Saint Solenne étoit évêque de Chartres, et on peut lire dans Grégoire de Tours et ailleurs ce qui le concerne. (*Gregor. Turonens. De gloria confess. Sigebert.* in *cronic. ad an.* 450. *Gallia Christiana*, t. VIII, p. 1095.)

[2] Cette église n'est plus telle que La Fontaine la vit. Un violent orage la renversa de fond en comble dans la nuit du 5 au 6 juin 1678, à la réserve de la tour, de deux piliers, et de quelques chapelles sur les ailes.

ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beauce et du Limousin.

La Beauce avoit jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,
Qui vouloient marcher à leur aise,
Se plaignit, et fit la mauvaise;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tout d'une voix,
Une fois, deux fois, et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, et remonter encor.
Quoi! toujours mont et jamais plaine!
Faites-nous avoir triple baleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
Oh! oh! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins! et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez!
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules.
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace;
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens :
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en alloit les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : Épargnons la Touraine
Et le Blésois; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin[1] :
Mettons-les dans le Limousin.

Ceux de Blois comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leur charge. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait.

Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. Ce que je vous assure être fort vrai est que M. de Châteauneuf et moi nous déjeunâmes très bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers[1]. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer[2] : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre : l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François Ier, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérois comme une relique : en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince. Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison : jamais règne ne fut plus doux, plus tranquille, ni plus heureux que l'a été le sien; et en vérité de semblables princes devroient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir[3]. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenoit, pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeuner largement, puis nous fit partir.

Tant que la journée dura nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : sur-tout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et re-

[1] En 1635, Louis XIII donna le Blésois pour apanage à son frère le duc d'Orléans.

[1] Les premiers comtes de Blois des maisons de Champagne et de Châtillon avoient bâti la partie occidentale, mais il n'en restoit plus qu'une grosse tour lorsque La Fontaine écrivoit. Gaston, en 1635, avoit fait démolir cette partie pour la reconstruire à neuf. Notre poëte vit la façade qui regarde l'orient et celle qui fait face au midi, qui avoient été bâties par Louis XII, et la façade septentrionale qu'avoit fait construire François 1er. Voyez l'*Histoire de Blois*, par J. Bernier, 1682, in-4°, p. 11 et 17.

[2] Il ne l'a point achevé. Mansard en avoit fait les plans. On y travailla pendant trois ans. (*Idem*).

[3] Jean-Baptiste-Gaston de France, duc d'Orléans, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, naquit à Fontainebleau le 25 avril 1608, et mourut à Blois le 2 février 1660. Prince pusillanime, qui eut des qualités aimables et des vertus privées.

tient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurois dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix; mais, de part et d'autre, coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois; mais, en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque reine, quelque amazone,
Quelque nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher?
Ces origines sont communes;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters et les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivoient
Toutes les belles qu'ils trouvoient.
Laissons là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire étoit ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravageroit mille moissons fertiles,
Engloutiroit des bourgs, feroit flotter des villes,
Détruiroit tout en une nuit :
Il ne faudroit qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'étoit une levée
Qu'on entretient soigneusement.
Dès-lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout-à-l'heure :
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on y touche incessamment;
Et pour cet entretènement,
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs, et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'ame encore tout émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés;
Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais coteaux enchantés;
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré;
C'est la fille d'Amphitrite;
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire, et les bords,
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose; c'est que, l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir : il ne me resta ni curiosité ni desir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet que ce Richelieu; j'en ai daté ma troisième lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez; il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes! je prétends les surpasser tous, et que vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

IV. — A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

A Châtellerault, ce 5 septembre 1663.

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause. Vous saurez sans plus que devers la ville il est situé sur un roc, et paroît extrêmement haut. Vers

la campagne, le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on ne parle pas assez selon mon avis; car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces: or le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paroisse de liaison? De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable[1].

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf auroit été
Plus ancien qu'un patriarche.
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais su tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes, par où l'on descend jusqu'au pied du château, si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes rois[2]; et véritablement c'étoit un berceau d'une matière assez solide, et qui n'étoit pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien qui l'arrête; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues[3] : du reste on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire; car cette rivière passe à Amboise.

De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut[1]. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisoit n'avoit pas la clef : au défaut, je fus long-temps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la description; mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nonpareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grace,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement
Ce seroit attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie; et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite. J'en suis très fâché; non pas que les rivières nous aient manqué dans notre voyage.

Depuis ce lieu jusques au Limousin,
Nous en avons passé quatre en chemin,
De fort bon compte, au moins qu'il m'en souvienne :
L'Indre et le Cher, et la Creuse et la Vienne.
Ce ne sont pas simples ruisseaux :
Non, non, la carte nous les nomme.
Ceux qui sont péris sous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes ce fut l'Indre[2]. Après l'avoir passée, nous trouvâmes

[1] On crut long-temps que ce bois étoit naturel; mais l'illusion qu'on s'étoit faite cessa après que Philippe de France, duc d'Anjou et roi d'Espagne, passant à Amboise sur la fin de 1700, accompagné des princes ses frères, eut examiné et fait examiner, de concert avec eux, ce dont il étoit question. On reconnut alors que ce bois de cerf étoit fait de main d'homme, aussi bien qu'un os du cou et quelques côtes du même animal.

[2] Le roi Charles VIII étoit né à Amboise, et y mourut.

[3] Autre erreur géographique de notre poëte. La distance entre Amboise et Tours est de cinq lieues communes.

[1] Pour l'explication de ceci et de ce qui suit, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8o, p. 89; et la lettre de Fouquet que nous avons publiée le premier dans les *Nouvelles Œuvres diverses de La Fontaine*, 1820, in-8o, p. 164, et qui a été depuis imprimée de nouveau à tort, comme inédite, dans l'ouvrage de M. Delort, intitulé *Mes voyages aux environs de Paris*, 1821, in-8o, t. I, p. 208.

[2] La Fontaine se trompe; la première rivière qu'il rencontra

au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros gusmanesques avoit fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendoit en derrière comme une queue de cheval. Non loin de là nous aperçûmes quelques Phyllis, je veux dire Phyllis d'Égypte, qui venoient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles des douégnas détestables à proportion, et qui nous regardoient avec autant de mépris que si elles eussent été belles et jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchoient ensuite; elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, et n'étoient anges, à bien parler, qu'en tant que les autres étoient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui véritablement étoient plus riches que ne sembloit le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistoit en une cape d'étoffe blanche; et sur la tête un petit chapeau à l'angloise de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, et ne daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres douégnas les suivoient, non moins laides que les précédentes; et la caravane étoit fermée par un cordelier. Le bagage marchoit en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme; puis quatre carrosses vides, et quelques valets à l'entour,

> Non sans écureuils et turquets [1],
> Ni, je pense, sans perroquets;

le tout escorté par M. de La Fourcade, garde-du-corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étoient. Comme ils suivoient notre route, et qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits

fut le Cher. Aussi, dans les vers précédents, pour suivre l'ordre géographique, il auroit dû dire :

> Le Cher et l'Indre, et la Creuse et la Vienne.

[1] Sorte de petits chiens.

qu'eux, et de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la comtesse.

Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels [1], et dîner le lendemain au Port-de-Pilles [2], où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parents, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carrosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieues, je n'avois garde de manquer de l'aller voir [3] : les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. de Châteauneuf, qui connoissoit le pays, s'offrit de m'accompagner : je le pris au mot; et ainsi votre oncle demeura seul, et alla coucher à Châtellerault, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin.

Le Port-de-Pilles est un lieu passant, et où l'on trouve toutes sortes de commodités, même incommodes : il s'y rencontre de méchants chevaux,

> Encore mal ferrés, et plus mal embouchés,
> Et très mal enharnachés.

Mais quoi! nous n'avions pas à choisir : tels qu'ils étoient, je les fais mettre en état,

> Laisse le pire, et sur le meilleur monte [4].

Pour plus d'assurance nous prîmes un guide, qu'il nous fallut mener en trousse l'un après l'autre, afin de gagner du temps. Avec cela nous

[1] Il y a quatre lieux nommés Montels en France, trois dans le département de l'Hérault, et un dans celui de l'Aveyron; mais je n'ai pu trouver aucun lieu de ce nom dans le pays que parcouroit La Fontaine. Je présume qu'il a voulu parler de *Montelan*, qui se trouvoit sur sa route, entre Amboise et le Port-de-Pilles. Louis XIV, se rendant à Saint-Jean-de-Luz, passa par Amboise, et ensuite par *Montelan*. Voyez le *Journal historique contenant la relation véritable et fidelle* (sic) *du voyage du roy et de son éminence pour le traité du mariage, etc.*, in-4o, 1659, troisième partie, p. 10.

[2] Le Port-de-Pilles est un petit hameau au passage de la Creuse, qui dépend de la commune des Ormes-de-Saint-Martin, au midi, quoiqu'il soit plus près de Lasselle, qui est au nord.

[3] Du Port-de-Pilles à Richelieu, qui est directement à l'ouest, on mesure sur la carte de Cassini (no 66) onze mille toises en ligne droite. Ainsi on doit compter par la route environ six lieues de poste.

[4] Vers de Marot, dans son *Épître au roy pour avoir été desrobé*. (*Épîtres*, 28, t. II, p. 94.)

n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choses les plus remarquables. J'avois promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire, aux zéphyrs une brebis blanche, et à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrois rencontrer dans le Limousin ; ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il suffira que je les paie en chansons ; car les bœufs du Limousin sont trop chers, et il y en a qui se vendent cent écus dans le pays.

Étant arrivés à Richelieu, nous commençâmes par le château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendoit en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures ; chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'ait pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bordeaux. Au défaut, il devoit choisir un autre endroit, et il en eut aussi la pensée ; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, et qui sont pourtant communes à tous les héros : témoin celle-là d'Alexandre-le-Grand, qui faisoit laisser où il passoit des mors et des brides plus grands qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étoient d'autres hommes, puisqu'ils se servoient de si grands chevaux. Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu, et les bois de ses avenues, qui étoient beaux, semblèrent à leur maître dignes d'un château plus somptueux que celui de son patrimoine ; et ce château attira la ville, comme le principal fait l'accessoire.

Enfin elle est, à mon avis,
Mal située et bien bâtie :
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Ce sont des bâtiments fort hauts ;
Leur aspect vous plairoit sans faute :
Les dedans ont quelques défauts ;
Le plus grand c'est qu'ils manquent d'hôte.

La plupart sont inhabités ;
Je ne vis personne en la rue :
Il m'en déplut ; j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit ;
Car elle est seule et des plus droites :
Que Dieu lui donne le crédit
De se voir un jour des cadettes !

Vous vous souviendrez bien et beau
Qu'à chaque bout est une place
Grande, carrée, et de niveau ;
Ce qui sans doute a bonne grace.

C'est aussi tout, mais c'est assez.
De savoir si la ville est forte,
Je m'en remets à ses fossés,
Murs, parapets, remparts, et porte.

Au reste, je ne vous saurois mieux dépeindre tous ces logis de même parure que par la place Royale : les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, et moins ajustés.

J'oubliois à vous marquer que ce sont des gens de finance et du conseil, secrétaires d'état, et autres personnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtiments par complaisance et pour lui faire leur cour. Les beaux esprits auroient suivi leurs exemples, si ce n'étoit qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture[1] : car d'ailleurs ils étoient tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand ministre. Voilà ce que j'avois à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, et pour ménager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.

[1] Voiture, dans sa lettre à Costart (t. I, p. 259 de ses *Œuvres*, édit. de 1677, lettre cxxv), dit : « Nous autres beaux esprits, « nous ne *sommes pas grands édificateurs*, et nous nous « fondons sur ces vers d'Horace :

« Ædificare casas, plaustello adjungere mures,
« Si quem delectet barbatum, insania verset. »
Lib. II, sat. III, v. 247.

V. — A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

A Limoges, ce 12 septembre 1663.

Je vous promis par le dernier ordinaire la description du château de Richelieu ; assez légèrement, pour ne vous en point mentir, et sans considérer mon peu de mémoire, ni la peine que cette entreprise me devoit donner. Pour la peine, je n'en parle point, et, tout mari que je suis, je la veux bien prendre : ce qui me retient, c'est le défaut de mémoire; pouvant dire la plupart du temps que je n'ai rien vu de ce que j'ai vu, tant je sais bien oublier les choses. Avec cela, je crois qu'il est bon de ne point passer par-dessus cet endroit de mon voyage sans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquitte, il y aura toujours à profiter ; et vous n'en vaudrez que mieux de savoir, sinon toute l'histoire de Richelieu, au moins quelques singularités qui ne me sont point échappées, parceque je m'y suis particulièrement arrêté. Ce ne sont peut-être pas les plus remarquables; mais que vous importe ? De l'humeur dont je vous connois, une galanterie sur ces matières vous plaira plus que tant d'observations savantes et curieuses. Ceux qui chercheront de ces observations savantes dans les lettres que je vous écris se tromperont fort. Vous savez mon ignorance en matière d'architecture, et que je n'ai rien dit de Vaux que sur des mémoires [1]. Le même avantage me manque pour Richelieu : véritablement, au lieu de cela, j'ai eu les avis de la concierge et ceux de M. de Châteauneuf; avec l'aide de Dieu et de ces personnes, j'en sortirai. Ne laissez pas de mettre la chose au pis; car il vaut mieux, ce me semble, être trompée de cette façon que de l'autre. En tous cas, vous aurez recours à ce que M. Desmarets a dit de cette maison : c'est un grand maître en fait de descriptions. Je me garderois bien de particulariser aucun des endroits où il a pris plaisir à s'étendre, si ce n'étoit que la manière dont je vous écris ces choses n'a rien de commun avec celle de ses *promenades* [1].

Nous arrivâmes donc à Richelieu par une avenue qui borde un côté du parc. Selon la vérité cette avenue peut avoir une demi-lieue, mais, à compter [2] selon l'impatience où j'étois, nous trouvâmes qu'elle avoit une bonne lieue tout au moins. Jamais préambule ne s'est rencontré si mal à propos, et ne m'a semblé si long. Enfin on se trouve en une place fort spacieuse: je ne me souviens pas bien de quelle figure elle est : demi-ronde ou demi-ovale, cela ne fait rien à l'histoire ; et pourvu que vous soyez avertie que c'est la principale entrée de cette maison, il suffit. Je ne me souviens pas non plus en quoi consistent la basse-cour, l'avant-cour, les arrière-cours, ni du nombre des pavillons et corps-de-logis du château, moins encore de leur structure. Ce détail m'est échappé; de quoi vous êtes femme encore une fois à ne pas vous soucier bien fort : c'est assez que le tout est d'une beauté, d'une magnificence, d'une grandeur, dignes de celui qui l'a fait bâtir. Les fossés sont larges et d'une eau très pure. Quand on a passé le pont levis, on trouve la porte gardée par deux dieux, Mars et Hercule. Je louai fort l'architecte de les avoir placés à ce poste-là; car, puisque Apollon servoit quelquefois de simple commis à son éminence, Mars et

[1] La Fontaine n'a point achevé cet ouvrage. Ce qu'il dit ici prouve qu'il ne l'avoit composé que sur la demande de Fouquet. Celui-ci avoit commencé, dès l'année 1640, à embellir sa terre de Vaux-le-Vicomte; mais c'est en 1653 seulement qu'il mit à exécution les plans qui en firent le lieu le plus magnifique de la France. (Voyez l'interrogatoire de Fouquet dans les *Conclusions de ses défenses*, 1668, in-18, p. 90). La Fontaine, dans l'avertissement du recueil intitulé *Fables nouvelles et autres poésies*, qui fut achevé d'imprimer en mai 1671, dit qu'il avoit entrepris la description de Vaux, il y a environ douze ans; ce qui nous reporte vers la fin de l'année 1658 pour l'époque à laquelle notre poëte commença cet ouvrage. Il dit lui-même qu'il y travailla trois ans : ce fut donc la disgrace de Fouquet qui l'empêcha de l'achever.

[1] La Fontaine désigne ici l'ouvrage intitulé *les Promenades de Richelieu, ou les Vertus chrétiennes*, par J. Desmarests; Paris, Henri Le Graz, 1653, petit in-8° de 63 pages. L'auteur de ce poëme est Jean Desmarests de Saint-Sorlin, devenu célèbre par son fanatisme religieux, ses paradoxes contre les anciens, sa comédie des *Visionnaires*, qui eut un grand succès, et son poëme de *Clovis*, que Boileau a tourné en ridicule. Desmarests naquit en 1595, et mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 28 octobre 1676. Il a composé quarante-trois ouvrages. Ses *Promenades de Richelieu* sont huit sermons en vers sur la foi, l'espérance, et la charité, etc. Le dernier chant seul est relatif à la description du château de Richelieu. Il existe une minutieuse description du château de Richelieu en prose et en vers, intitulée *le Château de Richelieu, ou l'Histoire des dieux et des héros de l'antiquité*, par M. Vignier; Saumur, chez Desbordes, 1676, in-8°. Mais La Fontaine ne pouvoit la connoître, puisqu'elle n'étoit pas imprimée lorsqu'il écrivoit cette lettre.

[2] VAR. La Fontaine a écrit *conter*.

Hercule pouvoient bien lui servir de suisses. Ils mériteroient que je m'arrêtasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avoit des choses encore plus singulières. Vous vous souviendrez sur-tout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une Renommée au sommet : c'est une déesse qui ne se plaît pas d'être enfermée, et qui s'aime mieux en cet endroit que si on lui avoit donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Même elle est en une posture
Toute prête à prendre l'essor;
Un pied dans l'air, à chaque main un cor,
Légère et déployant les ailes,
Comme allant porter les nouvelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal, duc, et demi-dieu :
Telle enfin qu'elle devoit être
Pour bien servir un si bon maître;
Car tant moins elle a de loisir,
Tant plus on lui fait de plaisir.

Cette figure est de bronze et fort estimée[1]. Aux deux côtés du frontispice que je décris, on a élevé, en manière de statues, de pyramides, si vous voulez, deux colonnes du corps desquelles sortent des bouts de navires. (Bouts de navires ne vous plaira guère, et peut-être aimeriez-vous mieux le terme de pointes ou celui de becs; choisissez le moins mauvais de ces trois mots-là : je doute fort que pas un soit propre; mais j'aime autant m'en servir que d'appeler cela colonnes rostrales.) Ce sont des restes d'amphithéâtre qu'on a rencontrés fort heureusement, n'y ayant rien qui convienne mieux à l'amirauté, laquelle celui qui a fait bâtir ce château joignoit à tant d'autres titres[2]. De dedans la cour, et sur le fronton de la même entrée, on voit trois petits Hercules, autant poupins et autant mignons que le peuvent être de petits Hercules; chacun d'eux garni de sa peau de lion et de sa massue[3] (cela ne vous fait-il point souvenir de ce saint Michel garni de son diable?) Le statuaire, en leur donnant la contenance du père, et en les proportionnant à sa taille, leur a aussi donné l'air d'enfants, ce qui rend la chose si agréable qu'en un besoin ils passeroient pour Jeux ou pour Ris, un peu membrus à la vérité. Tout ce frontispice est de l'ordonnance de Jacques Lemercier[1], et de part et d'autre un mur en terrasse qui découvre entièrement la maison, et par où il y a apparence que se communiquent deux pavillons qui sont aux deux bouts.

Si le reste du logis m'arrête à proportion de l'entrée, ce ne sera pas ici une lettre, mais un volume: qu'y feroit-on? il faut bien que j'emploie à quelque chose le loisir que le roi nous donne. Autour du château sont force bustes et force statues, la plupart antiques : comme vous pourriez dire des Jupiters et des Apollons, des Bacchus, des Mercures, et autres gens de pareille étoffe[2]; car, pour les dieux, je les connois bien, mais pour les héros et grands personnages, je n'y suis pas fort expert : même il me souvient qu'en regardant ces chefs-d'œuvre je pris Faustine pour Vénus (à laquelle des deux faut-il que je fasse réparation d'honneur?); et puisque nous sommes sur le chapitre de Vénus, il y en a quatre de bon compte[3] dans Richelieu, une entre autres divinement belle, et dont M. de Maucroix dit que Le Poussin[4] lui a fort parlé, jusqu'à la mettre au-dessus de celle de Médicis[5]. Parmi les autres statues qui ont là

[1] Elle étoit de Berthelot, ainsi qu'une statue en marbre blanc de Louis XIII, et se trouvoit en face de ce petit dôme, qui étoit d'ordre dorique. (Vignier, p. 10. Voyez aussi Desmarests, *Les Promenades de Richelieu*, ch. IV, p. 22, v. 21-22).

[2] Le cardinal de Richelieu étoit revêtu de la charge de grand-amiral. C'est par cette raison qu'on voit dans une des ailes du Palais-Royal, qu'occupe actuellement monseigneur le duc d'Orléans, des proues de vaisseaux sculptées, parceque cette aile faisoit partie de l'ancien *Palais-Cardinal*.

[3] « Du côté de ce petit dôme qui regarde la cour il y a deux « obélisques de marbre, et dans l'ouverture du dôme trois « petits Hercules de marbre, antiques et très beaux. » (Vignier, p. 10.)

[1] Jacques Lemercier fut un de nos plus grands architectes, et se rendit aussi estimable par son désintéressement que par ses talents. Il fut premier architecte du roi; et, après avoir construit la Sorbonne, le Palais-Cardinal, le Palais-Royal, l'église de l'Oratoire, l'église Saint-Roch à Paris, celle de l'Annonciade à Tours, l'église paroissiale et le château de Richelieu, et d'autres édifices encore, il mourut en 1660, dans un état voisin de la pauvreté.

[2] On peut en voir les détails dans Vignier, p. 15-34. Il donne la liste de plus de cent statues ou bustes antiques, et a fait sur chacun des vers qui sont au-dessous du médiocre.

[3] VAR. La Fontaine a encore écrit ici *conte*.

[4] Nicolas Le Poussin, né aux Andelys, en Normandie, en 1594, mort à Rome le 19 novembre 1665, à l'âge de soixante-onze ans et cinq mois, selon Perrault, *Vie des Hommes illustres*, in-folio, 1697, p. 90. Ce grand peintre a pu s'entretenir avec de Maucroix, non seulement en France, mais à Rome, où ce dernier fut envoyé par Fouquet.

[5] Vignier fait mention de six statues de Vénus dans le palais de Richelieu : l'une, suivant lui, étoit admirablement belle; on

leur appartement et leurs niches, l'Apollon et le Bacchus[1] emportent le prix, au goût des savants : ce fut toutefois Mercure que je considérai davantage, à cause de ces hirondelles qui sont si simples que de lui confier leurs petits, tout larron qu'il est : lisez cet endroit des *promenades de Richelieu*[2]; il m'a semblé beau; aussi-bien que la description de ces deux captifs[3] dont M. Desmarests dit que l'un porte ses chaînes patiemment, l'autre avec force et contrainte. On les a placés en lieu remarquable, c'est-à-dire à l'endroit du grand degré, l'un d'un côté du vestibule, l'autre de l'autre; ce qui est une espèce de consolation pour ces marbres dont Michel-Ange pouvoit faire deux empereurs.

L'un toutefois de son destin soupire,
L'autre paroît un peu moins mutiné.
Heureux captifs! si cela se peut dire
D'un marbre dur et d'un homme enchaîné.

Je ne voudrois être ni l'un ni l'autre
Pour embellir un séjour si charmant :
En d'autres cas, votre sexe et le nôtre
De l'un des deux se pique également.

Nous nous piquons d'être esclaves des dames;
Vous vous piquez d'être marbres pour nous;
Mais c'est en vers, où les fers et les flammes
Sont fort communs, et n'ont rien que de doux.

Pardonnez-moi cette petite digression; il m'est impossible de tomber sur ce mot d'esclave sans m'arrêter : que voulez-vous? chacun aime à parler de son métier, ceci soit dit toutefois sans vous faire tort. Pour revenir à nos deux captifs, je pense bien qu'il y a eu autrefois des esclaves de votre façon qu'on a estimés; mais ils auroient de la peine à valoir autant que ceux-ci. On dit qu'il ne se peut rien voir de plus excellent, et qu'en ces statues Michel-Ange a surpassé non seulement les sculpteurs modernes, mais aussi beaucoup de choses des anciens. Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort, ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devoit être immortel, ait arrêté Michel-Ange en cet endroit-là, soit que ce grand personnage l'ait fait à dessein, et afin que la postérité reconnût que personne n'est capable de toucher à une figure après lui. De quelque façon que cela soit, je n'en estime que davantage ces deux captifs, et je tiens que l'ouvrier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Qu'on ne se plaigne pas que la chose ait été
Imparfaite trouvée,
Le prix en est plus grand, l'auteur plus regretté
Que s'il l'eût achevée[1].

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous devions en étant si proches, nous nous laissâmes conduire par la concierge; ce qui nous fit perdre l'occasion de le voir, et il n'en fut fait nulle mention. M. de Châteauneuf lui-même, qui l'avoit vu, ne se souvint pas d'en parler.

De quoi je ne lui sais aucunement bon gré :
Car d'autres gens m'ont dit qu'ils avoient admiré
Ce degré,
Et qu'il est de marbre jaspé[2].

Pour moi, ce n'est ni le marbre ni le jaspe que je regrette, mais les antiques qui sont au haut; particulièrement ce favori de l'empereur Adrien, Antinoüs, qui dans sa statue contestoit de beauté et de bonne mine contre Apollon, avec cette différence pourtant que celui-ci auroit l'air d'un dieu et l'autre d'un homme[3].

Je ne m'amuserai point à vous décrire les divers enrichissements ni les meubles de ce palais. Ce qui s'en peut dire de beau, M. Desmarests l'a dit : puis nous n'eûmes quasi pas le loisir de considérer ces choses, l'heure et la

la croyoit l'ouvrage de Praxitèle (voyez p. 22). C'est probablement celle dont La Fontaine parle ici. Vignier (p. 25 et 49) nomme aussi dans sa liste deux statues de Faustine.

[1] Vignier fait mention de trois statues d'Apollon, p. 12, 25 et 42, et de trois statues de Bacchus, p. 27, 43, 46. Mais le Bacchus dont La Fontaine parle en cet endroit fut transporté depuis par le maréchal de Richelieu dans son hôtel à Paris. Il a passé depuis dans la collection du Musée royal, et a été gravé dans la grande collection de Laurent sous la dénomination de *Bacchus-Richelieu*.

[2] Ce passage forme le commencement de la quatrième promenade, p. 22.

[3] Première promenade, p. 3.

[1] Ces deux statues, données par Robert Strozzi à François Ier, et par celui-ci au connétable de Montmorency, qui les avoit mises à Écouen, et ensuite acquises par le cardinal, appartiennent actuellement au Musée royal de Paris. Madame de Montpensier en fait aussi mention dans ses *Mémoires*, [illegible], t. XI, p. 386 de l'édition de Petitot.

[2] Desmarests en parle, p. 53.

[3] Vignier en fait mention, p. 50.

concierge nous faisant passer de chambre en chambre[1], sans nous arrêter qu'aux originaux des Albert-Dure, des Titians[2], des Poussins, des Pérugins, des Mantègnes, et autres héros dont l'espèce est aussi commune en Italie que les généraux d'armée en Suède.

Il y eut pourtant un endroit où je demeurai long-temps. Je ne me suis pas avisé de remarquer si c'est un cabinet ou une antichambre[3] : quoi que ce soit, le lieu est tapissé de portraits,

Pour la plupart environ grands
Comme des miroirs de toilette :
Si nous eussions eu plus de temps,
Moins de hâte, une autre interprète,
Je vous dirois de quelles gens.

Vous pouvez juger que ce ne sont pas gens de petite étoffe. Je m'attachai particulièrement au cardinal de Richelieu, cardinal qui tiendra plus de place dans l'histoire que trente papes; au duc[4] qui a hérité de son nom, de ses belles inclinations, et de son château; au feu amiral de Brézé[5]; c'est dommage qu'il soit mort si jeune, car chacun en parle comme d'un seigneur qui étoit merveilleusement accompli, et bien auprès de Mars, d'Armand, et de Neptune. Monsieur le prince et lui auroient entrepris de remplir le monde de leurs merveilles: monsieur le prince la terre, et le duc de Brézé la mer. Le premier est venu à bout de son entreprise, l'autre l'auroit fort avancée s'il eût vécu; mais un coup de canon l'arrêta, et l'alla choisir au milieu d'une armée navale. Je ne sais si on me montra le marquis[6] et l'abbé[1] de Richelieu. Il y a toute apparence que leurs portraits sont aussi dans ce cabinet, quoiqu'ils ne fussent qu'enfants lorsqu'on le mit en l'état qu'il est. Tous deux sont bien dignes d'y avoir place. Tant que le marquis a vécu, il a été aimé du roi et des belles; l'abbé l'est de tout le monde par une fatalité dont il ne faut point chercher la cause parmi les astres[2].

Outre la famille de Richelieu[3], je parcours celle de Louis XIII[4]. Le reste est plein de nos rois et reines, des grands seigneurs, des grands personnages de France (je fais deux classes des grands personnages et des grands seigneurs, sachant bien qu'en toute chose il est bon d'éviter la confusion) : enfin c'est l'histoire de notre nation que ce cabinet. On n'a eu garde d'y oublier les personnes qui ont triomphé de nos rois. Ne vous allez pas imaginer que j'entende par-là des Anglois ou des Espagnols; c'est un peuple bien plus redoutable et bien plus puissant dont je veux parler : en un mot ce sont les Jocondes[5], les belles Agnès, et ces conquérantes

[1] Madame de Montpensier nous apprend que les appartements étoient petits, et répondoient mal à la grandeur du dehors; ce qui venoit de ce que le cardinal avoit voulu que l'on conservât la chambre où il étoit né. Voyez Montpensier, *Mémoires*, année 1657, t. XL, p. 387 de la collection de Petitot.

[2] Vignier écrit aussi toujours *Titian*, comme La Fontaine.

[3] On voit, par la description de Vignier, que ces portraits étoient dans la chambre même du cardinal, ainsi que dans l'antichambre et le cabinet qui en dépendoient. (*Le château Richelieu*, p. 93-95).

[4] Armand-Jean de Vignerot, substitué par son grand-oncle aux noms et armes du Plessis, et au duché de Richelieu : il mourut le 10 mai 1715. Il avoit épousé Anne-Marguerite d'Acigné, qui mourut le 19 août 1698.

[5] Armand de Maillé-Brézé, duc de Fronsac, fils d'Urbain de Maillé, marquis de Brézé, et de Nicole du Plessis-Richelieu, sœur du cardinal. Il fut tué sur mer, d'un coup de canon, le 14 juin 1646, à l'âge de vingt-sept ans. Il étoit beau-frère du grand Condé.

[6] Jean-Baptiste Amador, marquis de Richelieu, marié le 6 novembre 1652 avec Jeanne-Baptiste de Beauvais, l'une des filles de madame de Beauvais, première femme-de-chambre d'Anne d'Autriche. Il mourut le 11 avril 1662.

[1] Emmanuel-Joseph Vignerot, comte de Richelieu, abbé de Marmoutier et de Saint-Ouen de Rouen. Il mourut à Venise le 9 janvier 1665.

[2] VAR. La Fontaine avoit écrit d'abord : *Par une fatalité dont tous ceux qui connoissent son mérite n'iront point chercher la cause dans les astres*. Il a biffé ces mots, et les a remplacés en interligne par ceux qu'on lit dans le texte.

[3] Vignier (p. 93) nous apprend que, dans l'antichambre de la pièce où étoit le portrait du cardinal, il y avoit trois grands portraits en pied : celui de Louis Duplessis, seigneur de Richelieu, de La Vervolier, du Chillou, etc., grand-père de son éminence; celui de François Duplessis, grand-prevôt de l'hôtel, capitaine des gardes-du-corps, père de son éminence; et celui de madame Suzanne *de La Porte*, sa mère. Sur quoi Vignier fait ces vers, qui donneront une idée du bon goût de cet auteur :

Armand, dont l'ame forte
Fut de toute l'Europe et la crainte et l'amour,
Pour bien s'introduire à la cour,
Ne pouvoit pas trouver une plus belle *porte*
Que celle qui servit à lui donner le jour.

[4] « Dans une pièce dépendante de la chambre de la reine, on voyoit les portraits de Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, et du duc d'Orléans; et dans des pièces voisines, celui de Gustave-Adolphe, en pied, et celui de la reine d'Angleterre, peint par Vandick. » (Vignier, p. 78, 83, 84.)

[5] La Fontaine désigne ici le portrait de Monna Lisa, dite la *Joconde*, parcequ'elle étoit femme de Francisco del Giocondo, gentilhomme florentin. On croit que cette belle femme a été maîtresse de François Ier. Voyez le *Catalogue des ouvrages de Léonard de Vinci*, à la tête du *Traité de la peinture*, p. lxiij, édition de M. Gault de Saint-Germain; Paris, 1803. (*Note communiquée à l'éditeur par M. Monmerqué.*)

illustres sans qui Henri quatrième auroit été un prince invincible. Je les regardai d'aussi bon cœur que je voudrois voir votre oncle à cent lieues d'ici.

Enfin nous sortîmes de cet endroit, et traversâmes je ne sais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées, et dont je ne dirai rien; car de m'amuser à des lambris et à des dorures, moi que Richelieu a rempli d'originaux et d'antiques, vous ne me le conseilleriez pas; toutefois je vous avouerai que l'appartement du roi m'a semblé merveilleusement superbe : celui de la reine ne l'est pas moins; il y a tant d'or qu'à la fin je m'en ennuyois[1]. Jugez ce que peuvent faire les grands seigneurs, et quelle misère c'est d'être riche : il a fallu qu'on ait inventé les chambres de stuc où la magnificence se cache sous une apparence de simplicité. Il est encore bon que vous sachiez que l'appartement du roi consiste en diverses pièces, dont l'une, appelée le grand cabinet[2], est remplie de peintures exquises : il y a entre autres des Bacchanales du Poussin[3] et un combat burlesque et énigmatique de Pallas et de Vénus d'un peintre que la concierge ne nous put nommer[4]. Vénus a le casque en tête et une longue estocade. Je voudrois pour beaucoup me souvenir des autres circonstances de ce combat et des différents personnages dont est composé le tableau, car chacune de ces déesses a son parti qui la favorise. Vous trouveriez fort plaisantes les visions que le peintre a eues. Il fait demeurer l'avantage à la fille de Jupiter : mais à propos elles sont toutes deux ses filles; je voulois dire à celle qui est née dans son cerveau. La pauvre Vénus est blessée par son ennemie. En quoi l'ouvrier a représenté les déesses non comme elles sont, car d'ordinaire c'est la beauté qui est victorieuse de la vertu, mais plutôt comme elles doivent être : assurément sa maîtresse lui avoit joué quelque mauvais tour.

[1] Voyez Desmarests, p. 54.

[2] Voyez Desmarests, *promenade* VIII, p. 57.

[3] L'un de ces tableaux représentoit le banquet de Silène, l'autre le triomphe de Bacchus, dont le char, tiré par des centaures, étoit suivi par des ménades jouant de divers instruments. Voyez Vignier, p. 62 et 63.

[4] Ce tableau étoit du Pérugin, le maître de Raphaël. Voici comme Vignier (page 85) le décrit : « Ce tableau représente un combat de l'Amour et de la Chasteté. L'on y voit quantité de petits Amours : les uns tirent des femmes par les cheveux, et les autres avec des cordons de soie, étant tous armés de flèches d'or et de toutes sortes d'instruments propres à l'Amour. La Chasteté brise leurs traits et leurs arcs, en bat d'autres avec leurs flambeaux, et en tire pareillement par les cheveux. On voit dans le lointain toutes les métamorphoses que l'Amour a causées. » Desmarests a décrit aussi ce tableau en vers dans sa *huitième promenade*, p. 58.

Ce grand cabinet dont je parle est accompagné d'un autre petit[1], où quatre tableaux pleins de figures représentent les quatre éléments. Ces quatre tableaux sont du (*Rembrandt*[2]); la concierge nous le dit, si je ne me trompe; et quand je me tromperois, ce n'en seroient pas moins les quatre éléments. On y voit des feux d'artifice, des courses de bague, des carrousels, des divertissements de traîneaux, et autres gentillesses semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie, je vous répondrai que je n'en sais rien[3].

Au reste le cardinal de Richelieu, comme cardinal qu'il étoit, a eu soin que son château fût suffisamment fourni de chapelles : il y en a trois, dont nous vîmes les deux d'en haut; pour celle d'en bas, nous n'eûmes pas le temps de la voir[4], et j'en ai regret, à cause d'un saint Sébastien que l'on prise fort. Dans l'une de celles qui sont en haut je trouvai l'original de

[1] C'étoit le cabinet de la reine. Voyez Vignier, p. 71.

[2] VAR. La Fontaine a effacé dans le manuscrit le nom de *Rembrandt*, et n'en a pas substitué d'autre. (Voyez p. 171 du manuscrit, t. II.) On verra ci-après qu'on l'avoit trompé, ainsi qu'il s'en doutoit.

[3] Vignier nous apprend *ce que tout cela signifioit*, et décrit, p. 76 de son livre, ces quatre tableaux de la manière suivante : « Au-dessus du lambris on voit jusqu'au haut du plafond quatre tableaux dans leurs cadres, représentant les quatre éléments. Le premier représente la terre, ou le triomphe de Louis XIII, pour la naissance de sa majesté à présent régnante, et de Monsieur. Le second représente l'air; c'est une chasse d'oiseaux, où madame la duchesse de Lorraine paroît avec toutes les dames de la cour, montées sur de superbes chevaux. Le troisième représente le feu par des feux d'artifices tirés de nuit au milieu d'une place environnée de bâtiments. Et le quatrième, qui représente l'eau, fait voir les divertissements des dames et des galants de Hollande durant la glace. Les figures sont de Drevet, et les paysages de Claude Lorrain. » Desmarests, dans sa *huitième promenade*, p. 56, a aussi décrit en vers ces quatre tableaux; et, si La Fontaine l'avoit lu avec attention, il auroit su par lui ce que ces tableaux représentoient.

[4] C'est précisément celle d'en bas qui paroît avoir été la principale chapelle. Desmarests la décrit en ces termes :

Mais il faut avant tout rendre l'honneur à Dieu :
Sous ce pavillon gauche allons voir le saint lieu.
C'est l'auguste chapelle, où vingt blanches colonnes
Ont leurs chapiteaux d'or, comme autant de couronnes;
En la base, en la frise, et dans la voûte encor,
Du blanc la douceur règne avec celle de l'or.
Que d'illustres tableaux ornent ces feints portiques!
Que de nobles enfants des grands peintres antiques!

cette dondon que notre cousin a fait mettre sur la cheminée de la salle. C'est une Madelaine du Titian, grosse et grasse, et fort agréable[1]; de beaux tétons comme aux premiers jours de sa pénitence, auparavant que le jeûne eût commencé d'empiéter sur elle. Ces nouvelles pénitentes sont dangereuses, et tout homme de sain entendement les fuira.

Il me semble que je n'ai pas parlé trop dévotement de la Madelaine; aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles, j'y ai eu mauvaise grace toute ma vie : c'est pourquoi je passerai sous silence les raretés de ces deux chapelles, et m'arrêterai seulement à un saint Jérôme tout de pièces rapportées, la plupart grandes comme des têtes d'épingles, quelques-unes comme des cirons[2]. Il n'y en a pas une qui n'ait été employée avec sa couleur; cependant leur assemblage est un saint Jérôme si achevé que le pinceau n'auroit pu mieux faire : aussi semble-t-il que ce soit peinture, même à ceux qui regardent de près cet ouvrage. J'admirai non seulement l'artifice, mais la patience de l'ouvrier. De quelque façon que l'on considère son entreprise, elle ne peut être que singulière,

> Et dans l'art de niveler[3],
> L'auteur de ce saint Jérôme
> Devoit sans doute exceller
> Sur tous les gens du royaume.

Ce n'est pas que je sache son pays, pour en parler franchement, ni même son nom; mais il est bon de dire que c'est un François, afin de faire paroître cette merveille d'autant plus grande. Je voudrois, pour comble de *nivelerie*[4], qu'un autre entreprît de compter les pièces qui la composent.

Mais ne passerois-je pas moi-même pour un nivelier[1] de tant m'arrêter à ce saint Jérôme[2]? Il faut le laisser; aussi bien dois-je réserver mes louanges pour cette fameuse table dont vous devez avoir entendu parler, et qui fait le principal ornement de Richelieu. On l'a mise dans le salon, c'est-à-dire au bout de la galerie, le salon n'en étant séparé que par une arcade. Il me semble que j'aurois bien fait d'invoquer les muses pour parler de cette table assez dignement[3].

> Elle est de pièces de rapport,
> Et chaque pièce est un trésor;
> Car ce sont toutes pierres fines,
> Agates, jaspes, cornalines,
> Pierres de prix, pierres de nom,
> Pierres d'éclat et de renom :
> Voilà bien de la pierrerie.
> Considérez que de ma vie
> Je n'ai trouvé d'objet qui fût si précieux.
> Ce qu'on prise aux tapis de Perse et de Turquie,
> Fleurons, compartiments, animaux, broderie,
> Tout cela s'y présente aux yeux.
> L'aiguille et le pinceau ne rencontrent pas mieux.
> J'en admirai chaque figure;
> Et qui n'admireroit ce qui naît sous les cieux?
> Le savoir de Pallas, aidé de la teinture,
> Cède au caprice heureux de la simple nature :
> Le hasard produit des morceaux
> Que l'art n'a plus qu'à joindre, et qui font sans peinture
> Des modèles parfaits de fleurons et d'oiseaux.

Tout cela pourtant n'est de rien compté[4] : ce qui fait la valeur de cette table c'est une agate qui est au milieu, grande presque comme un bassin[5], taillée en ovale, et de couleurs extrêmement vives. Ses veines sont délicates et mêlées de feuilles mortes, isabelle, et couleur d'aurore. Au reste vraie agate d'Orient, laquelle a toutes les qualités qu'on peut souhaiter aux pierres de cette espèce;

> Et pour dire en un mot, la reine des agates.

[1] Il paroît, d'après ce que dit Vignier, p. 94, que c'étoit une copie du Titien.

[2] Vignier, p. 94, parle de cette mosaïque presque dans les mêmes termes : elle étoit dans l'antichambre du salon de son éminence.

[3] C'est-à-dire dans l'art de s'amuser à des bagatelles et à des vétilles; car le mot *niveler* avoit alors cette signification, qu'il a perdue. On peut consulter à ce sujet la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696, in-folio, t. II, p. 75.

[4] Ce mot est forgé par La Fontaine. Il est ici synonyme de *vétillerie*, qu'on ne trouve pas dans nos dictionnaires, ou qu'on y trouve mal défini, mais qui se comprend, et même se dit.

[1] Le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, première édition, t. II, p. 75, nous apprend qu'on disoit *nivelleux*, et non *nivelier*. Ce mot signifie celui qui ne fait que s'amuser à des vétilles, un *vétilleur*.

[2] VAR. La Fontaine avoit d'abord écrit : *Mais je passerois moi-même pour un nivelier, si je m'arrêtois à ce saint Hiéros...* Puis il a rayé ces mots, et a écrit à la suite ceux qui sont dans le texte.

[3] Cette table avoit six pieds de long sur quatre de large. Ces mosaïques en pierres précieuses se faisoient à Florence. Voyez Vignier, p. 100.

[4] VAR. *Conté*, dans le manuscrit de La Fontaine.

[5] Elle avoit un pied et démi de long sur un pied de large, et étoit entourée par une douzaine d'autres agates encadrées dans des fleurons de cornaline, de jaspe, et de lapis-lazuli. Voyez Vignier, p. 100.

Dans tout l'empire des Camayeux (ce sont peuples dont les agates font une branche) je ne crois pas qu'il se trouve encore une merveille aussi grande que celle-ci, ni que rien de plus rare nous soit venu

Des bords où le soleil commence sa carrière.

J'en excepte cette agate qui représentoit Apollon et les neuf muses; car je la mets la première, et celle de Richelieu la seconde.

Ce palais si fameux des princes de Florence,
Riche et brillant séjour de la magnificence;
Le trésor de Saint-Marc; celui dont les François
Recommandent la garde aux cendres de leurs rois;
Les vastes magasins dont le sérail abonde,
Magasins enrichis des dépouilles du monde;
Jule [1] enfin n'eut jamais rien de plus précieux.

Et pour m'exprimer familièrement et en termes moins poétiques,

Saint-Denis, et Saint-Marc, le palais du grand-duc,
L'hôtel de Mazarin, le sérail du grand Turc,
N'ont rien, à ce qu'on dit, de plus considérable.
Je me suis informé du prix de cette table:
Voulez-vous le savoir? Mettez cent mille écus,
Doublez-les, ajoutez cent autres par-dessus;
Le produit [2] en sera la valeur véritable.

Dans le même lieu où on l'a mise sont quatre ou cinq bustes, et quelques statues, parmi lesquelles on me nomma Tibère et Livie[3]; ce sont personnes que vous connoissez, et dont M. de La Calprenède [4] vous entretient quelquefois. Je ne vous en dirai rien davantage; aussi bien ma lettre commence à me sembler un peu longue. Il m'est pourtant impossible de ne point parler d'un certain buste dont la draperie est de jaspe: belle tête, mais mal peignée; des traits de visage grossiers, quoique bien proportionnés, et qui ont quelque chose d'héroïque et de farouche tout à-la-fois, un regard fier et terrible, enfin la vraie image d'un jeune Scythe: vous ne prendriez jamais cette tête pour celle d'un de nos galants; c'est aussi celle d'Alexandre [1]. J'eusse fait tort à ce prince si j'eusse regardé après lui un moindre héros que le grand Armand. Nous rentrâmes pour ce sujet dans la galerie. On y voit ce ministre peint en habit de cavalier et de cardinal, encourageant des troupes par sa présence, et monté sur un cheval parfaitement beau [2]. Ce pourroit bien être ce barbe qu'on appeloit l'*impudent*; animal sans considération ni respect, et qui devant les majestés et les éminences ruoit à toutes celles qui lui plaisoient. Les tableaux de cette galerie représentent une partie des conquêtes que nous avons faites sous le ministère d'Armand.

Après que j'eus jeté l'œil sur les principales, nous descendîmes dans les jardins, qui sont beaux sans doute et fort étendus; rien ne les sépare d'avec le parc. C'est un pays que ce parc; on y court le cerf. Quant aux jardins, le parterre est grand et l'ouvrage de plus d'un jour. Il a fallu, pour le faire, qu'on ait tranché toute la croupe d'une montagne. La retenue des terres est couverte d'une palissade de philyréa apparemment ancienne, car elle est chauve en beaucoup d'endroits: il est vrai que les statues qu'on y a mises réparent en quelque façon les ruines de sa beauté. Ces endroits, comme vous savez, sont d'ordinaire le quartier des Flores: j'y en vis une et une Vénus, un Bacchus moderne, un consul (que fait ce consul parmi de jeunes déesses?), une dame grecque, une autre dame romaine, avec une autre sortant du bain[3]. Avouez le vrai; cette dame sortant du bain n'est pas celle que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous saurois dire comme elle est faite, ne l'ayant considérée que fort peu de temps. Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en

[1] Le cardinal de Mazarin.

[2] C'est-à-dire sept cent mille livres, qui valent quatorze cent mille francs de la monnoie actuelle.

[3] Voyez Vignier, p. 140 et 141, et Desmarests, p. 61, *promenade* VIII. Il y avoit encore ailleurs un buste de Livie. Voyez Vignier, p. 51.

[4] Lorsque La Fontaine écrivoit ces mots, La Calprenède devoit bientôt terminer sa carrière; il mourut dans les premiers jours d'octobre 1663.

[1] Vignier en parle, p. 140. D'après ce que dit La Fontaine ce buste paroît à tort avoir été considéré comme celui d'Alexandre-le-Grand, quoique Desmarests ait dit:

La valeur d'Alexandre en ce buste respire.
Promenade VIII, p. 2.

[2] Vignier, p. 133, parle de ce portrait, et nous apprend que dans l'éloignement on avoit représenté le combat de Veillane. Voyez Desmarests, p. 61, *promenade* VIII.

[3] Vignier, p. 132-133, fait aussi mention de la statue de Flore qui se trouvoit dans les jardins, ainsi que de la dame grecque et de la dame romaine sortant du bain. Le vêtement de cette dernière étoit de marbre noir.

furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plairois extrêmement à avoir une aventure amoureuse; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poëtes : à midi véritablement on y entrevoit quelque chose.

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées. M. de Châteauneuf, qui étoit las, me laissa aller. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Je les ai depuis achevés sur les mémoires que me donnèrent les nymphes de Richelieu : leur présence, à la vérité, m'a manqué trop tôt; il seroit à souhaiter que j'eusse mis la dernière main à ces vers au même lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez-vous que je suis dans une allée où je me dis ce qui s'ensuit :

Mânes du grand Armand, si ceux qui ne sont plus
Peuvent goûter encor des honneurs superflus,
Recevez ce tribut de la moindre des muses.
Jadis de vos bontés ses sœurs étoient confuses :
Aussi n'a-t-on point vu que d'un silence ingrat
Phébus de vos bienfaits ait étouffé l'éclat.
Ses enfants ont chanté les pertes de l'Ibère,
Et le destin forcé de nous être prospère
Par-tout où vos conseils, plus craints que le dieu Mars,
Ont porté la terreur de nos fiers étendards;
Ils ont représenté les vents et la fortune
Vainement indignés du tort fait à Neptune,
Quand vous tîntes ce dieu si long-temps enchaîné[1].
Le rempart qui couvroit un peuple mutiné,
Nos voisins envieux de notre diadème,
Et les rois de la mer, et la mer elle-même,
Ne purent arrêter le cours de vos efforts[2].
La Seine vous revit triomphant sur ses bords.
Que ne firent alors les peuples du Permesse!
On leur ouït chanter vos faits, votre sagesse,
Vos projets élevés, vos triomphes divers;
Le son en dure encore aux bouts de l'univers.
Je n'y puis ajouter qu'une simple prière :
Que la nuit d'aucun temps ne borne la carrière
De ce renom si beau, si grand, si glorieux!
Que Flore et les Zéphyrs ne bougent de ces lieux;
Qu'ainsi que votre nom leur beauté soit durable;
Que leur maître ait le sort à ses vœux favorable;
Qu'il vienne quelquefois visiter ce séjour,
Et soit toujours content du prince et de la cour.

Je serois encore au fond de l'allée où je commençai ces vers, si M. de Châteauneuf ne fût venu m'avertir qu'il étoit tard. Nous repassâmes dans l'avant-cour, afin de gagner plus tôt l'autre côté des jardins. Comme nous étions près du pont-levis, un vieux domestique nous aborda fort civilement, et me demanda ce qu'il me sembloit de Richelieu. Je lui répondis que c'étoit une maison accomplie, mais que, n'ayant pu tout voir, nous reviendrions le lendemain, et reconnoîtrions ses civilités et les offres qu'il nous faisoit (je ne songeois pas à notre promesse[1]). On ne manque jamais de dire cela, repartit cet homme; j'y suis tous les jours attrapé par des Allemands. Sans la crainte de nous fâcher, et par conséquent de ne rien avoir, il auroit, je pense, ajouté : A plus forte raison le serai-je par des François; même je vis bien que le haut-de-chausses de M. de Châteauneuf lui sembloit de mauvais augure. Cela me fit rire, et je lui donnai quelque chose.

A peine l'eûmes-nous congédié, que le peu qui restoit de jour nous quitta. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout si sombres que les précédentes; elles pourront l'être dans deux cents ans. De tout ce canton je ne remarquai qu'un mail et deux jeux de longue paume, dont l'un pourroit bien être tourné vers l'orient, et l'autre vers le midi ou vers le septentrion; je suis assuré que c'est l'un des deux : on se sert apparemment de ces jeux de paume selon les différentes heures du jour, pour n'avoir pas le soleil en vue[2].

[1] La Fontaine désigne ici la digue de La Rochelle, dont on voit encore les ruines quand la mer est basse.

[2] Le cardinal de Richelieu eut, par commission expresse, en date du 4 février 1627 (et non du 9), le commandement en chef de l'armée devant La Rochelle, ayant pour ses lieutenants le duc d'Angoulême, et les maréchaux de Schomberg et de Bassompierre. La ville ne se rendit et n'admit les troupes du roi que le 30 octobre 1628, après un siége d'un an et deux mois. Ses habitants avoient été réduits, durant ce siége, de vingt-huit mille qu'ils étoient d'abord, à cinq mille : la faim avoit fait périr tout le reste. Voyez Arcere, t. II, p. 325.

[1] De rejoindre M. Jannart le lendemain à Châtellerault. Voyez ci-dessus, p. 616, lettre IV.

[2] La description de Vignier, p. 4, éclaircit ce passage. « Le mail commence proche la porte de l'anticour; il est à tournant, et passe autour de deux jeux de longue paume. Il a trois cent quarante-six toises de long, et de large quatre toises et demie : il y a une petite allée, qui va d'une passe à l'autre, pour la

Du lieu où ils sont, il fallut rentrer en de nouvelles obscurités et marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au-devant du château, moi fort satisfait, et M. de Châteauneuf, qui étoit en grosses bottes, fort las.

VI. — A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

A Limoges, ce 19 septembre 1663.

Ce seroit une belle chose que de voyager, s'il ne se falloit point lever si matin. Las que nous étions M. de Châteauneuf et moi, lui, pour avoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que je crois vous avoir mandé, n'ayant pas dû omettre une circonstance si remarquable; moi, pour m'être amusé à vous écrire au lieu de dormir; notre promesse et la crainte de faire attendre le voiturier nous obligèrent de sortir du lit devant que l'Aurore fût éveillée. Nous nous disposâmes à prendre congé de Richelieu sans le voir[1]. Il arriva malheureusement pour nous, et plus malheureusement encore pour le sénéchal, dont nous fûmes contraints d'interrompre le sommeil, que les portes se trouvèrent fermées par son ordre. Le bruit couroit que quelques gentilshommes de la province avoient fait complot de sauver certains prisonniers soupçonnés de l'assassinat du marquis de Faure[1]. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Je ne louai même que sobrement la prudence du sénéchal. Pour me contenter, M. de Châteauneuf lui parla, et lui dit que nous portions le paquet du roi : aussitôt il donna ordre qu'on nous ouvrît; si bien que nous eûmes du temps de reste, et arrivâmes à Châtellerault qu'on nous croyoit encore à moitié chemin.

Nous y trouvâmes votre oncle en maison d'ami. On lui avoit promis des chevaux pour achever son voyage; et il s'étoit résolu de laisser Poitiers, comme le plus long, pourvu que je n'eusse point une curiosité trop grande de voir cette ville. Je me contentai de la relation qu'il m'en fit, et son ami le pria de ne point partir qu'il n'en fût pressé par le valet-de-pied qui l'accompagnoit. Nous accordâmes à cet ami un jour seulement. Ce n'est pas qu'il ne dépendît de nous de lui en accorder davantage, M. de Châteauneuf étant honnête homme et s'acquittant de telles commissions au gré de ceux qu'il conduit aussi bien que de la cour: mais nous jugeâmes qu'il valoit mieux obéir ponctuellement aux ordres du roi.

Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honnêteté, de bonne chère, de politesse, fut employé pour nous régaler. La Vienne passe au pied de Châtellerault, et en ce canton elle porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi-aune. On nous en servit des plus belles avec des melons que le maître du logis méprisoit, et qui me semblèrent excellents. Enfin cette journée se passa avec un plaisir non médiocre; car nous étions non seule-

commodité de ceux qui veulent jouer. » En 1665, deux ans après l'époque du voyage de La Fontaine, le duc de Richelieu fit construire, proche du mail et de la porte de l'anticour, un jeu de courte paume. « C'est, dit Vignier, p. 5, un des plus beaux du royaume. »

[1] Nous rapporterons ici la courte description que Vignier, p. 3, a faite de cette ville dix ans après la date de la lettre de La Fontaine. « La principale rue est composée de vingt-huit gros pavillons, quatorze de chaque côté, tous à portes cochères, et d'une même symétrie : à chaque bout il y a une place de quarante-six toises en carré, avec des pavillons doubles aux quatre coins. L'église est dans la place la plus proche du château. Le palais et les halles sont dans la même place, avec une fontaine dans un des coins, et une autre fontaine dans l'autre place. »

Nous ajouterons que cette ville est près de deux petites rivières, l'Amable et la Vide ou la Veude; la première remplit les fossés de la ville, qui n'étoit qu'un village avant le cardinal de Richelieu. Il l'a bâtie en 1637, après avoir fait ériger la seigneurie qui en dépendoit en duché-pairie, par lettres-patentes du roi, données en 1631. On trouve un plan de cette ville et une vue du château dans l'ouvrage intitulé *Topographia Galliæ*, Francofurti, 1657, in-folio, p. 57. La description qui est dans cet ouvrage nous apprend que ce plan et cette vue sont copiés d'après les plans de la ville et du château qui avoient paru à Paris en quatre feuilles. Ce même plan se trouve réduit dans l'ouvrage intitulé *les Délices de la France*, Leyde, 1685, in-12, p. 417. Richelieu étoit autrefois une ville du diocèse de Poitiers, du ressort d'Anjou, de la généralité de Tours, et du gouvernement de Saumur. Ainsi ce lieu appartenoit à quatre provinces : pour le spirituel, au Poitou; pour la justice, à l'Anjou; pour les finances, à la Touraine; pour le militaire, au Saumurois. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département d'Indre-et-Loire, et on y compte trois mille habitants.

[1] Le marquis de Faure s'appeloit du Vigean. Il étoit frère de la duchesse de Richelieu; son autre sœur est morte aux Carmélites. Il fut assassiné dans son pays, comme il alloit en carrosse rendre visite à un de ses amis. Voyez Lenet, *Mémoires*, t. II, p. 353. (*Note communiquée à l'éditeur par M. Monmerqué.*)

ment en pays de connoissance, mais de parenté.

Je trouvai à Châtellerault un Pidoux[1] dont notre hôte avoit épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment[2]. On nous assura de plus qu'ils vivoient long-temps, et que la mort, qui est un accident si commun chez les autres hommes, passoit pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serois merveilleusement curieux que la chose fût véritable[3]. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il a de particulier, et que ses parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paume, sait l'écriture, et compose des livres de controverse; au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari, et vit avec lui comme si c'étoit son galant; et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfants. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les graces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une. De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple.

Trop bien me fit-on voir une grande fille, que je considérai volontiers, et à qui la petite-vérole a laissé des graces et en a ôté. C'est dommage : on dit que jamais fille n'a eu de plus belles espérances que celle-là.

Quelles imprécations
Ne mérites-tu point, cruelle maladie,
Qui ne peux voir qu'avec envie
Le sujet de nos passions!
Sans ton venin, cause de tant de larmes,
Ma parente m'auroit fait moitié plus d'honneur :
Encore est-ce un grand bonheur
Qu'elle ait eu tel nombre de charmes.
Tu n'as pas tout détruit, sa bouche en est témoin,
Ses yeux, ses traits, et d'autres belles choses :
Tu lui laissas des lis, si tu lui pris des roses;
Et comme elle est ma parente de loin,
On peut penser qu'à le lui dire
J'aurois pris un fort grand plaisir :
J'en eus la volonté, mais non pas le loisir.
Cet aveu lui pourra suffire.

On nous assura qu'elle dansoit bien, et je n'eus pas de peine à le croire : ce qui m'en plut davantage fut le ton de voix et les yeux; son humeur aussi me sembla douce. Du reste, ne m'en demandez rien de particulier : car, pour parler franchement, je l'entretins peu, et de choses indifférentes; bien résolu, si nous eussions fait un plus long séjour à Châtellerault, de la tourner de tant de côtés que j'aurois découvert ce qu'elle a dans l'ame, et si elle est capable d'une passion secrète. Je ne vous en saurois apprendre autre chose, sinon qu'elle aime fort les romans : c'est à vous, qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer. Outre cette parente de Châtellerault, je dois avoir à Poitiers un cousin-germain, dont je n'ai point mémoire qu'on m'ait rien dit; je m'en souviens seulement parcequ'il m'a plaidé autrefois[1].

Poitiers est ce qu'on appelle proprement une villace, qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit : ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines[2]. Il y a en

[1] On sait que La Fontaine étoit, par sa mère, de la famille des Pidoux.

[2] Notre poëte plaisante ici sur son propre nez, qui étoit fort long, ainsi qu'on peut le voir par son portrait; et ceci nous prouve que, sous ce rapport, il tenoit plus de sa mère que de son père.

[3] Et elle étoit véritable. Les Pidoux formoient, au temps de La Fontaine, une des familles les plus illustres de la bourgeoisie du Poitou, et leur réputation de longévité étoit bien établie. On trouve un Pierre Pidoux, trésorier de France et maire de Poitiers en 1575, qui fut nommé maire pour la seconde fois en 1615, et qui mourut le 8 mars 1636, à l'âge de quatre-vingt-six ans; ensuite un Jean Pidoux, qui fut assesseur civil et maire en 1618, et qui mourut le 28 janvier 1636, âgé de quatre-vingt-un ans. Son fils, Pierre Pidoux, fut lieutenant-général au siége royal de Châtellerault. Jean Pidoux, docteur en médecine, fut maire de Poitiers en 1631, et mourut en 1662, âgé de soixante-dix-huit ans. Le Pidoux que La Fontaine trouva dans cette ville étoit le troisième octogénaire de cette famille dont nous avons connoissance, car il ne pouvoit être aucun de ceux que nous venons de mentionner; mais il étoit probablement un proche parent : peut-être étoit-ce l'oncle du lieutenant de roi de Châtellerault. Voyez Thibaudeau, *Abrégé de l'Histoire du Poitou*, t. VI, p. 369 et 400, 401.

[1] On a vu dans la note précédente que la tige principale de la famille étoit à Poitiers.

[2] Il y avoit à Poitiers une université, quatre abbayes, des capucins, des carmélites, des dames de la Visitation, etc., et

récompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre; c'est de la comtesse que je le sais[1]. J'eus quelque regret de n'y point passer; vous en pourriez aisément deviner la cause.

Ce n'est ni la *Pierre-Levée* [2]
Ni le rocher *Passe-Lourdin* [3];
Pour vous en dire ma pensée,
Je les ai laissés sans chagrin;
Et, quant à cet autre cousin,
Mon ame en est fort consolée;
Mais je voudrois bien avoir vu
    La Landru.

Toutefois, ayant le cœur tendre,
Je suis certain que Cupidon
N'eût jamais manqué de me prendre,
S'il m'eût tendu cet hameçon:
Et puis me voilà beau garçon,
Car au départ il se faut pendre.
Je serois fâché d'avoir vu
    La Landru.

Cependant je l'aurois vue si nous eussions

quinze paroisses, pour une population que d'Expilly ne portoit pas à plus de neuf mille six cent quatre-vingt-dix-huit individus en 1768. Voyez le *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, in-folio, t. V, p. 730.

[1] La comtesse est cette Poitevine que La Fontaine avoit quittée à Port-de-Pilles pour faire son excursion à Richelieu, tandis qu'elle continuoit sa route jusqu'à Poitiers. Voyez ci-dessus, p. 608 et 616, dans la seconde et la quatrième lettres.

[2] La *Pierre-Levée* dont il est ici question, semblable à beaucoup d'autres monuments de ce genre qu'on trouve en France et dans toute l'Europe, est une masse énorme de forme oblongue et irrégulière, qui a environ vingt pieds de long sur dix-sept de large: elle est élevée sur cinq piliers de la hauteur d'environ trois pieds et demi; elle est brute, ainsi que les piliers ou espèces de bornes qui la supportent: on la trouve à un quart de lieue à l'est de Poitiers, en sortant par la porte du Pont-Joubert, à gauche du chemin qui conduit à Bourges, à cinq cents toises environ du faubourg ou village de Saint-Saturnin.

[3] On appelle *Passe-Lourdin*, à Poitiers, une grosse roche qui forme un précipice sur les bords du Clain. Les eaux de cette rivière baignent la base de cette roche, dans laquelle est une grotte où il est difficile d'arriver, et dont le retour est encore plus périlleux. Pendant les guerres civiles, les paysans, pour échapper aux vexations des militaires, se retiroient dans cette grotte. Les écoliers nouvellement venus à l'université de Poitiers étoient contraints par leurs camarades de s'y rendre, et de passer pour cet effet le long du rocher qui la referme, au risque de tomber dans le Clain: de là le nom de *Passe-Lourdin* qu'on a donné à ce rocher. On dit aussi que c'étoit autrefois la coutume pour les nouveaux mariés d'aller, après leurs noces, visiter cette grotte, mais que cet usage a cessé depuis que deux jeunes époux avoient eu le malheur de tomber dans le Clain, et y avoient péri. C'est dans Rabelais, son auteur favori, que La Fontaine avoit sur-tout pris connoissance de la *Pierre-Levée* et du rocher de *Passe-Lourdin*. Voyez *Pantagruel*, liv. II, ch. V.

continué notre route; j'en avois déja trouvé un moyen que je vous dirai.

Pour revenir à Châtellerault, vous saurez qu'il est mi-parti de huguenots et de catholiques, et que nous n'eûmes aucun commerce avec les premiers. Le terme dont nous étions convenus avec notre hôte étant écoulé, il fallut prendre congé de lui. Ce ne fut pas sans qu'il renouvelât sa prière: nous lui donnâmes le plus de temps qu'il nous fut possible, et le lui donnâmes de bonne grace, c'est-à-dire en déjeunant bien et tenant table long-temps, de sorte qu'il ne nous resta de l'heure que pour gagner Chavigny[1], misérable gîte, et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx, deux propriétés qui distinguent le Limousin des autres provinces du monde.

Notre seconde couchée fut Bellac. L'abord de ce lieu m'a semblé une chose singulière, et qui vaut la peine d'être décrite[2]. Quand, de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompu le cou, on remercie Dieu[3].

Ce sont morceaux de rochers
Entés les uns sur les autres,
Et qui font dire aux cochers
De terribles patenôtres.

Des plus sages à la fin
    Ce chemin
Épuise la patience.
Qui n'y fait que murmurer,
    Sans jurer,
Gagne cent ans d'indulgence.

M. de Châteauneuf

L'auroit cent fois maudit,
Si d'abord je n'eusse dit:
Ne plaignons point notre peine;
Ce sentier rude et peu battu
Doit être celui qui mène
Au séjour de la vertu.

[1] On trouve ce lieu dans le grand dictionnaire d'Expilly, sous les noms de Chavigny et de Chauvigny; mais l'usage a fait prévaloir le dernier.

[2] Bellac est bâtie sur le penchant d'un coteau rapide qui domine le Vincou du côté du nord.

[3] Cette route a été beaucoup améliorée par M. Turgot, et la direction en a été changée; mais elle ne paroît pas encore bien bonne: ce n'est qu'une route de troisième classe. Voyez la *Statistique du département de la Haute-Vienne*, par Texier-Ollivier, p. 525.

Votre oncle reprit qu'il falloit donc que nous nous fussions détournés : « Ce n'est pas, ajouta-« t-il, qu'il n'y ait d'honnêtes gens à Bellac aussi « bien qu'ailleurs ; mais quelques rencontres « ont mis ses habitants en mauvaise odeur. » Là-dessus il nous conta qu'étant de la commission des grands-jours[1], il fit le procès à un lieutenant de robe courte de ce lieu-là, pour avoir obligé un gueux à prendre la place d'un criminel condamné à être pendu, moyennant vingt pistoles données à ce gueux et quelque assurance de grace dont on le leurra. Il se laissa conduire et guinder à la potence fort gaiement, comme un homme qui ne songeoit qu'à ses vingt pistoles, le prevôt lui disant toujours qu'il ne se mît point en peine, et que la grace alloit arriver. A la fin le pauvre diable s'aperçut de sa sottise ; mais il ne s'en aperçut qu'en faisant le saut, temps mal propre à se repentir et à déclarer qui on est. Le tour est bon, comme vous voyez, et Bellac se peut vanter d'avoir eu un prevôt aussi hardi et aussi pendable qu'il y en ait.

Autant que l'abord de cette ville est fâcheux, autant elle est désagréable ; ses rues vilaines, ses maisons mal accommodées et mal prises. Dispensez-moi, vous qui êtes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays-là la cuisine au second étage. Qui a une fois vu ces cuisines n'a pas grande curiosité pour les sauces qu'on y apprête. Ce sont gens capables de faire un très méchant mets d'un très bon morceau. Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous y bûmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément la *tromperie de Bellac*[2]. Ce proverbe a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur.

[1] Les guerres civiles ayant interrompu le cours ordinaire de la justice et entraîné beaucoup de désordres, principalement dans le Poitou, le roi jugea devoir y faire tenir une cour de grands-jours, et nomma en 1634 une commission de conseillers au parlement de Paris et de maîtres des requêtes, présidée par M. Séguier. On renouvela depuis cette mesure. On doit remarquer que la sénéchaussée de Bellac étoit régie par le droit écrit ; et les appellations en étoient portées au parlement de Paris. Voyez Thibaudeau, *Abrégé de l'Histoire du Poitou*, liv. VIII, ch. v, t. VI, p. 130 ; et Expilly, *Grand Dictionnaire des Gaules et de la France*, t. I, p. 538.

[2] Le vin qu'on recueille dans le département de la Haute-Vienne est au-dessous du médiocre ; il est plutôt doux que vert : mais il est très plat ; on n'en exporte point, et il se consomme sur les lieux avant l'époque des chaleurs, attendu qu'il ne peut soutenir les ardeurs de la canicule.

Rien ne m'auroit plu sans la fille du logis, jeune personne et assez jolie. Je la cajolai sur sa coiffure : c'étoit une espèce de cale[1] à oreilles, des plus mignonnes, et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille, croyant bien faire, alla querir aussitôt sa cale de cérémonie pour me la montrer. Passé Chavigny, l'on ne parle quasi plus françois ; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine. Les fleurettes s'entendent par tous pays, et ont cela de commode qu'elles portent avec elles leur truchеman. Tout méchant qu'étoit notre gîte, je ne laissai pas d'y avoir une nuit fort douce. Mon sommeil ne fut nullement bigarré de songes, comme il a coutume de l'être : si pourtant Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurois pas renvoyée ; il ne le fit point, et je m'en passai.

M. Jannart se leva devant qu'il fût jour : mais sa diligence ne servit de rien, car, tous nos chevaux étant déferrés, il fallut attendre ; et, pour mes péchés, je revis les rues de Bellac encore une fois. Tandis que je faisois presser le maréchal, M. de Châteauneuf, qui avoit entrepris de nous guider ce jour-là, s'informa tant des chemins, que cela ne servit pas peu à lui faire prendre les plus longs et les plus mauvais. De bonne fortune notre traite n'étoit pas grande : comme Limoges n'est éloigné de Bellac que d'une petite journée, nous eûmes tout loisir de nous égarer ; de quoi nous nous acquittâmes très bien, et en gens qui ne connoissent ni la langue ni le pays.

Dès que nous fûmes arrivés, mon fidèle Achate (qui pourroit-ce être que M. de Châteauneuf?) disposa les choses pour son retour, et choisit la voie du messager à cheval qui doit partir le lendemain. Je fus fâché de ce qu'il nous quittoit sitôt ; car, en vérité, il est honnête homme, et sait débiter ce qui se passe à la cour de fort bonne grace : puis il me semble qu'il ne fait pas mal son personnage dans cette relation. Désormais nous tâcherons de nous en passer, avec d'autant moins de peine qu'il ne reste à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de notre retraite : cela mérite une lettre entière[2].

[1] Voyez ci-dessus, p. 607, note 1.

[2] Cette lettre, si elle a été écrite, se trouve perdue.

En attendant, si vous desirez savoir comme je m'y trouve, je vous dirai : assez bien ; et votre oncle s'y doit trouver encore mieux, vu les témoignages d'estime et de bienveillance que chacun lui rend, l'évêque principalement : c'est un prélat qui a toutes les belles qualités que vous sauriez vous imaginer[1] ; splendide sur-tout, et qui tient la meilleure table du Limousin. Il vit en grand seigneur, et l'est en effet. N'allez pas vous figurer que le reste du diocèse soit malheureux et disgracié du Ciel, comme on se le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoges pour aussi fins et aussi polis que peuple de France : les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur ; mais leurs coutumes, façons de vivre, occupations, compliments sur-tout, ne me plaisent point. C'est dommage que **** n'y ait été mariée : quant à mon égard,

Ce n'est pas un plaisant séjour :
J'y trouve aux mystères d'Amour
Peu de savants, force profanes ;
Peu de Phyllis, beaucoup de Jeannes[2] ;
Peu de muscat de Saint-Mesmin[3],
Force boisson peu salutaire ;
Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
Jugez si c'est là mon affaire.

LETTRES A DIVERS.

I. — A M. JANNART.

A Reims, ce lundi 14 février 1656.

MONSIEUR MON ONCLE,

J'ai enfin vendu ma ferme de Damar, moyennant 19,111 liv., à mon beau-frère[4] ; c'est-à-dire qu'il a fait échange avec moi de son bien de Châtillon, qu'il a promis par un acte séparé de me faire valoir 10,600 liv., m'a baillé 214 liv., m'a fait une promesse, payable dans trois mois, de 1,300 liv. ; et du surplus, montant à 7,000, il m'a fait constitution. Ainsi il a fallu que j'aie vendu le bien de Châtillon, ce qui nous a fait une difficulté ; car celui qui l'a acheté a dit qu'il vouloit que quelqu'un s'obligeât à la garantie et entretènement de la vendition[1] que je lui faisois, jusqu'à ce que mademoiselle de La Fontaine[2] eût l'âge et eût ratifié. J'en ai parlé à M. Héricart, mon beau-frère, qui s'en est excusé, et a dit que, s'il intervenoit à ladite vendition, l'échange paroîtroit simulé, et que cela lui feroit tort pour les lods et ventes. J'ai cru qu'il vouloit peut-être laisser cet obstacle, afin de se dédire ; et, ayant reçu depuis peu une lettre de M. Faur, où je ne trouvois pas mon compte à beaucoup près, j'ai cru qu'il falloit achever l'affaire à quelque prix que ce fût[3]...... Au marchand qui vous portera 3,000 écus, et vous demandera votre garantie, s'il eût voulu de celle de M. de Villemontée[4] et de ma sœur, je ne vous aurois pas importuné de cela ; mais il a dit qu'il ne les connoissoit pas. Pour mon père, il en vouloit bien ; mais je ne romps jamais la tête à mon père de mes affaires. Je dirai à M. Bellenger[5] et à mon beau-frère que je vous fais toucher l'argent de ladite vendition pour votre sûreté, en attendant que je vous aie fait

[1] François de La Fayette, abbé de Dalon, qui étoit oncle du mari de madame de La Fayette. Il avoit été nommé évêque en 1627, et mourut le 3 mai 1676, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Voyez le *Gallia Christiana*, 1720, in-fol., t. II, p. 541-543.

[2] Beaucoup de femmes du commun.

[3] Il y a un *Saint-Mémin* dans le département de l'Aube, ou en Champagne, près de Méry-sur-Seine ; un autre dans le département de la Côte-d'Or, près de Vitteaux. Mais ni l'un ni l'autre de ces cantons ne produisent de vins muscats ; et les autres Saint-Mémin qui se trouvent en France sont dans des provinces peu renommées par leur vin. Il est probable que La Fontaine, qui étoit Champenois, fait ici allusion au Saint-Mémin de Champagne ; et le mot *muscat* est pris au figuré pour signifier un vin exquis.

[4] Louis Héricart, qui remplaça son père dans la charge de lieutenant civil et criminel de La Ferté-Milon. Il épousa, le 13 novembre 1642, Catherine Bellenger.

[1] Le mot *vendition*, selon Nicot, signifie un contrat de vente fait sous la condition que le vendeur ne s'oblige qu'à rendre le prix de la vente, en cas d'éviction. Voyez *Thrésor de la langue françoyse*, 1606, p. 833.

[2] Il s'agit ici de la femme de La Fontaine. La majorité n'étoit alors acquise qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Madame de La Fontaine, en lui supposant vingt-quatre ans en 1656, a dû naître en 1632 ; et à la fin de 1647, époque de son mariage, elle n'avoit pas encore seize ans révolus.

[3] Il manque ici une partie de la lettre.

[4] M. de Villemontée avoit épousé la sœur de La Fontaine. La famille de Villemontée jouissoit de beaucoup de considération. On voit un M. de Villemontée conseiller d'état, intendant de la justice de Poitou, Saintonge et Angoumois, que le cardinal de Richelieu estimoit beaucoup. Il fut chargé en 1633 de pacifier les différends qui s'étoient élevés entre le duc d'Épernon et M. de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Voyez l'*Histoire du duc d'Épernon*, par Girard ; Paris, 1655, in-folio. (*Note communiquée par M. Monmerqué.*)

[5] Probablement le beau-père du beau-frère de La Fontaine, ou de Louis Héricart, qui avoit épousé une Bellenger.

bailler une indemnité de votre garantie par M. de Villemontée, mon beau-frère, ou bien par qui il vous plaira; et cela sera bien de la sorte. Je vous prie aussi, si on vous en écrit, de mander la même chose.

Quand vous aurez l'argent entre vos mains, mon père vous prie de lui en prêter 4,500 liv. pour racheter partie d'une rente qu'il doit conjointement avec ma sœur aux héritiers de M. Pidoux[1]; moyennant quoi il sera déchargé de la garantie. Du reste, ma sœur vous en entretiendra si vous voulez, et vous ne sauriez mieux faire valoir votre argent. Premièrement je me contenterai de l'intérêt sur, et tant moins d'autant de la pension que vous savez; et puis après la mort de mon père je vous rembourserai infailliblement, et vous donnerai ensuite une partie considérable de ce qui me restera, aux conditions que je vous ai dites.

Je vous écris de Reims, où je suis chez MM. de Maucroix, attendant votre réponse sur tous ces points. Le messager qui vous porte celle-ci part aujourd'hui lundi: vous pourrez, si vous en voulez prendre la peine, me récrire mercredi; il ne faut que demander le messager de Reims, sur le pont Notre-Dame, ou écrire par la poste de Champagne, et adresser les lettres *à M. de La Fontaine, chez M. de Maucroix, chanoine à Reims*. Le plus tôt sera le meilleur: car le marchand de Châlons attend votre réponse pour vous porter l'argent. La copie de l'obligation que je vous envoie est de la main de M. de Maucroix, à cause que le messager me pressoit. Je vous prie très humblement de me faire réponse au plus tôt, et suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre, etc., DE LA FONTAINE.

[1] Cette rente ne fut pas remboursée, et on la trouve sur l'état des dettes de la succession de Charles de La Fontaine, père de notre poëte, à la suite d'un acte en date du 20 mars 1670, entre La Fontaine, sa femme, et Claude de La Fontaine, son frère. Le principal de cette rente étoit de 4,800 livres. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 33.

II. — AU MÊME.

Chaûry (Château-Thierry), ce 29 février 1656.

MONSIEUR MON ONCLE,

J'ai reçu vos deux lettres, la première à Reims, la seconde de Jeanne Brayer, et vous remercie de la grace que vous nous faites à mon père et à moi. Il prendra 4,500 liv. sur l'argent qu'on vous portera[1]; le reste de ce qu'il doit en principal, qui est environ 300 liv. et un peu moins d'une année d'arrérages, il vous le fera tenir par la première commodité, qui sera, comme je crois, devant la quinzaine. J'écris à ma sœur, qui a aussi dessein de rembourser sa part, de vous entretenir là-dessus. Vous vous ferez subroger en la place de celui à qui on doit, ou bien mon père remboursera et vous fera une nouvelle constitution comme vous le jugerez à propos, pour le moins de frais et le plus de sûreté pour vous et pour nous. Celui qui a acheté le bien de Châtillon vous portera 3,000 écus la première semaine de carême. Je pourvoirai aux moyens de vous faire tenir le reste; et cependant je demeurerai, après avoir fait mes très humbles baisemains à mademoiselle Jannart[2],

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre très humble et très obéissant serviteur et neveu, DE LA FONTAINE.

P. S. J'ai écrit au sieur Castel de vous aller trouver et vous supplier d'accommoder notre affaire. Ma belle-mère lui doit six cent vingt livres. Il ne faut premièrement point qu'il parle des frais; et, quant au principal, je lui donnerai volontiers 100 fr. Il sera tout heureux de les prendre: car il aura de la peine assez à se faire payer; et ma belle mère m'a dit qu'il ne lui en étoit pas tant dû légitimement.

J'ai compté depuis peu avec M. Bellenger[3] de quelques dettes de ma belle-mère; mais je n'ai pas jugé qu'il soit de la bienséance de lui

[1] On voit par-là que Jannart accepta les propositions qui lui étoient faites par La Fontaine, et prêta son argent comme celui-ci le desiroit.

[2] Marie Héricart, femme de Jannart, et tante de madame de La Fontaine.

[3] Antoine Josse, dit *le chevalier de Bressay*, avoit épousé une Bellenger.

parler de 12 écus d'argent dont j'ai compté avec vous, et que vous me baillâtes pour les affaires de M. de Bressay. J'en donnai 4 à M. Vabeil, et en rendis 8 à M. de Bressay[1]. Ainsi c'est à moi qu'on les doit : vous leur en ferez, s'il vous plaît, souvenir ; autrement je les perdrois. Ce n'est pas que je les redemande, c'est seulement afin que la mémoire n'en soit pas abolie : je ne sais si c'est au beau-père ou au gendre d'acquitter cela. Les écus d'argent valoient lors 12 sous.

Si je n'avois peur de donner atteinte à la neutralité que vous avez promise, je vous écrirois un mot en faveur de M. de La Haye[2], quand ce ne seroit que pour apprendre à Messieurs du présidial ce que c'est qu'*Alea judiciorum* ; et que M. le lieutenant, qui veut faire passer ses raisons pour des démonstrations mathématiques, n'est pas du tout si savant qu'Archimède. Je suis son serviteur ; mais j'incline pour le prevôt aussi bien que tous les honnêtes gens de Château-Thierry[3].

III. — AU MÊME.

A Chaûry (Château-Thierry), ce 5 janvier 1658.

MONSIEUR MON ONCLE,

Je vous envoie le papier que M. de Bressay[4] m'a donné suivant votre lettre, et crois que M. Visinier[5] vous le portera lui-même pour plus d'assurance. Nous vous avons beaucoup d'obligation de ce que vous voulez bien donner la somme que je vous ai prié de donner à M. de Villemontée : ce n'est pas la première fois que vous m'avez témoigné la bonne volonté que vous avez pour moi ; et je vois bien, d'après les termes de votre lettre, que ce ne sera pas la dernière. J'essaierai de mériter cette bonne volonté par mes services, étant,

MONSIEUR MON ONCLE, etc.

[1] Josse de Bressay, son cousin par les femmes.

[2] Voyez ci-après une lettre écrite par notre poëte à la duchesse de Bouillon, en 1671, où il est fait mention de M. de La Haye. Il paroît qu'il étoit un des officiers du duc de Bouillon.

[3] VAR. Il y a de *Chaûry* dans l'original. Ce mot est l'abréviation de *Château-Thierry*.

[4] Jean Josse, sieur de Bressay.

[5] Nicolas de Visinier, vétéran des gardes-du-corps, étoit un habitant de Château-Thierry. C'est dans sa maison qu'a été conclu l'acte de vente, en date du 2 janvier 1676, faite par La Fontaine à Pintret, de sa maison rue des Cordeliers.

IV. — AU MÊME.

A Chaûry (Château-Thierry), le 25 février 1658.

MONSIEUR MON ONCLE,

J'ai montré votre lettre à mon père, qui est bien aise de ne plus devoir qu'à vous, et vous en écrit. Je crois que sa lettre peut tenir lieu de procuration. Le principal intérêt qu'il a en cette affaire est d'être déchargé envers tous du total de la rente, et de n'être plus obligé que pour sa part envers vous. Il vous supplie d'y prendre garde, et de ne point rembourser sa part que ma sœur n'ait aussi remboursé, ou ne rembourse la sienne.

Mademoiselle de La Fontaine[1] a eu deux accès de fièvre depuis deux jours. Je crois que ce ne sera rien. Nous avons résolu d'aller incontinent après Pâques à Paris, pour accommoder notre affaire ; cependant je baise très humblement les mains à mademoiselle Jannart avec votre permission, et suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre, etc.

V. — AU MÊME.

A Chaûry (Château-Thierry), ce 26 mars 1658.

MONSIEUR MON ONCLE,

Vous ne recevrez point encore par cet ordinaire la lettre de mon père ; il est toujours malade, et a été saigné encore une fois. Ce n'est pourtant pas chose fort dangereuse[2]. Dès qu'il sera en meilleur état, il ne manquera pas de vous écrire touchant l'affaire de ma sœur, qu'il vous prie d'achever au plus tôt, si vos affaires vous le permettent.

[1] C'est-à-dire madame de La Fontaine, sa femme.

[2] Cependant Charles de La Fontaine, père de notre poëte, mourut peu de jours après. On en parle comme d'un décès dans une transaction passée entre Jean et Claude (de La Fontaine), devant Beller, notaire à Château-Thierry, le mercredi 24 avril 1658. (*Note communiquée à l'éditeur par M. Monmerqué.*)

Je vous écrivis au long, mardi dernier, touchant votre ferme des *Aulnes-Bouillans*; par celle-ci vous trouverez bon que je fasse le solliciteur, et vous recommande une affaire où madame de Pont-de-Bourg a intérêt. Je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elle; mais quantité de personnes de mérite prennent part à ses intérêts. Je suis prié de vous en écrire de si bonne part, qu'il a fallu malgré moi vous être importun, si c'est vous être importun que de vous solliciter pour une dame de qualité qui a une parfaitement belle fille[1]. J'ai vu le temps que vous vous laissiez toucher à ces choses, et ce temps n'est pas éloigné: c'est pourquoi j'espère que vous interprèterez les lois en faveur de madame de Pont-de-Bourg. Vous en aurez des remerciements de l'académie[2]; mais je les compte[3] pour rien, en comparaison de ceux que vous fera cette belle fille, dont la beauté doit être fort éloquente de la façon qu'on me l'a dépeinte.

J'irai à Paris devant la fin du carême, et peut-être devant la fin de la semaine où nous allons entrer: ce sera pour aviser avec vous au moyen de terminer notre affaire. Mademoiselle de La Fontaine me presse: ce n'est pas qu'elle soit plus mal qu'elle étoit il y a six mois; mais il est bon d'assurer la chose au plus tôt. J'y ai un intérêt trop grand pour la laisser plus long-temps au hasard, outre que mademoiselle de La Fontaine ne veut pas faire à Paris un long séjour, et sera bien aise de trouver les affaires toutes disposées. Avec votre permission, mademoiselle Jannart aura pour agréables mes très humbles baisemains.

Je suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre très humble et très obéissant serviteur, DE LA FONTAINE.

[1] On lit dans les manuscrits de Conrart, t. IX, p. 1239, divers dictons sur différentes personnes, à commencer par le roi et la reine. Il s'en trouve un appliqué à mademoiselle de Pont-de-Bourg: « Serre la main, et dis que tu ne tiens rien. »

[2] Ceci fait allusion à une réunion de beaux esprits qui avoit lieu à Château-Thierry, et qui s'intituloit *l'académie*. Les femmes n'en étoient point exclues; et cette académie s'étoit probablement formée sous les auspices de la duchesse de Bouillon. Racine, dans une lettre écrite à notre poëte, et datée du 16 juillet 1662, lui dit: « Renvoyez-moi cette bagatelle des « *Bains de Vénus*, et mandez ce qu'en pense votre académie « de Château-Thierry, sur-tout mademoiselle de La Fontaine. » (*Œuvres de Racine*, édition de Lefevre, 1820, in-8°, t. VI, p. 150.)

[3] La Fontaine a écrit *conte* pour *compte*, ce qui n'étoit pas une faute alors. A l'appui des preuves que j'ai données ci-dessus, p. 623, note 4, j'ajouterai un exemple remarquable que me fournit la relation officielle de l'entrée du roi et de la reine le 26 août 1660, imprimée par Petit, imprimeur du roi, et par ordre de la ville de Paris, 1662, in-folio; à la page 17 on y trouve cet intitulé, en grosses capitales: CHAMBRE DES CONTES.

VI. — AU MÊME.

A Reims, ce 19 août 1658[1].

Je vous renvoie le calcul de ma sœur, bien différent du mien. La différence vient de ce que, dans le mémoire des quittances que vous m'avez envoyées, il y en a une de 400 liv., du 2 septembre 1656, dont il n'est point fait mention dans le mémoire de ma sœur; et peut-être impute-t-elle cela sur les arrérages qui précèdent la dernière quittance de 57, dont je vous ai envoyé copie: car mon père n'étoit pas encore mort, et possible avez-vous payé, en son acquit, ces 400 liv. pour les arrérages de la rente; car il me souvient qu'environ ce temps vous fournîtes quelque argent pour lui à Paris, qu'il rendit à Jeanne Brayer. Vous n'avez qu'à voir les termes de cette quittance de 400 liv.: le mécompte[2] vient aussi de ce que je n'imputois pas les sommes données sur les arrérages précédents fait à fait[3] qu'elles ont été données, mais je faisois un gros de tous ces arrérages jusqu'à présent, et je le déduisois sur les sommes données et sur l'intérêt, et en cela ma sœur pourroit bien avoir raison; mais dans son mémoire il y a une erreur de 240 liv. ou environ, que j'ai marquée à la marge. C'est pourquoi la chose vaut bien la peine que vous fassiez calculer le tout sur une table d'intérêt: je n'en ai point en ce pays-ci.

Je ne puis aller à Paris de plus d'un mois, et ne m'y crois nullement nécessaire: je vous

[1] La date de l'année a été ajoutée par nous: l'original porte simplement Reims, ce 19 août.

[2] VAR. La Fontaine a écrit *méconte*. Voyez à ce sujet la note 4, p. 623, et p. 653, note 3.

[3] C'est-à-dire à mesure qu'elles ont été données. *Fait à fait* est une locution picarde et champenoise que notre poëte avoit employée dans la première édition de la fable intitulée *le Coche et la Mouche*, mais qu'il a depuis fait disparoître.

> *Fait à fait* que le char chemine.
>
> *Fables nouvelles et autres poésies*, 1671, p. 5.

écris de Reims, où vos lettres m'ont été envoyées. Je serai dans trois ou quatre jours à Château-Thierry[1]. Ma sœur me mande qu'elle a fort affaire d'argent; c'est à vous de prendre votre commodité.

VII. — AU MÊME.

A Chaûry (Château-Thierry), ce 1er février 1659.

MONSIEUR MON ONCLE,

Ce qu'on vous a mandé de l'emprunt et du jeu est très faux : si vous l'aviez cru, il me semble que vous ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande; je la méritois bien par le respect que j'ai pour vous, et par l'affection que vous m'avez toujours témoignée. J'espère qu'une autre fois vous vous mettrez plus fort en colère, et que, s'il m'arrive de perdre mon argent, vous n'en rirez point. Mademoiselle de La Fontaine ne sait nullement bon gré à ce donneur de faux avis, qui est aussi mauvais politique qu'intéressé. Notre séparation peut avoir fait quelque bruit à La Ferté[2]; mais elle n'en a pas fait beaucoup à Château-Thierry, et personne n'a cru que cela fût nécessaire.

J'ai fait une sommation pour recevoir l'annuel, mais je n'ai point consigné; mandez-moi s'il est encore temps. La commission dont je vous ai écrit est une excellente affaire pour le profit, et je ne suis pas assez ambitieux pour ne courir qu'après les honneurs; quand l'un et l'autre se rencontreront ensemble, je ne les rejetterai pas : cependant, dès que Nacquart fera un tour à Château-Thierry, je lui ferai la proposition, sauf de m'en rapporter à vous touchant le choix.

J'espère qu'aujourd'hui votre échange avec Madame de l'Hôtel-Dieu sera bien avancé; je suis sur le point d'en faire encore un. M. de La Place me doit un surcens de trois setiers et mine de blé, et deux setiers d'avoine; le surcens est assis sur dix arpents de terre qui sont à la porte d'une de ses fermes. Il me veut donner en échange dix autres arpents, enfermés dans vos terres de la Trueterie. Je trouve la chose à propos; mais il faut qu'elle se fasse sous votre nom, et auparavant il faudroit que je vous eusse cédé le surcens : il me semble que cela se peut faire par procuration, et qu'il n'est pas besoin d'attendre un voyage de Paris pour cela. Suivant ce que vous m'en manderez, j'enverrai mémoire.

Si vous n'avez trouvé à troquer vos terres de Clignon, M. Oudan, de Reims, s'en accommodera avec vous, et vous donnera de l'argent ou des terres dans la prairie. Si l'affaire d'Étampes se faisoit, je vous conseillerois de choisir des terres.

Vous ne me mandez rien touchant le rachat que j'ai fait de vos rentes sous seing privé; je ne l'ai pas voulu faire par-devant notaire sans avoir auparavant votre avis, à cause des lods et ventes : souvenez-vous, s'il vous plaît, de m'en écrire.

Je suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre très humble et très obéissant serviteur, DE LA FONTAINE.

P. S. Je vous écrivis hier vendredi, et vous priai de vous employer pour celui qui vous portera la lettre; car peut-être recevrez-vous celle-ci la première. Je n'osai, à cause de la parenté de mademoiselle de La Fontaine, lui refuser de vous écrire; mais, comme c'est pour essayer de lui procurer quelque emploi qu'on lui a fait espérer, et que ces choses ne se demandent ni ne s'obtiennent facilement, vous en userez comme il vous plaira, et vous vous réserverez, si vous le jugez à propos, pour quelque meilleure occasion : enfin je ne prétends point vous importuner pour autrui dans une affaire de cette nature; c'est bien assez que je le fasse pour moi seulement : je vous prie de vous excuser de la meilleure grace qu'il sera possible, et cela suffit.

---

[1] On lit dans l'original *Chaûry* pour Château-Thierry. La Fontaine n'écrit jamais autrement.

[2] Il s'agit ici d'une séparation quant aux biens. Dans l'acte de vente de la maison qu'ils possédoient à Château-Thierry, en date du 2 janvier 1676, La Fontaine et sa femme y figurent comme séparés quant aux biens. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 36 et 390.

VIII. — A M***,

EN LUI ENVOYANT LES VERS POUR ET CONTRE MADAME COLLETET [1].

1659.

Vous vous étonnez, dites-vous, de ce que tant d'honnêtes gens ont été les dupes de mademoiselle Colletet [2], et de ce que j'y ai été moi-même attrapé. Ce n'est pas un sujet d'étonnement que ce dernier point; au contraire, c'en seroit un si la chose s'étoit autrement passée à mon égard : ainsi vous faites très sagement de me mettre au nombre des honnêtes gens, puisque aussi bien je ne puis nier que je ne sois de celui des dupes. Cela vous est-il nouveau? Et d'où venez-vous, de vous étonner ainsi? Savez-vous pas bien que, pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle? Si vous ne vous en êtes aperçu, vous êtes cent fois plus taupe que moi. Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin; cela fait le meilleur effet du monde : je dis des sottises en vers et en prose, et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle; enfin je loue de toutes mes forces.

Homo sum qui ex stultis insanos reddam.

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre. Ne vous étonnez donc plus; voyez seulement ma palinodie, mais voyez-la sans vous en scandaliser. Pourquoi ne me rétracterois-je pas? Tant de grands hommes se sont rétractés! Et puis fiez-vous à nous autres faiseurs de vers!

IX. — A M. FOUQUET.

RELATION DE L'ENTRÉE DE LA REINE DANS PARIS, LE 26 AOUT 1660.

MONSEIGNEUR,

Comme je serai bientôt votre redevable [3], j'ai cru que la magnificence de ces jours passés étoit une occasion de m'acquitter, et que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agréable matière. Je vous dirai donc que l'entrée [1] ne se passa point sans moi, que j'y eus ma place, sur un échafaud s'entend, aussi bien que beaucoup d'autres provinciaux; et que ce monde de regardants est une des choses qui me parut la plus belle en un jour si remarquable.

De toutes parts on y vit
Une incroyable affluence;
L'entrée, à bien parler, se fit
Aux yeux de toute la France.
Ce jour-là le soleil fut assez matineux;
Mais, pour mieux laisser voir ce pompeux équipage,
Il tempéra son éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut fort sage.
Car quand il eût eu des habits
Tout parsemés de rubis,
Et couverts des tresors du Pactole et du Tage,
Qu'il eût paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour,
Le moins brillant des seigneurs de la cour
Eût brillé cent fois davantage.

La cour ne se mit pas seule sur le bon bout,
Et le luxe passa jusqu'à la bourgeoisie.
Chacun fit de son mieux : ce n'étoit qu'or par-tout;
Vous n'avez vu de votre vie
Une si leste infanterie;
On eût dit qu'ils sortoient tous de chez le baigneur :
Représentez-vous, monseigneur,
Dix mille hommes en broderie.

Ce fut un bel objet que messieurs du conseil :
Aussi leurs majestés s'en tiurent honorées;

[1] Voyez ci-dessus, p. 577 et 578, les vers pour et contre madame Colletet, auxquels, dans le recueil de 1671, cette lettre sert d'introduction.

[2] VAR. *Mademoiselle C.....*, dans l'édition originale. La Fontaine dit mademoiselle, quoique ce fût une femme mariée : c'étoit l'usage de ce temps pour les femmes qui n'étoient pas nobles.

[3] La Fontaine fait ici allusion à l'engagement qu'il avoit pris de fournir une pièce de vers pour chaque quartier de la pension que lui payoit Fouquet. Le terme devoit échoir au 1er octobre, c'est-à-dire cinq semaines après l'époque à laquelle cette lettre fut écrite. Voilà pourquoi notre poète dit qu'il saisit l'occasion de l'entrée de la reine pour s'acquitter d'avance.

[1] Cette entrée se trouve minutieusement décrite dans un volume orné de planches, et publié par ordre des magistrats de la ville de Paris, intitulé : *Entrée triomphante de sa majesté Louis XIV, roi de France et de Navarre*, etc., in-folio, 1662. (Voyez encore François Colletet, *Nouvelle relation contenant la royalle entrée de leurs majestez dans leur bonne ville de Paris*, le 26 août 1660, in-4°.) Le roi s'arrêta d'abord au château de Vincennes, où on vint le complimenter. Il s'éleva, avant d'entrer dans Paris, une dispute de préséance entre les maréchaux de France et les ambassadeurs des puissances étrangères. Les maréchaux, n'ayant pas voulu céder, n'accompagnèrent pas le cortége. Les ducs et pairs se retirèrent aussi pour ne pas céder au comte de Soissons : il n'y eut que les ducs et pairs à brevet. Quelques années plus tard, les choses ne se seroient pas ainsi passées. On peut voir les détails de cette querelle dans un livre intitulé *Curiosités historiques, ou Recueil de pièces utiles à l'histoire de France* : Amsterdam, 1759, in-12, t. I, p. 98. Voyez aussi, sur cette entrée, les *Lettres de madame de Maintenon*, 1756, in-12, t. I, p. 32.

On n'en peut trop louer le pompeux appareil;
Leur troupe étoit des mieux parées;
Tout le monde admira leurs superbes atours,
Leurs cordons d'or, leurs housses de velours,
Et leurs différentes livrées.
Leur chef, vêtu de brocart d'or
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Ce jour-là parut un Médor,
Et fut un des beaux de la fête.
Qui pourroit parler dignement
Des sceaux que portoit fièrement
La chancelière haquenée [1],
Qui chancela [2] si bien qu'en fut presque errenée?
De vouloir peindre aussi les trois cours souveraines [3]
Et leur auguste majesté,
Ma muse n'y perdroit que son temps et ses peines;
C'est un sujet trop vaste et trop peu limité.
Messieurs de ville eurent en vérité
Bonne part de l'honneur en cette illustre fête.
Je trouvai sur-tout bien monté
Celui qui marchoit à leur tête [4].
Il n'est pas jusqu'à Rocollet
Qui ne fût sur sa bonne mine [5]:
Son cheval, qui n'étoit pas laid,
Et sembloit de taille assez fine,
Lui secouoit un peu l'échine,
Et pensa mettre en désarroi
Ce brave serviteur du roi.

Des harangueurs et des harangues
Si je m'étois trouvé plus près,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues [6]:
Leurs sages propos, leurs beaux dits,
Ce jour-là sur les beaux habits
L'emportèrent, comme je pense.

Mais tout cela n'est rien au prix
Des mulets de son éminence [1];
Leur attirail doit avoir coûté cher.
Ils se suivoient en file ainsi que patenôtres:
On en voyoit d'abord vingt et quatre marcher,
Puis autres vingt et quatre, et puis vingt et quatre
Les housses des premiers étoient d'assez grand p
Les seconds les passoient, passés par les troisièm
Mais ceux-ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatrièmes.
Monsieur le cardinal l'entend, en bonne foi;
Car après ces mulets marchoient quinze attelages,
Puis sa maison, et puis ses pages [2],
Se panadant en bel arroi,
Montés sur des chevaux plus sages
Que pas un d'eux, comme je croi.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de si grand prix,
Que l'un bondit, que l'autre danse,
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de son éminence.

Bientôt après les seigneurs de la cour,
Propres, dorés, et beaux comme des anges,
Ou comme le dieu d'amour,
Attirèrent nos louanges:
J'entends le dieu d'Amour, quand il tient du dieu
Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ses dards
Car ces seigneurs [3], qui sont près d'une belle
Aussi doux que des moutons,
Sont pires que vrais lions
Quand ils ont une querelle,
Ou que le bruit des canons
Leur échauffe la cervelle.
En habits sous l'or tout cachés,
En chevaux bien enharnachés,
Ils avoient fait grosse dépense;
Et, quant à moi, je fus surpris

[1] On peut lire dans l'*Entrée triomphante*, p. 23, la description de cette haquenée, et celle de la parure de messire Séguier, chancelier de France.

[2] A cause que cette haquenée tomba. (Note de l'édition des *Œuvres posthumes*.) Ceci nous apprend la plaisanterie qu'on fit dans le temps sur les mots *chanceler* et *chancelier*, au sujet d'un léger accident que les relations officielles ont passé sous silence. Il n'est pas, au reste, étonnant que cette haquenée ait bronché, puisqu'elle étoit lourdement chargée d'un coffret de vermeil doré, couvert d'un voile d'or, qui renfermoit les sceaux, et conduite en lesse par deux cordons de soie attachés à sa bride.

[3] Le parlement, la cour des comptes, et la cour des aides.

[4] De Sève, alors prévôt des marchands.

[5] Rocollet étoit libraire et imprimeur du roi, et en même temps de la ville de Paris. Il étoit en faveur à cause de son attachement à la cause du roi pendant les troubles de la Fronde. Dans l'*État de la France* pour 1657, in-12, p. 179, il en est fait mention dans des termes qui servent d'éclaircissement à ces vers de notre poëte. « Pierre Rocollet, aussi imprimeur et libraire, choisi de messieurs de la ville pour être leur imprimeur, et qui, durant ces derniers mouvements, a paru aussi généreux capitaine que bon citoyen; pour marque de quoi sa majesté lui a fait don et présent d'une chaîne d'or avec la médaille de sa figure et pourtrait. »

[6] Ceux qui haranguèrent le roi dans cette occasion furent de Lenglet, recteur de l'université; de Sève, prevôt des marchands; d'Aubray, lieutenant civil au Châtelet; Pajot, premier président de la cour des monnoies; Lamoignon, premier président du parlement. Louis XIV reçut ces hommages assis sur un trône magnifique, élevé sur une estrade constru trée du faubourg Saint-Antoine, et qui dominoit toute sons environnantes. Voyez l'*Entrée triomphante*, etc

[1] Ils ouvroient la marche.

[2] Au nombre de vingt-quatre. Ils étoient suivis de rosses à six chevaux, accompagnés de vingt-quatr hommes, et d'une compagnie de cent gardes à ch tous faisoient partie de la maison du cardinal. Le ch Grammont, Rouville, et Bellefonds, suivoient pa cette maison. MONSIEUR, par esprit de critique, avo traire affecté, pour lui et pour sa suite, une simplicité

[3] Le duc de Navailles étoit à la tête des chevau-lég d'un justaucorps d'écarlate, et ayant des bottes, des et des plumes blanches. Le marquis de Vardes comm cent-suisses; le comte de Guiche, qui marchoit seu pagné de quelques gardes, se fit remarquer par l'a éblouissante de ses pierreries; et le duc de La Feu la singularité de son accoutrement, qui consistoit e noires et en rubans noirs sur de la broderie. Voyez *triomphante*, p. 24; et les *Lettres de madame de M* t. I, p. 32.

De voir une telle abondance,
Et n'estimai plus rien au prix
Des mulets de son éminence.

Incontinent on vit passer
Les légions de mousquetaires [1].
C'est un bel endroit à tracer;
Mais sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Mon maître n'a que trop de quoi m'embarrasser.
Vous le voyez quelquefois :
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de rois,
De taille aussi belle, ou de mine aussi bonne?
Ce n'est pas mon avis; et, lorsque je le vois,
Je crois voir la grandeur elle-même en personne.

Comme jadis le monarque des cieux
Dans le ciel fit son entrée,
Après avoir puni l'orgueil audacieux
Des suppôts de Briarée;
Ou bien comme Apollon, des traits de son carquois
Ayant du fier Python percé l'énorme masse,
Triompha sur le Parnasse;
Ou comme Mars entra pour la première fois
Dans la capitale de Thrace;
Ainsi je crois encor voir le prince qui passe;
Et vous pouvez choisir de ces trois-là
Celui qu'il vous plaira [2]...

Que dirai-je de ces vers sortir à mon honneur?
Ce qui le plus en plus m'embarrasse et m'empêche;
De fièvre en chaud mal me voici, monseigneur,
Enfin tombé sur la calèche [3].
Je sais qu'elle étoit riche, et sembloit d'or massif,
Et qu'il s'en fait peu de pareilles;
Mais je ne la pus voir, tant j'étois attentif
A regarder d'autres merveilles.
Ces merveilles étoient de fort beaux cheveux blonds,
Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
Et d'autres appas sans seconds
D'une personne sans seconde,
Qu'on ne me demande pas
Qui c'étoit que la personne
En qui logeoient tant d'appas :

La question seroit bonne!
Tant d'agrément, tant de beauté,
Tant de douceur, et tant de majesté,
Tant de graces si naturelles,
Où l'on trouveroit de quoi
Faire un million de belles,
Ne peuvent, en bonne foi,
Se trouver qu'en la merveille
Sans égale et sans pareille
Qui donne aux autres la loi,
Et qui dort avec le roi.

X. — A M. FOUQUET,

EN LUI ENVOYANT L'ODE SUIVANTE SUR LE MARIAGE DE MONSIEUR, FRÈRE UNIQUE DU ROI, AVEC HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, LE 31 MARS 1661.

MONSEIGNEUR,

Le zèle que vous avez pour toute la maison royale me fait espérer que ce terme-ci [1] vous sera plus agréable que pas un autre, et que vous lui accorderez la protection qu'il vous demande. Avec ce passe-port, qui n'a jamais été violé, il vous ira trouver sans rien craindre. J'y loue la merveille que nous ont donnée les Anglois. Encore que sa naissance vienne des dieux, ce n'est pas ce qui fait son plus grand mérite; mille autres qualités, toutes excellentes, font qu'elle est l'ornement aussi bien que l'admiration de notre cour. C'est ce qu'on peut dire de plus à l'avantage de cette princesse; car notre cour est telle à présent, que son approbation seroit même glorieuse à la mère des Graces. L'entreprise de louer dans le même ouvrage le digne frère de notre monarque étoit infiniment au-dessus de moi. Cependant ce n'étoit pas encore assez faire; il falloit, monseigneur, vous dire aussi quelque chose touchant la grossesse de la reine. Je serois coupable si je me taisois, tandis que chacun raisonne sur la qualité du présent qu'elle nous fera. Il sera beau, l'on n'en doute point; mais que ce doive être un dieu ou une déesse, c'est ce qui n'est pas encore tout-à-fait certain. Quoi que ce puisse être, on s'en réjouit dans l'Olympe, malgré tous les sujets d'envie qu'on y peut avoir.

[1] La compagnie des mousquetaires étoit commandée par Artagnan, et marchoit sur quatre lignes : on distinguoit les différentes compagnies par la couleur de leurs plumes, blanches, bleues, jaunes, et noires.

[2] Louis XIV étoit monté sur un beau cheval d'Espagne, couvert d'une housse brodée en argent, pareille à son habit : son chapeau étoit surmonté d'un bouquet de plumes attachées avec une enseigne de diamants. Ces vers manquent dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

[3] La calèche de la reine, entièrement découverte, et où elle étoit seule, et placée sous un petit dais soutenu de légères colonnes d'or. Le duc de Bournonville, gouverneur de Paris, son chevalier d'honneur, l'ambassadeur d'Espagne, son major-dome, les ducs de Guise, d'Elbeuf, et d'autres grands personnages, l'accompagnoient à cheval. Derrière cette calèche suivoit un carrosse, dans lequel étoient les princesses du sang, les dames d'honneur et les dames d'atour.

[1] Le terme de sa pension, qu'il devoit acquitter par des vers ou par une composition quelconque.

Ces nouvelles divinités pourroient bien ravir aux autres leurs temples. Je ne parle pas de ceux que nous avons bâtis dans nos cœurs à leurs majestés, qui ne sauroient, avec toute leur puissance, nous rien donner de plus parfait qu'elles. Je ne pouvois, monseigneur, vous entretenir de sujets qui méritassent mieux d'interrompre vos occupations et vos soins. La grossesse de la reine est l'attente de tout le monde. On a déja consulté les astres sur ce sujet.

Quant à moi, sans être devin,
J'ose gager que d'un dauphin
Nous verrons dans peu la naissance:
Thérèse, accomplissant le repos de la France,
Y fera, je m'assure, encor cette façon.
Ce qui confirme mon soupçon
C'est la faveur des dieux, qui sert notre monarque
Comme il mérite, et qui ne put jamais
Lui refuser aucune marque
Du respect que le Sort a pour tous ses souhaits.
La conjecture que je fais
N'est pas, seigneur, fort difficile;
Car, sans vous étaler d'un discours inutile
Toutes les raisons que j'en ai,
Nous avons un roi trop habile
Pour ne pas réussir en tous ses coups d'essai.

A peine il commença ses premiers exercices,
Qu'il se fit admirer des héros de sa cour;
Puis, d'un cœur ennemi de ces molles délices
Qui loin du champ de Mars ont choisi leur séjour,
Il sortit des bras de l'Amour,
Fit trembler cent cités, porta par-tout la guerre;
Maint rempart fut ouvert, maint escadron rompu:
Les Flamands, s'ils eussent pu,
Se fussent cachés sous terre.
Tel on voit un jeune lion
Courir à sa première proie,
La Flandre alloit souffrir plus de maux qu'Ilion:
Ses peuples ignoroient l'usage de la joie;
Louis eût renversé le reste de leurs tours,
Si la fille du prince ibère
N'eût interposé les Amours,
Qui firent plus en quatre jours
Qu'aucun plénipotentiaire,
Par son travail et ses discours,
En quatre mois n'auroit su faire.

Que si notre monarque aux tournois de Bellone
Se fit dès l'abord renommer,
N'a-t-il pas mieux fait que personne
Son apprentissage d'aimer?
Pour l'objet qui l'a su charmer
N'a-t-il pas cédé des conquêtes,
Refusé des trésors, méprisé des états,
Et préféré Thérèse aux palmes toutes prêtes
Que le Sort promettoit aux efforts de son bras?

Mais comment s'est-il pris tout d'un coup aux affaires?
Quel roi mieux que le nôtre entend le cabinet?
Peut-on développer d'un jugement plus net
Tant de conseils si nécessaires?
Les soins de son état ne le lassent jamais;
Et dans les travaux de la paix
Il agit encore en Hercule.
Un autre eût tout perdu quand nous perdîmes Jule [1];
Mais de quel changement est suivi son trépas?
Louis, ne l'ayant plus, sait régir ses provinces:
La machine de nos états,
Qui sans l'effort de cet Atlas
Eût fait succomber d'autres princes,
Ne pèse point au nôtre, et, non plus que les cieux,
N'a besoin pour support que du maître des dieux.

Tous ses commencements ayant été si beaux,
Celui de son hymen nous promet des miracles:
J'en attends un dauphin, dont les exploits nouveaux
Ne pourront rencontrer d'assez puissants obstacles.

La victoire en tout lieu le doit accompagner.
Sans qu'il se fasse craindre on le verra régner:
C'est bien le mieux, qui le sait faire.
Les peuples les plus fiers sous un joug volontaire
Se verront d'eux-mêmes soumis.
Aux dépens de ses ennemis
Son état un jour doit s'accroître.
Il aura les dieux pour amis,
Il aura son père pour maître.

Thérèse, le portant avec un soin si tendre,
L'ornera de vertus et de dons inouïs:
Jugez quel il doit être, et ce qu'on peut attendre
D'un chef-d'œuvre formé par elle et par Louis.
De sa mère, il tiendra la douceur et les charmes;
Et de son père, l'art de dompter par les armes
Ceux qui résisteront à toutes ses bontés.
Il sera conquérant en diverses manières;
Et son empire un jour n'aura plus de frontières,
Non pas même les cœurs des plus fières beautés.

Celle dont nous venons de chanter l'hyménée
Ne peut qu'elle ne rende un tel œuvre accompli;
De bien moins de fleurons sa tête est couronnée
Que son cœur de vertus ne se montre rempli.
Les graces, les beautés, qui reluisent en elle,
Ne font que la moitié d'un tout si précieux;
Son esprit est divin, son ame est toute belle;
Thérèse est un chef-d'œuvre achevé par les cieux.

Je me croyois sorti d'une haute entreprise,
Et mon chant me sembloit ne pouvoir mieux finir:
Anne, par ses bontés dont mon ame est éprise,
S'est encor présentée à mon ressouvenir.
Notre dauphin en doit tenir
Les mêmes dons, mais d'une autre manière:
La sagesse aux conseils, l'esprit plein de lumière,
La fermeté que l'on trouve aux héros,

[1] Mazarin.

Et la constance dans les maux.
Mais, quoi! de l'exercer il n'est plus de matière.
Vous dépeindre Anne[1] tout entière
C'est pour ma muse un trop hardi projet:
Si vous regardez mon sujet,
Que dirai-je d'assez sublime?
Que ne dirai-je point, si je suis mon devoir!
Dieux! qu'on est empêché quand il faut qu'on exprime
Ce qu'on ne sauroit concevoir!

Dispensez-moi de cette peine;
Vous savez, monseigneur, quelle est Anne et Louis.
Vous voyez tous les jours notre nouvelle reine:
Si vos yeux n'en sont éblouis,
Je les tiens bons; ils le sont, et personne
N'en a douté jusqu'ici:
Puissent-ils dans vingt ans veiller pour la couronne!
Je ne vous plaindrai pas d'avoir un tel souci.

Voilà, monseigneur, ce que je pense sur ce sujet. J'ai corrigé les derniers vers que vous avez lus, et qui ont eu l'honneur de vous plaire: j'espère que vous les trouverez en meilleur état qu'ils n'étoient. Entre autres fautes, j'y avois mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se pût aviser; la bévue ne vient que de là: car je prends trop d'intérêt en tout ce qui regarde votre famille, pour ne pas savoir de combien d'Amours et de Graces elle est composée[2]. Je me rétracterai plus amplement à la première occasion; et cependant je serai toujours, monseigneur, etc.

XI. — A M. DE MAUCROIX.

RELATION D'UNE FÊTE DONNÉE A VAUX.

22 AOUT 1661.

Si tu[3] n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite[4], ce n'est pas ma faute; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le surintendant: non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable; l'entreprise seroit trop grande, et en ce cas-là je le supplierois très humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y seroit aussi empêché que je le suis à présent. On diroit que la Renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à-la-fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches; encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudroit pour célébrer dignement un si grand héros; et je crois que, quand elle en auroit mille, il trouveroit de quoi les occuper toutes.

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois[1]. Le roi, la reine-mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs, s'y trouvèrent: il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un feu qui ne devoit rien à celui qu'on fit pour l'entrée[2].

Tous les sens furent enchantés;
Et le régal eut des beautés
Dignes du lieu, dignes du maître,
Et dignes de leurs majestés,
Si quelque chose pouvoit l'être.

On commença par la promenade. Toute la cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquoit[3]. Elle

[1] Anne d'Autriche, mère du roi. Elle mourut cinq ans après, le 20 janvier 1666, à l'âge de soixante-quatre ans.

[2] Il s'agit probablement de quelque pièce composée pour madame Fouquet, dans laquelle La Fontaine s'étoit mépris sur le nombre des enfants qu'elle avoit.

[3] VAR. Il y a *vous* par-tout dans les manuscrits de Tallemant des Réaux; mais le billet autographe adressé à de Maucroix, dont nous sommes possesseur, prouve que La Fontaine tutoyoit son ami, et que la leçon *vous* n'est pas bonne.

[4] De Maucroix étoit alors à Rome; il s'y étoit rendu, sous le faux nom d'abbé de Crusy, pour remplir une mission secrète que Fouquet lui avoit donnée. Il est écrit, en marge des manuscrits de Tallemant des Réaux, cette note sur de Maucroix: « Le surintendant l'avoit envoyé à Rome comme ami de Pellisson. » Voyez le *Recueil des défenses de Fouquet*, in-18, t. III, p. 366, 368, 392; t. VIII (ou t. III de la continuation), p. 117 à 140; et la *Vie de François de Maucroix*, dans les *Nouvelles OEuvres diverses de J. de La Fontaine*, 1820, in-8º, p. 183.

[1] Loret (*Muse historique*, liv. XII, p. 129, lett. XXXIII, en date du 20 août) nous apprend que cette fête eut lieu un mercredi. Pour les éclaircissements qui y sont relatifs, on doit consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8º, p. 70. Fouquet avoit déja traité la cour à Vaux dans le mois de juin précédent. On y avoit joué l'*École des Maris* de Molière. La reine d'Angleterre, MONSIEUR et MADAME, se trouvoient à cette fête; mais le roi n'y étoit pas. Voyez la *Muse historique* de Loret, liv. XII, p. 129.

[2] C'est-à-dire l'entrée de la reine, qui a été le sujet de la lettre à Fouquet.

[3] Sur ce passage les manuscrits de Tallemant des Réaux con-

étoit demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : tu vois bien que j'entends parler de sa grossesse[1]. Cela fit qu'on se consola, et enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la cascade, la gerbe d'eau, la fontaine de la couronne, et les animaux, à qui plairoit davantage; les dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi, chacune à sa manière :
La reine avec ses fils[2] contesta de bonté;
Et Madame[3], d'éclat avecque la lumière.

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde; c'est que les nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le roi : sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince.

Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes; mais la grace avec laquelle monsieur et madame la surintendante firent les honneurs de leur maison le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avoit dressé le théâtre au bas de l'allée des sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre, et des zéphyrs,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène étoit parée,
Et de cent flambeaux éclairée :
Le ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
Que, lorsqu'on eut tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi :
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant, par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avoient le pouvoir

tiennent la note suivante : « Le roi avoit demandé encore une fête pour les relevailles de la reine. »

[1] Cette dernière phrase n'est pas dans Tallemant des Réaux.

[2] C'est-à-dire la reine-mère. Ses fils étoient le roi et MONSIEUR.

[3] Henriette d'Angleterre, mariée à MONSIEUR seulement depuis quelques mois.

De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli[1],
Magicien expert et faiseur de miracles;
Et l'autre c'est Le Brun[2], par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles :
Le Brun dont on admire et l'esprit et la main,
Père d'inventions agréables et belles,
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au romain.
Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait,
Qu'on le crut rocher en effet,
Mais, insensiblement se changeant en coquille[3],
Il en sortit une nymphe gentille
Qui ressembloit à la Béjart[4],
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grace
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire;
Car il est de la façon
De notre ami Pellisson[5].
Ainsi, bien que je l'admire,

[1] Jacques Torelli naquit en 1608, et étoit un gentil de Fano, en Italie, où il mourut en 1678, après y av struit un magnifique théâtre. Louis XIV l'avoit attiré en F et c'est à la cour de ce monarque qu'il fit sa fortune.

[2] Charles Le Brun, né à Paris le 2 mars 1619, mort même ville le 26 juin 1699. Le chancelier Séguier fut mier protecteur; mais Fouquet, habile à discerner genres de mérite, attacha Le Brun à son service, en lui douze mille livres de pension, outre le paiement de vrages. Ce furent les embellissements qu'il fit à Vaux, la maison de Fouquet à Saint-Mandé, qui le firent con Mazarin, à la reine-mère, et au roi, et qui devinrent l de sa faveur et de sa fortune. Voyez les *Vies des p peintres du roi*, par Lépicié, t. I, p. 4, 28 et *Hommes illustres* de Perrault, 1696, in-folio, p. 91.

[3] Une des choses qui charma le plus dans cette fête fu quille dont parle ici La Fontaine, et la Béjart qui en sor lante d'attraits et de graces. On fit dans le temps une sur ce sujet, qui se terminoit ainsi :

Peut-on voir nymphe plus gentille
Qu'étoit Béjart l'autre jour,
Lorsqu'on vit ouvrir sa coquille?
Tout le monde disoit à l'entour,
Lorsqu'on vit ouvrir sa coquille :
Voici la mère d'Amour.

Recueil manuscrit de chansons historiques etc. in-folio, t. IV, p. 285.

[4] Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart, actric troupe de Molière : ce dernier l'épousa le 20 février 162 la mort de cet homme illustre, elle se maria à un acte troupe, nommé Guérin d'Estriches, sans talent, sans sans esprit, sans figure. Elle quitta le théâtre en 1694 rut le 3 octobre 1700.

[5] Le prologue de la comédie des *Fâcheux* fut comp Pellisson, et se trouve dans ses *OEuvres*.

Je m'en tairai puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis[1].

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de sa majesté : aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme, et danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse[2].

C'est un ouvrage de Molière[3].
Cet écrivain, par sa manière,
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par-delà Rome[4] :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon IN ILLO TEMPORE[5] :
Nous avons changé de méthode ;
Jodelet[6] n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas[1].

On avoit accommodé le ballet à la comédie, autant qu'il étoit possible, et tous les danseurs y représentoient de fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard; au contraire, on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrois bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui, par des routes embrasées,
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamarre,
Le fracas, et les sifflements,
Qu'on entendoit à tous moments.
De ces colonnes embrasées
Il renaissoit d'autres fusées,
Ou d'autres formes de petard,
Ou quelque autre effet de cet art;
Et l'on voyoit régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre,
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant, et pirouettant,
Faisant un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France

[1] Ces trois derniers vers ne sont pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

[2] *Les Fâcheux*, comédie de Molière, conçue, faite, et apprise pour cette fête, dans l'espace de quinze jours; depuis jouée à Paris, le 4 novembre 1661. Elle eut quarante-quatre représentations, et fut imprimée en février 1662. Cette comédie fut le premier exemple des comédies-ballets et des pièces à tiroir.

[3] Il y a, en marge des manuscrits de Tallemant des Réaux, cette note aujourd'hui curieuse sur Molière : « Le chef de la troupe des comédiens de *Monsieur*, où est la Béjart.

[4] Où de Maucroix étoit alors.

[5] Les quatre vers qui suivent ne sont pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

[6] Personnage dont le type a été emprunté au théâtre espagnol, et qui fut mis plusieurs fois sur la scène françoise avec succès. Scarron donna d'abord *Jodelet, ou le Maître valet*, en 1645; d'Ouville, *Jodelet astrologue*, en 1646; Scarron, la même année, *Jodelet duelliste*; Thomas Corneille, *Jodelet prince*, en 1655; et Brécourt, *la Feinte mort de Jodelet*, en 1655 : mais cette mort ne fut pas feinte, car cette pièce ennuya; et, comme le dit La Fontaine, Molière fit changer la mode, et chassa *Jodelet* du théâtre.

[1] Il est curieux d'opposer à ce jugement prophétique la manière froide et dédaigneuse avec laquelle s'exprimoit, sur le compte de Molière, un homme du monde qui écrivoit, vers ce temps, ses souvenirs pour lui-même ou pour ses amis. Je veux parler de Tallemant des Réaux. Tallemant se trompe sur la Béjart, qui, à l'époque dont il parle, n'étoit pas celle que Molière épousa, mais sa sœur; erreur qui n'infirme pas le reste du récit de Tallemant. C'est le seul témoignage contemporain sur la jeunesse de notre grand comique; et ceux qui ont écrit sur lui des notices ou des biographies n'en ont pas senti toute l'importance.

N'eût rassuré, par sa présence,
Ce dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venoient donner des sérénades
A quelques unes des naïades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua sa majesté:
Je n'en vis rien, mais il n'importe.
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon; et, quant à toi
Ne t'en fais pas un point de foi.

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours; car, le roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étoient commandés. On retourna donc au château, où la collation étoit préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenoit de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendoit plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpenteaux. Faut-il dire obscurci ou éclairé? Cela partoit de la lanterne du dôme: ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres, grands et petits, étoient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étoient attelés à l'un des carrosses de la reine; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyois pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable[1]. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es[2].

XII. — A M. DE MAUCROIX.

Ce samedi matin (septembre 1662)[3].

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami; elles me touchent[1] pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre...... Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Madame de B.[2] a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson: si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami, t'en dirois[3] beaucoup davantage si j'avois l'esprit tranquille présentement; mais la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui.

Feriunt summos fulmina montes[4].

[1] Si propre à exciter la compassion.

[2] C'est-à-dire de tous les monuments antiques et modernes qu'on admire dans la ville de Rome, où de Maucroix étoit alors.

[3] Cette date, entre parenthèses, a été ajoutée par nous; mais elle est certaine, puisque Fouquet fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1662.

XIII. — A M. FOUQUET[5].

Paris, ce 30 janvier 1663.

MONSEIGNEUR,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses[6]: il ne se peut rien voir de plus convaincant, ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode[7] ne sauroient partir non plus que d'un jugement très solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé; et vous le voulez, ou parceque vous ave

[1] *Elles me touchent*, pour *elles ne me touchent*. Un exemple semblable de la suppression de la négative se trouve dans la lettre à Champmeslé, ci-après, p. 495.

[2] Madame de Bellière (Duplessis), l'amie et la confidente de Fouquet. Voyez dans les *Mémoires de Conrart*, publiés par M. Monmerqué, une lettre, en date du 19 septembre 1662, qu'elle écrivit à cette époque à Pomponne, t. XLVIII, p. [illegible]

[3] *T'en dirois*, pour *je t'en dirois*. La Fontaine supprime quelquefois le pronom. Il y en a d'autres exemples.

[4] Ce billet est curieux en ce qu'il peint naïvement l'âme sensible et aimante de La Fontaine, incapable de s'occuper de ce qui le concerne lorsqu'il apprend l'infortune de son ami.

[5] La Fontaine avoit fait parvenir à Fouquet, dans sa prison, l'ode qu'il avoit composée pour lui. Celui-ci la lui renvoya avec quelques observations critiques. C'est à ces observations que notre poëte répond dans cette lettre.

[6] Ces défenses ont été recueillies et imprimées par les Elzevirs, en quatorze volumes in-18. Quelques auteurs ont à tort confondu ces défenses de Fouquet avec les beaux plaidoyers que composa pour lui Pellisson, et qui se trouvent dans les *Œuvres diverses* de ce dernier, 1735, trois volumes in-12.

[7] Voyez ci-dessus, p. 525.

de piété, ou parceque vous n'êtes pas in-
t de l'état présent des affaires[1]. Ceux qui
gardent ne font que trop bien leur devoir.
emple de César étant chez les anciens, il
semble qu'il ne sera pas assez connu. Cela
roit arriver, sans le jour que les écrivains
nt donné : ils ne manquent jamais de l'allé-
en de pareilles occasions. Je m'en suis
, parcequ'il est consacré à cette matière.
leurs, ayant déja parlé de Henri IV dans
élégie[2], je ne voulois pas proposer à notre
e de moindres modèles que les actions de
ence du plus grand personnage de l'anti-
. Quant à ce que vous trouvez de trop
ique pour pouvoir plaire à notre monar-
je le puis changer en cas que l'on lui
ente mon ode; ce que je n'ai jamais pré-
u. Que pourroient ajouter les muses aux
itations qu'on fera pour vous ? car je ne
e nullement que les premières personnes
nonde ne s'y emploient. J'ai donc composé
ode à la considération du Parnasse. Vous
z assez quel intérêt le Parnasse prend à ce
ous touche. Or, ce sont les traits de poésie
font valoir les ouvrages de cette nature.
erbe en est plein, même aux endroits où
rle au roi. Je viens enfin à cette apostille
ous dites que je demande trop bassement
chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment
ligne de vous, monseigneur; et, en vérité,
i qui regarde la vie avec une telle indiffé-
e ne mérite aucunement de mourir ; mais
-être n'avez-vous pas considéré que c'est
qui parle, moi qui demande une grace qui
est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de
es si humbles, si pathétiques, et si pres-
s, que je ne m'en doive servir en cette ren-
re. Quand je vous introduirai sur la scène,
ous prêterai des paroles convenables à la
ideur de votre ame. Cependant permettez-
de vous dire que vous n'avez pas assez de
ion pour une vie telle que la vôtre. Je tâ-
ai pourtant de mettre mon ode en l'état où
souhaiterez qu'elle soit; et je serai tou-
s, etc.

[1] ouquet étoit si étroitement gardé, qu'il ignoroit l'insulte
au duc de Créquy et la saisie d'Avignon ordonnée par le roi.
[2] oyez ci-dessus, p. 518.

XIV. — DE COLBERT

A M. DE LA FONTAINE.

A Fontainebleau, le 7 août 1666.

MONSIEUR,

Le roi ayant été informé que les officiers des forêts dépendant du duché de Château-Thierry ont pris des chauffages sur un pied excessif, même hors des années de leurs exercices, et commis une infinité d'autres malversations dans lesdites forêts, sa majesté m'a commandé de vous écrire ces lignes de sa part, pour vous dire que son intention est que vous en fassiez faire une exacte recherche; et, qu'en même temps vous examiniez leurs titres, afin que, si ces jouissances sont mal fondées, vous en fassiez faire l'imputation sur le remboursement qu'ils doivent recevoir de leurs offices.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur, COLBERT.

XV. — A M. BAFOY,

INTENDANT DES AFFAIRES DE SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOUILLON, A PARIS.

A Reims, ce 1er septembre 1666.

MONSIEUR,

Voici le temps de faire nos ventes venu. Nous avons sursis l'exploitation de celles de l'an passé, par déférence aux volontés de son altesse, et à ce que son conseil avoit exigé de nous. Ainsi il y a tantôt deux ans que nous ne touchons rien de nos charges. Je m'adresse à vous plutôt qu'à pas un autre, sachant très bien que vous êtes pour la justice, et vous supplie, en mon particulier, et au nom de tous les officiers, de considérer qu'il n'y en a pas un de nous qui puisse ainsi attendre la jouissance de son revenu sans une extrême incommodité. Je ne crois pas que son altesse veuille que des gens qui ont eu assez de respect pour ne se pas vouloir servir de leurs arrêts soient

réduits à ne pouvoir subsister, ni qu'elle veuille que nous soyons plus malheureux que tous ses autres sujets. Je vous prie, monsieur, de faire savoir à M. de Vivaretz l'ordre que le conseil de son altesse prétend y mettre. Quoi qu'il arrive, je serai toujours,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur, DE LA FONTAINE.

XVI.

A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON [1].

Château-Thierry, juin 1671.

Je ne sais, madame, qu'écrire à votre altesse qui soit digne d'elle, et qui puisse la réjouir. Il m'a semblé que la poésie s'acquitteroit mieux de ce devoir que la simple prose. Il m'a encore paru qu'il vous falloit donner un nom du Parnasse. Je crois vous avoir déja donné celui d'Olympe en des occasions de pareille nature. Ne pourroit-on point mettre en chant ces paroles?

Qu'Olympe a de beauté, de graces, et de charmes!
Elle sait enchanter les esprits et les yeux.
Mortels, aimez-la tous; mais ce n'est qu'à des dieux
Qu'est réservé l'honneur de lui rendre les armes.

Ce que je vais ajouter n'est pas moins vrai, et m'a été confirmé par des correspondants que j'ai toujours eus à Paphos, à Cythère, et à Amathonte. Je me doutois bien que cela seroit, et m'en étois déja aperçu la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir.

La mère des Amours et la reine des Graces
C'est Bouillon; et Vénus lui cède ses emplois.
Tout ce peuple à l'envi s'empresse sur vos traces,
Plus nombreux qu'il n'étoit, et tout fier de vos lois.

Vous fîtes dire l'année passée à M. de La Haye[2] qu'il eût soin que je ne m'ennuyasse point à Château-Thierry. Il est fort aisé à M. de La Haye de satisfaire à cet ordre; car, outre qu'il a beaucoup d'esprit,

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?
Nez troussé c'est un charme encor selon mon sens,
C'en est même un des plus puissants.
Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue;
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre et sincère aveu,
Dont pourtant le public se souciera très peu.
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose;
Mais, s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.

XVII.

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ [1].

Château-Thierry, ce jeudi 12 1676.

Je suis à Chaûry [2], mademoiselle; jugez si je dois penser à vous, moi qui ne vous oublierois point au milieu de la plus brillante cour. M. Racine avoit promis de m'écrire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Il auroit sans doute parlé de vous, n'aimant rien tant que votre charmante personne : c'auroit été le plus grand soulagement à la peine que j'éprouve à ne plus vous voir. S'il savoit que j'ai suivi en partie les conseils qu'il m'a donnés, sans cesser pourtant d'être fidèle à la paresse et au sommeil, il auroit peut-être par reconnoissance mandé de vos nouvelles et des siennes : mais véritablement je l'excuse; aussi bien les agréments de votre société remplissent tellement les cœurs, que toutes les autres impressions s'affoiblissent.

Que vous aviez raison, mademoiselle, de dire qu'ennui galoperoit avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village [3]! c'est chose si vraie que je suis présentement

[1] Sur ce qui concerne la duchesse de Bouillon, voyez p. 536, 2e colonne, note 4. Voyez aussi Loret (*Gazette historique*, liv. XIII, p. 58, lett. xv, en date du 22 avril 1662). Loret nous apprend que ce fut l'évêque de Mirepoix qui maria la duchesse de Bouillon; que les noces se firent chez la princesse de Soissons, et que le roi et la reine s'y trouvèrent.

[2] M. de La Haye étoit prevôt du duc de Bouillon à Château-Thierry. Ce fut lui qui joua le savetier dans les *Rieurs de Beau-Richard*. Voyez p. 288 et 632.

[1] Sur mademoiselle de Champmeslé, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8o, p. 255 à 261; et l'*Histoire du Théâtre françois*, par les frères Parfaict, t. XIV.

[2] Abréviation du nom de Château-Thierry, encore en usage aujourd'hui dans cette ville.

[3] Les clochers de Paris.

d'une mélancolie qui ne pourra, je le sens, se dissiper qu'à mon retour à Paris.

A guérir un atrabilaire,
Oui, Champmeslé saura mieux faire
Que de Fagon[1] tout le talent;
Pour moi, j'ose affirmer d'avance
Qu'un seul instant de sa présence
Peut me guérir incontinent.

Bois, champs, ruisseaux, et nymphes des prés, me[2] touchent plus guère, depuis qu'avez enchaîné le bonheur près de vous; aussi compte-je partir bientôt. Toutefois je m'occupe si peu de mes affaires que je ne sais quand elles finiront. C'est chose de dégoût que compte[3], vente, arrérages; parler votre langage est mieux mon fait: mais n'allez pas imaginer que je prétende parler si bien que vous, c'est chose impossible et que ne tenterai de ma vie.

Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire; vous ferez œuvre pie, j'en réponds. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes; en quoi je suis d'autant persuadé que la matière ne lui manquera pas. Je me flatte qu'il m'écrira aussi que vous pensez à moi, assurant que ce me sera la nouvelle la plus agréable à apprendre, et que jamais ne trouverez de serviteur plus fidèle ni plus dévoué que

DE LA FONTAINE.

[1] Guy-Crescent Fagon, médecin et botaniste célèbre. Il naquit le 11 mai 1638 dans le Jardin-des-Plantes, dont Guy de La Brosse, son oncle, fut fondateur et intendant. Fagon devint, en 1680, premier médecin de madame la dauphine, puis de la reine, et enfin de Louis XIV en 1693; il mourut le 11 mars 1718.

[2] Il y a ainsi dans l'original, et non pas *ne me*.

[3] La Fontaine a encore écrit *conte*, et plus haut *conte-je*.

XVIII. — A LA MÊME.

LETTRE ÉCRITE DE LA CAMPAGNE, EN 1678.

Comme vous êtes la meilleure amie du monde, aussi bien que la plus agréable, et que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent, depuis le matin jusqu'au soir, de l'eau, du vin, de la limonade, *et cætera*; rafraîchissements légers à qui est privé de vous voir. La chaleur et votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs. Quant à vous, mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites: je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au roi de France et à mademoiselle de Champmeslé[1]. Mais que font vos courtisans? car, pour ceux du roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgraces de M. de La Fare[2]? et M. de Tonnerre[3] rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain? Il ne sauroit plus en faire de grands après l'acquisition de vos bonnes graces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance, et quiconque vous a gagnée ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera de m'honorer de ses niches et de ses brocards.

XIX. — A M. SIMON DE TROYES.

Février 1686.

Votre Phidias et le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon[4], notre ami, l'honneur du nom troyen,
M'oblige à vous mander, non la paix ou la guerre,
Dont, sur ma foi, je ne sais rien;
Non la ligue d'Augsbourg[5], que je sais moins encore;
Non, dans un bel écrit plein de moralité,
Des sottises du temps le nombre que j'ignore
(Et sauroit-il être compté?),

[1] Elle s'empare de tous les cœurs, tandis que le roi prend toutes les villes. Louis XIV avoit pris Gand le 9 mars de cette année 1678, Ypres le 25 du même mois, Lean le 4 mai, Puycerda le 28 du même mois, et le fort de Kehl le 27 juillet.

[2] Charles-Auguste, marquis de La Fare-Laugère, né à Valgorge, en Vivarais, en 1644, mort le 22 mai 1712: célèbre par sa bravoure, son talent pour les vers, sa passion pour madame de La Sablière, et son amitié pour Chaulieu. Consultez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 338 et suiv.

[3] M. de Tonnerre fut celui qui supplanta Racine auprès de la Champmeslé; ce qui, dans le temps, fit dire de l'auteur d'*Andromaque* que le tonnerre l'avoit déraciné.

[4] François Girardon, né à Troyes en 1627 ou 1630, mort à Paris le même jour que Louis XIV, c'est-à-dire le 1er septembre 1715.

[5] Coalition de l'empereur d'Allemagne, de la Hollande et de la Savoie, contre Louis XIV.

Mais la défaite d'un pâté.
L'esprit s'échauffe à table, et, d'un propos à l'autre,
Bacchus nous inspira comme eût fait Apollon.
Rien n'altéra ses dons; l'eau du sacré vallon
Auroit profané même un vin tel que le nôtre :
Pur et sans mélange on le but.
Votre pâté, dès qu'il parut,
Ramena les santés, et fit naître l'envie
De boire à Chloris, à Sylvie,
A ce qu'on aime enfin : bonne et louable loi.
De la maîtresse on vint au roi;
Du roi l'on vint à la statue;
De la statue on prit sujet
D'examiner la place, et cet autre projet
Où l'image du prince est encore attendue.
Il faut du temps; le temps a part
A tous les chefs-d'œuvre de l'art.
La reine des cités, dans sa vaste étendue,
N'aura rien qui ne cède à ce double ornement [1].
L'équestre en est encore à son commencement [2];
La pédestre, à la fin le monarque l'a vue [3].
Desjardins [4], il faut l'avouer,
Mérite par cette œuvre une éternelle gloire.
Nous en louâmes tout, car tout est à louer,
Et le vainqueur, et la victoire,
Et les captifs. Vous pouvez croire
Que du maréchal-duc [5] on s'entretint aussi :
Son monument a réussi.
Où d'autres échoueroient il se rend tout facile.
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile [6],
Parlé de son adresse et de sa fermeté,
Et de l'honneur qu'au Râb il avoit remporté [7],

[1] La Fontaine fait ici allusion à la place des Victoires et à la place Vendôme, qui furent commencées toutes deux en même temps. La première étoit destinée à recevoir la statue pédestre de Louis XIV; et la seconde, une statue équestre de ce monarque.

[2] On n'en voyoit encore qu'un modèle dans l'atelier du sculpteur Girardon, qui étoit le vieux jeu de paume resté au milieu de la cour du Louvre. Cette statue fut trouvée trop petite, et donnée à la ville de Beauvais. Girardon en fit une autre, qui ne fut mise en place que le 13 août 1699. Voyez la *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans Paris*, par B*** (Brice), 1685, in-12, t. I, p. 22; et la *Description historique de la ville de Paris*, par Piganiol de La Force, édition de 1765, t. III, p. 5.

[3] Pour voir cette statue, Louis XIV se rendit à l'hôtel Saint-Chaumont, qu'habitoit le duc de La Feuillade. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 401 à 404.

[4] Martin Vanden Bogaer, plus connu sous le nom de Desjardins, naquit à Breda, vint jeune à Paris, fut reçu à l'Académie à l'âge de trente-un ans, et mourut fort riche en 1694.

[5] François, vicomte d'Aubusson, duc de La Feuillade, maréchal de France, colonel des gardes-françoises, commença sa carrière militaire en 1650, et mourut le 19 septembre 1691.

[6] Lorsqu'il remplaça le duc de Vivonne dans le commandement de l'armée navale stationnée devant la Sicile, qu'il fit évacuer habilement les François qui se trouvoient dans cette île, avec quatre cent cinquante familles de Messine qui avoient pris leur parti.

[7] A la bataille du Saint-Gothard le 1er août 1664, La Feuillade, avec sa troupe, renversa les janissaires, et força le grand-visir à repasser le Raab avec son armée en désordre. Voyez les *Mémoires chronologiques* de d'Avrigny, t. III, p. [illegible]

Nous avouâmes tous que pour sa majesté
Il n'épargne aucuns soins, ne le cède à nul homme,
Ne dort ni ne permet qu'on dorme d'un long somme.
La France entière n'auroit pu
Seule occuper deux La Feuillades,
Ainsi que la Grèce n'eût su
Contenir deux Alcibiades.

Nous revînmes au roi; l'on y revient toujours :
Quelque entretien qu'on se propose,
Sur Louis aussitôt retombe le discours :
La déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
Girardon, dîmes-nous, se saura surpasser,
Exprimant ce héros qu'il commence à tracer.
L'exprimer! c'est beaucoup; et si le seul Lysippe
Fut digne de mouler l'héritier de Philippe,
Si nul autre sculpteur ne le tailla que lui,
Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur art aujourd'hui,
Pour un roi mieux fait qu'Alexandre.
Notre prince a l'air grand, il a l'air du dieu Mars.

Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites;
Les lois que cet écrit dès l'abord s'est prescrites
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts;
On s'en va me nommer l'avocat des trois chèvres :
Le fait étoit d'un vol, il citoit des Césars.
Les grands mots comme à lui me naissent sur les lèvres
Pour un pâté de trois canards [1].
Aux journaux de Hollande il nous fallut passer;
Je ne sais plus sur quoi, mais on fit leur critique.
Bayle [2] est, dit-on, fort vif; et, s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin :
Il trancheroit sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il osoit; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc [3] pour la satire a bien moins d'habitude;
Il paroît circonspect, mais attendons la fin.
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.
Le Clerc prétend du sien tirer d'autres usages;
Il est savant, exact, il voit clair aux ouvrages;
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main;

[1] VAR. J'ai préféré ici la leçon du recueil du P. Bouhours. Dans les *Œuvres diverses*, ce vers se trouve avant celui qui précède.

[2] Pierre Bayle, né à Carlat, dans l'ancien comté de Foix, le 18 septembre 1647, mourut le 28 septembre 1706, à l'âge de cinquante-neuf ans. Le journal de sa composition dont parle La Fontaine est celui qui est intitulé *Nouvelles de la république des lettres*. Il l'avoit commencé en mars 1684; ainsi il étoit alors nouveau : il fut continué jusqu'en 1718, et forme cinquante-six volumes petit in-12.

[3] Jean Le Clerc, né à Genève en 1657, mourut le 8 janvier 1736. Il se fixa en Hollande en 1683 : il fut d'abord un des collaborateurs de Bayle dans la composition de son journal, puis il en entreprit un pour son compte, intitulé *Bibliothèque universelle*. Puisque le premier numéro de ce journal ne parut qu'au commencement de 1686, cette lettre de La Fontaine, où il en est fait mention, ne sauroit être de l'année 1685, comme

Tous deux ont un bon style, et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux personnages,
Et ce fut de moi qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit.
Il leur plait. Vous aurez peut-être peine à croire
Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus :
On tint ces discours; on fit plus,
On fut au sermon après boire.

Je crains que ce dernier vers ne vous semble pas assez sérieux. Pardonnez à la nécessité que je m'étois imposée de finir tous mes contes comme le Tassone ses stances, dans LA SECCHIA RAPITA. Pour rectifier cet endroit, je vous dirai en langue vulgaire que nous allâmes au sermon l'après-dînée ; que nous y portâmes tous le sang-froid qu'auroient eu des philosophes à jeun, et que même nous accourcîmes notre repas, pour ne rien perdre de cette action. C'étoit la seconde de M. L. D. C.[1]. J'y trouvai de la piété et de l'éloquence, des expressions, et un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à-fait selon mon goût. J'en ferois un plus long éloge, si je ne craignois de déplaire à M. L. D. C. Ce sera donc la fin de ma lettre, comme ce fut celle de nôtre journée. Je suis, monsieur, etc.

XX. — A M. RACINE.

Du 6 juin 1686. Château-Thierry.

Poignan[2], à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avoit assuré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avois que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans ; j'y ai répondu ; c'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet, avec le billet qui l'accompagne :

SUR L'AIR DE JOCONDE.

« Quand je veux faire une chanson
« Au parfait La Fontaine,
« Je ne puis tirer rien de bon
« De ma timide veine.
« Elle est tremblante à ce moment,
« Je n'en suis pas surprise :
« Devant lui mon foible talent
« Ne peut être de mise.

« Je crois en vérité que je ne serois jamais parvenue à « faire une chanson pour vous, monsieur, si je n'avois en « vue de m'en attirer une des vôtres ; vous me l'avez pro- « mise, et vous avez affaire à une personne qui est vive « sur ses intérêts : songez que je vous assassinerai jusqu'à ce « que vous m'ayez tenu votre parole. De grace, monsieur, « ne négligez point une petite muse qui pourroit parve- « nir si vous lui jetiez un regard favorable. »

Ce couplet et cette lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois couplets suivants : ils sont sur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes ;
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une muse sait plaire.

le dit Matthieu Marais; d'un autre côté, elle est antérieure au 16 mars 1686, date de l'inauguration de la statue de la place des Victoires. Voilà pourquoi nous l'avons datée du mois de février 1686. Le journal de Le Clerc parut avec succès jusqu'en 1693, et forme une collection de vingt-six volumes petit in-12; puis il fut continué sous le titre de *Bibliothèque choisie*, de 1703 à 1713, et forme une nouvelle collection de vingt-sept volumes in-12.

[1] Plusieurs auteurs ont interprété ces initiales par ces mots : *Monseigneur l'évêque de Condom* ; et ils en ont conclu que ce sermon étoit de Bossuet. C'est une conclusion toute contraire qu'il faudroit tirer de cette interprétation. Bossuet donna sa démission de l'évêché de Condom en 1671, et fut fait évêque de Meaux en 1681. L'évêque de Condom, à l'époque à laquelle La Fontaine écrivoit cette lettre, étoit Jacob Gojon de Matignon, de la maison des comtes de Thorigny. Il succéda à Bossuet, et fut sacré à Paris en 1673; il resta évêque de Condom jusqu'au mois de septembre 1693, qu'il se démit de son évêché pour accepter une abbaye. (Voyez le *Gallia christiana*, 1720, in-folio, t. II, p. 974.) Au reste, ces initiales pourroient bien signifier aussi *Monseigneur l'évêque de Comminges*, ou *de Cavaillon*, ou *de Cambray*; et peut-être encore elles ne désignent aucun évêque.

[2] Ami intime de La Fontaine et de Racine. Voyez, sur ce qui le concerne, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 13; et les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, dans les *OEuvres de Racine*, édition de 1820, in-8°, t. I, p. cxliij.

Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connoître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close:
Paule, trois retours de zéphyrs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des graces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ses vers
Le cœur est nécessaire:
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, monsieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au prince de Conti; elle est à présent sur le métier: les vers suivants y trouveront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme[1];
Je le fuirois jusques à Rome;
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les graces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,
Et d'érudition ne se pouvoient lasser.
C'est un vice aujourd'hui: l'on oseroit à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très sûrs qu'avec ce soin on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire,
On voit bien qu'il a lu; mais ce n'est pas l'affaire:
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savoit rien; comment a-t-il écrit?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usoit plus fréquemment;
Sous lui la cour n'osoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne; car madame de La Sablière ne les a pas encore vus.

[1] Molière a dit:

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

XXI[1]. — A M. DE BONREPAUX[2],

INTENDANT DE LA MARINE[3], A LONDRES.

28 janvier 1687.

. . . .

. . . .

Le roi est parfaitement guéri[4]. Vous ne sauriez vous imaginer combien ses sujets en ont témoigné de joie.

Ils offriroient leurs jours pour prolonger les siens;
Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens.
Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,
Les vœux et les concerts dont leurs temples résonnent,
Forcent le Ciel de l'accorder.
On peut juger à cette marque,
Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel monarque,
Du bonheur de le posséder.
De quelle sorte de mérite
N'est-il pas aussi revêtu?
Sa principale favorite

[1] Imprimée pour la première fois séparément par l'auteur, avec l'épître à monseigneur l'évêque de Soissons, in-4° de 57 pages, avec approbation en date du 5 février 1687, p. 53. Dans cette édition originale, cette lettre commence par des lignes de points, que l'auteur a mises à dessein pour indiquer qu'il ne publiôit qu'un fragment; les éditeurs subséquents ont eu tort de les supprimer.

[2] François d'Usson, seigneur de Bonrepaux, le second des fils d'Usson II, seigneur de Bonrepaux et de Bonac, et de Bernardine de Faure. Il commença sa carrière comme sous-lieutenant de marine en 1676, et devint successivement intendant-général de la marine, chef d'escadre, lecteur de la chambre du roi, lieutenant-général, envoyé plénipotentiaire en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, ambassadeur en Danemark, chevalier d'honneur et conseiller du conseil de la marine. Il mourut le 12 août 1719 sans avoir été marié. Il existe un grand nombre de ses dépêches aux archives des affaires étrangères. Il signoit *Dusson de Bonrepaus*. Voyez le *Dictionnaire de la noblesse*, seconde édition, in-4°, t. XII, p. 719; et les *OEuvres de Saint-Évremond*, édition de 1753, t. V, p. 162, 203 et 243.

[3] Dans l'édition des *OEuvres diverses*, on donne à tort, dans l'intitulé de cette lettre, le titre d'ambassadeur à Bonrepaux; il ne l'étoit pas alors. Cette erreur se trouve aussi dans Matthieu Marais, p. 100: elle a causé la nôtre dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, édition in-18, t. II, p. 125, 132 et 134, et dans l'édition in-8°, p. 236 à 251; mais nous l'avons rectifiée dans la troisième édition du même ouvrage, p. 433.

[4] On avoit fait au roi l'opération de la fistule le 18 novembre 1686, et le 27 janvier 1687 il s'étoit rendu à Notre-Dame pour rendre grace à Dieu de sa guérison. On fit alors de grandes fêtes et de grandes réjouissances dans Paris.

Plus que jamais est la vertu.
Autrefois il a combattu
Pour la grandeur et pour la gloire :
Maintenant d'une autre victoire
Son cœur devient ambitieux.
Les vaines passions chez lui sont étouffées.
L'histoire a peu de rois, la fable point de dieux
Qui se vantent de ces trophées.
Il pourroit se donner tout entier au repos :
Quelqu'un trouveroit-il étrange
Que, digne en cent façons du titre de héros,
Il en voulût goûter à loisir la louange?
Les deux mondes sont pleins de ses actes guerriers :
Cependant il poursuit encor d'autres lauriers :
Il veut vaincre l'erreur; cet ouvrage s'avance;
Il est fait : et le fruit de ses succès divers
Est que la vérité règne en toute la France[1].
Et la France en tout l'univers.

Non content que sous lui la valeur se signale,
Il met la piété sur le trône à son tour;
Ses soins la font régner, ainsi que sa rivale,
Au milieu même de la cour.
C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour.
Ces trois divinités font fleurir son empire;
Il a su les unir pour le bien des humains.
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire
Que le sage a tout en ses mains.
Vient-il pas d'attirer, et par divers chemins,
La dureté du cœur, et l'erreur envieillie,
Monstre dont les projets se sont évanouis?
On voit l'œuvre d'un siècle en un mois accomplie,
Par la sagesse de Louis.

Mais je crains de passer le but de mon ouvrage :
Il faut plus de loisir pour louer ce héros;
Une muse modeste et sage
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
Je me tais donc, et rentre au fond de mes retraites :
J'y trouve des douceurs secrètes.
La fortune, il est vrai, m'oubliera dans ces lieux;
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites;
Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

. . . .
. . . .[2]

DE LA FONTAINE.

[1] L'édit de Nantes, rendu par Henri IV en faveur des protestants, avoit été révoqué par un autre édit en date du 22 octobre 1685. Depuis cette époque, et sur-tout en 1686, on employa les promesses et les menaces, la séduction et la violence, pour multiplier les conversions; on répandoit l'argent, et on envoyoit des troupes. Bonrepaux, dans les instructions qui lui furent données en date du 20 décembre 1685, avoit sur-tout la mission de convertir les hérétiques. Il eut le bon esprit de s'attacher aux ouvriers des manufactures. Il enleva par ce moyen un grand nombre d'ouvriers anglois, qui vinrent s'établir en France, et y apportèrent le secret de la fabrication du papier. C'est à cette émigration que remonte l'établissement des plus belles papeteries de France. Voyez Mazure, *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, t. III, p. 395.

[2] C'est après ces deux lignes de points que se trouve, dans l'édition originale, la signature : *De La Fontaine;* et ces lignes ont été mises à dessein. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 437.

XXII. — AU MÊME.

A LONDRES.

Du 31 août 1687.

Je ne croyois pas, monsieur, que les négociations et les traités[1] vous laissassent penser à moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avoit érigé une statue sur le sommet du mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès des deux dames qui me feroient oublier les traités et les négociations, et peut-être les rois aussi. Je voudrois que vous vissiez présentement madame d'Hervart : on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs ni de toux que si ces ennemies du genre humain s'en étoient allées dans un autre monde. Cependant leur règne est encore de celui-ci : il n'y a que madame d'Hervart qui les ait congé-

[1] M. De Bonrepaux se rendit plusieurs fois en Angleterre pour des négociations secrètes; il y arriva le 29 décembre 1685, en repartit vers la fin d'avril 1686, y retourna en 1687; il avoit alors été chargé de deux missions : l'une ostensible, qui étoit un traité de neutralité pour l'Amérique; et l'autre secrète, la rentrée en France de tous les religionnaires fugitifs qu'il y pourroit engager. (Voyez Mazure, *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, t. II, p. 124.) Il conclut un traité avec le roi d'Angleterre le 11 décembre 1687; il en conclut encore un second en septembre 1688. Il fut ensuite chargé d'instruire secrètement Jacques II des projets du prince d'Orange contre lui, et de lui offrir, de la part de Louis XIV, un secours de trente mille hommes. Jacques II, abusé par son ministre Sunderland et l'ambassadeur d'Espagne, ne voulut pas croire aux informations qu'on lui donnoit, et refusa le secours qui lui étoit offert. M. de Bonrepaux fut obligé de revenir en France sans avoir réussi dans cette négociation; et il fut envoyé à Brest en 1689 pour préparer l'armement contre l'Angleterre. C'est au commencement de 1687 qu'il fut chargé de négocier au sujet des possessions françoises et angloises, et de donner une plus grande extension au traité de neutralité contracté l'année précédente. Il devoit aussi bien examiner la situation réelle de la cour d'Angleterre, et en rendre compte. Bien vu du roi Jacques II, qui aimoit à l'entendre parler sur la marine, il ne tarda pas à se faire une idée complète sur la situation du pays. Il fit passer au marquis de Seignelay des mémoires très circonstanciés. (Voyez Mazure, t. I, p. 279, 281-3; t. II, p. 292-7-8; t. III, p. 49-61-67-89. — *Vie de Jacques II, d'après les mémoires écrits de sa propre main*, 1819, in-8°, t. III, p. 257 de la traduction françoise. — Hume's, *Hist. of England*, ch. LXXI, t. VIII, p. 289, 1782, in-8°. — *Dictionnaire de la noblesse*, t. XII, p. 719; et les *Dépêches de Dusson de Bonrepaus*, dans les archives des affaires étrangères.) Bonrepaux correspondoit avec M. de Seignelay, et Barillon avec Louis XIV directement. V. Mazure, *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, t. II, p. 161, 250, 265 et 272; et ci-dessus, p. 648, col. 2, note 2.

diées pour toujours. Au lieu d'hôtesses si malplaisantes, elle a retenu la gaîté et les graces, et mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré, qui véritablement nous négligent un peu : je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. M. de Barillon[1] se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisoient passer du vin médiocre et une omelette au lard pour du nectar et de l'ambrosie. Nous pensions nous être repus d'ambrosie, et nous soutenions que Jupiter auroit mangé de l'omelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Graces de la rue Saint-Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foi, monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple. La divinité qu'on y venoit adorer en écarte tantôt un mortel, tantôt un autre, et se moque du demeurant sans considérer ni le comte ni le marquis, aussi peu le duc[2] :

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo;

voilà sa devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe ; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, et par son langage et par ses manières, elle ne relèvera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi n'ai-je rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhume près, que même cette dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, et je crois que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une lettre qui n'auroit été pleine que de ses louanges : non qu'elle se souciât d'être louée ; elle le souffroit seulement, et ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vu le temps qu'Iris[1] (et c'étoit l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde),
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange délicate
Avoit auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort ; et, s'il faut parler de bonne foi,
L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints sermons sont pour moi.

J'eusse pu m'exprimer de quelque autre manière ;
Mais, puisque me voilà tombé sur la matière,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi ?
Tout homme sage en use ainsi.
Quarante beaux esprits[2] certifieront ceci.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit : si j'étendois la chose,
Je vous endormirois ; et ma lettre pour vous
Deviendroit, en vers comme en prose,
Ce que maints sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à madame d'Hervart, dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le parrain de plusieurs belles, je veux et entends qu'à l'avenir madame d'Hervart s'appelle Sylvie[3] dans tous les domaines que je possède sur le double mont ; et pour commencer,

C'est un plaisir de voir Sylvie :
Mais n'espérez pas que mes vers

[1] Paul Barillon d'Amoncourt, marquis de Branges, seigneur de Mancy, de Châtillon-sur-Marne, conseiller d'état ordinaire du roi, mourut le 23 juillet 1691. La Fontaine lui a dédié sa fable IV du livre VIII. Barillon fut nommé ambassadeur en Angleterre, et revint en France en janvier 1689, après dix ans d'ambassade, selon madame de Sévigné. Il en est souvent question dans les lettres de cette dernière. Le célèbre Fox a publié une partie de la correspondance de Barillon avec Louis XIV, pendant les années 1684 et 1685, dans l'appendice de l'ouvrage intitulé *History of the early parts of the reign of James the second*, in-4°. (Voyez *Saint-Évremond*, édit. 1753, t. V ; le *Journal de Dangeau*, 10 janvier 1689 ; le *Dictionnaire de la noblesse*, t. I, p. 731.) M. Mazure, dans son *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, a inséré la substance de toute la correspondance de Barillon.

[2] Madame de La Sablière, devenue dévote, quoique encore jeune et belle, faisoit de fréquentes retraites aux Incurables, et s'écartoit du monde et des plaisirs. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 338 à 344.

[1] Madame de La Sablière est désignée sous le nom d'Iris, par La Fontaine, dans la première fable du dixième livre. Voyez ci-dessus, t. II, p. 181.

[2] Messieurs de l'Académie françoise. (*Note de Des Maizeaux*, éditeur de *Saint-Évremond*.)

[3] La Fontaine, dans le *Songe de Vaux*, avoit déja donné le nom de Sylvie à madame Fouquet, qui vivoit encore.

Peignent tant de charmes divers,
J'en aurois pour toute ma vie.

S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fût-il roi des dieux,
En auroit pour toute sa vie.

Votre ame en est encor ravie;
J'en suis sûr, et dis quelquefois:
Jamais cette beauté divine
N'affranchit un cœur de ses lois.
Notre intendant de la marine[1]
A beau courir chez les Anglois;
Puisqu'une fois il l'a servie,
Qu'il aille et vienne à ses emplois,
Il en a pour toute sa vie.

Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare et si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,
C'est un sort commun pour nous tous;
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute la vie.

J'ai tort de vous dire que je m'en étonne; il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, et qui l'aime de tout son cœur? Vous voyez bien que toutes ces choses, se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. J'ai tant de plaisir à en parler, que je reprendrai une autre fois la matière : que madame d'Hervart ne prétende pas en être quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux dames. Il faut pourtant que je vous mande, monsieur, en quel état est la chambre des philosophes. Ils sont cuits[2], et embellissent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes philosophes cuits, j'ai voulu que Socrate,
Et Saint-Dié[3] mon fidèle Achate,
Et de la gent porte-écarlate
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau berger
Verger[4],
Puissent avoir quelque musique
Dans le séjour philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein.
J'ai cependant un clavecin.
Un clavecin chez moi! Ce meuble vous étonne.
Que direz-vous si je vous donne
Une Chloris de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois?
La Chloris est jolie et jeune; et sa personne
Pourroit bien ramener l'amour
Au philosophique séjour.
Je l'en avois banni : si Chloris le ramène,
Elle aura chansons sur chansons;
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'un inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais
Qu'à chanter les Chloris et les laisser en paix.
Vous autres chevaliers tenterez l'aventure;
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau berger
Qu'Œnone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit sûre.

J'allois fermer cette lettre, quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; et ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à madame de La Sablière. Si j'eusse vu le témoignage si ample d'un souvenir auquel je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure et l'étonnement; ou peut-être que je me serois tenu à une protestation toute simple, qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windsor[1]. Il y a plusieurs choses considérables, entre autres vos deux Anacréons, M. de Saint-Évremond[2] et M. Waller[3], en qui l'imagination

[1] M. de Bonrepaux. (*Note de Des Maiseaux*, dans l'édition de *Saint-Évremond*.)

[2] M. de La Fontaine avoit fait jeter en moule de terre tous les plus grands philosophes de l'antiquité, et ils faisoient l'ornement de sa chambre. (*Note de madame Ulrich*, dans l'édition des *Œuvres posthumes*.)

[3] Saint Dié est mentionné de nouveau à la fin de cette lettre.

[4] Jacques Vergier (La Fontaine écrit toujours Verger) naquit à Lyon, de Hugues Vergier, maître cordonnier, le 3 janvier 1655; il vint à Paris, se fit recevoir bachelier en Sorbonne, montra d'abord la musique, fut ensuite précepteur de M. d'Hervard, et resta dans sa maison comme ami. Il fut fait, par la protection de M. de Seignelay, commissaire de marine, puis président du conseil de commerce à Dunkerque. Il fut assassiné à Paris, dans la nuit du 22 au 23 août, et non du 16, comme l'a dit l'auteur de sa Vie, et Brossette dans les Lettres de J-B. Rousseau, t. II, p. 317. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 494, note 1.

[1] La cour d'Angleterre étoit alors à Windsor. Barillon, ambassadeur de France, et un grand nombre de personnages qui la fréquentoient, y résidoient. Saint-Évremond composa à cette époque un dialogue en vers, pour se plaindre de l'absence de madame de Mazarin, qui étoit partie de Windsor, avec M. de Bonrepaux, pour se rendre à Londres. Voyez les *Œuvres de Saint-Évremond*, t. V, p. 162.

[2] Charles de Saint-Denis de Guast, sieur de Saint-Évremond, naquit le 1er avril 1613, et mourut à Londres le 20 septembre 1703. Des Maiseaux, son ami, a écrit sa Vie et a donné la meilleure édition de ses Œuvres, 1757, 11 vol. in-12.

[3] Edmond Waller naquit le 3 mars 1605, à Colshill, dans

et l'amour ne finissent point. Quoi ! être amoureux et bon poëte à quatre-vingt-deux ans ? Je n'espère pas du ciel tant de faveurs. C'est du ciel dont il est fait mention au pays des fables que je veux parler ; car celui que l'on prêche à présent en France veut que je renonce aux Chloris, à Bacchus, et à Apollon, trois divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal et le plus long-temps qu'il me sera possible ; et peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intérêts opposés, et qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de M. Waller, que son approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci aient le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par conséquent), je ne me donnerai pas pour un autre, et continuerai encore quelques années de suivre Chloris, Bacchus, Apollon, et ce qui s'ensuit ; avec la modération requise, s'entend.

Au reste, monsieur, n'admirez-vous point madame de Bouillon, qui porte la joie par-tout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette princesse ? Sans lui ce climat ne l'auroit point vue[1] ; et c'est un plaisir que de la voir disputant, grondant, jouant, et parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du temps des païens, on auroit déifié une quatrième Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, et invoquer pour cela M. Waller. Mais qui est le philosophe qu'elle a menée en ce pays-là ? La description que vous me faites de cette rivière sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a sacrifié long-temps au sommeil ; cette vie mêlée de philosophie, d'amour, et de vin, sont aussi d'un poëte ; et vous ne le pensiez peut-être pas être.

La fin de la lettre où vous dites que M. Waller et M. de Saint-Évremond ne sont contents que parcequ'ils ne connoissent pas nos deux dames[1], me charme. Aussi je trouve cela très galant, et le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Sur-tout je suivrai votre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris[2], où vous reviendrez aussitôt que les affaires le permettront.

M. Hessein a la fièvre ; elle lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, et puis a cessé : puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit été saigné trois fois jusqu'au jour d'hier. Je ne sais pas si depuis on y aura ajouté une quatrième saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie[3].

Je ne doute point que les d'Hervarts et les Saint-Diez[4] ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des lettres de bon endroit, et si bon que je n'en sais qu'un que je puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, et croyez que je suis, etc.

Herdfordshire, et mourut à Beaconfield le 21 octobre 1687, c'est-à-dire moins de deux mois après que La Fontaine eut écrit cette lettre.

[1] Ceci prouve que la duchesse de Bouillon ne passa pas alors en Angleterre seulement pour le plaisir de voir sa sœur, ainsi que le dit Des Maiseaux dans la Vie de Saint-Évremond, t. I, p. 183. Ses galanteries occasionoient entre elle et son mari de fréquents orages. (Voyez à ce sujet Chaulieu, *OEuvres*, édit. de 1774, in-8o, t. II, p. 129.) Saint-Évremond lui-même, t. V, p. 243, nous indique assez clairement le motif de l'exil de la duchesse de Bouillon. Le marquis de Miremont et le comte de Roye jouèrent un grand rôle dans cette affaire. On trouve dans le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 250, sous la date du 12 septembre 1688, le passage suivant : « Madame de Bouillon, qui est en Angleterre, a fait demander au roi, par M. de Seignelay, la permission de s'en aller à Venise. Le roi a répondu qu'elle iroit par-tout où elle voudroit, hormis à la cour et à Paris. » Déja la famille du duc de Bouillon avoit forcé sa femme d'aller se retirer dans un couvent à Montreuil, près d'Arques en Normandie, à la suite d'une aventure galante, publique, et scandaleuse, avec Louvigny, frère cadet du comte de Guiche.

XXIII[5].

A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Paris. — Novembre 1687.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent si long-

[1] Madame de La Sablière et madame d'Hervart.

[2] De Bonrepaux, après le traité conclu en décembre 1687, revint en effet à Paris ; mais il retourna encore à Londres en 1688.

[3] Boileau, dans ses lettres à Racine, en date des 13 et 17 août, parle au contraire de cette maladie de M. Hessein comme étant très grave. Fagon la guérit avec du quinquina. M. Hessein étoit le frère de madame de La Sablière, et il aimoit tellement à disputer que Boileau recommandoit à Racine de ne pas se mettre en route avec lui ayant un mal de gorge : du reste il étoit l'ami sincère des deux poëtes. Voyez les *OEuvres de Racine*, Paris, Lefèvre, 1820, t. VI, p. 174, 179 et 187.

[4] C'est le pluriel de Saint-Dié, que La Fontaine, plus haut nomme son fidèle Achate.

[5] C'est d'après l'autographe même de La Fontaine, qu'on

temps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'automne, et qu'en échange nous leur donnions deux ou trois îles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur céderois tout l'Océan même. Mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre sœur que de l'Angleterre. On ne quitte pas madame la duchesse Mazarin comme l'on voudroit[1]. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire d'enchantements et de graces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris, et de Jeux,
Cortége de Vénus, sollicitoient pour elle,
Dans ce différent si fameux
Où l'on déclara la plus belle
La déesse des agréments.
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs,
Furent au tribunal par Mercure conduites.
Chacune étala ses talents.
Si le même débat renaissoit en nos temps,
Le procès auroit d'autres suites,
Et vous, et votre sœur, emporteriez le prix
Sur les clientes de Pâris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auroient beau parler pour Cypris;
Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux, et de Ris.
Vous excellez en mille choses;
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs:
Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses.
Mais, comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs aquilons troublent de si beaux jours.
C'est là que vous savez témoigner du courage:
Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage:
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir!

On m'a mandé que votre altesse étoit admirée de tous les Anglois, et pour l'esprit, et pour les manières, et pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût[1]. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperçu qu'ils connoissent le vrai mérite, et en sont touchés.

Votre philosophe a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce système que nous appelons la machine des animaux, et qu'un Espagnol l'avoit prévenu[2]. Cependant, quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, et ne sais que les Espagnols qui pussent bâtir un château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répandue de côté et d'autre dans les ouvrages des anciens, comme celle-ci : Qu'il n'y a point de couleurs au monde; ce ne sont que de différents effets de la lumière sur de différentes superficies[3]. Adieu les lis et les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur. Et après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des femmes!

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait votre altesse, et de ce qu'elle voudroit savoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de philosophie; mais je leur apprends que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de livres, pourvu qu'ils soient bons.

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre[4];

nous a communiqué, que nous avons fixé le texte de cette lettre.

[1] Madame la duchesse de Mazarin s'étoit rendue en Angleterre au mois de décembre 1675; elle n'en sortit plus. Le roi Charles II lui fit une pension de quatre mille livres sterling. Les dames les plus qualifiées, les ministres étrangers, les hommes les plus illustres et du plus haut rang, fréquentoient sa maison. Saint-Évremond étoit en quelque sorte l'ame et le régulateur de sa petite cour. Les Œuvres de ce spirituel écrivain nous instruisent des plus petites particularités de cette beauté célèbre et de ceux qui composoient sa société habituelle; sans en excepter sa demoiselle de compagnie, ses femmes-de-chambre, son cuisinier, ses bouffons, son singe, ses chiens, ses chats, ses perroquets, ses serins, ses poules, son page, et son nègre.

[1] Saint-Simon, dans ses annotations sur le *Journal de Dangeau*, sous la date du 20 juin 1714, jour de la mort de la duchesse de Bouillon, dit, en parlant d'elle : « C'étoit la reine de Paris et des lieux où elle fut exilée. »

[2] Bayle avoit annoncé cela dans les *Nouvelles de la république des lettres*, mars 1684, art. II, p. 20; mais il modifia cette assertion dans son *Dictionnaire*, art. Pereira, p. 2227 de l'édition de 1725, in-folio. Voyez ci-dessus, p. 96.

[3] Voyez à ce sujet Dutens, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, ch. VIII, t. I, p. 181. M. La Grange, dans une note de la traduction de Lucrèce (t. II, p. 114, édit. de l'an III, in-8°), a bien établi les différences qui existent entre les théories des anciens et celles des modernes sur le phénomène de la vision.

[4] Chaulieu écrivoit à la duchesse de Bouillon : « Vous avez plus de bêtes que je n'ai d'imagination, et il vous faut prendre Boursault à gages pour faire des épitaphes, si vous voulez avoir

Vous mettez les holas[1] en écoutant l'auteur.
Vous égalez ce dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me semble, Jules César : il faisoit à-la-fois quatre dépêches sur quatre matières différentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là ; et il me souvient qu'un matin, vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture et à trois querelles d'animaux. Il est vrai qu'ils étoient sur le point de s'étrangler : Jupiter le conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par-là, madame, jusqu'où votre imagination peut aller quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, et en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre estime ;
Le pathétique, le sublime,
Le sérieux, et le plaisant,
Tour-à-tour vous vont amusant.
Tout vous duit[2], l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et françois.
Par Jupiter! je ne connois
Rien pour nous de si favorable.
Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglois embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'Amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Évremond, et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacréon chez soi ?
Qui banniroit Waller et La Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Évremond aussi :
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci ?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévères moralistes.
Anacréon s'y tait devant les jansénistes.
Encor que leur leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces auteurs
Pleins d'esprit et bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une manière :
Les Sophocles du temps et l'illustre Molière
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.
Sur quoi ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son ombre ; mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout-à-fait. Je m'en irai pour cela trouver un gymnosophiste, de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus[1]. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune fille[2]. Je ressusciterai un poëte. Vous et madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waller et M. de Saint-Évremond[3], le vieux Grec[4] et moi. Croyez-vous, madame, qu'on pût trouver quatre poëtes mieux assortis ?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inspirer le plaisir, danser, et nous ébattre,
Et, de fleurs couronnés ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Après une entrevue comme celle-là, et que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs-Élysées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voie auparavant cinq ou six Anglois, et autant d'Angloises (les Angloises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit). Je ferai souvenir notre ambassadeur[5], de la rue Neuve-des-Petits-Champs, et de la dévotion que j'ai toujours eue pour lui. Je le prierai, et M. de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à-peu-près toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait aussi dessein de convertir madame d'Hervart, madame de Gouvernet, et madame d'Helang[6], parceque ce sont des personnes que j'honore ; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les sujets encore assez disposés. Or je ne suis bon, non plus que Perrin-Dandin, que quand les parties sont lasses de contester[7]. Une chose que je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au monarque ; mais je ne l'oserois espérer. C'est un prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un sou-

autant de chiens que vous en avez. » (*Œuvres de Chaulieu*, édition de 1774, in-8°, t. II, p. 162 et 167).

[1] VAR. Dans les *Œuvres posthumes*, les holà ; dans les éditions, *le holà* ; dans l'autographe, *les holas*.

[2] C'est-à-dire tout vous convient, tout vous plait, tout vous appartient.

[1] Apollonius de Tyane, philosophe pythagoricien, devenu célèbre par ses voyages et ses prétendus miracles. Il florissoit dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et fut divinisé après sa mort.

[2] Ce fait est raconté par Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, liv. IV, ch. XLV, t. IV, p. 155 de la *Traduction françoise*, édition de 1779, in-12.

[3] Dans l'autographe, La Fontaine a toujours écrit *Saint-Évremont*.

[4] Anacréon.

[5] Barillon.

[6] VAR. Dans l'édition des *Œuvres de Saint-Évremond* on lit : *madame Heland* ; mais il y a *d'Helang* dans le manuscrit autographe.

[7] Voyez Rabelais, liv. III, p. 39, t. III, p. 496, édit. 1741, in-4°.

verain, et de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dussent faire en ces places-là.

Ce n'est pas un vain fantôme
Que la gloire et la grandeur;
Et Stuart en son royaume
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un amant à sa maîtresse.
Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son état
En habile potentat.
De cette haute science
L'original est en France:
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer:
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'histoire:
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, madame, c'est votre altesse et madame Mazarin. Ce seroit le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre: mais, toutes réflexions faites, comme ces sortes d'éloges sont une matière un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne[1].

Vous vous aimez en sœurs: cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
Ne contenteroit pas, en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Je suis avec un profond respect, etc.

[1] VAR. Dans l'édition des *Œuvres de Saint-Évremond*, après ce mot on lit ceux-ci: *Vous vivez en sœurs; cependant il faut éviter la comparaison.* Les deux premiers vers qui suivent dans le texte le mot *abstienne* ne s'y trouvent pas, parceque l'idée qu'ils renferment est exprimée en prose: ainsi la lettre se termine par un quatrain.

XXIV.

RÉPONSE DE M. DE SAINT-ÉVREMOND

A LA LETTRE DE M. DE LA FONTAINE, ÉCRITE A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Londres. — Décembre 1687.

Si vous étiez aussi touché du mérite de madame de Bouillon que nous en sommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des dames qui vous connoissent autant par vos ouvrages que vous connoît madame de La Sablière par votre commerce et votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitoient fort; mais elles ont celui de lire une lettre assez galante et assez ingénieuse pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivoit encore.

Madame de Bouillon, madame Mazarin, et monsieur l'ambassadeur[1], ont voulu que j'y fisse une espèce de réponse. L'entreprise est difficile; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des rois;
Ce sont des dieux vivants que j'adore en silence:
Loués à notre goût, et non pas à leur choix,
Ils méprisent notre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelque autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'est des vertus du temps ôter la connoissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits;
Rendant toujours à leur puissance,
A leurs volontés, à leurs lois,
Une parfaite obéissance.
Sans moi leur gloire a su passer les mers;
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée:
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma prose, après avoir lu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait et sur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de savoir que d'agrément. En des contestations assez ordinaires, elle dispute avec esprit, souvent à ma honte avec raison; mais une raison animée, qui pa-

[1] Barillon.

roît de la passion aux connoisseurs médiocres, et que les délicats même auroient de la peine à distinguer de la colère dans une personne moins aimable qu'elle n'est.

Je passerai le chapitre de madame Mazarin, comme celui des rois, dans le silence d'une secrète adoration. Travaillez, monsieur, tout grand poëte que vous êtes, à vous former une belle idée; et, malgré l'effort de votre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,
Fictions de la poésie,
Dans vos chefs-d'œuvre inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés.
Loin d'ici figures usées,
Comparaisons aujourd'hui méprisées!
Ce seroit embellir la lumière des cieux
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux[1].
Et vous, beautés qu'on loue en son absence,
Attraits nouveaux, doux et tendres appas,
Qu'on peut aimer où les siens ne sont pas,
Empêchez-là de revenir en France;
Par tous moyens traversez son retour;
Jeunes beautés, tremblez au nom d'Hortense[2]:
Si la mort d'un époux la rend à votre cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.

La solidité de monsieur l'ambassadeur l'a rendu assez insensible aux louanges; mais, quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, il est touché secrètement de celles que vous lui avez données.

Je voudrois que ma lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse:
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens;
Eux, moins que vous, de goût et de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire un mot de votre morale.

S'accommoder aux ordres du destin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'esprit que prend un libertin
Connoître avec le temps comme nous la folie,
Et dans les vers, jeu, musique et bon vin,
Entretenir son innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.

M. Waller[1], dont nous regrettons la [p]
sensiblement, a poussé la vie et la vigue[ur de]
l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux

Et, dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute muse est morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel Orphée! ô vous, de qui la veine
Peut charmer des enfers la noire souveraine,
Et le terrible dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez, tout puissant La Fontaine,
Rendre Waller au jour, au lieu d'Anacréon[2]!

Puissiez-vous pousser la vie plus loin qu[e ne l'a]
fait M. Waller!

Que plus long-temps votre muse agréable
Donne au public ses ouvrages galants!
Que tout chez vous puisse être conte et fable,
Hors le secret de vivre heureux cent ans[3]!

XXV.

A M. DE SAINT-ÉVREMOND.

Paris, ce 18 décembre 16[87]

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont su charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurois rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée étoit le dieu Morphée.
Si me faut-il[4] répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie.
Deux déités, par leurs charmes divers,

[1] VAR. Les huit vers suivants sont précédés, dans l'édition de *Saint-Évremond*, de trente-trois vers, et suivis de seize autres vers qui ne se trouvent pas dans les *Œuvres posthumes* et dans les *Œuvres diverses* de La Fontaine. Comme ces vers sont très médiocres, il est probable que c'est l'auteur même qui les a retranchés. Ses éditeurs auront imprimé d'après son brouillon. Ceux qui voudroient les connoître peuvent recourir au t. V, p. 222 à 224, de l'édition des *Œuvres de Saint-Évremond*, qui présente encore quelques autres variantes que nous ne rapportons pas, parceque cette lettre de Saint-Évremond n'est placée ici que pour l'intelligence de celles de La Fontaine.

[2] Hortense Mancini ou la duchesse de Mazarin.

[1] M. Waller mourut le 21 octobre 1687.

[2] VAR. Saint-Évremond a encore ici retranché quelque[s lignes] de prose et six vers foibles sur Waller. Voyez *Œuvres de [Saint-]Évremond*, t. V, p. 225.

[3] VAR. Après ces vers, Saint-Évremond terminoit cett[e lettre] par dix autres vers relatifs à lui et à la duchesse de Ma[zarin,] qu'il a avec raison retranchés, et qu'on trouvera dans se[s Œu]*vres*, t. V, p. 225.

[4] Pourtant me faut-il.

Ont d'agrément votre lettre remplie.
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens :
Le mal me tient, Hortense[1] vous amuse.
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier, aussitôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grace, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux :
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs :
Cause en partie, et non toute ;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns[2] de nos beaux-esprits.
J'ai profité dans Voiture ;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître :
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliois maître François[3], dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent[4] et celui de maître Clément[5]. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railleur, où vous excellez, je prétends en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrène; bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent. Nous serons entourés de nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration et avec finesse.

Vous possédez cette science ;
Vos jugements en sont les règles et les lois :
Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux rois[1].

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi bien à madame Mazarin qu'aux deux princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des graces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la fable, et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables et propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour si je me laissois rebuter par de telles difficultés. Il faut vous présenter votre héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux. Toutefois, afin de vous plaire et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le pays des Muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là j'ai passé au pays des Graces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage ?
Hortense eut du Ciel en partage
La grace, la beauté, l'esprit : ce n'est pas tout ;
Les qualités du cœur : ce n'est pas tout encore ;
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France :
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ces dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense !
Je pourrois en charger le dieu du double mont ;
Mais j'aime mieux Saint-Évremont.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puisque vous voulez que la gloire de madame Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrois que celle de madame de Bouillon allât au-delà, ne dormons ni vous ni moi que

[1] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.
[2] De quelques uns. Locution ancienne.
[3] François Rabelais.
[4] Vincent Voiture.
[5] Clément Marot.

[1] Louis XIV et Jacques II.

nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table-Ronde : aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les deux portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont, ou sur le bord d'un bois,
Nos hérauts publieront ce ban à haute voix :
MARIANNE [1] SANS PAIR, HORTENSE [2] SANS SECONDE,
　　VEULENT LES COEURS DE TOUT LE MONDE.
Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
　　Penchera du côté d'Hortense ;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
　　Doit faire incliner la balance.
Hortense ou Marianne, il faut y venir tous ;
　　Je n'en sais point de si profane
　　Qui, d'Hortense évitant les coups,
　　Ne cède à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier monsieur l'ambassadeur [3]
　　Que, sans égard à notre ardeur,
Il fasse le partage, à moins que des deux belles
　　Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
　　Pour accorder ceux de deux rois.

Nous attendrons le retour des feuilles et celui de ma santé ; autrement il me faudroit chercher en litière les aventures. On m'appelleroit le chevalier du rhumatisme : nom qui, ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant. Autrefois, que toutes saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose ;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
　　Du pli d'une feuille de rose :
Ce pli l'avoit blessé. Par quels cris forcenés
　　Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte ?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que M. Waller nous ait quittés, il auroit été du voyage. Je ne devrois peut-être pas le faire entrer dans une lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au-delà du fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut être un ; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

　Les beaux-esprits, les sages, les amants,
　Sont en débat dans les Champs-Élysées ;

[1] Marianne Mancini, duchesse de Bouillon.
[2] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin. [3] Barillon.

　Ils veulent tous en leurs départements
　Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
　Pluton leur dit : — J'ai vos raisons pesées ;
　Cet homme sut en quatre arts exceller :
　Amour et vers, sagesse et beau-parler.
　Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine ? —
　Sire Pluton, vous voilà bien en peine,
　S'il possédoit ces quatre arts en effet,
　Celui d'amour, c'est chose toute claire,
　Doit l'emporter ; car, quand il est parfait,
　C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de m rale, et suis fort aise que vous ayez de m pinion que vous en avez. Je ne suis pas ennemi que vous du faux air d'esprit que un libertin. Quiconque l'affectera, je lui nerai la palme du ridicule.

　　Rien ne m'engage à faire un livre ;
　　Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers :
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
　　Rend à son auteur les hommages
　　Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux son
　　Il est vrai, sont peu nécessaires ;
　　Mais qui dira qu'ils soient contraires
　　A ces éternelles leçons ?

On peut goûter la joie en diverses façons ?
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair rui
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
　　Et que la nymphe ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant.
　　Le chemin du cœur est glissant :
Sage Saint-Évremond, le mieux est de m'en taire,
Et sur-tout n'être plus chroniqueur de Cythère.
　　Logeant dans mes vers les Chloris,
　　Quand on les chasse de Paris.
　　On va faire embarquer ces belles ;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours [1].
　　Que maint auteur puisse avec elles
　　Passer la ligne pour toujours !
　　Ce seroit un heureux passage.
Ah ! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jour
L'hiver de nos climats promet pour apanage !
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t-en : suis-je ton héritage ?

[1] Dans le temps que M. de La Fontaine écrivit cette on fit enlever à Paris un grand nombre de courtisanes envoya peupler l'Amérique. (*Note de l'éditeur de Sain mond*, t. V, p. 253.) On peut consulter, sur ces exécut la police de Paris, la note 58 du livre V de l'*Histoire d et des ouvrages de J. de La Fontaine*, première édition p. 465.

Suis-je un prélat[1]? Crois-moi, consens à notre adieu;
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers comme toi deviennent malplaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans
Fera sans ton secours cette métamorphose;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Évremond, vous vous moquez de moi:
De bonne heure! est-ce un mot qui me convienne encore,
A moi qui tant de fois ai vu naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend?

Madame de La Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, votre, etc.

XXVI[2]. — AU PÈRE BOUHOURS.

Paris, novembre ou décembre 1687.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Sans un rhumatisme, qui m'empêche presque de marcher, et d'aller plus loin que la rue Saint-Honoré, j'aurois été vous remercier du plaisir que m'ont fait vos *Dialogues*; tout y est bien remarqué, et d'un goût exquis; tout y est parfaitement écrit; car vous êtes un de nos maîtres. Madame de La Sablière est aussi très satisfaite de cet ouvrage. Votre traduction sur les quiétistes est aussi de bonne main; mais j'aurois voulu que vous eussiez employé votre talent sur une autre matière que celle-là, et ayant un autre original. Une chose qui est tout-à-fait de mon goût, simplement et élégamment écrit, et avec beaucoup de jugement, c'est l'éloge que vous avez fait du pauvre père Rupin: cela me plaît fort.

Je suis, mon Révérend père,

Votre humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

[1] Voyez la fable intitulée *la Goutte et l'Araignée*, livre III, fable VIII, p. 51.

[2] J'ai copié cette lettre du *fac simile* dans l'*Iconologie françoise*. L'original appartient à M. Parison. Pour la date, elle est de moi; elle est justifiée par la lettre ci-dessus du 18 décembre 1687, par la date de l'ouvrage du père Bouhours, par les lettres de Sévigné (2 décembre 1687, tome VIII, p. 50, édition de M. de Monmerqué). L'ouvrage du père Bouhours est intitulé, *La Manière de Penser dans les ouvrages d'esprit, Dialogues*; 1687, in-4°, *achevé d'imprimer le dernier octobre.*

XXVII. — A M. L'ABBÉ VERGER[1],

A BOIS-LE-VICOMTE[2].

De Paris, le 4 juin 1688.

C'est pitié, monsieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuse madame d'Hervart[3] de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaît. Nous ne lui ressemblons guère en cela, et avons beau nous munir de préservatifs contre l'attaque des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait résolution aucune de leur résister. Voilà un commencement bien moral; je ne sais si la suite sera pareille.

Qu'avoit affaire M. d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut dimanche? Que ne m'avertissoit-il? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son très humble serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits de visage d'un agrément infini, une bouche, et des regards!... Je vous en fais juge; sans parler de quelques autres merveilles, sur lesquelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description tout entière de mademoiselle de Beaulieu[4]? Je serois parti avant le dîner; je ne me serois pas détourné de trois lieues comme je fis, ni n'aurois été comme un idiot me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui

[1] Sur ce qui concerne Vergier, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 494.

[2] Château et terre appartenant à M. d'Hervart.

[3] Sur M. d'Hervart, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine* troisième édition, p. 440, et les *OEuvres de Vergier*, édit. de 1750, t. II, p. 119, 146, 155, 158, 161, et 275.

[4] Sur ce qui concerne mademoiselle de Beaulieu, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 486 et 495, ainsi que les *OEuvres de Vergier*, édition de 1750, t. I, p. 159, et t. II, p. 1 et 142.

n'en est éloigné que d'un quart de lieue, plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. La pluie me fit arrêter près de deux heures à Aunay. J'étois encore à cheval qu'il étoit près de dix heures. Un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route[1], et me remit dans la voie en dépit de mademoiselle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin. Mais cela ne servit de rien : il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que, sans la visite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un gîte dont il plaise à Dieu vous préserver. J'eus beau dire l'oraison de Saint-Julien[2], mademoiselle de Beaulieu fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister ; quand je le voudrois, on ne plaint guère les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déja dire :
Cet homme n'est-il pas fou
Dans l'entreprise qu'il tente?
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous aurez raison de parler ainsi, j'en conviens.

Amarante est jeune et belle ;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je songe en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer fille si jolie,
Sans être le dieu d'Amour.
Amarante et le printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.

[1] La Fontaine avoit, par distraction, en sortant de l allée de Bois-le-Vicomte, continué son chemin tout droit par une route de traverse qui, passant par Tremblay et Roissy, conduit droit à Louvres, au lieu de tourner à gauche sur la grande route qui mène à Paris.

[2] Le patron des voyageurs.

Par des lis premièrement
J'entame ce parallèle,
Soupçonnant aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin.
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels :
Il faut offrir des autels
A ces lis ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher.
Je crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'hymen et son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas lieux !
Bientôt par moi ces deux titres,
A la belle dédiés,
Se verroient mis à ses pieds ;
Et vous, bientôt vous auriez
Le revenu de deux mitres :
L'une est Saint-Germain-des-Prés ;
L'autre, Saint-Denis en France.
Voilà votre révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes :
C'est à vous sagement fait.
Hélas! ce n'est qu'un souhait,
Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée.
Peu chanceux, et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous, celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.

Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses ;
Ceux-là tout nouveaux fleuris,
Celles-ci fraîches écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue ;
Et la beauté que je loue,
Par ces trésors éclatants,
Fait honte à ceux du printemps.
Comment pourrois-je décrire
Des regards si gracieux?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante.

Adieu, volages amours;
Selon l'objet, la constance:
Celui-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.

Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf Sœurs
Me font réserver pour elle
Encore d'autres douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à la cour
De cette jeune bergère.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque reine de Cythère,
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le comporte mon aventure. Il me semble même que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moi tant qu'il vous plaira, je vous le permets; et, si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en saurai point mauvais gré. A quoi servent les adorateurs, qu'à faire rire les jeunes filles! Si mademoiselle de Gouvernet est encore à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire, de ma part, que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les graces ne quittent point. Adieu, monsieur, je suis tout à vous.

XXVIII.

RÉPONSE DE M. L'ABBÉ VERGER

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

De Bois-le-Vicomte, juin 1688.

N'en soyez point en peine, monsieur; le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes: on a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez souhaiter; et il n'est pas jusqu'à madame d'Hervart qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait été fort divertie. Enfin tout le monde en a ri, et personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante:
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage?
Qu'en quittant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Hé! qui pourroit être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil:
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil;
Il se lève au matin, sans savoir pour quoi faire;
Il se promène, il va, sans dessein, sans sujet;
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de trois lieues. Selon l'ordre et les lois du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et votre cheval auroient pu vous porter, ou du moins jusqu'à ce que quelque muraille opposée à votre passage vous fit changer de route; et cette présence d'esprit doit vous justifier entièrement des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulysse, je fais réflexion que le titre d'Odyssée conviendroit peut-être mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet, les erreurs de ce héros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une différence entre Ulysse et vous.

Ce héros s'exposa mille fois au trépas;
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas.
Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre!

Mais la différence est petite, et il falloit bien que cette comparaison eût la destinée de tou-

tes les autres, c'est-à-dire qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juste dans les vôtres : celle du printemps est charmante ; et celle de l'aurore est précieuse, et riante au possible. Enfin, l'une et l'autre sont telles qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une dame et une demoiselle qui sont ici ne les ont point vues sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe que l'ambition d'être la plus belle ! Mais vous avez bon moyen de vous mettre en grace.

De votre muse ravissante
Les chants, les discours séducteurs,
Apaiseront par leurs charmes flatteurs
Cette tempête menaçante.
Un encens bien moins précieux
Que n'est celui que votre main présente
A mille fois fléchi la colère des dieux.

Après tout, monsieur, c'est bien le moins que je vous doive pour vos présents que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Espagne ; et, puisque vos rêveries sont si agréables, je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique, et je vous avoue qu'en lisant votre lettre, je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donnés vos songes,
J'ai quelque temps abandonné mes sens
A de si doux et si plaisants mensonges.
Déjà mon esprit, prévenu,
De vos riches bienfaits régloit le revenu ;
Déja, dressant les équipages,
Je me donnois jusqu'à des pages,
Et, digne nourrisson de l'aise et du sommeil,
Je me trouvois le teint plus frais et plus vermeil.
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus d'un abbé seulement,
Et que tout autre humain ignore ;
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raison qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persécuter toujours cruellement,
Est venue à mes yeux détruire
Du faîte jusqu'au fondement
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tout perdu, et de tout cela il me reste une chose que j'estime infiniment : c'est le plaisir de savoir que vous me voulez du bien, et que vous avez en quelque manière pour moi les sentiments que j'ai pour vous. J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de Beaulieu. Sa jeunesse et sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit ; mais je ne doute point que des douceurs si bien apprêtées ne l'aient touchée comme elles doivent. Monsieur et madame d'Hervart, et mademoiselle de Gouvernet, m'ont chargé de vous faire leurs compliments. Votre lettre leur a fait un plaisir infini, et je pense que la campagne, qu'ils aiment déja tant, les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient souvent régalés de semblables lectures. Mademoiselle de Gouvernet me charge de vous dire, monsieur, qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les graces dont vous la louez, que parceque ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez. Adieu, monsieur ; je suis tout à vous.

XXIX. — A MADAME ULRICH[1].

Octobre 1688.

J'ai reçu, madame, une lettre de vous, du 28 du passé, et vous avois écrit une seconde lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas résolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir : c'est là tout-à-fait mon compte. Je n'ai nullement le caractère de Bastien le remontreur ; c'est un quolibet. Cependant délivrez-moi le plus tôt que vous pourrez de l'inquiétude où je suis touchant le retour de votre époux ; car je n'en dors point. Cela et mes rhumes me font jeter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soyez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil (ceci est dit poétiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, et vous trouverez beaucoup de nuits où j'aurai le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes, et de bâtir des châteaux. J'accepte, madame, les perdrix, le vin de Champagne, et les poulardes, avec une chambre chez M. le marquis de Sablé[2], pourvu que

[1] Madame Ulrich fut la dernière maîtresse de La Fontaine, et a été l'éditeur de ses *Œuvres posthumes*. Voyez, sur ce qui la concerne, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 470 et 479.

[2] Il étoit frère de l'abbé Servien, de la duchesse de Sully, et du prince Henrichemont, et issu d'Abel Servien, surintendant

cette chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnêtetés, la bonne conversation, et la politesse de M. l'abbé de Servien, et de votre ami. En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien du plaisir; et vous en êtes toute pétrie. Mais j'en viens toujours à ce diable de mari, qui est pourtant un fort honnête homme. Ne nous laissons point surprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions sans nous y attendre, comme le larron de l'Évangile. Évitons cela, je vous en supplie, et si nous pouvons; car je ne suis pas un répondant trop sûr de son fait, non plus que madame ***, dont je me suis porté pour caution envers un époux qui est quelquefois un peu mutin. Vous paierez de caresses pleines de charmes : mais moi, de quoi paierai-je? Adieu, madame, aimez-moi toujours, et me maintenez dans les bonnes graces des deux frères. Qui a tâté d'eux un moment sans plus ne s'en peut passer, qu'avec une peine à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ai vu mademoiselle Thérèse[1], qui m'a semblé d'une beauté et d'un teint au-dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous êtes-vous pas aperçue que votre fille étoit une fière petite peste? Je la verrai encore aujourd'hui, s'il plaît à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai; mais qui diantre sait précisément quand on reviendra? Les jours vous sont des moments en la compagnie des deux frères, et ils me sont des semaines en votre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, et si je rebats toujours une même note.

XXX. — A LA MÊME.

Novembre 1688.

J'ai reçu, madame, une de vos lettres, qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, et de toutes choses qui me doivent être infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, et qui ne vous a été envoyée que samedi dernier. J'ai vu mademoiselle Thérèse depuis cela, non pour obéir à vos ordres, mais pour mon plaisir, et très grand plaisir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aie vue de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que nous nous laissions mourir de chagrin pendant votre absence. C'est une chose qui se dit toujours, et qui n'arrive jamais. Je suis au désespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ai faites : non qu'elles ne soient raisonnables; mais votre lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde, et vous renverserez l'esprit de qui vous voudrez, et quand vous voudrez, fût-ce un philosophe du temps passé. Il me semble, par la vôtre, que vous ne voulez point de réponse; car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous êtes. Cependant on vous y a envoyé ma lettre, et d'autres encore. On ne se sauroit imaginer une plus agréable compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conserve, et ramenez-la au plus tôt, si vous m'en croyez : non que la campagne doive finir tout-à-l'heure; mais, comme on dit que le prince d'Orange[1] s'en retourne en Angleterre, nos princes et nos grands seigneurs pourroient bien s'en revenir au plus vite. Je n'oserois m'étendre sur le chapitre qui vous a fait partir, et qui vous pourroit arrêter un peu trop longtemps; il me paroît, par la vôtre, que vous ne le souhaitez pas. Je verrai souvent mademoiselle votre fille, et penserai un peu plus souvent à vous, bien certain que, de votre part, vous n'avez garde de m'oublier.

des finances. Le marquis de Sablé et l'abbé Servien eurent des mœurs très dissolues. Voyez *Mémoires pour servir à l'histoire du dix-septième siècle*, t. I, p. 87. — Duclos, *Mémoires secrets*, édit. de 1791, t. I, p. 291. — *Œuvres de Voltaire*, édit. de Renouard, t. XIII, p. 6. — *Recueil manuscrit de chansons critiques et historiques*, t. III, p. 62 et 536.

[1] Fille de madame Ulrich : elle fut élevée dans les sentiments de la plus rigoureuse piété; elle y persista; et le chagrin que lui causa la conduite de sa mère la détermina à se renfermer dans le couvent d'Évreux, où elle prit le voile. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 477.

[1] Le prince d'Orange s'étoit d'abord rendu en Angleterre, en 1681, pour avoir une entrevue avec le roi Charles II; mais il y retourna en 1688 avec des intentions hostiles. Il mit à la voile le 30 octobre; et cette circonstance détermine à-peu-près la date de cette lettre. Voyez Misson, *Mémoire d'un voyageur en Angleterre*, 1698, in-12, p. 152; et *Vie de Jacques II*, d'après les *Mémoires écrits de sa main*.

XXXI.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI[1].

Juillet 1689.

Monseigneur,

Dans le temps qu'on alloit juger le procès de mademoiselle de La Force[2], un de mes amis de province me pria de lui mander ce qui en arriveroit. Je crus que de lui écrire simplement le contenu de l'arrêt, et quelque chose de ce qu'auroient dit les avocats, ce seroit ne faire que ce qu'ont fait un nombre infini de gens qui ont informé de cette affaire tout le public. Je jugeai donc à propos de la mettre en vers. Je commence par une espèce de *lamentabile carmen*, à la manière des anciens; et, comme l'aventure est tragi-comique, je me laisse bientôt entraîner à ma façon d'écrire ordinaire. Voici la chose telle qu'elle est. Si je l'avois écrite pour votre altesse, j'aurois essayé de lui donner une forme un peu différente.

Pleurez, citoyens de Paphos,
Jeux et Ris, et tous leurs suppôts;
La Force est enfin condamnée.
Sur le fait de son hyménée
On vient de la tympaniser.
Elle n'a qu'à se disposer
A faire une amitié nouvelle.
Que le Ciel console la belle!
Et puisse-t-elle incessamment
Se pourvoir d'époux ou d'amant,
Lequel il lui plaira d'élire!
Elle a de l'esprit, c'est tout dire;
Mais a-t-elle eu du jugement
De manquer l'accommodement?
Briou lui promettoit monnoie[3].
Dos à dos la cour les renvoie,
Après que la chose a long-temps
Été tout d'un contraire sens.
L'arrêt, entre autres points, ordonne
Que tous deux paieront une aumône:
Mille francs la belle, et Briou
Mille écus, sans qu'il manque un sou.
D'intérêt, pour l'état de fille
Violé dans telle famille,
Un seul denier ne se paiera;
Qui plus y mit, plus y perdra.

Pleurez, Amours, gens de Cythère:
Celle que Vénus votre mère
Gratifioit de maints beaux dons
Va passer des jours un peu longs.
La Force a sa cause perdue,
Après s'être bien défendue
Par la bouche des avocats;
Et, je crois, en tout autre cas.
Ces messieurs ont dit des merveilles
Qu'elle a de ses propres oreilles
Entendu très distinctement;
Car elle étoit au jugement.
Et que diable alloit-elle y faire?
Étoit-ce chose nécessaire?
Falloit-il là montrer son nez?
Mille brocards se sont donnés,
Bons et mauvais, de toute espèce,
Quelques uns emportant la pièce.
Un des Cicérons de ce temps
Dit force traits assez plaisants.
L'avocat-général lui-même,
Avec son sérieux extrême,
Allégua devant tout Paris
L'Écriture et les cinq maris
Que gardoit la Samaritaine.
L'orateur de cour souveraine
Fit là-dessus claquer son fouet,
Savant en amour comme en droit.
C'est un dieu de sa connoissance.
Hé! pourquoi la jurisprudence
Banniroit-elle cet enfant
Qui des Catons va triomphant?
Voit-on qu'il épargne personne?
Il soumet jusqu'à la couronne,
J'entends la couronne des rois,
Et non celle de saint François.

Pleurez, habitants d'Amathonte,
La Force, non sans quelque honte,
A vu rompre les doux liens
Qui lui promettoient de grands biens.
Doux liens? ma foi non, beau sire.
Sur ce sujet c'est assez rire.
Je soutiens et dis hautement
Que l'hymen est bon seulement
Pour les gens de certaines classes.
Je le souffre en ceux du haut rang,
Lorsque la noblesse du sang,
L'esprit, la douceur, et les graces,
Sont joints au bien; et lit à part.
Il me faut plus à mon égard.

[1] François-Louis, prince de Conti.

[2] Il s'agit ici du procès intenté contre mademoiselle de La Force, pour faire casser son mariage avec le fils du président Brion. Ce procès fut jugé définitivement, et sur appel, le 15 juillet 1689; et le jugement fut tel que La Fontaine le rapporte dans cette lettre. On doit consulter à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8o, p. 502 et 514. Charlotte-Rose Caumont de La Force, petite-fille de Jacques de La Force, maréchal de France, s'est rendue célèbre par ses romans historiques, et mourut à Paris en mars 1724, à l'âge de soixante-dix ans; d'autres disent soixante-quatorze ans.

[3] Le président Briou avoit fait offrir à mademoiselle de La Force une forte somme d'argent, si elle vouloit consentir à la rupture de son mariage : elle s'y refusa.

Et quoi? de l'argent sans affaire;
Ne me voir autre chose à faire,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Que de suivre en tout mon vouloir;
Femme, de plus, assez prudente
Pour me servir de confidente.
Et, quand j'aurois tout à mon choix,
J'y songerois encor deux fois.

Je vous supplie, monseigneur, que cet ouvrage, que je vous envoie seulement pour vous divertir, demeure *sub sigillo confessionis*. Je vous en fais part comme je ferois à mon confesseur, bien que cet emploi ne se donne guère à un prince du sang, de votre âge. Votre altesse empêchera, s'il lui plaît, que cet écrit ne passe en d'autres mains que les siennes: car mademoiselle de La Force est fort affligée; il y auroit de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. Que si vous voulez que ces vers soient vus de personnes de votre cour, je vous supplie que ce soit de celles qui auront un peu de discrétion, et qui seront capables d'entrer sérieusement dans les déplaisirs d'une fille de ce nom-là.

XXXII[1]. — AU MÊME.

18 août 1689.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai différé d'écrire à votre altesse sérénissime que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui se passe le long du Rhin[2]. Cependant, comme votre esprit embrasse un nombre infini de choses tout à-la-fois, il n'est pas impossible que mon tribut ne soit reçu de vous favorablement, aux endroits du moins qui vous sembleront les plus dignes de vous attacher. Je souhaiterois que ce fussent ceux où je vous entretiendrai de vous-même. Si quelque peu d'amour-propre apportoit quelque tempérament à votre mérite aussi bien qu'à la délicatesse de votre goût, on entreprendroit quelquefois de vous louer; mais le trop d'esprit et la modestie vous font tort. Je trouve étrange que cette dernière veuille s'opposer aux éloges dont les autres vertus sont dignes, et qu'elle se fasse toujours valoir au préjudice de sès compagnes. Voilà sans mentir une contrainte qui est trop dure, et qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindrai plus au long dans une lettre qui suivra de près celle-ci, et où j'ai résolu d'examiner, en académicien, le bien et le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos louanges. Un plus habile que moi sauroit si bien apprêter l'encens, que vous auriez honte de le refuser. J'y emploierai quelque jour tout ce que j'ai d'art; et, en attendant, agréez un échantillon de celui que je destine à la princesse[1] que vous aimez, et qui vous a continuellement dans son souvenir.

J'ai rang parmi les nourrissons
Qui sont chers aux doctes pucelles,
Et souvent j'ose en mes chansons
Célébrer des rois et des belles.

Cependant mon art est ici
Bien au-dessous de la matière.
Je n'entreprendrai pas aussi
De louer Bourbon tout entière.

Elle plaît; il n'est point de cœurs
Qui n'en rendent un témoignage.
De ce don aux charmes vainqueurs
Les Graces font leur apanage.

Bourbon sait sur nous exercer
Une aimable et douce puissance;
Elle ravit sans y penser:
Que fait-elle lorsqu'elle y pense?

En ses yeux un feu luit toujours,
De qui toute ame est tributaire.
Celui qui brille en ses discours
N'est pas moins assuré de plaire.

Je me souviens d'avoir écrit,
Fondé sur des raisons puissantes,
Que sans les beautés de l'esprit
Celles du corps sont languissantes.

Celui-ci fait naître l'amour;
Mais l'autre empêche qu'il ne meure,

[1] Pour les éclaircissements relatifs à cette lettre on doit consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 482; et ci-dessus, p. 564.

[2] La guerre se poursuivoit avec activité, et le Palatinat avoit été le théâtre de nouveaux incendies et de nouveaux ravages. Voyez Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 425; et les *Mémoires de Dangeau*, sous la date du 3 juin 1689, édition de Lemontey, p. 50.

[1] Marie-Thérèse de Bourbon, que le prince de Conti avoit épousée le 29 juin 1688.

Sur-tout quand au même séjour
Une belle ame a sa demeure.

J'ai cité Bourbon à propos :
Joignez tout ce mérite insigne,
Il n'est déesse ni héros
Qui de notre encens soit si digne.

Je ne devrois pas commencer ma lettre par un sujet auprès duquel tout le reste vous semblera mériter très peu cette attention que je vous demande. Sans m'arrêter à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne, je passe de l'hôtel de Conti[1] aux affaires de delà les monts, c'est-à-dire d'une princesse extrêmement vive à un pape qui va mourir[2].

Pour nouvelles de l'Italie,
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, seigneur, ce discours
Du côté de la maladie;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint ni père :
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants[3].
Sa santé toujours diminue.
L'avenir m'est chose inconnue,
Et je n'en parle qu'à tâtons.
Mais les gens de delà les monts
Auront bientôt pleuré cet homme[4];
Car il défend les Jeannetons[5],
Chose très nécessaire à Rome.

Comme il ne coûte rien d'appeler les choses par noms honorables, et que les nymphes de delà les monts, les bergers même, pourroient s'offenser de celui-ci, je leur dirai que j'ai voulu d'abord les qualifier de Chloris; mais ma rime m'a fait choisir l'autre nom, que j'avois déja consacré à ces sujets-là. Les registres du Parnasse ont un cérémonial où il y en a pour tous les degrés et pour tous les âges. Je ne m'arrête point à cela, et ne prends pas garde de si près à la distribution de ces dignités, que je donne fort souvent par caprice ou pour une considération fort légère.

Je me contente à moins qu'Horace :
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli,
***Do nomen quodlibet illi*[1].**

Horace les avoit ennoblies auparavant; mais ce privilége ne m'appartient pas.

Après vous avoir parlé de l'Italie, je viens, monseigneur, à ce qui concerne l'Angleterre[2].

Halifax, Bentinck, et Danby,
N'ont qu'à chercher quelque alibi
Pour justifier leur conduite.
Quoi qu'en puisse dire la suite,
C'est un très mauvais incident.
Halifax[3] sembloit fort prudent.
Danby[4], je ne le connois guère.

[1] Il étoit situé sur le quai qui depuis a pris le nom de quai Conti, entre le Pont-Neuf et la porte de Nesle, sur l'emplacement qu'occupe actuellement l'hôtel des Monnoies. Sur le plan de Paris, gravé par Berey en 1660, cet hôtel porte le nom d'hôtel Guénégaud, parcequ'il avoit appartenu au secrétaire d'état de ce nom, qui l'avoit fait rebâtir. On y admiroit une chapelle construite par Mansard. Voyez Le Maire, *Paris ancien et moderne*, 1685, t. III, p. 257.

[2] Benoît Odelscalchi, ou Innocent XI, fut élu pape le 11 septembre 1676, et mourut le 12 septembre 1689, six jours avant la date de cette lettre; mais cette nouvelle n'étoit pas encore parvenue à Paris. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8o p. 516.

[3] On sait que le roi de France a en cour de Rome le titre de *fils aîné de l'Église*. La Fontaine parle ici des mesures violentes prises par les ministres de Louis XIV contre les protestants, que le pape avoit raison de ne pas approuver.

[4] Il fut au contraire fortement regretté, excepté par la France, qui s'étoit opposée à sa nomination.

[5] On sait ce que La Fontaine entendoit par les *Jeannetons*, et il s'en explique assez clairement dans sa lettre au duc de Vendôme.

[1] « Je lui donne le nom qu'il me plait. » (Voyez Horat. *Satir.*, lib. I, II, v. 125, 126). Notre poëte se plaisoit à faire remarquer cette conformité de goût entre lui et Horace: il y fait encore allusion dans le conte intitulé *le Cas de conscience*, liv. II, v.

[2] VAR. Dans la contrefaçon faite en Hollande des *Œuvres posthumes de La Fontaine*, 1696, p. 183, on a supprimé le mot *l'Angleterre*, et on a mis « à ce qui concerne les autres pays. » On a retranché les seize premiers vers, et on y a substitué cette phrase : « On dit que le parlement d'Angleterre va « faire une exacte recherche de plusieurs particuliers qui se sont « enrichis dans les règnes précédents, ou des dépouilles des « malheureux, ou des revenus de la couronne. » Ces changements prouvent que le prince d'Orange ne souffroit pas la liberté de la presse en Hollande pour ce qui le concernoit. La *Convention* lui avoit donné, le 17 février, la couronne à lui et à sa femme; et ils avoient été proclamés souverains le 24 du même mois, ou le 13, vieux style. Le roi Jacques II étoit débarqué à Kingsdal, en Irlande, le 17 mars. (Voyez Misson, *Mém. d'un voyageur en Angleterre*, in-12, p. 166-172. — *Mém. du maréchal de Berwick*, t. I, p. 43-54. — Burnet's *Hist. of his own time*, édit. in-12, 1753, t. IV, p. 16.

[3] Halifax avoit été créé marquis et garde du sceau privé par Charles II. Il fut fait président du conseil par Jacques II en 1682; et cependant il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la révolution qui mit le prince d'Orange sur le trône. Voyez Hume's *Hist. of England*, t. VIII, p. 175, 218, 285 et 302.

[4] Danby avoit été fait trésorier sous Charles II, en 1674; et il fut un de ceux qui invitèrent le prince d'Orange à envahir l'Angleterre, pour détrôner Jacques II. Voyez Hume's, *Hist.*

Bentinck à son maître sut plaire,
Jusqu'à quel point, je n'en dis mot :
S'il n'eût été qu'un jeune sot,
Comme sont tous les Ganymèdes,
On auroit enduré de lui,
Et dans la pièce d'aujourd'hui
Bentinck feroit peu d'intermèdes ;
Mais prompt, habile, diligent,
A saisir un certain argent,
Somme aux inspecteurs échappée,
Il a du côté de l'épée
Mis, ce dit-on, quelques deniers.
Après tout, est-il des premiers
A qui pareille chose arrive ?
Ne faut-il pas que chacun vive ?
Cependant il a quelque tort,
Si le gain est un peu trop fort,
Vu les Anglois et leurs coutumes.
Le proverbe est bon, selon moi,
Que, qui l'oue [1] a mangé du roi,
Cent ans après en rend les plumes.
Manger celle du peuple anglois
Est plus dangereux mille fois.
Bentinck [2] nous en saura que dire :
Je n'y vois pour lui point à rire,
On va lui barrer bien et beau
Le chemin aux grandes fortunes.
Dieu me garde de feu et d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau [3],
D'avoir rencontres importunes,
De liseurs de vers sans répit,
De maîtresse ayant trop d'esprit,
Et de la chambre des communes !

of England, édit. 1782, t. VIII, p. 11, 65, 78, 87, 205, 285, 315; et *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, in-8o, p. 478. Voyez encore la *Vie de Jacques II, d'après les Mémoires écrits de sa propre main*, 1819, in-8o, t. III, p. 336; Mazure, *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, 1825, in-8o, t. III, p. 188.

[1] On disoit l'*oue* pour l'*oie*, quand ce proverbe a été fait. (*Note de l'éditeur des* Œuvres posthumes).

[2] William Bentinck, né en 1648, fut d'abord page d'honneur du prince d'Orange, qui le mit ensuite dans son conseil privé, puis ambassadeur en France, en 1698. On peut consulter, sur ce qui le concerne, l'*Histoire de la vie et des œuvres de J. de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 521 et 522.

[3] C'est-à-dire un festin. Le mot *cadeau* signifioit alors un repas donné à des femmes. (Voyez, au sujet de ce mot, le conte de la *Courtisane amoureuse*; les *Œuvres de Saint-Évremond*, édit. 1753, t. I, p. 42, dans la pièce intitulée *les Académiciens*; l'ouvrage de Louis-Augustin Alemand, intitulé *Nouvelles observations, ou guerre civile des François sur la langue*, 1688, p. 181, au mot *cadeau*; et enfin diverses pièces de vers contre les cadeaux ou les festins donnés à des dames, dans la *Suite du nouveau recueil de plusieurs et diverses pièces galantes de ce temps*, 1665, p. 173 à 177). Dans Molière, le mot *cadeau* se trouve employé dans le sens de festin et aussi dans celui de divertissements donnés à des femmes. « Tout le « monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'a- « mour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la pro- « menade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des *cadeaux* « merveilleux de musique et de danse. » (*Les Amants magnifiques*, acte I, sc. I.)

Londonderry s'en va se rendre,
Voilà ce qu'on me vient d'apprendre :
Mais dans deux jours je m'attends bien
Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien [1].
J'ai même encor certain scrupule :
Ce siége est-il un siége, ou non ?
Il ressemble à l'Ascension,
Qui n'avance ni ne recule.
Jacque aura monté sa pendule
Plus d'une fois avant qu'il ait
Tous ces rebelles à souhait.
On leur a mené pères, mères,
Femmes, enfants, personnes chères,
Qu'on retient par force entassés
Comme moutons dans les fossés [2].
Cette troupe aux assiégés crie :
Rendez-vous, sauvez-nous la vie !
Point de nouvelle ; au diantre l'un
Qui ne soit sourd. Le bruit commun
Est qu'ils n'ont plus de quoi repaître [3].
A la clémence de leur maître
Ils se devroient abandonner.
Et puis, allez-moi pardonner
A cette maudite canaille.
Les gens trop bons et trop dévots
Ne font bien souvent rien qui vaille.
Faut-il qu'un prince ait ces défauts ?

C'est envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire des réflexions. Ainsi je les laisse, pour vous assurer que je suis avec un profond respect, etc.

XXXIII [4].

A S. A. S. Mgr LE DUC DE VENDOME.

Septembre 1689.

Prince vaillant, humain et sage,
Avouez-nous que l'assemblage

[1] La Fontaine avoit raison : Jacques II échoua devant cette place ; et cependant on faisoit même courir le bruit que le prince d'Orange étoit pris. Voyez la lettre de l'abbé de Brosses], en date du 20 juillet 1689, dans les *Lettres de Bussy-Rabutin*, t. VII, p. 7-11.

[2] Il s'agit de l'ordre du maréchal de Rosen, de rassembler tous les protestants des environs de Londonderry, et de les forcer d'entrer dans la ville, afin de consommer le peu de provisions qui s'y trouvoit. Cet ordre cruel ne fut pas exécuté, et fut révoqué par Jacques II. Voyez la *Vie de Jacques II, d'après les Mémoires écrits de sa main*, traduction françoise, 1819, in-8o, t. IV, p. 150.

[3] La famine fut si grande que la chair de cheval, les chats, les chiens, et jusqu'aux souris et aux rats, se vendoient des prix exorbitants. (*Vie de Jacques II, d'après les Mémoires écrits de sa main*, t. IV, p. 151).

[4] Voyez, pour les éclaircissements relatifs à cette lettre, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8o, p. 498.

De ces trois bonnes qualités
Vaut mieux que trois principautés.
Force grands pensent d'autre sorte :
S'ils ont raison, je m'en rapporte;
Mais je soutiens encore un point,
C'est que souvent ils ne l'ont point.
Sans traiter ici cette affaire,
Comment, seigneur, pouvez-vous faire?
Vous plaignez les peuples du Rhin [1].
D'autre côté, le souverain
Et l'intérêt de votre gloire
Vous font courir à la victoire.
Mars est dur; ce dieu des combats
Même au sang trouve des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre et pitié loger ensemble.
Aurions-nous des hôtes plus doux,
Si l'Allemagne entroit chez nous?
J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par des Allemands [2].
Ces gens ont des hanaps [3] trop grands;
Notre nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos terres
Le chemin ne leur soit ouvert :
Ils nous pourroient prendre sans vert.
Prendre sans vert notre monarque!
Les conducteurs de cette barque
Y perdroient bientôt leur latin.
Lorraine eut le nez bien plus fin [4].
Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces princes,
Pour pénétrer dans nos provinces.
Je vois ces héros retournés
Chez eux avec un pied de nez,
Et le protecteur des rebelles
Le cul à terre entre deux selles;
Et tout le parti protestant

[1] La Fontaine fait allusion à l'horrible incendie du Palatinat. Dans le *Journal de Dangeau*, sous la date du 3 juin 1687, il est dit : « On a fait brûler Spire, Worms, ét Oppenheim..., On a fait avertir les habitants quelques jours auparavant. »

[2] Les Turcs faisoient alors la guerre à l'empereur d'Allemagne, ennemi de la France; et un des principaux reproches qui furent faits à la diète, séant à Ratisbonne, étoit d'exciter les Turcs contre l'Empire. Notre poëte approuve ici cette politique. Voy. Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 420.

[3] Un *hanap* est une grande tasse à boire. Ce mot se trouve dans Nicot et dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, 1696, in-folio. Ainsi il étoit en usage du temps de La Fontaine. Il paroît saxon d'origine, et se rencontre fréquemment dans les écrits du quatorzième siècle. (Voyez un édit de Philippe VI, en 1332, dans les *Ordonnances des rois de France*, t. II, p. 86; les *Vaux de Vire* d'Olivier Basselin, édit. in-8o, 1821, p. 126 et 266; Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. I, p. 732, et *Supplément*, p. 180.) Brantôme s'en est servi au sujet d'une coupe où l'on avoit sculpté des sujets licencieux. « Et vous, monsieur, encore plus d'avoir acheté ce « beau *hanap*. » (*Dames galantes*, Œuvres, t. II, p. 59.)

[4] Le duc de Lorraine prit Mayence le 8 septembre, et lui seul des alliés avoit obtenu quelques succès. Voyez Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 424.

Du saint-père en vain très content.
J'ai là-dessus un conte à faire.
L'autre jour, touchant cette affaire,
Le chevalier de Sillery [1],
En parlant de ce pape-ci,
Souhaitoit, pour la paix publique,
Qu'il se fût rendu catholique,
Et le roi Jacques huguenot.
Je trouve assez bon ce bon-mot.

Louis a banni de la France
L'hérétique et très sotte engeance.
Il tenta sans beaucoup d'effort
Un si grand dessein dans l'abord;
Les esprits étoient plus dociles.
Notre roi voyant quelques villes
Sans peine à la foi se rangeant,
L'appétit lui vint en mangeant.
Les quolibets que je hasarde
Sentent un peu le corps-de-garde.
Ce style est bon en temps et lieu.
Une autre fois, moyennant Dieu,
Votre altesse me verra mettre
Du françois plus fin dans ma lettre.

Cependant d'un soin obligeant
L'abbé [2] m'a promis quelque argent.
Amen! et le ciel le conserve!
Apollon, ses chants, et sa verve,
Bacchus, et peut-être l'Amour,
L'occupent souvent tour-à-tour,
Sans compter l'hydre créancière.
Quelque jour ce sera matière
Pour lui donner, avec raison,
Autant de têtes qu'à Typhon.
Il veut accroître ma chevance [3].
Sur cet espoir, j'ai par avance
Quelques louis au vent jetés,
Dont je rends grace à vos boutés.
Le reste ira sans point de faute
(Ou bien je compte sans mon hôte :
Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèse?);
Le reste ira, ne vous déplaise,
En vins, en joie, ET CÆTERA.
Ce mot-ci s'interprètera
Des Jeannetons, car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.

[1] Carloman Philogène Brulart, dit comte de Siller est ici question, et auquel est adressée une lettre d taine qu'on trouvera ci-après, étoit le septième des fil Roger Brulart de Sillery et de Marie-Catherine de l foucauld, et par conséquent le neveu du duc de La cauld, auteur des *Maximes*. Sillery, après avoir été de vaisseau, fut promu au grade de colonel d'infante giment du prince de Conti, dont il étoit le premi Le 31 mars 1719 il fut nommé gouverneur de la vil nay, en Champagne, et mourut à Paris le 27 noven âgé de soixante et onze ans.

[2] L'abbé de Chaulieu.

[3] Mon bien, mon a

Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde;
Tout peut arriver en ce monde.
Non que j'assemble tous les jours
Barbe fleurie et les Amours.
Meme dans peu votre finance
Au sacrement de pénitence
A mon égard échappera.

Pour nouvelles de par-deçà,
Nous faisons au Temple merveilles.
L'autre jour on but vingt bouteilles;
Régnier [1] en fut l'architriclin [2].
La nuit étant sur son déclin,
Lorsque j'eus vidé mainte coupe,
Langeamet [3], aussi de la troupe,
Me ramena dans mon manoir.
Je lui donnai, non le bonsoir,
Mais le bonjour: la jeune Aurore,
En quittant le rivage maure,
Nous avoit à table trouvés,
Nos verres nets et bien lavés,
Mais nos yeux étant un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.
Jusqu'au point du jour on chanta,
On but, on rit, on disputa,
On raisonna sur les nouvelles;
Chacun en dit, et des plus belles.
Le grand-prieur [4] eut plus d'esprit
Qu'aucun de nous sans contredit.
J'admirai son sens; il fit rage:
Mais, malgré tout son beau langage
Qu'on étoit ravi d'écouter,
Nul ne s'abstint de contester.
Je dois tout respect aux Vendômes;
Mais j'irois en d'autres royaumes,
S'il leur falloit en ce moment
Céder un ciron seulement.

Je finis; et je vous souhaite
Une victoire très complète,
Chance à tous jeux, de la santé,
Non pas pour une éternité:
Je suis en mes vœux plus modeste;
Pourvu que la bonté céleste,
A vous, au grand-prieur, à moi,
Donne cent ans de bon aloi,
Je serai content du partage.
Vous en méritez davantage;
Mais la raison d'un si beau lot
Ne se dit pas toute en un mot.

Ainsi je ferai fort bien de remettre la chose à une autre fois, et de finir cet écrit par une protestation solennelle d'être, autant que dureront ces cent ans de vie que la Parque me doit filer, etc.

[1] Il s'agit ici probablement de Régnier Desmarets, secrétaire de l'Académie françoise. Le manuscrit de M. Héricard de Thury a Régnier. Dans les éditions imprimées on a mis à tort Rénier.

[2] Le maître buveur, ou plutôt le maître d'hôtel, l'ordonnateur, peut-être le sommelier.

[3] Il est fait mention de Langeamet dans un grand noël satirique qui fut composé vers ce temps contre les personnages de la cour.

Dans la divine étable
Apparut Langeamet,
Ayant un air capable
Et nez de perroquet;
Et, d'un ton de fausset
Commençant son ramage,
Fatigua le poupon don, don,
Si fort qu'il ordonna là, là,
Qu'on le remit en cage.

Recueil manuscrit de chansons critiques et historiques, t. III, p. 339.

[4] Le grand-prieur de Vendôme, frère du duc de Vendôme, qui demeuroit au Temple, et chez qui avoit eu lieu le festin dont parle notre poëte. Dans le *Recueil manuscrit des chansons* il est parlé des débauches de M. le grand-prieur, et de ses liaisons avec Fanchon Moreau, actrice de l'Opéra, t. III, p. 335 et 383.

XXXIV.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI [1].

Novembre 1689.

MONSEIGNEUR,

On m'a dit tant de fois que votre altesse sérénissime étoit en chemin, et que mes lettres ne la trouveroient plus à l'armée, qu'enfin j'ai manqué l'occasion de faire partir celle-ci. En quelque lieu qu'elle vous soit présentée, je vous dirai, à mon ordinaire, que les choses nous paroissent suspendues, tant en Flandre qu'aux bords du Rhin; et, rien ne réveillant les esprits, il est arrivé un changement dans la robe et dans les finances, qui nous a donné matière de raisonner.

On dormoit ici quand le roi,
Ayant ses raisons, et très sages,
Parmi les gens d'un haut emploi
A fait un vrai remû-ménage,
Et mis Harlay premièrement
A la tête du parlement [2].

[1] François-Louis, prince de Conti. Massillon, dans l'oraison funèbre qu'il a prononcée pour ce prince (éd. 1755, in-12, p. 101), nous apprend qu'il avoit écrit des mémoires sur les événements de son temps et sur la vie du grand Condé. « Si ces *Mémoires*, dit l'orateur, que nous avons encore écrits de sa main avec tant de noblesse et de précision, étoient enfin mis au jour, rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme. » Il n'a rien paru de ces précieux manuscrits. Que sont-ils devenus?

[2] Nicolas Potier de Novion, qui falsifioit ses arrêts, fut forcé de vendre sa charge à de Harlay. Voyez Lemontey, *Nouveaux*

Il en est digne, et j'ose dire
Que Thémis en tout son empire
Trouveroit à peine aujourd'hui
Un oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne cause;
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procès.
Vous contestez avec succès
Par-devant le dieu des alarmes,
Appuyé du seul droit des armes:
Harlay règle d'autres débats,
Où, je crois, vous n'excellez pas.
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font incliner sa balance.
Son éloge entier iroit loin:
J'aime mieux garder avec soin
La loi que l'on se doit prescrire
D'être court, et ne pas tout dire.
Pour éviter donc la longueur
Qui met les choses en langueur,
Pontchartrain [1] règle les finances.
Si jamais j'ai des ordonnances,
Ce qui n'est pas près d'arriver,
Il saura du moins me sauver
Le chagrin d'une longue attente,
Et lira d'abord ma patente.
Homme n'est plus expéditif,
Mieux instruit, ni plus inventif,
Talents aujourd'hui nécessaires.
La Briffe [2] est chargé des affaires
Du public et du souverain.
Au gré de tous il sut enfin
Débrouiller ce chaos de dettes
Qu'un maudit compteur avoit faites.
Ce n'est pas là le seul essai
Qui le rend successeur d'Harlay.
Ce poste, avec celui qu'il quitte,
Demandoit un ample mérite
Au sujet qu'on a placé là.
Hardi quiconque le suivra!
Non que Louis, par sa sagesse,
Ne puisse en conserver l'espèce;

Mémoires de Dangeau, sous la date du 22 septembre 1689, p. 53; *Lettre du comte Bussy-Rabutin à Novion*, en date du 10 octobre 1689, dans le *Supplément aux Mémoires et aux lettres du comte Bussy-Rabutin*, t. I, p. 171. Sur Harlay, voyez ci-dessus, p. 357; et la *Lettre de madame de Sévigné*, en date du 5 septembre 1689, t. IX, p. 136, édition de M. Monmerqué, 1820, in-8º.

[1] Louis Phelipeaux, comte de Pontchartrain. Il avoit succédé à M. Pelletier, contrôleur des finances, qui avoit demandé la permission de se retirer. Voyez *Œuvres de Saint-Simon*, t. XI, p. 115 à 145; le *Journal de Dangeau*, en date du 28 septembre 1689; et les *Lettres de madame de Sévigné*, en date du 25 septembre 1689, t. IX, p. 156 à 162, édition de M. Monmerqué, 1820, in-8º.

[2] La Briffe étoit un ami intime de Turenne; et nous apprenons, par un aveu du grand homme, que La Briffe lui prêtoit souvent de l'argent sans intérêt. Voyez la lettre de Turenne à Colbert, dans M. Delort, *Mes voyages aux environs de Paris*, t. I, p. 300.

Tout le bien que j'ai dit d'autrui
Retombe à juste droit sur lui.

Comme j'étois près de fermer ma lettre, on m'a écrit ici de Versailles que le roi avoit donné la qualité de ministre à M. de Seignelay [1]. Je ne vois personne qui n'en témoigne beaucoup de joie.

Il doit ce nouvel ornement
A son mérite seulement.
Ses soins, dignes que la fortune
Avec eux veuille concourir,
Sauront bientôt par-tout offrir
L'abondance en ces lieux commune;
Sur nos deux mers nos matelots,
Quelque inconstants que soient les flots,
Sauront ménager pour nos voiles
L'aide des vents et des étoiles.
Ne doutez point qu'en son emploi,
Redoublant ses soins et son zèle,
Sous la conduite de son roi
Le nouveau ministre n'excelle.
N'avons-nous pas vu de nos bords
Une double flotte réduite
Et se renfermer dans ses ports,
Mettant son salut dans sa fuite [2]?
Le travail y croît, j'en conviens;
Mais tels maux en cour sont des biens,
Et Seignelay peut y suffire.
On le voit sur-le-champ écrire
Touchant des points très importants,
Mieux que moi, seigneur, c'est peu dire:
Mieux qu'aucun écrivain du temps.

Pour passer à d'autres matières,
Vous saurez qu'on m'a dit naguères
Que cet hiver-ci l'opéra
A Rome se rétablira.
Cela me semble un bon augure
En la présente conjoncture,
Et commence à sentir la paix:
Je ne pense pas qu'elle échappe
Aux premiers soins du nouveau pape.

[1] Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, fi[ls du] grand Colbert, naquit à Paris en 1651, fut ministre d'état au département de la marine, et mourut le [...]bre 1690, à l'âge de trente-neuf ans. Il avoit de l'e[sprit, mais] il étoit peu laborieux, et faisoit passer ses plaisirs av[ant ses de]voirs. Voyez la *Lettre XVI de madame de Maint[enon à la] comtesse de Geran*, en date du 10 septembre 1683, t. [...] édit. 1756.

[2] La Fontaine fait ici allusion au combat naval donn[é ...] let à la hauteur de Dieppe, où M. de Tourville, vic[e-amiral de] France, et M. de Château-Renaud, battirent les flott[es anglaise] et hollandoise. On poursuivit l'ennemi; et le comte [...] fils du maréchal, fit une descente à Teignmouth le [...] il brûla quatre vaisseaux de guerre ennemis et plu[s ... vais]seaux marchands. (Hénault, *Abrégé chronologiq[ue]* [...] de Walckenaer, t. III, p. 938, in-8º, 1821.)

Si le Saint-Esprit mit jamais
Quelqu'un au trône de saint Pierre
Pour qui le démon de la guerre
Eut de la crainte et du respect,
C'est Alexandre [1]; car, sans dire
Qu'à nul état il n'est suspect,
Il a tout ce que l'on desire,
Expérience, fermeté,
Justice, et sagesse profonde.
L'Olympe interpose au traité
La première tête du monde
En bon sens comme en dignité.
Dès-à-présent sa sainteté
S'en va cet ouvrage entreprendre.
O Paix! ne te fais point attendre.
Veux-tu que pour toi l'univers
Soupire encore deux hivers?
Fille du ciel et d'Alexandre,
Car je te garde tous ces noms,
Renvoie au Nord les aquilons;
Fais qu'avec eux Mars se retire,
Faisant place à Flore, à Zéphyre.
Citer ces dieux, me va-t-on dire,
En parlant du pape, est-il bien?
Non; mais l'art des poëtes n'est rien,
Leurs discours n'ont beauté ni grace,
Sans ce langage du Parnasse.
Qu'Apollon s'exprime en païen,
Trouve-t-on cela fort étrange?
Pour bannir pourtant ce mélange,
Et parler du pape en chrétien,
Souhaitons que Dieu l'illumine,
Et que la paix, par son moyen,
Vers les fidèles s'achemine
Avec l'assistance divine
Qu'un jubilé procurera.
Dès que le poëte lui verra
Réunir la chose publique,
D'ici sans peine il partira,
Et les vers il entonnera
De Siméon dans son cantique [2];
Mais il peut vivre jusque-là.

Vous allez me faire encore une autre objection: elle est d'une nature à venir de vous; c'est que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la paix avec tant d'empressement. Est-ce l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hasards, ou si c'est celui de votre gloire? Je ne démêle pas bien la chose. Peut-être même y va-t-il de votre plaisir : ce que je n'ose presque penser, *Nec tibi tam dira cupido*. Cependant vous autres héros seriez bien fâchés qu'on vous laissât vivre tranquillement. Comme si la vie n'étoit rien, et que sans elle la gloire fût quelque chose! Vous croyez être demeurés au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler sur le mont Œta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points, je vous dirai que non pas la France, mais l'Europe entière ne peut que perdre à une guerre comme celle-ci [1]. Et à votre égard, monseigneur, ne vous alarmez pas sitôt de ce mot de paix : elle est tellement difficile à faire, qu'il est malaisé qu'Alexandre VIII nous la donne dès son avénement au pontificat: *Eia sudabit satis*. Auquel cas j'ai dans l'esprit que plus vous auriez de part au projet, et mieux nous nous trouverions des assistances de la fortune. Si Jupiter recueilloit les voix (j'en reviens toujours à mon style poétique, et à quelque chose encore de plus chatouilleux; il n'est pas besoin que je m'explique ici davantage, vous voyez déja où j'en veux venir), votre esprit et votre valeur auroient une ample matière de s'exercer [2]. Nous en parlions il y a deux jours, du Vivier et moi. Il me pria de vous assurer de ses très humbles respects. Nous fîmes des vœux très particuliers en votre faveur. Ils n'étoient ouïs que de quelques idoles chinoises, et du destin qui apparem-

[1] Pierre Ottoboni, fils du grand-chancelier de la république de Venise, fut élu pape, sous le nom d'Alexandre VIII, le 16 octobre 1689. Il naquit le 10 avril 1610, et mourut le 1er février 1691, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. Ainsi il n'occupa le saint-siége que seize mois.

[2] C'est-à-dire que, comme Siméon dans l'Évangile, il bénira Dieu de laisser mourir en paix son serviteur, puisque ses yeux ont vu le salut du peuple. (Voyez l'*Évangile selon saint Luc*, chap. II, vers. 29.) Marot a mis en vers ce cantique; et c'est, je crois, à cette traduction que notre auteur fait ici allusion.

Or laisse, Créateur,
En paix ton serviteur
Ensuivant ta promesse:
Puisque mes yeux ont eu
Ce crédit, d'avoir veu
De ton salut l'adresse.

MAROT, *Cantique de Siméon*, Œuvres, t. IV, p. 34[?].

[1] La jalousie que la France excitoit par les droits qu'elle avoit exercés en explication du traité de Nimègue, les prétentions du roi pour MADAME, sa belle-sœur, sur la succession de l'électeur palatin, l'affaire des franchises, la ligue d'Augsbourg, l'invasion de l'Angleterre par le prince d'Orange; telles étoient les causes qui avoient déterminé Louis XIV à reprendre les armes en 1688.

[2] Ceci fait allusion à la défaveur dans laquelle étoit le prince de Conti auprès du roi, et dont il ressentit particulièrement les effets au sujet de cette campagne. Avant qu'elle ne s'ouvrît, il avoit demandé avec instance un régiment : le régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite à être simple brigadier, ce qui lui fut encore refusé. Enfin il demanda à aller à la guerre comme simple volontaire : on n'osa pas s'y opposer, et il partit avec M. le duc. Voyez les *Mémoires de la cour de France, pour les années* 1688 *et* 1689, par madame de La Fayette, édit. 1742, p. 165.

ment les exaucera ; car je n'y vois rien que de raisonnable. Pour peu que je vive encore, je pourrai vous entendre dire, *Et quorum pars magna fui*. Ce seroit dommage que je mourusse avant l'accomplissement de ma prophétie : non qu'on eût besoin de moi pour célébrer votre gloire ; mais j'exciterois à le faire les Malherbe et les Voiture. Y a-t-il encore au monde des Voiture et des Malherbe? Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit maître François[1] dans son livre. Si je ne réponds de beaucoup de capacité pour ma part, je réponds au moins de beaucoup de zèle, étant avec autant de passion que de profondeur de respect, etc.

XXXV[2].

A MESDAMES D'HERVART, DE VIRVILLE, ET DE GOUVERNET.

1691.

AUX MUSES.

Intendantes du Parnasse,
Si de traits remplis de grace
Vos faveurs ornent les vers
Dont j'entretiens l'univers,
Aujourd'hui je vous implore :
Donnez à ma voix encore
L'éclat et les mêmes sons
Qu'avoient jadis mes chansons.
Toute la cour d'Amathonte
Étant à Bois-le-Vicomte,
Muses, j'ai besoin de vous.
Venez donc de compagnie,
Par vos charmes les plus doux,
Ressusciter mon génie.
Je sens qu'il va décliner ;
C'est à vous de lui donner
Des forces toutes nouvelles :
Car je veux louer trois belles ;
Je veux chanter haut et net
Virville[3], Hervart, Gouvernet[4].
J'en ferai mes trois déesses,
Leur donnant, à ma façon,
Et l'Amour pour compagnon,
Et les Graces pour hôtesses.
J'y joindrai les menus dieux
Qu'Hervart a pour satellites,
De leurs troupes favorites
S'accompagnant dans les lieux
Où Lulli règne et Molière.
Le sermon voit rarement
Une telle fourmilière ;
Ce n'est pas leur élément :
Hervart alors congédie
Presque moitié de ses gens ;
A Vénus, sa bonne amie,
Les prêtant pour quelque temps.
Tout en est plein dans l'ombrage
Qui n'eut jamais son pareil.
Il n'est forêt ni bocage
Plus ennemis du soleil.
Dans ses réduits les moins sombres
Se cache aisément l'Amour.
Sous l'épaisseur de leurs ombres
Je pourrois bien quelque jour
Laisser mon cœur en otage.
Le reste du composé
Est l'être le plus volage
Dont Dieu se soit avisé.

Comme il y a long-temps que vous voi
de mes affaires, vous savez aussi bien que
ce que je dis est véritable. S'il étoit poss
vous fixassiez le mercure pour quelque
je me hasarderois d'aller trouver les pe
dont il s'agit : mais de demeurer trar
Bois-le-Vicomte pendant qu'on répètera
mon opéra[5], c'est ce qu'il ne faut espér
cun auteur, quelque sage qu'il puisse
resterai donc en un lieu où je vas et viens

[1] François Rabelais.

[2] Pour les éclaircissements relatifs à cette lettre, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 537.

[3] Madame la comtesse de Viriville, ou Virville, comme écrit La Fontaine pour abréger, étoit, ainsi que nous l'avons déja dit, la sœur du marquis de Gouvernet, et la femme de Groslée ; comte de Viriville, qui mourut gouverneur de la ville et de la citadelle de Montélimart, le 26 septembre 1705. La comtesse de Viriville vivoit encore en 1715. Cette dame étoit de la maison de La Tour-Gouvernet, branche de celle de La
Pin. Son fils, le comte de Viriville, succéda à son p
gouvernement de Montélimart, à l'âge de sept à h
fut le dernier rejeton de la maison de Groslée. Mad
nozan, dont il est souvent parlé dans les *OEuvres d*
fut l'héritière des comtes de Viriville. Voyez l'*Histoir*
phins françois, préface c v et i III ; le *Mercure g*
tobre 1705 ; et le *Dictionnaire de la noblesse*, t. VI

[4] De Monville, dans sa *Vie de Mignard*, p. 70
prend que la marquise de Gouvernet étoit la sœur d
vart. Dans les *OEuvres de Vergier*, t. II, p. 98, édi
trouve une lettre adressée à madame la comtesse d
datée de 1716 ; et à la page 265 du même volume so
à mademoiselle de Gouvernet, pour le jour de sa fêt
la Saint-Antoine. (Voyez encore p. 154.) Vergier
ville, La Fontaine *Virville*, même dans la suscripti
lettre. Cette demoiselle de Gouvernet, à laquelle Verg
des vers, étoit la fille du marquis, par conséquent
M. d'Hervart par sa sœur.

[5] L'*Astrée*.

on me semble, et où je puis cacher ma marche uand il me plaît : ce sera autant de danger que éviterai. Toutes muses que vous êtes, entrerendriez-vous de me préserver du péril à quoi m'exposerois en m'allant enfermer dans un hâteau où madame d'Hervart et ses nièces n'éargnent ame vivante, et me retiendroient par nchantement, contre tout droit d'hospitalité? ue deviendrois-je avec mon humeur volage, t qui ne sauroit souffrir nul attachement? Il e siéroit bien de faire là le passionné et le hevalier errant, moi qui ne serois pas reçu cuyer du moindre des héros de tous les livres 'Amadis.

Oh! si j'avois un empire,
Si j'étois roi du Pérou!....
Je vois qu'Hervart me va dire:
Votre souhait est bien fou.
Si vous aviez des couronnes,
Eh bien! qu'est-ce que cela?
Feriez-vous de nos personnes
La conquête à ce prix-là?
Vienne Jupiter lui-même,
Et le dieu qui fait qu'on aime,
Ayant pour eux le Destin,
Ils y perdront leur latin.

Pour vous récompenser de vos vœux et vous ayer de votre monnoie, voici ce qui vient de ne venir dans la pensée :

Oh! si le Dieu du Parnasse
Avoit inspiré Colasse [1]
Comme l'on dit qu'il a fait,
La chose iroit à souhait.
Selon toutes les merveilles
Qu'on en dit présentement,
Les yeux n'auroient nullement
A se moquer des oreilles.

XXXVI.

A M. LE CHEVALIER DE SILLERY [2].

Ce 28 août 1692.

Jamais nos combattants n'ont été si hardis;
Nos moindres fantassins sont autant d'Amadis.
La présence du roi, ses ordres, son exemple....
Quel roi! c'est aux neuf Sœurs de lui bâtir un temple.
Mon art ne suffit pas pour de si hauts projets.
Les soins, dis-je, du prince animant ses sujets,
On prend des murs. Quels murs! vrais remparts de la Flandre,
Qu'un autre que Louis seroit dix ans à prendre [1].
Ah! si le Ciel vouloit que nous eussions le tout!
Quel pays! vous voyez ses défenseurs à bout.
Je n'en dirai pas plus, notre roi n'aime guères
Qu'on raisonne sur ces matières.

Voilà bien des *quels* entassés les uns sur les autres, et une figure bien répétée; si faut-il pourtant l'employer encore sur ce qui regarde M. le duc [2].

Quel prince! Nous savons qu'il s'est trouvé par-tout;
Que, dédaignant le bruit d'une valeur commune,
Il s'est distingué jusqu'au bout;
Que Francœur, Jolicœur, Jolibois, la Fortune,
Grenadiers, gens sans peur, vrais suppôts de Césars,
Avec moins de plaisir s'exposent aux hasards.
Tel on voit qu'un lion, roi de l'ardente plage,
De sang et de meurtre altéré,
Porte sur les chasseurs un regard assuré,
Et se tient fier d'être entouré
De mille marques de carnage.

Je change en cet endroit de style et de langage.
Ne vous semble-t-il pas que je m'en suis tiré
Ainsi qu'un voyageur en des bois égaré?
Il faut reprendre nos brisées.
Les muses ne sont pas sur ce prince épuisées.
Quel plaisir pour celui dont il reçut le jour!
Le bon sens et l'esprit, conducteurs du courage,
Sont du sang des Condés l'ordinaire apanage.
Moi, j'en tiens cent louis : chacun m'en fait la cour.
Il a déifié ma veine.
Mes soins en valoient-ils la peine?
Il ne s'en faut point étonner.
Que ne lui vit-on pas donner
Dans le temps qu'il tint cour plénière
Pour une fête singulière?
Chantilly fut la scène, endroit délicieux.
Sans que tout fût parfait, chacun fit de son mieux.
Tous rapportèrent de ces lieux
De grosses et notables sommes.
Il a payé comme les dieux
Ce qu'ils ont fait comme des hommes.

Il n'est bruit ici que de votre prince. Tout le

[1] Pascal Colasse, compositeur de la musique de l'opéra d'*Astrée*, de La Fontaine. Colasse étoit élève de Lully, et son gendre. Il étoit né à Paris en 1639, et mourut à Versailles en 1709.

[2] Sur le chevalier de Sillery, voyez p. 668, col. 2, note 1. C'est à sa sœur Gabrielle-Françoise de Sillery que La Fontaine a dédié la fable XIII du livre VIII. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1824, in-8°, p. 289 et 544.

[1] Louis XIV, commandant en personne, prit Namur le 5 juin 1692; le château se rendit le 30.

[2] Le duc de Bourbon, mort en 1710, dans sa quarante-deuxième année. Il déploya la valeur la plus intrépide à Steinkerque, à Nerwinde.

monde lui attribue l'avantage que nous avons remporté au combat de Steinkerque[1]. C'est là un fort beau sujet de poëme : le caractère du héros, l'action et les circonstances, il n'y manque rien que le bon Homère ou le bon Virgile, si vous voulez : car, pour votre poëte, il ne faut plus vous y attendre ; je suis épuisé, usé, sans le moindre feu, et ne sais comment j'ai pù tirer de ma tête ces derniers vers. Quand je dis que je suis sans feu, c'est de celui qui a fait les fables et les contes que je veux parler ; car d'ailleurs je ne suis pas avec moins d'ardeur que j'étois il y a dix ans, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur et poëte.

P. S. Ces vers ont été commencés incontinent après la prise de Namur et avant les dernières actions de M. le duc, à votre combat d'Enghien. On n'a pas sitôt loué une chose qu'il en vient une autre. Dites à ce prince qu'il nous donne quelque relâche, car il nous constitue toujours en de nouveaux frais par de nouveaux témoignages de sa valeur : ni moi à l'âge de vingt-cinq ans, ni tête d'homme n'y suffiroit.

XXXVII. — A M. DE MAUCROIX.

26 octobre 1694.

. . . .

. . . .

J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans[2], et que j'aurai le temps d'achever mes hymnes[3]. Je mourrois d'ennui si je ne composois plus. Donne-moi tes avis sur le *Dies iræ, dies illa*, que je t'ai envoyé. J'ai encore un grand dessein, où tu pourras m'aider. Je ne te dirai pas ce que c'est, que je ne l'aie avancé un peu davantage.

[1] Le 3 août 1692, sur le prince d'Orange, dont l'infanterie fut taillée en pièces par le duc de Luxembourg.

[2] Ce vœu se réalisa pour de Maucroix, qui mourut le 9 avril 1708, à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; mais La Fontaine termina ses jours un an après avoir écrit cette lettre, et n'atteignit pas soixante-quatorze ans.

[3] Tout entier à la dévotion, il ne composoit plus que des ouvrages pieux.

XXXVIII. — AU MÊME.

10 février 1695.

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons[1] me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. Ô mon cher ! mourir n'est rien : mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

XXXIX[2].

RÉPONSE DE M. DE MAUCROIX.

14 février 1695.

Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même temps je te dirai que j'ai bien de la consolation des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Invoque-le de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie ? Si Dieu te fait la

[1] Fabio Bruslart de Sillery, frère du chevalier de Sillery, auquel La Fontaine a adressé la lettre XXXVI, et de mademoiselle de Sillery, à laquelle il a dédié la fable XIII du livre VIII étoit le sixième fils de Louis-Roger Bruslart de Sillery. Il fut sacré évêque de Soissons le 23 mars 1692, et fut reçu à l'Académie françoise en 1705. Il mourut le 20 novembre 1714. Il étoit fort lié avec de Maucroix, qui lui a dédié plusieurs de ses ouvrages. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1824, in-8o, p. 546.

[2] Pour les éclaircissements relatifs à cette lettre et à la précédente, on doit consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 548 à 558 et 577 à 582.

ce de te renvoyer la santé, j'espère que tu ıdras passer avec moi les restes de ta vie, ouvent nous parlerons ensemble des misérides de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la ɔe de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien, et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton ame!

FIN DES ŒUVRES DE LA FONTAINE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OEUVRES DIVERSES.

ÉLÉGIES.

ODES.

ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

BALLADES ET RONDEAUX.

SONNETS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

